105371/22/II

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES D'ALGER

XXII

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZĪRĪDES

X^e^-XII^e^ SIÈCLES

مكتبة الجامعة
ALGER
الجزائر
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

PAR

Hady Roger IDRIS

Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger

TOME SECOND

RES

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, Rue Saint-Sulpice, PARIS (6e)

1962

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZĪRĪDES

X-XII^e SIÈCLES

105371/22/II

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES D'ALGER

XXII

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZIRIDES

Xe-XIIe SIÈCLES

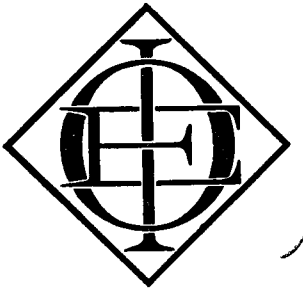


PAR

Hady Roger IDRIS

Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger

TOME SECOND



105.371/2 R. II

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, Rue Saint-Sulpice, PARIS (6e)

1962

LIVRE SECOND

LES INSTITUTIONS ET LA VIE

CHAPITRE VII

LE PAYS ET LES HOMMES

Coup d'œil général. — Dans cet aperçu pseudo-géographique, souvent réduit à une nomenclature sèche et incertaine, on n'a retenu que les indications valables pour la période zīrīde.

La solidarité de la route et de l'agglomération justifie l'adoption des itinéraires fournis par les géographes arabes dont l'optique constitue d'ailleurs un document historique riche d'enseignement.

Sur terre, les moyens de transport (bêtes de somme à l'exclusion de tout attelage) expliquent la présence d'un gîte à chaque étape de marche, tout comme le cabotage nécessite le jalonnement de la côte par des ports à une journée de mer les uns des autres. Quant au chapelet de ribāṭs, particulièrement dense sur la côte tunisienne et souvent renforcée d'une seconde rangée à l'intérieur des terres, leur distance respective correspond, en général aux exigences de la visibilité des feux servant de signaux.

A l'Ifrīqiya proprement dite, ensemble de plaines où les communications sont faciles, rares les passages obligés et les massifs fermés, pays fortement organisé autour de Kairouan, s'oppose le Maġrib central, complexe de massifs montagneux, plus ou moins anarchiquement isolés les uns des autres.

La population de la Berbérie orientale, sédentaire et urbaine, vivant sur une terre dans l'ensemble florissante, avait toujours contenu les nomades qui la menaçaient. Mais l'invasion hilālienne allait détruire cet équilibre relatif, faire reculer les cultures au profit des pacages et rendre au désert bien des régions prospères. Alors que les conquérants arabes, peu nombreux, s'étaient rapidement citadinisés, la horde hilālienne était trop dense pour renoncer à la vie pastorale et manier la charrue.

Tout comme la migration des Kutāma sous les Fāṭimides, celle des Ṣanhāǧa zīrīdes en direction de l'Ifrīqiya par la dépression

méridionale du Maġrib central, est fonction du genre de vie et des contingences géographiques. Sédentaires, frustes, encore imparfaitement islamisés et peu arabisés, ils quittent la montagne, relativement pauvre mais riche en hommes et à habitat dispersé, pour répondre à l'appel des plaines ifrīqiyennes, fortement urbanisées. Ce nouvel apport berbère dont on ignore l'importance numérique mais qu'on soupçonne assez faible, surtout après la fondation du royaume ḥammādide qui en réduisit ou même interrompit le flot, paraît s'être facilement résorbé dans la masse berbéro-arabe déjà fondue au creuset de la civilisation kairouanaise. On ignore les modalités de son arabisation qui paraît avoir été rapide à en juger par celle de ses chefs[1].

Par rapport à ceux qui passèrent avec les Zīrīdes en Ifrīqiya, les Ṣanhāğa demeurés au Maġrib ḥammādide conservèrent leur rudesse primitive.

Le recul du berbère et du ḫāriğisme qui vont de pair, amorcé sous les Fāṭimides, s'accentua malgré de violents sursauts zanātiens. L'invasion hilālienne, avide de plaines et refouleuse des ruraux sur les hauteurs, ne les entame sans doute guère, pas plus qu'elle ne dut mordre sur les massifs demeurés jusqu'à nos jours berbérophones tels que les Kabylies et surtout l'Aurès, citadelle du ḫāriğisme.

La poésie paraît, pendant longtemps, avoir été un refuge du berbère[2]. Pour mesurer l'extension considérable du ḫāriğisme berbère en Ifriqiya méridionale, on rappellera qu'au dire d'Ibn Ḥawqal[3], les gens du Qasṭīliya, de Gafsa, de Nefta, d'al-Ḥāmma, de Sumāṭa, de Biššari et du Djebel Nefousa, étaient des hérétiques abāḍites ou wahbites. Bien entendu, il faut y ajouter l'île de Djerba et l'extrême sud du Maġrib central (Sūf, Arīġ, Warğlān, Zāb)[4] et probablement aussi le Djebel Ousselet, le Djebel Zaghouan et la Kroumirie, sorte de marche excentrique. Sous al-Mu'izz b. Bādīs, on trouve des Ḫāriğites wahbites à Gabès où ils ont des mosquées[5].

1. Outre les noms berbères des personnages ayant joué un rôle politique on signalera quelques traces de prénoms berbères ; v. . *Manāqib*, 105, 115, 128 ; *Inscriptions Arabes*, I, 304, 340-341, 376-378, 401-402 ; II, 462, 466.

2. Šammāḫī, 256, 400, 405-406, 408-409, 496 (du temps d'Abu Nūḥ : peut-on appeler Allah en berbère : Yazaryadar ?), 498, 519, 520.

3. Ibn Ḥawqal, I, 96, qui ajoute que leurs voisins, les deux grandes tribus berbères des Zanāta et Mazāta étaient pour la plupart mu'tazilites adeptes de Wāṣil b. 'Aṭā'.

4. Šammāḫī, 413, 418-419 (allusion au déclin de l'influence ḫāriğite au Maġrib central), 440, 447, 458, 463, 468, 480, 484-485, 488, 588-598.

5. Šammāḫī, 474-475 ; il y est question d'un qā'id nommé gouverneur par al-

Les Abāḍites jouent un rôle important dans les relations avec le Soudan qu'ils auraient même plus ou moins islamisé avant les Zīrīdes[6].

Quant aux survivances chrétiennes et aux communautés juives, il en sera question dans le chapitre consacré à la vie religieuse.

A la conquête almoḥade, le Maġrib central demeure compartimenté et dépourvu d'un noyau centralisateur que ne pouvaient être ni Bougie, ni Constantine et encore moins la Qal'a abandonnée, tandis qu'à l'est Tunis est prête à supplanter Kairouan déchue et à être promue métropole de ce qui avait été l'Ifrīqiya. Mais, le tableau qui va suivre montrera jusqu'à quel point la géographie humaine de la Berbérie orientale a été bouleversée par l'invasion hilālienne. Toutefois, grâce à un modus vivendi nécessaire mais profitable surtout aux centres urbains ayant pu se maintenir, elle recherche déjà un nouvel équilibre entre pasteurs nomades et cultivateurs sédentaires[7].

I. — L'IFRĪQIYA

Kairouan

Avant l'invasion hilālienne, l'immense majorité de la population était sédentaire et le nomadisme peu répandu. L'Ifrīqiya était parsemée d'une multitude d'agglomérations florissantes[8] et la terre irriguée et cultivée dans des régions aujourd'hui incultes, voire désertiques.

L'exemple le plus typique de cette prospérité insoupçonnée est celui des environs de Kairouan.

Malgré l'essor considérable de sa voisine et rivale Ṣabra-al-

Mu'izz b. Bādīs. Il confisquait les jardins et s'en prit à celui d'un šayḫ wahbite qui invoqua Allah contre lui. Il fut exaucé et le gouverneur tué par des messagers d'al-Mu'izz b. Bādīs. V. aussi : T. Lewicki, *Les Ibadites au Moyen âge.*

6. Šammāḫī, 457-458, 483-484, 516 ; Bakri, 178/trad. 333.

7. Il sera traité du rôle de la mer, considérable en Ifrīqiya, placée entre le bassin oriental et occidental de la Méditerranée, à propos du commerce extérieur.

A la suite de G. Marçais, *Les villes de la côte algérienne et la piraterie au Moyen âge, A.I.E.O.*, 1955, 118-142 on relèvera :

1° L'importance du rôle des Andalous dans l'essor des ports tels qu'Oran, Ténès, Bougie et Bône (fin du IXe-début du Xe siècle).

2° L'exode estival (au XIe siècle) de la population des ports du Maġrib central vers les hauteurs par crainte des pirates, d'où décadence des sites côtiers primitifs, abandonnés au profit de nouveaux centres urbains éloignés du rivage.

8. V. par exemple le témoignage d'al-Muqaddasī, 22-23.

Manṣūriyya, et de Mahdia-Zawīla, Kairouan jouait toujours le rôle de métropole politique, économique, religieuse et culturelle de l'Ifrīqiya zīride. Dans tous les domaines, la période antérieure à la rupture avec le Caire dut lui être favorable puisque le triomphe du mālikisme était avant tout sa victoire.

Si l'on ne se laisse pas obnubiler par le destin, à première vue paradoxal, de ce camp militaire promu par les Aġlabides, ces bâtisseurs de l'Ifrīqiya, au rang de capitale, ni par la médiocrité de son rôle depuis sa destruction jusqu'à nos jours, on remarquera que rien ne laissait prévoir une prochaine et inéluctable déchéance. Tunis pouvait très bien contrôler le nord du pays et de développer considérablement sans lui nuire. Quant aux cités du Sahel, aucune ne pouvait vraiment la supplanter.

Rien ne prouve que la création du royaume ḥammādide ait ralenti le moins du monde l'intensité de ses échanges avec le Maġrib central. Grand centre caravanier et énorme marché intérieur, sa prospérité dépendait moins de son rang de capitale que de l'état florissant de l'immense région située au sud de la dorsale tunisienne, alors admirablement mise en valeur et fort peuplée. Kairouan drainait et distribuait la production tant du Sahel et du Gamouda que du Djérid et du Nefzaoua.

Objet de la sollicitude d'al-Mu'izz b. Bādīs, on envisagea même, sous le règne de ce prince, de la relier directement à la mer bien que les ports de la côte orientale lui fussent des débouchés maritimes largement suffisants[9].

Si le fameux camp retranché édifié par les conquérants arabes, ne parvint pas à renaître de ses cendres après sa destruction par ceux de l'invasion hilālienne, la cause essentielle paraît être les ravages exercés par ces nomades dans les campagnes florissantes dont la richesse conditionnait celle du grand marché qu'était devenue la cité de Sīdī 'Uqba. Dans la steppe africaine, toute défaillance de l'effort humain est fatale aux cultures que guette le désert.

Portes et remparts. — L'ancienne enceinte de Kairouan, large de dix coudées, construite en ṭūb par Muḥammad b. al-Aš'aṯ en 144 H/761-762, avait été rasée en 209 H/824-825 par Ziyādat Allah b. Ibrāhīm pour punir les Kairouanais d'avoir soutenu la révolte de Manṣūr al-Ṭunbuḏī. Les Fāṭimides et les trois premiers Zīrīdes s'étaient bien gardés de la relever. Selon al-Bakrī[10], elle

9. V. *infra:* p. 811.

10. Bakrī, 25 ; le texte paraît altéré, la première phrase qui fait état d'une « autre porte en plus des quatre » serait à mettre à la suite de l'énumération de ces « quatre

comprenait les portes suivantes : Bāb Tūnis au nord, Bāb Abī l-Rabī' au sud-est, Bāb 'Abd Allah et Bāb Nāfi' à l'est, Bāb Aṣram et Bāb Salam (ou mieux : Bāb Aslam) à l'ouest, et une autre porte au sud-ouest dont le géographe tait le nom[11].

En 444 H/1052-1053, devant la menace hilālienne, le Zīrīde s'empressa de relever les murailles qui eurent 22.000 coudées. Du côté de Ṣabra, un ouvrage avancé constitué par deux murs parallèles distants d'un demi-mille environ, reliait les deux villes. Ainsi aucune marchandise assujettie à la taxe *(maks)* ne pouvait entrer à Kairouan sans passer d'abord par Ṣabra. Al-Bakrī[12] affirme que la ville eut alors quatorze portes : les sept (?) sus-mentionnées, Bāb al-Naḫīl (Porte des palmiers), al-Bāb al-Ḥadīṯ (la porte neuve), les deux portes de l'ouvrage reliant Kairouan à Ṣabra, Bāb al-Ṭirāz, Bāb al-Qallālīn (Porte des potiers), Bāb Saḥnūn al-Faqīh. Deux autres portes de Kairouan sont attestées à l'époque zīrīde : Bāb al-Ġanam (Porte aux moutons) et Bāb al-Rīḥ (Porte du vent)[13]. Kairouan aurait toujours eu sept maḥris (casernes, corps de garde), quatre, *extra muros*, et trois, *intra muros*[14].

Cimetières. — Les principaux cimetières[15] de Kairouan s'étendaient *extra muros*, dans toutes les directions, sauf, semble-t-il à l'ouest-sud-ouest. Au nord, c'était le Maqbara Bāb Tūnis où l'on enterra al-Qābisī, avec, vers l'ouest, al-Maqbarat al-Balawiyya où Abū Zam'at al-Balawī, compagnon du Prophète, avait été inhumé. Au nord-ouest, au-delà de Bāb Aslam (Salam) s'étendait

portes » qui, en réalité, sont au nombre de six ! L'auteur a peut-être songé aux quatre points cardinaux, les deux portes de l'est et les deux de l'ouest devaient être très proches les unes des autres. Ne s'agirait-il pas d'appellations successives d'une même porte, ne pourrait-on remplacer « et » par « ou »... ?

11. Il pourrait s'agir de Bāb al-Ġanam ou mieux de Bāb al-Rīḥ située dans la direction de Faḥṣ al-Dawwāra ; v. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.*, 1936, 101-102 (toutes deux attestées par le *Riyāḍ al-Nufūs)*. Sur Bāb Salm, Salam, ou Aslam, v. . *Manāqib*, 197, note 4 ; *Storia*, II, 183, note 1. Dans un vers d'un poète (m. 279 H/892-893), *Udabā'*, XI, 223, on rencontre la lecture Silm (ou Salm) mais c'est peut-être pour les exigences de la prosodie (mètre kāmil) que l'on n'a pas Salam. D'après H. H. Abdul Wahab, *Bisāṭ*, 4-5, Bāb 'Abd Allah portait le nom de 'Abd Allah (b. al-Zubayr b. al-'Awwām).

12. Bakrī, 25/trad., 58 ; passage aussi altéré que le précédent, Bāb al-Ḥadīṯ est nommée deux fois et Bāb Abī l-Rabī' n'aurait pas dû être citée de nouveau.

13. V. · H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1936, 102 ; *Bayān*, I, 278/trad., I, 415. Sur Bāb al-Rīḥ, porte orientale d'al-'Abbāsiyya-al-Qaṣr al-Qadīm, v. *Bisāṭ*, 12-13.

14. Bakrī, 24/trad., 57 ; *Idrīsī*, glossaire p. 283-284, sub maḥris.

15. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1936, 100, 101-102 ; *Ma'ālim*, III, 7, 75, 98, 99, 105, 119-120, 122, 128-129, 132, 164, 166, 168, 179-180 ; *Bisāṭ*, 8-9 ; *Ḥafṣides*, I, 369-372.

al-Maqbarat al-'Uẓmā (grand cimetière) appelé aussi Maqbara Qurayš, l'actuel al-Ǧanāḥ al-Aḫḍar (l'aile verte)[16].

A Bāb Aslam se trouvait le Muṣallā l-Ǧanā'iz, oratoire en plein air où l'on disait les prières funèbres[17]. Bāb Tūnis avait aussi un muṣallā analogue[18]. Non loin de là, à Bāb Aṣram, à deux reprises la prière funèbre est dite à al-Rayḥāniyya[19]. A l'est : Maqbara Bāb Nāfi' avec le cimetière de Saḥnūn et celui d'al-Suyūrī (m. 460 H/1067-1068)[20]. Au IVe siècle de l'Hégire/Xe-XIe siècles, maints personnages furent inhumés à al-Ramādiyya qui paraît avoir désigné le cimetière de Bāb Aslam sur un mamelon prolongeant celui d'al-Ǧanāḥ al-Aḫḍar[21]. Pour la même époque, nous n'avons trouvé aucune mention de l'utilisation du cimetière de Bāb Abī-l-Rabī'[22].

Grande Mosquée. — En 374 H/984-985, al-Manṣūr avait pourvu la Grande Mosquée de nouvelles portes. Al-Mu'izz fit refaire les peintures des plafonds et la dota de la célèbre maqṣūra datable de 413-414 H/1022-1023[23].

Elle avait dix portes[24] : Bāb al-Simāṭ (de la Grand Rue), Bāb al-

16. Ce n'est peut-être pas par hasard que la route du nord-ouest qui conduisait à Ubba, al-Urbus, etc., est appelée par BAKRĪ, 53-54/trad., 115, al-Ǧanāḥ al-Aḫḍar ; elle traversait le cimetière de Bāb Aslam appelé déjà peut-être par ce nom ; *Inscriptions arabes*, I, 104, note 1.

17. *Ma'ālim*, III, 164-166.

18. H. R. IDRIS, *Contribution*, *R.E.I.* 1936, 100.

19. *Ma'ālim*, III, 147 : al-Qābisī pria sur Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) à al-Rayḥāniyya près de Bāb Aṣram et on l'enterra dans sa maison ; *Ma'ālim*, III, 211 : quand Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān mourut (432 ou 435 H/1040-1044), son fils pria sur lui à al-Rayḥāniyya et on l'ensevelit à Bāb Tūnis à côté de son père 'Abd al-Raḥmān. A rapprocher de la porte dite Bāb Rayḥāna ou Bāb Lallā Rayḥāna de la Grande Mosquée et d'époque ḥafṣide ; v. : *Ḥafṣides*, I, 361, 366 ; *Inscriptions arabes*, I, 52, note 1.

20. *Ḥafṣides*, I, 361, 371 ; *Inscriptions arabes*, I, 300.

21. *Ma'ālim*, III, 7, 75, 105, 122, 132, 168 (années 317, 347, 366, 371, 384, 140 H). *Inscriptions arabes*, I, n° 54, p. 116-117 et *passim :* épitaphes échelonnées de 256 H. à 425 H. Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981) fut enterré à al-Ramādiyya. Le cimetière al-Tabbān, entre Kairouan et Ṣabra n'a, semble-t-il rien à voir avec ce juriste, v. : *Inscriptions arabes*, I, 146, note 1.

22. Ibn al-Birḏawn et Ibn Huḏayl y avaient été inhumés après leur supplice en 299 H/911-912 ; *Ma'ālim*, II, 177, 182-183 ; ABŪ L-'ARAB, 216/trad., 310-311 ; *Dībāǧ*, 87-88 ; *Bayān*, I, 154/trad., I, 212, 423. C'est le futur cimetière dit Maqbara Abī 'Abd Alah Muḥammad al-'Assāl.

23. G. MARÇAIS, *Coupoles et plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan*, Tunis 1926 ; *idem*, *Architecture*, 70-71 ; *Bayān*, I, 241/trad., I, 354 ; BAKRĪ, 22-24/trad., 53-55 ; *Ḥafṣides*, I, 365-366 ; H. R. IDRIS, *Essai de datation...*, *Arabica* mai 1956, 214-215.

24. Énumération d'après MUQADDASĪ, 14-17 ; BAKRĪ se contente d'en donner le nombre.

Ṣarrāfīn (des changeurs), Bāb al-Rahādina (des marchands d'étoffes), Bāb al-Fuḍūliyyīn (des bavards ?), Bāb al-Ma'ḏana (du minaret), Bāb al-Ṣabbāġīn (des teinturiers), Bāb al-Ḥaddādīn[25] (des forgerons), Bāb Sūq al-Ḫamīs (du marché du jeudi), Bāb al-Mīḍā (de la salle d'ablution) et enfin Bāb al-Ḫāṣṣa (porte de la suite du prince) qui donnait dans la rue des Tammārīn (marchand de dattes). La suite du texte[26], peu claire, semble vouloir dire que les gens de la cour pouvaient passer par le Bāb al-Laḥḥāmīn (des bouchers) et le Sūq al-Rammāḥīn (souk des fabricants de lances).

Autres mosquées[27]. — Les plus anciennes mosquées de Kairouan étaient[28] : Masǧid 'Abd Allah à Bāb 'Abd Allah qui portait le nom de 'Abd Allah b. al-Zubayr[29], al-Masǧid al-Kabīr qui paraît avoir porté successivement les noms de Masǧid Ismā'īl et de Masǧid al-Zaytūna, fondée par Ismā'īl b. 'Ubayd Tāǧir Allah, client des Anṣār, dans le Maḥris al-Anṣār ; elle servait de ǧāmi' pendant qu'on exécutait des travaux à la Grande Mosquée[30]. Masǧid al-Anṣār, près du Maḥris al-Anṣār, dont la construction primitive était attribuée au Compagnon du Prophète Ruwayfi' b. Ṯābit al-Anṣārī[31]. Masǧid Abī Maysara, à gauche en entrant par l'actuelle Bāb Tūnis[32]. Masǧid Ḥanaš, du côté de Bāb al-Rīḥ, qui portait le nom du tābi'ī Ḥanaš b. 'Abd Allah al-Ṣan'ānī[33]. Masǧid al-Ḥubulī, située dans le Darb Azhar à Bāb Tūnis, attribuée au tābi'ī 'Abd Allah b. Yazīd al-Ḥubulī[34]. Masǧid Ibn Abī Sarḥ[35] se serait appelée Masǧid Ibn al-Zubayr[36]. A droite, en sortant de Bāb Nāfi' se trouvait une mosquée construite par 'Alī (ou Ubayy) b. Rabāḥ al-Laḫmī au IIe siècle de l'Hégire[37]. A proximité de la même

25. Dp. *Riyāḍ, R.E.I.* 1936, 99 ; Muqaddasī Bāb al-Ḥawwāriyyīn.

26. « Bāb al-Ḫāṣṣa fī l-Tammārīn wa-la-hum Bāb al-Laḥḥāmīn wa-Sūq al-Rammāḥīn ».

27. *Bisāṭ*, 6-7 ; *Riyāḍ, R.E.I.* 1936, 99-100 ; *Ma'ālim*, III, 54 ; *Ḥafṣides*, I, 365-368.

28. Dp. Ibn Nāǧī, *Ma'ālim*, III, 54, qui donne le nombre de 7 dans lequel il faut évidemment inclure la Grande Mosquée (al-Ǧāmi' al-A'ẓam).

29. *Bisāṭ*, 6-7.

30. *Bisāṭ*, 6-7 ; *Ḥafṣides*, I, 367 ; *Riyāḍ, ms.* de Paris, 10 r°.

31. *Bisāṭ*, 6-7 ; *Ḥafṣides*, I, 367-368 ; sur sa reconstruction au VIe siècle H/2e moitié du XIIe siècle, v. : *Ma'ālim*, III, 256.

32. *Ma'ālim*, III, 54 ; *Bisāṭ*, 6-7 ; *Ḥafṣides*, I, 368.

33. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° II v° ; *Bisāṭ*, 6-7 ; *Ḥafṣides*, I, 368.

34. *Ma'ālim*, I, 138-139, citation d'al-Mālikī, auteur du *Riyāḍ ;* v. . *R.E.I.* 1936, 99. Cette mosquée s'appela successivement par la suite, Masǧid al-Ribāṭī, Masǧid b. 'Iyāḍ et enfin Masǧid Awlād Banī Ġayṭ ; *Ḥafṣides*, I, 368.

35. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 7 r°.

36. *Ma'ālim*, I, 138, 139 ; ne s'agirait-il pas de Masǧid 'Abd Allah attribuée à 'Abd Allah b. al-Zubayr dont il a été question plus haut.

37. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 11 r° ; *Ma'ālim*, I, 28, 152 ; *Ḥafṣides*, I, 368, note 1.

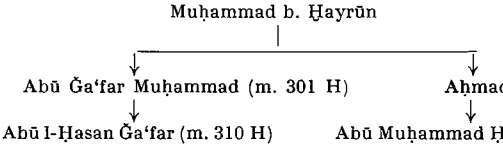
porte s'élevait la mosquée édifiée à la même époque par Ziyād b. Un'am[38]. Masǧid Ḫayrūn[39] désigne très probablement la mosquée dite « des trois portes », fondée en 252 H/866 par Abū Ǧa'far Muḥammad b. Muḥammad b. Ḫayrūn al-Ma'āfirī (m. 301 H/912-913). Masǧid Asad b. al-Furāt, non loin du Sabīl Bi'r Barrūṭa perpétuait le souvenir du célèbre émule de Saḥnūn[40].

Masǧid Yaḥyā b. 'Umar se trouvait près de Ḥammām al-Nu'mān[41]. Masǧid (Abī) 'Ayyāš al-Faqīh, portait le nom d'un compagnon de Saḥnūn[42]. Masǧid Aḥmad b. Abī Sulaymān et Masǧid 'Abd al-Ǧabbār perpétuaient aussi chacune le souvenir d'un compagnon de Saḥnūn[43].

Mosquées de l'époque zīrīde. — Masǧid Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī où avait été assassiné ce juriste en 407 H/1016. Masǧid Abī Bakr Aḥmad b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 /1040-1043)[44]. Masǧid al-Sidra[45]. Masǧid Abī l-Ḥakam[46] où al-Sabā'ī resta vingt ans confiné. Masǧid Abī Zarǧūna[47] ; une mosquée se trouvait à proximité du Ḥammām Abī Isḥāq et du Darb al-Aqra' b. Bakkār[48].

38. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 12 r° ; *Ma'ālim*, I, 164.

39. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 64 r°, 97 r°; *Ma'ālim*, II, 197 ; Abū l- 'Arab, 233/trad. 327 ; *Ḥafṣides*, I, 368 ; *Bayān*, I, 169/trad., I, 237, appelle cette mosquée al-Masǧid al-Šarīf, qui n'est peut-être qu'un qualificatif'; *Inscriptions arabes*, I, 61-64, 184-186, 254-256. Ds *Inscriptions*, I, 186, on rétablira :



40. Dp. une note de H. H. Abdul Wahab, *A'māl*, 493, appendice, il s'agit probablement de la mosquée qui s'élevait près de Bi'r Barrūṭa ; *Ma'ālim*, IV, 231 ; *Ḥafṣides*, I, 369.

41. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 54 v°.

42. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 72 v° : Masǧid 'Abbās (sic) al-Faqīh Ṣāḥib Saḥnūn ; *Bayān*, I, 182-183 : Masǧid Ibn 'Ayyāš al-Faqīh. Sur cet Abū 'Ayyāš v. : *Riyāḍ*, I, 364-5, *ms.* Paris, f° 51 r° ; *Ma'ālim*, II, 174 ; *Madārik, ms.* A. W.

43. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 51 v°, 54 r°.

44. *Ma'ālim*, III, 192, IV, 140. Le premier de ces deux sanctuaires existe encore et s'appelle Masǧid Ibn Ḫaldūn ; *Inscriptions arabes*, I, 335. Dp. *Ma'ālim*, III, 211-212, le second très vaste se trouvait près de la muraille de la ville au quartier Ḥārat al-Ġarāniṭa (les Grenadins)'; il doit s'agir des remparts post-zīrīdes, v. *Ḥafṣides*, I, 375, note 4. Ne faudrait-il pas lire : Qarāmiṭa (les Qarmates), v. *infra* : notes 89 et 235.

45. *Ma'ālim*, III, 105. Al-Sidra attestée par *Riyāḍ*, ms. Paris, f° 20 v°, serait d'après *Ma'ālim*, II, 129, un faubourg (rabaḍ) de Kairouan.

46. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 101 v° ; *Madārik*, II-III, 180 r°.

47. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 76 r° ; *Sloria*, II, 266 : Abū Zarmūnah.

48. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 72 v°.

Masǧid Ibn Abī Naṣr[49]. Masǧid 'Awn[50]. Masǧid Ibn al-Laǧǧām[51]. Masǧid Abī l-Fatḥ se trouvait là où se tenaient les fabricants de couvertures (aṣḥāb al-šawāḏik)[52].

Masǧid Raḥbat al-Qurašiyyīn[53]. Masǧid al-Mafza'a était proche de la Grande Mosquée[54]. La princesse Umm al 'Ulū, sœur d'al-Mu'izz b. Bādīs fit don d'un Coran au Masǧid Abī 'Abd al-Muṭṭalib à Bāb Salam (Aslam)[55]. Masǧid al-Tawfīq à Bāb Salam serait peut-être d'époque zīrīde[56] ainsi que Masǧid Bāb Salam al-Mu'allaq al-Kabīr (grand masǧid surélevé de Bāb Salam ou Aslam)[57]. Sur une épitaphe datée de 416 H/1025 est mentionné Masǧid al-Marǧī (peut-être : Marḥī)[58].

Édifices divers. — L'ancien palais du gouvernement Dār al-Imāra se dressait à l'est de la Grande Mosquée[59]. C'est là qu'étaient installés les services administratifs (dawāwīn)[60]. Le tribunal du cadi, Dār al-Qaḍā' était attenant à la Grande Mosquée au sud-est de l'édifice[61].

Les palais aġlabides : Qaṣr Abī l-Fatḥ, Qaṣr Ḥimṣ et Qaṣr al-Mā', subsistaient probablement. Ce dernier se trouvait à l'ouest du grand bassin (al-Ma'ǧil al-Kabīr) près de Bāb Tūnis. Les Ṣanhāǧa édifièrent al-Qaṣr al-Ǧadīd (le nouveau palais) mais séjournaient de préférence dans les villégiatures des environs. Les ambassadeurs et les grands personnages étaient reçus au Dār al-Ḍiyāfa (Hôtel de l'hospitalité)[62].

Rues. — L'artère vitale de la ville, le Simāṭ, bordée d'une double rangée de boutiques et toiturée, s'étendait de Bāb Tūnis au nord

49. *Ibidem*, f° 36 r°.

50. *Ibidem*, f° 41 r° ; sans doute s'agit-il de 'Awn b. Yūsuf compagnon de Saḥnūn.

51. *Ma'ālim*, III, 113 ; v. : *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 84 r° : Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Sa'īd al-Laǧǧām (m. 331 H/942-943).

52. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 13 r°.

53. Abū l-'Arab, 231/trad., 325 ; *Ma'ālim*, III, 6.

54. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 43 v°.

55. *Šahīrāt*, 47, note 1.

56. *Ḥafṣides*, I, 360, 369 ; *Objets kairouanais*, I, 210.

57. *Ḥafṣides*, I, 369 et note 4 ; *Objets kairouanais*, I, 202-203. Au Caire al-Ḥākim avait élevé trois mosquées surélevées (mu'allaqa) ; *Ḫiṭaṭ*, II, 42 ; *Nuǧūm*, IV, 54.

58. *Inscriptions arabes*, I, 360 ; H. R. Idris, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 129 : Muḥammad al-Marḥī (?) (m. 334 H/946).

59. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 9 r°, 22 v° ; Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 116 v° ; dans une fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VII, 26, il est question du remploi dans le Ǧāmi' de Kairouan de colonnes prises à une mosquée en ruines située en face du Qaṣr al-Umarā' (Palais des émirs).

60. *Bisāṭ*, 10-11.

61. *Ibidem*, 26.

62. *Ibidem*, 10-11.

à Bāb Abī l-Rabī' au sud, longeant le mur occidental de la Grande Mosquée. Sa longueur était d'un tiers de mille entre Bāb Tūnis et la Grande Mosquée et de trois milles moins un tiers de ce sanctuaire à Bāb Abī l-Rabī'[63].

Les califes fāṭimides al-Manṣūr et al-Mu'izz avaient ordonné le transfert à Ṣabra-al-Manṣūriyya de tous les souks et industries de Kairouan[64]. En 405 H/1014, Bādīs, prit une mesure analogue[65]. Après l'avènement d'al-Mu'izz b. Bādīs, les souks kairouanais retrouvèrent probablement, au moins en partie, leur activité passée.

A propos de cette grand rue qu'il appelle al-Simāṭ al-A'ẓam, l'auteur du *Riyāḍ al-Nufūs*[66], fournit cet itinéraire : on prend le Murabba' (quadrilatère, carrefour ?) du Simāṭ, puis Zuqāq al-Saqṭiyyīn (marchands de bric-à-brac) du côté d'al-Abzāriyyīn (marchands d'aromates) ; l'émir traversait parfois le Simāṭ en passant par al-Maǧlūdīn (?). Dans un autre passage[67], un individu se rendant à la Grande Mosquée passe par le Dār Sa'īd b. al-Sakrān, le Sābāṭ (passage voûté) Ibn al-'Azafī, la mosquée qui se trouve près du Ḥammām Abī Isḥāq dans les parages du Darb al-Aqra' b. Bakkār.

Kairouan avait quinze rues importantes (darb, pl. durūb)[68] dont certaines portaient les noms des portes où vraisemblablement elles aboutissaient : Darb (Abī ?) al-Rabī', Darb 'Abd Allah, Darb Tūnis, Darb Aṣram, Darb Aslam[69]. On en connaît d'autres : Darb al-Ḥaḏḏā'īn (les cordonniers)[70], Darb al-Sikka (rue de la monnaie)[71] à proximité de la maison d'Ibn Abī Zayd, Darb al-Mu'allā[72] habité par les šī'ites, Darb al-Aqra' b. Bakkār[73], Darb Azhar[74] près de Bāb Tūnis, Darb 'Ābid b. Sawāda[75], Darb al-Huḏlī[76], Darb Ibn

63. Ce qui donne 3 milles ; BAKRĪ, 25-26/trad., 59 ; ABŪ L-'ARAB, *Riyāḍ*, *Madārik* et *Ma'ālim*, *passim*.

64. *Bayān*, I, 219/trad., I, 318 ; BAKRĪ, 25/trad., 58. Dp. AL-MUQADDASĪ, 14-15, qui écrit vers 375 H/985, les boutiquiers de Kairouan soumis à des impôts (ḍarā'ib) allaient gagner leur vie à Ṣabra et les souks de la capitale étaient abandonnés.

65. *Bayān*, I, 261/trad., I, 387.

66. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 22 v°, *R.E.I.*, 1936, 101 ; *Bisāṭ*, 5.

67. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 72 r°.

68. MUQADDASĪ, 16-17.

69. C'est un des arguments en faveur de notre hypothèse : Bāb Salam = Bāb Aslam.

70. MUQADDASĪ, 16-17 : al-Ḥaḏḏā'iyyīn.

71. *Ma'ālim*, III, 121 ; *Madārik*, II-III, f° 245 v° ; H. R. IDRIS, *Quelques juristes...*, *R.A.* 1956, 367.

72. *Bayān*, I, 268.

73. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 72 v°.

74. *Ibidem*, f° 9 v° et *Bisāṭ*, 5.

75. *Ibidem*, f° 32 v° et *Biṣāṭ*, 5.

76. *Bisāṭ*, 5.

Dīnār[77], Darb al-Buhlūl[78], Darb al-Mahdī[79], à proximité d'une des portes de la Grande Mosquée, Darb Zaydān[80], Darb al-Farsās[81] (?), près du Sūq al-Yahūd, Darb Umm Ayyūb[82], près du Sūq al-Aḥad. La maison du cadi Ibn Abī l-Manẓūr se trouvait au Šāri' al-A'ẓam (grande avenue)[83].

Autres noms de rues : Šāri' Ibn al-Mu'attib portant le nom de Ahmad b. Mu'attib b. al-Azhar (m. 277 H/890-891) qui y avait eu sa maison[84], Zuqāq Ibn Ḥasana (?)[85], Zuqāq Banī Dīnār[86], Zuqāq Banī (ou Ibn) Ġānim[87], Zuqāq al-Farrā'īn[88] (les pelletiers), près du Simāṭ, Zuqāq al-Rūm[89] où habitaient des gens d'al-Ğazīra (presqu'île du Cap Bon).

Places et souks. — Un jeune homme suit l'itinéraire suivant : Bāb al-Rīḥ où habitait al-Sabā'ī, Raḥbat Ibn Abī Dāwūd, le Simāṭ, Dār Ibn Aswad al-Dā'ī, Sūq Ibn Hišām — où l'on vendait, semble-t-il, des denrées alimentaires : légumes, froment, huile, viande — Bi'r Umm 'Iyāḍ, ancien puits de Kairouan situé près de la Grande Mosquée[90]. Le fameux Bi'r Rūṭa (Bi'r Barūṭa ou Barrūṭa) est attesté[91].

Quelques autres noms de places : Raḥba Banī Dirāğ, pour s'y rendre quelqu'un entre par Bāb Tūnis[92], Raḥbat al-Anṣār[93], Raḥbat al-Qurašiyyīn[94]. Une maison s'appelait : Dār Ibn al-Ğamal[95].

A l'ouest le Sūq al-Aḥad[96] (marché du dimanche) paraît avoir été

77. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 91 v°.
78. *Ibidem,* f° 20 r°.
79. *Ibidem,* f° 95 r°.
80. *Ibidem,* f° 22 r°.
81. *Bisāṭ,* 5, sans doute dp. *Madārik,* II-III, f° 78 r°.
82. *Bisāṭ,* 5.
83. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 91 r° ; ne s'agirait-il pas d'une variante d'al-Simāṭ al-A'ẓam ?
84. *Bisāṭ,* 5 ; *Madārik,* II-III, f° 8 r°.
85. *Bisāṭ,* 5.
86. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 91 v° ; à rapprocher de Darb Ibn Dīnār précité.
87. *Ibidem,* f° 18 r°, *R.E.I.* 1936, 101.
88. *Ibidem,* f° 44 v°, 63 r°.
89. *Ibidem,* f° 55 r°, 104 v°. L'actuel quartier appelé al-Qarānṭa, dans les parages de la Grande Mosquée est peut-être un souvenir d'al-Qarāmiṭa (les Qarmates, c'est-à-dire les šī'ites) ; comp. Šāri' al-Qarmaṭṭū, à Tunis, altération possible mais hypothétique d'al-Qarmaṭī ; v. *supra* : note 44, *infra* : note 235.
90. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 102 v°, 105 r°, 104 v° ; *Ma'ālim,* III, 203 ; *Inscriptions arabes,* n° 341 ; le poète al-Ṣarā'irī (m. 418 H/1027) achète de la viande à Sūq Hišām ; v. *infra* : p. 597 et 782.
91. *Manāqib,* 201, note 19 ; *Ḥafṣides,* I, 364, 369.
92. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 24 r°.
93. *Ma'ālim,* III, 19.
94. Abū l-'Arab, 231/trad., 325 ; *Ma'ālim,* III, 6.
95. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 82 v°.
96. *Ibidem,* f° 44 r° ; *Madārik,* II-III, f° 192 r°-v° ; Abū l-'Arab, 177/trad., 265 ;

l'un des plus importants de Kairouan ; marché aux tissus, on y vendait aussi des poteries. Au milieu de ce souk qui avait une porte : Bāb Sūq al-Aḥad se trouvait le quartier appelé Ḥārat Abī Muḥriz. Il est question d'un teinturier qui se tient à Bāb Abī l-Rabī'[97], d'un marché (aux moutons ?) à Bāb al-Ġanam[98], de chameaux achetés à Bāb Salam[99]. Le marché aux esclaves s'appelait al-Birka[100]. Le Sūq al-Daǧāǧ (marché aux poules) se tenait près de Bāb Tūnis, le jeudi, semble-t-il[101]. Autres souks : Sūq al-Kaṭṭānīn[102] (marchands de lin). Sūq al-Ġazl[103] (marché du fil). Sūq al-Ḥazzāzīn[104] (marchands de tissus de soie). Sūq Ismā'īl[105] qui portait le nom du tābi'ī Ismā'īl Tāǧir Allah, à l'ouest du Masǧid al-Kabīr qu'il avait fondé, Sūq al-Ka'k[106]. Il semble qu'il y avait des gargottiers (ṭabbāḫūn) à al-Sūq al-Kabīr[107]. Sūq al-Gawhariyyīn[108] (joailliers). Sūq al-Ṣayārifa[109] (changeurs). Non loin de là, semble-t-il, dans le Sūq al-Ḍarb (souk de la monnaie) se trouvait al-Qaysāriyya[110] (sorte de fondouk, entrepôt). Le Dār al-Ḍarb (Hôtel de la Monnaie) se trouvait dans les parages de Bāb al-Ṭirāz[111]. Sūq al-Bazzāzīn[112] (marchands de tissus). Sūq al-Sarrāǧīn[113] (les selliers). Sūq al-Rahādina (ou Rahādira)[114] (marchands

ŠAMMĀḪĪ, 260 ; *Ma'ālim*, II, 237 : Hāšim b. Masrūr entrait par Bāb Abī l-Rabī' et donnait (aux pauvres), puis par Bāb Sūq al-Aḥad et donnait ; il allait dans l'avenue (šāri') et donnait ; il entrait par Bāb Salam (ou mieux : Aslam) et donnait..., *Bisāṭ*, 5-6 ; IBN QIFṬĪ, II, 210 : « Venez avec nous à Ma'ǧil Mahriyya pour nous distraire — sa maison était proche de Sūq al-Aḥād... »

97. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 86 v°.

98. *Ibidem*, f° 91 v°.

99. *Ibidem*, f° 29 v°.

100. *Ibidem*, f° 91 v° ; il en est de même au Caire, à Tunis et à Fès.

101. *Ibidem*, f° 72 r° ; *Bisāṭ*, 5-6 ; comp. : MUQADDASĪ, 14-17 : Bāb Sūq al-Ḫamīs, l'une des 10 portes de la Grande Mosquée.

102. *Bisāṭ*, 5-6.

103. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 72 v° ; *Bisāṭ*, 5-6, l'auteur affirme que Sūq al-Aḥad, Sūq al-Kattānīn et Sūq al-Ġazl étaient contigus.

104. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 42 v°, il y est question d'un jeune ḫazzāz ; *ms.* de Londres : al-Ǧazzārīn (les bouchers), sans indication de la profession du jeune homme.

105. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 10 r° ; *Ma'ālim*, I, 149.

106. *Ibidem*, f° 72 v°.

107. *Ibidem*, f° 52 v°.

108. *Bisāṭ*, 5-6.

109. *Ibidem*, 5-6 ; IBN QIFṬĪ, II, 210 : « al-Mahrī passa du côté d'al-Qaysāriyya par (le souk d')al-Ṣayārifa.

110. BAKRĪ, 22/trad., 52-53 ; *Inscritions arabes*, I, 11, note 2. L'existence d'une qaysāriyya à Tunis et à Bougie est attestée sous les Ḥafṣides ; *Ḥafṣides*, I, 345, 347, 382, II, 235.

111. *Bisāṭ*, 10.

112. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 46 v° ; *Bisāṭ*, 5-6.

113. *Bisāṭ*, 5-6.

114. *Bisāṭ*, 5-6 ; v. *supra :* p. 415. Épitaphe d'un rahdār ds. *Inscriptions arabes*, I,

d'étoffes) probablement à proximité du Bāb al-Rahādina de la Grande Mosquée. (Sūq) al-Ǧazzārīn[115] (les bouchers). (Sūq) al-'Aṭṭārīn[116] (les épiciers). Sūq al-Ṭa'ām[117] (marché au grain ?). (Sūq) al-Zaǧǧāǧīn (les verriers)[118]. C'est apparemment à l'époque aġlabide que l'on construisit à l'extrémité de la rangée est des Rahādina et de certaines boutiques des Kattānīn : al-Ḥawānīt al-Ǧudud (les boutiques neuves)[119]. Al-Rahādina, al-Raffā'īn (les racommodeurs) et autres boutiques étaient des maisons qu'on transforma en boutiques et appela « les boutiques neuves ». Les gens quittèrent leurs souks et occupèrent ces boutiques que le prince avait fait construire[120].

Une consultation juridique zīrīde[121] nous apprend que sur l'emplacement de l'ancienne prison (siǧn) les Fāṭimides (?) avaient édifié un souk appelé Sūq al-Ḥabs (souk de la prison). Al-Qābisī déclare que le « Sūq al-Ḥabs est un enfer et les souks de Ṣabra une honte ». Le Ḥabs al-Ziyāda semble désigner la nouvelle prison édifiée par les 'Ubaydides[122]. Le ou les fondouks d'Ibn Ḥayrūn se trouvaient près de la prison (siǧn)[123]. On connaît encore un Funduq al-Kattān[124] (fondouk du lin).

En Rabī' I 305 H/22 août-20 sept. 917, on acheva à Kairouan al-Qāsimiyya qui porte le nom du Fāṭimide régnant alors ; et les marchands et les artisans s'y transportèrent[125]. Des gilets (abdān, sing. : badan) sont achetés à al-Ibrāhīmiyya qui porte sans doute le

279-282 et II, n° 308 ; *Ḥafṣides*, I, 364. Sur rahādina/rahādira, v. : Idrīsī, Glossaire, 309 ; Dozy, *Suppl.*, I, 562.

115. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 44 v° ; Ibn Qifṭī, II, 210 : « nous passâmes par al-Ǧazzārīn ».

116. Ibn Qifṭī, II, 210 : « un rūmī qui était l'un des habitants (du souk ?) al-'Aṭṭārīn ».

117. *Ibidem*, II, 210. Ds. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 36 v° : املار سوق, leçon que nous n'avons pu rétablir ; il s'y trouve un boulanger ; s'agit-il même d'un souk de Kairouan ? *Inscriptions arabes*, II, n° 318 : épitaphe de 'Abd al-'Azīz b. Ḥalaf al-Ḥarīrī, le marchand (tāǧir) du Sūq al-Ḥarīriyyīn (des soyeux) (m. 427 H/1036).

118. Abū l-'Arab, 78/trad., 146.

119. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 22 v°.

120. *Ma'ālim*, II, 24.

121. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 431.

122. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 101 v°.

123. *Bayān*, I, 169/trad., I, 237 ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 64 r° ; Ibn Faraḍī, n° 1197, ds. la biographie d'un Cordouan (m. 317 H) il est dit qu'il descendit à Kairouan au Funduq Ibn Ḥayrūn ; v. *supra* : note 39.

124. *Bayān*, I, 280/trad., I, 418.

125. *Bayān*, I, 180/trad., I, 255 ; al-Qāsimiyya est citée par *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 104 r°.

nom de l'Aġlabide Ibrāhīm II[126]. On vendait des légumes dans les boutiques (nawālāt) de Wādī l-Qaṣṣārīn (oued des foulons), construites sur un terrain exproprié de force[127].

Bains publics. — Kairouan avait au moins quarante-huit bains publics[128] ; on en connaît quelques-uns[129] : Ḥammām al-Nu'mān, Ḥammām Abī Isḥāq dans le voisinage de Darb al-Aqra' b. Bakkār, Ḥammām al-Ǧazzārīn (bain des bouchers) dont l'immeuble (rab') était habousé au profit du Qaṣr al-Ǧadīd, Ḥammām Abī Muḥammad qui ne servait peut-être qu'à la gent d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd), Ḥammām Ibn al-'Azafī (?)[130], Ḥammām Abī l-Rabī'[131], probablement près de Bāb Abī l-Rabī'[131].

Faubourgs. — Le Rabaḍ al-Mubtalīn (faubourg des affligés de maux) ou al-Dimna, renfermait une léproserie (Dār al-Ǧuḏamā'), un asile pour les aveugles et les vieillards indigents, et deux mosquées où se tenaient des réunions mystiques, le samedi à Masǧid al-Sabt, construit en briques crues, et le jeudi à Masǧid al-Ḫamīs, ce dernier avait été fondé par l'ascète Ibrāhīm al-Dimnī (m. 305 H/917-918) près du « quartier des malades » (Ḥārat al-Marḍā). Mais cette dimna n'est peut-être pas différente de celle de Sousse[132].

Autres faubourgs : Rabaḍ al-Sidra[133], Rabaḍ al-Rawḥā', au-delà de Bāb Abī l-Rabī'[134], semble avoir plutôt constitué une localité voisine, et au nord-ouest de la ville, Rabaḍ al-Baqriyya, quartier des plaisirs[135].

126. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 101 r°.

127. *Ibidem*, f° 85 v°.

128. Bakrī, 26/trad., 60. L'auteur du *Bisāṭ*, 11-12, estime que ce chiffre serait au-dessous de la réalité étant donné qu'Idrīsī, 110/trad., 129-130, déclare que Ṣabra-al-Manṣūriyya en comptait 300, mais cette dernière estimation ne risque-t-elle pas d'être fort exagérée ? D'ailleurs ce géographe ajoute que la plupart de ces bains n'étaient pas publics mais se trouvaient dans les maisons particulières.

129. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 54 v°, 72 v°, 102 r° ; *Ma'ālim*, III, 141-142 ; *Madārik*, II-III, f° 182 r°.

130. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 72 v°.

131. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403/1012), *Mi'yār*, IX, 431.

132. *Bisāṭ*, 10 ; *Ḥafṣides*, I, 368 ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 54 v°, 71 r°-v°, 72 r°, 84 v° ; *Ma'ālim*, II, 115-117, 235, III, 27-28, 134 ; Burzulī, *ms.* A. W., II, f 222 v°, *ms.* Alger, I, f° 95 v° ; *Mi'yār*, I, 309-310. Dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VII, 25, il est question d'une dimna, quelque part en Ifrīqiya, habitée par des gens sains qui se transmettent les biens fonds par héritage et vente ; un endroit de cette dimna s'appelait al-Aḥbās (les habous) constitués primitivement au profit des lépreux. V. *infra :* p. 445.

133. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 20 v° ; *Ma'ālim*, II, 129 ; *Bisāṭ*, 5.

134. *Madārik*, II-III, f° 22 r° ; *Bisāṭ*, 5 ; Yāqūt, *Buldān*, IV, 298, considère al-Rawḥā' qu'il écrit Rawḥa, comme une bourgade (qarya)) dépendant de Kairouan.

135. *Ma'ālim*, II, 118, dp. l'auteur du *Riyāḍ ; Bisāṭ*, 5, 23-24 ; ce dernier ouvrage

Les Juifs avaient un souk : Sūq al-Yahūd, un quartier : Ḥārat al-Yahūd ou encore Ḥāra Ḫaybar[136], et un cimetière : Maqbarat al-Yahūdiyya[137], probablement à situer au-delà de Bāb Abī l-Rabī'[138].

En dehors de la ville, quinze bassins-réservoirs[139] assuraient le ravitaillement en eau. Les deux principaux étaient situés, l'un au nord près de Bāb Tūnis, fameux de nos jours sous le nom de bassin des Aġlabides, et au sud celui de Bāb Abī l-Rabī'. Le Ma'ğil Abī l-Zumrud, à l'est, en direction de Sousse, désignait peut-être aussi une localité[140], le Ma'ğil Mahriyya, bassin de plaisance aġlabide, près du Sūq al-Aḥad, servait sans doute toujours de lieu de promenade et de distraction[141].

L'eau du Wādī l-Sarāwīl était utilisée pour le blanchiement des étoffes de coton et de lin tissées à Kairouan[142]. A l'orient, s'étendait une vaste sebkha d'où l'on extrayait un excellent sel très pur.

Kairouan était entourée de terres très fertiles dont les meilleures, à l'est-sud-est et au-delà des portes de Bāb Salam (Aslam), Bāb Aṣram et Bāb al-Rīḥ, formaient le Faḥṣ al-Dawwāra[143]. Dans les bonnes années, les grains semés rendaient cent pour un. L'air y était très pur et salubre. Chaque fois que le médecin Ziyād b. Ḫalfūn sortait de Kairouan pour se rendre à Raqqāda et qu'il passait devant Bāb Aṣram, il ôtait son turban pour mieux recevoir l'air et se maintenir en bonne santé. En direction du Zaghouan, c'était le Faḥṣ Abī Ṣāliḥ (plaine de l'actuelle Pont du Fahs)[144]. On

cite encore Rabaḍ al-Muflis (?) et Rabaḍ al-Raydān (?) ; v. *supra*,,, p. 419 (Darb Zaydān).

136. *Bisāṭ*, 5-6 ; H. H. Abdul Wahab, *Coup d'oeil...*, 11 où il est signalé qu'à Kairouan les Israélites sont encore désignés sous le nom de ḫaybarī.

137. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 431 ; le texte est altéré.

138. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 86 v° : les Kairouanais révoltés avec Abū Yazīd se réunissent dans la Grande Mosquée, défilent à travers le Simāṭ et campent à al-Tahūdiyya *(sic)* ; lire al-Yahūdiyya, dap. le *ms.* du Caire.

139. Bakrī, 25-26/trad., 59 ; *Ḥafṣides*, I, 373 ; G. Marçais, *Architecture*, et M. Solignac, *Installations hydrauliques..., passim.*

140. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 83 r° : pour se rendre à Sousse on va à Ma'ğil Abī l-Zumrud, puis à Qaṣr al-Qayrawān où l'on passe la nuit ; on repart au matin en suivant le littoral et on arrive à Qaṣr al-Ḥammāmāt où l'on passe une seconde nuit.

141. *Ibidem*, f° 44 r° ; Ibn Qiftī, II, 210 ; *supra* : note 96 ; M. Solignac, *Installations...*, 195 (dp. un *ms.* d'al-Zubaydī de la coll. de H. H. Abdul Wahab). V. aussi : *Riyāḍ* : Šaraf Maḥra, leçon du *ms.* de Londres ; celles des *mss.* de Paris, f° 75 v° et du Caire sont dépourvues de points.

142. M. Solignac, *Installations...*, 35.

143. Bakrī, 24/trad., 56 : Faḥṣ al-Darrāra ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 72 v° · Faḥṣ al-Dawwāra, *ibidem*, f° 11 v°, 25 v°, 103 r°, 104 v° : al-Faḥṣ ; Šammāḫī, 262 : Faḥṣ al-Qayrawān.

144. *Mu'nis*, 55.

cite comme une chose remarquable que les Kairouanais avaient beau couper les oliviers des environs, seul bois à brûler dont il pussent disposer, ces arbres n'en souffraient pas[145].

Il est difficile d'évaluer la population de Kairouan avant sa destruction. D'après al-Bakrī, au cours d'une seule fête de 'Āšūrā', on compta les bêtes abattues : rien qu'en bovins, leur nombre atteignit 950[146].

S'extasiant sur la modicité des prix à Kairouan, al-Muqaddasī affirme que pour un dirham, on avait cinq manā (le manā, pl. amnā', valait deux riṭls) de viande et dix de figues ; inutile, poursuit-il, de demander le prix du raisin sec, des dattes, du raisin frais et de l'huile[147] !

Une dizaine d'années après avoir été dévastée[148] de fond en comble par les Hilāliens et abandonnée par la majeure partie de sa population, la décadence de Kairouan fut consacrée par l'édification d'une nouvelle muraille beaucoup moins longue que l'ancienne. Lors de cette « réduction » (iḫtiṣār) de la cité, le juriste al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), eut beau protester, sa maison fut laissée en dehors des remparts[149]. Le tracé actuel des remparts remonte probablement, au moins pour l'essentiel, à cette époque[150]. Kairouan se réduisait au quartier occidental et aux abords de la Grande Mosquée. Bāb Nāfi' et Bāb Tūnis, déplacées vers l'ouest occupaient leur position actuelle. Le Simāṭ, n'ayant plus de raison d'être, fut bientôt remplacé comme centre de l'animation par l'actuelle grand'rue (al-Mamarr) de Bāb Tūnis à Bāb al-Ǧallādīn[151].

En 523 H/1128-1129, de nombreux Kairouanais soumirent à al-Māzarī qui en approuva la teneur, un acte (maḥḍar) dans lequel ils exprimaient leur intention de procéder à la vente de matériaux des parties en ruines des remparts et des tours ou fortins (abrāǧ) et à la réfection de ces derniers dépourvus de toits et menaçant ruines[152].

145. Bakrī, 26/trad., 61.

146. *Ibidem*, 26/trad., 60.

147. Muqaddasī, 14-15.

148. Bakrī, 26, donne pour le pillage de Kairouan la date erronée de 452 H/1060 ; V. *supra :* p. 230.

149. *Ma'ālim*, I, 28, III, 228, IV, 36 ; *Ḥafṣides*, I, 358-360.

150. *Ḥafṣides*, I, 357-362 et carte p. 361.

151. *Ma'ālim*, III, 246 : un personnage mort vers 480 H, fut enterré à Bāb Nāfi' al-Muḥdaṯ, à l'est de la tombe d'al-Suyūrī ; *Ma'ālim*, III, 257 : al-Burǧ al-Kabīr, près de Bāb Tūnis al-Muḥdaṯ ; *Ibidem*, III, 262 : les gens avaient l'habitude de s'asseoir sur une éminence (kudya) à Bāb al-Ǧallādīn.

152. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, VII, 154 ; Idrīsī, 110/trad., 129 : « A notre époque,

Avant 580 H/1184-1185, est attestée l'existence près de Bāb Tūnis al-Muḥdaṯ d'al-Burǧ al-Kabīr où l'on faisait les prières funèbres[153].

Ṣabra-al-Manṣūriyya[154]

A Ṣabra, probablement à proximité d'un faubourg à un demi-mille au sud de Kairouan, le Fāṭimide al-Manṣūr avait fondé vers 336-337 H/947-949, la cité princière d'al-Manṣūriyya. Le site, appelé primitivement Ṣulb al-Ǧamal (Dos du chameau) occupait un petit tell ; il semble s'agir d'al-Mu'allā que cite al-Ḥuṣrī (m. 488 H/1095) dans une poésie[155].

La ville, circulaire[156], était entourée d'un rempart de douze coudées de large en briques jointées avec de la chaux, et séparée des constructions de Kairouan par un espace large comme un chemin[157]. Les marchands allaient et venaient entre la capitale et Ṣabra, montés sur des ânes d'Égypte.

Ṣabra-al-Manṣūriyya avait cinq portes armées de ferrures : une porte méridionale, al-Bāb al-Qiblī et une porte orientale, al-Bāb al-Šarqī — c'est probablement l'une des deux, peut-être la première qui portait le nom de Bāb Wādī l-Qaṣṣārīn (Porte de l'oued des foulons)[158], Bāb Zawīla, Bāb Kutāma au nord et Bāb al-Futūḥ (Porte des Victoires) que le prince et ses troupes empruntaient pour partir à la guerre[159].

elle se réduit à une partie d'elle-même entourée d'un mur de terre (sūr turāb). Les Arabes y sont maîtres et prélèvent d'importantes contributions. Les habitans sont peu nombreux, leur commerce, peu de chose et les industries, insignifiantes » ; BAKRĪ, 26.

153. *Ma'ālim*, III, 257 ; *Ḥafṣides*, I, 362.

154. Dp. IBN ḤAWQAL, I, 72, al-Manṣūriyya fut achevée le dernier jour de Šawwāl 336 H ; BAKRĪ, 25/trad., 58 ; MUQADDASĪ, 16-17 ; IBN ḤAWQAL, trad., 173-175 ; *Bisāṭ*, 14-15 ; *Buldān*, V, 336, VIII, 178 ; *Bayān*, I, 219, 276, 278/trad., I, 318, 412, 415 ; IBN ḤAMMĀD, 24, 47/trad., 41, 71 ; G. MARÇAIS, *Architecture...*, 66, 79-81 ; *Objets kairouanais*, II, 371, note 3 ; *Inscriptions arabes...*, I, 87, note 2 ; M. SOLIGNAC, *Installations...*, 262-265, 268-272 ; S. M. ZBISS, *Mahdia et Ṣabra-Manṣouriya...*, *J.A.* 1956, 79-93.

155. IBN BASSĀM, IV/I, 214-215 ; *Muntaẓab*, 84 ; IBN ḤAMMĀD, 24/trad., 41 ; M. SOLIGNAC, *Installations...*, 271-272 ; *Bayān*, I, 268 : Darb al-Mu'allā.

156. Comme Bagdad.

157. C'est sans doute là que sera aménagé le faṣīl et ses deux murs en 444 H/1052-1053 ; v. *supra* : p. 413.

158. MUQADDASĪ, 16-17 ; BAKRĪ, 25/trad., 58 ; dp. *Bayān*, I, 219, c'est en 336 H que le Fāṭimide al-Manṣūr bâtit al-Manṣūriyya et s'y installa ; la plupart des faubourgs de Mahdia se vidèrent et tombèrent en ruines ; il transporta à Ṣabra le menu peuple (sūqa — peut-être les souks ?) ; la cité avait quatre portes.

159. Probablement en direction de Raqqadā où s'opérait la concentration des troupes zīrīdes.

On nous dit[160] que les murailles (sūr) d'al-Manṣūriyya furent édifiées en 437 H/1045-1046. La ville en était-elle dépourvue ou s'agit-il d'une réfection importante ? En tout cas, une des portes de « Madīna 'Izz al-Islām » (Ville de la gloire de l'Islām) portait une inscription[161], datée de 437 H/1045-1046, ce qui confirme l'indication précédente. Le muṣallā fut aménagé en 441 H/1049-1050[162]. Rappelons que lors de l'édification des remparts de Kairouan en 444 H/1052-1053, al-Mu'izz les relia à ceux d'al-Manṣūriyya[163].

Le palais du Fāṭimide al-Manṣūr occupait le centre de la ville[164]. Al-Mu'izz li-Dīn Allah bâtit des aqueducs (qanāṭir)[165] et maints palais agrémentés de jardins et de pièces d'eau. Parmi les palais et édifices de fondation fāṭimide, on mentionne[166] : Qaṣr al-Baḥr (Palais de la pièce d'eau)[167], al-Īwān (péristyle), al-Ḥawarnaq[168], Mağlis al-Kāfūr (Salon du camphre), Mağlis al-Rayḥān (Salon du Myrte), Ḥuğrat al-Tāğ (Salle du diadème), Ḥuğrat al-Fiḍḍa (Salle d'argent), Qaṣr al-Ḫilāfa (Palais du califat)[169], al-Mu'izziyya (Palais d'al-Mu'izz).

Le Zīrīde al-Manṣūr se fit construire un magnifique palais en 376 H/986[170]. En 378 H/988-989, la ville pâtit des inondations[171].

Elle avait trois cent ḥammāms, situés pour la plupart dans des demeures particulières[172], une Grande Mosquée, des souks prospères et de vastes artères[173].

D'après al-Bakrī[174], on percevait chaque jour à une seule des portes de la cité, 26.000 dirhams de droits d'entrée.

160. *Bayān*, I, 276/trad., I, 412.

161. Sur ces deux piédroits épigraphes utilisés comme montants de l'actuelle Bāb Tūnis, v. : *Inscriptions arabes...*, I, 87-90.

162. *Bayān*, I, 278/trad., I, 415.

163. V. *supra:* p. 413.

164. Dp. Muqaddasī.

165. M. Solignac, *Installations...*, 265 ; *al-Mu'izz*, 208-209. Il doit s'agir des arcades (al-Ḥanayyāt) dont al-Ḥuṣrī se remémore le souvenir dans la poésie précitée : *supra* : note 155.

166. Ibn Ḥammād, 24, 47/trad., 42, 71 ; *Mu'nis*, 82 ; G. Marçais, *Architecture...*, 79-81 ; M. Solignac, *Installations...*, 269.

167. Description de ce palais par le poète 'Alī b. al-Iyyādī ; *Muntaḫab*, 46-47 ; M. Solignac, *Installations*, 268-269 ; *al-Mu'izz*, 207-208.

168. C'est probablement à la suite d'une confusion entre le calife fāṭimide (al-Mu'izz li-Dīn Allah) et l'émir Zīrīde (al-Mu'izz b. Bādīs) que l'auteur du *Mu'nis*, 82, attribue à ce dernier la construction d'al-Īwān al-A'ẓam et d'al-Ḥawarnaq.

169. Peut-être celui d'al-Manṣūr.

170. V. *supra:* p. 66.

171. *Bayān*, I, 244/trad., I, 358.

172. Idrīsī, 110/trad., 129 ; *Bisāṭ*, 14-15.

173. *Bisāṭ*, 14-15.

174. Bakrī, 25/trad., 58 ; vraisemblablement, tout le trafic de Kairouan était contraint de passer par la cité princière.

En 407 H/1016, la cité princière de Ṣabra-al-Manṣūriyya eut à souffrir des troubles anti-šī'ites ; on détruisit le Dār al-Imāra (Hôtel de l'émirat) et incendia les souks[175]. Après avoir été dévastée par les Hilāliens, elle ne renaquit pas de ses cendres.

Environs de Kairouan

Au nord-ouest de Kairouan se trouvait al-Rawḥā'[176], et au sud-est, Ṣadaf[177]. Une localité appelée al-'Alam (actuelle el-Alem), à 25 kilomètres au nord de Kairouan est attestée par un ethnique figurant sur une épitaphe datée de 425 H/1033[178].

Il ne devait plus rester grand chose des anciennes résidences aġlabides : al-'Abbāsiyya-al-Qaṣr al-Qadīm[179], al-Ruṣāfa[180] et Raqqāda. Toutefois al-Manṣūr résida à Raqqāda dont il ne demeurait que les jardins et y fit construire un ǧāmi' et un muṣallā en 374 H/984-985 ; son successeur Bādīs y séjourna aussi[181].

Le voyageur qui, parti de Kairouan[182], empruntait la voie passant entre Raqqāda et al-Qaṣr al-Qadīm rencontrait d'abord al-Munyat al-Ma'rūfa[183], bourg important, puis Zarūd[184], localité produisant beaucoup de légumes, surtout des carottes, et enfin Qalšāna[185], à 12 milles sud-est de Kairouan.

175. V. *supra:* p. 145.

176. Dp. *Ḫulāṣa*, carte p. 77 où al-Rawḥā' est située au nord-ouest de Kairouan bien que dans *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 51 r°, et *Madārik*, II-III, f° 22 r° : un personnage va de Bāb Abī l-Rabī' (Porte sud) à sa demeure à al-Rawḥa, sans doute en traversant toute la ville ; *Buldān*, IV, 298 : Rawḥa, bourgade (qarya) de Kairouan.

177. *Ḫulāṣa*, carte p. 77 ; actuelle Bir Sdef ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 82 v°. Ṣadaf est est le nom d'une tribu yéménite.

178. *Inscriptions arabes...*, I, n° 291, p. 419-420.

179. *E.I.*[2] sub voc., I, 24-25 (Abdul Wahab).

180. *Bisāṭ*, 13 ; Bakrī, 28/trad., 64.

181. Al-Mu'izz li-Dīn Allah avait fait labourer le site de Raqqāda n'épargnant que les jardins ; Bakrī, 27-28/trad., 62-64 ; *Buldān*, IV, 267-268 ; Idrīsī, III/trad., 130 ; *Mu'nis, passim ; Bisāṭ*, 13-14 ; M. Solignac, *Installations...*, 233-235.

182. Bakrī, 28 : celui qui part de Kairouan pour Miṣr (Égypte) ; faut-il lire Mahdia ?

183. Bakrī, 28/trad., 64 ; M. Solignac, *Installations...*, 228-229 ; munya signifie : ville de plaisance.

184. Bakrī, 28-29/trad., 64-65, et *Bisāṭ*, 15 : Zarūr. Abū l-'Arab, trad., 75 notes 1 et 2 ; M. Solignac, *Installations...*, 228-229. Ds. Idrīsī, 103, 105/trad., 120, 125, il ne s'agit pas de Zarūd des environs de Kairouan mais d'une localité située à cinq étapes de Gafsa en direction du Ǧabal Nafūsa ; ce géographe mieux renseigné sur les localités côtières que sur celles de l'intérieur s'est peut-être mépris ; en tout cas, il ne cite pas Qalšāna. Un oued de la région s'appelle Oued Zeroud.

185. Ya'qūbī, 208 ; Bakrī, 29/trad., 65 ; Muqaddasī, 66-67 ; Abū l-'Arab, trad. 75, notes 1 et 2 ; *Ma'ālim*, I, 167 ; *Inscriptions arabes...*, II, n° 306, note 3 ; *Buldān*, VII, 147.

Qalšāna était une ville importante ayant un ǧamī'[186], un bain public, une vingtaine de fondouks et entourée de jardins et de figuiers dont les fruits allaient à Kairouan. On dit que les habitants avaient construit les portes de leurs maisons si basses que les bêtes ne pouvaient les franchir de façon à empêcher les gouverneurs ('ummāl) et les percepteurs (ǧubāt) d'y pénétrer. C'était à Qalšāna que les caravanes, partant de Kairouan ou y arrivant, s'arrêtaient pour charger et décharger. On ne nous dit pas si les remparts en briques et en argile, jadis rasés par Ziyādat Allah à la suite de la révolte de Manṣūr al-Ṭunbuḏī furent relevés par la suite[187].

Au sud-est d'al-Qaṣr al-Qadīm, c'était Munyat al-Ḫayl[188] et au sud-ouest, Dārūn[189]. A une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Kairouan, une bourgade s'appelait Buṭma[190].

L'itinéraire de Kairouan à Gabès était le suivant : Qalšāna, Ġadīr al-A'rābī, Alīsar (?), qaṣr entouré d'une agglomération et 'Ayn al-Zaytūna[191]. Rappelons qu'un personnage se rendant à Sousse par Ma'ǧil Abī l-Zumrud, puis Qaṣr al-Qāyrawān où il passe la nuit ; il repart au matin en longeant le littoral et arrive à Qaṣr al-Ḥammāmāt où il s'arrête une seconde nuit[192]. Parmi les localités des environs de Kairouan, on cite aussi : Qaryat al-Ḥuṣr[193], Ḫušan[194], al-Ḥarīriyya[195], Qalūṭ (?) à l'est[196], et (Qarya) Banī Tamīm[197], peut-être à proximité de Qalšāna.

186. Du temps de Saḥnūn, Qalšāna était beaucoup plus importante que Monastir, Sousse, Sfax et Laribus (?) ; cet Imām lui reconnaissait la qualité de miṣr (ville suffisamment importante pour avoir un ǧāmi') qu'il refusait aux villes précitées ; ZARRŪQ et IBN NĀĞĪ, *Commentaire de la Risāla*, I, 346.

187. YA'QŪBĪ, 347-348/trad. WIET, 208-210. Ds. MI'YĀR, II, 216, on trouvera dans une fatwā d'al-Barqī, une allusion à une rixe ayant éclaté entre deux factions (ṣuff) de Qalšāniens l'une comprenant un certain Muḥammad b. 'Abd al-Ḥamīd et ses parents, l'autre appelée Awlād Marq al-Arḍ.

188. *Ḫulāṣa*, carte, p. 77 ; M. SOLIGNAC, *Installations...*, 24.

189. *Ḫulāṣa*, carte, p. 77.

190. *Inscriptions arabes...*, I, 161 et note 3 ; près de Sidi Ali ben Salem.

191. YA'QŪBĪ, 347-348/trad. WIET, 208-210.

192. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 83 r° ; v. *supra* : note 140.

193. *Muntaḫab*, 60 ; *Bisāṭ*, 15.

194. *Buldān*, III, 442 ; *Šaḏarāt*, III, 39 ; localité illustrée par AL-ḪUŠANĪ, l'auteur des *Ṭabaqāt* (m. 361 H/972).

195. *Mu'nis*, 55 ; une localité de la banlieue de Tunis portait le même nom, v. *Manāqib*, 326.

196. ŠAMMĀḪĪ, 261.

197. Référence égarée. On n'a pu situer un toponyme énigmatique Ġāzza dont YĀQŪT, *Buldān*, VI, 291, se référant à l'ouvrage d'Abū 'Ubayd al-Bakrī et à celui d'al-Ḥasan b. Muḥammed al-Muhallabī, dit que cette localité d'Ifrīqiya, située à trois journées de Kairouan, était un lieu de halte pour les caravanes se rendant à al-Ġazā'ir (?). Comp. *infra :* p. 493.

Le Gamouda

La région du Gamouda (Qammūda, antique Thacamuda)[198] comprise entre celles de Sebiba, Kairouan, Sfax et Gafsa, était prospère et parsemée de localités.

Entre Gafsa et Madjen el-Fedj, Ṭarrāq (ou Ṭirāq), ville importante ayant une mosquée cathédrale et un marché prospère, exportait jusqu'en Égypte ses tissus de laine. Elle était entourée de vergers où les pistachiers abondaient[199]. Madjen el-Fedj (Faǧǧ al-Ḥimār ou Faǧǧ al-Ḥamām) possédait un fondouk et un grand réservoir d'eau ; elle était entourée de vergers[200]. Vers le nord-ouest, on arrivait à al-Hūriya (ancienne Thélepte ?)[201]. Au nord d'el-Fedj, Maḳkūr (ou Maḳkūra) avait, sans doute depuis longtemps supplanté Sbeitla comme chef-lieu de la province. Elle était dotée d'un ǧāmi' et d'un grand nombre de mosquées, de bains, de fondouks, de souks et de points d'eau. Elle disparaissait au milieu des arbres fruitiers, surtout des figuiers dont les fruits séchés étaient expédiés à Kairouan et ailleurs. La succulence des figues de Maḳkūr était telle qu'elles se vendaient plus cher que toutes les autres variétés[202]. L'énigmatique Qāṣira qu'Ibn Ḥawqal présente comme une ville distincte, pourrait bien être une autre appellation de Maḳkūra, si l'on en croit al-Idrīsī, ou mieux le nom d'un des des deux quartiers de cette dernière ville[203].

Plus au nord, Ǧamūnis (souvent Ǧamūnis al-Ṣābūn) qui semble correspondre à l'actuelle Bir al-Ḥafay, était l'un des plus gros centres du canton. Ǧamūnis avait un ǧāmi', un souk florissant et un bain public. Un grand qaṣr servait d'entrepôt pour toute la population.

198. H. H. Abdul Wahab, *Les steppes tunisiennes (région de Gammouda) pendant le Moyen âge*, *Les Cahiers de Tunisie* 1954, n° 5, 5-16 ; *Aġlabides*, 61 ; *Inscriptions arabes*, I, 381-382, note 5.

199. Bakrī, 47/trad., 101 ; *Buldān*, sub Ṭirāq, VI, 38, sub Qafṣā, VII, 138 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 9, situe cette localité au lieu-dit Ḥawānīt al-Ḥawka (boutiques des tisserands) près de Henchir Bou Alam, à mi-chemin entre Gafsa et Madjen el-Fedj.

200. Bakrī, 47, 75/trad., 101, 153 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 9 ; *Buldān*, VI, 38.

201. Bakrī, 75/trad., 153.

202. Ya'qūbī, 349/trad. Wiet, 211-212 ; Ibn Ḥawqal, I, 94 Maḳkūr qui paraît avoir été corrigé ensuite en Maḳkūd (dp. l'éditeur) ; Bakrī, 75/trad., 153 : Maḳkūd ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 10, pense qu'il faut chercher l'emplacement de cette ville dans les ruines de Sidi Ali ben Aoun ou du côté de Madjen Samaoui et de Selissa.

203. Ibn Ḥawqal, I, 94 (1re édition, 67)/trad., 244 ; Idrīsī, 105/trad., 122 ; *Buldān*, sub Qafṣa, VII, 138, H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, omettant le témoignage d'al-Idrīsī propose de situer Qāṣira sur les ruines de Ksour Sidi Aich.

La ville était entourée de nombreux hameaux florissants et de vergers complantés d'oliviers, de figuiers et d'amandiers[204]. Naqāwṣ (ou Naqāws)[205], se trouvait à l'est de Qāṣira.

Al-Muqaddasī, est le seul à citer une grosse bourgade du Gamouda qu'il appelle Ḫawr al-Kāf[206] qu'on est tenté d'identifier avec Maǧdūl qu'il ne cite pas[207].

Maǧdūl était un gros village situé à peu près à égale distance entre Ġamūnis et la côte, à proximité d'une petite sebkha du même nom. La région était habitée par des Zanāta[208]. Enfin, au-delà, en direction de Kairouan, venait le bourg des Banū Da"ām, à localiser à Sidi Ali ben Naçrallah, ou mieux aux ruines de Pavillier[209].

Toute la région du Gamouda et de Gafsa fut ruinée par les Hilāliens[210].

Le Zaghouan

Le site du Zaghouan (Zaġwān, antique Ziqua), riche en sources était couvert de villages et de vergers. C'était un lieu de prédilection pour les ermites[211].

Le Djebel Ousselet

Le Djebel Ousselet (Waslāt) à l'ouest de la plaine kairouanaise était tenu, jusqu'à l'invasion hilālienne par des Mazāta abāḍites[212].

204. Bakrī, 75/trad., 153 ; Ibn Ḥawqal, I, 94 : Kamūnis al-Ṣābūn ; Muqaddasī, 18-19, fait de Ġamūnis le chef-lieu du Gamouda ; Idrīsī, 105/trad., 123 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 10-11.

205. Ibn Ḥawqal, I, 94 : Nafāiḍ ; Ibn Ḥawqal, 1re édition, 67/trad., 244 : Naqāwṣ ; Idrīsī, 105/trad., 123 : Naqāws ; ce dernier géographe précise que Naqāws et Ġamūnis se trouvent à l'est de Qāṣira = Maḍkūra (ou de Gafsa ?). Dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 415-416, il est question d'un manzil appelé Ġasṭa (?) situable dans ces parages.

206. Muqaddasī, 18-19.

207. Qui sait si on n'aurait pas encore affaire à une agglomération bicéphale : Ḫawr al-Kāf-Maǧdūl. On remarquera que Bakrī, 75/trad., 154, dit que Maǧdūl ressemble à Ġamūnis al-Ṣābūn.

208. Bakrī, 75/trad., 154 ; *Berbères*, II, 295 ; *Buldān*, VII, 388 ; *Madārik*, II-III, fo 29 ro ; *Ḥafṣides*, I, 304 ; *Ḥulāṣa*, carte, p. 77 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 11 ; la Buḥayra Maǧdūl d'al-Bakrī correspond à la Garaat Medjdoul entre le Djebel Sidi Kralif et la G. P. 20.

209. Bakrī, 75/trad., 154 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, II.

210. *Istibṣār*, trad., 76.

211. Bakrī, 46/trad., 98-99 ; Idrīsī, 119/trad., 139. Le premier de ces deux géographes rattache aux localités du Zaghouan Funduq Šakl, gros bourg à une étape de Tunis et Qarya Qalamaǧanna (?), fondée par Abū l-Qāsim b. 'Ubayd Allah pour y établir des mendiants Hawwāra et Nafūsa.

212. M. Solignac, *Installations*, 61-62 ; T. Lewicki, *Le culte du bélier dans la Tuni-*

A l'époque d'al-Idrīsī, cette contrée, très arrosée était couverte de cultures et peuplée de Berbères éleveurs de bœufs, de moutons, de mulets et de juments. Les Arabes qui les avaient sans doute refoulés sur les hauteurs dominaient la plaine. Le Ğabal Waslāt était parsemé de forts : Ḥiṣn al-Ğawzāt, Ḥiṣn Tīfāf, Ḥiṣn al-Qayṭana, Dār Ismā'īl, Dār al-Dawābb[213].

Au nord, à une journée ouest de Kairouan, Ğalūla (antique Cululis)[214], petite ville fortifiée, était entourée de jardins et de palmiers. Le site était couvert de ruines antiques ce qui explique que Ğalūla était construite en pierres. L'abondance du jasmin faisait la réputation du miel de Ğalūla. On y cultivait la canne à sucre en abondance. Chaque jour, fruits et légumes en quantité, étaient transportés à Kairouan. Dans les jardins environnants, les hameaux étaient peuplés de tribus Ḍarīsa.

Un peu au nord de Ğalūla, le célèbre lieu de plaisance Sardānya[215] passait pour le plus beau séjour d'Ifrīqiya, produisant des fruits délicieux, des roses, du jasmin et de la canne à sucre. On y comptait un millier de cédratiers. Sardānya devait son nom à une colonie sarde installée là probablement avant les Fāṭimides.

A l'ouest et à l'ouest-nord-ouest de Kairouan, un certain nombre de lieux-dits perpétuent le souvenir d'un important peuplement arabe tuğībite dans cette région[216].

A une journée au sud-ouest de Ğalūla, dans la vallée d'Ousseltia, Ağğar (antique Aggar)[217] était, d'après al-Idrīsī, une jolie bourgade avec beaucoup de champs ensemencés d'orge et de blé. Al-Bakrī dit que les environs d'Ağğar sont occupés par des tribus arabes et des Berbères Ḍarīsa et Marnīsa.

Nous n'avons pu situer Marnīsa, bourgade sans remparts et

sie musulmane, *R.E.I.* 1935, Cah. 2, 198-199. Burzulī, *ms.* A. W., f° 94 r°-v°, signale que, de son temps, la région du Ğabal Waslāt était en dehors de la juridiction musulmane (lā tanālu-hā l-aḥkām al-šar'iyya). Šammāḫī, 292 ; Fatūḥ b. Abī Ḥāğib al-Waslātī al-Mazātī ; ces deux ethniques sont significatifs ; v. aussi : *ibidem*, 392-393.

213. Idrīsī, 119-120/trad., 139-140 ; Ibn Maqdīš, I, 38 ; *Ḥafṣides*, I, 304.

214. Ibn Ḥawqal, I, 86/trad., 222 : Ğalūla ; Bakrī, 31, 32, 54/trad., 70, 71, Idrīsī, 120/trad., 140 ; *Buldān*, sub Ğalūlā', III, 129 ; *Ḥulal*, I, 83-85 ; *Ḥafṣides*, I, 304 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Bisāṭ*, 14 ; Bakrī, 32, dit qu'Ibn al-Andalusī prit à un berger un diadème en or incrusté de pierreries que ce dernier avait trouvé dans les ruines.

215. Bakrī, 32/trad., 70 ; *'Ibar*, VI, 419/*Berbères*, II, 550 ; *Mu'nis*, 25, 62-63 ; *Ḥulal*, I, 83-85, dp. Ibn al-Ṣabbāṭ ; Fournel, II, 360, note 3. Le souvenir de cette localité se perpétue au lieu-dit Hanšīr Sardānya ; *Bisāṭ*, 14.

216. M. Solignac, *Installations*, 163, note 74.

217. Ibn Ḥawqal, I, 86/trad., 222 ; *Bakrī*, 54, ne parle que de pierres, de tempêtes de vent et de lions, mais cette description peu flatteuse repose sur un dicton probablement ancien et ne correspondant plus à l'état de cette région aux x^e-xi^e siècles ; Idrīsī, 120/trad., 140.

construite en pisé, citée par al-Muqaddasī[218] entre Qarna et Mammas. Ne s'agirait-il pas d'Aǧǧar qui aurait pris le nom d'une des principales tribus berbères installées dans la région, les Marnīsa ?

Entre Aǧǧar et al-Urbus (Laribus) et à une journée de ces deux villes, on rencontrait Ṭāqǧanna[219] ou Ṭāmǧanna[220] ou Ṭāfǧanna[221], village au milieu d'une grande plaine qui, du côté d'al-Urbus procurait aux habitants énormément de froment et d'orge.

Tunis

Sous les Zīrīdes et les Ḥurāsānides, Tunis[222] se développa et s'embellit considérablement. La ruine de Kairouan accentua l'essor de la future métropole de l'Ifrīqiya. Elle s'agrandit de deux gros faubourgs, celui de Bāb al-Suwayqa au nord et celui de Bāb al-Ǧazīra au sud. C'est probablement parce que la population s'était fortement accrue qu'on nous dit que les rues présentaient des rigoles, peut-être des égouts, qui rendaient la circulation très difficile[223].

L'enceinte de Tunis aurait été refaite au temps de Sīdī Maḥriz[224]. Al-Bakrī dit que Tunis avait cinq portes, mais n'en énumère que quatre : Bāb al-Ǧazīra (de la presqu'île du Cap Bon) au sud-est,

218. Muqaddasī, 4-5, 18-19. Marnīsa est un nom de tribu de la région Tāza ; v. *E.I.*, III, 335, sub Maroc ; Bakrī, 90, 94.

219. Ibn Ḥawqal, trad., 223.

220. Idrīsī, 120/trad., 140 ; *ibidem*, trad., 140, note 2, est proposée l'identification : Qalamaǧanna (dp. Bakrī) Ṭāqǧanna (dp. Ibn Ḥawqal) Ṭāmǧanna (dp. Idrīsī), d'où la lecture hypothétique de Tāmǧanna. Les objections ne sont pas d'ordre graphique. Bakrī place Qalamaǧanna dans le Zaghouan bien qu'il la cite entre Funduq Šakl et al-Urbus. D'autre part, Aǧǧar, entre Ġalūla et Sabība (v. *Ḫulāṣa*, carte p. 77) est bien loin du Zaghouan et d'après Ibn Ḥawqal et Idrīsī, notre toponyme est bien à une journée de Aǧǧar et d'al-Urbus. L'existence de deux localités qualifiées de ǧanna (jardin) n'a rien d'invraisemblable. N'existe-t-il pas trois Béja en Ifrīqiya ? Même s'il s'agissait d'homonymes, ce ne serait pas une raison suffisante pour les identifier. Enfin, le fait que Qalamaǧanna n'est attestée que par Bakrī ne prouve rien puisqu'il est le seul à citer Funduq Šakl par exemple. Les géographes pèchent souvent par omission.

221. Ibn Ḥawqal, I, 86.

222. Iṣṭaḫrī, 38 ; Ibn Ḥawqal, I, 73-74/trad., 177-178 ; Ya'qūbī, 348-349/trad. Wiet, 210-211 ; Bakrī, 37-41/trad., 80-89 ; Muqaddasī, 4-5, 52-53, 64-65 ; *Istibṣār*, trad., 18, Idrīsī, 111-112/trad., 130-131 ; *Mu'nis*, 6-10, 274-275 ; Ibn Maḍīš, I, 34-35, 37 ; *E.I.*, IV, 881-888 (R. Brunschvig) ; G. Marçais, *Tunis et Kairouan*, Paris 1937 ; *Ḥafṣides*, I, 338-357.

223. Dp. al-Māzarī (m. 536 H/1142) cité par al-'Uqbānī, M. Talbi, *Arabica*, III, 296.

224. *Manāqib*, 183, 341.

Bāb Qarṭāğğanna (de Carthage) au nord-est, Bāb al-Saqqā'īn (des porteurs d'eau) au nord et Bāb Arṭa à l'ouest ; la cinquième est probablement Bāb al-Baḥr (porte de la mer)[225].

Près de Bāb Arṭa se trouvait le cimetière appelé Maqbara Sūq al-Aḥad (du marché du dimanche), et hors la ville, à proximité d'une grande saline, le Rabaḍ al-Marḍā qui, comme son nom l'indique paraît avoir été réservé aux lépreux[226].

Pendant toute notre période, d'importants travaux sont effectués à la Grande Mosquée de la Zaytūna : entre 380 et 385 H/990-996, galeries à portiques de la cour et coupole du Bāb al-Bahū, ouverture en 457 H/1064-1065 d'une porte dans la galerie orientale et en 474 H/1081-1082 de la porte donnant sur le Sūq al-'Aṭṭārīn[227].

Le palais des Ḫurāsānides (Qaṣr Banī Ḫurāsān) a disparu[228] ; le Ğāmi' al-Qaṣr qui en dépendait peut-être, est datable des premières années du VI^e siècle de l'Hégire (vers 1106)[229]. Au milieu d'une nécropole fut édifiée en 486 H/1093-1094, non loin de la rue Sidi Bou Khrissan, la Qubba des Banū Ḫurāsān, mausolée funéraire de la famille [230]. Ce cimetière s'appellera plus tard Sīdī b. Nafīs, puis al-Silsila[231].

Quelques oratoires remontent à cette époque : Zāwiya Sīdī 'Abd al-'Aẓīm[232], Masğid al-Mihrās [233] et Masğid 'Abd Allah au bord du port[234].

Nous n'avons pu retrouver aucune attestation de noms de rues tunisoises pour la période zīride. Une étude minutieuse permettrait peut-être d'en déceler quelques-unes[235].

225. BAKRĪ, 39-40/trad., 86-87 ; *Ḥafṣides*, I, 340-342. Ds. *A'māl*, 445, sont mentionnées, à l'époque aġlabide, Bāb al-Qayrawān et Bāb al-Ğazīra ; IDRĪSĪ, 111/trad., 130 dit, certainement à tort qu'elle a trois portes.

226. BAKRĪ, 40/trad., 87 ; comp. *supra :* p. 422.

227. S. M. ZBISS, *Corpus*, I, n^os 5, 6, 16, 17, p. 31-34, 37-41 ; G. MARÇAIS, *Architecture*, 71-72 ; *Ḥafṣides*, I, 348.

228. G. MARÇAIS, *Architecture*, 89.

229. *Ibidem*, 75 ; BEL KHODJA, *Ma'ālim al-Tawḥīd*, 96-98.

230. G. MARÇAIS, *Architecture*, 75-76 ; S. M. ZBISS, *Corpus*, I, n° 19, 42-43.

231. S. M. ZBISS, *Corpus*, I, n° 8, 50-51 ; *idem*, *Cimetières de Tunis*, 4.

232. S. M. ZBISS, *Corpus*, I, n° 19, 57 ; 'Abd al-'Aẓīm b. 'Abd Allah al-Tanūḫī al-Zayyāt (m. 495 H/1101-1102) ; cet oratoire très délabré se trouve au 39 *bis* du Souk al-Sakkajine.

233. *Ibidem*, n° 18, 41-42 : au 1 *bis* de la rue de l'Église, inscription de fondation par Abū Muḥammad 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, datée de 485 H/1092-1093.

234. BAKRĪ, 39/trad., 85.

235. M. ABDUL WAHAB a bien voulu nous signaler l'existence d'une rue, située près de la rue 'Ašūr (quartier de Sīdī Maḥrez), appelée Šāri' al-Qarmaṭṭū qui est peut-être une altération de Šāri' al-QarmaṬī (rue du Qarmate) ; comp. *supra :* notes 44 et 89.

Les navires n'allaient pas au-delà de l'entrée du canal, les marchandises, déchargées au lieu-dit Waqqūr, étaient acheminées à Tunis par barques[236]. L'entrée du port était commandée par une chaîne tendue entre une muraille de pierres, au nord, et le Qaṣr al-Silsila, solide château de pierres établi sur la rive sud[237]. Dans l'île Šakla (actuelle Chikli) al-Bakrī signale un qaṣr en ruines[238].

La prospérité et le ravitaillement de Tunis ne paraissent pas avoir connu d'éclipse. Elle était renommée pour ses gargoulettes, ses plats coloriés, sa poterie comparable à celle importée d'Irak, sa pêche et ses fruits. D'après Ibn Ḥawqal, la région produisait du coton de qualité expédié à Kairouan, ainsi que du chanvre, du carvi, du carthame, du miel, du beurre fondu, des grains, de l'huile et beaucoup de bétail.

Banlieue de Tunis

Dans la banlieue tunisoise sont attestées, pour notre époque, les localités suivantes : Qaryat al-Fūl, al-Ḥaḍrā', Ṭarāquš, Māyanna, Qaryat al-Ḥamām (ou al-Ḥammām), Šabraka[239], Qaryat al-Ġabbāsīn[240], al-Ḥarīriyya[241], et dans la plaine d'Utique, Manzil Ḥāriğa[242].

L'Ariana (Aryāna)[243], au nord et La Manouba (Mannūba)[244] à l'ouest, sont citées à l'époque zīride. Plus loin, au nord-ouest, peut-être dans les parages de Djedeida : Bāğa Tūnis[245]. Tébourba (Ṭuburba, antique Thuburbo Minus) servit de repaire à des aventuriers hilāliens[246].

Au sud de la Sebkha Sidjoumi, l'ancienne Ṭunbuḍa, s'appelait

236. Idrīsī, 111-112/rtad., 131.

237. Bakrī, 39/trad., 85.

238. *Ibidem*, 39/trad., 84.

239. *Manāqib*, 150 ; *Buldān*, VI, 41, signale un toponyme ifrīqiyen Ṭarṭāyaš qui pourrait bien être une altération de Ṭarāquš.

240. *Manāqib*, 154.

241. *Ibidem*, 158.

242. *Manāqib*, 118, 120, 150.

243. *Manāqib*, 111, 112, 123, 142, 154 ; sur une fraction abāḍite nommée Aryān, v. : Šammāḫī, 373.

244. *Manāqib*, 117.

245. *Ḥulāṣa*, carte p. 77. L'un des trois Béja ifrīqiyens ; les deux autres étant Bağat al-Zayt au nord-est d'el-Djem et l'autre Bāğat al-Qamḥ, l'actuelle Béja de la vallée de la Medjerda ; *Manāqib*, 103, 112, 114. Sīdī Abū Sa'īd al-Bāğī habita d'abord Bāğa où il était né en 551 H, localité ouest de Tunis ; *recueil de Manāqib* appartenant à M. Abdul Wahab qui a noté de sa main : « autre que Bāğat al-Qamḥ, s'agissant de Bāğa Mannūba. »

246. *Ḥafṣides*, I, 300.

déjà al-Muḥammadiyya (La Mohamedia)[247]. Au-delà, du nord au sud, c'étaient, successivement : Awḏana ou Ūḏna[248] (antique Uthina), Šāḏla ou Šāḏila[249], et Sminğa[250]. A en croire le témoignage d'al-Bakrī, c'est non loin de là dans les parages du Zaghouan qu'il conviendrait de situer Funduq Šakl, grosse bourgade à une journée de Tunis et Qalamağanna, fondée par Abū l-Qāsim b. 'Ubayd Allah, pour y établir des mendiants étrangers venant du pays des Hawwāra et du Nafūsa[251].

Au sud de Tunis, sur la côte, on rencontrait d'abord l'ancien ribāṭ de Radès (Rādis, antique Maxula) port important au temps d'al-Bakrī mais qu'al-Idrīsī ne mentionne plus[252]. Au-delà à Ḥammam-Lif (Ḥamma Šarīk, Ḥammat al-Ğazīra, al-Ḥāmma, antique Naro) est signalée l'existence d'un ribāṭ Qaṣr al-Ḥāmma et d'un port, Marsā l-Ḥāmma[253]. Au bourg de Manzil Banī Ṣalṭān, entre Camp Servière et Khanguet, se tenait un marché[254].

A l'intérieur s'étendait la plaine du Mornag (Murnāq) où il y aurait eu jusqu'à 360 villages lors de la conquête musulmane[255] ; elle en comptait certainement un grand nombre sous les Zīrīdes. Ibyāna (ou Ibbayāna) est attestée[256]. Qarya Banī Firās est une localité des environs de Tunis[257].

Au nord de Tunis, le long de la côte, on signalera : Qaṣr al-Amīr, à huit milles de Tunis et qui semble correspondre à La Goulette (Ḥalq al-Wādī), le port de Carthage (Marsā Qarṭāğanna)[258], La Malga (al-Mu'allaqa) sur le site de Carthage, repaire des Riyāḥides les Banū Ziyād, entourée d'un rempart de terre[259]. Tous les alen-

247. Bakrī, 38/trad., 83 ; Tiğānī, 6 ; *Ḥafṣides*, I, 301.

248. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; Muqaddasī, 4-5, cite cette localité entre Lāfis (?) et Qalānus (?).

249. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; cette localité à situer à Sīdī 'Alī l-Ḥaṭṭāb, sera illustrée par Abū l-Ḥasan al-Šāḏilī, célèbre fondateur de la confrérie qui porte son nom.

250. *Ḥulāṣa*, carte p. 77.

251. Bakrī, 37-46/trad., 80, 98 ; v. *supra :* note 220.

252. Bakrī, 37, 38, 84/trad., 81, 83, 84, 170 ; *Ḥafṣides*, I, 301 ; A. Bel, *Benou Ghaniya*, 81, note 1.

253. Bakrī, 84/trad., 170 ; H. H. Abdul Wahab, *Villes arabes disparues, Mélanges W. Marçais*, 2-3 ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 93 r° ; Tiğānī, 7 ; *Ḥafṣides*, I, 301.

254. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 93 r°, *R.E.I.* 1936, 297 ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 3 ; Ibn Maqdīš, I, 132.

255. Bakrī, 37.

256. *Madārik*, II-III, f° 166 v° ; H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 11-13. A situer au lieu-dit al-Ḥāriba-Burğ al-Ḥallādī. Dp. M. Abdul Wahab, l'évêché non identifié Uibiana serait à identifier avec Ibyāna ; v. : P. Mesnage, l'*Afrique chrétienne*, Paris 1912, 234.

257. *Muntaḫab*, 57.

258. Bakrī, 84/trad., 169.

259. Bakrī, 43/trad., 93 ; Idrīsī, 112, 124/trad., 131, 146 ; *Ḥafṣides*, I, 301.

tous étaient cultivés[260]. Bakrī signale ensuite Qaṣr Qūmaš et, près de l'ancien port de Carthage transformé en saline, le qaṣr-ribāṭ appelé Burǧ Abī Sulaymān, et, toujours à Carthage, deux qaṣrs de marbre dits al-Uḫtānī (les deux sœurs)[261]. La Marsa paraît s'être appelée alors Marsā-l-Rūm[262].

En direction de Bizerte, le littoral était jalonné par : Qaṣr Ǧardān[263], Qaṣr Ǧalla[264], Marsā Ribāṭ Qaṣr al-Ḥaǧǧāmīn[265], Ribāṭ Abī l-Ṣaqr[266] au nord de Porto-Farina, Marsā l-Ṭaniyya[267], Marsā Ra's al-Ǧabal (Ras al-Djebel) dont le promontoire (ṭarf) s'appelait al-Kanīsa (l'église)[268], Qaṣr Ṣūnīn[269], Qaṣr Tarša Dāwūd[270], Marsā l-Wādī[271], Marsā Banī Waǧǧāṣ[272], Marsā l-Qubba[273]; port de Bizerte à l'entrée duquel s'élevait le Qaṣr al-Yāqūta[274]. Non loin de là, Ḥiṣn b. Abī l-Mahzūl est attesté au IVe siècle de l'Hégire[275].

Le Saṭfūra et la côte de Bizerte à Bône

Bizerte[276] (Banzart, antique Hippo Diarrhytos) chef-lieu de la province nord-orientale appelée Saṭfūra au haut Moyen Age, était

260. Idrīsī, 114/trad., 133. Sur la lente agonie de Carthage « qui ne se précipite que dans la seconde moitié du XIe siècle, lors du développement de Tunis, sous la dynastie des Banū Ḫurāsān », v. : Ch. Courtois, *Reliques carthaginoises et légende carolingienne*, 69-70 et les notes ; H. H. Abdul Wahab, *Note sans titre, Bullelin Archéologique du comité* 1922, CXLVIII-CLI.

261. Bakrī, 44/trad., 94-95.

262. *Manāqib*, 91, 101, 117, 120, 132. Ds. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 69 v°, il est question d'« aqlām marsāwiyya » plumes à écrire de la Marsā ? Dp. une note marginale figurant dans un *recueil de manāqib* que m'a obligeamment communiqué M. le Šayḫ Fadhel ben Achour, il est dit que le quartier de Dār al-Ǧild portait, jadis, le nom de Marsā-l-Rūm, mentionné dans un acte de propriété ancien (rasm dār).

263. Idrīsī, 124/trad., 146.

264. Idrīsī, 124/trad., 146.

265. Muqaddasī, 4-5 : Marsā l-Ḥaǧǧāmīn ; Bakrī, 83/trad., 169.

266. Bakrī, 83/trad., 169.

267. Bakrī, *ibidem*.

268. Bakrī, *ibidem;* Idrīsī, 124/trad., 146.

269. Idrīsī, *ibidem*.

270. Idrīsī, *ibidem;* variante : Barša.

271. A trois milles du Ra's Banī Waǧǧāṣ ; Idrīsī, 123/trad., 145.

272. Idrīsī, *ibidem;* variante . Waqqāṣ.

273. Bakrī, 83/trad., 169.

274. *Ḥulāṣa*, carte p. 77.

275. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 92 v°, où est cité Marsā l-Yāqūta dans le Saṭfūra du côté de Bizerte.

276. Ya'qūbī, 348/trad. Wiet, 210 ; Ibn Ḥawqal, I, 74/trad., 178-179 ; Bakrī, 57-58/trad., 121-123 ; *Istibṣār*, trad., 27-29 ; Idrīsī, 114-115/trad., 133-134 ; *Buldān*, V, 266, sub Šaṭfūra ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 115, note 3 ; *Ḥafṣides*, I, 299.

une belle ville entourée d'une muraille de pierres. Elle avait une mosquée cathédrale, des bains et des jardins. Dans son lac, extrêmement poissonneux, la pêche était fructueuse. En cas de péril, les habitants se réfugiaient dans les forts voisins. Après l'invasion hilālienne dont elle ne paraît pas avoir eu beaucoup à souffrir, elle demeurait toujours plus petite que Sousse mais bien munie et bien peuplée et son commerce actif. Les Banū l-Ward contribuèrent à sa prospérité et y élevèrent des édifices d'utilité publique.

L'existence de l'agglomération de Tindja (Tīniğa) est attestée en qualité d'une des trois principales localités du Saṭfūra[277], la troisième étant Anbalūna, entre Bizerte et Tunis[278]. D'après Ibn Ḥawqal, les habitants de la contrée étaient rudes, courageux sur terre et sur mer et sachant surmonter les périls et l'adversité.

Rappelons que Qarīša (ou Qarsīna) forteresse du Ǧabal Šu'ayb et Zar'a (ou Zur'a) toutes deux à situer entre Béja et Bizerte, ont servi de repaire à des condottierri arabes[279].

Sur la côte, au-delà de Marsā l-Qubba vers l'ouest, sont mentionnés Marsā l-Rūm[280], Marsā b. Abī Ḫalīfa (ou Qal'at Abī Ḫalīfa)[281], 'Anda[282], Tabarka (Ṭabarqa, antique Thabraca). Au début du XII^e siècle, les environs de cette place maritime où les navires espagnols faisaient escale, étaient infestés d'Arabes[283]. Il en était de même de l'arrière-pays, peu cultivé, de La Calle (Marsā l-Ḫaraz = Port aux breloques, antique Tuniza), petite ville fortifiée munie d'une citadelle, dont le marché était florissant. On y construisait des navires de course et y pêchait le corail, abondant et de qualité[284].

Vallée de la Medjerda

Au centre de la vallée de la Medjerda (antique Bagrada), Béja[285]

277. IBN ḤAWQAL, I, 74 (cette édition porte, à tort, Matlīğa)/trad., 178 ; *Buldān*, V, 266 : Mattīğa (confusion avec la localité algéroise) ; IDRĪSĪ, 114/trad., 133 ; *Ḥafṣides*, I, 299.

278. IBN ḤAWQAL, I, 78/trad., 178 ; *Buldān*, I, 343, V, 266, sub Anbalūna et Šaṭfūra ; IDRĪSĪ, 114/trad., 133 ; IBN MAQDĪŠ, I, 37 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77. Au lieu-dit Sīdī Aḥmad Bū Fāris.

279. V. *supra :* p. 232-234.

280. BAKRĪ, 83/trad., 169.

281. *Ibidem*, 83/trad., 169 ; IDRĪSĪ, 123/trad., 145.

282. BAKRĪ, 57/trad., 121 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77. Peut-être l'actuel Djebel Abiod.

283. Iṣ. AḪRĪ, 38 ; IBN ḤAWQAL, I, 74-75/trad., 179-180 ; BAKRĪ, 57/trad., 121 ; MUQADDASĪ, 4-5 ; IDRĪSĪ, 115/trad., 134 ; *Ḥafṣides*, I, 299.

284. IBN ḤAWQAL, I, 75/trad., 180-181 ; BAKRĪ, 55, 83/trad., 117-118, 169 ; MUQADDASĪ, 4-5 ; IDRĪSĪ, 116/trad., 135-136 ; *Istibṣār*, trad., 28-29. IBN ḤAWQAL signale que les pêcheurs de corail, grands mangeurs et buveurs, étaient de mœurs dissolues et s'enivraient au nabīḏ de miel.

285. IBN ḤAWQAL, I, 74/trad., 180 ; YA'QŪBĪ, 348-349/trad. WIET, 211 ; MUQAD-

(Bāğa ou Bāğat al-Qamḥ, antique Vaga), chef-lieu d'un des plus fertiles cantons du Maġrib, était une grande ville surnommée à juste titre le grenier de l'Ifrīqiya. Bâtie sur les flancs d'une colline portant le nom d'une des principales sources qui l'arrosaient : 'Ayn al-Šams et qui était aussi celui d'une des portes de la ville, elle s'était aggrandie à l'orient d'un grand faubourg et le rempart avait été abattu de ce côté-là. Son imposante mosquée cathédrale avait pour qibla la muraille de la cité.

Béja avait cinq bains publics, de nombreux fondouks et trois places où se tenaient des marchés. Elle était entourée d'eau courante irriguant de magnifiques jardins à la terre noire et légère. Comme de nos jours, céréales, pois chiches et fèves donnaient régulièrement d'abondantes récoltes. Quand le prix du froment baissait à Kairouan, on pouvait en acheter à Béja une charge de chameau pour deux dirhams. Tous les jours plus d'un millier de chameaux et autres bêtes de somme venaient y charger du grain et des denrées sans faire monter le moins du monde les prix locaux.

Sous les Aġlabides, le gouvernement de Béja, charge très recherchée, était resté longtemps l'apanage des Banū 'Alī b. Ḥumayd al-Wazīr. L'un d'eux a déclaré qu'ils y plaçaient leurs ambitions à cause du froment de 'Anda, des coings de Zāna, du raisin de Bulṭa et du poisson de Darna.

On pêchait à Béja des mulets (būrī) ; on en envoyait, enduits de miel pour les conserver frais, à 'Ubayd Allah qui en faisait ses délices.

Bien entendu les Hilāliens se sont établis en maîtres dans la plaine de Béja, mais la prospérité de la cité et de la région ne semble pas en avoir été sensiblement affectée.

A l'ouest de Béja se trouvaient Bulṭa (ou Balṭa)[286] et Darna (Sidi Machrig ?) entre Béja et Tabarka[287] et, un peu au sud de Bulṭa, Ḥawlān[288].

Au nord-ouest, c'étaient Madīnat al-Anṣāriyyīn (actuelle Lansarine) à mi-chemin entre Béja et Bāğa Tūnis[289], et plus au sud, à la

DASĪ, 4-5, 18-19 ; BAKRĪ, 56-57/trad., 119-121 ; IDRĪSĪ, 115-116/trad., 134-135 ; *Buldān*, II, 25-27 ; *Ḥafṣides*, I, 300 ; *Aġlabides*, 62-64 ; A. BEL, *Benou Ghanya*, 112, note 1 ; *Fournel*, I, 213, note 1.

286. BAKRĪ, 57/trad., 121 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 302.

287. BAKRĪ, 57/trad., 121 ; *Istibṣār*, trad., 88 ; *Ḥafṣides*, I, 299-300.

288. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Istibṣār*, trad., 88 ; 'UMARĪ, trad. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, 107 ; 'ABDARĪ, *Riḥla*, *ms.* appartenant à H. H. Abdul Wahab, 336, qui, dans une note marginale, précise que ce manzil était situé au nord de Souk el-Khémis, près de Balṭa et qu'un oued du gouvernorat de Souk el-Khémis s'appelle Wād Ḥawlān.

289. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; à distinguer de son homonyme situé à une journée de Laribus.

hauteur de Béja, Medjez al-Bab (Mamrasa, antique Membressa)[290].

A une journée de Béja, al-Bakrī signale Bāslī, en territoire des Berbères Ūrdāğa (ou Wazdāğa)[291]. Parmi les bourgs dépendants de Béja il cite celui, très beau, d'al-Muġīriyya, où il signale l'existence de plusieurs belles églises antiques[292].

Qarna, entre Béja et Kairouan dont elle était séparée par deux étages, avait un rempart de pierres[293]. A une journée de Funduq Šakl, à sept étapes de Kairouan et à trois de Béja, on rencontrait, du temps d'al-Bakrī, Munastīr 'Uṯman, grosse bourgade ayant un ğāmi', de nombreux fondouks, des souks et des bains publics ainsi qu'une forteresse antique. Fondée par des Quraysites de la conquête, elle était habitée alors par des Arabes, des Berbères et des Afāriq[294]. Entre Tunis et Kairouan, le même géographe signale Manzil Muğaffa[295].

Presqu'île du Cap Bon

La presqu'île du Cap Bon[296] (Ğazīra Šarīk, Ğazīra Abī Šarīk, Ğazīra Bāššū, al-Ğazīra) était une région fertile, commerçante et parsemée de bourgades. On en signale quelques-unes à l'intérieur des terres : (Qaryat) al-Qurašiyyīn (des Quraysites), Qaryat al-Ṣaqāliba (des esclavons)[297] et Qaryat al-Lawza (de l'amande)[298], mais la plupart jalonnent la côte.

A l'ouest, on rencontrait successivement, entre le golfe de Tunis et le Cap Bon : Qaṣr Ğuhm[299], Korbous[300] (Qurbuṣ ou Qaṣr Qurbuṣ,

290. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Aġlabides*, 63-64.

291. Ya'qūbī, 73-74 ; *Berbères* (Nuwayrī), I, 426 ; Bakrī, 56-57/trad., 120 ; *Aġlabides*, 62-63.

292. Bakrī, 57/trad., 120 ; *Istibṣār*, trad., 88 : Mo'arraba ; ne s'agirait-il pas de Bulla Regia ?

293. Muqaddasī, 4-5, 18-19, 66-67 ; *Berbères* (Nuwayrī), I, 410 ; *Aġlabides*, 63.

294. Bakrī, 37, 55-56/trad., 80, 118.

295. Bakrī, 41/trad., 89 ; *Buldān*, (dp. Bakrī), II, 434, sub Tūnis, dit : Muğaqqa.

296. Bakrī, 45/trad., 96-97 ; Ya'qūbī, 348 ; Muqaddasī, 20 ; Ibn Ḥawqal, I, 73/trad., 176-177 ; Idrīsī, 118/trad., 138 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 90 v°-91 r°. Dp. Ibn Ḥawqal, maints endroits étaient insalubres et néfastes aux étrangers sauf aux Soudanais qui s'y portaient à merveille.

297. Sur ces deux toponymes, v. : *Ḥulāṣa*, carte p. 77. Le premier correspond au lieu-dit Guršīn ; Muqaddasī, 4-5 : Qaryat al-Ṣaqāliba (actuelle Skalba, près de Manzil Tamim).

298. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 91 r° : « ils allèrent visiter Naṣrūn à Qaryat al-Lawza dans al-Ğazīra ». A ne pas confondre avec La Louza du Sahel.

299. Idrīsī, 124/trad., 146.

300. *Ibidem*, 124/trad., 146 ; *Manāqib*, 96.

antique Carpis), Qaṣr al-Naḥla[301], Qaṣr Banzart (?)[302], et Qaṣr Nūba (antique Missua, actuelle Sīdī Daoud). Sous les Aġlabides, Nūba avait été le principal port d'embarquement pour la Sicile avant la fondation de l'arsenal de Sousse, et le chef-lieu du Cap Bon[303].

Sur la face orientale on rencontrait, du nord au sud : la ville de Kelibia (Iqlībiya, antique Clupea)[304], Qaṣr Abī Marzūq[305], Lebna (Qaṣr Labna)[306], Qaṣr Sa'd[307], Korba (Qaṣr Qurba, antique Curubis)[308], Qaṣr Tūsīḥān (?) situé sur un cap du même nom et à proximité de ruines romaines [309], et enfin Nabeul (Qaṣr Nābul, antique Néapolis) où al-Idrīsī ne signale que l'existence de ruines romaines[310].

Des Mazāta abāḍites étaient établis dans la presqu'île du Cap Bon[311].

Depuis longtemps Nūba avait été supplantée par Bāššū (ou Manzil Bāššū)[312], au centre de la plaine de l'actuelle Grombalia, à sept kilomètres au sud-est de cette ville au lieu-dit Ǧadīda. Al-Idrīsī insiste sur la fertilité de la péninsule complantée de figuiers et d'oliviers, couverte de cultures et bien irriguée grâce à des puits, mais affirme que de Bāššū il ne reste que des vestiges et un qaṣr habité[313]. Pourtant Bāššū avait été une grande ville, très peuplée

301. Idrīsī, 124/trad., 146.

302. *Ibidem*, 124/trad., 146-147, note 5 sur la lecture de ce nom douteux.

303. Ya'qūbī, 348 ; Idrīsī, 124/trad., 147 ; *Ḥafṣides*, I, 306 et note 2 ; H. H. Abdul Wahab, *Villes arabes disparues...*, *Mélanges W. Marçais*, 2 seq. ; R. Brunschvig, *A propos d'un toponyme tunisien du Moyen âge*, *Revue Tunisienne*, 1935, 149-155 ; Šammāḫī, 382-383 : un zanātien abāḍite éleveur de chevaux à Faḥṣ Nūba (plaine de Nūba) — le texte porte Būna, mais il est peu vraisemblable qu'il s'agisse de Bône d'autant plus qu'il y avait beaucoup de Mazāta au Cap Bon.

304. Bakrī, 45, 84/trad., 96-97, 170 ; Idrīsī, 124-125/trad., 147. Ya'qūbī, 348, signale l'existence d'une ville, al-Nawātiyya, résidence du gouverneur ('āmil), à proximité de Kélibia, d'où l'on s'embarquait pour la Sicile ; *Aġlabides*, 61. Il n'en est plus question par la suite, c'est-à-dire après les Aġlabides ; il s'agit en réalité de Nūba, v. H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 2 seq.

305. Idrīsī, 124/trad., 147 ; *Ḥulāṣā*, carte p. 77.

306. Idrīsī, 124/trad., 147 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77.

307. Idrīsī, 125/trad., 147 ; *Storia*, II, 50, note 2.

308. Idrīsī, 125/trad., 147.

309. *Ibidem*, 119, 125/trad., 138, 147-148 ; ce qaṣr semble bien correspondre à Marsā Rīhān *(sic)* de Bakrī, 84/trad., 170, qui ne signale que ce port entre Kélibia et Hergla.

310. Idrīsī, 125/trad., 148.

311. V. : *infra*, p. 749.

312. Ibn Ḥawqal, I, 73/trad., 176-177 ; Muqaddasī, 19-20 ; Bakrī, 45/trad., 96-97 ; Idrīsī, 118/trad., 138 ; H. H. Abdul Wahab, *Villes arabes disparues*, *Mélanges W. Marçais*, 1-15 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 72-74.

313. Des colonnes provenant de Manzil Bāššū ont été remployées dans la mosquée

et plus importante que Sousse ; ce chef-lieu régional, dépourvu de remparts, avait un ǧāmi', plusieurs bains, trois places publiques et des souks florissants. Tous les mois, à jours fixes, s'y tenaient des foires très fréquentées[314]. Cette localité paraît donc avoir été la proie alléchante et facile, des Hilāliens. Une partie de ses habitants parvint à se retrancher tant bien que mal dans une sorte de fort, peut-être postérieur à la destruction de la ville, le reste dut s'enfuir. N'est-il pas permis de voir dans les qaṣrs dont l'existence n'est pas attestée avant le début du XII^e siècle — ce qui ne prouve d'ailleurs pas qu'ils n'avaient pas existé auparavant en temps que ribāṭs par exemple — les refuges d'une population apeurée ?

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'al-Idrīsī s'intéresse surtout aux ports et qu'il écrit en Sicile pour le Normand. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison de ne pas admettre que Bāššū ait été ruinée par l'invasion hilālienne. La ville dut se relever par la suite puisqu'al-Tiǧānī enseigne que sa destruction définitive fut perpétrée par 'Alī b. Ġāniya qui la mit à sac en 582 H/1186-1187 ; les habitants de Bāššū se réfugièrent à Tunis, où douze mille d'entre eux seraient morts de froid[315]. Les deux textes ne sont pas contradictoires. Bien des localités ruinées au début de l'invasion hilālienne durent retrouver ensuite une certaine prospérité. Les autochtones et les envahisseurs n'y avaient-ils pas intérêt ? Le marché de Bāššū n'était-il pas pour les uns et pour les autres une nécessité vitale ? Après le pillage, tant bien que mal, il faut se ravitailler et pour cela cultiver, élever et commercer.

On voit des voyageurs quitter Qaṣr al-Ḥadīd (?) (ou al-Qaṣr al-Ǧadīd) au lever du soleil pour se rendre à Sousse, passer par Ma'ǧil Abī Zumrud, arriver à Qaṣr al-Faryānī (ou Furriyānī) au maġrib et gagner le littoral le lendemain matin ; ils arrivent au qaṣr d'al-Ḥammāmāt au ẓuhr[316].

Au sud-est de Bāššū, on trouvait : Qaṣr al-Zayt (sur le site de l'antique Siagu, à 4 kilomètres au nord-ouest d'Hammamet, à peu près à Bir bou Rekba)[317], Funduq Rayḥān et Qaryat al-Dawāmīs, grosse bourgade entourée d'oliviers et d'arbres, entre Bāššū et Kairouan, à une étape de chacune de ces deux villes[318].

de la Kasba édifiée de 629 H à 633 H/1231-1235 ; S. M. Zbiss, *Corpus*, I, n° 10, p. 35 ; Tiǧānī, 10.

314. Ibn Ḥawqal, Bakrī, Muqaddasī.

315. Tiǧānī, 10-11 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 72-74 ; H. H. Abdul Wahab, *Villes arabes disparues, Mélanges W. Marçais*, 1-15.

316. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 83 r°.

317. Bakrī, 45/trad., 97 ; *Ḥafṣides*, I, 306.

318. Bakri, 37-45/trad., 80, 97.

L'étape séparant Qaryat al-Dawāmīs de Kairouan était jalonnée de localités (quṣūr, manāzil, qurā)[319].

Côte de Nabeul à Sousse

Le long de la côte venaient ensuite, entre Nabeul et Sousse : Qaṣr al-Ḥayyāṭ[320], Qaṣr al-Naḫīl[321], Hammamet (al-Ḥammāmāt) où se trouvait un qaṣr[322], Qaṣr al-Manār[323], Qaṣr al-Marṣad[324], Qaṣr al-Murābiṭīn[325] et Hergla (Ahrīqliya ou Hargliya, antique Horrea Caelia)[326]. C'est peut-être à Sidi Said, entre Hergla et Sousse qu'il convient de situer la localité appelée Manzil Abī Sa'īd[327]. Au-delà de Hergla, en direction de Sousse, on rencontrait Qaṣr b. 'Umar al-Aġlabī[328].

Sousse

Sousse[329] (Sūsa, antique Hadrumète) métropole du Sahel, port et ville commerçante et industrielle, était entourée par la mer de trois côtés (nord, sud, est) et ceinturée de solides remparts en pierre de taille munis de huit portes. A l'est de l'arsenal (Dār al-Ṣinā'a)[330] s'élevait la grande porte du port. En face des deux portes occidentales, subsistaient les ruines d'un cirque antique (mal'ab). Le cimetière de la ville s'étendait à l'ouest de la porte sud appelée Bāb al-Qayrawān. La qubba de la mosquée de Sousse où l'on faisait l'appel à la prière dominait les Abwāb al-Baḥr (Portes de

319. Bakrī, 45/trad., 97.

320. Idrīsī, 125/trad., 148.

321. *Ibidem.*

322. *Ibidem.*

323. *Ibidem ; Ḥafṣides,* I,307 · Qaṣr al-Manāra ; S. M. Zbiss, *Corpus,* I, 47, situe Ribāṭ al-Manār à Bou Ficha.

324. Idrīsī, 125/trad., 148 ; Ibn Maqdīš, I, 132 ; *Ḥulāṣa,* carte, p. 77.

325. Idrīsī, *ibidem ; Ḥulāṣa, ibidem ;* à 5 kilomètres au sud de Bou Ficha, sur la côte.

326. Idrīsī, *ibidem.*

327. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 94 v°.

328. Bakrī, 84/trad., 171.

329. Ya'qūbī, 348/trad. Wiet, 210 ; Ibn Ḥawqal, I, 72-73/trad., 175-176 ; Bakrī, 34-36/trad., 74-78 ; Muqaddasī, 16-17 ; *Istibṣār,* trad., 16-17 ; Idrīsī, 125/trad., 149 ; *Buldān,* V, 173-175 ; Tiǧānī, 24 ; *Ḥulal,* I, 129 ; H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1936, 103 ; *Ḥafṣides,* I, 307-308.

330. Rappelons qu'il avait été aménagé par le Fāṭimide al-Mu'izz afin de décongestionner ceux de Mahdia ; v. *infra* : note 405.

la mer)[331]. C'est sans doute au sud-est qu'il convient de situer Bāb al-Qibla[332].

Au centre de la ville se dressait, à l'intérieur d'une muraille, le Maḥris al-Ribāṭ, le fameux ribāṭ de Sousse conservé jusqu'à nos jours[333]. Dans l'angle sud-ouest, le plus élevé de l'enceinte de la cité, s'élevait la tour à fanal dite Manār Ḫalaf al-Fatā. Au pied de la colline sur le versant de laquelle la ville s'étageait, au nord, non loin de l'arsenal qu'elle commandait, se trouvait al-Qaṣaba (Kasba, forteresse)[334]. Al-Bakrī signale al-Finṭās (?), édifice antique en dehors des remparts, première chose qu'apercevaient les navigateurs en arrivant.

Construite en pierres de taille, Sousse était dotée d'un beau ǧāmi', de bains publics, de fondouks et de nombreux souks regorgeant de marchandises et de denrées. On y trouvait la meilleure viande du monde et des fruits à foison ; le tout à bas prix. Les voyageurs affluaient de toutes parts.

L'industrie textile, particulièrement florissante occupait un grand nombre de tisserands. On y fabriquait un fil (d'or ?) dont un miṯqāl se vendait deux miṯqāls d'or. C'est à Sousse que les étoffes fines de Kairouan recevaient l'apprêt. Les tissus de Sousse, incomparables et d'une blancheur éclatante, ses étoffes précieuses, notamment la mousseline à turbans qui se vendait jusqu'à 100 dīnārs et davantage, étaient exportés en Orient et en Occident[335]. D'après Bakrī, la « ǧibāya » du « Sahel de Kairouan » (Sousse, Mahdia, Sfax et Tunis) rapportait 80.000 miṯqāls (ou dīnārs) sans compter les droits d'entrée et de sortie qui ne revenaient pas au bayt al-māl[336]. Auparavant, Ibn Ḥawqal avait signalé la fertilité de la région mise en valeur par des agriculteurs honnêtes et intelligents ; les Soussiens possédaient de nombreuses métairies, source de forts revenus, et versaient des sommes importantes au souverain.

L'inimitié entre Kairouanais et Soussiens était proverbiale.

331. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 95 r° ; ce pluriel semble indiquer qu'au moins trois portes de Sousse portaient le nom de Bāb al-Baḥr, à moins que ce soit une appellation désignant trois portes menant à la mer mais portant chacune un nom particulier ; l'une d'elles, par exemple celle du port, se serait appelée Bāb al-Baḥr. On a dit que Sousse était entourée par la mer de trois côtés (nord, sud et est).

332. *Ibidem*, f° 78 v°.

333. Sur ce ribāṭ, v. : G. MARÇAIS, *Architecture*, 32 ; A. LÉZINE, *Le ribāṭ de Sousse...*, Tunis 1956 et important compte rendu de cet ouvrage par G. MARÇAIS ds. *C.T.* 1956, 127-135.

334. Dp. BAKRĪ ; *Buldān:* Maḥris al-Qaṣab (des roseaux) sans doute par erreur.

335. Dp. *Istibṣār* complétant BAKRĪ.

336. BAKRĪ, 36.

Ibn Šaraf[337] en fournit l'explication suivante : les premiers habitants de Sousse étaient les esclaves ('abīd) des Kairouanais ; ils avaient été installés dans les forts pour défendre le littoral contre les Rūm et des « murābiṭūn » s'étaient ensuite joints à eux pour y tenir garnison ; ils en arrivèrent à se déclarer indépendants. C'est pourquoi, Ibn Šaraf, poète mais aussi juriste, estime qu'il ne faut pas admettre le témoignage d'un Kairouanais contre un Soussien et vice versa. Cette haine héréditaire donne toute sa signification au banquet au cours duquel les deux cités se réconcilièrent peu après la rupture avec le Caire[338].

Qubbat al-Ramal (ou Qubbat al-Ramla ?) semble avoir désigné un pavillon de l'émir aġlabide Ibrāhīm[339], des martyrs y furent ensuite inhumés[340]. Ce même émir avait agrandi le Masǧid al-Ǧāmi' en y ajoutant trois toits du côté de la qibla et construit un muṣallā[341]. On rapprochera cette Qubbat al-Ramal de Ramla Sūsa[342].

Le ǧāmi' de Sousse, probablement devenu trop petit par suite de l'afflux de réfugiés chassés par l'invasion hilālienne fut agrandi. Cette réfection se signale par la présence de voûtes d'arête et de deux très belles colonnes ṣanhāǧiennes flanquant le miḥrāb[343]. On ignore la destination de la coupole du Qahwat al-Qubba dans la rue Bayn al-Qahāwī, mais elle mérite d'être signalée parce qu'elle présente une analogie avec la qubba des Banū Ḫurāsān de Tunis[344].

On relèvera encore ces quelques indications de toponomastique soussienne : Dār al-'Âmil (maison du gouverneur)[345], Sūq al-Ġazl (marché au fil)[346], al-Ma'ǧil (le bassin réservoir)[347], Dār al-Šuyūḫ (maison des šayḫs ou notables)[348], al-Qanṭara (le pont, aqueduc) qui faisait partie d'une mosquée située à al-Šawārī (les paniers ?) dans le Sūq al-Faḥḥāmīn (souk des charbonniers)[349], Qaṣr Ḥabašī,

337. Cité par Tiǧānī, 24.

338. V. *supra* ; p. 197.

339. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 54 r°, 76 v° ; *ibidem*, f° 98 r° : Qubbat al-Ramal non loin du Qaṣr de Monastir.

340. *Ibidem*, f° 79 v° ; *ibidem*, 76 v°-77 v° : al-Urbusī enterré à Sousse à Qubbat al-Ramal.

341. *Ibidem*, f° 54 r°.

342. *Ibidem*, f° 80 r°.

343. G. Marçais, *Architecture*, 72 ; S. M. Zbiss, *La coupole aghlabite de la Grande Mosquée de Sousse, Mélanges G. Marçais*, II, 177-193.

344. G. Marçais, *ibidem*, 76.

345. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 83 v°.

346. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1143), *Mi'yār*, X, 173 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 142 v°.

347. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 79 r°.

348. *Ibidem*, 78 r°.

349. *Ibidem*, 54 r°.

ayant appartenu à Abū Isḥāq b. Ḥabašī b. 'Umar al-Aġlabī[350], al-Mal'ab (cirque antique précité)[351], Ḥammām b. al-Zumrud[352].

Il est fréquemment question de la Dimna Sūsa[353], léproserie qui paraît devoir être située entre Sousse et Kairouan, peut-être au-delà du Muṣallā de Sousse. Le quartier des lépreux portait le nom significatif de Ḥārat al-Marḍā. On nous dit d'un personnage qu'il se rendait souvent à Dimna Sūsa et passait au Sūq al-Ḥayyāṭīn (les tailleurs) — ou al-Ḥannāṭīn (?)[354] (marchands de froment) — au temps de la prospérité de ce souk.

Al-Dimna avait ses mosquées : Masǧid Dimna Sūsa (ou Masǧid al-Dimna) avec un muṣallā du côté de sa qibla et Masǧid al-Ḫiḍr. On peut se demander s'il ne s'agit pas des Masǧid al-Sabt et Masǧid al-Ḫamīs de la dimna présumée de Kairouan et différente de celle de Sousse car l'appellation Dimna Sūsa est peut-être due aux Kairouanais qui s'y rendaient fréquemment. Ce village de lépreux serait à situer beaucoup plus près de Sousse que de Kairouan.

Le Sahel

Au sud de Sousse, en direction d'El-Djem, les localités suivantes sont attestées : Qaryat al-Murīdīn (actuelle Mouredine)[355], al-Wardānīn (Ouardenine)[356], Qaṣr al-Kanā'is (actuelle Kneiss)[357], (Qaryat) al-Burǧayni (actuelle el Bourdjine)[358], Manzil Kāmil (act. Menzil Kamel)[359], Tumāǧir[360], ville importante dotée d'un

350. *Ibidem*, 71 r°.

351. *Ibidem*, 95 v°.

352. Citation des *Aḥkām al-Sūq* de Yaḥyā b. 'Umar (m. 289 H/902) ds. Burzulī, *ms.* A. W., III, 38e cahier, f° 9 v° et 34e cahier ; il y est question des ahl al-marsā (les gens du port) ; v. *supra :* p. 423 (Ma'ǧil Abī l-Zumrud à Kairouan).

353. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 54 v°, 60 v°, 71 r°, 79 v°, 83 v°, 84 v°, *R.E.I.* 1936, 99 ; *Ma'ālim*, II, 69, 116 ; Bakrī, 45, signale entre Qaṣr al-Zayt et Funduq Rayḥān : Wādī l-Dimna.

354. La ponctuation des *mss.* du *Riyāḍ* imparfaite ou déficiente ne permet pas de choisir entre les deux lectures possibles. Il peut s'agir de souks kairouanais.

355. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 94 v° : al-Mazīdīn (?) ; *ibidem*, f° 79 r° : leçon illisible sans points qui figure aussi dans le *ms.* du Caire.

356. *Ḫulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 309.

357. *Ma'ālim*, III, 271 ; *Ḫulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 309, note 7. Ds. *Bayān*, I, 166/ trad., I, 231, il faut peut-être rétablir al-Kanā'is au lieu de al-Bās (?), puisqu'il s'agit d'une « localité du Sahel ».

358. Dp. l'ethnique burǧīnī de deux maîtres d'œuvre de la Zaytūna (380-385 H/ 990-995) ; S, M. Zbiss, *Corpus*, I, n° 6, p. 33.

359. Bakrī, 29/trad., 65.

360. Bakrī, 29/trad., 25 ; Muqaddasī, 66-67 ; *Istibṣār*, trad., 16 : Temmadjert ou Temâgarret. A mi-chemin entre Mahdia et Kairouan, à une étape de ces deux villes, entre Manzil Kāmil et Qṣūr al-Sāf.

ğāmi', de souks, de fondouks, d'un bain public et d'un bassin (ġadīr mā'), était entourée d'oliviers et de jujubiers, Bāğat al-Zayt[361] et Zubunna[362]. On ne sait s'il existait avant l'invasion hilālienne une agglomération à al-Ğamm (act. El-Djem, antique Thysdrus)[363], mais al-Tiğānī affirme que des Berbères tripolitains de Qaṣr Malīta dans le pays des Zawāra, chassés par les envahisseurs, s'établirent non loin d'El-Djem où s'élevait de son temps une bourgade importante. Le même auteur[364] signale sur la route de Zarmadīn (Zramedine) et de Ğammāl (Djemmal), c'est-à-dire au cœur du Sahel, les vestiges d'un grand nombre de places détruites par les Hilāliens et abandonnées par leurs habitants. D'après al-Bakrī[365], Laġm (El Djem) est la limite de Sūq al-Ḥusaynī, canton où se trouve une grosse bourgade bien peuplée appelée Aruzlas (?) (ou Azurlas ?), possédant un ğāmi', un ḥammām et des souks. A douze kilomètres au sud-est d'El-Djem, sur l'emplacement de l'antique Bararus, était Rugga[366].

En hiver, les navires pouvaient s'abriter à Marsā Šaqāniṣ (act. Skanès)[367], à quelques huit milles au sud de Sousse, dominé par un grand « maḥris ribāṭ » qui paraît bien être le Qaṣr al-Ṭūb[368]. On connaît le nom d'un autre ribāṭ proche de Sousse : Qaṣr Ṭāriq[369]. A l'est de Sousse, face au Qaṣr al-Ṭūb, s'élevait Qaṣr Sahl, alias al-Qaṣr al-Ğadīd (?)[370]. Après le Qaṣr Ibn al-Ğa'd (village actuel d'Ibn al-Ja'd)[371], à quatre milles de Šaqāniṣ, venaient les Quṣūr al-Munastīr et non loin se trouvait un pont-aqueduc (qanṭara)[372].

361. *Buldān*, II, 27 ; M. SOLIGNAC, *Installations*, 339-340 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 73 v°.

362. *Buldān*, IV, 375 ; *Ḥulāṣa*, carte, p. 77.

363. TIĞĀNĪ, 43 ; *Ḥulal*, I, 131 ; *Ḥafṣides*, I, 310.

364. TIĞĀNĪ, 40.

365. BAKRĪ, 20-21/trad., 48.

366. Sur un acte habous, parchemin du XI^e siècle, figure le nom du fondateur : 'Abd Allah b. Yūsuf al-Ruggī ; *Objets kairouanais*, I, 210 et note 11.

367. IBN ḤAWQAL, I, 73/trad., 176 ; BAKRĪ, 84/trad., 170-171 . Marsā Ḥafāniṣ ; IDRĪSĪ, 126/trad., 149 : Šaqānis ; *Ma'ālim*, III, 270, 282 ; *Ḥafṣides*, I, 308.

368. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 47 r°, 49 r°, 60 v°, 61 r°, 62 r°, 70 v°, 78 r° ; *Ma'ālim*, II, 75 ; *Bayān*, I, 171 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77.

369. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 94 v°, 95 r° ; *Muntaḫab*, 54 et note 2 : vers de Muḥammad b. 'Abdūn al-Warrāq (m. 400 H/1009) : Ğabal al-Mu'askar et Qaṣr Ṭāriq près de Sousse. A rapprocher de Banū Ṭāriq, localité du Sahel dont un poète d'al-Mu'izz portait l'ethnique : ṭāriqī ; v. *infra :* p. 785.

370. *Riyāḍ*, ms. Paris, f° 79 v°, 82 v°, *R.E.I.* 1935, 297 ; *Ma'ālim*, II, 130.

371. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 46 r°, 49 r°, 99 v° ; *Ma'ālim*, III, 107-108, 173 ; IDRĪSĪ, 126/trad., 149 ; *Mi'yār*, I, 183 ; *Ḥafṣides*, I, 308. On rencontre souvent Qaṣr Abī l-Ğa'd.

372. *Mi'yār*, II, 2.

Monastir

Monastir[373] (al-Munastīr, antique Ruspina), ville dévote, se composait essentiellement d'au moins trois ribāṭs[374] qu'on appelait communément Quṣūr al-Munastīr. Par la suite, des maisons s'édifièrent et les terres habousées au profit des murābiṭūn englobèrent le lieu-dit al-Qarṭīn[375]. L'ensemble des plus anciennes maisons porta le nom d'al-Zarība et se trouvait ainsi que les trois qaṣrs entouré d'un rempart au temps d'al-Māzarī (m. 536 H/ 1142)[376].

Les vergers et les champs dont les produits ravitaillaient Mahdia furent respectés par les Hilāliens qui ne firent aucun mal aux dévots[377] Al-Qarṭīn s'étendait jusqu'à trois lieues de Monastir[378]. Pour 'Āšūrā', une grande foire (mawsim) se tenait à Monastir[379]. Bakrī y signale des moulins à la persane (ṭawāḥīn fārisiyya) et l'exportation par mer du sel fourni par une immense saline.

Le principal ribāṭ de Monastir, al-Ribāṭ al-Kabīr[380] et le Ğāmi'[381] subsistent de nos jours. Au midi de ce ribāṭ, s'élevaient les Qibāb Ğāmi', hauts pavillons bien construits sur une grande place (ṣaḥn fasīḥ) et fréquentés par les dévotes[382]. Des constructions, proches de la petite mosquée de la Sayyida, remonteraient au XI^e siècle[383]. Un second ribāṭ, disparu, s'appelait Qaṣr al-Sayyida.

373. Bakrī, 36/trad., 78-80 ; Ibn Ḥawqal, I, 73 ; Idrīsī, 108-109/trad., 127 ; *Buldān*, VIII, 175-176 ; Muqaddasī, 4-5 ; *E.I.*, III, 627 sub voc. (G. Marçais) ; *Ḥafṣides*, I, 308 ; Ibn Maqdīš, I, 32-33 ; Maḥlūf, II, 189-203, compilation presque contemporaine, à utiliser avec précaution.

374. Une seule source, *Buldān*, VIII, 175, parle de cinq qaṣrs entourés d'un rempart ; Bakrī, 36/trad., 80, termine sa notice sur Monastir en disant qu'à proximité, il y avait cinq maḥris bien construits et peuplés de dévots.

375. Maḥlūf, II, 193.

376. Dp. Maḥlūf, II, 192-194, qui signale l'existence de vestiges de ces remparts à l'est.

377. Idrīsī, 108/trad., 127 ; Maḥlūf, II, 193.

378. Dp. Maḥlūf, II, 193, de son temps, les maisons avaient disparu mais il y subsistait un masǧid.

379. Dp. Bakrī.

380. G. Marçais, *Architecture*, 11, 13, 46, 47, 50 ; A. Lézine, *Le ribāṭ de Sousse suivi de notes sur le ribāṭ de Monastir*, Tunis 1956, 35 seq. ; Compte rendu de cet ouvrage par G. Marçais, *C.T.* 1956, 127-135 ; Bakrī, 36/trad., 78-80.

381. G. Marçais, *Architecture*, 76-77 ; Bakrī, 36/trad., 78-79 ; Buldān, VIII, 175.

382. Bakrī et *Buldān*.

383. G. Marçais, *C.T.* 1956, 132, souligne cette proximité et suggère comme possible la localisation d'un groupement traditionnel consacré à la piété féminine.

Son emplacement est occupé par des maisons anciennes, une mosquée (ṣanhāǧienne ?) qui porte le nom du saint qui y est enterré : Sīdī ʿĀmir, et une mosquée Masǧid al-Dazz[384].

Le troisième ribāṭ de Monastir se serait élevé sur l'emplacement de l'actuelle Zāwiya Sīdī Ḍwīb qui renferme une mosquée (pré-ṣanhāgienne ?). Entre ces deux derniers ribāṭs aurait existé une galerie souterraine (dāmūs)[385]. Non loin du qaṣr de Monastir, probablement le Ribāṭ al-Kabīr s'élevait la Qubbat al-Ramal[386].

On ne sait où situer Sūq al-Ḫasāra[387], pas plus que la localité de Kāniš[388], proches de Monastir. Près de là un Qaṣr Dawīd ou Qaṣr Dāwūd est attesté[389].

Rappelons que Monastir était la nécropole des Mahdiens et que les dépouilles des derniers Zīrīdes, d'abord ensevelis dans leur palais de Mahdia, étaient, l'an écoulé, transférées à la mosquée de la Sayyida, probablement celle du Qaṣr al-Sayyida, c'est-à-dire de la princesse qui paraît avoir été Umm Mallāl, la tante d'al-Muʿizz al-Bādīs[390]. Dans cet oratoire qui subsiste encore sous le nom de Masǧid al-Sayyida, on n'a retrouvé que l'épitaphe d'un petit-fils de ce dernier Murhaf b. Tamīm[391] (datée de 505 H/1111). Marsā Qaṣr al-Qūryatayni (Port du qaṣr des deux [îles] Quryat) est attesté par Bakrī qui précise que ces deux grandes îles étaient séparées par un canal navigable[392].

De Monastir à Mahdia, on rencontrait : une localité qui portait le nom du cadi aġlabide ʿĪsā b. Miskīn[393], puis Ḫanīs (Krnis de la carte, act. village de Ḫnīs)[394], Qaṣr Lamṭa (Lamta, antique Leptis minor)[395] dont la saline produisait un excellent sel qui était article

384. Maḫlūf, II, 192, 199 ; cet auteur s'aventure à voir dans le nom énigmatique de cette mosquée une altération de Masǧid al-Muʿizz !

385. Maḫlūf, II, 192.

386. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 98 r°.

387. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 95 v°.

388. H. R. Idris, *Deux juristes..., A.I.E.O.* 1954, 132, note 23.

389. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 81 v°, 97 r° : Qaṣr Dawīd ; *Madārik*, II-III, f° 177 r°.

390. *Idrīsī*, 108-109/trad., 127 ; G. Marçais, *Architecture*, 77 ; *Maḫlūf*, II, 192, 198-199 ; W. Marçais et A. Guiga, *Textes de Takrūna*, Paris 1925, 223, note 33 ; Ibn Ḫallikān, II, 241 ; *Muʿnis*, 93.

391. Dp. une communication de M. Abdul Wahab ; S. M. Zbiss, *Corpus*, II, 36.

392. Bakrī, 84/trad., 171. Ile Kuriate et Ile Conigliera de nos cartes.

393. *Ḫulāṣa*, carte, p. 77 Masǧid ʿĪsā ; Ibn Maqdīš, II, 108-109, 137 · Qaryat ʿĪsā b. Miskīn.

394. *Ḫulāṣa*, carte, p. 77.

395. Bakrī, 84/trad., 170-171 ; Idrīsī, 126/trad., 149 ; *Ḥafṣides*, I, 308.

d'exportation, Mukna (act. Moknine)[396], Tabṣa ou al-Dīmās (antique Thapsus)[397] et enfin Mayyāniš[398].

Mahdia

L'invasion hilālienne redonna à Mahdia[399] (al-Mahdiyya) la prospérité qu'elle avait perdue depuis la fondation d'al-Manṣūriyya. Al-Muqaddasī appelle la ville fondée par 'Ubayd Allah à l'extrémité de la presqu'île de Ğumma « l'entrepôt de Kairouan et l'emporium de la Sicile et de l'Égypte »[400]. La majeure partie de la ville dont la largeur, du nord au sud, était d'une portée de flèche avait été gagnée sur la mer par son fondateur. C'est là que s'élevaient un magnifique ğāmi' à sept nefs, le palais de 'Ubayd Allah dont la porte s'ouvrait à l'occident, et en vis-à-vis sur l'autre côté d'une grande place (Bayn al-Qaṣrayni), celui d'Abū l-Qāsim, dont la porte était tournée vers l'orient, et Dār al-Muḥāsabāt (cour des comptes)[401].

Une puissante muraille flanquée de seize tours et sur laquelle plusieurs chevaux pouvaient courir de front, épousait le rivage et barrait l'isthme. Al-Idrīsī signale, du côté de la terre, un avant-mur flanqué de tours plus nombreuses que celles du rempart principal et bordé d'un fossé rempli d'eau pluviale. L'entrée de la place était commandée par deux énormes portes de fer[402], probablement une du côté de la terre et l'autre face à la mer[403].

396. *Madārik*, II-III, f° 248 v° ; dp. H. H. Abdul Wahab, Muknīn = les deux Mukna.

397. H. H. Abdul Wahab, *Villes disparues, Mélanges W. Marçais*, 14-15. Ds. Šammāḫī, 261 : Qafṣa al-Sāhil šarqī l-Qayrawān, il faut probablement corriger Qafṣa en Tabṣa comme ds. *Riyāḍ, ms.* Paris, 60 v° ; H. R. Idris, *Deux textes..., 70e Congrès de l'A.F.A.S.*, Tunis 1951, III, tiré à part, p. 4, note 15 ; *Storia*, III, 389-390, notes 2 et 4.

398. Bakrī, 29/trad., 66 (leçon fautive) ; *Buldān*, VIII, 219.

399. Iṣṭaḫrī, 38 ; Ibn Ḥawqal, I, 71-72/trad., 172-173 ; Muqaddasī, 16-17 ; Bakrī, 29-31/trad., 66-70 ; Idrīsī, 108-109/trad., 126-128 ; Tiğānī, 230-232 ; *Ḥulal*, I, 232-234, 235-280 ; *Buldān*, VIII, 205-208 ; Fournel, II, 123-124 ; Ibn Ḥammād, 9-11/trad., 21-23 ; *Istibṣār*, trad., 14 ; Marrākušī, trad., 196. *E.I.*, III, 127-128 (G. Marçais) ; Ḥasan Ibrāhīm Ḥasan, *'Ubayd Allah*, 204-208 ; Ibn Maqdīš, I, 32 ; *Ḥafṣides*, I, 309 ; *Storia*, II, 163-164, note 2 ; S. M. Zbiss, *Mahdia et Ṣabra Manṣoûriya..., J.A.* 1956, 79-93.

400. Muqaddasī, 16-17 ; *Storia*, II, 360, note 1. Sur Ğumma = Gummi, siège d'un ancien évêché = Mahdia, v. : *Ḥafṣides*, II, 408, note 1. *Bayān*, I, 169/trad., I, 237 . Ğazirat Ğumma ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 60 v° : Qaṣr Ğumma.

401. Sur ces édifices, v. : G. Marçais, *Architecture*, 69-70, 78-79 ; S. M. Zbiss, *ibidem*, 81.

402. Sur ces remparts, v. · G. Marçais, *Architecture*, 89-91.

403. Il subsiste effectivement une de ces entrées monumentales, dites al-Sqīfat al-Kaḥlā' (le vestibule noir) ; S. M. Zbiss, *ibidem*, 80-81.

Le port[404], ancien port phénicien, creusé dans le roc, pouvait contenir une trentaine de bâtiments ; il communiquait avec la mer par une passe large d'une quinzaine de mètres dont l'entrée était fermée par une chaîne tendue entre deux tours réunies par une voûte à deux étages. A l'est du palais de 'Ubayd Allah, dans une excavation de la pointe de la presqu'île, le Dār al-Ṣinā'a (arsenal) pouvait d'après al-Bakrī contenir plus de deux cent navires ; agrès et approvisionnements étaient emmagasinés dans deux galeries voûtées, vastes et longues. Il était si bien protégé par l'enceinte de la ville qu'une galère chargée de combattants pouvait y accéder sans que de terre on pût l'en empêcher[405].

Mahdia, dépourvue de jardins, faisait venir son ravitaillement du dehors, notamment des Quṣūr al-Munastīr à l'époque d'al-Idrīsī. L'alimentation en eau était assurée par 360 grandes citernes et une adduction d'eau installée par 'Ubayd Allah. Dans le voisinage de Mayyāniš[406] l'eau était remontée des puits par des roues à chapelets (dawālīb) dans un réservoir d'où elle était amenée par des tuyaux (aqdās) et un aqueduc (qanā) jusqu'à un bassin situé auprès du Ǧāmi'. De là, au moyen de roues hydrauliques, on la faisait remonter jusqu'au palais.

Al-Idrīsī insiste sur la beauté des demeures de Mahdia et l'élégance des habitants. Il semble que l'aristocratie zīride d'al-Manṣūriyya allait estiver dans l'ancienne capitale fāṭimide.

Mahdia fabriquait et exportait de beaux tissus d'une grande finesse[407].

Aprés l'invasion hilālienne et sans doute avant, les morts de Mahdia où al-Idrīsī signale l'absence de cimetières, étaient transportés en barques à Monastir pour y être inhumés.

404. G. MARÇAIS, *Architecture*, 91-92.

405. Dp. NU'MĀN, *Maǧālis*, II, 590-592, cité dans *al-Mu'izz*, 185, au temps du Fāṭimide al-Mu'izz et antérieurement à son départ pour l'Égypte, Mahdia était dotée de deux arsenaux (Dārā l-Ṣinā'a) insuffisants aux besoins de la flotte. Ravi d'apprendre la découverte dans le Dār al-Ṣinā'a de Sousse de sept citernes (lire mawāǧil au lieu de marāǧil) antiques enfouies sous terre, communiquant entre elles, alimentées par un bassin et d'une capacité suffisante pour assurer le ravitaillement des habitants et des navires, le calife fit procéder à la réfection de cette installation hydraulique et à la construction d'une mosquée sur les lieux.

406. BAKRĪ, 29/trad., 66 ; *Buldān*, VIII, 219, sub voc., 207, sub al-Mahdiyya. L'actuel Hanšīr Mayyāniš se situe à 6 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Mahdia ; les ruines du bassin de stockage et de distribution retrouvées en 1935 par H. PLACETTE, sur le même plateau qui porte le réservoir actuel de Sidi Messaoud, se trouvent à 6 kilomètres au nord-ouest de la ville ; M. SOLIGNAC, *Installations*, 259-262.

407. IDRĪSĪ, 108/trad., 127 ; *Buldān*, VIII, 205-207.

Le Dār al-Baḥr (Maison de la mer), attesté deux fois[408] sous les 'Ubaydides à propos de milliers de prisonniers qu'ils y firent mourir, semble avoir servi alors de prison ; il ne s'agit peut-être que d'une autre appellation de l'arsenal ou Dār al-Ṣinā'a.

Le corps d'Abū Yazīd fut mis en croix à Maǧarr al-Ḥābiya[409]. Mahdia avait un Masǧid al-Sabt (Mosquée du samedi)[410]. Raḥbat al-Qamḥ semble avoir désigné le marché aux grains[411]. La Qubbat al-Salām dont il est question à l'avènement d'al-Mu'izz b. Bādīs a subsisté juqu'au XIX^e siècle ; ce petit édifice appelé alors Burǧ al-'Arīf se trouvait dans la plaine à une lieue ouest de Mahdia[412].

Les magnifiques vergers et jardins d'al-Ḥimā[413] (l'enclos) situé à l'ouest de la ville furent anéantis par les Hilāliens. D'après al-Bakrī, les soldats d'Ifrīqiya, Arabes et Berbères, étaient cantonnés au faubourg (rabaḍ) d'al-Ḥimā. C'est probablement entre Mahdia et Zawīla qu'il convient de situer al-Maydān (l'hippodrome)[414] et le Muṣallā[415]. L'espace compris entre les deux agglomérations s'appelait al-Ramla ; sa longueur était d'un peu plus d'un jet de flèche[416].

Zawīla

Zawīla[417] se développait tout en longueur sur deux milles environ. Ses maisons étaient de pierres comme celles de Mahdia, ses souks et ses édifices fort beaux, et ses artères, larges. Quand 'Ubayd Allah s'était fixé à Mahdia, il avait assigné Zawīla comme résidence au peuple et aux marchands. Ces derniers passaient la journée à Mahdia où ils avaient leurs boutiques et leurs biens et retournaient le soir à Zawīla auprès de leurs familles. Le Fāṭimide

408. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 79 r°, 90 r° : 4000 personnes y moururent.

409. Dp. *Kitāb al-Nubḏat al-Muḫtāǧa fī aḫbār mulūk Ṣanhāǧa* du cadi Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī b. Ḥammād, cité ds. *Bibl. Arabo-Sicula*, 318.

410. Dp. Ibn Šaddād, cité par Ibn Ḫallikān, II, 240.

411. En Ḏū l-Ḥiǧǧa 432 H/août 1041, Ibn Ḫayr,, *Fahrasa*, I, 38-39, recueillit un ouvrage de la bouche d'Abū Ḥafṣ 'Umar b. Ḥusayn al-Muqrī' connu sous le nom d'Ibn al-Nafūsī, à Mahdia, dans son masǧid à Raḥbat al-Qamḥ.

412. G. Marçais, *Architecture*, 87-89.

413. Idrīsī, 109/trad., 128 ; *Muntaḫab*, 102-103 vers d'Ibn 'Urayba (m. 659 H/1260) ; Tiǧānī, 232-233 et *Ḥulal*, I, 235 : Ḥimā Zawīla.

414. Maqqarī, éd. Caire 1949, IV, 298-299 : poésie d'Umayya b. Abī l-Ṣalt (m. 529 H/1135) à propos de flèches lancées par al-Ḥasan dans al-Maydān.

415. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 36, p. 49-53.

416. Idrīsī, 109/trad., 128 ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 73 v°, 74 v° : Deux dévots sont crucifiés à Ramlat al-Mahdiyya à proximité du muṣallā.

417. *Buldān*, IV, 416, et les références sur Mahdia données ci-dessus, note 399.

aurait déclaré qu'ainsi il n'avait rien à craindre d'eux. En fait, ce faubourg ne tarda point à devenir une véritable ville complémentaire de Mahdia au point que les textes parlent souvent des « deux Mahdia »[418]. Al-Mu'izz b. Bādīs la dota d'une muraille en 444 H/1052-1053[419].

Al-Idrīsī signale la mise soignée des riches marchands de Zawīla, le plus souvent de blanc vêtus, l'étendue de leurs connaissances commerciales et leur droiture en affaires.

Dans les environs, d'après le même géographe, il y avait un grand nombre de villages, de stations et de quṣūr dont les habitants se livraient à l'agriculture (blé, orge, oliviers) et à l'élevage (ovins et bovins). La région produisait la meilleure huile d'Ifrīqiya, exportée en Orient.

Selon al-Bakrī, Mahdia avait un grand nombre de faubourgs : Rabaḍ Zawīla et Rabaḍ al-Ḥimā précités, Qaṣr Abī Sa'īd, Baqqa, Qāsās[420], al-Ġayṭana (?), Rabaḍ Qafṣa[421], etc.

Après la conquête de la Sicile par les Normands, Mahdia reçut ainsi que maintes localités du Sahel, de nombreux émigrés[422].

La côte de Mahdia à Sfax

Un peu au sud de Mahdia, il y avait : Qaṣr Qurāḍa[423], al-Luyāna

418. V. par exemple · Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nº 36, 49-53 ; Tiǧānī, 232 ; *Ḥulal*, I, 234-235. Idrīsī, 109/trad., 127, dit, que de son temps, Mahdia se compose de deux villes : Madīnat al-Mahdiyya et Madīnat Zawīla. Sur Ḥārat Zawīla et Bāb Zawīla au Caire, v. : *Nuǧam*, IV, 37 et note 3, 39, 52 et note 5 ; *Ḥiṭaṭ, passim ; Mu'nis*, 64; Marrākušī, éd. 1847, 255. Al-Maqrīzī et Yāqūt lisent : Zawīla (vocalisation identique à celle de safīna) et le *Qāmūs :* Zuwayla (comme Ǧuhayna) ; le premier de ces auteurs affirme que ce serait le nom d'une femme !

419. Peu avant son départ pour l'Égypte, le Fāṭimide al-Mu'izz y avait songé ; *Sīra Ǧawḏar*, 112, 184, note 123/trad., 168.

420. *Mi'yār*, IX, 428-429 ; peut-être Ṭasās.

421. On est tenté de lire Rabaḍ Tabṣa ; v. *supra :* note 397. Dp. Tiǧānī, 233-234 et *Ḥulal*, I, 235-236, Sūq al-Aḥad était entre Mahdia et le camp d'Abū Yazīd qui se trouvait à Ḫirba Ǧamīl à quelques heures de Mahdia dans la plaine de Tarnūṭ ; v. : Bakrī, 31/trad., 69. Qaṣr Miswar (?) était proche de Mahdia ; *Ma'ālim*, III, 175 (Qaṣr Sūr) ; *Madārik*, ds. *Riyāḍ*, I, Intr., 40. Bandūn était le nom d'une localité sur la route de Ǧumma (= Mahdia) ; *Bayān*, I, 187. Un manzil, sur la route de Kairouan à Mahdia, s'appelait al-Aḫawāni (les deux frères) ; Bakrī, 31/trad., 70. Une localité du Sahel de Mahdia se serait appelée Zabīda ; *Dībāǧ*, 237, en marge.

422. H. H. Abdul Wahab, *Coup d'œil*, 11-12.

423. S. M. Zbiss, *Corpus*, I, 79 et note 167 *bis*, 80 ; *Ḥafṣides*, I, 309 ; *Manāqib*, 237, note 109.

ou Lulyāna[424], Sallaqṭa (act. Salakta, antique Sullectum)[425] et Qaṣr al-'Āliyya[426].

A la hauteur du cap appelé Ra's Qabūdiya (Ras Kapudia, antique Cap Vada)[427], sur le site de l'actuel petit port de La Chebba (al-Šābba) on rencontrait Ruṣfa (antique Ruspea) où subsiste un qaṣr avec un fanal (manār) aġlabide appelé aujourd'hui Burǧ Ḫdīǧa[428]. Ruṣfa paraît avoir désigné un canton dont le chef-lieu situé à l'ouest-sud-ouest à l'intérieur des terres, s'appelait Yanūlaš ou Yanūnaš[429].

Entre le port de Qabūdiya, alias Ruṣfa, et Sfax, le littoral était jalonné par de nombreux forts[430] : Qaṣr Mallūlaš (?) (act. Melloulèche)[431], Qaṣr Qanāṭa[432] où l'on fabriquait de la poterie rouge sans ornements ni dessins, exportée à Mahdia et ailleurs, Qaṣr Lawza (act. La Louza)[433], Qaṣr Ziyād[434], Qaṣr Maǧdūnas, Qaṣr Qāsās, Qaṣr Qazal[435], Qaṣr Ḥabla, et enfin Sfax [436].

424. *Ḥulāṣa*, carte p. 77. Village actuel de Lyānna. *Ḥafṣides*, I, 309 ; NAYFAR, *'Unwān*, I, 73 : Luyāna.

425. BAKRĪ, 31, 35/trad., 69, 171-172 Madīna Sallaqṭa, Marsā Sallaqṭa ; IDRĪSĪ, 126/trad., 149 : Qaṣr Sallaqṭa ; *Ḥafṣides*, I, 310 : Salāqiṭa ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 87 v° ; *Bayān*, I, 219 · Sallaqṭa.

426. IDRĪSĪ, 126/trad., 149.

427. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 307 ; IDRĪSĪ, 126/trad., 149 : Qabūḍiya, *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 88 v°, où l'on corrigera Qamūda en Qabūdiya dp. le *ms.* du Caire.

428. *Ḥulāṣa*, *ibidem* ; *Šahīrāt*, 52, 54, note 1, à propos de la poètesse Ḥadūǧ al-Ruṣfiyya (milieu du IVe siècle de l'Hégire) ; MUQADDASĪ, 20-21 ; *Buldān*, IV, 259, sub Ruṣfa, II, 27, sub Bāġat al-Zayt.

429. *Ḥulāṣa*, *ibidem* : Yanūlaš. Dp. une communication de M. ABDUL WAHAB, cette localité qui avait un cadi, est à situer un peu au nord-ouest de Melloulèche ; *Buldān*, VIII, 529 : Yānūnaš ; MUQADDASĪ, 4-5, 20-21 : Banūnuš.

430. Dp. IDRĪSĪ, 126/trad., 150 qui donne une liste plus complète que BAKRĪ, 20/trad., 46 et indique avec précision les distances.

431. IDRĪSĪ : Qaṣr Mulyān *(sic)* à 4 milles de Qabūḍiya, ce qui correspond à peu près à la position de Melloulèche, d'où notre correction hypothétique.

432. A El Djem passe l'oued Ganata.

433. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 310.

434. *Ḥulāṣa*, *ibidem* ; *Ḥafṣides*, I, 310 et note 7 ; 'UMARĪ, *éd.* ABDUL WAHAB, 6/trad. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, 105, note 5 ; *Riyāḍ*, H. R. IDRIS, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 298.

435. IBN MAQDĪŠ, II, 151 : le marabout Sīdī Manṣūr al-Ġulām enterré à Burǧ Qazal.

436. *Ḥulāṣa*, *ibidem* ; Qaṣr Ziyād est placé assez au nord de La Louza, alors qu'AL-IDRĪSĪ le situe au sud de cette localité. Ce géographe donne les distances suivantes en milles : Qabūḍiya, — Qaṣr Mulyān 4 — Qaṣr Qanāṭa 4 — Qaṣr al-Lawza 4 — Qaṣr Ziyād 6 — Qaṣr Maǧdūnas 8 — Qaṣr Qāsās 8 — Qaṣr Qazal 2 — Qaṣr Ḥabla 2 — Sfax 5 ; de Qaṣr Ziyād à Qaṣr Qazal, 18, et de Qabūḍiya (dp. un ms., l'édition dit sans doute à tort Qaṣr Ziyād) à Sfax, 48 milles en suivant les contours du golfe et 30 en ligne droite.

A cette liste fournie par al-Idrīsī, il faut ajouter : Maḥris Buṭriya (Henchir Botria, antique Acholla)[437], doté d'une haute tour à fanal, Maḥris Abī l-Ġusn, Maḥris Maqdūmān[438], Maḥris al-Rayḥāna[439] et Marsā Inšilla (Sidi Makhlouf, antique Usilla)[440].

En retrait de la côte c'étaient : Yanūlaš (ou Yanūnaš) précitée, à l'ouest de Ruṣfa, Ǧabanyāna (Djebiniana)[441] et un peu au sud Labīda[442]. Dans ces parages sont attestées : Šaryāna, Sūq Badarna[443], Sūq al-Ḥusaynī[444], Balyāna Nāfid[445] qui correspond sans doute à Balliyāna (act. Belliana) près d'Inšilla[446], Bantāy[447], Manzil Marwān al-'Ābīd[448], Ṭars Asbāṭ[449]. D'après Bakrī, la route de Sfax à Kairouan passait par Ṭarfā et Qaṣr Rabāḥ (ou Qaṣr Riyāḥ)[450].

Sfax

Sfax[451] (Safāqus, antique Taparura) était une grande ville dont la disposition des rues à angle droit est probablement un héritage antique. Son Ǧāmi', construit en 235 H/849-850, refait en 378 H/988-989, fut embelli en 478 H/1085-1086[452]. La ville, pleine de mosquées, de souks, de fondouks et de hammams était entourée d'une enceinte quadrangulaire en pierres avec des portes revêtues

437. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Buldān*, V, 87, sub Safāqus ; Bakrī, 20 : Buṭwiya.

438. Idrīsī, trad., 151, note 1.

439. Bakrī, 20, énumère successivement Maḥris Buṭwiya, Maḥris Habla, Maḥris Abī l-Ġusn, Maḥris Maqdamān, Maḥris al-Lawza et Maḥris al-Rayḥāna.

440. *Ḥulāṣa, ibidem ; Ḥafṣides*, I, 311 ; *Manāqib*, 35.

441. *Manāqib, passim.*

442. *Manāqib*, 27, 45.

443. *Manāqib*, 36 ; *Ḥafṣides*, I, 311, note 1.

444. *Manāqib*, 74, 76.

445. *Manāqib*, 55.

446. Ibn Maqdīš, II, 151 ; *Ḥafṣides*, I, 310-311.

447. *Manāqib*, 71.

448. *Manāqib*, 40.

449. *Manāqib*, 5 ; comp. : Muqaddasī, 4-5 : ... Ǧamūnis al-Ṣābūn, Ṭaras, Qasṭīliya... ; *Islibṣār*, trad., 82.

450. Bakrī, 20/trad., 47 ; à huit milles au nord de Sfax ; les cartes portent Casr Rīh.

451. La graphie la plus ancienne est Safāqus (et non Ṣafāqus) ; Ibn Ḥawqal, I, 70-71/trad., 171-172 ; Bakrī, 19,20, 85/trad., 45-46, 171-172 ; Muqaddasī, 4-5, 16-17 ; *Manāqib, passim ;* Idrīsī, 103, 107/trad., 121, 125-126 ; *Istibṣār*, trad., 13 ; *Buldān*, V, 87-88 ; Tiǧānī, 50 ; *Ḥulal*, I, 135-136 ; *Ibn Maqdīš*, II, 72-75 ; *Mi'yār*, I, 182 (fatwā d'al-Qābisī) Qaṣr Safāqus ; *Ḥafṣides*, I, 311.

452. G. Marçais, *Architecture*, 72-73 ; *idem*, *La grande Mosquée de Sfax*, Tunis 1960 ; *Manāqib*, 197-198.

d'épaisses lames de fer, et de beaux « maḥāris » servant de ribāṭs. Au centre de la face septentrionale, était al-Bāb al-Ǧabalī ; on ne sait si la porte opposée, l'actuelle Bāb Dīwān portait déjà ce nom sous les Zīrīdes. Une source tardive[453] fait état d'une ancienne coutume : le septième jour des noces, les Sfaxiens sortaient en procession par Bāb al-Baḥr (Porte de la mer) et rentraient en ville par al-Bāb al-Ǧabalī, après s'être rassemblés à Ḥawmat al-'Arūsayni (Quartier des deux mariées).

Un Dār al-Ǧaḏmā (Maison des lépreux) est attesté[454].

Les Sfaxiens passaient pour fiers et hautains. Ils buvaient l'eau des citernes et recevaient leurs fruits de Gabès, en quantité et à bon prix. Dans les eaux dormantes la pêche dite à la thonaire et à la madrague[455] était fructueuse. La destruction de la magnifique olivette par les Hilāliens ne fut peut-être pas aussi radicale que l'affirme al-Tiǧānī au XIV^e siècle[456] puisque encore au XII^e, al-Idrīsī[457] déclare que la principale production de la région est l'olive donnant une huile inégalable, exportée au Maġrib, en Égypte, en Sicile et en Italie[458]. La fabrication à Sfax, signalée par al-Tiǧānī[459], de tissus royaux en laine marine fournie par le byssus des pinnes ou jambonneaux doit remonter au haut Moyen Âge puisqu'al-Muqaddasī en parle comme d'une des curiosités du Maġrib fāṭimide[460]. Les Sfaxiens pratiquaient le foulage (qiṣāra) et le catissage (kimāda) des étoffes avec plus de finesse encore que les habitants d'Alexandrie[461].

Parmi les villages dépendant de Sfax sont attestés : al-Nāṣiriyya[462], Karkūr (ou Qarqūr, Gargūr, act. Guergour)[463] et Furriyāna[464].

453. IBN MAQDĪŠ, II, 151, 152 ; ce même auteur, I, 193, à propos de la révolte de Sfax contre les Normands en 551 H, parle d'un Sābāṭ li-l-Mawāzīn (passage vouté pour les balances) à l'est de la Grande Mosquée (actuellement al-Rummāna = la balance romaine).

454. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 76 v°.

455. Au moyen d'enceintes de filets (zurūb) ; IBN ḤAWQAL, I, 71/trad., 171-172 ; IDRĪSĪ, 107/trad., 126 et glossaire, 310.

456. TIǦĀNĪ, 49/trad., 128.

457. IDRĪSĪ, 107/trad., 126.

458. BAKRĪ, 20/trad., 46-47 ; IBN ḤAWQAL, I, 70, dit qu'à son époque, toute l'huile consommée en Égypte provenait de Sfax ; *Buldān*, V, 87 ; ISTIBṢĀR, trad., 13.

459. TIǦĀNĪ, 49/trad., 128 ; *Ḥulal*, I, 134.

460. MUQADDASĪ, 52-53 et note 143.

461. BAKRĪ, 20/trad., 46-47 ; *Buldān*, V, 87.

462. *Buldān*, VIII, 237-238, à propos d'un contemporain d'al-Silafī (m. 576 H/1180), portant l'ethnique d'al-Nāṣirī.

463. *Buldān*, VII, 240, sub Karkūr ; IBN MAQDĪŠ, II, 144, 150 ; *Ḥafṣides*, II, 311.

464. *Buldān*, VI, 373 ; *Ma'ālim*, III, 190 ; peut-être faut-il lire : Faryāna.

Le littoral au sud de Sfax

Au large de Sfax, les îles Kerkenna (Qarqinna, antiques Certinae) étaient cultivées et produisaient beaucoup de raisin, du cumin et de l'anis ; les Sahéliens y faisaient paître leurs troupeaux. On n'y trouvait aucune ville et les habitants demeuraient sous des cabanes de roseaux (aḥṣāṣ)[465]. A l'extrémité des îles Kerkenna, une haute tour indiquait l'entrée des eaux mortes ou qaṣīr[466].

Au sud de Sfax, le long de la côte, venaient : Ṭīna (Thyna, antique Thaenae), Naqqaṭa (Nakta), Maḥris 'Alī (Maharès), Maḥris Yunqa (Bordj Younga) et Muqamadās (antique Macomades minores Iunci)[467].

Après l'invasion hilālienne, mais peut-être beaucoup plus tard, al-Maḥris fut habitée par des Hawwāra chassés par les Arabes des Quṣūr Banī Ḫiyār en Tripolitaine. Ils construisirent des maisons autour du masǧid primitif et un rempart ou barrage (sudd)[468]. Il semble que Qaṣr al-Rūm, un peu au sud de Yunqa puisse être identifié avec Muqamadās[469]. Bakrī[470] est le seul géographe à donner les précisions suivantes sur l'itinéraire de Gabès à Sfax : de Gabès on arrivait à 'Ayn al-Zaytūna[471], source vive près d'une mer stagnante, commandée par un poste (marṣad) relevant du

465. Bakrī, 20, 85/trad., 47, 171-172 ; Idrīsī, 127/trad., 150 ; Tiǧānī, 50 ; *Ḥulal*, I, 135-136 ; *Ḥafṣides*, I, 311.

466. Bakrī, 20/trad., 47.

467. *Inscriptions arabes*, I, 376, note 2 ; G. Marçais, *Les ribāts de Sousse et de Monastir dp. A. Lézine*, Compte rendu ds. *C.T.* 1956, 135 et note 7 (réf. sur l'identification de Younga avec l'antique Macomades et avec le Qaṣr al-Rūm attesté par Bakrī, 85). *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 312 ; Tiǧānī, 61 ; *Ḥulal*, I, 145-146 ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 24 v° (mot sans point à lire : Yunqa plutôt que Naqqaṭa) ; Idrīsī, 127/trad., 150 ; Ibn Maḍīš, II, 107, dit que Ḥiṣn Yūnqā s'appelait Qaṣr Talīda ; à rapprocher de Qaṣr Tanīḍa d'Idrīsī, 127. Sur Maḥris 'Alī, fondé par 'Alī b. Aslam, grand-père d'Abū Isḥāq al-Ġabanyānī et appelé ensuite al-Maḥris al-Ġadīd, v. . Tiǧānī, 50 ; *Ḥulal*, I, 135-136 ; *Manāqib*, 3, 198. Dans la région de Surt existait un autre Muqamadās ; Šammāḫī, 130.

468. Tiǧānī, 61-62.

469. Idrīsī, 127/trad., 151 : Sfax — Ṭarf al-Ramla (4 milles) — Qaṣr Balqa (= Naqqaṭa ?) (10 milles) — Qaṣr Tanīḍa (= Yunqa ?) (8 milles) — Qaṣr al-Rūm (4 milles) — Qābis (75 milles) ; de Ra's al-Ramla à Ṭarf al-Ġurf : 150 milles. Bakrī, 85/trad., 171-172 : Sfax — Ra's al-Ramla — al-Ġurf — Qaṣr al-Rūm — Qābis. V. aussi : G. Marçais, *ibidem*, 1956, 135 et note 7.

470. Bakrī, 19/trad., 45.

471. Ya'qūbī, 347-348/trad. Wiet, 208-210 : la première station de Gabès à Kairouan était 'Ayn al-Zaytūna. Muqaddasī, 64-65, 114 : al-Zaytūna ; *Buldān*, IV, 423 : 'Ayn al-Zaytūna à une étape de Sfax ; Hadj Sadok, *Description du Maġrib et de l'Europe aux IIIe-IXe siècles*, Alger 1949, 92, note 60.

percepteur (ǧābī) d'Ifrīqiya ; la station suivante était Tāurqā, manzil prospère à l'extrémité du Sāḥil al-Zaytūn(a), puis Ǧāfiq, bien peuplée au centre d'une vaste région maritime comptant de nombreux villages ; des marchés s'y tenaient chaque jour de la semaine[472], et enfin Sfax.

Gabès

Au fond de la petite Syrte, près de l'embouchure de l'oued portant son nom, Gabès[473] (Qābis, antique Tacapas) commandait l'étroit passage entre les chotts et la mer assurant les communications par voie de terre entre l'Ifrīqiya et le Maġrib ainsi que la Tripolitaine et l'Orient. Cette ville considérable de vocation à la fois maritime et saharienne, était plus petite que Tripoli et construite en pierres et en briques. Son enceinte en belles pierres antiques, était percée de trois portes et doublée d'un fossé qu'on remplissait d'eau en cas d'attaque. Elle possédait une puissante citadelle, des faubourgs, des souks et des fondouks, de nombreux hammams et un magnifique Ǧāmi'. Les mosquées groupées dans l'actuel quartier de Ǧara : Masǧid Sīdī Drīs, petites mosquées de Sīdī l-Ḥāǧǧ 'Amor et de Sīdī b. 'Aissa sont attribuables aux Banū Ǧāmi'[474].

Les deux principales sources alimentant la ville étaient, 'Ayn al-Amīr et 'Ayn Salām[475]. Les Banū Ǧāmi', roitelets hilāliens, avaient construit dans leur capitale le Qaṣr al-'Arūsayni dont on vantait la beauté. Une tradition orale recueillie par al-Tiǧānī voulait que les Banū Ǧāmi' n'aient fait qu'achever un palais dont les deux tiers avaient été édifiés par les Ṣanhāǧā[476].

D'après al-Bakrī, la rade de Gabès recevait des navires de toutes les parties du monde[477] ; toutefois al-Idrīsī dit que le port est mauvais et mal abrité ; les barques jettent l'ancre dans l'oued de

472. Muqaddasī, 12-13 ; on peut aussi comprendre, comme l'a fait Ch. Pellat : « des marchés se tiennent le vendredi ».

473. Ibn Ḥawqal, I, 70/trad., 169-170 ; Bakrī, 17-18/trad., 41-43 ; Muqaddasī, 12-13 ; Idrīsī, 106-107/trad., 124-125 ; *Istibṣār*, trad., 7 ; *Buldān*, VII, 2-4 ; Abū l-Fidā', *Géographie*, trad., II, 198 ; Tiǧānī, 63-65, 69, 83, 85 ; *Ḥafṣides*, I, 313-314 ; *E.I.*, II, 132-133 (G. Yver).

474. G. Marçais, *Architecture*, 77-78.

475. Tiǧānī, 65 ; la seconde, dp. cet auteur, serait attestée sous la forme de 'Ayn Sinām dans des actes anciens.

476. Tiǧānī, 69 ; *Ḥulal*, I, 154. Tiǧānī fait remarquer qu'à la Qal'a des Banū Ḥammād, il y avait aussi : al-Manār, 'Ayn Salām et Qaṣr al-'Arūsayni.

477. Bakrī, 17/trad., 42.

Gabès où l'on ressent le flux et le reflux si bien que les navires de faible tonnage peuvent mouiller à marée haute[478].

Les vergers de la magnifique oasis de Gabès étaient complantés d'essences variées : oliviers, bananiers, pommiers, dattiers et muriers ; Gabès expédiait beaucoup de fruits à Kairouan. Les dattes cueillies fraîches, étaient enfermées dans des jarres et consommées quand elles avaient dégorgé une sorte de miel[479]. On mentionne encore la vigne et la canne à sucre très abondante. Les jardins étaient amendés avec des excréments humains précieusement recueillis[480]. Gabès était la seule ville d'Ifrīqiya produisant de la soie d'une qualité remarquable. Cette industrie semble avoir périclité puisqu'al-Idrīsī déclare qu'on y fabriquait autrefois de belles soieries mais que de son temps la principale industrie était la tannerie. Il ajoute que Gabès exportait des cuirs et beaucoup de miel. Ibn Ḥawqal atteste que l'industrie du cuir florissait là déjà à l'époque pré-zīrīde[481].

A l'est de la ville, on apercevait de loin une haute tour à fanal (manār)[482]. De nombreux faubourgs s'étendaient à l'est et au sud. La population, composée d'Arabes et d'Afāriq comprenait aussi une colonie juive. L'hinterland était peuplé de Berbères hérétiques, c'est-à-dire ḫāriǧites abāḍites : Lawāta, Lamāya, Nafūsa, Mazāta, Zawāġa et Zawāra, ainsi que diverses tribus logeant dans des cabanes de roseaux (aḥṣāṣ)[483].

Qaryat al-Ma'āfirīn était un village de la banlieue de Gabès dont la mosquée, Masǧid Sīdī 'Alī devait son nom au célèbre juriste Abū l-Ḥasan 'Alī al-Qābisī[484].

L'oued qui arrose Gabès vient d'un grand étang sur les bords duquel s'élevait Qaṣr Saǧǧa situé à trois milles de Gabès, petit centre urbain dont le souk se trouvait du côté de la mer. On y

478. Idrīsī, 107/trad., 125.

479. Idrīsī, 106/trad., 125.

480. Bakrī, 18/trad., 42-43 ; Tiǧānī, 65.

481. Ibn Ḥawqal, I, 70 : « On y tannait au qaraẓ (feuilles de salam, sorte de tamaris) des peaux qui étaient vendues dans presque tout le Maġrib ; elles étaient aussi parfumées et aussi douces au toucher que le cuir ǧurašī » ; sur Ǧuraš dans le Yémen, v. notamment : *Buldān*, III, 84-85.

482. Une petite oasis s'appelle actuellement al-Manāra ; *Ḥafṣides*, I, 314.

483. Bakrī ; les Mazāta de Gabès sont attestés par Šammāḫī, 409 ; sur les Zawaġa, v. : T. Lewicki, *R.E.I.*, 1934, 61-62 ; v. aussi : Ibn Ḥawqal, I, 70 : présence dans la campagne de Gabès de brigands hérétiques professant « al-qawl bi-l-wa'd wa-l-wa'īd » (la promesse et la menace, thèse mu'tazilite, v. : Gardet et Anawati, *Introduction...*, 49, 151) ; à un moment donné, ils pillèrent des biens appartenant aux marchands de Gabès, notamment à des tributaires.

484. Ma'ālim, III, 168-169 ; *Ḥafṣides*, I, 314.

comptait beaucoup de tanneurs et de fabricants de soie[485]. A une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Gabès, se trouvait al-Ḥamma (Ḥamma Qābis, Ḥammat al-Maṭmāṭa, act. El-Hamma, antique Aquae Tacapitanae) avec sa belle oasis et ses sources chaudes[486].

De Gabès, en suivant la côte, il y avait jusqu'à Qaṣr b. 'Ayšūn, huit milles, de là à Qaṣr Zağūna, autant, puis à Qaṣr Banī Ma'mūn (ou Yāmūn) vingt milles, ensuite à Amrūd, onze, à Qaṣr al-Ğurf (act. Ras el-Djerf en face de Djerba) dix-huit milles[487].

A ces oasis côtières, il faut ajouter la chaîne des sublittorales : Manzil Tubulbū (Téboulbou) bien que non attestée à l'époque zīrīde[488], Kitāna (Ketena)[489] et les Quṣūr al-Zārāt, au nombre de trois[490].

Sur Djerba (Ğarba, antique Meninx, pays des Lotophages)[491] sous les Zīrīdes, on ne sait pas grand chose, sinon qu'elle était ḫāriğite. Al-Idrīsī affirme que les habitants ne parlaient que le berbère. Comme de nos jours la population devait être disséminée dans les jardins de l'île. Al-Bakrī signale qu'on y trouvait beaucoup d'or (?).

Abū l-Ṣalt visita l'ancienne ville forte de Djerba au nord de l'actuelle Houmt-Souk et y vit les ruines d'une petite ville déserte, quadrangulaire, avec un beau ğāmi' et entourée de murailles peu élevées[492]. Un Sūq al-Ḫamīs (marché du jeudi) est attesté à Djerba[493].

Après avoir vanté l'excellence des pommes de Djerba, al-Tiğānī relate que les Normands, une fois maîtres de l'île, les envoyaient à la cour de Sicile tant et si bien que les Djerbiens coupèrent la plupart de leurs pommiers, autrefois si nombreux, et les remplacèrent par

485. Idrīsī, 106, 240/trad., 124, 392.

486. *Ḥafṣides*, I, 314-315 et note 1 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 81, note 2 ; Šammāḫī, 472 : un ḥammāmī *(sic)* des Banū Wīsayān (?).

487. Idrīsī, 127/trad., 151 ; *Ḥafṣides*, I, 319-320.

488. *Ḥafṣides*, I, 319.

489. *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 319. Peut-être Kattāna ? Chose curieuse Muqaddasī, 64-65, place Katāna sur la route Gabès-Kairouan . à une étape entre al-Zaytūna et al-Kabs (= al-Yusr) située à une étape de Kairouan ; v. Muqaddasī, note 188.

490. Idrīsī, 128/trad., 152-153 : de Ṭarf al-Ğurf à Ra's al-Adwiya en suivant le rivage, 24 milles, de là à Quṣūr al-Zārāt, 20 milles.

491. Bakrī, 19, 85/trad., 44, 172 ; Idrīsī, 127-128/trad., 151-152 ; *Ḥafṣides*, I, 318-319.

492. Dp. *Ḥulal*, I, 171, qui reproduit Tiğānī, 91-92, en ajoutant cette importante indication : « Abū l-Ṣalt a dit : ... » ; *Ḥafṣides*, I, 319.

493. Šammāḫī, 403.

d'autres essences dont les fruits étaient moins prisés par leurs maîtres[494].

De Gabès à Tripoli

Al-Ya'qūbī[495] comptait cinq étapes de Gabès à Tripoli à travers une région occupée par des Zanāta, Lawāta et Afāriq : al-Fāṣilāt, Tāmadfīt, Qaṣr Banī Ḥabbān (?), Ṣabra et Wabla (?). Al-Muqaddasī[496] et al-Idrīsī[497] donnent l'itinéraire suivant: Gabès, al-Fawwāra, Abār Daḥt (?)[498], Qaṣr al-Daraq, Bi'r al-Ǧammālīn, Tripoli. D'après ce dernier géographe, toutes ces stations sont désertes et occupées par les Mirdās et les Riyāḥ qui les ont dévastées. Il signale en outre[499], une seconde route de Gabès à Tripoli passant par Wādī Aḥnāš (?), Bi'r Zanāta, Tāmadfīt, Abār al-'Abbās, Tāfnāt (?) et Bi'r al-Ṣafā.

Selon al-Bakrī[500], les bateaux allaient de l'île de Djerba à Marsā al-Andalusiyyīn, puis à Qaṣr al-Daraq, 'Uqaybalāt (?) et arrivaient à Tripoli après avoir franchi la passe dangereuse du Ǧabal Qanṭabīr.

Al-Idrīsī[501], mentionne au-delà des Quṣūr al-Zārāt : Qaṣr Banī Ḍakūmīn (?), à 25 milles, Qaṣr al-Harā (?), à 6 milles, Qaṣr Ǧarǧīs (Zarzis, antique Gergis), à 6 milles, Qaṣr Banī Ḫaṭṭāb, à 25 milles, sur les confins des Sibāḫ al-Kilāb, en face de l'île de Zīzū, Qaṣr Šammāḫ[502], à 25 milles, ces deux derniers qaṣrs étant séparés par la lagune dite Ǧawn Ṣulb al-Ḥimār (= Bahirat al-Bibane ?)[503], Qaṣr Ṣāliḥ, à 10 milles, sur le cap nommé Ra's al- Maḫbaz, Qaṣr Kūṭīn, à 20 milles, Qaṣr Banī Walūl (?), à 20 milles, Marsā Markiyā (?), à 20 milles, Qaṣr 'Afsalāt (?)[504], à 20 milles, Qaṣr Sariya (ou

494. Tičānī, 88 ; De Mas Latrie, *Intr.*, 220.

495. Ya'qūbī, 247/trad. Wiet, 208. Pour Bakrī, 17/trad., 41, la route de Gabès à Tripoli passe par Ṣabra, pays peuplé de Zawāġa. Ibn Ḥawqal, I, 68/trad., 166-167, a entendu dire qu'au temps où Tripoli faisait partie de l'Ifrīqiya, le siège du gouvernement de la province était Ṣabra.

496. Muqaddasī, 64-65 : de Bi'r al-Ǧammālīn à Gabès ; Bakrī, 156, 163.

497. Idrīsī, 121/trad., 141-142.

498. Muqaddasī, 64-65 et à l'index, 91.

499. Idrīsī, 121/trad., 142.

500. Bakrī, 85/trad., 172.

501. Idrīsī, 128-129/trad., 152-154. Pour tous les toponymes de lecture douteuse on renverra aux nombreuses variantes signalées par l'éditeur. *Ḥulāṣa*, carte p. 77, porte Taǧaġt sur l'emplacement de l'antique Gigthis (act. Bou Ghara).

502. T. Lewicki, *R.E.I.* 1934, 59-78.

503. *Ḥafṣides*, I, 320.

504. Comp. à : 'Uqaybalāt de Bakrī, 85.

Surba), à 4 milles, Qaṣr Sinān, à 2 milles, Qaṣr al-Bundārī, à 3 milles, Qaṣr Ġarġara, à 10 milles, Qaṣr Ṣayyād, à 6 milles et enfin, à 20 milles de là, Tripoli.

Tripoli

Tripoli[505] (Ṭarābulus ou Aṭrābulus, arabisation d'un terme grec signifiant « trois villes », à savoir : Tripoli, Leptis et Sabrata) était la dernière grande ville de l'Ifrīqiya orientale, plus importante que Gabès. Son plan avait conservé la régularité de celui de la ville antique. La belle enceinte de pierres blanches restaurée en 345 H/ 956-957, était percée de quatre portes : Bāb al-Baḥr, Bāb al-Šarq, Bāb al-Ġawf, Bāb al-Ġarb (de la mer, de l'est, du nord, de l'ouest)[506]. *Intra muros* se trouvaient les deux puits : Bi'r Abī l-Kanūd (?) et Bi'r al-Qubba. La Grande Mosquée avait été bâtie, ou du moins achevée, sous les Fāṭimides.

A l'angle sud-est des remparts, se dressait la Kasba (Qaṣaba), citadelle-résidence du gouverneur. En face, un jardin (riyāḍ) réservé à ce dernier, remontait aux Banū Maṭrūḥ. A proximité de la Kasba, mais n'en faisant pas partie, s'élevait le Masǧid al-'Ašara, ainsi appelé parce qu'avant les Almoḥades, c'était là que tenaient conseil les dix notables administrant la cité. D'après Ibn Ḥawqal[507], une partie des nombreux souks situés dans le faubourg de Tripoli, avait été transférée d'autorité à l'intérieur de la ville.

Hors les murs, quelques mosquées sont mentionnées : Masǧid al-Ša"āb[508], Masǧid al-Ġadda ou (Masǧid) al-Ġudūd qui devint plus tard Masǧid al-Bārizī[509], au nord de la ville et dominant les cimetières. Aux X^e-XI^e siècles, le muṣallā se trouvait à l'ouest[510].

505. Iṣṭaḫrī, 38 ; Ibn Ḥawqal, I, 68-70/trad., 167-169 ; Bakrī, 6-9/trad., 19-25 ; Idrīsī, 121-122/trad., 142-143 ; Muqaddasī, 12-13 ; *Istibṣār*, trad., 2-3 ; *Buldān*, VI, 34-36 ; *Tiǧānī*, 170-177 ; *E. I.*, IV, 857-861 (Rossi) ; *Ḥafṣides*, I, 391-395 ; *Storia*, II, 264 et note 2 ; *Mu'nis*, 61.

506. Muqaddasī ; comp. : *Ḥafṣides*, I, 393.

507. Ibn Ḥawqal, I, 69.

508. De 'Abd Allah al-Ša"āb (m. 857 H) ; *Ḥafṣides*, I, 395 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 71 r° ; *ibidem*, f° 94 r° : Masǧid al-Bandūma (?) ; *ibidem*, *ms.* Caire : al-Baḏwiya (?), mosquée qui avait près de 50 colonnes et se trouvait à l'est de Tripoli à al-Sūq al-Qadīm, village très peuplé.

509. De Abū l-Ḥasan al-Bārizī ; dp. Tiǧānī, 179, cette mosquée fut célèbre par le fait qu'Abū 'Uṯmān Sa'īd b. Ḫalfūn al-Ḥassānī, connu sous le nom d'al-Mustaǧāb (l'exaucé) y habita.

510. *Ḥafṣides*, I, 395.

La région de Tripoli était peuplée de Berbères : Hawwāra, Lamāya, Lawāta, Mazāta, etc.[511]. En 430 H/1038-1039, à la suite d'une disette, une partie au moins des Tripolitains quitta la ville[512]. Au moment des luttes qui opposèrent Ṣanhāğa et Zanāta, l'auteur ne précise pas davantage, des Mazāta, sans doute refoulés, s'installèrent à Tripoli au moins un certain temps[513].

Ibn Ḥawqal[514] avait signalé la fabrication et l'exportation de beaux lainages — les uns, du Nafūsa, étaient de couleur bleue, noire, les autres, noirs, blancs, étaient d'un grand prix — ainsi que la production de pêches et de poires.

Ibn Ḥawqal et al-Bakrī ont vanté les qualités des habitants de Tripoli. Les jardins qui s'étendaient à l'est de la ville et la magnifique oasis complantée de toutes sortes d'arbres fruitiers (figuiers, dattiers, poiriers, pommiers, pêchers) furent ravagés par les Hilāliens[515]. Une sebkha contiguë à la ville, produisait du sel en quantité. Dans la région, al-Bakrī[516] signale la plaine dite Faḥṣ Sūbğīn où, certaines années, on obtenait un rendement au centuple et al-Idrīsī affirme que la contrée était d'une fertilité incomparable en céréales.

Parmi les localités dépendant de Tripoli, Qaryat Ḥassān[517] est attestée à l'époque zīrīde. Ibn Ḥawqal cite les deux qaṣrs d'Ibn Kamū (?) et d'Ibn Maẓkūd (?)[518].

Au-delà de Tripoli[519], on rencontrait d'abord Labda[520] (Lebda, antique Leptis Magna) jadis florissante ; ruinée par les Hilāliens, il n'en subsistait, au temps d'al-Idrīsī, que deux qaṣrs

511. V. . *Bayan*, I, 163, 165 ; T. Lewicki, *La Répartition géographique..., passim.*

512. Šammāḫī, 400.

513. *Ibidem*, 375, 399-400.

514. Ibn Ḥawqal, I, 69/trad., 167-168 · ka-l-ḫawḫ al-firsik wa-l-kummaṯrā... wa-l- ğihāz al-kaṯīr min al-ṣūf al- murtafi' wa-ṭīqān al-aksiyat al-fāḫirat al-zurq wa-l-kuḥl al-nafūsiyya wa-l-sūd wa-l-bīḍ al-ṯamīna ilā marākib taḥuṭṭ laylān wa-nahārān...

515. Tiğānī, 177 ; Idrīsī, 121-122/trad., 142-143.

516. Bakrī, 9.

517. Tiğānī, 179 : Abū 'Uṯmān Sa'īd b. Ḫalfūn al-Ḥassānī en était originaire ; Tiğānī, 227, cite : Qaṣr Fāra, Quṣūr al-Warānīz, Tāğūra et Qaṣr Banī Ḫiyār ; les habitants de cette dernière localité, chassés par les Arabes se réfugièrent à al-Maḥris, entre Gabès et Sfax.

518. Ibn Ḥawqal, I, 69 ; à propos de ce dernier qaṣr, v. *infra* : p. 463.

519. Ya'qūbī, 345-346/trad. Wiet, 205-206 ; Bakrī, 4-6, 85-86/trad., 14-19, 172-173 ; Idrīsī, 129-138/trad., 154-165 ; *Ḥafṣides*, I, 321-322. Sur un itinéraire de Tripoli à Surt, s'éloignant et se rapprochant plus ou moins de la mer à travers des territoires alors occupés par deux tribus arabes, les 'Awf et les Dabbāb, v. : Idrīsī, 122/trad., 143. Sur l'itinéraire de Surt à Alexandrie, *ibidem*, 134-138/trad., 159-165 ; Ch. Courtois, *Remarques..., Mélanges G. Marçais*, II, 53, note 15.

520. Bakrī, 9/trad., 26 ; Ibn Ḥawqal, I, 68-69/trad., 166-167.

occupés par des Hawwāra ; sur le bord de la mer, un grand qaṣr peuplé avait des industries et un marché fréquenté ; la région produisait des dattes et des olives d'où l'on extrayait de l'huile ; — puis Qaṣr Banī Ḥasan, et Suwayqa b. Maṭkūd[521] où se trouvait un marché très fréquenté ainsi que de nombreux forts ; on y cultivait de l'orge au moyen d'irrigation artificielle et les Arabes y emmagasinaient leurs provisions ; tout le pays était peuplé de Hawwāra soumis aux Arabes.

Surt (ou Ṣurt, act. Sirte)[522] était un important centre maritime et douanier qui exportait de l'alun et de la laine ; al-Idrīsī dit qu'il y restait peu de dattiers et de figuiers mais beaucoup de mûriers. A cinq journées au sud, c'était Waddān[523].

Barqa[524], dont le territoire fut occupé par les Hilāliens, avait perdu de sa prospérité mais continuait à être une place commerciale importante, terrestre et maritime. La région produisait du coton et des fruits (noix, coings, cédrats). Barqa où se vendaient de la laine, du poivre, du miel, de la cire, de l'huile et des denrées d'Orient et d'Occident, exportait vers l'Égypte de la laine, du miel, un goudron réputé, les dattes d'Awǧala, de l'huile et une terre utilisée en médecine et connue sous le nom de terre de Barqa. On y tannait des cuirs.

Aǧdābiya[525] qui avait été une grande ville très commerçante avec ǧāmi', souks, fondouks, etc., et un important passage des caravanes soudanaises, fut réduite, après l'invasion, à deux qaṣrs dans le désert, habités par des marchands juifs et musulmans. A dix journées de caravane de Barqa, dans le désert, au sud-ouest d'Aǧdābiya, Awǧala[526] était un centre important sur la route du Soudan. Une route directe menait d'Awǧala à Waddān.

521. Idrīsī, 179-180/trad., 155 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 134, note 3. Il s'agit du bourg le plus occidental de l'oasis de Mesrata, attestée à partir du XIII^e siècle et qui marquait, sous les Almoḥades et les premiers Ḥafṣides, la limite théorique de l'Ifrīqiya ; *Ḥafṣides*, I, 322 et note 1. Ya'qūbī, 346/trad. Wiet, 205-206 : les Manāzil des Hawwāra s'étendent de Surt à Tripoli.

522. Ya'qūbī, 344/trad. Wiet, 203-204 ; Ibn Ḥawqal, I, 68/trad., 164-166 ; Bakrī, 6/trad., 18 ; Muqaddasī, 12-13 ; Idrīsī, 122, 130-131/trad., 143-144, 155 ; *Ḥafṣides*, I, 322 ; *Inscriptions arabes*, I, 196, note 5 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 134, note 1.

523. Ya'qūbī, 345/trad. Wiet, 204-205 ; Ibn Ḥawqal, I, 67/trad., 164 ; Bakrī, 11-12/trad., 30-32 ; *Buldān*, VIII, 405-406 ; A. Bel, *ibidem*, 99, note 1.

524. Iṣṭaḫrī, 37-38 ; A. Bel, *ibidem*, 134 note 2. Sur Barqa et le peuplement berbéro-arabe de la région comprise entre cette ville et l'Égypte, v. : Ya'qūbī, 342-345/trad. Wiet, 200-206 ; Ibn Ḥawqal, I, 66-67/trad., 160-161 ; Idrīsī, 131/trad., 155-156 ; T. Lewicki, *La Répartition géographique..., passim.*

525. Ya'qūbī, 344/trad. Wiet, 203 ; Ibn Ḥawqal, I, 67/trad., 162-163 ; *Buldān*, I, 121-122 ; Idrīsī, 132/trad., 157 ; Muqaddasī, 12-13.

526. Ibn Ḥawqal, I, 67/trad., 163 ; Bakrī, 12/trad., 31 ; Idrīsī, 132/trad., 157.

Djebels Matmata, Demmer et Nefousa

On ne s'étendra guère sur le bastion abāḍite, pratiquement indépendant, de l'extrémité orientale de la Berbérie, vaste croissant montagneux qui s'étend de Gabès à l'antique Leptis Magna, en bordure de la plaine de la Djeffara, et comprend les Djebels Matmata, Demmer et Nefousa[527].

On sait peu de chose sur les deux premiers sinon qu'ils étaient peuplés de Lawāta, Maṭmāṭa, Awlād Dammar et Warġamma.

Signalons en passant que la plupart des abāḍites installés dans la région kairouanaise et ailleurs étaient des Mazāta[528].

Quant au Ǧabal Nafūsa, il était occupé par les Nafūsa (Nafūsa proprement dits à l'ouest, Banū Zammūr, Banū Maskūr et Banū Tārdayt à l'est) et aussi par des Zanāta Maġrāwa et quelques familles de Sadrāta. Il était très peuplé et comptait de nombreuses bourgades. La population pratiquait l'arboriculture ainsi que l'élevage qu'il lui fallut abandonner pour se retrancher dans la montagne après l'invasion hilālienne.

Au haut Moyen Age, le Ǧabal Nafūsa s'étendait d'ouest en est de Lālūt (Nalout) à Tiġermīn (actuelle limite orientale du district de Zintān).

Les anciennes sources abāḍites appellent Amīnāǧ/Imīnāǧ (du nom d'une localité disparue Īnāǧ) la partie occidentale du Nafūsa avec Šarūs comme métropole, nettement distinguée du district oriental dont le chef-lieu était Ǧādū[529].

On se contentera de mentionner d'ouest en est les localités les

527. Ya'qūbī, 346/trad. Wiet, 207-208 ; Ibn Ḥawqal, trad., 245-246 ; Bakrī, 9/trad., 25-26 ; Idrīsī, 105, 122-123/trad., 123-124, 144 ; *Buldān*, VIII, 305 ; *Istibṣār*, trad., 92 ; *Aġlabides*, 39-46 ; *Ḥafṣides*, I, 322-324 ; R. Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, *J.A.* 1899, 423-470, 88-120 ; J. Despois, *Le djebel Nefousa* ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, *passim*.

528. Dans Šammāḫī, 371, on relève l'expression : Mazātat al-Qayrawān (les Mazāta de Kairouan). Parmi les Zanāta hostiles aux Abāḍites, Šammāḫī, 417, mentionne les Banū Tuǧīn ; *ibidem*, 493-494 : les šayḫs abāḍites interdisaient toute tractation avec trois tribus berbères pillardes, les Banū Ġumart, les Banū Warsifān et les Banū Īnǧāsan ; *ibidem*, 440, 458 : des abāḍites signalés à Salāmallk (?) en Ifrīqiya. V. *supra* : p. 489, 511. Sur les Mazāta de Tripolitaine et la fraction des Zahāna établie au nord-ouest du Ǧabal Nafūsa, sur les confins tunisiano-tripolitains, v. : Ya'qūbī, 344, 346 ; Idrīsī, 123/trad., 144 ; Šammāḫī, 592 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 66, note 7 ; *idem*, *La Répartition géographique..., passim*.

529. Sur cette division, v. : Šammāḫī, 172, 273 ; Bakrī, 9/trad., 25-26 ; Idrīsī, 105/trad., 123-124 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 83-88 ; *idem*, *La Répartition géographique...*, 332.

plus importantes : Lālūt[530] (ou Lālut, actuelle Nalout) centre intellectuel et économique gouverné par un ḥākim indépendant et passage probable d'une partie des caravanes soudanaises ; Kabāw[531] (actuelle Kabao, Kabaou), village important et ancien dans les parages duquel plusieurs centres sont à relever : Ibnāyn[532], Forsaṭā'[533] et Tamlūšāyt[534] ; Tīn Denmira[535] (actuelle Tendemmira), village fort ancien et demeuré jusqu'à présent lieu de pèlerinage abāḍite a conservé une mosquée imposante.

D'après al-Bakrī, citant Muḥammad b. Yūsuf b. al-Warrāq, Šārūs[536] était « la métropole des bourgs du Ǧabal Nafūsa ». Il y note l'absence de ǧāmi', pourtant attesté par Ibn Ḥawqal, ainsi que dans les localités environnantes estimées à plus de trois cents. Bien arrosée d'eau courante, elle était entourée de belles vignes et de figuiers. Dans les parages on cultivait de l'orge de première qualité dont d'habiles boulangers faisaient le meilleur pain du monde. Les ruines de Šārūs, comparables à celles de Ġādū, témoignent de son importance. On y trouve une mosquée à cinq nefs, un qaṣr, et des souks voisins d'un quartier juif[537]. La voie caravanière Tripoli-Soudan occidental (Takrūr) y passait. Un sentier porte encore le nom de « ṭrīq al-Sūdān » (chemin du Soudan)[538]. Šārūs se battit pendant sept ans avec sa voisine Wīġū dans la première moitié du Ve siècle H/XIe. Selon une tradition orale, les habitants de Wīġū auraient fait appel aux Hilāliens pour réduire la cité rivale qui fut détruite à la fin du XIe siècle[539].

530. Šammāḫī, 197, 210, 239, 286, 296, 298, 299, 303, 313, 314, 328, 329, 335, 534-535, 544-545 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 125-126.

531. Šammāḫī, 163, 286, 330, 545 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 64.

532. Šammāḫī, 301, 305, 340, 530, 536, 550 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 73-74.

533. Šammāḫī, 163, 187, 213, 214, 276, 278, 295, 299, 549, 558, 567 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 71-72.

534. Šammāḫī, 202, 301, 304, 314, 315, 316, 332, 499, 538, 548, 555 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 61.

535. Šammāḫī, 224, 253, 265, 304, 305, 318, 322, 334, 545 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 59-60.

536. Bakrī, 9/trad., 25-26 ; Ibn Ḥawqal, I, 94-95/trad., 245-246 ; Idrīsī, 105/trad., 123-124 ; Šammāḫī, 273 ; *Ḥafṣides*, I, 324 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 43-45.

537. Des israélites tripolitains portent encore des ethniques dérivant de Šārūs et on y a découvert les épitaphes d'une famille juive du XIVe siècle ; *Archives marocaines*, XIV, 469 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 45, note 2.

538. J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, 289-290. Sur la conversion d'un roi nègre par un savant abāḍite du IVe siècle H/Xe qui commerçait avec le Soudan, v. : Šammāḫī, 312 ; v. aussi : Bakrī, 158-159, 172, 177-182/trad., 301, 324, 331-340 ; Šammāḫī, 483-484 : un šayḫ abāḍite se rend à Ġāna, 457-458 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 71, note 2, 72-73.

539. Šammāḫī, 327 ; J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, 299 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 48.

Wīġū[540], à quelques kilomètres au sud-est de Šārūs présente des ruines considérables et une mosquée souterraine. Ce serait avec l'important village voisin d'Ifāṭmān[541], situé plus à l'est, le plus ancien centre musulman du Nefousa. Ifāṭmān paraît avoir cessé d'être habité peu après le milieu du Ve siècle H/XIe siècle.

On citera encore trois villages peu distants les uns des autres : Anīr[542] (ou Înīr), Tīn Dūzīġ[543] et Iġiṭāl[544]. Fosāṭū[545], chef-lieu d'un canton du même nom, était administré par des muqaddams dont les relations avec les ḥākims de Ğādū n'étaient pas toujours bonnes. Dans le même district Îġnāwun[546] fut, pendant un certain temps, au début du IIIe siècle H/IXe, le principal centre politique et religieux du Ğabal Nafūsa. Son nom[547] révèle une implantation, antérieure au VIIIe siècle, de Soudanais. Au siècle suivant, le gouverneur rustumide du Nafūsa savait parler outre l'arabe et le berbère, la langue soudanaise de Kānem. La ville voisine de Ğādū était vers le Xe-XIe siècle le point de départ d'une route allant vers Zawīla dans le Fezzan et de là au pays de Kānem[548].

Les ruines de Ğādū[549] (ou Ğādō), vieux centre économique, politique et religieux du Nafūsa oriental sont très étendues. On y voit une mosquée et des souks avec à proximité un quartier juif, une synagogue et un cimetière israélite. L'existence d'une communauté juive est en effet attestée[550] dans ce grand marché administré par un magistrat spécial[551] et où on affluait de maintes localités des environs. Les Zammūr et les Ṭermīsa avaient chacun leur jour

540. Šammāḫī, 171, 216, 239, 266, 327, 544-545 ; J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, I, 47-48.

541. Šammāḫī, 142-143, 172, 198, 228, 319, 341, 504 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 120-121.

542. Šammāḫī, 234, 333, 334, 340, 341 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 34-35.

545. Šammāḫī, 163, 317 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 63-63.

544. Šammāḫī, 241, 249, 306, 554, 556, 559, 560, 562, 569 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 33-34.

545. Šammāḫī, 285, 333, 335, 336, 337, 340, 551, 552, 567, 571 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 108-110.

546. Šammāḫī, 143, 172, 179, 184, 189, 191, 242, 337, 529, 535, 543, 545, 551, 555 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 94-96.

547. Pluriel masculin du berbère agnaw = nègre, noir en nafūsien, ou adjectif relatif dérivé de l'ancienne appelation berbère du Soudan . Ğenāwa/Genāwa ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 95-96 et les notes.

548. Šammāḫī, 172, 185 ; J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, 289 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 90-91, 93, 96.

549. Ibn Ḥawqal, I, 95/trad., 245-246 ; Bakrī, 9/trad., 24-25 ; Istibṣār, trad., 92 ; Šammāḫī, 172, 203, 239, 243, 273, 274, 314, 327, 332, 334, 335, 342-343, 544-545, 551 ; J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, 245 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 88-92.

550. Bakrī, 9/trad., 25 ; Šammāḫī, 243.

551. Šammāḫī, 324.

pour le fréquenter. Une année où le 9 Muḥarram se trouvait réservé aux Ṭermīsa, les Zammūr leur demandèrent l'autorisation de s'y rendre, ne fut-ce que pour faire leurs emplettes de 'Āšūrā'. Les Ṭermīsa refusèrent en lançant des insultes. Il s'ensuivit une lutte ouverte où ces derniers périrent en grand nombre[552].

A l'est de Ǧādū on pourrait encore citer : Mīrī[553], Īdraf[554], Tārdayt[555] et enfin Tīǧermīn[556].

Le Qasṭīliya (Djérid, Nefzaoua, Gafsa)

Au nord-ouest et à l'est de la grande sebkha d'al-Tākmart (Sibḫa Qasṭīliya, act. Chott el-Djérid) s'étendait le Qasṭīliya[557], vaste région aux limites assez imprécises englobant le Djérid (Ǧarīd) et le Nefzaoua (Nafzāwa ou Nifzāwa) et même les régions de Gafsa et d'el-Hamma de Gabès. La première ville du Djérid, tout à fait à l'ouest du Chott el-Djérid, était Darǧīn[558]. Du Djérid partaient une route orientale menant au Nefousa et une occidentale vers l'Aurès[559].

Plus à l'est, Nefta (Nafṭa, antique Nepte)[560] construite en pierres,

552. *Ibidem*, 243.

553. T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 103.

554. *Ibidem*, 100-101.

555. *Ibidem*, 141-142.

556. *Ibidem*, 111-112.

557. Aux références données *infra*, note 563, ajouter : *Aġlabides*, 51-53 ; *Ḥafṣides*, I, 315 ; *E.I.*, II, 856, sub Ḳasṭīliya (G. Yver) ; T. Lewicki, *Les Ibāḍites en Tunisie...*, 12-13.

558. *Islibṣār*, trad., 85 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; Ṣammāḫī, 289 : Qal'a Banī Darǧīn, 400 : Qal'a Darǧīn ; *Ḥafṣides*, I, 317 et note 4 où il est dit, d'après T. Lewicki, *Rocznik Orjentalistyczny* 1936, 150, qu'il convient de distinguer Qal'a Banī Darǧīn de Darǧīn al-Suflā al-Gadīda (= du bas, la neuve) ; Darǧīn comprenait donc, peut-être déjà sous les Zīrīdes, une ville ancienne et une nouvelle. Dp. une communication de M. Abdul Wahab, une porte de Nefta s'appelle encore Bāb Darǧīn. Ṣammāḫī, 447 : des dissenssions ayant éclaté à Darǧīn al-Suflā al-Ǧadīda, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī al-Ṣūfī se rendit à Darǧīn mais s'arrêta au Rabaḍ Nafṭa (faubourg de Nefta) où les juristes et 'azzāba parmi lesquels le šayḫ Yaḫluf b. Yaḫluf et Muḥammad b. Sa'īd vinrent à lui. Ils se rendirent au Masǧid Qanṭarār al-'Ulyā. Les habitants de Darǧīn des deux clans vinrent le trouver et il les réconcilia.

559. *Aġlabides*, 50.

560. Ya'qūbī, 35/trad. Wiet, 212-213 ; Bakrī, 48, 74-75/trad., 102, 152-3 ; *Buldān*, VIII, 304-305 ; Muqaddasī, 4-5, 60-61, 66-67 ; Idrīsī, 105/trad., 123 ; *E.I.*, III, 962 (G. Marçais) ; *Ḥafṣides*, I, 317. Dp. une communication de M. Abdul Wahab, Kannūma citée par Ṣammāḫī, 394, 399-400, 436, 458, serait Kannūna, l'un des villages de Nefta ; comp. : *Ḥafṣides*, I, 317 où Kannūma est mentionnée à propos de sa rivale Seddada (Saddāda). Dans une note marginale du même sur son exemplaire de Ṣammāḫī,

pourvue d'un ǧāmi', de mosquées et de nombreux bains, était une ville commerçante au milieu d'une palmeraie bien irriguée. Al-Muqaddasī signale qu'à Qasṭīliya (=Tozeur) et à Nefta, on mangeait du chien. La cynophagie semble avoir été générale dans tout le sud tunisien alors abāḍite. Elle est aussi attestée à Gafsa[561]. Chose curieuse, al-Bakrī[562] affirme que tous les habitants de Nefta étaient šī'ites et que, pour cette raison, elle était appelée « la Petite Kūfa ».

Tozeur (Tawzar ou Tūzar, antique Tusuros)[563], capitale du Qasṭīliya (= Djérid) était une grande ville : enceinte de pierres et de pisé percée de quatre portes, beau ǧāmi'[564], nombreux souks, vastes faubourgs très peuplés. L'oasis, abondamment irriguée, produisait des légumes, des citrons, des bananes et surtout des dattes exportées à la cadence d'un millier de charges de chameaux par jour[565]. Elle ravitaillait l'Ifrīqiya en fruits. Tozeur, grand centre d'échanges, était visitée par un grand nombre de marchands ; elle exportait surtout des tissus de laine[566].

La Tozeur zīrīde était établie légèrement au sud de la ville actuelle, sur le site antique, à Balad al-Ḥaḍra (Bled el-Ḥaḍar). Peut-être comprenait-elle déjà deux agglomérations rivales, l'une, la plus ancienne, habitée par les autochtones, et l'autre, par des Arabes[567].

458, il s'agirait peut-être de Kannūfa au nord de Nefta, à l'extérieur du cimetière de cette localité.

561. Muqaddasī, 60-61 et note 172, p. 87-88 ; *Istibṣār*, trad., 86 et note 1.

562. Bakrī, 75/trad., 152-153 ; Fagnan, *Extraits inédits*, 53 ; *Istibṣār*, trad. 79.

563. Ya'qūbī, 35/trad. Wiet, 212-213 ; Ibn Ḥawqal, I, 94/trad., 243 ; *Buldān*, II, 428-429 ; Bakrī, 48-49, 75/trad., 102, 153 (ce géographe donne des détails intéressants sur la répartition des eaux d'irrigation) ; Muqaddasī, 26-27 ; Ibn Šabbāṭ, 15-16, 31-34 ; Idrīsī, 104/trad., 121-122 ; Ma'ālim, II, 216-218 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 55-56, note 5 ; *Ḥafṣides*, I, 316.

564. Ce ǧāmi' avait quatre coupoles ; son minaret commencé en 418 H/1027-1028 fut achevé en 422 H/1030-1031 ; la porte orientale, surmontée d'une qubba, donnait sur le Sūq al-Ḥarrāzīn ; Ibn Šabbāṭ, 33-34 ; *Ḥulal*, I, 214-215 ; G. Marçais, *Architecture*, 77.

565. Ibn Sa'īd, cité par Abū l-Fidā', *Géographie*, trad., 200, et *Ḥulal*, I, 185, signalent aussi la culture du lin et du henné. Ibn Ḥawqal, I, 94/trad. 243, dit qu'on y cultivait la canne à sucre en quantité, mais Ibn Šabbāṭ, 34, affirme que les jardins de Tozeur produisaient tous les fruits sauf la canne à sucre et cite aussi le gingembre, le muḫḫayṭī et le myrobolant. Sur l'emploi des produits de la défécation humaine pour la fumure à Tozeur, v. *infra* : p. 623. Dp. Bakrī, 48, canne à sucre et bananes n'y venaient pas bien.

566. Ibn Ḥawqal, I, 94, énumère : al-šuqqa, al-kisā', al-ḥanbal.

567. Ibn Šabbāṭ, 31-32, déclare avoir entendu un šayḫ affirmer qu'avant la conquête musulmane, Tozeur se composait de deux parties séparées par un fossé ; le même auteur, 16, cite le Ǧāmi' al-Qaṣr ; *Ḥafṣides*, I, 316-317 ; G. Marçais, *Le Miḥrāb*

Au nord de Tozeur, venait ensuite al-Ḥamma (ou al-Ḥāmma, antique Aquae) entourée d'une palmeraie[568], puis Taqyūs (act. Oudiane-Degache) jolie ville dont les environs produisaient de belles dattes et d'excellents légumes, du henné, du cumin et du carvi[569].

A l'est du Djérid, à trois journées de Gafsa et à une de Nefta, Qayṭūn ou Qayṭūn Bayyāḍa[570] marquait le début du canton de Sumāṭa ; trois routes y aboutissaient, respectivement du Soudan, de Tripoli et de Kairouan.

Les principales villes du Nefzaoua étaient, du nord au sud : Bechri (Bašrī)[571], près de Fetnassa, munie de remparts et où siégeait le gouverneur de la région du temps d'al-Ya'qūbī, Ṭurra (act. Telmine, à l'ouest de Kébili, antique Turris Tamalleni)[572],

maghrébin de Tozeur, Mémorial H. Basset, Paris 1928, II, 39-58. L'existence de deux mosquées à ḫuṭba à Tozeur est attestée par Tiǧānī, 113. D'un šayḫ abāḍite, Šammāḫī, 403, dit qu'il s'instruisit à Tozeur au Darb des Banū Mabdūl, fraction des Banū Wāsīn. L'archéologie devrait pouvoir un jour nous renseigner davantage sur l'histoire de Tozeur, et de tant d'autres villes !

568. Les sources donnent tantôt al-Ḥamma, tantôt al-Ḥāmma. Ya'qūbī, 35/trad. Wiet, 212-213 ; Ibn Ḥawqal, I, 94/trad., 244, 248-249 ; Idrīsī, 104/trad., 122 ; Bakrī, 48/trad., 102 ; Madārik, II-III, f° 2/9 v° : Ḥāmma Qaṣṭīliya ; *Buldān*, III, 344-345 ; *Istibṣār*, trad., 80-81 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 81, note 2 ; *Ḥafṣides*, I, 317 : il s'agit de Ḥammat al-Bahālīl ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 : Ḥamma Qaṣṭīliya ; Šammāḫī, 432 : Qanṭarār min al-Ḥāmma ; comp. : *ibidem*, 447 : Masǧid Qanṭarār al-'Ulyā, 359-360, 195 : Qanṭarārat (suffixe t berbère) ; Šammāḫī, 289, parle d'un Arabe faisant partie des « mawālī Lawāta Qanṭarār » d'où l'on peut déduire qu'il y avait des Lawāta à Qanṭarār ; *ibidem*, 464-465, 466 un šayḫ passe par les Banū Wīlīl de Qanṭarār, se rendant à Warǧlān. Sur Qanṭrāra dans le Djérid, v. : *Chronique d'Abou Zakaria*, 287, note 2, et T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 79. Ibn Ḥawqal cite entre al-Ḥamma et Gafsa . al-Quṣūr al-Ṯalāṯa (les trois Qaṣrs) ; le même géographe, dans un commentaire de carte, I, 64, énumère successivement : Qalšāna, Maǧǧāna, Qāṣīra, al-Quṣūr, Qafṣa, al-Ḥamma, Nafzāwa, Sumāta, Qaṣṭīliya, Nafṭa, Tāmlīl, Madāla. Ailleurs, trad., 242-243, il parle de Saddāda de Taqyūs, différente de son homonyme du Nafzāwa, puis de Sumāṭa qui n'a pas d'homonyme connu au Nafzāwa, belle ville à rapprocher de Bašrī et ayant comme cette dernière un rempart, et enfin de Nafṭa située dans ces parages. Dans l'édition, I, 93-94, il n'est question que de Madīna Sumāṭa, belle ville du Nafzāwa.

569. Ya'qūbī, 35/trad. Wiet, 212-213 ; Idrīsī, 104/trad., 122 ; *Buldān*, II, 399 ; *Istibṣār*, trad., 80-81 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 81, note 2 ; *Ḥafṣides*, I, 316-317 ; Šammāḫī, 386 ; *idem*, probablement p. 458 : Degache (Daqqāš), bourgade de Taqyūs, attestée semble-t-il, pour le vi^e^ siècle de l'Hégire.

570. Bakrī, 47, 74/trad., 102, 152-153 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; *Buldān*, VII, 197, VIII, 304 ; *Istibṣār*, trad., 114-115.

571. Ya'qūbī, 35/trad. Wiet, 212-213 ; Ibn Ḥawqal, I, 93-94/trad., 248-249 ; *Istibṣār*, trad., 82 ; 'Umarī, trad. Gaudefroy-Demombynes, 132, note 3 ; *Ḥafṣides*, I, 315 ; *Aġlabides*, 50-51.

572. A. Bel, *Benou Ghanya*, 95, note 3 ; *Ḥafṣides*, I, 315 ; Abū l-Fidā', *Géographie*, trad., II, 201 : on y fabriquait du verre très pur et des étoffes de laine exportées à Alexandrie.

Djemna (Ğumna)[573], Douz (Dūz)[574]. C'est probablement Bašrī, chef-lieu de canton, qu'al-Muqaddasī appelle Nafzāwa et al-Bakrī Madīna Nafzāwa[575]. D'après ce dernier, Madīna Nafzāwa, à six journées ouest de Kairouan avait une grande source appelée en berbère Tāwarġā dont on ne voyait pas le fond, une muraille de pierres et de ṭūb percée de six portes, un ğāmi' et des souks très fréquentés ; elle était située près d'un oued aux bords couverts de dattiers et d'arbres fruitiers ; dans les environs, coulaient de nombreuses sources. Al-Bakrī poursuit en disant qu'au sud de Madīna Nafzāwa se trouve al-Madīna, ville de fondation antique, entourée d'une muraille et possédant un ğāmi', un bain public et un souk ; aux alentours il y avait des sources et des jardins. Il s'agit très probablement de Ṭurra[576].

Entre Nafṭa et Bādis, Ibn Ḥawqal cite Madāla (une étape), puis Ṭāmlīl (ou Tāmallīl) (deux étapes) et enfin Bādis (une étape)[577].

Au nord du Djérid, appelé alors Qasṭīliya (= Castella)[578] se dressait l'importante ville de Gafsa (Qafṣa, antique Capsa)[579] au milieu d'une belle oasis. Les maisons et les remparts étaient faits de pierres et de marbres antiques. Elle était entourée de plus de deux cent qaṣrs qu'on appelait les Quṣūr Qafṣa[580]. D'après al-Bakrī, elle versait 50.000 dīnārs d'impôts (ğibāya). La région regorgeant d'eau, produisait en abondance toutes sortes de fruits et ravitaillait Kairouan : dattes grosses comme des œufs de pigeon et surtout des pistaches qui étaient exportées en Ifrīqiya et même en Égypte, en Espagne et à Siğilmāssa. On y cultivait aussi l'olivier, le figuier, le pommier, la vigne, le henné, le coton, le cumin et des plantes aromatiques[581].

Les souks étaient prospères. Gafsa fabriquait des pots à eau si fins et si éclatants de blancheur qu'on les appelait (comme les

573. *Ḫulāṣa*, carte p. 77.

571. *Ibidem*.

575. Muqaddasī, 4-5, 26-27 ; Bakrī, 47/trad., 101-102 ; *Buldān*, VIII, 303-304.

576. V. aussi : *Istibṣār*, trad., 82 ; *Buldān*, VIII, 303-304.

577. Ibn Ḥawqal, I, 64 (Commentaire de la carte), 88/trad., 227.

578. L. Poinssot, *Castella (Qasṭīliya, Bul. arch. du Comité, comm. Afr. du Nord*, 27 mai 1940, V-IX (autre référence, 1938 à 1940, 415-422) ; *E.I.*, I, 736 (G. Yver), II, 855-856 (G. Yver).

579. Ibn Ḥawqal, I, 94/trad., 244 ; Ya'qūbī, 349/trad. Wiet, 212 ; Bakrī, 47/trad., 101 ; Muqaddasī, 4-5, 64-65 ; Idrīsī, 104/trad., 122 ; *Istibṣar*, trad., 71-75 ; *Buldān*, VII, 138 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 57, note 1 ; *Ḥafṣides*, I, 305.

580. L'énigmatique Madīnat al-Quṣūr d'al-Muqaddasī, 4-5, 66-67, située à deux étapes de Kairouan, paraît bien désigner Gafsa.

581. *Istibṣār*, trad., 74-75, signale l'extrait de roses blanches qui ressemble au ğūrī (tiré de roses rouges) importé d'Égypte.

gargoulettes de Tunis) « rīḥiyya » (= aériens), du verre, des vases vernissés intérieurement et d'autres dorés, des ridā's et des ṭaylasāns et des turbans de laine extrêmement fine.

D'après al-Idrīsī, les habitants, des Afāriq berbérisés, parlaient encore de son temps, « le latin d'Afrique ». Il y avait à Gafsa une mosquée dite des Hawwāra[582]. Ces Berbères nomadisaient dans la Tunisie centrale[583].

L'un des qaṣrs de Gafsa, Šaqrāṭis, fut illustré par al-Šaqrāṭisī[584]. A cinq journées au sud de Gafsa, en direction du Djebel Nefousa, se trouvait la ville de Zarūd[585]. A quatre ou cinq journées au sud-ouest de Gafsa, Madīna Bīlqīn (?)[586], fut ruinée par les Arabes.

L'ouest de l'Ifrīqiya centrale

A l'ouest du Tell occidental, Le Kef (Šiqqabanāriya) ne paraît guère être, sous les Zīrides, que le site de l'antique Sicca Veneria ; il est possible qu'il s'y trouvait un village[587].

Au sud-est du Kef, à trois journées de Kairouan, Lorbeus (al-Urbus ou Lurbus, antique Lares ou Laribus)[588] était un chef-lieu doté d'un ǧāmi', de remparts de pierres, et d'un grand faubourg appelé Balad al-'Anbar. La ville avait deux sources : 'Ayn Rabāḥ et 'Ayn Ziyād laquelle était meilleure. La contrée était dépourvue d'arbres mais produisait le meilleur des safrans ainsi que du blé et de l'orge en abondance et des fruits ; on y signale une mine de fer.

Plus à l'est Siliana (Silyāna) est attestée par un ethnique[589]. A trois milles au sud-ouest de Lorbeus, Ebba (Ubba, antique Obba)[590]

582. *Istibṣār*, trad., 71.

583. 'Umarī, trad., Gaudefroy-Demombynes, 108, note.

584. *Muntaḫab*, 86 ; H. R. Idris, *La vie intellectuelle...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 95-106.

585. Idrīsī, 105/trad., 123.

586. Idrīsī, 105/trad., 123 (nombreuses variantes).

587. Bakrī, 33/trad., 74, n'en parle qu'à l'époque byzantine à propos de son église ; *Istibṣār*, trad., 94-95 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 112, note 4 ; *Ḥafṣides*, I, 302.

588. Ibn Ḥawqal, I, 86/trad., 223 ; Bakrī, 46, 53/trad., 99, 114 ; Muqaddasī, 18-19 ; *Buldān*, 170-171 ; Idrīsī, 117/trad., 136-137 ; A. Bel, *ibidem*, 112, note 2 ; *Ḥafṣides*, I, 302 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77. Ds. Ibn Nāčī, *Commentaire de la Risāla*, I, 246. l'énigmatique Ūlağ (?) pourrait bien être al-Urbus ; Muḥammad b. Saḥnūn reprocha à Ibn Ṭālib d'y faire dire la prière du vendredi ; al-Laḫmī (m. 478 H/1085) a entendu dire qu'il s'y trouvait dix mosquées.

589. *Inscriptions arabes*, I, 237-238 : épitaphe datée de 325 H/937.

590. Ibn Ḥawqal, I, 87/trad., 223 ; Bakrī, 53/trad., 114 ; Muqaddasī, 66-67 ; Idrīsī, 177/trad., 137 ; *Buldān*, I, 99-100 ; *Ḥafṣides*, I, 302 ; *Ḥulāṣa*, carte p. 77 ; A. Bel, *ibidem*, 174, note 5. On relève sur la carte : Zafrane gare (za'frān = safran) et Lorbeuss gare.

dont le territoire ne faisait pratiquement qu'un avec celui de sa voisine et constituait comme un seul gouvernorat était, elle aussi, renommée pour son safran. Elle avait une source d'eau douce abondante et des murailles de terre. La vie y avait été bon marché ; mais à l'époque d'al-Idrīsī, la ville était presque complètement ruinée.

Au sud-ouest, on trouvait déjà Kalaat Es-Senam (Qal'a Sinān) qui s'appelait alors Qal'at al-Sikka[591] où se tenait un marché, et Kalaa Djerda (Qal'a Ğardā'), nommée à l'époque Qal'at al-Dīk[592].

Entre Lorbeus et Tāmidīt, sur les bords de l'oued Sarrath (plaine de Bermajna) et à une journée de Sabība, la jolie ville de Marmāğanna[593] avait un ğāmi', un fondouk et un souk. Elle appartenait aux Hawwāra et al-Muqaddasī la fait dépendre du canton de Tébéssa. La région fournissait beaucoup d'orge et de blé. Après l'invasion hilālienne, les habitants de Marmāğanna payèrent tribut (ḍarība) aux Arabes[594].

Dans l'itinéraire de Kairouan à Bône, al-Bakrī énumère successivement : Ağğar, al-Fahmiyyīn (?), Ğazīrat Abī Ḥamāma, Madīnat al-Anṣāriyyīn à une journée d'al-Urbus et non loin de la plaine de Bull (= Bulla Regia) qui produisait le meilleur froment d'Ifrīqiya[595].

Au sud-ouest de Sbeitla, l'actuelle Kasserine (Qaryat al-Qaṣrayni, antique Cillium) est attestée[596]. L'existence de Faryāna (act. Feriana) au sud-ouest de Kasserine, passée sous silence par les géographes, sauf Yāqūt, nous est révélée par des ethniques[597].

591. Bakrī, 49/trad., 106 ; *Ḥulāṣa, ibidem* ; *Ḥafṣides*, I, 302.

592. Bakrī, 49/trad., 106 ; *Ḥulāṣa, ibidem.*

593. Ibn Ḥawqal, I, 84, 87/trad., 215, 224 ; Bakrī, 145/trad., 278 ; Muqaddasī, 18-19 ; Idrīsī, 118, 119/trad., 137, 139 ; *Istibṣār*, 89 ; *Buldān*, VIII, 29 ; *Ḥafṣides*, I, 302.

594. Muqaddasī, 18-21, cite, après Marmāğanna, Qalānuš dont le canton s'appelait Maknat Abī Manṣūr, riche en figuiers, oliviers et en produits agricoles, puis le canton de Qabīša dont le chef-lieu était Ṭarnāsa (?) (Ṭaqarbāst propose le traducteur Ch. Pellat) ; il était peuplé de nombreux Banū l-'Abbās qui s'en étaient emparé ; il produisait d'excellents coings et possédait beaucoup d'oliviers et de figuiers. Sur les Banū l-'Abbās, importante tribu kabyle, *ibidem*, 78, note 36 renvoie à *E.I.* II, 719, sub Ḳal'at Banī 'Abbās (G. Yver). Al-Muqaddasī mentionne ensuite le canton de Ruṣfa dont le chef-lieu est Banūnuš.

595. Bakrī, 46-47, 54/trad., 99, 115-116 : de Ğazīrat Abī Ḥammāma à Bône, cinq étapes jalonnées de bourgades. Dp. Bakrī, trad., 99, note 1, Madīnat al-Anṣāriyyīn correspondrait à l'actuelle Qal'a Ğābir, à sept lieues ouest du Kef. Le géographe précise que des descendants de Ğābir b. 'Abd Allah al-Salamī al-Anṣārī s'y étaient installés jadis.

596. Idrīsī, 91/trad., 106 ; *Ḥulaṣa*, carte p. 77 ; *Ḥafṣides*, I, 304, note 3.

597. *Inscriptions arabes*, I, 378-379 ; *Buldān*, VI, 373 : Furriyāna, grosse bourgade

Entre le haut Tell et la plaine de Gamouda, on citera Mammas[598] (ou Sāqiya Mammas) gros bourg avec mosquée et fondouk, Sbeitla (Subayṭila, antique Sufetula)[599] certainement bien déchue sinon inexistante, et Sabība (Sebiba, antique Sufes ou Sufibus)[600], dotée d'une forte muraille de pierres, d'un ǧāmi', de bains et d'un faubourg renfermant des souks et des caravansérails (ḫānāt). L'eau y était abondante d'où la présence de moulins à eau et de nombreux jardins et vergers. Les cultures étaient variées : céréales, fruits, safran, cumin, carvi, lin, légumes. C'était un important centre d'élevage.

Al-Bakrī enseigne que les hauteurs voisines étaient habitées par des Arabes, les Banū l-Maġlas et les Banū l-Kaslān, entourés de tribus berbères Hawwāra et Marnīsa. Bien entendu les Hilāliens occupèrent cette région.

Entre Sabība et Kairouan, à une étape de cette dernière ville (sans doute à Pichon), Qayrat al-Ǧuhayniyyīn (ou Ǧuhaniyyīn) était un gros village avec de nombreux fondouks et boutiques, probablement peuplé d'Arabes Ǧuhayna (et Banū Ġaṭafān) et entourée de vergers[601].

Entre Mammas et Kairouan, al-Bakrī énumère un certain nombre de localités qui correspondent à des installations hydrauliques : Qaryat al-Musta'īn, Qaṣr al-Ḫayr, Qaṣr al-Zarādiba, connu sous le nom d'al-Ḫuṭṭāra[602].

proche de Sfax *(sic)* ; l'auteur aurait-il été induit en erreur par la présence à Sfax de la famille de 'Umar al-Furriyānī (ou Faryānī) et peut-être de quelques autres originaires de Faryāna ; mais l'existence de deux localités portant le même nom, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, n'est pas invraisemblable.

598. Bakrī, 146/trad., 279-280 ; Muqaddasī, 4-5 ; *Bayān*, I, 150 ; *Buldān*, VIII, 158 : Mamsā, localité du Maġrib : *Ḥulāṣa*, carte, p. 77 ; M. Solignac, *Installations*, 154-159.

599. Idrīsī, 110/trad., 128 ; *Buldān*, V, 33 ; *Ḥulāṣa, ibidem*.

600. Ibn Ḥawqal, I, 84/trad., 214 ; Muqaddasī, 4-5, 66-67 ; Bakrī, 49, 146/trad., 106, 279 ; Idrīsī, 119/trad., 139 ; *Istibṣār*, trad. 88 ; *Buldān*, V, 32 ; *Ḥulāṣa, ibidem ; Ḥafṣides*, I, 304. Bakrī, 146 cite sur la route menant (de Tébessa) à Sabība un poste de guet (marṣad) appelé 'Ayn al-Tīna. Sur l'emplacement de Manzil al-Ḥarī, au voisinage d'un marṣad, et de Kudyat al-Ša'īr qu'al-Bakrī semble situer entre Qaryat al-Ǧuhayniyyīn et Kairouan, v. M. Solignac, *Installations*, 164-165.

601. Ibn Ḥawqal, I, 84/trad., 214 ; Bakrī, 146/trad., 279 ; Idrīsī, 119/trad., 239 ; M. Solignac, *Installations*, 161-164.

602. Bakrī, 146/trad., 279-280 ; M. Solignac, *Installations*, 165-169 ; *Bayān*, I, 149 : Faḥṣ Bārūqas entre Madīna Ǧalūla et Ḥammām al-Surādiq.

II. — LE MAḠRIB CENTRAL

Extrême sud

Au sud-ouest du Djérid et à l'ouest du Nefzaoua, s'allongeait, d'est en ouest, une vaste région saharienne entièrement aux mains des ḫāriǧites[603] : Souf (Sūf), Oued Righ (Arīġ) et au-delà, vers l'ouest, le Piémont saharien au sud du Zāb et plus loin. A plus de 350 kilomètres de Biskra, on atteignait l'importante oasis de Ouargla (Warǧlān ou Wārqalān, Wārgalān, Wārǧalān)[604] « la porte du Soudan », passage obligé des caravanes amenant au Tell constantinois or et esclaves.

Région de Tébéssa

Tébéssa (Tabassa ou Tabassā, antique Theveste)[605], au centre de sa haute plaine à l'est de l'oued Chebrou (Šabrū) et entourée de vergers et d'une forêt de noyers aux fruits de qualité proverbiale, était une grande ville construite en belles pierres. Ses murailles avaient été partiellement démolies par Abū Yazīd.

L'itinéraire hivernal Kairouan-Maǧǧāna longeait le nord de l'Aurès et la région des Chotts constantinois passant par Sabība, Tébéssa et Meskiana. En été, on passait par Marmāǧanna[606].

603. *Ḥafṣides*, I, 297-298 ; sur le Sūf · Šammāḫī, 360, 439-440 ; sur Arīġ (= Touggourt, Tuqqurt ? dont nous n'avons trouvé aucune mention valable pour la période zīrīde), v. : Šammāḫī, 360 (présence de Maġrāwa), 387, 388-389 (environs d'Arīġ infestés de Banū Warmāz), 417, 424-425 (présence de Banū Wīlīl), 431-432, 452-453 ; *ibidem*, 421, 422 : Qaṣr Banī Wīlīl ; *ibidem*, 429, 466 : Banū Wīlīl à Talā 'Īsā et à Qanṭarār ; *ibidem*, 429, 430-431 : Talā 'Īsā entre Arīġ et Warǧlān ; sur Taǧdīt, non loin de Arīġ et au sud, v. : *ibidem*, 387, 431-432, 434 (Maqbara Taǧdīt), 488, 522 (de Ṭurra à Taǧdīt).

604. *Ḥafṣides*, I, 298 ; *Buldān*, VIII, 414 ; Bakrī, 77, 182 (de Wārǧalān à Madīna Qasṭīliya, 14 journées, et de là à Kairouan, 7 journées) ; Idrīsī, à l'index, 237 ; Šammāḫī, 296, 357-358, 380, 388-389, 407-408, 424-425, 461, 466, 492, 500, 502. Sur le Ǧabal Banī Muṣ'ab : Šammāḫī, 390, 425-426, 442. Sur l'itinéraire de Dar'a à Siǧilmāssa, par Aġrū (= Aġlū ?), Tūnīn, Aġrān, Waššān, Amarġād, v. : Bakrī, 156 ; sur Aġlū (= Aġrū ?) : Šammāḫī, 392, 400, 422, 424, 468, 484-485 ; sur Tūnīn : *ibidem*, 413, 437, 440, 450, 480.

605. Bakrī, 49, 145-146/trad., 106, 278-279 ; Muqaddasī, 18-19, 66-67 ; *Buldān*, II, 363 ; *Istibṣār*, trad., 91-92 ; *Ḥafṣides*, I, 302 ; Bakrī, 49/trad., 106, dit que Tébéssa se trouve à l'est du Mellègue, mais le Mellègue de nos cartes commence au nord-ouest à partir du confluent des oueds Meskiana et Chebrou.

606. Bakrī, 145/trad., 278 ; dans le *Kitāb Iftitāḥ al-da'wa*, composé en 346 H. par Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, le missionnaire Abū 'Abd Allah suivit l'itinéraire suivant : Iḳǧān, Baġāya, al-Miskiyāna, Tabassa, Haydara (= Haidra, Ammaedara), al-Qaṣrayni (Cillium), Dār Madyan ; v. : S. M. Stern, *Arabica*, n° 3, 344.

Tébéssa, important nœud de communications, disposait de vastes hangars (qbū, pl. : aqbā') destinés à recevoir les caravanes ; à la saison des pluies et des neiges chacun d'eux pouvait abriter deux mille bêtes et davantage[607]. Tébéssa dut considérablement souffrir de l'invasion hilālienne puisque l'anonyme de l'*Islibṣār*, qui écrit en 587 H/1191, affirme qu'il n'y a plus d'habité que « le château » fortifié et qu'al-Idrīsī ne la mentionne même pas[608].

A l'ouest de Tébéssa, entre cette ville et Baghai, et à une journée de Maǧǧāna et de Baghai, Meskiana (Miskiyāna)[609] sur l'oued du même nom était un bourg très peuplé, muni d'une ancienne muraille et doté d'un souk s'étendant en longueur comme un simāṭ[610]. Son territoire était bien arrosé et cultivé. D'après Ibn Ḥawqal, Miskiyāna était plus grande que Marmāǧanna[611] et ces deux villes avaient un seul gouverneur.

Baghai

Au pied de l'Aurès, à une douzaine de kilomètres au nord de l'actuelle Khenchela, Baghai (Bāġāy ou Bāġāya, antique Bagai)[612] était une grande ville entourée d'une double muraille de pierres et, de trois côtés, sauf à l'ouest, d'un grand faubourg ceint, lui aussi, de remparts. Les souks, hammams et fondouks étaient contenus dans le faubourg ; le ǧāmi' se trouvait à l'intérieur de la citadelle (ḥiṣn).

Les environs, bien arrosés par les ruisseaux descendant de l'Aurès, étaient complantés d'arbres fruitiers et couverts de champs et de pâturages. D'après Ibn Ḥawqal, Baghai était gouvernée par un 'āmil autonome qui percevait les impôts (ṣadaqāt[613], ma'āwin et autres revenus).

607. Bakrī, 145-146/trad., 279.

608. Yāqūt, *Buldān*, II, 363, insiste sur la désolation de toute la région.

609. Ibn Ḥawqal, I, 84/trad., 216 ; Bakrī, 50/trad., 106 ; Idrīsī, 119/trad., 139-140 ; *Ḥafṣides*, I, 293.

610. A la leçon de l'édition d'Ibn Ḥawqal par Kramers : ka-l-bisāṭ (comme un tapis) il faut sans doute préférer celle de l'édition de De Goeje : ka-l-simāṭ, confirmée par Bakrī.

611. Cette assertion se retrouve sous la plume d'al-Idrīsī qui reproduit probablement Ibn Ḥawqal.

612. Ya'qūbī, 350/trad. Wiet, 213-214 ; Ibn Ḥawqal, I, 94/trad., 216 ; Bakrī, 50, 144-145/trad., 106, 277-8 ; Muqaddāsī, 20-21, 66-67 ; Idrīsī, 103-104, 119-120/trad., 121, 140 ; *Buldān*, II, 41 ; *Ḥafṣides*, I, 293.

613. Dp. éd. et trad. De Goeje ; édition Kramers . ṣalāt (prière) sans référence à la variante précitée qui paraît pourtant aller mieux avec le contexte.

Dans la plaine de Baghai il y avait des Mazāta et des Ḍarīsa ; ces Berbères étaient abāḍites comme les habitants de Baghai ; pour épargner à leurs chameaux les rigueurs de l'hiver, ils gagnaient alors les sables.

C'est avant les Zīrīdes que les souks de Baghai avaient été transférés dans le faubourg, mais, après l'invasion hilālienne, les incursions des Arabes avaient entraîné l'évacuation des faubourgs et les marchés ne se tinrent plus qu'à l'intérieur de la ville. La campagne, jadis parsemée de bourgades et de hameaux avait beaucoup souffert. Les Berbères des alentours qui cultivaient surtout le froment et l'orge « traitaient » avec les Arabes ; il faut entendre par là qu'ils leur payaient tribut. Cependant, c'était leurs šayḫs qui levaient les impôts (ma'āwin) et conduisaient leurs affaires[614].

Entre Baghai et Bellezma, al-Bakrī[615] mentionne Qāsās, ville ancienne sur une rivière à l'occident de laquelle s'élevait une haute montagne ; la route passait par le Madrasen. On retiendra ces indications fournies par Ibn Ḥawqal[616] : une route partant de Baghai passait par Bellezma, Niqāus et Tobna ; elle rejoignait celle allant de Maǧǧāna à Tīǧis et à Bône ; de Tīǧis on pouvait se rendre successivement à Constantine, Mila, Sétif et Msila ; le chemin le plus court pour se rendre au Maġrib était la route Sétif, Ḥā'iṭ Ḥamza, Ašīr.

Maǧǧāna

Près du Djebel Ouenza et à une forte journée de Marmāǧanna, la petite ville de Maǧǧāna[617] était célèbre pour les meules très dures que l'on extrayait des environs et exportait à Kairouan et dans tout le Maġrib, d'où son nom de Maǧǧānat al-Maṭāḥin. On l'appelait aussi Qal'a Busr du nom de son fondateur et conquérant de la région Busr b. Arṭā ou encore Maǧǧānat al-Ma'ādin à cause de ses nombreuses mines de fer, d'argent[618], de litharge, de plomb et

614. Idrīsī, 104/trad., 121.

615. Bakrī, 50/trad., 106-107 ; dp. De Slane, il existe aujourd'hui, deux localités de ce nom, l'une à sept lieues au sud-ouest de Tébéssa et l'autre à huit lieues est de Batna.

616. Ibn Ḥawqal, I, 85/trad., 217.

617. Ya'qūbī, 349/trad. Wiet, 211 ; Ibn Ḥawqal, I, 84/trad., 215 ; Bakrī, 145/trad., 278 ; Muqaddasī, 66-67 ; Idrīsī, 117-118/trad., 137-138 ; *Buldān*, VII, 386 ; *Istibṣār*, trad., 89 ; *Ḥafṣides*, I, 301-302 ; G. Marçais et E. Lévi-Provençal, *A.E.I.O.* III, 1937, 13-18.

618. Dp. Bakrī, 145, une de ces mines d'argent appartenait aux Lawāta et s'appelait al-Warīṭsī (?).

d'antimoine. Ceinturée d'un rempart de terre ou de briques, Maǧǧāna avait un ǧāmi', des souks et des bains. La forteresse en pierre possédait 360 citernes. C'était enfin un important nœud de communications[619].

La population de la ville était essentiellement d'origine arabe et les environs étaient tenus par des Lawāta. La campagne, fertile, bien irriguée et cultivée produisait des céréales et surtout du safran. Cette dernière culture régressa à la suite de l'invasion hilālienne. Les Arabes maîtres de tout le pays, entreposaient leurs provisions à Maǧǧāna.

A deux journées de Lorbeus et à une de Marmāǧanna, c'était Tāmidīt[620], entre l'oued Mellègue et Tifech, petite ville entourée de murailles de terre. La région produisait beaucoup de froment et d'orge.

Tifech (Tīfāš, antique Tipasa de Numidie)[621], avait des murailles de pierre et de chaux, une source d'eau courante et des vergers ; la campagne produisait de l'orge en abondance. A une journée de là et à l'ouest, l'étape suivante était Qaṣr al-Ifrīqī[622] ville importante mais non fortifiée, à flanc de coteau, au milieu de champs de blé et d'orge et de pâturages.

De Qaṣr al-Ifrīqī à Msila

De Qaṣr al-Ifrīqī partait une route traversant le haut plateau constantinois et dont une partie au moins s'appelait al-Ǧanāḥ

619. *Inscriptions arabes*, I, 159, note 4 : Maǧǧāna correspondrait au village tunisien de Majen à 25 kilomètres à l'est de Bou Kadra. MUQADDASĪ, 66-67 : de Maǧǧāna à Tébéssa, à Baghai, à Dūfāna, à 'Ayn al-'Aṣāfir, à Dār Mallūl, à Tobna, à Maqqara ou à Msila, il y a une étape, de même que ces localités sont distantes, les unes des autres, dans l'ordre de leur énumération, d'une étape ; dp. IBN ḤAWQAL, une route menait de Maǧǧāna à Tīǧis et de là à Meskiana ; elle se séparait de la route de Baghai avant le Mellègue.

620. IBN ḤAWQAL, I, 87, 88/trad., 224, 227 ; BAKRĪ, 53/trad., 114 ; IDRĪSĪ, 117-118/trad., 137 ; *Ḥafṣides*, I, 301-302.

621. BAKRĪ, 53/trad., 114 : on la surnommait Tīfaš al-Ẓālima (l'injuste) ; IDRĪSĪ, 120/trad., 140 ; *Buldān*, II, 442 ; *Ḥafṣides*, I, 300 ; le commentaire de la carte d'IBN ḤAWQAL, I, 64, signale, entre Tīfāš et Baghai, deux villes : Ubba et Qaṣr al-Zayt.

622. IBN ḤAWQAL, I, 87/trad., 224 ; BAKRĪ, 53/trad., 114 ; IDRĪSĪ, 120/trad., 140 ; *Buldān*, VII, 98. Ces géographes omettent l'antique Thubursicum Numidarum, à proximité des sources de la Medjerda et sur les ruines de laquelle s'élève actuellement le village de Khamissa. Dans l'ouvrage, *Iftitāḥ al- Da'wa*, rédigé en 346 par ABŪ ḤANĪFA AL-NU'MĀN, un lieutenant du missionnaire Abū 'Abd Allah suit cet itinéraire : Īkǧān (entre Sétif et Mila), Qaṣr al-Ifrīqī (entre Tīfāš et Tīǧis, Ṭabursūq, territoire des Miklata et des Banū 'Umar, Īkǧān ; S. M. STERN, *Arabica*, n° 3, 343.

al-Aḫḍar (l'aile verte). Elle passait par les localités suivantes[623] : Arkū[624] village entouré de sources, de jardins et de vergers, de champs de froment et d'orge très fertiles ; Tīǧis (antique Tigisis)[625] entourée d'une muraille de pierre et d'un faubourg qui s'étendait autour de la ville du sud-est au nord, avait des souks, un ǧāmi' et un hammam. Al-Bakrī y signale la présence de Berbères Nafza, Warǧarūsa, Banū Ūnammū, Kazannāya et Ḥamza des Zanāta. Madīnat al-Mahriyyīn[626] au milieu d'une vaste plaine peuplée de Kutāma et de Mazāta, et parsemée de nombreux villages ; Tāmasnat[627] ; Dakma (ou Dakkama)[628], village de Kutāma où se tenait un marché. De cette localité on pouvait se rendre à la Qal'a par Madīnat al-Ġadīr ou à Msila par la bourgade d'Awsaǧīt (ou Ūsaǧīt, sans doute Lecourbe, antique Equizeto)[629] où se trouvaient quelques boutiques appartenant à des Kutāma ; elle s'appuyait sur la pente inférieure du Ǧabal al-Qal'a et touchait, au nord, au pays des 'Aǧīsa.

Bellezma

Au milieu d'une vaste plaine bien cultivée et parsemée de bourgs, à deux journées de Bougie et de Constantine, Bellezma (Billizma)[630]

623. Ibn Ḥawqal, I, 87-88/trad., 225-227 ; Bakrī, 53-54/trad., 114-115 ; al-Muqaddasī, 6-7 ; Idrīsī, 120/trad., 140-141.

624. Citée par Ibn Ḥawqal et Idrīsī. Bakrī : de Qaṣr al-Ifrīqī on atteint Wādī l-Danānīr dont les bords sont fertiles, puis Tīǧis, etc. ; *Buldān*, I, 195. L'énigmatique Rakwā d'al-Muqqadasī, 6-7, citée entre Qaṣr al-Ifrīqī et Constantine pourrait bien être Arkū.

625. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 213-214, place Tīǧis dans la province ('amal) de Baghai et n'y signale que la présence des Nafza ; Ibn Ḥawqal, I, 87/trad., 225 ; Bakrī, 53-54, 63/trad., 114-116, 131-132 ; Muqaddasī, 6-7 ; Tīǧis est omise dans l'itinéraire donné par Idrīsī. Entre Tīǧis et al-Mahriyyīn, Bakrī, 53-54/trad., 114-115, cite Madīna Tūbūt sur la limite du pays des Kutāma et Tūbaslakī (?), petite ville sur le flanc de Anf al-Nasr (Nifenser des cartes) et Ibn Ḥawqal, trad. : Izdarān (?), village produisant du blé et de l'orge ; Ibn Ḥawqal, éd. Kramers, I, 87 : Namazdawān (?), sans faire allusion aux variantes des autres manuscrits signalés dans l'édition de De Goeje. Idrīsī place entre Arkū et al-Mahriyyīn : al-Baradawān, village autrefois considérable avec des cultures d'orge et de blé ; De Goeje (Idrīsī, trad., 140-141, note 3) comparant ces leçons avec le nom de la tribu berbère Yazdarān ou Yaṣdarīn (*Berbères*, I, 175, III, 186, 187, 291) a proposé de restituer : Izdarān.

626. Cette leçon, donnée par Ibn Ḥawqal, Muqaddasī et un *ms.* de Bakrī, paraît être la bonne. Dp. Idrīsī, elle avait eu jadis une enceinte (sūr), variante : un marché (sūq).

627. Dp. Ibn Ḥawqal et Muqaddasī ; Bakrī : Tāmasalt ou Tāmeslat ; Idrīsī : Tāmsīt.

628. Bakrī, 54/trad. 115 ; *Buldān*, IV, 66, cite Dakma.

629. Ibn Ḥawqal, Idrīsī et Ibn Ḥammād, 32/trad., 52-53.

630. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 214 ; Bakrī, 50/trad., 107-108 ; Ibn Ḥawqal, I, 93/trad., 242 ; Idrīsī, 99/trad., 116 ; *Ḥafṣides*, I, 292 ; *Sloria*, II, 70-81, note 4.

était une forteresse de pierre dotée d'un faubourg et d'un marché. Cette ancienne citadelle tamīmite qui avait résisté jadis à l'Aġlabide, se trouvait sous la coupe des Mazāta selon al-Bakrī. A l'orient on rencontrait Madīnat al-Lāwz[631] qui pourrait bien désigner Ngaous ou une localité voisine.

A une forte journée est de Tobna, au milieu de terres cultivées, Dār Mallūl, ancienne ville, jadis peuplée et commerçante, réduite à une station (manzil) où s'arrêtaient les voyageurs, avait un poste de douane (marṣad) qui remontait à l'époque de sa splendeur. Du haut de cette citadelle (ḥiṣn) les gens observaient, après l'invasion hilālienne, les mouvements des Arabes qui rôdaient dans la contrée[632].

L'Aurès

Le vaste massif de l'Aurès (Awrās, antique Aurasius)[633], berbère et abāḍite, était peuplé de Hawwāra et de Miknāsa[634].

Tout comme sous les Aġlabides cette région bien arrosée, peuplée et cultivée était farouchement indépendante. De tous les villages perchés qui étaient certainement aussi nombreux que de nos jours, on n'en connaît qu'un : Dūfāna[635], entre Dār Mallūl et Baghai.

Le Zāb

A la pointe sud-ouest de l'Aurès, commençait le Zāb oriental dont la principale ville Bādis (ou Bādīs, antique Badias)[636] était composée de deux forteresses ayant chacune un ǧāmi' et des souks.

631. Bakrī, 50/trad., 108, dont le texte est peut-être lacuneux.

632. Ibn Ḥawqal, I, 85/trad., 217-218 ; Muqaddasī, 4-7, 66-67 ; Idrīsī, 93/trad., 109.

633. Ibn Ḥawqal, I, 84-85/trad., 217 ; Bakrī, 144/trad., 276-277 ; Idrīsī, 93-94/trad., 109-110 ; *Istibṣār*, trad., 92, note 4 ; *Buldān*, I, 370 ; *Aġlabides*, 46-47 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 139, note 1 ; *Ḥafṣides*, I, 295-296, *passim*.

634. *Itti'āẓ*, 134 : au début du règne du Fāṭimide al-Mu'izz, l'Aurès était occupé par les Banū Kamlān, les Malīla et des groupes de Hawwāra.

635. Entre Dār Mallūl et Baghai, à une étape de ces deux localités, Ibn Ḥawqal, I, 85/trad., 217-218, situe dans l'Aurès, le village de Dūfāna habité par des Luhān (?) (ou Walhān) qui, avec d'autres Berbères, « leurs cousins », possédaient tout le pays environnant.

636. Bakrī, 74/trad., 152-153 ; Idrīsī, 94/trad., 110 ; Muqaddasī, 8-9 ; *Buldān*, II, 29 ; *Ḥafṣides*, I, 297, Tannūma n'est pas attestée sous les Zīrīdes (v. : *Ḥafṣides*, I, 297), mais v. *infra :* note 648 sur l'identification graphiquement possible Ǧamūna (dp. Bakrī) = Tannūma.

Les champs des alentours, bien arrosés et cultivés, étaient semés d'orge deux fois l'an. La place était encore très peuplée au temps d'al-Idrīsī, mais les Hilāliens, maîtres de la campagne ne laissaient sortir aucun habitant qui ne soit sous la protection — lucrative — d'un des leurs.

Le Zāb central ou canton de Biskra comprenait un grand nombre de villes. La plus grande, Biskra (Biskara ou Biskira, antique Vescera)[637] était la métropole. Bâtie sur une hauteur, ceinte d'une muraille et d'un fossé, cette imposante place forte était dotée d'un gāmi', de nombreuses mosquées et de bains publics, et entourée de faubourgs. Elle avait comme portes : Bāb al-Maqbara (Porte du cimetière), Bāb al-Ḥammām (Porte du bain) et une troisième dont al-Bakrī ne fournit pas le nom. A l'intérieur de l'enceinte, étaient creusés plusieurs puits d'eau douce, l'un d'eux situé dans le ǧāmi', ne tarissait jamais. Dans la ville, un jardin recevait l'eau d'une dérivation de la rivière. A quelques lieues au nord-ouest, s'élevait le Ǧabal al-Milḥ, colline d'où l'on extrayait des blocs de sel[638]. La cité était entourée d'un bocage s'étendant sur six milles, complanté de palmiers, d'oliviers et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Surnommée Biskrat al-Naḫīl (Biskra des palmes), elle était célèbre pour la qualité proverbiale de ses dattes[639]

La population était d'origine autochtone[640]. Dans les environs, résidaient des tribus berbères : Sadrāta, Banū Maġrāwa relevant de la famille des Banū Ḫazar et Banū Īzmartīn (pl. Izmerten). Biskra était un important foyer d'études religieuses ; ses habitants étaient de rite médinois, c'est-à-dire, mālikite.

Au sud-est de Biskra, Tehouda (Tahūda ou Tahūḍa)[641] appelée Madīnat al-Siḥr (ville de la magie), était une ville très peuplée,

637. Ibn Ḥawqal, I, 88/trad., 227 ; Bakrī, 52/trad., 111-112 ; Muqaddasī, 8-9, 26-27 ; Idrīsī, 94/trad., 110 ; *Buldān*, II, 182 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 90, note 1 ; *Ḥafṣides*, I, 296 ; *E.I.*, I, 750 (G. Yver) ; *Aġlabides*, 56. Le Fāṭimide al-Manṣūr, lancé à la poursuite d'Abū Yazīd, se rend de Tobna à Biskra en passant par Qasṭīlliya qui correspond à l'antique Mesarfelta ; S. M. Stern, *Arabica*, n° 3, 345.

638. Al-Bakrī ajoute que 'Ubayd Allah et ses descendants utilisaient ce sel dans leur alimentation.

639. Al-Bakrī énumère les variétés suivantes . celle que les Biskriens appellent al-kasabbā qui est le ṣayḥānī, la meilleure et de qualité proverbiale, celle dite liyārī (variante : kabārī) blanche et lisse ; 'Ubayd Allah ordonnait à ses gouverneurs d'en interdire totalement la vente et de lui envoyer toute la récolte ; et d'autres encore trop nombreuses pour être toutes énumérées, ajoute le géographe. Beaussier, 864 ; Lane, II, 1752 ; Dozy, *Suppl.*, II, 561, 463. *Infra*, p. 629.

640. Dp. Bakrī : muwalladūn ; probablement des latino-berbères.

641. Bakrī, 72-74/trad., 148-149 ; Muqaddasī, 8-9 ; *Buldān*, II, 438 ; *Aġlabides*, 56 ; *Ḥafṣides*, I, 296-297.

construite en pierre et entourée d'un faubourg entièrement protégé par un fossé que l'on remplissait d'eau en temps de guerre grâce à une rivière descendant de l'Aurès. Elle possédait un beau ǧāmi', de nombreuses mosquées, des souks et des fondouks. Dans les environs, où l'on comptait plus de vingt bourgades, ce n'étaient que champs cultivés, palmeraies et vergers assurant d'abondantes récoltes de toutes sortes de fruits et de grains. Tehouda était habitée par des Arabes dont certains étaient quraysites. Ils avaient pour ennemis des abāḍites Hawwāra et Miknāsa établis au nord de la ville. Al-Bakrī enseigne que, contrairement à leurs voisins de Biskra, ils étaient iraqois, c'est-à-dire ḥanafites. C'est à Tehouda que s'élevait le tombeau de Sīdī 'Uqba auquel al-Mu'izz b. Bādīs aurait apporté certains embellissements[642]. Malšūn se trouvait dans les parages[643].

La principale localité du Zāb occidental était Tolga (Ṭawlaqa)[644], composée de trois villes entourées chacune d'une muraille de ṭūb et d'un fossé ; l'une habitée par des autochtones de sang mêlé (muwalladūn), l'autre par des Arabes yéménites et la troisième par des Arabes qaysites. Les environs étaient garnis de nombreux jardins complantés d'oliviers, de vignes, de dattiers et d'arbres fruitiers.

Au sud-ouest de Tolga, on rencontrait l'oasis de Benthious (Banṭiyūs)[645] où voisinaient trois villes ayant chacune son ǧāmi' et sa muraille entourée d'un fossé ; l'une était habitée par les Banū Ǧurf, d'origine persane, l'autre par des autochtones de sang mêlé, les uns et les autres sunnites, et la troisième par des Berbères wāṣilites abāḍites. Elles étaient arrosées par le même cours d'eau situé à l'ouest et venant du nord. A l'occident, le « Sahara » de Banṭiyūs était arrosé par un tiers de l'oued en question. La récolte pouvait y être évaluée à peine les semailles terminées, sans le moindre risque

642. Bakrī, 74/trad., 149. Rappelons que l'embellissement de ce sanctuaire, notamment une belle porte sculptée, réplique des boiseries de Kairouan, est attribuable à al-Mu'izz b. Bādīs ; G. Marçais, *A.I.E.O.*, IV, 1936-1940, I, seq. ; *idem*, *Architecture*, 71. L'actuel Sīdi Okba se trouve à quelques kilomètres au sud de Tehouda.

643. Abū l-'Arab, 98/trad., 172-173 ; Bakrī, 52/trad., 112 ; *Buldān*, VIII, 149 ; *Istibṣār*, trad., 109.

644. Bakrī, 52, 72/trad., 112-113, 148-149 ; Muqaddasī, 8-9 ; *Buldān*, VI, 72 ; *Aġlabides*, 56-57 ; *Ḥafṣides*, I, 296. Les textes d'Ibn Ḥawqal, I, 95/trad., 246, et d'al-Idrīsī, 106/trad., 124, présentent diverses leçons qui semblent bien être des graphies altérées de Ṭawlaqa. De toute façon, on ne saurait suivre Idrīsī qui situe la ville de Lawḥaqa à la fois entre le Ǧabal Nafūsa et la ville de Nafzāwa, et à l'ouest de Biskra et de Bādis.

645. Bakrī, 52, 72/trad., 112-113, 147-148 ; Muqaddasī, 4-5, 8-9 ; *Aġlabides*, 57 ; *Ḥafṣides*, I, 290.

d'erreur. Dans ces parages, palmiers et oliviers abondaient et les bourgades étaient nombreuses. Un peu plus à l'est, l'oasis de Mlili (Malīlī, antique Gemellae)[646] est attestée. A l'ouest de Banṭiyūs, al-Bakrī[647] signale, au milieu de dattiers et d'arbres fruitiers, Sāqyat Ibn Ḫazar appelée aussi Izammarīn où subsistait un qaṣr en ruines. Encore plus à l'ouest, commençait une étendue désertique longue de trois ou quatre étapes et hantée par les Maġrāwa.

Parmi les villes du territoire de Biskra, al-Bakrī cite Ǧamūna et al-Muqaddasī, Ǧamīla ; il s'agit peut-être de la même ville dont le nom exact et le site restent à fixer[648]. En outre, al-Idrīsī[649] rattache à la même province une énigmatique Qal'a (ou Ḥiṣn) Bišr, place très forte entourée de cultures tombées au pouvoir des Arabes de l'invasion hilālienne.

Le Hodna

A l'extrémité nord-est du Hodna, Ngaous (Niqāus, antique Nicivibus)[650], était une grande ville à remparts de pierre dont le territoire bien arrosé produisait en abondance : amandes, noix, raisin, coton et céréales. Le pays était aux mains des Miknāsa[651], tribu (baṭn) zanātienne, entourée de Awraba.

Au sud-est du Hodna, entre le Chott el-Hodna et les monts de Batna, Tobna (Ṭubna, antique Thubanae)[652] est considérée par

646. Bakrī, 52/trad., 112-113 ; *Ḥafṣides*, I, 296. A une distance double vers le sud-ouest Doucen (al-Dawsan) d'origine antique et attestée pour la période ḥafṣide, existait sans doute à celle dont nous traitons.

647. Bakrī, 72/trad., 147-148.

648. Bakrī, 52/trad., 112-113 : parmi les villes de Biskra il y a Madīna Ǧamūna, Madīna Ṭawlaqa, Madīna Malīlā *(sic)* et Madīna Banṭiyūs... une des bourgades de Biskra s'appelle Malšūn... : Muqaddasī, 8-9 : Le Zāb dont la capitale est Msila possède les villes suivantes : Maqqara, Tobna, Biskra, Bādis, Tahūḍa, Ṭawlaqā, Ǧamīla, Banṭiyūs, Adna, Ašīr. Ǧamūna d'al-Bakrī est peut-être Tannūma du Zāb oriental attestée sous les Ḥafṣides ; *Ḥafṣides*, I, 297.

649. Idrīsī, 91, 96, 99-100/trad., 106, 113, 116, fournit les distances : à 2 journées de Constantine et à 4 ou 5 de Bougie. Ne pas confondre avec Qal'a Busr (= Maǧǧāna).

650. A 14 lieues Est de Msila et à 4 lieues Nord-Est de Tobna ; Ya'qūbī, 35/trad., Wiet, 214 ; Bakrī, 50/trad., 108 ; Ibn Ḥawqal, I, 93/trad., 241 ; Muqaddasī, 26-27 ; Idrīsī, 94/trad., 110 ; *Istibṣār*, trad., 108, parle de l'exportation à la Qal'a de noix de Ngaous ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 55, note 2 ; *Ḥafṣides*, I, 292 ; *Inscriptions arabes*, I, 277, note 3.

651. Dp. Ya'qūbī, 351 . Maknāna (?).

652. Ya'qūbī, 350/trad. Wiet, 213-214 ; Ibn Ḥawqal, I, 85/trad., 218-219 ; Muqaddasī, 6-7, 8-9, 66-67 ; Bakrī, 51, 144/trad., 109, 276 ; Idrīsī, 93/trad., 109 ; *Buldān*, VI, 28, 339 (sub Faǧǧ Zaydān) ; *Ḥafṣides*, I, 292 ; *E.I.*, IV, 847 (G. Yver). Les ruines de Tobna se trouvent à 4 kilomètres Sud de Barika.

al-Ya'qūbī comme la principale ville et capitale du Zāb, et par al-Bakrī comme la plus importante qu'on pût rencontrer de Kairouan à Siğilmāssa. Elle s'était donc relevée de la décadence, passagère et attestée par Ibn Ḥawqal, où l'avaient plongée des luttes intestines probablement entre deux factions, l'une arabe et l'autre berbère appartenant aux Barqağāna[653]. Quand les habitants d'origine arabe et les autochtones en venaient aux mains, les premiers appelaient à la rescousse les Arabes des villes de Tehouda et de Sétif, tandis que les autres faisaient appel aux gens de Biskra et des cantons voisins.

L'invasion hilālienne ne semble pas avoir compromis la prospérité depuis longtemps retrouvée de la capitale du Zāb qu'al-Idrīsī qualifie de belle. Contigu au côté méridional de l'enceinte de la ville en briques crues (ṭūb), s'élevait l'énorme qaṣr de pierres ; couronné d'un grand nombre de chambres voûtées (āzāğ), il servait de résidence aux gouverneurs ('ummāl) et se fermait par une porte de fer. Il comprenait un ğāmi' et un grand réservoir alimenté par la rivière de Tobna et servant à arroser les jardins de la ville. Entre Bāb Ḥāqān, monumentale et en pierres, et Bāb al-Fatḥ (Porte de la victoire), située à l'occident, s'étendait un simāṭ (grand rue bordée de boutiques) qui traversait toute la ville, probablement d'est en ouest. Bāb Tahūḍa[654], monumentale elle aussi s'ouvrait au midi. Les vantaux de ces trois portes et d'une autre appelée al-Bāb al-Ğādīd, étaient en fer. Une cinquième, au nord de la ville, face au pays des Kutāma, s'appelait Bāb Kutāma, probablement pour cette raison.

Le faubourg, du moins le principal, car al-Bakrī dit d'abord que Tobna en avait plusieurs, recouvrait, dans la plaine, en face de Bāb al-Fatḥ, donc à l'ouest, une superficie égale aux deux tiers de la cité proprement dite. Il était muni d'un rempart dû au fondateur de Tobna, 'Umar b. Ḥafṣ al-Muhallabī, et auquel touchaient quelques jardins. Le cimetière se trouvait de l'autre côté de la ville, à l'orient, à proximité de l'étang de Farġān dont les eaux traversaient

653. Bakrī, 144, signale tout autour de Tobna la présence des Banū Zanrāğ et du côté du Nahr al-Ġāba (Oued Barika ?), sur trois étapes, d'Arabes, de Hawwāra, Miknāsa, Kabīna et Warqla ; à en croire cet auteur, à l'issue de ces massacres, la population était tombée dans la misère et s'était dispersée alentour. *Idem*, 50/trad., 108-109, dit que Tobna était habitée par des Arabes et des non-Arabes ('aǧam) qui se faisaient la guerre et que les Banū Zaqrāḥ (autre leçon de la tribu berbère précitée) occupaient les environs de la ville. Ibn Ḥawqal, I, 85-86/trad., 219-220 et Idrīsī, 86/trad., 99 signalent la présence des Banū Zandāğ dans la région de Msila.

654. Tahūda (Tehouda, Thouda, antique Thabudeos) au Sud-Est de Biskra.

le muṣallā. Le Faǧǧ Zaydān (défilé de Zaydān) dominait la ville dont les rues étaient traversées par des ruisseaux d'eau potable.

La région, bien irriguée, devait l'essentiel de sa fertilité aux crues fertilisantes de sa rivière, le Bayṭām[655]. Elle produisait en abondance : froment, orge, coton, lin, graines, dattes et autres fruits. L'élevage n'était pas moins florissant (bovidés, moutons, chevaux, mulets). Important centre de communications[656] entre le Zāb, le Hodna, l'Aurès et le Bellezma, Tobna était encore au début du x^e siècle, une importante place commerçante et industrielle.

Entre Tobna et Msila, à une journée de chacune de ces deux villes, venait Magra ou Maggara (Maqra ou Maqqara, act. Bordj Magra, antique Macri)[657], sur la rivière du même nom où Ibn Ḥawqal signale la présence d'un poste de garde (marṣad). Bien arrosée, la région produisait beaucoup de lin, des grains et des fruits. De Magra, une route menait à la Qal'a.

Au nord-ouest de la dépression du Hodna, se dressait la grande ville de Msila (al-Masīla)[658] sur l'oued Sahr (actuellement Oued

655. Bakrī, 51/trad., 110, rapporte que les crues du Nahr Bayṭām recouvraient tous les jardins et les terrains de Tobna dont les habitants disaient en manière de proverbe : « Bayṭām bayt al-ṭa'ām » (le Bayṭām est un magasin à grains, traduction que ne rend pas le jeu de mots).

656. Idrīsī, 93-94/trad., 109-110, donne les précisions suivantes : de Tobna à Maggara, une journée, à Msila, 2 journées, à Baghai, 4, à Bougie, 6 et, toujours de Tobna, à Dār Mallūl, une forte journée, à Ngaous, 2 journées. Dp. Ibn Ḥawqal, I, 88/trad., 227, l'une des trois routes reliant Msila et l'Ifrīqiya, passait par Maqqara, Tobna, Biskra, Tahouda, Bādis, Tamallī (et non Tamidīt), Madāla, Nefta, Qasṭīliya, Gafsa.

657. A une vingtaine de kilomètres au Sud-Est de Msila ; Ibn Ḥawqal, I, 85/trad., 219 ; Bakrī, 51/trad., 110 ; Muqaddasī, 6-7, 8-9, 66-67 ; Idrīsī, 93/trad., 109 ; Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 215 ; *Buldān*, VII, 125 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 55, note 1 ; *Ḥafṣides*, I, 291-292. L'ouvrage d'al-Ya'qūbī, dans un passage défectueux, donne les renseignements suivants valables pour la période aġlabide : la ville de Maqqara était habitée par des Banū Ḍabba et des 'Aǧam (non-arabes) ; aux alentours, on trouvait des Berbères : Banū Zandāǧ, Kurayza et Sādīna. Elle avait un grand nombre de citadelles (ḥuṣūn) ; de Maqqara on se rendait aux citadelles suivantes : Barǧalus, Ṭalma, Ǧayzūr occupée par des Banū Tamīm de la fraction des Banū Sa'd, appelés Banū l-Ṣamṣāma, puis à la ville de Aġa sur une montagne, habitée par des Hawwāra appelés Banū Sam-'ām, des Banū Warǧīl et d'autres.

658. Ibn Ḥawqal, I, 85-86/trad., 219-220 ; Bakrī, 59/trad., 123-125 ; Idrīsī, 85-86/trad., 99 ; *Istibṣār*, trad., 107-108 ; Muqaddasī, 4-5, 8-9, 28-29, 66-67 ; *Buldān*, VIII, 58-59 ; *Ilti'āẓ*, 105 ; Fournel, II, 147, note 3, 148 ; A. Bel, *Benou Ghanya*, 55, note 1 ; Ḥasan Ibrāhīm Ḥasan et Ṭāha Aḥmad Šaraf, *'Ubayd Allah al-Mahdī*, 208, 209 ; *Ḥafṣides*, I, 290-291 ; Bakrī signale au sud-est de Msila : al-Qibāb (voûte antique) à proximité d'une ville antique appelée Bašīlqa (sans doute le Zabi de l'itinéraire d'Antonin) ; M. Canard, *Une famille de partisans...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 35 et note 18, 42-43.

Ksob). Depuis sa fondation sous le Mahdī 'Ubayd Allah en 313 ou 315 H/925-927 qui l'avait appelée al-Muḥammadiyya, du nom de son fils Abū l-Qāsim Muḥammad b. al-Madhī, et en avait confié le commandement à 'Alī b. Ḥamdūn b. al-Andalusī, Msila ne cessa d'être la capitale du Zāb et l'une des plus importantes places fortes du Maġrib central bien que par la suite, l'essor de la Qal'a située à douze milles de là lui ait quelque peu enlevé de son importance militaire. Les Banū Ḥamdūn y édifièrent de somptueux palais que nous ne connaissons qu'à travers les poésies de leur chantre Ibn Hāni' lequel a insisté sur la « baġdādisation » du Zāb qu'il compare à l'Iraq. Elle était ceinturée de deux murailles de ṭūb entre lesquelles un canal d'eau vive faisant le tour de la place servait à la fois à sa protection et à l'irrigation des environs au moyen de vannes. Elle était commerçante et très peuplée encore après l'invasion hilālienne, elle avait des souks et des hammams. On y pêchait quantité de petits poissons à raies rouges, orgueil des habitants, qui en vendaient à la Qal'a.

Les jardins et les champs environnants produisaient du froment, de l'orge, des fruits et des légumes, des coings à queue originaires de Ténès qui étaient exportés à Kairouan, et du coton de qualité. D'excellents pâturages favorisaient un important élevage de bestiaux et de bêtes de somme, notamment des chevaux.

Lors de la fondation de Msila, le Fāṭimide avait transféré dans la plaine de Kairouan les Banū Kamlān de la région, comme s'il avait prévu leur participation à la révolte du ḫārīğite Abū Yazīd. Ibn Ḥawqal dit que les environs de Msila étaient occupés par les Banū Birzāl, Banū Zandāğ, Hawwāra et Mazāta. D'après al-Bakrī, la montagne voisine était habitée par les 'Aǧīsa, Hawwāra et Banū Birzāl, anciens possesseurs du territoire de Msila. Les Berbères de ces parages se composaient, selon al-Idrīsī des Banū Birzāl, Zandāğ, Hawwāra, Ṣadrāta et Mazāta.

Les Zanāta de la tribu des Banū Birzāl (ou Burzāl) installés dans les territoires de Msila, du Zāb inférieur, de Sétif, Tobna et Mila, avaient été les alliés de 'Alī b. Ḥamdūn. Mais, après la mort de Zīrī et le départ de Ğa'far b. 'Alī pour l'Espagne, ils furent de plus en plus talonnés par les Ṣanhāğa ; menacés dans leur existence, beaucoup d'entre eux émigrèrent en Espagne[659].

A une étape de Msila et à deux de Tobna, Adna, détruite en 324 H/935-936, déserte selon al-Bakrī, retrouva peut-être une cer-

659. *Bayān*, III, 267-268 ; E. Lévi-Provençal, *Mémoires de 'Abd Allah*, trad., 309, note 26.

taine animation puisqu'al-Muqaddasī croit devoir la citer parmi les villes du Zāb[660].

A la veille de l'avènement de Buluggīn, la grande tribu ṣanhāǧienne des Talkāta (ou Tulukkāta ou Watlakkāta) dont l'habitat initial paraît avoir été le nord-ouest du département d'Alger, avait réalisé vers le nord-est, jusqu'à la Grande Kabylie, et surtout vers le sud-est en direction du Hodna, une expansion considérable en plein cœur du Maġrib central. L'énumération des principales villes de ce territoire permet d'en déduire les limites approximatives : Miliana, Médéa et Alger au nord, Bouira (= Ḥamza) au nord-est, Msila au sud-est et Ašīr au centre. Il est permis de supposer qu'il s'étendait au nord à peu près de Cherchel à Port aux Poules, du Chélif à la Grande Kabylie ; et au sud, du Chélif à la chaîne des Bibans, monts et plaine du Hodna. Il avait pour bastion central le massif du Titteri, site de sa capitale Ašīr ; au nord-est, il paraît avoir été plus ou moins flanqué par la Petite Kabylie ou Pays des Kutāma.

Mazāta, Hawwāra, Nafza et autres Berbères habitant dans des maisons construites de broussailles, c'est-à-dire des semi-sédentaires, furent durement éprouvés par Buluggīn[661]. Quant aux Zanāta de la tribu des Banū Maġrāwa, ils venaient d'être délogés du Maġrib central et repoussés, ainsi que les Banū Ifran, loin vers l'ouest, par les Ṣanhāǧa. Toutefois, Buluggīn permit aux Banū Wamannū et Banū Ilūmī de demeurer dans leurs contrées. Ils devinrent les auxiliaires des Ṣanhāǧa et profitèrent de la perte d'influence de ces derniers au Maġrib central pour y étendre leur domination. Les Wamannū servirent les Ḥammādides et après 470 H/1077-1078, Wamannū et Ilūmī secondèrent les Almoravides contre al-Manṣūr b. al-Nāṣir[662].

Les Hilāliens s'emparèrent des plaines et refoulèrent les Zanāta dans les régions montagneuses du Zāb et du Tell.

660. BAKRĪ, 144/trad., 320-321 ; FOURNEL, II, 195 ; *Bayān*, I, 214/trad., I, 311, où il faut remplacer comme l'a suggéré FAGNAN : al-Masīla par Adna ; MUQADDASĪ, 8-9. Dp. YA'QŪBĪ, 351-352/trad. WIET, 215, la ville de Arba, à l'extrémité occidentale du Zāb, marquait la limite de l'état aġlabide ; à l'ouest du Zāb, on rencontrait les Banū Birzāl, fraction des Banū Dammar qui étaient des Zanāta hérétiques. *Bayān*, I, 156/trad., I, 214, mentionne en 297 H/909, la ville de Arbā. *Buldān*, I, 176 : on dit qu'Araba, la plus grande ville du Zāb était environnée de 360 bourgades. Il s'agit probablement de Adna (identification graphiquement très plausible) ; *Aġlabides*, 57.

661. *Berbères*, II, 8-9.

662. *Berbères*, III, 294 ; sur les Zanāta, v. : A. BEL, *Benou Ghanya*, 146, note 1 ; *supra :* p. 279-281.

Ašīr[663]

Tous les auteurs[664] affirment que c'est en 324 H/935-936 que Zīrī fonda, dans le massif du Titteri, en un site doté de sources et dans les parages duquel était située, semble-t-il, sa résidence antérieure devenue trop exiguë[665], une ville appelée Ašīr.

Al-Bakrī, vraisemblablement d'après Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq, fournit ces renseignements : Ašīr, inexpugnable, n'était vulnérable que par un endroit que dix hommes pouvaient interdire à une armée entière ; en dehors de ce passage situé dans la partie est de la ville et débouchant sur 'Ayn Mas'ūd[666], ce n'était que rochers défiant toute escalade ; à l'intérieur de la place jaillissaient deux sources, abondantes et profondes : 'Ayn Sulaymān et 'Ayn Tālān-tīraġ ; l'enceinte fortifiée fut construite par Buluggīn en 367 H/977-978[667], ruinée après 440 H/1048-1049 par Yūsuf b. Ḥammād qui gouvernait le Maġrib au nom de son frère le souverain ḥammādide al-Qā'id[668], elle se repeupla après 455 H/1063[669]. Au XII^e siècle, al-Idrīsī atteste qu'elle jouait encore un grand rôle au milieu d'un pays fertile. Un important marché s'y tenait à jour fixe.

Au début du V^e siècle de l'Hégire/vers 1120, les Ṯa'āliba (branche des Ma'qil) occupaient la région s'étendant du Titteri à Médéa[670].

Rappelons enfin que les Tlemcéniens déportés à Ašīr par Buluggīn

663. IBN ḤAWQAL, I, 90/trad., 235-236 ; MUQADDASĪ, 4-5, 66-67 ; BAKRĪ, 60/trad., 126-127 ; IDRĪSĪ, 85/trad., 99 ; *Buldān*, I, 264-265 ; *Istibṣār*, trad., 105-106 ; *Berbères*, II, appendice n° I, 489-492 ; *E.I.*, I, 489-490 (M. BEN CHENEB) ; selon M. CANARD, *Hespéris* 1953, 319, quand le Mahdī passa près de la montagne des Ṣanhāǧa où plus tard fut construite Ašīr, « on lui dit que c'était la montagne des Ṣanhāǧa » et il nous dit . « Dans cette montagne, nous avons un trésor ! » (dp. la *Sīra Ǧa'far*) ; v. aussi . *ibidem* 319, note 2 (références sur Ašīr). Ch. ANDRÉ-JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, II, 2^e éd. revue par R. LE TOURNEAU, 66-68 ; G. MARÇAIS, *Recherches d'Archéologie musulmane, Achir, R.A.* 1922, 21-32 ; *idem, Architecture*, 66, 74, 89 et *addenda* à p. 78 ; *Espagne musulmane*, II, 101 ; FOURNEL, II, 208-210 ; *E.I.*², I, 720-1 (G. MARÇAIS).

664. Ils utilisent probablement Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq à travers al-Bakrī.

665. G. MARÇAIS, *Architecture*, 89, pense que la forteresse ṣanhāǧienne qui précéda Ašīr s'élevait sur un piton voisin appelé de nos jours Manzah bint al-Ṣulṭān ; v. *supra :* p. 14-15.

666. Vraisemblablement il s'agit d'une source ; à rapprocher de l'actuel Sidi Messaoud au Nord-Est de Ain Bouçif.

667. Ou en 369 H, compte tenu de la critique verbale (confusion toujours possible entre 7 et 9 donnés en toutes lettres).

668. *Berbères*, II, 46 ; *supra :* p. 242.

669. Et non pas « 15 ans plus tard » ; v. : BAKRĪ, trad., 127.

670. *'Ibar*, VI, 64 ; *Berbères*, II, 92, 123, 253.

(fin 362-début 363 H/973) avaient construit[671] une ville qu'ils auraient même appelée Tlemcen.

Les fouilles récentes de L. Golvin[672] ont révélé sur le site de l'actuel Yašīr un très beau palais ṣanhāǧien (de Zīrī ?) un peu à l'est de ce qui fut un centre urbain (Ašīr de Zīrī ?), et, plus au sud, au lieu-dit Benia, les vestiges d'une importante cité (Ašīr de Buluggīn ? ou Tlemcen ?) qui paraît bien correspondre à l'Ašīr décrite par les sources.

Al-Bakrī mentionne à trente milles d'Ašīr la ville de Tāmaġalt construite sur le flanc d'une montagne située à l'orée du désert[673].

Rappelons que quelque temps après avoir reçu des Fāṭimides le gouvernement de Tiaret (349 H/960-961), Zīrī autorisa son fils à fonder, ou plus exactement à restaurer, trois villes formant un triangle : Alger, Médéa et Miliana[674].

Un certain nombre de routes irradiaient d'Ašīr vers le nord. L'une aboutissait à Port aux Poules (Marsā l-Daǧāǧ), l'autre à Alger et une troisième à Miliana d'où l'on pouvait gagner Ténès.

L'itinéraire d'Ašīr à Marsā l-Daǧāǧ[675] passait par la bourgade de Ša'ba, puis un défilé (celui d'Aumale) au-delà duquel s'étendait une vaste plaine où l'on ramassait de la racine de pyrèthre, drogue qui était exportée au loin ; Ḥamza (actuelle Bouira)[676] du nom du 'Alide qui la fonda paraît être identique à Sūq Ḥamza (ou Ḥā'iṭ Ḥamza) sur laquelle on donne les précisions suivantes[677] : le même

671. S'agit-il d'une nouvelle ville située « auprès d'Ašīr » ou d'un nouvel ensemble urbain « à l'intérieur » de la cité ? L'expression 'inda-hā, employée par Kāmil et Nuwayrī, trop vague, ne permet pas de trancher, d'autant plus que les fortifications n'existaient probablement pas encore, à moins d'admettre que leur édification par Buluggīn en 367 H (ou 369 H ?) n'ait été qu'une réfection ou un agrandissement.

672. L. Golvin, *Le Maġrib central*, 54-61, 180-182, 219-220, 222, 225, 226. V. aussi : *E.I.*², I, 720-721 (G. Marçais).

673. Bakrī, 66/trad., 136.

674. *Berbères*, II, 6 ; Fournel, II, 205-207, note 5 ; v. *supra* : p. 28.

675. Bakrī, 64-65/trad., 134-135, itinéraire reproduit par *Buldān*, III, 338, sub Ḥamza.

676. Bakrī, 65/trad., 135.

677. Bakrī, 65/trad., 135, dans l'itinéraire de Msila à Marsā l-Daǧāǧ ; Muqaddasī, 4-5, 20-21 ; Ibn Ḥammād, 29/trad., 48, note du traducteur : auj. Bordj Ḥamza, entre les Bibans et Aumale. C'est probablement en se fondant sur le fait que Bakrī après avoir mentionné Ḥamza (dans l'itinéraire d'Ašīr à Marsā l-Daǧāǧ) parle de Sūq Ḥamza (dans celui de Kairouan à Msila à Marsā l-Daǧāǧ) que Yāqūt, *Buldān*, III, 338, à la suite du premier passage de Bakrī, paraît résumer le second en ces termes « Sūq Ḥamza est une autre localité du Maġrib. C'est une ville dotée d'une muraille et séjour des Ṣanhāǧa, attribuée elle aussi à Ḥamza b. Ḥasan b. Sulaymān, et plus proche (?) que la première. » Dans la biographie d'Ibn Qaraqūl (m. 569 H), Ibn Ḫallikān, I, 16-17, dit que l'ethnique al-Ḥamzī vient de Ḥamzat Ašīr, petite localité entre Bougie et la Qal'a des Banū Ḥammād, d'après ce que lui ont rapporté des gens de ces pays. Ġubrīnī, 128 : une bourgade appelée Ḥamza dépend de la Qal'a Banī Ḥammād.

'Alide y séjourna ; elle était située dans une plaine, construite en pisé, entourée d'une muraille et d'un fossé, et appartenait aux Ṣanhāğa.

De Ḥamza on se rendait à Balyās[678], sur une grande montagne, et de là à Marsā l-Dağāğ, et plus à l'est Madīna Banī Ğannād.

Al-Bakrī[679] décrit ainsi l'itinéraire de Kairouan à Marsā l-Dağāğ : on se rend à Msila puis à la source d'Awzaqūr, douce et froide, ombragée d'un arbre énorme et située à l'extrême limite du pays des Ṣanhāğa, puis à Sūq Māksan, ville ṣanhāgienne sur le Chélif, munie d'une enceinte, (Madīna) Banī Ğannād, petite ville sur une montagne à un mille de la mer et enfin Marsā l-Dağāğ (Port aux Poules).

Sur la route d'Ašīr à Alger[680], la première ville que mentionne al-Bakrī est Médéa (al-Madya, antique Lambdia) qui portait le nom d'une fraction ṣanhāğienne[681]. Venait ensuite la ville de Qazrūna (ou Aqazrūna)[682], à situer semble-t-il dans les environs de Blida ; le long de la rivière qui y passait, il y avait des moulins et des jardins. La plaine de la Mitidja (Mattīğa), nom qui aurait aussi désigné Qazrūna, couverte de cultures et de pâturages, produisait en quantité du lin qui était exporté. La dernière étape avant Alger était Iġzar qui pourrait correspondre à Boufarik.

L'itinéraire d'Ašīr à Miliana[683] était jalonné par : Raṭl Māzūġa[684], joli village bien pourvu d'eau et entouré de cultures qui paraît être le Sūq Hawwāra mentionné par al-Bakrī ; Rīġa[685], village où se tenait un marché hebdomadaire et situé au milieu de jardins et de vergers, et enfin à une journée de Miliana et à trois d'Ašīr, Sūq Karrān[686], place forte très ancienne située sur le Chélif et entourée

678. Bakrī, 65/trad., 135 ; note du traducteur : le teniat el Begass de la carte des environs d'Alger 1851.

679. Bakrī, 65/trad., 135.

680. Bakrī, 65-66/trad., 136, texte reproduit par *Buldān*, VII, 382, sub Mattīğa.

681. Ce dernier renseignement dp. *'Ibar*, VI, 174.

682. Bakrī, 65, 76/trad., 136, 154, 155 ; Muqaddasī, 4-5, 20-21 ; *Buldān*, VII, 382. Une note du traducteur de Bakrī signale l'existence d'une ferme appelée Qazrūna à 2300 mètres de Blida, sur l'oued Yoçor.

683. Bakrī, 60-61/trad., 127 ; Ibn Ḥawqal, I, 90/trad., 232-235 ; Idrīsī, 85/trad., 98-99.

684. Ibn Ḥawqal, I, 90 ; Idrīsī, 85/trad., 98 : Māwarġa ; omise par Bakrī qui, à la place cite Sūq Hawwāra.

685. Dp. Ibn Ḥawqal et Idrīsī seulement ; sans doute l'actuelle Ḥammām Righa, antique Aquae Callidae.

686. Dp. Ibn Ḥawqal, I, 90 et *Buldān*, VII, 228 ; Bakrī Sūq Karrām, trad. : Souk Keram. Il s'agit peut-être de l'antique Sufasar (Amoura, Dollfusville). L'indication de Yāqūt, *Buldān :* à trois étapes d'Ašīr, confirme l'identification proposée plus haut : Raṭl Mazūġa = Sūq Hawwāra pour la première étape, les deux autres étant Rīġa et Sūq Karrān.

de champs et de jardins ; un marché s'y tenait tous les vendredis.

Miliana (Milyāna, antique Malliana)[687], ville romaine qui fut reconstruite par Zīrī b. Manād lequel la donna pour résidence à son fils Buluggīn. Le pays très fertile et bien cultivé était arrosé par une rivière actionnant des moulins.

A l'ouest de Miliana, on mentionne encore al-Ḥaḍrā' (act. Duperré, antique Oppidum novum)[688], Madīna Banī Warīfan (?)[689], Qāriya[690] et Ténès (Tanas, antique Cartennas)[691] à deux milles de la mer.

Selon toute vraisemblance, les parages de Miliana marquaient à peu de chose près la limite du territoire des Ṣanhāǧa qui avaient dépossédé les Banū Maṭġara de cette ville. A l'ouest, commençait celui des Zanāta auxquels appartenaient les Banū Warsīfan[692] installés dans les environs d'al-Ḥaḍrā'.

Une route[693] reliait Ašīr à Ténès par Miliana, (Madīna) Banī Wārīfan (ou Warsīfan ?) appartenant aux Maṭġara, Šalaf Banī Wāṭīl, aux Zawāǧa, Madīna Šalaf et (Madīna) Banī Ġallīdāsan, aux Maṭġāra. Cette dernière localité était peuplée d'Andalous et de Kairouanais ; l'entrée de la ville était interdite aux Banū Barqaǧānna depuis leur tentative pour s'en emparer.

687. *Iṣṭaḫrī*, 106 ; Ibn Ḥawqal, I, 90/trad., 232 ; Bakrī, 61, 69/trad., 127, 141-142 ; Idrīsī, 56, 84, 85, 88/trad., 65, 97, 98, 102-103 ; *Buldān*, VIII, 155 ; *Istibṣār*, trad., 106 ; Fournel, II, 160, note 3, 205, note 3, 205-206, note 5. Dp. P. Salama, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, 129-140, Malliana = Affreville et un peu au Nord Zucchabar = Miliana. Sur la population berbère du massif de l'Ouarsenis (Wanšarīš) entre Miliana et Tiaret, v. : Idrīsī, 85/trad., 98.

688. Ibn Ḥawqal, I, 90/trad., 233 ; Bakrī, 61/trad., 127 ; Idrīsī, 84/trad., 97 ; *Buldān*, III, 447.

689. Ibn Ḥawqal, *ibidem;* Bakrī, 61, 69/trad., 127, 141-142 ; Idrīsī, *ibidem*. Peut-être faut-il rétablir Warsīfan ou Warsīfān ; v. *infra:* notes 692 et 693.

690. Bakrī, 61/trad., 128.

691. Iṣṭaḫrī, 38 ; Ibn Ḥawqal, I, 77, 90/trad., 185, 233 ; Bakrī, 61-63, 81/trad., 128-129, 164 ; Idrīsī, *ibidem ; Buldān*, II, 414-416.

692. Bakrī, 188, *'Ibar*, VI, 147 ; *Berbères*, IV, 598 index ; *Berbères*, II, 186 : Ouarīfan ; Fournel, II, 160, note 3, 205, note 4. Sur les Babū Maṭġara, v. : Ya'qūbī, éd. De Goeje, 98 ; Idrīsī, 85/trad., 98 ; Bakrī, 69/trad., 141-142 ; *Berbères*, I, 172, 236, 237, IV, 62.

693. Bakrī, 61, 69/trad., 128, 141-142 : Wārīfan ; sur la lecture possible Warsīfan, v. *supra:* note 689. Bakrī, 188/trad., 351 la veille du combat, les Banū Warsīfān sacrifiaient une vache noire aux démons (šayāṭīn) qu'ils appelaient les šamārīḫ, laissaient ouvertes, à leur intention et toute la nuit, leurs réserves de vivres et de fourrage, et au matin, n'engageaient la lutte, sûrs de vaincre, qu'après avoir aperçu quelque tourbillon de poussière soulevée, croyaient-ils, par les šamārīḫ venant à leur aide ; quand ils conviaient un hôte, ils dédiaient une partie du repas aux šamārīḫ tout en se gardant bien de mentionner le nom d'Allah. Idrīsī, 85/trad., 98, donne la liste de tribus berbères, sans doute zanātiennes, installées dans le Ġabal Wānšarīs

La Qal'a[694]

C'est en 398 H/1007-1008 que Ḥammād après avoir secoué la tutelle de Bādīs, éleva sa nouvelle capitale au nord de Msila sur les derniers contreforts du Djebel Maadid, dans un cirque s'ouvrant sur le Hodna. Avant d'être appelée Qal'a Ḥammād, Qal'a Banī Ḥammād ou tout simplement al-Qal'a, cette forteresse porta le nom de Qal'at Abī Ṭawīl. Le site, admirablement choisi, ne le cédait en rien, du point de vue stratégique, à celui d'Ašīr. Ḥammād la peupla avec les habitants de Msila et Ḥamza (Bouira), deux villes qu'il détruisit. Il fit aussi venir des Ġarāwa du Maġrib. Elle était adossée à un éperon du Ǧabal Kiyāna, appelé aussi Ǧabal 'Aǧīsa, le Tāqarbust (ou Tāqarbūst) (l'arçon)[695] entièrement ceinturé par les murailles de la ville. On nous dit[696] que traqué par le Fāṭimide en Ramāḍan 335 H/26 mars-24 avr. 947, Abū Yazīd se réfugia dans le Kiyāna qu'il escalada et se retrancha dans la Qal'a Kiyāna, alias Tāqarbūst, qui domine la Qal'a Banī Ḥammād ; un peu plus loin, à propos des mêmes opérations, il est question de Qal'at al-Mrī qui est la Qal'a Kiyāna dans le Ǧabal al-Qal'a. D'après al-Idrīsī[697], le sommet du Tāqarbūst touchait à une plaine et c'est par là que la Qal'a fut prise. De ces indications, il ressort qu'un ou plusieurs points fortifiés ont précédé la capitale ḥammādide. D'autre part, on aimerait savoir sur quelle autorité Yāqūt[698] se fonde pour affirmer que la Qal'a Ḥammād fut fondée vers 370 H/980-981 par Buluggīn, mais il n'y a aucune raison de rejeter ce témoignage.

(Ouarsenis actuel), au sud de Miliana, et plus loin, 88/trad., 101-102, celle des fractions zanātiennes situées entre Tlemcen et Tahert ; cette nomenclature a été fort malmenée par les copistes.

694. V. *supra* : p. 108 ; Bakrī, 49 et *passim*/trad., 105 et *passim* ; *Buldān*, VII, 148, sub Qal'at Abī Ṭawīl, 149, sub Qal'a Ḥammād ; *A'māl*, 454, 460, 463-465 ; *Istibṣār*, trad., 32-33, 101 ; Idrīsī, 86, 91/trad., 99-100, 106 ; *'Ibar*, VI, 171/*Berbères*, II, 43 ; Ch. André-Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, II, 2e éd. revue par R. Le Tourneau, 70-71 ; *Ḥafṣides*, I, 291 ; *E. I.*, II, 720-721 (G. Yver) ; L. Golvin, *Recherches archéologiques à la Qal'a des Benī Ḥammād*, Alger 1953 (thèse de doctorat non imprimée) ; *idem*, *Le Maġrib central*, 100-104, 182-192, 221-223, 226-229, 233-238.

695. Ibn Ḥammād, trad., 51, note 1.

696. *Ibidem*.

697. De Goeje, Idrīsī, trad., 100, note 1, invoque un passage d'Ibn al-Aṯīr pour traduire : « C'est de ce côté que la ville fut attaquée (par les Maçmouda) et prise d'assaut. » Cependant il peut très bien s'agir non pas de la conquête almohade mais de la prise de la Qal'a par le Fāṭimide al-Manṣūr qui précéda la capture d'Abū Yazīd ; v. aussi : Bakrī, trad., 105, note 2.

698. *Buldān*, VII, 149.

Les Ğarāwa, transportés à la Qal'a ainsi que les habitants de Msila et de Ḥamza par son fondateur Ḥammād, étaient des Zanāta[699] ; ils y occupaient un quartier distinct situé sur un plan incliné qui dominait le palais dont subsiste le donjon du Manār[700].

La Qal'a possédait au moins trois portes : Bāb al-Aqwās au nord-est, Bāb Ğarāwa au sud-est et Bāb Ğanān au sud-ouest. Les quartiers populaires et les souks seraient à situer aux alentours de la Grande Mosquée qui en occupait sans doute le centre. Une grande artère devait relier Bāb Ğanān à Bāb al-Aqwās[701].

Des fouilles[702] nous renseignent sur un certain nombre de fondations ḥammādides. Le palais dit Dār al-Baḥr, vaste ensemble de constructions doté d'un magnifique miroir d'eau (baḥr), s'élevait au centre de la ville à 150 mètres environ de la Grande Mosquée située plus au sud. A l'est de la ville, sur le rebord du plateau qui domine le profond ravin de l'Oued Fraǧ, se dresse encore l'imposant Qaṣr al-Manār (Donjon du fanal), château fort au nord-est du quartier des Ğarāwa. A l'ouest s'élevait le Qaṣr al-Salām (Palais du salut). Avant de fonder Bougie, al-Nāṣir embellit la Grande Mosquée (al-Ğāmi' al-A'ẓam) de la Qal'a et fit bâtir, à proximité de la cité plusieurs châteaux : (Qaṣr) al-'Arūsayni (Palais des deux mariées), Qaṣr Ballāra qui portait le nom de la fille de Tamīm b. al-Mu'izz qu'il avait épousée en 470 H/1077-1078, Qaṣr al-Ḫilāfa (Palais du califat), Qaṣr al-Kawkab (Palais de l'étoile) qui aura un homonyme à Bougie[703].

Au début du IVe siècle de l'Hégire, la Qal'a comprenait un grand nombre de mosquées et de fondouks. Étudiants et artisans ne tardèrent pas à y affluer. Mais c'est la ruine de Kairouan par les Ḥilāliens qui la promut au rang de métropole riche et populeuse. Les Ifrīqiens vinrent s'y établir en foule. Les denrées y étaient abondantes et bon marché. Marchands et caravanes y accouraient de toutes parts tant d'Orient que de tout le Maġrib. Les silos[704] de la Qal'a permettaient de conserver le froment un ou deux ans sans la moindre altération. On y fabriquait de remarquables feutres de selles pour les coursiers, des kisā's dits de la Qal'a à beau tissage,

699. *Berbères*, III, 193.

700. L. Golvin, s'est demandé si ce n'est pas dans ces parages qu'il convient de situer l'église de la Qal'a dédiée à la Vierge et attestée par Pierre Diacre.

701. Dp. L. Golvin.

702. L. Golvin, *Le Maġrib central, passim ;* G. Marçais, *Architecture*, 75, 81-84, 93-94 ; M. Solignac, *Installations*, 255 ; *Istibṣār*, trad., 101.

703. Dp. des vers d'Ibn Ḥammād cités par Ibn al-Ḫaṭīb, *A'māl*, 463-465 (v. les notes de l'éditeur) ; sur Ballāra, v. *supra :* p. 274.

704. Idrīsī, 91/trad., 106 ; en octobre 1952, L. Golvin en a exhumé quelques-uns.

épais et brodés d'or, des lainages aussi doux au toucher et brillants que de la soie[705].

Mais l'arrivée des Hilāliens et l'exode qui s'ensuivit vers Bougie, la nouvelle capitale ḥammādide, ne tardèrent pas à mettre un terme à la prospérité de la cité devenue pour un temps l'ultime point d'appui de l'empire ṣanhāǧien. Après la fondation de Bougie, la Qal'a fait toujours figure de capitale, mais son rôle est secondaire.

Évacuée en 543 H/1148-1149 par Yaḥyā b. al-'Azīz, elle ne disparut qu'aux environs du XIIIe siècle et survécut quelque temps à sa décadence ; des témoignages archéologiques en font foi[706]. Sa destruction définitive fut l'œuvre de Yaḥyā b. Ġāniya, au début du VIIe siècle de l'Hégire/début du XIIIe siècle[707].

Au pied des ruines de la ville, le marabout de Sīdī l-Faḍl existe encore et a donné son nom à un petit village qui susbiste, perpétuant le souvenir d'Abū l-Faḍl b. al-Naḥwī (m. 513 H/1119)[708].

A deux journées de Msila et à une d'Ašīr se trouvait Tāmazkīda[709].

Entre Msila et Tiaret, on rencontrait successivement[710] Ǧūzā (ou Ḫurza (?)) station de caravanes, Hāz, grosse bourgade en ruines dont Zīrī avait déporté la population, Ǧurtīl, important bourg habité par des Zanāta au centre d'une région arrosée et fertile, Māmā (ou Ibn Māmā), petite ville dotée d'un ǧāmi', une enceinte de ṭūb et un fossé, et enfin Aġīr, petit village que traverse la route à une journée de Tiaret.

D'Ašīr Zīrī à Tiaret, al-Idrīsī[711], donne cet itinéraire à travers une région cultivée : Qaryat Ibn Muǧabbir[712], gros bourg habité par des Zanāta, Māmā précitée et enfin les deux petites villes de Dārassat et A'bar.

705. *Buldān*, VII, 149.

706. Les fragments de poteries découverts par le général DE BEYLIÉ et étudiés par G. MARÇAIS, *Les Poteries et faiences de la Qal'a des Beni Ḥammād*, Constantine 1913, paraissent nettement almoḥades. Après G. MARÇAIS, *Sur deux stèles funéraires ḥammādites du Musée Stéphane Gsell, Bull. de la Soc. Hist. et Géog. de la région de Sétif*, 1941, L. GOLVIN a relevé quelques inscriptions fragmentaires post ḥammādides.

707. *Berbères*, I, 379 ; A. BEL, *Benou Ghanya*, 149-150, note 3.

708. V. *infra* : p. 732.

709. IBN ḤAWQAL, I, 90/trad., 235-236 ; IDRĪSĪ, 85/trad., 99.

710. IBN ḤAWQAL, I, 86/trad., 220-221 ; IDRĪSĪ, 87-88/trad., 101 ; BAKRĪ, 143/trad., 274 sur Hāz, et 60/trad., 126 sur Nahr Ǧūza *(sic)*, rivière entre Msila et Ašīr ; DE SLANE, (BAKRĪ, trad., 126, note 1), pense qu'il faut peut-être lire Ḫurza, nom de l'oued appelé Oued Khorza par BERBRUGGER ; v. : *Berbères*, II, appendice n° 1, 490-491, note 1. *Supra*, p. 475, note 197.

711. IDRĪSĪ, 87/trad., 100-101.

712. Sans doute l'actuelle Moudjebeur au nord-est de Boghari et au sud du Chélif.

Le territoire s'étendant entre Tiaret et Tlemcen était toujours, à l'époque de notre géographe, la possession des Zanāta nomades et cavaliers[713].

Bône

Bône (Būna)[714] comprenait deux villes : Madīna Sibūs (= Seybouse, sur le cite de l'antique Hippo Regius) appelée ensuite Madīna Zāwī, dotée de mosquées, de souks et d'un ḥammām, et Būna l-Ḥadīṯa (Bône la neuve). Cette dernière, la plus importante, entourée de remparts après 450 H/1058-1059, contrôlait une région fertile peuplée de Berbères (Maṣmūda, Awraba, etc.). Elle produisait du blé et de l'orge, du lin, du miel et du beurre, et toute espèce de fruits. On y élevait des bovins. A ces ressources s'ajoutait la pêche, et le bois et le fer du massif de l'Edough (Iḏūġ).

La plupart des commerçants étaient espagnols. Bône rapportait au trésor plus de 20.000 dīnārs. Ses galères facilement construites sur place, allaient écumer les côtes chrétiennes, notamment celle de Sardaigne et de Corse.

A la suite de l'arrivée des Ḥilāliens qui dominèrent la contrée, Bône périclita. Lorsqu'elle tombe aux mains des Normands en 548 H/1153-1154, elle est pauvre et peu peuplée.

La mosquée de Bône dite de Sīdī Bū Marwān fut fondée en 435 H/1033 sous al-Mu'izz b. Bādīs[715].

A une journée de Bône sur la route de Kairouan, on trouvait des Berbères installés dans des huttes et des cabanes à Zāna, au milieu d'une vaste forêt de chênes zéens dont le bois était exporté en Ifrīqiya[716].

La Petite Kabylie

La Petite Kabylie était le pays des Kūtama[717] qui avaient assuré

713. IDRĪSĪ, 88/trad., 101-102 ; l'auteur énumère ces tribus zanātiennes et donne leur généalogie. V. *supra :* p. 490 et notes 688-693.

714. BAKRĪ, 54-55/trad., 115-117 ; MUQADDASĪ, 4-5, 18-19 ; IDRĪSĪ, 99, 103, 116-117, 123/trad., 116, 120, 136, 145 ; *Buldān*, II, 309-310 ; *Istibṣār*, trad. 30-31 ; *E.I.*, I, 761-762 (G. YVER) ; A. BEL, *Benou Ghanya*, 141, note 3 ; *Ḥafṣides*, I, 288-289. Sur l'origine du nom de Būna, v. : Ch. COURTOIS, *Grégoire VII*, 208-209, note 2. L'appellation Madīna Zāwī indiquerait qu'al-Mu'izz b. Bādīs la donna en apanage au vieil émir qui rentra en Ifrīqiya en 410 H/1019-1020 (v. *supra :* p. 137-138), à moins qu'il ne s'agisse d'une appropriation antérieure, voire d'un homonyme.

715. G. MARÇAIS, *Architecture*, 73-74 ; *idem*, *La Mosquée de Sīdī Bou Marwān de Bône*, *Mélanges W. Marçais*, Paris, 1950, 225-236.

716. BAKRĪ, 54/trad., 116.

717. *Aġlabides*, 47-49.

le triomphe des Fāṭimides. D'est en ouest, on rencontrait un certain nombre de ports et de mouillages[718].

Entre Bône et le Cap de Garde (Ra's al-Ḥamrā') venait Marsā l-Ḫarrūba puis Marsā Ibn al-Ilbīrī (actuel mouillage du Fort Génois). A 18 milles à l'est de Ra's al-Ḥamrā', Marsā Takūš (près d'Herbillon, antique Tacatua) était un port bien abrité[719] dont l'arrière-pays comptait un grand nombre de bourgades. Dans la montagne voisine (nord de l'Edough/Iḏūġ) on trouvait à profusion des fruits et tous les biens de la terre. Du temps d'al-Idrīsī c'était un ribāṭ[720]. A 18 milles est, au-delà de Ǧazīra Ġamr (île Sainte-Piastre), probablement un peu au sud-est du Cap de Fer, Marsā l-Rūm[721] était un bon mouillage hivernal. Marsā Astūra (actuelle Stora)[722] était le port de la ville de Tāsiqda (Sukaykida, Skīkda, act. Philippeville, antique Rusicade)[723]. C'est probablement Collo (Marsā l-Qull, antique Chullu)[724] qui desservait Constantine ; cette petite ville florissante n'était plus à l'époque d'al-Idrīsī qu'une bourgade réduite au port et à quelques habitations que la population abandonnait l'été, période des opérations navales, pour aller se réfugier dans les montagnes, ne laissant sur la côte que les hommes. La région était prospère[725].

Les Ǧibāl al-Raḥmān, montagnes s'avançant dans la mer vis-à-vis de la Sardaigne étaient remplies d'arbres fruitiers, de cours d'eaux, de champs, de riches pâturages et habités par des Kutāma et autres. Cette région exportait en Ifrīqiya et dans les contrées voisines du bois propre à être tourné. Elle comprenait de nombreux marchés et des ports tels que Marsā l-Šaǧara et Marsā l-Ḫarrāṭīn (Port des tourneurs)[726]. A l'extrémité ouest de ces montagnes, on rencontrait le mouillage de Marsā l-Zaytūna, à une journée de Mila[727].

Djidjelli (Ǧīǧil, antique Igilgili)[728], petite ville située dans une

718. Bakrī, 83/trad., 168-169 ; Idrīsī, 103/trad., 120.

719. Bakrī, 83/trad., 168 ; Idrīsī, 103, trad., 120 ; *Ḥafṣides*, I, 289, note 1.

720. Idrīsī, *ibidem* : « C'est une rābiṭa où habitent des gens ».

721. Bakrī, 83/trad., 168 ; Idrīsī, 103, trad., 120.

722. Bakrī, *ibidem* ; Idrīsī, *ibidem* ; *Ḥafṣides*, I, 288.

723. Ds. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 214 : Iskīda ; Bakrī, 63 : Siqda.

724. Bakrī, 83/trad., 168 ; Idrīsī, 98, 102-103/trad., 115-120 ; *Istibṣār*, trad., 31 ; *Ḥafṣides*, I, 288.

725. Dp. l'anonyme de l'*Istibṣār*, trad., 31, le canton de Collo avait de grandes richesses agricoles (raisins, pommes) et versait des impôts considérables.

726. Bakrī, 83/trad., 168 ; Idrīsī, 102/trad., 120.

727. Bakrī, 64, 83/trad., 134, 167-168 ; Idrīsī, 102/trad., 120 ; *Buldān*, VIII, 24 ; *Ḥafṣides*, I, 288.

728. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 214 ; Bakrī, 64, 82-83/trad., 167-168 ; Muqaddasī,

presqu'île et dotée d'un faubourg, avait deux ports ; l'un, du côté du midi, était d'un abord si difficile qu'on n'y entrait jamais sans pilote ; l'autre, Marsā l-Ša'rā', était parfaitement sûr et calme comme un bassin ; le fond de sable facilitait l'ancrage, mais ce port était trop petit pour recevoir de nombreux navires. Quand Roger de Sicile s'empara de Djidjelli, les habitants se retirèrent à un mille à l'intérieur des montagnes et ils construisirent un fort où ils se réfugiaient en été à l'arrivée de la flotte normande ne laissant dans la ville que les hommes valides et quelques marchandises. La ville, habitée seulement en hiver, se dépeupla considérablement et tomba en ruines. Cependant, le pays, toujours aussi fertile, produisait, en abondance : laitage, beurre, miel et céréales sans parler des ressources d'une côte très poissonneuse.

Dans les montagnes kutāmiennes, on extrayait du fer, du cuivre exporté en Ifrīqiya et ailleurs et de l'excellent lapis lazuli[729].

C'est probablement dans l'arrière-pays de Djidjelli qu'il faut situer l'habitat des Banū Zaldawī ou Zandawī (actuels Banū Zūnday) indomptables et toujours en guerre les uns avec les autres ne payant les impôts que contraints par des colonnes de cavalerie et ne se déplaçant qu'armés d'un sabre, d'une lance et d'un bouclier de lamṭ[730].

Entre Djidjelli et Bougie, la côte était jalonnée par : Ğazā'ir al-'Āfiya (actuel phare Bou Afia)[731], Ḥiṣn al-Manṣūriyya (actuelle Mansouria)[732] sur le bord de la mer et Marsā Sabība[733]. A 12 milles de Bougie, sur la côte ou à proximité, al-Idrīsī[734] signale la bourgade bien peuplée de Matūsa où l'on extrayait du gypse qui était expédié à Bougie.

Au sud de la chaîne littorale de la Petite Kabylie se trouvait toute une rangée de villes que l'on passera en revue en commençant par l'est.

Guelma (Qālama, antique Calama)[735] n'est mentionnée que par al-Idrīsī et comme simple gîte d'étape.

6-7 ; IDRĪSĪ, 97-98, 102/trad., 114-115, 120 ; *Ḥafṣides*, I, 287-288 ; *E. I.*, I, 1073 (G. YVER) ; l'anonyme de l'*Istibṣār*, trad., 31, dit que le canton de Djidjelli était important et exportait à Bougie, des fruits, du raisin et des sirops.

729. BAKRĪ, 33, 83/trad., 74, 167.

730. IDRĪSĪ, 97/trad., 114 ; *Ḥafṣides*, I, 287 ; *Istibṣār*, trad., 31, 97 ; BAYḌAQ, trad., 82, note 2 ; v. *infra* : p. 532.

731. BAKRĪ, 82/trad., 167 ; IDRĪSĪ, 98/trad., 114.

732. Dp. IDRĪSĪ, 98/trad., 114, qui omet Marsā Sabība. DE SLANE, (BAKRĪ, trad., 167), dit que l'orthographe de ce toponyme est suspecte et qu'il s'agit probablement de l'actuelle el-Mansouriya.

733. Dp. BAKRĪ, 82/trad., 167, qui omet al-Manṣūriyya ; v. note précédente.

734. IDRĪSĪ, 98/trad., 114.

735. IDRĪSĪ, 91, 96/trad., 106, 113.

Constantine

Constantine (Qusanṭīna, antique Cirta puis Constantina)[736], citadelle inexpugnable juchée sur une plate-forme rocheuse surplombant à pic le ravin de l'Oued Rhummel (Wādī l-Raml, antique Amsaga) bénéficiait en outre, de sa position sur la principale voie de l'Ifrīqiya au Maġrib central ; un important trafic caravanier la reliait au Zāb.

Il y subsistait encore d'imposants monuments romains. L'enceinte, de trois pieds de haut, était percée de deux portes : Bāb Mīla à l'occident, et à l'orient, Bāb al-Qanṭara donnait accès à un pont antique, à la fois aqueduc et viaduc jeté par-dessus le ravin. Le cimetière se trouvait près de Bāb Mīla.

La vaste plaine environnante était une riche terre à blé et à orge et Constantine, un grand entrepôt de céréales ensilotées dans des souterrains ; chaque maison en avait plusieurs, creusés dans le roc et le grain pouvait s'y conserver un siècle. Habitée par des familles originaires de Mīla, du Nafzāwa et du Qasṭīliya, elle appartenait aux Kutāma au temps d'al-Bakrī. Les bourgeois de Constantine, fort riches, faisaient de fructueuses transactions avec les Hilāliens et s'entendaient avec eux pour la culture et l'emmagasinage des récoltes ; ils exportaient beaucoup de miel et de beurre.

Il convient d'insister sur l'importance de Constantine comme nœud routier. On relèvera les indications suivantes fournies par al-Idrīsī[737] : de Constantine à Baghai, on compte trois journées, de Constantine à Djidjelli, 4, et de là à Bougie, 2 ; 5 journées de Constantine à Abras (?) et 4 d'Abras (?) à Bougie ; de Constantine à Qal'a Bišr, 2 journées, à Tīfāš, 2 fortes journées, à Guelma autant, à al-Qaṣrayni (?)[738] 3, à Dūr Madīn (?)[739] 6, et à Collo, à travers une contrée infestée d'Arabes, 2 journées. Pour se rendre de Constantine à Djidjelli, on passait successivement à al-Nahr, Faḥṣ Fāra, Qarya Banī Ḥalaf, Ḥiṣn Kaldīs, puissante forteresse dominant les bords de la rivière de Constantine,et à 20 milles de cette ville en

736. Ibn Ḥawqal, I, 93/trad., 241 ; Bakrī, 63/trad., 131-132 ; al-Muqaddasī, 6-7, 20-21 ; Idrīsī, 94-96/trad., 110-113 ; *Buldān*, VII, 89-90 ; *Istibṣār*, trad., 96 ; *Ḥafṣides*, I, 290, 384-391 ; *E. I.*, I, 885 (G. Yver).

737. Idrīsī, 96-97/trad., 113-114 ; comp. : P. Salama, *Les Voies romaines de l'Afrique du Nord*, carte intitulée : *Réseau routier de l'Afrique romaine*.

738. Un des *mss.* donne : al-Qaṣr ; ne s'agirait-il pas de Qaṣr al-Ṭīn où passa al-Mu'izz venant de Sétif et rentrant en Ifrīqiya en 408 H/1017-1018. *Supra*, p. 156.

739. Sur Dūr Madīn, v. aussi : Idrīsī, 57/trad., 65 et 91/trad., 106, où le géographe dit que cette localité se trouve à 11 étapes de Bougie.

pays plat, on arrivait au Ğabal Saḥāw (?), à 8 milles de Ḥiṣn Kaldīs, haute montagne escarpée surmontée d'une citabelle (ḥiṣn) appelée... (lacune) ; il fallait 5 milles d'escalade pour en atteindre le plateau sommital qui s'étendait sur 3 (ou 4) milles ; les Arabes ne franchissaient pas cette hauteur qui marquait la limite de leur territoire. Au pied du versant opposé on atteignait le Wādī Šāl, rivière dont on suivait les bords sur 12 milles jusqu'à Sūq Yūsuf, bourg situé sur le flanc d'une montagne escarpée d'où jaillissaient des sources. De là, on gagnait Sūq Banī Zandawī, citadelle peu munie, située en plaine et où se tenait un marché à jour fixe fréquenté par les habitants des environs. De ce marché des farouches Zandawī dont il a été question plus haut[740], on se rendait à Tāla (?), fort en ruines où l'on faisait halte, puis à al-Maġāra sur le rivage de la mer, à Masğid Buhlūl et enfin à al-Mazārī', dernière localité avant Djidjelli.

Mila (Mīla, antique Mileu)[741], démantelée par al-Manṣūr en 378 H/988-989 qui avait déporté ses habitants à Baghai, avait relevé ses murailles de pierre et retrouvé sa prospérité. Entourée d'un faubourg qui avait plusieurs bains publics, elle était dotée d'un ğāmi', de souks et de hammams. La Grande Mosquée, située à proximité de la porte orientale appelée Bāb al-Ru'ūs (Porte des têtes) était contiguë au Dār al-Imāra (Hôtel de l'émirat). A l'intérieur de la porte septentrionale Bāb al-Suflī, se trouvait la fontaine 'Ayn Abī l-Sibā' dont l'eau provenant du Ğabal Banī Yārūt[742], par une conduite souterraine, alimentait une rigole qui traversait le souk de la ville. En été, on ne la laissait couler que le samedi et le dimanche.

La population se composait d'Arabes, de miliciens (ğund) et d'autochtones hétérogènes (muwalladūn). Après l'invasion hilālienne dont elle ne semble pas avoir souffert, elle était peuplée de Berbères tandis que la campagne était tenue par les Arabes.

Le territoire de Mīla, vaste et fertile, comptait des bourgades prospères et la vie y était fort bon marché.

Non loin de Mila, à une étape de Sétif, Tānāqlalat (ou Tānāğla-

740. V. *supra :* p. 496.

741. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 213-214 ; Bakrī, 63-64/trad., 133-134 ; Muqaddasī, 6-7 ; Idrīsī, 94/trad., 110 ; *Buldān*, VIII, 226-227 ; *Istibṣār*/trad., 97 ; G. Marçais et E. Lévi-Provençal, *A.I.E.O.* 1937, 13-18 ; *Inscriptions arabes*, I, 155, note 2. Bakrī déclare que Mila était une des villes les plus importantes du Zāb. Idrīsī, dit qu'elle obéissait au Ḥammādide Yaḥyā b. al-'Azīz.

742. Dp. Bakrī ; *Buldān*, citant Bakrī : Sāwart.

lat ?)[743] était une ville kutāmienne prospère mais dépourvue de mosquée.

A un kilomètre au nord de Chevreul, dans la montagne d'Ikǧān, s'élevait la forte citadelle du même nom[744], en plein pays kutāmien.

Au milieu de sa haute plaine, Sétif (Saṭīf, antique Sitifis)[745] était une grande ville dont les remparts avaient été détruits par les Kutāma partisans d'Abū 'Abd Allah le fameux missionnaire šī'ite, se vengeant ainsi des Arabes qui la leur avaient enlevée et les avaient obligés à payer la dîme lorsqu'ils y pénétraient. Bien que demeurée sans murailles, c'était une cité florissante dotée de nombreux souks. Alentour, ses vergers bien arrosés produisaient des fruits en abondance. Les denrées, à bas prix, notamment d'excellentes noix, étaient exportées au loin en quantité.

Al-Idrīsī affirme que de son temps, la tribu des Kutāma, jadis très nombreuse, était réduite à environ quatre mille individus[746]. Les Kuṭāma des environs de Collo et de Constantine, dit-on, poussaient l'hospitalité jusqu'à prostituer leurs enfants mâles à leurs hôtes, coutume réprouvée par ceux de la région de Sétif[747].

Bougie

Avant de supplanter la Qal'a, Bougie (Biǧāya, antique Saldae)[748] était un bon port desservant la capitale ḥammādide et peuplé d'Espagnols[749]. Les montagnes qui dominaient ce mouillage étaient

743. Bakrī, 76/trad., 155 ; peut-être à identifier avec Tāfalkānat ou Tānalkānat ou Tāmalkānat d'Idrīsī, 93/trad., 108.

744. Muqaddasī, 6:7, 52-53 ; Idrīsī, 91, 98/trad., 105 et note 1, 115 ; Ibn Ḥammād, 7/trad., 19 et note 2 ; *Ḥafṣides*, I, 287 et note 4. Le site d'Ikǧān s'appelle aujourd'hui Ḫarbat al-Kilāb, traduction arabe de l'ancien toponyme berbère. Idrīsī rappelle qu'autrefois elle avait appartenu aux Banū Ḥammād.

745. Ya'qūbī, 351/trad. Wiet, 214 ; Iṣṭaḫrī, 39 ; Ibn Ḥawqal, I, 95-96/trad., 247-248 ; Bakrī, 76/trad., 155 ; Idrīsī, 98-99/trad., 115-116 ; *Buldān*, V, 82 ; *Ḥafṣides*, I, 290.

746. Idrīsī, 99/trad., 116 ; Ibn Ḥawqal, I, 96/trad., 247-248, avait déjà signalé l'appauvrissement et l'affaiblissement des Kutāma šī'ites, conséquence de la sécheresse continue, des luttes intestines et des massacres faits par Buluggīn Yūsuf b. Zīrī.

747. Ibn Ḥawqal, I, 95/trad., 247, vraisemblablement copié par Idrīsī, 99/trad., 116.

748. Bakrī, 82/trad., 166-167 ; Idrīsī, 90-91/trad., 104-106 ; *Buldān*, II, 62 ; *Istibṣār*, trad., 32-33, 34-35 ; Ġubrīnī, *passim ; E. I.*, I, 785-786 (G. Yver) ; *Ḥafṣides*, I, 286, 377-384 ; G. Marçais, *Architecture*, 88-89, 93-94 : L. Golvin, *Le Maghrib central...*, 192-196, 224, 231-232.

749. V. aussi . Ġubrīnī, 32, 67-69 ; une partie au moins de ces Espagnols passa par Ténès ; *Buldān*, II, 415, sub Tanas.

habitées par des Kutāma šī'ites, pleins de sollicitude pour ceux qui partageaient leurs croyances. Placée à l'embouchure d'al-Wādī l-Kabīr (Oued Sahel-Soumman), importante voie de communication entre les deux Kabylies, et dotée d'une rade bien abritée, Bougie méritait de retenir l'attention du Ḥammādide al-Nāṣir désireux de se rapprocher du littoral à l'instar de ses cousins de Mahdia et pour les mêmes raisons. C'est vers 457 H/1064-1065, sans doute après la défaite de Sabība qui compromit gravement la sécurité de la Qal'a qu'il édifia sur les dernières pentes du Ğabal Amsīwan (= Djebel Gouraya) la nouvelle Bougie qu'il appela al-Nāṣiriyya[750]. Un exode vers la nouvelle capitale, analogue à celui qui s'était produit vers Mahdia, s'ensuivit mais probablement moins brutal. Al-Nāṣir tâcha de traiter avec les Hilāliens dangereux pour la Qal'a mais non pour Bougie à laquelle ils ne pouvaient guère accéder que par la vallée de l'Oued al-Kabīr qu'al-Maḍīq (le défilé) suffisait à verrouiller. Il n'y entrait que quelques Arabes isolés mandés par lui afin de conclure avec eux des arrangements concernant la Qal'a ou telle autre localité de l'intérieur de ses états[751].

Les plaines d'alentour produisaient du blé, de l'orge, des figues et d'autres fruits en abondance. Sur les flancs du Ğabal Amsīwan on cueillait maintes plantes médicinales[752]. Le trafic maritime et caravanier ainsi que l'activité commerçante et industrielle d'al-Nāṣiriyya qui ne tarda pas à retrouver son ancien nom de Biğāya, prirent une extension considérable. En relation avec ceux du Maġrib occidental, du Sahara et de l'Orient, les marchands de Bougie devenue un vaste entrepôt de marchandises, s'enrichirent. Al-Idrīsī a très bien vu que c'est à la ruine de la Qal'a que Bougie devait sa prospérité. Non seulement les Hilāliens n'interrompirent pas ses communications avec le Maġrib central mais durent, au contraire, les faciliter. On les devine organisant ou protégeant les caravanes en vertu de fructueux accords tant locaux que d'une plus grande envergure.

La contrée fournissait des bois, de la résine, du goudron et du minerai de fer, le tout d'excellente qualité et le chantier naval (Dār al-Ṣinā'a)[753] lançait maints bâtiments de guerre et de commerce[754].

750. V. *supra:* p. 267-271.

751. V. notamment : *Istibṣār*, trad., 34-35, où il y a lieu de corriger al-Manṣūr et al-Manṣūriyya en al-Nāṣir et al-Nāṣiriyya.

752. Dp. Idrīsī, 90/trad., 104-105, qui en donne la liste.

753. Idrīsī, 90-91/trad., 105 ; *Istibṣār*, trad., 35, affirme qu'il y en avait deux.

754. Idrīsī, 90/trad., 505 : asāṭīl, marākib, sufun, ḥarābī (sing. usṭūl, markab, safīna, ḥarbī (?)).

Comme à Mahdia et pour les même raisons, la course prit une ampleur considérable, source de revenus privés et princiers[755].

Al-Nāṣir et surtout son fils et successeur al-Manṣūr dotèrent leur capitale de superbes palais que les poètes ont célébrés à plaisir : le Qaṣr al-Lu'lu'a (Château de la perle), sans doute à l'Orient, celui d'al-Kawkab (l'étoile) à l'occident et au nord, celui d'Amīmūn, dominé par un manār (donjon-fanal)[756]. Ces palais ṣanhāğiens devaient ressembler à ceux de la Qal'a. On en a vanté les fenêtres dominant la mer et garnies de treillis métalliques, les portes ajourées et décorées, les salons à découpures et à parois de marbre blanc, sculpté et rehaussé d'or et de lapis lazuli, les inscriptions dorées et les peintures murales[757]. Face à la mer, sur les deux rives du Wādī l-Kabīr, s'étendaient deux magnifiques jardins de plaisance : al-Badī' à l'ouest et à l'est, al-Rafī', beau verger qui touchait au rempart occidental, en contrebas du Qaṣr al-Lu'lu'a[758]. Dans la partie nord-ouest de l'enceinte, subsistent encore plusieurs des nombreux réservoirs qui alimentaient la ville[759].

La Grande Mosquée (al-Ğāmi' al-A'ẓam) a disparu[760]. Quant à la Kasba (Qaṣaba), elle date vraisemblablement des Almoḥades.

Sur la topographie de Bougie, on ne dispose que de témoignages post-zīrīdes[761] qu'il convient donc d'utiliser avec prudence. C'est pourquoi on se limitera aux seules indications paraissant datables de la période ḥammādide[762].

Au sud, vers le milieu du front de mer et au débouché du ravin, Bāb al-Baḥr à voûtes ogivales (Porte de la mer, act. Porte Sarrazine) permettait aux navires d'accéder à une crique intérieure sans doute analogue à celle de Mahdia[763]. A l'est, s'élevaient très probablement déjà les portes dites Bāb al-Marsā[764] et Bāb Amsīwan[765].

755. Ġubrīnī, 23-24.
756. *Islibṣār*, trad., 36 ; G. Marçais, *Architecture*, 88-89 ; *Ḥafṣides*, I, 379-380.
757. *Islibṣār*, trad., 36.
758. *Ḥafṣides*, I, 382.
759. G. Marçais, *Architecture*, 93-94.
760. *Ḥafṣides*, I, 380.
761. Notamment : Ġubrīnī, Marrākušī, Baydaq.
762. Pour les autres, v. : *Ḥafṣides*, I, 378-382.
763. G. Marçais, *Architecture*, 92. A distinguer probablement de Bāb al-Marsā située à l'est ; *Ḥafṣides*, I, 378 ; Ġubrīnī, 29 : la tombe d'Abū 'Abd Allah al-'Arabī située en dehors de Bāb al-Marsā dans le Masğid d'Abū Zakariyyā' (Yaḥyā b. Abī 'Alī) al-Zawāwī ; ce dernier y éleva son ribāṭ pour bénéficier de la bénédiction du lieu sanctifié par ce dévot. Al-Zawāwī est mort en 611 H/1214-1215 ; Ġubrīnī, 77 ; le même auteur, 22, parle d'un personnage mort en 582 H/1186-1187 et enterré en dehors de Bāb al-Marsā.
764. V. : note précédente.
765. *Ḥafṣides*, I, 378.

Bāb Tāṭunt fut connue d'Ibn Tūmart et de 'Abd al-Mu'min[766]. Quant à Bāb al-Lawz[767] par laquelle passa 'Alī b. Ġāniya venant de la hauteur dite Ǧabal al-Ḫalīfa, donc à l'ouest, un peu plus bas que Bāb al-Bunūd (Porte des étendards)[768] située au nord-ouest, Bāb Bāṭina (?)[769], al-Bāb al-Ǧadīd (la porte neuve)[770] ainsi que Bāb al-Bunūd précitée, on hésite à les faire remonter à l'époque ḥammādide.

Les cimetières s'étalaient hors des portes suivantes : Bāb Amsīwan, Bāb al-Marsā et Bāb al-Bunūd ; ce dernier cimetière portait le nom d'Abū 'Alī Rasmiya (ou Ibn Samiya)[771]. Quelques quartiers portaient le nom de la porte auprès de laquelle ils étaient situés : Ḥawma Bāb al-Baḥr, où l'on vendait du vin[772], Ḥawma Bāb Amsīwan[773], Ḥawma Bāb Bāṭina[774] où se trouvait Dār al-Muqaddasī (ou al-Maqdisī) appelée Dār al-Faqīh Hilāl. Ḥawmat al-Lu'lu'a (quartier de la perle) devait être voisin du palais du même nom[775]. C'est à Ḥawmat al-Maḏbaḥ (quartier de l'abattoir)[776], du côté du faubourg de la ville que les corsaires vendaient leurs captifs et acquittaient le quint. Ḥawma Sābāṭ al-Umawī[777] est à mentionner ainsi que Ḥārat al-Muqaddasī (ou al-Maqdisī) où l'on parvenait en gravissant une pente[778], Ḥawma Rābiṭat al-Mutamannī, situé hors les murs[779] et Ḥawma Bi'r Misfara (?)[780], près du cimetière appelé Maqbarat Abī 'Alī Rasmiya (?) donc à l'extérieur de Bāb al-Bunūd.

En dehors de la Grande Mosquée (al-Ǧāmi' al-A'ẓam)[781], on

766. Marrākušī, 164/trad.; 197 ; *Ḥafṣides*, I, 378.

767. Ġubrīnī, 24 ; *Ḥafṣides*, I, 379.

768. Ġubrīnī, 119, 234 ; *Ḥafṣides*, I 378-379.

769. Ġubrīnī, 108 ; *Ḥafṣides*, I, 379.

770. Ġubrīnī, 63 ; *Ḥafṣides*, I, 379.

771. Ġubrīnī, 16, 20, 29, 35, 119, 234 ; *Ḥafṣides*, I, 381. Le nom précité du cimetière situé à l'extérieur de Bāb al-Bunūd est mentionné par Ġubrīnī, 119, 234, à propos d'un personnage inhumé en 657 H/1258-1259 ; sur un personnage enterré au Ǧabal al-Ḫalīfa, v. : Ġubrīnī, 20.

772. Ġubrīnī, 27, 80 ; *Ḥafṣides*, I, 380.

773. Ġubrīnī, 44 ; *Ḥafṣides*, *ibidem*.

774. Ġubrīnī, 108 ; *Ḥafṣides*, *ibidem*.

775. Ġubrīnī, 9 : le Masǧid d'Abū Zakariyyā' Yaḥyā al-Zawāwī se trouvait à Ḥawmat al-Lu'lu'a, donc en dehors de Bāb al-Marsā, 103 ; *Ḥafṣides*, *ibidem* ; v. *supra* : note 763.

776. Ġubrīnī, 23-24 ; *Ḥafṣides*, *ibidem*.

777. *Ḥafṣides*, *ibidem*.

778. Ġubrīnī, 17 ; *Ḥafṣides*, *ibidem* ; à identifier peut-être avec Ḥawma Bāb Bāṭina précité.

779. Ġubrīnī, 113 ; *Ḥafṣides*, *ibidem*.

780. Ġubrīnī, 119 ; *Ḥafṣides*, *ibidem*.

781. Ġubrīnī, 37.

mentionne les sanctuaires suivants : Masǧid al-Imām al-Mahdī ou Masǧid al-Rayḥāna (mosquée du myrte) où enseigna Ibn Tūmart[782], Masǧid al-Naṭṭā'īn (des fabricants de tapis de cuir ?)[783].

C'est probablement sur le front de mer et en dehors de la ville qu'il faut situer al-Šarī'a (l'esplanade)[784] où se tenait peut-être un marché forain hebdomadaire. Al-Ġubrīnī nous fait connaître quelques-uns des souks de Bougie existant probablement avant son époque : Sūq Qaysāriyya[785], Sūq al-Ṣūf (marché de la laine) probablement identique au Sūq al-Ṣawwāfīn (marchands de laine)[786] et enfin Sūq Bāb al-Baḥr[787].

Dans la banlieue de Bougie on ne connaît guère que Mallāla où les fils d'al-'Azīz auraient construit pour Ibn Tūmart un oratoire où les étudiants vinrent à lui de partout[788].

De Bougie à la Qal'a

Al-Idrīsī[789] nous a laissé l'itinéraire détaillé de Bougie à la Qal'a. Il longeait d'abord la Grande Kabylie, par la dépression de l'Oued Sahel-Soumman, passant par al-Maḍīq (le défilé), Sūq al-Aḥad (marché du dimanche), Wādī Waht (?) et Ḥiṣn Tākulāt ou Tīklāt (Tiklat, antique Tubusuptu), place forte sur une hauteur dominant la rivière de Bougie et où l'on faisait halte. Le marché de Tīklāt était permanent ; fruits et viandes s'y trouvaient en abondance et à vil prix. Le Ḥammādide Yaḥyā b. al-'Azīz y possédait de beaux châteaux, des jardins et des vergers[790]. De là on gagnait Tādaraqt (ou Tādaraft ?), Sūq al-Ḫamīs (marché du jeudi) et Ḥiṣn Bakr où avait lieu la seconde halte ; ce château-fort situé sur les bords d'al-Wādī l-Kabīr (= Oued Sahel) qui en baignait le côté méridional, et au milieu de vastes pâturages, avait un marché actif. Venaient ensuite : Ḥiṣn Wārfū, appelé aussi Wāfū (ou Rāfū) et al-Qaṣr (actuelle Benī Mansour) où l'on laissait la rivière de Bougie à l'ouest et piquait vers le sud. Les étapes suivantes étaient : Ḥiṣn

782. *Ibidem*, 90 ; *Ḥafṣides*, I, 380-381 ; Baydaq, 52, 54/trad., 78, 82 ; v. *supra* : p. 329.

783. Ġubrīnī, 99 ; *Ḥafṣides*, I, 381.

784. Baydaq, 52/trad., 79, glossaire, 239.

785. Ġubrīnī, 148.

786. *Ibidem*, 100, 115 ; *Ḥafṣides*, I, 382.

787. Ġubrīnī, 103.

788. Baydaq, 52-53/trad., 80 ; V. *supra :* p. 329.

789. Idrīsī, 92-95/trad., 107-108.

790. A. Bel, *Benou Ghanya*, 54, note 1 : près du village d'El-Kseur, ancien oppidum restauré, sentinelle avancée au sud de Bougie.

al-Ḥadīd (forteresse du fer), al-Ša'rā', Qaṣr (ou Quṣūr) Banī Tarākiš, Tāwart, grosse bourgade sur un oued salé, où l'on faisait halte, al-Bāb (Biban, Portes de fer), montagnes traversées par al-Wādī l-Milḥ (Oued Salé = Oued Azerrou) ; le défilé, très étroit, était dangereux pour les voyageurs car les déprédations des Hilāliens s'étendaient jusque-là ; le fort d'al-Saqā'if, Ḥiṣn al-Nāẓūr[791], Sūq al-Ḫamīs (marché du jeudi) où l'on faisait halte ; forteresse perchée sur une montagne où l'on trouvait de l'eau et inacessible aux Arabes qui infestaient toute cette région ; al-Ṭamāṭa, haute plaine, Sūq al-Iṯnayni (Marché du lundi), lieu de halte, puissant château-fort défendu par une garnison contre les Arabes rôdant dans les parages, Ḥiṣn Tāfalkānat (?)[792], Tāzkā (ou Tāzukkā ?) petite forteresse, Qaṣr 'Aṭiyya, au sommet d'une montagne. La dernière étape avant la Qal'a était jalonnée par trois forteresses dont le géographe omet les noms[793]. Les habitants de tous ces forts, ajoute t-il, vivent avec les Arabes dans un état de trêve (muhādana) mais quand éclatent des rixes, ils en sont toujours les victimes ; en effet, les soldats ont les mains liées tandis que leurs adversaires peuvent nuire tout leur content, car, pour tout meurtre, les Arabes exigent toujours la diya (prix du sang) et ne la versent jamais.

Ġadīr Wārrū

A une quinzaine de milles au nord-est de la Qal'a, entre cette dernière et Msila et entre Sūq Ḥamza (Bouira) et Tobna, Madīnat al-Ġadīr ou Ġadīr Wārrū (actuel Bordj Ghadir, au sud de Tocqueville)[794] était une grande ville située aux sources du Sahr et entourée de montagnes. Elle était dotée d'un ǧāmi' et de souks prospères. Les eaux du Sahr actionnaient des moulins.

La contrée produisait en abondance des fruits, du blé et de la viande, le tout très bon marché, et de l'indigo réputé. Un qinṭār de raisin y valait un dirham. Elle était habité par des Hawwāra, les Banū Yaġmurāsan, évalués à 60.000 âmes.

A l'est de Ġadīr Wārrū, la bourgade de Ṭarfala[795] n'avait pas

791. V. aussi : Ibn Ḥammād, 31/trad., 51.

792. Sur ce toponyme de lecture incertaine, v. *supra:* note 743.

793. Ibn Ḥammād, 32/trad., 52-53, cite à propos de l'ultime campagne contre Abū Yazīd réfugié dans le Kiyāna, massif de la Qal'a . Qal'at al-Mrī (?) qui était le fort de Kiyāna, et Qal'a Tanākir (?) que les Berbères de l'endroit appelaient du temps de l'auteur Šīkar (?).

794. Bakrī, 54, 59-60, 76/trad., 114-115, 125-126, 155 ; Ibn Ḥammād, 28, 32/trad., 47, 52 ; *Buldān*, VI, 270 ; *Istibṣār*, trad., 98-99 ; Idrīsī, 92/trad., 107.

795. Bakrī, 60/trad., 126.

sa pareille au point qu'un proverbe affirmait qu'elle était « un coin du Paradis ».

La côte de Bougie à Alger

La première localité à mentionner sur le littoral à l'ouest de Bougie est Tadallis (Tédellis, Dellys, antique Rusuccuru)[796], située sur une hauteur et entourée d'une forte muraille ; la région très fertile était un centre d'élevage qui exportait en quantité des moutons et des bœufs. A 24 milles au-delà, Marsā l-Daǧāǧ (Port aux poules, actuel Fort aux poules)[797] était un port étroit, peu profond et peu sûr en hiver ; la ville, environnée par la mer de trois côtés était fermée de l'autre par une muraille qui s'étendait du rivage occidental au rivage oriental de la péninsule ; elle était percée d'une porte, la seule de la ville. A l'intérieur de l'enceinte il y avait un ǧāmi' et des souks. Parmi les multiples ressources agricoles de ces parages on signale les figues séchées qu'on exportait au loin. La population de Marsā l-Daǧāǧ se composait d'Andalous et de Kutāma. A l'époque d'al-Idrīsī, elle était peu nombreuse ; en été, de crainte des débarquements ennemis, elle se retirait dans l'intérieur. Vers l'est et à 1 mille de la mer, Madīna (ou Marsā) Banī Ǧannād[798] était moins importante que Marsā l-Daǧāǧ. Les Banū Ǧannād étaient des Zawāwa. Tāmadfūs (Cap Matifou, antique Rusguniae)[799] était un beau port auprès d'une petite ville en ruines, à peine habitée et dont les murs d'enceinte étaient renversés. Quant à Alger (Marsā l-Ǧazā'ir ou Ǧazā'ir — parfois Ǧazīra — Banī Mazġannā, antique Icosium)[800], l'une des trois villes fondées ou plutôt restaurées par Buluggīn, était très peuplée, au commerce et à l'industrie florissants, entourée d'un rempart. Al-Bakrī y signale des monuments antiques notamment une vaste église dont il subsistait un mur d'est en ouest et en forme d'abside servant de qibla pour la célébration des deux fêtes canoniques,

796. Muqaddasī, 64-65 ; Idrīsī, 90, 102/trad., 104, 119 ; *Ḥafṣides*, I, 284-285.

797. Ibn Ḥawqal, I, 76/trad., 182 ; Bakrī, 65, 82/trad., 135, 166 ; Idrīsī, 89-90/trad., 104 ; *Buldān*, VIII, 24.

798. Ibn Ḥawqal, I, 76/trad., 181-182 ; Bakrī, 65/trad., 135.

799. Ibn Ḥawqal, I, 76-77/trad., 184 ; Idrīsī, 89, 102/trad., 104, 119 ; *Buldān*, II, 354.

800. Iṣṭaḫrī, 38 ; Ibn Ḥawqal, I, 76/trad., 183 ; Bakrī, 66, 82/trad., 136 ; Idrīsī, 89, 101/trad., 103, 119 ; *Buldān*, III, 93 ; Fournel, II, 205-206, note 5. On ne sait rien sur les Banū Mazġannā ni sur le rôle qu'ils ont vraisemblablement joué dans la fondation ou la restauration d'Alger. Fournel a suggéré qu'il s'agit d'une fraction ṣanhāǧienne ayant à une époque inconnue, bâti sur l'emplacement actuel d'Alger, une ville que Buluggīn ne fit qu'agrandir ; hypothèse vraisemblable mais gratuite.

autrement dit de muṣalla. Alger avait un Ǧāmi' et de nombreux souks fort achalandés. Le port, bien abrité et doté d'une source d'eau douce, était fréquenté par les marins d'Ifrīqiya, d'Espagne et d'ailleurs. La plaine et les montagnes environnantes étaient habitées par des Berbères rudes et indomptables qui cultivaient le blé et l'orge, élevaient des bœufs, des moutons et pratiquaient l'apiculture en grand. Ils exportaient fort loin du beurre et du miel.

La côte d'Alger à Ténès

Entre Alger et Cherchel on mentionne successivement : Marsā Ǧanābiya[801] « qui a une Ǧazīra » (île ou presqu'île) et où se trouvait une ville antique déserte à proximité d'un fleuve ; Marsā l-Ḏibbān (Port aux mouches)[802] à proximité d'Anf al-Qanāṭir (promontoire des ponts) où se dressaient les ruines de ces ouvrages ; Marsā Hūr[803], petit village de pêcheurs au milieu du golfe du même nom et à quelque distance de la mer ; Marsā l-Baṭṭāl[804], à proximité d'un cap appelé Ṭarf al-Baṭṭāl et vis-à-vis duquel se trouvait une petite île ; d'après al-Bakrī, ce port était inhabité. Cherchel (Šaršāl, antique Iol-Caesarea)[805], ville antique en ruines mais dotée du temps d'Ibn Ḥawqal d'un port, est décrite en ces termes par al-Bakrī : « Marsā Šaršāl est située à proximité d'une ville antique considérable et inhabitée... Madīna Šaršāl avait un port qui s'est obstrué ; elle comprenait des ribāṭs où chaque année il y avait une grande affluence. » Al-Muqaddasī ne la cite pas. Elle aurait retrouvé une certaine prospérité puisqu'al-Idrīsī enseigne qu'elle était peu importante mais peuplée. La région, bien arrosée, produisait beaucoup de fruits, notamment des coings gros comme des petites

801. Bakrī, 82/trad., 166. La ǧazīra pourrait être le cap Sidi Ferruch au sud duquel il y a deux petits fleuves puis l'oued Chiffa-Mazafran. P. Salama place entre ce cap et l'embouchure de ce dernier fleuve la ville antique d'Obori (?) = Sidi Ferruch.

802. Bakrī, 82/trad., 166 ; peut-être Casae Calventis (?) = Castiglione, située par P. Salama entre Obori (?) et Tipasa. De Slane, (Bakrī, trad., 165-166) l'identifie à l'actuelle Pointe Pescade.

803. Bakrī, 82/trad., 166 ; Marsā Hūr entre Anf al-Qanāṭir et Marsā l-Baṭṭāl, dans le Ǧabal Šanwa ; Idrīsī, 101/trad., 118-119 : de Šaršāl à Ṭarf al-Baṭṭāl qui s'avance dans la mer et vis-à-vis duquel est une petite île, 12 milles ; ce cap marque le commencement du golfe de Hūr dont l'étendue est de 40 milles en ligne directe et de 60 en ligne oblique ; Hūr est le nom d'un petit village situé dans le fond du golfe à quelque distance de la mer et habité par des pêcheurs ; il y a là des bas-fonds dont aucun naufragé ne s'est jamais tiré.

804. Bakrī, Idrīsī ; v. note précédente. Faut-il identifier Ṭarf al-Baṭṭāl avec l'actuel Cap Chenoua, à l'ouest du Ǧabal de ce nom ? Ne s'agirait-il pas de Tipasa ?

805. Ibn Ḥawqal, I, 77/trad., 77 ; Bakrī, 81-82/trad., 165 ; Idrīsī, 89/trad., 103.

courges, du raisin et des figues. Les bédouins y récoltaient de l'orge, du blé, et se livraient avec succès à l'apiculture et à l'élevage. Malheureusement le géographe Ibn Ḥawqal qu'al-Idrīsī utilise si souvent, et c'est bien le cas ici, donne ces derniers détails[806] à propos de Brašk (Brechk, antique Gunugu)[807], à l'ouest de Cherchel. D'après Ibn Ḥawqal, le rempart de Brašk était en ruines. Au dire d'al-Idrīsī, c'était une petite ville bâtie près de la mer sur une colline et entourée d'une muraille de terre ; son territoire produisait des fruits et beaucoup de blé et de l'orge.

L'ouest du département d'Alger (au-delà de Cherchel et de Miliana au nord, de Boghari et du Chélif au sud) est trop extérieur au domaine ḥammādide pour qu'il en soit traité même sommairement ici[808].

806. Depuis : « la région bien arrosée... ». On remarquera qu'un *ms.* d'Ibn Ḥawqal et la carte, p. 66 (v. : I, 77, note 3) donnent Šarṭaqal au lieu de Brašk, ce qui expliquerait la confusion constatée.

807. Ibn Ḥawqal, I, 77/trad., I, 84 ; Idrīsī, 88/trad., 103.

808. L'importance de Ténès comme base de la navigation andalouse mérite d'être signalée ; Ch. Courtois, *Remarques...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 55.

CHAPITRE VIII

L'ORGANISATION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE

I. — Le souverain

Zīrīdes et Ḥammādides ont porté le titre d'émir. Pendant les quelques années où al-Mu'izz b. Bādīs reconnut le calife 'abbāside, il semble avoir été qualifié de « wālī »[1]. Bien qu'on ait maintes fois l'impression que sous les trois premiers Zīrīdes le gouverneur vice-émir d'Ifrīqiya a été plus ou moins l'homme du suzerain, l'émir était pratiquement indépendant et maître de l'état, détenteur de toute l'autorité (sulṭān) civile et militaire, financière et judiciaire.

Les Zīrīdes se targuaient des titres honorifiques octroyés par le calife et par lesquels leurs historiographes les désignent presque toujours : Naṣīr al-Dawla pour Bādīs, Šaraf al-Dawla pour al-Mu'izz b. Bādīs et Tāǧ al-Ḫilāfa pour al-Ḥaṣan, par exemple. Quand al-Mu'izz reconnaît les 'Abbāsides, c'est certainement à dessein que le Fāṭimide confère au Ḥammādide al-Qā'id revenu à l'obédience ismā'īlienne, après la défaite de Ḥaydarān ,le titre même de son ex-vassal d'Ifrīqiya : Šaraf al-Dawla.

Les émirs ṣanhāǧiens ont eu beau revendiquer une pseudo-généalogie ḥimyarite, ils n'ont pas eu le front, tant à Kairouan qu'à la Qal'a, à Bougie qu'à Mahdia, d'aspirer à l'indépendance totale et encore moins à la dignité califienne[2]. Ces Berbères ont eu un certain sens de la mesure bien qu'ils n'aient pas su résister à l'ambitieux projet répondant trop bien aux aspirations profondes des sunnites ifrīqiyens, de se libérer de l'allégeance šī'ite, alors qu'ils étaient à leur apogée ; erreur fatale payée le prix que l'on sait,

1. Dans un acte de mariage daté de Raǧab et Ier Ramaḍān 446 H ; v. *supra :* p. 226.

2. Ibn Abī Dīnār, *Mu'nis*, 71, 93, remarque que les Ḥafṣides, beaucoup moins brillants que les Zīrīdes, ont cependant pris le titre d'« amīr al-mu'minīn ». Sur le fait qu'al-Mu'izz y ait songé lors de la rupture, v. *supra :* p. 180.

initiative dont, au demeurant, ils sont loin d'avoir été entièrement responsables.

Le nom du Fāṭimide figurait sur les drapeaux (a'lām), fanions (rāyāt), étendards (bunūd) et sur les liserages des vêtements de cérémonie. Drapeaux et robes d'honneur ne paraissent d'ailleurs pas être confectionnés en Ifrīqiya ; ce sont des cadeaux du calife[3].

Étendards et tambours étaient les principaux insignes de souveraineté. On ignore la couleur des drapeaux[4] ; ils étaient peut-être blancs comme la livrée officielle des Fāṭimides et de leurs vassaux. On a vu que lors de la rupture avec le Caire les vêtements des dignitaires furent teints en noir et qu'al-Mu'izz b. Bādīs reçut du calife de Bagdad des étendards noirs[5]. Il est probable que les Zīrīdes ont affectionné la pourpre à l'instar de leur premier suzerain al-Mu'izz li-Dīn Allah[6]. Ont-ils comme lui, utilisé l'étendard rouge pour signaler leur courroux[7] ? Toujours est-il qu'on voit Bādīs porter un turban rouge en 405 H/1014-1015 au cours d'une bataille[8]. Le prince paraît avoir eu un drapeau particulier appelé peut-être liwā'[9].

Zīrīdes et Ḥammādites portaient le tāǧ cher aux Fāṭimides, « turban roulé autour d'une šāšiya de façon à former une coiffure assez volumineuse »[10], plutôt que diadème.

L'influence des princesses ṣanhāǧiennes à la cour et leur rôle politique paraissent avoir été considérables[11] ; il en fut de même à la cour des Zīrīdes de Grenade[12].

3. *Ma'ālim*, III, 209 ; H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A.I.E.O.* 1955, 39-40 sur le parasol (miẓalla) fāṭimide, v. : *Espagne musulmane*, III, 13-14, et surtout M. Canard, *La Procession du nouvel an*, *A.I.E.O.* 1952, 381, note 62 (références) ; sur l'éventail, insigne de souveraineté fāṭimide et sur le ṭirāz fāṭimide, v. : *ibidem*, 384, note 77, 391, note 103.

4. Sur les drapeaux fāṭimides, v. : M. Canard, *La procession du nouvel an*, *A.I.E.O.* 1952, 372, note 31, 383-384, note 75. *Al-Mu'izz*, 184 : les a'lām al-amān (drapeaux du pardon) étaient blancs, les autres drapeaux fāṭimides étaient verts ou blancs.

5. V. : *supra :* p. 193-194, 202.

6. Šammāḫī, 351-352 ; v. *infra :* p. 535-6, note 119.

7. Šammāḫī, 348 ; v. *infra :* p. 535, note 119.

8. V. *supra :* p. 115.

9. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nº 36, p. 49-53, vers 24 : au cours de la célébration d'une fête canonique, on voit le liwā' dressé au muṣallā de Mahdia ; *al-Mu'izz*, 184 : le général fāṭimide, chef d'armée avait un liwā' ; les rāyāt servaient aux divers corps d'armée pour correspondre entre eux.

10. M. Canard, *La Procession du nouvel an*, *A.I.E.O.* 1952, 380, note 58 ; *Espagne musulmane*, III, 13-14. A Sabība, al-Nāṣir remet à son frère qui veut sauver la vie du souverain, en se faisant passer pour lui, son tāǧ et son étendard ; v. *supra :* p. 260.

11. V. *supra :* p. 140-143, 274.

12. E. Lévi-Provençal, *Mémoires de 'Abd Allah*, 252.

Il est remarquable qu'à la mort de chaque prince, zīrīde ou ḥammādide, l'héritier présomptif, préalablement désigné, d'après le critère de primogéniture ou non, lui succède sans difficulté sérieuse, même quand il s'agit d'un enfant. A quelques exceptions près, notamment celle de Ḥammād qui bénéficia des contingences géographiques, les tentatives d'usurpation, pour la plupart fomentées par des oncles du souverain, sont vouées à l'échec. La fidélité de la garde sultanienne ('abīd) contribue grandement à l'avènement du successeur légitime[13].

Le prince mort, son héritier est aussitôt proclamé et porté au pouvoir. L'ensevelissement du défunt est suivi de la prestation de serment et d'une parade militaire avec présentation des troupes au nouvel émir. En général, le haut personnel, y compris le premier ministre, demeure en place, au moins temporairement. On voit Bādīs entreprendre, après son intronisation, une tournée d'inspection à travers une partie au moins de ses états[14].

L'accession au trône du nouveau Zīrīde est notifiée au calife qui lui adresse un siğill d'investiture (taqlīd) et des cadeaux comprenant en particulier des étendards et une fois au moins un sceau, par le truchement d'un ambassadeur. Le rescrit d'investiture est lu en présence du prince, puis, dans la Grande Mosquée de Kairouan et dans celle de Ṣabra-al-Manṣūriyya ; des copies en sont expédiées dans les provinces. Si le calife vient à mourir, son successeur confirme le Zīrīde dans son émirat.

En outre, une fois au moins, l'envoyé du calife reçoit par délégation la bay'a ou serment de fidélité[15] : l'ambassadeur du nouveau calife al-Ḥākim, le šarīf missionnaire (dā'ī), le cadi al-Bāhirī, reçoit solennellement la bay'a de Bādīs, de ses parents, les Banū Manād, et ensuite au cours d'une autre cérémonie qui se déroule dans la maison où il est descendu, celle des autres ṣanhāğiens, de dignitaires et autres personnages. Il y a de fortes chances pour que cette bay'a, consécutive en l'occurence à l'avènement d'un nouveau calife, ait été de règle lors de la réception de l'acte d'investiture de tout nouveau Zīrīde. Ce serment d'allégeance fait par devant le dā'ī, représentant du calife, était aussi une reconnaissance formelle de la soumission de l'émir à l'autorité inconditionnelle de l'Imām ismā'īlien. On a vu qu'al-Manṣūr ne put supporter de le prêter à son lieutenant, le gouverneur de Kairouan promu dā'ī par le

13. V. *supra :* p. 129 et *infra :* p. 530.
14. V. *supra :* p. 84.
15. V. *supra :* p. 87-88.

Fāṭimide[16]. Tout porte à croire que le calife ne renouvela pas cette cuisante expérience.

Ce protocole est valable, *grosso modo*, pour les premiers Zīrīdes. On le retrouve en partie à l'avènement du second Zīrīde de Mahdia, Yaḥyā[17] : parade militaire et chevauchée, les courtisans changent leurs vêtements de deuil contre des robes d'honneur, distribution de dons aux soldats et aux esclaves de la garde (al-aġnād wa-l-'abīd). Mais on ignore tout de celui observé par les autres Zīrīdes de Mahdia et les Ḥammādides.

Au moins à l'occasion des deux fêtes canoniques, l'émir présidait à la prière solennelle en qualité d'imām. C'est ainsi que le 1er Šawwāl 374 H/25 fév. 985, al-Manṣūr dirigea la ṣalāt du 'Īd au muṣallā de Raqqāda et que la ḫuṭba fut dite par le cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya[18].

Dans la mosquée, tout comme les Aġlabides et les Fāṭimides, les princes ṣanhāǧiens (Zīrīdes et Ḥammādides) s'isolaient des fidèles dans une maqṣūra (enceinte réservée devant le miḥrāb)[19]. On connaît celle d'al-Mu'izz que les visiteurs de Kairouan peuvent encore admirer de nos jours[20].

On ne sait où furent ensevelis Buluggīn et al-Manṣūr. Bādīs paraît l'avoir été à Mahdia, al-Mu'izz et Tamīm sûrement. Il est probable que leurs dépouilles ont été transférées par la suite à Monastir où les Mahdiens avaient l'habitude de transporter leurs morts par barques[21]. Le Qaṣr al-Sayyida (Fort de la princesse) du nom semble-t-il, de Umm Mallāl[22] a été la nécropole des derniers Zīrīdes. Inhumés d'abord dans leur palais, on les y transférait un an plus tard ; cette coutume est explicitement attestée pour Yaḥyā et 'Alī[23]. Les Ḫurāsānides se faisaient confectionner une double épitaphe[24].

Les Zīrīdes aimaient les cortèges fastueux où figuraient souvent des animaux rares (girafes, éléphants, lions, chameaux de race). Ils prenaient plaisir aux exhibitions et aux combats de fauves et al-Mu'izz avait sa ménagerie[25].

16. V. *supra :* p. 66-69.
17. V. *supra :* p. 306.
18. V. *supra :* p. 64.
19. *Ḥafṣides*, II, 27-29 ; Ibn Ḫaldūn, *Prolégomènes*, II, 72-73.
20. V. *infra :* p. 818.
21. Idrīsī, 108-109/trad., 127 ; Ibn Maqdīš, I, 32-33.
22. V. *supra :* p. 141-142.
23. *Mu'nis*, 93 ; Ibn Ḫallikān, II, 241, 242 ; G. Marçais, *Architecture*, 77.
24. S. M. Zbiss, *Corpus*, I, n° 29, 63-64.
25. V. *supra :* p. 88, 156. Le poète 'Abd al-Karīm al-Nahšalī (m. 405 H/1014-1015) a décrit un éléphant offert à Bādīs.

On peut affirmer qu'ils furent passionnés de chasse. Épris de vie au grand air, ils aimaient villégiaturer dans les résidences champêtres des environs de Kairouan (Sardāniya, Ğalūla...) où ils devaient avoir des pavillons de chasse. On voit Bādīs jouter avec ardeur à l'issue d'une revue, la veille de sa mort[26] et le dernier Zīrīde, al-Ḥasan, lancer des flèches dans le maydān (hippodrome) de Mahdia[27].

Les émirs ṣanhāğiens ont élevé maints palais[28]. Poètes et historiographes se sont complus à décrire la pompe de la cour zīrīde qui atteint son apogée sous al-Mu'izz b. Bādīs, et tout porte à croire, notamment la prospérité de l'Ifrīqiya avant l'invasion hilālienne, que le tableau qu'ils en ont brossé est exact.

On manque de détails sur leurs divertissements et leurs réunions intimes[29] qui devaient comprendre des libations, de la musique, des chants et des danses exécutées par de belles esclaves.

On verra plus loin de quel éclat brillèrent les lettres et les arts grâce à des princes qui furent de grands mécènes, prodigues et éclairés et surent continuer dignement l'œuvre inaugurée jadis par les Aġlabides. Les descendants de Zīrī b. Manād ont grande allure et ne jouent pas les émirs au petit pied. Et ce n'est pas le moindre de leur mérite de n'avoir pas sombré dans les plaisirs. Jusqu'à la fin de la lignée, leur race demeure forte, voire cruelle, et ne se laisse pas énerver par le luxe considéré moins comme source de basse jouissance que comme nécessité de la grandeur.

Ils assument presque toujours la conduite des opérations militaires et dans la mesure où elles leur en laissent la possibilité, gouvernent effectivement. Leurs abus de la table et des sens relèvent moins de la débauche que de la puissance de leur tempérament et des délassements permis aux guerriers.

II. — Vice émirat et vizirat

On a vu que les trois premiers Zīrīdes, avant tout occupés au Magrib, ont remis le gouvernement de l'Ifrīqiya à des lieutenants,

26. V. *supra :* p. 118.

27. Maqqarī, éd. Caire 1949, IV, 299 (poésie d'Abū l-Ṣalt (m. 529 H/1134-1135). *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 106 r°-v° : poésie du même sur un garçon lançant des flèches et pratiquant le jeu du mail (ṣawlağān) dans le maydān.

28. V. *supra :* p. 26, 492, 501.

29. Sur une partie de plaisir dans le palais du Ḥammādide Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād, v. *supra :* p. 243. Une poésie bacchique d'Ibn Ḥamdīs, *Dīwān,* n° 110, p. 153-156, composée alors qu'il avait 60 ans, donc vers 507 H/1113-1114, s'il est vrai

sortes de vice-rois qui portaient le titre de 'āmil d'Ifrīqiya. C'étaient des Arabes et non des Ṣanhāğiens et tout porte à croire que leur désignation était plus ou moins soumise à l'approbation du calife fāṭimide dont ils paraissent même avoir été souvent les hommes de confiance. Le vide créé en Ifrīqiya par le départ des Kutāma et des Fāṭimides en Orient ne fut guère comblé par les Ṣanhāğa constamment engagés à l'ouest si bien que, conséquence paradoxale, l'avènement d'une dynastie berbère paraît avoir entraîné un renforcement de l'influence de l'aristocratie et de la bourgeoisie arabes. Elles constituaient, avec les éléments du ğund arabe jadis maté par les Aġlabides, le meilleur soutien des gouverneurs d'Ifrīqiya.

Sauf erreur, l'appellation de kātib[30] qui leur est donnée a le sens de premier ministre, mais il n'est pas impossible que ces gouverneurs aient été choisis parmi les secrétaires de chancellerie ou leurs descendants. On relèvera la disparition à peu près certaine de la fonction fāṭimide de ḥāğib (chambellan)[31]. Sous les premiers Zīrīdes, notamment sous Bādīs, le vice-émir d'Ifrīqiya est volontiers appelé nā'ib (délégué)[32].

Le Dār al-Imāra d'al-Manṣūriyya, détruit par les sunnites en 407 H/1016, fut peut-être le siège de l'administration centrale, autrement dit des bureaux du 'āmil d'Ifrīqiya. Un récit[33] nous montre Tamīm et sa suite dans le Dār al-Imāra et mentionne le Bayt al-māl, salle du trésor public, ainsi qu'une pièce servant de bibliothèque.

A son avènement, Buluggīn avait conservé à son service le kātib de son père, 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib dont les attributions devaient correspondre à celles de secrétaire d'état, voire de premier ministre. En désignant, avant de quitter l'Ifrīqiya,

qu'il est mort à 80 ans en 527 H, contient une description d'un divertissement à la cour de Yaḥyā : esclaves (qiyān) musiciennes et danseuses ; instruments : 'ūd (luth), mizmār (flûte), ṭār (tambourin). Šammāḫī, 517 : des soldats (a'wān al-sulṭān wa-l-aġnād) chantent et font de la musique au bivouac ; il y a des timbaliers ('azafa) et des chanteurs qui s'accompagnent de luths (mazāhir) et de flûtes (mazāmīr).

30. *Ḥafṣides*, II, 61, note 2.

31. *Bayān*, I, 208, 221 ; Ibn Ḥammād, 32, 37, 43 : Ğa'far b. 'Alī, ḥāğib de 'Ubayd Allah puis d'al-Qā'im et d'al-Manṣūr. Sur la désignation par 'Ubayd Allah de quatre ḥāğibs et d'un seul kātib (Abū l-Faḍl Ğa'far b. 'Alī) v. : *Bayān*, I, 159/trad., I, 220. Ğawhar al-Kātib, ministre d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, porta le titre de wazīr à partir de 347 H ; *al-Mu'izz*, 146. Sous les Aġlabides, le premier ministre était appelé al-badīl ; *Bisāṭ*, 27-28.

32. V. *supra :* p. 91.

33. V. *infra :* p. 543, note 169. Ce Dār al-Imāra désigne sans doute ici le palais où résidait Tamīm à Mahdia.

un percepteur des impôts et un directeur du ḫarāǧ, al-Mu'izz li-Dīn Allah semble avoir voulu séparer l'administration des finances de la direction politique des affaires. Cette dernière était sans doute exercée par le gouverneur de Kairouan et de Ṣabra-al-Manṣūriyya. A la mort de celui-ci, le percepteur des impôts demanda à Buluggīn de pourvoir au remplacement du défunt. Le Zīrīde désigna alors 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui accepta à contrecœur.

La rivalité entre Ziyādat Allah b. al-Qadīm, percepteur des impôts et le nouveau gouverneur de Kairouan et de Ṣabra-al-Manṣūriyya paraît trahir le désir de ce dernier d'obtenir la haute main sur la direction intégrale des affaires, tant politiques que financières. Après s'être débarrassé de son rival dont il accapara les fonctions, il devint « 'āmil d'Ifrīqiya et de Kairouan » ou plus simplement « maître de Kairouan »[34], nouveau titre significatif de sa quasi-omnipotence. Nous le voyons exercer une fiscalité impopulaire, jugée excessive par le calife lui-même qui en était pourtant le principal sinon le seul bénéficiaire.

'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib se constitue une garde soudanaise et pour ce faire met à contribution les hauts fonctionnaires. Il amasse d'énormes richesses et se construit des palais. Il a ses poètes[35]. Quand il réside à Mahdia, une fois l'an, il laisse deux délégués (nā'ib), l'un à al-Manṣūriyya et l'autre à Kairouan[36].

Il est maintenu en fonction par al-Manṣūr auquel il fait de riches présents. A deux reprises, il accompagne son maître en expédition au Maġrib central où il commande une armée, laissant son fils Yūsuf à Kairouan en qualité de lieutenant (nā'ib). C'est ce Yūsuf qui fait édifier le palais d'al-Manṣūr à Ṣabra-al-Manṣūriyya et en assume l'énorme dépense.

Mais l'excès même de la richesse et de la puissance du vice-roi d'Ifrīqiya, la brutalité de sa fiscalité excessive, son prosélytisme šī'ite militant et certaines tractations, frisant la trahison, avec les Fāṭimides devaient causer la perte de celui qu'on surnommait al-Muḫtāl (le Superbe). Quand, peu de temps après son retour à Kairouan en 377 H/987-988, le calife al-'Azīz lui confie la « mission » (da'wa) al-Manṣūr le supprime.

Yūsuf b. Abī Muḥammad lui succède à la tête des provinces

34. Ṣāḥib al-Qayrawān ; *Ma'ālim*, III, 112 (ds. biographie d'Ibn al-Tabbān, m. 371 H 981-982), 174 (ds. biographie d'al-Qābisī, m. 403 H/1012).

35. On en connaît plusieurs qui firent son panégyrique Abū l-Ḥasan al-Kātib (m. 408 H/1017-1018), al-Ḥasān b. Muḥammad al-Tamīmī al-Naḥwī al-Luġawī al-Nassāba al-Ifrīqī et Bakr b. 'Alī al-Ṣābūnī (m. 409 H/1018-1019).

36 v. *supra :* p. 62.

(a'māl) d'Ifrīqiya et reçoit les emblèmes de sa souveraineté : tambours et étendards. Il est installé dans le Dār al-Qā'id Ğawhar ; ce palais du célèbre général fāṭimide devait donc servir de résidence aux vice-rois d'Ifrīqiya et il était probablement situé dans la cité princière de Ṣabra-al-Manṣūriyya. Ce sybarite surnommé « le šayḫ à la rose » abandonne les affaires à un certain Ibn al-Būnī. Chaque année il battait la campagne pour collecter des impôts et ramasser des cadeaux. En 382 H/992-993, al-Manṣūr mit fin aux exactions des deux acolytes.

Après avoir supprimé Ibn al-Būnī auquel il avait d'abord tenté de faire rendre gorge, il destitua le « šayḫ à la rose » et confia l'« émirat » d'Ifrīqiya à Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib. Le nouveau vice-roi, confirmé dans ses fonctions par Bādīs, administra le pays jusqu'à sa mort en 396 H/1005-1006. En 389 H/999, il se voit confier, en qualité de nā'ib de l'émir, l'organisation et le commandement d'une armée importante. Son fils Abū l-Qāsim lui succéda. On ne sait pas si, après avoir tenté de se rebeller contre son maître en 399 H/1008-1009 et obtenu son pardon, il recouvra son poste. Toujours est-il qu'on nous dit qu'en 403 H/1012-1013, Bādīs retira à Yūsuf b. Abī Ḥabūs al-Ṣanhāǧī la charge des armées et autres fonctions. Il pourrait s'agir du remplaçant d'Abū l-Qāsim, mais on ne saurait l'affirmer bien qu'on verra le vice-roi d'Ifrīqiya contrôler effectivement l'armée. S'il s'agit du frère de Ḥammād et s'il a bien été vice-émir, il y aurait lieu de remarquer la remise de cette charge à un oncle du Zīrīde. A son avènement, al-Mu'izz b. Bādīs confie au gouverneur de Tripoli Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥasan rappelé à la cour l'inspection (naẓar) de l'armée et l'administration de toute l'Ifrīqiya, y compris les provinces méridionales. Ce personnage mit en coupe réglée les finances de l'état et, grâce à sa fortune et à ses innombrables partisans, devint tout puissant. Parallèlement aux relations diplomatiques officielles, il en entretenait de personnelles avec la cour Fāṭimide. Il envoyait des cadeaux aux grands d'Égypte et reçut même du calife un rescrit dont on ignore le contenu. Qui sait si le Fāṭimide ne lui confia pas la da'wa ? Par surcroît, son frère, gouverneur de Tripoli, était de connivence avec les rebelles Zanāta. Al-Mu'izz excédé fit exécuter son trop puissant ministre en 413 H/1022 et le remplaça à la tête de toute l'Ifrīqiya par Abū l-Qāsim b. Abī 'Abbūd (alias Abī 'Abd Allah) Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib[37] qu'il ceignit de son propre sabre et nantit de tambours et d'étendards. La frise épi-

37. Nuwayrī, II, 138. *Supra :* p. 160.

graphique de la maqṣūra de Kairouan[38] lui donne le titre honorifique de Zimām al-Dawla (Rêne de l'empire). Mais dès l'année suivante, en 414 H/1023-1024, il eut pour successeur Abū l-Bahār b. Ḫalūf qui fut chargé de percevoir l'impôt, de nommer les gouverneurs, d'inspecter les troupes et de gérer toutes les finances (ašġāl), tâche dont il s'acquitta à la perfection[39]. Le rôle joué par ce personnage dans la répression des troubles de 407 H/1016 et la confiance que lui témoigne le prince, permettent de penser qu'il lui fut dévoué.

Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Sakkāk, gérant des affaires de la reine mère, réussit, grâce à elle, et jusqu'à sa disgrâce en 433 H/1041-1042 à diriger, sans doute d'une manière occulte, celles de l'état.

Il est probable que « l'esclave (mamlūk) d'al-Mu'izz, Amīn al-Dawla wa-Ṣafī l-Ḫāṣṣa Aḥmad b. Zuhayr al-Kātib » mentionné sur une inscription kairouanaise datée de 437 H/1045-1046 désigne un autre ministre d'al-Mu'izz b. Bādīs ; le surnom honorifique « l'homme de confiance de l'état et l'élu de l'aristocratie » et l'appellation de kātib ne laissent guère de doute à ce sujet[40]. 'Abd Allah (b. ?) Ğabāra (m. 440 H/1048-1049) le fut sûrement[41].

Le « qā'id » 'Abbād b. Marwān, intime du prince et portant le titre honorifique de Sayf al-Mulk (Sabre de la royauté) paraît

38. H. R. Idris, *Essai de datation...*, *Arabica* 1956, 214-215.

39. *Bayān*, I, 272/trad., I, 406.

40. *Inscriptions arabes*, I, n° 42, p. 87-90 ; H. R. Idris, *Essai de datation... Arabica* 1956, 214 ; v. aussi . *Inscriptions arabes*, I, 21, note 16, où est annoncée la parution sous le n° 529 de l'épitaphe d'un Aḥmad b. Zuhayr, mutilée, la fin des titres du défunt et la date de sa mort manquent. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 79 v°-80 r° : le poète (Abū l-Ḥasan) Ya'lā b. Ibrāhīm b. 'Abd al-Ḫāliq (al-Urbusī) (m. 418 H, v. *infra:* p. 860) se présenta un jour dans l'assemblée d'Abū 'Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz b. Abī Sahl al-Baqqāl (fils d'un littérateur m. 406 H, v. *infra:* p. 782), fort courroucé et de dire pourquoi au šayḫ . «Je suis allé rendre visite à notre frère Abū l-Faḍl Ğa'far, kātib d'al-Mu'izz, c'est-à-dire al-Mu'izz b. Sayf al-'Azīz bi-Llah et il ne m'a pas reçu. Par Allah ! n'était le sentiment familial (muḥāfaḍa), ce serait la rupture (qaṭī'a) ! ». Muḥammad al-wazīr tū-barbar (= al-Barbarī ?) dont la fille Tāmlīḥat (forme berbérisée de al-Malīḥa) paraît avoir été vizir de Zāwī qu'il accompagna à Kairouan ; *Inscriptions arabes*, II, n° 327.

41. Son épitaphe l'appelle : « le Kātib auprès de notre seigneur » (al-Kātib 'inda sayyidi-nā) ; *Inscriptions arabes*, II, n° 474. Le n° 475 reproduit celle de 'Alī b. Ğabāra, mort jeune, peut-être frère du précédent. Sous le n° 476 (à paraître) figurera celle de 'Alī b. Ğabāra, présumé frère de 'Abd Allah [b.] Ğabāra et lui aussi « secrétaire » d'al-Mu'izz. On remarquera que le texte arabe du n° 474 dit . « 'Abd Allah Ğabāra » et la traduction : « 'Abd Allah fils de Jabāra ». Se fondant sur une communication de M. H. H. Abdul Wahab, les auteurs des *Inscriptions arabes*, II, 623 et note 9, affirment que « Ma'add fils de Jibāra, secrétaire à la chancellerie d'al-Mu'izz est mentionné par Ibn Rašīq ».

avoir été, lui aussi, ministre d'al-Mu'izz. On nous dit en effet qu'il fut disgrâcié et livré à ses ennemis en 441 H/1049-1050 ; ses biens furent confisqués et tous ceux qu'il avait nommés dans ses cantons, arrêtés[42].

On peut donc affirmer que jusqu'à l'invasion hilālienne, l'Ifrīqiya est administrée par une sorte de vice-roi détenant tous les pouvoirs civils et militaires, par délégation du prince. L'attribution, sous al-Mu'izz b. Bādīs, de titres honorifiques au gouverneur d'Ifrīqiya ne traduit certainement pas un accroissement de ses fonctions. Au contraire, avec l'installation à demeure du Zīrīde à Kairouan, le potentat dut se muer en premier ministre.

Avec Tamīm, premier des Zīrīdes de Mahdia, on a l'impression que le premier ministre, appelé « chargé des affaires de l'état »[43] joue un rôle secondaire. Les finances, confiées à Georges d'Antioche, lui échappent totalement semble-t-il. Le seul qui nous soit connu est un certain 'Abd Allah b. Mankūt, tenu pour responsable du débarquement chrétien de 480 H/1084 ; rival de l'amiral Zīrīde, il se serait opposé à ce que la flotte se portât à la rencontre de l'ennemi. On peut déduire de là que le ministre avait alors des attributions militaires.

L'attentat contre Yaḥyā en 509 H/1115-1116, dernière année de son règne, coûta la vie à al-Šarīf Abū l-Ḥasan 'Ali b. Aḥmad al-Fihrī al-Ṣiqillī qui était son « vizir ». On ne sait rien d'autre sur ce šarīf d'origine sicilienne[44]. A relever l'emploi, premier en date, semble-t-il, du mot vizir pour désigner le ministre du prince. L'autorité de cet ancien dignitaire de la cour de Tamīm devait être assez réduite puisqu'on nous dit que Yaḥyā géra lui-même les affaires de l'état.

Sous 'Alī, aucun ministre ne nous est connu. A l'avènement du jeune al-Ḥasan, la régence passe d'un affranchi eunuque, sans doute un chef militaire, à un général. Mais ces personnages étaient probablement des « maires du palais », quasi usurpateurs du pouvoir, plutôt que des ministres. La façon dont les affaires furent menées, notamment après la majorité du prince, nous échappe complètement.

La structure de l'état ḥammādide est très obscure. On a vu

42. Bayān, I, 279/trad., I, 416 : umira bi-stiḥrāğ amwāli-hi wa-l-qabḍ 'alā ğamī' man ista'mala-hu fī a'māli-hi : v. *supra* : p. 197.

43. *Bayān*, I, 301 mutawallī umūr al-dawla ; Tiǧānī, 238 mutawallī tadbīr al-balad ; variante : mutawallī l-balad wa-mudabbiru-hā.

44. On possède l'épitaphe de sa fille 'Ā'iša inhumée à Monastir, S. M. Zbiss, *Corpus*, II, 76, n° 327.

qu'en 389 H/998-999, Ḥammād avait confié les affaires ṣanhāǧiennes à son page (ǧulām) Ḫalaf al-Ḥimyarī qui avait humilié les Talkāta. On le retrouve wālī d'Ašīr en 406 H/1015-1016.

Ensuite, on ne saurait malheureusement préciser davantage, le vizirat ḥammādide passa à la lignée des Banū Ḥamdūn. On connaît le nom de deux ministres successifs d'al-Nāṣir.

'Abd al-Mu'min nomma son fils gouverneur d'Ifrīqiya mais confia le pouvoir civil et surtout financier à un autre personnage.

III. — Gouverneurs provinciaux

Chaque ville, voire chaque localité de quelque importance, avait son gouverneur ('āmil, wālī, mutawallī). On ignore les attributions exactes de ces représentants de l'émir. Il semble bien que 'āmil et wālī aient été synonymes.

Certaines contrées échappaient plus ou moins à l'autorité centrale puisqu'al-Dāwūdī (m. 402 H/1011) parle des régions où il n'y a ni cadi ni pouvoir (sulṭān) et qu'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038-1039) admet la validité des décisions équitables prises par le conseil des notables (aḥkām al-ǧamā'a) ou les chefs locaux ('ummāl al-manāzil) là où le « pouvoir » ne s'exerce pas[45].

Manṣūr b. Rašīq, gouverneur de Kairouan à la mort de Bādīs, paraît avoir été destitué lors des massacres de 407 H/1016. Sauf erreur, au moins à partir de cette époque, le gouverneur de Kairouan est à distinguer du vice-émir d'Ifrīqiya et paraît relever de ce dernier qui est souvent qualifié de « ṣāḥib al-Qayrawān » (maître de Kairouan), expression à prendre dans un sens très large. Il est difficile de préciser les fonctions d'Abū l-Bahār b. Ḫalūf qui joue un rôle considérable lors des troubles de 407 H. Mais on a vu qu'en Šawwāl 407 H/mars 1017, le gouverneur de Kairouan désigné par le ministre d'al-Mu'izz Muḥammad b. al-Ḥasan, un certain Muḥammad b. Laṣwiya (?), à la tête d'une troupe de šī'ites et de gardes (šuraṭ) assassiner le juriste Abū 'Alī b. Ḫaldūn[46].

On ne sait pas si les gouverneurs étaient désignés par le vice-émir, avec l'approbation du prince, ou directement par ce dernier. En 389 H/999, Bādīs octroie à un émir zanātien un rescrit (siǧill) lui conférant le gouvernement (wilāya) de Tobna. Ibn al-Aṯīr n'emploie pas le mot de wilāya mais celui d'iqṭā' (concession de

45. *Mi'yār*, X, 76.
46. *Ma'ālim*, III, 192 ; v. *supra* : p. 148.

fief). A son avènement, al-Manṣūr procéda à la nomination des chefs civils et militaires (al-'ummāl wa-l-umarā'). Faut-il déduire de cette indication, bien vague en vérité, la coexistence, dans certaines villes, d'un 'āmil, administrateur civil, chargé entre autre chose des finances, et d'un amīr, chef militaire et politique ? Ne serait-ce pas, ce dernier personnage, fonctionnaire d'autorité qui est appelé dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) : « wālī » et « mutawallī 'amr al-balad »[47].

Sous al-Manṣūr il est question d'un 'āmil à Zawīla, Tripoli, Tobna ; il nomma gouverneur ('āmil, wālī) de Laribus son affranchi Qayṣar[48]. Un ṣanhāǧien fut wālī de l'Ariana au temps de Sīdī Maḥrez[49]. Avant d'être nommé gouverneur d'Ifrīqiya, Yūsuf b. Abī Muḥammad était 'āmil de Gafsa[50] et, après sa destitution, il aurait été envoyé comme gouverneur à Mattīǧa[51]. Un certain Ḥasan b. Bulbul gouverna Sousse[52]. Abū l-Rabī' Sulaymān b. Sa'īd fut wālī de Kairouan, sans doute après l'invasion hilālienne[53].

Lorsqu'al-Mu'izz abandonne Kairouan pour Mahdia dont Tamīm est gouverneur, il laisse Kairouan et Tunis à la garde de Qā'id b. Maymūn[54], mais cette nomination est exceptionnelle et Tunis eut certainement toujours un gouverneur particulier.

Tripoli, rattachée depuis 367 H/977-978 à l'état zīride fut successivement gouvernée par Tamṣūlat b. Bakkār qui commettant maintes exactions amassa une grosse fortune, Muḥammad b. al-Ḥasan (sous Bādīs), ministre d'al-Mu'izz en 407 H/1016 et sans doute aussitôt remplacé par son frère 'Abd Allah b. al-Ḥasan qui se révolta lors de l'exécution de ce ministre en 413 H/1022-1023, et fut fait prisonnier peu après. A deux reprises est attesté le rôle politique du cadi de Tripoli : en 429 H/1037 Ibn al-Munammar fut « président du conseil municipal » et avant 444 H/1052-1053, un autre cadi présida aux destinées de la ville.

Furent successivement gouverneurs de Gabès : les Banū 'Āmir dont le dernier paraît avoir été Yūsuf b. 'Āmir, Ibrāhīm frère de

47. *Mi'yār*, IX, 434, 437-438. Sur l'épitaphe d'un personnage appelé Ḥasan b. Ṭāhir b. Yazīd al-Wālī (m. 401 H/1011) v. . *Inscriptions arabes*, I, 313.

48. V. *supra :* Règne d'al-Manṣūr, p. 61-83.

49. *Manāqib*, 112, 290. Le 'āmil de Tozeur qui emprisonne Abū Nūḥ (sous al-Manṣūr b. Buluggīn) paraît avoir été un ṣanhāǧien ; Ṣammāḫī, 360.

50. V. *supra :* 70.

51. V. *supra :* p. 72.

52. Loué par le poète Abū l-Futūḥ b. Muḥammad al-Sūsī ; Ġubrīni, I, 47 ; Tiǧānī, 26 ; *Ḥulal*, *ms.* Bibl. de Tunis, 119.

53. *Ma'ālim*, III, 254.

54. V. *supra :* p. 230.

Bādīs, Manṣūr b. Māwās. Un certain Muḥammad b. Tamṣūlat est mentionné dans une source abāḍite comme ayant eu la haute main sur le pays des Zawāġa (sur le littoral à l'ouest de Tripoli)[55]. Le Nafūsa abāḍite devait jouir d'une large autonomie. Sous Bādīs, l'émir des Nafūsa, Yaḥyā b. Muḥammad, accorde refuge au rebelle zanātien Fulful b. Sa'īd.

L'autorité zīrīde sur le sud-sud-ouest, devait être précaire puisque nous voyons Bādīs accorder en 400 H/1009-1010 le gouvernement du Nafzāwa et celui du Qasṭīliya, respectivement à Warrū b. Sa'īd et al-Nu'aym b. Gannūn, à condition que ces deux rebelles zanātiens évacuent la province de Tripoli. Al-Nu'aym b. Gannūn reçut du Zīrīde des étendards et des tambours (bunūd, ṭubūl), insignes non équivoques de très large autonomie, sinon de souveraineté. L'année suivante, Warrū b. Sa'īd répudie la suzeraineté, probablement toute platonique, de Bādīs, et s'allie contre lui aux Nafūsa, tandis qu'al-Nu'aym b. Gannūn, profitant de l'occasion, se permet d'annexer le Nafzāwa. Bādīs ne reconnut pas cet état de fait et nomma Ḫazrūn b. Sa'īd, brouillé avec son frère Warrū et venu lui prêter hommage, gouverneur du Nafzāwa où il se rendit avec étendards et tambours. Et les Banū Maġliya, inféodés à Ḫazrūn b. Sa'īd, obtinrent le gouvernement de Gafsa. Ibn Ḫaldūn fait remarquer que toutes les « cités de l'eau » se trouvaient aux mains des Zanāta. Ajoutons que cette appropriation, plus ou moins reconnue par Bādīs, de tout le Djérid par les Zanāta, ennemis héréditaires des Ṣanhāġa, prouve que toute cette région échappait alors effectivement aux Zīrīdes dont les ambitions dans ces parages se bornaient alors à garder Tripoli âprement convoitée par les Zanāta et même les Fāṭimides. En 403 H/1012-1013, par siğill du Fāṭimide le territoire zīrīde s'accroît de la province de Barqa où Bādīs envoie un gouverneur.

En 378 H/988-989, al-Manṣūr confie à Abū Za'bal, en qualité de 'āmil et de nā'ib (délégué), tout le territoire des Kutāma qu'il venait de pacifier. L'autorité de cette espèce de super-préfet s'exerçait sur Tīğis, Qaṣr al-Ifrīqī, Constantine, Mila et Sétif. Jusque-là, les Kutāma, artisans de la grandeur fāṭimide, avaient dû ignorer l'autorité zīrīde et ne pas payer d'impôts. Le Zīrīde y envoya des troupes et des gouverneurs ('ummāl) qui levèrent les impôts et serrèrent de près la population.

Les premiers Zīrīdes confièrent volontiers les principaux postes du Maġrib central à leurs oncles paternels, ce dont ils eurent

55. Ṣammāḫī, 336-337 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 111. Ce mawlā d'al-Mu'izz b. Bādīs imposa de cent dīnārs le šayḫ abāḍite Abū l-Ḫayr Tūzīn.

souvent à se repentir. La scission zīrīdo-ḥammādide suffit à illustrer les mécomptes que leur valut cette politique dangereuse mais sans doute conforme à la gérontocratie berbère.

Malgré l'absence de documents explicites, on est enclin à penser que le gouverneur de Msila l'était en même temps du Zāb comme au temps de Ğa'far b. 'Alī b. al-Andalusī. Tout porte à croire que cette province passa sous le contrôle de Ḥammād et elle s'y trouvait peut-être déjà en 387 H/997-998, date de sa confirmation comme gouverneur d'Ašīr. Peu après, un autre oncle de Bādīs était nommé à Tiaret.

Toute la province, jadis gouvernée par Abū Za'bal (Tīğis, Qaṣr al-Ifrīqī, Constantine, et sans doute aussi Mila et Sétif) relevait de Ḥammād puisqu'en 405 H/1014-1015, Bādīs le somme de la remettre au lieutenant (ḫalīfa, mustaḫlaf) de son propre fils et héritier présomptif. Ce personnage est revêtu d'une robe d'honneur, insigne de sa lieutenance et part avec tambours et étendards prendre possession du territoire réclamé.

En 406 H/1015-1016, Ḫalaf al-Ḥimyarī était wālī de Ašīr pour le compte de Ḥammād alors en état de rebellion contre Bādīs. La même année un Zanātien rallié reçoit de Bādīs le gouvernement de la ville et de la province de Tobna. En prenant le pouvoir, al-Mu'izz confie à Ayyūb b. Yaṭṭūfat, le gouvernement de « tout le Maġrib » ; en fait la majeure partie du Maġrib central était aux mains de Ḥammād depuis la mort de Bādīs et le retrait de l'armée zīrīde. Après avoir battu Ḥammād (408 H/1017-1018) al-Mu'izz confie les provinces du Maġrib à un de ses oncles, Karāma b. al-Manṣūr, qui en choisit les gouverneurs.

Après avoir conclu la paix avec Ḥammād en 408 H/1018, al-Mu'izz fit rédiger un acte (manšūr) accordant[56] au fils de son ex-adversaire, al-Qā'id : Msila, Tobna, Marsā l-Daǧāǧ, le pays des Zawāwa, Maqqara, Dakkama, Bellezma, Ḥamza, et lui donna des étendards et des tambours. Les états zīrīdes se trouvaient réduits à l'Ifrīqiya puisque Ḥammād avait été reconnu souverain indépendant de Msila, Tobna, le Zāb, Ašīr, Tiaret et de toutes les parties du Maġrib qu'il pourrait conquérir. Al-Qā'id, était déjà, au moins virtuellement, l'héritier présomptif de son père. On remarquera que les émirs ṣanhāǧiens ont pris l'habitude de confier à leur successeur désigné, un important gouvernorat.

Al-Qā'id nomma l'un de ses frères gouverneur du Maġrib, et un autre, de Ḥamza. En 415 H/1024-1025, le gouverneur de Baghai,

56. Dp. *Kāmil*, il s'agissait de l'octroi de fiefs (iqṭā') ; les autres sources parlent de wilāya.

Ṣandal, dépend d'al-Mu'izz puisqu'il lui adresse des cadeaux. Surtout au sud, la frontière ḥammādo-zīrīde fut donc loin d'avoir été nette.

Sous les Ḥammādides, Biskra est administrée par un conseil de šayḫs dont le chef portant le titre de muqaddam (ou encore ra'īs) appartient à l'une des familles les plus influentes. Al-Nāṣir eut un gouverneur à Ouargla.

La charge de « préposé à une localité » (wakīl al-manzil) attestée avant les Zīrīdes[57], semble avoir disparu. Des fatwās mentionnent un favori du prince (sulṭān) nommé contrôleur (nāẓir) dans une région (ğiha) où il amassa une grosse fortune[58]. Une source abāḍite mentionne un muqaddam de Ṭurra vers 471 H/1078-1079[59]. C'était le titre porté par Ibn Ḫaldīn, gouverneur plus ou moins indépendant de Djerba[60].

Il est difficile de définir l'étendue de l'autorité des gouverneurs provinciaux, sans doute précaire en dehors des villes dans certaines contrées où dominaient les tribus[61]. Dans quelques massifs montagneux, on voit des gouverneurs (umarā') tenter de réduire des populations insubordonnées en les empêchant de labourer et de faire paître leurs bêtes et le leur permettant ensuite contre la remise d'un certain nombre de chevaux à titre de tribut annuel[62]. Certaines localités étaient désertées par suite de l'insécurité et de la misère[63].

Quand la horde hilālienne se répand dans les campagnes ifrīqiyennes, les localités sans défense sont la proie des émirs arabes. Le premier arrivé prend les habitants sous sa protection, leur donne son bonnet (qalansuwa) ou un billet où il traçait un signe, pour

57. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 79 r°, ds. Biogr. d'al-Qammūdī (m. 324 H/935-936).

58. Fatwās d'Ibn Muḥriz (m. vers 450 H/1058) et d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) ; *Mi'yār*, I, 345-346.; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 246 r°. Par nāẓir, il faut peut-être entendre : directeur de la douane, comme à l'époque ḥafṣide ; *Ḥafṣides*, II, 67 et note 4.

59. Šammāḫī, 412 ; ce chef, appelé Abū 'Alī, persécuta des 'azzāba wahbites.

60. V. *supra :* p. 166. Au IVe siècle H/Xe siècle, chaque localité importante du Nafūsa (Lālūt, Šarūs, Ğādū) était gouvernée par un ḥākim abāḍite indépendant ; T. Lewicki, *Études Ibāḍites*, I, 126 et *passim*. Sur un personnage « muṣaddar » à Darğīn à la fin du VIe siècle/XIIe v. : Šammāḫī, 453 ; T. Lewicki, *Notice...*, 151.

61. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 128 . deux tribus (qabīla) se font la guerre ; un cheval est offert au nom de la ğamā'a de l'une d'elles au ra'īs d'une autre qabīla dont on espère gagner l'alliance. Selon l'usage ('urf) observé chez ces gens-là, cette gratification (raŝwa) est supportée par l'ensemble des contribules. Il s'agit probablement de groupements berbères.

62. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 128.

63. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 437.

évincer d'autres compétiteurs éventuels ; chasse gardée pourrait-on dire. A part Kairouan, les villes résistèrent grâce à leurs murailles. Certaines s'entendent avec les envahisseurs et leur paient tribut. Les unes demeurent sous le commandement du gouverneur zīrīde qui se déclare indépendant. Dans beaucoup d'autres, s'érigent de petites républiques où l'autorité est exercée théoriquement par un conseil de notables souvent appelés šayḫs, et pratiquement par la famille la plus influente de la cité. Partages de territoires entre les principales confédérations hilāliennes, leurs compétitions pour l'hégémonie, tractations de toutes sortes, apparition de dynasties locales (Banū l-Ward à Bizerte, Banū Ğāmi' à Gabès, Banū l-Rand à Gafsa, etc.) qui se maintiennent ou même étendent leur pouvoir avec plus ou moins de bonheur, installation un peu partout de condottieri arabes ou autres, et de chefs de bandes qui jouent aux seigneurs féodaux, tout cela forme la trame de cette période troublée. Les tentatives des Zīrīdes de Mahdia pour rassembler au moins une partie de leur patrimoine demeurent vaines et leurs succès, partiels et éphémères. La course et la menace normande absorbent le plus clair de leurs modestes forces.

Quand les Chrétiens de Sicile parviennent à s'emparer des villes de la côte ifrīqiyenne, ils se bornent à l'occupation militaire, au prélèvement d'un tribut et au développement d'un commerce maritime fructueux, sans s'immiscer outre mesure dans les affaires des cités auxquelles ils laissent une assez large autonomie, au moins administrative et judiciaire. Elles sont gérées par des gouverneurs autochtones ou des conseils de notables. Le respect des engagements est souvent assuré par des livraisons d'otages. Dans certains cas, à Tripoli par exemple, les Siciliens auraient été engagés à venir s'installer dans la ville. L'affranchi Yūsuf, nommé 'āmil de Gabès par Roger II endosse la robe, insigne de sa fonction et fait donner lecture du siğill d'investiture ; il reçoit des décorations chrétiennes (tašārīf al-naṣārā).

Al-Nāṣir attribua à quatre de ses frères les quatre gouvernements suivants : la partie occidentale de ses états dont la préfecture était Ebba (?)[64], Ḥamza, Ngaous, Constantine ; il confia Alger et Marsā l-Daǧāǧ à l'un de ses fils et Ašīr à un autre.

A la faveur de l'anarchie hilālienne, un certain nombre de chefs ifrīqiyens reconnaissent le Ḥammādide : l'ex-gouverneur de Sfax, Ḥammū, le muqaddam du Qasṭīliya où il nomma un ṣanhāǧien. Tunis lui demanda la désignation d'un gouverneur qui sera le premier Ḫurāsānide. Mais après la cuisante défaite de Sabība, le

64. Lecture hypothétique de : Lbā.

flot riyāḥide déferle à travers le territoire ḥammādide. La fondation de Bougie et l'évacuation de la Qal'a répondent aux mêmes impératifs qui, une dizaine d'années plus tôt avaient poussé al-Mu'izz à abandonner Kairouan et à se réfugier à Mahdia. Al-Nāṣir se relève vite et menace, souvent avec succès : Tunis, Kairouan, etc. La Tunis ḫurāsānide compose avec les Ḥilāliens auxquels elle paie tribut et est l'enjeu de la rivalité zīrīdo-ḥammādide, mais alternativement contrainte de reconnaître tantôt le souverain de Bougie et tantôt celui de Mahdia, elle n'en demeure pas moins maîtresse de ses destinées. On relèvera que pendant un certain temps, elle paraît avoir été gouvernée au nom de l'autorité (sulṭān), c'est-à-dire du conseil des šayḫs, par deux fils de 'Abd al-Ḥaqq ; l'un d'eux aurait été chargé des affaires civiles et l'autre, appelé émir, des militaires. L'autorité du conseil des šayḫs, parfois réduite à néant par le Ḫurāsānide subit bien des vicissitudes dont nous ne connaissons presque rien.

Enfin l'ordre almoḥade met fin à l'anarchie féodale et au protectorat normand. Une ère nouvelle s'ouvre pour la Berbérie orientale. Dans Bizerte dont le chef lui fait sa soumission vers 552 H/1157-1158, le fils de 'Abd al-Mu'min laisse un commissaire almoḥade (ḥāfiẓ). Deux ans plus tard le vaincu est récompensé par 'Abd al-Mu'min qui lui accorde un apanage (iqṭā') et l'inscrit sur la liste des fonctionnaires almoḥades. Un ḥāfiẓ almoḥade est nommé à Sousse, à Sfax, à côté semble-t-il d'un gouverneur autochtone. On remarquera que ce régime politique n'est pas sans rappeler le protectorat institué par les Normands dans les villes du littoral ifrīqiyen, moins, il est vrai, la tolérance religieuse.

IV. — Chancellerie, postes, police

L'organisation administrative nous échappe complètement. On suppose que les bureaux (dīwān, pl. : dawāwīn) où travaillaient les scribes (kātib, pl. : kuttāb) continuaient de fonctionner comme par le passé sous les Aġlabides et les Fāṭimides.

On ne sait à peu près rien de la chancellerie (dīwān al-inšā') zīrīde et ḥammādide[65]. Sous al-Manṣūr, vers 377 H/987-988, cette fonction paraît être appelée kitāba (secrétariat) et son titulaire avoir détenu le sceau (ḫātim)[66]. Rappelons qu'à l'âge d'or de la dynastie, la chancellerie zīride fut illustrée par le célèbre Abū l-

65. V. : *Bisāṭ*, 33 ; *Ḥafṣides*, II, 61-65.
66. V. *supra* : p. 68.

Ḥasan ʿAlī b. Abī l-Riǧāl qui en fut le chef et les deux poètes Ibn Rašīq et Ibn Šaraf. Ibn Abī l-Riǧāl eut pour successeur son fils Maḥmūd. Maḥmud b. ʿAlī b. Abī l-Riǧāl fut disgracié par al-Muʿizz b. Bādīs. Lui, son père et les gens de sa maison étaient les « Barmécides d'Ifrīqiya ». ʿAlī b. Abī l-Riǧāl, astrologue fameux, avait prédit à quel âge son fils serait disgracié ; la chose eut lieu après la mort du père (426 H/1034-1035) et conformément à l'horoscope. La sœur d'al-Muʿizz, sans doute Umm al-ʿUlū, intercéda auprès du prince qui pardonna à Maḥmūd, le combla d'honneurs et lui accorda sur le champ un certain nombre de domaines (ḍiyāʿ) que son père avait eu en apanage[67].

On connaît le nom d'un kātib du ḥammādide Yaḥyā b. al-ʿAzīz dont il dirigea la chancellerie (inšāʾ)[68]. Un kātib était chargé d'apposer sur les lettres officielles le paraphe (ʿalāma) du Zīrīde Yaḥyā b. Tamīm ; la formule en était : « Louange à Allah Seul »[69].

On a vu qu'al-Muʿizz b. Bādīs avait, au Caire, un chargé d'affaires appelé nāʾib. On remarquera qu'il est convoqué, à plusieurs reprises, par al-Yāzūrī, lepremier ministre fāṭimide, après 442 H/1050-1051, c'est-à-dire une fois la rupture officielle consommée ; il tenait son maître au courant de ces entrevues.

D'après Ibn Ḫaldūn, les gouverneurs fāṭimides écrivaient au premier ministre du calife en l'appelant mawlāya (mon maître) et l'on sait qu'au moment de la rupture, al-Muʿizz b. Bādīs employa, dans sa correspondance aigre-douce avec al-Yāzūrī, l'expression de ṣanīʿa (créature) au lieu de ʿabd (serviteur, esclave) du calife.

Malgré la pénurie de matériaux, on pense que les Zīrīdes ont maintenu le service de la poste (dīwān al-barīd) dont l'existence est attestée sous les Fāṭimides d'Ifrīqiya[70].

Chaque ville omportante devait avoir son maître de poste (ṣāḥib al-barīd ou ṣāḥib ḫabar) chargé de renseigner le souverain sur tout ce qui s'y passait et, bien entendu, de transmettre les messages officiels et les ordres et même de rendre compte de leur exécution[71]. A propos de l'affaire du neveu de la nourrice de Bādīs,

67. Ibn al-Abbār, *Iʿtāb al-kuttāb*, éd. Ṣālih al-Aštar, nº 65, 128, non publiée, dp. une aimable communication de Ch. Pellat. *Infra*, p. 784, 810.

68. V. *supra :* p. 364.

69. V. *supra :* p. 316.

70. V. aussi : ci-dessous, à propos du ḫabar.

71. Sur le rapprochement ḫabar, kašf, barīd, V. *Infra :* p. 527-529. Dp. *Madārik*, II-III, fº 150 rº, Ibn al-Labbād (m. 333 H/945-946) se rendit à Mahdia et vint trouver Abū Ǧaʿfar al-Baġdādī qui informa ʿUbayd Allah de sa venue. Le calife refusa de le recevoir mais ordonna à Abū Ǧaʿfar de lui rédiger tout ce que voudrait le juriste. Abū Ǧaʿfar le gratifia d'un siǧill lui conférant l'immunité vis-à-vis du cadi Ibn Abī

ce prince envoie des messagers (burud, pl. de barīd) à al-Qābisī[72].

Le barīd fāṭimido-zīrīde utilisait fréquemment les pigeons voyageurs. Sous Bādīs un Kairouanais et un Tunisois s'en servent même pour leur correspondance privée, pratique qui paraît avoir été tolérée par l'autorité[73]. En 480 H/1087, Tamīm est averti de la chute de Pantellaria aux mains des Chrétiens par un message par pigeon[74]. Sous al-Ḥasan, en 543 H/1148, des pigeons voyageurs se trouvent à bord d'un bâtiment mahdien capturé par Roger de Sicile au large de Pantellaria où un colombier relai assurait les liaisons sicilo-ifrīqiyennes[75]. A la même époque, du bâtiment qui le ramène à Mahdia, un ambassadeur d'al-Ḥasan auprès de Roger II confie à un pigeon un message pour son maître[76].

Nous n'avons rien pu recueillir sur l'organisation de la police ou šurṭa[77]. Elle était sous les ordres du gouverneur de la ville[78].

On n'en sait guère plus sur le régime pénitencier, sinon que les femmes devaient être incarcérées dans une prison autre que celle des hommes et gardées par une amīna, femme de confiance non mariée ou épouse d'un homme de bien notoire[79].

Tout porte à croire que la police urbaine était assurée comme auparavant par une sorte de gendarmerie (al-ḥars) encasernée dans des maḥris ou corps de garde et patrouillant surtout la nuit avec des meutes de chiens pour faire respecter le couvre-feu annoncé à coups de trompe (bûq)[80]. Un compagnon d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) étant sorti dans Kairouan la nuit par un tel clair de lune qu'il croyait être au matin, fut arrêté par le guet, jeté en prison et mis aux fers[81].

l-Minhāl. Ibn al-Labbāḍ voulut obtenir l'acte en question, mais al-Baġdādī refusa de le lui délivrer lui disant de regagner sa ville (balad) sans doute Kairouan où le siğill lui parviendra par le barīd. Sur un ṣāḥib al-barīd dans le Nafzāwa du temps du cadi Ibn Ṭālib, V. . *Madārik*, II-III, f° 26 r°.

72. V. *supra :* p. 86. Le pluriel burud (messagers, agents du barīd) est à rapprocher de šuraṭ (gendarmes, agents de la šurṭa).

73. V. : *Manāqib*, 314-315 ; ajouter aux références données, *ibidem*, note 106 . *Bayān*, I, 564/trad., I, 228 : le gouverneur de Tripoli informe 'Ubayd Allah alors à Raqqāda d'une exécution capitale par pigeon voyageur.

74. V. *supra :* p. 288.

75. *Kāmil*, XI, 56/trad., 562-563 ; *Manāqib*, 314, note 106.

76. V. *supra :* p. 354.

77. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 170 ; *Bisāṭ*, 28-29 ; *Ḥafṣides*, II, 148-149.

78. *Ma'ālim*, III, 192 ; Šammāḫī, 336-337.

79. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *Muḫlaṣar*, f° 151 v°.

80. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 176 ; *Bisāṭ*, 28-29 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 68 r° ṣāḥib al-maḥris ; *Madārik*, II-III, f° 15 v° : un jeune homme succède à son père comme chef de la garde (ḥars) ; *Bayān*, I, 186 : plaintes en 309 H/921-922 contre le gouverneur de Kairouan et les « aṣḥāb al-maḥāris » ; Idrīsī, glossaire, 283-284.

81. *Madārik* ds. *Riyāḍ*, I, Intr., 41 ; *Ma'ālim*, III, 176-177.

Tout comme les Aġlabides et les Fāṭimides[82], les Zīrīdes ont eu des agents de renseignements (ṣāḥib ḫabar). Avant d'être promu lieutenant d'Ifrīqiya, Buluggīn aurait demandé au calife que ce dernier désignât les titulaires des trois charges suivantes : qaḍā' (cadicat), ḫarāǧ (impôt foncier) et ḫabar[83]. Un passage de la biographie d'al-Ǧabanyānī (m. 369 H/979) parle d'un « ṣāḥib ḫabar al-sulṭān » résidant au Sahel. Il reproche au šayḫ de ne pas prononcer l'aḏān (appel à la prière) šī'ite[84]. L'existence d'aṣḥāb aḫbār (pl. de ṣāḥib ḫabar) est attestée sous Tamīm. Ils mettaient le prince au courant de ce qui se passait et s'employaient à empêcher les exactions[85].

Une correspondance judéo-arabe[86] atteste l'existence à Mahdia, sous le dernier Zīrīde, d'un ṣāḥib ḫabar jouissant de certaines prérogatives judiciaires rappelant quelque peu celles du ṣāḥib al-maẓālim ou ḥākim. Le célèbre poète juif de Tolède Yehūda Halévi en route pour la Palestine où il devait mourir en 1141/536 H, s'arrêta à Mahdia. Un juif espagnol l'avait chargé de remettre à son frère, un certain Ibn al-Baṣrī, une somme de trente dīnārs à condition que ce dernier revînt au judaïsme et consentît à suivre Yehūda Halévi en Palestine. Mais le renégat remit au ṣāḥib ḫabar un placet (ruq'a) dans lequel il dénonçait la pression dont il était l'objet, réclamait la remise des trente dīnārs envoyés par son frère, tout en protestant de sa foi musulmane. Le ṣāḥib ḫabar convoqua les parties qui lui exposèrent l'affaire en présence du dayyān (rabbin juge) et les renvoya devant la juridiction musulmane (šara'). Le cadi les adressa à l'émir et ce dernier, au cadi. Le magistrat déféra alors le serment à Yéhuda Halévi puis à son compagnon qui l'hébergeait, appelé Sulaymān b. Yūsuf. Finalement un accord transactionnel fut conclu.

La fonction du ṣāḥib ḫabar chargé de renseigner le prince sur la situation politique et la manière dont les droits de chacun étaient respectés s'est probablement plus ou moins confondue avec celle

82. *Aġlabides*, 167 ; *Abū l-'Arab*, trad., 326. Ds. *Bayān*, I, 162, sous l'année 298 H/910-911, il est question du dīwān al-kašf.

83. *Ḫiṭaṭ*, II, 165 ; *Itti'āẓ*, 142.

84. *Manāqib*, 40, 230-231.

85. Nuwayrī, cité par Dozy, *Suppl.*, I, 347-348 ; v. *supra :* p. 253 et aussi p. 169, 176.

86. S. D. Goitein, *The last phase of Yehūda Halevi's life in the light of the Geniza papers*, *Tarbiz Quaterly* 1954, XXIV, 1-24 ; traduction en anglais par l'auteur du titre de son article publié en hébreu ; v. : *idem*, *Speculum*, XXIX, 1954, 183, note 6, n° 11. Il s'agit de la lettre n° 4, texte arabe en caractères hébraïques, p. 45-46, traduction en hébreu, p. 36-37, de l'article du *Tarbiz Quaterly*.

du ṣāḥib al-barīd, à la fois maître de poste et espion du souverain. Barīd et ḫabar pourraient bien avoir été plus ou moins synonymes[87].

V. — Armée et marine

Commandement de l'armée[88]

Dans l'ensemble les émirs ṣanhāǧiens, chefs suprêmes de l'armée ont été des hommes de guerre assumant personnellement la conduite des principales opérations. Ils choisissaient leurs généraux, indifféremment parmi leurs parents, leurs affranchis et leurs officiers. D'après leurs noms la plupart d'entre eux paraissent avoir été des Arabes d'Ifrīqiya.

Le général de Bādīs, Ya'lā b. Faraǧ aurait été le fils de l'esclavon Faraǧ al-Ṣiqlabī, général d'al-Manṣūr[89].

Jusqu'à al-Mu'izz l'organisation et le commandement de l'armée dépendaient du vice-émir d'Ifrīqiya auquel il arrivait de mener campagne en personne. Quand, par la suite, ses fonctions se réduisent à celle de premier ministre, il paraît néanmoins avoir conservé ces attributions militaires.

Les officiers du grade le plus élevé étaient les généraux (qā'id, pl. quwwād) les seuls dont parlent les chroniques[90]. Un général de Tamīm est appelé muqaddam[91], expression sans doute assez vague pour désigner le général « préposé » au commandement d'une armée. On rencontre aussi celle de qā'id al-ǧayš[92]. A partir d'al-Mu'izz b. Bādis, et sans doute avant, le général de cavalerie s'appelle qā'id al-a'inna, titre porté une fois au moins simultanément par deux frères[93]. Sous ce prince, on rencontre le terme 'irafā qui paraît avoir

87. V. : Dozy, *Suppl.*, I, 348. Sur Abū Ǧa'far al-Baġdādī, chargé en 298 H/910-911 du dīwān al-kašf avec 'Imrān b. Abī Ḫālid b. Abī Sallām comme collègue, et placé en 300 H/912-913 à la tête du dīwān al-barīd qu'il dirigea jusqu'à sa mort, v. . *Bayān*, I, 162, 169/trad., I, 225, 237. On peut se demander si le ḫabar ne coiffait pas alors le kašf et le barīd.

88. Comp. : *Ḥafṣides*, II, 88-89.

89. I. Hrbek, *Die Slawen...*, 556.

90. En outre on trouve mentionné un certain Muḥammad b. al-Ṭāhir al-Qā'id ds. *Ma'ālim*, III, 138. Sur un qā'id du sultan, abāḍite des Mazāta de Kairouan, v. : *infra*, p. 748.

91. Vainqueur de Ḥammū en 493 H/1099-1100 ; v. *supra :* p. 300.

92. Titre porté par Ibrāhīm b. 'Abd Allah qui soumet Djerba en 510 H/1116-1117 ; v. *supra :* p. 318.

93. Ibrāhīm et Qāḍī, frères du gouverneur de Gabès, al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmi'a al-Ṣanhāǧī. Dans l'entourage de Yaḥyā, on rencontre al-Qā'id Ibrāhīm,

désigné une unité dont on ignore l'importance[94] ; on peut en conclure que chaque 'irāfa avait à sa tête un 'arīf (pl. : 'urafā')[95]. Le nom, 'Anbar (= ambre) d'un esclave ('abd) d'al-Mu'izz b. Bādīs, qui fut qā'id, semble désigner un officier de couleur[96].

Jusqu'à l'invasion hilālienne chaque Zīrīde eut sa garde composée, au moins en majorité, d'esclaves noirs ('abīd) dévoués corps et âme à leur maître[97]. Battu à Šalaf en 406 H/1015-1016, Ḥammād s'enfuit à la tête de ses 'abīd demeurés seuls fidèles et d'environ 500 cavaliers. Un personnage qui s'était approprié du butin indûment est fouillé par des nègres (wuṣfān, sing. : waṣīf) de Bādīs. On a vu les 'abīd de Bādīs soutenir puissamment les droits du jeune al-Mu'izz. Le vice-roi d'Ifrīqiya, 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, s'était constitué un corps de soudanais qui, bien qu'on ne nous le dise pas, participèrent sans doute aux troubles suscités par l'armée ('askar) à la suite de son exécution. Al-Mu'izz avait acheté près de 30.000 'abīd, et en 448 H/1056-1057, de sanglants combats opposent les 'abīd d'al-Mu'izz à ceux de son fils Tamīm, gouverneur de Mahdia et héritier présomptif. On a vu comment ce dernier, à peine au pouvoir, extermina ce qui restait de la garde paternelle.

Il n'est pas impossible que celle de Tamīm ait été composée, partiellement du moins, de blancs, ce qui expliquerait le conflit, puisque ce prince était, dit-on, « tout entier à ses 'abīd chrétiens »[98].

Il est permis de supposer que l'armée ṣanhāǧienne, décimée par les guerres continuelles menées par les prédécesseurs d'al-Mu'izz, ait considérablement diminué en nombre et en qualité. Elle dut s'énerver et la création du royaume ḥammādide tarit peu à peu la source de son renouvellement, le pays ṣanhāǧien. Ceci expliquerait pourquoi nous voyons al-Mu'izz caresser d'abord l'espoir

qā'id al-a'inna. Il s'agit peut-être d'Ibrāhīm b. Aḥmad, général de 'Alī. Un autre général de 'Alī, ou le même, est appelé Ibrāhīm b. 'Abd Allah (expédition de 510 H/1116 contre Djerba) ; v. *supra :* p. 318.

94. Lors de la présentation des troupes au jeune al-Mu'izz b. Bādīs ; v. *supra:* p. 132.

95. Comp. : *Ḥafṣides*, II, 89. FAGNAN, *Additions*, 113 commandant de 10 ou 15 hommes ; DOZY, *Suppl.*, II, 117. Sur les 'urafā' kutāmiens en 301 H. v. : Bayān, I, 170.

96. Dp. une communication de M. G. MARÇAIS ; sur un Coran de papier enluminé qu'il a consulté à Tunis, il est dit que l'ouvrage a été habousé en Rabī' II 434 H/Nov.-Déc. 1042, au profit de la Grande Mosquée de Kairouan (masǧid ǧāmi' al-Qayrawān).

97. Sur le « ḥāšid al-Sūdān », agent recruteur chargé d'enrôler de force des Soudanais, v. : *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 92 r° ; il emmène Abū Razīn al-Aswad (le noir) al-Ǧamūnisī (de Ǧamūnis al-Ṣābūn) (m. 337 H/948-949) à Raqqāda.

98. H. R. IDRIS, *Fêtes chrétiennes..., R.A.* 1954, 274 et note 48. La présence d'Abyssins n'est pas impossible puisque d'après IBN AL-ḪAṬĪB, *A'māl*, 449, 'Ubayd Allah prit comme 'abīd 12 000 mamlūks rūm et ḥabašī.

d'enrôler les Hilāliens, et Tamīm désirer prendre à son service les Turcs de Šāh Mālik vers 488 H/1095.

Les Arabes ne tardent pas à jouer un rôle militaire capital. 'Alī enrôle un grand nombre de tribus arabes, notamment contre Rāfi' qui en fait autant. L'armée zīrīde qui réduit le Djebel Ousselet est commandée par un émir arabe. Les émirs riyāḥides furent sans doute les meilleurs soutiens des derniers Zīrīdes. Des alliances du genre de celle du seigneur de La Malga, Muḥriz b. Ziyād, leur furent très précieuses. Très tôt les Ḥammādides s'appuyèrent sur les Aṯbaǧ.

Lors de son avènement, al-Ḥasan distribua de l'argent aux 'abīd et aux aǧnād (sing. : ǧund), c'est-à-dire à sa garde et aux mercenaires, sans qu'il soit malheureusement possible de préciser la nature exacte de ces deux formations[99]. On peut supposer que ces 'abīd étaient alors en majorité blancs et chrétiens tandis que le ǧund comprenait à la fois des Ṣanhāǧiens et des Arabes, mais on ne saurait l'affirmer. L'invasion hilālienne avait dû rendre assez précaire le recrutement de Soudanais dont il n'est plus fait mention sous les successeurs de Tamīm. Rappelons qu'al-Ḥasan explique sa défaite par les Normands par l'absence de troupes fidèles.

Effectifs

Les estimations d'effectifs données par les historiographes et les chroniqueurs, certainement surfaites, ne sauraient être acceptées aveuglément. A les en croire, Zīrīdes et Ḥammādides alignaient volontiers des armées de 30.000 cavaliers et d'autant de fantassins[100]. Avant la fondation de Bougie, la cavalerie ṣanhāǧienne stationnée à la Qal'a se montait à 12.000 hommes. D'une manière générale le nombre des cavaliers et celui des fantassins étaient équivalents[101].

Dans le premier engagement zīrīdo-hilālien, il est question de 7.500 cavaliers arabes opposés à une armée dont on ignore l'importance mais qui paraît avoir été l'avant-garde des forces zīrīdes. A la défaite de Ḥaydarān 30.000 cavaliers et 30.000 fantassins auraient été battus par 3.000 combattants arabes seulement. Dans le pillage, on énumère 10.000 tentes, 15.000 chameaux et 3.500 morts ṣanhāǧiens. Un pareil nombre de chameaux dans le

99. Dans une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 48 v°, *Muḫtaṣar*, f° 69 v°, il est question du ǧund du « sulṭān » et de ses 'abīd.

100. V. *supra :* Histoire politique, *passim.*

101. A titre d'exemple, en 427 H/1035-1036, le fils d'al-Mu'izz débarque en Sicile avec 3 000 cavaliers et 3 000 fantassins ; v. *supra :* p. 170.

camp ṣanhāǧien surprend. Il s'agissait probablement de bêtes de bât d'autant plus qu'il n'est pas question de mulets. Dans le butin fait à Sabība on parle de tentes et de mulets et l'on nous dit que c'est grâce à cette victoire que les Arabes se trouvèrent bien armés et surtout pourvus de chevaux, qui, jusque-là, leur avaient manqué.

L'avant-garde de l'armée almoḥade qui conquiert le Maġrib central est évaluée à 20.000 cavaliers. A la bataille de Sétif (548 H/1153), on voit 30.000 cavaliers almoḥades entrer en action contre les Arabes révoltés. Les fuyards sont poursuivis par des colonnes ayant pour consigne de ne pas s'occuper des prises. Nos sources s'extasient sur l'organisation de l'armée almoḥade qui vient réduire l'Ifrīqiya et donnent les chiffres suivants : 75.000 cavaliers et 500.000 hommes, ou encore : 100.000 combattants et autant d'auxiliaires (atbā') et de goujats (sūqa). L'avant-garde était forte de 12.000 hommes. Un énorme tambour annonçait le départ ; 4 corps d'armée se suivaient à un jour de marche les uns des autres, renforcés tout le long du parcours par des contingents arabes. A Béja on dénombre 100.000 cavaliers et d'innombrables fantassins. A la bataille du Ǧabal al-Ǫarn, 30.000 Almoḥades d'élite affrontent les Arabes qui ont 80.000 tentes. A Sabība, 24.000 Ṣanhāǧa et Zanāta restent sur le terrain. Les Almoḥades n'ont affaire qu'à 3.000 Francs à Mahdia.

Armes

Les principales armes étaient le sabre ou épée, et la lance, longue et mince, et peut-être aussi le javelot[102]. Les Abāḍites du Djérid étaient armés d'un poignard, sans doute porté au bras gauche[103].

On a vu que l'armée zīrīde comptait des archers[104]. Les flèches étaient probablement empennées et à pointes d'acier[105].

Il est douteux que les soldats zīrīdes aient utilisé l'arbalète car

102. Comp. : *Ḥafṣides*, II, 84. Ds. Šammāḫī, 517 : mizrāq (lance courte ?) est assimilé au rumḥ (lance longue ?). Sur l'armement de l'armée fāṭimide au temps d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, v. : *al-Mu'izz*, 184 : lances longues (rimāḥ, sing. : rumḥ), lances courtes (ḥirāb, sing. · ḥarba), cuirasses (durū', sing. : dir'), haches (aṭbār, sing. ṭabar), poignards (ḫanāǧir, sing. : ḫanǧar), haches de sapeur (?) (bulaṭ, sing. : balṭa), couvre-chefs en cotte de maille placés sous le casque ou le qalansuwa (?) (ġifārāt, sing. : ġifāra).

103. *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., Alger 1878, 294 ; *Ḥafṣides*, II, 84.

104. V. *supra :* p. 298. Dp. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 16 r°, Ǧabala (m. 299 H/911-912) était armé d'un sabre (sayf), d'un bouclier (turs), d'un arc (qaws) et de flèches (sihām).

105. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 291, vers 35, p. 413.

les deux seules attestations que nous possédions ont trait à la chasse aux oiseaux. Comme l'indique le nom que lui donne Ibn Rašīq : qaws al-bunduq, c'était à l'époque une arme de jet composée essentiellement d'un arc lançant des balles[106].

En 374 H/984-985, le dépôt d'armes de Kairouan s'appelle Bayt al-Silāḥ.

L'usage du bouclier en peau d'antilope (lamṭ) semble avoir été général et constant[107].

Le port de cuirasses (dir', pl. : durū') et de casques, attesté à plusieurs reprises à propos de chefs[108] paraît s'être peu à peu généralisé[109]. Ils étaient probablement en fer ou en bronze[110]. A deux reprises, Ibn Ḥamdīs décrit des guerriers revêtus de cottes de maille en fer[111].

Fortifications

Sur les fortifications zīrīdes les informations sont rares et ne révèlent aucune technique originale[112]. Dans les sièges on relève l'usage fréquent d'échelles et de mangonneaux (manǧānīq, sing. : manǧanīq)[113]. On notera l'usage de barricades de bois pour empê-

106. Dozy, *Suppl.* I, 117-118, II, 418 ; H. Pérès, *La Poésie andalouse*, 352 et note 5 ; *Ḥafṣides*, II, 85, note 5 ; Ibn Rašīq, *'Umda*, II, 221 ; Ibn Maqdīš, II, 133, appelle l'arbalète bunduqiyya (ou bandaqiyya) qui paraît être un anachronisme ; v. : Beaussier, *Diclionnaire*, 77. Rappelons que l'arbalète ne supplanta l'arc en Espagne et dans le reste de l'Europe qu'à partir du XIIIe siècle ; *Espagne musulmane*, III, 93. *Infra*, p. 634.

107. Dans le butin pris à Ḥammād en 406 H/1015-1016, il y avait 10 000 boucliers en cuir de lamṭ ; v. *supra :* p. 114 ; comp. : *Ḥafṣides*, II, 83 ; *Inscriptions arabes*, I, 297-298 épitaphe datée de 392 H/1002 d'un personnage appelé Ibn al-Darrāq (fabricant de boucliers de cuir) ; *ibidem*, à paraître, n° 528 Muḥammad b. Ǧa'far al-Fārisī al-Darrāq (m. 428 H/1036-1037).

108. Sous Zīrī, un chef zanātien porte un dir' ; Nuwayrī, II, 107 ; le Ḥammādide Buluggīn en fait autant vers 446-447 H ; v. *supra :* p. 243.

109. Tamīm fournit aux Riyāḥ avant la bataille de Sabība 1000 cuirasses, 1000 lances, 1000 boucliers et 1000 sabres indiens ; à Ḥaydārān, les troupes zīrīdes portent des cuirasses et des casques.

110. En 480 H/1087, dans le butin emporté par les Chrétiens figurent des « arnesi di bronzo » (harnois en bronze) ; v. *supra :* p. 325. *Bisāṭ*, 32 : les cuirasses des 'abīd de la garde noire étaient parfois en cuir.

111. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 81 (pièce cynégétique), vers 7, p. 107 ; *ibidem*, n° (panégyrique de Yaḥyā), vers 37, p. 82.

112. On se reportera à la description donnée ds. *Ḥafṣides*, II, 87-88.

113. Abū Yazīd utilise des tours de guerre (dabbābāt) et des mangonneaux pour assiéger Sousse en 334 H/945-946 ; *Itti'āẓ*, 119. Sur l'emploi par les armées d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, de manǧanīqāt, dabbābāt, kabš (bélier), v. : *al-Mu'izz*, 184. Utilisation d'échelles au siège de Fès par Buluggīn, et à celui de Tripoli par les Normands (540 H/1145-1146). Ces derniers minent les murailles de Tripoli en 537 H/1142-1143 et se

cher la cavalerie normande de parcourir Tripoli révoltée en 553 H/1158-1159.

Les dévots des ribāṭs ne semblent pas avoir joué de rôle militaire sous les Zīrīdes. On s'y rend moins pour y tenir garnison *stricto sensu* que pour faire retraite[114].

Opérations

A quelle vitesse allaient les armées ? Celle qui ramène le corps de Bādīs met 23 jours pour se rendre de Msila à Kairouan et 4 de Kairouan à Mahdia. Il faut environ cinq mois à l'immense armée almoḥade qui conquiert l'Ifrīqiya pour parcourir la distance séparant Salé de Tunis et correspondant à 70 jours de marche d'un cavalier rapide.

Voici l'ordonnance de l'armée de Bādīs retournant en Ifrīqiya : précédé d'étendards et de tambours, le catafalque de l'émir s'avançait entouré de garde-flancs (ǧanā'ib), suivi de palanquins (qibāb) et de l'armée en ordre de bataille (ta'biyat al-zaḥf), avant-garde (muqaddima), centre (qalb) et arrière-garde (sāqa)[115].

Sous les premiers Zīrīdes la concentration des troupes s'opérait à Raqqāda où la solde était distribuée. A l'instar des Fāṭimides[116], les émirs ṣanhāǧiens semblent avoir réussi, même aux moments les plus difficiles, à payer leurs troupes régulièrement. Au campement, le Zīrīde recevait, chaque matin, ses officiers (quwwād) dans une tente appelée Qubbat al-Salām (Tente du Salut). Dans le camp de Ḥammād en 408 H/1017-1018, est mentionnée une tente analogue (fāzat al-salām). Lors du siège de la Qal'a, à la veille de sa mort en 406 H/1015, on voit Bādīs procéder à la revue (tamyīz) de ses troupes. Chaque qā'id défile à la tête de ses soldats devant le prince installé dans la Qubbat al-Salām. Ayyūb b. Yaṭṭūfat

servent de grappins (kalālīb, sing. kullāb). Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VII, 100-101 : on peut prélever sur la zakāt de quoi acheter des armes, des (mot illisible) et ce qui est nécessaire pour creuser des fossés, et des mangonneaux pour les citadelles. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 291 (panégyrique de 'Alī b. Yaḥyā), vers 30, p. 413 : utilisation de mangonneaux dans le siège d'El-Djem ; de même au siège de Gafsa et à celui de Mahdia par les Almoḥades ; en outre, à Mahdia, des catapultes ('arrādāt) sont mises en action ; sur le sens de 'arrāda, v. : *Sloria*, II, 299, note 2, III, 488, note 3 ; *E.I*², I, 679, (Cl. Cahen).

114. *Bisāṭ*, 31-32 : indications sur l'organisation militaire des ribāṭs valables surtout pour la période aġlabide ; v. . *Riyāḍ* ds. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 293-298 ; A. Lézine, *Deux ribāṭs...*, *C.T.* 1956, 279-288.

115. Le texte énumère successivement : muqaddima, sāqa et qalb.

116. *Al-Mu'izz*, 177-178 (citation des *Maǧālis* d'al-Nu'mān, II, 295-296).

parcourt les rangs et dénombre les soldats. A l'issue de la revue, Bādīs prend part à des joutes[117].

Peu après, c'est le défilé parade en présence du jeune al-Mu'izz à cheval, ayant à sa gauche Ḥabīb b. Abī Sa'īd. Les troupes défilent et c'est Ḥabīb qui présente à son maître chaque qā'id et chaque 'irāfa. Rappelons qu'à Mahdia, al-Mu'izz allait, peu après son avènement, à Qubbat al-Salām présider à des soupes populaires.

On peut affirmer que tous les matins, en temps de guerre comme en temps de paix et sans doute pour maintenir leur cavalerie en haleine, les Ṣanhāğiens, tant en Ifrīqiya qu'à la Qal'a et à Bougie, lui faisaient effectuer une sortie. Cette chevauchée quotidienne qui portait un nom berbère (tasāīst ou astāīst ?) consistait en ceci : le qā'id sortait à la tête de ses troupes, parcourait une certaine distance jusqu'à un lieu déterminé où il faisait halte, sans doute pour que bêtes et gens se reposent, puis revenait se présenter à la porte du sultan où il attendait d'être congédié[118].

Dans les batailles, la victoire est constamment remportée par l'armée la moins nombreuse mais la plus fidèle, la plus homogène et la plus cohérente. Dans le cas contraire, les défections, les trahisons provoquées par l'intérêt ou l'esprit de corps se multiplient. Enfin, le rôle de la cavalerie est primordial; c'est elle qui enlève la décision.

Le port d'un turban rouge par Bādīs à la bataille du Chélif (406 H/1015-1016) paraît être une pratique rituelle d'inspiration Fāṭimide[119].

117. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1039), *Mi'yār*, IX, 134 : jeu consistant à donner des coups de lance dans un monticule de terre figurant l'ennemi (al-la'b bi-kūmat al-turāb llatī yuṭ'anu fī-hā l-a'dā').

118. Ibn Ḥammād, 50-51/trad., 77 ; cet auteur y voit, sans doute à tort, un rite šī'ite en relation avec la croyance messianique au retour (raǧ'a) du Mahdī ou Imām caché. Après avoir relaté la disparition du calife al-Ḥākim (27 Šawwāl 411 H/13 fév. 1021) il poursuit en ces termes : « Les gens prirent l'habitude de sortir chaque jour implorer son retour, emmenant avec eux l'une de ses montures, sellée, bridée et couverte d'un voile, pour l'attendre. Ce rite (rasm) fut observé jusqu'à la fin de la dynastie 'ubaydide. On appelait ce cheval . faras al-nawba (cheval du retour). Ce rite consistant à faire sortir les montures (al-markūb) chaque matin, fut suivi par les rois ṣanhāğiens en Ifrīqiya, à la Qal'a et à Bougie. Ils l'appelaient tasāīst ou astāīst. Jusqu'à la fin de leur dynastie, le qā'id sortait chaque jour de la ville avec le ġayš et parcourait une certaine distance jusqu'à un endroit déterminé. Il s'y arrêtait un certain temps puis revenait à la porte du sultan et y restait jusqu'à ce qu'on lui permît de se retirer. » Le contexte justifie, semble-t-il, notre interprétation d'al-markūb = les montures (collectif) au lieu de : « une monture » (destinée au calife).

119. Šammāḫī, 348 : Quand al-Mu'izz li-Dīn Allah envoyait une troupe en expédition punitive, il lui donnait un étendard rouge, signe de sa colère. Par contre, un étendard blanc symbolisait ses bonnes intentions. La même source abāḍite, 351-352,

Deux récits, celui de la bataille du Chélif précitée et celui de la victoire d'al-Dīmās (517 H/1123-1124), donnent une idée de la stratégie zīrīde.

L'espoir du butin stimule l'ardeur des combattants auxquels on promet parfois quatre dīnārs par tête coupée[120]. En 406 H/1015-1016, on voit les officiers de Bādīs pourvus de billets (ruq'a) reconnaissant à chacun d'eux la propriété de sa part de butin en espèces et en nature ; chaque coffre était accompagné d'un inventaire.

Marine[121]

La majorité, sinon la totalité de la flotte ifrīqiyenne suivit les Fāṭimides en Égypte et les premiers Zīrīdes, tout à leurs expéditions au Maġrib, ne se constituèrent vraisemblablement pas de puissance navale inutile à la réalisation de leurs desseins[122].

Le recrutement des matelots continuait à se faire par levées forcées selon le système de la « presse » médiévale.

On nous dit qu'en 416 H/1025-1026, l'escadre qu'al-Mu'izz expédia contre la Sicile comptait 400 bâtiments[123], chiffre d'autant plus surprenant et sujet à caution qu'il peut s'agir de l'expédition du fils du souverain qui débarque en Sicile avec 3.000 cavaliers et 3.000 fantassins seulement. Il n'empêche qu'avant l'invasion hilālienne, tout porte à croire que la puissance navale du Zīrīde était considérable.

Son rôle ne fera que croître sous les souverains de Mahdia dont le destin est maritime. Leur principal souci sera de développer le commerce, de le protéger contre la course chrétienne, d'intensifier la leur et de faire front contre la flotte normande dont la suprématie ne cesse de s'affirmer. Ce n'est peut-être pas par hasard que la première mention d'un amiral zīrīde (qā'id al-usṭūl, muqaddam al-usṭūl) date du règne de Tamīm[124]. A partir de ce prince, la course

montre Abū Tamīm (Ma'add al-Mu'izz li-Dīn Allah) habillé en rouge, siégeant sur un lit (sarīr) rouge dans une qubba rouge. La Qubbat al-Salām zīrīde était peut-être de cette couleur ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 291-292, 305.

120. Ce fut le cas en 408 H/1017-1018 (expédition d'al-Mu'izz contre Ḥammād).

121. Sur la flotte avant les Zīrīdes, v. : *Bisāṭ*, 29-31 ; sous les Fāṭimides : M. CANARD, *La Procession du nouvel an*, *A.I.E.O.* 1952, 393, note 109 (références) ; *Storia*, II, 221 ; *al-Mu'izz*, 186-189.

122. V. *supra* : p. 123-126.

123. A titre de comparaison, signalons que la flotte du Fāṭimide al-Mu'izz était forte de 600 unités ; *Ḥiṭaṭ*, II, 193.

124. Il s'agit de 'Uṯmān b. Sā'īd, dit al-Muhr (al-Muhaḏḏab) ; *Kāmil*, trad., 487 ; *Ḥiṭaṭ*, II, 193.

ṣanhāǧienne prit son essor et atteignit son apogée sous Yaḥyā et ʿAlī. La défaite d'al-Ḥasan suppose l'affaiblissement de la marine zīrīde ou du moins son infériorité par rapport aux forces normandes[125].

La pénurie de bois de marine[126] dut se faire cruellement sentir à Mahdia. L'anarchie hilālienne ne permettait guère d'en faire venir de Kabylie et l'on peut tenir pour certain que, faute de pouvoir lancer de nouvelles unités, la marine zīrīde s'amenuisa progressivement. Les Normands devaient tout faire pour empêcher l'arrivée du bois à Mahdia. Le déclin de la flotte, réduisant les ressources de l'état obligé d'assurer sans cesse et surtout dans les années de disette, le ravitaillement en blé, on peut parler d'un cercle vicieux : la possibilité d'acheter au prix fort le bois nécessaire au renforcement de la flotte était de plus en plus compromis à mesure qu'elle s'affaiblissait. On ne s'étonnera pas de voir les restes d'un navire bougiote brisé par la tempête servir sous al-Ḥasan à la construction d'un bâtiment à Mahdia. A Bougie, la situation était autrement favorable, grâce aux forêts environnantes fournissant du bon bois, de la résine et du goudron[127]. Sans compter que Bougie avait à sa disposition des mines de fer tandis que pour ce métal, Mahdia était aussi tributaire de l'extérieur.

L'arsenal maritime s'appelait Dār al-Ṣinā'a ou Dār al-Ṣan'a. Ceux de Mahdia et de Bougie étaient remarquables. Sous les derniers Zīrīdes et sans doute bien avant, les marins résidaient à Zawīla.

On connaît un certain nombre de noms d'embarcations sans qu'il soit toujours possible de les définir : qiṭ'a (pl. : qiṭa') semble avoir été un nom générique désignant une unité[128] ; markab (pl. : marākib), gros navire marchand (?), est peut-être à distinguer de safīna

125. Voici quelques chiffres : en 480 H/1087-1088, l'armée pisano-génoise compte 30 000 hommes à bord de 300 navires ; à al-Dīmās (517 H/1123-1124) les Siciliens mettent en action 30 000 hommes et 1 000 cavaliers embarqués sur 300 nefs ; en 540 H/1145-1146, la flotte de Georges d'Antioche contre Tripoli se compose de 200 navires ; l'escadre sicilienne qui conquiert Mahdia en 543 H/1148-1149 350 navires dont 250 galères ; en 551 H/1156-1157, Guillaume envoie 20 galères chargées d'armes et de vivres pour tenter de dégager Mahdia.

126. V. : M. Lombard, *Une carte du bois dans la Méditerranée musulmane (VII^e-XI^e siècles)*, *Annales...*, avril-juin 1959, 234-254 ; *idem*, *Arsenaux et bois de marine...*, ds. *Le Navire...*, Paris 1958, 53-106.

127. Idrīsī, 90-91/trad., 105.

128. Ds. *Storia*, II, 424, note 3, il est dit néanmoins que dans la *Chronique de Pise* et celle de *Malaterra* (XI^e siècle), cattus ou gattus désigne une sorte de navire ; v. : Dozy, *Suppl.*, II, 372. La flotte d'al-Muʿizz b. Bādīs en 416 ou 427 H/1025-1036 compte 400 qiṭa'.

(pl. : sufun)[129], navire d'un tonnage moindre et utilisé pour la course (?) ; šīnī (pl. : šawānī) désignait la galère[130] ; ḥarbiyya (pl. : ḥarbiyyāt ou ḥarābī)[131] était un navire de guerre et ġurāb, une corvette[132] ; ṭarīda désignait un navire de transport et šalandī, un chaland[133].

La première mention que nous ayons rencontrée de l'emploi du feu grégeois (naft) en Ifrīqiya est datable de 387 H/997-998. Au cours de l'exhibition navale qui se déroule à Mahdia en présence de Bādīs, les lanceurs de naphte (naffāṭūn) firent merveille[134]. L'usage du feu grégeois est attesté sous 'Alī et al-Ḥasan[135].

VI. — Frappe de la monnaie[136]

La fabrication de la monnaie (ḍarb al-sikka) était monopole d'état, mais les particuliers pouvaient, en payant une certaine

129. Idrīsī, 90-91/trad., 105 : construction à Bougie de ḥarābī, de sufun et de marākib ; *Storia*, III, 377, note 1.

130. *Itti'āẓ*, 102, note 1 (importantes références).

131. *Storia*, III, 377, note 1 ; Dozy, *Suppl.*, I, 265 ; Idrīsī, 90-91/trad., 105, glossaire, 282-283 ; Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 93, vers 63. Devant Gabès, Roger II envoie 24 šawānī et 'Alī, 6 ḥarbiyyāt, 4 šawānī puis le restant de sa flotte comprenant des ḥarbiyyāt et des šawānī.

132. Une flotte de Tamīm vers 470-471 H/1078-1079, est composée de 14 ġurābs ; *Storia*, III, 68-69, note 7, 159-160. Sous Yaḥyā, en 503 H/1109-1110 : escadre de 15 bātiments composée de corvettes et de galères. Avant de mourir 'Alī avait affrété contre Roger II 10 ḥarbiyyāt et 30 ġurābs.

133. La flotte almoḥade qui investit Tunis comptait 70 navires (šīnī, ṭarīda et šalandī) et celle qui bloqua Mahdia . 150 galères sans compter les transports.

134. *Mu'nis*, 78 ; sur le feu grégeois sous al-Mu'izz li-dīn Allah, v. : *al-Mu'izz*, 184.

135. Les 10 navires de guerre (marākib ḥarbiyya) et les 30 corvettes que 'Alī avait affrétés avant de mourir étaient pourvus de feu grégeois ; Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 314, vers 28, p. 442, n° 320, vers 57, p. 458. Sur le feu grégeois, v. surtout : *Storia*, III, 374, note 1 (références) ; M. Mercier, *Le feu grégeois : les feux de guerre depuis l'antiquité, la poudre à canon*, Paris 1953 (compte rendu ds. *I.B.L.A.*, 4e trimestre 1953, n° 64, 432-434).

136. Lavoix, II, *Égypte-Syrie*, n° 337, p. 129, *Espagne et Afrique*, n° 934, p. 407 ; publications de J. Farrugia de Candia, *R.T.* 1936, 333-372, 1937, 89-136, 1948, 103-131 ; *idem*, ds. *Bull. Arch. du Comité des travaux historiques et scientifiques*, Paris 1953 (année 1950), 119-123 ; H. W. Hazard, *The numismatic history of late medieval North Africa*, New York 1952, 52-55, 90-93, synthèse où l'on trouvera les références aux travaux antérieurs de Lane Poole, Lagumina, Lavoix, etc. ; *Inscriptions arabes de Kairouan*, fasc. I, Paris 1950, 36-38, 165-166 ; *Objets kairouanais*, fasc. IV, Paris 1952, 469-474 ; H. R. Idris, *Sur le retour des Zīrīdes à l'obédience fāṭimide*, *A.I.E.O.* Alger 1953, 25-39 ; H. H. Abdul Wahab, *Deux dīnārs normands de Mahdia*, *R.T.* 1930, 215-218. Sur la monnaie sicilienne : *Storia*, II, 277, 520 seq. et notes. Sur les pièces que les Fāṭimides faisaient frapper pour le nouvel an V. : M. Canard, *A.I.E.O.* 1952, 394-395.

rétribution, faire monétiser le métal précieux qu'ils détenaient selon une pratique générale en terre d'Islām au Moyen Age[137].

Le chef de la sikka, et sans doute aussi ses subordonnés, devait s'appeler sakkāk[138]. Dans l'ordre d'importance décroissante, les principaux ateliers monétaires se trouvaient à al-Manṣūriyya, Mahdia, Tripoli et Zawīla ; l'activité de celui d'al-Manṣūriyya l'emportait de beaucoup sur l'atelier de Mahdia[139].

Jusqu'à la rupture avec le Caire, les Zīrīdes, vassaux des Fāṭimides, battent monnaie au nom de leurs suzerains. Les pièces, identiques à celles frappées au Caire, portaient en beaux caractères coufiques le nom du calife et les mêmes eulogies šī'ites et n'en différaient que par l'indication du lieu de frappe.

Bien que toujours du type šī'ite et au nom du calife al-Mustanṣir, les dīnārs zīrīdes frappés en 439 et en 440 H/1047-1048 à al-Manṣūriyya présentent une innovation lourde de sens : au nom de la cité fondée par le Fāṭimide al-Manṣūr est substitué son ancien nom de Ṣabra[140]. Et en Ša'ban 441 H/29 déc. 1049-26 janv. 1050, d'après Ibn Šaraf[141], le nom du Fāṭimide et les eulogies šī'ites cèdent la place à des formules sunnites dont la plus caractéristique est ce verset : « Quiconque recherche une religion autre que l'Islām, (cela) ne sera pas accepté de lui... »[142]. Effectivement toutes les pièces zīrīdes de 441 à 449 H/1049-1058 qui nous sont parvenues sont de ce type. Deux d'entre elles offrant les mêmes caractéristiques sont frappées, l'une en 446 H/1054-1055 et l'autre en 447 H/1055-1056, à Mahdia dont Tamīm est gouverneur ; mais la plupart portent comme lieu de frappe : « Dans la ville de la puissance de l'Islām et Kairouan ». Dans l'inscription sur marbre datée de 437 H/1045-1046 qui figurait sur les lintaux de l'ancienne porte de Ṣabra, on trouve déjà mention de « la ville de la puissance de l'Islām »[143].

Après le retour d'al-Mu'izz b. Bādīs à l'obédience fāṭimide en

137. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* A. W., II, f° 248 v°, *ms.* Rabat, II, f° 101 v° : de l'or est versé au sakkāk qui mélange les apports de chacun.

138. Rappelons que le gérant des affaires de la mère d'al-Mu'izz b. Bādīs s'appelait Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Sakkāk ; v. *supra :* p. 140. Sur la technique de la frappe almoravide : G. MARÇAIS, *Un coin monétaire almoravide du musée Stéphane Gsell*, *A.I.E.O.* 1936, 180 seq.

139. *Objets kairouanais*, II, 471. Sur le Darb al-Sikka à Kairouan, à proximité de la maison d'Ibn Abī Zayd, v. : H. R. IDRIS, *Quelques juristes ifrīqiyens...*, *R.A.* 1956, 367.

140. *Objets kairouanais*, I, 89, note 19 ; H. R. IDRIS, *Sur le retour...*, 29.

141. *Bayān*, I, 278-279/trad., I, 415-416 ; v. *supra :* p. 190-191.

142. *Coran*, S. III, v. 79/trad., III, 879.

143. *Inscriptions arabes*, I, 87-90.

446 H/1054-1055[144], on ne dut pas tarder à revenir à la sikka du type fāṭimide. Toujours est-il que toutes les pièces zīrīdes connues et datées de 449 à 459 H/1057-1067, frappées sous al-Mu'izz et Tamīm à Mahdia sont šī'ites et portent le nom du calife al-Mustanṣir. Aucune monnaie zīrīde postérieure à 459 H/1066-1067 ne nous étant parvenue, faut-il en déduire que les Zīrīdes n'ont plus battu monnaie après cette date ?

On peut faire valoir que l'invasion hilālienne dut gêner, sinon interrompre, le ravitaillement en or frais qui venait principalement du Soudan à travers le Sahara[145]. L'or que les Zīrīdes de Mahdia parvenaient à se procurer grâce au commerce maritime et à la course était déjà monnayé. Quant à l'argent il fut toujours assez rare en Ifrīqiya. L'intérêt porté par Yaḥyā à l'alchimie et à la transmutation des métaux ne procéderait-il pas à la fois d'un goût personnel et de la nécessité de remédier à la pénurie de métal précieux ? Si les derniers Zīrīdes ont émis des pièces, elles ont peut-être été pillées par les Normands et fondues[146]. Toutefois, on est loin de posséder des échantillons de toutes les monnaies émises après l'invasion hilālienne.

On possède deux dīnārs sunnites frappés à Sfax, l'un en 449 H/1057-1058 et l'autre en 461 H/1068-1069, sous le gouverneur Ḥammū b. Mallīl qui se rendit indépendant de 456 à 493 H/1063-1100. C'est justement parce qu'il était révolté contre les Zīrīdes, redevenus vassaux des Fāṭimides depuis 446 H/1054-1055 et frappant monnaie šī'ite depuis 449 H/1057-1058 au moins, qu'il continue, lui, à battre monnaie sunnite[147]

Dans une fatwā il est question de dirhams frappés à l'Hôtel de la monnaie (Dār al-sikka) créé par le sultan et placé sous la direction d'un homme injuste. Tout le numéraire en circulation dans la ville en provient. Quid si l'on fait le Pèlerinage en utilisant des dirhams de cette nature ? Le juriste est d'avis qu'on ne doit faire aucun usage de ces nouveaux dirhams tant qu'on peut s'en procurer de l'ancienne frappe (al-ḍarb al-qadīm) et on n'en prendra que le strict minimum pour subsister sans en faire emploi pour le

144. H. R. Idris, *Sur le retour*, 25-39 ; le dernier dīnār du type sunnite frappé dans « la ville de la puissance de l'Islām et Kairouan » est daté de 448 H/1056.

145. Sur l'emploi de l'or de Siǧilmāssa pour la fabrication de la monnaie par al-Mu'izz li-Dīn Allah : *al-Mu'izz*, 33.

146. Hazard, 55. La seule pièce d'argent zīrīde connue est un demi dirham de type sunnite, non daté et sans lieu de frappe ; v. : Hazard, 233. Aucune monnaie de cuivre n'a été signalée ; Hazard, 281.

147. H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A.I.E.O.* 1953, 31 ; v. *supra :* p. 255-256.

Pèlerinage ou autre usage analogue[148]. Interrogé sur la monnaie émise par le sultan à Kairouan et à Mahdia et autres monnaies (illicites) qui servent à payer la solde[149] et dont, faute de mieux, les gens sont contraints de se servir, al-Laḫmī (m. 478 H/1085-1086), émet un avis tolérant en invoquant la nécessité d'utiliser le seul numéraire disponible[150].

Après l'invasion, il y eut beaucoup de fausses pièces[151]. De toute façon, il y avait tant d'espèces de monnaies que dans les transactions, il était nécessaire de spécifier le nombre de pièces, leur poids et la nature de la frappe[152].

A la fin des Zīrīdes, il y eut des pièces soussiennes, tripolitaines, etc.[153]. Des dynastes arabes et berbères battirent sans doute monnaie. Ce fut le cas du seigneur de Gabès Rušayd b. Kāmil b. Ğāmi' (vers 515-541 H/1121-1147)[154] et sans doute de son successeur. Ces pièces auraient été du type sunnite[155]. Une fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141)[156] fournit les indications suivantes : les dīnārs de Sfax appelés rubu'iyya (quarts)[157], et les autres dīnārs

148. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. vers 450 H/1058-1059), *Mi'yār*, I, 345/E. Amar, I, 154 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 246 r°. Dans une fatwā analogue d'al-Suyūrī (m. vers 460-462 H/1067-1070), *Mi'yār*, IX, 424-425, il est précisé que le sultan avait instauré dans cette ville une sikka utilisant le métal du gouverneur injuste au lieu du métal des marchands (sikka tuḍrabu min māl wālī-hā laysa min māl al-tāğir).

149. ya'ḫuḏu l-ğund fī arzāqi-him.

150. Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 201 v°, *ms.* Rabat, II, f° 42 r°.

151. Fatwās d'al-Suyūrī (m. vers 460-462 H/1067-1070), *Mi'yār*, I, 297, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 232 v° : sur des dīnārs et des dirhams de mauvais aloi (mašūba).

152. Fatwās d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085-1086), Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 201 v°, III, 36e cahier, f° 2 r°-v°, *ms.* Rabat, II, f° 42 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 67 v°. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 238, Burzulī, *ms.* A. W. II, f° 84 v° : les témoins (šuhūd) doivent mentionner la nature, l'époque et les caractéristiques de la frappe des dīnārs.

153. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 212, 217, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 106 r°.

154. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36, appelle sa monnaie « al-sikka al-rušaydiyya ».

155. Sur une pièce attribuée à al-Rašīd b. Rāfi', frappée à Gabès en 551 H/1156-1157, v. : Hazard, 55-56, 94, qui propose de lire al-Rašīd b. al-Rašīd et d'identifier ce personnage avec l'un des deux fils d'al-Rašīd (= al-Rušayd) (m. 543 H/1148-1149), qui lui succédèrent l'un après l'autre, Muḥammad puis Mudāfi'. L'histoire de Gabès à cette époque est trop obscure pour qu'on puisse trancher la question. La pièce a-t-elle été déchiffrée convenablement ?

156. *Mi'yār*, VI, 212, 217 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 106 r°.

157. Probablement parce qu'ils renfermaient 4 fois moins d'or que les dīnārs fāṭimido-zīrīdes ; v. *infra :* note 161. Farrugia de Candia, *Bull. arch. du Comité...*, 1950 (Paris 1953), 119-123 : deux dīnārs de type sunnite frappés à Sfax, l'un en 447 H/1057-1058 pèse 4 gr. 08, l'autre en 461 H/1068-1069, sous Ḥammū b. Mallīl, pèse 4 gr. 20.

d'Ifrīqiya : les ṯuluṯiyya (tiers), les lawātiyya[158], les sūsiyya (de Sousse)[159], étaient des pièces de mauvais aloi (maġšūša) qu'on ne pouvait peser avec des dīnārs almoravides[160] ou tripolitains.

Il semble bien qu'on prenait volontiers la précaution d'évaluer les sommes dûes en dīnārs de Tamīm, par exemple pour fixer le montant d'une dot[161]. Il est probable que le dīnār mahdawī (mahdien) et le dīnār tamīmī (de Tamīm) ne font qu'un[162].

Les Normands, Roger II, puis Guillaume Ier, frappèrent à leur propre nom des monnaies d'or à Mahdia. Elles sont en arabe et reproduisent presque exactement les dīnārs du Fāṭimide al-Ẓāhir (411-427 H/1021-1036)[163].

Al-Manṣūr b. al-Nāṣir fut le premier ḥammādide à battre monnaie[164]. Le seul renseignement précis que nous ayons sur les pièces ḥammādides est la description faite par Ibn Ḫaldūn d'un dīnār frappé à al-Nāṣiriyya (= Bougie) en 543 H/1148-1149 sous Yaḥyā b. al-'Azīz bi-Llah et au nom du calife 'abbāside al-Muqtafī li-Amr Allah[165].

158. Dp. BURZULĪ, *ms.* Rabat ; *Mi'yār:* lawāniyya (?). Monnaie des Lawāta (?). Rappelons que BAKRĪ, 145/trad., 278, signale dans la région de Maǧǧānat al-Ma'ādin une mine d'argent appartenant aux Berbères Lawāta.

159. Dp. BURZULĪ, *ms.* Rabat ; *Mi'yār:* sudāsiyya. Dans une fatwā d'Abū l-Qāsim al-Manārī al-Sūsī, BURZULĪ, *ms.* A. W., II, f° 60 v°, il est question de 150 dīnārs de Sousse (sūsiyya).

160. Sur les dīnārs almoravides, frappés à Siǧilmāssa, v. HAZARD, 96-99.

161. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 221, 237, *Burzulī, ms.* A. W., II, f° 63 v°-64 r°, 66 r° : un douaire est fixé à 100 grands dīnārs d'or de Tamīm ; *Mi'yār* supprime l'adjectif grands (kibār) donné par BURZULĪ ; il s'agit de la valeur et non du module. Dans la fatwā d'Abū l-Faraǧ al-Tūnisī, *Mi'yār*, III, 221, BURZULĪ, ms. A. W., II, f° 64 r° (v. *infra:* p. 578, note 25) il semble que pour un ṣadāq de 60 dīnārs tamīmiyya, le naqd n'ait été que de 30, 40 ou 80 dīnārs safāqusiyya, au lieu de 120 ($\frac{60\times4}{2}$) s'il est exact que le dīnār de Sfax était appelé rubu'ī (ou rub'ī) parce qu'il valait un quart du dīnār normal (ou tamīmī).

162. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 243, BURZULĪ, *ms.* A. W., f° 65 v°-66 r° : trousseau de 2 000 dīnārs mahdawiyya.

163. Sur un dīnār frappé par Roger à Mahdia en 543 H/1148-1149 et un autre par Guillaume Ier en 549 H/1154-1155, v. H. H. ABDUL WAHAB, *R.T.* nouvelle série 1re année, 3e-4e trimestres 1950, 215-218 ; *Sloria*, III, 493, note 1.

164. Dp. IBN ḪALDŪN, *Prolégomènes*, trad., II, 57-58, *Muqaddima*, éd. 'ABD AL-RAḤMĀN MUḤAMMAD, 184, qui cite le *Ta'rīḫ* d'Ibn Ḥammād.

165. 'IBAR, VI, 177/*Berbères*, II, 56-57 (cite IBN ḤAMMĀD) ; HAZARD, 95-96. Chaque dīnār portait sur chaque face des inscriptions sur trois lignes et un cercle ; recto : cercle, *Coran*, S. II, v. 281/trad., III, 814 — sur trois lignes : « se met hors de péril en s'attachant à la protection d'Allah, Yaḥyā b. al-'Azīz bi-Llah, l'émir victorieux. » — verso : cercle, après la basmala, « ce dīnār a été frappé à al-Nāṣiriyya en l'an 543. » — sur trois lignes : al-Imām Abū 'Abd Allah al-Muqtafī li-'Amr Allah, Amīr al-mu'minīn al-'Abbāsī. »

Abū l-Fahm, le dā'ī envoyé par le calife al-'Azīz chez les Kutāma en 376 H/986-987, battit monnaie[166].

La dynastie zanātienne de Tripoli, les Banū Ḫazrūn (391-541 H/1001-1147) en a fait autant. Sur un dīnār daté de 425 H/1033-1034, sont mentionnés les quatre califes orthodoxes[167].

Rappelons que le général fāṭimide Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim aurait frappé à Gabès des pièces d'or et d'argent au nom d'al-Mustanṣir vers 455 H/1063[168].

VII. — Finances

On est enclin à penser que le prince accaparait le bayt al-māl et, au témoignage d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), le sultan usurpait le quint (ḫumus) du butin (ġanīma) qui revenait canoniquement aux Musulmans, c'est-à-dire au trésor public que l'Imām ou son représentant ne doit faire que gérer d'après le fiqh théorique[169].

Le produit en espèces[170] des impôts (maġārim) auxquels les Musulmans étaient soumis depuis les Banū 'Ubayd, affluait au « dīwān » du sultan, c'est-à-dire au service central des finances, à coup sûr installé à Ṣabra-al-Manṣūriyya jusqu'à l'invasion hilālienne et à Mahdia ensuite.

Rappelons qu'avant son départ pour l'Égypte, al-Mu'izz li-Dīn Allah avait ordonné aux secrétaires (kuttāb) d'écrire aux gouverneurs ('ummāl) et aux agents des finances (wulāt al-ašġāl) qu'ils aient à obéir à Buluggīn[171]. On peut déduire de cette indication qu'à côté de chaque gouverneur et probablement

166. *Berbères*, II, 14, note 1 (dp. Nuwayrī) ; v. *supra* : p. 76.

167. Farrugia de Candia, *R.T.* 1948, 105-106 ; v. *supra* : p. 163.

168. V. *supra* : p. 238.

169. *Mi'yār*, I, 310. Ibn Ḫallikān, II, 240 (dp. Ibn Šaddād) : Tamīn convoque son fils au Dār al-imāra et le reçoit dans le Bayt al-māl à proximité duquel il y a une pièce où se trouvent des livres. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), *Mi'yār*, IX, 411 : on ne saurait appliquer les règles juridiques à un hors-la-loi (mustaġriq al-ḍimma) et les biens usurpés doivent être distribués aux victimes pauvres s'il en existe et dans le cas contraire être distribués en aumône ou utilisés pour construire des ponts ou versés au bayt-al-māl.

170. On relève dans une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VI, 120, à propos d'un percepteur dépravé : yazinu fī dīwān al-sulṭān al-maġārim al-mabsūṭa 'alā l-muslimīn basaṭa-hā Banū 'Ubayd... L'expression yazinu paraît devoir être prise à la lettre d'où la traduction : il pesait au dīwān du sultan (le produit des) taxes infligées aux Musulmans par les Banū 'Ubayd. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058), *Mi'yār*, X, 138, 293, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 125 v° pendant trois générations une famille fournit des fonctionnaires au « dīwān al-ḫarāǧ » ; ils percevaient les rentrées sultaniennes en dīnārs et en dirhams.

171. *Bayān*, I, 228.

indépendant de lui, existait un trésorier qui portait le titre de wālī-l-aṡġāl ou celui de 'āmil pris dans l'acception restreinte de directeur régional des finances[172].

Le calife fāṭimide avait remis à Buluggīn toute l'administration financière et la perception des impôts mais en avait désigné les principaux chefs[173] qui devaient obéissance au Zīrīde : Abū Muḍar Ziyādat Allah b. 'Abd Allah b. al-Qadīm assurait la perception des impôts (ǧibāyat ou ǧam' amwāl Ifrīqiya)[174] et le contrôle de tous les bureaux des finances régionales (naẓar al-dawāwīn bi-sā'ir kuwar Ifrīqiya) ; 'Abd al-Ǧabbār al-Ḫurāsānī et al-Ḥusayn b. Ḥalaf al-Marṣadī étaient directeurs du ḫarāǧ. On ne sait pas quelles étaient les attributions respectives des deux chefs de l'impôt foncier ni s'ils relevaient directement du prince ou d'Abū Muḍar Ziyādat Allah. Les agents provinciaux du percepteur en chef semblent s'être appelés wulāt al-aṡġāl (sing. : wālī l-aṡġāl)[175], mais lui-même ne paraît pas avoir porté le titre de ṣāḥib al-aṡġāl[176]. On a vu comment, à partir de 364 H/974-975, le gouverneur d'Ifrīqiya accapara les finances. Cependant, même après ce coup de force, le Fāṭimide conserva, on ne sait combien de temps, un certain droit de regard sur les finances zīrīdes. En 366 H/976-977, il enjoint à Buluggīn de mettre un terme aux lourdes taxations imposées par 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib et, l'année suivante, en exécution des ordres de son maître, Buluggīn adresse au calife la totalité des sommes ainsi recueillies dans des sachets (ṣurra) étiquetés au nom de chaque contribuable. Al-'Azīz bi-Llah restitua une partie de ces bourses à leurs propriétaires. Dans les *Manāqib* d'al-Ǧabanyānī (m. 369 H/979)[177], il est question d'une taxe prélevée par 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib sur les Kairouanais qu'il malmène de la pire façon pour la leur extorquer.

172. *Ḥafṣides*, II, 53, 66.

173. Sous 'Ubayd Allah, on distinguait quatre services financiers distincts ayant chacun un titulaire : le bayt al-māl, le dīwān al-ḫarāǧ, la sikka et les gratifications ('aṭā') ; *Bayān*, I, 159. *Mu'nis*, 60-61 : en 342 H/953-954, le ḫarāǧ d'Ifrīqiya est confié à Ṣūlat al-Kutāmī. *Itti'āẓ*, 186 : en 363 H/973-974, au Caire, al-Mu'izz li-Dīn Allah désigne deux préposés au ḫarāǧ et un au bayt al-māl ; *al-Mu'izz*, 170-171.

174. Dans une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, IX, 423, il est dit d'un personnage qu'il entra de son plein gré dans la « ǧibāyat al-sulṭān » dans le dīwān fondé par les Banū 'Ubayd.

175. *Bayān*, I, 228.

176. Ce titre fut porté en Sicile par 'Abd al-Raḥmān al-Naṣrānī, ministre des finances de Roger ; Tiǧānī, 238-239 ; *Storia*, III, 369-370 ; *Prolégomènes* II, 14-15 ; Dozy, *Suppl.*, I, 467 ; *Ḥafṣides*, II, 53-66.

177. *Bayān*, I, 230/trad., I, 335 ; *Manāqib*, 64, 252-3.

Elle est appelée māl al-maġramayni (montant des deux taxes)[178].

En 373 H/983-984, le gouverneur d'Ifrīqiya achète des Soudanais pour sa garde personnelle en taxant les « 'āmil », les percepteurs du ḫarāǧ et les grands dignitaires. L'année suivante, on mentionne les magasins d'état (ḫazā'in) et le bayt al-māl fermés à clef, et les fonctionnaires de l'impôt foncier (aṣḥāb al-ḫarāǧ qui semblent être les umanā', pl. de amīn, dont parle Ibn Abī Dīnār).

Quand al-Manṣūr confirme 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib dans ses fonctions de gouverneur d'Ifrīqiya, il spécifie qu'il était chargé de la perception des impôts (ǧibāyat al-amwāl) de Kairouan, de Mahdia et de toute l'Ifrīqiya.

On ne retrouve pas trace d'une cassette émirale. Au contraire, c'est 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui, sur l'ordre de l'émir distribua 10.000 dīnārs aux Kairouanais venus le saluer à Ašīr, et finança la construction du palais d'al-Manṣūr à Ṣabra qui coûta 800.000 dīnārs.

Jusqu'à la rupture avec le Caire, l'importance des cadeaux adressés au calife est telle qu'il serait peut-être plus exact de parler de tribut[179]. Sous le vice-émirat du « šayḫ à la rose », s'abattit sur les campagnes une lourde imposition (ġarāma) qui épargna les Kairouanais. Cette pratique conforme aux conseils donnés jadis à Buluggīn par le calife, rompait délibérément avec la manière de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib que nous avons vu pressurer surtout les citadins. Pour collecter les impôts (yuǧbī l-amwāl) il lançait de véritables expéditions analogues à celles de l'époque turque. Ibn al-Būnī levait les impôts, recevant dans chaque localité des cadeaux offerts bon gré mal gré et faisant face à l'entretien dispendieux de la suite gubernatoriale qui séjournait parfois de longs mois dans telle ou telle localité au gré des caprices du maître. Al-Manṣūr toléra longtemps ce scandale. A la mort d'al-Ḥusayn b. Ḫalaf al-Marṣadī (380 H/990-991) ce prince confia le ḫarāǧ de Kairouan (c'est-à-dire d'Ifrīqiya) à deux fonctionnaires : Muḥammad b. 'Abd al-Qāhir b. Ḫalaf et Salāma b. 'Īsā siégeant en même temps au même dīwān du ḫarāǧ de Ṣabra-al-Manṣūriyya. Rappelons qu'al-Marṣadī avait été désigné par al-Mu'izz li-Dīn Allah en même temps que son collègue 'Abd al-Ǧabbār al-Ḫurāsānī dont on ignore ce qu'il est devenu par la suite. On est enclin à penser qu'il avait trépassé avant al-Marṣadī. En tous cas, on constate que

178. Variante · māl al-muqaddamatayni, peut-être à corriger en . māl al-taqdimatayni.

179. Les marchandises, montures et raretés offertes à al-'Azīz par al-Manṣūr vers 374 H/984-985 étaient estimées à un million de dīnārs d'or.

depuis le début de la dynastie, le ou les titulaires du ḫarāǧ n'avaient pas été changés. La décision d'al-Manṣūr éclaire la stabilité remarquable de la charge, confiée, comme par le passé, à deux personnages, de préposé à l'impôt foncier, et situe le bureau du ḫarāǧ à Ṣabra-al-Manṣūriyya, résidence princière et siège de l'administration émirale.

En 381 H/991-992, le prince abandonna aux ruraux les arriérés dûs au titre du ḫarāǧ et renouvela son geste l'année suivante. Il ne s'agit peut-être que d'une seule et même mesure prise en 381 ou 382 H. Cette amnistie fiscale traduisait un désir d'équité puisque peu après avoir tâché d'arracher à Ibn al-Būnī et à son fils le produit de leurs exactions et supprimé Ibn al-Būnī, il destitua le « šayḫ à la rose » et le remplaça par Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib.

D'après une indication fortuite[180] antérieure à 405 H/1014-1015, un certain Īsā b. Ḫalaf portait le titre de ṣāḥib ḫarāǧ al-Maġrib (percepteur de l'impôt foncier du Maġrib).

Le produit des impôts devait être volontiers versé en nature dans des magasins (maḫāzin) puisqu'on nous dit que ceux du wālī de Laribus contenaient en 382 H/992-993, 600.000 qafīz de blé (ṭa'ām).

Les cadeaux offerts à l'émir par les gouverneurs à l'occasion de son avènement, d'une fête familiale..., etc., étaient importants et constituaient une véritable contribution ; c'est ainsi que, parmi les présents offerts à al-Manṣūr pour la circoncision de Bādīs figuraient 100 charges de pièces de monnaie.

Jusque vers 376 H/986-987, le territoire des Kutāma paraît avoir ignoré l'autorité zīrīde et ne pas avoir payé l'impôt. Pour la première fois des gouverneurs ('ummāl) et des troupes zīrīdes y pénètrent alors, levant les impôts et surveillant de près la population. A propos de cet épisode, les sources donnent au mot 'āmil très nettement le sens de gouverneur civil chargé avant tout de lever les impôts.

Parmi les privilèges accordés par Bādīs avant 396 H/1005 aux étudiants de Muḥriz b. Ḫalaf, figurait l'exemption des taxes (maẓālim). Ce siǧill est confirmé en 417 H/1026 par un ẓahīr d'al-Mu'izz b. Bādīs[181]. Ce dernier document enjoint à chacun, notamment aux gouverneurs ('ummāl) et à tous les préfets (wulāt) de veiller à la protection de la personne et des biens de Muḥriz

180. Ḥuṣrī, *Zahr*, I, 221 : al-Nahšalī (m. 405 H/1014-1015), a composé un thrène pour ce personnage tué par un médicament qu'il avait absorbé.

181. *Manāqib*, 316-319, 325, note 155.

b. Ḫalaf et de toute sa gent. Cette sauvegarde porte sur des propriétés rurales, énumérées, situées dans les environs de Tunis et les faubourgs, des maisons à Tunis, des fondouks et le petit marché (suwayqa). L'acte accorde exonération des dîmes non canoniques (a'šār, pl. de 'ušr) et du ḫarāǧ sur la demeure du saint.

Le vice-roi d'Ifrīqiya, Muḥammad b. al-Ḥasan, désigné à l'avènement d'al-Mu'izz, levait les impôts à son profit et préleva sur les trésors de l'argent qu'il ne restitua pas. Il édifia au détriment de l'état une fortune considérable. Al-Mu'izz le fit exécuter en 413 H/1022, confisqua tous ses biens et le remplaça par Zimām al-Dawla Abū l-Qāsim b. Abī 'Abbūd Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib. L'année suivante un nouveau premier ministre est désigné, Abū l-Bahār b. Ḫalūf, dont les attributions comprenaient notamment la perception des impôts (ǧibāyat al-amwāl), la nomination des gouverneurs (walāyat al-'ummāl) et toute l'administration financière (al-ašġāl). On a vu qu'à la fin du règne de Tamīm le Bayt al-māl se trouve dans le Dār al-Imāra à situer à Mahdia[182].

On connaît le nom de l'administrateur de la fortune de la mère d'al-Mu'izz (al-mutawallī li-ašġāl Umm al-Mu'izz). De son nom Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Sakkāk, on peut déduire que son grand-père avait été chargé du monnayage ou sikka.

Les termes employés par Ibn 'Iḏārī pour narrer la disgrâce, en 441 H/1049-1050 du qā'id 'Abbād b. Marwān Sayf al-Mulk, semblent indiquer que ce personnage qui avait sous ses ordres dans ses provinces (fiscales) (a'māl) des agents de perception[183] a contrôlé les finances zīrīdes.

Pendant tout le règne de Tamīm c'est Georges d'Antioche qui les géra. On précise que l'émir lui donna la haute main (ḥakkamahu) sur les recettes (daḫl), les dépenses (ḫarǧ) et l'emploi des fonds (maṣārīf al-amwāl), si bien que les finances des Musulmans (amwāl al-Muslimīn) furent totalement sous sa coupe et celle de ses parents[184]. En 480 H/1087-1088, Tamīm verse à ses vainqueurs 100.000 dīnārs, partie en espèces, partie en vaisselle de métal précieux.

On manque de détails sur la fiscalité appliquée par les Normands dans leurs comptoirs ifrīqiyens. Vraisemblablement c'était le 'āmil autochtone administrant la cité en leur nom, qui levait le

182. V. *supra:* p. 514, 543, note 169.

183. C'est-à-dire des « 'āmil », le verbe ista'mala est significatif ; *Bayān*, I, 279/ trad., I, 416.

184. Tiǧānī, 238-239 et *Ḥulal*, I, 242.

tribut (ğizya et ḫarāğ) et le leur versait. A Djerba, conquise en 529 H/1134-1135, ils nomment un 'āmil et assujettissent les habitants à la capitation (ğizya).

En même temps qu'il nomme son fils gouverneur d'Ifrīqiya, 'Abd al-Mu'min confie les « a'māl maḫzaniyya » à un fonctionnaire dont les attributions paraissent avoir été essentiellement financières.

VIII. — JUSTICE

Le ḥākim

Les Zīrīdes ne paraissent pas avoir assuré, ni directement ni par l'intermédiaire d'un magistrat *ad hoc* la « répression des abus » (radd al-maẓālim) proprement dite[185].

Avant leur avènement, la justice semi-laïque, plus souple, expéditive et efficace que celle du cadi, esclave de la procédure canonique, était rendue par un juge appelé, indifféremment, semble-t-il, ṣāḥib al-maẓālim et ḥākim[186].

185. Les Fāṭimides d'Ifrīqiya ont assuré personnellement la répression des abus ; v. : *al-Mu'izz*, 203-205. Sur la juridiction des maẓālim sous les Ḥafṣides, v. : *Ḥafṣides*, II, 143-146.

186. *Madārik*, II-III, f° 30 r° : maẓālim al-Qayrawān, ḥākim ; *Ma'ālim*, III, 75 : ṣāḥib maẓālim al-Qayrawān wa-l-ḥākim bi-hā, pendant la révolte d'Abū Yazīd ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 102 v°, 104 r° ; *Madārik*, II-III, f° 25 v° : 'Abd Allah b. al-Walīd (m. 298 H/910-911) fut chargé par le cadi Ibn Ṭālib des « 'aswāq al-Qayrawān wa-mawāzīnihā » (des souks de Kairouan et du contrôle des poids et mesures).

Sur un ṣāḥib al-sūq (m. 299 H/911-912), v. : *Bayān*, I, 167/trad., I, 233. Yaḥyā b. 'Umar b. Yūsuf, andalou fixé à Sousse où il mourut en 289 H/902, est l'auteur d'un *Kitāb Aḥkām al-Sūq* auquel M. Abdul Wahab a consacré une importante étude inédite ; 'Alī Makkī, *Revista del Instituto*... 1954, 93-149 et E. Garcia Gomez, *al-Andalus* 1957, 253-316.

Abū Ibrāhīm Aḥmad b. 'Abī l-Walīd (m. 345 H/956-957), a été ṣāḥib al-maẓālim et ḥākim de Kairouan sous Abū Yazīd. Ce dernier avait demandé aux Kairouanais de désigner quelqu'un pour assurer la juridiction canonique (al-aḥkām al-šar'iyya) et ils avaient choisi ce personnage pour son mérite et sa piété. Il était en même temps imām ḫaṭīb (kāna ayḍān yatawallā l-ṣalāt wa-l-ḫuṭba) à la Grande Mosquée de Kairouan ; *Ma'ālim*, III, 75 ; H. R. Idris, *Contribution*..., *R.E.I.* 1935, 171-172 ; p. 171, lire : Abū l-'Abbās b. Abī Ṭawbān. A propos d'al-Ṭarzī (m. 317 H/929-930), on relève les synonymes : maẓālim al-Qayrawān, ḥukūmat al-Qayrawān, aswāq al-Qayrawān, aḥkām al-sūq, ḥisba ; *Madārik*, II-III, f° 4 v° ; *Ma'ālim*, III, 7-8 ; *Bayān*, I, 190, 195.

Ibn Maqdīš, I, 124, dit qu'Abū l-Qāsim al-Ṭarzī était cadi de Sicile et muḥtasib de la ville de Kairouan, mais il s'agit d'un témoignage tardif qui confirme simplement que la fonction de ḥākim correspondait à celle de muḥtasib.

Dp. *Madārik*, II-III, f° 4 v°, il semble qu'à un moment donné, Ibrāhīm b. al-Ḫaššāb

La compétence de ce magistrat, habilité sous Saḥnūn à connaître des affaires où les décisions ne portaient que sur 20 dīnārs, fut étendue, par la suite, à celles de 100 dīnārs.

Il était alors désigné par le cadi[187].

Le ḥākim paraît avoir aussi rempli les fonctions de muḥtasib ordinairement appelé en Ifrīqiya pré-zīrīde : ṣāḥib al-sūq (prévôt du marché). La périphrase « celui qui détient le sabre et le fouet du sultan »[188] que l'on rencontre dans les *Manāqib* de Muḥriz b. Ḫalaf (m. 413 H/1022-1023) désigne sans doute le ḥākim.

En 398 H/1007-1008, mourut le ṣāḥib al-maẓālim d'Ifrīqiya Muḥammad b. 'Abd Allah. Ce magistrat s'était montré implacable, mais d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, envers les mauvaises gens et les dépravés, les flagellant, les exécutant et leur coupant pieds et mains[189].

L'édilité, le négoce, l'artisanat et, en partie au moins, la moralité publique et la police urbaine, relevaient sûrement du ḥākim.

Rappelons que le premier cadi de Kairouan de la lignée des Banū Hāšim avait d'abord été, en 337 H/948-949, ḥākim de Kairouan[190].

ait été chargé des « maẓālim de Kairouan », tandis que la ḥisba était confiée à al-Ṭarzī. Le premier, surnommé : Ḥārit ḥisba, fut chargé des « aḥkām al-Qayrawān » et du cadicat de Raqqāda ; *Bayān*, I, 185/trad., I, 262. Ibn al-Labbād (m. 333 H/944) fut d'abord secrétaire d'Ibn al-Ḫaššāb alors que ce dernier était chargé des « maẓālim al-Qayrawān » ; *Madārik*, II-III, f° 148 r°. Ḥākim désigne dans les sources ḫāriǧites les gouverneurs abāḍites des localités du Ǧabal Nafūsa ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 42, 125, 126, 127 et *passim* ; E. Tyan, I, 156, II, 345-350, 367 ; E. Lévi-Provençal, l'*Espagne Musulmane au Xe siècle*, 83, 89, 94 ; *Sīra Ǧawḏar*, 99, 123/trad, 149, 187 ; *Espagne musulmane*, III, 126, 130, 155.

187. *Madārik*, II-III, f° 14 r° : Ḥabīb b. Naṣr (m. 286 ou 287 H/899-900), nommé par Ṣaḥnūn (compétence limitée à 20 dīnārs) ; *Madārik*, II-III, f° 4 v°, 9 v° : Sulaymān b. Sālimī al-Qaṭṭān (m. 289 H/901-902) nommé par 'Īsā b. Miskīn (compétence portée à 100 dīnārs).

Ḫalaf b. Ǧubayr, chargé par le cadi Ibn Ṭālib d'« al-ḥukūma bi-l-Qayrawān », s'acquitta avec justice de sa ḥukūma ; *Madārik*, II-III, f° 30 r°.

En 320 H/932, 'Ubayd Allah nomma cadi de Tripoli Aḥmad b. Baḥr qui était alors « ṣāḥib maẓālim al-Qayrawān wa-ṣalāti-hā », poste pour lequel il avait été choisi par le cadi Isḥāq b. Abī Minhāl. On remarquera le cumul des fonctions de ṣāḥib al-maẓālim et de ṣāḥib al-ṣalāt ; son prédécesseur, appelé ṣāḥib al-waṯā'iq (préposé aux actes judiciaires), avait été chargé du cadicat et des waṯā'iq de Tripoli. On ne sait si ce distingo impliquait à Kairouan par exemple, l'existence simultanée d'un cadi et d'un ṣāḥib al-waṯā'iq. V. *Bayān*, I, 205/trad, I, 297 ; Abū l-'Arab, 225/trad., 319. *Madārik*, II-III, f° 174 v°, 175 r° : Abū 'Alī al-Ḥasan b. Naṣr (m. 341 H/952-953), chargé par le cadi Ḥimās des aḥkām Sūsa (de Sousse), était ḥākim ; on le voit réprimer les mauvaises mœurs ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 94 v°-95 r°.

188. *Manāqib*, 286 et note 28.

189. *Bayān*, I, 258/trad., I, 382.

190. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 91 r° : 'Abd Allah b. Hāšim dit la prière funèbre sur le cadi Ibn Abī l-Manẓūr (m. 337 H/948-949).

Le cas d'une jeune fille déflorée puis livrée aux Ṣanhāǧa par son cousin paternel est soumis au ḥākim. Al-Qābisī, consulté, estime que ce magistrat devra recueillir sur le personnage des témoignages de bonne vie et mœurs et si l'enquête lui est défavorable, le mettre en prison, non sans rappeler qu'en tout état de cause, les peines légales (ḥudūd) ne peuvent être appliquées aux cas douteux (šubuhāt)[191].

Une autre fatwā du même, nous montre un débiteur emprisonné par le ḥākim sur plainte du créancier[192].

Une fatwā d'Ibn al-'Aṭṭār contient une allusion à une affaire foncière évoquée devant le ḥākim auquel est soumis un acte (waṯīqa) entérinant une preuve testimoniale (bayyina)[193].

Dans une fatwā d'al-Māzarī, un ḥākim consulte les gens n'atteignant pas le niveau de jurisconsultes et fonde ses jugements sur leurs avis juridiques[194]. Ce document prouve que le ḥākim, sous les derniers Zīrīdes et peut-être déjà sous leurs prédécesseurs, respectait, au moins dans certains cas, une procédure analogue à celle du cadi.

Ailleurs est soumis au même al-Māzarī un cas de reconnaissance de dette ; les deux parties s'en étaient remises, de leur plein gré, à l'arbitrage d'un ḥakam (arbitre) qui leur avait fait témoigner qu'elles exécuteraient sa décision[195]. Le débiteur se plaint d'avoir été victime de contrainte de la part du ḥākim qui avait mis les scellés sur son magasin.

Bien que la ḥukūma paraisse avoir englobé la ḥisba sous les Zīrīdes, il n'est pas impossible que cette dernière ait survécu sporadiquement, au moins en théorie, puisqu'une fatwā d'al-Suyūrī traite de la validité du témoignage (šahāda) porté devant un muḥtasib ou un cadi ignorant[196]. Mais dans cette consultation, muḥtasib est peut-être tout bonnement synonyme de ḥākim, magistrat dont les attributions multiples, comprenant à la fois la répression des abus, la ḥisba en général et la police des souks en

191. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 433.

192. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 429-430.

193. Fatwā d'(Abū Ḥafṣ 'Umar) b. al-'Aṭṭār (m. 450 H/1058), *Mi'yār*, VI, 126.

194. « lam yabluġū daraǧat al-futyā » ; fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, X, 269.

195. « ašhadā 'alā anfusihimā bi-infāḏ ḥukūmatihi » ; fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 188 v°. Dans cette fatwā la leçon ḥakam est confirmée par : ḥakkamā ḥakamān (ils chargèrent un arbitre d'arbitrer) et plus loin : taḥkīm (arbitrage) ; mais il ne peut s'agir d'un arbitre bénévole puisqu'on nous dit que ce ḥākim reste en fonction pendant de nombreuses années (baqiya fī ḥukūmatihi sinīna kaṯīra). L'apposition des scellés (ṭaba'a 'alā maḫzanī) est le fait d'un juge.

196. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, X, 92.

particulier, sont précisément différentes ou du moins distinctes, de celles du juge canonique, le cadi.

On ignore le nom des agents du ḥākim. Peut-être portaient-ils, notamment dans les souks, celui qui, depuis Saḥnūn, désignait les assistants du muḥtasib et même du cadi : amīn (pluriel : umanā')[197]. Nāẓir al-sūq (inspecteur du marché) est attesté en 430 H/1038 à propos du Sūq Ibn Hišām[198] à Kairouan.

Dans certains cas graves et conformément au fiqh théorique, on a recours au prince, détenteur suprême de l'autorité (sulṭān) temporelle et spirituelle.

Les opinions émises par Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī Ṭālib al-'Ābir provoquèrent de tels remous à Kairouan que les docteurs, divisés, s'en remirent au sultan ; remède que Muḥriz b. Ḫalaf (m. 413 H/1022-1023), estima avec amertume plus nuisible que le mal[199].

Consulté sur le châtiment à infliger à un blasphémateur, Ibn Abī Zayd s'en remet à l'appréciation de l'autorité[200].

Probablement sous Bādīs, un ivrogne, coupable d'avoir gravement insulté le Prophète, est déféré au prince, enchaîné, jeté en prison et la preuve testimoniale (bayyina) de son crime dûment établie. Mais le délit est soumis à l'appréciation du chef incontesté des docteurs mālikites de Kairouan, al-Qābisī, qui est sollicité de prononcer la nature de la peine que l'autorité séculière doit infliger au coupable[201].

Dans une autre affaire analogue, la même procédure est respectée et al-Qābisī, consulté[202]. On sait qu'à moins de circonstances atténuantes — et l'ivresse en est une estime al-Qābisī — le misérable mérite la mort.

En 438 H/1046, l'affaire d'al-Tūnisī fut soumise à al-Mu'izz b. Bādīs qui prit la décision que l'on sait, assisté de trois éminents représentants de l'orthodoxie[203].

La victime d'une injustice ayant fait appel au sultan, ce dernier fit rechercher le coupable par ses agents (a'wān, sing. : 'awn) et le jeta en prison. Peu après, le plaignant remit au sultan une preuve testimoniale (bayyina) contre le prisonnier. Ibn Muḥriz, interrogé sur cette affaire, déclare que le plaignant encourt un

197. *Ḫulal, ms.* n° 2 or. de la Bibliothèque de Tunis, f° 140 r° ; *Bisāṭ*, 27.

198. *Inscriptions arabes*, II, n° 341.

199. *Manāqib*, 286.

200. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, II, 275, 276 ; *'alayhi l-adab bi-qadr iğtihād al-sulṭān*.

201. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 276, 406.

202. Fatwā du même, *Mi'yār*, II, 280, 407-408 ; v. aussi : *ibidem*, 275.

203. H. R. Idris, *Une des phases...*, *C.T.* 1956, 508-517 ; v. *supra :* 186.

rude châtiment corporel pour avoir fait appel au sultan ; il devra dédommager son adversaire des préjudices (abusifs) que lui aura causé le prince en raison de cette plainte, et, à l'avenir, son témoignage ne sera plus valable. Un autre docteur, anonyme, pense que celui qui porte plainte abusive à un sultan ou à un gouverneur (ʿāmil) injustes, devra dédommager l'accusé au prorata des exactions dont ce dernier aura pâti ; mais, si un opprimé n'a d'autre recours possible que de faire intervenir le sultan et que ce dernier en profite pour accabler l'accusé de sévices et d'amendes injustes, le plaignant ne devra aucune compensation à celui-ci[204]. Ibn Abī Zayd avait opiné ainsi : le plaignant doit être puni corporellement mais n'est tenu à aucun dédommagement, « telle est l'opinion de nos compagnons »[205].

Interrogé sur le cas d'un homme qui se plaint au sultan d'une injustice (ẓulm), sachant que le coupable serait victime d'une exaction de la part du prince, ce qui eut effectivement lieu, le même docteur, déclare répugner à le proclamer responsable, mais estime qu'un jurisconsulte qui le ferait ne s'éloignerait guère de la vérité[206].

Peu avant l'invasion hilālienne des faqīrs kairouanais dénoncent à al-Muʿizz, au moyen de billets (riqāʿ), les propos tendencieux tenus par le prêcheur Muḥammad b. ʿAbd al-Ṣamad[207].

D'après al-Māzarī, il y a divergence sur le cas de quiconque porte plainte contre un tiers auprès du gouverneur (wālī) injuste sachant que ce dernier dépassera la mesure et infligera au délinquant une amende bien supérieure à celle qu'il mérite. « L'un de nos compagnons », dit-il, dispense le plaignant de verser une indemnité à la victime du pouvoir si lui-même a bien été opprimé. Quant à celui qui révèle à un injuste qui s'en empare alors une somme dissimulée par un tiers, il y a aussi deux avis sur la responsabilité encourue par le dénonciateur[208].

Le même docteur affirme ailleurs que celui qui porte plainte à un qāʾid ou à un sultan, n'encourt aucun châtiment et que le recours au sultan est chose fréquente[209].

204. Fatwā d'Abū l-Qāsim b. Muḥriz (m. vers 450 H/1058), *Miʿyār*, III, 266, 279-280, VIII, 218-219.

205. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Miʿyār*, III, 280, VIII, 218-219 ; haḏā qawl aṣḥābinā.

206. Fatwā du même, *Miʿyār*, VI, 124.

207. V. *supra :* p. 200, note 347.

208. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Miʿyār*, III, 280 ; v. aussi : Burzulī, *Muḫtaṣ*, *ar*° 13 r°-v°.

209. Fatwā du même, *Miʿyār*, VIII, 218-219.

Muḥriz b. Ḫalaf écrivit à Bādīs et l'admonesta à plusieurs reprises, notamment à propos d'exactions subies par un étudiant[210].

Par ẓahīr, le Zīrīde pouvait exempter de toute taxe et protéger la personne et les biens d'un individu ou d'un groupe. Un acte de cette nature fut accordé par Bādīs à Muḥriz b. Ḫalaf et renouvelé par al-Mu'izz[211].

Abū 'Imrān al-Fāsī est d'avis[212] qu'un cadi ne doit pas hésiter à jeter en prison un coupable même s'il sait pertinemment que ce dernier y sera indûment frappé et mis à l'amende, sinon il ne serait plus possible d'assurer les droits de chacun. Dans le même esprit, il fustigera un homme à propos duquel (le prince ?) fait le serment suivant : « Si tu n'infliges pas cinquante coups de fouet à cet homme, je lui couperai le cou »[213], et ce afin d'éviter le pire au malheureux. On mesure l'omnipotence de l'arbitraire royal.

Sous Bādīs, semble-t-il, un individu insulta le Prophète, l'appelant notamment « le chamelier, orphelin d'Abū Ṭālib »[214] et le maudissant, non sans lancer d'autres insultes plus graves encore. La preuve testimoniale (bayyina) a été administrée par devant le cadi qui détient le procès-verbal (maḥḍar) où elle est consignée. Le personnage n'ayant pas été inquiété mais, au contraire, laissé en liberté, certains, s'érigeant en censeurs des mœurs (muḥtasibūn), ont demandé au cadi l'application (tanfīḏ) de la peine encourue par le délinquant pour le délit dont il a été légalement convaincu ; et le cadi de répondre : « Soumettez ce cas au sultan ». Cette réponse, la nature du blasphème et l'impunité du coupable, tout porte à croire qu'il s'agissait d'un šī'ite.

La consultation[215] est adressée à al-Qābisī qui y répond longuement. Il fait d'abord remarquer que le coupable paraît jouir de la protection du sultan[216], si bien que le cadi ne peut rien contre lui. Cette limitation arbitraire de la compétence du « cadi des Musulmans » risque d'encourager les mauvais. En l'espèce, aussitôt

210. *Manāqib*, 311, 314-316.

211. *Manāqib*, 316-320, 324-326.

212. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 138 v°.

213. Le texte porte : ton cou, sans doute à tort.

214. Muḥammad, orphelin, avait été élevé par son oncle Abū Ṭālib, père de 'Alī.

215. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, 408-409 et 275.

216. « Fī ḥimāya min al-sulṭān. »

Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 177 r°-v°, *ms.* Rabat, II, f° 17 r° : sur ce personnage qui agit (yataṣarrafu) pour le sultan et est, de ce fait, au-dessus des lois (lā ya'ḥuḏu-hu l-aḥkām).

Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, IX, 414 : dans une affaire d'héritage, l'une des parties intrigue auprès du sultan qui emprisonne l'autre et lui impose un arrangement qui ne lui accorde que le dixième de ses droits.

administrée la preuve testimoniale du forfait, le criminel doit être jeté en prison et mis aux fers jusqu'à son exécution qui aura lieu après la consultation du sultan. Al-Qābisī précise qu'il s'agit du cas où « le cadi des Musulmans, juste et intègre, a les mains liées en ce qui concerne l'exécution d'une sentence de mort méritée ». Et de poursuivre : « Le cadi des musulmans, juste et intègre, doit avoir les mains libres en ce qui concerne l'exécution d'un jugement quelconque, car, le cadi juste n'agit que conformément au droit légalement établi par devers lui et aux conseils donnés par ceux dont la religion est intègre. Ceci soulage le sultan et lui évite le risque de pécher en annulant un jugement nécessairement exécutoire. Il s'acquittera mieux de ses devoirs envers Allah le Très-Haut, s'il charge de juger (en toute indépendance) un (cadi) intègre et juste ».

Le cadi

Rappelons-le[217], tandis que parmi les conditions posées au Fāṭimide par Ǧa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn al-Andalusī pour accepter la lieutenance d'Ifrīqiya aurait figuré le droit de désigner les cadis à sa guise, Buluggīn, au contraire, aurait demandé qu'ils fussent nommés par le calife en personne.

Jusqu'en 435 H/1043, le choix du cadi de Kairouan ne souleva aucune difficulté du fait que cette charge était héréditaire dans une riche famille mālikite et arabe, avec l'accord, au moins tacite, du calife. Ces cadis paraissent s'être montrés à la hauteur de leur tâche à la satisfaction tant du Zīrīde et de son vice-émir, le gouverneur d'Ifrīqiya, que du peuple sunnite.

A la mort du titulaire, la désignation de son fils était annoncée par le prince au cours d'une cérémonie imposante. Le récipiendaire y assistait, déjà revêtu de la robe de cadi (ḫil'at al-qaḍā'). On ne nous dit pas si elle se déroulait au palais ou à la Grande Mosquée. Mais il semble bien que le rescrit (siǧill) d'investiture était lu dans ce sanctuaire, probablement à la prière du vendredi, comme ce fut le cas pour le siǧill investissant le dernier cadi connu de Ṣabra-al-Manṣūriyya, vers 441H/1049. Cette dernière judicature, elle aussi héréditaire et probablement indépendante du cadicat sunnite kairouanais, était l'apanage d'une famille arabe de souche orientale plutôt qu'ifrīqiyenne et vraisemblablement d'obédience šī'ite. Jusqu'à al-Mu'izz, il n'est pas impossible que la proclamation du

217. V. *supra :* p. 42-43.

cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya ait eu lieu dans la Grande Mosquée de la cité princière.

L'attribution du titre de « cadi des cadis », attesté dès 424 H/1033, au magistrat de Kairouan et les deux cabales qui rendirent « électives » successivement les charges « héréditaires » du cadi de Kairouan et du cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya, seraient des symptômes précurseurs de la rupture avec le Caire.

On est fondé à penser qu'après l'installation des Zīrīdes à Mahdia le cadi de la nouvelle capitale devint le « cadi des cadis » d'Ifrīqiya, tout comme, sous les derniers Ḥammādides, le cadi de Bougie dut exercer la judicature suprême au Maġrib central.

On peut avancer que les magistrats ḥammādides furent désignés par le souverain de la Qal'a et, plus tard, de Bougie. Malheureusement on ignore tout de l'organisation judiciaire ḥammādide. Il n'est pas impossible qu'elle ait été plus fruste qu'en Ifrīqiya et que les Banū Ḥammād aient suivi l'exemple de Ḥammād qu'on nous montre rendant la justice avec une simplicité toute patriarcale[218].

Le cadi n'était pas rétribué[219].

Il est remarquable que, pendant toute la période zīrīde, les plus grands juristes, tant de Kairouan que de Mahdia, Sousse, Sfax, Tunis, Tozeur, Gabès, Tripoli, etc., n'ont pas été cadis. Cela tient sans doute au rôle, autrement important, qu'ils remplissaient en tant que jurisconsultes, le juge religieux se bornant presque toujours à entériner leurs responsa.

L'existence simultanée d'un cadi sunnite à Kairouan et d'un cadi šī'ite à Ṣabra-al-Manṣūriyya posait le redoutable problème de leur compétence respective sur laquelle nous n'avons trouvé qu'un seul document : une fatwā d'al-Qābisī. Chose curieuse le célèbre juriste mālikite ne nie pas la validité d'un témoignage reçu par le cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya[220].

218. Bakrī, 184/trad., 343-344.

219. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 27 v°.

220. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, X, 153-154 . quid d'un homme invité par une femme à témoigner en sa faveur par devant le cadi Ibn al-Kūfī (Ibn al-Kar'ī dans le texte) ? Après avoir déclaré ne pas savoir s'il est tenu de le faire et laissé entendre qu'il vaudrait mieux que la femme renonçât à son exigence, ce qu'il lui est loisible de faire, al-Qābisī rappelle qu'Abū Bakr b. al-Labbād (m. 333 H/944) et Abū l-Faḍl b. al-Mammasī (m. 333 H/944), deux maîtres d'Ibn Abī Zayd (v. : H. R. Idris, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 126-127), ont témoigné devant les cadis šī'ites, le premier devant Isḥāq b. Abī l-Minhāl, cadi de Kairouan sous 'Ubayd Allah (v. · Abū l-'Arab, trad., à l'index, 378), et le second devant Abū Muḥammad, probablement Abū Muḥammad Zurāra b. Aḥmad (v. . Abū l-'Arab, trad., 241 ; Maqrīzī, *Itti'āẓ*, 133). Comme le demandeur insistait pour obtenir une réponse plus précise, al-Qābisī se contente de dire qu'il devait témoigner en faveur de cette femme,

Le grand cadi de Kairouan. — Les Banū Hāšim[221]

Après avoir maté l'insurrection d'Abū Yazīd et pour se concilier les Kairouanais qui s'étaient ralliés à l'« homme à l'âne », le Fāṭimide, Ismā'īl al-Manṣūr avait, en 334 H/945-946, nommé cadi de Kairouan, un sunnite, Muḥammad b. Abī al-Manẓūr qui mourut en fonction trois ans plus tard[222].

La prière funèbre fut dite par 'Abd Allah b. Hāšim, alors ḥākim de Kairouan, qui lui succéda.

Il fut cadi de Kairouan sous al-Mu'izz li-dīn Allah et Buluggīn, jusqu'à sa mort (lundi 23 Ša'bān 363 H/19 mai 974)[223].

Cette charge devint l'apanage de sa famille, les Banū Hāšim, qui l'assumèrent de père en fils pendant plusieurs générations[224].

Son fils Muḥammad lui succéda[225] et mourut le 15 Ša'bān 399 H/14 avril 1009.

laquelle pouvait renoncer à lui demander de le faire ; il pouvait aussi ne pas tremper dans une affaire exigeant de lui qu'il témoignât en sa faveur.

Au Caire, sous al-Mu'izz li-dīn Allah, il y eut aussi deux cadis, l'un sunnite, l'autre šī'ite ; v. *al-Mu'izz*, 194-197.

221. Outre les sources mentionnées ci-dessous, on a consulté l'opuscule d'AL-ĞŪDĪ sur les cadis de Kairouan, *ms.* H. H. ABDUL WAHAB ; v. aussi : *Bisāṭ*, 26.

222. *Takmila*, éd. CODERA, I, n° 332 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 91 r° ; H. R. IDRIS, *Contribution...*, *R.E.I.* 1935, 157, 164-165 ; *Ma'ālim*, III, 54-57 ; ABŪ L-'ARAB, 173/trad., 260-261 ; MAQRĪZĪ, *Itti'āẓ*, 133 ; *Madārik*, II-III, f° 163 v°, où il est précisé que cette nomination était destinée à calmer les sunnites (arādat al-šī'a bi-tawliyatihi taskīn nufūs ahl al-sunna wa-l-nās...).

Avant d'accepter ce poste, il avait posé ses conditions afin de garantir son indépendance. V. aussi : IBN MAQDIŠ, I, 130, où l'on relèvera en passant une citation d'IBN AL-DABBĀĞ qui est l'une des rares appréciations impartiales portées par un sunnite sur le règne des Fāṭimides d'Ifrīqiya.

Biographie de son père Abū 'Amr Hāšim b. Masrūr ds. *Riyāḍ*, f° 71 v°-72 v° ; *Ma'ālim*, II, 235. Il était négociant et propriétaire d'un four (ṣāḥib al-furn) ; d'une piété et d'une charité exemplaires, il mourut en 307 H/919-920, à l'âge de 74 ans et fut enterré au cimetière de Bāb Salam (Bāb Aslam), à l'ouest de la tombe de son fils, le cadi 'Abd Allah.

Sur Masrūr al-Ṣawwāf, affranchi des Aġlabides, dont l'épitaphe datée de 267 H/880, a été publiée, v. : *Inscriptions Arabes*, I, 128-130, où il est dit « Peut-être y a-t-il lieu de reconnaître en lui Masrūr, père d'Abū 'Amr Hāšim (m. 307 H/910-920)... ».

223. Six nuits restant de Ša'bān ; théoriquement : mardi. Son épitaphe a été publiée, *Inscriptions Arabes*, I, n° 151, p. 267-269.

Son impartialité lui aurait valu le surnom de qāḍī al-ḥaqq (cadi de la vérité) ; IBN ḤAMMĀD, 39/trad., 61 ; *Ma'ālim*, III, 99-100, 60 ; *Riyāḍ*, f° 83 v°, 91 r°, 96 r°, 98 r°.

Épitaphe d'un de ses fils Ğābir, *Inscriptions Arabes*, I, n° 169 *bis*, p. 293-295 ; *Ma'ālim*, III, 160.

224. *Ḥiṭaṭ*, IV, 144.

225. Sa kunya aurait été soit Abū Bakr, soit Abū 'Abd Allah — ou encore Abū

Deux parchemins[226], collés sur des planchettes de peuplier constituant le verso de deux reliures en forme de boîte du XI^e siècle, attestent l'existence du cadi Abū 'Īsā Aḥmad fils du cadi et imām Abū l-Barakāt Muḥammad b. Hāšim. Il semble bien s'agir d'un fils sur lequel on ne sait rien, du cadi Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim qui aurait exercé les fonctions d'imām[227]. Il aurait eu pour successeur son frère 'Abd al-Raḥmān.

'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim[228] est le premier cadi de Kairouan ayant porté le titre de qāḍī l-quḍāt (cadi des cadis) au moins à partir de 424 H/7 déc. 1032-25 nov. 1033[229].

l-Barakāt ; *Ma'ālim*, III, 165, 108, 160. Il est mentionné sur un acte constituant habous un Coran daté de Ǧumādā II 378 H/16 sept.-14 oct. 988 ; *Objets kairouanais*, I, 145-146. *Supra*, p. 87.

226. *Objets kairouanais*, I, n° 84, p. 175 : « A renouvelé le habous de ce tome l'éminent cadi Aḥmad, fils du šayḫ, le cadi, l'imām, Abū l-Barakāt Muḥammad b. Hāšim... » ; n° 88, p. 180 : « A renouvelé le habous de ce tome le cadi Abū 'Isā Aḥmad, fils du šayḫ, le cadi, l'imām, Abū l-Barakāt Muḥammad b. Hāšim.

227. Dans l'expression : « al-qāḍī al-imām », imām pourrait avoir le sens, plus vague, de chef religieux, d'éminent docteur...

On connaît un autre de ses fils . Abū l-Qāsim 'Abd Allah b. al-Qāḍī Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim, éminent dévot mort « la nuit du vendredi, 12 nuits restant de Ǧumādā I de cette année-là. Son père (wālidu-hu) le cadi pria sur lui et l'enterra à Bāb Salam ». Par « cette année-là » il faut probablement entendre l'année 395 H/1004-1005 qui fut marquée par une épouvantable disette. *Ma'ālim*, III, 162-163, 160 ; *Inscriptions Arabes*, I, 269, où l'on corrigera « son fils » par « son père ».

228. Dans *Ma'ālim*, III, 164, il est dit, à propos d'un dévot mort en Muḥarram 397 H/27 sept-26 oct. 1006, que « le cadi 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Hāšim pria sur lui ». Faut-il en déduire qu'il était déjà cadi de Kairouan à cette époque, deux ans avant la mort de son père survenue le 15 Ša'bān 399 H/14 avr. 1009 ? Faut-il corriger cette dernière date en 397 H, étant donné la facilité avec laquelle le 7 et le 9 se confondent en calligraphie arabe ? Son nom figure avec le titre de cadi sur l'acte de constitution habous de plusieurs Corans offerts à la Grande Mosquée de Kairouan par Umm Mallāl (sans date), par Fāṭimat al-Ḥāḍina (l'un en 410 H/9 mai 1019-26 avr. 1020, un autre en Ramaḍān 410 H/31 déc. 1019-29 janv. 1020) et par un personnage en Rabī' I 413 H/4 juin-3 juil. 1023 ; *Šahīrāt*, 44, 49 ; *Inscriptions Arabes*, I, n° 9 et 9 quat., p. 27-32, 35.

229. Dans un tome de la *Mudawwana*, conservé à la Bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan, est collée, au verso de la reliure, une feuille de parchemin sur laquelle figure un acte de constitution habous par devant « le cadi des cadis 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Īsā » en 424 H/1032-1033 ; le donateur est . « le Sabre d'Allah et Son esclave qui défend Sa religion et soutient la Tradition divine », c'est-à-dire al-Mu'izz b. Bādīs ; *Inscriptions Arabes*, n° 9 sex, p. 36-37.

Nous n'avons pu vérifier la lecture : 'Īsā, mais il est probable qu'il faille lire : Hāšim.

On a l'épitaphe de Amat al-Raḥmān, fille du « cadi des cadis », 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim décédée la nuit de mercredi 5 Rabī' II 425 H/27 fév. 1034, et celle de Makkiyya, fille du « cadi des cadis » 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim, morte le vendredi 19 Ramaḍān 427 H/16 juillet 1036 ; *Inscriptions Arabes*, I, n° 292, p. 420-422 ; II, n° 322.

Ce titre est certainement un indice précurseur de la rupture avec les Fāṭimides. Depuis 366-374 H/976-985, il était porté par le grand cadi fāṭimide du Caire[230]. Auparavant, il était en usage à Bagdad au x[e] siècle. Rien ne permet d'affirmer que la fonction du cadi de Kairouan, pratiquement indépendant de celui du Caire[231], ait subi alors la moindre modification.

'Abd al-Raḥmān mourut en 435 H/1043-1044, laissant un fils qui faillit lui succéder. Mais, à la suite d'une cabale dans laquelle le poète Ibn Šaraf joua un rôle déterminant, al-Mu'izz b. Bādīs nomma le fils de l'auteur de la *Risāla*, Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd. Les partisans de son rival évincé tendirent maintes embûches au nouveau cadi et soulevèrent contre lui la populace. Devant cette agitation grandissante et pour éviter des troubles sanglants, le prince le révoqua, à contre-cœur, à la fin de Ramaḍān 436 H/avr. 1045. On ne nous dit pas s'il le remplaça par le fils de 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim. Il n'est pas exclu que le fils d'Ibn Abī Zayd ait été ensuite rétabli dans ses fonctions puisqu'on nous dit que le vendredi I[er] Ṣafar 438 H/7 août 1046, al-Mu'izz b. Bādīs fit comparaître al-Tūnisī dans sa maqṣūra en présence d'al-Labīdī, du juriste Abū l-Hasan b. al-Muqri' et du « cadi Abū Bakr Aḥmad b. Abī Muḥammad b. Abī Zayd »[232].

Si un autre que lui était alors cadi de Kairouan, n'aurait-il pas fait partie de cet aréopage ? Quoi qu'il en soit Abū Bakr Aḥmad b. Abī Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Zayd mourut après 460 H/1067-1068[233].

Le qāḍī l-ǧamā'a (cadi de la communauté), titre en usage en Espagne umayyade, inconnu en Ifrīqiya zīrīde, n'y apparaît qu'avec les Ḥafṣides ; *Ḥafṣides*, II, 113-114 ; *Storia*, II, 13-14. C'est à partir de 405 H/1010 que le cadi de Cordoue, appelé jusque-là qāḍī l-ǧamā'a, prend lui aussi, le titre de qāḍī l-quḍāt ; *Espagne Musulmane*, III, 119-120.

230. Dp. AL-NU'MĀN, *Maǧālis*, II, 203, cité dans *al-Mu'izz*, 190, le Fāṭimide al-Manṣūr nomma al-Nu'mān cadi des villes d'al-Manṣūriyya, Mahdia et Kairouan et de toutes les autres villes d'Ifrīqiya ; les auteurs de ce dernier ouvrage lui attribuent le titre de qāḍī l-quḍāt, sans spécifier si ce titre figure explicitement dans le texte des *Maǧālis*.

'Alī b. al-Nu'mān b. Ḥayyūn, cadi d'al-'Azīz de 366 à 374 H/976-985, fut le premier cadi fāṭimide ayant porté ce titre déjà en usage à Bagdad; SUYŪṬĪ, *Ḥusn al-Muḥāḍara*, II, 101, I, 268 ; *Itti'āẓ*, 36, note 1 ; *al-Mu'izz*, 199.

231. Théoriquement la juridiction du grand cadi du Caire s'étendait à tous les états fāṭimides : Égypte, Syrie, Maġrib ; QALQAŠANDĪ, *Ṣubḥ*, IV, 35 ; *Storia*, III, additions au tome II, p. IX ; additions aux additions, p. XI-XII.

232. H. R. IDRIS, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 169-172 ; *idem*, *Manāqib*, Intr., Biographie d'al-Labīdī, XXIII ; *idem*, *Une des phases...*, *C.T.*, n° 16, 1956, 513-516.

233. H. R. IDRIS, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 169, note 70, 172.

Un acte conservé dans les archives de la Grande Mosquée de Kairouan et daté de Raǧab-Ramaḍān 446 H/6 oct. 1054-2 janv. 1055, émane du cadi 'Abd al-Raḥmān b. Aḥmad, cadi de l'Imām al-Qā'im bi-amr Allah et de son gouverneur (wālī) al-Mu'izz li-dīn Allah[234].

Le cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya. — Les Banū l-Kūfī

Parallèlement à la lignée des Banū Hāšim, cadis de Kairouan, on rencontre celle des Banū l-Kūfī[235], cadis, eux aussi, de père en fils, de Ṣabra-al-Manṣūriyya.

Sous les deux derniers Fāṭimides d'Ifrīqiya, Ismā'īl al-Manṣūr et al-Mu'izz li-dīn Allah, le poste fut confié à des šī'ites[236].

Il semble que le premier des Banū l-Kūfī, Muḥammad b. Isḥāq al-Tamīmī ait succédé au fameux cadi d'al-Mu'izz li-dīn Allah, Abū Ḥanīfa al-Nu'mān qui avait suivi son maître en Égypte. C'est lui, ou son successeur 'Abd Allah b. Muḥammad, le doute provient de ce qu'il est appelé simplement Ibn al-Kūfī, qui, en qualité de cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya, dit la prière aux funérailles du juriste kairouanais Ibn Aḫī Hišām en Ṣafar 373 ou 371 H/15 juil.-12 août 983 ou 6 août-3 sept. 981.

Le troisième membre de cette famille, lequel succède à son père, Ǧa'far b. 'Abd Allah al-Kūfī, a été encensé par le célèbre poète Ibn Rašīq. Il mourut dit-on, à la suite d'une imprécation du juriste mālikite de Kairouan Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1041 ou 1043-1044) qui lui reprochait soit une faute grave soit des opinions hétérodoxes. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'al-Dabbāġ[237] fait l'éloge des Banū l-Kūfī qu'il qualifie de bons cadis, pieux et savants.

234. Carton 417.

Ce document prouve qu'al-Mu'izz — auquel est accordé le propre titre de son homonyme le Fāṭimide d'Ifrīqiya — reconnaissait encore le calife 'abbāside. On ne sait rien d'autre sur ce cadi qui n'est pas appelé cadi des cadis.

235. H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 353-357.

236. *Itti'āẓ*, 133, énumère pêle-mêle les cadis sunnites de Kairouan et les cadis šī'ites de Ṣabra-al-Manṣūriyya sous Ismā'īl al-Manṣūr dans l'ordre suivant : 1) Muḥammad b. Abī l-Manẓūr ; 2) 'Abd Allah b. Hāšim ; 3) 'Alī b. Abī Sufyān ; 4) Abū Muḥammad Zurāra b. Aḥmad (v. : Abū l-'Arab, 241/trad., 335 Zurāra b. Aḥmad, cadi de Mahdia) ; 5) Abū Ḥanīfa al-Nu'mān b. Muḥammad al-Tamīmī.

Vraisemblablement les numéros 3 et 4 sont les prédécesseurs du célèbre cadi d'al-Manṣūr et d'al-Mu'izz, Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, l'auteur des *Da'ā'im al-Islām ; E.I.*, II, 814 (L. Massignon).

Sur son fils Aḥmad, 'irāqī (iraqois = ḥanafite), v. : *Ma'ālim*, III, 128-129.

237. L'auteur (m. 699 H/1300) des *Ma'ālim al-Īmān*, commentés par Ibn Nāǧī.

Aux dires du même auteur, le fils et successeur de Ğa'far, Abū 'Abd Allah Muḥammad, n'avait pas son pareil pour l'étendue de ses connaissances religieuses, juridiques et littéraires ; il était à l'époque, « le juriste de Kairouan » ; cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya, prédicateur et imām à la Grande Mosquée de la cité princière, c'était un sunnite éloquent qui évitait les hétérodoxes et leur faisait la vie dure.

On se rappelle en quels termes virulents il maudit les 'Ubaydides le jour de la fête de la rupture du jeûne de 440 H/9 mars 1049[238].

Par la suite, on ne sait malheureusement pas la date exacte, Ibn Rašīq composa contre lui des vers qui, rapportés à al-Mu'izz, provoquèrent sa disgrâce. Lorsqu'on rechercha Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğa'far al-Kūfī pour le punir, il s'enfuit au Caire.

Il fut remplacé par 'Alī b. Aḥmad al-Būnī qui fut investi par rescrit (siğill) lu à la Grande Mosquée de Kairouan, de toutes les fonctions que son prédécesseur avait exercées à Ṣabra-al-Manṣūriyya. Ainsi prit fin la judicature des Banū l-Kūfī. 'Alī b. Aḥmad al-Būnī paraît avoir été le dernier cadi de Ṣabra.

En 443 H/1051-1052, on apprit à Kairouan que Muḥammad b. Ğa'far al-Kūfī, réfugié au Caire, avait été élevé par le Fāṭimide à la magistrature suprême avec le titre de « cadi des cadis » et « missionnaire des missionnaires »[239], preuve, dénoncée avec véhémence par Ibn Šaraf, que celui qui était tenu pour le cadi du peuple ifrīqiyen était bel et bien un fieffé šī'ite.

On ne sait rien sur le cadicat kairouanais de l'invasion hilālienne à la conquête almoḥade.

Le cadi de Mahdia

Il est à peu près certain qu'après l'arrivée des Hilāliens, les grands cadis d'Ifrīqiya résident à Mahdia. On en connaît quelques-uns tel un certain Ibn Šağlān (ou Ša'lān) qui fut nommé cadi de Mahdia par Tamīm, probablement avant 455 H/1063[240].

Dans une fatwā[241] d'al-Māzarī, datée des dix derniers jours de

238. Voir *supra :* p. 194.

239. *Bayān*, I, 288/trad., I, 432 ; après s'être démis de ses fonctions, il quitta l'Égypte et mourut en Syrie après 470 H/1077-1078.

240. H. R. Idris, *Le crépuscule..., C.T.* 1956, 504 ; H. H. Abdul Wahab, *Al-Imām al-Māzarī*, 71.

241. *Mi'yār*, III, 234-235 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 61v°-62r°. Cette fatwā reproduit un témoignage porté en présence du « cadi des cadis » Abū l-Qāsim b. Maymūn en Raǧab 515 H/15 sept.-14 oct. 1121.

Muḥarram 515 H/10-20 avril 1121, on relève le nom d'un cadi des cadis appelé Abū l-Qāsim b. Maymūn. Ce titre était donc passé de Kairouan à Mahdia, capitale des derniers Zīrīdes.

Abū Yaḥyā Zakariyyā' b. al-Ḥaddād (m. 570 H/1174-1175) fut nommé cadi de Mahdia par Yaḥyā b. Tamīm, probablement sur la recommandation de son maître l'Imām al-Māzarī, et semble avoir occupé ce poste jusqu'à la fin de la dynastie[242].

Le cadi des mariages

Une fatwā d'al-Māzarī parle d'un cadi des mariages[243] dont l'existence n'était encore attestée que pour la période ḥafṣide[244]. De cette indication valable sans doute pour Mahdia, sous les derniers Zīrīdes, on ne saurait conclure à l'existence de cette charge à une époque antérieure. Une autre fatwā du même fait état d'un cadi régional confiant à un tiers la juridiction matrimoniale[245].

Cadis provinciaux

On sait peu de choses[246] sur les cadis délégués dans les principales

Dans la fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, VIII, 205, sur le pillage de Mahdia en 480 H/1087-1088, on lit : « le cadi (à la place de son nom figure le signe « ḥi » barré comme s'il s'agissait d'un lapsus) se fondait sur ma fatwā... ».

242. H. H. Abdul Wahab, *al-Imām al-Māzarī*, 40. *Infra*, p. 733.

243. Qāḍī 'alā l-manākiḥ ; fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, X, 79.

244. *Ḥafṣides*, II, 118-119.

245. « Su'ila 'amman wallāhu qāḍī baladihi 'alā l-manākiḥ fa-atathu mra'atun li-l-tazwīǧ... » ; *Mi'yār*, III, 87-88, 236 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 67 r°, *Muḫtaṣar*, f° 52 v°. Nous n'avons retrouvé aucune mention du nāẓir fī-l-mawārīṯ (curateur aux successions), attesté sous 'Ubayd Allah en 313 H/925-926 ; *Bayān*, I, 190/trad., I, 272.

246. Principales indications recueillies :

1° Tunis :

Le juriste (faqīh) 'Abd al-Raḥmān al-Naḥwī, contemporain du poète al-Firāsī lequel mourut en 408 H/1017-1018 ; *Kutubī*, I, 261-262.

Le cadi 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. al-Faqīh Muḥriz, présumé petit-fils de Muḥriz b. Ḫalaf (Sīdī Mahrez) ; S. M. Zbiss, *Corpus*, I, n° 16, p. 37-38 (Inscription datée de Rabī' I 457 H/10 fév.-11 mars 1065).

Abū Ḥafṣ 'Umar b. Ḫalaf b. Makkī al-Ṣiqillī, sicilien émigré à Tunis après la conquête de l'île par les Normands ; Ibn Ḫaldūn, *Kilāb al-'Ibar* ds. *Bibl. Arabo-Sicula*, 485 ; citation de la *Durra* d'Ibn al-Qaṭṭā' par 'Imād al-dīn ds. sa *Ḫarīda*, *ms.* Paris, 3330, f° 45 r°-46 r° ; H. H. Abdul Wahab, *Ǧumāna*, Intr. p. ṭā'-yā'.

Abū Muḥammad 'Abd al-Mun'im b. al-Imām Abī l-Ḥasan ; v. *supra :* p. 341. Abū l-Faḍl Ǧa'far b. Ḥalwān, v. *supra :* p. 341.

2° Sousse :

villes par le grand cadi. Il est possible que l'autorité locale ait joué un rôle dans leur désignation.

A l'occasion, le cadi prend en main les affaires de la cité comme ce fut le cas à Tripoli de 407 à 430 H/1016-1039, et à Tunis pendant l'anarchie qui précéda la restauration ḫurāsānide[247]. En Espagne aussi, lors de la débâcle du XI^e siècle, on voit des cadis s'ériger en véritables chefs de l'état à Séville, Valence et Cordoue[248].

Les cadis subalternes étaient révocables à merci et se succédaient parfois à une cadence d'une rapidité inquiétante pour les plaideurs. Dans une fatwā d'al-Tūnisī, il est question d'un jugement rendu par un cadi qui, après avoir été révoqué, rentre en fonction après

Abū l-Ḥasan Ṭāhir b. 'Alī, « ṣāḥib al-ṣalāt wa-l-ḫuṭba » et cadi de Sousse sans doute à la fin de la dynastie ; *Takmila*, éd. CODÉRA, I, n° 82 ; *Maḫlūf*, I, n° 428, 144.

3° Gabès :

Ibn Maškān semble avoir été cadi de Gabès vers la même époque ; *infra*, p. 733.

Ibn Ziyādat Allah al-Qābisī aurait été, d'après une communication de H. H. ABDUL WAHAB, cadi de Gabès à l'époque d'al-Māzarī (m. 536 H/1141).

4° Tripoli :

Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar (m. 432 H/1040-1041) semble avoir été cadi de cette ville où il joua le rôle que l'on sait ; IBN FARḤŪN, *Dībāǧ*, 201-202, le dit expressément ; H. R. IDRIS, *Deux juristes...*, 153-155.

5° Constantine :

Qāsim b. 'Abd al-Raḥmān, en fonction lors du passage du Mahdī dans cette ville vers 514 H/1120-1121 ; *Bayḏaq*, 51/trad., 77.

6° Bougie :

Le père d'Abū l-Faḍl Ǧa'far b. Muḥammad b. 'Alī b. Ṭāhir b. Tamīm al-Qaysī, alias Ibn Maḥšara (541-598 H/1146-1202) ; ĠUBRĪNĪ, 30.

7° Divers :

Épitaphe du cadi Aḥmad b. Ḥaǧǧūn (m. 421 H/1030) ; *Inscriptions arabes*, I, n° 260, p. 388. Le cadi 'Abd al-Ḥaqq consulta al-Māzarī et le cadi 'Abd al-Raḥīm en fit autant ; *Mi'yār*, V, 42. Ḫalaf b. al-Mayāzirī, cadi indigne du temps de 'Abd al-Ḥamīd (Ibn al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093) et d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) ; quand il fut révoqué et semble-t-il, puni et sa fortune confisquée, de nombreux créanciers réclamèrent leur dû ; *Mi'yār*, X, 88-89, 307 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 36^e cah., f° 2 v°.

Abū Ḥātim Muḥammad b. Abī l-Minhāl b. Dara al-Azdī al-Zabunnī, contemporain du poète Muḥammad b. Abī Ma'tūǧ et sans doute d'Ibn Rašīq, fut cadi de Zabunna, localité du canton de Ruṣfa ; *Buldān*, IV, 375. Ibn Rašīq fit le thrène de Ṭāhir b. 'Abd Allah, cadi d'al-Muḥammadiyya ; IBN QIFṬĪ, I, 301. Un certain Abū Ṭālib Aḥmad b. al-Minhāl al-Tūnisī, šī'ite ismā'īlien, cadi de Tunis fut appelé en Égypte par le vizir Ibn Killis sous al-'Azīz et nommé cadi chargé des maẓālim au Caire en 368 H sans qu'on puisse malheureusement préciser à quelle date il cessa d'exercer à Tunis ; KINDĪ, *Governors*, 591-592. Comp. : Isḥāq b. Abī l-Minhāl, cadi šī'ite de Kairouan sous 'Ubayd Allah ; ABŪ L-'ARAB, trad., index, 378. Du cadi Abū 'Alī l-Ḥasan b. Muḥammad b. al-Ǧudūd al-Lawātī (m. Ṣafar 437 H/sept. 1045) on a une notice et son épitaphe ; *Ma'ālim*, III, 213 ; *Inscriptions arabes*, II, n° 437. Sur un cadi nommé Abū l-Faḍl Ǧa'far b. Aḥmad al-Naḥwī, contemporain d'IBN RAŠĪQ, v. : *'Umda*, I, 57.

247. V. *supra :* p. 197, 341.

248. *Espagne musulmane*, III, 124-125.

la destitution de son remplaçant ; un troisième cadi lui succède, mais le demandeur était mort entre temps[249]. Par contre, on a vu qu'à Kairouan et à Ṣabra-al-Manṣūriyya, la fonction de cadi était héréditaire, partant beaucoup plus stable au moins jusqu'à l'arrivée des Hilāliens.

Vers 439 H/1047-1048, le cadi de Gafsa, disgracié, versa une amende de 10 000 dīnārs[250].

Là où il n'y avait pas de cadi, ni même d'agent de l'autorité, les principaux de l'endroit, dévots et témoins irréprochables (ṣāliḥūn, 'udūl) pouvaient prendre des décisions valables aux yeux des juristes[251].

Certains cadis étaient injustes ou de mœurs dissolues, et parfois ignares et même illettrés[252].

Procédure

La procédure repose sur les témoignages et les serments. Le cadi rend ses sentences assisté de témoins instrumentaires et en s'appuyant sur les avis ou fatwā, délivrés par les jurisconsultes.

Quand le cadi a prononcé son arrêt, le demandeur peut réclamer délivrance du jugement.

Ibn Abī Zayd estime que là où le cadi est la seule personne capable de bien rédiger des jugements (katb al-aḥkām), il peut le faire et recevoir une honnête rétribution. Notre juriste ajoute que le cadi n'est pas tenu de déposer dans son greffe (dīwān) une copie de sa décision (nusḫat al-ḥukm), mais que c'est une bonne précaution au cas où on aurait besoin de s'y reporter[253]. Tout incite

249. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051) ; *Mi'yār*, IX, 390.

250. *Bayān*, I, 277/trad., I, 413.

251. Al-Qābisī (m. 403 H/1012) et Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) estiment que les dévots d'une localité sans cadi peuvent se substituer à lui ; Ibn Nāǧī, *Commentaire de la Risāla*, II, 67 ; *Mi'yār*, X, 76 ; v. aussi : fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *Muḫtaṣār*, f° 131 r°-v° ; *Mi'yār*, X, 76. V. *infra* : p. 566.

252. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. vers 450 H/1058), *Mi'yār*, X, 83-84 : un individu de plus de 60 ans, sodomite notoire auquel il n'était même pas permis de témoigner devant le cadi, devient pourtant cadi d'une bourgade. Le cadi peut-il discuter avec lui au sujet des nawāzil et l'appeler : « al-faqīh » alors qu'il ne reconnaît même pas la validité de son témoignage ? — Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, X, 89-91, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 113 v° : châtiment à infliger à un cadi injuste (ǧā'ir) de Gafsa.

Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, X, 92 : on ne peut pas témoigner devant un muḥtasib ou un cadi ignorant sachant tout juste écrire son nom et celui de son père.

253. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 5 r°, *ms.* Alger, I, f° 28 v°-29 r°, *Muḫtaṣar*, f° 3 r° ; *Mi'yār*, X, 70.

à penser que les cadis conservaient dans leurs archives la copie de leurs jugements puisqu'Ibn al-Šabbāṭ en a compulsé un certain nombre remontant à l'époque zīrīde et gardés dans ce qu'il appelle le « muwadda' (ou dīwān) aḥkām al-quḍāt », situé dans le Ğāmi' al-'Atīq de Tozeur[254].

Dans l'acte (rasm) d'un jugement rendu par un cadi de Gafsa et soumis à al-Māzarī, sans doute par la partie perdante, le cadi déclare en avoir fait dresser deux exemplaires (ḍarbāni), l'un pour le greffe (dīwān aḥkāmi-hi) et l'autre pour la partie gagnante ; l'acte, lu dans son tribunal (maǧlis qaḍā'i-hi), en sa présence et en celle de ses témoins (šuhūd), est authentifié par ces derniers[255].

Le cadi pouvait appuyer sa décision sur un acte de jugement rendu par un autre cadi. Cette pratique instituait une sorte de jurisprudence. Il va de soi que l'acte en question devait émaner d'un magistrat réputé par sa science et son intégrité et on verrait très bien le cadi de province trancher une affaire conformément aux dispositions arrêtées par le grand cadi de Kairouan à propos d'un cas plus ou moins analogue. Mais l'acte invoqué devait être rédigé de la main du cadi, revêtu de son sceau (ḫātim) et authentifié par des témoins instrumentaires ('udūl) à moins que l'écriture du cadi en question ne fût parfaitement connue du juge appelé à statuer. Dans ce cas, en effet, Ibn Abī Zayd a admis la validité « du témoignage écrit »[256]. Mais Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār, se montrant plus exigeant, estime que même si le document est rédigé de la main du cadi et revêtu de son sceau, deux témoins (šāhidāni) doivent attester l'exactitude de son contenu[257].

Un acte (waṯīqa) entérinant des témoignages, rédigé et signé par un cadi, pouvait être apostillé de la main d'un autre cadi[258].

254. Ibn Šabbāṭ, *ms.* A.W., I, 12 ; H. R. Idris, *La vie intellecluelle...*, *Mélanges Georges Marçais*, II, 95-106.

255. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 50 r°-51 v° ; *Mi'yār*, III, 245-247. Cette longue fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), serait encore plus intéressante si l'acte avait été reproduit textuellement dans la question. Dans sa réponse, il insiste sur la nécessité de toujours donner le texte intégral d'un jugement : al-aḥkām inna-mā taǧibu an-tūrada bi-l-nuṣūṣ.

256. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, X, 71. V. *infra :* p. 567.

257. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. vers 430 H/1038), *Mi'yār*, X, 70. Dans la fatwā précédente, une addition anonyme, probablement due à al-Burzulī (XIV^e siècle), précise qu'« actuellement, chez nous », la validité du témoignage écrit (qubūl al-ḫaṭṭ) est admise contrairement à ce qui se passe dans les « pays orientaux » où les témoins validant l'acte émanant du cadi sont appelés « šuhūd al-ṭarīq » (témoins de la transmission, mot à mot : du chemin) ; mais ils sont choisis sans discernement d'après la norme šāfi'ite tandis que, selon Mālik, toute personne est sujette à caution ('alā l-ǧarḥa), tant que son irréprochabilité ('adāla) n'est pas établie.

258. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 131 r° : témoignage

On jurait volontiers sur le Coran dans la Mosquée-cathédrale. Dans une fatwā d'al-Qābisī, un mari jure d'aller à la Mecque s'il ne fait pas prêter serment à ses beaux-parents sur le muṣḥaf coranique dans le Ǧāmi' de Sousse[259].

A l'époque d'al-Māzarī, le cadi avait un sceau ou poinçon (ṭābi') qui servait notamment à estampiller les mesures ; c'était donc lui qui assurait le contrôle des poids et mesures[260].

Au bas d'une fatwā d'al-Māzarī déférant le serment au vendeur d'une esclave originaire du Ǧabal Nafūsa, qui prétend être de condition libre, à savoir déclarer qu'il ignore qu'elle est de condition libre, le cadi écrit de sa main que le propriétaire de cette mulâtresse devra prêter serment dans le Ǧāmi' Qaṣr Qaṣabat al-Ribāṭ[261], debout, face à la Qibla en présence du muṣḥaf coranique[262].

Après la conquête de la Sicile s'est posée la question[263] de savoir si les jugements rendus par le cadi de Sicile, nommé par le Normand, étaient exécutoires en Ifrīqiya. Ibn al-Ḍābiṭ s'est prononcé pour l'affirmative si l'irréprochabilité ('adāla) de ce cadi est établie, notamment par les 'udūl de Mahdia, mieux placés que quiconque pour en connaître[264]. Selon al-Māzarī, la validité des jugements rendus par le cadi de Sicile, sur déposition de témoins irréprochables, est imposée par la nécessité, attendu qu'il faut toujours présumer, en l'absence de preuves contraires, que ce cadi ne séjourne pas de son plein gré en terre infidèle et que son investiture par les chrétiens n'altère pas ses jugements et ne leur retire rien de leur force exécutoire ; d'ailleurs, dit-il, les opinions sont partagées sur la validité de l'investiture d'un cadi par un sultan injuste[265].

d'un certain Ibn Abī Bakr al-Ḫallāl et de sa sœur Amat al-'Azīz au sujet de la dot (mahr) de leur mère Ḫadīǧa. Al-Māzarī estime que le deuxième cadi n'a pas à revenir sur un jugement rendu et exécuté par le premier.

259. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 122 ; v. aussi : *ibidem*, II, 59, fatwā analogue.

260. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *Muḫlaṣar*, f° 143 r° ; v. *infra :* p. 648.

261. Grande Mosquée du fort de la citadelle du ribāṭ. Ce curieux toponyme désigne-t-il un ribāṭ inconnu de Mahdia ? ou celui de Sousse ? v. *supra :* p. 443.

262. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, IX, 151. Dans une autre fatwā du même, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 160 v°, *Mi'yār*, VIII, 130-131, il est dit à propos d'une action engagée par un commanditaire contre son agent que le cadi fit prêter serment à ce dernier au Qaṣr al-Ribāṭ, ce qui fut enregistré sous forme de preuve testimoniale (ḥallafa-hu l-qāḍī 'alā ḏalika bi-Qaṣr al-Ribāṭ bi-maḥḍar bayyina).

263. La question ne se posait pas auparavant. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, X, 99-100, sur un ifrīqiyen condamné en Sicile à verser une somme à un personnage sultanien de Sicile (raǧul sulṭānī min ahl Ṣiqilliyya).

264. Fatwā d'Ibn al-Ḍābiṭ (m. après 443 H/1051-1052), *Mi'yār*, X, 83.

265. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, II, 103-104, X, 79-80/E. Amar, I. 198-199. V.

Le témoignage judiciaire

L'institution du témoin instrumentaire (šāhid, pl. : šuhūd, 'adl, pl. 'udūl) se régularise sous les Zīrīdes et il semble bien qu'à l'époque d'al-Suyūrī, et peut-être avant, la « 'adālat al-šahāda » ait été une charge rétribuée confiée à des personnes désignées. Mais les témoignages ordinaires auraient été parfois, sans doute dans les petits centres, la prérogative d'un certain nombre d'individus ; al-Suyūrī condamne avec véhémence cette pratique anti-sunnite, car, le droit d'improuver un témoignage est intangible[266].

En 400 H/1009-1010, Bādīs fait légaliser par des témoins les promesses qu'il fait aux tripolitains révoltés auxquels il pardonne. Cinq ans plus tard, son oncle Ibrāhīm fait, lui aussi, authentifier par des témoins les engagements qu'il souscrit envers le prince[267].

Deux fatwās d'al-Dāwūdī édictent que dans les régions où il n'y a ni cadi ni « sulṭān », les 'udūl peuvent se substituer à eux. Abū 'Imrān al-Fāsī estime qu'en l'absence d'autorité (sulṭān), les décisions prises par l'assemblée des notables (aḥkām al-ǧamā'a) sont exécutoires pourvu qu'elles soient justes, et qu'il en est de même pour celles des gouverneurs locaux ('ummāl al-manāzil)[268].

Tant pour la constatation légale d'un décès survenu au loin que pour celle du croissant de Šawwāl mettant fin au jeûne de Ramaḍān, les juristes zīrīdes ont été amenés à assouplir la théorie du témoignage légal et à admettre la validité de témoignages multiples et concordants (aḫbār al-tawātur) ou de commune renommée (šahādat al-istifāḍa) notamment dans les localités où il n'y avait pas de 'udūl.

A partir d'Ibn Abū Zayd (m. 386 H/996), cette question prend une ampleur croissante et les principaux jurisconsultes, d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) à al-Māzarī (m. 536 H/1141) lui ont consacré bien des fatwās[269].

aussi : H. H. Abdul Wahab, *al-Māzarī*, 87-89 (Extrait du *Kitāb al-Dukkāna* du šayḫ 'Aẓẓūm al-Qayrawānī). Sur le statut juridique des ahl al-daǧn (musulmans demeurant en terre infidèle avec l'autorisation du Chrétien auquel ils paient tribut) notamment à Pantellaria (Qūṣra), beaucoup plus tard, v. : *Mi'yār*, II, 90-106 (reproduction de l'opuscule d'al-Wanšarīšī sur la question) et 106-109/E. Amar, I, 192-200 ; *Mi'yār*, II, 340-341, VI, 112 ; Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 178 v°, *ms.*. Rabat, II, f° 18v°-19r°, *Muḫtaṣar*, f° 64v°, 113r°.

266. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, X, 244-245, 254-255, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 175 r°. V. . *Ḥafṣides*, II, 135-138.

267. V. *supra :* p. 104, 109.

268. Fatwā d'al-Dāwūdī (m. 402 H/1011), et Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, X, 76. V. *supra :* p. 563.

269. H. R. Idris, *La vie intellectuelle...*, *Mélanges Georges Marçais*, II, 102-104. Fatwās d'Ibn Abī Zayd, al-Dāwūdī, al-Qābisī, Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān,

Poussés par les nécessités pratiques, presque tous, à des degrés divers, il est vrai, ont atténué les exigences de la šahāda canonique et emprunté aux théoriciens du droit (ahl al-uṣūl), aux dialecticiens (mutakallimūn) et surtout à l'aš'arisme, un nouveau critère : la connaissance certaine ('ilm ḍarūrī) fondée sur au moins quatre témoignages émanant de n'importe qui (hommes ou femmes, esclaves ou libres, musulmans testimonialement récusables ou même des non-musulmans, des chrétiens par exemple).

Al-Māzarī se montre plus exigeant qu'al-Suyūrī et préconise le compromis suivant entre la doctrine aš'arite et celle des juristes (fuqahā') : deux personnes jouissant de capacité testimoniale (šāhidāni) et d'esprit critique, attesteront, par devant le magistrat (ḥākim) de la véracité du fait connu par commune renommée[270].

Au moins à partir d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), on a discuté de la validité du témoignage écrit (al-šahāda 'alā l-ḫaṭṭ)[271]. 'Abd al-Ǧalīl al-Rab'ī n'admettait que les témoignages écrits émanant de personnages dont l'écriture était connue et impossible à falsifier, ou dont l'authenticité était attestée par un šayḫ aussi digne de confiance que son maître Abū 'Imrān al-Fāsī[272].

Quiconque nie avoir rédigé une reconnaissance de dette peut-il être contraint d'écrire, en présence des 'udūl, afin de vérifier ses dires par la comparaison des deux écrits ? Oui, répond al-Laḫmī tandis que 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ) et al-Māzarī opinent négativement[273].

Ce dernier affirme, à maintes reprises que le témoignage écrit fait l'objet d'opinions divergentes[274].

Al-Māzarī indique que le muftī, tout comme les šuhūd, se rendent souvent coupables d'hostilité envers une des parties et

Abū 'Imrān al-Fāsī, Abū l-Qāsim b. Muḫriz, Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im al-Kindī, al-Ašīrī, Abū l-Qāsim 'Abd al-Ǧalīl b. Abī Bakr al-Rab'ī (alias al-Dībāǧī et Ibn al-Ṣābūnī), al-Suyūrī, Abū Muḥammad 'Abd Allah al-Šaqrāṭisī, al-Laḫmī, Ibn al-Ṣā'iġ, al-Māzarī, al-Qafṣī, Abū l-Ḥasan al-Sūsī (alias Ibn al-'Allāf), etc. ; *Mi'yār*, I, 329-333, 335, III, 206, X, 103-104, 107-108 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 211 r°-213 v°, *ms.* A.W., II, f° 71 v°, *Muḫtaṣar*, f° 24 v°, 52 v°-53 r°, 122 r°-v°, 129 v°.

270. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, X, 108 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 129 v°.

271. V. aussi *supra :* p. 564.

272. *Mi'yār*, X, 141. Sur Abū l-Qāsim 'Abd al-Ǧalīl b. Abī Bakr al-Rab'ī, appelé al-Dībāǧī et Ibn al-Ṣābūnī, v. : H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A.I.E.O.* 1955, 49-50.

273. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093), al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, X, 136-137/E. Amar, II, 493-494.

274. « Al-šahāda 'alā l-ḫaṭṭ muḫtalaf fī-hā » ; *Mi'yār*, III, 87-88, 236, X, 79 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 67 r°, *Muḫtaṣar*, f° 52 v°.

Fatwās d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), al-Laḫmī (m. 478 H/1085), etc., *Mi'yār*, X, 141-143.

que certains cadis se laissent dominer par les témoins instrumentaires ; cadi et 'udūl « n'ont pas à agir selon leur initiative »[275] ; « la plupart du temps, dit-il, on ne peut se fier aux 'udūl, aux cadis ni aux muftīs »[276].

Il recommande aussi que les témoignages soient toujours explicitement consignés *in extenso* ; en la matière il faut éviter les allusions sybillines et les expressions laconiques donnant lieu à des conjectures[277].

Dans une autre fatwā du même, on voit le cadi commettre deux médecins dont un tributaire (ḏimmī) pour constater un cas de lèpre[278].

Le muftī

Bien qu'al-Māzarī ait reconnu au cadi idoine la faculté de rendre des fatwās fondées sur l'« examen critique des principes »[279], ses jugements reposent essentiellement, pendant toute la période zīrīde, sur les consultations juridiques des principaux docteurs mālikites, véritables chefs et directeurs de conscience de la communauté musulmane, obtenues à la requête des magistrats, de leurs justiciables ou de n'importe qui[280].

Al-Qābisī, répondant à une question posée par son élève Abū l-Qāsim b. Muḥriz, estime qu'un jurisconsulte qui a appris la *Mudawwana*, les *Nawāzil* (d'Ibn Abī Zayd) et la *Mawwāziyya*, ne peut rendre de fatwās que s'il a étudié ces ouvrages avec les šayḫs ; dans le cas contraire, il devra se contenter de reproduire textuellement telle décision contenue dans ces ouvrages et s'appliquant à la lettre au cas évoqué, sans faire le moindre usage du raisonnement analogique (qiyās)[281].

275. « Al-qāḍī lā ya'malu min tilqā' nafsi-hi ka-l-'udūl ». Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 113 v°.

276. Fatwā du même, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 113 v° et 4 pages plus loin.

277. Fatwā du même, *Mi'yār*, III, 245-247 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, 50 r°-51 v°.

278. Fatwā du même, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 62 v° ; *Mi'yār*, III, 235-236.

279. « Taḥḏīb al-uṣūl » ; fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 232-233 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 60 r°.

280. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 1 v°-31 r° (masā'il al-istiftā') ; *Mi'yār*, X, 66 (comparaison entre les fonctions de cadi et de muftī), X, 30 (deux fatwās d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) sur les attributions du muftī), XI, 86 sq., III, 205, 236-237. *Ḥafṣideš*, II, 138-143. *Madārik*, II-III, f° 72 v°-73 r° : Ziyādat Allah désigne quatre juristes pour assister le cadi Ḥimās (m. 303 H/915-916).

Dp. les auteurs d'*al-Mu'izz*, 192-193, le cadi des cadis du Fāṭimide al-Mu'izz, c'est-à-dire al-Nu'mān, rendait des fatwās en réponse aux questions qu'on lui posait ; ces fatwās šī'ites étaient supervisées par le calife.

281. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 1 v°, *Muḫtaṣar*, f° 1 v°.

Al-Laḫmī admet, non sans réticence, qu'à la rigueur, on se réfère aux recueils juridiques célèbres (al-dawāwīn al-mašhūra) en l'absence d'imām qu'on puisse consulter, et dénonce les dangers de cette pratique, car, dit-il, il est très rare qu'une affaire donnée figure textuellement dans un ouvrage ; on n'y trouve, la plupart du temps, que des cas semblables mais non identiques, et cette similitude est source de bien des erreurs[282]. Autrement dit, il faut presque toujours employer le qiyās qui est l'apanage des seuls docteurs authentiques.

Al-Māzarī[283] rapporte qu'après la prise et le pillage de Zawīla et de Mahdia par les Normands en 480 H/1087-1088, les détenteurs de gages (murtahinūn) et les artisans (ṣunnā') se virent réclamer par les propriétaires les dépôts qu'ils leur avaient confiés. Il y avait dans la ville (de Mahdia) des šayḫs (mašā'iḫ) doctes et riches (mutawāfirūn) qui tous émirent une fatwā exigeant des gagistes et artisans la production de preuves testimoniales (bayyina) établissant que les biens qui se trouvaient chez ces derniers avaient bien été pris par les Rūm. Al-Māzarī avait approuvé cette interprétation par une fatwā sur laquelle le cadi s'était fondé. Mais les contradicteurs d'al-Māzarī furent si nombreux que le magistrat se mit à surseoir à toute décision jusqu'au jour où deux témoins irréprochables ('adlāni) attestèrent par devant lui que le šayḫ de la Ǧamā'a (communauté orthodoxe) Abū l-Qāsim al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), avait rendu antérieurement une fatwā conforme à celle d'al-Māzarī. Ce dernier ajoute : « Par la suite, nous arriva le *Kitāb al-Muntaqā* d'al-Bāǧī dans lequel (cet auteur) a émis, à propos de l'incendie, un avis identique au mien. »

Interrogé au sujet d'une fatwā ayant causé un préjudice pécuniaire à un tiers, al-Māzarī estime que si le jurisconsulte est capable d'interprétation (iǧtihād) et de spéculation (naẓar), il ne saurait être tenu pour responsable des conséquences de la fatwā qu'il a émise. Dans le cas contraire, il est tenu aux dépens pour s'être chargé d'un rôle dont il était indigne. Après avoir fait constater son incapacité par preuve testimoniale (bayyina), le ḥakīm devra le rudoyer durement. Il mérite une peine corporelle (adab), à moins qu'il ne soit établi qu'il a auparavant fait des études. En l'occurence, on ne le châtiera pas, mais on l'empêchera de récidiver[284].

La désignation du jurisconsulte ne revient pas au cadi, mais

282. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 10 v°-11 r°.
283. *Mi'yār*, VIII, 205.
284. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, II, 321/E. Amar, II, 230-231.

à ceux qui détiennent l'autorité canonique, c'est-à-dire les docteurs ('ulamā')[285].

Lorsque Tamīm voulut nommer cadi Ibn Šaġlān (ou Ša'lān ?), ce dernier accepta mais à condition qu'on fît venir 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣa'iġ à Mahdia pour que ce dernier en devînt le jurisconsulte ; il entendait fonder ses jugements sur les avis juridiques d'Ibn al-Ṣā'iġ, car il répugnait à consulter aucun des muftīs mahdiens qu'il tenait pour suspects. On lui donna satisfaction et on lui amena Ibn al-Ṣā'iġ dont les fatwās firent autorité dans la cité. Notre muftī semble bien avoir joué alors un rôle de conseiller officiel du cadi, rédigeant des avis à la demande de ce dernier[286].

Tout comme le cadi, le jurisconsulte ne devait recevoir ni traitement ni rétribution d'aucune sorte[287].

Le même cas d'espèce était souvent soumis à plusieurs jurisconsultes à la fois[288].

Si le jurisconsulte fait une réponse contenant diverses opinions controversées, Ibn Abī Zayd reconnaît au consultant le droit de choisir entre elles s'il est capable d'interprétation (iġtihād) ; dans le cas contraire, il devra imiter (qallada) quelqu'un digne d'être suivi[289].

285. « Fa-lā ḫilāf anna iqāmat al-muftī laysa ilay-hi wa-inna-mā huwa li-ahl al-ḥall wa-l-rabṭ wa-humu l-'ulamā' » ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 12 v°.

286. H. R. Idris, *Le crépuscule..., C.T.* 1956, 504 (biographie d'Ibn al-Ṣā'iġ, m. 486 H/1093). Comp. : les fonctions du faqīh mušāwar qui assistait le cadi en Espagne (avant la chute du califat de Cordoue) ce qui n'excluait pas les consultations *ad libitum* délivrées par les docteurs à un demandeur quelconque, *Espagne Musulmane*, III, 127-128.

287. Al-Laḫmī (m. 478 H/1085) et al-Māzarī (m. 536 H/1141) sont formels ; 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093) paraît avoir été moins strict, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 27 v° et *Muḫtaṣar*.

288. Un cas d'annulation de mariage soumis simultanément à Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) et Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, III, 316-317/E. Amar, I, 368-369.

A Gafsa, on tient pour mort un gafsien établi à Sousse sans que le décès ait été constaté par preuve testimoniale (bayyina) ni jugement (ḥukm) de cadi ; on ne peut tirer les conséquences légales d'un décès non attesté juridiquement répondent Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) et Abū Ḥafṣ al-'Aṭṭār (m. vers 430 H/1038) ; *Mi'yār*, X, 132 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 114 v°.

Abū Isḥāq al-Qafṣī, bien qu'en possession des réponses de ses šayḫs défunts : Abū l-Qāsim b. Muḫriz (m. 450 H/1058), Abū l-Ṭayyib al-Kindī (m. 435 H/1049) et al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), sur un certain cas, le soumet à 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 30 v°. Sur les multiples responsa recueillies par al-Qafṣī sur la détermination juridique de l'apparition du croissant de Šawwāl, v. H. R. Idris, *La vie intellecluelle..., Mélanges Georges Marçais*, II, 100-104.

289. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, XII, 11-12 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 1 v°.

Avec al-Māzarī se dessine une tendance hostile au passage sporadique et inconsidéré — souvent pour les besoins de la cause — d'un rite à un autre. Répondant à une question provoquée par le cadi et les juristes de Tunis, il préconise la nécessité du taqlīd (observance d'un imām fondateur de rite) à une époque aussi tardive que la sienne ; jouer sur les divergences des rites orthodoxes, dit-il, est une facilité dangereuse[290]. Et al-Māzarī de rapporter cette anecdote suggestive :

« Je me rappelle que, jeune garçon pubère, je me trouvais auprès de mon maître en principes (imāmī fī l-uṣūl), qu'Allah lui fasse miséricorde[291]. C'était le premier jour de Ramaḍān et les gens avaient passé la nuit sans formuler l'intention de jeûner. « Aujourd'hui, je ne ferai pas abstinence », dis-je, me fondant sur la doctrine attestée d'après une transmission rare (riwāya šāḏḏa). Mon maître (ustāḏī) me tira l'oreille et me dit : « Si tu étudies la science de cette manière, abandonne-la, car, si tu y prends les chemins de traverse[292], tu deviendras un petit athée ! »[293].

Pour couper court à toute casuistique, il ne fondait ses fatwās que sur la doctrine mālikite la plus courante (al-mašhūr) et s'en vantait[294].

Il déclare ailleurs qu'à son époque, il n'est pas de muftī assez docte pour rendre une fatwā sans se référer aux Imāms du temps passé et qu'on doit s'en tenir prudemment aux enseignements de Mālik et de ses compagnons, et aux recueils les renfermant. Autrement dit, pour freiner l'audace des ignorants et fermer la porte aux abus possibles, il prône le taqlīd[295].

Dans bien des cas, nos jurisconsultes se fondent sur les us et coutumes du lieu d'où émane la consultation[296]. Quant au critère ;

290. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 249-251 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 11 v°, 13 r°, *ms.* A.W., II, f° 100 r°, *Muḫtaṣar*, f° 2 v°-3 r°.

Le consultant paraît être le šayḫ muḥaddiṯ (traditionniste) connu sous le nom d'al-Ǧazā'irī, qui avait jadis étudié sous la direction d'al-Māzarī des bribes de la science des principes (šay' min 'ilm al-uṣūl).

291. Certainement Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093).

292. *Mi'yār:* بُنيّات الطريق ; Burzulī, *Muḫtaṣar:* بينات الطرق. Nous proposons : ثَنيّات الطريق

293. « Ǧā'a min-ka zunaydiq. »

294. On lui fait dire : lā uftī bi-ġayr al-mašhūr = je ne rends pas d'avis juridiques fondés sur autre chose que la doctrine (mālikite) couramment admise ; *Mi'yār*, XII, 16, IX, 163-164, XII, 2, 12, X, 29, III, 245-247 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 50 r°-51 v°.

295. Fatwā du même, *Mi'yār*, III, 245-247, VI, 253, XI, 80 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 50 r°-51 v°.

296. 'Āda (habitude) et 'urf (coutume) ; v. par exemple . *Mi'yār*, III, 207 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 83 v°, 126 v°.

entre deux maux choisir le moindre[297], il caractérisait la méthode d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093) et de son élève al-Māzarī (m. 536 H/1141).

On soumet aussi au muftī des actes (rasm, maḥḍar) sur la validité desquels il est appelé à se prononcer[298]. A l'occasion, il souligne la fragilité de certaines formules employées par les rédacteurs-notaires (muwaṯṯiqūn)[299]. Le jurisconsulte pouvait donc faire figure de juge d'appel ou de cassation.

Dans certaines affaires particulièrement délicates, le jurisconsulte insérait dans sa fatwā le libellé textuel du jugement que le cadi devait prononcer pour se mettre à couvert[300].

Un jugement rendu par le cadi de Gafsa et fondé sur la fatwā d'un savant ('ālim) local, est soumis à al-Māzarī qui établit dans sa réponse que la dite fatwā est erronée et ne repose sur aucun texte mālikite ; elle doit donc être reconsidérée et le jugement recommencé[301].

Nouvelle preuve de la prééminence fondamentale du jurisconsulte sur le juge à l'époque zīrīde. Le cadi tranche, mais, en réalité, c'est le muftī qui, à tous les échelons, prononce. On comprend pourquoi, malgré leur valeur et leur énorme prestige, et, au contraire, pour ces raisons mêmes, aucun des grands docteurs mālikites n'ait condescendu à occuper le poste de cadi, charge relativement subalterne et quelque peu vidée de sa substance essentielle.

Fonctionnaires du culte

On suppose que, comme par le passé, les charges de directeur de la prière ('imām) et de prédicateur (ḫaṭīb), étaient volontiers jumelées, leur titulaire portant alors le titre de « ṣāḥib al-ṣalāt wa-l-ḫuṭba »[302]. Le cadi pouvait cumuler ces fonctions avec la sienne. On a vu que le dernier des Banū l-Kūfī fut à la fois cadi de

297. « Murā'āt aḫaff al-ḍararayni » ; *Mi'yār*, VIII, 285.

298. V. par ex. : *Mi'yār*, II, 242 (sur un rasm soumis à al-Māzarī (m. 536 H/1141) et Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 103 r° (sur un maḥḍar soumis au même).

299. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 117 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 42 v°-43 r° ; v. : *Ḥafṣides*, II, 137.

300. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) ou d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 53 r°-v°.

301. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 245-247 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 50 r°-51 v°.

302. H. R. Idris, *Contribution...*, *R.E.I.* 1935, 172 ; *Ḥafṣides*, II, 150-152.

Ṣabra-al-Manṣūriyya, imām et prédicateur de la Grande Mosquée de cette ville[303].

Tout comme il y avait deux grands cadis, l'un à Kairouan, l'autre à Ṣabra, chacune des deux cités avait son ḫaṭīb[304].

On ne sait rien sur leur désignation ni éventuellement sur leur rémunération[305].

Les deux premiers Zīrīdes eurent probablement leur imām attaché à leur personne, sorte de chapelain, pour ainsi dire. En effet, Ibn Ḫaldūn cite parmi les Ṣanhāǧiens qui se sont illustrés un certain Sulaymān b. Maṭ'amān b. Ġaylān[306] qui fut imām de Bādīs [b. al-Manṣūr] b. Buluggīn. Peut-être officiait-il à Ašīr ; on aimerait savoir s'il n'accompagnait pas le prince dans ses campagnes.

A partir d'al-Manṣūr, l'émir paraît avoir assuré l'imāmat en certaines prières solennelles, par exemple celles des deux fêtes canoniques. C'est ainsi que le Ier Šawwāl 374 H/25 fév. 985, al-Manṣūr dirige la ṣalāt de la Fête de rupture du jeûne, au muṣallā de Raqqāda nouvellement construit et la ḫuṭba fut dite par le cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya, Ibn al-Kūfī[307].

En 443 H/1051-1052, les deux prédicateurs de Kairouan, c'est-à-dire le ḫaṭīb de la Grande Mosquée et le ḫaṭīb de celle de Ṣabra-al-Manṣūriyya et tous les muezzins revêtent la livrée noire 'abbāside[308]. On en conclut que, jusque là, ils portaient le blanc, couleur des Fāṭimides.

La personne chargée d'assurer l'entretien d'une mosquée et sans doute d'administrer ses habous paraît s'être appelée naqīb[309]. L'administrateur d'une mosquée cathédrale est appelé qayyim al-ǧāmi'[310].

303. V. *supra :* p. 560.

304. Ds. *Bayān*, I, 280/trad., I, 418, l'expression « les deux prédicateurs de Kairouan » désigne sans doute celui de chacune des deux villes.

305. *Mi'yār*, VIII, 160 : des villageois se cotisent pour rémunérer un imām ; mais cette fatwā d'« Abū Muḥammad » ne paraît pas être d'Ibn Abī Zayd. *Bayān*, I, 189/trad., I, 270 : en 312 H/924-925, un imām de la Grande Mosquée de Raqqāda touchait 10 miṯqāls par mois.

306. Dp. *'Ibar*, VI, 153 ; *Berbères*, II, 4 : Soleimen Ibn Bateinan Ibn Alïan.

307. V. : H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 354.

308. V. *supra :* p. 202.

309. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VI, 26.

310. Fatwā du même, *Mi'yār*, VII, 26.

CHAPITRE IX

LA VIE SOCIALE ET FAMILIALE

I. Classes et groupes sociaux

L'aristocratie se composait de Ṣanhāğa, de šī'ites et d'Arabes de souche ifrīqiyenne parmi lesquels se recrutaient les hauts fonctionnaires dont les vice-émirs, de grandes familles araboberbères et de šarīfs ou descendants du Prophète[1]. Il faut y ajouter après l'invasion les chefs des Hilāliens nomades.

La structure de la petite bourgeoisie mālikite ne paraît guère s'être modifiée pas plus que celle de la masse rurale et des tribus nomades. Bien entendu, tant à la ville qu'à la campagne, se trouvaient tout au bas de l'échelle sociale les serfs des propriétaires fonciers et des riches bourgeois.

Les Normands ne firent que passer sans laisser de traces. Si le rôle social des quelques chrétiens de souche ifrīqiyenne semble minime et cantonné dans la classe des petites gens, il y a lieu de signaler l'influence des 'abīd chrétiens à la cour de Tamīm et surtout celle, considérable, de la famille de Georges d'Antioche.

Quant aux communautés juives, on verra que leur apport dans l'activité commerciale et culturelle est loin d'être négligeable.

On n'insistera pas sur les innombrables atteintes au droit des gens consécutives à l'invasion hilālienne : vols et pillages, rapts et asservissements, usurpations, meurtres[2], etc.

Esclaves

Les esclaves jouent, dans la société zīrīde le même rôle traditionnel que dans les autres terres d'Islām et subissent le

1. Sur les šarīfs en Ifrīqiya zīrīde, v. : *Inscriptions arabes,* I, 80, note 1, 180-183. V. aussi, *supra:* p. 86, 311-314.

2. V. notamment : fatwās d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) et d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār,* II, 221, 226. *Infra,* p. 576 et *passim.*

statut défini par le droit musulman[3]. Ils fournissent essentiellement les domestiques, les mercenaires et les concubines[4]. Ils étaient noirs ou blancs, ces derniers étant pour la plupart chrétiens, semble-t-il[5]. L'affranchissement recommandé par la religion et fréquemment pratiqué surtout en faveur des convertis et des concubines mères ne les coupait pas de leurs anciens maîtres dont ils demeuraient les clients et qu'ils continuaient même souvent de servir. D'autre part, il en arrivait sans cesse de l'extérieur grâce à un trafic intense.

Al-Qābisī (m. 403 H/1012), recommande de corriger les esclaves avec modération[6]. On demanda à Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) si le maître d'une esclave qui chante aux mariages, aux accouchements, etc. peut profiter des rétributions et cadeaux qu'elle reçoit[7].

La fatwā par laquelle le calife al-Mu'izz li-Dīn Allah accordait[8] à tout esclave converti au šī'isme le statut juridique d'homme libre demeura sans doute lettre morte sous les Zīrīdes.

Les Hilāliens ravirent bien des esclaves à leurs maîtres légitimes et ne se privèrent pas d'asservir des hommes et des femmes libres[9].

Une consultation d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051)[10] atteste l'existence d'esclaves musulmans possédés par des Chrétiens.

II. — Mariage

Les fatwās zīrīdes nous renseignent sur les modalités du mariage[11]

3. V. : *Ḥafṣides*, II, 165-166, et surtout *E.I.*², I, 25-41 sub 'Abd (R. Brunschvig).

4. Sur la prostitution des femmes esclaves dans le Nafūsa, admise par les abāḍites et pratiquée dans des maisons réservées à cet usage, v. : *Istibṣār*, trad., 59-60.

5. Pour la période pré-zīrīde, on relève ds. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, les indications suivantes : f° 82 v°-83 r° : un dévot est appelé Ibn al-Rūmiyya ; f° 84 v° : la servante d'Ibn al-Labbād (m. 333 H/944-945) s'appelait Maria. En 386 H/996, le cadi Ibn Ḥāšim a un serviteur chrétien (ġulām naṣrānī). Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, III, 120-121 : achat d'une servante byzantine (ḫādim rūmiyya) à Mahdia, qui devenue mère (umm walad) est affranchie puis épousée. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 231, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 59 v° : différend au sujet d'une servante byzantine (waṣīfa rūmiyya, ḫādim) qui fait partie d'un douaire. Sur les esclaves chrétiens de Tamīn, v. : H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes...*, *R.A.* 1954, 274 et note 48. Infra : p. 588.

6. *Mi'yār*, II, 213/E. Amar, I, 282-283.

7. *Mi'yār*, V, 163/E. Amar, II, 437. Du temps d'al-Qābisī, une célèbre chanteuse se produisait à Kairouan dans les mariages ; *Ma'ālim*, III, 59.

8. *Maǧālis*, II, 310, cité ds. *al-Mu'izz*, 193. Cette fatwā fut-elle jamais appliquée ?

9. Par exemple : Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, IX, 412.

10. V. *infra :* p. 685.

11. V. : *Ḥafṣides*, II, 170-173. Al-Qābisī (m. 403 H/1012) a rendu un grand nombre de fatwās sur la question ; v. : *Mi'yār*, III, 116-127.

et, partant, sur bien des aspects de la vie familiale et de la condition de la femme. Elles révèlent un certain nombre d'accommodements du fiqh théorique aux coutumes locales assez diverses.

Rappelons l'existence, au moins à la fin de la période zīrīde d'un cadi des mariages[12] qui veillait à la régularité des unions et à l'observation des clauses souscrites par les parties.

Pour qu'un contrat de mariage fût valable, il fallait le tuteur matrimonial (walī), la dot (ṣadāq) et deux témoins d'une honorabilité parfaite ('adl, pl. 'udūl)[13]. Il était rédigé par un notaire (muwaṯṯiq)[14]. Le parchemin du contrat s'appelait : ğilda (peau)[15].

La cérémonie de la signature de l'acte de mariage, appelée imlāk (pl. imlākāt), se déroulait, semble-t-il, plutôt chez le tuteur matrimonial de la mariée que chez le mari[16], ou encore dans une mosquée[17].

On lisait l'acte (waṯīqa) à l'assistance[18] ; après quoi le tuteur matrimonial recevait le naqd et les témoins authentifiaient l'acte[19].

Un repas (ṭa'ām al-imlāk) était alors offert aux invités[20].

La dot ou ṣadāq, toujours versée, conformément au fiqh, par le fiancé, se composait de deux parties, généralement égales, le naqd et le mahr. Le naqd était versé en espèces avant la consommation du mariage d'où son nom de versement anticipé ('āğil et surtout mu'ağğal)[21]. Cette moitié de la dot était employée au trousseau (šūra, šiwār ou ğihāz)[22].

12. V. *supra :* p. 561.

13. *Risāla*, 172-173 ; Muqaddasī, 46-47 — l'auteur est flatté d'avoir été témoin à la signature d'un contrat de mariage, à la demande d'un certain Abū l-Ṭayyib Ḥamdān, sans doute à Kairouan.

14. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 122.

15. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 60 r° ; « za'amat anna ğildata-hu ḍā'at », « elle prétendit que l'acte (dotal) s'était égaré » ; « ğildat al-ṣadāq » est attesté par Burzulī, *Muḫtaṣar*.

16. Al-Mammasī (m. 333 H/944-945) assistait aux imlākāt chez le « walī al-zawğa » mais n'y assistait pas chez le mari, *Madārik*, II-III, f° 152 v°.

17. *Ma'ālim*, III, 110.

18. A l'imlāk d'un notable kairouanais assistent les juristes Abū l-Azhar, Abū Sa'īd b. Aḫī Hišām, Ibn al-Tabbān et Ibn Abī Zayd. L'affluence est telle qu'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) s'assied sur la citerne. La waṯīqa est lue par Abū Muḥammad b. al-Šaqīqī ; *Madārik*, II-III, f° 246 r°.

19. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 122 ; description de la signature d'un contrat de mariage.

20. Al-Māzarī (m. 536 H/1141) approuve la chose, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 97 r°.

21. Plusieurs fatwās d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 121, 123.

22. Fatwās d'al-Laḫmī (m. 487 H/1085), *Mi'yār*, III, 209, IX, 310. Pour : donner un trousseau, on rencontre tantôt : ğahhaza, tağhīz, tantôt : šawwara, tašwīr. V. aussi : fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 243-244 ; Burzulī, *ms.* A.W., II,

Normalement le contrat mentionnait le montant global du ṣadāq et la valeur respective du naqd et du mahr. Certains diminuaient le naqd et grossissaient le mahr[23].

Le paiement du mahr était différé (d'où les expressions : 'āǧil, mu'aǧǧal)[24]. L'usage ('urf) s'était établi de ne le réclamer qu'en cas de décès ou de séparation[25].

Une vierge mariée étant morte avant la consommation du mariage, son père réclame la dot, c'est-à-dire le mahr à terme, tandis que l'époux revendique l'héritage de la somme qui devait être affectée au trousseau. Selon 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ), le père ne devait rien au gendre. Al-Laḫmī était de l'avis contraire[26].

Une femme réclame le droit de venir en concours avec les créanciers de son beau-père pour le montant de la dot dont il s'était porté garant pour son fils. Al-Māzarī estime que la femme pourra jouir de cette faculté si le mariage a été conclu avec garantie de la dot par le père du marié, à moins que les créanciers ne revendiquent à l'encontre de la femme les corps certains (a'yān) qui se trouvent dans le patrimoine de leur débiteur comme étant leurs marchandises[27].

Le cas suivant fut soumis à al-Laḫmī[28] : le père d'une fille vierge

f° 65 v°-66 r° ; BURZULĪ, *Muḫtaṣar*, f° 52 r°. Al-Māzarī étudie la question de l'affectation de la dot à l'achat du trousseau, cite les *Waṯā'iq* d'IBN AL-'ATṬĀR (m. 430 H/1038) et rappelle, qu'en principe, dans la loi canonique (šarī'a), ni la femme ni son père, ne sont tenus de fournir un trousseau (ǧihāz), la dot étant un dédommagement au don de la fille ('iwaḍ 'an al-bud') ; il admet cependant la validité de la coutume précitée.

23. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 116-117 ; dot de 100 dīnārs en pièces (qiṭa') sans que le rapport nadq-mahr figure au contrat. Pour un ṣadāq de 100 dīnārs, le naqd habituel était de 55 dīnārs, mais, dans certains contrats, le naqd était diminué et le mahr augmenté d'autant. Le cas inverse était rare.

24. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 231 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 59 v° ; Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 57 r° ; mention d'un immeuble (rab') dans un douaire.

25. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 123 ; fatwā d'Abū l-Farağ al-Tūnisī, *Mi'yār*, III, 221 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 63 v°-64 r°, 66 r° ; dot de 60 dīnārs tamīmiyya (de Tamīm) dont la moitié, soit 40 dīnārs de Sfax, est versée en espèces. Le mari prétend que, selon l'usage, le père l'a exempté du restant. Le demandeur (al-qā'im) soutient que le mari n'a versé que 30 dīnārs de Sfax et nie les dires du père. Dans BURZULĪ, on lit 30 au lieu de 80 dans *Mi'yār*.

26. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 26-27, 243-244 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 65 v°-66 r°, *Muḫtaṣar*, f° 52 r° ; Al-Māzarī rapporte l'opinion de ses deux šayḫs 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093) et al-Laḫmī (m. 487 H/1085) et la discussion qu'il eut avec ce dernier au sujet de cette affaire remontant à une cinquantaine d'années. Il conclut qu'il vaut mieux que les parties s'arrangent à l'amiable.

27. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 241-242/E. AMAR, I, 384-385 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 95 r°.

28. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), BURZULĪ, *ms.* A.W., III, f° 32 r°.

la maria pour 100 dīnārs d'or dont 20 au comptant et 20 autres à titre de mahr payables à terme fixe (mu'aǧǧal ilā aǧal ma'lūm). De tout temps, selon l'usage en vigueur (dans cet endroit) le naqd ne figure pas au contrat (kitāb al-ṣadāq), mais est exigé avant la nuit de noce. Le marié remit au père les 20 dīnārs payables sur le champ. Au moment de la consommation du mariage, le père fournit un trousseau composé de lits (asirra), de vêtements (kuswa) et de tapis (furūš) valant une trentaine de dīnārs alors que l'usage du pays exigeait qu'une fille de son rang fût pourvue d'un trousseau de 50 dīnārs. Selon l'usage immémorial, le père devait consacrer le naqd à l'achat de bijoux ou le remettre à un joaillier chargé d'en façonner, sans en distraire la moindre partie pour le trousseau. Or, non seulement il ne donna aucun bijou, mais il déclare à son gendre qui réclame en invoquant la coutume, qu'il a consacré le naqd à l'achat du trousseau précité. Avant de taxer le père de ladrerie, ne peut-on se demander s'il n'observait pas tout simplement la pratique décrite plus haut consistant à affecter le naqd au trousseau ; on s'expliquerait pourquoi il affirme ne rien devoir d'autre.

Lorsque le fiancé n'était pas en mesure de payer la dot, le père de la fiancée pouvait lui accorder de grandes facilités de crédit et même pour le versement du mu'aǧǧal ou naqd[29]. On avait l'habitude, à Kairouan, de rendre le naqd à l'époux[30].

Il semble que, contrairement à la pratique en vigueur sous les Ḥafṣides et attestée par al-Burzulī[31], le mari ne fournissait ni la toilette (kuswa) ni les bijoux (ḥaly)[32].

Les frais de la noce (ḥaqq al-'urs) incombaient, au moins en partie, au marié[33]. Une fatwā d'al-Qābisī[34] nous montre un mari

29. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 118 ; dot de 300 dīnārs de 8 dirhams chacun. Le mari refuse de consommer le mariage et déclare ne rien devoir, l'acte étant annulé (mafsūḫ). Il est incapable de payer la dot, mais son beau-père ne lui réclame que ce qu'il peut verser et commue le restant en dette.

30. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 104 v°.

31. Burzulī, *Muḫtaṣār*, f° 50 r° ; *Mi'yār*, III, 203.

32. *Mi'yār*, III, 237 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 63 v°, 66 r°. Un ṣadāq de 100 dīnārs d'or de grand module frappés sous Tamīm (tamīmiyya) ; le naqd est de 50 dīnārs. Le mariage est consommé, la mariée étant nantie de bijoux (ḥaly), de vaisselle (āniya) et de nombreux effets (raḫl kaṯīr). Six mois plus tard le père reprend tous les bijoux d'or et la vaisselle d'argent, prétendant qu'il s'agissait non pas d'un don fait au marié, mais d'un prêt à l'usage ('āriya).

33. *Riyāḍ ms.* Paris, f° 69 v° ; le père d'une mariée déclare que le ḥaqq al-'urs incombe à son beau-fils qui se récuse. Le différend est soumis au cadi de Ziyādat Allah III, Ḥimās b. Marwān ; d'après lui, l'usage (al-mu'taraf) fixe la participation du marié selon la proportion de 2 dīnārs et demi pour un trousseau de 25 dīnārs.

34. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 119-120.

refusant de payer plus que le naqd figurant au contrat. On exigeait de lui un versement supplémentaire de l'ordre de 30 dīnārs pour 10, au nom d'une coutume observée. Il ne veut pas donner un dīnār de plus et déclare ne verser que ce qu'exigent les docteurs. Al-Qābisī répond que c'est là ce qu'on appelle le ḥaqq al-'urs, aide apportée par le mari à la femme. Le naqd sert à acheter des vêtements et le trousseau (šiwār), mais il y a les autres dépenses de la noce (nafaqat al-'urs) : parfums (ṭīb), teintures (ṣibāġ), henné, location de bijoux pour la cérémonie de la levée du voile (ǧalwa) ; le mari doit se plier à la coutume et participer à cette dépense, d'autant plus que le père de la jeune fille doit généralement ajouter de sa poche au naqd pour la confection du trousseau. Le ḥaqq al-'urs est peut-être plus ostentatoire que ce que les parents de la mariée ajoutent aux effets (qišāš) du trousseau et al-Qābisī de conclure qu'à sa connaissance, les cadis ne tiennent pas compte du ḥaqq al-'urs dans leurs décisions, mais que le mari n'a rien de mieux à faire que de se plier à la coutume.

Al-Laḫmī admettait qu'on puisse déclarer que la dot était versée lors de la consommation (ibtinā') du mariage sans préciser davantage tandis qu'al-Suyūrī taxait un pareil mariage d'irrégulier (fāsid) par suite de l'absence de date précise[35].

Le « nikāḥ al-tafwīḍ », mariage dans lequel les contractants ne fixaient pas le montant de la dot se pratiquait parfois, en certains endroits où l'on avait l'habitude de ne fixer le naqd et le mahr que le jour des noces. Au moins dans ce genre de mariage on voit le gendre et le père de la mariée s'offrir en cadeaux des costumes de fêtes[36].

On interrogea al-Māzarī[37] sur les mariages conclus à la campagne (ankiḥat al-bādiya) selon ces modalités coutumières : fixation et attestation du ṣadāq à la consommation du mariage et non lors du contrat, la valeur du douaire étant la même pour tous les mariages, quels qu'ils soient.

Dans une certaine contrée, on ne nous dit pas laquelle, l'usage était qu'un père ayant marié sa fille vierge contre une dot de

35. Fatwās d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) et al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 68 r°.

36. *Risāla*, 180-181. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 67 r° ; il est dit que la mariée verse son 'urs à la ǧamā'a, selon la coutume.

37. Fatwā d'al-Māzārī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 230-231 ; Burzulī, *ms.* A.W. II, f° 32 v° ; *Muḫtaṣar*, f° 48 v°. A la suite d'une autre fatwā, Burzulī ajoute : « Aujourd'hui, selon la coutume de la campagne, le mahr est fixe (ma'lūm) et la vêture (kuswa) varie selon le rang de l'homme et celui de la femme » ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 49 r°.

200 dīnārs, en donnait 150 à son gendre quand ce dernier avait dépensé (sans doute pour les frais du mariage) 200 dīnārs, c'est-à-dire le montant de la dot[38]. Comme on le voit il n'est question ici ni de naqd ni de mahr.

La femme pouvait obtenir de son mari le ḫul' (dépossession de la femme par le mari) en renonçant à la dot à terme (isqāṭ al-mu'aǧǧal)[39].

Est-il besoin de dire que, comme partout et toujours, les mariages dépendaient de bien des contingences sociales[40].

Théoriquement, les mālikites devaient s'abstenir de tout rapport avec les hérétiques šī'ites. Mais s'il en fut généralement ainsi, des exceptions ne manquèrent pas de se produire. C'est en statuant sur un cas d'espèce qu'al-Tūnisī a admis qu'on pouvait contracter mariage avec les šī'ites modérés[41]. Il arrivait aussi que les mālikites héritassent de šī'ites[42].

38. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), et Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), *Mi'yār*, III, 226-227. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 52 r°-v°. Le père meurt sans rien donner à son gendre. Après la consommation du mariage, postérieure au décès du père, le mari se sépare de sa femme. Elle réclame alors les 200 dīnārs à son mari qui, de son côté, en exige 150 selon l'habitude ('āda) en usage. Réponse : Si, selon la coutume de l'endroit (sunnat al-balad), il est stipulé dans l'acte que le versement de 200 dīnārs est subordonné au don, par le père, de 150 dīnārs, en espèces ou en biens, devenant la propriété du mari, le mariage est vicieux et sera annulé avant consommation. Il peut être régularisé par le ṣadāq al-miṯl (dot d'équivalence, en usage pour une femme de la même condition). Si le don du père est destiné à l'achat du trousseau (taǧhīz), le mariage est valable. Dans le cas présent, le père étant mort et le mariage consommé, le mari est débouté et tenu de verser les 200 dīnārs de toute la dot.

39. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 68 r°.

40. Ibn al-Labbād (m. 333 H/944-945), se voit répondre par des gens dont il demandait la fille : « Nous ne nous allierons pas à un homme d'encrier et de plume ! » ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 84 v°.

Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 40 v° : un père peut donner sa fille vierge, arabe et même descendante du Prophète à un arabe d'un rang inférieur, ou si elle est pauvre à un Berbère ou à un mawlā riche.

Sur une fille livrée aux Ṣanhāǧa, v. . *Mi'yār*, IX, 433.

Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Burzulī*, *ms.* A.W., II, f° 41 v° : à l'issue d'un conflit entre deux factions rivales, celle qui l'emporte expulse l'autre et donne certaines de ses filles à un groupe de Ṣanhāǧa ; et les vainqueurs de contracter ensuite, pour protéger leur vie, des alliances matrimoniales analogues (avec leurs anciens ennemis ?) en versant des dots exorbitantes.

41. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051) ; H. R. Idris, *Une des phases...*, *C.T.* 1956, 508-517.

Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, III, 211 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 41 r° ; un tuteur testamentaire ne peut marier sa pupille à un homme connu pour ses mauvaises mœurs et qui a servi longtemps dans le dīwān des Banū 'Ubayd ; cette union doit être cassée.

42. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, IX, 411 ; X, 301 ;

Attestée depuis le plus haut Moyen Age et observée sous les Ḥafṣides, la coutume, dite kairouanaise, d'après laquelle l'époux autorisait sa femme à répudier toute nouvelle épouse qu'il viendrait à prendre, était certainement très en usage à l'époque zīrīde, bien que nous n'en ayons trouvé qu'une seule mention[43]. Il s'agit d'une fatwā d'Ibn Abī Zayd : par une clause figurant au contrat (aṣl al-nikāḥ) ou une concession faisant l'objet d'un additif (tabarra'a), un mari déclare être répudiée, *ipso facto*, toute femme qu'il prendrait après celle qu'il épouse (kull dāḫila 'alayhā ṭāliq)[44].

Il n'était pas rare que la femme stipulât que son mari ne pourrait en aucun cas l'arracher à sa ville natale[45]. En mariant sa fille, un père s'engage à l'amener de Mahdia à Gafsa[46].

Primitivement, dans les Quṣūr de Gafsa, la dot, évaluée en dīnārs, était payable, partie avant la consommation du mariage et partie après. Par la suite, l'usage suivant s'instaura : la portion payable comptant ou naqd ne fut plus touchée en dīnārs par la femme ou son père ou son tuteur, le mari se contentant d'apporter des vêtements et des bijoux en or, parfois en argent, ou les uns en or

Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 100 v° ; un individu hérite d'un « oriental » la moitié d'une propriété foncière (ḍay'a, ǧanna) qu'il désire rendre licite ; il la fait évaluer par des témoins ('udūl, šuhūd), en consacre le montant « à la science » par devant eux et fait entériner l'opération dans un acte (waṯīqa). Le cadi réclame production de la waṯīqa et déclare que l'opération n'est pas valable faute de jugement (ḥukm) du cadi. Al-Suyūrī répond que cet héritier ne doit pas être inquiété.

43. V. *Ḥafṣides*, II, 171-172 ; Ubbī, *Ikmāl*, IV, 36. Cette coutume remonte au moins au milieu du IIe siècle de l'Hégire, v. : *Ma'ālim*, I, 267 ; Abū l-'Arab, 231/trad., 325 ; *Bisāṭ*, 23.

44. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, III, 202 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 68 v° ; la question semble avoir été posée à propos d'un enfant né d'une autre union. Dp. le jurisconsulte, ce (second) mariage est controversé et n'est pas juridiquement qualifié (fī haḏā l-nikāḥ iḫtilāf wa-lā ḥadd) ; l'enfant est attribué au mari ; quant à ses droits à l'héritage, il y a controverse, et l'auteur termine sur cette phrase : « Nous, nous ne lui ordonnerons pas de le prendre. »

45. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 122 : cas d'une soussienne ; deux ans après les épousailles, le mari, nanti de tout le trousseau (šūra), veut l'emmener à Kairouan. Les parents (awliyā') de l'épouse s'y opposent et confisquent une partie du mobilier (raḥl) du mari valant 40 dīnārs. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 241 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 99 r° ; une tunisoise avait imposé comme condition de ne pas quitter sa ville. Son mari demande au beau-père la permission d'emmener sa femme à Kairouan où il désire voir sa mère, s'engageant à ramener ensuite l'épouse à Tunis si elle le désirait. Cette dernière ne s'étant pas plu à Kairouan, demande à regagner Tunis. Le mari (le texte dit, sans doute par un lapsus, son père abūhā au lieu de son mari zawǧuhā) ne tient pas sa promesse et refuse. Le beau-père le fléchit en diminuant le ṣadāq de 8 dīnārs, en lui accordant un délai de 2 ans pour s'acquitter du reste du ṣadāq et en subvenant pendant un an aux besoins du fruit des entrailles de sa fille (yunfiqu 'alā mā fī baṭnihā sanatan).

46. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 68 v°.

et les autres en argent, qu'il déclarait avoir achetés un certain prix qui venait en déduction du naqd exigible avant la consommation du mariage[47].

A Gafsa, le père d'une fille sous sa tutelle donnait la jouissance (a'mara, i'mār) des biens de sa fille au mari pour toute la durée de l'union matrimoniale (dawām al-zawǧiyya)[48].

A Mahdia et à Zawīla, la femme ou ses parents ou l'un des deux, accordait au mari le droit d'habiter un logement sans payer de loyer pendant toute la durée de l'union. Cette clause, rédigée sur un feuillet (ṣaḥīfa) indépendant du contrat matrimonial (kitāb al-ṣadāq al-munazzal 'alā 'aqd al-nikāḥ) était lue ensuite, soit immédiatement après, soit dans la journée ou le lendemain. Elle était authentifiée par des témoignages enregistrés postérieurement à l'acte de mariage proprement dit, mais les dispositions des deux pièces étaient arrêtées en même temps. Al-Māzarī estime que cette prestation doit être évaluée et entrer en ligne de compte dans la dot[49].

A Zawīla, si le père de la mariée, tenu de fournir un trousseau

47. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) *Mi'yār*, III, 203-204 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 31 v°-32 r°, 68 r° ; pareil mariage est nul, surtout, semble-t-il, si les vêtements comme les bijoux sont de variétés différentes.

48. Fatwās d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), al-Tūnisī (m. 443 H/1051), al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, IX, 398, 104-105/E. Amar, II, 418 ; Burzulī, *ms.* A.W. III, 38e cahier, f° 8 r°. Ces trois jurisconsultes condamnent cette donation viagère presque dans les mêmes termes. En cas de répudiation, on doit réclamer au mari le produit (ġalla) de ces biens s'il est riche (malī') ; s'il ne possède rien ('adīm), on s'en prendra au père (uḥiḍa bi-hi l-'ab).

Autre fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 229 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 105 r° ; un père donne la jouissance (i'tamara) des revenus d'un bien (mustaġall māl) de sa fille qu'il a sous sa tutelle (walāya) à titre d'aide (irfāq) tant qu'il demeurera son mari, selon l'usage de Gafsa. Réponse : le père n'a pas le droit d'accorder à son gendre la jouissance (ta'mīr) d'un bien fonds (rab') de sa fille ; en cas de divorce, le mari est redevable des revenus de ce bien, s'il est riche, sinon ce sera le père.

49. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 244-245 ; Burzulī, *ms.* A.W. II, f° 12 v°-13 r° ; al-Māzarī va jusqu'à déclarer nuls les mariages de cette sorte non encore consommés car, dans le cas contraire, la chose était controversée, et préconise de défendre aux rédacteurs d'actes (kuttāb) et aux témoins (šuhūd) d'établir de pareils contrats. Cette défense leur sera notifiée et datée, de façon à pouvoir, par la suite, découvrir les contrevenants.

Autre fatwā analogue du même, *Mi'yār*, III, 18 ; dans l'alliance matrimoniale ('uqdat al-nikāḥ), à Mahdia et à Zawīla, le mari a fréquemment la jouissance des biens que sa femme ou le père de celle-ci lui concède lors de l'union (imtā' al-zawǧ min māl al-zawǧa minhā aw min abīhā fī 'uqdat al-nikāḥ). Cette concession, présente à l'esprit des époux contractants, fait l'objet d'un contrat séparé ('aqd munfarid) qui est lu en même temps que le ṣadāq ou après. Il s'agit surtout de la maison d'habitation des époux. Al-Māzarī condamne cette pratique.

Citation d'al-Māzarī à la suite d'une fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051) sur la

équivalent à la dot, décédait, le mari était fondé à réclamer l'équivalent de la dot (mā yuqābilu l-ṣadāq), c'est-à-dire le trousseau en question[50].

Dans les familles riches de Mahdia et de Zawīla, le père d'une fille vierge lui fournissait un trousseau (ǧihāz) de la même valeur que la dot portée (ṣadāq musammā) au contrat ; cette clause coutumière ('āda) pouvait figurer ou non dans l'acte de mariage[51].

L'absence du mari avant ou après la consommation du mariage soulevait bien des problèmes.

Un chef corsaire (ra'īs) de la flotte sultanienne (marākib al-sulṭān) accepte, par acte notarié, avec approbation du « cadi des cadis », de rendre sa liberté à sa femme s'il s'absente plus de quatre mois consécutifs de Mahdia-Zawīla sans lui envoyer d'argent[52].

D'une manière générale, après consommation du mariage, le mari pouvait s'absenter, en Sicile, en Espagne ou en Orient par exemple, aussi longtemps qu'il assurait la subsistance (nafaqa)

coutume gafsienne, *Mi'yār*, IX, 104-105 : selon la coutume observée à Zawīla et à Mahdia, la maison d'habitation des époux figurait dans le trousseau (šūra) des femmes.

50. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 243-244 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 65 v°-66 r°, *Muḫtaṣar*, f° 52 r°.

51. Fatwā d'Abū 'Imrān (al-Fāsī) (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, III, 227 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 52 v° ; un père marie sa fille pour une dot de 100 dīnārs et s'engage à lui donner un trousseau de 100 dīnārs.

Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 243-244 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 65 v°-66 r°, *Muḫtaṣar*, f° 52 r° ; un père donne sa fille vierge pour une dot (ṣadāq-naqd-mahr) et prend l'engagement consigné dans l'acte de mariage, de lui fournir un trousseau de 2000 dīnārs de Mahdia (dp. Burzulī : mahdawiyya ; *Mi'yār:* mahriyya). D'après la coutume observée à Mahdia et à Zawīla, tout homme riche mariant sa fille vierge s'engageait à lui donner un trousseau équivalent à la dot figurant au contrat (ṣadāq musammā), que cette clause figurât ou non au contrat. Dans ce second cas, la convention était tacite et établie sur l'usage connu des parties. Al-Māzarī estime qu'il est préférable de la faire figurer explicitement au contrat pour éviter toute contestation.

Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 229-230 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 23 r° ; un époux exige pour consommer le mariage la remise d'un trousseau (ǧihāz) équivalent à la dot dont il est redevable. Le jurisconsulte estime qu'il faut retrancher de la dot l'équivalent du trousseau correspondant à cette dot.

Autre fatwā du même, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 66 r° : un père excepte certaines pièces (qaṭā'i') des effets (raḫl) de sa fille. Ces effets équivalent à la dot (al-raḫl 'alā qadr al-ṣadāq).

Autre fatwā du même, *Mi'yār*, III, 230, 242 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 27 r° ; deux mois après la consommation du mariage une femme s'empare des effets (raḫl, ḫurūq) de peur que l'époux ne s'enfuie en la laissant sans mahr. Il proteste qu'il n'en a pas l'intention et qu'il n'est pas tenu de payer le mahr si peu de temps après le mariage. Al-Māzarī remarque finement combien les usages avaient changé depuis Saḥnūn !

52. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), datée de 515 H/1121-1122, *Mi'yār*, III, 234-235 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 61 v°-62 r°.

de son épouse et de sa progéniture. Si cette condition était remplie, les juristes zīrīdes déniaient à la femme abandonnée le droit de divorcer[53].

Néanmoins, il est probable que déjà, comme dans les contrats kairouanais d'époque ḥafṣide, l'époux concédait par avance à l'épouse le droit de se répudier elle-même s'il venait à s'absenter au-delà d'une certaine durée[54].

Le sultan pouvait faire procéder au mariage d'une jeune fille, ou d'une femme venue d'on ne savait où[55], ou dont le père avait quitté l'Ifrīqiya et ne donnait plus de ses nouvelles[56].

Avant la consommation du mariage, on offrait un repas de mariage[57]. A Tunis au moins, il semble avoir porté le nom de farq[58].

Au cours de la procession nuptiale, il arrivait qu'on coupât les jarrets à des chameaux ou à des bœufs[59]. Le septième jour devait être marqué par certaines réjouissances[60].

Le mari pouvait corriger sa femme avec modération. D'après al-Qābisī, il doit la traiter comme un maître d'école ses élèves, sans colère ni emportement[61].

Une longue fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī[62] nous éclaire sur la

53. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 244-247 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 50 r°-51 v°. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 57 r° : un mari n'ayant pas consommé le mariage s'absente 5 ans en Sicile.

Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, III, 202 . un mari en voyage prend l'engagement de rendre la liberté à sa femme s'il n'est pas de retour dans l'année. Quand le délai est passé, la femme abandonne sa dot et se remarie.

En cas de disparition du mari, la *Risāla*, 186-187, fixe un délai de 4 années.

54. *Ḥafṣides*, II, 171.

55. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) ; *Mi'yār*, III, 89, 227 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 73 r°. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, III, 202.

56. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, III, 98, 201 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 57 v° ; un Kairouanais a quitté l'Ifrīqiya pour la Sicile, laissant une fille vierge qui désire se marier. Réponse . on soumettra l'affaire au cadi qui écrira au père ; si on n'arrive pas à le retrouver, le sultan la mariera.

57. Walīma expliqué par : « ṭa'ām al-nikāḥ » et « ṭa'ām al-'urs ». Al-Māzarī (m. 536 H/1141) approuve cet usage, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 97 r°.

58. *Manāqib*, 299 et note 57.

59. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, II, 20/E. Amar, I, 164.

60. Ibn Maqdīš, II, 151-152, signale qu'à une époque plus tardive (du temps d'al-Karrāy), à Sfax, le septième jour (sābi' al-'urs) on sortait en cortège par Bāb al-Baḥr (Porte de la mer), on faisait le tour de la ville et rentrait par Bāb al-Ġablī (Porte septentrionale) pour se réunir à Ḥawmat al-'Arūsayni (Quartier des deux époux) qui porte encore ce nom aujourd'hui affirme Ibn Maqdīš.

61. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 213/E. Amar, I, 282-283.

62. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, III, 86-87.

semi-claustration des citadines et les précautions qu'elles s'efforçaient parfois de prendre en imposant à leurs futurs époux des engagements précis leur assurant un minimum de liberté. Nous voyons un mari s'engager à libérer sa femme des liens matrimoniaux s'il lui arrive de l'empêcher de visiter ses parents (maḥārim) mâles et sa parenté féminine, d'assister à une réjouissance (faraḥ) ou à un deuil (ḥuzn) de leur présenter ses devoirs au moment convenable, ou de leur interdire le droit de lui rendre visite à ces occasions précitées. L'épouse voudrait aller voir sa famille (ahl), tous les deux ou trois jours, mais le mari s'y oppose et désire que ces visites soient très espacées. A quelle cadence doivent-elles avoir lieu ? Le père et la mère peuvent-ils jouir d'un régime préférentiel ou être assimilés aux autres parents utérins? En cas de mariage ou de décès combien de temps la femme est-elle autorisée à demeurer chez ses parents ? Les visites, l'assistance aux réjouissances et aux deuils comportent-elles ou non le droit de passer la nuit ?

Abū 'Imrān al-Fāsī répond que les deux parents et les frères recevront le plus volontiers les visites de l'épouse, ses autres parents venant ensuite avec une périodicité proportionnelle à leur degré de parenté. On tiendra compte des usages et l'on évitera tout excès. En principe le mari fera bien de n'autoriser que les sorties indispensables et auxquelles il n'y a rien à redire. De pareilles clauses, véritables nids à chicane, sont à éviter ; les docteurs répugnent à les voir insérées dans le contrat et faire l'objet de témoignages. C'est surtout à l'occasion des cérémonies que la femme aura la faculté de passer la nuit hors de la maison, car, habituellement, elle ne le fait pas pour les visites ordinaires en ville. Si des actes répréhensibles se produisent à l'occasion d'une noce ou d'un enterrement, le mari empêchera sa femme d'y assister.

On ne voyait pas toujours d'un bon œil la fréquentation du ḥammām par les femmes, d'autant plus qu'elles s'y mettaient volontiers complètement nues. Le mari s'opposait parfois à ce que sa femme se rendît au bain public ou lui louait le ḥammām afin qu'elle puisse s'y baigner seule[63].

63. *Risāla*, 306-307 . « L'homme n'entrera au ḥammām que vêtu d'un izār. La femme n'y pénètrera que par suite de maladie ». AL-MUQADDASĪ, 46-47, dit que les Maġribins se présentent sans voiles dans les bains publics, sauf de rares exceptions ; v. aussi : *Storia*, I, 385-386.

Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 58 v°.

Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462/1067-1069), BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 59 r° ;

Les citadines se voilaient certainement[64].

Une femme de condition libre ne pouvait être contrainte d'habiter avec ses beaux-parents. Il en était probablement de même pour la concubine-mère (umm walad) qui n'était pas tenue de servir les parents du maître[65].

Conformément au *Coran*[66], en cas de désaccord entre les conjoints, deux arbitres (ḥakamāni), l'un de la famille de l'époux, l'autre de celle de l'épouse, étaient chargés de les réconcilier[67]. Cependant, dans le peuple ('āmma), on leur substituait une femme de confiance (amīna), qui s'installait au foyer des époux afin d'observer leurs faits et gestes. Un jurisconsulte condamne cette pratique comme ne reposant ni sur le Livre ni sur la Sunna[68].

En cas de répudiation avant consommation du mariage, le mari était tenu de verser la moitié du mahr[69]. Toutefois, en l'espèce précitée, une coutume locale obligeait le répudiateur à payer la

Muḫtaṣar, f° 8 r°-v° ; la location d'un ḥammām ou iḫlā' par un individu valait de un dirham à un dirham et demi.

Vers d'Ibn Rašīq sur le ḥammām dans Šarīšī, *Šarḥ al-Maqāmāt al-Ḥarīriyya*, I, 54 ; on y relève les expressions : bayt al-ḥawḍ (salle du bassin, de sudation ?), bayt al-ṭahūr (salle de purification, latrines ?). V. aussi sur le ḥammām zīrīde, l'anecdote donnée par *Ma'ālim*, III, 141-142 ; Ibn Ṇāqī, *Commentaire de la Risāla*, II, 376.

Mi'yār, X, 66 · Citation d'al-Raqīq qui rapporte la fatwā d'Asad b. al-Furāt auquel l'émir aġlabide avait demandé s'il pouvait se rendre au ḥammām en compagnie de ses femmes esclaves sans voiles ; fatwā négative d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058).

64. *Ma'ālim*, III, 141-143 : une jeune fille sortant du ḥammām se découvre le visage pensant ne pas être vue ; apercevant un jeune homme, elle se voile aussitôt.

65. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 229 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 105 r°.

66. *Coran*, S. IV, v. 39 ; trad., Blachère, III, 935-936.

67. Fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 91 v°.

68. Fatwā d'(Abū Ḥafṣ) b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 90 r°. On relèvera dans *Mi'yār*, II, 344-346, que les adeptes d'Ibn Masarra (al-rāfiḍa min atbā' Ibn al-Masarra) rompant avec l'obligation coranique (farīḍa) remplacent les deux arbitres par une amīna. Sur l'influence du šī'isme sur Ibn Masarra, v. : Maḥmūd 'Alī Makkī, *al-Tašayyu' fī l-Andalus*, 108-109.

69. Et non toute la dot (ṣadāq).

Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 123 : un père marie sa fille vierge pour une dot de 200 dīnārs, au comptant (mu'aǧǧala) et 100 à terme (mu'aǧǧala). Dix-sept ans se passent sans que le mari consente à consommer le mariage. Sommé de le faire, il répond qu'il a juré de répudier son épouse si on ne lui accorde pas une diminution sur les 100 dīnārs à terme. Al-Qābisī estime que la famille de la mariée peut refuser toute réduction ; le marié peut, s'il le désire, consommer le mariage, payer le ṣadāq et répudier sa femme comme il a juré de le faire ; s'il préfère se séparer d'elle avant la consommation du mariage, il sera tenu à verser « la moitié des 100 dīnārs » ; mais il serait souhaitable que le père consentît une réduction autorisée par certains docteurs.

moitié de la dot entière sur le champ et sans attendre l'échéance de la moitié à terme[70].

On sait qu'en cas de triple répudiation une épouse ne peut être reprise licitement par son mari qu'après qu'elle a été épousée par un autre homme[71]. Al-Māzarī s'élève avec véhémence contre un tunisois qui, s'appuyant sur l'autorité de Sa'īd b. al-Musayyab, voudrait reprendre son épouse triplement répudiée (mabtūta), après un remariage intermédiaire ayant fait l'objet d'un contrat normal mais non suivi de consommation du mariage[72].

Une esclave (ama) dont le maître meurt, épouse un esclave (ġulām) du défunt et a une fille que le fils du maître voudrait épouser ; al-Suyūrī interdit cette union[73].

Un père achète une esclave chrétienne (ḫādim rūmiyya) à Mahdia et la donne à son fils qui, ayant eu d'elle beaucoup d'enfants, l'affranchit et l'épouse moyennant un ṣadāq déterminé[74].

Un riche bourgeois élevait parfois une jeune esclave dans l'intention de la prendre ensuite comme concubine[75].

Enfin, les épitaphes zīrīdes nous fournissent des prénoms féminins qui méritent d'être relevés : Sayyidat al-Ǧamī', Sitt al-Sayyid, Sitt al-Ahl, Zayn al-Dār[76] ; un grand nombre commencent par « Ama », correspondant au masculin « 'Abd » suivi d'un nom divin : Amat al-Ḥaqq, Amat al-'Azīz, Amat al-'Aẓīm, Amat al-Raḥmān..., etc.[77].

70. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, III, 208/E. Amar, I, 386-387 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 105 v° ; réponse : si telle est la coutume, le mariage n'est pas valable et ne comporte aucune dot.

71. *Risāla*, 182-183, 184-185.

72. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 249-251 ; Burzulī, *ms.* A.W. II, f° 99 v°-100 r°, *Muḫtaṣar*, f° 2 v°-3 r°, *ms.* Alger, I, f° 11 v°-13 r°.

73. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, III, 204 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 53 v°.

74. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 120-121.

75. *Ma'ālim*, III, 142-144 : anecdote d'une ṣabiyya élevée dans la maison d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) qui, bien qu'âgé, désirait faire d'elle sa concubine. Il la donne avec un trousseau comprenant des vêtements (ṯiyāb) des bijoux (ḥaly) et des tapis (furūš) à un étudiant andalou, imām de la mosquée du šayḫ, qui, l'ayant aperçue dévoilée sortant du ḥammām, était tombé amoureux d'elle. Dans une autre anecdote, Ibn Abī Zayd donne sa fille en mariage à un étudiant chez lequel elle avait passé la nuit en tout bien tout honneur. Elle avait été surprise par la nuit, en sortant du bain et avait frappé à la première porte venue. Pour résister à la tentation, l'étudiant s'était brûlé les doigts à la flamme de sa lampe. Cette seconde anecdote paraît bien une déformation de la précédente déjà plus ou moins légendaire.

76. Ces expressions seraient des qualificatifs mis intentionnellement à la place du nom des défuntes sur les épitaphes, v. : *Inscriptions arabes*, I, 341-342 ; B. Roy, *Revue Tunisienne* 1918, 91.

77. S. M. Zbiss, *Corpus*, I, 71, note 129 ; *Inscriptions arabes*, I, 386-387, 406-407,

III. — Nourriture[78]

Le pain, pétri à la maison était porté au four public (furn, tenu par le farrān) sur une planchette (lawḥ al-'aǧīn)[79]. On veillait à ce que le pain vendu au souk ait le poids prescrit[80]. Le pain pouvait être de semoule (samīḏ)[81].

Orge, blé, fèves et sans doute aussi les pois chiches étaient souvent grillés[82]. On préparait de la basīsa avec de la farine d'orge grillée, de l'huile et de l'eau[83] et à certaines occasions de la 'aṣīda, bouillie de froment au beurre et au miel[84]. Le couscous (kuskusu ou kuskusī), attesté à l'époque ḥafṣide[85] ne figure dans aucun de nos textes zīrīdes. Faut-il en conclure que ce mets, inconnu de l'Orient et si caractéristique de la cuisine nord-africaine, n'est apparu que plus tard[86] ? Le dašīš paraît avoir été une sorte de soupe à l'orge concassée dans laquelle on trempait du pain[87] ; à rapprocher du ǧašīš fait avec de l'orge et passé au four[88].

La farine blanche, sans doute de froment, se disait ḥuwwārā (ou ḥawārī ?)[89] et la grosse semoule (?), sawīq[90]. Le ǧardaq (pl. : ǧarādiq) devait désigner comme de nos jours, à Béja par exemple, la galette cuite au four de campagne (ṭabbūna)[91].

412, 421-422, II, n° 338 : Sayyidat al-'Ašīr, n° 393 . Amat al-Qādir, n° 429 : Amat al-Ǧalīl.

78. V. . E. G. Gobert, *Les références historiques des nourritures tunisiennes*, *C.T.* 1955, 501-542.

79. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VIII, 200.

80. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), citée d'après les « *questions* » d'Abū Manṣūr al-Qafṣī, *Mi'yār*, VI, 347-348/E. Amar, I, 493-494. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 79 r° : ḫubz furnī.

81. *Ma'ālim*, III, 153. M. Talbi, *Arabica*, III, 299 : La *Tuḥfa* d'al-'Uqbānī précise « qu'on vendait en Ifrīqiya au xii^e^ siècle, 3 sortes de pain de farine (duqāq), de semoule et de bisaille (ḫuskār), contrairement à l'Égypte et à la Syrie où il n'en existait qu'une seule qualité faite avec tous les produits de la mouture du blé, et dont on rejetait seulement le gros son (al-nuḫḫāla al-kabīra.) »

82. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 90 v°, 91 r° ; daqīq maqlūw (farine grillée) est mentionné dans une fatwā d'al-Laḫmī, Burzulī, *ms.* A.W., II, 145 r°.

83. *Riyāḍ*, f° 6 r°, 36 r° ; *R.E.I.* 1935, 300 ; *Ḥafṣides*, II, 271 ; comp. l'asallū des Lamtūna, Idrīsī, 59/trad., 68 ; v. aussi : E. G. Gobert, *C.T.* 1955, 501-542.

84. *Riyāḍ*, f° 62 v° ; *Ḥafṣides*, II, 272.

85. *Ḥafṣides*, II, 271 et note 4.

86. L'oriental al-Muqaddasī, pourtant si curieux, n'en parle pas.

87. *Madārik*, II-III, f° 72 r° ; sur dašīša, grosse semoule, sorte de couscous à la farine d'orge, v. : Beaussier, *Dictionnaire*, 335.

88. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 79 r°.

89. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 19 r°, 57 v°, 58 v° ; *ibidem*, f° 35 r° : ḫubz naqī.

90. *Ibidem*, f° 90 r° ; Beaussier, *Dictionnaire*, 504.

91. *Ibidem*, f° 58 v°, 59 r°.

Dans une fatwā[92] il est question d'une région où l'on se nourrit de : raisins secs, légumes farineux (quṭniyya, pl. : qaṭānī)[93], fromage (aqiṭ), lait, millet (duḫn), riz, froment d'Arabie ('alas).

Pâtisseries[94]. — De la semoule, du miel et du safran entraient dans la préparation de la ġassāniyya[95]. On cite la gimblette ou ka'k dont il existait plusieurs variétés[96], le beignet (sifanǧ, nom d'unité : sifanǧa, ou isfanǧ, isfanǧa) au miel de Ġalūla, qui semble avoir été synonyme de zalābiya[97], des plateaux (aṭbāq) de lawzīnaǧ saupoudrés de sucre[98], le qurṣ de semoule avec du miel[99], le qubāṭ (ou qubbāṭ), éventuellement farci d'amandes[100]. La ṯurda était parfois sucrée et même parfumée à l'eau de rose musquée et au camphre[101]. Le fālūḏāǧ[102] devait être une douceur composée d'amidon, d'eau et de miel. La canne à sucre (qaṣab ḥulw) était mâchée par petits morceaux[103]. On en faisait aussi, semble-t-il, un sirop (šarāb)[104]. Un vieillard abāḍite, trop faible pour se nourrir, se soutenait en buvant du šarāb al-ǧullāb, sorte de sirop de miel ou de raisin sec (?)[105]. On préparait aussi du sirop de rose et de violette[106].

Le vin. — Malgré les protestations des juristes, les Chrétiens

92. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, II, 55.

93. V. liste ds. FAGNAN, *Additions...*, 144.

94. *Bisāṭ*, 25 ; H. R. IDRIS, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 300-301 ; *Ḥafṣides*, II, 272-273.

95. *Ma'ālim*, III, 107, 108 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 99 r°.

96. *Ma'ālim*, III, 108 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 80 r°, 85 v°.

97. *Ma'ālim*, III, 12, 104-105 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 80 r°, 97 v°. Dans l'énigmatique astǧa cité ds. *Madārik*, *Riyāḍ*, I, Intr., 42, il faut peut-être voir isfanǧa.

98. *Madārik*, II-III, f° 27 r°. DOZY, *Suppl.*, II, 557 : mets analogue aux qaṭā'if apprêtés avec de l'huile d'amande.

99. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 91 r°.

100. *Ibidem*, f° 94 v°, 99 r° ; DOZY, *Suppl.*, II, 302, a lu : mulawwan (coloré), nous proposons : mulawwaz (farci d'amandes ou lawz).

101. *Ibidem*, f° 92 r°, 93 r°.

102. *Ibidem*, f° 59 r°, 94 v°, 99 r° ; *Ma'ālim*, III, 182 : qiṭ'a fālūḏāǧ.

103. *Ibidem*, f° 75 r° ; *Madārik*, II-III, f° 85 v°.

104. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār et d'Abū 'Imrān al-Fāsī (tous deux morts en 430 H/1038), BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 77 r° ; *ms.* A.W., II, f° 230 v°.

105. Il s'agit d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Dāwūd (m. 555 H/1160) ; ŠAMMĀḪĪ, 450 ; on remarquera l'emploi du mot zuǧǧāǧa (gobelet de verre) ; FAGNAN, *Additions*, 24.

106. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār et d'Abū 'Imrān al-Fāsī, BURZULĪ, *ms.* Rabat, f° 77 r°, *ms.* A.W., II, f° 230 v°. Comp. : AL-RAQĪQ, *Quṭb al-Surūr*, *ms.* Paris, 165 r°-v°, l'Aġlabide Ziyādat Allah énumère : šarāb al-ward, šarāb al-ǧullāb, maṭbūḫ al-'inab, maṭbūḫ al-zabīb, nabīḏ al-'asal, naqī' al-zabīb, nabīḏ zabīb ṭarqūnī (?) (peut-être de Ṭarrakūna = Tarragone, *Buldān*, VI, 44), muqna' (macéré) maḍrūb bi-l-'asal (mêlé de miel).

vendaient du vin aux Musulmans de mœurs dissolues[107]. Dans une fatwā d'al-Māzarī, il est question d'un 'aṭṭār qui réclame de l'argent aux héritiers d'un homme auquel il avait fourni du vin et autres choses[108]. Le nabīḏ (vin de raisin sec) semble être tombé en désuétude[109].

Le quartier des plaisirs de Kairouan s'appelait al-Baqriyya. On voit[110] le poète Bakr b. 'Alī al-Ṣābūnī (m. 409 H/1018-1019) y retrouver des amis dans une « maison de chanteuses » (maḥall qiyān). Parmi les buveurs, il y avait Ibn Abī Ḥafṣ al-Kātib dont le cheval (birḏawn) attendait dans le vestibule. Notre poète se joignit aux fêtards qui étaient là depuis plusieurs jours, but toute la journée et toute la nuit. Au matin, il se disposa à se retirer mais ne retrouva ni son manteau ni les dirhams qu'il avait laissés à côté ; il n'y en avait plus trace. Il dit alors à Ibn Abī Ḥafṣ al-Kātib : « Je t'en conjure par Allah, ne passe pas auprès de ce vertueux esclave (d'Allah) ('abd ṣāliḥ) sans lui demander de prononcer à notre intention cette invocation : « Qu'Allah confonde notre voleur si ce que nous avons perdu ne nous est pas restitué » ; (son invocation ne manquera pas d'être exaucée) puisqu'il jeûne le jour et prie la nuit — Quel est donc cet esclave (d'Allah), demanda son interlocuteur ? — Ton cheval, messire ! » L'assistance rit et sortit.

A Bougie le Mahdī répandit à terre le vin qu'on vendait à Bāb al-Baḥr[111]. Dans la même ville, il dispersa les ḥommes et les femmes qui se mêlaient sur l'esplanade un jour de fête et interdit aux hommes ḍe s'habiller comme des femmes ; il semble bien s'agir d'invertis professionnels[112].

Comme de nos jours, la viande ne constituait certainement pas

107. Fatwās d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), al-Laḫmī (m. 478 H/1085), al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, IX, 414-415, III, 208 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 101 r°, 223 r°. Le dévot Abū l-Ḥasan al-Dabbāġ (m. 359 H/969-970) vend un fondouk qu'il possédait et distribue la somme en aumône parce qu'un homme y avait bu du vin ; *Ma'ālim*, III, 94.

108. *Mi'yār*, X, 245 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 188 r°.

109. H. R. Idris, *Conlribution*, *R.E.I.* 1935, 132. Les ḥanafites le considéraient comme licite et sous les Aġlabides, on en consommait volontiers ; al-Raqīq, *Quṭb al-Surūr*, f° 164 v° sq. Ds. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 102 r°, il est question, à l'époque d'al-Sabā'ī (m. 356 H/966-967), de poulets engraissés avec des grains de zabīb jetés par les nabbāḏūn (fabricants de nabīḏ). A celle de 'Abd Allah b. Ṭālib, cadi de l'Aġlabide Muḥammad b. Aḥmad (250-261 H/864-875) des chaudrons de cuivre servaient à la cuisson du nabīḏ à Gabès ; Burzulī, *ms.* A.W., 32e cahier, f° 6 v°.

110. *Ma'ālim*, II, 118, citation d'al-Mālikī, auteur du *Riyāḍ al-Nufūs ; Bisāṭ*, 23-24.

111. *Bayḏaq*, 53/trad., 80.

112. V. *supra :* p. 329 et *infra :* p. 595. Sur la prostitution sous les Ḥafṣides, v. : *Ḥafṣides*, II, 173.

la principale nourriture des Ifrīqiyens, surtout ceux du peuple[113]. Dans les campagnes, la ration individuelle était en moyenne d'un mudd de blé (qamḥ) par jour ou d'une plus forte quantité d'orge dans les régions où l'on s'en nourrissait, de six « ṯumun » par mois d'huile et de légumes, et de la viande deux ou trois fois par semaine. Beaucoup ne mangeaient pas de viande pendant une semaine et davantage, par contre dans les villes, on en consommait une plus grande quantité[114]. On mangeait beaucoup de volaille et de mouton. La chair de bœuf figurait surtout au menu des campagnards[115] Sur le littoral le poisson devait être la principale nourriture, et le gibier constituer un peu partout, un important appoint. Al-Qābisī précise que les oiseaux pris à la chasse et vendus au marché sans tête doivent être égorgés rituellement avant d'être décapités[116].

Dans le sud, au Qasṭīliya (Tozeur et sa région), à Nefta et sans doute aussi à Gafsa, des chiens garnissaient les étals des bouchers et les habitants étaient soupçonnés d'en mettre dans leur harīsa (pl. : harā'is)[117]. La harīsa était alors une pâte faite de blé et de viande broyés (après cuisson ?)[118]. Ibn Abī Zayd en achetait au souk ; le marchand de harīsa s'appelait harīsī[119]. Le ṯarīd ou ṯurda désignait une sorte de ragoût-bouillon dans lequel on émiettait du pain. On mentionne un bol de ṯarīd avec du pain de blé, surmonté d'un morceau d'agneau gras[120], une ṯurda aux betteraves[121], une ṯarīda d'agneau avec des morceaux de blettes et de pois chiches[122].

Le baysār consistait en fèves cuites avec du beurre et du lait ; la masse se solidifiait en refroidissant[123]. Il y avait de la viande dans

113. Comp. . *Ḥafṣides*, II, 270.

114. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 86 r°-v°.

115. Dp. IBN RUŠD, BURZULĪ, *Muḫtaṣar*, f° 31 v°.

116. *Mi'yār*, II, 3 ; *Risāla*, 158-161.

117. MUQADDASĪ, 60-61. BURZULĪ, *Muḫtaṣar*, f° 31 v° : selon IBN RUŠD, le mauvais caractère (haraš) des Maġribins provenait du fait qu'ils consommaient la chair du chien. Sur la cynophagie, v. : longue note de M. CANARD, *L'autobiographie...*, *Hespéris* 1952, 298-299, note 1.

118. BEAUSSIER, 1023 ; *Ḥafṣides*, II, 272 et note 3. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) sur la licéité de l'achat de viande et de harīsa à un boucher riche ou pauvre ; BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 137 v°, *ms.* Rabat, II, f° 48 v°. V. aussi : SAQAṬĪ, 36, et glossaire, 69 ; W. MARÇAIS, *Textes de Tanger*, 150.

119. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 436.

120. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 48 r°.

121. *Ibidem*, f° 39 r°, 91 v°.

122. Il s'agit d'un repas fait par Abū l-Qāsim al-Barāḏi'ī (m. après 386 H/996), *Madārik*, ds. *Riyāḍ*, I, Intr., 42.

123. *Riyāḍ*, ms. Paris, f° 62 v°.

la faqā'iyya (?)[124]. Voici quelques recettes : samāṣāḥiyya, synonyme de ḥarīra, sans doute une bouillie aux piments et à l'ail[125], kawākibiyya : blettes et pois chiches[126], nīsābūriyya : blettes et carottes[127], fustuqiyya : blettes et fèves[128], ifrīqiyya : poulet à l'huile d'olive[129].

Les mets suivants sont cités sans précision sur leur nature : iskabāǧ[130], aṭriya (?)[131], barzaq (pl. : barāziq)[132], ḥasā[133], habīṣ (?)[134], kanāfa (ou kināfa, kunāfa ?)[135], saḫīna[136], sakbāǧa[137], sanbūsaq[138].

Le rawwās vendait des têtes de moutons sans doute cuites au four[139]. On salait les olives[140]. On cite les condiments suivants[141] : poivre, carvi, safran, safran sauvage (qirṭim ou qurṭum, carthame), moutarde. Comme maintenant les bédouins devaient consommer de nombreux fruits et légumes sauvages[142].

124. *Ma'ālim*, III, 153.

125. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 68 r°, 94 r° ; BEAUSSIER, 188.

126. *Riyāḍ*, ms. Paris, f° 68 r°.

127. *Ibidem*, f° 68 r°.

128. *Ibidem*, f° 68 r° ; dans cette recette et les deux précédentes, silq peut signifier la blette (ou bette) ou la betterave. Remarquons que fustuq désigne la pistache. Il peut s'agir de transposition ascétique de mets plus recherchés à en juger d'après les noms pompeux employés.

129. *Ibidem*, f° 91 r° ; f° 69 v° : daǧāǧa ifrīqiyya.

130. *Ibidem*, f° 95 v° ; comp. : SAQAṬĪ, 53, glossaire, 12 : isfīdbāǧ « nom d'un mets, blanc manger (?) ».

131. *Ibidem*, f° 95 v° : laḥm bi-aṭriya.

132. *Ibidem*, f° 61 v°.

133. *Ibidem*, f° 31 r°.

134. *Ibidem*, f° 59 r°.

135. *Ibidem*, f° 21 v°, 73 v° ; dp. *Bisāṭ*, 25 : viande humectée d'une certaine façon et cuite à la vapeur.

136. *Ibidem*, f° 69 v° ; W. MARÇAIS, *Textes de Tanger*, 149.

137. *Ibidem*, f° 68 r°, 97 r° ; à rapprocher d'iskabāǧ précité.

138. *Ibidem*, f° 94 r° : il mangea de la viande cuite avec des navets puis un sanbūsaq.

139. *Ibidem*, f° 59 r°.

140. *Ibidem*, f° 48 r°.

141. BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 120 r°, *ms.* A.W., II, f° 263 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 82 v°.

142. Dans une fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 120 r°, *ms.* A.W., II, f° 263 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 82 v°, on relève les noms suivants : ballūṭ (gland), buṭm (térébinthe, pistachier de l'Atlas, BEAUSSIER, 60), nabq (fruit du jujubier sauvage ou sadra, BEAUSSIER, 958), ḍarw (fruit du lentisque, BEAUSSIER, 591), ǧarǧīr (?) (roquette, BEAUSSIER, 136), variante : ǧarnīn, peut-être garnīn (artichaut sauvage, BEAUSSIER, 799 ; comp. · *ibidem*, 799, garnīz, scolyme d'Espagne, et 189 ǧarnīz, scolymus hispanicus, chardon à la glue), tīfāš (pissenlit, BEAUSSIER, 116), smār ou summār (jonc), et 2 termes énigmatiques : zabīl (?), aynsūn (?).

IV. — Costume[143]

La coiffure habituelle des hommes de qualité était le turban (ʿimāma), longue bande d'étoffe enroulée comme l'on sait autour de la tête. Conformément aux prescriptions de leur rite, les docteurs mālikites réprouvaient le port du turban non recouvert d'un ridā', une extrémité du turban (ḏu'āba) entourant le cou. Ibn Abī Zayd déclare que ce sont les Turcs qui procèdent ainsi et que l'on ne peut s'entourer (ḥank) le cou de cette façon que si le turban est recouvert du ridā'[144]. On peut se demander si, en dehors des juristes par exemple, cette recommandation était suivie. Il semble bien que ce ridā' corresponde au mantelet appelé ṭaylasān. Or, al-Muqaddasī signale que les Maġribins s'habillent à l'égyptienne mais ne portent que rarement le ṭaylasān[145]. Les marchands s'habillaient bien et avaient un turban[146]. Les Gabésiens l'arrangeaient d'une façon particulière dont on ne nous donne pas la description et différente de celle en usage à Kairouan[147].

D'un abāḍite du Djebel Nefousa, on nous dit qu'il portait deux ṯawbs c'est-à-dire deux qamīṣ noués ou fixés (maʿqūd) en un seul ṭawq (?), un beau turban et un kisā' de Siġilmāssa[148]. Un autre, contemporain d'al-Muʿizz b. Bādīs, portait le ṭāq (?)[149] dans son pays, chez les Zawāġa, et la ʿabā'a quand il se rendait au Djebel Nefousa[150]. La kurziyya, parfois noire, paraît avoir désigné une sorte de turban rudimentaire[151].

La pièce d'étoffe servant à former le turban s'appelait mindīl[152]. Un texte mentionne l'emploi de coton et de lin pour la confection

143. On pourra consulter : L. Golvin, *Le Maġrib central*, 169-175.

144. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 25 r° ; *R.E.I.* 1936, 298 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 127 v°, 181 r° ; Ġubrīnī, 117 ; Šammāḫī, 334 ; *Ḥafṣides*, II, 279.

145. Muqaddasī, 46-47.

146. *Madārik*, II-III, f° 178 v°.

147. L'ethnique d'al-Qābisī provenait de ce qu'il avait un oncle paternel qui enroulait son turban à la mode de Gabès ; *Madārik*, ds. *Riyāḍ*, I, Intr. 42 ; *Maʿālim* III, 168 ; H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 173.

148. Šammāḫī, 334.

149. Comp. . *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 88 r°, 91 v° (ṭawq, pl. : aṭwāq), 10 v° (ṭāq).

150. Šammāḫī, 337.

151. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 62 r°, 63 r°, 93 r°, 94 r°, 100 v° ; Idrīsī, glossaire 373 : bande de laine qu'on roule autour de la tête.

152. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 48 r°, 54 v°, 57 r°, 72 r°, 80 r°, 95 v° (mindīl muhallabī) ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 67 r° ; *Madārik*, II-III, f° 15 r°, 72 v°, 90 v°. Attestation fāṭimide ds. . *Ḥilaṭ*, III, 5 ; M. Canard, *La Procession du nouvel an*, *A.I.E.O.* 1952, 379, note 55, 383, note 74, 387, note 87. Sur le costume des vizirs fāṭimides, v. . *Ḥilaṭ*, II, 304. Sur l'opposition entre kisā' et mindīl, v. . Muqaddasī, 48-49.

de vêtements de fête portés par un mari : milḥafa et mindīl[153]. Asmāṭ et šurūq paraissent avoir désigné de riches vêtements[154].

Les hommes du peuple se coiffaient de bonnets (qalānis, sing. : qalansuwa) de couleur[155] et surtout de calottes de laine ou chéchias (šāšiyya, pl. : šawāšī)[156]. Un dévot en achetait pour les enfants pauvres[157]. Elles devaient déjà être de préférence rouges ; en tous cas un sahélien en porte une rouge[158].

Les Ḥammādides de Bougie avaient des turbans de šarb (lin fin) brodé d'or coûtant jusqu'à 600 dīnārs et davantage. Ils étaient enroulés si serrés qu'on pouvait les prendre pour des diadèmes (tāǧ, pl. : tīǧān). Des artisans spécialisés dans ce travail touchaient deux dīnārs et plus par turban. A cet effet, ils avaient dans leurs boutiques des formes en bois qu'ils appelaient des « têtes »[159]. Les vêtements fabriqués à la Qal'a des Banū Ḥammād étaient réputés pour leur qualité et leur finesse ; un vêtement de fête fabriqué dans cette ville valait une trentaine de dīnārs[160].

Quand Ibn Tūmart séjourna à Bougie, il interdit le port des sandales à lanières dorées (aqrāq zarrāriyya), des turbans du paganisme (ǧāhiliyya) ; il défendit aux hommes de revêtir les tuniques dites fatūḥiyyāt et de se parer à la manière des femmes[161].

Les princes zīrīdes portaient le turban. On a vu qu'à la bataille

153. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 67 r° ; le texte ajoute · son parent par alliance (ṣihr) lui envoyait kiswa, milḥafa et mindīl pour les porter aux fêtes et aux mariages. On a l'épitaphe d'un malāḥifī (fabricant de malāḥif) ; *Inscriptions arabes*, I, 369-370.

154. *Ma'ālim*, III, 123.

155. Muqaddasī, 48-49 ; *Ḥafṣides*, II, 279. Le long bonnet (qalansuwa ṭawīla) appelé souvent simplement ṭawīla, coiffure de l'aristocratie aġlabide et fāṭimide n'est pas attesté sous les Zīrīdes mais on ne peut en déduire qu'il soit tombé alors en désuétude ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 104 v° ; *Madārik*, II-III, f° 12 v°. *Ḥulal*, I, *ms.* 2 or. de la Bibl. de Tunis, f° 139 r° : l'Imām Saḥnūn portait la šāšiyya et la ṭawīla ; il possédait un sāǧ (sorte de ṭaylasān) noir azuré (kuḥlī), un sāǧ bleu, un ridā', une qalansuwa bleue à ramages (wašyī) et une qalansuwa semblable à la qalansuwa aġlabide. Pour professer, il revêtait le ridā' et la qalansuwa aġlabide, pour la prière du vendredi, le sāǧ et la qalansuwa. Il portait le sāǧ et la qalansuwa bleus aux enterrements. *Madārik*, II-III, f° 174 v° : qalansuwa en fourrure (farw).

156. La chéchia est attestée au Caire sous al-Mu'izz et al-Ḥākim ; *Ḥiṭaṭ*, II, 217 (šāšiyya muraṣṣa'a fī ǧilāf), 333 (šāšiyya muraṣṣa'a) ; il doit s'agir d'une coiffure d'apparat ornée de pierreries. Sur des turbans enroulés sur des chéchias sous al-Ḥākim, v. : *Ḥiṭaṭ*, III, 5.

157. *Ma'ālim*, III, 160.

158. Šammāḫī, 390-391.

159. *Istibṣār*, trad., 34.

160. *Ibidem*, 105.

161. Bayḍaq, 52/trad., 79 et glossaire, 241-242 ; E. Lévi-Provençal, *Six fragments inédits*, 40.

du Chélif, celui de Bādīs était rouge[162]. Lors de l'agression contre Yaḥyā, un coup de couteau trancha plusieurs tours de son turban[163].

La ǧubba[164], longue robe à manches bien connue, le plus souvent de laine, était le costume habituel des citadins de toutes les classes tandis que les campagnards portaient de préférence le kisā', pièce d'étoffe dont ils rejetaient un bout sur l'épaule gauche ; mais ces deux vêtements ne semblent pas s'être exclus. Al-Muqaddasī parle du ridā' fendu en deux et rejeté sur le dos comme une 'abā'a, et oppose les aksiya (pl. de kisā') des habitants des districts aux manādīl (sing. : mindīl) du bas peuple (sūqa)[165].

Chemises (qamīṣ) et pantalons (sirwāl ou sarāwīl, mi'zar) sont souvent mentionnés. La tunique (ǧilāla) se portait volontiers en même temps que le qamīṣ[166] et la durrā'a[167] ; ces vêtements, attestés à la période pré-zīrīde n'étaient sans doute pas tombés en désuétude. On voit al-Kānišī (m. 347 H/958-959) s'envelopper la tête dans son tāzīr[168] et ailleurs, se couvrir de sa 'abā'a[169]. Abū l-Ṣalt a décrit un garçon vêtu d'un qabā' rouge et un jeune turc (ǧuzzī) portant une qirmiziyya[170].

Un homme, sans doute un citadin, pouvait, semble-t-il, porter les vêtements suivants : ǧubba, qamīṣ, miqna'a (sorte de voile de

162. *Bayān*, I, 264 (vers d'AL-RAQĪQ).

163. IBN ḤALLIKĀN, II, 240 (citation d'IBN ŠADDĀD).

164. *Madārik*, II-III, f° 174 v° : Abū 'Alī al-Ḥasan b. Naṣr (m. 341 H/952-953), se vêtait d'une ǧubba de laine ; quand le devant était sale, il la mettait devant derrière et se couvrait la poitrine de la muraqqa'a (?) en belle étoffe (ḫirqa laṭīfa) de sa femme ; il portait un farw et une qalansuwa en farw. Dans une fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, IX, 405-406, des aksiya de laine, des ǧubbāt et des mayāzir (sing. : mi'zar) sont donnés aux pauvres.

165. MUQADDASĪ, 48-49 ; CH. PELLAT a rendu aksiya par : « vêtements taillés » et manādīl par : « pièces d'étoffe légère ». *Madārik*, II-III, f° 6 r°-v° : quand le cadi 'Īsā b. Miskīn (m. 303 H/915-916), lavait sa ǧubba, il s'entourait les reins de son kisā'. *Riyāḍ*, *Ms.* Paris, 74 v° : un autre cadi (m. 316 H/928-929) portait un kisā', une farwa et une ǧubba. *Ibidem*, f° 100 v° : Abū Sa'īd Ḫalfūn (m. 354 H/965), est enseveli revêtu des vêtements suivants : kisā', ǧubba de laine, kurziyya, izār, et deux ṯawb.

166. *Madārik*, II-III, f° 15 r°, 72 v°. Ǧabala (m. 299 H/911-912) portait un qamīṣ, une ǧilāla, des sarāwīl et sur les épaules un mindīl ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 62 v° ; à propos du même personnage, il est question d'un qamīṣ et d'un ridā' ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 62 v° ; *Madārik*, II-III, f° 17 r°.

167. *Madārik*, II-III, f° 90 v° ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 82 v°.

168. Forme berbérisée de izār, mi'zar ? — *Madārik*, II-III, f° 176 v° ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 36 v°, 43 r°. A rapprocher du ṭāšīr dont il est question à propos de Ǧabala précité ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 62 v° ; *Madārik*, II-III, f° 14 v° ; ĠUBRĪNĪ, 88 : Ṭāšūr.

169. *Madārik*, II-III, f° 176 v°.

170. *Ḥarīda*, ms. Paris 3330, f° 88 r°, 100 v°.

tête) et kisā'[171]. Le juriste Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) portait un qamīṣ et un ridā'[172], et le poète Bakr b. 'Alī al-Ṣābūnī, un ridā'[173]. Dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) on rencontre l'énumération des vêtements suivants : ǧubba, qamīṣ, ḫimla, miqna'a[174].

Le badan[175] (pl. : abdān) devait continuer à désigner une sorte de ceinture. En hiver, on se couvrait d'une pelisse (farw) en chat ou en martre zibeline (sammūr) et sans doute le plus souvent en peau de mouton, selon la fortune de chacun[176]. On nous dit que lorsqu'al-Ṣarā'irī (m. 418 H/1027-1028) allait acheter de la viande au Sūq Ibn Hišām, il revêtait une pelisse rouge comme les gens du peuple ; par contre, il portait chez lui de somptueux vêtements, un turban et une ceinture fabriquée à Dabīq (en Égypte)[177]. Maḥšūw ou maḥšuwwa devait désigner un vêtement rembourré[178]. Tout comme jadis Saḥnūn, les Ifrīqiyens zīrīdes portaient volontiers des burnous noirs[179].

La chaussure la plus fréquemment citée est le qurq (pl. : aqrāq), sandale à semelle (de liège ?) maintenue par des lanières[180]. Bien que non attestée, la sandale (na'l, pl. : ni'āl, an'āl) était probablement toujours en usage[181] ainsi que la bottine (ḫuff, pl. : ḫifāf)[182].

171. Énumérés dans une fatwā d'Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038) Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 81 r°-v°.

172. *Ma'ālim*, III, 194.

173. *Bisāṭ*, 24.

174. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 86 r°-v°.

175. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 64 r°, 101 r°.

176. *Ibidem*, f° 72 r°, 95 v° ; *Madārik*, II-III, f° 174 v° ; *Ma'ālim*, II, 221 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 82 r° ; *Ḥafṣides*, II, 277-278. Des peaux de martres figurent dans les cadeaux de Bādīs à al-Ḥākim en 405 H/1014-1015. *Ma'ālim*, III, 17 : un dévot (m. 330 H/941-942) porte un farw, laine en dehors, et un chapeau en feuilles de palmier (dawḫala min ḫūṣ).

177. Ṣafadī, II, 61-63, n° 354.

178. Fatwā d'(Abū Ḥafṣ 'Umar) b. al-'Aṭṭār, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 82 r° ; Šammāḫī, 347.

179. Muqaddasī, 48-49 ; *Ḥulal*, I, *ms.* 2 or. de la Bibl. de Tunis, f° 139 r°.

180. E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'Histoire almoḥade*, 52, glossaire, 245 ; *Ḥafṣides*, II, 280 ; Ġubrīnī, 117.

181. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 73 r° : al-an'āl wa-l-aqrāq ; *Madārik*, II-III, f° 152 v°. al-Mammasī (m. 333 H/944-945) allait chez lui en na'l al-bayt (sandales d'intérieur) et en avait une autre paire pour se rendre à la prière.

182. *Madārik*, II-III, f° 152 v° : al-Mammasī précité, portait de magnifiques habits neufs et des ḫuffs noirs. Par scrupule, al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) ne portait de farw, de ni'āl et de ḫifāf que confectionnés avec des peaux d'animaux sauvages (ǧulūd al-waḥš) et n'utilisait que du parchemin vieux (riqq qadīm) ou confectionné avec de la peau d'animal sauvage ; *Ma'ālim*, III, 226.

Le port des socques de bois (qabqāb, pl. : qabāqib) est mentionné[183]. Pour le voyage on devait continuer de porter des bandes molletières (lafā'if)[184].

Rappelons que les auteurs du complot contre Yaḥyā étaient vêtus à l'espagnole et qu'en représailles, un certain nombre de personnes qui s'habillaient ainsi furent massacrées à Mahdia.

Les bédouins ignoraient sans doute les vêtements taillés et devaient se contenter d'une espèce de manteau en étoffe grossière dit tillīs, marchant la plupart du temps pieds nus, leurs sandales (na'l) à la main[185]. Le costume des Hilāliens sur lequel on ne sait rien, devait ressembler à celui des bédouins actuels[186]. D'après al-Bakrī[187], les anachorètes du Ǧabal Adār, à l'extrémité du Cap Bon, s'habillaient de papyrus (bardī).

Al-Šammāḫī mentionne le kisā' ṭarrāqī[188] et décrit ainsi la tenue d'un Sahélien plus ou moins abāḍite[189] : il portait un kisā' ḥašamī, avait des « qurq qal'ī »[190] aux pieds, une chéchia rouge sur la tête et un javelot (mirzāq) à la main.

Le costume des femmes est très mal connu. Certains de leurs vêtements qamīṣ, muraqqa'a, ṯawb, ǧubba, kisā', portaient les mêmes noms que ceux des hommes[191]. Leur voile s'appelait sans doute toujours miqna'a[192].

Une fatwā d'Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038)[193] dont le texte est malheureusement altéré dit qu'un père doit fournir à son enfant les vêtements suivants : un maḥšūw et un farw tous

183. Burzulī, *ms.* Alger, f° 129 r° (référence à Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038).

184. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 75 v° ; *Madārik,* II-III, f° 92 r°.

185. *Madārik,* II-III, f° 168 r° (ds. Biogr. d'al-Ibyānī, m. 352 ou 361 H/963-972).

186. Comp. : Ibn Maqdīš, II, 150 (au temps de Sīdī b. 'Arūs) : un bédouin tenant une lance (rumḥ) et un miḥlab, et enveloppé de l'iḥrām, chaussé de sabbāṭ et enturbanné comme les bédouins (ahl al-bādiya) ; *Ḥafṣides,* II, 278.

187. Bakrī, 84/trad., 170 et note 5. Ce papyrus provenait sans doute de la région de Syracuse.

188. Šammāḫī, 386 ; le texte donne ṭāqī qu'il faut corriger en ṭarrāqī (de Ṭarrāq) ; v. *supra :* p. 429.

189. Šammāḫī, 390-391.

190. De la Qal'a des Banū Ḥammād ; Abū l-Rabī' (notes prises par H. H. Abdul Wahab sur un *ms.* de cet auteur) donne cette variante : ṣamāšiq qal'iyya.

191. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 21 v°, 62 v° : qamīṣ de femme ; *Madārik,* II-III, f° 153 v° : achat d'un ṯawb pour sa femme par al-Mammasī (m. 333 H/944-945) ; sur muraqqa'a, v. . *Madārik,* II-III, f° 174 v° ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 74 v° : la négresse d'un cadi mort en 316 H/928-929, portait une ǧubba et un kisā'.

192. Ds. biogr. de Ǧabala (m. 299 H/911-912), *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 62 v° ; *Madārik,* II-III, f° 14 v°.

193. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 82 r°.

les deux ans, un... (mot indéchiffrable) ou un ṭuwayq (diminutif de ṭāq ?) de soie écrue (ḫazz), deux qamīṣ, deux paires de qurqs (zawǧāni aqrāq), une paire de mūqs (bottines en gros cuir) et deux ǧawrabs (chaussettes) par an. La literie doit comporter une milḥafa pour un demi (dīnār ?), un kisā' d'un demi (dīnār ?), une šuwayḏaka (petite couverture, diminutif de šāḏika) pour un quart (de dīnār ?)[194], une muraqqa'a pour un seizième (de dīnār ?)[195]. La nourrice (murḍi') a droit par an à la literie et à la vêture : un mahd (lit), une šuwayḏaka valant avec la miḫadda (oreiller) un quart (de dīnār ?), quatre lafā'if (bandes ?) de laine et deux de lin, un ḥarām (haik)[196], un šān[197], un maḫšūw, un farw, un qamīṣ et des chaussettes (ǧuwayrabāt, diminutif pluriel de ǧawrab).

Les draps de lit (luḥuf, sing. : liḥāf) pouvaient être ornés à chaque bout de bordures (a'lām) de soie larges d'environ deux tiers d'empan[198]. Dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012)[199], la literie (al-firāš li-l-nawm) comprend le liḥāf maḫšūw, le kisā', la milḥafa et ce que l'on met sur le firāš : naṭ' (tapis de cuir) et sabaniyya (housse)[200].

Rappelons que la livrée officielle des Zīrīdes, vassaux des Fāṭimides, devait être blanche puisqu'on a vu qu'ils adoptèrent le noir, couleur des 'Abbāsides, après avoir rompu avec le Caire[201]. Les vêtements de deuil étaient noirs[202].

Les dignitaires ṣanhāǧiens portaient de longues moustaches[203]. Raser la barbe à un prisonnier, c'était lui infliger la pire des humiliations et sa mise à mort ne faisait alors plus de doute[204].



194. « Bi-rub' ṣarf ».

195. Nous lisons : « rub' al-rub' ».

196. V. : Beaussier, 197.

197. Beaussier, 551.

198. Fatwā d'Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im (m. 421 H/1030), *Mi'yār*, XI, 227.

199. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 86 r°-v°.

200. V. : Beaussier, 459.

201. Ibn Ṣaddād, cité par Ibn Ḫallikān, II, 240, parle de la découverte faite en creusant dans le Qaṣr al-Mahdī d'un coffre rempli de vêtements anciens ornés de bandes dorées. Al-Mu'izz b. Bādīs offrit à al-Qā'id b. Ḥammād des ṭiyāb muṭaqqalāt (?) ; *Mu'nis*, 81. Les Zīrīdes ne paraissent pas avoir eu de manufactures officielles du ṭirāz.

202. Le fait est attesté par ce vers qui figure dans le thrène d'Abū 'Alī b. Ḫaldūn (m. 407 H/1016), composé par Ibn Yaḫyā, *Madārik*, II-III, f° 288 r° : la-labistu libs al-ṭākilāt wa-ǧi'tu fī sūd al-silāb ka-annī min Ḥām.

203. Ṣafadī, II, 61-63, n° 354 : le poète al-Ṣarā'irī (m. 418 H/1027-1028) avait pour compagnon le cadi Ḥusayn b. Muhannā al-Fāsī dont il adopta la mise, ne taillant pas ses moustaches à l'imitation des dignitaires ṣanhāǧiens (aḫaḍa bi-zayyi-hi fī tark šāribi-hi lā yuḫaffifu-hu tašabbuhān bi-riǧāl al-dawla min Ṣanhāǧa) ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 109 r°-v°.

204. V. *supra :* p. 115.

Comme par le passé, hommes et femmes continuaient sans doute à se teindre au henné[205].

On relèvera que la femme du pieux Ibn al-Labbād (m. 333 H/944-945) portait à un mariage des mu'aṣfarāt[206]. Les socques (qabqāb) pouvaient être ornés d'argent[207]. Les femmes portaient parfois des sandales (ni'āl) d'argent[208].

Sur le chaton des bagues on gravait des formules coraniques[209]. Les jeunes enfants portaient volontiers des bijoux d'or et d'argent[210] et les femmes des colliers de pierres précieuses ou de perles[211]. Un poète a décrit un éventail pliant[212]. Les cuirs étaient parfois brodés d'or[213].

V. — Logement

Les campagnards sédentaires devaient habiter des demeures rudimentaires du type gourbi. Il convient d'y ajouter des cabanes de roseaux, des huttes en branches de palmiers et, dans le sud-est, des ghorfas et des demeures troglodytes[214].

La tente des nomades ressemblait certainement à celle d'aujourd'hui. Il va de soi qu'avec l'invasion hilālienne les plaines se couvrirent de tentes tandis que bien des gourbis furent abandonnés par leurs propriétaires, du moins au début, avant



205. *Ma'ālim*, III, 75 : Abū Ibrāhīm Aḥmad b. Abī l-Walīd (m. 345 H/956-957) s'habillait de noir et se teignait au henné. *Madārik*, II-III, f° 28 r° : deux dévots morts vers 292-293 H/904-906 se teignaient au henné. Cette pratique est admise par la *Risāla*, 304-305.

206. *Madārik*, II-III, f° 149 r°. Vêtements à ramages (de 'uṣfūr=passereau) ? ou teints à la garance (de 'uṣfur=carthame) ? ou sorte de bijoux ?

207. D'après Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 129 r°, les juristes kairouanais n'étaient pas unanimes sur le port d'« al-qabāqib min al-fiḍḍa ».

208. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 106 r°, *Muḫtaṣar*, f° 79 r° : Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār en autorisait le port parce qu'elles étaient chaussées par des femmes tandis qu'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) l'interdisait.

209. Al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), référence à retrouver ds. *Mi'yār ?*, est interrogé au sujet d'une bague portant cette formule ḥasbī Allah wa-'alay-hi tawakkaltu (Allah est mon suffisant et sur Lui je m'appuie) ; v. par exemple : *Coran*, S. IX, v. 130/trad., III, 1110.

210. Fatwās d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), al-Laḫmī (m. 478 H/1085) et al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, I, 301-302, VI, 212-215 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 234 r°.

211. Ds. fatwā d'al-Laḫmī, *Mi'yār*, IX, 59 ; « 'iqd ǧawhar » appartenant à une femme.

212. Ibn Ḫalūf al-Ḥarūrī (m. 430 H/1038-1039) ; *Munlaḥab*, 69.

213. V. *infra :* p. 637.

214. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 104 r° ; *Ḥafṣides*, II, 282-283.

l'établissement d'un certain *modus vivendi* entre sédentaires et nomades.

Les demeures citadines avaient souvent un étage[215]. En cas de location d'une maison et surtout de l'étage, la question de savoir si l'eau de pluie tombant sur la terrasse et recueillie dans la citerne appartenait au locataire ou au propriétaire a retenu l'attention des docteurs[216].

Même pour la maison citadine le matériau le plus fréquent était le ṭūb, brique crue en argile mêlée de paille[217]. La cuisine (maṭbaḫ) était volontiers construite au-dessus d'un vestibule (saqīf)[218].

Un parapet (sitāra ou sutra) protégeait le maṭla' (étage supérieur) et la terrasse du vent, du soleil et de l'indiscrétion des voisins[219]. Le propriétaire d'un rez-de-chaussée (ṣāḥib al-maṭbaq) s'oppose à l'établissement, sur le mur supérieur, d'un saillant (sahm) destiné à supporter une sutra contre les voisins[220].

Quand une famille habitait une maison à étage, il semble que les parents occupaient le rez-de-chaussée, et le fils, le logement supérieur[221].

215. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., III, 34e cahier, f° 6 r° : 'alwī (1er étage), suflī (rez-de-chaussée), ifrīz (saillie d'un mur). Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VII, 26 : vente d'une colonne provenant d'une mosquée, sur laquelle on construit un arc (ḥaniyya) ou deux et un étage ('alwī).

216. *Ma'ālim*, III, 145 (Muḥriz b. Ḫalaf à Kairouan) : avant la pluie, on balayait la terrasse et ouvrait le chéneau (mi'zāb) par lequel l'eau coulait dans la citerne. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) : le locataire de l'étage peut disposer à sa guise de l'eau tombant sur sa terrasse et l'empêcher de couler dans la citerne du rez-de-chaussée ; Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 145 r°. Fatwā d'Ibn Šiblūn (m. 390-391 H/999-1000), Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 145 r° . l'eau revient au propriétaire du rez-de-chaussée. Al-Māzarī, *Mi'yār*, V, 76/E. Amar, II, 47-48, VIII, 184, 268, Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 106 r°, estime qu'il faut suivre l'usage ; d'après son maître le faqīh Abū Muḥammad 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), l'eau revenait au propriétaire tandis que les jurisconsultes de Médine (le texte porte Mahdia) tel qu'al-Salamī (?) (sans doute Abū 'Abd al-Raḥmān Muḥammad al-Salamī, auteur du *Ta'rīḫ al-Ṣūfiyya*) attribuait l'eau au locataire. Al-Māzarī déclare qu'après avoir estimé que l'eau faisant partie des utilités de la maison louée appartient au locataire, il s'est rendu compte, sept ans plus tard, que son argumentation était fragile : le fait de ranger l'eau parmi les utilités dont le locataire a le droit de jouir ayant besoin d'être prouvé ; aussi s'est-il rangé à l'opinion conforme à la coutume.

217. *Madārik*, II-III, f° 176 v° (Biogr. d'al-Kānišī, m. 347 H/958-959) ; *Riyāḍ*, H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 173-174 ; *Ḥafṣides*, II, 284. Sur l'architecture, v. *infra :* p. 811.

218. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* A.W., 32e cah., f° 8 v°, *Muḥtaṣār*, f° 160 r°.

219. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VIII, 277, 282 ; v. . Beaussier, 460.

220. Fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 284.

221. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 229, Burzulī, *ms.* A.W., II,

L'ouverture pour la première fois d'une porte dans une impasse n'était permise qu'avec le consentement de tous ceux qui avaient une porte ouvrant sur cette impasse[222]. Les habitants des souks et des rues étaient tenus d'enlever la boue qui s'y accumulait. L'eau impure tirée des puits ne devait pas être déversée dans la rue où il fallait empêcher l'écoulement des impuretés[223]. Les portes des maisons tunisoises étaient encadrées de marbre[224]. A Tripoli, la chambre haute à laquelle on accédait par un escalier, s'appelait ġurfa[225]. Le seuil des maisons de Constantine était formé d'une seule pierre et les piliers des portes d'une, deux ou quatre. Construites en terre et dallées, elles possédaient toutes de deux à quatre silos (maṭmūra) creusés dans le roc et très propices à la conservation du froment[226]. Un des éléments essentiels du mobilier était le coffre où l'on serrait argent et bijoux[227] et sans doute bien d'autres choses.

f° 105 r° : un fils occupe avec sa femme et sa concubine-mère l'étage ('ulw) et son père le rez-de-chaussée (sufl).

222. Fatwā de 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ, m. 486 H/1093), *Mi'yār*, IX, 43/E. Amar, II, 234 ; sur tous ces problèmes, v. : R. Brunschvig, *Urbanisme médiéval et droit musulman*, *R.E.I.* 1947, 127-155.

223. Fatwā d'al-Laḫmī, *Mi'yār*, IX, 47/E. Amar, II, 235-236.

224. Bakrī, 40/trad., 87 ; ce géographe cite le dicton : « Maisons de Tunis . portes de marbre, intérieur de suie ».

225. *Manāqib*, 115, 293.

226. Idrīsī, 96/trad., 112.

227. Fatwā d'al-Laḫmī, *Mi'yār*, IX, 59 ; fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 75.

CHAPITRE X

LA VIE ÉCONOMIQUE

I. — Statut foncier

Les fatwās zīrīdes[1] reflètent fidèlement les graves atteintes causées par la tourmente hilālienne aux droits de propriété. A Kairouan notamment, la population qui s'était enfuie y revint en partie et chacun de s'installer au petit bonheur la chance sans se soucier le moins du monde des droits d'autrui. On imagine que les demeures les plus riches ne furent pas les dernières à être réoccupées. Bien des contestations surgirent, souvent difficiles à résoudre. Si dans certains cas il était possible de procéder à des restitutions et à des échanges légitimes, beaucoup de propriétaires avaient perdu leurs titres de propriété et il ne leur était pas toujours aisé de recueillir les témoignages nécessaires à l'établissement de leurs droits.

Les usurpations des Arabes et des autres avaient créé la même confusion dans les campagnes, et bien rares étaient les détenteurs légaux de champs ou d'oliviers. Les premiers propriétaires avaient de la peine à récupérer fut-ce une infime partie de leurs biens. Bien des terres demeurées sans maîtres étaient tombées entre les mains d'occupants plus ou moins de bonne foi. Selon al-Suyūrī, ces derniers étaient tenus de dédommager les propriétaires en leur payant une location raisonnable. Une fatwa d'al-Laḫmī nous montre une femme qui, 36 ans après l'exode, revint réclamer son immeuble (rab') à son mari auquel elle l'avait remis contre un prêt de 100 dīnārs. Elle retrouve la reconnaissance de dette (waṯīqa) mais l'usurpateur affirme que l'immeuble lui appartient et de

1. Al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 217 r°, *Muḫtaṣar*, f° 105 v°. Al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, X, 308, Burzulī, *ms.* A.W, III, 36e cah., f° 2 v°. Al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 369, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 140 v°-141 r°.

produire des témoignages. Certaines affaires du même genre se posaient encore à l'époque d'al-Māzarī.

Concessions foncières

En quoi consistait l'iqṭā' zīrīde ? S'agissait-il d'une concession fiscale ou foncière comme sous les Ḥafṣides[2] ? Faute de textes explicites, on ne saurait trancher la question. Rappelons que sous Bādīs, à propos de la nomination par siğill d'un gouverneur de Tobna, Ibn al-Aṯīr parle d'iqṭā' mais l'expression peut être anachronique, et que ce prince avait accordé à un favori des métairies (ḍiyā') et des immeubles (ribā') dans toutes les provinces (kuwar) d'Ifrīqiya[3]. On verra[4] que le Zīrīde n'accordait pas d'iqṭā' dans le Qasṭīliya, probablement moins pour des raisons juridiques que parce que l'autorité centrale était précaire en Ifrīqiya méridionale foncièrement ḫāriğito-zanātienne. Vers 460-470 H/1067-1078, le Ḥammādide accorda à titre d'iqṭā', les campagnes (ḍawāḥī) du Zāb et de Rīğa (?)[5].

L'iqṭā' semble avoir principalement porté sur des terres mortes (arḍ mawāt) puisqu'al-Qābisī (m. 403 H/1012) précise que celle d'un cimetière ne peut revenir, à quiconque la vivifie, par une concession (qaṭī'a) sultanienne[6]. Et Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) déclare que le sultan peut constituer en iqṭā' une terre morte même si elle est située à proximité d'un centre habité ('umrān)[7].

Sous al-Mu'izz b. Bādīs, une terre domaniale du Sahel de Mahdia paraît avoir fait l'objet d'un véritable bail à complant (muġārasa). Un acte (kitāb) fixait la quote-part de la redevance fixe (šay ma'lūm min al-ḫarāğ) qu'aurait à verser au bout de plusieurs années chacun des colons partiaires qui semblent avoir été des Harūġa (?)[8]. Il s'agissait d'oliviers et le ḫarāğ était évalué en qafīzs d'huile à verser probablement en espèces plutôt qu'en nature[9].

2. *Ḥafṣides*, II, 184.
3. V. *supra:* p. 92, 110.
4. V. *infra:* p. 609-610.
5. V. *supra:* p. 275.
6. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, VII, 22-23.
7. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, Burzulī, *ms.* A.W., III, 34e cahier.
8. S'agit-il de Hawwāra ?
9. Le šayḫ abāḍite Ṭāhir b. Yūsuf, à propos duquel ce contrat est signalé par Šammāḫī, 342-343, était redevable de 70 qāfīzs d'huile d'après la lecture qu'on lui en fait. Le šayḫ le lit ensuite lui-même et s'aperçoit qu'il doit, en réalité, 700 qafīzs d'huile. Ne possédant pas de quoi s'acquitter d'une pareille somme (māl), il décide de quitter l'Ifrīqiya qui n'est plus qu'un « bassin de sang » (ḥawḍ al-dam) — sans doute après l'arrivée des Hilāliens — et où rien n'est plus licite. Il se rend dans le Néfousa.

Probablement avant 395 H/1004-1005, dans la région de Monastir, le sultan s'était emparé de jardins et de demeures puis les avait rendus à leurs propriétaires à charge pour eux de cultiver les vignes pour son compte. Au moment des vendanges, on procédait à l'évaluation de la récolte que le sultan accaparait pour en faire du vin ; les exploitants recevaient la moitié de la valeur du raisin. Pour les autres cultures les redevances étaient modiques. Par la suite, un sultan rendit aux propriétaires la complète jouissance de leurs biens et leur accorda le droit de disposer librement de leur raisin et autres produits[10].

Une fatwā d'al-Qābisī atteste l'existence d'un métayage de type munāṣafa pour un domaine probablement situé dans la région de Mahdia. Un habitant de Qāsās (?) voulut s'installer à Monastir, mais les dévots l'en empêchèrent par aversion pour cette terre dont les produits étaient partagés par moitié entre le sultan et les habitants qui la cultivaient. Al-Qābisī estime que le métayer doit prélever sur la part de céréales (zar') lui revenant, le montant de la location de la terre et le distribuer aux pauvres, d'où la nécessité de procéder à une évaluation approximative de la dite location par comparaison avec une terre analogue libre de servitudes[11]. Cet autre exemple de munāṣafa remonte peut-être à l'époque zīrīde : les Ḫāriǧites de Taqyūs, dans le Djérid, versaient au sultan la moitié des produits de l'oasis — palmeraie (ġāba) et jardins (ǧannāt) — et devaient acquitter encore sur leur propre moitié, la taxe (ẓulm), probablement la dîme (ou 'ušr). La récolte était évaluée sur pied par un estimateur (ḫarrāṣ) sultanien[12].

Al-Šammāḫī, source abāḍite, précise que les bénéficiaires d'une terre indivise (ahl al-mušā') peuvent s'entendre pour la complanter ; tant qu'elle ne redevient pas inculte, elle relève du statut des propriétés individuelles (aḥkām al-milk)[13].

Les terres usurpées par le sultan demeuraient sacrilèges. Selon les docteurs kairouanais on ne pouvait faire valablement la prière à Ṣabra-al-Manṣūriyya et tous les produits qui en provenaient, viandes ou vêtements, étaient illicites[14].

10. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 438-439.

11. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 428-429. Le texte porte Ṭasās dans lequel on est tenté de voir une déformation de Qāsās, nom d'un faubourg de Zawīla ; Bakrī, 31. Vient ensuite une autre fatwā d'al-Qābisī sur le cas d'une négresse (waṣīfa) qui se sauve à Ṭasās où elle affirme être libre.

12. Šammāḫī, 459. Il s'agit probablement du fait attesté par Darǧīnī ; *Ḥafṣides*, II, 199 et note 3.

13. Šammāḫī, 488.

14. *Mi'yār*, VI, 106. Les propriétaires de la cité princière avaient été spoliés par

En principe les hammams publics, les boutiques des souks, les fondouks et les fours appartenaient à l'état qui les affermait. Il semble que les particuliers pouvaient en disposer à leur guise pourvu que fût payé le montant de la location. Un 'āmil achète un terrain où il fait édifier des boutiques et des hammams qui sont loués[15]. On va voir qu'il ne s'agit pas d'une opération privée. Certains de ces immeubles tombés en ruines, sont reconstruits par les locataires qui en deviennent les quasi-propriétaires ; ces biens demeurent soumis à un loyer, mais font l'objet de transactions libres. Le 'āmil est destitué et les loyers sont perçus par son successeur. Parfois le 'āmil ou un émir sous les ordres duquel il se trouve habouse les dits immeubles.

Al-Burzulī signale que de son temps (sous les Ḥafṣides), les fours (afrān, kūš) et les boutiques du faubourg (rabaḍ) (de Tunis) étaient considérés abusivement comme des métayages (rab' al-munāṣafa) dont la moitié appartenait aux occupants et l'autre au bayt al-māl ; primitivement ces immeubles n'étaient assujettis qu'à une taxe-loyer (ḫarāǧ, kirā')[16].

Habous

Palmiers, oliviers, champs, boutiques, immeubles, etc. étaient souvent habousés au profit des mosquées, des ribāṭs, des citernes publiques et autres fondations d'intérêt général[17]. Un esclave

le Fāṭimide al-Manṣūr. Ibn Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983) et Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 142 r°-v°, admettaient la validité de la prière faite sur le territoire de Ṣabra ; Ibn al-Tabbān ne tolérait la chose que si l'on craignait que ne passât le moment prescrit pour la prière ; H. R. Idris, *Quelques juristes, R.A.* 1956, 355, 358-359.

15. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 103-104. Le gérant du hammam est appelé mutaqabbil (= qui versait la qabāla) dans les « *Aḥkām al-Sūq* » de Yaḥyā b. 'Umar ; Ibn Nāǧī, *Commentaire de la Risāla*, II, 376.

16. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 158 r°-v° fatwā d'al-Māzarī sur un furn possédé (ou loué ?) par deux associés. Autre fatwā du même, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 181 r°, sur deux associés ayant un fondouk.

17. Fatwās d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), al-Tūnisī (m. 443 H/1051) et al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, I, 307 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 234 v°, 236 v°-237 r° ; il y est surtout question du versement de la zakāt dans ce cas-là. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VII, 159 : construction de citernes pour le public (mawāǧil li-l-sabīl) et pour leur entretien, constitution habous de champs irrigués au milieu d'une terre inculte (masāqī arḍ bayḍā'). Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *Muḥtaṣar*, f° 104 r° : location d'un immeuble (rab') appartenant à une mosquée. Fatwā du même *Mi'yār*, VI, 26. Fatwā d'al-Laḫmī, *Mi'yār*, 232 : on ne saurait habouser pour l'entretien d'une mosquée, une fosse (qā'a mirḥāḍ) destinée à recueillir des excréments humains. Cette pratique est à localiser dans le sud tunisien. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, VIII, 272,

ou un cheval pouvait être constitué habous pour la Guerre Sainte (ǧihād)[18].

On a maints exemples de habous[19] ; en voici quelques-uns : dans une dimna (léproserie) habitée par des gens sains, se trouvait un endroit appelé « al-Aḥbās » (les habous) qui, primitivement, était une fondation en faveur des lépreux. Selon al-Qābisī, ce terrain doit demeurer habous, mais les constructions appartiennent à ceux qui les ont édifiées, lépreux ou non, et sont transmissibles par héritage[20]. L'aliénation d'un bien au profit de certains héritiers, ou habous privé, était en usage[21]. Le constituant pouvait désigner, de son vivant, un administrateur appelé semble-t-il nāẓir, qui gérait le bien habousé[22]. A propos d'un habous au profit des pauvres ou des mosquées dont le reste indivis est ensuite mis en vente, pouvait-on exercer le retrait d'indivision (šuf'a) en faveur des indigents et des mosquées ? Ibn Abī Zayd élude la réponse tandis qu'Abū 'Imrān al-Fāsī expose les divergences des juristes sur ce point controversé[23]. Des biens de main-morte (awqāf) assuraient l'entretien des remparts, notamment à Sfax[24].

L'existence d'un administrateur des habous (mutawallī aḥbās) de Sousse est attestée avant les Zīrīdes[25]. On ne voit pas pourquoi

Burzulī, *ms.* A.W., III, 32e cahier, f° 1 v° : existence de maisons et d'une ġurfa appartenant aux habous au profit d'une mosquée dans un darb sans issue (ġayr nāfiḏ) ; peut-on y ouvrir une porte.

18. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, *Mi'yār*, VII, 229/E. Amar, II, 353 : constitution par un individu et à son profit, d'un cheval pour faire le ǧihād, ou d'un esclave, dans le même but. Fatwā de 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, VII, 37.

19. Voici quelques questions théoriques fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) et d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), *Mi'yār*, VII, 279-284. Bien qu'en un cas particulier, 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), se soit montré libéral, déclarant qu'il fallait faire ce qui était le plus profitable à la mosquée, les docteurs kairouanais, contrairement aux Andalous, n'admettaient pas qu'on pût mêler diverses fondations au profit d'une mosquée ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 138 r°, 152 r° ; *Mi'yār*, VII, 159.

20. *Mi'yār*, VII, 25.

21. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VII, 19-20 : long extrait d'un acte par lequel un homme habouse une maison au profit de sa fille Fāṭima et de sa descendance, garçons et filles recevant la même part.

22. Fatwā anonyme avec indication qu'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) approuvait la chose, *Mi'yār*, VII, 229.

23. Fatwā d'Ibn Abī Zayd et d'Abū 'Imrān al-Fāsī, *Mi'yār*, VIII, 76-77/E. Amar, II, 239-240.

24. Ibn Maḍīš, II, 73.

25. Il s'agit du faqīh 'Abd Allah b. Ḥammūd (m. 357 H/967-968) ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 94 v° ; *Madārik*, II-III, f° 179 v°. En Égypte, en 363 H/973-974, l'argent des habous (māl al-aḥbās) est transféré du coffre (muwadda') des cadis au bayt al-māl et les « aṣḥāb al-aḥbās » sont soumis à règlements (šarā'iṭ) ; *Itti'āẓ*, 201 et note 1 (références sur le muwadda' = tābūt al-quḍāt).

cette fonction qui se rencontrait probablement aussi dans les autres villes, serait tombée en désuétude.

Dans ce domaine aussi l'anarchie hilālienne dut favoriser bien des accaparements ; c'est ainsi qu'une fatwā d'al-Suyūrī parle d'une terre au milieu de jardins et censée appartenir aux pauvres ; l'un d'eux s'en empare, se contentant de verser aux autres une location (kirā')[26].

Rappelons que jusque vers la fin de la période zīrīde, il existait encore à Tozeur des habous chrétiens affectés à l'entretien des églises[27].

II. — Impots et taxes

En guise d'introduction, on donnera l'analyse d'un précieux témoignage d'Ibn Ḥawqal[28] sur la fiscalité fāṭimide pratiquée quelques années avant le départ d'al-Mu'izz li-Dīn Allah pour le Caire.

Ce géographe déclare tenir de la bouche du missionnaire (dā'ī) bien connu Abū l-Ḥasan b. Abī 'Alī, chef du trésor public du Maġrib (ṣāḥib bayt māl ahl al-Maġrib) que les contributions suivantes : ḫarāğ (impôt foncier), 'ušr (dîme), ṣadaqāt (aumônes légales), marā'ī (droit de pâturage)[29], ğawālī (capitation), marāṣid (droit d'octroi ou de péage), dixièmes perçus dans les ports sur les importations en provenance du pays des Rūm et d'Espagne, droits perçus sur les exportations de Kairouan vers l'Égypte et sur l'argent monnayé (wariq) exporté, lui aussi, de Kairouan, produisirent en 336 H/947-948 un total de 700 à 800.000 dīnārs en additionnant le montant des versements en nature et les sommes versées en espèces. Ibn Ḥawqal déclare que Ziyādat Allah Abū Naṣr (lire : Muḍar ?) b. 'Abd Allah b. al-Qadīm[30], chef du ḫarāğ d'Ifrīqiya et de tout le Maġrib, lui tint, en 360 H/970-971, le même propos, à croire, dit-il, qu'ils s'étaient concertés à l'avance. En outre, les gouverneurs civils (aṣḥāb al-a'māl) faisaient un don (irtifāq) au souverain qui, à son avènement, les nommait ou les

26. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VII, 40.

27. H. R. Idris, *La vie intellectuelle en Ifrīqiya méridionale*, *Mélanges G. Marçais*, II, 105-106.

28. Ibn Ḥawqal, I, 96-97/trad., 249-250. Ailleurs, I, 77, le même auteur énumère, à propos de la fiscalité pratiquée à Ténès : ḫarāğ, ğawālī, ṣadaqāt, a'šār, marāṣid (droits d'entrée et de sortie sur les produits exportés et importés ?).

29. Ds. *Ilti'āẓ*, 140-141 et *Ḫiṭaṭ*, II, 165, sont mentionnés côte à côte ṣadaqāt et marā'ī.

30. V. *supra* : p. 45, 544.

confirmait dans leur poste, et s'attribuaient (isti'ṯār) l'excédent des recettes par rapport aux sommes dont ils étaient redevables envers le trésor en application des prescriptions (qawānīn) qui leur étaient données.

Sous les 'Ubaydides, l'impôt n'était pas affermé[31] dans tout le Maġrib jusqu'au moment où Barqa fut affermée (tuqubbilat), seule ville du Maġrib à être soumise au fermage (ḍamān).

Ces indications sont sans doute valables, au moins *grosso modo* jusqu'à l'invasion hilālienne.

Impôt foncier

Comme plus tard sous les Ḥafṣides[32], le terme de ḫarāǧ a perdu son sens originel[33] de tribut foncier et désigne l'impôt foncier en général et même la dîme ('ušr, achour). La preuve en est qu'il est dit dans une fatwā d'al-Qābisī, à propos de palmeraies, que le sultan exigea de la région (balad) une taxe (ġaram, maġram) « connue sous le nom de 'ušr et de ḫarāǧ » qui fut répartie par les contribuables sur leurs palmiers et leur eau. On remarquera que le nom de chacun d'eux, avec sans doute l'indication de sa quote-part, était consigné au « dīwān »[34].

Bien qu'à l'occasion, les juristes zīrīdes[35] étudient encore la question de savoir quel était le statut juridique de l'Ifrīqiya au lendemain de la conquête musulmane, elle n'avait sans doute plus guère qu'une importance théorique. Toutefois, on les voit déclarer que la région de Gafsa et du Qasṭīliya avait bénéficié d'un traité

31. « Yu'malu bi-l-amāna min ġayr ḍamān. »

32. *Ḥafṣides*, II, 195-196.

33. Les jurisconsultes (Ibn Muḥriz, m. 450 H/1058) (al-Suyūrī, m. 460 ou 462 H/1067-1069) distinguent parfois ce ḫarāǧ qualifié de ṣaḥīḥ (régulier, juste) du ḫarāǧ ẓulm (injuste, abusif) ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 234 v°, 279 r°, *ms.* Rabat, II, f° 138 v°, *Muḫtaṣar*, f° 84 r°.

34. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 434-435. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, VI, 107-108, IX, 424 : deux propriétaires de jardins indivis sont soumis injustement au ḫarāǧ dans le dīwān du sultan. Leurs noms, ou seulement celui de l'un d'eux, figurent au dīwān, mais le ḫarāǧ est dû pour chacun des jardins qu'ils possèdent en commun ; l'un des deux personnages est exonéré du ḫarāǧ. Est-il quitte de toute obligation vis-à-vis de son associé demeuré seul soumis à la dite contribution ou doit-il quand même y participer ? Réponse : l'exonération ne doit profiter qu'à son bénéficiaire. Autre fatwā analogue du même, à propos d'une propriété rurale (ḍay'a) appartenant à deux frères, partagée entre eux deux ou indivise ; *Mi'yār*, X, 292 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 138 v°.

35. Par exemple al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, II, 176 ; v. aussi *Mi'yār*, IX, 49-50/E. Amar, II, 310-312.

(ṣulḥ) puisqu'il y subsistait encore des églises chrétiennes. Si elle avait été conquise de vive force (ʿanwatān) estime Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) le sultan en donnerait les biens fonds (amlāk) en concession — fiscale ou immobilière — (iqṭāʿ) à qui bon lui semblerait, or, il n'en dispose nullement[36]. En s'appuyant sur une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), le cadi de Tozeur fit procéder à la vente de habous chrétiens destinés à l'entretien des églises en ruines et en affecta le montant au profit des Musulmans. On possède une belle fatwā, subtile et tolérante d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) sur l'indemnité due aux Chrétiens tributaires pour les pierres provenant des dites églises et remployées dans des édifices musulmans[37].

Le ḫarāǧ pouvait être acquitté par une autre personne que le propriétaire, mais en cas de non paiement, le fisc faisait vendre la propriété[38].

En quoi consistait la taxe foncière appelée waẓīf attestée par une fatwā d'Abū Ḥafṣ ʿUmar b. al-ʿAṭṭār (m. 430 H/1038) ? On la réclame à des propriétaires habitant un bourg et ils produisent au ḥākim un acte (waṯīqa) administrant la preuve testimoniale

36. « laysa li-l-sulṭān fī-hā ḥukm. »

37. H. R. Idris, *La vie intellectuelle en Ifrīqiya méridionale, Mélanges G. Marçais*, II, 105-106.

38. Questions posées à Abū ʿImrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) et à al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Miʿyār*, X, 292, 299, Burzulī, *ms.* A.W., III, 34e cahier, f° 9 v° : un personnage habitant Kairouan possédait une métairie (ḍayʿa) à Gafsa que gérait son parent par alliance et qui, pendant des années, subit les fléaux de la nature. Il partit pour le Pèlerinage et son parent, contraint d'acquitter le ḫarāǧ de la propriété, prit la dette à son compte et paya. Le pèlerin étant mort en route, laissant de nombreuses dettes, son parent entend recouvrer, en priorité sur les autres créances, les sommes qu'il avait dû verser. Les autres créanciers s'estiment lésés. Avis d'Abū ʿImrān al-Fāsī : s'il est prouvé qu'en acquittant le ḫarāǧ, il a sauvé la propriété, son argument est fort ; dans le cas contraire, il n'a pas plus de droit que les autres créanciers. Avis d'al-Tūnisī : Si en payant le ḫarāǧ, le parent du propriétaire a évité que l'usurpateur (ġāṣib) ne mette en vente ces biens fonds (ribāʿ) pour recouvrer le ḫarāǧ, c'est lui qui a empêché le sultan de se prévaloir du non paiement de cet impôt pour mettre la main dessus ; en conséquence, il y a davantage droit que ses concurrents, de même que celui qui a arraché un objet (matāʿ) aux mains des voleurs, y a plus de droit que quiconque et doit être remboursé du débours qu'il a consenti pour le récupérer ; sur cette question, il y a divergence (iḫtilāf) entre les docteurs. On soumit aussi à al-Tūnisī la question suivante : un propriétaire a adressé à son parent par alliance qui se trouve à Gafsa, cette recommandation (waṣiyya) écrite . « un tel te donnera le montant du ḫarāǧ que je dois ». Il s'agissait d'une délégation de créance sur un tiers (ḥawāla, iḥāla) ; le parent, délégataire (muḥāl), reçut du débiteur délégué (muḥāl ʿalay-hi) deux dīnārs avec lesquels il acquitta une partie du ḫarāǧ, payant le reste de sa poche. Le propriétaire, débiteur déléguant (muḥīl) étant mort en pèlerinage, le débiteur délégué réclame au délégataire les deux dīnārs qu'il lui avait versés...

que leurs biens sont libres de toute taxe[39]. Ce waẓīf est aussi malaisé à définir que la waẓīfa ḥafṣide et n'a peut-être comme elle, qu'un sens vague[40].

Al-Nāṣir exempta du ḥarāğ les habitants de sa nouvelle capitale Bougie.

Dîme et zakāt

La dîme ('uṣr) perçue par le gouverneur (wālī, 'āmil) correspondait à la zakāt canonique, mais les docteurs n'admirent pas, sans réticence, que la dîme perçue par les 'Ubaydides pût tenir lieu de zakāt légale. Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) estime, ainsi que la plupart de ses « compagnons », que la zakāt prélevée par les gouverneurs (wulāt) tient lieu de la dîme canonique s'ils ont reçu du roi (malik) d'Ifrīqiya l'autorisation d'en exiger le paiement ; dans le cas contraire, le fidèle devra la payer une seconde fois par précaution scrupuleuse (iḥtiyāṭ)[41].

Al-Qābisī (m. 403 H/1012), ne voit pas d'inconvénient à ce qu'on puisse acheter les marchandises proposées par des marchands venus d'ailleurs après avoir été soumises au 'ušr par le sultan de l'époque. Désireux de ne pas gêner les gens, il admet la licéité de l'achat de ces produits même si à la suite d'un arrangement avec les sultans de ce sultan, c'est-à-dire les gouverneurs provinciaux, les marchands en question ont opéré un certain versement (en espèces ou en nature ?) tenant lieu du 'ušr[42].

Sauf erreur, car le texte n'est pas limpide, les Juifs et les Chrétiens étaient, eux aussi, soumis au 'ušr qui remplaçait l'impôt de capitation (ğizya) dû par les tributaires, tout comme le 'ušr

39. « Ḥurriyyat amlāki-him » ; *Mi'yār*, VI, 126.

40. *Ḥafṣides*, II, 195. Sous 'Ubayd Allah, en 303 H/915-916, on relèvera à propos du préposé au ḥarāğ, l'expression : fa-tawallā waẓīf al-taqsīṭ 'alā ḍiyā' Ifrīqiya (et il assuma la perception de la taxe sur les propriétés rurales d'Ifrīqiya) ; *Bayān*, I, 173/trad., I, 244. En 305 H/917-918 : uḥida ahl al-ḍiyā' bi-a'māl Ifrīqiya bi-maġram summiya al-taḍyī' wa-za'amū anna-hu min baqāyā al-taqsīṭ (on imposa aux propriétaires ruraux des divers cantons d'Ifrīqiya une contribution nommée taḍyī' qu'on prétendit être l'arriéré du taqsīṭ) ; *Bayān*, I, 181/trad., I, 256 ; v. : *Espagne musulmane*, III, 39. La biographie de 'Īsā b. Miskīn (m. 295 H/907-908) contient une allusion au taqsīṭ ; *Madārik*, II-III, f° 5 r°. En Espagne umayyade, on distinguait, à propos de l'impôt sur la propriété, le nadd, perçu en numéraire, de la waẓīfa, perçue en nature ; *Espagne musulmane*, III, 37. Quant au ḥukr et au ğazā', il n'en est pas question sous les Zīrīdes ; *Ḥafṣides*, II, 193-194.

41. *Mi'yār*, I, 304/E. Amar, I, 130 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 232 r°, *Muḫlaṣar*, f° 28 r°-v° ; v. . *Manāqib*, 323-324 et note 151.

42. *Mi'yār*, I, 310.

compensait la zakāt pour les Musulmans. Il semble que la licéité de l'assimilation du 'ušr à la ǧizya ait d'abord été admise par Ibn Abī Zayd qui se fondait sur l'avis de son maître Ibn al-Labbād, mais al-Qābisī affirme que l'auteur de la *Risāla* avait abandonné cette interprétation à la fin de ses jours[43].

Maints témoignages établissent que, contrairement à la zakāt légale devant être perçue après la récolte et en nature, le 'ušr était versé en espèces avant la récolte et évalué *a priori*. Pour Ibn Muḥriz, la taxe (ǧurm) perçue par le sultan sur des céréales en vertu d'une estimation préalable de la récolte (ḫarz al-zar') tient lieu de zakāt pour le tout sans la moindre déduction du fait de cette taxe pour l'établissement de la dîme canonique ; si l'on admet la déduction de la taxe sultanienne, elle devra être effectuée sur le prix de la récolte au jour du battage (dars) et non lors de l'estimation[44].

Selon un jurisconsulte, des gens dont la récolte est évaluée sur pied[45] puis confisquée jusqu'à ce qu'ils versent un certain nombre de dirhams en espèces, devront calculer le montant de tous les dirhams versés, le déduire de celui des céréales et calculer la zakāt sur le reste. Il précise que cette déduction ne doit porter que sur la récolte ayant effectivement été taxée par estimation sur pied[46]. Al-Suyūrī se prononce dans le même sens à propos de céréales et d'oliviers taxés d'après estimation sur pied par les Arabes ou le sultan. Les propriétaires, tenus de verser une somme considérable en espèces, bénéficient d'un délai d'un ou deux mois après la moisson, la cueillette et la presse. On déduira du montant de la zakāt celui des taxes (maġārim) bien qu'elles n'aient pas été prélevées sur la matière imposable elle-même ('ayn)[47].

Al-Laḫmī est interrogé sur le cas de quelqu'un ayant vendu des olives ou des dattes et s'étant acquitté du 'ušr sur le prix de vente, mais non du 'ušr des pauvres (masākīn), les acheteurs n'étant pas dignes de confiance sur ce point[48]. Faut-il entendre

43. *Ibidem*, I, 310 ; *Manāqib*, 324.

44. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058), *Mi'yār*, I, 306 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 222 v°, en bas, fin du texte en haut du f° 225 r°.

45. « Qawm yuḥarraṣ 'alay-him zar'u-hum. »

46. Fatwā d'Abū l-Ṭayyib ('Abd al-Mun'im) al-Kindī (m. 421 H/1030), *Mi'yār*, I, 305 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 222 v°, *Muḫlaṣar*, f° 26 v°.

47. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, I, 295/E. Amar, I, 127 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 222 v°, *Muḫlaṣar*, f° 26 r° ; v. aussi : *Mi'yār*, I, 295-296 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 224 r° : fatwā d'al-Suyūrī et d'Ibn Muḥriz sur le « taḥrīṣ fī l-ṭamar ».

48. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 235 r°.

par là que l'acheteur pouvait prendre à sa charge le versement de la dîme séculière ou 'ušr, et même éventuellement, s'il était de bonne foi, la zakāt canonique destinée aux pauvres ? Ne peut-on en déduire qu'en l'absence d'un bayt al-māl légal, et pour être bien sûr que la zakāt irait aux besogneux, les mālikites distribuaient eux-mêmes ce qu'ils estimaient devoir encore au titre de la zakāt après avoir acquitté le 'ušr sultanien ?

Dans le cas d'une terre irriguée, à l'aide de machines, la dîme canonique était réduite de moitié[49]. La zakāt était due sur le produit des arbres habousés au profit des ribāṭs et des mosquées[50].

Après l'invasion hilālienne les difficultés d'application des prescriptions juridiques concernant la zakāt ne firent que s'accentuer[51]. Pour éviter le pillage des Arabes, les cultivateurs étaient parfois contraints de moissonner et de récolter prématurément et en hâte, d'où nécessité d'embaucher de la main-d'œuvre supplémentaire et d'assurer le transport rapide des denrées vers la capitale (Mahdia). Ils désireraient déduire ces frais, souvent énormes[52], de la zakāt, mais, al-Māzarī s'y oppose catégoriquement en invoquant la doctrine. Al-Suyūrī admettait la licéité de la zakāt versée aux pauvres par les usurpateurs de troupeaux et accordait aux propriétaires l'abattement sur leur zakāt des contributions en nature exigées par les Arabes.

A en croire Ibn Ḫaldūn[53] les dîmes (a'šār) fournies par quelques cantons de la région de Sfax sous Bādīs, s'élevaient à 80.000 qafīẓs de grain. Il faut sans doute entendre : la valeur de 80.000 qafīẓs puisque nous avons vu que le paiement du 'ušr se faisait en espèces et non en nature. Mais il est probable que la taxe était d'abord fixée en nature, au moins en théorie et ne fût-ce que pour rappeler la zakāt, et ensuite évaluée en espèces. Al-Bakrī[54] fournit ces

49. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, I, 298/E. Amar, I, 128-129 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 235 r°.

50. Opinion d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār et d'Abū 'Imrān al-Fāsī (tous deux m. 430 H/1038) au sujet de palmeraies habousées au profit d'une mosquée ou d'un ḥiṣn, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 176 r°-v°, 236 v°-237 r°.

51. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* Alger, I, 222 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 26 r°-v° ; comp. : *Mi'yār*, I, 295, 302-303, VI, 213-214, 225-226/E. Amar, I, 131-132.

52. Les propriétaires abandonnaient aux ramasseurs d'olives le tiers, voire la moitié, de la récolte qu'en temps de paix ils auraient pu rentrer eux-mêmes avec l'aide de leurs serfs ('abīd). Chaque moissonneur était loué à raison d'un dīnār sans compter la nourriture, et le transport à la ville revenait à un tiers de dīnār par charge de grain ; ces frais se montaient à la moitié et davantage de la valeur de la récolte qu'en temps normal ils pouvaient faire seuls avec leurs serfs.

53. *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 19.

54. Bakrī, 36/trad., 78.

indications : l'impôt (ǧibāya) du Sahel de Kairouan — Sousse, Mahdia, Sfax et Tunis — perçu uniquement au profit du bayt al-māl, à l'exclusion des recettes (daḫl et ḫarǧ) qui ne sont pas versées au bayt al-māl, s'élevait à 80.000 miṯqāls.

L'impôt (mustaḫlaṣ) fourni par Bône s'élevait à 20.000 dīnārs sans compter la ǧibāya qui revenait au bayt al-māl[55]. La ǧibāya de Gafsa atteignait 50.000 dīnārs[56] et celle du Qasṭīliya, l'énorme somme de 200.000 dīnārs[57].

Certaines tribus montagnardes insubordonnées payaient aux gouverneurs (umarā') chaque année, un tribut consistant en un certain nombre de chevaux[58].

On ne sait au juste en quoi consistaient les contributions dites ma'āwin (sing. : ma'ūna) attestées par Ibn Ḥawqal[59].

Taxes

Le percepteur des taxes (mukūs, sing. : maks) s'appelait makkās. Al-Suyūrī (ou al-Laḫmi) déclare illicite tout mariage contracté avec un makkās[60]. Une fatwā d'al-Qābisī parle des marāṣid prélevés sur les voyageurs, des droits perçus aux portes des villes et des mukūs sur les marchandises[61]. Sauf erreur il faut entendre par marāṣid les droits d'octroi et de péage plutôt que les droits de douane proprement dits[62].

Le « multazim al-sūq » était chargé de percevoir les taxes d'un marché[63].

Dans une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), il est question d'un

55. Bakrī, 55/trad., 134.

56. *Ibidem*, 47/trad., 101.

57. *Ibidem*, 49/trad., 104.

58. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 128.

59. Ibn Ḥawqal, I, 75 le sultan du Maġrib avait à Marsā l-Ḫaraz (La Calle) des umanā' (sing. amīn) qui surveillaient la pêche au corail et un nāẓir chargé de percevoir les ṣadaqāt, les ma'āwin de la ville et les taxes auxquelles était soumis le corail exporté ; le texte porte aussi : ṣilāti-hā (cadeaux) ou ṣalāta-hā (prière) au lieu de : ṣadaqāti-hā. Comp. : *ibidem*, I, 86/trad., 219-220 : les Berbères des environs de Msila, Banū Barzāl, Banū Zandāġ, Hawwāra et Mazāta, payaient des ṣadaqāt et un fort ḫarāǧ : v. aussi : Idrīsī, trad., glossaire, 350-351.

60. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), ou d'al-Laḫmī (m. 487 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 55 r°.

61. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 434-435. Marāṣid est attesté sous 'Ubayd Allah ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 74 v°.

62. V. *supra* : p. 608.

63. A l'époque d'al-Ġabanyānī (m. 369 H/879) ; *Manāqib*, 77, 264, note 173 ; à rapprocher des taxes lāzima (pl. : lawāzim) et malāzim.

personnage ayant affermé (iktarā) la « qabālat al-qarasṭūn » pour 70 dīnārs et celle des légumes (ḫuḍar) et autres denrées pour 400 dīnārs. Par qarasṭūn (ou qāristūn) il faut probablement comprendre le bois utilisé pour les constructions navales et importé de Kabylie ou d'Europe[64].

Les gabelles 'ubaydites sur la terre (probablement l'argile), le sel, le poisson et sans doute d'autres produits et denrées durent être maintenues[65]

Un individu jure de faire l'aumône (ṣadaqa) de sa rémunération (uǧra) s'il vient à être chargé de la perception ('amal) de la qabāla[66].

Il est difficile de préciser les fonctions des secrétaires (kuttāb) de Bāb al-Ġanam (Porte des moutons) à Kairouan, contrôleurs d'octroi ? comptables de la taxe sur les moutons amenés au marché *intra* ou *extra muros* ? leur existence attestée en 441 H/1049-1050[67], l'est un siècle plus tôt[68]. Un mutaqabbil perçoit le « maġram al-sulṭān » sur une marchandise du souk[69]. Rappelons « les deux taxes » prélevées sur les Kairouanais par le gouverneur d'Ifrīqiya sous Buluggīn[70].

64. *Mi'yār*, III, 211 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 40 v°. Bel Khodja, *Ma'ālim al-Tawḥīd*, 155, signale à Tunis, rue des Zayyātīn (marchands d'huile) une mosquée appelée Masǧid al-Qarsṭūn. Proverbe tunisien : « wald al-qubba wa-l-qāresṭūn », en parlant d'un fils de grande famille. La « qabālat al-ḫuḍar » est toujours en vigueur à Tunis. Ds. *Mi'yār*, V, 11, qarasṭūn a le sens de balance.

65. Pour éviter la « qabālat al-sulṭān 'alā l-turāb » un fils d'Abū l-'Arab, mort en 359 H/969-970, enduisait ses toits d'argile qu'il extrayait du sol même de sa demeure ; *Madārik*, II-III, f° 247 r° ; même indication à propos d'un autre fils d'Abū l-'Arab, mort en 371 H/981-982, ds. *Ma'ālim*, III, 120. Dans la biographie d'al-Mammasī (m. 333 H/944-945), *Madārik*, II-III, f° 152 v° : institution à Kairouan de la qabāla sur le sel ; recommandation : acheter au souk une marchandise à la criée (fī l-munādāti) et non chez un boutiquier (ṣāḥib dukkān) pour ne pas avoir à payer la location (kirā') proportionnelle au temps de son séjour chez lui. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 78 r° : il arrivait à Abū Ǧa'far al-Qammūdī (m. 324 H/935-936) d'acheter du luǧǧī parce que ce poisson n'était pas soumis à la taxe.

66. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 59.

67. *Bayān*, I, 278/trad., I, 415.

68. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 92 r° ; *Madārik*, II-III, f° 172 v° Abū Maysara (m. 337 H/948-949) d'abord employé comme secrétaire-comptable à al-Birka (marché des esclaves de Kairouan) remplit le même office à Bāb al-Ġanam ; il y tient un registre sur lequel il consigne les sommes dues par les particuliers ; v. aussi *R.E.I.* 1935, 172-173. Ds. *Riyāḍ*, l'énigmatique « ṣāḥib al-fī'a » (lecture hypothétique d'un mot non ponctué) semble désigner le contrôleur d'une taxe de ce nom ; *Madārik:* « ṣāḥib el-mawḍi' » (maître du lieu ?) ; v. : Fagnan, *Additions*, 136 : fī'a = ṭaman (prix).

69. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 129. Ds. *Madārik*, II-III, f° 150 v° (Biogr. d'Ibn al-Labbād, m. 333 H/944-945), il est dit que lors de la révolte d'Abū Yazīd, on démolit à Kairouan les maisons des mutaqabbilīn ; (buyūt al-mutaqallibīn, lu buyūt al-mutaqabbilīn, dp. une note marginale de H. H. Abdul Wahab).

70. V. *supra :* p. 545.

Recouvrement

D'une manière générale, les contributions du type maġram (pl. : maġārim) étaient collectives et leur répartition assurée par les contribuables eux-mêmes. Il en était de même pour la ǧizya. Cet impôt de capitation dû par les tributaires et fixé théoriquement à 4 dīnārs ou 40 dirhams n'était pas, du moins à l'époque d'al-Laḫmī, perçu individuellement, mais globalement sur les communautés juives et chrétiennes dont les chefs devaient assurer eux-mêmes la répartition des quote-parts individuelles[71]. Quant aux musulmans, il arrivait qu'un homme de bien dressât la liste des individus taxés en indiquant la somme due par chacun d'eux[72].

Abū 'Imrān al-Fāsī déclare, à propos des maġārim, que certains, sans doute des notables, peuvent licitement assister aux opérations fiscales par nécessité et pour empêcher les agents du fisc (a'wān) d'emprisonner ou de spolier les gens à tort et à travers ; néanmoins, ils doivent s'abstenir de participer à l'imposition proprement dite (waẓīf, tawẓīf). C'est à la collectivité qu'incombe la répartition équitable de la contribution entre les individus[73]. On peut en déduire qu'une population qui refusait ces taxes ou ne prenait pas sur elle d'en organiser le recouvrement et la répartition, se livrait à l'arbitraire des collecteurs.

Ibn Abī Zayd est interrogé au sujet d'un 'āmil qui taxe une localité en exigeant tant et tant de dīnārs sans les répartir (tawzī') entre les habitants. Peuvent-ils procéder légalement à cette répartition nécessaire ? D'après la fortune de chacun ou par tête ? Quiconque a l'intention de s'enfuir pour revenir ensuite, sachant qu'entre temps sa quote-part aura été supportée par les autres, peut-il le faire ? Peut-il solliciter son exonération du percepteur ? Les habitants ont-ils la faculté de demander au gouverneur d'instituer un répartiteur dont ils ont d'ailleurs tout lieu de redouter les exactions ? Peut-on acheter ce que les assujettis

71. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 34 v° ; V. . *Risāla*, 134-135.

72. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 106-107. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, IX, 423-424 ; à la suite de cette fatwā sont données des précisions intéressantes sur la fiscalité post-zīrīde, notamment celle-ci : dans les localités de la région tunisoise frappées de taxes régaliennes non canoniques (waẓā'if maḫzaniyya ẓulmiyya) les habitants demandent à leurs imāms de dresser la liste des contribuables.

73. Fatwā extraite des « *Ta'ālīq* » d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VI, 107, IX, 428 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 166 r°. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, *Mi'yār*, IX, 427.

à la taxe vendent pour s'en acquitter, ou leur faire des avances, car en cas de retard dans le paiement, les agents du fisc (a'wān) ne manqueront pas de venir[74] ? Éventualité redoutable que l'on s'efforçait sans doute de prévenir par tous les moyens et qui rendait nécessaire la solidarité des contribuables[75].

Une fatwā d'al-Qābisī nous montre un maître imposé pour une négresse qu'il possède. Un homme a une esclave (ḫādim) et une négresse (waṣīfa). Comme on exige de lui le paiement des taxes (maġārim et furūḍ) auxquelles cette dernière est assujettie, il déclare qu'elle est libre (ḥurra) et qu'il n'a plus à payer pour elle quoi que ce soit. En conséquence on l'exonéra du maġram dû par la négresse. Le jurisconsulte ajoute certaines remarques témoignant de son désir de mettre le consultant à l'abri de toute représaille sultanienne[76].

Pour acquitter taxes et amendes, beaucoup étaient contraints de vendre tout ou partie de leurs biens. Or, le consensus (iǧmā') des docteurs mālikites ne reconnaît pas la validité de la vente par contrainte (bay' al-maḍġūṭ). A maintes reprises les jurisconsultes zīrīdes sont sollicités de se prononcer sur cette question bien angoissante puisque le salut du vendeur dépendait de cette transaction. A leur corps défendant — et cela se sent à la lecture de leurs responsa — la plupart d'entre eux[77] s'en sont tenus à la

74. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, *Mi'yār*, IX, 427.

75. *Mi'yār*, IX, 428 : on interrogea (Ibn Abī Zayd) au sujet de gens qui, soumis à une taxe par le sultan, s'entr'aident en toute équité pour la rassembler.

76. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 440. Précisons que le maître n'avait pas effectivement affranchi sa négresse puisqu'il est contraint par la nécessité de la vendre plusieurs années plus tard et que c'est la validité de cette vente qui est soumise à l'appréciation d'al-Qābisī. Ce dernier demande un temps de réflexion et après avoir fait à la 'atama une prière de deux rak'as après l'aḏān et le taslīm, répond : « il me paraît qu'elle est libre. » Il validifie le serment prononcé par le maître pour affranchir sa négresse, mais fait remarquer ensuite, sans doute à ses élèves, qu'il diffère de celui que prononce un 'āšir (payeur de dîme) à propos d'une esclave dont la propriété ne lui est pas manifestement attribuée et est ignorée de ceux en présence desquels le serment est produit. En ce cas la formule « elle est libre » signifie « elle est dégagée de cette imposition (adā'), tu n'as rien à réclamer d'elle. » Al-Qābisī déclare avoir omis de mentionner cette distinction pour éviter que le sultan ne s'en serve pour perdre le propriétaire de la dite négresse.

77. Fatwās d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, IX, 426 : vente d'un immeuble (rab') pour acquitter un maġram ; *ibidem*, IX, 428 : vente de biens ('urūḍ) pour payer une taxe (ẓulm) ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 165 v°, *Muḫtaṣar*, f° 63 r° : vente de biens et de blé pour acquitter une imposition (māl) du sultan. Fatwā d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 165 r°, *Muḫtaṣar*, f° 63 r° : le sultan contraint un individu à vendre sa marchandise. Fatwā d'al-Labīdī (m. 440 H/1048), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 164 v°-165 r°. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 177 r°-v°, *ms.* Rabat, II, f° 17 r° : vente d'un jardin

lettre de la doctrine et se sont prononcés conformément à l'iğmā' mālikite sans tenir compte des contingences.

Toutefois, le dernier des grands docteurs kairouanais, al-Suyūrī peut-être sous l'influence de l'anarchie née de l'invasion hilālienne, et du šāfi'isme dont il se réclamait à l'occasion, n'a pas hésité à proclamer sans ambages et à maintes reprises, la validité de la vente par contrainte, invoquant l'intérêt général (maṣlaḥa) et l'aide (ma'ūna) à apporter aux victimes d'exactions ; l'acheteur sera récompensé[78]. Son élève, al-Laḫmī, se prononce dans le même sens à propos d'un orphelin emprisonné par le prince et contraint, pour éviter le pire, de vendre son immeuble sans l'autorisation du cadi[79].

Dans une fatwā d'al-Māzarī, on voit un personnage réclamer des bijoux déposés en gage chez un tiers qui, une vingtaine d'années auparavant avait acquitté en son nom et avec son autorisation, un maġram[80]. Ne s'agirait-il pas d'un prêt sur garantie et plus ou moins usuraire ?

A l'époque d'al-Qābisī, un pressoir (ma'ṣara) est la propriété de deux associés. L'un d'eux, craignant d'être taxé par le sultan, demande à l'autre de ne pas le faire fonctionner. Ce dernier s'engage à couvrir le risque et il utilise le pressoir, mais s'enfuit quand le sultan s'en prend à lui. Et l'autorité de se retourner contre son associé qui est taxé de deux dīnārs[81]. On voit le sultan pressurer et jeter en prison un homme qui prétend ne rien posséder d'autre que l'argent qu'on lui a extorqué. Mais on découvre son testament faisant état de créances dont il est le bénéficiaire et le sultan de s'en prendre aux débiteurs de sa victime[82]. Un homme s'était enfui pour échapper aux exigences du sultan, mais il se trouva une bonne âme pour révéler au sultan qui s'en empare, un silo appartenant au fugitif. Al-Suyūrī conclut à la responsabilité du dénonciateur[83].

par un père pour payer la rançon de son fils au service du sultan mais mis ensuite à la torture.

78. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 163 r°-165 v°, *Muḫtaṣar*, f° 62 v°-63 r° ; *Mi'yār*, IX, 422/E. Amar, II, 14-15. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 163 r°, *Muḫtaṣar*, f° 62 v° : la vente d'un immeuble (rab') pour payer la rançon (fidā') d'une personne prisonnière des Arabes (a'rāb) c'est-à-dire des Hilāliens, est valide et celui qui l'achète sera récompensé dans ce monde et dans l'autre.

79. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 165 r°, *Muḫtaṣar*, f° 62 v°.

80. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 129 r°.

81. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 77.

82. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 429-430.

83. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, IX, 411-412. Là, comme ailleurs, il faut entendre par « sulṭān » l'autorité, le pouvoir, le Prince.

Les personnages jouissant d'un certain prestige social (ǧāh, ḍamān) sont presque toujours exonérés des taxes et impôts[84]. D'après Ibn Abī Zayd, leur quote-part doit être, au préalable, déduite de l'impôt global pour éviter qu'elle ne soit mise à la charge des autres contribuables non exonérés. Abū 'Imrān al-Fāsī estime que les bénéficiaires de l'exonération ne doivent pas se désolidariser de la collectivité imposée, sans pour cela leur tenir rigueur au cas où ils le feraient. Mais pour al-Dāwūdī, quiconque peut éviter de verser au sultan « ce que l'on appelle le ḫarāǧ » a le devoir absolu de profiter de l'échappatoire[85].

Dans les régions échappant plus ou moins à l'autorité centrale, la collecte de l'impôt s'effectuait au cours d'expéditions. L'auteur abāḍite al-Šammāḫī, nous montre une troupe composée d'agents du sultan (a'wān al-sulṭān) et de soldats (aǧnād) qui paraît bien avoir effectué une de ces tournées à la fois fiscales et militaires fréquentes sous les Ḥafṣides[86]. Tous ces gens campent en un endroit, probablement en territoire abāḍite, et après avoir dîné, chantent au son d'instruments de musique[87].

Il y a lieu de penser que les agents du fisc en tournée étaient hébergés par les habitants au moyen de billets de logement appelés šiqāf (sing. : šaqfa)[88].

Exactions

Sur les exactions de toutes sortes favorisées par l'arbitraire fiscal, les témoignages foisonnent. Un 'āmil du sultan s'appropriait le 'ušr puis taxait les gens indûment[89]. Les percepteurs commettaient maintes malversations et s'enrichissaient, mais le prince leur faisait souvent rendre gorge[90].

84. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 129 exonération par le mutaqabbil du maǧram al-sulṭān sur une marchandise achetée au souk.

85. *Mi'yār*, VI, 106-107, IX, 427/E. Amar, II, 202, X, 292-293 ; Burzulī, *Muḥlaṣar*, f° 138 v°.

86. *Ḥafṣides*, II, 70.

87. Šammāḫī, 517.

88. *Madārik*, II-III, f° 176 r° (Biogr. d'al-Kānišī, m. 347 H/958) : les šayḫs de la localité (manzil) inscrivent leur nom sur des šiqāf pour la désignation de ceux qui doivent l'hébergement aux agents du fisc (ḍiyāfat al-a'wān). Le père d'al-Kānišī prend une šaqfa et leur déclare : « Prenez le nom d'un tel ; votre hospitalité est à sa charge aujourd'hui. »

89. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, I, 310, IX, 432.

90. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, IX, 424-425 : l'un d'eux vend ses biens fonds pour acquitter l'amende que lui inflige le sultan. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VI, 120, IX, 423 : un ivrogne et pédéraste notoire

Des personnages que leur situation mettait à l'abri des taxes (ġaram, maẓlama) pouvaient, de ce fait, impunément faire une concurrence déloyale, enlevant à prix fort locations de terres et marchandises, ou au contraire, les obtenant au rabais, en promettant fallacieusement à leurs partenaires de leur être utiles à l'avenir. Après coup, il arrivait qu'un locataire contestât la validité d'un contrat, alléguant avoir offert un prix supérieur au prix réel pour prémunir, grâce à son propre crédit, le propriétaire contre une taxe sultanienne exorbitante[91]. Par contre, certains autres prenaient sous leur protection des veuves, des orphelins ou des incapables redevables de taxes sultaniennes, acquittant en leur nom les sommes dues, obtenant même certains adoucissements en faveur de leurs protégés. Sans réprouver cette pratique, al-Qābisī craint néanmoins qu'elle n'entraîne certaines irrégularités condamnables et préférerait que ce genre d'intercession s'exerçât sans la moindre immixtion dans les affaires de ceux qui en profitent[92].

Une fatwā du même fait état d'un gouverneur (wālī) qui oblige les gens, soit à lui acheter soit à lui vendre, soit à conduire des troupeaux (māl) à un autre gouverneur[93]. Dans une autre, d'al-Māzarī, il est question d'un acheteur qui agit pour le compte du sultan et se trouve, de ce fait, au-dessus des lois[94].

A plusieurs reprises, il est question de spoliation foncière (arḍ maġṣūba)[95].

entra au service du sultan ; il percevait le ḫarāǧ pour son maître dans le dīwān institué par les Banū 'Ubayd. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 422-423 : destitution d'un injuste qui subit le traitement qu'il mérite. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 103-104 : un 'āmil « hors la loi » (muġtaraq al-ḏimma) achète un terrain et y construit des boutiques qu'il loue et des hammams. Ayant été destitué, le montant des locations est perçu par l'un de ses successeurs. Il peut arriver que ce dernier ou l'émir qui le commande, habouse ces immeubles. On peut se demander si ces biens n'appartenaient pas au domaine de l'état. Sur la déclaration verbale faite en présence d'un injuste pour le tenir quitte (taḥallul) de ses malversations, v. : fatwā intéressante d'al-Māzarī, *Mi'yār*, IX, 418-419.

91. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, VIII, 186-187 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 219 r°-219 v°, *Muḫtaṣar*, f° 106 r°-v°.

92. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 440 ; il faut probablement lire : muḫabbal (aliéné, fou) au lieu de : fa-ṭaḥayyala (?). Ailleurs, *Mi'yār*, X, 154, al-Qābisī admet qu'un imām puisse porter témoignage auprès d'un ḥākim qui persécute son rite, en faveur d'un défendeur, et acquitter en son nom la maẓlama.

93. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 454, 437-438. Antérieurement à 334 H/945-946, *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 87 r° : du coton cédé par le prince à des qaṭṭānīn au-dessus du cours (deux dīnārs le qinṭār au lieu de un dīnār et demi).

94. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 177 r°-v°, *ms.* Rabat, II, f° 17 r° ; « ... anna l-muštarī yataṣarraf li-l-sulṭān wa-anna-hu lā ya'ḫuḏu-hu l-aḥkām... ».

95. Le territoire de Ṣabra avait été usurpé par le Fāṭimide al-Manṣur à des

Les habitants des villes côtières conquises par les Normands ne semblent pas avoir eu à souffrir de la fiscalité qu'exerçaient au nom des vainqueurs, les gouverneurs autochtones. Elle passe pour avoir été relativement modérée et équitable.

Dans le Maġrib central, les taxes ne devaient guère différer de celles que connaissait l'Ifrīqiya puisque nous voyons 'Abd al-Mu'min promettre aux Constantinois la suppression des taxes non canoniques : qabālāt, mukūs, maġārim, maẓālim[96]. Rappelons que les Tunisois vaincus durent verser à l'Almoḥade la moitié de leurs biens dont l'inventaire fut dressé par des experts (amīn, pl. : umanā') almoḥades. Certains propriétaires conservèrent leurs demeures contre paiement d'un loyer (uğra) équivalant à la moitié de la valeur de l'immeuble. Ces conditions furent étendues à toute l'Ifrīqiya[97].

Douane

Les droits de douane ne paraissent pas avoir porté de noms particuliers[98]. Le « dīwān » qui vers 543 E/1148-1149 était situé à Tunis près de Bāb al-Baḥr paraît bien avoir été le bureau de la douane[99].

A l'époque d'al-Māzarī malāzim est attesté avec le sens de

propriétaires kairouanais ; *Mi'yār*, VI, 104. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058) et d'al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), *Mi'yār*, I, 345-346, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 246 r° : une métairie usurpée jadis par les Banū 'Ubayd devient la propriété des descendants des propriétaires initiaux par voie d'achat ou d'héritage. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 435, sur un usurpateur (ġāṣib) repentant. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, IX, 417-418, sur un terrain usurpé dans une localité ; on ne doit en retirer aucun profit et ne pas y faire la prière. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, IX, 423/E. Amar, II, 197-198 usurpation d'un bien indivis, pour un fait personnel, au propriétaire de la moitié. Fatwā d'al-Dāwūdī, *Mi'yār*, IX, 413-416/ E. Amar, II, 198 : terre usurpée rendue alors qu'elle porte une récolte du fait du spoliateur.

96. V. *supra :* p. 368 et note 345.

97. V. *supra :* p. 388-389.

98. Fatwā d'Ibn Šiblūn (m. 390 ou 391 H/999-1000), *Mi'yār*, VIII, 186-187, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 225 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 108 r° : un navire se rendant de Sicile à Sousse est contraint par la tempête de toucher Tunis où les passagers durent acquitter un maġram plus fort que de coutume (akṯar min al-muta'ārif), c'est-à-dire probablement supérieur à celui qu'ils auraient eu à payer à Sousse. Dans une fatwā analogue d'Abū Sa'īd b. Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983), *Mi'yār*, VIII, 193, le droit de douane paraît être appelé qabāla ; wa-qubbilat (ou wa-qabālat) al-sil'a fī l-mawḍi' allaḏī nazalū akṯar min Sūsat allatī aktaraū ilay-hā aw aqall aw fī-hā ḫasāra. V. : *Ḥafṣides*, II, 67-68.

99. V. *supra :* p. 340.

taxes sur une plante tinctoriale exportée en Sicile[100] et des marchandises importées d'Alexandrie à Tunis via Bizerte paient des taxes appelées « aḫmās wa-lawāzim »[101].

Les caravanes se rendant au Soudan ou en revenant devaient acquitter des droits (lawāzim, sing. : lāzima) notamment à Tripoli, ainsi que celles qui allaient et venaient entre l'Ifrīqiya et l'Egypte[102].

III. — Agriculture

Contrats d'exploitation agricole

Les fatwās zīrīdes nous révèlent un certain nombre de types de contrats d'exploitation agricole. La part attribuée au métayer et les obligations incombant au propriétaire sont diverses et varient probablement selon la nature du sol et des cultures.

Le montant de la location d'une terre à ensemencer en lin est fixé au quart de la récolte[103]. Une terre est cédée contre le quart de sa production en céréales (zar') avec fourniture par le propriétaire du quart des semences. Ibn Abī Zayd estime l'opération valide si sa valeur correspond, dans la proportion indiquée, au travail et aux bœufs fournis par l'exploitant[104]. Al-Qābisī réprouve une location au quart ou au tiers de la récolte sans remise au propriétaire de sa part de semence[105]. La location pouvait n'être qu'annuelle[106]. Quand le propriétaire fournissait le cheptel et la semence, il semble avoir eu droit aux quatre cinquièmes des produits du sol[107]. Il s'agit alors du colonat partiaire au quint (ḫimāsa), institution encore vivante de nos jours[108]. Dans certains cas la ḫimāsa paraît avoir été au quart[109]. Le jeune homme auquel le juriste Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī confie en 395

100. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 115, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 141 r°. Sur lāzima, plur. : lawāzim, v. : *Ḥafṣides*, II, 193, 195.

101. V. *infra :* p. 670.

102. L'émir d'Aġdābiya percevait des lawāzim sur les caravanes allant au Soudan et en revenant ; Ibn Ḥawqal, I, 67 ; v. aussi : Idrīsī, glossaire, 376.

103. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386-H/996), *Mi'yār*, VIII, 187, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 220 v°. La consultation mentionne que le locataire achète ensuite la terre avec le quart de la récolte de lin lui revenant.

104. Fatwā du même, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 281 v°, *ms.* Rabat, II, f° 141 r°-v°.

105. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VIII, 101.

106. Fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 186-187.

107. Fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 101-102.

108. Sur le quintenier ou ḫammās (khammas), v. . *Ḥafṣides*, II, 200-201.

109 Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 429.

H/1004-1005 un champ à cultiver, en lui fournissant deux bœufs et le blé et l'orge nécessaires à l'ensemencement, était sans doute engagé comme quintenier[110].

Le propriétaire pouvait imposer la fumure à son locataire[111]. Signalons en passant, que dans le sud, à Tozeur par exemple, les excréments humains se vendaient[112].

Quant aux terres irriguées, on distinguait celles qui l'étaient abondamment (bi-l-mā' al-kabīr) de celles qui l'étaient peu (bi-l-mā' al-ṣaġīr) ; dans le premier cas, l'exploitant ne percevait que le dixième, et dans le second, le cinquième[113]. Pour les vergers irrigables au moyen de roues hydraudiques (sawānī, sing. : sāniya) le cultivateur avait droit au quint, mais au dixième seulement si leur irrigation était facile[114].

Pour la culture arbustive, on s'en tiendra à rappeler l'existence du bail à complant (muġārasa) dont on ne possède que des exemples portant sur des terres sultaniennes[115].

Les ouvriers agricoles étaient la plupart du temps payés en nature sur la récolte ; le fait est attesté pour les ramasseurs d'olives[116]. Les tâcherons embauchés pour la moisson étaient rétribués par la glane (luqāṭ)[117].

Dans un exemple de colonage partiaire (musāqā) portant sur une culture irriguée la part du colon oscille entre un dixième et

110. *Ma'ālim*, III, 190-191.

111. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 216 v°.

112. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VII, 232. Tiğānī, 115 ; *Ḥulal*, I, 184. 'Umarī, trad. Gaudefroy-Demombynes, 106, note 1 ; Qalqašandī, V, 106.

113. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VIII, 180, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 213 r° ; comp. : *Muḫtaṣar*, f° 28 v°. Rappelons que le fiqh réduisait la zakāt au vingtième en cas de gros frais d'irrigation au moyen de seaux en cuir (dalwu, ġarb) par exemple ; fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, I, 298/E. Amar, I, 128-129, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 235 r° ; fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 224 v°.

114. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, I, 296/E. Amar, I, 129, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 224 v°.

115. V. *supra:* p. 604. Il n'est malheureusement pas possible de dater de notre époque cette indication fournie par Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 272 r°, *ms.* Rabat, II, f° 130 v°, *Mi'yār*, VIII, 113/E. Amar, II, 136 : à propos du Djebel Ousselet, don d'un olivier sauvage ou d'un caroubier à un tiers qui le greffe ; les fruits sont partagés entre le propriétaire et le greffeur exploitant ; mais contrairement aux prescriptions du fiqh, ce dernier n'a plus aucun droit quand l'arbre périt et la terre revient au propriétaire. Réponse : la muġārasa conclue jusqu'à la mort des arbres, le sol demeurant au propriétaire, est entachée de vice.

116. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 142/E. Amar, II, 65-66, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 196 v°.

117. Fatwā d'Ibn al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VIII, 167.

un huitième de la récolte[118]. Pour l'olivier, il semble que le colon (musāqī) avait droit à la moitié de la récolte[119].

Gardiennage des récoltes

Plusieurs fatwās d'Ibn Abī Zayd[120] traitent du gardiennage des récoltes sur pied et spécifient que ce service doit être rétribué par un salaire fixe et inconditionnel et ne peut consister en une participation à la récolte. Ce dernier mode était vraisemblablement le plus courant, sinon le seul en usage, puisque toutes les questions en font état. Il va de soi qu'il offrait de grands avantages pour les propriétaires et stimulait le zèle des gardiens (ḥāris ou ḥāriz, pl. : ḥurrās, ḥurrāz) dont la responsabilité se trouvait au moins partiellement engagée. En cas de négligence ou de calamité, ces derniers risquaient même de ne pas être défrayés. Pour les céréales (zar'), les oliviers et les vignes, Ibn Abū Zayd défend que les gardiens soient payés sur les produits du sol, mais admet que ceux qui veillent sur l'aire à battre puissent recevoir une certaine quantité de grain évaluée à l'avance en qafīzs et non au prorata du nombre de bêtes utilisées pour le dépiquage, ou de la récolte. Ceux qui surveillaient nuit et jour des champs ou des oliviers recevaient de deux à trois mudds par qafīz récolté et pouvaient être tenus de procéder au chargement (tafrīġ al-aḥmāl wa-l-šibāk). Les gardiens de la plaine (faḥṣ) qui surveillaient nuit et jour céréales et oliviers percevaient deux ṯumuns d'orge pour un zawǧ (superficie que laboure en une saison une paire d'animaux) ou pour un cent d'oliviers. L'emploi d'un carnet de gardiennage (zimām al-ḥarz) est attesté. On devait y noter le nom du responsable et ce qu'il devait surveiller.

L'emploi de Riyāḥ comme gardiens de cultures, mentionnés sous les Ḥafṣides, pourrait remonter à la fin des Zīrīdes[121]. Pour leur surveillance, du début du printemps à l'achèvement des moissons, ils touchaient un dīnār par champ irrigué (sāniya).

Hydraulique

La belle étude de M. Solignac[122] nous dispense d'insister sur

118. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 236 r°.

119. *Ma'ālim*, III, 227 (Biogr. d'al-Suyūrī).

120. Fatwās d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VIII, 143-145, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 192 v°-194 v°, *Muḫtaṣar*, f° 97 r°-v°. *Ḥafṣides*, II, 201-202.

121. *Mi'yār*, VIII, 145 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 194 r°-v°. *Ḥafṣides*, II, 202.

122. M. Solignac, *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des*

l'équipement hydraulique de l'Ifrīqiya qui fut peut-être le facteur primordial de sa prospérité jusqu'à l'invasion hilālienne. Les Fāṭimides avaient continué l'œuvre originale inaugurée par les Aġlabides et tout porte à croire que les Zīrīdes l'ont entretenue et enrichie. Mais ces derniers ont été, en ce domaine comme dans tant d'autres, de si fidèles continuateurs de leurs suzerains qu'il est presque toujours techniquement impossible de déceler leur apport personnel. C'est tout juste si l'on peut leur attribuer hypothétiquement un bassin situé à Raqqāda et assez différent des ouvrages analogues aġlabido-fāṭimides « par le rapport des proportions des contreforts au reste de la maçonnerie, ainsi que par un type particulier d'enduit et aussi par le fait qu'il est enfoui et non subaérien »[123].

A la veille de la catastrophe hilālienne, Ibn Bint Ḫaldūn (m. 435 H/1043-1044) conçut le projet de relier Kairouan à la mer par un canal, projet qui aurait même reçu un commencement d'exécution au lieu-dit Kelbia[124]. Jadis, le calife fāṭimide al-Mu'izz li-Dīn Allah avait eu l'intention de relier al-Manṣūriyya à la mer[125].

Les hydrauliciens arabes dont les ouvrages ont souvent été attribués à tort aux Romains, ont alimenté en eau les centres urbains et satisfait aux besoins de l'industrie pastorale par une judicieuse utilisation des eaux de ruissellement emmagasinées dans de grands réservoirs alimentés aussi, chaque fois qu'il était possible par des adductions d'eaux de source ou de nappes aquifères. Ils ont résolu les problèmes posés par l'irrégularité et l'insuffisance des précipitations, la perméabilité du sol, l'évaporation et l'envasement des ouvrages collecteurs. Le dispositif présente généralement une suite de bassins, celui de décantation et la réserve, fréquemment accompagnés d'un bassin de puisage. Avant le x^e siècle, le type circulaire est le plus courant, et à l'époque fāṭimido-zīrīde, le quadrangulaire.

Parmi toutes ces installations hydrauliques dont la répartition est remarquablement dense, il convient de signaler l'importance

steppes tunisiennes du VII^e au XI^e siècle (J.-C.), Alger 1953 ; Compte rendu par H. R. Idris, ds. *C.T.* 1954, 336-338.

123. M. Solignac, *Recherches*, 256-258. L'enduit très dur est constitué par un mortier de chaux et de tuileaux avec une grande profusion de cendres charbonneuses, indice inhabituel des liants postérieurs à ceux utilisés par les Aġlabides.

124. H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 35.

125. Al-Nu'mān, *Maġālis*, II, 592, cité ds. *al-Mu'izz*, 185, fait déclarer au calife : « Si notre séjour ici se prolonge, certes nous ferons venir la mer à nous, avec la force et la puissance d'Allah, par un canal (ḫalīǧ) afin que nos navires débarquent et mettent à la voile dans notre capitale. »

des adductions entre Bir el-Adine et Kairouan, dues aux Aġlabides, remaniées et complétées par les Fāṭimides pour l'alimentation de Ṣabra-al-Manṣūriyya[126]. Sousse, Maharès et Mahdia disposaient de grandes citernes couvertes. Celles de Mahdia recevaient les eaux provenant du village voisin Mayyāniš. L'eau, prélevée dans des puits était élevée au moyen de machines (dawālīb) jusqu'à un réservoir (ṣihrīğ) ; déversée dans des tuyaux aboutissant à la citerne de la Grande Mosquée, elle était remontée au moyen de dawālīb[127].

La répartition des eaux se faisait d'après des règles coutumières (rusūm, sing. : rasm) qui, dans bien des cas durent être plus ou moins altérées après l'invasion hilālienne au profit des plus forts[128].

L'eau était puisée soit au moyen d'un seau en cuir hissé par une corde sur poulie par un animal qui s'éloigne du puits sur un plan incliné, soit au moyen des godets (qawādīs, sing. : qādūs) d'une noria (sāniya) à manège circulaire mue par une bête[129].

On sait qu'à Tozeur notamment, les eaux des oueds dérivées par des canalisations et des conduits de pierre étaient réparties grâce à des clepsydres qui, se vidant 192 fois par 24 heures, servaient à mesurer le temps de l'arrosage et à fixer les redevances correspondantes dues par les propriétaires[130]. A la fin des Zīrīdes est mentionné un cas intéressant de transfert de créance (ḥawālat al-aswāq) à propos des eaux courantes du Qasṭīliya qui faisaient l'objet de transactions irrégulières ; selon une coutume observée à Taqyūs, le vendeur d'une eau fournie par des godets de noria pouvait se réserver le droit de rentrer en possession de son eau aussitôt après avoir rendu à l'acheteur la somme que ce dernier lui avait versée[131].

On imagine aisément combien la tourmente hilālienne fut

126. M. Solignac, *Recherches*, 126-181. Les Aġlabides amenaient l'eau à Kairouan par une conduite de 35 km. 500 de longueur et les Fāṭimides l'amenaient à Ṣabra au moyen d'une adduction de 25 km. 750.

127. *Ibidem*, 259-262.

128. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058), *Mi'yār*, I, 345, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 246 r°. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, I, 346, IX, 424-425 ; on relèvera l'expression : yad ġāliba (main victorieuse) qui paraît désigner l'envahisseur.

129. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093) et d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, I, 298, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 224 v°, 235 r°. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, VIII, 182-183 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 281 v°, *ms.* Rabat, II, f° 181 v°, *Muḫtaṣar*, f° 85 r°. *Ḥafṣides*, II, 211-213.

130. *Ḥafṣides*, II, 211 ; Bakrī, 48-49/trad., 103-104 ; Tiğānī, 113.

131. Fatwā d'al-Laḫmī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 225 v°, 263 v°, *ms.* Rabat, II, f° 70 v°, 121 r°.

néfaste à l'entretien des ouvrages hydrauliques[132]. Bien plus que l'insécurité et les pillages, c'est la décadence de l'hydraulique ifrīqiyenne qui est responsable de la ruine de maintes régions prospères, celle du Gamouda par exemple.

Il va de soi que, comme de nos jours, les ruraux continuaient à suivre le calendrier julien conforme au rythme des saisons[133].

IV. — Production agricole, artisanale et minière

Céréales, fruits, légumes

Les deux principales céréales étaient le blé dur (qamḥ) et l'orge[134]. Grâce à sa rusticité, l'orge dominait dans les régions les moins favorisées. Moitié moins chère que le blé, elle constituait l'essentiel de l'alimentation populaire. La terre noire de la plaine de Béja-Mateur, méritait le titre de « grenier de l'Ifrīqiya » ; que l'année fût bonne ou mauvaise les prix y demeuraient modérés, malgré le millier de chameaux qui venait quotidiennement enlever les grains ; dans les années d'abondance, la charge d'un chameau était cédée pour la modique somme de deux dirhams[135]. Au XII^e^ siècle, Béja passait pour la ville du Maġrib la plus riche en céréales[136]. Celles d'al-Anṣāriyyīn, à une journée de Laribus, de Bull, l'antique Bulla Regia, étaient fort réputées[137]. Le blé était aussi cultivé avec succès dans les hautes plaines constantinoises de Tifech, à Msila ainsi qu'à Tobna et à Tāmidīt, à l'ouest du Mellègue[138].

On cultivait encore le sorgho, le millet ainsi que les pois chiches et les fèves[139].

Comme de nos jours, l'olivier était la principale richesse du Sahel[140]. L'olivette de Sfax qui était le grand centre de la

132. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ, *Mi'yār*, V, 306-307, VIII, 30/E. Amar, II, 289 ; réfection d'une adduction (qanṭara) d'eau détruite qui permettait d'irriguer des vergers ; la contribution de chaque propriétaire est fixée au prorata du bénéfice (intifā') qu'il retire de l'ouvrage.

133. Le cimetière tunisois d'al-Silsila a même fourni une épitaphe datée de « juillet » 490 H/1097 ; S. M. Zbiss, *Corpus*, I, 34-35, n° 14.

134. *Ḥafṣides*, II, 217-218 ; G. Marçais, *Berbérie Musulmane*, 177-178.

135. Bakrī, 56/trad., 136-137.

136. Idrīsī, 115/trad., 134-135.

137. Bakrī, 46-47, 53-54/trad., 113, 130-132.

138. Idrīsī, 93, 117/trad., 109, 137.

139. Bakrī, 56/trad., 136-137, vante l'excellence des pois chiches et des fèves de Béja. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 216 v°, sur les cultures qui épuisent la terre : sésame (ǧulǧulān), millet (duḫn).

140. *Ḥafṣides*, II, 219-220.

fabrication de l'huile finira par être détruite peu à peu par les Hilāliens, mais était encore prospère au temps d'al-Idrīsī (XII^e siècle)[141]. Le Sahel de Sousse et de Mahdia eut moins à souffrir[142] tandis que les oliviers de Tripoli furent ravagés[143]. L'existence d'oliviers dans la plaine de Kairouan et probablement jusqu'à Gafsa ne fait pas de doute[144]. Il y en avait beaucoup à Biskra[145]. L'huile d'olive était un des principaux articles d'exportation.

Chaque village du Sahel avait son pressoir à huile (ma'ṣara)[146]. Après avoir été écrasées dans un moulin à traction animale, les olives étaient passées au pressoir à vis. Hérité des Romains, ce mode d'extraction donnait une huile de qualité moyenne dite ma'ṣarī. Sous les Ḥafṣides, al-Burzulī remarque que, de son temps, il est très employé à Tunis, tandis qu'au Sahel on ne pratique plus guère que le ḍarb al-mā' (frappe de l'eau) qui consiste à échauder les olives puis à les malaxer en pâte qu'on laisse reposer dans des récipients de façon à recueillir l'huile qui monte à la surface[147]. L'Ifrīqiya paraît donc s'en être tenue à l'extraction du ma'ṣarī. Mais il n'est pas exclu que le ḍarb al-mā', apparemment plus primitif et donnant une huile moins abondante mais de meilleure qualité, ait fait son apparition à la suite de l'invasion hilālienne. Tunis aurait conservé la technique archaïque abandonnée, par contre, au Sahel, pour des raisons qu'il serait intéressant de préciser : difficulté de soustraire les pressoirs à l'avidité des Arabes ? Nécessité de produire une huile de choix particulièrement propre à la vente et à l'exportation ? Il semble que cinq qafīzs d'olives quelque peu desséchées ('aṭiš) fournissaient un qafīz d'huile[148].

L'huile d'olive et le beurre fondu étaient mis soit dans des cruches (qilāl, sing. : qulla), soit dans des outres (ziqāq, sing. : ziqq) dont les plus légères étaient en peau de femelle (brebis ou chèvre) et les plus lourdes en peau de mâle entier (bélier, bouc) ;

141. IDRĪSĪ, 107/trad., 126.

142. Al-Suyūrī possédait 12.000 oliviers au Sahel ; *Ma'ālim*, III, 227.

143. IDRĪSĪ, 121/trad., 142-143.

144. BAKRĪ, 26/trad., 61, signale que les Kairouanais n'ont pas d'autre bois à brûler que celui qu'ils coupent aux oliviers des environs. Sur le transport d'huile de Gafsa à Kairouan à la fin du VI^e siècle H, v. . *Ma'ālim*, III, 259.

145. BAKRĪ, 52/trad., 111.

146. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 102 r°.

147. A propos d'une fatwā d'al-Laḫmī, BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 170 v°. *Ḥafṣides*, II, 214-215 et notes 2, 3, 4, p. 214.

148. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī, BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 170 v°.

les outres en peau de mâle châtré étaient d'une épaisseur et d'un poids intermédiaires[149]. Sous la plume de l'abāḍite al-Šammāḫī, on rencontre aussi l'expression de « baṭṭa zayt », bouteille d'huile sans doute en cuir[150]. Il est question d'une huile comestible qu'on extrayait de la graine du raifort (?)[151]. On manque de détails sur la fabrication du savon.

Depuis l'antiquité, les palmeraies du sud constantinois et tunisien étaient prospères[152]. Les dattes de Biskra étaient renommées[153]. La production de Tozeur, la plus grande palmeraie ifrīqiyenne, était transportée par des chameaux à la cadence d'un millier de charges par jour[154]. Al-Idrīsī vante les dattes de Gabès ; on les cueillait fraîches et les mettait en tonneaux ; on les consommait quand la substance mielleuse qui surnageait d'abord au bout d'un certain temps, avait disparu, ce qui donnait un fruit incomparable[155]. Les oasis de Tripolitaine et de Cyrénaique produisaient elles aussi. Signalons celle d'Awǧala (antique Augile)[156]. Les palmiers, les figuiers et les oliviers entourant Tripoli eurent beaucoup à souffrir des déprédations hilāliennes[157].

Le figuier[158] était très répandu, notamment à Bougie, au Djebel Néfousa, à Tunis. Les figues de Tāǧanna, à une étape de Ténès, et de Marsā-l-Daǧāǧ étaient comprimées en briquettes appelées ṭūb et expédiées au loin[159]. Kairouan recevait des figues fraîches de Qalšāna[160]. La métropole du Gamouda, Maḳkūr, disparaissait dans une forêt de figuiers dont les fruits séchés (zabīb), les plus succulents d'Ifrīqiya, étaient expédiés à Kairouan où ils se vendaient plus cher et étaient plus recherchés que les autres variétés[161].

149. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 211 r°, *ms.* Rabat, II, f° 54 r°.

150. Šammāḫī, 321.

151. « zarrī'at al-fuǧl » ; citation d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), ds. Zarrūq, *Commentaires de la Risāla*, II, 110. Sur l'huile extraite des graines de sésame et de rave, v. : *Risāla*, 128-129.

152. *Ḥafṣides*, II, 220-221.

153. Bakrī, 52/trad., 111, énumère les qualités suivantes : kasabbā = ṣayḥānī, liyārī. 'Ubayd Allah ordonnait à ses gouverneurs d'interdire la vente de cette dernière espèce blanche et lisse, et de l'accaparer pour lui être envoyée. Fatwā d'al-Tūnisī, *Mi'yār*, I, 54 : kabīs (?) et ašdāḫ. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 61 v° : tamr barnī.

154. Bakrī, 48/trad., 103 ou 117.

155. Idrīsī, 107/trad., 125.

156. Bakrī, 12/trad., 31.

157. Idrīsī, 121/trad., 142-143 ; *Ḥafṣides*, II, 220.

158. Idrīsī, 90, 105/trad., 105, 124 ; Bakrī, 41/trad., 88 ; *Ḥafṣides*, II, 221.

159. Idrīsī, 83, 89-90/trad., 96, 104, glossaire, 340-342.

160. Bakrī, 29/trad., 65.

161. Bakrī, 75/trad., 153 ; H. H. Abdul Wahab, *C.T.* 1954, 10.

Les vergers tunisois produisaient de grosses amandes friables (farīk) à peau très fine et à double fruit, des grenades sans pépins très sucrées et fort juteuses, de magnifiques cédrats très parfumés, de grosses figues noires dites ḫārimī, à peau fine, pleines de miel et presque sans pépins, des coings extrêmement gros et odorants et des jujubes comme des noix[162]. Le pistachier est signalé à Ṭarrāq dans la région de Gafsa[163] et le cognassier à Ténès, Cherchel et Msila[164], le citronnier à Tozeur[165], le bigaradier à Sardāniya où l'on en comptait mille pieds[166], le bananier à Gabès[167].

Les noix de Ngaous s'exportaient au dehors[168]. Il y avait certainement des noyers à Bougie, Djidjelli et Tébéssa[169]. Le caroubier et le jujubier étaient très répandus[170]. Parmi les fruits faisant l'objet d'un certain négoce, on signale les grenades, les figues et les pêches[171].

On cultivait la vigne aux îles Kerkenna[172], dans la région de Monastir[173] et ailleurs. On fabriquait du vinaigre et probablement en ville puisqu'à plusieurs reprises des voisins se plaignent d'être incommodés par l'odeur[174].

Villes et bourgs étaient entourés de vergers et de potagers. Les légumes étaient fort variés[175]. On relève la culture, à Tunis, de l'oignon calabrais importé de Sicile, gros comme un cédrat, allongé, à peau fine, à saveur sucrée et très juteux[176].

On trouvait de la canne à sucre à Ğalūla[177], à Gabès[178]. Elle ne servait pas à faire du sucre et était probablement sucée[179].

162. Bakrī, 41/trad., 88.
163. *Ibidem*, 47/trad., 100-101 ; *Ma'ālim*, III, 191 ; *Ḥafṣides*, II, 221.
164. Idrīsī, 83, 89/trad., 96, 103, glossaire, 349-350.
165. Idrīsī, 104/trad., 121 ; *Ḥafṣides*, II, 222.
166. Bakrī, 32/trad., 71.
167. *Ibidem*, 17/trad., 44-45.
168. Idrīsī, 94/trad., 110.
169. *Ḥafṣides*, II, 221-222.
170. *Ibidem*, II, 221-222.
171. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 278 r°, *ms.* Rabat, II, f° 132 v°.
172. Idrīsī, 127/trad., 510.
173. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 438-439.
174. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār et d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, *Mi'yār*, VIII, 256/E. Amar, II, 225 ; Burzulī, *ms.* A.W., III, 32e cahier, *Muḫtaṣar*, f° 158 v°.
175. *Ḥafṣides*, II, 222.
176. Bakrī, 41/trad., 88 ; *Storia*, II, 510 et note 3.
177. Bakrī, 32/trad., 71.
178. *Ibidem*, 17/trad., 44-45.
179. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 75 r° ; *R.E.I.* 1935, 305 ; *Ḥafṣides*, II, 222 et note 3. Al-Mammasī (m. 333 H/944-945) refuse des gâteaux qu'on lui envoyait de Kairouan,

Élevage

Faute de données, on ne s'étendra guère sur le cheptel dont on peut néanmoins se figurer l'état[180]. Une fatwā mentionne le mouton à queue courte (originaire du Constantinois ?)[181] dont la valeur n'était pas inférieure à celle du mouton à grosse queue qui devait être le type ifrīqiyen par excellence[182]. L'élevage du cheval, pratiqué aussi bien par les Ṣanhāǧa que par les Zanāta, était certainement très florissant. Il était pratiqué dans la région de Nūba au Cap Bon. La plaine du Gamouda lui convenait particulièrement bien. Celui du chameau, très développé[183], s'accroît encore après l'invasion hilālienne qui, par ailleurs, provoqua une sérieuse regression des cultures au profit des terrains de parcours et des pacages à ovins et à caprins. L'utilisation des noyaux de dattes concassés en guise de fourrage, notamment pour les bovins, était courante. Ils étaient préparés par des artisans dont les officines se trouvaient jusque dans les souks, en pleine ville. Les voisins se plaignaient souvent du vacarme et obtenaient, non sans peine, la relègue de cette industrie hors les murs[184].

L'élevage du chien pour en consommer la chair était pratiqué au Qasṭīliya, à Gafsa, Tozeur et Nefta[185].

Signalée à Bône et à Djidjelli[186], l'apiculture était largement pratiquée ailleurs[187]. La cire était article d'exportation[188] et le

ne voulant pas manger du sucre de Sicile, car il provenait de propriétés sultaniennes (ḍiyā' al-sulṭān) ; *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 75 r° ; *R.E.I.* 1935, 305 ; *Madārik*, II-III, f° 152 v°. Le sucre du Sūs était exporté en Ifrīqiya ; Idrīsī, 62/trad., 71 ; *Istibṣār*, trad., 185 et note 5. Sur l'apparition de la canne à sucre et la fabrication du sucre utilisé comme remède en Égypte dès le VIII^e siècle, v. : G. C. Miles, *Early arabic glass weights and stamps, A Supplement numismatic notes and monographs*, n° 120, New York 1951, 34-45.

180. *Ḥafṣides*, II, 224-226.

181. *Ibidem*, II, 225.

182. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 29 v°.

183. Ibn Ḥawqal, I, 98/trad., 251-252, remarque que les Maġribins du désert c'est-à-dire les Berbères nomades, avaient beaucoup plus de chameaux que les Arabes (d'Arabie ?).

184. Fatwās d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, al-Labīdī et al-Suyūrī, *Mi'yār*, VIII, 278/E. Amar, II, 226, 285 ; Burzulī, *ms.* A.W., III, 32^e cahier, f° 1 r°, 6 v°.

185. Muqaddasī, 60-61 et note 172 ; Bakrī, 49, 148/trad., 104, 284 ; *Ḥafṣides*, II, 227 et note 2 ; v. *supra :* p. 592.

186. Idrīsī, 98, 117/trad., 114, 136 ; *Ḥafṣides*, II, 226.

187. Fatwā d'Abū 'Imrān (al-Fāsī) sur une association (širka) apicole du type munāṣafa, *Mi'yār*, VIII, 123.

188. Al-Māzarī (m. 536 H/1141), interdit la vente de la cire aux infidèles, *Mi'yār*, V, 186-187/E. Amar, I, 453-455.

miel de Ğalūla, très réputé[189]. Un certain nombre de fatwās portent sur l'élevage du vers à soie[190].

Pêche et chasse

La pêche était très active sur tout le littoral et fournissait une nourriture abondante et bon marché, notamment aux Bizertins et aux Tunisois[191]. Il devait en être de même à Sousse, Sfax, etc. La pêche du thon est attestée pour notre période à Monastir[192]. Une fatwā nous montre les commerçants de Monastir allant trouver les pêcheurs dans la presqu'île, au pont, près du Qaṣr Ibn al-Ğa'd et leur achetant le produit de leur pêche qu'ils revendent dans les villes. Cette pratique rémunératrice est condamnée par al-Qābisī soucieux d'assurer un ravitaillement peu onéreux aux Monastiriens[193]. Al-Idrīsī signale la qualité et la grosseur des poissons de Djidjelli[194], l'habileté des Sfaxiens à disposer leurs filets dans les eaux mortes[195]. L'emploi actuel d'une femelle de mulet promenée le long de la grève pour attirer les mâles qui sont pris à l'épervier est déjà mentionné par al-Bakrī[196] Ce géographe et al-Idrīsī s'étendent sur les ressources du lac de Bizerte, communiquant avec la mer et présenté comme un vivier miraculeux[197]. Il suffisait aux marchands de désigner à un pêcheur l'espèce de poisson qu'ils désiraient acheter pour qu'aussitôt, en

189. Bakrī, 32/trad., 71.

190. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 169 v° : un marché à livrer (salam) portant sur des vers à soie, doit-il être conclu au poids ou à la quantité ? Autre fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 85 : question analogue à propos du partage de cocons (lawz al-ḥarīr). Autre fatwā du même, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 49 r° : achat de feuilles de mûrier avant leur apparition ; v. aussi : Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 278 r°, *ms.* Rabat, II, f° 132 v°. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, VIII, 141 un homme embauché pour pelotonner (ou dévider ?) (kabb) des livres de soie. Fatwā du même, *Mi'yār*, X, 245, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 188 r°-v° association entre parents et parentes pour l'achat du matériel (mā'ūn) nécessaire pour la production de la soie.

191. Idrīsī, 114-115/trad., 133-134.

192. A Monastir, Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī (m. 407 H/1016) eut un jour envie de thon frit ; il en acheta un (le texte porta ḥayya qui paraît signifier un poisson vivant) — qui pesait plus de deux qinṭārs, le fit frire et le distribua aux murābiṭūn du Qaṣr ; *Ma'ālim*, III, 191.

193. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, II, 2/E. Amar, I, 172-173 ; les pêcheurs utilisaient des filets appelés ṭarā'iḥ.

194. Idrīsī, 98/trad., 114.

195. *Ibidem*, 107/trad., 126.

196. Bakrī, 58/trad., 123 ; Bonniard, *R.T.* 1934, 135 ; *Ḥafṣides*, II, 228.

197. Bakrī, 58/trad., 122-123 ; Idrīsī, 114-115/trad., 133-134 ; G. Marçais, *Berbérie musulmane*, 181.

un coup de filet, ils soient satisfaits. D'après al-Idrīsī, pendant six mois, le lac d'eau douce de Tindja se déverse dans celui de Bizerte qui est salé et l'inverse se produit pendant les six autres mois sans que leur niveau respectif soit modifié. Et d'énumérer les douze espèces[198] différentes de poissons qui peuplent nécessairement le lac de Bizerte pendant les douze mois de l'année. Al-Bakrī nous renseigne sur les poissons pêchés à Tunis[199]. Dans la rivière de Msila on pêchait un poisson abondant à raies rouges et atteignant parfois un empan ; on en vendait une grande quantité à la Qal'a des Banū Ḥammād[200].

Les pêcheries lacustres semblent bien avoir relevé du Zīride et avoir été affermées, ce qui aux yeux des juristes, était une usurpation (ġaṣb). On soumit à al-Māzarī[201] le cas d'un lac (buḥayra) où un usurpateur (ġāṣib) interdisait à quiconque d'y pêcher en dehors des gens à son service. Il doit s'agir du lac de Bizerte et du seigneur de cette ville, l'un des Banū l-Ward[202]. Ces pêcheurs vendaient le poisson qu'on leur laissait à titre de rétribution. Non sans hésitation, Ibn Abī Zayd avait estimé que ce monopole ne constituant pas à proprement parler une usurpation, le poisson vendu par les pêcheurs était licite. Al-Qābisī avait, au contraire, condamné cette pratique. Al-Māzarī déclare que l'opinion d'Ibn Abī Zayd est plus proche des principes de la science religieuse (uṣūl al-'ilm) tandis que celle d'al-Qābisī est plus proche de ceux du scrupule (uṣūl al-wara'). Il estime que si le pêcheur ne prend qu'une quantité de poisson équivalente à celle qu'il aurait prise si la pêche avait été libre, l'opinion d'Ibn Abī Zayd est valable. La vente du poisson donné par l'usurpateur aux pêcheurs est licite sous réserve que la location de leurs services soit régulière (iġāra ṣaḥīḥa). Al-Māzarī conclut en invoquant le besoin et la nécessité qui justifient cette tolérance.

Nous n'avons recueilli qu'une indication sur la chasse, certainement très pratiquée[203]. Des hommes armés d'une arbalète

198. Sur le nom de ces poissons et leur identification, v. A. GATEAU, *B.E.A.*, Alger 1942, 99-101 ; *Ḥafṣides*, II, 228.

199. BAKRĪ, 41/trad., 89.

200. IDRĪSĪ, 86/trad., 99.

201. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), avec références aux opinions d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) et d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VIII, 271 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 34e cahier, f° 6 v°.

202. Plutôt que de celui de Tunis, et du Ḥurāsānide. BURZULĪ parle ensuite du fermage du lac de Bizerte. YĀQŪT (1re moitié du XIIIe siècle), *Buldān*, II, 292-293, dit que le sultan affermait (yuḍamminu) le lac de Bizerte et qu'il a appris que ce fermage (ḍamāna) s'élevait à 12 000 dīnārs.

203. V. par exemple *supra :* p. 294; *Ḥafṣides*, II, 226-228.

(bunduqiyya) vont chasser, la nuit, le canard sauvage dans les mares pluviales. Chacun d'eux se met à l'affût dans une fosse recouverte d'un toit[204]. La chasse aux oiseaux de proie, notamment au faucon, était sûrement pratiquée. On utilisait aussi le chien de chasse, la lance et les flèches[205].

Plantes textiles et autres

La culture des plantes textiles était variée et répandue. Celle du lin est signalée à Bône[206] et ailleurs. On cultivait le coton à Msila, Ngaous, Tobna, Gafsa et Carthage[207]. Les textes font souvent allusion au commerce du coton et, dans les noms propres, le mot qaṭṭān (marchand de coton) revient souvent. Celui de Carthage était exporté à Kairouan. Carthage produisait aussi du chanvre[208].

Les environs de Carthage produisaient de la garance (carthame, 'uṣfur) et du safran[209]. Une fatwā d'al-Māzarī atteste l'exportation en Sicile du sumac employé au Moyen Age au tannage et à la teinture[210]. A Ğalūla, les Kairouanais parfumaient au jasmin, à la rose et à la violette le sésame dont ils extrayaient l'essence huileuse[211]. Plusieurs fatwās parlent de la culture du henné[212],

204. IBN MAQDĪŠ, II, 133, dans la biographie de Ğabala qui trouva le martyre lors de la prise de Sfax par Roger de Sicile. Le terme employé (bunduqiyya) est peut-être un anachronisme. La description de l'arbalète (qaws al-bunduq) par IBN RAŠĪQ fait allusion à la chasse aux oiseaux ; *'Umda*, II, 221 ; MAYMANĪ, 57-58 ; H. PÉRÈS, *La Poésie andalouse*, 352 et note 5. *Supra*, p. 533.

205. *Risāla*, 154-155, 158-161 ; *Ḥafṣides*, II, 228.

206. IDRĪSĪ, 117/trad., 136. Fatwā d'Ibn Abī Zayd sur la location d'un champ où l'on sème du lin ; *Mi'yār*, VIII, 187 ; BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 220 v°. Une fatwā anonyme mentionne deux qualités de lin : l'égyptien (miṣrī) et le dimnī (de la dimna ?), ce dernier ayant un certain goût quand les fileuses le portent à la bouche ; *Mi'yār*, I, 336/E. AMAR, I, 141 ; BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 216 v°-217 r°.

207. IBN ḤAWQAL, *J.A.* 1842, I, 241, 242/trad., 178 ; IDRĪSĪ, 86, 93, 104, 111, trad., 99, 109, 122, 130 ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 27 ; *idem*, *La Berbérie musulmane*, 179.

208. IBN ḤAWQAL, trad., 178 ; IDRĪSĪ, 111/trad., 130.

209. IBN ḤAWQAL, trad., 178 ; IDRĪSĪ, 111/trad., 130. On relève sur deux épitaphes kairouanaises, l'une de 417 H/1026, l'autre de 424 H/1033, le nom de deux personnages qualifiés d'al-Urğuwānī (le marchand de pourpre) ; *Inscriptions arabes*, I, 369, 410.

210. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 114-115 ; BURZULĪ, *ms.* Rabat II, f° 141 r°. On remarquera que cette plante n'est pas désignée dans cette fatwā par son nom arabe (samūq ou summāq) mais par celui de tlzrt ou tāzġt, certainement berbère.

211. BAKRĪ, 32.

212. Deux fatwās d'Ibn Abī Zayd et une d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, VIII, 184, X, 233/E. AMAR, II, 172-173 ; BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, 217 v°.

notamment à Taqyūs, Gafsa, etc.[213]. Sont attestés : le cumin[214] à Gafsa, Sabība, aux îles Kerkenna ; le carvi[215], à Carthage, Sabība ; l'anis[216] aux îles Kerkenna ; le safran[217] comparable à celui d'Espagne dans les régions d'Ebba, Laribus et Maǧǧāna. Le mastic, sorte de gomme, paraît avoir été utilisé comme encens[218]. Les forêts de pins de Bougie fournissaient à l'époque d'al-Idrīsī, du bois pour les constructions navales, de la résine et du goudron[219].

Industrie textile[220]

Le filage et le tissage étaient généralement exécutés par les femmes et à la maison. Des femmes pauvres filaient pour les autres[221]. Les principaux textiles employés, laine, coton, lin et soie étaient des produits du pays. On signale la confection d'un mindīl et d'une milḥafa en coton et en lin[222], et d'un ṭawb à chaîne de lin et trame de coton[223]. Parmi les cadeaux offerts à al-Ḥākim par Bādīs en 405 H/1014-1015, figure le ḫazz. Il doit s'agir d'un tissu « dont la chaîne est de soie et la trame en une autre matière textile, telle que laine, lin ou coton »[224]. Avant les Zīrīdes, l'abū qalamūn, byssus de pinne marine recueilli sur la côte sud de l'Ifrīqiya, était utilisé pour la confection d'une sorte de moire très précieuse ; le Fāṭimide se la réservait et en interdisait l'exportation. Al-Muqqadasī auquel on doit ces détails, ajoute qu'il en passait en fraude et qu'un vêtement de ce tissu atteignait 10.000 dīnārs. Cette fabrication a dû se poursuivre sous les Zīrīdes puisqu'on la retrouve attestée sous les Ḥafṣides[225].

L'indigo provenait d'Orient ; on en achetait à La Mecque[226].

213. Idrīsī, 104/trad., 122.
214. *Ibidem*, 104, 119, 127/trad., 122, 139, 150.
215. *Ibidem*, III, 119/trad., 130, 139.
216. *Ibidem*, 127/trad., 150.
217. *Ibidem*, 117/trad., 137.
218. Fatwā d'al-Laḫmī, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 35 v° : sur l'eau altérée par l'encens du mastic (baḫūr al-maṣṭakā).
219. Idrīsī, 90-91/trad., 105 : près de Bougie, bon minerai de fer et à bas prix.
220. V. . *Ḥafṣides*, II, 231-233 ; L. Golvin, *Contribution à l'étude des nattes à décor épigraphique au moyen âge*, *A.I.E.O.* 1959, 213-231.
221. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 231, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 58 r°. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 248 r°, *ms.* Rabat, II, f° 101 v° (dp. Yaḥyā b. 'Umar) emploi de cendres pour le blanchiement du fil.
222. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 67 r°.
233. Fatwā d'al-Suyūrī, *Mi'yār*, II, 46, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 39 r°.
224. *Ḥafṣides*, II, 25 (dp. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 128 r°).
225. Muqaddasī, 52-53 et note 143 (références) ; *Ḥafṣides*, II, 25, 232.
226. *Mi'yār*, VI, 158, IX, 69.

Le tartre (ṭarṭar) recueilli dans les tonneaux de vin était le fixateur normalement utilisé pour obtenir de la laine rouge[227].

On fabriquait à Mahdia des étoffes très fines et inimitables ; connues sous le nom de tissus de Mahdia, il en était fait une exportation considérable[228]. Parmi les Quṣūr de Gafsa, la ville de Ṭarrāq fabriquait les « kisā' ṭarrāqī » qu'on exportait en Égypte[229]. Les tissus de Tozeur étaient fort réputés[230].

Sousse était renommée pour ses étoffes où entrait du fil d'or[231]. C'est peut-être de ce fil, appelé ġazl sans mention de la matière, dont on nous dit qu'un miṯqāl se vendait deux miṯqāls d'or[232]. A Sfax on tissait le coton et le lin[233]. On y effectuait le foulage et le décatissage à la manière employée à Alexandrie, mais en mieux[234]. Les fines étoffes de Kairouan étaient envoyées à Sousse pour y être foulées[235]. Gafsa confectionnait châles, vêtements et turbans[236]. Le seul centre ifrīqiyen produisant de la soie, on ne peut plus belle ni plus fine, était Gabès[237]. Mais al-Idrīsī signale, que de son temps, la fabrication des étoffes de soie n'existait plus à Gabès dont une des principales industries était la tannerie des cuirs qu'on exportait[238]. Tripoli fabriquait et exportait de beaux lainages dont certains provenaient du Nafūsa[239]. On fabriquait de magnifiques vêtements à la Qal'a des Banū Ḥammād[240], et, à Bougie, à l'intention des grands, des turbans de šarb (lin fin) brodés d'or[241].

Cuirs et peaux

A la fin de la période zīrīde[242], on mentionne que « jadis » du fil

227. Fatwā d'al-Māzarī et d'Abū l-Faraǧ al-Tūnisī, *Mi'yār*, VI, 212, 218, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 42 v°, *Muḫtaṣar*, f° 5 v°.

228. Idrīsī, 108/trad. 127.

229. Bakrī, 47/trad., 101 ; G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 179-180.

230. V. *supra :* p. 468 et note 566.

231. Bakrī, 36/trad., 78. Elles figurent au nombre des présents adressés par Bādīs à al-Ḥākim en 405 H/1014-1015.

232. Bakrī, 36/trad., 78 ; Marrākušī, éd. 1847, 255, mentionne les vêtements de Sousse (ṯiyāb sūsiyya).

233. Ibn Maqdīš, II, 158-159.

234. Bakrī, 20/trad., 46-47.

235. *Ibidem*, 36/trad., 78.

236. *Ḥafṣides*, II, 232 et note 3.

237. Bakrī, 17/trad., 44-45 ; De Mas Latrie, *Intr.*, 221 ; G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 179.

238. Idrīsī, 124/trad., 124.

239. Ibn Ḥawqal, I, 69/trad., 167-168 ; v. *supra :* p. 462 et note 514.

240. *Istibṣār*, trad., 105.

241. *Ibidem*, trad., 34.

242. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 212-215 ; Burzulī, *ms.*

d'or pur (ḏahab maskūk maġzūl, ġazl min al-ḏahab) provenant d'Irak était utilisé dans la broderie des cuirs (ğulūd al-ḏahab), dans les anciens vêtements (ṯiyāb) irakiens, les voiles de femmes dits ma'āğir (sing. : mi'ğar) et les turbans ; il doit s'agir de parures féminines[243].

Le travail des peaux et du cuir était florissant et plus particulièrement, semble-t-il, à Kairouan[244]. On employait fréquemment des cuirs brodés d'or probablement surtout en sellerie. A cet usage, l'or était souvent remplacé par le samanṭī, c'est-à-dire soit le chrysocalle (alliage de cuivre, d'étain et de zinc), soit un alliage d'or et d'argent[245].

Il n'est pas impossible que les Zīrīdes, comme les Aġlabides et les Fāṭimides, aient continué d'importer du papyrus (bardī) de Sicile et l'aient utilisé, eux aussi, dans la correspondance officielle et l'administration[246]. Aucun papyrus ifrīqiyen ne nous est parvenu. Le parchemin ifrīqiyen, très renommé et parfois de couleur (vert, azuré, écarlate) était un article d'exportation. C'est aux Kairouanais que les Espagnols ont emprunté la technique de la préparation du parchemin et plus tard du papier[247].

Sous les Aġlabides on fabriquait du papier (kāġid) de lin à Kairouan, Tunis et Mahdia. Sous les Zīrīdes, l'industrie du papier passe d'Ifrīqiya en Europe par la Sicile et l'Italie méridionale, et un siècle plus tard, par le Maroc et l'Espagne[248].

La parcheminerie[249] et la reliure kairouanaises étaient prospères.

Rabat, II, f° 106 r°. Fatwā analogue d'un juriste probablement un peu plus tardif et appelé Abū l-Faraǧ (al-Tūnisī), *Mi'yār*, VI, 215-216.

243. Ces trois indications dp. Abū l-Faraǧ al-Tūnisī qui emploie ensuite l'expression : « ṯiyāb al-nisā' wa-l- ma'āğir ».

244. Al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), avait construit, à Kairouan, une tannerie qu'il louait ; *Ma'ālim*, III, 226-227. A propos de la réputation des cuirs kairouanais, v. . *E.I.*, I, 687 (G. Yver). Sur les selles kairouanaises célèbres jusqu'en Europe et les cuirs brodés d'argent et de ḫazz utilisés pour les selles, les souliers et le harnachement militaire, v. : *Bisāṭ*, 19-20.

245. Fatwā d'al-Māzarī sur les cuirs brodés d'or ; dp. Abū Ḥafṣ (b. al-'Aṭṭār) (m. 430 H/1038), le samanṭī contenait de l'or et de l'argent ; *Mi'yār*, VI, 212, 216 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 106 r° ; *Muḫtaṣar*, f° 79 r°.

246. Ibn Ḥawqal, I, 86.

247. Dp. une étude inédite de H. H. Abdul Wahab. *Al-Andalus*, XII, 1947, 293 ; Ibn Faraḍī, I, 404 ; Ḍabbī, 61, 93, 131 ; *Takmila*, I, 101, 190, 367 ; *ibidem*, éd. Ben Cheneb, 212 ; Maqqarī, II, 115 ; *Madārik*, II-III, f° 162.

248. Dp. l'étude inédite de H. H. Abdul Wahab précitée.

249. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 49 r° ; *Ma'ālim*, III, 11 ; *Storia*, II, 256, note 4.

On reviendra sur cette dernière[250]. Le papier, plus cher que le parchemin ne lui faisait pas encore concurrence[251].

A l'analyse, l'encre des parchemins kairouanais, d'un brun chaud pour les lettres, rouge pour les points-voyelles, ne révèle pas trace de sels métalliques ; on l'obtenait vraisemblablement avec de la noix de galle et de la gomme arabique[252]. Un coran datant d'Ibn Abī Zayd était écrit entièrement en or[253].

Poterie[254]

La poterie était florissante notamment à Tunis[255]. On y fabriquait ainsi qu'à Gafsa des gargoulettes d'une blancheur éclatante et minces au point d'être presque diaphanes, d'où leur nom, d'aériennes[256]. On en a exhumé d'analogues, extrêmement fines et en terre non émaillée, à Bougie[257].

A Ṣabra, la Qal'a et à Bougie, on trouve de nombreux tessons de faience polychrome. Le décor est généralement brun et vert, le jaune apparaît parfois, et plus tardivement, le bleu[258].

250. V. *infra:* p. 819-821 ; il semble qu'un même artisan, assisté de quelques aides, préparait les parchemins et les cuirs, calligraphiait, enluminait les ouvrages puis les reliait et décorait les couvertures ; *Objets kairouanais*, I, 60, note 4. *Inscriptions arabes*, I, 32 : Coran habousé par Fāṭimat al-Ḥāḍina en 410 H/1019-1020, copié par une certaine Durrat al-Kātiba qui était au service d'un warrāq.

251. *Storia*, II, 256, note 4. Actes et manuscrits de l'époque conservés à la Bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan ou ailleurs sont sur parchemin ; v. notamment : H. H. Abdul Wahab, *'Ināya*, 89. Sur le waraq rūmī (papier chrétien, byzantin, qui arrivait au Maġrib via Tripoli, v. : *Mi'yār*, I, 76. Par l'expression : « waraqa manṣūrī » qui figure ds. *Ma'ālim*, III, 140, il faut probablement entendre : feuille de format dit manṣūrī (de Ṣabra-al-Manṣūriyya ?). Muqaddasī, 48-49, signale que les corans et les registres (maṣāḥif et dafātir) sont tous de parchemin ; v. aussi : H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 84, note 123.

252. *Objets kairouanais*, I, 287 et note 3.

253. Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 129 v°. Cette ḫatma en 30 ǧuz' était habousée au profit du Ǧāmi' de Kairouan ; elle était entièrement écrite en lettres d'or et recouverte (muġašša) de soie.

254. G. Marçais, *Les Poteries et faiences de la Qal'a des Benī Ḥammād*, Constantine, 1913 ; *idem*, *Les poteries et faiences de Bougie*, Constantine 1916 ; *idem*, *l'Art de l'Islām*, 86-87.

255. Idrīsī, Glossaire, 354-355, avec référence à Ibn Ḥawqal qui affirme que la poterie (ḫazaf) tunisoise était aussi belle que celle importée d'Irak.

256. Bakrī, 40/trad., 88 ; v. *supra:* p. 471.

257. G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 180.

258. G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 87 ; comp. : *Espagne musulmane*, III, 513 : la poterie présente avec celle de l'Ifrīqiya à la même époque, une parenté évidente ; le décor vernissé offre toujours la même bichromie : vert et brun de manganèse.

Les ustensiles de cuisine étaient sans doute en terre et en cuivre. On en fabriquait en fer[259].

Verrerie[260]

Dans plusieurs fatwās, il est question de la boutique d'un verrier (ḥānūt zazzāǧ)[261]. L'une d'elles mentionne l'arrivée dans une localité d'un verrier utilisant comme combustible les noyaux de dattes qui, moulus, servent à nourrir les bestiaux[262]. Des fours de verriers ont été découverts à Ṣabra et à Zawīla[263] A Gafsa on fabriquait du verre de très belle qualité[264].

Mines, métaux et minéraux[265]

D'après al-Māzarī[266], le propriétaire légitime (ou plutôt le fermier) d'une mine doit se contenter d'une partie du minerai et distribuer le restant aux pauvres, ou selon certains, à des œuvres pies. Les ouvriers qu'il emploie pour l'extraction, la fonte et l'affinage, peuvent recevoir soit un salaire fixe pour une tâche déterminée, soit une quantité de couffes pour l'extraction d'un nombre fixé à l'avance de couffes de minerai. Ils ont aussi la faculté de mêler le minerai de leurs couffes et de s'associer. Le jurisconsulte précise que ces dispositions ne s'appliquent qu'au plomb qui ne peut faire l'objet de pratiques usuraires.

259. Fatwā d'al-Laḫmī, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 88 r°, *Muḫtaṣar*, f° 76 r°-v° : achat d'un ṭāǧīn ḥadīd.

260. V. aussi *infra* : p. 819.

261. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī et d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, *Mi'yār*, VI, 166/E. Amar, II, 231.

262. D'où renchérissement et pénurie de cette denrée ; al-Suyūrī déclare que si les gens en ont absolument besoin et qu'ils peuvent se passer de verre, le verrier sera empêché de la brûler ; *Mi'yār*, VIII, 274 ; Burzulī, *ms.* A.W., III, 33e cahier, f° 2 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 161 v°. Rappelons qu'à la fin du VIIIe siècle, un quartier ou un souk des Zaǧǧāǧīn est attesté à Kairouan ; Abū l-'Arab, 78/trad., 146.

263. *Objets kairouanais*, II, 371-374. Tandis que celui de Ṣabra n'est révélé que par la présence de nombreuses scories vitreuses, celui de Zawīla, dont H. H. Abdul Wahab est l'inventeur, ayant été utilisé ultérieurement comme four à chaux, a échappé à la destruction.

264. *Islihṣār*, trad., 75. Au XIVe siècle, Abū l-Fidā', *Géographie*, trad., I, 201, parle du verre très pur de Ṭurra (actuelle Talmīn), ville dépendant de Tozeur. *Objets kairouanais*, II, 375 et les notes.

265. V. *Ḥafṣides*, II, 229-230.

266. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., III, 34e cahier, f° 7 r°.

Le plomb du Djebel Ressas, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Tunis, était probablement exploité à l'époque. On est fondé à penser que les mines de fer du Hanšīr al-Ḥadīd et de l'Ouenza l'étaient aussi. Le centre le plus important de la région était Maǧǧānat al-Ma'ādin (Maǧǧāna des Mines). On l'appelait aussi Maǧǧānat al-Maṭāḥin (Maǧǧāna des Meules) parce qu'on y extrayait, selon al-Bakrī, les meilleures meules de moulin du monde. Al-Balāḏurī mentionne une mine d'argent à proximité de Maǧǧāna et al-Ya'qūbī y signale des mines d'argent, d'antimoine, de fer, de litharge et de plomb. Ibn Ḥawqal affirme qu'une mine de fer et d'argent dépend de Maǧǧāna qui fournit, en outre, des meules de moulin exportées en tous pays. Un siècle plus tard, al-Bakrī signale, dans cette région, de nombreuses mines, dont une d'argent, nommée al-Warīṭsī appartenait aux Berbères Lawāta. Après l'invasion hilālienne, au XII[e] siècle, al-Idrīsī, et l'anonyme de l'*Istibṣār* qui pille pourtant al-Bakrī, ne mentionnent plus que les meules. Ce silence prouverait que la tourmente hilālienne avait été fatale à l'exploitation des mines[267]. Cependant, al-Idrīsī cite encore celles de Laribus, Bône et Bougie.

Sous Yaḥyā, l'étain est mentionné à propos de selles, d'étendards, de pavillons et d'ustensiles[268], mais c'était probablement un métal d'importation.

La *Risāla* ne parle que des mines d'or et d'argent[269].

L'exploitation du sel gemme, par exemple celle de la colline d'el Outaya, au nord-ouest de Biskra, attestée à l'époque fāṭimide[270] devait être prospère. Une fatwā d'al-Māzarī traite des salines de cette espèce[271]. Malgré l'absence de documents, des salines étaient probablement aménagées dans les sebkhas ifrīqiyennes[272]. La saline de Lamṭa, à proximité de Marsā Maḥris, fournissait un sel marin incomparable et expédié dans les contrées voisines[273].

L'exploitation des bancs de corail au large de La Calle était florissante[274]. Les branches de corail étaient crochetées au moyen

267. G. MARÇAIS et E. LÉVI-PROVENÇAL, *Note sur un poids de verre du VIII[e] siècle*, *A.I.E.O.* 1937, 15-18.

268. V. *supra :* p. 310.

269. *Risāla*, 132-133.

270. BAKRĪ, 52/trad., 112 ; DE MAS LATRIE, *Traités*, 224 ; *Ḥafṣides*, II, 230.

271. Fatwā d'al-Māzarī, BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 34[e] cahier, f° 6 r° ; il y est dit : « ces considérations s'appliquent aux salines qui sont pareilles à des mines ».

272. Elles sont attestées pour l'époque ḥafṣide ; *Ḥafṣides*, II, 230. Sur leur statut juridique, v. : BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 33[e] cahier, f° 9 r°.

273. BAKRĪ, 84/trad., 171.

274. IBN ḤAWQAL, I, 75 ; MUQADDASĪ, 48-51 ; BAKRĪ, 55/trad., 117 ; 'IDRĪSĪ, 116/trad., 135 ; *Buldān*, VIII, 24 ; *Ḥafṣides*, II, 229.

de chaluts faits de croix de bois alourdies par des pierres et garnies de fils de chanvre ou de lin. L'exploitation était effectuée par une cinquantaine de barques montées chacune par vingt hommes. Du temps d'Ibn Ḥawqal, et sans doute en fut-il ainsi ultérieurement, le sultan du Maġrib faisait contrôler cette pêche par des amīns, et un nāẓir y prélevait, pour lui, les taxes afférentes (ṣilāt, ma'āwin et lawāzim ?). Les pêcheurs, gens de l'endroit, étaient payés par les marchands associés. La récolte était abondante puisqu'al-Muqaddasī affirme que d'un coup de chalut, on pouvait ramener jusqu'à une trentaine de kilogs[275]. Le corail brut sans éclat ni couleur était poli sur place dans des souks et vendu en vrac à bon marché, probablement aux mêmes marchands dont il a été question. Ces derniers le revendaient habituellement semble-t-il, tel quel, sans le trier[276]. Une partie du corail ifrīqiyen s'exportait notamment en Égypte[277].

V. — Monnaie

En principe, les monnaies d'or et d'argent étaient légalement indépendantes l'une de l'autre et « chacune d'elles avait un pouvoir libératoire complet, lorsqu'elle figurait dans l'acte générateur de l'obligation ou qu'elle était préférée à l'autre par la coutume du lieu »[278].

Avant l'invasion hilālienne on peut affirmer que les tractations pouvaient se faire indifféremment en or, en argent ou en biens[279]. Il n'est pas sûr qu'il en ait été de même par la suite, à Mahdia notamment, en conséquence de la pénurie d'or[280].

Le dirham d'argent se subdivisait en demi (appelé qīrāṭ), quart, huitième et seizième (appelé ḫarnūba ou ḫarrūba)[281]. Un dénéral

275. Muqaddasī, 50-51 ; 84, note 24 : la quantité recueillie varie entre 10 000 et 10 dirhams ; il s'agit probablement du dirham poids (3 gr. 148 et non du dirham monnaie).

276. Fatwā d'Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058) et d'al-Māzarī (ou d'Abū l-Faraǧ al-Tūnisī ?), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 52 r°.

277. Suyūṭī, *Ḥusn al-Muḥāḍara*, II, 200.

278. *Ḥafṣides*, II, 74.

279. Dans une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 222, il est dit que le prix du sang (diya) peut être acquitté soit en or monnayé par quelqu'un qui possède de l'or ou en fait commerce (in kāna min ahl al-ḏahab), soit en argent monnayé (waraq) par celui qui possède de l'argent (in kāna min ahl al-waraq), soit en biens 'arḍ par celui qui en détient (in kāna min ahl al-'urūḍ). Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 112 r° : les parents remettent à un maître d'école un rubā'ī, soit en or soit en dirhams.

280. V. *infra :* p. 663-668.

281. Mention du demi et quart de dirham ds. *Ma'ālim* (Biogr. d'Abū Sa'īd Ḫalaf

d'un double dirham provenant de Tunisie, est estampillé au nom du Fāṭimide al-Mustanṣir[282] (427-487 H/1036-1094). La ḫarrūba devait être en cuivre[283]. Une source abāḍite mentionne un qīrāṭ de cuivre (ḫandasī)[284]. A Djerba, les transactions se faisaient habituellement en billon (ḫandūs, pl. : ḫanādīs)[285], mais ces deux dernières indications risquent d'être post-zīrīdes.

La conversion de monnaies d'argent (dirham, qīrāṭ) en billon (ḫarrūba), était pratique courante et tolérée par les juristes[286].

Les changeurs jouaient aussi le rôle de banquiers[287]. Le changeur (ṣayrafī, pl. : ṣayārifa) opérait sur une table (mā'ida)[288].

Loin d'être constant, le rapport or-argent était soumis à des fluctuations[289].

b. Muḥammad al-Ḫawlānī) (m. vers 408 H/1017-1018) ; ce dévot dépensait deux dirhams en 32 jours à raison d'une ḫarrūba par jour. MUQADDASĪ, 52-53 : demi-dirham = qīrāṭ, quart, huitième, demi-huitième = ḫarnūba ; v. aussi : *ibidem*, notes 139 et 140 ; si miṯqāl = huit dirhams et dirham = 2 qīrāṭs, on obtient miṯqāl = 16 qīrāṭs ; v. *infra :* p. 643 ; sur un demi-dirham zīrīde, v. : HAZARD, 233, n° 871. La collection de H. H. ABDUL WAHAB en renferme plusieurs autres et des quarts de dirham, dp. une communication de F. VIRÉ qui l'a étudiée ; v. *infra*, note 299.

282. F. VIRÉ, *Dénéraux..., C.T.* 1956, 73, n° 127 ; un autre l'est au nom d'al-'Āḍid (555-567 H/1160-1171) ; *ibidem*, 80, n° 155.

283. MUQADDASĪ, 52-53 et note 140. ŠAMMĀḪĪ, 369, donne cette curieuse indication : un individu peut vendre une marchandise contre des qarārīṭ (pl. de qīrāṭ), voulant dire par là des « darāhim al-ḫandūs » car les qarārīṭ font partie des monnaies d'or (fī awzān al-ḏahab) et les darāhim sont des monnaies d'argent (fī awzān al-fiḍḍa).

284. ABŪ L-RABĪ' (notes prises sur un *ms.* de cet auteur par H. H. ABDUL WAHAB) : « on mentionne qu'un homme vendit à un tiers un moulin (maṭḥana) pour 60 qīrāṭs et le vendeur précisa à l'acheteur « 60 qīrāṭs d'or ». Au moment du paiement (l'acheteur) lui apporta 60 qīrāṭs ḫandasiyya qui avaient cours alors selon la coutume... ; à Djerba, la monnaie en usage était le ḫandūs qui chez eux juqu'à aujourd'hui, tient lieu de darāhim. »

285. ŠAMMĀḪĪ, 367 : « ḫanādīs al-nuḥās » ; « 'urf Ǧarba al-tabāyu' bi-l-ḫanādīs. »

286. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), et d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 112 v°. IBN NĀǦĪ, *Commentaire de la Risāla*, II, 104 : Abū Bakr b. al-Labbād (m. 333 H/944) donnait un dirham à son disciple Ibn Abī Zayd qui allait lui acheter des légumes et lui rendait des ḫarārīb.

287. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 261 r°, *ms.* Rabat, II, f° 117 r° : un dīnār est changé et partagé entre deux associés à raison d'un quart pour l'un et le restant pour l'autre ; ce dernier fait l'opération (ta'āmala) suivante avec le ṣayrafī : il lui prend des rubā'īs en échange d'une partie des dirhams et lui laisse les dirhams restant qu'il retire peu à peu. Il est évident que ce genre d'opération pouvait porter sur des sommes plus importantes.

288. « Mā'ida ṣayrafī » ; *Madārik*, II-III, f° 150 r° (Biogr. d'Ibn al-Labbād).

289. Fatwā de 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 263 v°, *ms.* Rabat, II, f° 120 r° : des dīnārs légués aux pauvres de Monastir sont, pour leur être distribués, changés contre de la monnaie argent ; l'opération autorisée par le cadi et effectuée par leur wakīl est appelée ṣarf nāǧiz (change au comptant). Au moment de la distribution, la valeur de l'argent ayant baissé, le wakīl réclama la

A Ténès, d'après al-Bakrī[290], avaient cours les monnaies suivantes : le dirham qui en valait 12 siciliens en nombre, le qīrāṭ[291], le quart de dirham, le ṣaql (?), la double ḥabba.

Le dīnār d'or se changea d'abord contre huit dirhams d'argent[292]. On verra que la réforme du dirham fāṭimide qui eut lieu sous al-Ḥākim en 399 H/1008-1009 eut probablement des répercussions sur le change ifrīqiyen[293]. Sous al-Mu'izz b. Bādīs, à l'époque de la rupture avec les Fāṭimides, on procéda à une importante réforme monétaire qui, attestée par des fatwās pour la monnaie argent et par un chroniqueur zīride (Ibn Šaraf) pour la monnaie or, porta simultanément ou consécutivement sur les deux numéraires.

Al-Tūnisī fut interrogé sur la pesée (murāṭala) de dirhams hétérogènes, les uns anciens, plus riches en argent, et les autres « qui viennent d'être créés maintenant ». Le jurisconsulte autorise cette pratique en faisant valoir notamment que si les dirhams anciens étaient envoyés à la fonte pour en faire des nouveaux, leur propriétaire perdrait le bénéfice de leur plus grande teneur en argent et subirait la taxe du monnayage[294]. Plus tard, al-Suyūrī

différence aux héritiers, car la somme d'argent (dirham) distribuée devait correspondre à la valeur du legs en dīnārs (or).

290. Bakrī, 62/trad., 130 ; v. : *Sloria*, Additions au t. II, XIII.

291. Dans une fatwā qui pourrait être d'al-Laḫmī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 261 r° : un homme confie à un autre un dirham à changer contre 2 qīrāṭs.

292. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, III, 118. Du vivant de Ġabala (m. 299 H/911-912), le change d'un miṯqāl (d'or) était de douze dirhams ; un quart de miṯqāl valait moins de quatre dirhams, probablement trois ; *Madārik*, II-III, f° 16 v°-17 r°. En Muḥarram 362 H/12 oct.-10 nov. 972, Ğawhar, le général fāṭimide qui conquit l'Égypte, fixa la valeur des deux monnaies à huit dirhams d'argent pour un dīnār d'or ; *Itti'āẓ*, 183. Sous al-'Azīz bi-Llah, pendant le vizirat de Ya'qūb b. Killis, le change du dīnār mu'izzī (d'al-Mu'izz li-Dīn Allah) était de 15,5 dirhams ; Maqrīzī, *Nuqūd*, 14. Dp. Ibn Muyassar, 49, en Égypte, sous al-'Azīz, en Rabī' I 382 H/7 mai-5 juin 992, le prix des denrées s'effondra, les dirhams kairouanais valaient 15,5 dirhams au dīnār ; leurs morceaux (darāhim qiṭa') atteignirent de 77 à 100 dirhams au dīnār. Les prix et le change s'arrêtèrent. On frappa de nouveaux dirhams. Les morceaux (qiṭa') de dirhams furent achetés aux changeurs pour la fonte à raison de cinq dirhams pour un.

293. Maqrīzī, *Nuqūd*, 14 : sous al-Ḥākim, les dirhams atteignirent en Rabī' I 399 H/3 nov.-2 déc. 1008, 34 dirhams au dīnār et les prix baissèrent d'une manière si alarmante que ces dirhams furent retirés de la circulation. On fit sortir du palais vingt caisses de nouveaux dirhams qui furent distribués aux changeurs et un siğill fut lu interdisant toute transaction en dirhams anciens. Tous ceux qui en possédaient encore eurent trois jours pour les verser intégralement à l'hôtel de la monnaie (dār al-ḍarb). Les gens furent dans le désarroi et quatre dirhams anciens en valurent un nouveau. Le cours des nouvelles pièces d'argent se stabilisa à quinze dirhams au dīnār.

294. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, VI, 77, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 250 v°, *ms.* Rabat, II, f° 103 r°.

estime qu'on peut impunément, mais seulement pour une somme modique, échanger des dirhams anciens contre des nouveaux sans pesée[295]. On n'indique pas la différence de teneur en argent entre l'ancienne et la nouvelle monnaie mais on va voir comment il est possible, semble-t-il, de la fixer approximativement.

Quant à la monnaie d'or, Ibn 'Iḏārī enseigne qu'après la consommation de la rupture zīrīdo-fāṭimide, en l'an 441 H/1049-1050, on frappa, en Ifrīqiya un nouveau dīnār appelé tiǧārī (commercial)[296]. Le même compilateur[297] citant le chroniqueur zīrīde Ibn Šaraf nous donne les précisions suivantes sur cette réforme monétaire : en Šawwāl 441 H/26 fév.-26 mars 1050, le sultan Abū Ṭamīm (al-Mu'izz b. Bādīs) fit proclamer que quiconque utiliserait la monnaie portant le nom des Banū 'Ubayd serait durement puni ; les pauvres et les petites gens furent dans la gêne et les prix montèrent à Kairouan. « L'ancien dīnār correspondait à quatre dīnārs et deux dirhams, et le change du nouveau dīnār était de trente-cinq dirhams ».

Les témoignages invoqués sont donc concordants et la réforme monétaire d'al-Mu'izz en 441 H est à rapprocher de celle d'al-Ḥākim de 399 H.[298]. On remarquera que les dīnārs spécifiquement zīrīdes ont le même diamètre, le même poids et le même titre que les fāṭimides émis avant 441 H en Ifrīqiya. D'autre part, on ne saurait voir dans le dīnār tiǧārī dont la circulation était rendue obligatoire dans toutes les transactions, une monnaie analogue aux dīnārs doubles, triples, frappés par les Fāṭimides pour être distribués en cadeaux à certaines solennités.

D'une manière générale, les périodes de crise mises à part, on peut donc conclure qu'avant l'arrivée des Hilāliens, le change ifrīqiyen évolua dans le même sens que l'égyptien. Tentons d'expliquer ce qui s'était passé. On partira des constatations suivantes : 1° l'Ifrīqiya, tout comme l'Égypte connaît alors une longue période de grande prospérité bien qu'interrompue tous les dix ans environ par une disette ; 2° les prix des denrées alimentaires ont tendance à baisser et il est significatif qu'en Égypte, ce n'est

295. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 250 r°, *ms.* Rabat, II, f° 103 r° ; comp. : opinion d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), assez voisine sur la murāṭala en général avec référence à sa *Tabṣira* et au *Taḥḏīb* d'al-Barāḏi'ī ; *Mi'yār*, V, 44-45.

296. *Bayān*, I, 278/trad., I, 415. Fagnan a lu : tuǧǧārī, on ne voit pas pourquoi.

297. *Bayān*, I, 279/trad., I, 415-416 ; v. aussi : H. Sauvaire, *J.A.* 1880, I, 438, 1882, 119-120, 296 ; Farrugia de Candia, *R.T.* 1936, 342, 1937, 134-135 ; *Objets kairouanais*, II, 472.

298. V. *supra :* note 293.

pas l'augmentation des prix (conséquence de la rareté des denrées) mais leur baisse (provoquée par l'abondance) qui peu à peu accroît le nombre des dirhams pour un dīnār ; 3° l'étude des pièces d'argent fāṭimides frappées en Égypte pendant toute cette période, révèle un abaissement progressif du titre des dirhams ; 4° le besoin de numéraire argent croissait en fonction de la baisse des produits de première nécessité ; 5° en Ifrīqiya, comme en Égypte, s'il y avait abondance d'or, il y avait pénurie d'argent.

D'où l'hypothèse suivante : la prospérité provoque la baisse des prix et accroît le besoin de numéraire argent ; mais la pénurie d'argent fin oblige à multiplier les dirhams avec abaissement de leur titre, d'où accroissement du nombre de dirhams nécessaires pour le change d'un dīnār. Nous supposons que le rapport or-argent fins (dīnār-dirham légaux) ne varia guère au moins théoriquement. Les dirhams fāṭimides sont trop rares pour qu'on ait pu en fondre quelques-uns afin d'en connaître le titre exact. Il est à souhaiter qu'on puisse le faire un jour, car la comparaison des deux courbes : nombre de dirhams au dīnār, titre du dirham, serait d'un grand intérêt. Il n'est pas impossible non plus que l'abondance de l'or et la pénurie d'argent aient déprécié le premier métal par rapport au second[299].

Le géographe al-Muqaddasī (m. après 378 H/988) affirme que, dans tous les états fāṭimides, les pièces d'or et d'argent étaient comptées, alors que de tout temps, en Orient, la monnaie d'or a été pesée et non comptée[300]. Ce témoignage est d'autant plus insolite que maintes fatwās zīrīdes traitent de la pesée (murāṭala) de l'or et de l'argent monnayés. Il est possible que cet auteur ait surtout voulu parler des transactions peu importantes pour lesquelles, au moins un juriste zīrīde, al-Suyūrī, a admis que l'on puisse se dispenser de la pesée (muwāzana)[301]. Et c'est probablement

299. Dp. une communication de F. Viré, tous les demi-dirhams et quarts de dirhams zīrīdes de la collection H. H. Abdul Wahab sont saucés ou même simplement plaqués argent : un demi-dirham frappé en 365 H/975-976 à al-Manṣūriyya au nom d'al-Mu'izz ; trois autres, en 370, 371, 381 H/980-981, 981-982, 991-992, à Mahdia, au nom d'al-'Azīz ; un demi-dirham et deux quarts de dirhams, sans lieu ni date, au nom d'al-Ḥākim.

300. Muqaddasī, 53-54 et note 137.

301. Burzulī, *ms.* A.W. II, f° 250 r°, *ms.* Rabat, II, f° 103 r° : interrogé sur l'échange sans muwāzana de dirhams anciens contre des nouveaux, al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) répond que cela est permis pour une petite quantité tout comme pour l'échange d'un dīnār contre un dīnār plus lourd ; il est interdit de le faire pour une grande quantité, étant donnée la différence de nature (iḫtilāf al-a'rāḍ). Dp. Abū Ḥafṣ (b. al-'Aṭṭār) (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VI, 78, on peut peser des dirhams renfermant du cuivre, car ce faisant, on se propose la circulation des pièces et non l'achat d'un bien

parce que les affaires se traitaient couramment en pièces comptées et non pesées qu'al-Muqaddasī précise qu'« on ne tolérait pas dans les transactions l'usage des morceaux de pièces »[302]. Mais il y a de fortes chances pour que nous soyons en présence d'une opposition entre la théorie juridique fondée sur le fiqh traditionnel, et la pratique commerciale courante.

D'un haut aloi, le dīnār fāṭimide frappé en Ifrīqiya ou ailleurs, devait peser légalement environ un miṯqāl[303].

Le dīnār ou miṯqāl d'or avait comme sous-multiple[304] : le demi, le quart (rubu' ou rubā'ī)[305] et le huitième (ṯumun ou ṯumānī)[306] de dīnār. L'existence du sixième de dīnār (sudāsī) figurant dans un seul texte[307] et dont aucun numismate n'a signalé d'exemplaire fāṭimido-zīrīde, est très douteuse. Il ne s'agit probablement que

avec de l'argent métal. Dans une fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, VI, 77, BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 250 v°, *ms.* Rabat, II, f° 103 r° : « nos compagnons ont autorisé la pesée de l'or fin (tibr ǧayyid) avec de l'or monnayé non pur (maskūk danī) ».

302. « Wa-lā yuraḫḫiṣūna (ou yurḫiṣūna) fī l-mu'āmala bi-l-qiṭa' » ; MUQADDASĪ 52-53.

303. Le poids des dīnārs fāṭimido-zīrīdes oscille entre 3 g. 62 et 4 g. 36. MUQADDASĪ, 52-53 le dīnār fāṭimide pesait un miṯqāl moins une ḥabba (grain d'orge, de 70 à 71 mmg. environ) ; ce qui donnerait 4 g. 18 environ (probablement 4 g. 21) ; v. : *ibidem :* notes 134, 135, 136. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 112 r° : location de la partie inférieure (qā'a) d'une maison pour 8 ḥabbas murābiṭiyya (almoravides) d'or ; le locataire propose de payer en ḥabbas à raison de 76 par miṯqāl, tandis que le propriétaire en réclame 72 au miṯqāl ; Ibn Abī Zayd répond que le prix à acquitter est de 8 ḥabbas valant en tout un neuvième de miṯqāl (donc 72 au miṯqāl). F. VIRÉ, *Dénéraux*, C.T. 1956, 47-48 la pesée des dénéraux (étalons monétaires) fāṭimides donne les poids moyens suivants des monnaies (dp. LANE-POOLE) : 1° Or — double dīnār : 8 g. 500 ; dīnār : 4 g. 190 ; quart de dīnar, 1 g. 037 ; 2° argent — double dirham : 5 g. 950 ; dirham : 2 g. 975 ; demi-dirham : 1 g. 487 ; quart de dirham : 0 g. 743.

304. V. notamment : fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 115-116, BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 141 r°-v°. MUQADDASĪ, 52-53 ne cite que le rubu'. Dp. HAZARD, 54-55, on frappa parfois pour le change des quarts et des huitièmes de dīnārs contenant une petite quantité d'argent comme sous les Fāṭimides.

305. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 112 r° : un maître d'école se fait payer un demi-dīnār par an, un rubā'ī d'avance et un rubā'ī à terme fixe. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 261 r°, *ms.* Rabat, II, f° 117 r°. *Mi'yār*, III, 233 ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 60 v°-61 r°, *Muḫtaṣar*, f° 121 r°. A propos d'un rubu' de dīnār frappé en 437 H/1045-1046 à al-Manṣūriyya sous al-Mustanṣir, NALLINO, s'appuyant sur l'autorité des numismates LANE-POOLE, LAGUMINA et LAVOIX, rejette la lecture rubā'ī adoptée par AMARI ; *Storia*, Additions au t. II, XIII.

306. Ṯumānī pour ṯumun n'est attesté que par une fatwā d'Ibn Muḫriz (m. 450 H/1058), BURZULĪ, ms. A.W., II, f° 181 v°, *ms.* Rabat, II, f° 22 r°.

307. La fatwā d'Ibn Muḫriz signalée dans la note précédente mentionne des « danānīr ṯumāniyya aw sudāsiyya ». Un tiers de dīnār, non daté, frappé sous le Fāṭimide al-Ḥākim (386-411 H/996-1020) est signalé par SĀĞIDA ŠUKRĪ (SAJEDA SHUKRI) ds. *Sumer, A journal of archeology in Iraq*, vol. X, Baghdad 1951, n° 1, 132.

d'un sous-multiple fictif. Le seul dénéral valant un double dīnār actuellement connu ayant été trouvé en Tunisie, est estampillé au nom du Fāṭimide al-Mu'izz[308].

Les dīnārs « maġribins » avaient cours dans l'Orient fāṭimide[309]. Les dīnārs almoravides circulaient en Ifrīqiya[310]. On sait fort peu de choses sur la valeur des monnaies frappées par les Ḥammādides et de celles des principicules indépendants d'Ifrīqiya après l'invasion hilālienne. Les premières devaient être assez semblables aux pièces zīrīdes, et les secondes, probablement saucées et de moindre valeur[311]. Il est possible que le dīnār de Sfax ait valu le quart de celui de Tamīm[312]

VI. — Poids et mesures

Le miṯqāl, unité de poids, correspondait à peu près au poids d'un dīnār et le dirham-poids au dirham-monnaie[313].

La sanǧa fāṭimide ou poids de verre servant d'étalon, portait la même estampille que la livre[314]. Parmi les dénéraux ou fragments

308. F. Viré, *Dénéraux*, *C.T.* 1956, 50, n° 45.

309. *Ḥiṭaṭ*, II, 335 ; *R.T.* 1936, 341 (référence à H. Sauvaire, 338) : en 427 H/1035-1036, les dīnārs maġribins prohibés antérieurement par al-Ḥākim, furent acceptés dans les transactions. *Nuǧūm*, V, 101-102 (année 468 H).

310. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 112 r° : ḥabba murābiṭiyya ; v. *supra :* note 303. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., III, 35e cah., f° 8 v°, *Mi'yār*, X, 302-303 : un ṣadāq de 100 dīnārs murābiṭiyya. Fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 131-132 : dīnārs murābiṭiyya donnés en qirāḍ. Autre fatwā du même, *Mi'yār*, X, 295. Fatwā d'Abū l-Qāsim al-Manārī al-Sūsī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 60 v°.

311. V. *supra :* p. 540-542.

312. V. *supra :* p. 541, 542, notes 157 et 161.

313. On ne sait quelle valeur attribuer au miṯqāl zīrīde : 4 g. 25 ou 4 g. 21. Même incertitude pour le dirham-poids qui pesait théoriquement 7/10 du miṯqāl, soit 2 g. 97 pour un miṯqāl légal de 4 g. 25, le demi-dirham ou qīrāṭ et le grain d'orge ou ḥabba ; v. : Muqaddasī, 53 et notes 134, 138, 139, 140, 142 ; *Ḥafṣides*, II, 249-250 et les notes.

314. Muqaddasī, 52-53 et note 141 ; v. · *E.I.*, *Suppl.*, IV, 208, sub sanadjat (Walker) ; G. Marçais et E. Lévi-Provençal, *Note sur un poids de verre du VIIIe siècle*, *A.I.E.O.* 1937, 6-11 ; et surtout : F. Viré, *Dénéraux, estampilles et poids musulmans en verre de Tunisie* (collection H. H. Abdul Wahab), *C.T.* 1956, 17-90 (suivi d'une note de M. Jungfleisch, 91-94 : *Où et comment furent fabriqués les poids, jetons et estampilles arabes en verre*) où l'on puisera les indications suivantes . les estampilles connues, très nombreuses et provenant toutes du Vieux Caire, sont des disques de verre de 15 à 45 mm. de diamètre avec une empreinte épigraphique en relief ; elles portent « soudé à leur revers un fragment de vase de la même pâte, fragment qui, le plus souvent, appartient au rebord même du vase et qui forme à l'endroit de la soudure, une protubérance ou bubon en forme d'olive » ; « un crachat de verre en fusion était pressé ou coulé sur la parois rougeoyante et encore malléable d'un vase de même

de dénéraux trouvés à la Qal'a, il en est un au nom du Fāṭimide al-Ḥākim[315].

D'après al-Muqaddasī « les mesures de capacité fāṭimide s'appellent dawwār et sont très légèrement supérieures à la wayba égyptienne. La partie supérieure de ces mesures est munie d'une traverse métallique reliée au fond par un pivot vertical supportant une pièce de fer qui tourne au-dessus de l'orifice de la mesure ; quand celle-ci a été remplie, on fait tourner la pièce de fer qui égalise le contenu à la hauteur de l'orifice et permet d'obtenir la mesure exacte »[316].

Cette indication du même géographe vaut probablement pour la période zīrīde : « Les livres fāṭimides sont en plomb et chacune d'elles est estampillée au nom du Prince des Croyants ; on les rassemble périodiquement en un lieu où elles sont refondues, et reçoivent une nouvelle estampille, même s'il y a en a une dizaine »[317].

Une fatwā qui paraît être d'al-Māzarī[318], étudie le cas d'un personnage chargé d'estampiller les mesures et autres choses du même genre (yatawallā ṭab' al-makāyīl) en y apposant le sceau (ṭābi') du cadi en présence de l'émir. On le jeta en prison parce qu'on avait découvert chez lui un sceau identique à celui du cadi et dont il se servait pour estampiller les mesures en dehors de la présence de l'émir. S'il a agi de bonne foi et sans frauder, son emprisonnement est une punition suffisante et on se contentera de le menacer pour qu'il ne récidive pas. Dans le cas contraire, on lui infligera le châtiment encouru par la gravité du délit.

matière, au niveau du bord. L'estampille était alors imprimée, par pression, sur la pâte du crachat, tandis que la partie intérieure du vase était soutenue pour éviter toute déformation » ; « ces vases de verre étaient piriformes, ou en troncs de cônes plus ou moins allongés, munis d'une anse arrondie, partant du rebord pour aboutir un peu au-dessus du fond » ; l'estampille était « appliquée en tangente au tenon supérieur de l'anse et arrivait au niveau du rebord du vase » ; l'encolure était plus étroite que le corps du vase et son diamètre déterminé suivant la destination de la mesure. L'estampille servait à la fois de garantie et de graduation. La pesée des dénéraux fāṭimides prouve que ce sont des étalons monétaires.

315. *Objets kairouanais*, II, 375 et notes.

316. Trad. Ch. PELLAT ; MUQADDASĪ, 50-51.

317. Trad. Ch. PELLAT ; MUQADDASĪ, 50-51 ; v. : G. MARÇAIS et E. LÉVI-PROVENÇAL, *Note sur un poids de verre du VIII^e siècle*, *A.I.E.O.* 1937, 7-18. H. H. ABDUL WAHAB possède une dizaine de poids en plomb trouvés en Tunisie, mais tous pré-zīrīdes et en majeure partie estampillés au nom des Fāṭimides d'Ifrīqiya.

318. BURZULĪ, *Muḥtaṣar*, f° 143 r°. Le nom d'al-Māzarī (m. 536 H/1141) n'étant pas répété, il pourrait s'agir, mais c'est peu probable, de la suite d'une citation précédente de la *Ta'līqa* d'ABŪ ḤAFṢ B. AL-'AṬṬĀR (m. 430 H/1038), ce qui d'ailleurs ne retirerait rien, au contraire, à l'intérêt du texte.

Al-Muqaddasī dit qu'« on utilisait la livre du type de Baġdād, sauf pour le poivre ; dans ce cas, la livre employée dépassait de 10 dirhams-kayl celle de Baġdād, mais c'est elle qui a cours maintenant dans toutes les régions du Maġrib placées sous l'obédience du Fāṭimide »[319].

La livre de Tunis pesait douze onces (ūqiyya) de douze dirhams[320]. Al-Bakrī affirme que la livre (riṭl) utilisée à Kairouan pour peser la viande, les figues et autres produits alimentaires, valait dix livres à poivre (riṭl filfilī)[321].

Al-Bakrī enseigne qu'à Baghai on mesurait le blé (ṭa'ām) à la wayba valant 64 mudds du Prophète, soit un qafīz et demi de Cordoue, l'huile en qafīzs d'huile kairouanais valant 5 rubu's cordouans, et que la livre de viande pesait 20 livres à poivre (filfilī)[322].

Du temps d'al-Māzarī, une femme dont le mari s'était absenté en Sicile depuis 5 ans, reconnaît détenir de lui, entre autres choses, 2 livres siciliennes (bi-wazn Ṣiqilliya) de coton cardé (mandūf)[323] ; on peut en déduire que la livre en usage en Ifrīqiya, sans doute à Mahdia, différait de celle de Sicile. On ne sait rien sur la valeur du qinṭār zīride[324].

A Kairouan, grains et matières sèches étaient mesurés en qafīzs de 8 waybas ; comme la wayba valait 4 ṯumnas et la ṯumna (ou

319. Trad. Ch. PELLAT, MUQADDASĪ, 50-51 et les notes 125, 126 ; dirham kayl = 2 g. 975, riṭl de Bagdad = 128 dirhams kayl = 380 g. 8, livre pour le poivre = 380 g. 8+29 g. 75 = 410 g. 55, V. : R. BRUNSCHVIG, *Mesures tunisiennes*, *A.I.E.O.* 1937, 86, note 1 ; *Ḥafṣides*, II, 250.

320. MUQADDASĪ, 52-53 et note 142 : ūqiyya = 37 g. 776, livre de Tunis = 453 g. 312 en supposant que le dirham-poids valait 3 g. 148. Si dirham-kayl = 2 g. 975, once = 35 g. 7 et livre de Tunis = 428 g. 4 ; comp. : *Ḥafṣides*, II, 249 (once = 31 g. 48).

321. BAKRĪ, 27/trad., 61. *Ḥafṣides*, II, 250 : riṭl 'aṭṭārī de seize onces, à 504 g., pour l'or, les matières précieuses et divers métaux, et riṭl (sūqī ?) de 18 onces, à 567 g. (pour les produits alimentaires ?). Si riṭl filfilī = 410 g. 55, on aurait donc pour le riṭl employé à Kairouan pour la pesée des aliments, un poids de 4.105 g. 5.

322. BAKRĪ, 145/trad., 277-8. On aurait donc : qafīz de Baghai = 512 mudds du Prophète = 0 l. 733×512 = 375 l. 296. Rappelons que pour AL-BAKRĪ : qafīz de Kairouan = 192 mudds de Kairouan = 204 mudds du Prophète = 0 l. 733×204 = 149 l. 532 et : mudd kairouanais = $\frac{149 \text{ l. } 532}{192}$ = 0 l. 7788 ; V. : R. BRUNSCHVIG, *Mesures de capacité*, *R.A.* 1935, 87-88 ; H. R. IDRIS, *Mesures de capacité*, *C.T.* 1956, 119-126. Si riṭl filfilī = 410 g. 55, la livre de viande de Baghai = 8211 g.

323. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yar*, III, 236, BURZULI, *ms.* A.W., II, f° 64 v°.

324. *Ḥafṣides*, II, 250-251 : qinṭār = 100 riṭls de 16 onces = 50 kg. 4 ; à Bougie et à Tunis qinṭār de lin = 150 riṭls = 75 kg. 6 ; à Bône : qinṭār plus faible de 4 livres que dans ces deux localités, ce qui le mettait à 48 kg. 3.

ṯumun, huitième) 6 mudds, le qafīz kairouanais comprenait 32 ṯumnas ou 192 mudds kairouanais[325].

Pour l'évaluation de la dîme canonique (zakāt), les juristes utilisaient le ṣā' du Prophète de quatre mudds du Prophète, et le wasq de soixante ṣā's du Prophète. Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) fixe le niṣāb ou minimum imposable à cinq wasqs (charges de céréales ou de dattes) soit le volume de six qafīzs plus un quart de qafīz, ce qui donne : niṣāb $= 60 \times 4 \times 5 = 1200$ mudds du Prophète, d'où qafīz $= \frac{1\,200}{6{,}25} = 192$ mudds du Prophète, le mudd du Prophète étant considéré comme sensiblement égal au mudd kairouanais[326].

Mais le rapport entre le mudd du Prophète et celui de Kairouan a varié. Rappelons ces conclusions d'une précédente étude[327] sur quelques textes se rapportant à la question. 1° Aux IXe-Xe siècles, le mudd local était considéré par les juristes de Kairouan comme sensiblement égal à celui du Prophète ; 2° A la fin du Xe siècle ou au début du XIe, sous la poussée orthodoxe de l'époque

325. Dans une fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 236, il est question d'un qafīz de blé (qamḥ) et d'une ṯumuniyya, mais, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 64 v° donne la leçon : ṯumna. Si mudd de Kairouan = 0 l. 733, qafīz de Kairouan = 140 l. 736. Muqaddasī, 51, note 128 : 144 l. en partant du mudd du Prophète évalué à 0 l. 75. *Ḥafṣides*, II, 251 . qafīz kairouanais de 187 l. 58 divisé en 16 waybas de 11 l. 72 ; qafīz de Tunis égal au wisq légal, soit 175 l. 92, et contenant 10 ṣaḥfas (appelées sans doute aussi waybas) de 17 l. 59 ; chaque ṣaḥfa était de 12 mudds (appelés sans doute aussi ṣā's) de 1 l. 46 ; qafīz de Tripoli = 252 l. environ ; à Bône, Collo et Constantine on employait pour les céréales la ṯumma ou huitième de qafīz équivalant à 25 l. 13 à Bône, et 20 l. 69 à Collo. V : H. R. Idris, *Mesures de capacité de l'époque zīrīde*, *C.T.* 1956, 119-126.

326. *Risāla*, 128-129 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 226 v°. Pour Saḥnūn aussi : niṣāb = 6,25 qafīzs kairouanais ; *Mi'yār*, I, 308 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 225 v° ; H. R. Idris, *Mesures de capacité*, *C.T.* 1956, 119-126 (article à compléter par les indications qui suivent). Maqqarī, éd. 1949, III, 270-271. Al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, II, 55, a admis le versement de la kaffāra (expiation d'un serment non tenu) en mudds kairouanais sans rien ajouter, mais, plus tard, dans une fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, IX, 289, on demande si elle peut être acquittée en mudds kairouanais ou en wāfī (mudd augmenté, pleine mesure). Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 227 r°, *ms.* Rabat, II, f° 72 v° : les habitants d'une localité veulent diminuer la capacité d'un ṣā' ancien, il doit s'agir d'un ṣā' légal dit du Prophète et du genre de celui d'al-Sabā'ī mesurant quatre mudds du Prophète, pour en faire un ṣā' de Kairouan. Si cette manipulation est correcte, peut-elle être faite en période de disette et éventuellement par un marchand de blé (ṭa'ām) ? Le jurisconsulte répond que si cette mesure (mikyāl) est d'un usage courant parmi ces gens, il n'y a pas lieu de la modifier sans nécessité. Nouvelles preuves de l'infériorité théorique du mudd kairouanais par rapport au mudd légal et de la survivance, bien après l'invasion hilālienne, de la thèse des juristes kairouanais.

327. H. R. Idris, *Mesures de capacité*, *C.T.* 1956, 126.

zīrīde, des juristes de Kairouan ont considéré le mudd local comme plus faible que celui du Prophète ; 3° Rien ne prouve que le mudd kairouanais ait varié ; 4° Les juristes kairouanais n'étaient pas tous d'accord sur la valeur du mudd du Prophète (mudd idéal qu'ils essayaient de reconstituer) ni sur la valeur de la différence entre les deux mudds ; 5° Pour les besoins religieux pratiques, on établit un mudd équivalant à 1 1/8 mudd kairouanais ; ce 1/8 étant probablement le maximum de l'écart supposé entre les deux types de mudds car, habituellement, les Kairouanais admettaient que l'infériorité de leur mudd par rapport à celui théorique du Prophète, était de dix mudds par qafīz ; 6° La thèse des juristes kairouanais du XI^e siècle s'est heurtée à l'opposition des étrangers ; 7° Il demeure difficile de dire quel a été le destin de la réforme kairouanaise instaurée au XI^e siècle et de préciser les conditions historiques de la fixation traditionnelle du mudd du Prophète à 0,733 l. en Berbérie orientale.

Pour l'huile, on utilisait un qafīz de trois riṭls filfilī, le maṭar équivalant à cinq qafīzs d'huile[328] et la qulla (pl. : qilāl) qui valait peut-être trois maṭars environ[329]. On utilisait aussi la jointée (ḥafna) et la poignée (qabḍa)[330].

Une seule mesure de superficie zīrīde est attestée : le zawǧ (paire attelée) qui devait correspondre à la surface labourable par une paire d'animaux en une saison[331].

Comme mesure de longueur, on employait sans doute la coudée (ḏirā') et ses subdivisions : l'empan (šibr), la palme (qabḍa) et le doigt (aṣbu'), ainsi que la stature de l'homme (qāma, brasse ou toise de 1,65-1,70 m.)[332].

Les distances étaient probablement évaluées en mīls (1.453 m.)

328 BAKRI, 27/trad., 61 ; V : *Ḥafṣides*, II, 251-252 où il est dit que le maṭar de Tunis et de Djerba semble avoir correspondu à environ 17 l. 5 sous les Ḥafṣides.

329. Fatwā d'al-Qafṣī et d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 37 r° : un individu transvase de l'huile d'une ḫābiya contenant environ onze maṭars dans une autre d'une contenance approximative de trois qilāl. Sur la jarre (ǧarra) ḥafṣide « qui faisait à Tunis, semble-t-il, trois maṭars ou une cinquantaine de litres, sans qu'il soit possible de préciser si ce rapport entre le maṭar et la ǧarra était exact ou approché », v. : *Ḥafṣides*, II, 252.

330. V. *infra* : p. 682 ; *Ḥafṣides*, II, 252.

331. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, *Mi'yār*, VIII, 144-145, BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 193 v° ; *Ḥafṣides*, II, 253.

332. IDRĪSĪ, 139, 261/trad., 166, 261 et note 1, glossaire, 305 ; *Ḥafṣides*, II, 252 : ḏirā' = 0 m. 48, šibr = 0 m. 24 (demi-coudée), qabḍa = 0 m. 08 (4 doigts, un sixième de coudée), aṣbu' = 0 m. 02 (24^e de coudée). IDRĪSĪ, 139/trad., 166, utilise le ḏirā' rašāšī de trois šibrs qu'AL-MAQQARĪ dit être la coudée mekkoise (al-makkī al-ma'rūf bi-l-rašāšī). Sur la valeur du ḏirā', v. : *Storia*, II, 209, note 3.

comprenant 1.000 pas (ḫuṭwas, 1,45 m., 3 coudées), ainsi qu'en heures (sā'a) et en journées (marḥala) de marche d'un piéton[333].

VII. — Commerce intérieur

Les intermédiaires ont joué un rôle de premier plan dans le commerce zīrīde. On confiait des dīnārs ou des bijoux (en or) aux changeurs (ṣarrāfūn), des esclaves ou des bestiaux aux naḫḫāsūn[334]. L'activité des courtiers (simsār, pl. : samāsira) et des crieurs (munādīn) était intense. Certains semblent avoir été de véritables mandataires ambulants[335]. Leur rétribution (uǧr, iǧāra, ǧu'l) fait l'objet de maintes contestations[336] ; le crieur devait être rétribué même si la marchandise offerte à la clientèle n'avait pas été vendue. Du sucre est confié à deux courtiers successifs. Un acheteur demande à un simsār de lui procurer des vêtements de soie.

Avant l'invasion hilālienne, les intermédiaires plaçaient essentiellement des vêtements, des bêtes de somme et des esclaves. La société entre courtiers est mentionnée[337].

L'existence est attestée de véritables billets à ordre enjoignant au destinataire de remettre une certaine somme au porteur[338].

Al-Qābisī ne reconnaît pas valable un acte par lequel deux hommes en relation d'affaire se faisaient don de leurs biens au dernier vivant[339].

A l'exemple de Saḥnūn, il condamne le fait de prêter de l'orge à des gens qui s'engagent à le rembourser en orge de la récolte suivante[340].

Les Hilāliens avaient fait main basse sur la majeure partie du

333. *Ḥafṣides*, II, 253.

334. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VIII, 199, 211, 212.

335. « Al-wukalā' min al-samāsirat al-ṭawwāfīn » ; *Mi'yār*, VIII, 199, 211, 212. Signalons qu'al-Ibyānī (m. 352 H/964) a rédigé un recueil intitulé *Masā'il al-samāsira* reproduit partiellement dans le *Mi'yār* et dont M. H. H. Abdul Wahab possède le *ms.* ; *Inscriptions arabes*, I, 386-387 : épitaphe de Sitt al-Ahl bint Aḥmad b. Ibrāhīm al-Simsār al-Abzārī (courtier marchand de graines aromatiques) morte en 421 H/1030.

336. Fatwās de : Abū Muḥammad b. Abī Zayd, al-Qābisī (m. 403 H/1012), Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 où 435 H/1040-1043), Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, V, 176-177, VIII, 198-199/E. Amar, II, 78-79, 206, 223, 223-225/ E. Amar, II, 78, 79, 81, 82, 83.

337. Abū 'Imrān al-Fāsī, *Mi'yār*, VIII, 226/E. Amar, II, 75.

338. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 76 ; *Manāqib*, 30, 221.

339. Fatwā du même, *Mi'yār*, X, 99.

340. Fatwā d'Abū l-Ḥasan (al-Qābisī), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 68 v°-69 r°.

cheptel ifrīqiyen et exigeaient des contributions en nature des cultivateurs. Maîtres des routes, ils taxaient les caravanes, les protégeaient moyennant finance et, dans bien des cas, les organisaient eux-mêmes[341].

Certaines fatwās se font l'écho des conséquences désastreuses pour l'économie du pays de l'invasion hilālienne : variations considérables des cours, exactions et déprédations de toutes sortes. Un négociant en blé, orge et huile craint d'être, malgré lui, un spéculateur (muḥtakir)[342].

Un simsār met en vente des charges de grains de henné pour le compte de ses mandants et le qinṭār atteint un prix donné. Les gens en achètent (sans doute en petite quantité) pour les semer ; parfois un commerçant achète le tout pour le revendre ensuite au détail avec bénéfice. Le jurisconsulte admet la validité de cette spéculation sous réserve qu'elle ne nuise pas à l'intérêt général[343].

La vente à crédit se généralise dans les villes comme dans les campagnes. Un capital est mis dans un commerce dont la clientèle se libère par des versements échelonnés (un tiers, un quart, etc. des sommes dues), avec chevauchement fréquent d'une année sur l'autre, étant donnée la mauvaise foi des gens ; le négociant demande comment s'acquitter de la zakāt. Al-Laḫmī répond qu'il la paiera à la manière d'un mudīr, c'est-à-dire d'un commerçant qui achète et revend au cours en renouvelant les approvisionnements au fur et à mesure de ses besoins ; à la fin de chaque année, il arrêtera ses comptes en évaluant le stock qu'il détient et bénéficiera d'un mois de délai pour se libérer[344].

Une femme vend une maison deux cents dīnārs à raison de quatre dīnārs par mois[345].

Du savon est vendu en fin de saison (fi 'āḫir al-mawsim) de treize à quatorze dīnārs le qinṭār ; or, d'après les experts (al-'ārifūn li-l-tiǧāra) au début de la saison, le qinṭār valait dix dīnārs et demi et, au milieu, de onze à onze dīnārs et demi. Par saison, il faut sans

341. Fatwās d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 222 r°-v°, *Muḫtaṣar*, f° 26 r°-26 v° ; *Mi'yār*, I, 295/E. Amar, I, 131-132. Fatwās d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), sur la licéité de la viande achetée à la boucherie (maǧzara), *Mi'yār*, VI, 213, 223-225, IX, 421-422.

342. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 226 r°-v°, *ms.* Rabat, II, f° 71 r°-v°.

343. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 226 v°, *ms.* Rabat, II, f° 71 v°.

344. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 235 r°-v°. Dans fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 103, il est dit qu'une marchandise vendue à crédit (bi-l-ṯaman al-mu'aǧǧal) vaut plus cher qu'au comptant (bi-l-ṯaman al-naqd).

345. Fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 172 v° ; *ms.* Rabat, II, f° 12 v°.

doute entendre la période de la cueillette des olives et de la fabrication de l'huile[346].

Un agent d'affaires qui faisait travailler les capitaux de tous les habitants d'une ville et trafiquait même avec des gens obérés (mustaġraq al-ḏimma), prend la fuite[347].

Un tributaire (ḏimmī) prête des dīnārs à un négociant du Sūq al-Zayt. Ce dernier reconnaît avoir reçu cette somme et l'avoir consacrée à acheter de l'huile, sur ordre de son créancier ; ce dernier[348] prétend n'avoir reçu que huit dīnārs.

Les docteurs mālikites estimaient qu'aucune transaction n'était permise avec les pillards hilāliens juridiquement obérés. Pour rentrer dans la communauté, ces hors-la-loi devaient se repentir et faire l'aumône de leurs biens acquis auparavant. On devine que cette rigueur dut être tempérée par bien des adoucissements ; c'est ainsi qu'on admit que le repentant puisse s'acquitter peu à peu[349].

A l'époque d'al-Māzarī et en période de guerre, les campagnards (al-bādiya) sont obligés d'acheter des vivres (aqwāt) à crédit. A la récolte, ils n'ont pas d'argent pour rembourser, mais du grain (ṭa'ām). Le créancier l'accepte par peur de ne pas être payé vue la pauvreté de ses débiteurs et l'absence de magistrats (ḥukkām) dans les campagnes. Le jurisconsulte répond que le prix du grain prêté ne peut être remboursé en grain ; si le débiteur ne peut se libérer en numéraire, il devra charger quelqu'un de vendre son grain dans la capitale de façon à pouvoir rembourser le créancier en espèces[350].

Ailleurs, alléguant la nécessité, la pauvreté des débiteurs, l'absence de magistrats dans les campagnes et la tolérance du rite (mālikite) dans des cas analogues, al-Māzarī semble admettre la possibilité pour les créanciers de se payer en nature[351].

346. Fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 182 r°-v° ; *ms.* Rabat, II, f° 23 r°.

347. Fatwā du même ,*Mi'yār*, IX, 417.

348. *Ibidem*, *Mi'yār*, X, 293.

349. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, IX, 411. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 104-105. V. aussi : *Mi'yār*, VI, 102-103 : opinion des juristes ifrīqiyens du v^e^ siècle de l'Hégire sur la question ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 231 v° ; *ms.* Rabat, II, f° 78 r° : allusion à l'opinion d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) dans le *Kitāb al-Akriya* sur l'interdiction d'aider les Arabes d'Ifrīqiya en les ravitaillant et en leur accordant le droit de se réfugier dans les zaouias pour échapper à ceux qui désiraient se venger d'eux ; cette dernière interdiction paraît être plus tardive, comp. . *Mi'yār*, VI, 50/E. Amar, I, 455-456.

350. Fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 68 v°-69 r°, *Mi'yār*, VI, 214, 226-227, X, 313.

351. Fatwā du même, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 47 r°-v°.

Une fatwā d'al-Māzarī[352] nous renseigne sur l'importance de la banque dans les tractations commerciales et la situation fiduciaire, vraisemblablement à Mahdia.

Les marchands de lin, de coton et d'huile, les bouchers et les céréalistes[353] versaient l'argent qu'ils réalisaient en dirhams (numéraire argent) aux changeurs-banquiers (ṣayārifa) qui, en échange, reconnaissaient leur devoir des dīnārs (numéraire or) ; ces opérations usuraires selon le fiqh mālikite, faisaient, semble-t-il, l'objet d'actes ('uqūd) dont on ne nous donne malheureusement pas la formule. Ces grossistes (?) ne payaient pas les marchandises ou le grain qui leur étaient fournis par d'autres commerçants et qui étaient évalués en dīnārs, mais les payaient au moyen de créances qu'ils avaient sur les banquiers.

Il s'agissait d'une ḥawāla ou délégation d'une créance sur un tiers ; le marchand était le débiteur déléguant (muḥīl), le fournisseur-créancier délégataire (muḥal) et le banquier, débiteur délégué (muḥāl 'alay-hi)[354]. Or, les fournisseurs ne comprenant pas toujours le mécanisme du paiement par ḥawāla craignaient de ne pas toucher en or la contre-valeur des marchandises qu'ils avaient cédées. Faut-il entendre par là que les banquiers les payaient généralement en dirhams ? En outre la plupart de ces commerçants étaient pauvres (fuqarā') et sans défense[355].

On peut déduire ceci de cette fatwā : la banque contrôle l'ensemble du négoce et favorise le gros commerce au détriment du petit dont la situation est des plus précaires ; les tractations évaluées en or fictif se font pratiquement en argent ; l'or monnayé est rare. D'une part l'invasion hilālienne a tari l'afflux d'or soudanais, et, d'autre part, l'anarchie est telle que l'Ifrīqiya doit plus que jamais acheter du grain à la Sicile. Comme les Normands exigent d'être payés en or, on assiste à une véritable hémorragie du métal jaune. D'où à Mahdia : pénurie d'or, obligation de s'en procurer pour acheter du blé, et nécessité de la course (capture de marchandises précieuses, de pièces d'or, et de Chrétiens rendus contre rançons payées en or).

Du temps d'al-Laḫmī, les bouchers, surtout les plus pauvres, avaient de la peine à acheter des moutons aux Arabes et aux

352. Fatwā du même, *Mi'yār*, VI, 212, 219, Burzulī, *ms.* A.W., III, 36e cahier f° 8 r° ; *ms.* Rabat, II, f° 106 v°-107 r°.

353. « Al-kattānīn wa-l-qaṭṭānīn wa-l-zayyātīn wa-l-ǧazzārīn wa-l-ḥannāṭīn ».

354. Sur cette terminologie, v. : Sayous, 31, 139-140 ; *Kiṭāb al-Fiqh 'alā l-maḏāhib al-arba'a*, III, 284-298 ; Fagnan, *Additions*, 41 ; V. aussi *supra :* p. 610.

355. La dernière phrase de la question paraît altérée et semble indiquer qu'ils étaient souvent acculés à la faillite.

Berbères du fait d'un trafiquant pour le compte du sultan. Ce marchand sultanien (tāǧir al-sulṭān) accaparait les bêtes et les leur revendait au prix fort. Les soldats (ǧund) et les esclaves de la garde ('abīd) spéculaient eux aussi de la même façon[356]. Il était bien difficile, surtout après l'invasion hilālienne d'acheter à la boucherie de la viande licite[357].

On n'a pas trouvé mention de monopoles sultaniens[358].

Rappelons que lors des troubles anti-šī'ites de 406 H/1015-1016 à Tunis, on pille les silos d'Ibn al-'Aẓīm[359]. Ce šī'ite spéculait peut-être sur la misère publique.

Les fatwās zīrīdes font écho aux spéculations sur les céréales[360].

On imagine ce que devaient être certaines ventes à terme assorties de prêts dits sans intérêt. Certains commerçants étaient spécialisés dans ce genre de trafic portant sur de l'huile ou sur du grain[361].

A Mahdia, en 480 H/1087-1088 des gagistes (murtahinūn) et des artisans (ṣunnā') détiennent de nombreux dépôts[362].

Bien d'autres aspects de la technique commerciale ou des échanges intérieurs nous échappent. On peut admettre qu'en ce domaine comme en bien d'autres, la plupart des usages étaient, *grosso modo*, conformes à une tradition continue allant des Aġlabides à nos jours, en passant par les Ḥafṣides[363].

Le cabotage entre les ports ifrīqiyens (Tripoli-Sfax, Sfax-Gabès, etc.) était fort actif[364].

356. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), suivie de remarques de Burzulī sur une spéculation analogue, de son temps, à Tunis et à Kairouan ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 48 v°, *Muḫtaṣar*, f° 69 v°.

357. Dp. al-Māzarī (m. 536 H/1141), Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038). Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 47 v°-48 r°.

358. Comp. : *al-Mu'izz*, 174, d'après *Ḫiṭaṭ*, I, 110 : le gouvernement fāṭimide accaparait certains produits miniers tels que l'alun et le natron et certaines matières tinctoriales telles que l'acacia (sanaṭ) ; le service assurant ce monopole s'appelait dīwān al-mustaġallāt.

359. *Manāqib*, 299.

360. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VI, 213.

361. Fatwā du même, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 182 v°.

362. *Ibidem*, *Mi'yār*, VIII, 205.

363. Bien entendu on consultera : *Ḥafṣides*, II, chap. XI, et plus particulièrement 243-246, 253-255.

364. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 162 v°, *Muḫtaṣar*, f° 89 r°, *Mi'yār*, VIII, 129-130/E. Amar, II, 272-273 : deux fatwās que Burzulī attribue à al-Barqī et le *Mi'yār* à al-Būnī ; paléographiquement, la confusion est facile entre Būnī et Barqī ; nous supposons qu'il s'agit d'Abū 'Abd al-Malik Marwān al-Būnī (m. avant 440 H/1048) disciple d'al-Qābisī ; v. : H. R. Idris, *Deux juristes... A.I.E.O.* 1954, 193. La première porte sur une commandite (māl qirāḍ) entre Sfax et Tripoli et vice-versa ; au retour,

Prix et niveau de vie

La biographie d'un disciple[365] d'Ibn Abī Zayd fournit quelques précisions sur le niveau de vie. Il était tailleur et possédait des ciseaux d'un demi-dirham, un dé (ḥalqa) d'un quart de dirham, et une aiguille valant une ḫarrūba. Quand il avait gagné deux dirhams, il s'arrêtait et les dépensait en trente-deux jours à raison d'une ḫarrūba par jour, et, lui aurait-on proposé de confectionner un ṯawb pour cent dīnārs qu'il s'abstenait de le faire tant qu'il avait de l'argent. Il assistait aux cours d'Ibn Abī Zayd vêtu de ses plus beaux haillons, mais portait ordinairement une pelisse (farw) de deux dirhams[366]. Avec sa ḫarrūba quotidienne il achetait du pain sur lequel sa mère versait un bouillon de légumes.

Selon les années, le prix de l'huile oscillait à Sfax de soixante à cent qafīzs pour un dīnār[367].

En 395 H/1004-1005, une belle paire de bœufs (ṯawr) de labour est achetée quarante et un miṯqāls d'or[368].

Selon sa robustesse, le prix d'un mulet était d'environ trois, six, ou neuf dīnārs[369].

entre Tripoli et Sfax, le commandité est tué par des corsaires ennemis. Dans la deuxième, il s'agit d'un homme qui reçoit quarante dīnārs à titre de commandite sous la condition de se rendre de Sfax à Tunis. Arrivé dans cette dernière ville, il emploie ces quarante dīnārs avec d'autres, à faire des achats. Il dépose les marchandises dans la maison du bailleur. Il se rend ensuite à Gabès par voie de terre, mais, à son retour, par mer, il est saisi par l'ennemi et dévalisé de tout ce qu'il détient. Le commanditaire veut le rendre responsable des quarante dīnārs. Le commandité prétend, à sa décharge, que l'autre était au courant de son départ pour Gabès, puisque les marchandises avaient été déposées chez le commanditaire lequel nie cependant en avoir été informé. Vraisemblablement l'agent était venu les prendre avant son départ. Réponse : si le commanditaire reconnaît avoir été au courant du départ de l'agent pour Gabès, ce dernier ne sera pas tenu pour responsable. S'il nie, il devra affirmer, sous serment, qu'il n'en a pas été informé et qu'il n'y a pas autorisé le commandité ; celui-ci sera alors tenu de rembourser la somme litigieuse.

365. Abū Sa'īd Ḫalaf b. Muḥammad al-Ḫawlānī (m. vers 408 H/1017-1018), *Ma'ālim*, III, 195-196 ; *Ma'ālim*, III, 96 : Abū l-Ḥasan al-Dabbāġ (m. 359 H/969-970) bien que riche et possédant un fondouk qui rapportait beaucoup, se contentait de quatre dīnārs par mois, deux pour ses charités et deux pour vivre ; H. R. Idris, *R.E.I.* 1936, I, 302 ; *Madārik*, II-III, f° 153 r° : al-Mammasī (m. 333 H/944-945) acheta un ṯawb de femme six dīnārs.

366. Sur le prix de vêtements et d'articles de literie, v. *supra :* p. 599.

367. Ibn Ḥawqal, I, 70 ; sur des prix de divers produits d'importation, v. *infra :* p. 670 et note 437.

368. *Ma'ālim*, III, 190-191.

369. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 115-116. Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 141 r°-v°.

Un chameau se vendait neuf dīnārs environ[370].

Ibn Ḥawqal[371] insistait sur l'abondance qui régnait au Maġrib et la modicité des prix.

Après l'invasion hilālienne, une esclave est vendue une cinquantaine de dīnārs[372].

A Ġadīr Wārrū, au Maġrib central, un qinṭār de raisin se vendait un dirham[373].

Les dattes valaient au Qasṭīliya comme à Gabès deux dirhams la charge de chameau[374]. Al-Muqaddasī[375] s'extasie sur la modicité des prix à Kairouan : pour un dirham on avait cinq manās (le manā pesait deux riṭls) de viande ou dix de figues, et d'ajouter : « Inutile de demander le prix du raisin sec, des dattes, du raisin frais et de l'huile ! ».

Mais il était une ombre au tableau. Environ tous les dix ans, notamment en 395 H/1004-1005, 413 H/1022-1023, 425 H/1033-1034, 432-433 H/1040-1042[376], l'Ifrīqiya connaissait la famine. Le chroniqueur Abū Isḥāq al-Raqīq a brossé un tableau saisissant de celle de 395 H/1004-1005[377].

La disette fut telle que les campagnes furent désertées. Dans les villes surpeuplées, la peste fit des ravages. A Kairouan, on rassemblait les mourants à Bāb Aslam et les cadavres étaient jetés par centaines dans des sillons creusés à cet effet. Le nombre des victimes atteignait un millier par jour. Un seul souci pour tous : la maladie et la mort. Les mosquées étaient vides ; les fours et les bains ne fonctionnaient plus. On brûlait les portes et les poutres des toits. Les animaux avaient disparu.

Une grenade se vendait alors deux dirhams et un poulet trente. Dans la campagne on s'entredévora. Beaucoup, ruraux et citadins, bourgeois et hommes du peuple, émigrèrent en Sicile. L'année suivante une bonne récolte fit baisser le prix des vivres et cesser l'épidémie.

Ce n'est peut-être pas par hasard que plusieurs fatwās zīrīdes postérieures à l'invasion hilālienne parlent de pratiques anti-

370. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 430.

371. Ibn Ḥawqal, I, 97-98/trad., 251-252.

372. V. *infra :* p. 685.

373. Bakrī, 60/trad., 125.

374. Muqaddasī, 26-27.

375. *Ibidem*, 14-15.

376. *Bayān*, I, 256-257, 275/trad., I, 380, 410 ; *Kāmil*, IX, 77, 136, 183/trad., 408, 450, 452.

377. *Bayān*, I, 256-257 ; v. aussi : *Kāmil*, IX, 77 ; Nuwayrī, II, 126 ; *Ma'ālim*, III, 160, 190, 191.

conceptuelles telles que l'avortement (isqāṭ al-ǧanīn) et le « retrait » ('azl) et traduisent le désir de certains de ne pas procréer, du moins à outrance, étant donnée la dureté des temps (fasād al-zamān)[378].

VIII. — Commerce extérieur

Le commerce extérieur de la Berbérie orientale était essentiellement maritime et dépendait étroitement de la situation en Méditerranée où les rivalités faisaient rage.

En 1091 (484 H), le comte Roger Ier est maître de toute la Sicile. Auparavant, il s'était emparé de la Pouille (1071), du duché d'Amalfi (1073), de la principauté de Salerne (1076). Installés dans l'Adriatique, à Durazzo et à Valona, les Normands menacent d'étouffement la commune de Venise. Mais le doge et l'empereur réagissant et les galères vénitiennes écrasant les escadres normandes au large de Durazzo, Alexis Commène récompense Venise en lui accordant (1082) de nouveaux privilèges renforçant ceux de la chrysobulle de 992. Les marchands amalfitains fixés dans l'empire devront dorénavant payer tribut à l'église de Saint-Marc. A la fin du XIe siècle, nul ne peut disputer à Venise la suprématie commerciale en Méditerranée orientale, tandis que Pise et Gênes, futures rivales de Venise, et plus tard Marseille, ne vont pas tarder à profiter de l'éveil du commerce en Italie septentrionale et en Provence pour rivaliser dans le bassin occidental[379].

Les échanges commerciaux entre l'Ifrīqiya zīrīde et la Chrétienté furent gênées par les interdictions faites aux Chrétiens de vendre aux Musulmans des armes et du bois pour les constructions navales[380], sans parler des mesures prises par les doges et le pape Grégoire VII pour réprimer la vente des esclaves[381].

Or, les Zīrīdes avaient grand besoin d'importer des armes et

378. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) et d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, III, 266, 282 ; Burzulī, *ms.* A. Ẉ., II, f° 121 r°, *Muḫtaṣar*, f° 58 v°.

379. *Kāmil*, X, 82/trad., 503-504 ; *Storia*, III, 180 et note 1. Lacourt Gayet, II, 226-227 ; Heyd, I, 93-120 ; Pirenne, *Histoire économique*, 174 ; Y. Renouard, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris 1949, 3-25. P. Boissonnade, *Les relations commerciales de la France méridionale avec l'Afrique du Nord ou Maghreb du XIIe au XVe siècle, Bull. de la Section de Géographie*, 1929, 1-37 ; A. R. Lewis, *Naval power*, 206-224 ; Ch. Courtois, *Remarques sur le commerce maritime en Afrique au XIe siècle, Mélanges G. Marçais*, II, 51-59.

380. Sayous, 36 : v. aussi · R. S. Lopez et I. W. Raymond, *Medieval trade in mediterranean world*, New York 1955, 333-335. A. R. Lewis, *Naval power*, 189 (édit de Jean Tzimiscès en 971/360-361 H à l'encontre des Vénitiens) ; *supra:* p. 123-124.

381. Schaube, 23.

surtout du bois pour leur flotte et d'exporter des esclaves dont la vente était si rémunératrice. Mais la contrebande ne désarma pas et tout ce trafic se poursuivit officieusement, probablement sur une moins vaste échelle que s'il n'avait pas été officiellement interdit.

Une grande partie du commerce maritime est directement effectuée tant par les Zīrīdes de Mahdia, que par les rois normands de Sicile et les Fāṭimides pour leur compte personnel. Et non seulement ce trafic officiel était exonéré des taxes normalement perçues par le prince qui l'organisait, mais bénéficiait aussi d'importantes exemptions et diminutions des droits de douane que les souverains s'accordaient les uns aux autres[382].

Dans l'affaire de Sfax, la réaction de 'Alī s'explique peut-être moins par des raisons politiques que par son désir de préserver le quasi-monopole qu'il exerçait sur l'affrètement des navires marchands. L'abolition des droits frappant leurs marchandises ne fut certainement pas l'un des moindres avantages que les Normands retirèrent de leur occupation du littoral ifrīqiyen.

Contrats maritimes

Faute de documents, il est difficile de préciser l'importance relative, à la période zīrīde, des trois formes de contrats maritimes pratiqués par les marchands chrétiens dans leurs relations avec l'Ifrīqiya : commenda, societas maris et contrat de compagnie[383]. Sayous indique que, dans le commerce de Gênes avec Tunis, le contrat de societas apparut un peu avant celui de commenda[384].

Quant à la commandite musulmane ou qirāḍ, pratique fort ancienne dont usa le Prophète, elle consiste, pour un capitaliste, à remettre une somme en numéraire à un tiers chargé de l'employer

382. V. · M. CANARD, *Une lettre du calife*, 133-136.

383. SAYOUS, *Introduction*.

384. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris 1949, 14-31 ; SAYOUS, *Introduction* et 57-58.

La commenda ou prêt maritime *(nauticum foenus)* consistait en la remise à un marchand, par un capitaliste, d'une somme d'argent ou, très souvent, de marchandises à vendre ; il percevait les 3/4 des bénéfices et le marchand 1/4 pour prix de son travail. Dans la *societas maris*, le commerçant fournissait non seulement son travail, mais aussi un tiers du capital. Le capitaliste recevait les 2/3 de la part du capital, qui était des 3/4, donc la moitié du bénéfice total, et le marchand l'autre moitié, à savoir 1/4 pour son travail et 1/4 pour son capital. Le contrat de compagnie était une société commerciale (commandite) qui fut d'abord un groupement familial d'intérêts.

dans le commerce avec partage des bénéfices entre les deux parties d'après un taux fixé à l'avance[385].

Sous cette forme, le qirāḍ a dû être largement pratiqué en Ifrīqiya zīrīde et on en retrouve plusieurs exemples plus tard au XIII^e siècle[386].

Le mālikisme n'admet le qirāḍ qu'en numéraire, l'or et l'argent non monnayés n'étant pas tolérés. Toutefois la commandite en marchandises a été pratiquée sur une vaste échelle en Ifrīqiya au moins dès le X^e siècle, selon une formule ingénieuse qu'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) prit la peine de décrire dans sa *Risāla*[387]. L'opération comprend deux phases distinctes : le pseudo-commandité reçoit d'abord des marchandises qu'il va vendre au loin contre une rémunération fixe ; après quoi, il est commandité pour la somme obtenue par la vente des dites marchandises.

Simple agent salarié[388] jusqu'à la vente des marchandises, il devient ensuite un commandité intéressé aux bénéfices selon la forme normale.

Ibn Abī Zayd précise que le commandité a droit au vêtement et à la nourriture quand il voyage pour faire fructifier une somme importante, mais n'aura droit au vêtement que s'il entreprend un long voyage ; en outre les deux contractants ne peuvent se partager les bénéfices qu'après la réalisation en espèces monnayées du capital engagé.

La part du commandité variait du tiers à la moitié des bénéfices[389].

En cas de contestation, le commandité étant un homme de confiance, son dire fait foi en principe jusqu'à preuve du contraire. Dans certains cas, celui du bailleur est admis de préférence pourvu qu'il soit accompagné du serment[390].

Le qirāḍ en marchandises, probablement dès son apparition au X^e siècle, au temps d'Ibn Abī Zayd, a suscité des controverses juridiques qui se sont poursuivies beaucoup plus tard ; al-Māzarī a déclaré avoir trouvé une lettre autographe d'Ibn Abī Zayd, dans

385. V. sur le qirāḍ : Ben Ali Fekar, *La commande (El-Qirâd) en droit musulman*, Lyon-Paris 1910. *Ḥafṣides*, II, 246-247 ; Sayous, 29 ; Ibn Abī Zayd, *Risāla*, 216-217.

386. *Ḥafṣides*, II, 247.

387. *Risāla*, 216-217.

388. L'agent (ʿāmil) est un salarié (aǧīr) dit al-Qābisī (m. 403 H/1012) dans une de ses fatwās. V. . *Miʿyār*, IX, 80.

389. Fatwā du même, *Miʿyār*, VIII, 128-129 ; IX, 80-81 où l'on corrigera, d'après le contexte, sikka (argent monnayé) en silʿa (marchandise).

390. Fatwā d'Ibn al-Ḍābiṭ (m. 443 H/1051-1052) ; *Miʿyār*, VIII, 128/E. Amar, II, 272 et 268.

laquelle il disait : « Quand un tel viendra te voir, prends les marchandises qu'il détient, remets lui un dīnār pour son salaire et verse lui le restant du prix (de vente de ses marchandises) à titre de qirāḍ ». Et al-Māzarī d'évoquer les difficultés soulevées par un acte stipulant à la fois un qirāḍ et un louage de service (iǧāra) ou une rétribution forfaitaire (ǧu'l)[391].

Il semble que l'agent, après avoir réalisé les marchandises à lui confiées et reçu l'ordre du commanditaire de ne plus rien acheter, avait la possibilité de faire des achats pour son propre compte[392].

Il arrivait que l'agent commandité utilisât une partie du capital qui lui avait été confié à titre de qirāḍ pour entrer dans une association sans y avoir été autorisé par le commanditaire[393].

Un capitaliste ne pouvait exiger de son commandité, propriétaire d'un navire, le partage des bénéfices sans tenir compte de la location du navire ; cette dernière lui incombant au moins partiellement[394].

Dans les ventes de navires, il n'est pas question de marchands[395]. Les bâtiments étaient la propriété des navigateurs.

Selon la coutume, nous dit-on, les navires étaient loués par les marchands qui accompagnaient ou non leurs marchandises ; une partie de la cargaison pouvait néanmoins appartenir au propriétaire du bateau[396].

391. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 159 v°. Al-Burzulī fait remarquer ensuite que, de son temps (xv^e siècle), la plupart des marchands pratiquent le qirāḍ en marchandises : le commandité va les écouler à l'est et à l'ouest moyennant une rémunération fixe et en reçoit ensuite le montant à titre de commandite (en numéraire). Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 162 r°-v° ; *Mi'yār*, III, 128-129 Ibn Maškān, l'un des derniers élèves d'al-Māzarī, a rapporté les opinions d'Ibn Šiblūn (m. 390 ou 391 H/999-1000), d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) et d'al-Māzarī (m. 536 H/1141) sur la licéité du qirāḍ en marchandises ; lui aussi déclare avoir vu un acte (waṯīqa) de cette nature, écrit de la main d'Ibn Abī Zayd.

392. *Mi'yār*, VIII, 132/E. Amar, II, 270 « On interrogea Abū Muḥammad b. Abī Zayd sur le cas d'un agent commandité ('āmil fī-l-qirāḍ) auquel le capitaliste (rabb al-māl) ordonne : « N'achète plus rien. » et qui, après avoir réalisé en espèces le capital (māl, c'est-à-dire les marchandises) passa outre à l'ordre qui lui était signifié, procéda à des achats, avec perte ou avec profit. Ibn Abī Zayd répond : « Si (l'agent) déclare : « Je n'ai acheté que pour mon compte », on recevra sa déclaration sous la foi du serment ; le profit sera sien et la perte lui incombera. S'il déclare : « J'ai acheté pour le compte de la commandite » le profit reviendra au commanditaire et la perte incombera à l'agent. »

393. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 79-80.

394. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VIII, 130, 191 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 163 r° ; *Muḫtaṣar*, f° 89 r°.

395. V. par exemple fatwās d'Ibn Šiblūn (m. 390-391 H/999-1000) sur les « masā 'il al-sufun » ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 108 r° ; *ms.* A.W., II, f° 177 v°.

396. Fatwā d'Abū Ḥafṣ ('Umar b. al-'Aṭṭār) (m. 430 H/1038) et d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 98 r°.

Bien entendu le navire loué était souvent la proie des corsaires chrétiens[397].

L'équipage était payé d'avance pour un voyage déterminé ; si les marins, à la suite d'une tempête par exemple, ne pouvaient remplir leurs obligations, rien ne leur était dû, et ils devaient rembourser leurs gages, l'empêchement constituant une rupture du contrat de location de services[398].

Des passagers prétendent avoir loué un navire à un mandataire (wakīl fī markab) et détenir des pièces (riqā') écrites de sa main dans lesquelles il reconnaissait avoir perçu le nolis. Le mandataire nie l'existence de tout contrat et affirme n'avoir rien perçu[399].

Commerce avec la Sicile

Avant l'invasion, les Ifrīqiyens allaient volontiers commercer en Sicile où leur absence durait parfois des années[400]. Le ravitaillement du pays, surtout pendant les années de disette, dépendait déjà largement des arrivages de blé sicilien. Contre toute attente, les fatwās zīrīdes de cette période ne font pas état d'exportation d'huile ou de textile, par exemple, vers la Sicile ; il n'y est question que de contrats de qirāḍ en numéraire pour l'achat de grain. Il est difficile d'admettre que toutes ces « responsa » ne concernent que les mauvaises années. Quoi qu'il en soit, contrairement à ce qui se passera plus tard, le pays qui manquait peut-être de ressources agricoles suffisantes pour nourrir une population vraisemblablement accrue grâce à la paix zīrīde, devait disposer d'importantes réserves d'or.

On voit[401] un navire loué pour effectuer un voyage de Sicile à Sousse ; il est détourné par le vent à Tunis où les marchands

397. Fatwā d'Abū 'Imrān (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VIII, 188 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 226 v°-227 r° ; *Muḫtaṣar*, f° 108 v°.

398. Fatwā d'al-Dāwūdī et d'Abū 'Imrān al-Fāsī, *Mi'yār*, VIII, 186 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 223 v° ; *Muḫtaṣar*, f° 107 v°. Dans le contexte, la négation (lā) dans la réponse d'Abū 'Imrān al-Fāsī : « lā yaḏhabu 'amalu-hum bāṭilān » (leur travail n'a pas été effectué en pure perte) paraît devoir être supprimée.

399. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, X, 291. Dans une fatwā kairouanaise anonyme au sujet d'un navire loué d'Alexandrie, *Mi'yār*, VIII, 187, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 226 r°, on relève l'expression barṭīl al-nūtiyya, qui signifie le salaire des marins ; sur ce mot v. : E. W. Lane, *An arabic-english Lexicon*, I, 189.

400. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, III, 98, 201 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 57 r° et v°.

401. Fatwās d'Ibn Šiblūn (m. 390 ou 391 H/999-1000) et d'Abū Sa'īd (b. Abī Hišām) (m. 371 ou 373 H/981-983), *Mi'yār*, VIII, 186-187/E. Amar, 193 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 108 r°, *ms.* Rabat, II, f° 225 r°-v°.

débarquent mais doivent acquitter une taxe « plus forte que de coutume »[402] probablement supérieure à celle qu'ils eussent payée à Sousse pour les marchandises (sans doute du blé) débarquées à Tunis ; d'où le désir de certains d'être transportés à Sousse en exécution du contrat de location.

Le patron d'un vaisseau[403] reçoit des dīnārs d'un capitaliste pour lequel il ramène du blé et perçoit le nolis habituel ; d'après ce dernier exemple, le propriétaire d'un vaisseau pouvait cumuler les fonctions de transporteur et d'agent commandité.

Un agent commandité accompagnait la marchandise à bord d'un bâtiment loué afin d'en assurer le transport. Lors de l'embarquement — en l'espèce il s'agit de blé — furent dressés un constat de la quantité embarquée et un contrat de nolis appelé « šaranbal » (?)[404].

Un intermédiaire[405] se fait envoyer des dīnārs en Sicile pour y acheter du blé ; il procède à l'opération et ramène le grain. Chacune des deux parties contractantes devait supporter la moitié du nolis, or, le propriétaire du navire, croyant que le capital appartenait à l'agent, lui fait remise de la totalité du nolis pour lui être agréable ou le remercier de quelque service.

Des associés possèdent un navire. L'un d'eux se rend en Sicile et un autre associé lui remet des rubā'īs en lui demandant de prendre une cargaison (de grain) pour son compte. A son retour,

402. « Maġram akṯar min al-muta'ārif ».

403. « Ṣāḥib lawḥ » ; fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 79.

404. *Mi'yār*, IX, 78 : on interroge al-Qābisī (m. 403 H/1012) au sujet d'un agent commandité (muqāriḍ) ayant acheté du blé (ṭa'ām) avec de l'argent (māl) et ayant loué un navire pour le faire transporter. L'agent avait fait embarquer le blé sans constat (bayyina) et les deux parties n'avaient pas non plus conclu de šaranbal (mot surmonté de l'indication *kaḏā* = sic), car le patron du bâtiment (ṣaḥib al-lawḥ) lui aurait déclaré : « Tout le blé (chargé) est à toi, hors ce que je possède (illā mā-lī anā fī-hi), n'écris donc pas ! » Une fois arrivé à bon port, le transporteur, ayant émis des prétentions sur une partie du blé en question, s'en était fait attribuer une certaine quantité par l'agent à la suite d'un arrangement à l'amiable. Ce dernier a-t-il la responsabilité (ḍamān) du blé revendiqué par le patron du navire ? Où est-il tenu de s'en acquitter, étant donné que le blé net (al-ṭa'ām al-ḥāṣil) a été vendu ? Réponse : Si lors du chargement l'agent commandité n'a pas fait dresser l'acte le mettant à l'abri des contestations (iḏa lam yatawaṯṯaq 'inda l-šaḥna tawaṯṯuqān ya'ṣimu-hu min al-da'āwī wa-l-inkārāt) il sera tenu pour responsable (ḍāmin) du blé retenu selon ses dires par le marin (nūtī) et ce à l'endroit même où a commencé l'opération (ġarm, tafrīṭ) ayant causé préjudice au commanditaire. Il sera tenu d'indemniser ce dernier de la même quantité de blé mesuré ; les deux parties peuvent conclure un arrangement ; en l'espèce, il n'y a pas à tenir compte de la vente du blé avant sa récupération. Dans Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 224 v° et *Mi'yār*, VIII, 186 le mot est écrit šarbīl et glosé par zimām (registre) ; connaissement ? inventaire du frêt ?

405. « Wāsiṭa » ; fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, IX, 76-77.

il rend le capital que lui avait confié son associé sans l'avoir utilisé et ne ramène qu'une cargaison lui appartenant en propre ; ne doit-il verser, comme il le prétend, que le pourcentage du nolis lui incombant ? Question subséquente : doit-il payer le nolis en blé (ṭa'ām) à destination ou en argent (darāhim) au départ ? Réponse : il outrepasse ses droits et devra payer pour sa cargaison la totalité du nolis, évalué en dirhams ou en dīnārs, de la Sicile au port d'arrivée et verser cette somme au lieu où sera rendu le jugement[406].

Des marchands s'associent pour embarquer du blé dont chacun a une quote-part[407].

Des sacs de blé ou des outres d'huile sont remis à un navigateur qui doit les transporter sans nolis dans un endroit où il est chargé de les vendre et d'acheter ensuite certaines marchandises qu'il ramène en percevant le nolis[408].

Ces deux derniers exemples semblent bien attester l'exportation de denrées ifrīqiyennes (blé et huile) avant l'invasion hilālienne.

Mais chaque fois qu'il est question de la location d'un navire pour le transport d'une cargaison de grain, il y a lieu de comprendre qu'il s'agit d'importation de blé sicilien[409]. Après l'invasion hilālienne on constate l'extension de ce trafic et de nombreux Ifrīqiyens se rendent en Sicile normande où il leur arrive de faire de longs séjours[410].

Les navires en provenance de Sicile arrivaient en Ifrīqiya surtout en été[411].

D'après une fatwā[412] d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), des marchands s'associent pour aller acheter du grain en Sicile ; à cet effet, ils emportent des dīnārs tripolitains et almoravides qui sont d'or fin (ḏahab ǧayyid). Le chef de la Monnaie sicilienne fait fondre ce numéraire, y incorpore un quart de son poids d'argent, le convertit

406. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 79.

407. Question posée simultanément à Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Abū Sa'īd b. Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983), et Abū Muḥammad b. al-Tabbān (m. 371 H/981), *Mi'yār*, VIII, 191 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 109 v°.

408. Fatwā d'Abū 'Imrān (al-Fāsī) (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, IX, 51.

409. Par ex. fatwās d'Abū 'Imrān al-Fāsī et d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 178 r°, *Muḫtaṣar*, f° 64 r°-v°.

410. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, III, 236 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 64 v° : un mari s'est rendu en Sicile et a quitté sa femme depuis 15 ans. Autre fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 127 v° : un père et son gendre se rendent en Sicile où ils s'absentent près de deux ans.

411. Fatwā d'al-Māzarī, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 127 v°.

412. Fatwā d'al-Māzarī et d'Abū l-Faraǧ al-Tūnisī, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 243 v°, 245 r°-245 v° ; *ms.* A. W., II, f° 201 v°-202 r° ; *ms.* Rabat, II, f° 42 v°-43 r°, 141 v° ; *Mi'yār*, VI, 212-213, 220-222 ; VIII, 116.

en rubā'īs[413] ayant seuls cours en Sicile et garde le poids en rubā'īs de la masse d'argent incorporé. Les Ifrīqiyens percevaient donc la même quantité de numéraire or mais avec abaissement du titre de l'ordre de 25 %[414]. La fatwā s'étend ensuite sur les difficultés soulevées par la répartition de la cargaison entre les associés à son arrivée à Mahdia.

A la fin du règne de Tamīm, avant 486 H/1093 (date de la mort d'Ibn al-Ṣā'iġ dont il va être question) et probablement après 484 H/1091 (date de l'achèvement de la conquête de l'île par les Normands) donc vers 484-486 H/1091-1093, al-Māzarī rapporte dans la même consultation que le sultan convoqua les jurisconsultes (ahl al-fatwā, muftī) pour connaître leur avis sur la licéité du voyage en Sicile afin d'y acheter des vivres. Devant la difficulté de concilier les préceptes juridiques avec la nécessité de pourvoir au ravitaillement de la population, une grande agitation règne dans la docte assemblée ; et al-Māzarī d'émettre l'avis que des Musulmans ne pouvaient se rendre dans une terre soumise à la loi de l'infidèle, quelle que soit l'urgence de leurs besoins.

Al-Māzarī argua de ce passage coranique[415] : « ... les Infidèles ne sont qu'impureté. Qu'ils n'approchent donc point de la Mosquée sacrée après la présente année. Si vous craignez une pénurie (de ce fait, sachez qu') Allah vous donnera le suffisant, sur Sa faveur, s'Il (le) veut !... ». Il n'y avait qu'à suivre l'exemple des premiers Musulmans et s'en remettre à la Providence. L'assemblée approuva cette interprétation dont al-Māzarī revendique la paternité.

La perplexité dont les juristes avaient d'abord fait preuve incita notre jurisconsulte à adresser la question à son vénéré šayḫ et imām 'Abd al-Ḥamīd (b.) al-Ṣā'iġ qui, bien que fort âgé et ne rendant plus de fatwās, lui adressa une réponse analogue à celle de son élève. Ibn al-Ṣā'iġ se fondait sur cette autre raison qu'al-Māzarī n'avait pas fait valoir : « Si nous nous rendons chez eux, le prix des denrées montera dans leur pays et ils recueilleront

413. Dans sa réponse, al-Māzarī signale entre autres difficultés juridiques le fait que la croix était représentée sur ces monnaies siciliennes.

414. A propos du traité entre Pise et Abū Isḥāq Ibrāhīm, roi de Tunis en 1354, v. . De Mas Latrie, *Bibl. École des Chartes* 1848, 147, note 3 : « On voit dans les articles 5, 6 et 7 que l'importation en Afrique de l'or et de l'argent non monnayés était exempte des droits d'entrée, tandis que le numéraire frappé payait un droit. On retrouve des dispositions semblables dans la plupart des traités conclus par les nations européennes avec les princes d'Afrique, de Syrie et d'Arménie. Les métaux précieux, avant d'être préparés pour passer sous le balancier, étaient généralement purs d'alliage ; les princes étrangers avaient donc intérêt à en favoriser le transport chez eux, car ils se réservaient ainsi les bénéfices considérables de la fabrication et de l'émission des espèces. »

415. *Coran*, S. IX, v. 28/trad. III, 1082.

des sommes considérables provenant de nous et qu'ils utiliseront pour combattre les Musulmans et razzier leur pays ».

On remarquera que les Siciliens ne semblent pas avoir assuré l'exportation du blé en Ifrīqiya ; on peut proposer deux explications à cela : d'une part, Mahdia, privée de son hinterland ne pouvait leur offrir de marchandises les intéressant comme frêt de retour, d'autre part, ils tenaient à conserver les gros bénéfices que leur procurait la frappe du numéraire et dont ils ne tenaient pas à faire profiter les Ifrīqiyens[416].

La Sicile recevait de l'huile ifrīqiyenne via Sfax[417].

Deux associés possèdent une barque (qārib) qu'ils louent de Sicile à Gabès pour dix dīnārs ; l'embarcation touche Mahdia. Là, les passagers et l'un des deux associés affirment avoir loué la barque à destination de Gabès, tandis que l'autre prétend qu'elle n'avait été louée que pour Mahdia[418].

Une femme confie des bijoux, une bague en or et un grand bracelet d'argent à quelqu'un chargé d'aller les vendre en Sicile, pour y acheter du grain (ṭa'ām) qu'il écoulera à Mahdia ; chacune des deux parties touchera la moitié des bénéfices[419].

Un commerçant remit à un marin des dīnārs almoravides à titre de qirāḍ à effectuer en Sicile. Le capitaliste s'absente et, à son retour, demande des comptes au marin qui lui déclara avoir emprunté une barque légère (qārib laṭīf) autre que celle sur laquelle il avait l'habitude de faire le voyage Sicile-Ifrīqiya ; les passagers avaient été avertis de la proximité de l'ennemi par les occupants d'une citadelle (ḥiṣn) appelée al-Rukām (?) et le marin avait abandonné l'embarcation, pris tous ses biens, notamment la marchandise (sans doute du grain) achetée avec les dīnārs du capitaliste et les avait confiés au commandant (qā'id) de la place en question ; la barque fut perdue, sans doute prise par les corsaires chrétiens[420].

Les navires avaient des noms[421].

416. V. *supra :* p. 666 et note 414 ; *Ḥafṣides*, II, 242.

417. Bakrī, 20/trad., 46 ; v. *Sloria*, II, 509, 514 ; Ch. Courtois, *Remarques, Mélanges G. Marçais*, II, 54.

418. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 190-191 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 228 v°.

419. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 132, IX, 52, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 161 v°-162 r° ; l'opération porte sur près de onze dīnārs moins un rubā'ī.

420. Fatwā du même, *Mi'yār*, VIII, 131-132, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 88 v° ; *ms.* Rabat, II, f° 161 r°-v°.

421. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 122 v° : un navire appelé al-Būnī (le Bônois) ; v. *supra :* 348.

Comme les absences des marins mahdiens étaient longues, ils envoyaient périodiquement des fonds à leurs familles. L'un d'eux partit, envoya sept dīnārs à sa femme et à ses enfants par un bateau, et plus tard douze dīnārs par un autre[422].

On se fera une idée de l'organisation de la course et des difficultés familiales qui en résultaient grâce à l'analyse de certaines fatwās qui constituent de véritables documents. En voici un exemple significatif[423]. Par un acte (rasm) 'Abd Allah al-Rā'is, alias 'Abd Allah b. Ṣadaqa al-Anṣārī, époux de 'Ā'iša bint 'Uṯmān b. Ṭayyib al-Anṣārī, avait accepté de la reconnaître libre de tout lien matrimonial si, en cas d'absence obligatoire d'une durée de plus de quatre mois consécutifs, il ne lui envoyait pas de subsides, et si, parti avec la flotte sultanienne (marākib al-sulṭān), il ne rentrait pas avec cette flotte à Mahdia et Zawīla.

Il avait souscrit cet engagement dans les dix derniers jours de Muḥarram 515 H/10-20 avril 1121. Deux témoignages juridiques établis par devant le cadi des cadis (qāḍī al-quḍāt) Abū l-Qāsim b. Maymūn étaient mentionnés au dos de l'acte. D'après le premier daté de Raǧab 515 H/15 sept.-14 oct. 1121, 'Abd Allah, après la consommation du mariage s'était rendu en Sicile et n'avait plus donné signe de vie, ni envoyé le moindre argent à sa femme sans ressources.

Le second fait état d'une absence du conjoint de près de quatre mois à Tripoli du Maġrib.

Commerce avec l'Égypte et l'Orient

On a maints témoignages sur l'intensité des relations commerciales entre l'Ifrīqiya zīrīde et l'Égypte fāṭimide. Ce trafic essentiellement maritime surtout après l'invasion hilālienne, alimentait un fort courant d'échanges entre Mahdia et Alexandrie. Au début de la période zīrīde, une caravane se rend d'Égypte en Ifrīqiya par Barqa et emprunte le même itinéraire au retour[424]. On relève ensuite l'envoi d'un navire à Alexandrie pour y être vendu[425]. Les caravanes venant d'Égypte passaient par Gabès dont

422. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, IV, 32.

423. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, III, 234-235 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 61 v°-62 r°.

424. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 218 v°.

425. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) et d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, VIII, 215, IX, 340-341.

le port était fréquenté par des navires de toutes les parties du monde[426].

Du temps d'Ibn Ḥawqal et sans doute pendant toute la période zīrīde, l'huile consommée en Égypte provenait de Sfax[427].

Un navire chargé de marchandises quitte Alexandrie de conserve avec des navires de Mahdia. Au large de la montagne de Barqa, il est pris par des Rūm après un sanglant combat et emmené, mais les ravisseurs sont attaqués à leur tour par une flotte sicilienne qui délivre les Musulmans et les emmène en Sicile. Abū 'Imrān al-Fāsī estime que le navire en question doit être rendu à qui de droit car les Musulmans qui délivrent leurs frères font une bonne action qui n'a pas à être rétribuée ; ils peuvent néanmoins être défrayés de certains frais qui seront supportés par le propriétaire du navire, et le litige doit être tranché dans la ville où le bateau allait, si le prince qui y règne est juste[428].

Un marchand achète un qinṭār d'indigo (nīl) à La Mecque et l'emporte en Ifrīqiya sans qu'on nous dise par quelle voie[429].

La rupture avec le Caire ne paraît pas avoir ralenti le commerce maritime avec l'Égypte, mais on peut penser que l'invasion hilālienne coupa totalement la voie terrestre. Toutefois al-Bakrī affirme qu'après la destruction de Kairouan, la Qal'a des Banū Ḥammād devint le point de rencontre des caravanes venant d'Iraq, du Hedjaz, d'Égypte, de Syrie et du restant du Maġrib[430]. Les faits suivants ont été glanés dans des fatwās d'al-Māzarī (m. 536 H/1141).

Dans un acte (waṯīqa), un homme charge quelqu'un d'aller vendre des marchandises ('urūḍ) à Alexandrie moyennant une rétribution fixe et d'expédier l'argent à Mahdia ou en Espagne[431].

Une autre waṯīqa stipule un qirāḍ en espèces pour l'Orient. L'agent achète des marchandises en Ifrīqiya, semble-t-il, et s'embarque ; mais à la suite d'une grave avarie subie à l'île de

426. Bakrī, 17/trad., 42.

427. Ibn Ḥawqal, I, 70 ; Bakrī, 6, 20/trad., 18, 46.

428. Fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī, *Mi'yār*, VIII, 188-189, Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 108 v°-109 r°, *ms.* Rabat, II, f° 227-228 r°.

429. Fatwā d'un certain šayḫ avec avis émis par Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), *Mi'yār*, VI, 158, IX, 69.

430. Bakrī, 49/trad., 105. V. aussi : S. D. Goitein, *Glimpses from the Cairo Geniza on naval warfare in the Mediterranean...*, *Studi orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, Rome 1956, I, 393-396 ; lettre d'un juif mahdien adressée vers 1100 (494 H) à un coreligionnaire cairote, brasseur d'affaires en Méditerranée et aux Indes ; il y est question de deux navires, un andalou et un marocain, attaqués par « l'ennemi » au large de Mahdia.

431. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, IX, 52-53/E. Amar, II, 165-166.

Lampédouse, l'agent regagne Mahdia sain et sauf. En application du contrat, le commanditaire exige que son agent reparte à la saison suivante. Il repartit alors commandité par un autre capitaliste pour une somme beaucoup plus importante que celle que lui avait remise son premier patron[432].

Un Ifrīqiyen meurt en laissant de l'argent qu'il avait adressé à un Égyptien. Il semble s'agir d'envoi de capitaux ifrīqiyens à un mandataire fondé de pouvoir habitant l'Égypte[433].

Une longue fatwā d'al-Māzarī[434] renferme la copie d'un acte (maḥḍar) qui est une reddition de compte fort détaillée, établie par un agent chargé d'effectuer un qirāḍ en marchandises. Il s'est rendu à Alexandrie en emportant du corail[435] et de la soie qu'il a vendus pour acheter des couffes d'indigo, des balles (?) de lin[436], des clous de girofle, du musc, des voiles de femmes et du satin (?). Ces marchandises sont débarquées à Bizerte puis acheminées à Tunis où elles sont vendues. De Bizerte à Tunis elles ont subi des taxes. L'indigo est acheté au comptant ou à terme par les teinturiers tunisois[437]. L'agent avait un frère auquel il remit de l'indigo ;

432. Fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, VIII, 130-131, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 160 v°-161 r°.

433. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 172 r°, *Mi'yār*, IX, 388 et X, 232-233 : « wa-ḏakara l-muqaddam anna l-mayt la-hu māl 'inda raǧul fī Miṣr 'alā waǧh al-risāla wa-wakkala-hu l-raǧul al-maḏkūr 'alā l-taṣarruf. »

V. : Dozy, *Suppl.*, II, 526 (citation du *Riyāḍ* contenant le mot risāla).

434. Fatwā d'al-Māzarī suivie d'une autre réponse faite par un certain Abū l-Qāsim al-faqīh, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 146 v°-149 r°/156 v°-159 r°. Le texte est passablement altéré.

435. « Al-muṛǧān al-iskandarī. »

436. « Ḥams ḥuṣr kattān ». Il n'est pas exclu que ce lin provînt de Russie ; v. S. D. Goitein, *Speculum*, avril 1954, 192.

437. Détail des chiffres et comptes donnés dans cette fatwā : la vente du corail produisit 484 dīnārs+1/3+1/4+1/8 (fractions de dīnār) et celle de la soie : 460 dīnārs+1/6+1 qīrāṭ. Pour acquitter les frais, il préleva 34 dīnārs+1/2+1/4 sur le prix de vente du corail et 37 dīnārs+1/4 sur celui de la soie.

Il a acheté des couffes d'indigo (qifāf nīl) (pour 377 dīnārs) 5 balles (?) de lin (213 dīnārs), des clous de girofle (102 dīnārs) du musc (25 dīnārs), des voiles de femmes (ma'āǧir) et de l'étoffe de soie fine (sundus ? dans le texte : s-r-ǧ-s) (50 miṭqāls). Cette opération laissa un reliquat de 35 dīnārs environ. Le montant total de ces achats s'éleva à 800 dīnārs. Il acquitta 40 dīnārs de nolis et dépensa 330 dīnārs moins 2 qīrāṭs (?) (dans le texte : aqall qinṭārayni) pour subvenir à ses frais de séjour.

Interrogé sur le poids et le prix de l'indigo et du lin, l'agent fournit les précisions suivantes : l'indigo pesait à Alexandrie 11 qinṭārs moins un quart ; à 33 dīnārs le qinṭār cela donnait 360 dīnārs auxquels il faut ajouter 16 dīnārs de frais et 4 dīnārs égyptiens qu'il détient. — Ce qui ferait 376 dīnārs +4 dīnārs égyptiens, alors que la valeur précédemment annoncée est de 377 dīnārs. Dans sa réponse Abū l-Qāsim al-Faqīh relève que, d'après le calcul de l'agent, la différence n'est que de 1 dīnār et non de 4 et estime qu'il s'est trompé car 11 qinṭārs moins un quart à 33 dīnārs le qinṭār font 355 dīnārs

avant son départ pour l'Orient, il lui avait confié de la soie qu'il avait cédée au commanditaire en paiement d'une créance. Ce dernier ordonna au frère de vendre cette soie pour acheter d'autres marchandises, notamment de l'orge.

Les documents de la Geniza[438] du Caire, projettent une vive lumière sur un autre aspect, capital, du commerce méditerranéen au Moyen Age, à savoir, son prolongement en Extrême-Orient.

Ils complètent fort heureusement les données fournies par les textes arabes du genre de la fatwā précitée d'al-Māzarī et nous enseignent la nature d'une partie, au moins, des marchandises ifrīqiyennes exportées en Égypte, telles que le corail et la soie que nous avons vu vendre à Alexandrie, ainsi que la provenance de certains produits achetés là en contrepartie.

La plaque tournante des relations commerciales entre la Méditerranée occidentale et l'Extrême-Orient, est l'Égypte qui sert d'intermédiaire entre deux courants d'échanges autonomes, mais, grâce à elle, très liés l'un à l'autre.

Beaucoup de marchands cairotes évoluaient du Maroc jusqu'aux Indes[439].

moins un quart ; la différence devant donc être de 6 dīnārs et quart . En effet : 354,75+ 16+6,25 = 377. Ajoutons que comme l'agent précise qu'il s'agit de 4 dīnārs égyptiens, on est tenté de déduire une précieuse indication sur la parité des deux monnaies (4 dīnārs égyptiens = 6,25 dīnārs ifrīqiyens), mais l'altération du texte invite à la prudence. — Le poids du lin à Alexandrie était de 43 qinṭārs moins un tiers (?) ce qui, avec les frais, donne un total de 213 dīnārs. — Le texte, certainement lacunaire omet de donner le prix du qinṭār et le montant des frais. — Ces marchandises sont débarquées à Bizerte et acheminées à Tunis où elles sont vendues.

Parmi tous les chiffres et les détails qui suivent, on relèvera ces quelques indications : l'indigo est vendu de 2 600 à 3 300 dirhams le qinṭār aux teinturiers (de Tunis ?) soit au comptant, soit à crédit contre engagements écrits (bayyināt).

Le qinṭār de lin a été cédé à 392 dirhams environ.

Les étoffes ont produit 2 500 dirhams et les clous de girofle 3 582 dirhams.

De Bizerte à Tunis, les taxes (aḥmās wa-lawāzim) se sont élevées à 1 523 dirhams.

Au total l'agent reconnait détenir 43 501 dirhams.

438. S. D. Goitein, *From the Mediterranean to India : documents on the trade to India, South Arabia and East Africa from the eleventh and twelfth centuries, The Mediaeval Academy of America, Speculum*, XXIX April 1954, n° 2, part I, 181-197, Cambridge, Massachusetts.

439. S. D. Goitein, *ibidem*, 186-188, 191. Le juif Halfon ben Nethan'el du Caire arrive à Aden au printemps 1134, venant des Indes où il avait fait un long séjour. Le printemps 1135 le trouve au Caire d'où il se rend la même année en Espagne et au Maroc. Trois joailliers juifs dont deux nord-africains, vont chercher fortune aux Indes à Ceylan, vers 1140 ; S. D. Goitein, *Jews and Arabs*, New York 1955, 115, 209.

Un certain nombre de papiers d'affaires de la Geniza proviennent des archives familiales d'un marchand tunisien, qui passa la majeure partie de sa vie aux Indes ; il était savant et poète. Son nom Ibn Yaju (= Yago, forme romanisée de Jacob)

A la fin du XI^e siècle, plus de 90 % des marchandises provenant des Indes étaient achetés à l'aide de marchandises africaines et égyptiennes et seulement 10 % avec de l'or.

Jusqu'au milieu du XII^e siècle, les produits suivants partaient d'Aden pour les Indes : soie, cuivre, plomb, produits chimiques, et, d'Aden en Égypte : épices, laque, étoffes[440].

Un grand nombre de documents juridiques de la Geniza du Caire traitent de jugements rendus par la cour rabbinique du Caire sur des affaires commerciales traitées aux Indes[441].

La communauté juive du Yémen assurait la liaison entre l'Égypte et l'Inde. A Aden comme au Caire, l'un des principaux marchands juifs remplissait les fonctions de wakīl (en hébreu : paqid ha-soharim) sorte de prévôt des marchands, à la fois arbitre, dépositaire, transitaire, banquier, etc. qui administrait le « dār al-wakāla »[442].

Un marchand juif[443] portant l'ethnique de Labdī, partant originaire de Lebda (l'antique Leptis Magna en Tripolitaine) s'installe au Caire en 1102 (?) où il achète pour 300 dīnārs, une partie d'une maison.

Avant de partir pour les Indes, il se rend à Mahdia dont le dayyān (rabbin juge) Ibn Labrat lui confie une cargaison de corail. Labdī en achète aussi pour son propre compte.

De retour au Caire, il reçoit des marchandises que lui confie le paqid ha-soharim ou wakīl de cette ville, Yekuthiel : des textiles, notamment du lin russe très estimé aux Indes, de la vaisselle

trahirait son origine espagnole. V. aussi : S. D. GOITEIN, *The Cairo Geniza as a source for the history of muslim civilisation, Studia Islamica*, III, 1955, 75-91 ; *ibidem*, 80-81 . les villes de l'Afrique orientale, l'Arabie méridionale, des Indes et de Ceylan étaient pleines de marchands originaires d'Ifrīqiya (Kairouan, Mahdia, Lorbeus, Nafūsa) et d'ailleurs (Malaga, Fès, Tanger, Siǧilmāssa, Dar'a) ; B. LEWIS, ds. *Revue of the Facully of Commerce of Istanbul University* 1952, a montré que les Fāṭimides se sont employés à arracher le commerce indien à leurs rivaux irakiens grâce à l'essor économique de leur hinterland nord africain ; à partir du IV^e siècle H, le Maġrib devenu riche, cesse d'être un marché « colonial » pour les marchands persans, irakiens et syriens et réalise une importante expansion commerciale aux Indes et en Extrême-Orient. L'article précité de B. LEWIS s'intitule : *The Fāṭimids and the route to India, Revue de la Faculté des Sciences Économiques de l'Université d'Istambul*, XI, 1949-1950 (v. : CL. CAHEN ds. *Studia Islamica*, III, 1955, 109, note 4) ; S. D. GOITEIN, *Jews and Arabs*, New York 1955, 107-119.

440. S. D. GOITEIN, *ibidem*, *Speculum* 1954, 187-188 et les notes ; *idem*, *Studia Islamica*, III, 1955, 81-82 ; *idem*, *Jews and Arabs*, 116-117.

441. *Idem*, *Speculum* 1954, 189. Relevons l'abandon par un juif d'une esclave lui ayant donné un enfant, en Berbérie, sur la côte africaine.

442. V. aussi : S. D. GOITEIN, *Jews and Arabs*, 118-119.

443. Sur toute cette affaire, v. : *idem*, *Speculum* 1954, 191-195.

d'argent et de cuivre, des produits pharmaceutiques, du corail et une bourse de vingt dīnārs d'or de frappe récente.

Yekuthiel lui ordonne de remettre la moitié des marchandises au wakīl d'Aden qui devra acheter, en contrepartie, du poivre de Malabar, l'autre moitié étant à acheminer à Anhilwarah, ville intérieure du Gujurat au nord de Bombay afin d'y être échangé contre de la laque.

Labdī devait remonter le Nil jusqu'à Qūs[444] en Haute-Égypte et traverser ensuite le désert à dos de chameau jusqu'à 'Aydāb[445], point de départ des navires se rendant aux Indes.

Avant d'atteindre le but du voyage, Labdī se livre à certaines tractations sur les textiles et les drogues, mais transporte aux Indes tout le corail, celui d'Ibn Labrat, de Yekuthiel et le sien. Toutefois, au lieu de vendre celui de Yekuthiel pour acheter de la laque, il l'échange contre des perles (ḫaraz ou ḫurayzāt). Labdī devait aussi assurer l'acheminement de poivre et d'acier provenant des Indes pour le compte du wakīl d'Aden.

Une fois au Caire, Labdī se voit reprocher par ses deux commanditaires Ibn Labrat et Yekuthiel, ses infractions à leurs instructions respectives, ce qui suscite un procès qui dure près d'un an, de 1097 à 1098, et donne lieu à des instances auprès des tribunaux juifs d'Aden, des Indes et de Tunisie (sans doute Mahdia) et se termine par des arrangements.

Deux représentants du dayyān de Mahdia défendent au Caire, les intérêts de ce dernier. Labdī offre à Ibn Labrat trois sachets de musc en compensation de son corail de qualité médiocre. En outre Labdī ayait trafiqué sur de l'indigo, au Caire.

Il semble qu'il produisit à Yekuthiel un inventaire (taḏkira) des marchandises reçues avec indication de leur valeur en monnaie locale. Les conventions liant commanditaires et commandités étant stéréotypées et traditionnelles, ne faisaient pas l'objet de contrats écrits.

L'agent qui allait trafiquer aux Indes était tenu de verser à son « associé » l'intégralité du capital confié et deux tiers des bénéfices, et gardait l'autre tiers pour prix de sa peine[446].

Rappelons que les anciens traités de fiqh stipulent qu'un

444. *Buldān*, VII, 183 : cette ville, métropole du Ṣa'īd (Haute-Égypte) était le rendez-vous des marchands venant d'Aden et qui constituaient la majeure partie de la population.

445. *Buldān*, VI, 246 : ce port était fréquenté par les navires venant d'Aden avec des chargements destinés au Ṣa'īd.

446. Sur le rapprochement entre la muḍāraba ḥanafite et le qirāḍ (ou muqāraḍa) mālikite, v. : S. D. Goitein, *Speculum* 1954, 195, note 24.

marchand musulman doit acquitter comme droits 2,5 % de la valeur des marchandises, et le non musulman 5 %, le minimum imposable étant fixé à 40 dīnārs pour le premier et 20 pour le second[447].

Ces mesures discriminatoires, peut-être absentes du fiqh ismā'īlien, ne paraissent pas avoir été appliquées par les Fāṭimides particulièrement tolérants envers la population non musulmane[448].

La nécessité canonique d'être au moins dix adultes mâles pour rendre valable la prière quotidienne, expliquerait en partie au moins pourquoi les marchands juifs voyageaient par groupes assez nombreux et de préférence homogènes, composés d'individus habitant le même quartier, ce qui facilitait certains problèmes de partage posés par les naufrages et les décès. En outre, tant aux Indes qu'en Méditerrannée, chaque marchand avait un compagnon attitré ou rafīq. On relèvera l'enchevêtrement des opérations, et combien les relations étaient étroites et souvent amicales, voire fraternelles, entre marchands juifs, chrétiens et musulmans, tous moins soucieux de se faire une concurrence sans doute inutile que de s'entraider pour surmonter les dangers et réaliser des profits[449].

Commerce avec le Soudan

Rappelons qu'au haut Moyen Age, le Maġrib tire du Soudan la majeure partie de son or brut qui lui arrive par trois routes sahariennes : celle de l'ouest (par Sigilmāssa) la plus importante, celle du centre (par Ouargla) et celle de l'est (par le Djérid et Tripoli via Ghadamès)[450].

Les ḫāriğites de Ouargla (Wārğlān) allaient vendre au Soudan les dattes de Siğilmāssa et du Zab et en ramenaient des paillettes d'or avec lesquelles, ils fabriquaient de l'or monnayé frappé au coin de cette ville. Ouargla était reliée au Maġrib central par Msīla (à douze fortes journées de marche) et à l'Ifrīqiya orientale par Gafsa (à treize journées)[451].

447. V. : S. D. GOITEIN, *ibidem*, 196 et note 26 (références à . ABŪ YŪSUF, *Kitāb al-Ḫarāğ*, 79/trad., FAGNAN, 205, ŠĀFI'Ī, *Kitāb al-Umm*, VII, 228).

448. *Ibidem*, 196 et note 27. L'auteur signale le retour à cette discrimination sous les Ayyūbides et son abolition sous Saladin ; à la suite de quoi Juifs et Chrétiens ne subirent que la moitié des droits tout comme les Musulmans.

449. S. D. GOITEIN, *Speculum* 1954, 196-197.

450. AMARI, *Diplomi Arabi*, prefaz., p. XXXVIII, note 1 et 51, 58 et 407. DE MAS LATRIE, *Introduction*, 222 ; M. LOMBARD, 150-151 ; T. LEWICKI, *La Répartition géographique...*, 337 ; v. aussi STORIA, II, 420.

451. IDRĪSĪ, 120-121/trad., 141 ; A. BEL, *Benou Ghaniya*, 181, note 1.

Au début du xe siècle, les Fāṭimides réussirent à contrôler ces trois routes, succès qui facilita grandement leur conquête de l'Égypte. La route occidentale leur fut ensuite ravie par les Umayyades d'Espagne qui, à leur tour, en perdirent le contrôle au xie siècle au profit des Almoravides.

Les Zīrīdes ne parvinrent pas à la récupérer. La fondation du royaume ḥammādide ne coupa certainement pas la voie Ouargla-Gafsa demeurée entre les mains des abāḍites, pratiquement indépendants.

Il est hors de doute, que pour un temps, au moins, l'invasion hilālienne entrava l'activité caravanière.

L'arrêt de l'afflux d'or soudanais explique la pénurie d'or à Mahdia et la difficulté de pallier l'hémorragie de ce métal causée par l'importation nécessaire de blé sicilien, mais ces indications sur la situation économique de Mahdia ne valent que pour cette cité et il faut se garder de les étendre au reste du pays. On est fondé à penser que les nomades hilāliens ne tardèrent pas à revigorer le trafic caravanier.

Nous sommes très mal documentés sur le commerce soudano-ifrīqiyen[452].

Sous al-Manṣūr b. Buluggīn, une caravane se rend d'El-Oued (Arīġ, Rīġ) à Ganṭarār (Qanṭarār) en passant par Tozeur[453].

Deux fatwās seulement nous renseignent sur le commerce soudano-ifrīqiyen avant l'invasion hilālienne.

Un ifrīqiyen (?) mourut au Soudan intestat. Quelqu'un s'étant alors emparé de la clef de son magasin (maḫzan) fut contraint de la remettre au personnage chargé par le roi du pays de juger les Musulmans avec l'agrément de ces derniers. Un tiers, chargé par ce magistrat de vendre les biens du de cujus, remit au cadi le produit de l'opération dont la régularité est contestée par l'héritier du défunt. Al-Qābisī répond en approuvant ce qui a été fait[454].

La seconde a trait à un contrat de qirāḍ. L'agent commandité devait se rendre dans la région de Tādmakka au Soudan, mais il va à Ġāna puis à Awḏaġast où il se marie et demeure onze ans ; quid si de Tādmakka il s'était rendu en Espagne et à Siǧilmāssa

452. Signalons l'utilisation d'outres soudanaises (azqāq sūdāniyya) pour rafraîchir l'eau, à la fin de la période fāṭimido-ifrīqiyenne ; *Riyāḍ, ms.* de Paris, f° 102 v°.

453. Šammāḫī, 360 ; le texte dit : de Arīġ à Tamtār (?), à identifier, d'après une communication de M. H. H. Abdul Wahab, avec Ganṭarār, non loin d'al-Ḥāmma au nord de Tozeur, village disparu, attesté par Ibn al-Šabbāṭ.

454. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, X, 98-99.

et de là à Ġāna et à Awḍaġast ? Dans sa réponse le jurisconsulte estime qu'étant donné les risques courus on ne doit pas conclure de qirāḍ pour le Soudan[455]. Recommandation toute platonique qui ne dut guère diminuer l'intensité des relations commerciales avec cette contrée lointaine. L'anarchie post-hilālienne ne manque pas de les entraver et il faut attendre l'époque d'al-Māzarī[456] pour rencontrer une dernière attestation d'un apport d'or (soudanais ?) via le Djérid.

Un agent reçoit des qinṭārs de pourpre[457] pour aller la vendre, à Tozeur moyennant une rétribution fixe à prélever sur le prix de vente. Avec le restant, il achètera, dans cette ville, des marchandises « dont on peut espérer tirer profit » et percevra un tiers du bénéfice. Il s'agit donc d'un qirāḍ en marchandises.

Le commanditaire lui demande aussi de lui acheter une bête de somme (dābba), s'il en trouve une, mais l'agent déclare qu'il l'achètera pour son compte avec son argent personnel.

Il reçoit, en outre, de deux autres commanditaires, des marchandises à écouler à Tozeur contre un salaire préalablement fixé, et part sans emporter aucune marchandise lui appartenant en propre.

A Tozeur, l'agent commandité acheta des marchandises pour le premier capitaliste et pour un autre et de l'or pour un troisième. Avec le prix de la location de ses bêtes, ainsi qu'avec son salaire et des dīnārs qu'on lui avança sur de l'huile (à livrer ?) il procéda à des achats pour son compte ; il emprunta aussi un dīnār et demi sur le capital du premier commanditaire à déduire du prix du costume que celui-ci lui devait.

Revenu de Tozeur sain et sauf, il remit à chacun des commanditaires ce qui lui revenait, mais le premier capitaliste prétend que tout ce que notre homme a rapporté a été acheté avec son argent à titre de qirāḍ et l'agent de soutenir qu'il l'a acheté pour son compte, en vertu des stipulations précitées, qu'il a l'habitude de se voir confier des dépôts d'argent et de témoigner qu'il l'a acheté comme il a été dit par peur des aléas de la route.

Al-Māzarī répond que les déclarations de l'agent sont recevables.

455. Fatwā du même, *Mi'yār*, IX, 78-79. Les toponymes soudanais précités sont attestés par les géographes ; v. par ex. : Bakrī à l'index, Yāqūt, *Buldān*, etc. Sur le troc de la poudre d'or contre du sel, des cauris, du cuivre, etc., v. : Bakrī, 179, Ibn Ḥawqal, I, 101.

456. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 130, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 160 v°.

457. Urġuwān, dp. Burzulī, *ms.* de Rabat, déformé en yarġū'an = il espérait que, dans *Mi'yār*.

A Tozeur, important centre de tissage, on avait besoin de matières tinctoriales.

Commerce avec l'Espagne

On doit au regretté Christian Courtois une si pénétrante étude[458] sur les relations hispano-maġribines au haut Moyen Age qu'on ne saurait mieux faire que d'en donner la substance.

A l'époque d'al-Ya'qūbī (IXe siècle), Ténès constituait la base essentielle de la navigation andalouse qui aboutissait à Tabarka sa tête de ligne. Les marchands espagnols exportaient le corail de La Calle, la laine de Bône et le miel d'Alger, mais ils étaient surtout attirés vers l'est par les produits orientaux éminemment rémunérateurs, d'où, au début de l'époque fāṭimide, l'importance de l'Ifrīqiya qui, grâce à sa situation géographique a servi d'intermédiaire entre les trafics oriental et andalou, avec d'une part Mahdia et de l'autre Tabarka « points d'aboutissement et de départ de deux courants économiques » dont les Fāṭimides ont assuré la fructueuse jonction. C'est alors que La Calle (Marsā l-Ḫaraz) devient un redoutable nid de corsaires doté d'un arsenal. Le commerce andalou se trouve refoulé vers l'ouest, ce qui explique la déchéance économique de Tabarka au profit de Bône et l'installation, au milieu du XIe siècle, à Bougie et à Marsā l-Dağāğ, par exemple, de colonies andalouses, fondées « sans doute plus d'une fois par l'initiative des gens de mer ».

Les itinéraires entre le Maġrib et l'Andalus, se multiplient, reliant « la côte africaine entre Cherchel et Alger à la côte espagnole entre Carthagène et l'embouchure de l'Ebre ». Le morcellemenl politique du Maġrib, à l'ouest du méridien d'Alger, et de l'Espagne, après la ruine du califat de Cordoue, expliquerait la complexité du commerce andalou à cette époque. L'apparition de deux

458. Ch. COURTOIS, *Remarques sur le commerce maritime en Afrique au XIe siècle, Mélanges G. Marçais*, II, 51-59. Faisant allusion à une étude antérieure (*Les rapports entre l'Afrique et la Gaule au début du Moyen Age, C.T.* 1954, 127-145), l'auteur commence en ces termes : « J'ai tenté naguère de montrer que durant l'Antiquité et les premiers siècles du Moyen Age, les conditions techniques de la navigation imposaient aux bâtiments qui se rendaient de Gaule en Afrique ou inversement, l'emprunt pratiquement exclusif de trois itinéraires dont l'expérience des siècles avait permis d'éprouver la relative sécurité : itinéraires périphériques, qui longeaient l'un les côtes espagnoles, l'autre les côtes italiennes ; itinéraire méridien dont la Corse et la Sardaigne avait déterminé l'existence et que j'ai proposé d'appeler la « route des Iles ». Pour moi, l'une des conséquences notables de la conquête arabe dans l'évolution économique de l'Occident méditerranéen a été d'entraîner l'abandon de ces itinéraires transversaux ou d'en modifier complètement la structure. A partir du VIIe siècle et jusqu'au XIIe, on cesse d'utiliser la « route des Iles ». Quant aux itinéraires italien ou espagnol, ils se trouvent en fait désarticulés l'un et l'autre pendant à peu près trois siècles... ».

nouvelles lignes aboutissant à Alger, ou dans ses parages immédiats, révèle que cette cité développée par Buluggīn b. Zīrī joue désormais un rôle analogue à celui de Caesarea (Cherchel) au temps de Rome et de Ténès à celui d'al-Ya'qūbī. Alger se trouve alors la « ville charnière des itinéraires de haute mer, et des itinéraires côtiers ». De cette évolution fait foi le témoignage des géographes : tandis qu'al-Muqaddasi ne fait guère que la mentionner et Ibn Ḥawqal que lui reconnaître une certaine importance, al-Bakrī la dépeint comme une grande ville dont le port accueille foule de marins espagnols, ifrīqiyens et autres.

L'auteur conclut en disant que deux points lui paraissent acquis. « Le premier, c'est que le réseau du commerce maghrébin est singulièrement plus complexe qu'on est tenté de l'imaginer d'abord ; qu'il nous laisse apercevoir les mêmes rivalités et les mêmes concurrences que l'on connaît dans la Chrétienté vers la même époque et surtout dans les siècles suivants. Le second, c'est que le commerce n'en reste pas moins essentiellement « musulman » qu'il s'intègre dans le même ensemble économique dont font aussi partie la Sicile et l'Espagne, c'est-à-dire dans un ensemble qui comprend l'Occident musulman tout entier. »

« Ainsi nous apparaît encore au milieu du XI^e^ siècle l'un des caractères fondamentaux du haut Moyen Age, à savoir le développement en quelque sorte parallèle de la route musulmane et de la route chrétienne de part et d'autre de la Méditerranée. C'est seulement aux confins de la Campanie et aux frontières instables d'al-Andalus que s'établit l'inévitable contact des hommes et des choses, et il nous faut attendre quelques décades encore pour que le nouvel équilibre politique entre la Chrétienté et l'Islām entraîne à la fois la résurrection des itinéraires transversaux et celle d'une activité commerciale dont ils conditionnent l'intensité. » Ajoutons que Bougie ne tarde pas à faire figure de Mahdia du Maġrib central, pour ainsi dire, et à éclipser Alger dont al-Idrīsī toutefois signale la prospérité au XII^e^ siècle.

Sur les relations commerciales hispano-ifrīqiyenne, notre glane se réduit à trois fatwās d'al-Māzarī (m. 536 H/1141).

Dans la première, il est question d'une gafsien qui se rend en Espagne où il reste 6 ans ; sa femme demande le divorce[459]. Dans la seconde, un fils a emporté en Espagne des effets (aṯāṯ) appartenant à sa mère et dont le produit a été de 100 dīnārs[460]. Enfin un ifrīqiyen se rend en Espagne laissant (à Mahdia ?) sa femme et

459. *Mi'yār*, III, 245-247, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 50 r°.
460. *Mi' ār*, X, 291.

son fils, ainsi qu'un fils d'une autre épouse répudiée. Il leur envoie 7 dīnārs par un premier bâteau et 12 dīnārs par le second[461].

Commerce avec les républiques italiennes

Schaube pense que l'exportation des superbes étoffes bleues et noires qui quittaient Tripoli à la fin du x^e siècle à destination de la Chrétienté, était assurée par des navires vénitiens[462]. C'est d'autant plus vraisemblable que les tisserands ifrīqiyens faisaient venir leurs ensouples de Venise[463].

La présence des navires vénitiens est attestée à Mahdia et à Tripoli en 971/360 H[464]. Un document daté de juillet 1083 (début 476 H) fait état de l'affrètement d'un navire vénitien pour Tripoli du Maġrib[465].

Sous le règne d'al-Ḥasan, la prospérité commerciale des républiques rivales Pise et Gênes s'épanouit. Certains faits, tel ce contrat daté de 1123 relatif au transport de Tunis à Gaète, par un navire de Salerne de 53 peaux et de 7 canteras de cire[466] prouvent que le trafic des autres cités maritimes d'Italie avec l'Ifrīqiya n'a pas cessé pour autant.

Malgré l'indigence de la documentation, il paraît bien que

461. *Miʿyār*, III, 240, Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 95 r°.

462. Ibn Ḥawqal, I, 69/trad., 167-168 ; Schaube, 22.

463. De Mas Latrie, *Intr.*, 221.

464. Ch. Courtois, *Remarques...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 54, note 30, qui cite G. L. Fr. Tafel et G. M. Thomas, *Urkunden zur altern Handels und Staatsgeschichte der Republik von Venedig*, Vienne 1856, I, 25, n° XIV ; M. Lombard, *Arsenaux et bois de marine...*, 90.

465. Schaube, 24.

466. Sayous, 49-50 ; Schaube, 276. Pierre Sfagilla de Salerne avait acheté ces marchandises à Tunis et les avait confiées au diacre Pierre, citoyen de Gaète pour qu'il les transportât dans cette ville. Elles furent confisquées par les consuls de Gaète par suite de la discorde qui existait alors entre Salerne et Gaète. Quand ces deux cités se réconcilièrent, la saisie fut levée en 1125.

Le monastère bénédictin de la Cava fondé au milieu des montagnes du golfe de Salerne et d'Amalfi, avait un navire de commerce. Peu de temps après 1124, date de la mort de l'abbé Saint Constabilis, ce bâtiment, commandé par le moine Jean serait venu acheter des marchandises à Mahdia. Le biographe de Constabilis prétend que c'est grâce à l'intervention miraculeuse de ce saint que le navire échappa à une violente tempête et obtint l'autorisation de retourner en Italie avec son chargement bien que l'émir de Mahdia, par suite de la rumeur d'une attaque qui allait être dirigée contre lui, eût mis l'embargo sur tous les navires chrétiens. Schaube, 276, d'après *Acta Sanctorum Ord. Sancti Benedicti*, Februar III, 45 ; comp. : De Mas Latrie, *Intr.*, 34 dp. *Vita* ds. Muratori, *Script. ital.*, VI, col. 232. Mais nous tenons de M. Cl. Cahen que ces derniers documents sont des faux.

jusqu'à la conquête almoḥade, les Pisans ont distancé les Génois, notamment à Tunis, dont ils surent se concilier les maîtres.

A quelques années d'intervalle, chacune des deux républiques conclut un traité de 10 ans avec les Almoravides[467], Pise en été 1133/527 H et Gênes en 1138/532-533 H. D'autre part, c'est vers cette époque que Gênes exerce une pression pour freiner la concurrence des cités provençales, telles que Montpellier et surtout Marseille. Le traité de 1138/532-533 H constitue une alliance offensive et défensive des deux villes contre les Sarrazins du Maroc et stipule que les Génois s'engageaient à favoriser l'installation des marchands marseillais en Afrique du nord[468]

Rappelons la prise de Bône par une flotte pisano-génoise (1134/528-529 H) et de Tabarka par les Pisans (1140/534-535 H) qui en exploitèrent les bancs de corail ; le commerce de ce corail paraît s'être fait surtout par Tunis[469].

La chronique de Gênes parle d'une attaque de Bougie en 1136/530-531 H par douze galères génoises, qui ramenèrent comme prise, un navire richement chargé[470]. Mais, malgré l'absence de documents, on peut admettre que Gênes ne tarda pas à traiter avec les Ḥammādides puisque la présence de Génois à Bougie est attestée à partir de 1152/546-547 H[471].

Le traité de paix du 17 avril 1149/6 Ḏū l-Ḥiǧǧa 543 H entre Pise et Gênes définit l'ère commerciale que les Italiens prétendaient se réserver au détriment de Marseille[472].

Malgré les privilèges dont jouissaient les Pisans à Tunis, le commerce génois y était actif ; deux actes établis par le notaire

467. De Mas Latrie, *Intr.*, 35-36 ; Schaube, 277 et 279.

468. De Mas Latrie, *Bibl. École des Chartes*, II, 1866, 88 ; R. Pernoud, *Histoire du commerce de Marseille*, I, 181-182.

469. De Mas Latrie, *Intr.*, 8 et notes (références) ; *idem*, *Bibl. de l'École des Chartes*, 2e série, V, 1848, 135 ; v. *supra* : p. 345.

470. De Mas Latrie, *Intr.*, 35 ; Schaube, 278-279 ; fait confirmé par une lettre écrite en 1137, v. . S. D. Goitein, *Glimpses from the Cairo Geniza on naval warfare in the Mediterranean*, *Studi Orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, Rome 1956, I, 395-396.

471. R. Pernoud, *Histoire du commerce de Marseille*, I, 169-170 ; Lacour-Gayet, 249-250. M. Chiaudano et M. Moresco, *Il cartolare di Giovanni Scriba*, II, 4, cité par R. S. Lopez et I. W. Raymond, *Medieval trade in the Mediterranean world*, New York 1955 : un commissionnaire génois est chargé, par acte notarié daté du 16 avril 1161, d'aller écouler à Bougie, 94 livres de soie et 10 pièces de lin espagnol et d'y acheter de la cire ou de l'alun.

472. R. Pernoud, *Histoire du commerce de Marseille*, I, 183-187. A signaler, en outre, le traité d'avril 1154 entre les consuls de Gênes et les vicomtes de Marseille contre Raymond Geoffroy de Marseille.

Giovanni Scriba en attestent l'importance[473]. Le premier daté de 1155/549-550 H est un prêt « à la grosse aventure » (nauticum foenus), comportant pour le prêteur les risques de l'aller et du retour ; le taux d'intérêt était généralement de 20 à 30 %. Le second, daté de 1156/550-551 H est un engagement de rembourser à une personne partant pour Tunis, la somme qu'elle y dépenserait pour le rachat de deux captifs. Comme il s'agissait probablement de deux Génois, cette pièce montre que les ressortissants de Gênes ne bénéficiaient pas des mêmes privilèges que ceux de Pise, ce qui est conforme aux termes de la lettre du Ḫurāsānide à l'archevêque de Pise.

Sur la situation privilégiée que s'était acquise le commerce pisan à Tunis, avant la conquête almoḥade, on possède un document de la plus haute importance : la lettre adressée par 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Abī Ḫurāsān le dernier jour de Ǧumādā I 552 H/10 juillet 1157, à l'archevêque chef du gouvernement de la République de Pise pour rappeler les conventions arrêtées verbalement avec l'ambassadeur pisan Abū Tamīm Maymūn fils de Guillaume[474].

On aimerait connaître ce « fils de Guillaume » auquel le Ḫurāsānide accorde les titres de šayḫ et de ra'īs. A-t-il d'abord été un renégat au service de la course zīrīde ? Est-il nécessaire d'admettre qu'il avait abjuré la foi musulmane pour passer au service de Pise ? Pour les besoins de la cause, la République de Pise ne pouvait-elle employer un renégat à la manière du Zīrīde qui avait eu Georges d'Antioche à son service ? Passait-il pour chrétien à Pise et musulman à Tunis, grâce à une équivoque que, de part et d'autre, on n'avait guère intérêt à lever ?

473. SAYOUS, 56 et appendice G, appendice D, 142.

474. 1° Texte latin publié par DE MAS LATRIE, ds. *Bibl. de l'École des Chartes*, 2e série, V, 1848, p. 137-139, d'après un registre des archives de l'archevêché de Pise, registre dont AMARI a signalé la disparition ultérieure ;

2° Texte arabe publié et traduit en italien par AMARI, *Diplomi*, 1-6 ; v. aussi : *ibidem*, 395 ;

3° Paraphrase latine interlinéaire du texte arabe publié par AMARI, *Diplomi*, 255-256 ; v. aussi . *ibidem*, 458 ;

4° Analyse détaillée en français par DE MAS LATRIE, *Int.*, 37-39; v. aussi : SCHAUBE, 278.

Cette analyse repose sur le texte latin publié par DE MAS LATRIE et la traduction italienne du texte arabe par AMARI. L'auteur reproduit ces deux textes dans la 2e partie de son ouvrage, *Documents*, 23-26 en vis-à-vis sur deux colonnes.

Le texte arabe ne paraît pas parfaitement rétabli. Il n'est pas toujours identique au texte latin ; sur certains points, l'un et l'autre se complètent. Les deux paraphrases latines concordent à quelques expressions près.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que ce plénipotentiaire ait été choisi parce qu'il avait des accointances à Tunis. Cette lettre dont nous avons le texte arabe, une paraphrase interlinéaire latine et une autre paraphrase latine relevée sur un registre des archives pisanes, accuse réception d'un message remis par l'ambassadeur pisan. Elle souligne la cordialité des rapports amicaux entre les deux états.

Le Ḫurāsānide informe Pise qu'il aime plus que toute autre nation chrétienne, de la victoire qu'il vient de remporter sur les Maṣmūda almoḥades[475]. Il répond ensuite aux remontrances faites par Pise — sans doute dans le message précité — au sujet d'un navire alexandrin qui, bien qu'ayant fait tort aux Pisans, avait été bien accueilli à Tunis.

Pour s'excuser de cet incident auprès des sénateurs, il rappelle qu'il avait envoyé un navire corsaire qui, ayant été contraint de toucher Alexandrie, y fut bien reçu. Peu après, un navire alexandrin vint à Tunis où il fut, en retour, bien traité ; il s'y approvisionna, vendit certains de ses captifs et repartit, ayant à son bord la plus grande partie d'entre eux. Le Ḫurāsānide ignorait totalement que ce bâtiment portait des captifs Pisans. S'il l'avait su, il n'aurait pas manqué de racheter ces personnes de ses propres deniers, et de les renvoyer gracieusement dans leur pays. Pour mettre un terme à de pareils faits, il a été défendu aux marchands d'esclaves ou de captifs, de procéder sur toute l'étendue de ses états à des tractations portant sur des Pisans. Cette clause a été conclue avec le šayḫ et ra'īs Abū Tamīm.

Quant au droit qu'on a coutume de prélever sur les grains à Tunis : cinq jointées[476] par sac, on se contentera à l'avenir de prendre quatre poignées sur le haut de chaque sac[477].

Les marchandises que les Pisans importent, mais ne parviennent pas à vendre et sur lesquelles on percevait néanmoins (comme sur les ventes) un pour dix[478] seront exonérées de tout droit et pourront être remportées librement.

L'alun que les Pisans exportaient hors d'Ifrīqiya, payait

475. V. *supra :* p. 376-378.

476. Hiomella, gumella ou giomella = la quantité de grains que peuvent contenir les deux mains réunies. Il s'agit de la ḥafna ; v. *supra :* p. 651.

477. Le droit était donc diminué de plus de la moitié. Les détails de ce paragraphe ne figurent que dans les deux versions latines, mais le texte arabe y fait allusion en disant que le prélèvement (al-qabḍa) auquel les marchands ont coutume d'être soumis a été atténué ; mais dans le post-scriptum marginal, il est précisé que le prélèvement ne se fera que d'une seule main.

478. Cette précision n'est donnée que par les versions latines.

trente-huit millares un tiers par qinṭār[479] ; il sera dorénavant exonéré de tout droit.

Dans le texte arabe vient ensuite un paragraphe dont les termes paraissent altérés. L'éditeur Amari et les auteurs qui lui ont ensuite emboîté le pas, en ont déduit que les Pisans possédaient un fondouk à Tunis[480].

Toutefois, sauf erreur, le Ḥurāsānide paraît tout simplement déclarer qu'il a ordonné de traiter avec égards les marchands de la République[481].

Tout captif pisan trouvé à Tunis sera libéré sans rançon si cela est possible, ou racheté par le prince sur ses propres deniers, traité généreusement puis envoyé à Pise. Réciproquement, il a été arrêté que tout captif tunisois trouvé à Pise serait traité de la même façon et renvoyé dans son pays[482].

479. Cette indication ne figure que dans les versions latines. En post-scriptum marginal le texte arabe se contente de dire que ce produit sera exonéré de toute taxe. L'expression « ma-yaḫruǧūna bī-hi min al-šabb » signifie bien qu'il s'agit d'une exportation ifrīqiyenne.

480. De Mas Latrie, *Inl.* 37, affirme que les Pisans avaient à Tunis un quartier ou fondouk particulier comprenant plusieurs maisons et clos de murs ; v. note suivante.

481. L'alinéa manque dans les versions latines. Le texte publié par Amari est obscur et mal rétabli . وامرنا ليصاير عامة تجاركم والقيامة بهم الاهسل (والأهال lecture proposée . بسورهم و حريا نهم على الإكرام والرعاية والاهتمام.

Amari traduit . « (Infine) abbiam disposto che tutti vostri mercantati, i lor fattori e famiglia e gente che soggiorni entro il muro e il ricinto (della case) lora, seriano trattati con ogni riguardo, attentione e premura... »

Ce qui donne sous la plume de De Mas Latrie : « Nous avons ordonné que tous vos marchands, leurs facteurs, leurs familles, leurs employés ou domestiques qui demeurent entre le mur (de la ville de Tunis) et l'enclos (de leur fondouk ou de leurs maisons) soient traités avec égard. »

Et sous celle de Schaube : « Endlich versprach der könig noch, das die pisanishen Kaufleute einschliestlich ihrer Angehorigen und ihres Personals, die sich in dem Gebiet zwischender Stadtmauer und den Hausern von Tunis aufhielten mit aller Rucksicht behandelt werden solltenes bestand also damals schon eine standige Handelsniederlassung von Pisanern in Tunis. »

Ne vaut-il pas mieux lire : وأمرنا أيضًا بمراعاة تجاركم و العناية بهم و الاعتناء بشؤونهم وجرَيانهم على الإكرام و الرعاية و الاهتمام.

et traduire : « Nous avons aussi ordonné d'avoir des égards pour vos marchands, de s'occuper d'eux, de prendre soin de leurs affaires et de les traiter avec générosité, respect et sollicitude » ?

482. Cette clause est mentionnée dans le corps même des versions latines ; le texte arabe la fait figurer dans le post-scriptum marginal avec quelques légères divergences.

L'accord écartant tout sujet de différend a été fermement et irrévocablement conclu avec l'ambassadeur pisan chargé de transmettre la lettre et de fournir verbalement certaines précisions.

Commerce des esclaves

Le commerce des esclaves, nègres du Soudan, esclavons d'Europe[483], devait être actif à Kairouan, Mahdia et Tunis et connaître un grand essor sous les derniers Zīrīdes grâce à la course.

Il semble que c'est le pays de Kānim au Soudan qui était le principal pourvoyeur de l'Ifrīqiya en esclaves noirs ; les caravanes se rassemblaient à Zawīla à quatorze étapes d'Aġdābiya et arrivaient par le sud abāḍite[484].

Les prisonniers de guerre, hommes et femmes, étaient vendus à l'encan[485], ou libérés contre rançon[486].

Rappelons que le marché aux esclaves de Kairouan s'appelait al-Birka nom porté sans doute aussi par celui de Tunis[487].

Le commerce des bestiaux et des esclaves était volontiers exercé par un même marchand[488].

Un grand nombre d'esclavons (ṣiqlabī, pl. ṣaqāliba)[489] étaient jetés sur le marché ; ils étaient volontiers châtrés[490].

L'Ifrīqiya et les autres régions du Maġrib fournissaient l'Orient en belles mulâtresses, en beaux esclaves et en eunuques soudanais ou esclavons[491].

Un chef de marchands d'esclaves en Orient décrit ainsi la captive idéale : une fille de neuf ans, de père kutāmien et de mère

483. Sur les mesures prises par les doges et les papes pour réprimer la vente des esclaves v. : SCHAUBE, 22-23 ; SAYOUS, 36.

484. ŠAMMĀḪĪ, 509 ; BAKRĪ, 10-11/trad., 27-29 ; *Islibṣār*, trad., 61.

485. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VI, 129 : achat d'une servante (ǧāriya) faisant partie du butin (maġnam).

486. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, II, 332/E. AMAR, 309-310 la rançon d'un Chrétien ('ilǧ) fixée à cent dīnārs ; le captif est autorisé à aller la chercher, mais doit laisser sa fille vierge en gage.

487. *Madārik*, II-III, f° 172 v° ds. biographie d'Abū Maysara (m. 337 ou 339 H/948-951), *Mi'yār*, VI, 129.

488. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) sur un trafiquant en bestiaux (dawābb) et en esclaves (raqīq) ; d'ailleurs naḫḫās signifie à la fois maquignon et marchand d'esclaves.

489. V. : *E.I.*, IV, 79-80.

490. « La castration diminue les facultés mentales d'un individu et il est notoire que les ṣaqāliba ont l'esprit obtus », lit-on dans une fatwā d'AL-LAḪMĪ (m. 478 H/1085). BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 41 r°.

491. IBN ḤAWQAL, I, 97 ; DE MAS LATRIE, *Inl.*, 215.

ṣanhāğienne, élevée chez les Maṣmūda, amenée à Médine où elle demeure trois ans, puis en Iraq où elle passe dix années[492].

Dans une consultation juridique[493] est examiné le cas d'un Chrétien décédé en laissant un esclave musulman affranchi-post mortem valant cent dīnārs, du vin pour cent dīnārs, cent dīnārs en espèces et deux enfants chrétiens. Un fragment de parchemin rédigé en hébreu a trait à une donation de femme esclave faite à Mahdia probablement au XI^e siècle[494].

Sous les Zīrīdes de Mahdia, la course était la principale pourvoyeuse en esclaves Rūm, concubines et domestiques mâles. On demande à al-Laḫmī s'il est licite de les acquérir vu l'irrégularité bien connue de la façon dont les corsaires se partagent les prises[495].

Les Hilāliens ne se firent pas faute de ravir des esclaves pour les revendre. On est enclin à penser qu'ils se livrèrent sur une vaste échelle au commerce des captifs.

Al-Laḫmī et al-Māzarī eurent à connaître d'un acte (rasm šuhūd, waṯīqa) attestant qu'une esclave (ḫādim, peut-être une négresse) achetée à un Arabe cinquante (ou soixante) dīnārs, avait un propriétaire légitime[496].

Dans une fatwā d'al-Māzarī, un individu amène pour la vendre, une esclave (ḫādim) qu'il déclare avoir achetée du côté des « montagnes » (ğibāl). Elle affirme être de condition libre et née de parents libres dans le Djebel Nefousa où elle est connue. Un pèlerin venu du Nefousa confirme les dires de l'esclave et promet de faire venir des témoins, ce qu'il ne fait pas. Les jours passent et le maître entend repartir avec elle. Une suscription de la main du cadi indique qu'il s'agissait d'une mulâtresse[497].

Aperçu global

Le géographe al-Muqaddasī[498] donne des exportations ifrīqiyennes, la liste suivante : huile, pistaches, safran, amandes,

492. SAQAṬĪ, 50.

493. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, IX, 140-141).

494. *Objets kairouanais*, I, 209 ; la date de ce document de onze lignes est illisible.

495. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 263 v°, *ms.* Rabat, II, f° 121 v°, *Muḫtaṣar*, f° 82 v°. Du temps d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) une esclave chrétienne se vendait beaucoup plus cher en Sicile qu'une musulmane ; BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 223 r°, *ms.* Rabat, II, f° 80 v°.

496. Fatwā d'al-Laḫmī, *Mi'yār*, IX, 456. Fatwā analogue d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, IX, 421, 454.

497. « al-ḫādim al-samrā' al-muwallada » ; fatwā d'al-Māzarī, *Mi'yār*, IX, 151.

498. MUQADDASĪ, 48-49.

pruneaux, musettes, pièces de cuir, outres. Les tissus maġribins et surtout ceux appelés « sūsī » étaient fort appréciés en Égypte[499].

En résumé, les importations ifrīqiyennes portaient essentiellement sur ces produits-ci : blé, surtout pendant les disettes et sous les Zīrīdes de Mahdia, bois, métaux, matières tinctoriales, épices[500], et les exportations sur ceux-là : huile, cuirs et peaux, laine, soie, cire, textiles, corail, alun, safran, fruits, esclaves et or[501].

499. *Ḥiṭaṭ*, 240, 258, 260, 261, 262, 358 : mention en 516-517 H/1122-1124 d'une « šuqqa ḫazz maġribī » (pièce de soie maġribine), d'une « šuqqa sūsī » et d'un « mindīl sūsī ». Dp. Idrīsī, 62/trad., 71, on fabriquait, dans le Sūs, de fines étoffes et des vêtements d'une valeur et d'une beauté incomparables ; par sūsī, on ne sait donc pas s'il faut entendre du Sūs ou de Sousse.

500. Comp. *Ḥafṣides*, II, 255-261. Dp. Ibn Ḥawqal, I, 80, al-Baṣra (Maroc septentrional) exportait du coton en Ifrīqiya et ailleurs. *Objets kairouanais*, I, 211, note 14 ; à propos des reliures : « C'est sans doute parce qu'au cours du XIe siècle, le bois de menuiserie était devenu rare à Kairouan que non seulement furent utilisés en partie ou en totalité des ais plats mis au rebut... mais que des planchettes, même de petites dimensions, comprennent plusieurs morceaux de bois laborieusement ajustés et collés... ». Sur le problème du bois dans le monde musulman, V. : M. Lombard, *Une carte du bois dans la Méditerranée musulmane (VII-XIe siècles)*, *Annales...*, avril-juin 1959, 234-254 ; *idem*, *Arsenaux et bois de marine dans la Méditerranée musulmane (VIIe-XIe siècles)* dans *Le Navire et l'Économie maritime du Moyen Age au XVIIIe siècle principalement en Méditerranée...*, Paris 1958, 53-106.

501. Comp. *Ḥafṣides*, II, 261-269 ; R. Pernoud, *Histoire du Commerce de Marseille*, I, 171-172 ; De Mas Latrie, *Int.*, 222. D'après Ibn Ḥawqal, I, 97/trad., 251, le Maġrib (c'est-à-dire l'Afrique du Nord et l'Espagne) exportait en Orient de belles mulâtresses (muwalladāt), de jeunes et beaux esclaves Rūm, des eunuques (ḫadam), les uns provenant du Soudan et les autres amenés du pays des ṣaqāliba en Espagne, de l'ambre, de la soie, des vêtements (aksiya) en laine fine ou ordinaire, des tuniques (ǧibāb) et autres effets de laine, des tapis de cuir (anṭā'), du fer, du plomb et du mercure ; Ch. Courtois, *Remarques...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 54.

CHAPITRE XI

LA VIE RELIGIEUSE

I. — L'ORTHODOXIE

A. *Ḥanafisme et šāfi'isme*

Il semble bien que les auteurs[1] qui affirment que le ḥanafisme a été le rite prépondérant en Ifrīqiya jusqu'à al-Mu'izz b. Bādīs, aient été obnubilés par une vue simpliste des choses accordant à l'artisan de la rupture avec le Caire le mérite d'avoir extirpé le šī'isme et imposé l'unanimité mālikite. S'il est possible que le ḥanafisme se soit maintenu dans une certaine mesure comme doctrine indépendante du šī'isme rien ne confirme qu'il ait joué un grand rôle après la chute des Aġlabides. L'absence de polémiques ḥanafito-mālikites et le ralliement au šī'isme de nombreux ḥanafites prouveraient le contraire. La suprématie mālikite s'accomplit avant les Zīrīdes, s'affirme par la suite et culmine sous al-Mu'izz b. Bādīs entraînant la rupture zīrīdo-fāṭimide. La symbiose ḥanafito-fāṭimide semble avoir fait illusion et incité à prolonger anachroniquement la prépondérance ḥanafite bien après l'avènement des Banū 'Ubayd. On se doit toutefois de signaler que certains « iraqois » firent, eux aussi, cause commune avec « l'Homme à l'âne »[2].

Quant au šāfi'isme, on verra que son influence est loin d'être négligeable et semble dans bien des cas[3] avoir épaulé la diffusion

1. 'Iyāḍ cité par A. Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, 293-294 ; *Dībāǧ*, 12 ; *Kāmil*, IX, 106/trad., 417 ; Muqaddasī, 42-44 ; Ibn Ḫallikān, II, 105 ; *Nuǧūm*, IV, 106-107, V, 71 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 144 ; *Šadarāt*, III, 294 ; Šammāḫī, 438.

2. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 89 v°.

3. Ibn Farḥūn, *Dībāǧ*, 13, dit que le šāfi'isme se fit partiellement sentir en Ifrīqiya et en Espagne après le IIIe siècle de l'Hégire. Sur le šāfi'isme en Ifrīqiya avant les Zīrīdes, v. : *Madārik*, II-III, f° 10 r°, 28 v°, 29 v°, 88 v°, 95 v°, 167 r° ; Abū l-'Arab, 213/trad.,

de l'aš'arisme. Son action a été particulièrement sensible sur al-Ibyānī (m. 352 ou 361 H/963-972) et al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069). Au demeurant, le mālikisme zīrīde loin d'être figé et fermé apparaît au contraire, comme remarquablement réceptif à toutes les tendances orthodoxes.

N'oublions pas que le déclin du mālikisme en Irak s'est produit après la mort d'al-Abharī (m. 375 H/985-986)[4] précisément à l'époque où il se consolidait définitivement en Ifrīqiya.

B. *Mālikisme*

Ribāṭ

A l'avènement des Zīrīdes[5] le ribāṭ (synonymes : ḥiṣn, qaṣr, maḥris) a perdu toute valeur militaire. Ceux qui y vivent, les murābiṭūn, n'y tiennent plus à proprement parler garnison. Ils sont devenus des dévots voués à l'ascèse et n'ayant plus de guerriers que le nom. D'ailleurs, l'institution ne tarde pas à tomber en désuétude et les ribāṭs se dépeuplent. Un certain nombre de fatwās permettent de suivre la décadence de celui de Monastir.

Les ribāṭs bénéficiaient de nombreuses fondations pieuses[6] et étaient administrés par des amīns[7]. Une terre à alfa habousée au profit d'un ḥiṣn est mise en culture par les gens de la localité ; mais l'opération à l'origine sans doute favorable aux murābiṭūn et faite avec leur consentement se retourne contre leurs intérêts et les menace dans leur existence même[8].

307-308 ; *Riyaḍ*, *ms.* Paris, f° 64 v°, 75 r°, 96 r° ; Ḍabbī, 431, n° 1292 ; Ḥumaydī, 309, n° 763.

4. *Madārik*, II-III, f° 218 r°-219 r°.

5. Sur les ribāṭs ifrīqiyens avant les Zīrīdes, v. : G. Marçais, *Note sur les ribāṭs en Berbérie*, *Mélanges René Basset*, *Publ. de l'Inst. des Hautes Études marocaines*, XI, Paris 1925, II, 395-430 ; *idem*, *Manuel d'Art Musulman*, I, 45, 2e éd., *Architecture musulmane*, 29-35 ; *E.I.*, III, 1230-1232 (G. Marçais) ; H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 294-298. Zarrūq et Ibn Nāǧī, *Commentaire de la Risāla*, II, 13 : le murābiṭ ne doit pas se contenter d'habiter une marche frontière (ṯaġr) avec femmes et enfants ; il doit monter effectivement la garde et défendre les endroits menacés.

6. Ds. biographie d'al-Sabā'ī (m. 356 H/966-967), *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 102 r°, *Madārik*, II-III, f° 182 r° : le Ḥammām al-Ġazzārīn était habousé au profit du Qaṣr al-Ġadīd.

7. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 98 r° : un contemporain d'al-Sabā'ī était amīn à Monastir. Épitaphe d'un « amīn al-Munastīr », mort en 419 H/1028, trouvée dans le cimetière de Monastir, S. M. Zbiss, *Corpus...*, II, 29-30, n° 6. Dans une fatwā de 'Abd al-Raḥīm (b. al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 120 r°, *ms.* A.W., II, f° 263 v°, il est question du wakīl des fuqarā' (pauvres) de Monastir, chargé de leur distribuer des dīnārs leur ayant été légués. V. *supra :* note 289, p. 642.

8. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VII, 24-25 : une terre à alfa habousée

Le Qaṣr Abī (ou Ibn) al-Ǧa'd était habité du temps d'al-Qābisī. Un murābiṭ légua ses biens, notamment deux jardins, à plusieurs de ses compagnons et aux pauvres[9]. On ne sait pas si le Qaṣr Ziyād, transformé en arsenal par 'Ubayd Allah avait été rendu à sa première destination[10]. L'habitude de faire des legs aux pauvres de Monastir est encore attestée après l'invasion hilālienne[11]. Ceux qui tenaient garnison au qaṣr de Monastir vivaient surtout de la pêche. C'était pour eux un droit prioritaire comme celui de ramasser de l'herbe et du bois dans les parages broussailleux. Or, une fatwā d'al-Qābisī atteste l'existence de pêcheurs auxquels des commerçants de Monastir achetaient tout leur poisson pour le revendre dans les villes, les uns et les autres n'habitant probablement pas le ribāṭ. Ce commerce portait grand préjudice au ravitaillement des habitants du ribāṭ de Monastir et du Qaṣr Ibn al-Ǧa'd. Al-Qābisī estime que le poisson, produit de cette pêche, doit être offert sur place et que le surplus n'ayant pas trouvé preneur peut être revendu ailleurs[12].

Les Kairouanais allaient volontiers passer le Ramaḍān à Monastir[13]. Pour les fêtes ou mawāsim, notamment à 'Āšūrā', les fidèles affluaient au ribāṭ[14].

au profit d'un ḥiṣn rapportait environ trois dīnārs par an. Les gens de la localité (ahl al-manzil) y mirent le feu et l'ensemencèrent à condition de verser au fort un quart de la récolte et d'utiliser l'eau du fort pour l'irrigation. Ils firent une telle pression sur les gens du ribāṭ qu'ils disposèrent de leur eau et les empêchèrent de faire paître leurs bêtes. Peuvent-ils se servir de l'eau du ḥiṣn ? Doivent-ils enclore les champs pour que les bestiaux du fort puissent paître ? Les gens du fort privés de leur eau et de pacage sont dans la détresse.

9. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 405 ; Sa'dūn, habitant du Qaṣr (Abī) al-Ǧa'd avait légué, par testament, à trois de ses compagnons, Ayyūb, Fatūḥ et 'Īsā, une partie de ses biens ; un petit jardin était attribué à Ayyūb ; aux pauvres du Qaṣr devait revenir le blé qui se trouvait dans sa chambre et le montant de la vente d'un grand jardin, etc. Réponse : les légataires ont droit au tiers de l'héritage et les pauvres au reste conformément aux règles de succession appliquées aux habitants des ḥuṣūn morts sans héritiers. Ds. *Mi'yār*, I, 133, al-Qābisī parle d'une ṣalāt qu'il fit au Qaṣr Abī l-Ǧa'd.

10. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 78 r° ; H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1936, 298.

11. Fatwā de 'Abd al-Raḥīm (b. al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093), Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 120 r°, *ms.* A.W., II, f° 263 v°.

12. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, II, 2.

13. Par exemple al-Qābisī (m. 403 H/1012) et Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) ; *Mi'yār*, I, 338 ; H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 31.

14. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 70 v° (biog. d'Abū Yūnus, m. 304 H/917-918) : un nègre venait chaque année au Qaṣr al-Ṭūb, le 1er Raǧab, pour y passer Raǧab, Ša'bān et Ramaḍān. Avant 324 H/935-936, *ibidem*, f° 79 v° : on venait de loin (au moins de Sousse) pour faire à Monastir la ṣalāt de 'Āšūrā'. *Madārik*, II-III, f° 175 r° : Abū 'Alī l-Ḥasan b. Naṣr (m. 341 H/952-953) surveillait les « mawāsim al-ribāṭ » à Sousse.

Il arrivait que le cadi fît prêter serment dans un ribāṭ[15]. En période de troubles, les murābiṭūn se voyaient confier des richesses qui n'étaient pas toujours, pour autant, à l'abri des voleurs[16]. Ibn Abī Zayd estime que les murābiṭūn ont pour tâche primordiale de dire la ṣalāt à ses heures. Quand il y a affluence pour les fêtes (mawāsim), il ne faut pas faire appel à un musammi'. La lecture du Coran en commun après le ṣubḥ est une innovation. La qirā'a (lecture du Coran) ne doit pas être tenue pour supérieure au ḏikr qui doit consister moins en litanies qu'en recueillement et en examen de conscience. L'habitant du ḥiṣn ne doit vivre que de son travail manuel et les revenus de la terre habousée pour les pauvres ne constituent pour lui qu'une aide en cas de besoin. Le arḍ al-sabīl ne doit pas être exploité par des riches[17].

Lors de la distribution en Rabī' II 395 H/15 janv.-12 fév. 1005 de subsides (tas'īf) en dirhams versés par les Mahdiens aux habitants du ribāṭ de Monastir et correspondant probablement aux fermages dûs par les exploitants d'olivettes habousées au profit du ribāṭ, on constate que beaucoup de pseudo-murābiṭūn ne vivent pas en ribāṭ ; ils se contentent d'y avoir une chambre et ne se présentent que pour toucher leur part de libéralités, puis regagnent leurs demeures. Ils s'adonnaient à l'exploitation des lopins de terre où ils étaient installés car il semble que ce soit eux qui, pendant un certain temps eurent leurs vignes confisquées par le sultan lequel les contraignit à lui livrer tout leur raisin contre remise de la moitié de sa valeur[18]. Le cas de ce pieux murābiṭ qui faisait du commerce et entreposait des marchandises dans sa cellule pour les revendre au moment propice devait être de plus en plus courant[19].

Ibidem, f° 178 v° : Ibn al-Imām (m. vers 349-352 H/960-964) quittait Monastir pour Sousse quand les gens affluaient au qaṣr pendant les jours de la fête (ayyām al-mawsim). H. R. Idris, *Quelques juristes...*, *A.I.E.O.* 1956, 362-363 (biog. d'Ibn al-Tabbān, m. 371 H/981-982).

15. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VIII, 130-131, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 160 v°-161 r°. *Mi'yār :* « bi-ba'ḍ al-ribāṭ » (dans un certain ribāṭ) ; Burzulī : bi-qaṣr al-Ribāṭ (sans doute à Monastir).

16. *Manāqib*, 234-235, 241-242.

17. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) sur le ribāṭ de Monastir, Burzulī *ms.* Alger, I, f° 173 r°-176 v° ; *Madārik*, II-III, f° 176 r° : Al-Kānisī (m. 347 H/958-959) s'abstenait de cultiver la terre de l'enclos du ribāṭ (arḍ al-ḥimā) parce qu'il pouvait s'en passer en cultivant ailleurs.

18. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 438-439 ; v. *supra :* p. 605.

19. Fatwā d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), *Mi'yār*, VII, 159 : tout murābiṭ doit être valide, monter effectivement la garde et passer à l'attaque quand l'alarme est donnée ('inda wuqū' al-nafīr) ; on n'en chassera cependant pas celui qui enseigne le Coran et devient incapable de combattre.

Le qaṣr était interdit aux femmes ; c'est là une des raisons qui amenèrent les murābiṭūn à s'établir hors du ribāṭ qui se transforma peu à peu en bâtiment à magasins et entraînèrent l'édification au midi du Ribāṭ de Monastir, à proximité du mausolée de la Sayyida, de constructions pour abriter des dévotes[20].

Al-Māzarī (m. 536 H/1141) assiste au dépeuplement du Qaṣr al-Kabīr de Monastir. Le sultan le chargea « jadis » ainsi que son « compagnon » Abū'Alī Ḥassān (b. Bakr al-Barbarī al-Mahdawī)[21] d'aller enquêter à Monastir. Ils fixèrent avec le šayḫ Abū Ḥafṣ ('Umar al-Qammūdī)[22] les normes juridiques à observer, mais, peu après, le sultan[23] mourut et les choses en restèrent là. Al-Māzarī déplore la décadence de l'institution et recommande des réformes à opérer avec douceur. Le Qaṣr al-Kabīr ne comporte plus guère que des entrepôts à blé et à orge appartenant à des habitants du qaṣr et à des absents. Des visiteurs ferment leurs magasins et s'absentent pendant des mois. Beaucoup de murābiṭūn ne couchent pas dans le qaṣr, mais au dehors, ce qui ne les empêche pas de toucher l'aumône (ma'rūf) au même titre que ceux qui y résident. Notre juriste concède que les murābiṭūn puissent visiter périodiquement leurs femmes et aller se faire soigner par elles en cas de maladie. Il décrit les jardins et les plantations qui n'existaient pas du temps de ses « imāms ». La campagne environnante avait donc été mise en valeur. Certains murābiṭūn ont accaparé plus de terre que d'autres. Ils se sont en effet approprié les terrains qu'ils ont complantés d'arbres et se les transmettent par voie d'héritage[24].

Al-Māzarī[25] a décrit de curieuses processions nocturnes qui se déroulaient probablement à Sousse et à Monastir.

Après la ṣalāt du second 'išā', des gens s'assemblaient et se rendaient sur les remparts à la lueur de lumignons (qanādīl) dans l'intention de faire les soldats en chantant d'une seule voix « Gloire à Allah le Tout Puissant ! ».

Le cortège traversait ensuite la ville de la même façon, parcourant les rues et passant auprès des boucheries et des dépôts d'immondices, jusqu'au rempart.

20. V. *supra:* p. 447.

21. Nom complet, dp. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 180 v°.

22. Sur ce juriste, v. : H. R. Idris, *Deux maîtres, A.I.E.O.* 1955, 37.

23. Interprétation hypothétique fondée sur l'absence d'eulogie après l'expression « le nœud de sa vie se défit ». S'agit-il de Tamīm, Yaḥyā ou 'Alī ?

24. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, VII, 119-122 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 176 v°-178 v°.

25. *Mi'yār*, XII, 243-247 ; H. H. Abdul Wahab, *al-Imām al-Māzarī*, 76-86.

Al-Māzarī approuve l'interdiction qui a été faite d'une pareille bid'a et condamne ces chants, cette ferveur de mauvais aloi ainsi que le port de la bure et de laine grossière de couleur noire, autant de pratiques plus ou moins imitées des moines chrétiens, dit-il.

Dans le Djebel Zaghouan et dans le Cap Bon, vivaient des anachorètes[26].

Il ne manquait pas de vieilles dévotes telle « cette vieille du quartier » qui rendait souvent visite à al-Qābisī[27].

L'opposition, ou plutôt la distinction entre juristes et dévots, docteurs et ascètes, est plus théorique que réelle ; du moins les auteurs de recueils de *Ṭabaqāt* et de *Manāqib* paraissent-ils s'être ingéniés à en atténuer la portée, insistant à dessein sur la piété d'un Ibn Abī Zayd, ou la science d'un Muḥriz b. Ḫalaf. Point de véritable savoir ('ilm) sans pratique ('amal), ni d'ascèse authentique (zuhd) sans connaissances juridiques (fiqh)[28].

Ṣūfisme

Le ṣūfisme en tant que doctrine mystique plus ou moins ésotérique avait de fervents adeptes à Kairouan bien avant les

26. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 279 ; *Ma'ālim*, III, 166.

27. C'est elle qui lui prédit sa mort à la suite d'un rêve qu'elle avait fait ; *Ma'ālim*, III, 178. V. aussi : *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 45 v°, 75 r° ; *R.E.I.* 1935, 285.

28. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 273-274. Par contre ds. *Riyāḍ*, f° 77 v°, on voit l'ascète Abū Ğa'far al-Gammūdī (m. 324 H/935-936) regretter d'avoir mal reçu le juriste Ibn al-Labbād qu'il n'avait pas reconnu, et déclarer qu'un « 'ālim » valait plus que soixante-dix « 'ābid » aux yeux d'Allah ! *Mi'yār*, XI, 226 : à un jeune homme qui le consulte pour savoir s'il doit se tenir à l'écart du monde pour s'adonner à la piété et à la science ou abandonner l'ascèse afin de mieux se consacrer à la science, Abū Isḥāq al-Tūnisī (m. 443 H/1051) répond que la dévotion et l'ascèse valent mieux à une époque aussi vile ; mais s'il est doué, il vaut mieux qu'il se consacre à la science ('ilm) qui est supérieure à la piété ('ibāda) tout en se gardant de tout ce qui est illicite, car éviter l'illicite est une obligation (tark al-ḥarām farīḍa) tandis que quêter la science est une vertu (ṭalab al-'ilm faḍīla) ; pour acquérir une vertu, nul ne doit commettre des choses illicites.

Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, XII, 241 il vaut mieux faire le Pèlerinage surérogatoire (ḥağğ al-taṭawwu') que se consacrer à l'étude du Coran. Fatwā d'Abū Sa'īd (lire Abū Bakr) b. 'Abd al-Raḥmān (m. 430 ou 432 H/1040-1043) à la suite de la précédente : l'étude de la science est supérieure à la lecture du Coran.

Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *ibidem*, XII, 241 : chacun doit savoir le minimum de fiqh nécessaire à l'exercice de sa profession ; cela est plus important que la lecture du Coran pour laquelle on peut s'en tenir à la fātiḥa. Il s'agit d'une obligation individuelle (farḍ 'ayn) tandis que le reste est une obligation solidaire (farḍ kifāya). La connaissance des prescriptions juridiques (aḥkām šar'iyya) sur laquelle reposent les fatwās, les jugements, etc. est d'un intérêt général et, à ce titre, d'une plus grande valeur que la lecture du Coran dont le profit n'échoit qu'à l'individu.

Zīrīdes[29]. Au IIIe siècle de l'Hégire/IXe siècle, des réunions mystiques hebdomadaires se tenaient dans au moins deux mosquées de Kairouan : le Masǧid al-Ḫamīs (Mosquée du Jeudi)[30] et surtout le Masǧid al-Sabt (Mosquée du Samedi)[31].

Yaḥyā b. 'Umar (m. 289 H/901-902) avait dénoncé cette innovation (bid'a) avec véhémence et même composé un ouvrage pour interdire aux gens de fréquenter le Masǧid al-Sabt. Il s'était heurté à l'opposition de bien des Kairouanais qui assistaient aux séances que les 'Ubaydides voulaient eux aussi abolir, mais pour d'autres raisons[32]. On imagine combien ce foyer d'exaltation mystique surchauffait le mālikisme antišī'ite.

29. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 289-291. Sur l'un des plus éminents représentants du ṣūfisme kairouanais, Rabī' al-Qaṭṭān (m. 334 H/945-946) v. : *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 87 v°-90 v° ; *Ma'ālim*, III, 35-42 ; *Madārik*, II-III, f° 155 r°-v° ; H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 129. C'est après son deuxième Pèlerinage au cours duquel il s'initia au ṣūfisme, qu'il adopta l'ésotérisme ('ilm al-bāṭin) dont il se fit le propagandiste (dā'iya). Il disait que la *Mudawwana* l'avait bien longtemps tenu éloigné d'Allah. Il interprétait le Coran selon la méthode des mystiques ('alā ṭarīq ahl al-irāda). Il tenait assemblée (ḥalqa) dans le Ǧāmi' de Kairouan au temps d'Abū Yazīd avec lequel il prit les armes contre les 'Ubaydides. Abū Mālik al-Dabbāġ avait lui aussi sa ḥalqa où il étudiait le « 'ilm al-bāṭin ». Quand les assistants n'étaient pas d'accord, il se rendait à la ḥalqa de Rabī' al-Qaṭṭān pour y soumettre la question controversée qui était alors mise en discussion. Sur Abū Mālik Sa'd b. Mālik al-Dabbāġ al-Ṣūfī (m. 361 H/971-972) v. *Ma'ālim*, III, 97 ; il était le Dīnawarī du Maġrib ; Abū 'Abd al-Raḥmān Muḥammad al-Salamī a dit dans son *Ta'rīḫ al-Ṣūfiyya* qu'Abū Mālik al-Dabbāġ eut pour maître (ustāḏ) Abū Sa'īd al-Ḫarrāz et que personne ne lui arrivait à la cheville en « 'ilm al-ḥaqīqa » (science de la vérité). Sur al-Dīnawarī, v. : *Buldān*, IV, 188-189.

30. *Ma'ālim*, II, 116 ; Burzulī, *ms.* A.W., III, 32e cahier, f° 8 r°.

31. *Riyāḍ*, I, 397-401, *ms.* Paris, f° 52 r°, 77 v°, 78 r°, 84 v°, 96 r° ; *R.E.I.* 1935, 289-291 ; Burzulī, *ms.* Alger, f° 95 v° ; *Ma'ālim*, II, 159-160, III, 27-28 ; *Madārik*, II-III, f° 10 v°, 17 v°, 158 r° ; *Dībāǧ*, 107. Cette mosquée construite en ṭūb était située dans le Rabaḍ al-Mubtalīn (faubourg des éprouvés, des lépreux). Du temps d'Ibn Nāǧī, elle s'appelait Masǧid al-'Arabī et se trouvait en dehors de Kairouan près du mausolée du Compagnon du Prophète Abū Zum'a al-Balawī. Au IIIe siècle H. chaque samedi s'y tenait une réunion pieuse (mī'ād) au cours de laquelle on répétait à satiété certains versets ; on récitait des vers ascétiques notamment d'Abū Mi'dān, des exhortations, des descriptions des angoisses du Jugement dernier et des récits tirés de vies édifiantes. L'assemblée gémissait et pleurait. Il arrivait que certains illuminés, ravis par l'extase, rendissent l'âme. Le récitant (qāri', qawwāl, mu'abbir — d'où le nom d'action ta'bīr qui signifie aussi l'interprétation des songes) psalmodiait les versets et chantait des vers d'ascèse que l'assistance reprenait sans doute en chœur. Aḥmad b. Mu'attib, compagnon de Saḥnūn, et plus tard, Ibn Labbād, Rabī' al-Qaṭṭān et Abū Bakr b. Sa'dūn s'y adonnaient. Certains s'y rendaient en grande partie parce que les 'Ubaydides voyaient la chose d'un très mauvais œil. *Riyāḍ*, *ms.* de Londres, affirme que ces derniers interdirent la fréquentation du Masǧid al-Sabt.

32. On relèvera en outre que Yaḥyā b. 'Umar, d'origine andalouse, avait connu, alors qu'il était enfant, le tolédan Yumn b. Rizq, auteur d'un *Kitāb al-Zuhd*. Un andalou

De son côté Ḥamdīs al-Qaṭṭān (m. 289 H/901-902) avait réprouvé des pratiques analogues observées à Monastir[33].

Les efforts des rigoristes ne les empêchèrent cependant pas de se perpétuer. Ibn Abī Zayd, Ibn al-Tabbān et d'autres fréquentaient le Masǧid al-Sabt, en cachette, par peur des 'Ubaydides[34]. Ni al-Qābisī ni Abū 'Imrān al-Fāsī ne hantèrent cette mosquée[35] qui ne fut pas pour autant abandonnée[36].

Dans le même ordre d'idées, rappelons les réunions mystiques dont le Zīrīde prit ombrage, que tint, dans la Grande Mosquée de Kairouan, Abū l-Ḥasan Muḥammad b. Abī l-Faḍl 'Abd al-Ṣamad al-Ǧawharī peu avant la rupture avec les Fāṭimides. Ces séances auxquelles assistaient beaucoup d'hommes et de femmes, ressemblaient, nous dit-on, à celles qui avaient lieu au Masǧid al-Qarāfa au Caire et au Masǧid al-Sabt à Kairouan[37].

On est tenté d'y voir une manifestation de mysticisme šī'ite propre à contrecarrer le ṣūfisme mālikite ifrīqiyen, ce qui expliquerait la réaction d'al-Mu'izz, mais rien n'est moins sûr.

En plus de l'action des ṣūfīs, des dévots et des juristes, la plèbe paraît avoir subi d'autres influences plus ou moins occultes. A plusieurs reprises, on voit un « šayḫ du peuple » (šayḫ 'āmmī) exciter son fanatisme[38].

La secte à tendance anthropomorphiste des Karrāmiyya paraît

fut chargé par les tenants du Masǧid al-Sabt de réciter dans le Masǧid de Yaḥyā b. 'Umar, situé en face du ḥammām d'al-Nu'mān (à Sousse ?) des versets contenant un désaveu de son hostilité à la fréquentation du Masǧid al-Sabt. Un des maîtres d'Ibn Abī Zayd, Abū Muḥammad b. Masrūr b. al-Ḥaǧǧām (m. 346 H/957-958) déconseillait la lecture du *Kitāb al-Zuhd* de Yumn b. Rizq qu'il taxait de « possédé » (ṣāḥib wasāwis) ; *Riyāḍ*, I, 397, 398, 399 ; *R.E.I.* 1935, 289-290 ; Ibn Farāḍī, II, 63-64, n° 1611.

33. *Madārik*, II-III, f° 17 v° : il réprouvait ceux qui se rassemblaient pour le mi'ād et se frappaient la poitrine, et disait . « Si j'avais quelque parcelle d'autorité, je les chasserais de Monastir. »

34. *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 84 v°.

35. *Ma'ālim*, III, 27-28 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 95 v°.

36. Abū 'Abd Allah Aḥmad al-Ḥayyāṭ al-Wā'iẓ, alias Ibn Namra (m. 386 H/996), ṣūfī ayant eu des maîtres orientaux, dont al-Dīnawarī, fréquentait le Masǧid al-Sabt. Un disciple d'Ibn Abī Zayd, Abū Bakr 'Atīq b. Ḫalaf al-Tuǧībī (m. 422 H/1030-1031) s'y trouve un jour avec lui. C'est Ibn Abī Zayd, lequel ne devait lui survivre que trois jours, qui mit son linceul à Ibn Namra. *Ma'ālim*, III, 134-135 ; *Mi'yār*, XI, 127 : al-Qābisī réprouve l'invocation (du'ā') en commun à la suite de récitation de vers (qiṣaṣ al-aš'ār).

37. *Bayān*, I, 279-280/trad., I, 417-418 ; *Ma'ālim*, III, 236-239 ; *Madārik*, II-III, f° 351 v°-352 r° ; Burzulī, *ms.* A.W., III, 32e cahier, f° 8 r° ; *Muḫtaṣar*, f° 159 v°-160 r° ; H. R. Idris, *Mélanges L. Massignon*, II, 341-347 ; v. *supra* : p. 199-202.

38. V. *supra* : p. 144-147.

avoir joué un certain rôle[39]. A part quelques-uns ayant présidé aux massacres des šī'ites, Muḥriz b. Ḫalaf à Tunis, Ibn Ḫaldūn al-Balawī à Kairouan et Ibn al-Munammar à Tripoli, on a l'impression que les chefs de l'orthodoxie ont été en quelque sorte débordés par un certain extrémisme populaire qu'ils durent, bon gré, mal gré, tempérer, canaliser, orienter, voire utiliser, faute de pouvoir le maîtriser.

Bien avant les Zīrīdes, les ascètes, plus ou moins auréolés de sainteté de leur vivant même, font figure de redresseurs de torts, de guides spirituels du peuple sunnite. Ces champions de l'orthodoxie apparaissent déjà comme les directeurs de conscience au moins de la petite bourgeoisie et des artisans. Le pouvoir les redoute et doit compter avec eux[40]. Leur prestige est d'autant plus grand qu'il y a une véritable osmose entre les juristes et les mystiques. Al-Ǧabanyānī et plus tard Muḥriz b. Ḫalaf sont les continuateurs d'al-Sabā'ī. La réussite d'Ibn Abī Zayd, d'al-Qābisī et de leurs successeurs, qui entraîne la victoire définitive du mālikisme, s'explique par une harmonieuse et puissante synthèse de toutes les forces vives de l'orthodoxie ifrīqiyenne.

Un sicilien, doctrinaire du ṣūfisme, nommé 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah al-Bakrī s'était fixé à Kairouan où il avait fait école. Il allait jusqu'à soutenir qu'il avait eu la vision d'Allah en état de veille, affirmant que les juristes ne pouvaient comprendre pareils mystères. Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) dénonça avec force ces théories et composa deux épîtres sur ce sujet[41].

Cette prise de position causa un tollé. Les ṣūfīs et un grand nombre de juristes et de traditionnistes le prirent à partie, affirmant qu'il niait les miracles comme s'il était mu'tazilite. Plusieurs auteurs tant espagnols qu'orientaux le réfutèrent.

Consulté par des Kairouanais adversaires de notre juriste et peut-être aussi par un émissaire d'Ibn Abī Zayd, al-Bāqillānī aurait fini par composer un ouvrage en deux volumes intitulé « Différence entre les miracles (mu'ǧīzāt) des prophètes et les miracles (karāmāt) des saints » et commençant par ces mots : « Notre šayḫ Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) est trop versé en fiqh pratique (furū') et théorique (uṣūl) pour nier les miracles des saints et adopter le point de vue des mu'tazilites... »[42].

39. H. R. Idris, *A propos d'un extrait...*, *C.T.* 1953, 155-159.

40. V. . H. R. Idris, *Contribution...*, *R.E.I.* 1936, 60-88.

41. Sur toute cette question, v. H. R. Idris, *Diffusion...*, *C.T.* 1953, 129-130 ; *idem.*, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 146-149, 154 ; *Mi'yār*, II, 305, 343-344 (passage important). *Storia*, I, 102 ; *Centenario M. Amari*, II, 100-101.

42. Ces détails dp. *Mi'yār*, II, 305, 343-344. Dans *Madārik* (v. : *A.I.E.O.* 1954

Il s'agissait donc moins d'une réfutation que d'une mise au point. D'ailleurs, comme le fait remarquer l'espagnol al-Ṭalamankī, Ibn Abī Zayd s'était avant tout proposé de mettre fin à certaines manifestations d'un ṣūfisme extrémiste et frisant le charlatanisme.

Peut-être moins pour se déjuger que pour mettre fin à la polémique, il composa un opuscule sur l'authenticité des miracles des saints[43], probablement une mise au point de sa pensée sur la question.

Al-Qābisī (m. 403 H/1012) prit part à la lutte en se rangeant du côté d'Ibn Abī Zayd puisqu'on lui attribue, à lui aussi, une réfutation des « bakrites »[44] et il est possible qu'al-Dāwūdī en fit autant[45].

Fiqh mālikite

Parallèlement à la tendance mystique et l'épaulant pour ainsi dire, on en distingue une seconde représentée par des juristes qui se consacrent essentiellement à l'étude de questions soulevées par la pratique dévote[46].

On imagine avec quelle facilité ils donnaient dans l'argutie casuistique si conforme au génie du fiqh. Plus soucieux de la lettre que de l'esprit, ils s'évertuent à résoudre toutes les difficultés posées par les scrupules des pieuses gens.

147, note 37), il faut probablement corriger « kāna ašadda-hum » (le plus violent) en « kāna aršada-hum » (le plus juste).

43. « Ǧuz' fī iṯbāt karāmāt al-awliyā' » ; H. R. Idris, *Deux juristes...*, *A.I.E.O.* 1954, 149.

44. *Ibidem*, 183. Dans le titre de cette œuvre, *al-Risāla al-Nāṣira fī l-radd 'alā l-Bakriyya*, comme dans celle d'Ibn Abī Zayd, *Kitāb al-Istiẓhār fī l-radd 'alā l-Bakriyya*, nous avons, peut-être à la légère, remplacé la leçon Fikriyya que fournissent les sources, par celle de Bakriyya. Toujours est-il que fikr ou fikra est signalé par F. Gabrieli, *Arabica* 1956, 5-7, à propos du Mahdī Ibn Tūmart avec le sens très différent et qui ne saurait convenir ici de raison, dialectique ou examen ('aql, kalām, naẓar).

45. H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges L. Massignon*, II, 333-334.

46. Cette tendance est caractérisée par l'étude (dars), le savoir (ḥifẓ) la controverse (munāẓara), l'examen des questions juridiques et leur glose (al-naẓar li-l-masā'il wa-ta'llq-hā), et l'argumentation (ḥuǧǧa, naẓar). Dp. 'Iyāḍ, *Madārik*, II-III, 160 v°-161 r°, cette méthode était illustrée par Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Masrūr al-Naǧǧār, alias Ibn al-Aṣla' ou Ibn al-Aqra', Rabī' al-Qaṭṭān, Ibn Ḥāriṭ, al-Mammasī. Aḥmad b. al-Naẓar (*sic*) les réfuta en les appelant « al-'amaliyya » (les praticiens) et il fut soutenu par Aḥmad b. Naṣr et Abū Maysara. Malheureusement le passage paraît altéré. Peut-être faut-il corriger « il fut soutenu » en « ils furent soutenus ». Sur Abū Maysara Aḥmad b. Naṣr ad-Faqīh, compagnon d'al-Sabā'ī, v. : *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 101 r°, al-Ḫušanī ds. Abū l-'Arab, 231/trad., 325-326 et sur Abū Maysara Aḥmad b. Nizār al-Faqīh, v. : H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 130.

Cette école conformiste et à vue étroite a été représentée tout au long de la période zīrīde[47].

Ibn al-Tabbān ayant un jour posé sa main sur la jambe de sa fille, pensant avoir affaire à sa femme, se sépara de celle-ci, mère de l'enfant, estimant qu'elle lui était dorénavant interdite. La plupart des juristes zīrīdes ont étudié cette question avec application[48]. Leur activité spéculative ne doit pas faire oublier que, fervents de casuistique, même les plus ouverts d'entre eux se sont occupés de vétilles de ce genre ; la définition de la madéfaction des chaussures sur laquelle Ibn Šiblūn comme sur d'autres questions de la *Mudawwana* suivait le sens littéral tandis qu'Ibn Abī Zayd en dégageait l'esprit, est un autre exemple de cette tournure d'esprit[49].

Toute rivalité personnelle mise à part, il semble bien que le différend opposant Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān à Abū 'Imrān al-Fāsī et plus tard al-Laḫmī à al-Suyūrī s'explique au moins en partie par des divergences doctrinales et l'inévitable conflit entre conformisme étroit et interprétation rationnelle.

A propos de la possibilité pour les choses inanimées (ǧumādāt) de proclamer la gloire d'Allah (tasbīḥ) on voit al-Laḫmī l'admettre en invoquant un verset coranique à l'encontre des théoriciens (ahl al-uṣūl) qui déclaraient que cela était impossible. C'est en vain qu'al-Māzarī lui objecta l'opinion du cadi Abū Bakr b. al-Ṭayyib al-Bāqillānī, et al-Laḫmī de lui conseiller d'abandonner la spéculation théorique (kalām al-uṣūliyyīn) qu'il tenait en aversion. « Alors ces cailloux proclamaient la gloire d'Allah ? demande 'Abd al-Ǧalīl (al-Dībāǧī, alias Ibn al-Ṣābūnī). — Oui, réplique al-Laḫmī ». Sa colère était telle que ses contradicteurs n'insistèrent pas[50].

Les blasphémateurs étaient mis à mort conformément aux prescriptions du fiqh[51]. Les juristes kairouanais ont admis qu'on puisse châtier un hors-la-loi (mustaġraq al-ḏimma) en ne lui rendant pas un dépôt confié[52].

47. Notamment par Ibn Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983), Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981), Ibn Mu'attib (m. vers 371 H/981), Ibn Šiblūn (m. 390 ou 391 H/999-1000), Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043), al-Laḫmī (m. vers 478 H/1085), al-Māzarī al-Ḍakī (m. 512 H/1118).

48. H. R. Idris, *Quelques juristes...*, *R.A.* 1956, 360-362 ; *idem*, *Le Crépuscule*, *C.T.* 1956, 506.

49. H. R. Idris, *Quelques jurisles*, *R.A.* 1956, 370.

50. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, XII, 233.

51. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, II, 411, sur l'héritage d'un individu exécuté pour avoir insulté le Prophète ; v. : *Risāla*, 250-251.

52. Fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, VI, 105-106 : certains docteurs

Controverses religieuses

Dès l'origine, l'école mālikite kairouanaise a pratiqué la controverse religieuse et subi l'influence de la scolastique (kalām) et il ne fait pas de doute qu'il y eut des mu'tazilites ifrīqiyens sous les Aġlabides et les Fāṭimides[53]. Les discussions avaient été vives sur la définition de la foi[54], la création du Coran[55] et le libre arbitre[56].

En outre la lutte qu'il avait eu à soutenir contre le ḥanafisme, rite de l'aristocratie aġlabide[57] n'avait pas peu contribué à assouplir et à enrichir le mālikisme qui se trouva, peu après l'avènement des Fāṭimides, à représenter seul l'orthodoxie sunnite, à la suite du ralliement massif des ḥanafites au šī'isme[58].

Les docteurs mālikites eurent alors à affronter la propagande šī'ite dont ils s'efforcèrent de réfuter les arguments non sans une habile subtilité. Ibn Labbād et surtout Ibn al-Ḥaddād s'acquittèrent brillamment de cette tâche dangereuse[59].

Après l'échec de l'insurrection d'Abū Yazīd qu'il avait soutenue, le mālikisme bénéficia de la mise en sourdine du prosélytisme fāṭimide[60] et, sous les Zīrīdes, il put benoîtement s'organiser, se raffermir et se préparer à extirper l'hétérodoxie.

kairouanais allaient jusqu'à dire que le dépositaire ne pouvait rendre le bien confié et que le faisant il devait en verser la valeur aux pauvres.

53. Al-Ḫušanī, ds. Abū l-'Arab, 198-222/trad., 286-317 ; H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.*, 1935, 129-152 ; *idem, Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 126-127. *Ma'ālim*, II, 202 : Ibn al-Ḥaddād (m. 302 H/914-915) appelait la *Mudawwana :* al-Mudawwada (la véreuse). Ibn Ḥawqal, I, 96, signale que les Zanāta et les Mazāta étaient en majorité mu'tazilites et adeptes de Wāṣil b. 'Aṭā', et déclare ailleurs, I, 70, que dans la campagne de Gabès, il y avait beaucoup de pillards qui professaient sur le problème de la foi et de l'incrédulité : « al-qawl bi-l-wa'd wa-l-wa'īd » (thèse de la promesse et de la menace) ; v. : Gardet et Anawati, *Introduction*, 49-50. Toutefois, dans ce dernier exemple, il semble s'agir des ḫāriǧites qui, sur cette question rejoignaient les mu'tazilites.

54. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 132 ; *idem, Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 128 ; *Madārik*, II-III, f° 10 r°, 17 r°, 22 r°-24 r°, 153 v°, 173 v°, 245 r°, 248 v°.

55. Tiǧānī, 19 ; *Ḥulal*, I, 114 ; *Madārik*, II-III, f° 5 r° ; H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 137-139. *Inscriptions arabes*, I, n°s 77, 83, 170, 267 : épitaphes datées de 286, 292, 392 et 422 H. où il est affirmé que le Coran est parole d'Allah et incréée.

56. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 139-141.

57. Al-Ḫušanī, ds. Abū l-'Arab, 180-197, 219-222/trad., 269-286, 314-317 ; H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 129-137.

58. Al-Ḫušanī, ds. Abū l-'Arab, 223-227/trad., 317-321.

59. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 148-152 ; al-Ḫušanī, ds. Abū l-'Arab, 198-212/trad., 287-307.

60. Ṣafadī, IV, 4.

On nous montre un « iraqois», Aḥmad, fils du fameux cadi d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, probablement comme son père ḥanafite rallié à la doctrine « orientale » demander à Ibn Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983) pourquoi les mālikites estimaient que quiconque accusait 'Ā'iša d'adultère devait être mis à mort[61].

A 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui l'invitait à se convertir au šī'isme, le poète Ibn Abī Sahl al-Ḫušanī (m. 406 H/1015-1016) répondit par des vers fort dignes, le priant de ne pas insister auprès d'un homme qui refusait de se laisser acheter[62].

Très peu de temps avant la mort d'Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981) on nous dit[63] que le même gouverneur vice-émir de Kairouan, surnommé al-Muḫtāl (le Superbe), fit rechercher les docteurs kairouanais, entre autres Ibn Aḫī Ḥišām, Ibn al-Tabbān, Ibn Šiblūn, Ibn Abī Zayd et al-Qābisī pour les convertir à la doctrine « orientale ». Rappelons qu'il avait reçu la « mission » (da'wa) d'al-'Azīz et qu'al-Manṣūr le supprima peu après[64]. Tous ces juristes se rassemblèrent dans le Masǧid d'Ibn al-Laǧǧām, ou encore dans la demeure d'Ibn Abī Zayd ; il peut y avoir eu deux réunions distinctes. Ibn al-Tabbān prit sur lui de répondre seul et en leur nom à la convocation d'al-Muḫtāl.

En présence du gouverneur, Ibn al-Tabbān eut à soutenir la controverse avec deux missionnaires šī'ites, Abū Ṭālib et Abū 'Abd Allah. La discussion porta sur les vertus de la famille du Prophète, la supériorité de 'Alī sur Abū Bakr et de Fāṭima sur 'Ā'iša.

Ibn al-Tabbān, dit-on, confondit ses adversaires. Al-Muḫtāl proposa au « šayḫ des médinois » d'entrer dans le « pacte » et de prêter serment à l'Imām et Ibn al-Tabbān de répondre : « Dire cela à un vieillard de soixante ans qui connaît ce qu'Allah permet et défend et qui réfute soixante-douze sectes ! Me scierais-tu en deux, que je n'abandonnerais pas la doctrine de Mālik ! ». Des gardes le reconduisirent sabre au clair. En sortant il croisa des gens venus pour être endoctrinés et les conjura de tenir bon. Par la suite al-Muḫtāl aurait cessé d'inquiéter les šayḫs kairouanais.

Ibn Ḥazm (m. 456 H/1063-1064) s'est étonné de voir un juriste mutakallim ifrīqiyen d'origine 'alide proclamer ouvertement la supériorité de 'Uṯmān sur 'Alī. Il paraît s'agir d'Abū l-Ḥasan

61. H. R. Idris, *Quelques juristes, R.A.* 1956, 354-355.
62. Ibn Qifṭī, II, 179.
63. *Ma'ālim,* III, 113-115 ; H. R. Idris, *Quelques juristes, R.A.* 1956, 363-366.
64. V. *supra:* p. 66-69, 515.

'Alī b. Abī Ṭālib al-'Ābir (l'interprétateur de songes), auteur d'un *Kitāb al-Azhār*[65].

Aš'arisme

La dogmatique ne fut jamais absente des préoccupations des docteurs zīrīdes[66]. Bien avant leur époque, l'aš'arisme s'était rapidement répandu à Kairouan[67] dont les juristes mālikites, prédisposés à la recevoir, avaient compris d'emblée le parti à tirer de cette subtile dialectique, habile compromis entre le sunnisme et le mu'tazilisme, d'autant plus, qu'à tort ou à raison, les mālikites revendiquaient son fondateur comme l'un des leurs[68].

Al-Qalānisī (m. 359 ou 361 H/969-971) paraît avoir été l'un des premiers aš'arites kairouanais[69]. Il est présumable que c'est sous l'influence aš'arite que la définition de la foi est reposée[70] puisqu'on nous dit que cette question fut rapportée d'Iraq par un certain Abū l-Ḥakam Muḥammad b. Ḥakmūn al-Rab'ī al-Zayyāt. Elle provoqua un vif émoi. Ibn al-Tabbān et Ibn Abī Zayd s'affrontèrent à ce sujet. Le premier admettait qu'on puisse dire : « Je suis croyant selon Allah », et certains l'approuvèrent, tandis que son adversaire repoussa cette proposition, lui substituant celle-ci qui rallia la majorité des docteurs : « Si ta profession de foi explicite est l'expression exacte de ta pensée intime, alors tu es croyant » ; ou encore, selon une autre version : « Je suis croyant, s'il plaît à Allah ». Al-Sabā'ī, al-Qābisī[71] et la « ǧamā'a » étaient pour

65. Ibn Ḥazm, *Naqṭ al-'arūs*, 246 ; v. . *Manāqib*, 285-286 et note 27, 308 et note 91.

66. Voici quelques-uns des thèmes ayant retenu leur attention : anthropomorphisme (taǧsīm, tašbīh, localisation d'Allah), Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) al-Qābisī (m. 403 H/1012), al-Māzarī (m. 536 H/1141) ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 135 r°-137 r° ; H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 128 ; *idem*, *A propos d'un extrait*, *C.T.* 1953, 155-159. — Valeur des noms d'Allah, al-Qābisī, al-Tūnisī (m. 443 H/1051) ; *Mi'yār*, XI, 128. — Sens de certains versets sur la résurrection, al-Māzarī, *Mi'yār*, XII, 211-212. — Définition de la connaissance d'Allah qu'ont Iblīs, les Juifs et les Chrétiens, 'Abd al-Ḥamīd (b. al-Ṣā'iġ) (m. 486 H/1093), al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), al-Māzarī ; *Mi'yār*, XII, 212-215.

67. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion de l'aš'arisme en Ifrīqiya*, *C.T.* 1953, 126-128.

68. Al-Aš'arī aurait même affirmé que Mālik avait pratiqué le kalām ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 136 v°.

69. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 127-128 ; *idem*, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 332-333.

70. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 128 ; *idem*, *Quelques jurisles*, *R.A.* 1956, 359-360.

71. Définition de la foi par al-Qābisī au début de sa « *Risāla mufaṣṣila* » sur les maîtres d'école, 246-247 « Quiconque manifeste sa reconnaissance de la foi, son obéissance aux prescriptions et son abstention des interdictions sans que son cœur

Ibn Abī Zayd. La lutte dura jusqu'à la fin de la vie d'Ibn al-Tabbān ; voyant ses adversaires pleins d'animosité le reprendre sur d'autres questions, il aurait demandé à Allah qui l'exauça peu après, de lui retirer la vie afin d'être débarrassé d'eux.

La fameuse *Risāla* d'Ibn Abī Zayd dont une première version fut composée en 327 H/938 à la demande d'al-Sabā'ī s'ouvre par un exposé des articles de la foi musulmane présentant des ressemblances frappantes, tant par la forme que par le fond avec les 'aqīdas aš'arites. Dans l'état actuel de la question, rien ne permet d'affirmer que ce chapitre liminaire n'y figurait pas déjà. Rappelons que le texte définitif est dédié par Ibn Abī Zayd à son cousin Muḥriz b. Ḫalaf (Sīdī Maḥrez, m. 413 H/1022)[72].

Ibn Abī Zayd a eu au moins deux maîtres aš'arites : Abū Maymūna Darrās b. Ismā'īl al-Fāsī (m. 357 H/967)[73] et Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd Allah b. Muḥammad b. 'Abd al-Mu'min[74]. Ce dernier, mekkois fixé à Kairouan, était l'élève de l'aš'arite Ibn Muǧāhid al-Baṣrī qui fut l'un des maîtres d'al-Bāqillānī[75]. Compagnon d'Ibn Abī Zayd et maître d'al-Qābisī, il eut une grosse influence sur les docteurs kairouanais avec lesquels il discuta et controversa. Il s'imposa à leur admiration et fit des disciples. Chez Ibn Abī Zayd, on trouve un personnage appelé Abū l-Qāsim 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-Mu'min al-Mutakallim ; le même personnage ou un parent ? On possède la réponse qu'ils firent alors tous les deux à un homme venu les interroger sur l'éternité d'al-Ḫiḍr[76].

Quant au marocain Darrās[77], il voyagea en Espagne, en Orient et en Ifrīqiya. Il séjourna à Kairouan où il était l'hôte d'Ibn Abī Zayd. Il fit grande impression à Kairouan et Ibn Aḫī Hišām

croie que cela vient d'Allah (min 'ind Allah) n'est pas véritablement musulman... la foi est sincérité (taṣdīq) en parole et en action... le mot īmān (foi) est devenu synonyme d'Islām. »

Comp. IBN ABĪ ZAYD, *Risāla*, 24-25 : « Il faut croire que la foi consiste en paroles, en dévotion (iḫlāṣ) du cœur et en actes des membres. » On remarquera la correspondance entre le taṣdīq d'al-Qābisī et l'iḫlāṣ d'Ibn Abī Zayd.

72. H. R. IDRIS, *Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 130 ; *idem, Note sur l'identification, C.T.* 1953, 63-68. Ibn Abī Zayd est l'auteur d'une 'aqīda qu'il y aurait lieu de comparer au Ier chapitre de la *Risāla;* v. : *C.T.* 1953, 149 ; J. SCHACHT, *New sources for the History of Muḥammadan Theology, Studia Islamica*, I, 1953, 40.

73. H. R. IDRIS, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 134.

74. *Ibidem*, 138-139 et note 49.

75. H. R. IDRIS, *Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 128 et note 12 *bis.*

76. H. R. IDRIS, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 138-139 et note 49, 152.

77. H. R. IDRIS, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 134, 175 ; *idem, Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 132-133 ; *idem, Quelques juristes, R.A.* 1956, 353-354.

ayant eu vent de la piètre opinion qu'il avait des docteurs kairouanais, disputa avec lui et l'aurait même confondu.

Sauf erreur c'est Darrās qui composa l'apologie de l'aš'arisme que le virulent polémiste ẓāhirite Ibn Ḥazm (m. 456 H/1064) dit avoir réfutée.

Quand Ibn Abī Zayd affirme qu'Allah est sur son trône en substance et en tous lieux par Sa science, il paraît suivre al-Aš'arī. L'étude approfondie de ses *Nawādir* qui n'a pas été faite, pourrait bien nous éclairer sur les relations entre le mālikisme kairouanais et l'aš'arisme.

Dans l'ouvrage qu'il a composé pour réfuter les mensonges imputés à al-Aš'arī, Ibn 'Asākir a consacré une notice à Ibn Abī Zayd qu'il appelle « le petit Mālik » et qu'il déclare fort versé dans les principes du fiqh. Il rappelle qu'un mu'tazilite de Baghdad, 'Alī b. Aḥmad b. Ismā'īl écrivit à Ibn Abī Zayd pour l'inciter à adopter sa doctrine qui, disait-il, était celle de Mālik et de ses compagnons. Et Ibn 'Asākir de citer ce passage de la risāla par laquelle Ibn Abī Zayd lui répondit : « (Abū l-Ḥasan al-Aš'arī) est un homme connu pour avoir réfuté les hérétiques, les qadarites et les ǧahmites en s'attachant aux traditions. »[78]

En réponse à la lettre par laquelle Ibn Muǧāhid demande à Ibn Abī Zayd, en 368 H/978, son *Muḫtaṣar* et ses *Nawādir*, ce dernier chargea deux jeunes kairouanais, Muḥammad b. Ḫaldūn et Ismā'īl b. 'Aḏra de remettre à Ibn Muǧāhid un exemplaire colligé du *Muḫtaṣar* et une iǧāza. Ils partirent ensemble de la Mecque pour se rendre auprès d'Ibn Muǧāhid et d'al-Abharī.

Ibn 'Aḏrā fut l'élève d'Ibn Muǧāhid dont il transmit la célèbre risāla sur la dogmatique aš'arite qu'il tenait de l'auteur. Nous le voyons au Qaṣr al-Kabīr de Monastir l'enseigner à Abū Marwān 'Abd al-Malik b. Ziyādat Allah al-Ṭubnī qui la transmit à l'andalou Abū 'Alī al-Ġassānī[79].

Al-Qābisī (m. 403 H/1012) subit aussi l'influence de l'aš'arisme[80]. C'est en compagnie de son maître Darrās al-Fāsī et d'al-Aṣīlī qu'il accomplit le voyage d'Orient de 352 à 357 H/963-968. Il se réclamait d'al-Aš'arī dont il faisait l'éloge et composa même une risāla pour exposer la doctrine du maître qu'il qualifiait d'Imām.

78. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 128-129 ; *idem, Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 146 ; Dp. 'Iyāḍ, la Risāla du Mu'tazilite aurait été adressée à tous les juristes kairouanais lesquels la réfutèrent.

79. H. R. Idris, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 155 ; *idem, Contribution, Mélanges L. Massignon*, II, 329 ; *idem, Essai sur la diffusion de l'aš-'arisme, C.T.* 1953, 128.

80. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 132-134 ; *idem, Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 177, 183.

Répondant à une question émanant de Tunis, il déclara entre autres choses qu'al-Aš'arī n'a utilisé le kalām « que dans l'intention d'éclairer les traditions, de les fixer et d'en élaguer tout élément douteux. Cela est compris de quiconque reçoit d'Allah la grâce de comprendre et échappe à quiconque Allah attribue l'aveuglement. Abū l-Ḥasan al-Aš'arī n'est autre que l'un de ceux qui ont œuvré pour le triomphe de la vérité et nous n'avons jamais entendu une personne équitable le placer en dessous de ce rang qui fut le sien, ni lui préférer l'un quelconque de ses contemporains ou de ses successeurs parmi ceux qui ont marché sur ses traces pour imposer les ordres d'Allah, Grand et Puissant, et défendre Sa religion selon leurs moyens... Al-Aš'arī est trépassé, qu'Allah soit satisfait de lui, et le jour de sa mort, les sunnites l'ont pleuré et sa disparition a soulagé les hérétiques. C'est ne pas le connaître que de le présenter sous un autre jour. »

S'agit-il d'un extrait de fatwā ou d'un passage de la risāla pro-aš'arite d'al-Qābisī ? Cette question posée par un tunisois peut très bien l'avoir incité à rédiger cette épître qui ne nous est pas parvenue.

Après la mort d'al-Bāqillānī survenue en 403 H/1012, l'année même de celle d'al-Qābisī, ses disciples se répandirent de par le monde et deux d'entre eux : Abū 'Abd Allah al-Ḥusayn b. Ḥātim al-Azdī et Abū Ṭāhir al-Baġdādī al-Nāṣiḥ al-Wā'iẓ s'installèrent à Kairouan où leur influence fut considérable.

Leur action fut d'autant plus profonde qu'ils ont été des modèles de science et de piété et que l'antišī'isme d'al-Bāqillānī, auteur d'un ouvrage dénonçant la fausseté de la généalogie des Fāṭimides, ne manqua pas d'aider au rayonnement de l'aš'arisme en Ifrīqiya impatiente de secouer le joug hérétique[81].

Al-Azdī a composé un ouvrage *Kitāb al-Luma' fī uṣūl al-fiqh*[82], à moins qu'il ne s'agisse de la transmission du *Kitāb al-Luma'* d'al-Aš'arī[83].

Disciple d'al-Qābisī et fervent admirateur d'Abū Ṭāhir al-Baġdādī, Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) se rendit à Bagdad en 399 H/1008 où il suivit les cours d'al-Bāqillānī qui apprécia

81. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 130-132.

82. *Ṣila* ds. *Bibl. arabo sicula*, II, 47 où l'on corrigera al-Aḍrā en al-Azdī. L'auteur Abū 'Abd Allah al-Ḥusayn b. Ḥātim al-Azdī enseigna son *Kitāb al-Luma' fī uṣūl al-fiqh* à Abū Bakr 'Abd Allah b. Muḥammad al-Qurašī al-Mālikī qui le transmit à 'Alī b. 'Uṯmān b. al-Ḥusayn al-Rab'ī lequel le transmit à Abū 'Alī al-Ġassānī de Cordoue.

83. Cet ouvrage d'al-Aš'arī a été publié par R. J. Mac Carthy avec la *Risālat istiḥsān al-ḫawḍ fī 'ilm al-kalām*, Beyrouth 1953.

hautement son savoir bien qu'Abū 'Imrān avoue avoir éprouvé alors l'impression de n'être qu'un débutant.

De retour à Kairouan, il ne dut pas manquer d'inculquer l'aš'arisme à ses nombreux auditeurs, kairouanais et espagnols, qui se pressaient à son cours ; affluence comparable à celle qu'avaient connue les cours de son maître al-Qābisī.

Quelques anecdotes nous le montrent freinant l'ardeur aveugle de la populace grâce à des arguments d'une subtilité quelque peu aš'arite[84].

Parmi les autres docteurs ifrīqiyens de tendance aš'arite, et dont il sera question plus loin, citons : 'Abd al-Ǧalīl al-Dībāǧī, alias Ibn al-Ṣābūnī, Abū Isḥāq al-Tūnisī et al-Suyūrī, tous trois élèves d'al-Azdī, Abū 'Alī Ḥasan b. Maḥmūd al-Tūnisī, 'Abd al-Mun'im al-Kindī, alias Ibn Bint Ḥaldūn, et 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ.

Un docteur kairouanais Abū 'Ubayd (ou 'Abd) Allah Muḥammad b. Abī Bakr 'Atīq illustra l'aš'arisme en Orient même. Il semble s'agir d'un fils d'Abū Bakr 'Atīq al-Sūsī[85] qu'Abū 'Imrān al-Fāsī avant de mourir, désigna pour dire la prière funèbre et dont al-Mu'izz b. Bādīs voulut honorer le savoir en lui offrant une maison. Muḥammad b. Abī Bakr 'Atīq étudia les principes du fiqh à Kairouan, sous la direction d'al-Azdī, le compagnon d'al-Bāqillānī. Probablement après l'invasion hilālienne, il s'installa en Iraq et enseigna le kalām à la Niẓāmiyya, la célèbre université de Bagdad où il mourut en 512 H/1118. On l'enterra dans le mausolée d'al-Aš'arī. On connaît le nom d'un autre aš'arite ifrīqiyen, Ibn al-'Amūra, qui finit ses jours en Orient, probablement aussi à Bagdad où il décéda en 517 H/1123[86].

Le constantinois Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Qāsim Muḥammad al-Tamīmī al-Maġribī al-Qusanṭīnī[87], mutakallim aš'arite, se rendit à Damas puis en Iraq où il suivit l'enseignement d'Abū 'Abd (ou 'Ubayd) Allah Muḥammad b. 'Atīq al-Qayrawānī précité, puis revint à Damas. On dit qu'il pratiquait l'alchimie[88]. Il composa un ouvrage sur les uṣūl dirigé contre les anthropomorphistes extrémistes[89] et mourut à Damas, le 18 Ramaḍān 519 H/18 oct. 1125.

84. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 134-136 ; *idem*, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 54-56 ; v. *supra :* p. 179-180.

85. H. R. Idris, *Deux jurisles*, *A.I.E.O* .1954, 184-185.

86. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 136-137.

87. *Buldān*, sub Qusanṭīniya, VII, 89-90.

88. « Kāna ya'malu kīmiyā' al-fiḍḍa » : il pratiquait la transmutation de l'argent.

89. Yāqūt, *Buldān*, VII, 89-90 déclare avoir vu cette œuvre qui s'intitulait « *Kitāb Tanzīh al-Ilāh wa-kašf faḍā'iḥ al-mušabbihat al-ḥašwiyya.* »

L'Imām al-Māzarī (m. 536 H/1141 à Mahdia) fut aš'arite et transmit « le livre » d'al-Bāqillānī — probablement le *Tamhīd* — qu'il tenait d'al-Azdī au cadi de Séville Abū Bakr b. al-'Arabī (m. 543 H/1148).

Son homonyme (m. 512 H/1118), disciple d'al-Suyūrī, le fut aussi.

Un sfaxien qui séjourna en Égypte où il mourut en 505 H/1111, Abū Ḥafṣ 'Umar b. Muḥammad b. Ibrāhīm al-Bakrī al-Safāqusī al-Mutakallim était versé en kalām et en médecine ; il réfuta al-Ġazzālī.

Enfin le dialecticien al-Yāburī (m. 523 H/1128 à La Mecque), réfutateur d'Ibn Ḥazm, est l'auteur d'un commentaire du premier chapitre de la *Risāla* d'Ibn Abī Zayd. Il mit en lumière les articles de foi ('aqā'id) qui y sont inclus. Il rédigea aussi un recueil sur les principes du droit et le fiqh comportant un livre qu'il intitula *al-Madḫal* pour servir d'introduction à un autre intitulé *Sayf al-Islām 'alā Maḏhab Mālik al-Imām* (Le sabre de l'Islām pour la défense du rite de l'Imām Mālik) qu'il composa pour l'émir ṣanhāğien 'Alī b. Tamīm[90].

Du vivant d'un docteur abāḍite (m. 528 H/1134 à l'âge de 96 ans) la présence d'un groupe d'aš'arites est attestée[91] à Ouargla, mais il ne s'agit peut-être que de sunnites mālikites appelés alors aš'arites par les abāḍites wahbites. Cette extension de sens prouverait jusqu'à quel point l'aš'arisme a marqué le mālikisme ifrīqiyen.

On peut donc conclure que l'aš'arisme s'introduisit de très bonne heure en Ifrīqiya où il était pour ainsi dire attendu, voire pressenti et qu'il y fut assimilé avec une aisance remarquable et rayonna même au loin.

Pratiques pieuses

La « lecture » coranique de Nāfi'[92] déjà adoptée par le mālikisme ifrīqiyen demeure en usage sous les Zīrīdes. Al-Qābisī s'élève contre un imām ayant suivi celle d'Abū 'Amr b. al-'Alā, transmise par al-Yazīdī[93], au cours d'un qiyām de Ramaḍān[94]. Les lectures non canoniques[95] étaient prohibées.

90. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion, C.T.* 1953, 137-138.

91. Šammāḫī, 438-439.

92. C'est grâce à Ibn Ḫayrūn (m. 306 H/918) que la lecture de Nāfi' se répandit en Ifrīqiya d'où elle évinça celle de Ḥamza ; R. Blachère, *Coran*, I *(Introduction)*, 131 ; Muqaddasī, 46-47. *Madārik*, II-III, f° 151 r° Luqmān b. Yūsuf al-Ġassānī (m. 318 ou 319 H/930-932) qui vécut à Kairouan, séjourna un temps en Sicile et se fixa à Tunis où il mourut ; il « lisait » bien et enseignait la lecture de Nāfi'.

93. R. Blachère, *Coran*, I *(Introduction)*, 123.

94. *Mi'yār*, I, 181.

95. « Al-qirā'a bi-l-šāḏḏ ». Dp. al-Māzarī (m. 536 H/1141), al-Laḫmī (m. 478

Il est vraisemblable que toutes les prières surérogatoires énumérées par Ibn Abī Zayd dans sa *Risāla* étaient observées par la majorité des dévots[96].

Après la prière du matin (ṣubḥ) certains récitaient en commun un ḥizb (soixantième) du Coran et faisaient des invocations (du'ā') lors de l'achèvement de la récitation coranique (ḫatm al-qur'ān). Al-Qābisī approuve, mais non sans réticence[97]. A Monastir, Ibn al-Tabbān déclara un jour que se réunir pour réciter le Coran était une innovation condamnable (bid'a). Un énergumène proclama qu'il avait affirmé que la récitation du Coran était une bid'a. Notre docteur eut de la peine à contenir l'indignation populaire[98]. Ibn Abī Zayd partageait l'opinion d'Ibn al-Tabbān sur la question[99].

La prière surérogatoire de la matinée (ḍuḥā) bien qu'interdite par les šī'ites devait être pratiquée en secret. En 407 H/1016, Ibn al-Munammar la fit ouvertement à Tripoli[100].

A l'époque d'al-Suyūrī, on en voit faire le šaf' et le witr, avant la fin du crépuscule, dans une mosquée, sous la direction d'un imām, le jeudi soir (début de la nuit du vendredi), ou même les autres jours de la semaine[101].

On pratiquait, probablement surtout en Ramaḍān, et de préférence dans la dernière décade de ce mois, la retraite spirituelle (i'tikāf) dans les mosquées. Elle durait une dizaine de jours, ne

H/1085) autorisait la lecture d'Ibn Mas'ūd pour un verset, mais estimait, exprimant sans doute l'opinion des docteurs ifrīqiyens, que le fidèle devait recommencer toute prière faite selon une lecture non canonique ; *Mi'yār*, XII, 49-52 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 131 v°, 139 r°-v°.

96. *Risāla*, 64-73 le ḏikr aussitôt après les prières canoniques ; deux rak'as de l'aube (faǧr) avant la prière du ṣubḥ, et après l'aube avec récitation à voix basse de la fātiḥa ; continuation du ḏikr après la prière du ṣubḥ, istiġfār, tasbīḥ et du 'ā' jusqu'au lever du soleil ; après les prières du ẓuhr et du 'aṣr, quatre rak'as, avec prononcé de la formule du salut final après chaque groupe de deux rak'as ; deux rak'as ou davantage, six par exemple, après la prière du maġrib ; šaf' (couple de rak'as surérogatoires) et witr (rak'a surérogatoire unique) après le 'išā' ; il est recommandé de réciter à voix haute au cours des pratiques surérogatoires de la nuit, et à voix basse pour celles du jour, et de remettre à la fin de la nuit les dévotions surérogatoires (tanafful, nawāfil, pl. de nāfila, et witr). V. aussi *infra :* p. 737-739.

97. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, XI, 127 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 106 r°. Comp. . *Ḥafṣides*, II, 309.

98. H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 358 (biogr. d'Ibn al-Tabbān, m. 371 H/981).

99. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 175 r°.

100. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 155.

101. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 98 v°-99 r°, *Muḫlaṣar*, f° 13 r°.

pouvait être interrompue et comportait l'obligation de jeûner[102].

Rappelons que, sous les Zīrīdes, le cadi de Kairouan et ses délégués provinciaux étaient mālikites. Ce fut certainement l'une des causes principales de la quiétude dont jouit le sunnisme ifrīqiyen bien avant l'invasion hilālienne.

Le šī'isme officiel ne se manifestait guère que dans l'appel à la prière et le prêche du vendredi[103].

Il est possible que des cailloux rapportés de La Mecque aient été utilisés en guise de rosaire, mais il ne s'agit peut-être que d'un cas particulier[104].

Quelques fatwās[105] dépeignent la vie d'une mosquée qui pourrait être celle de Gafsa. Quelques détails pittoresques sont à relever. Les femmes prient normalement dans les galeries (saqā'if), mais le vendredi il y a foule et les rangs des hommes rejoignent ceux des femmes. Le cadi et certains šayḫs font construire pour les femmes une maqṣūra en briques cuites[106]. Mais il est précisé qu'en cas d'affluence, les hommes auront priorité sur les femmes qui ne seront admises que s'il reste de la place. Au sommet du lanterneau ('alā ra's al-ǧāmūr) d'un minaret se trouve un coq en cuivre installé là depuis quarante ans. Il doit s'agir d'une girouette. Il faudra supprimer ou rendre informe cette reproduction animale. Dans le ǧāmi' en question, il y avait des magasins pour l'huile, les lampes (qanādīl), le bois, le plâtre, etc. et le logement du gardien (qayyim) Ce dernier a installé un four en terre (tannūr) surmonté d'une marmite pour la cuisson de la harīsa[107]. Les fidèles du premier rang ont l'habitude de glisser leurs sandales en direction de la qibla, entre le mur et les nattes, si bien que celles-ci finissent par se déclouer du mur. Le gardien voudrait aménager une étagère (raff) en branches de palmier (ǧarīd) ou en bois. Autour de la mosquée, des pièces habousées au profit de la mosquée étaient louées par les soins du gardien. On fait volontiers la sieste dans la mosquée et l'on y passe même la nuit. A l'occasion la cour de la mosquée est

102. *Risāla*, 124-127, 290-291 ; fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, I, 340/E. Amar, I, 146. *Ḥafṣides*, II, 308.

103. V. *infra :* p. 735-736.

104. *Ma'ālim*, III, 263 ; *Manāqib* , 24, 216, note 65.

105. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) et d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, VIII, 275, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 137 r°-138 r°, *ms.* A.W., III, 33e cahier, f° 2 v°, *Muḫtaṣar*, f° 18 r°, 161 v°-162 r°.

106. Šammāḫī, 536-537 : dans les mosquées abāḍites du Nafūsa, une sutra (murette ou tenture) installée au dernier rang (ṣaff) des fidèles isolaient les femmes des hommes.

107. V. *supra :* p. 592.

utilisée pour le séchage d'orge verte, de figues et de linge[108]. Les allées et venues des gens venant puiser de l'eau à la citerne nuisent à la propreté des lieux et à la quiétude des fidèles. Dans les villes où il y a un fleuve, on peut interdire l'usage de la citerne, mais, dans le cas présent, son eau est nécessaire à la cuisson des fèves et au lavage du linge.

Les citernes des mosquées étaient ouvertes à tous, sans aucune distinction, pendant les fortes chaleurs, lorsqu'on avait besoin d'eau. Al-Qābisī s'élève contre un ancien usage accordant la priorité à l'imām ou au muezzin ; aucune différence ne doit être faite entre riches et pauvres à ce sujet[109].

Certaines mosquées s'élevaient au milieu des cimetières ; on y faisait la prière sur la civière[110].

Ibn Abī Zayd a admis la validité d'une prière dirigée simultanément par deux imāms, l'un à l'intérieur de la mosquée, l'autre en dehors ou dans la cour[111].

On nous montre Abū 'Imrān al-Fāsī et Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān assistant tous les deux à la Prière du 'Īd al-Aḍḥā (Fête des Sacrifices) dans le muṣallā de Kairouan où les fidèles séparés en deux groupes prononçaient alternativement les takbīrs rituels. Interrogés sur cette pratique cultuelle encore en usage du temps d'Ibn Nāǧī (xv^e siècle), ils déclarèrent qu'elle était bonne[112].

Jusqu'à la rupture avec le Caire, les mālikites s'abstenaient d'assister à la prière du vendredi qui était dite au nom du Fāṭimide. Certains se rendaient à la Mosquée en priant secrètement Allah de constater qu'ils y étaient venus puis s'en retournaient chez eux pour y faire les quatre rak'as rituelles[113].

Mais il serait téméraire d'en conclure que tous les mālikites aient

108. Sur la lutte contre l'utilisation des mosquées à des fins profanes, v. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1936, 61-62.

109. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, VII, 230. Opinion analogue d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 60 v°-61 r° sur les citernes des mosquées de Kairouan et allusion à l'opinion d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) sur celles du Ǧāmi' de Gafsa. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 60 v° : vente à l'époque de Burzulī de l'eau des citernes des mosquées pour remédier à la diminution de revenus de leurs habous ; toutefois, on pouvait encore prendre de l'eau gratuitement à la Grande Mosquée de Kairouan.

110. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 204 r° : Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) interdit cet usage qu'Ibn al-Kātib (m. 408 H/1017) autorise et Ibn Muḥriz (m. 450 H/1058) déclare qu'il y a désaccord sur la question.

111. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 134 r°.

112. *Mi'yār*, II, 358 ; H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 29.

113. *Bayān*, I, 277/trad., I, 414 ; Abū l-Ḥasan al-Dabbāġ (m. 359 H/969-970 donc sous les Fāṭimides) procédait ainsi ; *Ma'ālim*, III, 96. V. *infra* : p. 738.

été aussi stricts dans ce refus. En tout cas, on peut penser que sous les Zīrīdes, l'invocation en faveur du calife ne tarda pas à être considérée comme une simple formalité protocolaire.

Bien que son attitude favorable aux šī'ites modérés diminue la valeur du témoignage d'al-Tūnisī, ce juriste estime que l'on peut indifféremment prier dans le Ǧāmi' de Kairouan ou dans celui de Ṣabra-al-Manṣūriyya, quoique moins ancien, et que la mention des « sultans » dans la ḫuṭba ne supprime pas l'obligation d'assister à la prière du Vendredi. Il déclare ne pas avoir connaissance, sur ce dernier point, de différend entre ses « compagnons » morts et vivants[114].

Al-Suyūrī a exprimé une opinion identique[115].

Par contre Ibn 'Aḏra et al-Dāwūdī condamnaient sans appel les prédicateurs qui officiaient sous les šī'ites et al-Dāwūdī nie la validité de la Prière du Vendredi avec ḫuṭba profāṭimide, mais cette prise de position intransigeante ne paraît refléter qu'un point de vue extrémiste et prézīrīde[116].

Sur les rites funéraires[117], on dispose de quelques informations.

La présence d'un musammi' (répétiteur des paroles de l'imām) est attestée à la fin des Zīrīdes, à la prière funèbre[118].

Dans la prière en général, Ibn Abī Zayd réprouvait la présence d'un musammi' et indique que quelques-uns de ses compagnons ont néanmoins autorisé la chose pour celles du Vendredi et des deux Fêtes, en faisant valoir que toute la communauté devait y assister[119].

114. Fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 106 v°-107 r°.

115. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069), *Mi'yār*, II, 365-366, VI, 270 ; comp. : Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 107 v°.

116. H. R. Idris, *Contribution, Mélanges L. Massignon*, II, 330-331, 337-338. Al-Dāwūdī estimait que les docteurs kairouanais devaient sortir des états 'ubaydides.

117. Comp. : *Risāla*, 105-117 ; *Ḥafṣides*, II, 312-313.

118. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 206 r° : à Sfax, un défunt avait demandé que sa prière funèbre fut dite par le juriste al-Laḫmī (m. 478/1085) ; or il y avait rivalité entre ce dernier et le cadi. Le cadi prit les devants et pria sur le mort. Bien qu'on ne puisse pas faire deux fois la « ṣalāt 'alā-l-ǧanāza » (prière sur la civière) (v. : *Risāla*, 112-113) quand al-Laḫmī arriva, il fit descendre le corps, ordonna au musammi' de répéter ses paroles et refit la ṣalāt comme si elle n'avait pas déjà été faite. Al-Burzulī fait remarquer que le comportement d'al-Laḫmī est fondé soit sur un ḥadīṯ, soit sur l'opinion d'al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) d'après laquelle le cadi n'est pas chargé en tant que tel, de diriger la prière (laysa la-hu šay' min wilāyat al-ṣalāt), ou compte tenu de l'inimitié existant entre le cadi et le mort.

119. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 173 v°-174 r°. Sur la validité d'une ṣalāt faite avec un musammi', v. : *Mi'yār*, I, 133 : citation d'*al-Ta'līqa 'alā aḥādīṯ al-Ǧawzaqī* de l'Imām Abū 'Abd Allah al-Māzarī (al-Iskandarānī) (m. 530 H/1135) et fatwā d'al-Qābisī qui ne paraît pas s'appliquer à la question.

Les enterrements se faisaient volontiers la nuit à la lueur des torches[120].

Quand al-Qābisī (m. 403 H/1012) fut inhumé, on dressa à proximité de la tombe des tentes où la multitude passa la nuit. Abū 'Imrān al-Fāsī fut de ceux qui y restèrent tout un mois[121].

Après les obsèques d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043) pendant des nuits, bien des gens veillèrent à la lumière des torches et des cierges et ne cessèrent de le faire que lorsque le sultan le leur eut interdit[122].

Le lendemain matin de l'enterrement se déroulait auprès de la tombe une cérémonie appelée ṣabāḥ al-qabr[123].

Le troisième jour des funérailles était marqué par un repas communiel[124]. C'est peut-être à cet usage que se réfère une fatwā d'al-Qābisī : des villages envoient des plats de nourriture (qiṣā' ṭa'ām, peut-être du couscous) aux parents du défunt pour la famille assemblée[125].

On rencontre des stèles écrites sur les deux faces[126] et des stèles doubles[127].

Les membres d'une même famille pouvaient avoir leurs tombes dans un enclos (ḥawṭa) isolé du reste du cimetière par une

120. *Ma'ālim*, III, 154.

121. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 197 ; *Mi'yār*, I, 273 : Ibn al-Raqīq a mentionné que des tentes (fasāṭīṭ, sing. : fusṭāṭ) furent dressées près de la tombe de Muḥammad b. Saḥnūn et qu'elles y restèrent jusqu'à l'hiver sans que personne n'y trouvât à redire.

122. H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 41.

123. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, I, 275-276.

Cette cérémonie s'appelait aussi « ṣabāḥ qabr fulān » (matin de la tombe d'un tel). L'expression « taṣbīḥ al-qubūr » (action de se rendre le lendemain matin sur les tombes) suppose le verbe ṣabbaḥa = aller au matin saluer une tombe. Cette bid'a aurait été inaugurée « l'an sept » (307 H ?). Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) y assistait, mais il semble que par la suite, au dire d'al-Qābisī, il se soit rendu le lendemain matin au domicile mortuaire (et non au cimetière). Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981) n'assista pas au « ṣabāḥ al-qabr » de sa mère. Al-Sabā'ī (m. 356 H/967) ne désapprouva pas cette coutume dans laquelle il voyait une manifestation de la solidarité des croyants dans l'épreuve lors de la mort de « Umm Banī Ṣudūr al-Mašā'iḥ » (curieux nom de femme à identifier). Al-Qābisī l'admettait. Le šayḫ (al-Qābisī ou al-Sabā'ī ?) déclare ne pas avoir entendu blâmer cette coutume en Orient tandis que « les gens de notre contrée (balad) la réprouvent ». V. aussi : *Manāqib*, 93, 276.

124. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, I, 275-276. Ce repas avait lieu la nuit du troisième jour (laylat al-ṯāliṯ) c'est-à-dire le surlendemain soir.

125. Al-Qābisī réprouve cette pratique non conforme à la sunna ; *Mi'yār*, I, 275. Il s'agit du farq actuel répété d'ailleurs le sixième, le quinzième, le quarantième jour et au bout de l'an ; *Initiation à la Tunisie*, 175.

126. *Ma'ālim*, III, 100.

127. Il s'agit de stèles ḫurāsānides ; S. M. Zbiss, *Corpus*, I, 64.

murette[128]. Certains personnages, Ibn Abī Zayd par exemple, étaient inhumés dans leur maison ainsi que leurs parents et leurs descendants. Le convoi d'un dévot mort en odeur de sainteté était salué de takbīrs[129].

Des mausolées s'élevaient dans les cimetières[130].

Sur la visite des cimetières, on sait que les femmes se rendaient le jeudi à celui de Bāb Aslam[131]

Certaines tombes vénérées, par exemple celle d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085) à Sfax, ne tardèrent pas à devenir de véritables lieux d'asile. La baraka du saint homme empêchait les Arabes nomades d'y voler quoi que ce fût[132].

Sur les rogations pour la pluie (istisqā')[133], nous n'avons rencontré qu'un seul texte, pittoresque mais peut-être post-zīrīde[134]. Au cimetière de Bāb Aslam, près de la tombe d'Abū Ḥafṣ al-'Aṭṭār, se trouvaient, dans un enclos (ḥawṭa) de nombreuses stèles (mašāhid) funéraires. Le peuple disait que de pieux marchands de blé (ḥannāṭūn) étaient inhumés là. A la suite d'une sécheresse, les gens firent des rogations pour la pluie, pendant des jours sans être exaucés. Ces marchands firent alors une procession pour invoquer Allah, portant à la main des mesures à grain[135]. Ils demandèrent de la pluie en faisant valoir qu'ils avaient toujours donné bonne mesure et fourni du blé loyal ; et l'averse de tomber aussitôt. C'est pourquoi, le peuple prit l'habitude de visiter ces tombes pour obtenir la baraka et y faire des invocations. L'auteur ajoute qu'à sa connaissance aucun biographe (mu'arriḫ) n'a parlé de ces pieuses gens.

La célébration de 'Āšūrā' est attestée à Monastir et à Gafsa[136].

128. *Ma'ālim*, III, 161, 206.

129. *Ibidem*, 168.

130. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, VII, 23. *Risāla*, 108-109 « Il est blâmable de construire au-dessus des tombeaux et de les blanchir avec du plâtre ou de la chaux. » *Mi'yār*, IX, 292 (fatwā d'Ibn Ziyādat Allah) : il n'est pas permis à un testateur de demander qu'on place parmi ses linceuls un Coran complet (ḫatma) ou un ǧuz' (un trentième de Coran) ou un recueil (ǧuz') de traditions du Prophète, ou des invocations.

131. *Madārik*, II-III, f° 85 r°.

132. Ibn Maqdīš, II, 134.

133. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1936, 45-46 ; *Ḥafṣides*, II, 307-308.

134. *Ma'ālim*, III, 206 ; à la suite de la biographie d'Abū Ḥafṣ 'Umar b. Muḥammad b. al-'Aṭṭār enterré (vers 430 H/1038) à Bāb Salam (= Aslam).

135. Des waybāt et des ṣī'ān (sing. : wayba, ṣā').

136. H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 362-363 : à Monastir, du vivant d'Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981). Bakrī, 36 : à al-Qaṣr al-Kabīr de Monastir, un grand mawsim était célébré au milieu d'une énorme affluence le jour de 'Āšūrā'. C'est en 366 H/976-977, sous le Fāṭimide al-'Azīz bi-Llah, que fut instauré le deuil de 'Āšūrā' commémorant le martyre de Ḥusayn b. 'Alī ; *Nuǧūm*, IV, 126 ; le Buwayhide l'avait

D'après al-Nu'mān, « le vulgaire » appelait « yawm al-ru'ūs » (jour des têtes) le premier des trois jours (ayyām al-tašrīq) qui suivent la Fête des Sacrifices, parce qu'ils les mangeaient ce jour-là[137].

L'Ifrīqiya zīrīde ne paraît pas avoir connu le mawlid (mouled, anniversaire de la naissance du Prophète)[138].

Il semble qu'on s'annonçait l'apparition du croissant lunaire du Ier Ramaḍān d'un village à l'autre en allumant parfois un feu[139].

Signalons qu'à propos de la constatation juridique de l'apparition du croissant lunaire, marquant le début et la fin du jeûne, al-Suyūrī a eu à connaître de certains décalages entre les observations faites à Gafsa, à Kairouan et en Sicile[140].

L'usage attesté sous les Ḥafṣides, de la trompette (būq) pour annoncer le début et la fin du jeûne quotidien, remonte peut-être à l'époque zīrīde[141].

institué à Bagdad en 352 H/963-964 : *Kāmil*, éd. Caire 1353 H, VII, 7-8 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 104. Ni IBN ABĪ ZAYD dans sa *Risāla*, ni AL-NU'MĀN dans ses *Da'ā'im* al-Islām ne parlent des fêtes non canoniques. On lit ds. C. FERAUD, *Annales tripolitaines*, 3, qui utilise la traduction turque imprimée de l'*Histoire de Tripoli, de la conquête musulmane à 1739 de l'ère chrétienne* d'IBN ĠALBŪN (ms. n° 1889 de la Bibl. Nationale de Paris) : « Youssef (lire Yūsuf Buluggīn b. Zīrī) et ses descendants se livrèrent à toutes sortes d'iniquités et les populations de l'Afrique septentrionale, auxquelles ils avaient imposé l'obligation de leur rendre le culte réservé à Dieu, tombèrent dans l'avilissement le plus honteux. Ainsi les habitants de Tripoli avaient l'habitude de conserver pour le 10 du mois de moharrem les têtes de toutes les brebis qu'ils avaient immolées et, ce jour-là, après avoir revêtu leurs habits de fêtes, ils les mangeaient en signe de réjouissance. Puis, en commémoration de la journée du chameau, ils paraient un de ces animaux et le promenaient par les rues de la ville. Cette coutume qui remontait au temps de Youssef et que notre chronique qualifie d'« odieuse », a, dit-il, longtemps subsisté ; elle n'est tombée en désuétude qu'à la suite des exhortations des vrais musulmans et des imāms qui s'étaient élevés contre elle. »

Ce texte est trop curieux et trop tardif pour ne pas être sujet à caution.

137. *Da'ā'im*, I, 387-388. IBN NĀĞĪ, *Commentaire de la Risāla*, I, 345, dit que l'expression d'IBN ABĪ ZAYD (*Risāla*, 140-141) « Le pèlerinage à la maison sacrée d'Allah qui se trouve à Bakka... » fait allusion « aux nombreux tyrans ('utāt) qui ont édifié des temples et ordonné aux gens d'y venir faire le pèlerinage, tel celui qui se trouvait à Mahdia, qu'Allah le repousse ! » Mais il doit s'agir d'une pieuse calomnie et l'expression d'Ibn Abī Zayd n'est qu'une citation coranique : S. III, v. 90/96/trad., III, 881.

138. V. : *E.I.*, III, 481-484, sub Mawlid (FUCHS) ; *Ḥafṣides*, II, 304 ; *Dībāǧ*, 193, en marge ; *Mi'yār*, VIII, 160-161 ; BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 199 v°.

139. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd) (m. 386 H/996), *Mi'yār*, X, 108 ; si toutefois le verbe employé nayyar (pour nawwar) ? veut bien dire allumer un feu.

140. IBN ŠABBĀṬ, *ms.* A.W., I, 6 ; *Mi'yār*, I, 335 ; BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 213 v° ; H. R. IDRIS, *La vie intellectuelle en Ifrīqiya méridionale*, *Mélanges G. Marçais*, II, 103.

141. Le cadi aġlabide Ibn Ṭālib interdit le būq, BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 32e cahier, f° 6 v° ; *Ḥafṣides*, II, 308.

Si Ḥammād lui-même s'imposait de jeûner les deux mois précédant le Ramaḍān : Raǧab et Ša'bān, on s'imagine aisément que bien des pieuses gens en faisaient autant[142].

Il est probable que, comme de nos jours, le Ramaḍān était observé même par ceux qui ne faisaient pas la prière[143]

Bien que prohibées par les šī'ites[144] les prières nocturnes de Ramaḍān (qiyām Ramaḍān, ṣalāt al-tarāwīḥ) furent, plus ou moins secrètement il est vrai, observées sous les Zīrīdes avant la rupture avec le Caire puisque la chose est attestée par une fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012)[145]. Ibn al-Munammar institua le « qiyām Ramaḍān » à Tripoli en 407 H/1016 et abolit l'aḏān šī'ite[146].

On sait que tout musulman doit accomplir, s'il le peut, au moins une fois dans sa vie, le Pèlerinage à La Mecque ou ḥaǧǧ. Si aucun émir ṣanhāǧien ne le fit, on peut dire que cette obligation fut observée par maints ifrīqiyens[147] à des fins non seulement religieuses, mais aussi intellectuelles et économiques[148] voire politiques. Les sources biographiques en font foi.

En cas d'empêchement majeur, on avait recours au remplacement par un tiers à titre onéreux, facilité accordée par le fiqh[149]. Un certain personnage qui déclare avoir accompli maintes fois le Pèlerinage paraît bien l'avoir fait pour le compte d'autrui[150]. Il est souvent question dans nos fatwās de testateurs qui disposent d'une partie de leur héritage pour défrayer des remplaçants chargés de faire en leur nom un ḥaǧǧ posthume[151]. On a vu qu'al-Mu'izz b. Bādīs sur le point de rompre avec le Fāṭimide

142. *Risāla*, 290-291 ; Ibn Ḥazm, *Naqt*, 175 ; *Objets kairouanais*, I, 124 . on lit sur un parchemin, que le fidèle aura au Paradis un palais en or s'il jeûne en Raǧab, un en safran s'il jeûne en Ramaḍān et en pierres précieuses s'il jeûne en (lac. = Ša'bān). *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 82 v° Abū l-Qāsim 'Abd al-Wahhāb al-Muta'abbid (m. 330 H/941-942) observait le silence pendant ces trois mois.

143. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, IX, 436.

144. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 145 ; v. *infra:* p. 738. Muqaddasī, 14-15 semble déplorer qu'à Kairouan on ne dise plus la prière des tarāwīḥ.

145. *Mi'yār*, I, 180, 181 ; *Risāla*, 122-125. D'après al-Laḫmī (m. 478 H/1085) les tarāwīḥ devaient être dites entre les deux dernières prières (baṣna l-'išā'ayni).

146. Tiǧānī, 190-191 ; H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1954, 154-155.

147. H. R. Idris, *Contribution*, *R.E.I.* 1935, 280 ; *Ḥafṣides*, II, 310-311.

148. Fatwā d'al-Qābisī sur la zakāt due par quelqu'un qui se rend à La Mecque et fait du commerce en route ; *Mi'yār*, I, 311.

149. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, VIII, 146, Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 196 r° ; le remplaçant touchait une somme de dīnārs et la nourriture.

150. *Manāqib*, 305-306.

151. V. par ex. : fatwās d'al-Qābisī, *Mi'yār*, I, 349-350/E. Amar, I, 153-154.

envisagea les répercussions possibles d'un tel acte sur le trafic du Pèlerinage[152].

La caravane des pèlerins ifrīqiyens se rassemblait à Gabès[153].

Le retour des pèlerins à Kairouan était marqué par une cérémonie pittoresque ; ils arrivaient parés de diadèmes et de plantes odoriférantes et leurs chameaux magnifiquement ornés étaient aspergés de parfum[154].

Après l'invasion hilālienne le pèlerinage par voie terrestre devint impossible. Le voyage par mer, à bord de navires chrétiens, commença à soulever bien des difficultés juridiques et pratiques[155]. On ne saurait affirmer que les Ifrīqiyens cessèrent pour autant d'aller à La Mecque mais il est significatif que les derniers grands juristes zīrīdes, al-Suyūrī, al-Laḫmī, Ibn al-Ṣā'iġ, et même al-Māzarī bien qu'installé à Mahdia[156], ne se sont pas rendus en Orient. Dans l'ensemble ils ont estimé que l'obligation du ḥağğ ne pouvait être maintenu étant donnés les périls[157].

Il va de soi que l'obligation « solidaire » de la guerre sainte (ğihād) fut l'un des ressorts de la lutte contre les šī'ites d'abord et contre les Normands de Sicile ensuite[158].

Sur la circoncision on n'a pas de détails. Tout comme les Fāṭimides[159] les émirs ṣanhāğiens semblent à l'occasion de la circoncision des jeunes princes avoir fait procéder à celle de nombreux petits pauvres qui recevaient des dons ; la chose eut lieu pour la circoncision d'al-Mu'izz b. Bādīs[160].

Les docteurs mālikites

Après avoir dégagé les diverses tendances du fiqh mālikites, il nous reste à préciser les modalités de son action, et à compléter

152. V. *supra :* p. 177.

153. H. R. Idris, *Contribution, Mélanges L. Massignon,* II, 345 ; v. *supra :* p. 200.

154. *Manāqib,* 262-263.

155. Fatwā d'Ibn Muḫriz (m. vers 450/1058) *Mi'yār,* I, 343-344/E. Amar, I, 152-153, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 243 r°.

156. *Mi'yār,* I, 343, Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 245 v°-246 r° : al-Māzarī (m. 536 H/1141) désirant s'embarquer pour accomplir le Pèlerinage, la voie terrestre étant impossible, consulte son maître Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093) qui lui conseille d'attendre.

157. *Mi'yār,* I, 342-344, II, 49/E. Amar, I, 151-153 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 239 v°-240 r°, 242 v°, *Muḫtaṣar,* f° 39 r°.

158. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1936, 82-85 ; *Risāla,* 162-167 ; *Mi'yār,* II, 165-167/E. Amar, 220-221 : opinions d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), al-Dāwūdī, al-Laḫmī (m. 478 H/1085), al-Māzarī (m. 536 H/1141).

159. Ibn Ḥammād, 39/trad., 60, sous Ismā'īl (en 340 H/951-952) ; *Ḥafṣides,* II, 312.

160. V. *supra :* p. 135.

les indications qui précèdent en passant en revue les principaux hommes l'ayant illustré, par l'enseignement, le livre et la consultation juridique.

On dira d'abord quelques mots sur leurs principaux devanciers.

Ibn al-Labbād (m. 333 H/944)[161], disciple de Yaḥyā b. 'Umar, connaissait parfaitement les divergences de l'école médinoise. Il fut persécuté par les 'Ubaydides qui lui interdirent d'enseigner et de rendre des fatwās. Ses disciples venaient suivre ses cours clandestinement, dissimulant leurs livres sous leurs vêtements.

Ibn Sa'īd b. al-Ḥaddād (m. après 320 H/941)[162] était le fils du brillant controversiste (m. 302 H/914) qui avait pratiqué la spéculation (naẓar), le raisonnement analogique (qiyās), l'interprétation (iǧtihād), rejeté l'imitation (taqlīd) des chefs d'école juridique, et adopté le šāfi'isme avec éclectisme, et discuté non sans éclat et courage avec les ḥanafites et les šī'ites.

Al-Mammasī (m. 333 H/944)[163], élève de Mūsā al-Qaṭṭān, connaissait l'art de rédiger les actes et excellait dans la controverse et la spéculation. A son retour du Pèlerinage, il se confina dans la dévotion solitaire. Il prit les armes aux côtés d'Abū Yazīd et mourut en martyr. Il composa plusieurs ouvrages notamment un abrégé de la *Mawwāziyya*.

D'Abū l-'Arab (m. 333 H/945)[164], l'auteur des fameuses « *Classes des savants d'Ifrīqiya* », on se contentera de rappeler qu'il fut un traditionniste et un juriste de valeur.

Versé en ḥadīṯ et en tafsīr, Rabī' al-Qaṭṭān (m. 334 H/946)[165] renonça au monde et à la science à son retour du Pèlerinage en 324 H/935-936 et tomba en martyr lors de la révolte d'Abū Yazīd et des Kairouanais contre les šī'ites.

Bien qu'Abū Maysara b. Nizār (m. 337 H/948)[166] ait été avant tout un dévot, il se vit offrir le poste de cadi par le Fāṭimide al-Manṣūr.

Al-Ibyānī (m. 352 H/964)[167], de Ibyāna, localité de la plaine du Mornag, allait tous les jours enseigner et rendre des fatwās à Tunis. Il enseignait la *Wāḍiḥa* d'Ibn Ḥabīb et était de tendance šāfi'ite. Il paraît avoir été l'élève d'Ibn al-Labbād et d'Ibn Masrūr

161. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 126.
162. *Ibidem*, 127-128.
163. *Ibidem*, 126-127.
164. *Ibidem*, 128-129.
165. *Ibidem*, 129.
166. *Ibidem*, 130.
167. *Ibidem*, 132, 174.

al-'Assāl. L'oriental Abū Isḥāq b. Ša'bān le considérait comme le plus savant des docteurs maġribins. Il excellait à délimiter les questions qu'il préférait aux exposés théoriques.

Darrās al-Fāsī (m. 357 H/967)[168], disciple d'Ibn al-Labbād et auteur de l'apologie de l'aš'arisme réfutée par Ibn Ḥazm, séjourna à Kairouan où son enseignement laissa des traces profondes.

Al-Sidrī (m. 361 H/971)[169] fut un juriste de valeur qui eut des maîtres ifrīqiyens, tripolitains et espagnols. Il refusa la charge de cadi et serait le premier à avoir introduit en Ifrīqiya l'ouvrage d'Ibn al-Mawwāz.

Ibn Zakrūn (m. 370 H/980)[170] est un ascète tripolitain qui pérégrina en Orient en compagnie de Rabī' al-Qaṭṭān et composa de nombreux ouvrages sur le droit, les partages successoraux, la mystique (raqā'iq) et le ḥadīṯ.

Al-Qalānisī (m. 359 ou 361 H/969-971)[171], docteur aš'arite, est l'auteur d'un ouvrage sur l'imāmat et d'une réfutation des šī'ites. Il fut persécuté par Abū l-Qāsim b. 'Ubayd Allah, le deuxième calife fāṭimide, qui le retint prisonnier un certain temps au Dār al-Baḥr à Mahdia.

Il faut encore citer : Ibn al-Ḥaǧǧāǧ (m. 346 H/957)[172] qui possédait une bibliothèque, al-Kānišī (m. 347 H/958)[173], dévot fin lettré, al-Bazzāz (m. 355 H/965)[174], l'un des plus remarquables compagnons d'Ibn Labbād, fuit la propagande šī'ite en Égypte où il mourut, Ibn Masrūr al-Dabbāġ (m. 359 H/969)[175] et Ibn Masrūr al-'Assāl (m. 346 H/957)[176].

Enfin on ne saurait surestimer l'action de deux prestigieux ascètes, le kairouanais al-Sabā'ī (m. 356 H/966) qui fut aussi un juriste remarquable et le sahélien al-Ġabanyānī (m. 369 H/979)[177].

Un certain nombre de juristes qui s'éteignent dans la décade qui suit l'avènement de Buluggīn, méritent d'être signalés :

Ibn Aḫī Hišām (m. 371 ou 373 H/981-983)[178], élève d'Ibn al-

168. *Ibidem*, 134, 175 ; v. *supra :* p. 701-702.
169. *Ibidem*, 175.
170. *Ibidem*, 176.
171. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 127-128 ; *idem*, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 332-333.
172. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 131-132.
173. *Ibidem*, 132.
174. *Ibidem*, 133.
175. *Ibidem*, 175.
176. *Ibidem*, 175.
177. *Ibidem*, 133-134, 135, 176 ; *Manāqib*, première partie.
178. H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 349-357.

Labbād et d'al-Ibyānī, etc. passe pour avoir été l'un des plus éminents juristes de son temps, renommé pour son savoir et sa piété. Il connaissait parfaitement les divergences des docteurs médinois, les quatre rites orthodoxes, les cas d'espèces et la juridiction du cadi. Ibn Šiblūn, al-Ibyānī et Ibn Abī Zayd l'admiraient fort. Une anecdote nous révèle que, probablement à la fin de sa vie, il prit quelque peu ombrage d'Ibn Abī Zayd dont l'orientation intellectualiste n'était pas conforme à la sienne, traditionnelle et à tendance ṣūfie. Dans la polémique sur les miracles des saints, cet adversaire de Darrās al-Fāsī fut certainement loin de partager l'opinion de l'auteur de la *Risāla*.

On ne connaît pas les maîtres d'Ibn al-Tabbān (311-371 H/923-981)[179] ; très versé dans les sciences coraniques, le fiqh et les principes de la théologie, il mit son talent oratoire au service de la défense de l'orthodoxie mālikite : on a vu avec quel courage, prenant sur lui tous les risques, il controversa en présence du gouverneur d'Ifrīqiya, al-Muḫtāl. Il étudia la grammaire, la philologie, les mathématiques, l'astronomie, la médecine et l'interprétation des songes. A ces connaissances encyclopédiques, il alliait une grande piété et avait un faible pour les poésies mystiques et les anecdotes édifiantes. D'après al-Ibyānī, ce fin connaisseur d'hommes, Ibn Aḫī Hišām était un puits de science, Ibn Abī Zayd, un esprit puissant et Ibn al-Tabbān le porte-parole de la Sagesse (ḥikma) laquelle émanait de toute sa personne.

Les biographes insistent sur son charme, sa simplicité et son grand désintéressement.

On le consultait de toute part et on le voit un jour à Monastir, assailli par des nomades, des villageois, des habitants de Sousse, de Mahdia et des ribāṭs venus lui soumettre des cas particuliers. Après avoir rendu, dit-on, un millier de fatwās, il dut leur fermer la porte au nez.

Élève d'Ibn al-Labbād et d'Ibn Masrūr al-'Assāl, Ibn Mu'attib (m. vers 371 H/981)[180] fut un juriste dont Ibn Abī Zayd a vanté la valeur mais qui joua un rôle assez effacé.

D'al-Ḫušanī (m. 371 H/981)[181] qui, tout jeune quitta l'Ifrīqiya pour l'Espagne, on ne retiendra que sa qualité de transfuge au service des Umayyades d'Espagne qu'il renseigne sur ce qui se passe chez les Fāṭimides non sans les noircir, eux et leurs adeptes. Ses ṭabaqāt ifrīqiyennes sont du plus haut intérêt parce

179. *Ibidem*, 357-367.
180. *Ibidem*, 367-368.
181. *Ibidem*, 368-369.

qu'elles renferment des biographies de savants non mālikites, de controversistes, de cadis et surtout d'orthodoxes ayant adopté le šī'isme. Il s'efforce de montrer que ces renégats ont agi par désir des richesses ou par faiblesse d'esprit.

Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Zayd (310-386 H/922-996)[182], personnage d'envergure, fut l'artisan le plus efficace du triomphe définitif du mālikisme ifrīqiyen.

Originaire du Nafzawa, mais né à Kairouan où il fit ses études, il fut d'une précocité remarquable. En fiqh son principal maître fut Ibn al-Labbād ; parmi les autres on citera : al-Mammasī, Ibn Sa'īd b. al-Ḥaddād, Abū l-'Arab, Ibn Masrūr al-'Assāl, Ibn al-Ḥaǧǧāǧ, al-Kānišī, al-Ibyānī, al-Bazzāz, Darrās al-Fāsī, Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd Allah b. Muḥammad b. 'Abd al-Mu'min, etc. et les ascètes : Rabī' al-Qaṭṭān, Abū Maysara b. Nizār, al-Sabā'ī et al-Ǧabanyānī.

Ibn Abī Zayd subit l'influence de l'espagnol al-Aṣīlī (m. 392 H/1001) et de quelques maîtres orientaux tels qu'al-Abharī (m. 395 H/1004) et Ibn Ša'bān (m. 355 H/965). On ne reviendra pas sur les tendances aš'arites d'Ibn Abī Zayd ni sur son opinion sur les miracles des saints.

Sa première œuvre, la *Risāla* fut un coup de maître. Ibn Abī Zayd, âgé de dix sept ans, avait senti la nécessité d'un manuel mālikite de vulgarisation. On sait que la rédaction actuelle est dédiée à son cousin Muḥriz b. Ḫalaf, alors maître d'école. Malgré la placidité et la sécheresse du style, on est tenté d'y voir un ouvrage de propagande, voire de contre-propagande puisqu'elle est antérieure à la révolte d'Abū Yazīd et à la mise en veilleuse du prosélytisme 'ubaydide. Elle venait à son heure et connut un succès inouï en Ifrīqiya et au dehors. Elle n'a cessé depuis lors d'être étudiée et commentée.

Son *Muḫtaṣar* (abrégé) de la *Mudawwana*, d'abord fort apprécié fut éclipsé par celui d'al-Barāḏi'ī, et ne nous est pas parvenu. Mais son œuvre maîtresse, dans laquelle il mit toute sa science juridique est le *Kitāb al-Nawādir wa-l-Ziyādāt 'alā l-Mudawwana*. Il s'agit d'une somme monumentale du fiqh mālikite, savamment élaborée et destinée à compléter la *Mudawwana*. La publication de ce qui nous est parvenu de cette œuvre magistrale, serait certainement d'un grand intérêt.

Dans l'abondante production d'Ibn Abī Zayd, on relèvera : un arrangement du manuel de fiqh du Cordouan al-'Utbī (m. vers 254-255 H/868-869, un traité sur les mérites du « qiyām Ramaḍān »

182. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 122-172.

et de la retraite spirituelle, une risāla sur les « uṣūl al-tawḥīd » (principes de théologie), *Kitāb al-Iqtidā' bi-ahl al-Madīna* (sur l'imitation des docteurs de Médine), *Kitāb al-Ḏabb 'an maḏhab Mālik* (défense du rite de Mālik), *Kitāb al-Ma'rifa wa-l-yaqīn wa-l-tawakkul* (sur la connaissance, la certitude et le fait de s'en remettre à Allah), une épître pour sermonner le qā'id Muḥammad b. al-Ṭāhir, une étude sur l'art de chasser les suggestions démoniaques, une autre sur l'extase (ḥaraka) éprouvée par certains pendant la récitation du Coran et le ḏikr, une risāla aux gens de Siğilmāssa sur la récitation coranique, une réfutation des Qadarites (partisans du libre arbitre), *Kitāb al-Radd 'alā Ibn Masarra al-Māriq* (réfutation du célèbre mālikite de Cordoue (m. 319 H/931), qui se consacra à la philosophie et à la mystique — sa doctrine a subi l'influence du šī'isme[183] et son passage à Kairouan est attesté —, une réfutation de l'épître du mu'tazilite baġdādien 'Alī b. Aḥmad b. Ismā'īl, trois opuscules sur l'authenticité des miracles des saints, etc.

Cette énumération donne une idée de la richesse et de la diversité de l'œuvre d'Ibn Abī Zayd qui fut par surcroît un brillant écrivain. Son style allie harmonieusement la vigueur et la concision à l'élégance racée et sans fioritures. La facture de ses fatwās est non moins remarquable que celle de ses livres et de ses lettres.

Il eut d'innombrables disciples ifrīqiyens, siciliens, marocains, tripolitains, andalous, etc. De grands docteurs orientaux tels qu'Ibn Muğāhid al-Baġdādī et al-Abharī lui demandèrent des iğāzas. Ce dernier composa un recueil des ḥadīṯs sur lesquels reposent les questions de la *Risāla*. Le célèbre docteur 'Abd al-Wahhāb b. 'Alī b. Naṣr qui fut cadi en Irak et en Égypte composa un commentaire de la *Risāla* et du *Muḫtaṣar*. On raconte d'Ibn Abī Zayd, lui ayant envoyé 1.000 dīnārs d'or, il déclara en les recevant : « Voilà un homme qu'il me faut récompenser ! » et il rédigea alors son commentaire de la *Risāla*.

Le prestige d'Ibn Abī Zayd fut d'autant plus grand qu'il était fort riche et prodiguait ses largesses aux pauvres, aux dévots et aux étudiants nécessiteux dont il assurait la subsistance et l'hébergement. Ibn Šiblūn fut son obligé ainsi qu'al-Qābisī auquel il donna quatre cents dīnārs pour le trousseau de sa fille.

On conçoit l'éclat du rayonnement spirituel et social d'un pareil homme. De son vivant, un concert de louanges intarissables sur la science et la piété de celui qu'on appelait « Mālik le jeune » s'élève et s'amplifie après sa mort. Il apparaît avec al-Abharī

183. Maḥmūd 'Alī Makkī, *R.I.E.E.I.*, 108-109.

comme le mainteneur du mālikisme. Sans lui, sans son prestigieux enseignement, sans son effort opiniâtre pour rassembler et ordonner, systématiser, rationaliser et par surcroît diffuser dans la masse le fiqh mālikite, par la rédaction d'une somme, d'un compendium, d'un mémento et d'une infinité d'épîtres, on peut se demander si le mālikisme eût fini par triompher en Ifrīqiya. Enfin c'est lui qui inaugure l'âge d'or des jurisconsultes ifrīqiyens.

Grâce à ses disciples, l'action d'Ibn Abī Zayd se prolonge bien au-delà de Kairouan. Nous le voyons adresser un message aux habitants de Tozeur pour leur recommander « son compagnon » Abū Zakariyyā' al-Šaqrāṭisī, victime de menées malveillantes. Bien mieux, on possède le texte du message adressé par l'assemblée des juristes kairouanais au gouverneur de Tozeur pour lui recommander cet éminent docteur, victime de misérables dépravés et un autre révivificateur de la sunna[184].

Ce jugement anonyme rend assez bien compte des raisons de sa gloire : « Abū Muḥammad fut l'Imām des mālikites de son temps et leur modèle, le rassembleur de la doctrine de Mālik et l'exégète de ses opinions. Ses connaissances étaient vastes, il avait beaucoup retenu et recueilli ; ses livres en font foi. Il était éloquent, et ses propos pleins de clarté et de connaissances. Champion de la doctrine de Mālik, il la défendait en brandissant des preuves et réfutait les hérétiques avec perspicacité. Il faisait des vers excellents. Il unissait à tout cela : piété intégrale, abstinence et pureté. Il obtint la primauté religieuse et temporelle. C'est auprès de lui qu'on se rendait de toutes les contrées[185]. »

Et quand il disparaît, auréolé déjà de sainteté, la relève est assurée par al-Qābisī auquel il sera donné, plus qu'à tout autre, de parachever, pendant une vingtaine d'années encore, voire d'enrichir, l'œuvre de son éminent devancier.

Ibn Šiblūn (m. 390 ou 391 H/999-1000)[186] eut comme professeur Ibn Aḫī Hišām, Ibn al-Ḥaǧǧāǧ et al-Kānišī. Il composa un gros ouvrage, le *Kitāb al-Maqṣid* qui est perdu. Sur maintes questions de la *Mudawwana* qu'il suivait à la lettre, il n'était pas du même avis que le subtil Ibn Abī Zayd.

On nous dit qu'il était « le mufti de la ville et de la campagne », qu'il rendait une centaine de fatwās par jour et que son autorité

184. V. H. R. Idris, *La vie intellectuelle en Ifrīqiya méridionale*, *Mélanges G. Marçais*, II, 95-97.

185. *Maʿālim*, III, 136.

186. H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 369-372. Son épitaphe datée du mercredi 17 Rabīʿ I 390 H/26 fév. 1000, a été publiée ; *Inscriptions arabes*, I, 291-292.

comme mufti et comme professeur s'affirma surtout « après » (la mort d') Ibn Abī Zayd, à moins d'entendre par là qu'il occupait le second rang en dessous de celui de l'auteur des *Nawādir*.

Un contemporain d'Ibn Šiblūn, Abū Mūsā 'Īsā b. Manās (m. 390 ou 391 H/999-1000)[187] fut, semble-t-il, assez réputé comme professeur et jurisconsulte pour être mentionné.

Il a été question d'Ibn 'Aḏra[188], juriste, traditionniste et ascète à propos de l'aš'arisme et de sa condamnation des prédicateurs qui invoquaient la bénédiction d'Allah en faveur du Fāṭimide al-Ḥākim. Il divisa en chapitres (tabwīb) le *Ṣaḥīḥ* de Muslim. Signalons qu'en Occident mālikite on a d'abord préféré le *Ṣaḥīḥ* de Muslim à celui de Buḫārī parce que Muslim s'appuie très souvent sur la transmission (riwāya) de Mālik b. Anas. Bien que Muslim ait, lui aussi, classé les traditions selon les matières correspondantes du fiqh, il n'avait pas comme Buḫārī divisé son ouvrage en chapitres. Les titres, qui varient selon les recensions ont été ajoutés par la suite.

Abū l-Ḥasan b. Tammām, alias Ibn al-Mahdī (ou al-Mahrī ?)[189] fut un juriste réputé qui avait de nombreux partisans. Il dénonçait avec vigueur les actes répréhensibles et proclamait la vérité. Il s'opposa au cadi Abū Bakr b. Abī Zayd au sujet de la fixation d'une fête. Objet de la considération d'al-Mu'izz b. Bādīs, il intervenait auprès de lui en faveur du peuple dont il se faisait le porte-parole.

Al-Ṭarrāqī[190] mérite de retenir l'attention par son anti-šī'isme intransigeant. Il estimait que les Ifrīqiyens devaient quitter leur pays aux mains des šī'ites qu'il traitait de zindīqs.

On sait peu de chose sur un contemporain d'Ibn Abī Zayd et d'al-Qābisī du nom d'Ibn Daḥmūn[191] pourtant cité à maintes reprises à propos d'Espagnols ayant suivi son enseignement à Kairouan.

Al-Dāwūdī[192] (m. 402 H/1011) est un tripolitain originaire de Msila (ou de Biskra) qui se forma seul et ne fut le disciple d'aucun maître notoire à part l'aš'arite al-Qalānisī.

Versé en lexicographie, en ḥadīṯ et expert dans l'art de spéculer (naẓar), al-Dāwūdī fut un éminent juriste. C'est à Tripoli qu'il dicta son commentaire du *Muwaṭṭa'* Il se fixa ensuite à Tlemcen

187. *Ibidem*, *R.A.* 1956, 350 et note 14, 371, note 11.
188. H. R. Idris, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 329-331.
189. *Ibidem*, II, 343-344.
190. *Ibidem*, II, 331-332.
191. H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 372-373.
192. H. R. Idris, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 332-338.

où il mourut. Son tombeau existe à Agadir. Avant Abū Madyan (m. 594 H/1197) qui le détrôna, il était considéré comme le saint patron de Tlemcen. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite un commentaire du *Muwaṭṭa'*, un traité de fiqh, un commentaire du *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī qui serait le premier ouvrage de ce genre composé par un ifrīqiyen, un *Kitāb al-Uṣūl*, un *Kitāb al-Bayān*, un *Kitāb al-Amwāl*, probablement sur le statut foncier[193] et une réfutation des qadarites (partisans du libre arbitre). La variante fikriyya (= bakriyya ?) nous incite à voir dans ce dernier ouvrage une réfutation des bakrites analogue à celles qu'ont composées Ibn Abī Zayd et al-Qābisī. Al-Dāwūdī aurait pris leur parti dans la polémique sur l'authenticité des miracles des saints.

Il eut maints disciples, pour la plupart espagnols. Lui aussi condamnait sans appel les prédicateurs qui officiaient sous les 'Ubaydides. Il écrivit aux docteurs kairouanais pour leur reprocher de demeurer en Ifrīqiya fāṭimide et notre autodidacte s'attira cette réponse cinglante : « Tais-toi, tu n'as pas de šayḫ ! »

Al-Barāḏi'ī[194] (m. fin du IVe siècle H/XIe siècle) compagnon d'Ibn Abī Zayd avec lequel il se brouilla, et d'al-Qābisī, fut accusé de frayer avec les Fāṭimides et dut s'enfuir en Sicile, où il mourut sans doute, bien qu'une source affirme qu'il est enterré à Kairouan. Il eut des élèves espagnols, mais on ne lui connaît qu'un seul disciple kairouanais, le propre fils d'Ibn Abī Zayd, le cadi Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd !

Son principal ouvrage existant en manuscrit est le *Kitāb al-Taḥḏīb*. Cet abrégé de la *Mudawwana* achevé en 372 H/982, fut célèbre du vivant même de son auteur et hautement apprécié par ses ennemis eux-mêmes. A leur corps défendant, les Kairouanais goûtèrent la clarté, la rigueur et la concision d'une œuvre ne renfermant que la substantifique moelle du grand traité de l'Imām Saḥnūn. Nos sources affirment unanimement que le *Muḫtaṣar* d'Ibn Abī Zayd fut supplanté par le *Taḥḏīb* qui devint le manuel favori en Ifrīqiya, en Sicile et à Alexandrie, au Maġrib et en Espagne. Étudié et commenté pendant des siècles, il est encore en vogue au XVe siècle et ne sera éclipsé que par le *Muḫtaṣar* de Sīdī Ḫalīl.

Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. Ḫalaf al-Ma'āfirī connu sous le nom d'al-Qābisī (324-403 H/935-1012)[195] fut, surtout après la mort d'Ibn Abī Zayd, le chef incontesté de l'école mālikite de

193. V. *ibidem*, II, 334 et note 7.
194. *Ibidem*, II, 348-353 ; ajouter aux références : Ġubrīnī, 86.
195. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 173-198.

Kairouan. Une tradition orale fait de ce kairouanais, d'origine gabèsienne, d'Ibn Abī Zayd et de Muḥriz b. Ḫalaf, trois cousins germains, leurs pères ayant épousé les trois sœurs.

Ses principaux maîtres ifrīqiyens sont al-Ibyānī, Ibn Masrūr al-Dabbāġ, Ibn Masrūr al-'Assāl, Ibn al-Ḥaġġāġ, al-Kānišī, Darrās al Fāsī, al-Sidrī, Ibn Zakrūn. Tout comme Ibn Abī Zayd, il subit profondément l'influence des deux éminents dévots al-Sabā'ī et al-Ǧabanyānī. Composés par al-Labīdī, disciple d'al-Qābisī, les *Manāqib* d'al-Ǧabanyānī attestent la ferveur d'al-Qābisī pour son vénéré šayḫ.

Al-Qābisī séjourna en Orient de 352 à 357 H/963-968 en compagnie de Dārrās al-Fāsī et de l'espagnol al-Aṣīlī. Le docteur égyptien Abū l-Qāsim Ḥamza b. Muḥammad al-Kinānī est, au dire des biographes, l'oriental qui a eu sur lui le plus d'influence.

On possède quelques-uns de ses ouvrages : un recueil des ḥadiṯs du *Muwaṭṭa'* qui fut fort prisé surtout en Espagne et existe en manuscrit, un traité, publié, sur les règles de conduite des maîtres d'école, largement inspiré de celui de Muḥammad b. Saḥnūn. En dehors d'un volumineux recueil inachevé de traditions classées sous les rubriques du fiqh, il composa un certain nombre d'épîtres sur : l'exégèse coranique, les pratiques du culte, les articles de la foi, le rite du Pèlerinage, les enclos des ribāṭs, l'attestation d'honorabilité et la récusation des témoins, la crainte d'Allah, le repentir, etc.[196]. Rappelons qu'il en composa une sur al-Aš'arī et une autre pour réfuter les « bakrites ».

Al-Qābisī était aveugle ; ses compagnons lui servaient de secrétaires. Les biographes insistent sur l'ampleur et la précision étonnantes de ses connaissances et les vertus exemplaires de cet homme sans fortune qui consacra sa vie à l'étude et à l'ascèse. Il dut commencer par enseigner la « lecture » coranique et les « lecteurs » kairouanais se fondaient sur lui, mais, ayant appris qu'un de ses élèves avait enseigné « la lecture » coranique au prince, il cessa de professer cette matière et se consacra au droit.

Juriste hors pair, il était féru des principes du droit, et on a vu qu'il fut l'un des principaux tenants de l'aš'arisme ifrīqiyen.

Sa prédilection allait à l'ouvrage d'Ibn al-Mawwāz, parce que, selon lui, cet auteur rattachait les questions de détails aux principes généraux et ne se contentait pas de rassembler des

196. Un grand nombre d'informations sur les persécutions des sunnites par les šī'ites sont données par *Riyāḍ* et *Ma'ālim*, dp. al-Qābisī ; Ibn Maḍīš, I, 122 seq. V. aussi : *Mi'yār*, II, 414-415 : fatwā intéressante d'al-Qābisī sur la validité du repentir des šī'ites ; le texte en est altéré.

informations reçues. Par contre, il reprochait à l'Égyptien Abū Isḥāq Muḥammad b. al-Qāsim b. Ša'bān b. al-Qurṭubī (m. 355 H/965) d'avoir cité dans ses ouvrages d'étranges propos de Mālik et des opinions anormales d'après des informations peu connues.

Mais al-Qābisī fut avant tout un traditionniste réputé, qui contribua à répandre au Maġrib le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī, dont on connaît une transmission (riwāya) dite d'al-Qābisī[197].

Quand les Kairouanais se mirent à lui demander des consultations juridiques, il refusa par scrupule et s'enferma chez lui. Ibn Šiblūn (m. 390 H/999) intervint en déclarant aux gens que son savoir lui faisait une obligation de rendre des fatwās, leur conseillant de forcer sa porte. Al-Qābisī capitula et devint un jurisconsulte très écouté et dont la célébrité s'affirma surtout après la mort d'Ibn Abī Zayd et d'Ibn Šiblūn.

Le rôle d'al-Qābisī comme porte-parole de l'opinion et šayḫ des juristes kairouanais se manifeste clairement lors de l'affaire du neveu de la nourrice de Bādīs[198].

Al-Qābisī eut d'innombrables disciples. On nous le montre âgé de plus de quatre-vingts ans, gagnant avec peine une chambre haute où l'attendaient près de quatre-vingts étudiants kairouanais, andalous[199] et maġribins.

Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī seront ses principaux continuateurs.

Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī (m. 407 H/1016)[200], éminent disciple d'al-Qābisī, se serait intéressé à l'aš'arisme, mais en fiqh, il paraît avoir été assez rigoriste et formaliste ; une fois au moins on le voit partager l'opinion d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et s'opposer à Ibn al-Kātib et à Abū 'Imrān al-Fāsī. Son autorité était considérable et son anti-šī'isme d'une extrême violence. On a vu son rôle dans les massacres de 407 H et son dramatique assassinat.

Ibn al-Kātib (m. 408 H/1017)[201] élève d'Ibn Šiblūn et d'al-

197. Aux références données ds. *A.I.E.O.* 1954, 180 note 1 et 2, ajouter : *Mi'yār*, XII, 135-136 (longue fatwā d'al-Qābisī attestant ses vastes connaissances en ḥadiṯ).

198. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 196-197. Cette affaire est antérieure à 396 H/1005 date de la mort du gouverneur d'Ifrīqiya Muḥammad b. Abī al-'Arab qui y prend part ; v. *supra :* p. 86.

199. L'un d'eux le cordouan Ḥātim b. Muḥammad b. al-Ṭarābulusī (m. 469 H/1076) est l'un des principaux transmetteurs du *Ṣaḥīḥ* de Buḫārī dp. la *riwāya* d'al-Qābisī ; *ibidem*, *A.I.E.O.* 1954, 194.

200. H. R. Idris, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 338-343 ; v. aussi *supra :* p. 147-148.

201. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 188 ; *idem*, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 372.

Qābisī jouit d'une grande réputation comme jurisconsulte et controversiste. Sur bien des points, il était en désaccord avec Abū 'Imrān al-Fāsī qu'il affrontait brillamment.

Un compagnon d'al-Qābisī, Abū l-Ḥasan b. al-Maqlūb al-Sūsī[202] fut l'un des juristes et des personnages les plus considérables de Sousse. Il se rendit à Mahdia où il enseigna sans doute après l'invasion hilālienne.

L'andalou Ibn Sa'dī (m. après 410 H/1019)[203], élève d'Ibn Abī Zayd et d'al-Abharī, s'établit à Mahdia dont il devint le jurisconsulte le plus écouté et où il mourut.

Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Sufyān al-Hawwārī al-Muqri' (m. 415 H/1024)[204] célèbre lecteur qui composa plusieurs ouvrages, étudia le droit et les lectures avec al-Qābisī qui l'aimait beaucoup et eut lui-même de nombreux disciples.

Le mahdien Abū l-'Abbās Aḥmad b. 'Ammār al-Mahdawī (m. 440 H/1048)[205], éminent lecteur et exégète, étudia les traditions avec al-Qābisī et les « lectures » avec Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Sufyān précité. Il quitta l'Ifrīqiya pour l'Espagne une dizaine d'années avant sa mort. Il est l'auteur d'un commentaire du *Coran* et d'un ouvrage sur les « sept lectures » qui connurent une grande vogue.

Al-Ḫawwāṣ (m. 428 H/1036)[206], juriste et ascète, fut l'élève d'Ibn Aḫī Hišām, Ibn Abī Zayd et Abū 'Imrān al-Fāsī.

Les deux Ibn al-Aǧdābī[207], le père (m. 384 H/994) et le fils (m. 432 H/1040), l'un et l'autre disciple d'Ibn Abī Zayd, se sont intéressés à la biographie des dévots kairouanais.

Un autre disciple d'Ibn Abī Zayd, Abū Bakr 'Aṭīq b. Ḫalaf al-Tuǧībī (m. 432 H/1030)[208] est l'auteur d'un ouvrage perdu intitulé « *al-Iftiḫār fi Manāqib fuqahā' al-Qayrawān* » sur les docteurs kairouanais.

Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī Ṭālib al-'Ābir[209], élève d'al-Qābisī, s'est consacré à l'interprétation des songes et a émis, semble-t-il, sur cette question, certaines opinions que les docteurs kairouanais réprouvèrent avec violence[210]. On connaît au moins deux Andalous

202. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 189.
203. *Ibidem*, 159-160.
204. *Ibidem*, 185-186 ; *Ṣafadī*, III, 114, n° 1049.
205. H. R. Idris, *ibidem*, 186.
206. *Ibidem*, 151.
207. *Ibidem*, 151-152.
208. *Ibidem*, 153.
209. *Ibidem*, 185 ; *Manāqib*, 285-286, 308.
210. *Manāqib*, 285-286 ; le texte n'est pas explicite. V. aussi *supra* : p. 551.

auxquels il enseigna cet art. Il composa une centaine d'ouvrages et fut le maître d'Abū l-Qāsim al-Muhallab b. Abī Ṣufra.

Abū Bakr Muḥammad b. Na'ma al-Asadī al-'Ābir al-Qayrawānī (m. 481 ou 482 H/1088-1089)[211] eut pour maîtres Abū 'Imrān al-Fāsī, al-Būnī et 'Abd al-Ḥaqq al-Ṣiqillī. Il fut longtemps disciple de 'Alī b. Abī Ṭālib al-'Ābir précité. Très versé dans l'art d'interpréter les songes ('ibāra) il composa des ouvrages en la matière. Il s'établit à Alméria où il mourut. Certains le considéraient comme une autorité faible.

Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1043)[212] fut considéré, à l'instar de son émule et adversaire Abū 'Imrān al-Fāsī, comme l'un des plus grands juristes maġribins de son temps. Ses trois principaux maîtres furent Ibn Aḫī Hišām, Ibn Abī Zayd et surtout al-Qābisī qui l'autorisa à rendre des fatwās.

Al-Qābisī disait que personne ne le surpassait en piété et en savoir juridique et al-Suyūrī a déclaré ne l'avoir jamais vu se tromper sur une seule question de la *Mudawwana* ou de la *Mawwāziyya*. Il paraît s'être exclusivement consacré à l'enseignement et aux consultations juridiques. Il forma de nombreux disciples, ifrīqiyens, andalous et siciliens, près de cent vingt, dit-on.

Originaire de Fès, Abū 'Imrān al-Fāsī (365 ou 368-430 H/975 ou 978-1039)[213] étudia le fiqh sous la direction d'al-Qābisī. Il se rendit à Cordoue, guidé par son ami Abū 'Umar (Yūsuf) b. 'Abd al-Barr (m. 464 H/1071), puis en Orient.

A Bagdad, vers 399 H/1008, il suivit l'enseignement du célèbre aš'arite al-Bāqillānī (m. 403 H/1012). A la mort d'al-Qābisī, il se trouvait à Kairouan. Vers 425-426 H/1033-1034, il repartit pour l'Orient et paraît n'y être revenu que peu de temps avant sa mort. On remarquera l'éclectisme de la formation d'Abū 'Imrān qui puise son savoir à Kairouan, en Espagne, en Égypte, au Hedjaz et en Irak.

Il inaugure sa carrière professorale par l'enseignement du Coran — probablement avant son voyage en Orient — puis, à son retour, se consacre au ḥadīṯ et au fiqh. Il était versé dans les « sept lectures » et le taǧwīd, la critique des traditionnistes et les principes du droit. Sa célébrité grandissante, et sans doute aussi des divergences doctrinales, dresse contre lui Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān qui en arrive à maudire ceux de ses élèves qui fréquentaient

211. H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 17.
212. *Ibidem*, 39-41 ; v. *supra* : p. 177-178.
213. *Ibidem*, 40-58.

l'assemblée de son rival. On a vu le Zīride s'efforcer, sans succès il est vrai, de tirer parti de leur hostilité[214].

Bien qu'Abū 'Imrān ait souvent été en désaccord avec Ibn al-Kāṭib, élève d'Ibn Šiblūn et d'al-Qābisī, il paraît l'avoir implicitement approuvé, au moins une fois, parce que ce dernier se trouvait en contradiction avec Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān.

Le cordouan Abū l-'Abbās Aḥmad b. Rašīq al-Kātib (m. après 440 H/1048) tenta apparamment en vain, de réconcilier les deux adversaires en leur adressant une épître.

Des ouvrages d'Abū 'Imrān on connaît surtout son *Kitāb al-Ta'ālīq 'alā l-Mudawwana*, recueil d'annotations sur la *Mudawwana*. Cette œuvre devait contenir maints renseignements biographiques à en juger par les fréquentes citations qui émaillent les *Madārik* de 'Iyāḍ lequel déclare expressément dans sa préface avoir utilisé des « *ta'ālīq* » autographes de notre juriste. On cite aussi un recueil de ḥadīṯs et un ouvrage intitulé *al-Nazā'ir* signalé comme existant en manuscrit. Les biographes insistent sur l'importance de son auditoire qui comprenait, outre des Kairouanais, de nombreux élèves venus de Fès, de Ceuta et d'Espagne. On lui écrivait de partout pour lui demander des fatwās et des iğāzas.

Il a joué un rôle considérable dans la genèse du mouvement almoravide.

Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. vers 430 H/1038-1039)[215], élève d'al-Qābisī et d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, composa une glose sur la *Mudawwana* et fut réputé comme professeur et jurisconsulte.

Le tripolitain, Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar (m. 432 H/1040)[216], élève d'Ibn Abī Zayd et du tripolitain Ibn Zakrūn (m. 370 H/980), eut divers maîtres orientaux. Il composa plusieurs ouvrages dont un sur les partages successoraux. On sait le rôle politico-religieux qu'il a joué de 407 à 430 H à Tripoli dont il fut ensuite chassé par les Zanāta.

Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Muḥammad al-Kindī alias Ibn Bint Ḫaldūn (m. 435 H/1043-1044)[217] fils de la sœur du šayḫ Abū 'Alī b. Ḫaldūn (m. 407 H/1016) étudia le Coran avec Abū 'Abd Allah b. Sufyān et le fiqh avec Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī.

214. V. *supra :* p. 177-178.

215. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 186 ; *idem*, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 33.

216. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 153-155 ; v. *supra :* p. 146, 164, 165.

217. H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 34-35 ; v. *supra :* p. 625 et *infra :* p. 811.

Cet éminent juriste et professeur de fiqh était versé en uṣūl, kalām, divergences des juristes, ḥadīṯ, grammaire, lexicographie et une douzaine de sciences exactes sur lesquelles il aurait composé des ouvrages qu'il laissa en chantier.

Abū Isḥāq al-Tūnisī (m. 443 H/1051)[218], originaire de Tunis, étudia le fiqh avec Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī, et les uṣūl et le kalām avec l'aš'arite al-Azdī.

Enclin à la spéculation, il était aussi très savant en « lectures », droit, ḥadiṯ et grammaire. Il s'adonnait à l'ascèse. Ses fatwās étaient remarquables et l'on sait le retentissement de celle qu'il rendit sur les šī'ites modérés. Il composa des commentaires et des gloses sur la *Mudawwana* et la *Mawwāziyya* et forma un grand nombre de disciples.

'Abd al-Ǧalīl al-Dībāǧī, alias Ibn al-Ṣābūnī[219], fut l'élève d'al-Azdī, al-Qābisī, Abū 'Imrān al-Fāsī et Abū 'Alī Ḥasan b. Maḥmūd al-Tūnisī. Il était savant en uṣūl et enseignait cette matière. Il composa plusieurs ouvrages. Il quitta l'Ifrīqiya probablement après l'invasion hilālienne et alla professer à la Qal'a des Banū Ḥammād et à Fès.

Abū 'Alī Ḥasan b. Maḥmūd al-Tūnisī[220], tunisois élève d'al-Ibyānī, s'installa à Kairouan en 423 H/1031, se rendit en Orient où il suivit l'enseignement du docteur aš'arite Ibn Fūrak (m. 406 H/1015).

Abū Zakariyyā' Yaḥyā al-Šaqrāṭisī, né à Tozeur, (m. 429 H/1036)[221], fut le disciple d'Ibn Abī Zayd qui avait pour lui une très grande considération, d'Ibn Aḫī Hišām et d'al-Qābisī. Après avoir été en Orient, il regagna Tozeur où il enseigna le droit et rendit des fatwās.

On ne connaît pas les mobiles de l'opposition qui se dessina contre lui et qui justifia l'intervention en sa faveur d'Ibn Abī Zayd et de la « ǧamā'a » de Kairouan. Il composa quelques ouvrages et des vers.

Son fils, 'Abd Allah al-Šaqrāṭisī (m. 466 H/1073)[222], a été l'élève de Ibn Bint Ḫaldūn, Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār, 'Abd al-Ḥaqq b. Muḥammad b. Hārūn al-Ṣiqillī, Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, Abū 'Imrān al-Fāsī et al-Suyūrī. Il succéda à son père comme

218. H. R. Idris, *Une des phases...*, *C.T.* 1956 ; v. *supra* : p. 185-188.
219. *Idem*, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 49-50.
220. *Ibidem*, 50, note 43.
221. H. R. Idris, *Deux jurisles*, *A.I.E.O.* 1954, 153 ; *idem*, *Vie intellectuelle*, *Mélanges G. Marçais*, II, 95-97.
222. H. R. Idris, *Vie intellectuelle*, *Mélanges G. Marçais*, II, 97-100.

professeur et jurisconsulte à Tozeur. Mais c'est en tant qu'auteur de la *Šaqrāṭisiyya* qu'il connut la célébrité. Ce panégyrique du Prophète eut une vogue considérable. Deux siècles plus tard al-Būṣīrī s'en inspirera pour composer sa *Burda*.

Abū Muḥammad Makkī b. Abī Ṭālib al-Muqri' (m. 437 H/1045 à Cordoue)[223], élève d'Ibn Abī Zayd et d'al-Qābisī, fit de longs voyages en Orient entrecoupés de séjours à Kairouan avant de partir pour l'Espagne en 393 H/1002. Il consacra sa vie aux sciences coraniques sur lesquelles il composa de nombreux ouvrages notamment sur les « lectures ». Il a déclaré avoir rédigé sa *Tabṣira* à Kairouan en 392 H/1001.

Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Mālikī (m. 438 H/1046)[224] se voua au service d'al-Qābisī qui lui faisait diriger la Prière. Après la mort de ce dernier, il se rendit à La Mecque où il étudia le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī sous la direction d'Abū Ḏarr al-Harawī et revint à Kairouan en compagnie d'Abū l-Qāsim b. al-Kātib au début de 408 H. Il rédigea les *Manāqib* d'al-Qābisī, son vénéré šayḫ, et son fils Abū Bakr est l'auteur du *Riyāḍ al-Nufūs*.

Abū 'Abd al-Malik Marwān al-Būnī (m. avant 440 H/1048)[225], disciple d'al-Qābisī et d'al-Dāwūdī, quitta Kairouan avant 405 H pour Bône où il mourut. Il composa un commentaire du *Muwaṭṭa'* et eut des disciples, pour la plupart Espagnols.

Né à Sfax, Ibn al-Ḍābiṭ (m. après 440 ou 444 H/1048-1049 ou 1052-1053)[226], enseigna, sans doute à Kairouan, les traditions, la lexicographie et les belles lettres ; il est surtout intéressant comme agent diplomatique d'al-Mu'izz b. Bādīs. On connaît le titre de quelques-uns de ses ouvrages : une *Riḥla* en Orient, un recueil de ḥadīṯs connu sous le nom de *'Awālī l-Safāqusī* et *al-Iqtiṣād* sur les « sept lectures » coraniques.

Abū l-Qāsim b. Muḥriz (m. vers 450 H/1058)[227], élève d'al-Qābisī, Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, Abū 'Imrān al-Fāsī et Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār, suivit aussi les cours d'éminents šayḫs orientaux. Il composa plusieurs ouvrages de fiqh et on possède nombre de ses fatwās.

Abū Muḥammad 'Abd Allah al-Faḥṣī (?)[228], élève d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et d'Abū 'Imrān al-Fāsī, aurait été l'un des

223. H. R. Idris, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 152-153.
224. *Ibidem*, 187.
225. *Ibidem*, 193.
226. H. R. Idris, *Contribution, Mélanges L. Massignon*, II, 357-359 ; v. *supra:* p. 175.
227. *Idem, Deux jurisles, A.I.E.O.* 1954, 185.
228. *Idem, Deux maîtres, A.I.E.O.* 1955, 37.

plus éminents juristes ifrīqiyens de son temps. Il est le seul personnage auquel al-Suyūrī écrivit en l'appelant le « juriste ». Du vivant des grands šayḫs kairouanais, il avait un auditoire et pratiquait l'ascèse.

Abū Bakr al-Mālikī (m. après 453 H/1061, peut-être en 474 H/1081)[229], le célèbre biographe auteur du *Riyāḍ al-Nufūs*, remplissait l'office de « récitant » au cours d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān.

Le kairouanais Abū Ḥafṣ 'Umar al-Qammūdī[230], juriste et lettré, disciple d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī et compagnon d'al-Suyūrī, finit par s'installer à Sfax.

Al-Suyūrī, (m. 460 ou 462 H/1067-1069)[231], élève d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et d'Abū 'Imrān al-Fāsī pour le fiqh, d'Abū 'Abd Allah b. Sufyān pour les « lectures » et, pour les uṣūl et le kalām, d'al-Azdī, disciple d'al-Bāqillānī. Fortuné, il consacrait aux bonnes œuvres presque tous ses revenus. Il savait par cœur les sources juridiques, mālikites et autres. Il s'écartait de Mālik sur ces trois points : 1) Il n'y a pas à tenir compte d'une accusation de meurtre quand la victime ne porte pas traces de sévices ; 2) dans la vente, l'option séance tenante d'une des parties ou d'un tiers est valable ; 3) le blé et l'orge sont à considérer comme deux espèces différentes dans l'appréciation de la licéité de la transaction. Il passe même pour avoir adopté le šāfi'isme.

Avant tout professeur et juriste réputé et fécond, il ne rédigea à peu près rien.

Celui qu'al-Māzarī appelle « šayḫ de la communauté orthodoxe » (ǧamā'ā) ne consentit pas à abandonner Kairouan dévastée par les Hilāliens et y finit ses jours.

Au contraire, al-Laḫmī (m. 478 H/1085)[232] alla s'installer à Sfax. Il eut pour principaux maîtres : al-Tūnisī, Ibn Bint Ḫaldūn, Ibn Muḥriz et al-Suyūrī. Ce dernier avait mauvaise opinion de son élève.

Le principal ouvrage d'al-Laḫmī, *al-Tabṣira*, glose de la *Mudawwana*, existe en manuscrit. Il y insistait sur les divergences des docteurs mālikites et suivait souvent son raisonnement personnel (naẓar), et dans ses jugements (iḫtiyārāt), il s'éloignait volontiers des règles fondamentales du rite mālikite. Il eut d'éminents disciples.

229. *Ibidem*, 36.

230. *Ibidem*, 37.

231. H. R. Idris, *Essai sur la diffusion*, *C.T.* 1953, 138 ; *idem*, *Le Crépuscule de l'école mālikite kairouanaise*, *C.T.* 1956, 494-500.

232. H. R. Idris, *Le Crépuscule de l'école mālikite kairouanaise*, *C.T.* 1956, 500.

Muḥammad b. Sa'dūn (413-485 ou 486H/1022-1093)[233] eut pour maîtres des Ifrīqiyens, Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, al-Labīdī, al-Suyūrī, al-Būnī, des Égyptiens et des Mekkois. Il rédigea les *Manāqib* d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et l'*Ikmāl al-Ta'līq*, complément de la glose d'al-Tūnisī sur la *Mudawwana*. Il parcourut le Maġrib et l'Espagne où il fit du commerce et enseigna.

Après la dévastation de Kairouan, il vitupéra les 'Ubaydides dans son *Kitāb Ta'assī ahl al-īmān bi-mā ṭara'a 'alā Madīnat al-Qayrawān* (Consolation des croyants au sujet des malheurs qui se sont abattus sur la ville de Kairouan), souvent cité par les chroniqueurs. Il mourut à Aġmāt, au sud de Marrakech.

Un tunisois, élève d'Abū 'Imrān al-Fāsī et d'al-Tūnisī, 'Abd al-'Azīz al-Tūnisī al-Zāhid[234] alla se fixer à Aġmāt où il mourut en 486 H/1093.

Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093)[235] émigra à Sousse après l'invasion hilālienne. Il connut Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī et fut l'élève de Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār, Ibn Muḥriz, al-Tūnisī, al-Suyūrī et Ibn Bint Ḫaldūn. Versé dans les principes du droit et la spéculation, subtil, intelligent, éloquent et ascète, on le plaçait bien au-dessus d'al-Laḫmī. Il ne paraît avoir composé qu'une glose de la *Mudawwana*, continuation de celle d'al-Tūnisī.

Lorsque Tamīm voulut nommer cadi Ibn Šaġlān (?) celui-ci accepta à condition qu'on fît venir 'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ à Mahdia pour qu'il en devînt le jurisconsulte. On lui donna satisfaction et les fatwās d'Ibn al-Ṣā'iġ firent autorité à Mahdia.

Mais son fils ayant été inquiété lors de la répression de la révolte de Sousse en 455 H/1063, il regagna Sousse où il s'imposa une retraite volontaire qui dura près de vingt-cinq ans. Mais répondant à l'appel de Tamīm après le pillage de Mahdia par les Francs (480 H/1087), Ibn al-Ṣā'iġ y retourna et se remit à rendre des fatwās et à enseigner jusqu'à sa mort.

Al-Kalā'ī al-Safāqusī (m. 505 H/1111)[236], de Sfax, eut al-Laḫmī comme principal professeur. Il se rendit au Maġrib et en Espagne, se fixa à Ceuta et mourut à Aġmāt. Dialecticien et juriste appliquant les principes du droit (faqīh uṣūlī mutakallim), il était versé en géométrie, arithmétique et partages successoraux.

Al-Māzarī al-Ḏakī (l'intelligent) (m. 512 H/1118)[237], originaire

233. *Idem, Deux maîtres, A.I.E.O.* 1955, 35-36.
234. *Ibidem*, 51.
235. *Idem, Le Crépuscule..., C.T.* 1956, 502-505 ; v. *supra :* p. 560, 570.
236. *Ibidem, C.T.* 1956, 502.
237. *Ibidem, C.T.* 1956, 505-507.

de Mazzara en Sicile, habita la Qal'a des Banū Ḥammād où il étudia d'abord puis suivit l'enseignement de plusieurs kairouanais tels qu'al-Ḫirqī, al-Qafṣī et al-Suyūrī avec lequel il se brouilla.

Il composa un ouvrage sur les « lectures » et une glose mālikite. On ignore la date de son installation définitive en Orient. Il fut l'un des adversaires d'al-Ġazzālī.

Al-Qafṣī[238], originaire de Gafsa où il demeura un certain temps, habita ensuite Tripoli. Il fut le compagnon d'Ibn Bint Ḫaldūn, al-Tūnisī et al-Suyūrī, et composa un opuscule sur la constatation de l'apparition du croissant de Šawwāl.

Ibn al-Naḥwī (434-513H/1042-1119) étudia à Tozeur, sa ville natale[239], sous la direction d'Abū Zakariyyā' al-Šaqrāṭisī et eut aussi pour maîtres al-Suyūrī, al-Dībāǧī et al-Māzarī. Il finit ses jours à la Qal'a des Banū Ḥammād. Versé dans les uṣūl, il enseignait le kalām et émettait des avis personnels. Il prit la défense d'al-Ġazzālī persécuté et il est l'auteur du célèbre poème *al-Munfariǧa*.

L'imām al-Māzarī[240] (m. 536 H/1141), chef de l'école de Mahdia, ne doit pas être confondu avec ses deux homonymes contemporains[241]. Il était originaire de Mazzara, en Sicile. On ne sait pas s'il est né en Ifrīqiya, mais c'est là qu'il se forma. La preuve en est qu'on ne lui connaît aucun maître sicilien. Al-Māzarī fut l'élève d'al-Laḫmī et surtout du subtil Ibn al-Ṣā'iġ qui fut son véritable père spirituel. Il était très versé dans les principes du droit et de la théologie et adoptait parfois l'opinion šāfi'ite. Tout comme Ibn al-Ṣā'iġ, il appliquait le principe : « entre deux maux il faut choisir le moindre »[242]. Il n'avait pas trente ans qu'il était déjà consulté par le cadi de Mahdia[243]. On l'a considéré comme le plus

238. H. R. Idris, *La vie intellectuelle..., Mélanges G. Marçais*, II, 100-101 ; *idem, Le Crépuscule, C.T.* 1956, 506.

239. H. R. Idris, *Le Crépuscule, C.T.* 1956, 502 ; v. *supra :* p. 493. Sa sépulture au pied des ruines de la Qal'a est encore vénérée et a donné son nom au petit village de Sīdī l-Faḍl (communication de L. Golvin). *Infra*, p. 798.

240. *Dībāǧ*, 279-281 ; Ibn Ḫallikān, I, 486 ; Ṣafadī, IV, 151, n° 1680 ; Ibn Qunfuḏ, 42 ; *Šaḏarāt*, IV, 114 ; Maḫlūf, I, 127-128 ; Zarkašī, trad. Fagnan, 2, note 3 ; *Bayān*, trad. Fagnan, I, 469, note 4 ; M. Amari, *Bibliotheca Arabo-Sicula*, 125, 133, 522, 629 ; II, 65-68 ; *Storia*, II, 544-549 ; *Centenario M. Amari*, I, 384-389, 390-402 ; II, 92-94, 217-223, 224-244, 492-493 ; *G.A.L., Suppl.*, I, 663 ; H. H. Abdul Wahab, *al-Imām al-Māzarī ;* H. R. Idris, *Essai sur la diffusion..., C.T.* 1953, n° 2, 137-138 ; *idem, L'École mālikite de Mahdia : l'Imām al-Māzarī, Mémorial E. Lévi-Provençal*, sous presse.

241. Al-Māzarī al-Ḍakī (m. 512 H/1118) et al-Māzarī al-Iskandarānī (m. 530 H/1135). Tous trois s'appellent Abū 'Abd Allah Muḥammad.

242. *Mi'yār*, VIII, 285.

243. *Mi'yār*, VIII, 205 : fatwā faisant allusion à la prise de Zawila et de Mahdia

éminent juriste mālikite de son temps. Il fondait ses fatwās sur la doctrine mālikite généralement admise, mais dégageait les principes généraux et remontait aux sources qu'il interprétait librement, autrement dit, il pratiquait l'iğtihād et non le taqlīd. Certaines de ses fatwās sont des chefs-d'œuvre du genre[244]. Il s'intéressa aussi aux belles lettres — il était bon poète — et à de nombreuses sciences exactes : mathématiques et médecine. Il était très pieux et d'un commerce agréable.

Parmi les émules et disciples d'al-Māzarī, on mentionnera : 1) Abū 'Alī Ḥassān b. Bakr al-Barbarī al-Mahdawī[245] qui fut l'élève d'al-Suyūrī et d'Ibn al-Ṣā'iġ ; il est souvent cité par al-Māzarī qui l'appelait « notre compagnon ». — 2) Abū l-Ḥasan 'Alī b. Ṯābit al-Ḫawlānī, alias al-Ḥaddād al-Mahdawī (m. vers 490 H/1096). — 3) Abū Yaḥyā Zakariyyā' b. al-Ḥaddād (m. après 566 H/1170), cadi de Mahdia, probablement le fils du précédent. — 4) 'Umar al-Mayyānišī (m. 581 H/1185). — 5) Ibn Maškān, de Gabès dont il paraît avoir été cadi, serait le dernier disciple et transmetteur des œuvres du maître. Al-Māzarī enseigna aussi un grand nombre d'andalous. A la suite d'un groupe de ses fatwās[246], figure après chacune d'elles la réponse d'un certain Abū l-Faraǧ qui paraît bien être Abū l-Faraǧ al-Tūnisī[247] de la génération d'al-Māzarī ou de la suivante (?).

Dans l'abondante production d'al-Māzarī, on signalera les œuvres suivantes existant en manuscrit : *Kitāb al-Mu'lim bi-fawā'id Kitāb Muslim*, premier commentaire du *Ṣaḥīḥ* de Muslim ; cet ouvrage renferme des développements variés et d'un grand intérêt. — *Kitāb 'Īḍāḥ al-maḥṣūl min Burhān al-uṣūl*, le plus ancien commentaire du traité de méthodologie juridique d'Abū l-Ma'ālī 'Abd al-Malik al-Ǧuwaynī (m. 478 H/1085). — *Šarḥ 'alā Talqīn 'Abd al-Wahhāb*, commentaire en quatre volumes de l'ouvrage du cadi 'Abd al-Wahhāb (m. 422 H/1030). On lui attribue parfois certaines œuvres qui paraissent bien être dues à la plume de l'un ou l'autre de ses homonymes.

II. — Le šī'isme

L'exposé qui va suivre n'est pas une étude comparative, jugée

par les Rūm en 480 H/1087 ; v. *supra:* p. 288-289. Al-Māzarī, mort en 536 H/1141 à 83 ans, serait donc né vers 453 H/1061.

244. V. par exemple : Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 170 v°-171 r° ; H. H. Abdul Wahab, *al-Imām al-Māzarī*, 75-89.

245. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 180 v°.

246. *Mi'yār*, VI, 212 seq.

247. *Mi'yār*, III, 221.

hors de propos, du mālikisme et du šī'isme en général, mais une mise au point limitée à l'Ifrīqiya zīrīde[248], de leurs divergences doctrinales et de leurs luttes attestées surtout par les recueils biographiques, et les *Da'ā'im al-Islām*[249] du cadi Abū Ḥanīfa al-Nu'mān et la *Risāla*[250] d'Ibn Abī Zayd, deux œuvres de propagande sensiblement contemporaines, et les fatwās zīrīdes.

Chaque fois qu'al-Nu'mān, ḥanafite ifrīqiyen converti à l'ismā 'īlisme, parle des mālikites, il les appelle « le vulgaire »[251]. L'emploi de ce terme méprisant n'a rien de surprenant : le ḥanafisme avait été le rite de l'aristocratie aġlabide, largement ralliée aux 'Ubaydides[252], tandis que les adeptes de l'Imām Saḥnūn, irréductibles, se recrutaient surtout dans le peuple et la petite bourgeoisie, et la tendance hiérarchisante du šī'isme est très marquée. Quand il réfute les sunnites, dont il souligne les contradictions doctrinales et critique les méthodes[253], il ménage les ḥanafites qui lui paraissent être les seuls orthodoxes récupérables[254].

Risāla et *Da'ā'im* présentent d'abord une 'aqīda (sorte de

248. Pour la période pré-zīrīde, v. : Abū l-'Arab, *Riyāḍ, Madārik, Ma'ālim...;* H. R. Idris, *Contribution à l'histoire de l'Ifrīqiya dp. le Riyāḍ al-Nufūs, R.E.I.* 1935, 144-152, 1936, 72-88 ; *Bayān*, I, 223/trad., I, 324 ; Ibn Ḥammād, 15-16, 38/trad., 29-30, 59-60 ; *Istibṣār*, trad., 173. La rédaction de cette analyse est antérieure à la parution de l'étude de R. Brunschvig, *Fiqh fāṭimide et histoire de l'Ifrīqiya*, ds. *Mélanges G. Marçais*, II, 13-20.

249. Composés probablement sous al-Manṣūr (334-344 H/945-955) qui y est cité, I, 48, 69-70, alors qu'al-Mu'izz ne l'est pas. Al-Muqaddasī, 44-45, en a eu connaissance.

250. Rappelons que la première rédaction hypothétique de la *Risāla* aurait été rédigée en 327 H/938 à la demande d'al-Sabā'ī (m. 356 H/966) et la *Risalā* sous sa forme actuelle dédiée à Muḥriz b. Ḫalaf (m. 413 H/1022) avant 375 H/985-986 ; H. R. Idris, *Note sur l'identification du dédicataire de la Risāla, C.T.* 1954, 63-68. Sur la vie et l'œuvre d'al-Nu'mān, v. notamment : *al-Mu'izz*, 258-268 ; *Hespéris* 1953, 324, note 1 (références) ; *E.I.*², I, 106-107 (S. M. Stern).

251. « Al-'āmma » par opposition à « al-ḫāṣṣa » (l'aristocratie, l'élite, la cour) ; *Da'ā'im*, I, 33, 49, 315, etc.

252. V. : Ḫušanī dans Abū l-'Arab, 223-226/trad., 317-325.

253. A savoir : le ra'y (opinion personnelle), le qiyās (raisonnement analogique), le taqlīd (observance des solutions préconisées par un Imām fondateur d'un des rites orthodoxes) ; *Da'ā'im*, I, 106-120.

254. *Da'ā'im*, I, 116-117. Abū 'Abd Allah Ğa'far Muḥammad et ses compagnons espéraient gagner les ḥanafites. Le berceau des deux doctrines n'était-il pas l'Iraq ? Les sources mālikites (Abū l-'Arab, *Madārik, Riyāḍ, Ma'ālim*) appellent les ḥanafites « les iraqiens » et leur doctrine « maḏhab al-'Irāq ». *Madārik*, II-III, f° 88 r° : à Kairouan, les šī'ites avaient de l'inclination pour les Iraqiens qui s'accordaient avec eux sur la question du tafḍīl (prééminence de 'Alī sur les autres Compagnons) et dont le rite était libéral (ruḫṣa maḏhabi-him) ; v. : citations du même ouvrage ds. *Centenerio M. Amari*, I, 261.

catéchisme exposant les articles de la foi musulmane)[255]. Celle d'Ibn Abī Zayd est plus systématique et plus précise. On y lit qu'il ne faut parler que très élogieusement des meilleurs Compagnons du Prophète, les quatre califes orthodoxes dont il faut taire les divisions. « On doit obéir aux Imāms (chefs) des Musulmans, tant à ceux qui sont chargés de les gouverner qu'à leurs savants. On doit suivre les vertueux Anciens, les imiter en tout et demander le pardon d'Allah pour eux. On doit éviter les disputes de mauvaise foi et les controverses (de parti pris) en matière de religion et l'on doit s'abstenir des innovations des novateurs. »[256] Bien entendu, al-Nu'mān ne saurait souscrire à cette profession de foi orthodoxe, prise de position anti-šī'ite à peine voilée. C'est à dessein qu'il englobe sa définition de la foi dans le long chapitre liminaire qu'il consacre à l'adhésion aux Imāms (walāya), dogme šī'ite fondamental et condition *sine qua non* de la foi[257]. Faut-il rappeler que les ismā'īliens non seulement s'appuient sur ce qu'ils considèrent comme la seule sunna authentique mais se targuent d'être les seuls véritables orthodoxes, et qu'ils fondent sur la sunna leur théorie de l'imāmat[258]. C'est peut-être par habileté ou par opportunisme qu'al-Nu'mān ne parle pas du dogme de l'infaillibilité ('iṣma)[259] de l'Imām et nous montre, au contraire, al-Qā'im et al-Manṣūr déplorant amèrement les excès de leurs adeptes qui élèvent au rang de Prophètes et vont jusqu'à diviniser des « adorateurs d'Allah » auxquels Il n'a accordé que l'insigne et redoutable faveur de la magistrature suprême. Cette page émouvante, profondément humaine, a un réel accent de sincérité[260].

Dans l'appel à la prière et le réappel, les šī'ites disaient, après la formule « Venez au salut » cette autre : « Venez à la meilleure œuvre », la fameuse ḥay'ala[261] dont les mālikites avaient une telle

255. *Da'ā'im*, I, 3-17 : Ḏikr al-Īmān (3-15)-Ḏikr farq mā bayna l-Islām wal-Īmān (15-17). *Risāla*, 18-27 · Bāb mā tanṭiqu bi-hi al-alsina wa-ta'taqidu-hu al-af'ida min wāǧib umūr al-diyānāt.

256. *Risāla*, 26-27.

257. *Da'ā'im*, I, 3-120 : Kitāb al-walāya ; v. aussi, AL-NU'MĀN, *Kitāb al-Himma, passim ; Sīrat al-Mu'ayyad*, 66.

258. GOLDZIHER, *Dogme*, 193-194.

259. *Ibidem*, 175-178. IBN ḤAMMĀD, 50-51/trad., 77, rattache, sans doute à tort, la sortie matinale des troupes observée jusqu'à la fin de leur dynastie par les Ṣanhāǧa d'Ifrīqiya, de la Qal'a et de Bougie, au rite du retour (raǧ'a) de l'Imām caché. V. : GOLDZIHER, *Dogme*, 181-186 ; *supra :* p. 535 et note 118.

260. *Da'ā'im*, I, 69-70. On notera, I, 311, que l'auteur renvoie à l'un de ses ouvrages antérieurs consacré à l'imāmat.

261. Abréviation substantivée du début de la formule « Ḥayy 'alā ḫayr al-'amal » ; GOLDZIHER, *Dogme*, 191, 291 note 109.

horreur qu'ils préféraient mourir plutôt que de la prononcer[262]. Elle était à leurs yeux le symbole de l'hérésie šī'ite qui, de son côté, lui accordait une importance extrême. Les šī'ites affirmaient que la ḥay'ala était une tradition authentique abrogée par 'Umar, le calife des conquêtes, qui ne voulait pas que les musulmans considérassent la prière comme supérieure à la guerre sainte. Ils reprochaient amèrement aux sunnites de négliger sur ce point la sunna du Prophète et de suivre une bid'a de 'Umar[263]. Toutefois, ils accordaient au ǧihād conduit par les Imāms la prééminence sur les autres devoirs religieux[264].

Dans l'iqāma (réappel) les formules de l'appel à la prière ne doivent être répétées qu'une seule fois selon les mālikites qui, sur ce point, suivaient la pratique instaurée par les Umayyades[265]. Les šī'ites, au contraire, d'accord en cela avec les ḥanafites, estimaient que l'iqāma devait être redoublée[266].

Les mālikites ajoutaient la formule « La prière vaut mieux que le sommeil ; la prière vaut mieux que le sommeil » dans l'appel à la prière du ṣubḥ, ce que les šī'ites n'admettaient pas[267].

Ibn Abī Zayd consacre un chapitre de sa *Risāla* au « frottement des chaussures », c'est-à-dire à la possibilité pour l'orant de faire ses ablutions sans se laver les pieds, en frottant simplement ses chaussures, sans les quitter, avec ses mains[268]. Or, cette tolérance, à première vue insignifiante, mais aussi chère à Abū Ḥanīfa qu'à Mālik, est rejetée avec véhémence par les šī'ites. Pour eux les trois pratiques absolument intolérables sont : l'absorption de boissons

262. H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 144-145 ; *Ma'ālim*, III, 95 ; *Bayān*, I, 223/trad., I, 324 ; *Manāqib*, 227 et note 91 *bis*, 260.

263. *Da'ā'im*, I, 172-173. On relèvera qu'al-Muqaddasī, 44-45, range étrangement la ḥay'ala parmi les pratiques qui ne s'opposent pas aux prescriptions des Imāms orthodoxes ; le texte paraît altéré et compte tenu de la classification des doctrines fāṭimides en trois classes, implicitement énumérées par ordre de gravité croissante, il faut, semble-t-il, lire : « mimmā yuḫālif al-a'imma » et comprendre : (les pratiques qui leur sont propres et) s'opposent aux règles établies par les (quatre) Imāms (fondateurs de rite) ; la négation « lā » supprimée retrouve sa place deux lignes plus loin ; v. *infra :* note 308.

264. V. notamment : al-Nu'mān, *Kitāb al-Himma*, 59-66.

265. Muqaddasī, 44-45, 83 note 104 ; *Risāla*, 56-57 ; *E.I.*, II, 485-486 (Th. W. Juynboll).

266. Goldziher, *Dogme*, 191 ; Muqaddasī, 44-45, 83 note 104 ; *Da'ā'im*, I, 172, 176 ; *Manāqib*, 209 et note 50.

267. *Risāla*, 56-57 ; *Manāqib*, 312.

268. Sur cette question du « masḥ 'alā l-ḫuffayni », v. . *Risāla*, 48-51 ; Goldziher, *Dogme*, 190, 291 note 108 ; *E.I.*, IV, 1203 (Joseph Schacht) ; H. R. Idris, *Quelques juristes, R.A.* 1956, 369-370.

enivrantes, le frottement des chaussures et le fait de ne pas prononcer la basmala à haute voix[269].

On vient de voir que la prononciation à haute voix de la basmala au cours des prières était pour les šī'ites l'une des trois pratiques cultuelles fondamentales [270]. Selon eux, elle doit être dite à haute voix avant la Fātiḥa et la première sourate de chaque rak'a[271]. Les šāfi'ites la prononcent, eux aussi à haute voix, mais les ḥanafites et les mālikites ne le font pas[272].

Ibn Abī Zayd prescrit de dire *amen* après la Fātiḥa[273] et al-Nu'mān de réprouver cette pratique du « vulgaire »[274].

Tandis que la *Risāla* précise que l'imām ou le fidèle qui prie isolément « prononcera, une fois seulement, la formule « Que le salut soit sur vous » — la double taslīma (salut final de désacralisation) n'étant prescrite que pour le fidèle qui prie derrière un imām[275], les šī'ites exigeaient la taslīma une fois à droite et une fois à gauche dans tous les cas [276].

Les *Manāqib* d'al-Ğabanyānī attestent que ce dernier, imité en cela par al-Qābisī, reculait au maximum le moment des deux prières du ẓuhr et du 'aṣr pour réagir contre la pratique des šī'ites[277]. En effet, al-Nu'mān non seulement recommande de faire le ẓuhr très tôt et de même de prononcer immédiatement après la prière surérogatoire appelée subḥa, puis celle du 'aṣr, mais dénonce les « ignares du vulgaire » qui reculent le 'aṣr par anti-šī'isme[278].

269. *Da'ā'im*, I, 131-134.

270. *Da'ā'im*, I, 133 ; GOLDZIHER, *Dogme*, 190 ; MUQADDASĪ, 44-45, 82 note 101 ; v. aussi *infra :* note 276.

271. *Da'ā'im*, I, 193-194. En 349 H, al-Mu'izz ordonna de réciter la basmala au début de chaque sourate ; *Bayān*, I, 223/trad., I, 324 ; *al-Mu'izz*, 243, 245.

272. *E.I.*, I, 689 seq. (CARRA DE VAUX) ; *Risāla*, 58-59 ; *Manāqib*, 227, note 91 *bis*, 323. Dans une fatwā reproduite par BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 142 r°, al-Māzarī (m. 536 H/1141) rattache la question de la récitation de la basmala dans la ṣalāt à celle des sept lectures canoniques.

273. *Risāla*, 58-59.

274. *Da'ā'im*, I, 194.

275. *Risāla*, 64-65.

276. *Manāqib*, 227 et note 91 *bis ; Da'ā'im*, I, 199-200. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 143 r° : un homme habitant près d'un masǧid et le plus savant du quartier est prié par ses voisins de présider la prière en qualité d'imām, quitte à prononcer la basmala (à haute voix) et à faire la double taslīma (fa-qāla ahl al-ḥāra la-hu : ta'ummu ḥattā taltazima qirā'at bi-smi-Llah al-Raḥmān al-Raḥīm wa-taslīm taslīmatayni). Quid s'il décide de ne plus sortir de sa maison ? Réponse : il y a divergence au sujet de ce qui lui est demandé et il vaut mieux qu'il fréquente la mosquée (mā umira bi-hi qad iḫtalafa l-nās fī-hi wa-'imārat al-masǧid awlā bi-hi) ; v. aussi : *Bayān*, I, 223/trad., I, 324.

277. *Manāqib*, 253-4 et note 143.

278. *Da'ā'im*, I, 166-167 ; *Bayān*, I, 223/trad., I, 324 : en 349 H, al-Mu'izz interdit de reculer la prière du 'aṣr et de faire celle du dernier 'išā' au point du jour.

A propos de l'invocation dite qunūt, dans la prière du point du jour (faǧr, ṣubḥ) mālikites et šī'ites étaient d'accord pour la prescrire[279]. Toutefois, le qunūt mālikite est très édulcoré par rapport à celui des šī'ites[280] et ceux-ci mettent l'accent sur l'importance de cette invocation dans les deux rak'as surérogatoires du faǧr alors que la *Risāla* n'en parle pas[281].

Mālikites et šī'ites s'accordaient aussi pour fixer la prière surérogatoire du witr à une seule rak'a, mais al-Nu'mān y inclut le qunūt, ce que ne fait pas Ibn Abī Zayd[282].

Les orthodoxes refusaient d'assister à la prière du vendredi pour ne pas entendre le prédicateur invoquer les bénédictions d'Allah sur le calife fāṭimide et leurs docteurs excommuniaient les sunnites qui acceptaient de prononcer la ḫuṭba fāṭimide[283]. En outre, le fiqh šī'ite prescrivait dans cette prière le qunūt ce que le mālikisme ne préconisait pas[284].

Dans la prière des morts, les šī'ites prononçaient cinq takbīrs et les mālikites quatre seulement[285].

Les šī'ites condamnaient comme bid'a la prière surérogatoire de la matinée (ḍuḥā) faite en commun dans une mosquée[286], que les mālikites d'Ifrīqiya pratiquaient avec zèle[287].

Ils avaient aussi horreur du « qiyām Ramaḍān », « innovation » instaurée par 'Umar et qui consiste à prier en commun pendant

279. GOLDZIHER, *Dogme*, 190, 290 note 107 ; MUQADDASĪ, 44-45, 82 note 100 ; *E.I.*, II, 1183 seq. (WENSINCK) ; *Risāla*, 50-51 ; 60-61, 72-73 ; *Da'ā'im*, I, 244-248.

280. *Risāla*, 60-61 ; *Da'ā'im*, I, 247-248. Il semble qu'à un certain moment les Fāṭimides d'Ifrīqiya aient interdit aux mālikites de faire le qunūt dans la prière du ṣubḥ, sans doute parce que ces derniers l'utilisaient pour les maudire ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 63 v° ; *Madārik*, II-III, f° 16 r°.

281. *Risāla*, 72-73, 288-289 ; *Da'ā'im*, I, 247-248.

282. MUQADDASĪ, 44-45, 83 note 102 ; *Da'ā'im*, I, 245 ; *Risāla*, 70-73.

283. H. R. IDRIS, *Contribution, Mélanges L. Massignon*, II, 330-331, 337.

284. *Da'ā'im*, I, 221, 248 ; *Risāla*, 94-97 ; v. aussi : *Itti'āẓ*, 170 et note 1 ; *ibidem*, 168 : « En Égypte, Ǧawhar abolit la livrée noire ('abbāside) et dans la prière du vendredi, il interdit de réciter (la sourate) « Sabbiḥi sma Rabbi-ka » (S. LXXXVII) et supprima la prononciation du takbīr après cette prière. » V. aussi : *al-Mu'izz*, 241-242, 245.

285. *Da'ā'im*, I, 282 ; GOLDZIHER, *Dogme*, 190 ; *Manāqib*, 323 et note 144. Si le défunt était un personnage important ou de la famille de l'Imām, les šī'ites prononçaient un plus grand nombre de takbīrs ; c'est ainsi qu'al-Mu'izz fit en Ṣafar 363 H une ṣalāt à sept takbīrs sur un de ses cousins ; *Itti'āẓ*, 198-199 ; *al-Mu'izz*, 250 ; *Nuǧūm*, V, 120. En 349 H, al-Mu'izz prescrivit la récitation de cinq takbīrs et interdit aux femmes de crier lors des funérailles, et aux aveugles, de réciter le *Coran* sur les tombes sauf au moment de l'inhumation ; *Bayān*, I, 233/trad., I, 324.

286. *Da'ā'im*, I, 255-256.

287. *Risāla*, 288-289.

les nuits de Ramaḍān[288]. Ils interdisaient formellement cette pratique pour laquelle les mālikites avaient une prédilection[289]. Toutefois al-Nu'mān la recommande pour les nuits des 19, 21 et 23 Ramaḍān, non sans préciser que la chose est controversée[290]. S'agirait-il d'une concession ?

Selon al-Nu'mān, la prière de l'éclipse[291] compte successivement deux groupes de cinq rak'as et de deux prosternations, soit un total de dix rak'as et de quatre prosternations[292], tandis que pour Ibn Abī Zayd[293] cette prière n'est que de cinq rak'as et de quatre prosternations[294]. Ces divergences sur le rituel de cette prière,

288. *Da'ā'im*, I, 255-256.

289. *Risāla*, 288-291.

290. *Da'ā'im*, I, 139. L'une de ces trois nuits est censée être la fameuse « nuit du destin » (laylat al-qadar) à laquelle al-Nu'mān consacre un chapitre, I, 333-336, tandis que contre toute attente, Ibn Abī Zayd la passe sous silence dans sa *Risāla*.

291. Ṣalāt al-kusūf ; *Da'ā'im*, I, 240-241.

292. Le texte des *Da'ā'im* est explicite. AL-MUQADDASĪ, 44-45, affirme que cette prière est de cinq prosternations avec deux prosternations dans chaque rak'a ; il ne faut pas confondre rak'a, ensemble complexe de gestes et de récitations rituels comportant notamment deux prosternations, avec son homonyme signifiant prosternation, confusion qu'Ibn Abī Zayd évite en employant de préférence le mot rukū' pour désigner la prosternation. L'affirmation d'AL-MUQADDASĪ est d'autant plus étrange qu'il déclare avoir consulté le *Kitāb al-Da'ā'im*. Le texte est-il fautif ? A-t-il mal compris ? A-t-il eu en main un mauvais manuscrit de cet ouvrage ?

293. *Risāla*, 100-103.

294. Voici l'énumération des phases successives de cette prière (ṣalāt al-kusūf = éclipse de soleil ou de lune) d'après nos deux juristes, le šī'ite et le mālikite :

— *Da'ā'im :* takbīrat al-iḥrām.

1. Fātiḥa, longue sourate à voix haute, takbīr, longue inclination, takbīr.
2. Fātiḥa, longue sourate, qunūt, takbīr, longue inclination, takbīr.
3. Fātiḥa, longue sourate, takbīr, longue inclination, takbīr.
4. Fātiḥa, longue sourate, qunūt, takbīr, longue inclination, takbīr.
5. Fātiḥa, longue sourate, takbīr, longue inclination, takbīr.

« Allah entend ceux qui Le louent », takbīr, long suǧūd, du'ā', takbīr, suǧūd, takbīr.

Cette quintuple rak'a terminée par deux prosternations est refaite ensuite de la même façon mais avec qunūt toutes les deux rak'as, d'où :

6. Fātiḥa, longue sourate, qunūt, takbīr, longue inclination, takbīr.
7. Fātiḥa, longue sourate, takbīr, longue inclination, takbīr.
8. Fātiḥa, longue sourate, qunūt, takbīr, longue inclination, takbīr.
9. Fātiḥa, longue sourate, takbīr, longue inclination, takbīr.
10. Fātiḥa, longue sourate, qunūt, takbīr, longue inclination, takbīr.

« Allah entend ceux qui Le louent », takbīr, long suǧūd, du'ā', takbīr, suǧūd, long tašahhud, taslīma.

— *Risāla* (ṣalāt al-ḫusūf = éclipse de soleil sous la direction de l'imām, sans aḏān ni iqāma) .

1. Longue sourate à voix basse, longue inclination, « Allah entend ceux qui Le louent ».

2. Sourate moins longue que la précédente, inclination de même durée que la récitation de la sourate, « Allah entend ceux qui Le louent », deux prosternations complètes.

signalées par le géographe al-Muqaddasī, ne paraissent pas avoir tiré à conséquence, sans doute en raison de la rareté de cette pratique.

Šī'ites et sunnites ne faisaient pas non plus la prière des rogations (ṣalāt al-istisqā') exactement de la même manière ; on s'en aperçoit en comparant le rituel observé par Ismā'īl al-Manṣūr en 340 H/951-952 avec les prescriptions de la *Risāla* d'Ibn Abī Zayd[295].

Ibn Abī Zayd[296] fixe à onze, et al-Nu'mān[297] à quinze le nombre des prosternations à faire au cours de la récitation du Coran.

Si pour la fixation de la zakāt, les divergences sont légères[298],

3. Sourate moins longue que la précédente, inclination de même durée que la récitation de la sourate, « Allah entend ceux qui Le louent ».

4. Sourate moins longue que la précédente, inclination de même durée que la récitation de la sourate, « Allah entend ceux qui Le louent ».

5. Sourate moins longue que la précédente, inclination de même durée ; deux prosternations complètes, tašahhud, taslīma.

Toujours d'après la *Risāla*, le fidèle peut dire cette prière chez lui ; celle de l'éclipse de lune ne se fait pas en groupe mais individuellement ; la récitation coranique s'y fait à voix haute comme dans les prières surérogatoires.

295. Ibn Ḥammād, 38/trad., 59-60 : Ismā'īl fit une rak'a et un takbīr, puis une seconde rak'a et cinq takbīrs ; il monta en chaire, retourna son manteau (ridā') (sur ses épaules), fit face à la qibla et prononça cent takbīrs, tourna la tête à droite et fit cent tasbīḥas, puis à gauche et fit cent tahlīlas ; tournant le dos à la qibla, il prononça deux ḫuṭbas dans l'intervalle desquelles il s'assit et invoqua Allah. Il se retira ensuite. L'auteur ajoute que ce rituel, dit-on, était celui qu'observaient les descendants du Prophète (ahl al-bayt).

Ibn Abī Zayd, *Risāla*, 102-104 : l'Imām sort, comme pour les deux fêtes, au matin, et fait avec les fidèles deux rak'as au cours desquelles il récite à haute voix les sourates LXXXVII et XCI ; dans chaque rak'a, il fait deux prosternations (sağda) et une seule inclination (rak'a) ; il dit le tašahhud et le salut final. Puis il fait face aux fidèles et s'asseoit. Il se relève en s'appuyant sur un arc ou un bâton, fait une ḫuṭba puis s'assied et se relève pour en prononcer une autre. Quand il a fini, il se tourne vers la qibla, déplace son manteau en mettant la partie qui recouvrait l'épaule droite sur l'épaule gauche et vice versa, sans mettre son manteau à l'envers. Les fidèles doivent l'imiter en restant assis tandis que lui est debout ; il fait des invocations dans la dite position, puis se retire et les fidèles l'imitent. Dans cette prière, comme dans celle de l'éclipse, l'imām ne dit pas d'autre takbīr que celui de l'introit (takbīrat al-iḥrām) et ceux que l'on doit dire quand on se penche (pour l'inclination et la prosternation) et quand on se relève (après les susdites). Cette prière ne comporte ni appel (aḍān) ni réappel (iqāma). — La remarque d'Ibn Abī Zayd sur les seuls takbīrs que doit comporter la prière des rogations paraît bien viser les nombreux takbīrs de l'istisqā' šī'ite.

296. *Risāla*, 88-91.

297. *Da'ā'im*, I, 257-258.

298. Par exemple : paiement en numéraire admis par *Da'ā'im*, I, 301 ; paiement en numéraire rejeté mais validé en cas de contrainte exercée par le percepteur, dp. *Risāla*, 138-139. *Da'ā'im*, I, 297 · on ne doit pas compter ensemble l'or et l'argent, et les deux minimums imposables doivent être calculés séparément ; *Risāla*, 128-129 :

il n'en est pas de même pour les modalités de son versement et de son emploi. Selon les šī'ites, la zakāt, jadis versée au Prophète, doit l'être à ses successeurs légitimes, les Imāms fāṭimides, seuls responsables de sa distribution aux ayant droit. Les fidèles n'ont pas à se préoccuper de l'emploi que l'Imām en fait et quiconque ne la leur remet pas sans réticence est un polythéiste (mušrik) ; d'ailleurs l'Imām ne saurait en prélever la moindre partie à des fins personnelles car il n'a droit qu'au quint[299]. En effet, dans le *Kitāb al-Himma*, al-Nu'mān établit que l'Imām a droit au cinquième du butin (ġanīma), mot auquel il donne le sens de bien acquis (kasb). La famille du Prophète, et partant les Imāms, ne jouit d'aucun privilège particulier pour ce qui est de la zakāt (ou ṣadaqa). Quand un fidèle acquiert un bien, il en doit le cinquième à l'Imām, sans préjudice de la zakāt calculée sur le restant, c'est-à-dire sur les revenus des quatre cinquièmes. Le quint en question, véritable impôt sur les fortunes, n'est versé qu'une seule fois et n'est pas une contribution annuelle comme la zakāt. L'obligation de s'en acquitter ne peut faire l'objet d'une contrainte de la part de l'Imām comme c'est le cas pour la zakāt qui est obligatoire. Il s'agit d'un dépôt (amāna) confié au fidèle ; il est moralement tenu de le remettre à l'Imām et, s'il s'en abstient, il commet une trahison (ḫiyāna) envers Allah, le Prophète et ses représentants[300].

Non sans habileté, al-Nu'mān établit, avec force citations sunnites à l'appui, que les orthodoxes eux-mêmes déclarent que la zakāt doit être versée à l'émir régnant quel qu'il soit, et à plus forte raison aux Imāms šī'ites, ne serait-ce qu'en leur qualité de princes *de facto*. Et de vitupérer les mālikites qui, enfreignant la sunna, ne la versent pas à l'Imām, la distribuent directement aux pauvres, de préférence à leurs parents[301], la plupart allant

« Pour la zakāt, on compte ensemble l'or et l'argent. Ainsi celui qui a cent dirhams et dix dīnārs paiera sur chaque espèce le quart du dixième », bien que le minimum imposable soit respectivement de 200 dirhams pour l'argent et de 20 dīnārs d'or pour l'or. On remarquera que les *Da'ā'im* traitent de la zakāt après la ṣalāt et avant le jeûne tandis que la *Risāla* la place après le jeûne.

299. *Da'ā'im*, I, 292-300, 306-308.

300. *Kitāb al-Himma*, 66-73 ; *al-Mu'ızz*, 238.

301. Allusion à cette pratique dans Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 236 r° ; en réponse à la question « Quiconque a des parents pauvres peut-il leur distribuer la zakāt de ses biens ? Peut-il leur donner la préférence sur autrui ? », al-Suyūrī (m. 460 ou 462 H/1067-1069) déclare que cette préférence n'est pas licite, à moins que les parents ne soient extrêmement pauvres, ou endettés, ou qu'ils reçoivent autant que les autres, et sous réserve que ce n'est pas un subterfuge permettant au donataire de ne pas s'acquitter de ses obligations.

même jusqu'à ne pas s'acquitter du tout de la zakāt, contrairement aux prescriptions de leurs propres chefs spirituels. Al-Nu'mān rejette avec mépris une affirmation d'Abū 'Ubayda disant que seule la zakāt sur le bétail, les céréales et les fruits, ne peut être versée qu'au sultan, tandis que la zakāt sur l'or et l'argent peut être indifféremment versée aux émirs ou aux pauvres. S'opposant au Livre d'Allah et à la Sunna de Son Prophète, le « vulgaire » unanime refuse de verser la zakāt aux Imāms qui en sont les seuls collecteurs qualifiés[302]. On remarquera que la *Risāla* évite habilement de poser la question et ne fait qu'une allusion fortuite et assez peu flatteuse au percepteur[303].

Pour la prière des deux fêtes, la principale divergence consistait en ceci : les šī'ites prononçaient les takbīrs après la récitation des sourates[304], et les mālikites avant[305].

Les mālikites fondent la fixation du début du mois, particulièrement importante pour déterminer le commencement et la fin du jeûne de Ramaḍān, sur le témoignage oculaire, et les juristes kairouanais ont étudié avec beaucoup de soin les modalités de ce témoignage[306]. Pour les šī'ites, c'est l'Imām qui fixe le début et la fin du mois, et les fidèles n'ont qu'à suivre son exemple[307]. Les Fāṭimides d'Ifrīqiya ont abandonné la méthode empirique de l'observation et attestation de la nouvelle lune pour adopter le comput astronomique (ou ḥisāb)[308].

On se rappelle que les mālikites kairouanais n'avaient pas admis

302. *Da'ā'im*, I, 311-314.

303. *Risāla*, 138-139 : « Si le percepteur (al-muṣaddiq) oblige le contribuable à payer en numéraire sur les bestiaux et autres matières imposables, le contribuable s'acquittera valablement de cette façon, si Allah le veut. »

304. *Da'ā'im*, I, 224 ; *Ḫiṭaṭ*, II, 222 (prière de la Fête de rupture du jeûne dite par al-Mu'izz assisté du cadi al-Nu'mān).

305. *Risāla*, 98-99.

306. *Risāla*, 116-117 ; H. R. IDRIS, *La vie intellectuelle...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 100-104.

307. *Da'ā'im*, I, 322-323.

308. C'est certainement à cette question que fait allusion AL-MUQADDASĪ, 44-45 : « La fixation du début du mois au jour où l'on aperçoit la nouvelle lune » n'est pas une pratique šī'ite ; il faut donc comprendre : « La fixation du début du mois à un jour (déterminé astronomiquement même au cas) où la nouvelle lune n'a pas été aperçue », et corriger :

والثالث ماتفرّد به ممّا يخالف الأئمّة وإن لم يعرف له قدمة مثل الحيعلة في الأذان وجعل أوّل الشهر يومًا [لا] يُرى فيه الهلال ...

V. *supra:* note 263. Rappelons qu'AL-MUQADDASĪ se fonde certainement sur le *Kitāb al-Da'ā'im* qu'il déclare avoir consulté (44-45, dernière ligne). Sur le comput astronomique (ḥisāb) sous les Fāṭimides, v. : biogr. de Muḥammad b. Sulaymān al-

que le cadi Abū Bakr b. Abī Zayd fixât, d'accord avec l'autorité šī'ite, c'est-à-dire d'après le ḥisāb, la célébration d'une fête canonique la veille du jour où ils estimaient qu'elle devait avoir lieu d'après les attestations sunnites, seules valables à leurs yeux.

Sur bien d'autres points, il y avait divergence entre le fiqh mālikite et le fiqh šī'ite. Ces deux cas, bien que pré-zīrīdes, sont à signaler : les šī'ites estimaient qu'il n'y avait pas parjure (ḥinṯ) pour un mari ne tenant pas un serment de divorce définitif (ṭalāq al-battata), et ils admettaient l'héritage au profit exclusif des filles[309].

On ignore presque tout de la superstructure religieuse šī'ite et des phases de sa dégradation. Rappelons qu'al-Muḫtāl fut chargé de la « mission » par al-'Azīz en 377 H/987, et que c'est probablement cette désignation qui provoqua sa disgrâce et son exécution par al-Manṣūr[310]. De la maison des Ismā'īliens (Dār al-Ismā'īliyya) sise à Ṣabra al-Manṣūriyya, lieu de réunion des šī'ites ou centre d'études et de propagande analogue à la fameuse Bayt al-Ḥikma aġlabide, on ne connaît que la date de sa destruction (407 H/1016).

III. Le Ḫāriǧisme

Les ḫāriǧites étaient considérés par les mālikites comme des hétérodoxes devant en tant que tels être mis au ban de la juridiction orthodoxe. Ibn Abī Zayd rappelle que Mālik et ses compagnons excluent formellement leur témoignage et que d'autres docteurs[311] admettent qu'ils puissent témoigner entre eux là où

Qaṭṭān, *Madārik*, II-III, f° 94 v°-95 r°, où il est dit . « Les šī'ites commençaient à jeûner un jour avant Ramaḍān et rompaient le jeûne un jour avant les (autres) gens. » H. R. Idris, *Contribution, R.E.I.* 1935, 147, appendice, 178 (références) ; *Istibṣār*, 173 (al-ṣawm bi-l-'alāma wa-l-fiṭr bi-hā) ; *Ilti'āẓ*, 165 et note 1 (références) ; al-Mu'ayyad, *Dīwān*, 23 note 1 (références) ; *Ḥiṭaṭ*, II, 388 ; M. Canard, *La procession du nouvel an*, 376, note 45 (références) ; *Sīrat al Mu'ayyad*, .int, 18, texte, 5, 59. *Supra :* p. 182-183.

309. *Bayān*, I, 159/trad., I, 221 ; *Madārik*, II-III, f° 88 v°, 181 v°. Dans ce dernier ouvrage, f° 86 r°-v°, il est dit qu'un certain Aḥmad b. Aḥmad b. Ziyād al-Fārisī (m. 319 H/931-932) rédigea un acte de mariage (kitāb ṣadāq) comportant une condition (šarṭ) alors que défense avait été faite à quiconque de mentionner dans un contrat de cette nature une condition sanctionnée par un serment de répudiation (wa-lā yuktabu fī nikāḥ bi-šarṭ bi-yamīn ṭalāq) ; le cadi Isḥāq b. Abī l-Minhāl infligea trois jours de prison au contrevenant. V. aussi : A. A. Fyzee, *The fāṭimid law of inheritance, Studia Islamica*, X, 1958, 61-69.

310. V. *supra :* p. 66-69.

311. Allusion probable aux ḥanafites qui admettaient leur témoignage ; Burzulī, *s.* A.W., II, f° 55 r° (à la suite d'une fatwā d'al-Suyūrī, m. vers 460-462 H/1067-1069).

ils sont en majorité à la manière de Mālik qui a admis le témoignage de rāfiḍites en faveur d'autres rāfiḍites[312]. De leur côté, les ḫāriǧites de Djerba et de ses parages considéraient comme impur tout ce qui était touché par ceux n'appartenant pas à leur secte, vêtements, récipients, etc.[313].

Les mālikites pouvaient à la rigueur enseigner le Coran aux jeunes ḫāriǧites, mais non l'écriture[314].

Quant aux mariages entre ḫāriǧites et sunnites, les jurisconsultes orthodoxes, du moins après l'invasion hilālienne, les ont réprouvés vigoureusement mais sans imposer leur annulation ; sur cette question qui rappelle le cas des liens matrimoniaux entre sunnites et šī'ites, ils paraissent s'être montrés plus conciliants[315].

Deux fatwās[316], semblables et se complètant, l'une d'al-Suyūrī et l'autre d'al-Laḫmī, nous montrent des wahbites qui, habitant depuis des années au milieu des sunnites se mettent à afficher leur doctrine. Ils construisent une mosquée où ils se réunissent. Des clercs ('azzāba) au nombre d'une cinquantaine ou soixantaine y affluent de toute part apportant avec eux des mets et recevant

312. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), *Mi'yār*, X, 138 ; Burzulī, *Muḥlaṣar*, f° 125 v°.

313. V. notamment : Idrīsī, 128/trad., 152.

314. Fatwā d'Abū Muḥammad (b. Abī Zayd), *Mi'yār*, VIII, 150 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 203 v°-204 r°. Fatwā d'Abū l-Ṭayyib b. Ḫaldūn, alias Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Muḥammad al-Kindī (Ibn Bint Ḫaldūn) (m. 435 H/1049), *Mi'yār*, VIII, 150, 154, 161 seq. ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 204 r°, *ms.* Alger, I, f° 113 v°-114 r°. Ce docteur ajoute que le maître s'abstiendra de leur enseigner le Coran si cela doit les aider à leur apprendre à écrire. A propos, semble-t-il, des enfants des tyrans que bien des maîtres vertueux s'abstenaient d'enseigner, il ne voit pas de mal à ce que l'un d'eux le fasse pour être exempté des impôts (maẓālim). Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 138 v° : on ne doit enseigner nulle part les enfants des ḫāriǧites.

315. Fatwā d'al-Suyūrī, Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 55 r° : ces mariages, une fois conclus, sont valables, les ḫāriǧites étant à considérer comme des musulmans ; on peut prier sur leur civière et leur accorder des subsides prélevés sur la zakāṯ ; toutefois, ceux qui les rangent parmi les infidèles sont fondés à annuler de pareilles unions. Burzulī ajoute que cette question rappelle la fatwā d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051). Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, III, 210-211 ; Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 55 r° : une sunnite épouse un ḫāriǧite dont elle ignore la doctrine. Cette fatwā est suivie d'une autre sur les qadarites (partisans du libre arbitre) que l'on peut aussi considérer comme des impies. Burzulī rappelle qu'Abū Ḥafṣ (b. al-'Aṭṭār) (m. 430 H/1038) a rendu une fatwā analogue, et fait allusion à celle d'al-Suyūrī précitée. V. aussi . *Mi'yār*, X, 110-111. Dp. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 138 v°-139 r°, *Muḫlaṣar*, f° 18 v°, al-Suyūrī estime qu'on peut maudire la communauté (ǧamā'a) ḫāriǧite, car ce sont des musulmans coupables de péchés mortels (kabā'ir).

316. Fatwā d'al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), *Mi'yār*, II, 346, X, 109, XI, 126-127 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 112 r°-v°. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, II, 346-347, X, 109-111, XI, 127 ; Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 112 v°-113 r°.

l'hospitalité pendant des jours. Ils font la prière des fêtes canoniques dans leur propre muṣallā à proximité de celui des sunnites. Celui qui vient de s'emparer de l'endroit désire démolir leur mosquée et annuler leurs mariages, étant donné que dans bien des cas ils n'ont épousé des femmes sunnites que pour renforcer leur position sociale ; ce gouverneur veut les emprisonner et les contraindre par la force à adopter le mālikisme. Peut-il le faire ? Réponse : la mosquée ne doit pas être détruite, mais sera réservée aux seuls sunnites. On interdira aux 'azzāba de venir les trouver. Leurs unions avec « nos femmes » seront annulées. On leur proposera de se repentir et, en cas de refus, on les frappera et emprisonnera. Le danger est d'autant plus grand qu'ils sont plus roués que juifs et chrétiens et qu'ils peuvent se targuer d'être de bons musulmans et en donner l'apparence fallacieuse.

Le Pèlerinage était très observé par les abāḍites du Djebel Nefousa. Ils s'y rendaient avec leurs femmes et leurs enfants[317].

Docteurs abāḍites[318]

Bien des faits confirment l'influence des abāḍites en Ifrīqiya : des adeptes de la secte ('azzāba) sont reçus à Kairouan par

317. Dp. Abū l-Rabī' cité par Šammāḫī (référence à retrouver).

318. Les ḫāriǧites d'Ifrīqiya et de Tripolitaine sont abāḍites, c'est-à-dire adeptes de 'Abd Allah b. Abāḍ al-Tamīmī (m. vers 130 H/748). Abū 'Ubayda al-Tamīmī, chef spirituel des abāḍites de Baṣra, dépêcha au Maġrib cinq missionnaires ; l'un d'eux Abū l-Ḫaṭṭāb fut élevé à l'imāmat par les abāḍites tripolitains puis tué en 144 H/761. Son fils, al-Samḥ, se rendit auprès de 'Abd al-Raḥmān b. Rustum, fondateur (en 166 H/776-777) de l'imāmat rustumide de Tiaret et devint vizir de son fils 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Raḥmān b. Rustum (168-208 H/784-824). Ayant accompagné son maître au Nafūsa (vers 196 H/811-812), celui-ci le nomma, sur leur demande, gouverneur des abāḍites de Tripolitaine. Al-Samḥ se montra juste, et loyal envers 'Abd al-Wahhāb. C'est pourquoi, quand il mourut, les Tripolitains résolurent de prendre pour chef son fils Ḫalaf, désignation que l'Imām rejeta. Il s'ensuivit un schisme. Tandis que le Ǧabal Nafūsa demeurait fidèle aux Rustumides, les autres districts de Tripolitaine s'obstinèrent à reconnaître Ḫalaf ; d'où l'appellation qui leur est souvent donnée de ḫalafiyya. V. : T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 112-115.

Les opposants au deuxième Imām rustumide, taxés de fanatiques — Abū Yazīd en était — furent appelés les Nukkāra (les négateurs), tandis que les ḫāriǧites ifrīqiyens demeurés fidèles à 'Abd al-Wahhāb et aux Rustumides, et plus modérés, prirent le nom de wahbiyya (wahbites). Ces derniers étaient hostiles aux ṣufrites, aux mistāwa (autre désignation des nukkāra), aux orthodoxes mālikites qu'ils nommaient les ḫaṣwiyya ; v. : Šammāḫī, 280-282, 345-346 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 49, 50, 66 ; *idem*, *Les Ibāḍites en Tunisie au Moyen Age* ; *idem*, *Les subdivisions de l'Ibāḍiyya*, *Studia Islamica*, IX, 1958, 72-82.

Abū Ṣāliḥ al-Yāğarānī[319] ; Abū Nūḥ affirme que trente-deux šayḫs abāḍites étaient installés dans les campagnes ifrīqiyennes, assumant l'enseignement et l'entretien des étudiants ; quand l'un d'eux mourait, un autre le remplaçait ; le dernier d'entre eux fut Abū 'Ubayda Wašq qui avait été l'élève du šayḫ (Abū l-Rabī') Sulaymān b. Zarqūn (al-Nafūsī), compagnon du célèbre Abū Yazīd[320].

Vers cette époque ou peu après, Abū Miswar Yasğā b. Yūğīn al-Yarāsanī[321] avait converti au wahbisme la majorité des ḫalafites de Djerba.

Les šayḫs abāḍites d'Ifrīqiya, en majeure partie, semble-t-il, des Quṣūr, c'est-à-dire du Qasṭīliya et du Nafzāwa, avaient voulu visiter les Tripolitains qui n'avaient pas, contrairement à eux, subi les déprédations des Fāṭimides[322] Mais comme il leur avait fallu dépasser Gabès, limite difficilement franchissable pour eux, à ce qu'il paraît, ils étaient venus à Djerba dont ils rencontrèrent les šayḫs, notamment Abū Miswar en question[323].

La controverse entre wahbites et mistāwa était vive, surtout dans le Ğabal Nafūsa. Quand une question était posée à l'un des docteurs wahbites du Nafūsa, ce dernier n'y répondait pas avant qu'elle n'ait fait d'abord le tour de ses confères, de Lālūt à Tīğermīn[324].

Les principaux docteurs wahbites de la période pré-zīrīde sont : Abū l-Qāsim Yazīd b. Maḫlad et Abū Ḫazar Yaġlā b. Zaltāf, tous deux installés à al-Ḥāmma[325], et Abū Nūḥ Sa'īd b. Zanğīl. Le premier des trois était fort riche, se rendait souvent en brillant équipage à Kairouan où sa venue faisait sensation. On venait le questionner et les lui demander des fatwās. On le

319. Šammāḫī, 378 ; à la page suivante, il est dit qu'il se réfugia à Darğ (près de Ġadāmes) où il demeura sept ans à la suite de troubles ayant éclaté à Wārğlān.

320. Sur ce contemporain de « l'homme à l'âne », v. : Šammāḫī, 279-280. Rappelons que c'est Saḥnūn qui avait interdit aux hérétiques, ṣufrites et abāḍites, de tenir des réunions dans la Grande Mosquée de Kairouan ; Abū l-'Arab, 102/trad., 176.

321. Šammāḫī, 345-346.

322. Le texte porte المسودة qu'on peut lire : al muswadda (les Noirs) ou al-musawwida (les Noircisseurs) ou al-musawwada (les Noircis). Les sources abāḍites qualifient ainsi aussi bien les 'Abbāsides dont la livrée était noire et leurs vassaux les Aġlabides (v. Šammāḫī, 229 : Ibrāhīm b. al-Aġlab, amīr al-muswadda) que les Fāṭimides dont la couleur était cependant le blanc. On peut penser à un jeu de mots ou mieux à une imprécation inspirée par le *Coran*, S. III, v. 102 et S. XXXIX, v. 61, où il est dit que les réprouvés auront la face noircie le jour du jugement dernier.

323. Dp. une note prise sur un *ms.* d'Abū l-Rabī' par H. H. Abdul Wahab.

324. Šammāḫī, 534-535 ; *supra :* p. 464.

325. Šammāḫī, 316-348, 440-441 ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 288-295.

voit discuter des attributs d'Allah avec un libraire[326]. Sur d'importantes questions théologiques, le libre arbitre et la « création du Coran » par exemple, les wahbites rejoignaient les mu'tazilites[327].

Al-Mu'izz li-Dīn Allah avait une haute opinion d'Abū l-Qāsim Yazīd b. Maḫlad et de ses deux compagnons Abū Ḫazar et Abū Nūḥ. Il les recevait ainsi que les nombreux docteurs abāḍites qui se trouvaient à Kairouan. Il leur accordait l'hospitalité et présidait volontiers leurs controverses[328]. C'est ainsi qu'on voit Abū Nūḥ discuter avec des nukkārites en présence du calife. En outre il semble bien que de nombreux ḫāriǧites cachaient leurs croyances, allant même parfois jusqu'à frayer avec les agents du pouvoir. Cette propagande secrète paraît avoir été assez active au Sahel[329].

Abū l-Qāsim Yazīd b. Maḫlad manqua de prudence, peut-être même eut-il l'intention de fomenter une révolte chez les Mazāta, si bien que le calife finit par le faire assasiner par son gouverneur d'al-Ḥāmma[330]. Ce serait pour venger ce meurtre qu'Abū Ḫazar et Abū Nūḥ se soulevèrent[331].

Après la soumission d'Abū Ḫazar en 359 H/969-970, s'était établi entre les Fāṭimides et les ḫāriǧites du sud ifrīqiyen un *modus vivendi* qui continua à être respecté après le départ d'al-Mu'izz pour le Caire. Le Fāṭimide emmena avec lui Abū Ḫazar. Il voulait aussi qu'Abū Nūḥ l'accompagnât mais celui-ci feignit d'être malade et se sauva à Wārǧlān ; par la suite il revint en Ifrīqiya[332].

Abū Nūḥ[333] allait et venait entre le Qasṭīliya et l'Ifrīqiya proprement dite. On le voit dans l'entourage de Wīǧnīn, muqaddam de Darǧīn, rencontrer des mistāwa. Le Zīrīde al-Manṣūr qui favoris a

326. Šammāḫī, 348 ; ce warrāq s'appelait Ibrāhīm al-Mušabbih (l'anthropomorphiste) ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 291.

327. Šammāḫī, 486 : les wahbites étaient unanimes à dire que le courroux (suḫṭ) et la satisfaction (riḍā) d'Allah étaient deux actes distincts (fī'lānī) et que le Coran était créé. A propos des docteurs abāḍites de l'époque zīrīde, il est souvent dit qu'ils étaient versés en kalām. Rappelons que le mu'tazilite Abū Ḥafṣ Sulaymān b. Ḥafṣ al-Farrā' (m. 269 H/882-883) après s'être quelque peu éloigné de l'abāḍisme, y serait ensuite revenu ; *Bayān*, I, 119/trad., I, 156 ; Šammāḫī, 262.

328. Šammāḫī, 339, 346-348, 353-354, 358, 361-362. Le célèbre controversiste kairouanais Abū 'Uṯmān Sa'īd b. Muḥammad b. al-Ḥaddād (m. 302 H/914) est revendiqué comme l'un des leurs par les abāḍites ; il réfuta 'Abd Allah b. Yazīd ; Šammāḫī, 260-261. On s'explique pourquoi, il appelait la *Mudawwana* « al-Mudawwada » (la véreuse) ; *Ma'ālim*, II, 202.

329. Šammāḫī, 390-392, 417-418.

330. *Ibidem*, 348-9.

331. V. *supra :* p. 29-30.

332. *Ibidem*, 346, 349-350, 353-355, 357-358.

333. Sur Abū Nūḥ Sa'īd b. Zanǧīl, v. Šammāḫī, 345-347, 353-354, 357-362 ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 295-310.

les wahbites[334] fit venir Abū Nūḥ à la cour et le combla de bienfaits. A l'issue d'une controverse au cours de laquelle Abū Nūḥ eut à affronter un certain Ibn Ḥammū qu'il taxa de mu'tazilite, al-Manṣūr le renvoya chez lui avec des cadeaux.

A l'occasion ces discussions dogmatiques dégénéraient en rixes sanglantes[335]. Le 'āmil de Tozeur emprisonna Abū Nūḥ dans l'espoir d'extorquer de l'argent aux wahbites. Une caravane se rendant d'Arīġ à Tamtār venant à passer, Abū Nūḥ demanda au seul wahbite de la caravane, un certain Yūsuf b. Tūğīnat de lui acheter les chameaux du convoi. Le wahbite s'exécuta mais les Ṣanhāğa s'emparèrent de ces animaux. Abū Nūḥ, libéré grâce à Yūsuf b. Tūğīnat se rendit à Sūf puis à Arīġ et à Wārğlān. On précise qu'il revint dans cette dernière localité après la mort d'Abū Ṣāliḥ[336].

Abū Ṣāliḥ Abū Bakr b. Qāsim al-Yarāsanī[337] habita d'abord la campagne à Izāran. Il punissait les méchants avec la dernière rigueur et les mettait au carcan, mais ne s'en prenait pas aux Ṣanhāğa qui volaient. De graves troubles ayant éclaté, il se rendit à Djerba qu'il quitta lorsque les nukkārites envahirent le Djebel Demmer et s'enfonça dans les montagnes. On rapporte que des habitants de Demmer lui soumirent une affaire de meurtre qu'il trancha en prescrivant le versement de la diya (prix du sang) ce qui réjouit leur chef (ra'īs) Zīrī b. Kamlīn car l'usage voulait que le muqaddam perçût le tiers de la diya. Abū Ṣāliḥ condamna cette coutume non conforme au droit canon.

Abū Zakariyyā' Faḍīl b. Abī Miswar al-Yahrāsanī[338] assista au pillage de Djerba par Ibn Waymī (?), abāḍite des Mazāta de Kairouan, qā'id injuste du sultan. Auparavant ce général avait écrit à Abū Zakariyyā' de se mettre à l'abri dans la Grande

334. La déclaration d'al-Manṣūr : « inna sayfī li-l-wahbiyya wa-rumḥī » paraît devoir être comprise ainsi : « mon sabre et ma lance sont au service des wahbites » ; Šammāḫī, 358.

335. Šammāḫī, 359-360 : à la suite d'une controverse entre un wahbite et un nukkārite, un combat met aux prises deux factions dans la plaine de Tozeur ; les mistāwa sont repoussés avec de lourdes pertes sur Taqyūs où les wahbites décident de les assiéger, malgré l'avis contraire d'Abū Nūḥ. Les mistāwa chargent et repoussent l'adversaire jusqu'à Tozeur. En tentant de rallier les fuyards, Abū Nūḥ faillit succomber sous les coups des nukkārites et ne dut son salut qu'au dévouement d'un certain 'Azīz b. 'Īsā, frère de Ṣābir b. 'Īsa. Abū Nūḥ se tint ensuite à Qanṭarār, feignant d'être malade, mais en réalité accablé par cette défaite.

336. Šammāḫī, 361-362.

337. *Ibidem*, 367-371. On remarquera l'emploi, comme nom, de la kunya Abū Bakr ; cependant son fils est appelé Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr.

338. *Ibidem*, 371.

Mosquée, lui et les siens, pour échapper au pillage. Grâce à la baraka d'Abū Zakariyyā', Ibn Waymī se contenta d'exiger deux dīnārs des contribules du šayḫ, les Banū Yahrāsan.

Abū Bādīs Abḥat b. Zaydān b. Bādīs al-Yakšanī[339] est un šayḫ abāḍite zanātien qui se livrait à l'élevage des chevaux dans la plaine de Būnah (sic) ; il doit s'agir de Nūba (actuelle Sidi Daoud) dans le Cap Bon. Son petit-fils offrit à al-Mu'izz b. Bādīs deux poulains qu'il avait élevés et dressés. L'émir accepta avec joie et le récompensa généreusement, mais ses vizirs réprouvèrent son attitude envers un ḫāriğite. « Tue-le pour qu'il ne se révolte pas contre toi, lui dirent-ils, car c'est un abāḍite et tu peux le faire. Tu as constaté l'importance de ce qu'il t'a remis et quelle n'est pas l'étendue de la puissance qu'il a dû laisser derrière lui ! » Et lui rappelant l'immémoriale hostilité zanāto-ṣanhāğienne, ils parvinrent à lui tourner l'esprit et à le convaincre. Le prince leur ayant demandé comment s'y prendre pour supprimer quelqu'un dont il avait accepté le cadeau au su de tout le monde, ils lui conseillèrent de le mettre aux prises avec Asad al-Suḫṭ, un lion connu pour sa férocité[340] et qui en aurait facilement raison. On convint d'agir de la sorte. Le lendemain al-Mu'izz fit venir l'abāḍite qui saisi d'un sombre pressentiment s'empressa d'implorer le pardon. « Tu vas combattre Asad al-Suḫṭ[341] ! Vous autres, Zanāta, passez pour exceller en équitation (furūsiyya) ! » Le malheureux fut introduit dans la ménagerie (ḫān al-sibā'). Il enfourcha l'un des deux poulains et on lâcha contre lui le lion féroce et les assistants de se jucher sur les gradins (al-ma'ālī) pour jouir du spectacle. Avec un art consommé, faisant tourner longtemps sa monture autour du fauve, le zanātien parvint à le subjuguer et à l'apaiser. Puis il se rapprocha un peu de lui, suffisamment pour l'inciter à passer à l'attaque et le lion de s'avancer félinement vers les sabots (arrières) du cheval ; répondant aussitôt à un coup d'éperons, l'animal brisa d'une ruade le crâne du fauve qui s'effondra. L'abāḍite rentra chez lui après qu'on lui eût remis mille dīnārs pour le cheval qui lui avait permis d'accomplir son exploit et cinq cents pour l'autre ; ce qui réalisait une prédiction de son grand-père.

Les šayḫs abāḍites condamnaient ceux qui allaient voir les tyrans ; c'est ainsi, probablement vers la même époque, qu'on nous dit qu'ils exilèrent 'Abd Allah b. Ğābir, coupable de s'être rendu

339. *Ibidem*, 382-384.

340. C'est-à-dire : le lion de la colère ; il semble s'agir du nom du fauve.

341. Dans le texte : « muhr al-ḫaṭṭ », altération probable de « Asad al-Suḫṭ ».

auprès des émirs de Gabès. Mais dans la réalité, par précaution et pour camoufler la propagande abāḍite, les choses devaient parfois se passer autrement. Une anecdote va le prouver[342].

Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr[343] (m. 440 H/1048-1049) quitta son šayḫ Abū Zakariyyā'[344] pour aller étudier la grammaire à Kairouan dans les parages de laquelle il y avait de nombreux abāḍites (ahl al-da'wa). C'est Abū Nūḥ Sa'īd b. Zanǧīl qui lui enseigna le kalām. Sa célébrité surpassa celle de ses ancêtres, docteurs de père en fils depuis son arrière grand-père. Ses nombreux disciples formaient une sorte de communauté organisée appelée ḥalqa dont il fixa les règles[345]. Il raconte s'être rendu une fois avec un groupe d'étudiants pour visiter les adeptes de la secte (ahl al-da'wa) qui les hébergèrent. Parmi ses condisciples, il s'en trouvait un qui était vêtu apparemment à la sahélienne[346] et dont il s'éloigna pour cette raison. Bien mieux ce personnage les fit entrer dans une demeure où il introduisit des « agents des tyrans » (a'wān al-ǧabābira) qui furent leurs commensaux. La colère d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr s'apaisa quand son compagnon, après les avoir fait entrer dans une autre maison, leur servit une nourriture digne de véritables abāḍites et leur expliqua que leur comportement de tout à l'heure n'était qu'un moyen de dissimuler leur doctrine et de ne pas éveiller les soupçons. Il dirigea la prière, puis fit une leçon d'exégèse et Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr de se féliciter de ne pas s'être empressé de réprouver une attitude qui s'avérait n'être qu'une ruse habile.

Lorsqu'il décida de se rendre à Arīġ en 409 H/1018-1019, il demanda à Abū l-Qāsim Yūnus b. Wazǧīn al-Wilīlī de lui creuser un souterrain (ġār)[347].

Le fils de notre docteur abāḍite, Abū l-'Abbās Aḥmad b. Abī 'Abd Allah b. Bakr (m. 504 H/1110-1111)[348] vécut à Tamsūlat où il devint célèbre et composa vingt-deux ouvrages[349]. Il en laissa

342. Šammāḫī, 390-391.

343. *Ibidem*, 384-392 ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 310-323 ; c'est le fils d'Abū Ṣāliḥ Abū Bakr b. Qāsim al-Yarāsanī.

344. Sans doute Abū Zakariyyā' Faṣīl b. Abī Miswar al-Yahrāsanī.

345. T. Lewicki, *Notice...*, 165.

346. Il portait un « kisā' ḥašamī », des « qurq qal'ī » (variante šamāšiq qal'iyya relevée par H. H. Abdul Wahab sur un *ms.* d'Abū l-Rabī') aux pieds, une šāšiya rouge sur la tête et tenait à la main un mizrāq (javelot, lance courte).

347. Šammāḫī, 469-470.

348. *Ibidem*, 423-425, 431-432 ; Motylinski, *Bibliographie du Mzab*, 21-22, 26. Sur son contemporain Tibǧūrīn b. 'Īsā al-Malšūṭī, auteur d'une 'Aqīda, v. : J. Schacht, *Bibliothèques et manuscrits abāḍites*, *R.A.* 1956, 390, nº 78.

349. On énumère : a) *Uṣūl al-arāḍīn*, en 6 ǧuz's (sur le statut foncier ?) ; b) *al-Sīra*

un autre au brouillon à Aǧlū d'où l'on peut conclure que c'est là qu'il finit ses jours. Un récit éclaire l'importance de la culture abāḍite sous les Zīrīdes. Son maître, le šayḫ Sa'dūn lui ayant enseigné que sur une certaine question[350], il y avait deux opinions, sans donner leurs auteurs, Abū l-'Abbās se rendit au Dīwān, c'est-à-dire à la bibliothèque du Ǧabal Nafūsa. Il y travailla nuit et jour pendant quatre mois, compulsant notamment près de 33.000 ǧuz's composés par les abāḍites d'Orient.

En 471 H/1078-1079 éclata la première lutte entre les wahbites d'Arīġ (el-Oued, oued Righ)[351].

Avant 502 H/1108-1109, 'Inān b. Dalīm al-Ṭarafī, sans doute un nukkārite, attaqua Arīġ mais fut repoussé par les Maġrāwa[352]. Abū l-'Abbās affronta victorieusement une seconde tentative de 'Inān. La majeure partie des troupes de ce dernier, environ un millier d'hommes, se composait de Banū Wartīzeln. Il avait tué soixante Banū Yaṭṭūfat dont il avait gardé les têtes, mais quand il fut mis en déroute il s'en débarrassa en les enterrant. 'Inān rassembla à nouveau des troupes importantes contre Abū l-'Abbās qu'il parvint à attaquer à l'improviste. Il semble qu'Abū l-'Abbās, prévenu à temps par un espion, réussit à lui échapper, mais ne put éviter la destruction de son qaṣr. Abū l-'Abbās réunit des Banū Wartīzeln et des gens du Ra's al-Wādī. Un certain Fulful b. Falnār (?) le mit en garde contre 'Inān, lui conseillant de ne pas accepter d'entrevue avec lui. Effectivement 'Inān demanda à voir Abū l-'Abbās, mais on le contraignit à ne pas se rendre à

fī-l-dimā' (sur le prix du sang ?) ; c) *al-Ǧāmi'*, appelé *Abū Mas'ala*, en 2 ǧuz's, compendium sur les cas d'espèce (furū') qu'il composa à la demande d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Sulaymān al-Nafūsī qui lui écrivit d'Abdīlān ; d) *Kitāb al-Qisma* (sur les partages successoraux ?) ; e) *Tabyīn af'āl al-'ubbād*, en 3 ǧuz's (sur le comportement des dévots ?) ; f) *Kitāb al-Alwāḥ ;* g) à la fin de sa vie, il rédigea un ouvrage en 25 ǧuz's (en réalité il s'agit du compendium en 25 ǧuz's dont Abū l-'Abbās ne composa que celui sur les menstrues ; v. *infra:* note 353) et un autre qu'il laissa au brouillon sur les planchettes (alwāḥ) à Aǧlū ; peut-être s'agit-il du *Kitāb al-Alwāḥ* précité. V. . J. Schacht, *Bibliothèques et manuscrits abāḍites, R.A.* 1956, 382, 387, 390, nos 20-21, 49-51, 77. Il revisa ses 22 ouvrages, sauf le dernier ; c'est-à-dire que ses disciples, après les avoir notés sur des planchettes, les lui relurent pour correction. Son fils en fit autant pour le livre que son père avait dicté à Aǧlū sans avoir eu le temps de le colliger et le soumit pour correction aux šayḫs, de Wārǧlān à Ifrān : Ismā'īl et Ḥammū b. al-Mu'izz, Ayyūb b. Ismā'īl, Dāwūd b. Wīslān, Abū Sulaymān al-Zawāġī.

350. « Mas'ala ḍabīḥāt al-aqlaf » ; il s'agit probablement de la liceité de l'égorgement par un incirconcis.

351. Šammāḫī, 424-425, donne ensuite ces indications que nous n'avons pu éclaircir : à la suite de ces troubles, Abū Ya'qūb b. Abī 'Abd Allah se sauva d'Arīġ à Wārǧlān, Abū Ṣāliḥ se sauva de Wāġlānat et Allah fit mourir Abū Ya'qūb, là-bas, à Tamwānat.

352. Dans le texte : Maġrāra.

l'invitation ; et le šayḫ Abū 'Abd Allah (?) ordonna même de le tuer s'il refusait d'obtempérer. 'Inān dévasta la palmeraie en 502 H/1108-1109, mais quand ses troupes se retirèrent, elles furent taillées en pièces par 313 Banū Wartīzeln et autres.

Peu de temps avant sa mort, les 'Azzāba se réunirent pour rédiger en collaboration un compendium destiné aux débutants et qui fut appelé *Dīwān al-'Azzāba*[353].

'Abd al-Ġanī al-Waslātī al-Mazātī et son fils al-Manṣūr[354], contemporains d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr et de son fils Abū l-'Abbās, eurent la même notoriété qu'eux.

Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Mānūğ al-Hawwārī al-Lamā'ī[355] paraît d'abord avoir vécu dans l'île (de Djerba) et fut l'un des sept juristes du Ġār al-Ğamāğ (ou Amağmāğ).

Abū l-Ḫaṭṭāb 'Abd al-Salām b. Manṣūr (ou Manẓūr) b. Wazğūna al-Mazātī[356], disciple d'Abū Nūḥ Sa'īd b. Zanğīl, fut l'un de ceux qui organisèrent la ḥalqa (cercle communautaire de disciples) analogue à celle qui se constitua autour d'Abū 'Abd Allah b. Bakr à Arīğ, puis il retourna auprès des siens. Il suivit les Mazāta dans leur émigration à Tripoli et quand ils en repartirent[357], s'installa au Nafūsa, fit ensuite le Pèlerinage et à son retour s'établit à Darğīn. Par suite d'une grande disette qui sévit en 430 H/1038-9, les Tripolitains se dispersèrent. Une armée ṣanhāğienne assiégea Darğīn qu'elle pilla et dont les défenseurs furent tous massacrés ; allusion probable à l'expédition de Nizār b. al-Mu'izz contre les Zanāta (433 H/1041-2)[358]. Après le pillage de cette localité il fut

353. L'ouvrage comportait 25 ğuz's. Abū Ṭāhir Ismā'īl Yaydīr en rédigea le *Kitāb al-Ṣalāt* qui fut le meilleur et le plus utile, Abū l-'Abbās (b. Abī 'Abd Allah) b. Bakr, le *Kitāb al-Ḥayḍ*, Yaḫlefṭen b. Ayyūb al-Nafūsī, le *Kitāb al-Nikāḥ*, et Muḥammad b. Ṣāliḥ al-Nafūsī al-Masnānī, le *Kitāb al-Waṣāyā*. Dāwūd b. Abī Yūsuf étant mort en laissant les deux *kitābs* qui lui sont attribués au brouillon sur planchettes, ses élèves les firent colliger par Abū l-'Abbās (b. Abī 'Abd Allah b. Bakr). Les autres collaborateurs à cet ouvrage sont : Yūsuf b. Mūsā de Qanṭarār, Yūsuf b. 'Imrān b. Abī 'Imrān Mūsā b. Zakariyyā' al-Mazātī de Tīğdīt, et d'Aġīr : 'Abd al-Salām b. Salām, Ğābir b. Ḥammū et Ibrāhīm b. Abī Ibrāhīm. L'ouvrage fut colligé par Abū l-'Abbās (b. Abī 'Abd Allah b. Bakr), Abū l-Rabī' (Sulaymān b. Yaḫluf al-Mazātī) et Māksan. Abū l-'Abbās (Aḥmad al-Šammāḫī) déclare ingorer si les ğuz's énumérés d'abord entrent dans les 25 de l'ouvrage ou sont en plus. Sur cet ouvrage appelé *Dīwān al-Ašyāḫ* (v^e siècle H) v. : J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 382, n° 18.

354. Šammāḫī, 392-393 ; Ğa'far al-Waslātī et son fils Abū Zakariyyā' Yaḥyā paraissent être de la même époque.

355. Šammāḫī, 396-398.

356. *Ibidem*, 398-401.

357. Probablement en 430 H/1038-9, année où une grande disette obligea les Tripolitains à se disperser.

358. V. *supra :* p. 166-167.

emmené par les Banū Wartīzeln à Aġlū où ils lui donnèrent beaucoup de terres. Il semble s'être rendu ensuite en Ifrīqiya puis à Arīġ où il trouva Abū Abd Allah (Muḥammad b. Bakr) qui mourut peu après (440 H/1048-9).

Abū 'Imrān Mūsā b. Zakariyyā'[359] fut l'un des docteurs abāḍites les plus influents de l'époque. C'est lui qui copia le célèbre *Dīwān* rédigé par les sept juristes du Ġār al-Ġamāġ (Amaġmāġ)[360].

Voici quelques lueurs sur les rapports šī'ito-abāḍites. Interrogé sur le ḥadīṯ prédisant que deux catégories de gens perdraient leur salut à cause de 'Alī, les uns par excès d'amour, les autres par excès de haine, un docteur abāḍite[361] répond qu'en effet, les šī'ites ont adopté envers lui l'attitude des Chrétiens vis à vis de Jésus, certains allant jusqu'à le diviniser, tandis que les ḫāriġites ṣufrites, pour qui tout coupable de péché mortel est un polythéiste, l'ont considéré comme tel pour en avoir commis.

La mère d'Abū Muḥammad Māksan b. al-Ḫayr[362] se plaignit à celle d'al-Mu'izz b. Bādīs de la cécité de son fils et c'est sur le conseil de cette princesse qui avait remarqué l'intelligence de l'enfant qu'il fut mis à l'école où il apprit le Coran avec une rapidité surprenante. Par la suite, il fut, à Djerba, le plus brillant élève d'Abū Muḥammad Wīslān. D'après Māksan, à la question : « Peut-il y avoir héritage (muwāraṯa) entre les šī'ites et nous ? », un juriste a répondu : « Non, pour les šī'ites qui nient le dogme (ta'ṭīl) ; oui, pour ceux qui (se contentent de) proclamer la supériorité de 'Alī (tafḍīl) ». Le juriste en question pourrait parfaitement être al-Tūnisī.

A la suite de troubles sanglants ayant éclaté entre Banū Satītan, Ġalāta et Yānġāsan, les survivants voulurent adopter la doctrine des ḥaŝwiyya (= mālikites), mais Māksan séjourna trois ans parmi eux et parvint à conjurer le péril. Après son départ, les « adversaires » (ahl al-ḫilāf), sans doute des mālikites, voulurent

359. Šammāḫī, 401-402 ; *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 312.

360. Nous n'avons pu situer cette caverne dont par surcroît le nom exact reste à rétablir. Šammāḫī, 404, le transcrit à nouveau Ġār al-Ġamāġ ; la leçon Amaġmāġ figure dans un manuscrit d'Abū l-Rābī' consulté par H. H. Abdul Wahab. Les sept šayḫs en question étaient 1° Abū 'Imrān Mūsā b. Zakariyyā' (al-Mazātī) ; 2° Abū 'Umar al-Namīlī ; 3° Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Mānūġ ; 4° Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. Ġarnāz al-Nafūsī ; 5° Ġābir b. Sadremām ; 6° Kabbāb b. Muṣliḥ ; 7° Abū Muġabbir Tūzīn. Dp. Abū l-Rabī', *ms.* précité, les šayḫs nos 1, 5, 6 et 7 étaient des Mazāta, c'est-à-dire des Ifrīqiyens, et les nos 2 et 3 de Djerba ; ce *ms.* donne Ġarnān au lieu de Ġarnāz. L'ouvrage comprenait douze parties ; Motylinski, *Bibliographie du Mzab*, 24-25.

361. Il s'appelle Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. Waġmīn al-Hawwārī ; Šammāḫī, 405.

362. *Ibidem*, 414-416.

édifier une mosquée. Certains esprits faibles les y autorisèrent, mais Abū Yūsuf b. Zīrī[363] les empêcha de réaliser ce projet.

Abū l-Rabī' Sulaymān b. Yaḥluf al-Mazātī[364], disciple d'Abū 'Abd Allah Muhammad b. Bakr, enseigna la lecture coranique à un grand nombre d'élèves[365], composa *al-Muṯḥif fī l-uṣūl* et un *Kitāb al-Siyar*. Il s'acquit une grande renommée. Il paraît avoir vécu à Djerba puisqu'on nous dit que c'est grâce à ses invocations et celles des šayḫs de l'île que périt le muqaddam de Ṭurra, un certain Abū 'Alī qui avait maltraité des 'azzāba wahbites.

Muḥammad b. Abī Ḫālid[366] fut un grand docteur abāḍite. Il habitait le Sahel ifrīqiyen et composa maints ouvrages.

Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. Abī Bakr al-Wārǧlānī (vers deuxième moitié du Ve siècle H/XIe) est l'auteur du *Kitāb al-Sīra fī aḫbār al-a'imma*[367].

Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad al-Lawātī[368] vint à Arīġ à l'âge de dix-huit ans en 450 H/1058-1059. Il s'attacha à Māksan. Il est allé à la Qal'a des Banū Ḥammād. Un passage malheureusement obscur[369] semble faire état d'une attaque des wahbites de Wārǧlān par une armée du sultan de connivence avec des aš'arites qui s'y trouvaient. Prévenus du massacre qui se préparait, ces derniers s'éloignèrent de Wārǧlān, probablement pour se porter à la rencontre des troupes ifrīqiyennes et se joindre à elles. Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad al-Lawātī, averti grâce à une indiscrétion, eut le temps de s'esquiver. Il se trouvait à Waġlānat lorsqu'Abū Zaġīl al-Ḫazarī, probablement un nukkārite, assiégea cette localité sans succès.

Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad al-Lantī[370] se trouvait

363. Personnage inconnu par ailleurs, semble-t-il.

364. *Ibidem*, 409, 412 ; T. Lewicki, *Une chronique ibāḍite...*, *R.E.I.* 1934, 73 seq. ; J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 397, n° 139.

365. Šammāḫī, 440, dit que ses élèves comprenaient des gens de Sūf, Arīġ, Wārǧlān, du Zāb et du Qasṭīliya.

366. Šammāḫī, 417-418 ; l'auteur déclare avoir trouvé douze ouvrages de ce šayḫ et les avoir d'abord repoussés croyant qu'il avait été un mistāwa, c'est-à-dire nukkārite ; mais il apprit ensuite qu'il avait été de la doctrine (min ahl al-da'wa), avait réfuté les contradicteurs et les négateurs de l'imāmat de 'Abd al-Wahhāb.

367. Il s'agit de la « *Chronique d'Abū Zakariyyā'* ». J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 397, n° 140 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 11-12 ; *E.I.*², I, 171-172 (A. de Motylinski-T. Lewicki).

368. Šammāḫī, 437-440.

369. *Ibidem*, 438-439 ; plus loin, 469-470, ds. la biographie de Ya'qūb, fils d'Abū l-Qāsim Yūnus b. Wazǧīn al-Wīlīlī, il est question des troubles qui éclatèrent, à Wārǧlān semble-t-il, entre wahbites et mālikites.

370. *Ibidem*, 440.

à Tīn où il reçut la visite d'élèves d'Abū l-Rabī' Sulaymān b. Yaḫluf al-Mazātī. A la suite d'une lutte qui éclata parmi les Banū Taksanīt, mettant aux prises les mālikites ḥaświyya et les Banū Yarūtan wahbites, les 'azzāba prirent la fuite et se dispersèrent.

L'Imām Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḫalīfa al-Sūfī al-Marġanī[371], fort savant notamment en kalām, passant à al-Ḥāmma[372] où l'abāḍisme n'avait cessé de reculer depuis l'époque d'Abū l-Qāsim (Yazīd b. Maḫlad) et d'Abū Ḫazar (yaġlā b. Zaltāf)[373], tenta d'y prêcher la doctrine, mais fut chassé par les ḥaświyya. Bien mieux, les derniers wahbites qui s'y trouvaient encore furent contraints d'abandonner leur croyance et les mālikites lavèrent la Grande Mosquée (al-masǧid al-kabīr) wahbite afin de la purifier. Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḫalīfa les maudit et c'est pourquoi sept ou neuf cents d'entre eux furent massacrés plus tard par al-Mayūrqī, alias 'Alī b. Ġāniya[374].

Son ouvrage *Kitāb al-Su'ālāt* est souvent cité par al-Šammāḫī[375].

A la fin de la période zīride, on voit des abāḍites, notamment des gens de Nefta, aller s'instruire à Tunis. Ce fut le cas d'Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī b. Abī Ya'qūb al-Tenāwutī[376]. Durant son séjour à Tunis, il étudia la littérature, la grammaire etc., travaillant nuit et jour. Il recevait chaque année de son pays, Wārǧlān, mille dīnārs dont il donnait la moitié à son šayḫ. Il rentra dans sa patrie et devint un docteur réputé et très fort en kalām qui composa plusieurs ouvrages[377].

371. Šammāḫī, 440-441, 519 ; il était originaire de Sūf et paraît avoir appartenu à une fraction des Lawāta qui habitait ce pays ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 13.

372. Sur l'emploi des habous au profit des mosquées abāḍites d'al-Ḥamma (?) v. : fatwā d'al-Ġubrīnī (époque ḥafṣide), *Mi'yār*, VII, 144-145.

373. V. *supra :* p. 746.

374. Vers 583-585 H/1187-1189 ; A. Bel, *Benou Ghānya*, 77 seq.

375. T. Lewicki, *Une chronique ibāḍite...*, *R.E.I.* 1934, 74 ; J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 383, n° 25. Cet ouvrage, recueil de questions qui lui ont été posées, a été dicté par Abū Ya'qūb Yūsuf b. Muḥammad al-Tenāwutī, rédigé par Abū Mūsā 'Īsā al-Nafūsī et colligé par Abū Nūḥ Ṣāliḥ b. Ibrāhīm (b. Yūsuf al-Mazātī) ; Šammāḫī, 524, 598 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 13.

376. Šammāḫī, 441, 529 ; il appartenait à la tribu des Tenāwuta établie dans le Nafzāwa ; une fraction de cette tribu devait habiter Wārǧlān ; Motylinski, *Bibliographie du Mzāb*, *Bul. de Cor. africaine*, III, Alger 1885, 71 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 13.

377. Šammāḫī, 441, cite : *al-Mūǧiz fī l-radd 'alā kulli man ḫālafa l-ḥaqq*, *Šarḥ al-Ġahālāt*, *Kitāb al-Istiṭā'a*. Il est aussi l'auteur d'un *Kitāb al-Siyar ;* J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 397, n° 141. Sur son élève Abū Ya'qūb Yūsuf b. Muḥammad al-Tenāwutī qui dicta le *Kitāb al-Su'ālāt*, v. : Šammāḫī, 498-499, 524, 598. C'est son oncle maternel, Yūsuf b. Ibrāhīm cadi et mufti de Wārǧlān qui lui adressait chaque année les mille dīnārs en question ; Šammāḫī, 498-499.

Abū Nūḥ Ṣāliḥ b. Ibrāhīm b. Yūsuf al-Mazātī aurait été le contemporain d'Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī précité, mais moins âgé que celui-ci puisqu'il le cite dans son ouvrage historique[378].

Abū l-Rabī' Sulaymān b. 'Abd al-Salām al-Wisyānī appartient à la même génération qu'Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī. C'était un zanātien de la tribu des Banū Wisyān (ou Wāsīn) qui occupaient le Qasṭīliya. Al-Šammāḫī a largement utilisé son ouvrage de biographie abāḍite dont il fait un vif éloge. Il vivait au début du VI^e siècle H/XII^e[379].

L'auteur anonyme du manuscrit intitulé *Siyar al-Mašā'iḫ*, élève des šayḫs Abū l-Rabī' Sulaymān b. 'Abd al-Salām al-Wisyānī et Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḫalīfa al-Sūfī, paraît avoir été comme ses deux maîtres originaires du sud tunisien et avoir vécu au VI^e siècle H/XII^e[380].

Quant à Abū Sahl, autre source du *Siyar al-Mašā'iḫ*, il semble s'agir d'Abū Sahl Yaḥyā (ou Ibrāhīm) b. Sulaymān b. Wīğman qui vivait à Wārğlān vers la fin du V^e siècle H/XI^e. Il était de la tribu des Mazāta[381]. Son fils Dāwūd était contemporain d'Abū Muḥammad al-Lawātī (m. 538 H/1143-1144)[382].

On peut clore cette revue des principaux docteurs abāḍites de l'Ifrīqiya zīrīde en mentionnant encore Abū Ya'qūb Yūsuf b. Ibrāhīm al-Wārğlānī al-Sadratī[383] (m. 570 H/1174-1175) ; d'un savoir vaste et éclectique, il composa nombre d'ouvrages.

Parmi les šayḫs du Ğabal Nafūsa[384] il semble que, pour notre période, les plus dignes de retenir l'attention soient : Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğannūn al-Šarūsī qui fut en correspondance avec les « rois d'Ifrīqiya » c'est-à-dire les Zīrīdes qui voulaient convertir au mālikisme le Nafūsa[385] ; Abū Muḥammad Warsiflās b. Mahdī[386] et Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. al-Ḫayr al-Ğenāwunī[387].

378. Šammāḫī, 469, 598 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 13.

379. Šammāḫī, 454 ; Motylinski, *Bibliographie du Mzab, Bul. de Cor. Africaine*, III, Alger 1885, 43 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 11-13.

380. La dernière date mentionnée dans cet ouvrage est 557 H/1161-1162 ; T. Lewicki, *Études ibaḍites*, I, 12.

381. Šammāḫī, 507 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 12-14.

382. Šammāḫī, 437, 440, 503 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 14.

383. Šammāḫī, 443-444 ; J. Schacht, *Bibliothèques...*, *R.A.* 1956, 397 note 36. Šammāḫī donne ensuite, 445-447, la biographie d'Abū Ya'qūb Yūsuf b. Ḫalfūn al-Mazātī. Motylinski, *Bibliographie du Mzab*, 27-28.

384. V. : T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, pour ceux du IV^e siècle H/X^e siècle : 42-43, 61, 64-65, 70, 73, 80-81, 111, n^os 22, 42, 49, 58, 62, 81, 118 ; pour ceux du siècle suivant : 45, 46, 60, 74-75, 81 note 5, 94, 95 note 6, 110, n^os 25, 26, 40, 64, 92, 113.

385. Šammāḫī, 323-324 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 42-43.

386. Šammāḫī, 327-328 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 45, n° 25.

387. Šammāḫī, 535-536 ; T. Lewicki, *ibidem*, I, 94, n° 92 ; *E.I.*[2], I, 171 (A. de Motylinski-T. Lewicki).

Miné par « la virulence des dissensions intestines » et sapé par « la diversité et la force, aussi bien morale que matérielle de la poussée de l'orthodoxie », l'abāḍisme ifrīqiyen était voué au déclin[388]. Il ne parvint pas à récupérer le terrain perdu avant et après l'invasion hilālienne et son recul ne fit que s'accentuer par la suite. Toutefois, il réussit à se maintenir encore longtemps dans les Djebels Demmer et Nefousa ainsi que dans la Djeffara, l'île de Djerba et au Mzab[389].

IV. — Les non musulmans

A. *Chrétiens*

Ibn Abī Dīnār (XVIIIe siècle) affirme que jusqu'au IVe siècle de l'Hégire/début du XIe, subsistaient en Ifrīqiya de nombreux villages habités par des chrétiens[390]. Une fatwā d'Ibn Abī Zayd atteste l'existence de chrétiens et de juifs dans les souks où ils vendent des étoffes et de localités où les chrétiens sont en majorité[391].

Al-Bakrī[392] signale encore l'existence d'Afāriq, descendants des latins, à Gabès et à Munastīr 'Uṯmān (gros bourg situé à une journée de Kairouan, sur la route de Tunis). Au XIIe siècle, on parlait encore le latin d'Afrique à Gafsa où la notice dite de Léon le Sage signale encore un évêché[393] ; Gabès était appelée « la ville des Afāriq »[394].

Al-Qābisī a été consulté sur l'emploi, dans l'édification d'une mosquée, de pierres provenant d'églises en ruines situées au Qasṭīliya[395]. Et un cadi de Tozeur, s'appuyant sur une fatwā

388. *Ḥafṣides*, I, 330-331.

389. La conversion à l'abāḍisme par 'Alī b. Yaḫlaf du roi soudanais de Ġāna en 575 H/1179-1180, attestée par Šammāḫī, 457-458, fait difficulté puisqu'il s'agit d'une citation du géographe al-Bakrī qui écrit en 461 H/1068 ; Bakrī, 178 ; *Ḥafṣides*, I, 331 ; T. Lewicki, *Notice...*, 149.

390. *Mu'nis*, 36.

391. Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 90 v°.

392. Bakrī, 17, 55-56/trad., 15, 118.

393. Idrīsī, 104-105/trad., 122 ; Ch. Courtois, *Grégoire VII...*, *Revue historique* 1945, 110.

394. Idrīsī, 121/trad., 141. G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 174, pense qu'il y a eu un rassemblement des chrétiens « dans une cité où la tradition latine et le christianisme pouvaient encore être vivants ».

395. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), Ibn Ṣabbāṭ, *ms.* A.W., I, 34-35 ; H. R. Idris, *La vie intellectuelle*, *Mélanges G. Marçais*, II, 105-106 ; sur une contesta-

d'al-Laḫmī fit procéder à la vente de habous chrétiens et en affecta le montant au profit des musulmans qui en avaient eu besoin à l'époque[396].

La colonie d'origine sarde, établie à une époque indéterminée à Sardāniya, bourgade près de Kairouan, et probablement dans divers villages du Qasṭīliya et du Nafzāwa, ne paraît pas avoir gardé sa foi[397], pas plus que les mille familles coptes envoyées par le calife umayyade 'Abd al-Malik à Tunis pour y construire un arsenal[398].

Dans les environs de Tripoli, des tombes chrétiennes des xe-xie siècles ont été découvertes[399].

Sur la décadence de l'église d'Afrique[400], on rappellera que l'existence d'une quarantaine de villes épiscopales vers le xe siècle est probablement plus théorique que réelle, que vers 1053/444-445 H il n'y aurait plus eu que cinq évêques et qu'en 1076/468-469 H on ne trouvait plus en Afrique les trois évêques pour procéder à une ordination épiscopale.

Sous Benoît VII (974-983/363-373 H) la chrétienté de Carthage choisit un prêtre nommé Jacques et l'envoya à Rome pour y être consacré évêque et les lettres de Léon IX et de Grégoire VII attestent la survivance de cette communauté jusqu'à la fin du xie siècle. Constantin l'Africain est l'un de ses enfants. Bien que Carthage soit encore mentionnée au xiie siècle par le *Liber Censuum* de l'Église romaine, l'existence à cette époque tardive d'un évêché de Carthage est peu probable[401].

Deux lettres de Léon IX, l'une datée du 17 décembre 1053/3 Ramaḍān 445 H, à l'évêque Thomas de Carthage, l'autre non datée,

tion analogue à Tripoli avant 339 H/950-951, v. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 94 r° ; *R.E.I.* 1935, 143.

396. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Ibn Šabbāṭ, *ibidem ;* H. R. Idris, *ibidem ;* v. aussi Tiǧānī, 115, 116 ; *Ḥulal*, I, 185 ; *Mi'yār*, II, 192-193 (citation d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār). Sur les traces du christianisme en milieu abāḍite avant les Zīrīdes, v. : Šammāḫī, 245, 256-257 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, *passim*.

397. Bakrī, 33 ; *Kāmil*, trad., 370-371 ; *'Ibar*, VI, 419 ; *Fournel*, II, 360.

398. Ch. Courtois, *Grégoire VII...*, *Revue historique* 1945, 115 ; H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes*, *R.A.* 1954, 272 note 39.

399. Ch. Courtois, *Grégoire VII...*, *Revue historique* 1945, 112-113 ; *Inscriptions arabes*, I, 295 note 27.

400. De Mas Latrie, *Traités de paix*, *Introduction*, II, 2-70 ; W. Seston, *Sur les derniers temps du christianisme en Afrique*, *École franç. de Rome*, *Mélanges d'arch. et d'hist.* 1936, fasc. I-IV, 101-124 ; et surtout : Ch. Courtois, *Grégoire VII et l'Afrique du Nord*, *Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique du Nord au XIe siècle*, *Revue historique* 1945, 97-122, 193-226 ; G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 172-175 ; *Ḥafṣides*, I, 430 ; H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes*, *R.A.* 1954, 269-272.

401. Ch. Courtois, *ibidem*, 111-112.

à deux évêques africains Pierre et Jean dont on ignore les sièges, font état des prétentions élevées par l'évêque de Gummī, c'est-à-dire de Mahdia, qui voulait convoquer des conciles et consacrer des évêques. Le pape s'élève avec fermeté contre cette tentative de porter atteinte à la suprématie du siège de Carthage. Il semble que « l'évêque de Gummī a voulu pour son siège l'automatisme de la primatie en Byzacène comme en bénéficiait Carthage en Proconsulaire et à certains égards sur l'ensemble des provinces africaines » car, « il est possible qu'en 1053, c'est-à-dire au lendemain des invasions hilāliennes, le primat de Byzacène n'ait été qu'un pasteur sans troupeau. L'évêque de la cité royale avait en tout cas pour lui la *potentia civitatis* ». Le conflit opposant l'évêque de Mahdia à celui de Carthage ne paraît pas être un des aspects de la lutte entre l'église de Rome et celle d'Alexandrie car, « le schisme n'était pas encore consommé et le drame se jouait exclusivement entre Rome et Byzance »[402].

En 1076/468-469 H, le Ḥammādide al-Nāṣir demanda à Grégoire VII de consacrer comme évêque de Bougie le prêtre Servandus, ce que le pape s'empressa de faire. Al-Nāṣir lui adressa des cadeaux et libéra tous les captifs chrétiens se trouvant dans ses états[403]. Al-Nāṣir était en guerre ouverte avec Tamīm qui soutenait les musulmans de Sicile contre les Normands, or, à l'époque, Grégoire VII tentait de se rapprocher de ceux-ci. Ce renversement de la politique pontificale ne serait pas étranger à la cordialité des relations entre Grégoire VII et al-Nāṣir[404].

Deux lettres de Grégoire VII, l'une au clergé et au peuple chrétien de Carthage, l'autre à Cyriacus, archevêque de Carthage, nous révèlent qu'au début de 1073/465 H, ce dernier refusa d'accéder au désir de certains chrétiens qui lui demandaient de procéder à des ordinations qu'il jugeait non conformes aux prescriptions canoniques. La communauté chrétienne de Carthage s'étant vraisemblablement transportée à Tunis alors en pleine croissance on peut supposer que Cyriacus refusait d'ordonner seul un évêque à Tunis. Respectueux des règles, soucieux de défendre la primauté de Carthage et redoutant peut-être la rivalité du nouvel évêque, il resta sur ses positions malgré l'intervention

402. Ch. Courtois, *ibidem*, 195-203. L'identification de Gummī = Mahdia, due à H. H. Abdul Wahab est confirmée par la mosaïque d'Ostie ; Ch. Courtois, *ibidem*, 200.

403. Ch. Courtois, *Grégoire VII, Revue historique* 1945, 97 seq., 207-215 ; l'auteur a montré que Buzea = Bougie et non Bône.

404. *Ibidem*, 219-224.

pressante du souverain, 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, qui n'hésita pas à le faire emprisonner et fouetter. Comme Thomas en 1053/444-445 H, Cyriacus en référa à Rome[405]. Grégoire VII lui répond en juin 1076/25 Šawwāl-25 Dū l-Qa'da 468 H et tranche la question de la manière suivante : l'Afrique n'ayant pas les trois évêques nécessaires à une ordination épiscopale, l'archevêque de Carthage et un évêque récemment consacré par le Pape choisiront un évêque qu'ils lui enverront avec des lettres à l'appui ; le Pape le leur renverra après l'avoir ordonné et à eux trois ils pourront alors procéder à l'ordination canonique d'autres évêques selon le besoin des églises[406]. On peut admettre que les instructions pontificales furent suivies et que Tunis eut un évêque régulièrement investi.

Le rapprochement de Grégoire VII et des Normands expliquerait, au moins en partie, que le Pape ait voulu satisfaire le Ḫurāsānide tout en veillant aux intérêts de l'église de Tunis. En effet, le souverain de Tunis, vassal du Ḥammādide, bien que contraint de reconnaître la suzeraineté de Tamīm vers 459-460 H/1066-1067, avait dû demeurer pratiquement indépendant et plus ou moins pro-ḥammādide ; la preuve en est qu'il semble bien qu'en 491 H/1097, Tamīm ait été obligé de le réduire à nouveau. En 1076/468 H, Grégoire VII, pro-normand, partant, anti-zīrīde, se devait de ménager 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, ennemi virtuel de Tamīm, tout comme dans le même temps il se rapprochait d'al-Nāṣir.

En 1114/507-508 H, les chrétiens de la Qal'a avaient une église dédiée à la Vierge Marie[407]. On a mis à jour, à Kairouan la stèle du « lector » Firmus, mort en 1048/439-440 H et celle du « senior » Pierre, mort en 1046 ou 1051/437-438 ou 442-443 H portant chacune une épitaphe en latin altéré. Cette découverte prouve la persistance du culte chrétien dans la cité de Sīdī 'Uqba jusqu'à la veille de l'invasion hilālienne[408].

405. *Ibidem*, 216-224.

406. *Ibidem*.

407. De Mas Latrie, *Traités de commerce, Introduction*, 67-69 ; de Cenival, *Le prétendu évêché de la Kal'a des Beni Hammad, Hespéris*, 1932, 14 ; G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 174 ; Ch. Courtois, *Grégoire VII..., Revue historique* 1945, 204-207, qui a établi que, dans le texte de Pierre Diacre, le ḫalīfa dont la maison dominait cette église était le lieutenant du Ḥammādide, qui administrait la Qal'a depuis le transfert de la capitale à Bougie et non un évêque. Dp. Ibn Ḥammād, 32/trad., 52, la Qal'a avait été bâtie et fortifiée par un chrétien nommé Būnyāš (= Bū Elias (Elie), dp. H. Pérès cité par Ch. Courtois) esclave (mamlūk) des Banū Ḥammād. Dp. Ch. Courtois (*ibidem*, 207, note 2), le chroniqueur peut avoir prêté à un individu une œuvre collective.

408. Ch. Saumagne, *Bulletin archéologique* 1928, 370 ; W. Seston, *Mélanges*

Les communautés chrétiennes qui subsistaient en Ifrīqiya désignaient vraisemblablement des administrateurs civils reconnus par le prince et responsables devant lui, le clergé n'ayant à s'occuper que du culte[409]. La connaissance du latin devait être fort rudimentaire[410].

Les chrétiens autochtones n'eurent sans doute pas plus à souffrir que les citadins musulmans de l'invasion hilālienne, mais lors de la révolte des villes côtières contre les Normands, les Ifrīqiyens ne les épargnèrent vraisemblablement pas davantage que ces derniers.

Sous Guillaume Ier, une grande partie des chrétiens d'Ifrīqiya se réfugia à Mahdia-Zawīla où le Normand nomma en 1157/551-552 H un archevêque dépendant du métropolitain de Palerme[411].

A Tripoli, Sfax et Mahdia, ne manquèrent pas de s'installer des chrétiens ayant participé à la conquête ou même venant de Sicile, ce qui explique la nomination, à Tripoli, d'un évêque relevant, lui aussi, de Palerme[412].

Enfin la conquête almoḥade sonna le glas des communautés chrétiennes, notamment à Tunis. Toutefois, des chrétiens se sont maintenus dans les villages du Nafzāwa jusqu'au XIVe siècle ainsi qu'à Tozeur jusqu'au XVIIIe[413].

On est mal renseigné sur la vie des chrétiens en Ifrīqiya zīride. A plusieurs reprises, il est question de certains d'entre eux ayant injurié le Prophète[414], vendant du vin aux musulmans[415], et d'affranchissement ou de rachat d'esclaves chrétiens[416]. Ils ne pouvaient surélever leurs églises ni réédifier en pierres celles qui étaient bâties en ṭūb[417].

D'après al-Qābisī (m. 403 H/1012) les maîtres d'école doivent

d'archéologie et d'histoire (École française de Rome) 1936, 101-124 ; Ch. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 113 note 11, 115-116, 118.

409. Ch. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 117-118.

410. *Ibidem*, 119-120.

411. *Storia*, III, 483-484, 484-486 note 1.

412. *Storia*, III, 484, 485 note 1.

413. *Berbères*, I, 231, III, 156 ; *Ḥafṣides*, I, 430 ; Ch. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 110-111, 121-122, 195.

414. Fatwās d'Ibn al-Kātib (m. 408 H/1017) et d'al-Qābisī, *Mi'yār*, II, 272-273/E. AMAR, I, 328-329 ; *Mi'yār*, II, 410.

415. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), BURZULĪ, *ms.* A. W., II, f° 223 r°.

416. Fatwās d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051), *Mi'yār*, II, 332/E. AMAR, I, 309-310 ; *Mi'yār*, IX, 140-141.

417. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, II, 207/E. AMAR. I, 232-233 ; comp. : fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, II, 170-180/E. AMAR. I, 249, 251, 254.

refuser tout cadeau pour les fêtes des polythéistes telles que Noël, Pâques et les Calendes (?) (al-abandās) « chez nous », c'est-à-dire en Ifrīqiya zīrīde, la Saint Jean en Andalousie et le « Baptême » en Égypte ; « que les musulmans adoptent de bon cœur pareilles pratiques, qu'ils revêtent certaines de ces parures, qu'ils fassent quelques-uns de ces préparatifs, que les enfants s'amusent, par exemple, à fabriquer des tabernacles (?) (qibāb) aux Calendes (?) et à faire bombance à Noël, il ne le faut pas. Toutes ces pratiques ne conviennent pas aux musulmans... »[418].

Pour l'énigmatique abandās, nous avons proposé d'y voir une altération de Qalandās = calendes de janvier, mais nos raisons sont loin d'emporter la conviction[419]. On peut en effet songer à la Fête-Dieu, à l'Avent ou mieux à la Chandeleur.

Abū l-Ṭayyib ('Abd al-Mun'im b. Muḥammad al-Kindī, alias Ibn Bint Ḫaldūn, m. 435 H/1049) autorise les maîtres d'école à recevoir des cadeaux pour 'Āšūrā' et les fêtes musulmanes mais non pour celles des non musulmans ('aǧam) ; en ce dernier cas, le maître doit les rendre à ceux qui les lui ont donnés et s'il ne les connaît pas, en faire l'aumône[420].

418. H. R. IDRIS, *Fêtes chrétiennes célébrées en Ifrīqiya à l'époque zīrīde*, *R.A.* 1954, 261-276.

419. Nous avions avancé : qalandās>'alandās>'abandās. Voici la substance des critiques et suggestions qu'on a eu l'obligeance de nous faire :

1° Dp. J. CANTINEAU · q>' est possible quoique dans les parlers qui ont cette particularité de prononciation on restitue soigneusement tous les q quand on écrit ; l>b paraît très peu probable ; le passage cité dans l'article du *Cours de phonétique* de J. Cantineau signifie seulement que ... n... n... peut passer à.... l... n.... ou : ...n... l...., et rien de plus ;

2° Selon J. CANTINEAU, AS-SĀMARRĀ'Ī et J. 'ABD EL-NOUR, on pourrait lire : 'aqdās = fête des hosties ou Fête-Dieu. On faisait autrefois des reposoirs garnis de branchages et de fleurs à certains endroits sur le passage de la procession ; il s'agirait des qibāb du texte ;

3° Dp. Ch. COURTOIS, il vaudrait mieux proposer : aduentus>adbentus>anbadās ; il s'agirait de l'Avent et qibāb désignerait la crèche ;

4° G. S. COLIN a pensé à la Chandeleur *(festum candelarum)* ; une forme de ce mot est attestée pour l'Espagne dans le *Calendrier de Cordoue*, éd. DOZY, 27, l. 2 : qandīlīrā (DOZY, *Suppl.*, II, 411) comme correspondant à une fête chrétienne tombant le 2 février ; il faudrait supposer quelque chose comme : al-'andalār. MIGUEL ASIN, dans son *Glosario de voces romanes* (Madrid, 1943, 147-148) cite un lenbaḍār (= marocain actuel lenbeḍāṛ = variété de figue) comme signifiant en Espagne : bākūrat al-tīn (figues fleurs) parce que leur maturité correspond aux feux de la Saint-Jean (al-'anṣara). Alabandās pourrait correspondre à lampadas (les lampes) ;

5° Dp. R. BRUNSCHVIG aussi, al-abandās proviendrait d'al-lampadas ; le ā ne gêne pas, bien que le mot s'accentue lampádas, puisque pour kaléndas, on a la graphie qalandās. Lampadas serait un synonyme de candelas dans le sens de cierges et on aurait affaire à la Chandeleur.

420. *Mi'yār*, VIII, 160-161 ; BURZULĪ, *ms.* Rabat, II, f° 199 v°.

Sous les Fāṭimides et les Zīrīdes, certaines chrétientés locales, surtout celles de Kairouan et de Mahdia, peuvent avoir été revigorées par des apports orientaux[421]. En tout cas le texte d'al-Qābisī prouve que les fêtes chrétiennes étaient sous Bādīs, une source de joie pour les petits musulmans. On eût aimé pouvoir préciser à quelle classe sociale, peuple, bourgeoisie ou aristocratie, il se réfère.

Fāṭimides et Zīrīdes, tolérants envers les chrétiens autochtones, ont appelé des artisans chrétiens qu'ils faisaient venir de l'extérieur. Quant au chrétien, chef en sa doctrine, qui, par l'intermédiaire d'un interprète, controversa avec Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981) en présence du vice-émir gouverneur de Kairouan 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, on ne saurait affirmer qu'il était ifrīqiyen[422].

Un contemporain d'Ibn Rašīq (m. 456 H/1063), le poète 'Abd al-Wahhāb b. Muḥammad al-Azdī, surnommé al-Miṭqāl, « fréquentait un jeune chrétien, marchand de vin, et l'amour qu'il avait pour lui était bien connu. Il demeura trois années dans le cabaret (de son ami), près de l'entrée, et durant toute cette période, il se rendit avec lui à l'église, dimanches et jours de fêtes, si bien qu'il apprit une grande partie de l'Évangile et des préceptes chrétiens... »[423].

Le harem des Zīrīdes est peuplé d'esclaves chrétiennes qui leur donnèrent certainement des fils. Rappelons que la nourrice de Bādīs, la célèbre Fāṭima, chrétienne convertie, fut intendante du palais au début du règne d'al-Mu'izz b. Bādīs et que son neveu, demeuré chrétien, fut massacré à Mahdia pour avoir défloré une descendante du Prophète au temps de Bādīs auquel on prête l'intention de faire périr tous les Mahdiens en représailles. Quant à Tamīm, il est l'auteur de ces vers :

« Allah ne sait-Il pas que mon cœur est épris de toi, ô visage de [beauté ?
« Et que j'aime tes suaves accents, au prix de ma vie, quand tu lis [les paroles du Messie ?
« Je manifeste de l'affection à d'autres que vous, intentionnellement, mais celle que je ressens pour vous est la seule véritable.
« Et, pour l'amour de vous, je goûte fêtes chrétiennes et cantiques [aux airs mélodieux »[424].

421. H. H. Abdul Wahab, *R.T.* 1917, 312-313 ; H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes, R.A.* 1954, 269 seq.
422. H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes, R.A.* 1954, 269-270.
423. *Ibidem*, 271.
424. *Ibidem*, 272-273.

Ce prince confia la direction des finances au fameux Georges d'Antioche devenu par la suite grand amiral du Normand. Georges et ses parents eurent la haute main sur les finances jusqu'à l'avènement de Yaḥyā b. Tamīm. A al-Nāṣir, le messager de Tamīm déclare que ce dernier « ... est tout entier à ses esclaves chrétiens ; il leur confie tout et laisse de côté les Ṣanhāǧa, les Talkāta et toutes les tribus... ».

Rappelons que la garde zīrīde ne comprenait probablement pas que des noirs, mais aussi des miliciens chrétiens sans doute en partie recrutés parmi les prisonniers faits par les corsaires de Mahdia.

Lors de la prise de Mahdia par Georges d'Antioche (543 H/1148) un certain nombre de musulmans, au lieu de fuir, « se cachèrent chez les chrétiens et dans les églises »[425].

B. *Juifs*

A maintes reprises, il est question des juifs en Ifrīqiya pré-zīrīde[426], et à coup sûr il y en eut dans la plupart des grandes villes de Berbérie orientale jusqu'à la conquête almoḥade, notamment à Kairouan, Mahdia, Tunis, Sousse, Gabès, Tripoli, la Qal'a et sans doute aussi à al-Ḥamma, Gafsa et Djerba[427]. La présence de juifs en milieu abāḍite (Ifrīqiya méridionale et Ǧabal Nafūsa, à Šarūs et Ǧādū) est attestée sous les Zīrīdes[428]. Des groupes de juifs nomades « habitant sous la tente » et plus ou moins berbérisés dont il subsiste encore des traces de nos jours, en particulier dans

425. *Ibidem*, 274-275.

426. *Riyāḍ, ms.* Paris, f° 83 v° : un juif afferme (taqabbala) le pain d'un souk, f° 91 r°, 104 v° dans l'entourage d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, Mūsā al-Yahūdī paraît avoir été un médecin.

427. D. Cazès, 55, 71-72, 79-81 ; *idem, Antiquités judaïques en Tripolitaine, R.E.J.* 1890, 78-87 ; *Ḥafṣides*, I, 397. Deux épitaphes israélites de Tripoli portent respectivement la date de 963/351-352 H et de 1159/554 H. L'élégie attribuée au célèbre commentateur Abraham b. Ezra (m. 1167/562-563 H) et datée de 1140/534-535 H énumère parmi les villes où les israélites eurent à souffrir : Tunis, Sousse, Mahdia, Gabès et Tripoli ; une strophe parlant d'al-Ḥamma, Gafsa et Djerba serait une interpolation ultérieure. Maïmonide traversant la Berbérie orientale vers 1165 a fait un portrait peu flatteur des juifs qui s'y trouvaient alors, notamment de l'importante communauté de Djerba. Un parchemin kairouanais porte mention en hébreu d'une donation, faite à Mahdia, d'une femme esclave ; *Objets kairouanais*, I, 209.

428. Šammāḫī, 339-340 : un vaurien nommé Ibn Falāwsan s'introduisait dans les fondouks pour y ravir des enfants juifs qu'il rendait contre rançon, 243, 321, 323 . un juif se rend en Égypte et de là en Syrie, 361-362 ; *Ḥafṣides*, I, 399-400 ; *supra:* p. 465, 466.

le Haut Tell, remontent à l'antiquité. Malgré le silence de nos sources, explicable par l'obscurité de leur existence, celle-ci n'est guère douteuse à l'époque zīrīde[429].

L'organisation de la juiverie ifrīqiyenne ne devait guère différer de l'égyptienne mieux connue grâce aux documents de la Geniza.

Tout comme en Égypte et en Espagne, le chef suprême des Juifs, lequel résidait à Kairouan, portait le titre de nāgid, en arabe : ra'īs al-yahūd. Ses attributions, à la fois politiques et spirituelles, rappellent celles du patriarche des chrétiens en Orient et vers la même époque[430].

La plupart des negidim du Caire étaient médecins de cour, fonction qui leur permettait d'user de leur influence pour la sauvegarde de leurs administrés[431]. Il en fut probablement de même en Ifrīqiya ; sous al-Mu'izz b. Bādīs, c'est son médecin, Ibrāhīm b. 'Aṭā' qui fut nāgid. Un certain Ya'qūb b. 'Imrān l'aurait été vers 1035/426-427 H[432].

A la mort de Kāfūr (357 H/968), son « marchand », le juif Ya'qūb b. Killis, converti vers 356 H/967 au plus tard, se sauva en Ifrīqiya et entra au service d'al-Mu'izz en 357 H/968. Il se joignit aux juifs qui gravitaient dans l'orbite du Fāṭimide et joua un grand rôle dans la préparation de la conquête de l'Égypte où il accompagna son maître en 362 H/972-973. Al-Mu'izz ne tarda pas à lui confier les finances. Ibn Killis est l'auteur d'une importante réforme monétaire et le créateur de l'administration fāṭimide. Il servit ensuite al-'Azīz jusqu'à sa mort (380 H/990-991)[433]. Vraisemblablement Ibn Killis ne fut pas le seul juif protégé d'al-Mu'izz à suivre le calife en Égypte. Quant aux israélites ifrīqiyens, on ne voit pas pourquoi les Zīrīdes, vassaux des Fāṭimides, ne les auraient pas, eux aussi, entourés de leur sollicitude.

L'importance économique et sociale de la communauté israélite de Kairouan allait certainement de pair avec l'éclat de son école talmudique dont il sera traité au chapitre suivant. Elle possédait un séminaire dont le président était appelé roš kalla ou simplement roš[434], un cimetière[435], une caisse de bienfaisance et diverses autres

429. H. H. Abdul Wahab, *Coup d'œil, R.T.* 1917, 6 ; Ch. Monchicourt, *La Région du Haut Tell,* 301-303 ; *Ḥafṣides,* I, 399-400.

430. J. Mann, *Jews,* I, 123-124, 144, 250-257 ; *R.E.J., nouvelle série,* IX, 161-163.

431. J. Mann, *Jews,* I, 255.

432. *Ibidem,* I, 252 ; *supra:* p. 178.

433. W. J. Fischel, *Jews,* 51-60.

434. J. Mann, *Jews,* I, 254, 277-278.

435. *Supra:* p. 423.

institutions. Elle envoyait des subventions aux académies de Sura et de Pumbéditha et servait d'intermédiaire dans la transmission de l'argent venant d'Espagne et destiné à ces académies. Elle rachetait les captifs juifs pour lesquels on exigeait un prix supérieur à celui des chrétiens dont le rachat était plus aléatoire[436].

Certains juifs habitaient au milieu des musulmans et vivaient en symbiose avec eux[437]. Le cas de ce juif sur la dépouille duquel Ibn Tūmart, de passage à Tunis, fit la prière funèbre parce que, de son vivant, il priait comme un musulman, ne doit pas avoir été unique[438]. Mais rien ne permet d'affirmer que les conversions à l'Islām de juifs ou de chrétiens aient été nombreuses sous les Zīrīdes. La tolérance dont ils jouissaient inciterait plutôt à penser le contraire.

Les juifs s'adonnaient au commerce des étoffes[439], de l'huile[440]; le transport des marchandises semble avoir été assuré par des bêtes de somme conduites par leurs propriétaires musulmans et louées à la journée[441]. Beaucoup étaient médecins[442], joailliers, financiers.

436. *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416, sub Kairwan (MAX SCHLOESSINGER); D. CAZÈS, 57.

437. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*, XI, 227-228 : rapports de bon voisinage entre juifs et musulmans; autre fatwā du même, *Mi'yār*, II, 280, 413-414/E. AMAR, I, 330-332, 342-343 : un vieil esclave réclame son dû à un juif qui lui jure par la Bible qu'il ne lui doit rien et l'autre de maudire la Bible; fatwā d'al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069), *Mi'yār*, VIII, 273/E. AMAR, II, 232; BURZULĪ, *ms.* A.W., 32e cahier, f° 6 v°, *Muḫtaṣar*, f° 152 r° : achat par un juif d'une maison dans un darb habité uniquement par des musulmans; il cause un dommage aux voisins en buvant du vin et en faisant des choses illicites; il puise à un puits en même temps que les musulmans, qui, dès lors, se sont abstenus d'y puiser. Doit-on vendre sa maison malgré lui ? Au cas où il y serait maintenu, continuera-t-il à puiser avec les musulmans ? Réponse : on empêchera ce juif de porter préjudice aux musulmans en commettant des actes illicites; s'il ne s'en abstient pas, sa maison sera donnée en location, malgré lui; quant au fait de puiser de l'eau dans le puits, c'est une vétille. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1083), *Mi'yār*, VIII, 271/E. AMAR, II, 283; BURZULĪ, *ms.* A.W., III, 34e cahier, f° 5 v° : des juifs puisent de l'eau à un fleuve situé dans un endroit habité par les musulmans qui y font leurs ablutions et y lavent leur linge. Réponse : les juifs ne seront pas empêchés d'utiliser cette eau. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, II, 206-207/E. AMAR, I, 231 : les juifs habitant avec les musulmans ont nécessairement des relations avec eux.

438. BAYḌAQ, 50/trad., 75-76.

439. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 90 v°.

440. Fatwā d'al-Suyūrī, BURZULĪ, *ms.* Alger, I, f° 41 r°, *Muḫtaṣar*, f° 6 v°.

441. Fatwā d'Ibn Abī Zayd, *Mi'yār*, VIII, 165/E. AMAR, II, 85; le juif voulait que le samedi fût un jour de repos de façon à ne pas payer la location des montures le dit jour; pour lui complaire, on ne condamnera pas le musulman à se reposer le samedi; de même, le juif cité en justice le samedi est tenu de comparaître.

442. Fatwā d'al-Māzarī, BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 239 r°, *ms.* Rabat, II, f° 88 r°-v°:

Les relations qu'ils entretenaient avec leurs coreligionnaires du reste du monde méditerranéen facilitaient d'importants échanges commerciaux [443].

Au moins théoriquement, les tributaires étaient soumis aux obligations que le fiqh leur imposait. Ibn Abī Zayd déclare : « on ne devra pas adresser le premier le salām aux juifs ou aux chrétiens ; mais quand on a (par méprise) adressé le salām à un tributaire, il ne faut pas lui demander de le considérer comme nul et non avenu. Si un juif ou un chrétien vous salue, il faut répondre « 'Alay-ka » (sur toi) (sans plus). Mais vous pouvez aussi répondre : « 'Alay-ka l-silām » avec kasra du sīn, ce qui signifie alors : « La pierre », car selon une opinion, cela est licite[444]. »

Les juifs ifrīqiyens, tout comme les chrétiens, étaient astreints à l'impôt de capitation (ǧizya)[445].

S'étant aperçu que le médecin d'al-Mu'izz b. Bādīs, le juif Ibn 'Aṭā' ne portait pas l'insigne distinctif des tributaires, Abū 'Imrān al-Fāsī fit teindre, sans doute en jaune, l'extrémité de son turban[446]. D'après al-Māzarī, le cadi doit imposer aux tributaires le port de signes distinctifs, comme de teindre le bout de leur turban[447]. Al-Laḫmī n'estime pas nécessaire que les femmes juives portent un habit spécial, contrairement aux hommes qui, eux, sont en rapport avec les musulmans[448].

Il est douteux que la poussée orthodoxe qui devait aboutir à la rupture avec le Caire ait entraîné la persécution des juifs[449].

à propos de la vente d'une négresse ayant un bouton, ce qui nécessita une expertise médicale ; v. *supra :* p. 178, et *infra :* p. 808 seq.

443. V. *supra :* p. 671-674 ; Max Schloessinger, *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416, se référant à Harkavy, *Tešubat ha geonim*, n° 199, affirme que les marchands juifs de Kairouan avaient des agents d'affaires, habilités à percevoir des créances à l'étranger au nom de leurs mandataires. Une lettre de la communauté juive de Palerme à Ḥanan 'ēl b. Hušī 'ēl de Kairouan, vers 1030-1035/421-426 H, a été publiée ; J. Mann, *Jews*, I, 204 ; *R.E.J.*, nouvelle série, IX, 162.

444. *Risāla*, 312-313. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, XI, 227-228 à un tributaire qui vous dit : « Que le salut soit sur toi », il faut se contenter de répondre : « Sur toi », sans rien ajouter.

445. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 34 v° ; v. : *Risāla*, 134-135.

446. H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 53-54. Rappelons que le général Ǧawhar avait imposé aux juifs d'Égypte le port du ġiyār en 362 H/972-973 ; *Itti'āẓ*, 184. Des mesures analogues avaient été prises par le cadi aġlabide Aḥmad b. Ṭālib à l'encontre des juifs et des chrétiens ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 52 v° ; *R.E.I.* 1935, 142 ; *Mi'yār*, VI, 51.

447. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), *Mi'yār*, II, 206-207/E. Amar, I, 231 ; Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 35 r° ; la question précise que cet usage est tombé en désuétude.

448. Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 34 v°.

449. Max Schloessinger, *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416, affirme cependant

Les juifs de Kairouan ayant obtenu du sultan, probablement de Bādīs, l'autorisation d'achever leur synagogue, al-Qābisī se prononça contre cette entreprise dont il empêcha l'exécution, tout en leur concédant le droit d'entretenir ce qui est construit, de surélever la porte si le niveau du sol s'exhausse et d'aménager à leur gré l'intérieur[450].

Déjà au temps d'Ibn Abī Zayd, les « gens du livre », c'est-à-dire les juifs et les chrétiens, faisaient rédiger par les musulmans et probablement plus ou moins conformément à la pratique de ces derniers, leurs témoignages, leurs contrats de vente et surtout de mariage, prétendant qu'autrement ces actes n'auraient pas de valeur légale devant la juridiction musulmane. Ibn Abī Zayd, tout en réprouvant cette pratique, conseille la brièveté et la suppression des formules spécifiquement musulmanes[451]. Plus tard on voit des juifs vouloir traduire devant la justice juive un de leurs coreligonnaires en se prévalant d'actes testimoniaux (bayyina) juifs, peut-être en hébreu ou mieux en judéo-arabe et le défendeur produire un acte (waṯīqa) arabe dressé par des témoins instrumentaires ('udūl) musulmans et demander à ce que les juges musulmans soient saisis du différend. Le jurisconsulte répond que c'est la justice musulmane qui doit trancher et non celle des juifs[452]. La compétence de la juridiction rabbinique devait donc se réduire à bien peu de choses. Cependant l'existence d'un dayyān (rabbin juge) appelé Ibn Labrat est attestée à Mahdia vers 1097-1098/490-491 H et plus tard[453].

Après la mise à sac de Kairouan par les Hilāliens, au moins une grande partie de la communauté juive de Kairouan dut suivre l'exode des musulmans vers Mahdia, Tunis et la Qal'a et grossir celles qui s'y trouvaient déjà[454]. Quand 'Abd al-Mu'min leur donna

qu'en 1045/436-437 H, sous al-Mu'izz b. Bādīs, tous les hétérodoxes furent cruellement persécutés y compris les juifs et les autres (non musulmans ?) ; or nos sources ne font pas la moindre allusion à ce fait ; confusion possible avec les massacres des šī'ites en 407 H/1016 ou avec la persécution almoḥade que BENJAMIN DE TUDÈLE attribue à Ibn Tūmart et qu'il date de 1142/536-537 H, c'est-à-dire une dizaine d'années avant la conquête du Maġrib central par 'Abd al-Mu'min ; v. *infra :* note 454.

450. Fatwā d'al-Qābisī (m. 403 H/1012) à la suite d'une fatwā analogue d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038) sur les églises ; *Mi'yār*, II, 207/E. AMAR, I, 232-233 ; v. aussi l'opinion d'al-Laḫmī sur la question, *Mi'yār*, II, 170-180/E. AMAR, I, 249, 251, 254.

451. Fatwā d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), BURZULĪ, *ms.* A.W., II, f° 46 r° ; v. aussi : IBN NĀĞĪ, *Commentaire de la Risāla*, II, 46-47.

452. Fatwā d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038), *Mi'yār*, X, 42 ; BURZULĪ, *Muḫtaṣar*, f° 117 r°.

453. V. *supra :* p. 672-673 ; 528 ; J. MANN, *Jews*, I, 264-268.

454. *Ḥafṣides*, I, 397.

à choisir entre l'islamisme et la mort, beaucoup d'israélites apostasièrent ou firent semblant[455].

Des traditions orales affirment que les juifs de Tunis jusque là établis au village de Mélassine, hors des murs de la ville, auraient été autorisés par Muḥriz b. Ḫalaf, alias Sīdī Maḥrez (m. 413 H/1022) à s'installer dans un quartier spécial qui correspondrait à l'actuelle Ḥāra. Elles sont d'autant plus douteuses que Léon l'Africain (mort à Tunis en 1551) dit que les juifs de Tunis habitaient Mélassine qu'ils regagnaient avant le coucher du soleil et qu'ils avaient un fondouk près de Bāb al-Baḥr (Porte de la mer, actuelle Porte de France). Les juifs considèrent encore Sīdī Maḥrez comme leur protecteur. On ne sait à quelle époque fut fondée la grande synagogue de la Ḥāra qui porte une inscription presque entièrement effacée[456].

455. Dp. Benjamin de Tudèle, utilisé par D. Cazès, 69-70, un certain Ben Temoura aurait ordonné d'exterminer les juifs dans toute l'Afrique jusqu'à Mahdia en 1142/536-537 H ; ce ne peut être qu'Ibn Tūmart plus ou moins confondu avec 'Abd al-Mu'min ; la date précitée est peut-être fautive. Rappelons que c'est en 547 H/1152-1153 que 'Abd al-Mu'min s'empare du Maġrib central et en 554-55 H/1159-1160, de l'Ifrīqiya proprement dite.

456. *Manāqib*, 314-315 et note 107 ; *Ḥafṣides*, I, 416 ; D. Cazès, 75-78 ; Sayous, 66.

CHAPITRE XII

LA VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

I. — Conditions générales

En quittant l'Ifrīqiya, les Fāṭimides ont emmené avec eux le patrimoine culturel des Aġlabides et les ouvrages de leur célèbre Bayt al-Ḥikma (Maison de la Sagesse). Le vizir juif Ya'qūb b. Killis serait l'un des responsables de ce transfert[1].

Toutefois, les bibliothèques privées avaient conservé leurs richesses. Ibn al-Ǧazzār (m. vers 395 H/1004-1005) par exemple, laissa en mourant vingt quintaux de livres médicaux et autres[2].

Ribāṭs et mosquées, surtout le Ǧāmi' de Kairouan, reçurent en habous un grand nombre de Corans et d'ouvrages ; ces derniers pouvaient être prêtés à domicile[3]. Abū Bakr 'Atīq al-Sūsī constitua habous au profit des étudiants de nombreux livres qu'al-Mu'izz b. Bādīs lui avait offerts[4]. Les princesses zīrīdes et al-Mu'izz b. Bādīs eurent à cœur d'enrichir la bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan[5].

L'imperfection de l'écriture, la rareté des manuscrits[6] et la corruption des textes par les copistes rendaient nécessaire la transmission orale (riwāya) de maître à disciple, des ouvrages. Le Coran et les ḥadīṯs ne se transmettaient pas autrement, d'où

1. H. H. Abdul Wahab, *Ligue des États arabes, Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, I, Caire 1955, 76 ; Ibn Ḫallikān, II, 333-336.

2. H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 84 (dp. Ibn Uṣaybi'a, *Ṭabaqāt al-aṭibbā'*, I, 38),

3. Fatwās d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) et d'al-Qābisī (m. 403 H/1012), *Mi'yār*. VII, 24, 197, 228.

4. *Bisāṭ*, 36-39 ; H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 184-185.

5. Sur les vestiges de cette bibliothèque, v. : Muḥammad al-Buhlī al-Nayyāl, ds. la revue tunisoise *al-Nadwa*, janvier et février 1953.

6. *Ma'ālim*, III, 191 : à l'époque d'Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī (m. 407 H/1016), un manuscrit du *Ǧāmi'* d'Ibn Wahb vaut 300 dirhams.

la nécessité de la quête de science (ṭalab al-'ilm) et de la fréquentation des docteurs.

L'iğāza était l'autorisation délivrée par un maître à son disciple d'enseigner d'après lui un ou plusieurs ouvrages transmis ou composés par lui[7]. On a maints exemples d'iğāzas accordées avant l'invasion hilālienne par des Kairouanais et par correspondance à d'éminentes autorités d'Espagne et d'Orient.

Le règne d'al-Mu'izz b. Bādīs est l'âge d'or de la calligraphie zīrīde. De nombreux spécimens en sont conservés à la bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan[8]. On connaît le nom de la calligraphe Durrat al-Kātiba qui copia le magnifique Coran habousé au profit du Ğāmi' de Kairouan par la célèbre Fāṭima Ḥāḍina Bādīs ; elle paraît avoir été au service d'un libraire, 'Alī b. Aḥmad al-Warrāq dans l'atelier duquel l'ouvrage fut confectionné[9]. Al-Ḥāriṯ b. Marwān et son fils Yaḥyā furent des copistes d'al-Mu'izz b. Bādīs[10]. Ibrāhīm b. Mūsā al-Māridī ou al-Māridīnī, et 'Abd al-'Azīz b. Muḥammad al-Qurašī al-Ṭāriqī, tous deux scribes de la chancellerie de l'émir furent de célèbres calligraphes[11].

Nous n'avons rencontré qu'un seul emploi[12] du berbère par les Ṣanhāğa d'Ifrīqiya et tout porte à croire que leur arabisation a été très rapide, bien qu'il faille se méfier des silences de nos sources peu portées à s'intéresser aux questions de ce genre.

7. Pour la période pré-zīrīde, v. : *Ma'ālim*, III, 72-73. La transmission orale n'était pas sans danger en cas d'insuffisance de l'auditeur ; fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, XI, 228 : un homme sachant une partie du *Mulaḫḫiṣ* du šayḫ commet des fautes de grammaire (laḥn) ; peut-il le soumettre pour révision à quelqu'un sachant bien l'arabe (classique) pour qu'il le voyelle correctement ?

8. *Inscriptions arabes*, I, 27-38. *Objets kairouanais*, I, *passim ;* H. H. Abdul Wahab, *Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, I, Caire 1955, 89 : le musée arabe de Damas conserve une magnifique copie du *Kitāb al-Mulaḫḫiṣ*, sur parchemin, contemporaine de l'auteur al-Qābisī (m. 403 H/1012) ; H. H. Abdul Wahab a eu connaissance d'un manuscrit complet, sur parchemin, du v^e^ siècle H, de la *Mudawwana*.

9. *Inscriptions arabes*, I, 28-33 ; *Objets kairouanais*, I, 60.

10. *Inscriptions arabes*, I, 37 ; v. aussi, 36 : manuscrit de la *Mudawwana* copié en 421 H/1030 par 'Abd Allah b. Muḥammad b. Qutayba ; H. H. Abdul Wahab, *Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, I, Caire 1955, 85-86.

11. H. H. Abdul Wahab, *ibidem*, 86 (dp. Ṣafadī, *Wāfī*) : al-Māridīnī n'avait pas son pareil au Maġrib pour l'écriture dite « al-riyāšī al-ḫafī » et al-Ṭārifī excellait en « ḫaṭṭ al-muḥallā min qidāḥ al-maysir » ; v. *infra :* p. 785. Ġubrīnī, 32-33, énumère les écritures suivantes : šarqī, ġarbī, rayḥānī, taḥsānī, dīwānī.

12. Šammāḫī, 400 : (vers 430 H/1038-1039 ?) un ṣanhāğien vend des agneaux à un abāḍite auquel il dit au moment du paiement : « arā » qui veut dire dans la langue des Ṣanhāğa « donne ».

L'invasion hilālienne si néfaste à la civilisation kairouanaise[13] fut néanmoins un puissant facteur d'arabisation[14].

II. — Enseignement

Il n'est pas surprenant que les deux principaux propagateurs du mālikisme zīrīde, Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) et al-Qābisī (m. 403 H/1012) se soient intéressés à l'enseignement des enfants. La *Risāla* du premier, œuvre essentiellement didactique, est dédiée au « mu'addib » (maître d'école) Muḥriz b. Ḫalaf et le second a composé un opuscule sur les règles de conduite des maîtres d'école[15] et rendu maintes fatwās sur ce sujet.

A en croire Ibn Ḫaldūn[16], Ibn Abī Zayd en aurait composé un similaire, mais cette attribution est douteuse[17].

A l'école (kuttāb), les enfants apprenaient à réciter, écrire et lire le Coran ; les versets étaient écrits sur des planchettes et psalmodiés en chœur. Il est probable que ce n'est qu'après la « clôture » (ḫatm) partielle ou totale du Coran qu'était abordée l'étude des rudiments du fiqh[18]. On a vu que les mālikites répugnaient à enseigner aux enfants des hétérodoxes autre chose que le Coran[19].

Les pères sont vivement invités à envoyer leurs enfants à l'école, garçons et filles ; mais, pour ces dernières, al-Qābisī recommande

13. *Ma'ālim*, III, 252 ; Ibn Nāǧī parle de l'anarchie et la décadence culturelle qui sévit en Ifrīqiya de 500 à 550 H/1106-1156.

14. Sur la question, v. : W. Marçais, *Comment l'Afrique du Nord a été arabisée*, *A.I.E.O.* 1938, 1-23, 1956, 5-17.

15. « *Al-Risāla l-mufaṣṣila li-aḥwāl al-mula'allimīn wa-aḥkām al-mu'allimīn wa-l-muta'allimīn* », à la suite d'une longue étude intitulée *al-Ta'līm fī ra'y al-Qābisī* » (L'enseignement selon la conception d'al-Qābisī) de Aḥmad Fu'ād al-Ahwānī, Caire 1364 H/1945. Cet opuscule est le remaniement de celui de Muḥammad b. Saḥnūn, « *Adāb al-Mu'allimīn* » *(Règles de conduite des maîtres d'école)*, éd. H. H. Abdul Wahab, Tunis 1931/trad., G. Lecomte, *R.E.I.* 1953, 77-105. On remarquera qu'à la manière d'Ibn Abī Zayd qui donne en tête de sa *Risāla*, 14-27, une véritable 'aqīda (sorte de catéchisme), al-Qābisī commence son épître, 241-253, par la définition d'un certain nombre de termes religieux : īmān, islām, istiqāma, ṣalāḥ. Comp.. *Ḥafṣides*, II, 356-366.

16. *Muqaddima*, Caire s. d., 90/*Prolégomènes*, I, 267.

17. H. R. Idris, *Deux juristes*, *A.I.E.O.* 1954, 150 et note 46, 181-182.

18. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, VIII, 163-164/E. Amar, II, 62 : on peut percevoir un salaire pour enseigner le calcul, l'écriture, les règles de partages successoraux. Burzulī, *Muḫtaṣar*, f° 101 v° (opinion d'Abū Ḥafṣ b. al-'Aṭṭār, m. 430 H/1038, et d'al-Tūnisī, m. 443 H/1051) : l'instruction minima exigible consistait à savoir par cœur ce qu'il fallait du Coran, par exemple la dernière partie dite « mufaṣṣal al-Qur'ān » pour pouvoir prier et l'essentiel des prescriptions rituelles.

19. V. *supra :* p. 744.

de ne pas leur enseigner l'écriture et, à plus forte raison, la rédaction des lettres et la poésie[20]. Bien entendu les enfants des deux sexes seront séparés[21]

Al-Qābisī interdit formellement aux maîtres d'exercer leur profession dans les mosquées où les nattes risquent d'être salies par les enfants[22]. Ils louaient un local et pouvaient s'associer[23].

Les interrogations avaient lieu le mercredi après-midi et le jeudi[24]. Le mu'addib administrait des châtiments corporels[25]. Il était rétribué par les parents et selon des modes variables (d'avance, au mois, à l'année)[26]. Fêtes et « clôtures » du Coran étaient l'occasion de cadeaux[27].

En général les élèves n'avaient pas classe du jeudi, après le 'aṣr, au samedi matin. Mais il semble que certains maîtres chômaient aussi toute la journée du jeudi. Le congé du 'Īd al-Fiṭr (Fête de la rupture du jeûne) était de 1 à 3 jours et celui du 'Īd al-Aḍḥā (Fête des sacrifices) de 3 à 5 jours[28].

Pour le ḫatm (clôture du Coran) d'un élève, le maître octroyait à ses élèves un jour de repos. Mais al-Qābisī précise qu'il n'avait ni le droit d'accorder d'autres congés ni d'accepter des cadeaux sans l'autorisation des parents. Il réprouve toute collecte faite à grands cris par les enfants du kuttāb au profit de leur maître, ainsi que leur mise en congé une partie de la journée à l'occasion d'un mariage[29].

L'enfant quittait l'école vers la puberté sachant essentiellement le Coran, lire et écrire. Les familles aisées devaient avoir des précepteurs capables de faire débuter leurs enfants et de les former jusqu'à ce qu'ils deviennent des étudiants.

20. Al-Qābisī, *al-Risāla l-mufaṣṣila*, 263-266. *Inscriptions arabes*, II, n° 389 épitaphe d'une fillette morte à 8 ans en 434 H/1042 sachant le quart du Coran ; son père, un qaysite était médecin.

21. Al-Qabisī, *ibidem*, 287.

22. Fatwā d'al-Qābisī, *Mi'yār*, VII, 24.

23. Fatwā d'Abū l-'Abbās al-Ibyānī (m. 352 H/964) et d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), Burzulī, *ms.* A.W., III, 32e cahier : association de deux mu'allims dont l'un est aveugle. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W. III, 32e cahier : location de deux boutiques voisines par deux mu'addibs.

24. Al-Qābisī, *al-Risāla l-mufaṣṣila*, 287, 290 ; *Manāqib*, 298.

25. Al-Qābisī, *ibidem*, 284-287, 312-315.

26. *Ibidem*, 270-283, 291, 302 seq, 312. Fatwās d'al-Qābisī, *Mi'yār*, II, 214/E. Amar, I, 278, VIII, 163-164 ; Burzulī, *ms.* Rabat, II, f° 199 r° seq, *Muḫtaṣar*, f° 99 r°-103 r°. Fatwā d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, II, 212-213/E. Amar, I, 288-289.

27. Al-Qābisī, *al-Risāla l-mufaṣṣila*, 290-291, 300-301 ; H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes*, *R.A.* 1954, 261-276.

28. Al-Qābisī, *al-Risāla l-mufaṣṣila*, 290.

29. *Ibidem*, 291.

Les élèves pauvres qui désiraient poursuivre leurs études ne trouvaient pas d'établissements du genre médersa[30] pour les accueillir.

Avant d'aller grossir l'auditoire des šayḫs, on les imagine s'instruisant tant bien que mal, seuls ou guidés par des camarades plus âgés, et fréquentant des dévots.

Dans l'ensemble, l'enseignement des šayḫs était bénévole et la plupart d'entre eux fortunés. Ibn Abī Zayd ne devait pas être le seul à se montrer généreux envers les étudiants qu'il hébergeait volontiers[31].

III. — Hommes de lettres[32]

Sous les Fāṭimides, les belles lettres n'avaient cessé de fleurir en Berbérie orientale et le départ d'al-Mu'izz ne paraît pas avoir altéré leur épanouissement[33]. La plupart des poètes et littérateurs ifrīqiyens ne le suivirent pas au Caire et entretinrent, au contraire, à Kairouan et ailleurs, même sous les premiers Zīrīdes pourtant tournés vers l'Ouest, la haute flamme que leur avaient transmise leurs prédécesseurs. La continuité de cette tradition littéraire, émanation de la culture ifrīqiyenne, est remarquable. Eût-elle été création artificielle et tributaire du mécénat, qu'elle aurait pu dépérir, mais, illustration de la civilisation kairouanaise où elle puisait la quintessence de ses forces vives, elle ne pouvait que prospérer avec elle. Bien mieux, tout comme la tradition juridique, elle devait survivre à la tourmente hilālienne et l'anéantissement de la métropole ne pas lui être fatal.

30. Sur les médersas ḥafṣides, v. : *Ḥafṣides*, II, 359 seq.

31. V. *supra* : p. 719.

32. Au sens strict du terme, on ne reviendra pas sur la production juridique dont il a été question dans le chapitre précédent, bien que de nombreux fuqahā' zīrīdes, tels qu'Ibn Abī Zayd, al-Qābisī, Ibn al-Ḍābiṭ, al-Māzarī, ont eu des dons littéraires certains, ni sur l'historiographie évoquée dans l'Introduction. On relèvera la carence d'œuvres géographiques.

33. Pour la période pré-zīrīde, on se contentera de mentionner le poète Abū l-Qāsim 'Alī al-Fazārī (m. vers 345 H/956-957), *Muntaḫab*, 39-41 ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXV, 342 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 101 v°, 103 r°-103 v°. — Le grammairien Abū l-Qāsim Ibrāhīm b. al-Wazzān (m. 346 H/957-958), *Dībāǧ*, 91 ; Bakrī, 30/trad., 67 ; *Udabā'*, I, 203 ; Ibn Qifṭī, I, 172-174. — Le poète et littérateur Ibn al-Rā'is (Abū l-'Abbās al-Faḍl) (m. 344 H/955-956), *Muntaḫab*, 41-42. Et la poètesse Ḥadūǧ al-Ruṣfiyya (milieu du IV^e siècle de l'Hégire), *Šahīrāt*, 52-54 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 132 v°.

Signalons enfin qu'une partie des livres ramenés d'Orient par le célèbre Abū 'Alī Ismā'īl al-Qālī était demeurée à Kairouan où il était passé avant de se rendre en Espagne, vers 330 H/941-942 ; *Udabā'*, VII, 25-33 ; Ibn Ḫayr, 395-397, 398-400.

Né à Séville d'un père originaire des environs de Mahdia, le célèbre poète Ibn Hāni' (m. 362 H/973) fut contraint de quitter l'Espagne pour le Maġrib à vingt-sept ans ; réprouvant son amour des plaisirs et de la philosophie, les Sévillans avaient forcé leur souverain à exiler son poète favori. Après avoir encensé le général fāṭimide Ğawhar, il alla servir à Msila les deux Banū Ḥamdūn, Ğa'far et Yaḥyā b. 'Alī et enfin al-Mu'izz li-dīn Allah qui s'empressa de l'attacher à sa personne.

Ibn Hāni' accompagna en Égypte le calife qui, peu après, l'autorisa à repartir chercher sa famille au Maġrib. Mais il devait périr en route, à Barqa, probablement assassiné, à l'âge de trente-six ou quarante-deux ans.

Le Fāṭimide avait espéré tirer gloire d'un poète qu'il tenait digne de rivaliser avec ceux de l'Orient. Ibn Hāni' était d'une vaste érudition poétique. La puissance de son verbe, sa prédilection pour l'hyperbole et son sens de la grandeur, voire de la démesure, expliquent qu'on l'ait considéré comme le Mutannabī — son contemporain — du Maġrib. Al-Ma'arrī lui a reproché son clinquant et son verbalisme creux, mais on l'a soupçonné de partialité à l'égard de l'émule du chantre de Sayf al-Dawla qu'il admirait avec une ferveur trop jalouse.

On préfèrera ce jugement plus nuancé d'Ibn Šaraf[34] : « Son langage (a le fracas) du tonnerre, sa composition très serrée s'appuie sur une robuste charpente, mais le fond est fragile ; ses opinions corrompues ne sauraient être admises par la raison et constituent en quelque sorte un joint (faible) dans son œuvre ; mais quand le sens est clair et la versification parfaite, c'est une vraie baliste qui lance ses projectiles, et le poète atteint les plus hauts sommets ; sa poésie amoureuse est sensuelle, non platonique : là, il ne se contente pas (d'étreindre) un spectre et n'a recours qu'à son sabre; le souverain du Zāb l'a fort honoré et a relevé sa condition en lui accordant les plus riches récompenses ; Ibn Hāni', qui devint le

34. Trad. de Ch. PELLAT ; IBN ŠARAF, *Rasā'il al-Intiqād*, éd. H. H. ABDUL WAHAB, Damas 1330 H, 22 ; *idem, Questions de critique littéraire (Masā'il al-intiqād)* éd.-trad. Ch. PELLAT, *Bibl. ar. française*, n° XV, Alger 1953, p. 40-43, 110.

Sur Abū l-Qāsim Muḥammad b. Ibrāhīm b. Hāni' al-Andalusī al-Azdī, v. aussi : *G.A.L.*, I, 91 ; *E.I.*, II, 406 (BEN CHENEB) ; *Udabā'*, XIX, 92-105 ; IBN ḪALLIKĀN, II, 4-5 ; MAQQARĪ, II, 364-367 ; *Takmila*, I, 350 ; IBN BASSĀM, IV/1, 180 ; ṢAFADĪ, I, n^os^ 240, 352-355 ; *Nuğūm*, IV, 67-68 ; *al-Mu'izz*, 225-230 ; *Muntaẓab*, 42-46 ; NAYFAR, I, 29-31. M. CANARD, *L'Impérialisme des Fāṭimides et leur propagande*, *A.I.E.O.*, VI, 1942-1947, 156 seq ; R. BRUNSCHVIG, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islām*, *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, Caire 1935-1945, 152 note 1 ; 'UMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 7 r°-18.

défenseur de sa dynastie et contribua à rehausser son prestige, était un homme (capable) pour assurer son bonheur ici-bas, de compromettre (son salut) dans l'Au-delà par inintelligence, irréligiosité et faiblesse de conviction ; s'il eût été intelligent, il n'eût pas manqué de thèmes poétiques au point de recourir à l'impiété ».

'Alī b. Yūsuf al-Iyyādī al-Tūnisī[35] (m. 365 H/976) fut, en son temps, l'un des plus grands poètes d'Ifrīqiya et servit les Fāṭimides. Ibn Šaraf a dit : « ... sa poésie est une douce aiguade et son style, une perle délicate ; il est le Buḥturī de l'Occident ; quand il décrit des colombes, il saisit le monde entier d'admiration ; dans son tašbīb (madrigal), il inspire la tendresse et l'amour ; quand il adresse des louanges, il donne plus qu'il ne reçoit »[36].

On connaît quelques poètes mineurs morts à l'extrême fin du IVe siècle de l'Hégire[37].

Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abdūn al-Warrāq al-Sūsī[38] (m. vers 400 H/1009-1010), fils d'un notable kairouanais établi à Sousse, fut un poète délicat dont l'art était empreint d'une grande douceur. A la suite du décès de sa femme et de sa fille, il se rendit, en 393 H/1002-1003, auprès de l'émir de Sicile Ṭiqat al-Dawla al-Kalbī qui le choisit comme précepteur de son fils Ğa'far. Il revint ensuite à Sousse, sa ville natale, où il mourut.

35. *'Umda*, I, 71 ; Ḥuṣrī, *Zahr al-Adab*, I, 234 et à l'index ; Ibn Šaraf, *Rasā'il al-intiqād*, éd. H. H. Abdul Wahab, 14, 22 ; *idem*, *Questions de critique littéraire*, éd.-trad. Ch. Pellat, 43, 108 ; *Bisāṭ*, 30-31 ; *Muntaḫab*, 46-49 ; *Šahīrāt*, 40. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 46 v°-49 r° ; Ibn Rašīq, *Qurāḍat al-Ḍahab*, *ms.* Paris 3417, 50-51.

36. Ibn Šaraf, *Questions de critique littéraire*, trad. Ch. Pellat, 43.

37. Ibn Ḫāqān al-Naḥwī et Ibn Māzin qui composèrent chacun un thrène du juriste Ibn Aḫī Hišām (m. 371-373 H/981-983) ; *Madārik*, II-III, f° 228 r° ; H. R. Idris, *Quelques juristes*, *R.A.* 1956, 356.

Aḥmad b. Muḥammad Sa'd al-Mayyānišī ; Yāqūt, *Buldān*, VIII, 219, déclare avoir vu un exemplaire du « *Kitāb al-Naqā'iḍ bayna Ğarīr wa-l-Farazdaq* » écrit de sa main au Caire en 381 H/991-992.

Aḥmad b. Ḥabīb al-Qayrawānī qui alla faire la Guerre Sainte en Espagne et y trouva la mort avant 400 H/1009-1010 ; *Takmila*, éd. Ben Cheneb, 156, n° 319. Sur son fils Abū Ḥabīb 'Abd al-Raḥmān, né à la Muḥammadiyya (Msila) et arrivé en Espagne encore jeune avec son père, v. : *Takmila*, II, n° 1647 ; Kutubī, I, 251 ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 601 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 100 r°-101 v°.

Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥusayn b. 'Umar al-Maġribī al-Naḥwī, quitta le Maġrib pour l'Égypte où il mourut avant 400 H/1009-1010 ; *G.A.L.*, *Suppl.*, I, 202 ; Ṣafadī, II, 376-377, n° 848.

Signalons enfin le passage à Kairouan d'Abū l-Walīd Muḥammad b. Muḥammad b. al-Ḥasan al-Zubaydī, le fils de l'auteur du *Muḫtaṣar* (abrégé) du *Kitāb al-'Ayn* du fameux lexicographe Ḫalīl b. Aḥmad ; Ḥumaydī, 36, 242, nos 4 et 546.

38. Tiğānī, 27-30 ; *Ḥulal*, I, 120-122 ; *Muntaḫab*, 54-55 ; Nayfar, I, 48-49 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 100 r°-v° ; Ṣafadī, III, 205-207, n° 1187.

Le poète de Bādīs, 'Abd al-Karīm b. Ibrāhīm al-Naḥšalī[39] (m. 405 H/1014-1015), d'al-Muḥammadiyya (Msila) qu'il ne, quitta peut-être que très peu de temps avant d'aller mourir à Mahdia, connaissait parfaitement la lexicographie, la poésie et la geste (ayyām) des Arabes. Il ne composa pour ainsi dire pas de petites pièces de vers et ne fit la satire de personne. Mais, quel que soit le charme de sa poésie, c'est comme auteur d'un art poétique intitulé « *al-Mumli'* » qu'il mérite surtout de retenir notre attention. Les nombreux extraits qu'en a donnés Ibn Rašīq attestent la finesse d'analyse et la sûreté de jugement d'un critique éminent auquel l'auteur de la *'Umda* doit beaucoup. En la matière, il fait figure d'initiateur. Les fragments de son œuvre ne permettent malheureusement pas de jauger son originalité ni de dire jusqu'à quel point il a influencé Ibn Šaraf.

Ibn Abī Sahl al-Ḫušanī[40] (m. 406 H/1015-1016), d'après Ibn Rašīq qui fut son élève, était célèbre comme grammairien et lexicographe et habile dans d'autres disciplines ; on ne vit jamais d'aveugle plus affable, ni plus pudique ; pieux et chaste, il rougissait quand ses élèves lui parlaient ; poète fort doué et disert, sa manière avait la simplicité d'inspiration, les constructions délicates et la limpidité d'expression de celle d'Abū l-'Atāhiya sur les traces duquel il marchait. Aucun poète, quelqu'habile qu'il fût ne pouvait se dispenser de lui soumettre ses compositions, ni de venir puiser à son savoir ; Naṣīr al-Dawla Bādīs le comblait de faveurs et versa des milliers de dīnārs pour éteindre les dettes qu'il avait contractées. On comprend que le fameux vice-émir d'Ifrīqiya al-Muḫtāl ait tenté, mais en vain de convertir au šī'isme ce prestigieux homme de lettres qui enseigna Ibrāhīm al-Ḥusrī, Ibn Rašīq, Ibn Šaraf et bien d'autres.

Quel contraste avec 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad al-Firāsī[41] (m. 408 H/1017-1018), poète satirique tunisois, méchant, effrontément dépravé et obscène. Il eut la fin qu'il méritait : pris de

39. *'Umda*, I, 58-59, 71, 76, 78, 82, 125, 138, II, 17, 228 ; Ḥuṣrī, I, 221, II, 371, III, 174 ; Ibn Manẓūr al-Ifrīqī, *Niṯār al-Azhār*, 36, 81 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 77 r°-78 v° ; *Munṭaḥab*, 51-52 ; H. H. Abdul Wahab, *Dīwān al-Adab al-Tūnisī, 'Abd al-Karīm al-Nahšalī*, ds. la revue tunisienne *al-Badr*, II, 542-547 ; A. Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 304-305, 306.

40. Abū 'Abd Allah 'Abd al-'Azīz b. Abī Sahl al-Ḫušanī al-Ḍarīr parfois appelé al-Baqqāl (le marchand de légumes) ; Ibn Qifṭī, II, 178-180, n° 394 ; *'Umda*, I, 124 ; H. H. Abdul Wahab, *Dīwān al-Adab al-Tūnisī*, ds. revue tunisienne *al-Badr*, 181-182 ; Aḥmad Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 305 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 88 r°-v° et 79 v°-80 r° ; Suyūṭī, *Buġya*, 308 ; Ṣafadī, *Nakt al-Himyān*, 194.

41. Kutubī, I, 261-262 ; Fagnan, *Extraits inédits*, 257 ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 613 ; *Munṭaḥab*, 57-58 ; 'Umarī, ms. Paris 2327, f° 109 v°.

boisson, il tomba d'une terrasse à Sousse et s'écrasa sur le sol ; il avait près de quatre-vingts ans.

Bakr b. 'Alī al-Ṣābūnī[42] (m. 409 H/1018-1019), poète satirique virulent et de mœurs dissolues, élégant et brillant causeur, fut l'un des panégyristes du vice-émir 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātīb surnommé al-Muḫtāl.

Al-Nāǧaḥūn[43], poète aveugle originaire de Gafsa, connaissait tout le *Dīwān* d'Abū Nuwās et les « lectures » coraniques ; il était maître d'école et ne pouvait se passer de nabīḏ. Ibn Rašīq rapporte quelques vers qu'il l'entendit débiter à ses élèves alors qu'il était pris de boisson. Il mourut en 414 H/1023-4, peut être empoisonné par une victime de ses satires.

Al-Qazzāz[44] (né vers 345 H/956-957, m. 412 H/1021-1022) est l'un des plus illustres littérateurs de l'Ifrīqiya zīrīde. Né à Kairouan, il alla « quêter » le savoir en Orient où il fut l'élève, entre autres, d'al-Āmidī, disciple d'Ibn Durayd et d'al-Aḫfaš. Il séjourna longtemps en Égypte où il servit les Fāṭimides, notamment al-'Azīz pour qui il composa plusieurs ouvrages. Rentré à Kairouan, probablement après la mort d'al-'Azīz (386 H/996), il y enseigna la lexicographie et les lettres. Furent ses élèves : Ibn Rašīq, Ibn Šaraf, Ya'lā l-Urbusī, Ibn al-Rabīb, 'Abd al-Raḥmān al-Muṭarriz, Makkī b. Abī Ṭālib, sans compter les Espagnols de passage.

Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on relève : *Ǧāmi' al-luġa*, vaste dictionnaire rappelant le *Tahḏīb* d'al-Azharī et utilisé par l'auteur du *Lisān al-'Arab* et celui du *Qāmūs ; al-Muṭallaṭ* et *al-'Ašarāt*, autres ouvrages de lexico-

42. Kutubī, I, 80 ; *Bisāṭ*, 23-24 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 118 v°-119 r° ; Ṣafadī, *Wāfī*, *ms.* de la Grande Mosquée de Tunis, IX, 77 (extrait publié dans le journal tunisois *Tūnis*). Il dressa le cadi Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim contre un certain Abū Bakr b. al-Wasaṭā'ī qui dut s'exiler en Égypte. Sur ses démêlés avec le poète al-Sarrāy au sujet de la généalogie des Zīrīdes, v. *supra :* p. 7. C'est lui qu'on voit s'enivrer dans un mauvais lieu en compagnie d'un certain Ibn Abī Ḥafṣ al-Kātib, v. *supra :* p. 591.

43. Al-Nāǧaḥūn al-A'mā Muḥammad b. 'Abd Allah ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 123 v°-124 r° ; Ṣafadī, III, 342, n° 1411.

44. Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ǧa'far al-Tamīmī, connu sous le nom d'al-Qazzāz (le soyeux) ; Ibn Ḫallikān, I, 514-515 ; *Udabā'*, XVIII, 105-109, XIX, 37, VIII, 111 ; Ṣafadī, II, 304-305, n° 746 ; *'Umda*, I, 43, 48, 68, 110, 115, 121, II, 45, 63, 69, 150, 191, 238 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 130 v°-132 r° ; Ibn Ḫayr, I, 362-363 ; *Takmila*, éd. Ben Cheneb, 163, n° 340 ; Maqqarī, I, 374 ; Suyūṭī, *Buġya*, 29 ; *Ḥulal*, I, 102-103 ; *G.A.L., Suppl.*, I, 539 ; H. H. Abdul Wahab, *al-Qazzāz*, ds. revue tunisoise *al-Ṭurayyā*, août-sept. 1944 ; A. Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 305 ; Nayfar, I, 39-40 ; Maḫlūf, I, 480, 481. Le fils d'al-Qazzāz, 'Abd Allah suivit les traces de son père. — Sur Makkī b. Abī Ṭālib v. . H. R. Idris, *Deux juristes..., A. I. E. O. 1954*, 152-3.

graphie ; *al-Ḥurūf*, composé à la demande d'al-'Azīz, traité de grammaire d'un millier de pages et classé alphabétiquement ; une étude sur le ḍād et le ẓā' ; *al-Ta'rīḍ fī-mā yadūru bayna l-nās min al-ma'ārīḍ* (ou *al-Ta'rīḍ wa-l-taṣrīḥ*) sur les allusions obscures usitées dans le langage ; *Ḍarā'ir al-ši'r*, sur les libertés que peuvent prendre les poètes avec la langue ; deux commentaires, l'un de la célèbre *Maqṣūra* d'Ibn Durayd, l'autre d'une risāla sur la rhétorique (balāġa) ; une étude sur les fautes d'al-Mutanabbī et une autre sur les vers en énigme (abyāt al-ma'ānī) du même poète[45] ; un traité de politique intitulé *Adab al-sulṭān wa-l-ta'addub* et un curieux opuscule *al-Ḥilā wa-l-Šiyāt* sur l'anatomie des esclaves.

Dans une page pleine de ferveur pour son vénéré šayḫ, Ibn Rašīq dit en substance qu'il surpassa les anciens et les modernes, fut respecté des rois, des docteurs, de l'aristocratie et aimé du peuple ; entièrement consacré à l'étude, il était peu loquace ; ses vers étaient à la fois inspirés et travaillés, parfois plaisants mais sans vulgarité. Après en avoir donné maints exemples, surtout de très courtes pièces, Ibn Rašīq déclare que la poésie d'al-Qazzāz est bien plus belle qu'il ne l'a dit, mais qu'il s'est astreint à être concis dans son ouvrage[46].

Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Ḥuṣrī[47] (m. 413 H/1022-1023) est avant tout un anthologue célèbre par son *Zahr al-Adāb* qui fut composé en 405 H/1014-1015 à la demande d'un des principaux secrétaires de chancellerie Abū l-Faḍl al-'Abbās b. Sulaymān. A la manière de son émule espagnol Ibn 'Abd Rabbihi (m. 328 H/940), il s'en est tenu aux auteurs orientaux, négligeant les maġribins. Il en rédigea un abrégé, et composa deux autres anthologies ainsi qu'un opuscule sur les œuvres des chanteuses.

Il avait mis en chantier un ouvrage sur les « classes » (ṭabaqāt) des poètes ordonnés par générations, mais, à la suite de deux vers composés par le jeune Ibn Rašīq pour l'en dissuader, il renonça définitivement à ce projet. La jeunesse kairouanaise se pressait autour de lui pour s'instruire, fervente et admirative. Ses ouvrages connurent la vogue et les cadeaux d'affluer de partout.

45. Sur l'attitude des lettrés kairouanais (al-Qazzāz, Ibn Rašīq et Ibn Šaraf) envers al-Mutanabbī, v. : R. BLACHÈRE, *Un poète arabe du IV^e siècle H, al-Motanabbī*, Paris 1935, 291-293.

46. IBN ḪALLIKĀN, I, 515 (citation de l'*Unmūḏaǧ* d'IBN RAŠĪQ).

47. Abū Isḥāq Ibrāhīm b. 'Alī b. Ibrāhīm b. Tamīm al-Anṣārī al-Ḥuṣrī (à ne pas confondre avec son parent dont il sera question *infra:* p. 797) ; IBN ḪALLIKĀN, I, 13-14 ; *Udabā'*, II, 94-97 ; *Ḥulal*, I, 98-99 ; IBN ḪAYR, I, 380 ; ḌABBĪ, 209, n° 516 ; MAQQARĪ, I, 374 ; *Munlaḥab*, 60-62 ; H. H. ABDUL WAHAB, article paru dans la revue tunisoise *al-Ṭurayyā*, oct. 1944 ; *Bisāṭ*, 51-52 ; *G.A.L.*, I, 314 ; *Nayfar*, I, 43-44 ; A. AMĪN, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 306-307 ; 'UMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 87 r°-88 r°.

Érudit et critique averti, il cultivait l'assonance (muǧānasa), l'antithèse (muṭābaqa) et la métaphore (isti'āra) en imitateur zélé d'Abū Tammām. Eût-il donné libre cours à son inspiration que ses pièces eussent été « fluides comme l'eau et aussi subtiles que l'air ». Quelques-unes en font foi[48].

Parmi les poètes de la cour du jeune al-Mu'izz b. Bādīs, Abū Bakr 'Atīq al-Maǧdūlī[49] (m. 409 H/1018-1019) était méchant et infatué de lui-même. Il lui arrivait de forger des mots et de citer à l'appui un vers témoin qu'il prétendait avoir puisé dans un livre dont on n'avait jamais entendu parler.

Ḫalaf b. Aḥmad[50] (m. 414 H/1023-1024) fut un poète doué qui, après avoir étudié les lettres en Ifrīqiya, se rendit au Caire. Il est mort presque centenaire à Zawīla.

En 415 H/1024-1025, mourut 'Abd Allah b. Muḥammad al-Ǧarāwī, poète qui célébra les Banū Bādīs[51].

Le talent d'Ibn Zinǧī al-Kātib[52] (m. 416 H/1025-1026) est attesté par une qaṣīda sur le massacre des šī'ites qu'al-Qazzāz plaçait bien au-dessus de toutes celles que cet événement inspira alors aux poètes kairouanais.

Secrétaire de chancellerie, diplomate et historiographe, al-Raqīq[53] (m. 418 H/1027-1028) fut aussi un excellent poète et

48. *Udabā'*, II, 95 note 1 (citation de Ṣafadī).

49. Abū Bakr 'Atīq b. 'Abd al-'Azīz al-Maqḥaǧī al-Maǧdūlī, originaire de Maǧdūl dans le Gamouda, mort à 40 ans ; *Buldān*, VII, 388 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 112 v°-113 r°.

50. *Udabā'*, XI, 65-66 ; Ṣafadī, *Wāfī* (extrait publié dans le journal « *Tūnis* ») où est donné l'ethnique Sa'dī (originaire d'al-Sa'diyyīn, bourgade des environs de Mahdia).

51. *Bayān*, trad., I, 407 note 1 (référence : *Mušṭarik*, 99) ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 89 v°-90 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti* XXIII, 232, a consacré une notice au poète 'Abd Allah. b. Ismā'īl b. Abī Isḥāq al-Ḥassānī al-Safāqusī (m. 415 H/1024-1025) probablement de Sfax à en juger d'après son ethnique.

52. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 95 v°-96 r° ; Ṣafadī, *Wāfī*, X, 292 (extrait publié dans le journal « *Tūnis* ») ; H. R. Idris, *Contribution*, *Mélanges L. Massignon*, II, 342 ; *supra :* p. 153. Appelé tantôt Ibn Yaḥyā, tantôt Abū l-Ḥasan al-Kātib (Nuwayrī, II, 135), son nom complet paraît avoir été Abū l-Ḥasan 'Alī b. Yaḥyā al-Kātib, surnommé Ibn Zinǧī. Il mourut en Sicile à plus de 50 ans. On ne sait rien sur Ibn al-Warrāq et Ibn Ǧarmūn qui firent, ainsi qu'Ibn Zinǧī chacun le thrène d'Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī (m. 407 H/1016). *Supra :* p. 148.

53. Abū l-Qāsim Ibrāhīm b. al-Qāsim al-Kātib, connu sous le nom d'al-Raqīq ; *G.A.L.*, I, 155 (161), *Suppl.*, I, 252 ; *Muntaẓab*, 62-64 ; H. H. Abdul Wahab, *Dīwān al-adab al-Tūnisī*, ds. revue *al-Badr*, n° 2, 395-400 ; *Udabā'*, I, 216-226 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327 ; f° 101 v°-103 v° ; *Ḫiṭaṭ*, I, 370 ; *Bayān*, I, 264/trad., I, 392 ; Maqqarī, I, 71, IV, 128, 129, 131 ; Ṣafadī, E. Amar, *J.A.* mars-avr. 1912, 259 ; Ibn Ḥammād, trad. 74, note 3 ; *Berbères*, I, 292, note 3 ; Ibn Maqdīš, I, 130 ; *Mi'yār*, X, 89-91 ;

littérateur de talent. Il encensa ses maîtres, en particulier le vice-émir Muḥammad b. Abī l-'Arab. Au dire d'Ibn Rašīq, sa manière à la fois aisée et ferme, subtile et inspirée, était, surtout à cause de l'emploi des termes, moins d'un poète de métier que d'un parfait « secrétaire ». Ses principales œuvres littéraires sont : *Kitāb al-Nisā'* (sur les femmes), *Kitāb al-Aġānī* (sur les chants), *Kitāb al-Rāḥ wa-l-irtiyāḥ* (sur le vin et l'allégresse), *Quṭb al-surūr fī awṣāf al-ḫumūr* (sur la description des vins), *Kitāb Naẓm al-sulūk fī musāmarat al-mulūk* (traité sur l'art de converser avec les rois).

Abū l-Ḥusayn al-Kātib[54] (m. 418 H/1027-1028) appartenait à une illustre famille de secrétaires de chancellerie et de poètes. Sa muse, habile, prompte et délicate, a chanté les louanges du gouverneur d'Ifrīqiya Muḥammad b. Abī l-'Arab.

Le poète al-Urbusī[55], élève d'al-Qazzāz dont il fit l'éloge en vers, s'éteignit au Caire en 418 H/1027-1028, à soixante ans.

C'est la même année en Égypte également, que mourut al-Ṣarā'irī[56]. Il avait été célèbre comme satiriste sans vergogne à la manière de son contemporain Ibn Ḥaǧǧāǧ al-Baġdādī[57].

Al-'Aṭṭār[58] (m. après 400 H/1009-1010) fut un poète habile et délicat. D'après Ibn Rašīq, sa langue était pure, ses allusions fines et ses métaphores de bon aloi ; ses vers chatoyants et splendides s'insinuaient dans l'âme et s'emparaient des sens avec par surcroît une puissance manifeste ; le critique déclare n'avoir jamais vu un pareil mercurien : ses mains industrieuses exécutaient tout ce que ses yeux voyaient.

L'émir de Sicile Ḥusayn b. Ṯiqat al-Dawla voulut lui confier la kitāba (secrétariat d'état), offre qu'il déclina.

Il servit le gouverneur de Tripoli Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥasan[59] qui lui accorda une haute situation et le pensionna magnifiquement. Par la suite, probablement après l'élévation de

Storia, I, 39 ; *Aġlabides*, 19 ; *Centenario M. Amari*, II, 454, 574 ; *supra :* Introduction, p. XIV.

54. Abū l-Ḥusayn Muḥammad b. Ismā'īl b. Isḥāq al-Kātib al-Maġribī ; Ṣafadī, II, 214-216, n° 604 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 85 v°-86 v°.

55. Ya'lā b. Ibrāhīm al-Urbusī ; *Udabā'*, XVIII, 105-106 ; *Buldān*, I, 171 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 78 v°-81 r°.

56. Abū l-Ḥasan Muḥammad b. Aḥmad b. Ḫalīfa, surnommé al-Ṣarā'irī ; Ṣafadī, II, 61-63, n° 354 ; *Buldān*, II, 376-377 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 109 r°-109 v°. Il était originaire de Tunis.

57. Tiǧānī, 58 et 'Umarī.

58. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Azdī al-Maġribī, connu sous le nom d'al-'Aṭṭār ; Kutubī, I, 235-236 (où il est dit à tort qu'il mourut après 600 H !) ; Tiǧānī, 53, 58 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 41 v°-43 r°.

59. Kutubī (texte erroné : 'Abd Allah b. Ḥusayn) ; v. *supra :* p. 133.

son protecteur au vīzīrat par le jeune al-Mu'izz, (407 H/1016), il regagna « sa patrie » (waṭan) sans doute Kairouan.

On sait fort peu de choses sur les poètes šī'ites. L'un d'eux al-Baḥğūr, pour dépeindre la froideur de l'aimé, composa ce vers faisant allusion à Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī (assassiné en 407 H/1016) :

« Parler de passion en sa présence, c'est comme si l'on parlait d'Ibn Ḫaldūn à un šī'ite ![60] ».

Quant à Isḥāq b. Ibrāhīm, Ibn Rašīq[61] nous apprend que ce poète rāfiḍite « insulteur » (sabbāb) pâle imitateur d'Ibn Hāni' fut exécuté par al-Mu'izz en 420 H/1029-1030.

Ibn al-Rabīb[62] (m. 420 H/1029-1030) fut pendant un certain temps cadi de Tiaret, sa patrie d'origine. Il étudia à Kairouan où il devint le disciple bien aimé du grand al-Qazzāz, grâce auquel il passa maître en littérature, et en généalogie, sur laquelle il composa un ouvrage réputé. Très versé en lexicographie, sa prose était éblouissante et sa poésie forte mais quelque peu artificielle. Il servit les Banū Abī l-'Arab[63] et encensa Muḥammad b. Abī l-'Arab. 'Abd al-Karīm al-Nahšalī rapportait avec prédilection beaucoup de ses vers et Ibn Rašīq lui a consacré une longue notice émaillée de nombreuses citations.

Il est célèbre pour avoir adressé à l'Espagnol Abū l-Muġīra 'Abd al-Wahhāb b. Aḥmad (b. 'Abd al-Raḥmān)[64] b. Sa'īd b. Ḥazm (m. à Tolède en 438 H/1046-1047) une épître où il reprochait aux Espagnols de négliger la biographie de leurs savants et de leurs rois. Son correspondant lui répond longuement[65]. Le cousin

60. H. R. Idris, *Contribution, Mélanges L. Massignon*, II, p. 338.

61. Ṣafadī, *Wāfī* (citation de l'*Unmūḏaǧ* d'Ibn Rašīq ; extrait publié dans le journal « *Tūnis* »).

62. Abū 'Alī l-Ḥasan b. Muḥammad b. Aḥmad al-Tamīmī al-Naḥwī al-Luġawī al-Nassābat al-Ifrīqī, alias Ibn al-Rabīb et al-Qāḍī al-Tāhirtī, mort à plus de 50 ans; Ibn Qifṭī, I, 318-319 ; Suyūṭī, *Buġya*, 230 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 93 r°-v° ; *Muntaḫab*, 64-65 ; H. H. Abdul Wahab, article dans revue « *al-'Arab* », 303-306 ; Ḥumaydī, 273, n° 658 ; Ibn Bassām, I/I, 110-147 ; Maqqarī, IV, 151-155 ; *E.I.*, II, 407 en bas (Van Arendonk) ; Ch. Pellat, *Ibn Ḥazm bibliographe et apologiste de l'Espagne musulmane, al-Andalus*, XIX, Madrid 1954, 53-102.

63. Il fut introduit auprès d'eux par 'Abd al-Maǧīd b. Muhaḏḏab et Abū Buhlūl b. Surayǧ, sur lesquels on ne sait rien de plus.

64. Add. dp. Ḥumaydī, 273, n° 658.

65. Extraits de cette réfutation ds. Ibn Bassām, I/I, 113-116, qui passe sous silence celle d'Ibn Ḥazm donnée par Maqqarī, IV, 154-155. La comparaison des deux textes établit qu'il s'agit bien de deux épîtres différentes. Abū l-Muġīra et Ibn Ḥazm reprennent en partie le texte d'Ibn al-Rabīb, mais Ibn Ḥazm le fait avec plus de précision et de concision. La réponse du premier devait être beaucoup plus prolixe et maniérée. Toutes deux semblent suivre le même plan. Ibn Ḥazm a-t-il eu connaissance de celle de son cousin ? Feignit-il de l'ignorer ? Il l'appelle un « andalou anonyme ».

de ce dernier, le fameux Ibn Ḥazm (Abū Muḥammad ʿAlī b. Aḥmad b. Saʿīd b. Ḥazm) (m. 456 H/1064), polémiste s'il en fut, en a fait autant avec son talent habituel. C'est donc un kairouanais qui a incité les Andalous à prendre conscience de la valeur de leur patrimoine culturel. Qu'Ibn al-Rabīb ait été celui-là, voilà qui lui confère un singulier titre de noblesse dans l'histoire de l'Occident musulman !

Ibn Ġānim al-Kātib[66] (m. 421 H/1030) fut, au dire d'Ibn Rašīq, un poète dont l'art était digne des Arabes de la tribu de Kināna ; il usait de termes délicats et purs, exprimant des idées élégantes et concises ; il composa peu de panégyriques et de satires, sa prédilection allant aux exhortations pieuses (mawāʿiẓ). Il vécut un certain temps au Caire, mais finit ses jours à Kairouan.

Ibn ʿAṭiyya al-Kātib[67] (m. vers 425 H/1034) fut selon Ibn Rašīq, un poète intelligent, inspiré et plein de flamme ; son style était fluide et riche en comparaisons d'une belle venue. Issu d'une famille de secrétaires de chancellerie, il fut collègue du célèbre Ibrāhīm al-Raqīq. Il servit Bādīs[68] et sans doute aussi al-Muʿizz.

La gloire que s'acquit Ibn Abī l-Riǧāl (m. 426 H/1034-1035) en astronomie[69] ne saurait éclipser le rôle qu'il joua dans le développement et l'illustration des lettres ifrīqiyennes. Issu d'une puissante famille arabe de Tiaret, il fut élevé à Kairouan et devint chef de la chancellerie zīrīde sous Bādīs qui en fit le précepteur de son fils al-Muʿizz. Son influence sur la marche des affaires paraît avoir été considérable. Ce fut un fin lettré et un poète remarquable. A propos de quelques-uns de ses vers composés à Tiaret et exprimant son désir de revoir les siens laissés à Kairouan, Ibn Rašīq déclare qu'un bédouin du Naǧd n'aurait pas mieux dit que ce citadin « muwallad »[70] de basse époque ! Qu'il soit l'illustre dédicataire

Sur leur inimitié, v. IBN BASSĀM, I/I, 111 (citation d'IBN ḤAYYĀN), 136-138. Ibn Ḥazm répond à Ibn al-Rabīb à la demande d'Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. ʿAbd Allah b. Qāsim Ṣāḥib al-Būnt ; ce personnage étant mort entre temps, il adresse son épître à un certain Abū Bakr qui lui avait communiqué le texte de la lettre du kairouanais ; MAQQARĪ, IV, 154-155.

66. Abū Ismāʿīl Ibrāhīm b. Ġānim b. ʿAbdūn al-Kātib al-Qayrawānī ; *Muntaḥab*, 66-67 ; *Inscriptions arabes*, I, 26 note 3 ; ʿUMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 104 v°-105 r°.

67. Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. ʿAṭiyya b. Ḥayyān al-Kātib ; *Bisāṭ*, 51-52 ; ṢAFADĪ, IV, 95-97, n° 1575 ; ʿUMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 103 v°-104 r° ; H. H. ABDUL WAHAB, article paru dans la revue « *al-ʿArab* », 182-184 (cite ṢAFADĪ, *Wāfī*, III ; IBN MANẒŪR AL-IFRĪQĪ, *Kitāb Surūr al-nafs... ; Šarḥ Šawāhid al-Talḫīṣ*, I, 169.).

68. Une nuit que l'émir buvait installé sur une hauteur dominant les feux de son armée au bivouac, il demanda à Ibn ʿAṭiyya al-Kātib de décrire la scène.

69. V. *infra :* p. 810 et note 1 (références) ; *supra :* p. 525-526.

70. Né d'un père arabe et d'une mère étrangère, étranger, moderne.

de la fameuse *'Umda* de notre critique qui servit sous ses ordres, ne saurait surprendre[71]. En effet, Ibn Abī l-Riğāl fut un somptueux mécène protégeant les « secrétaires » et les poètes qu'il comblait de bienfaits. La richesse et la libéralité de sa famille valut à celle-ci le surnom de « Barāmikat Ifrīqiya » (Les Barmécides d'Ifrīqiya). On connaît le nom de son fils Maḥmūd qui lui succéda[72].

Abū Zakariyyā' al-Šaqrāṭisī[73] (m. 429 H/1037-1038) illustra les belles lettres à Tozeur.

Pendant ses quarante années de règne, al-Mu'izz b. Bādīs ne cessa de s'entourer de docteurs et d'hommes de lettres. Il eut une centaine de poètes[74] avec lesquels il aimait s'entretenir de questions linguistiques et littéraires. On en connaît un certain nombre :

Al-Kammūnī[75] au verbe éloquent et châtié, d'une élégance, d'un pittoresque et d'une facture achevés ; habile à utiliser les secrets de la rhétorique, quand il enfourchait un sujet quelconque, il excellait. Ibn Rašīq à qui l'on doit ce jugement précise qu'il avait une manière bellement relevée de traiter les thèmes du reproche (mu'ātabāt). Certains de ses vers inspirés par des passions masculines étaient célèbres à Kairouan.

Al-Māridī (ou al-Māridīnī)[76], scribe de chancellerie, poète et littérateur de talent, doué d'une mémoire étonnante, était surtout célèbre comme calligraphe. Une anecdote nous le montre disputant un jour Ibn Rašīq, Ibn Šaraf et un troisième poète de cour Ma'add b. Ğabbāra[77].

Al-Ṭāriqī[78], autre scribe calligraphe avait acquis sa culture littéraire dans sa ville natale nommée Banū Ṭāriq au Sahel. Il

71. *'Umda*, I, 87.

72. *Supra :* p. 526.

73. Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. 'Alī al-Šaqrāṭisī al-Qurašī, père de l'auteur de la fameuse *Šaqrāṭisiyya* ; H. R. IDRIS, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 153 ; *idem, La Vie intellectuelle..., Mélanges G. Marçais*, II, 95-97. *Supra :* p. 728 et *infra :* p. 796.

74. *Bisāṭ*, 49-53 ; l'un d'eux avec lequel il disputait volontiers s'appelait al-Ma'mūn b. Rāšid.

75. Muḥammad b. Ibrāhīm al-Tamīmī al-Kammūnī ; ṢAFADĪ, II, 4, n° 250 (où la date de sa mort est laissée en blanc). 'UMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 82 r°-83 v°.

76. Ibrāhīm b. Sūs al-Māridī (ou al-Māridīnī) ; H. H. ABDUL WAHAB, *Ligue des États arabes, Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, I, Caire 1955, 86 ; *Bisāṭ*, 52-53.

77. Ma'add b-Ḥusayn b. Ḥiyāra (sic) al-Fārisī, du Sahel de Mahdia fut un poète doué et expérimenté qui encensa les rois et voyagea beaucoup ; il alla trouver al-Ḥākim mais ne lui présenta pas les qaṣīdas composées en son honneur ; après avoir séjourné en Sicile, il regagna sa patrie ; 'UMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 81 r°-82 v°.

78. 'Abd al-'Azīz b. Muḥammad al-Qurašī al-Ṭāriqī ; *Buldān*, IV, 4 (sub Ṭārif, ce qui supposerait l'ethnique Ṭārifī au lieu de Ṭāriqī) ; ṢAFADĪ, *Rendiconti*, XXII, 561 ; 'UMARĪ, *ms.* Paris 2327, f° 88 v° ; H. H. ABDUL WAHAB, *Ligue des États arabes, ibidem*, 86-87 ; *Bisāṭ*, 52-53.

arriva à Kairouan gonflé d'un souffle poétique d'une mâle énergie, mais c'est à sa prose qu'il dut sa réputation. Il était en effet, déclare Ibn Rašīq, imbattable pour orner une « maqāma » ou une ḫuṭba, des missives sultaniennes ou des épîtres amicales (kitābāt iḫwāniyya).

Al-Ḥarūrī[79] (m. vers 430 H/1038-1039) fut l'un des poètes et littérateurs les plus éminents de l'Ifrīqiya zīride. Ibn Rašīq vante la beauté de son vocabulaire, la solidité de ses idées, la tenue et la cohésion de son style, la douceur de son inspiration ; qu'il s'exprimât en prose ou en vers, sa manière rappelait celle d'Abū 'Alī l-Baṣīr[80]. Doué d'une intelligence exceptionnelle, il était versé en maintes sciences, notamment en grammaire et en lectures coraniques. Après avoir rapporté quelques vers d'un panégyrique d'al-Mu'izz b. Bādīs par al-Ḥarūrī, Ibn Rašīq déclare qu'aucun de ses contemporains n'atteint une éloquence aussi merveilleusement ciselée et que maintes poésies des anciens sont loin de valoir ce chef-d'œuvre ; il affirme que, parmi ses compagnons, il n'en est pas ayant fait preuve à plusieurs reprises d'autant de force, de maîtrise et de métier.

Ibn al-Ṭūbī[81] poète et prosateur sicilien plein de verve fut, à son retour d'un long voyage en Orient, distingué par al-Mu'izz dont il devint le chantre. Il a célébré avec le même bonheur la jeunesse, les femmes et l'amour, les étoiles et les fleurs et su manier l'épigramme satirique à l'occasion.

Le sfaxien 'Alī b. Ḥabīb[82] (m. 440 H/1048-1049) qui séjourna

79. Abū Ḫalūf 'Abd al-'Azīz b. Ḫalūf al-Ḥarūrī (de Ḥarūra, près de Kufa) al-Naḥwī al-Šā'ir ; Ibn Qifṭī, II, 180-182, n° 396 ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 558 ; Suyūṭī, *Buġya*, 307 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 83 v° ; H. H. Abdul Wahab, *Dīwān al-adab al-tūnisī*, article paru dans la revue « *al-'Arab* », 301-303.

80. Sur ce poète de Kūfa, v. : Ibn Qifṭī, II, 181 note.

81. Abū l-Ḥasan 'Alī b. al-Ḥasan b. al-Ṭūbī ; *Storia*, II, 581, 584 ; Amari, *Bibl. arabo-sicula*, 590/trad., II, 449-450 ; Ḥarīda, *ms.* Paris 3330, f° 29 v°-33 v° ; H. H. Abdul Wahab, *La domination musulmane en Sicile, communication au XIV^e Congrès des Orientalistes* (Alger 1905), Tunis 1905, 19-20. Sur la présence à la cour d'al-Mu'izz d'un poète Abū l-Ḥasan 'Alī (m. 430 H/1038-1039), v. : *Inscriptions arabes*, I, 183 note 16 (référence : H. H. Abdul Wahab, ds. *al-Maǧallat al-Zaytūniyya*, mai 1940). Il s'agit peut-être de notre poète.

82. 'Alī b. Ḥabīb al-Tanūḫī al-Safāqusī ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXV, 347 ; Tiǧānī, 50, 55-56 ; *Ḥulal*, I, 135, 140 ; Nayfar, I, 45-46 ; *Muntaḥab*, 70 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 127 v°-128 r°. Cette dernière source, f° 127 r°-v° consacre une notice à Muḥammad b. Ḥabīb al-Tanūḫī qui hantait les cabarets ; il n'avait aucun lien de parenté avec 'Alī b. Ḥabīb. Abū Aḥmad Muḍar b. Tamīm, frère de Ġaylān, al-Fazārī al-Safāqusī fut un bon poète de Sfax ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 123 v° ; Tiǧānī, 56-57 ; *Ḥulal*, I, 141.

en Orient, mais revint mourir dans sa ville natale Sfax, fut un poète doux et délicat, au style facile et naturel.

'Abd al-Wāḥid b. Fatūḥ[83] al-Kutāmī, appelé al-Rawwāq (m. 447 H/1055-1056) né à Tunis, s'y forma puis vint à Kairouan où il fut fonctionnaire. Sa poésie était si rude qu'on eût dit d'un bédouin, mais légèrement affectée.

Le kairouanais Abū Ṭāhir al-Tuǧībī[84] (m. vers 450 H/1058-1059), élève d'al-Ḥuṣrī et d'al-Nahšalī, habita Mahdia ; il voyagea en Espagne, en Égypte et séjourna en Sicile. Ce fut un érudit en littérature et en lexicographie, un poète et un prosateur de qualité.

En Ibn Ḥudayda[85] (m. vers 450 H/1058-1059), son collègue et ami, Ibn Rašīq, nous montre un poète fin et jovial, vigoureux et se forçant peu ; maître en comparaison et en parallélisme rythmique (tarṣī') qu'il utilisait selon les normes des anciens les plus habiles, il ne cultiva ni le panégyrique ni la satire.

Le kairouanais Abū Ṭāhir Ismā'īl b. Aḥmad connu sous le nom de Kātib al-Karāma[86] (né en 360 H/970-971, probablement mort après 441 H/1049-1050) fut secrétaire du Fāṭimide al-'Azīz qu'il quitta en 413 H/1022 pour entreprendre un voyage en Orient ; après quoi on n'aurait plus entendu parler de lui. Savant en littérature et excellent poète, il composa des ouvrages.

Muḥammad b. Ḫalūf b. Mušriq[87], l'un des principaux notables de Béja fut un poète inspiré (maṭbū') et plein d'expérience qui exprimait avec douceur et simplicité des idées claires et excellait dans la métonymie (talwīḥ).

Ibn al-Rašīq mentionne un certain nombre de poètes de Sousse[88]

83. *Muntaḫab*, 70-71 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 90 r°-91 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 202.

84. Abū Ṭāhir Ismā'īl b. Aḥmad b. Ziyādat Allah al-Tuǧībī, connu aussi sous le nom d'al-Barqī ; *Muntaḫab*, 72-74.

85. Abū l-'Abbās Aḥmad b. al-Qāsim b. Abī l-Layṭ al-Tamīmī al-Qayrawānī, connu sous le nom d'Ibn Abī Ḥudayda ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIV, 592 ; 'Umarī *ms.* Paris 2327, f° 107 v°-109 r° ; *Bisāṭ*, 64, 71 ; *Muntaḫab*, 74-75 ; H. H. Abdul Wahab *Dīwān al-adab al-Tūnisī*, ds. revue « *al-Badr* », III, 33-35 ; Maymanī, 52-53, 84-85.

86. *Ḥulal*, I, 180 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3331, f° 34 r° (*ms.* Zaytūna, f° 159, extrait publié dans le journal « *Tūnis* »).

87. 'Umārī, *ms.* Paris 2327, f° 124 r°-v° ; Ṣafadī, III, 47, n° 942, où l'on corrigera « nāḥiyat al-qamḥ » en « Baǧat al-Qamḥ » (= Béja du blé).

88. Les anthologues espagnols ont recueilli une anecdote pittoresque sur un soussien, poète et homme de lettres qui, pris de boisson, avait mis le feu à la maison d'un garçon qui demeurait sourd à ses avances. Déféré au cadi, il sut se tirer d'affaire par des vers plaisants où il alléguait que c'était le feu de son cœur qui avait provoqué l'incendie ; *Ṣila*, I, 204-205, n° 457 ; *Ḥumaydī*, 206-207, n° 449 ; Ibn Bassām, IV/I, 95 ; Ḍabbī, 283-284, n° 764. Anecdote analogue à propos du poète tunisois 'Abīq b. Mufarraǧ al-'Abaqī dp. Ibn Rašīq ds. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 111 r°-v°.

tels qu'Ibn al-Ṣaffār, Ibn al-Ġaṭṭās, al-Qaṭṭān, Abū Hilāl al-Tuǧībī et Abū l-Fatūḥ b. Muḥammad.

Le premier[89] fut, selon Ibn Rašīq qui l'admira beaucoup, un artiste inspiré et fort savant en lexicographie qui n'avait pas son pareil même parmi les anciens et à plus forte raison les modernes pour rimer dans un arabe aussi pur.

Le second[90] fort exercé a su atteindre le but en alliant la finesse du sens à la fermeté de l'expression.

Le troisième[91] était célèbre par ses petits poèmes. Ibn Rašīq le connaissait de réputation quand il lui fut donné de le rencontrer ; al-Qaṭṭān lui récita de ses poésies et notre connaisseur, qui ne le revit plus par la suite, de lui exprimer, sans ambages, toute sa satisfaction.

Le suivant[92] était un poète réputé, plein de maîtrise et de métier, mais parfois affecté ou au contraire négligent.

Enfin le dernier[93] composait avec beaucoup d'aisance.

Le poète Ibn Mīḫā'īl[94] lui aussi soussien s'établit à Kairouan de bonne heure. Ibn-Rašīq le présente sous l'aspect d'un homme plein de fiel ; pour la critique des vers, il suivait la voie de Qudāma b. Ǧa'far ; poète inspiré, il lui arrivait d'être simple et spirituel.

Tunis eut alors évidemment ses poètes ; l'un d'eux, Ibn Ḥarbūn[95] est sorti de l'oubli. Il décrivait les chevaux, les armes et des batailles imaginaires.

L'aveugle Muḥammad b. Ibrāhīm al-Qafṣī[96] originaire de Gafsa

89. Abū l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad b. al-Ṣaffār al-Sūsī ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIV, 614 ; Nayfar, I, 46-47 ; Tiǧānī, 25-26 ; *Ḥulal*, I, 118-119 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 99 r°-100 r°.

90. 'Abd al-Wahhāb b. Ḫalaf b. al-Qāsim b. Muḥammad al-Sūsī, connu sous le nom d'Ibn al-Ġaṭṭās ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 52 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 199 ; Tiǧānī, 27 ; *Ḥulal*, I, 119-120 ; Nayfar, I, 47-48.

91. Abū Mūsā 'Īsā b. Ibrāhīm al-Sūsī, connu sous le nom d'al-Qaṭṭān ; Tiǧānī, 27 ; *Ḥulal*, I, 119 ; Nayfar, I, 47.

92. Abū Hilāl al-Muḥsin b. Aḥmad b. 'Alī b. al-Ḥasan b. Abī Hilāl al-Tuǧībī ; Tiǧānī, 26 ; *Ḥulal*, I, 119 ; Nayfar, I, 47. Il encensa le wālī de Sousse Ḥasan b. Bulbul. Probablement à identifier avec Ibn Abī Hilāl (Abū 'Alī l-Ḥasan b. Aḥmad b. al-Ḥasan b. Abī Hilāl) ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 115 r°-v°.

93. Nayfar, I, 47 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 128 v°.

94. Muḥammad b. al-Ḥusayn b. Abī l-Fatḥ b. Mīḫā'īl al-Qurašī al-Sūsī ; Tiǧānī, 25 ; *Ḥulal*, 118-119 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 106 r°-v° ; Ṣafadī, *Wāfī*, III, 6.

95. Ḥasan b. 'Abd al-'Azīz b. Ḥarbūn ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 113 r°-v° ; *Bisāṭ*, 23-24 et *Buldān*, IV, 419 : le poète Abū Luqmān al-Ṣaffār, cité dans l'*Unmūḏaǧ* d'Ibn Rašīq, a composé deux vers satiriques contre Ibn al-Mu'addib, le poète de Zawīla, et Ibn Ḥarbūn de Taršīš (= Tunis).

96. Muḥammad b. Ibrāhīm b. 'Imrān al-Qafṣī al-Kafīf ; Ṣafadī, II, 5-6, n° 251 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 94 v°-95 v° ; Ṣafadī, *Nakt al-Himyān*, 234.

où il étudia les lettres est consacré par Ibn Rašīq comme un poète éminent, bédouinisant, fort savant en raretés lexicographiques, capable de composer en une nuit une qaṣīda de plus de cent vers et de les garder tous en mémoire ; il débitait à la file la majeure partie du fameux dictionnaire *Kitāb al-'Ayn* de Ḫalīl b. Aḥmad.

Le canton de Rusfa, à l'ouest du cap Kapudia, a connu une certaine activité littéraire illustrée par Muḥammad b. Abī Ma'tūğ al-Bāğī[97], Abū Ḥātim al-Zubunnī[98], Muḥammad b. al-Rabī'[99].

'Abd al-Razzāq b. 'Alī[100], célèbre poète et grammairien, excellait dans l'antithèse (ṭibāq), le jeu de mot (taǧnīs), l'inflexion (taṣrīf), le changement des lettres (tabdīl al-ḥurūf) et les rimes difficiles. Ibn Rašīq rapporte les jolis vers qu'il lui adressa pour le complimenter d'avoir terminé son *Unmūḏaǧ*.

Au moins trois poètes de Mahdia[101] ont eu l'honneur de figurer dans l'anthologie d'Ibn Rašīq ; ce sont : Ibn al-Mu'addib[102], Muḥammad b. Ḥabīb[103] et 'Alī b. 'Abd al-Karīm b. Abī Ġālib[104]. Le premier, poète errant et famélique, curieux d'alchimie et de minéralogie fut capturé en mer par les Byzantins un jour qu'il se rendait en Sicile et ne retrouva la liberté que beaucoup plus tard lors de la conclusion d'un armistice sicilo-byzantin.

Quant au second, émule d'Ibn Rašīq, il avait le souffle court, mais bien qu'efféminé, ses bouts rimés étaient des langues de feu.

97. De Bāğat al-Zayt où il étudia les lettres ; élève de Muḥammad b. Sa'īd al-Abrūṭī, c'était un improvisateur et un satirique sans vergogne qui décocha maints traits à Abū Ḥātim al-Zubunnī ; *Buldān*, II, 27, IV, 375 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 52 r°.

98. Abū Ḥātim Muḥammad b. Abī l-Minhāl b. Dāra al-Azdī, de Zubunna dont il fut cadi ; *Buldān*, IV, 375. Poète réputé, il ne s'intéressait qu'à l'art de rimer. Son fils 'Abd al-Ḫāliq b. Abī Ḥātim fut un poète plus célèbre et plus savant que lui ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 118 v°.

99. De Yamūlaš (ou Yanūnaš) près de Bāğat al-Zayt ; *Buldān*, VIII, 529 ; Ṣafadī, *Wāfī*, III, 69-70, n° 970 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 104 r°-v°. Il vivait en 406 H/1015.

100. Abū l-Qāsim 'Abd al-Razzāq b. 'Alī al-Naḥwī al-Šā'ir ; Ibn Qifṭī, II, 174, n° 338 ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 192 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 121 r°. Inscriptions arabes, II, n° 384 : épitaphe datée de 434 H/1042 d'Abū Muḥammad 'Abd al-Ġaffār b. 'Īsā qui fut « élevé par le grammairien Abū Muḥammad 'Abd al-Razzāq » et mourut à 27 ans.

101. Tiǧānī, 262 ; *Ḥulal*, I, 262.

102. 'Abd Allah b. Ibrāhīm b. al-Muṭannā al-Ṭūsī, connu sous le nom d'Ibn al-Mu'addib ; Ibn Ḫallikān, II, 221 ; *Buldān*, IV, 419 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 110 v°.

103. Muḥammad b. Ḥabīb al-Tanūḫī ; Ṣafadī, II, 324-325, n° 770 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 127 r°-v° (donne ensuite, f° 127 v°-128 v°, la biographie de 'Alī b. Ḥabīb al-Tanūḫī) ; Maymanī, 32-33 note 2, 57.

104. Dp. Tiǧānī, 262 et *Ḥulal*, I, 262 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 122 v°-123 r° : Ibn Ġālib 'Alī b. 'Abd al-Karīm.

Ismā'īl b. Ibrāhīm al-Zawīlī[105], panégyriste d'al-Mu'izz b. Bādīs fut surtout un lexicographe qui étudia les mots rares. Il eut pour maîtres des Ifrīqiyens et aussi des Orientaux qu'il rencontra au cours de son Pèlerinage. Ses livres, c'est-à-dire semble-t-il les manuscrits des œuvres qu'il possédait, probablement écrits de sa main et en majeure partie ramenés d'Orient, étaient utilisés comme exemplaires de base pour l'établissement de copies qui étaient toutes collationnées sur eux. Ses vers étaient du genre de ceux que composent les érudits.

Al-Miṭqāl[106] (m. après 500 H/1006-1007) était considéré par son aîné Ibn Rašīq comme un poète doué, peu affecté et d'une inspiration facile[107] ; impudent et langue vipérine, il ne loua personne. Pour fléchir un jeune chrétien marchand de vin dont il s'était épris, il n'hésita pas à se faire ouvrir les veines des pieds ; ce chantage audacieux le réconcilia avec son cher Salmān dont il apprit plus tard la mort survenue à Alexandrie.

'Atīq b. Muḥammad al-Warrāq[108] paraît avoir été un curieux poète érotique, satirique et mystique à ses heures. Il arriva à Ibn Rašīq de le rencontrer dans la Grande Mosquée au milieu d'une pieuse assemblée qu'il édifiait avec contrition et en versant des larmes. Le soir même, il le surprenait, une guitare à la main, un éphèbe à sa droite. Et notre homme de se justifier auprès de son visiteur éberlué : dans la « Maison d'Allah » et dans sa propre demeure, sa conduite n'était-elle pas en harmonie avec le lieu et le maître de céans ?

Ibn al-Sarrāǧ al-Ṣūrī[109] vint d'Orient se mettre au service de Tamīm probablement avant la mort d'al-Mu'izz b. Bādīs.

Bien d'autres poètes ifrīqiyens[110] nous sont connus grâce à Ibn Rašīq, qu'il est malheureusement difficile de situer avec

105. Ibn Qifṭī, I, 192-193 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 122 r°-v° : Abū l-Ṭāhir b. al-Ḫāzin = Ismā'īl b. Ibrāhīm, de Zawīla.

106. 'Abd al-Waḥhāb b. Muḥammad al-Azdī, surnommé al-Miṭqāl ; Kutubī, II, 24-25 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 51 r°-52 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 200 ; Maymanī, 33-34 ; H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes*, *R.A.* 1954, 271 et note 38 ; *supra:* p. 763.

107. Dp. Kutubī · sahl al-liqā' (d'un abord facile ?) que nous lisons sahl al-ilqā' ; 'Umarī : sahl al-qāfiya (aux rimes faciles).

108. Abū Bakr 'Atīq b. Muḥammad al-Warrāq al-Tamīmī ; Kutubī, II, 29 ; *Ḫarīda, ms.* Paris 3330, f° 132 v° ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 49 r°-50 r°.

109. *Ḥulal, ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 171 r° ; *Muntaḥab*, 50 ; Maḫlūf, II, 132, 199.

110. En voici un certain nombre relevés principalement dans 'Umarī, *ms.* Paris 2327 :

1° 'Imrān al-Masīlī ; f° 50 r°-v°.

2° Ibn Qāḍī Mīla, alias Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad al-Tanūḫī ; f° 83 v°-85 v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 244 ; Ibn Ḫallikān, II, 221-222 ; Ibn Rašīq le compare à Ibn Abī Rabī'a et déclare que ses vers valent ceux des anciens.

exactitude dans l'espace et le temps, encore qu'on puisse être assuré qu'il s'agit de poètes contemporains d'Ibn Rašīq et ayant vécu à Kairouan.

3° Al-Nu'mān b. Maymūn al-Ḥawlānī ; f° 87 r°.

4. Ibn Rašīq compare au poète Kusāğim le šarīf Zaydite Abū l-Ḥusayn 'Alī b. Ismā'īl b. Ziyāda b. Muḥammad b. 'Alī al-Ṭārī' ; f° 91 r°-92 v° ;

5° Ḥusayn b. 'Alī al-Ṣayrafī ; f° 92 v°-93 r°. Il a encensé al-Mu'izz b. Bādīs.

6° Qarhab b. Ğābir al-Ḥuzā'ī ; f° 96 r°-98 r°. Panégyriste de Bādīs, de Muḥammad b. Abī l-'Arab et des Banū Abī l-'Arab ; il eut des démêlés avec Ibn Muġīṭ.

7° Ce dernier, Muḥammad b. Muġīṭ, fut un ivrogne invétéré et un virulent poète satirique ; f° 98 v°.

8° Al-'Umayla, alias 'Alī b. Hibat Allah al-Laḫmī ; f° 98 v°-99 r°. Une de ses poésies fait allusion à la lutte entre Bādīs et Fulful b. Sa'īd.

9° Ibn Ğamīl, alias 'Ammār b. 'Alī b. Ğamīl ; f° 101 v°.

10° Ibn al-Baġdādī, alias 'Abd Allah b. Muḥammad, de Gafsa ; f° 105 v°-106 r°. C'est son élégance qui avait valu à son père le surnom de Bagdadien.

11° Ismā'īl b. 'Alī al-Rab'ī, alias Abū Ṭāhir al-Muṭarriz, poète réputé et fort versé en prosodie ; f° 106 v°-107 r°. Ne s'agirait-il pas d'Abū l-Ṭāhir Ismā'īl b. 'Alī b. Yūsuf al-Ḥimyarī al-Mahdawī al-Maġribī, mahdien réputé pour ses connaissances grammaticales et lexicographiques ; Ibn Qifṭī, I, 203.

12. Ibn Fakkāh, alias Abū l-Qāsim 'Abd al-Ḥāliq b. Ibrāhīm al-Qurašī ; f° 107 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 569.

13° Al-Darkāḏū, alias 'Abd al-Malik b. Muḥammad al-Tamīmī ; f° 107 r°-v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 585 ; *Bisāṭ*, 23-24.

14° 'Alī b. Abī 'Alī al-Nāsiḫ ; f° 109 v°-110 v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXV, 342.

15° Al-Qafṣī al-Bazzāz, alias (Abū) l-Qāsim b. Marwān, f° 112 r°-v°.

16° Ibn al-Abzārī, alias Abū l-Qāsim Sulaymān b. Muḥammad ; f° 112 v°.

17° Abū l-Qāsim b. Sulaymān b. 'Āmir ; f° 113 v°.

18° Ibn Abī l-'Arab, alias Abū Bakr 'Atīq b. Ḥassān b. Ḫalaf b. Abī l-'Arab al-Ḥaramī ; f° 113 v°-114 r°.

19° Muḥammad b. Abī 'Alī, originaire de Mésopotamie, vint très jeune à Kairouan ; f° 114 r°-115 r° ; le bas de f° 115 v° et f° 116 r° est illisible sur microfilm. V. aussi : Ṣafadī, IV, 126, n° 1629.

20° Ibn Sufyān, alias Abū 'Alī l-Ḥusayn b. Abī Bakr b. Sufyān al-Ṣayrafī ; f° 116 v°-117 r°.

21° Ibn Kātib Ibrāhīm, alias Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad al-Azdī ; f° 117 r° ; Ṣafadī, IV, 126-7, n° 1630.

22° Muḥammad b. Sulṭān, originaire de Fès, se forma en Espagne ; f° 117 r°-118 v°.

23° Ibn Asbāṭ al-Kātib, alias 'Abd Allah b. 'Alī l-Miṣrī ; f° 119 r°-v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 222.

24° 'Abd Allah b. Rašīq, cordouan qui se fixa à Kairouan ; f° 119 v°-120 r°.

25° Abū l-Qāsim b. al-Ḥawwās, alias 'Abd al-Raḥmān b. Yaḥyā al-Asadī al-Maġribī al-Kafīf, parent par les femmes de Sulaymān b. Muḥammad b. al-Abzārī (n° 16) ; f° 120 r°-121 v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 619.

26° 'Umar b. Mu'ammar al-Fārisī qui périt assassiné par un garçon qu'il aimait ; f° 121 v°.

27° Ibn al-Mā'iz, alias 'Alī b. Aḥmad, était versé en médecine ; f° 122 r°.

28° Al-Abraš, alias 'Abd Allah b. Abī l-'Abbās al-Balawī, de Béja (Bāğat al-Qamḥ) ; f° 124 v°-125 v°. Probablement le même que 'Abd Allah al-Balawī cité par Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 204.

Le fameux Ibn Rašīq (m. 456 H/1064)[111] étoile de première grandeur au firmament des belles lettres arabes, et sans conteste l'une des plus brillantes illustrations de la culture littéraire de l'Ifrīqiya zīrīde, mériterait une notice autrement étoffée que celle qu'on va lire, portion par trop congrue de l'hommage qui lui est dû.

Né à al-Muḥammadiyya (Msila) où il étudia, il vint à Kairouan en 406 H/1015-1016, l'année de la mort de Bādīs ; il avait alors entre seize et vingt ans.

Son principal maître fut al-Qazzāz (m. 412 H/1021-1022) qu'il cite si souvent, l'appelant son šayḫ et auquel il doit le meilleur de son savoir ; il suivit l'enseignement d'al-Nahšalī (m. 405 H/1014-1015), sans doute à Msila, et d'Ibn Abī Sahl al-Ḫušanī (m. 406 H/1015-1016) probablement pendant peu de temps.

Le jeune poète ne tarda guère à être remarqué par le grand maître de la chancellerie, Ibn Abī l-Riǧāl (m. 426 H/1034-1035) que le fit entrer dans ses bureaux[112], puis par al-Mu'izz b. Bādīs qui en fit son poète de cour et son familier. Sa rivalité avec Ibn Šaraf malicieusement entretenue par le prince est célèbre et lui inspira maints pamphlets.

29° Abū Ṭālib al-Dalā'ī, alias Ḥasan b. Muḥammad (lac.) al-Ğuhanī qui était fort âgé quand Ibn Rašīq le connut ; f° 125 v°-126 r°.

30° Ibn Šamūs, alias Ibrāhīm b. Muḥammad al-Murādī, compagnon d'Ibn Rašīq, Ibn Šaraf et Ma'add b. Ğabbāra ; f° 126 r°-127 r°.

31° Abū l-Ḥasan 'Alī b. Ziyād al-Anṣārī ; f° 128 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXV, 386.

32° 'Abd Allah b. al-Ḥaṣīn al-Ṣadafī ; f° 128 r°-v° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 231.

33° Ibn al-Isfanǧī, alias Abū Ibrāhīm Ismā'īl b. Muḥammad al-Laḫmī ; f° 128 v°-129 r°.

34° 'Abd Allah b. Fallāḥ ; f° 129 r°. Dernier poète biographié par Ibn Rašīq dans *al-Unmūḏaǧ* et fin de l'extrait de cette œuvre donné par al-'Umarī ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIII, 225.

35° Abū l-Qāsim 'Abd al-Dā'im b. Marzūq (m. 472 H/1079-1080), lexicographe originaire de Kairouan, émigra à Alméria on ne sait quand, puis se rendit en Orient vers 426 H/1035 ; Ibn Qifṭī, II, 158, n° 374 ; Ḍabbī, n° 386 ; Suyūṭī, *Buġya*, 269.

111. Abū 'Alī Ḥasan b. Rašīq al-Azdī al-Qayrawānī ; Suyūṭī, *Buġya*, 220 ; *Udabā'*, VIII, 110-121 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3331, f° 38 r°-39 v° ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 37 v°-41 v° ; *'Umda*, *passim* ; *Unmūḏaǧ* (extraits publiés dp. les *mss* du *Wāfī* de Ṣafadī, ds. le journal « *Tūnis* ») ; Kutubī, II, 255 ; Ibn Qifṭī, I, 298-303, II, 174 note 1 ; Ibn Ḫallikān, I, 133 ; *Šaḏarāt*, III, 297-298 ; Ibn Bassām, IV/I, *passim* ; *Takmila*, I, n° 660 ; Tiǧānī, 262 ; *Ḫulal*, I, 99-102, 262 ; *Bisāṭ*, 56-90 ; *Ḫulāsa*, 99 ; *Muntaḫab*, 75-78 ; Nayfar, I, 52-54 ; *Storia*, I, 39, II, 562-567 et notes ; *Bibl. arabo-sicula*, 591-592, 650-652 ; *Centenario M. Amari*, I, 374 ; Maymanī, *passim* ; *G.A.L.*, I, 307, II, 697 ; *E.I.*, II, 435-436 (Moh. Ben Cheneb) ; *supra* : Introduction, p. xiv-xv ; Amjad Trabulsi, *La critique poétique des Arabes*, Damas, 1956, *passim*, index, 251.

112. Probablement dans le service administrant l'armée ; ds. un *ms.* notre poète s'intitule « kātib ǧayš al-amīr » (secrétaire de l'armée de l'émir ; Maymani, 70.

Bien entendu Ibn Rašīq suivit al-Mu'izz à Mahdia en 449 H/1057. Lors d'une attaque de Mahdia par une flotte chrétienne, notre poète lui récite une poésie commençant par ce vers :

« Tiens bon, que l'inquiétude ne s'empare pas de toi alors que les nuques se courbent devant ta puissance ! »

Et le souverain piqué de s'exclamer : « Quand donc m'as-tu vu ne pas tenir bon... ? » et de faire détruire et brûler la feuille portant la qaṣīda tandis qu'Ibn Rašīq se retirait abasourdi.

Ibn Rašīq a composé le thrène d'al-Mu'izz b. Bādīs décédé le 24 Ša'bān 454 H/2 sept. 1062, mais quelques mois plus tard, il s'embarquait pour la Sicile où il retrouva Ibn Šaraf qui l'y avait précédé. Et les deux rivaux de se réconcilier. Ibn Rašīq refusa de suivre son compagnon d'exil en Espagne et alla s'établir à Mazzara dont le gouverneur Ibn Maṭkūd lui accorda ses faveurs. C'est là qu'il mourut septuagénaire très probablement le 1er Ḏū l-Qa'da 456 H/15 oct. 1064.

Sa vie n'avait été rien moins qu'austère. Il lui arriva de déserter son bureau puisqu'on le voit s'excuser auprès de son chef hiérarchique Ibn Abī l-Riğal pour s'être absenté fort longtemps du « dīwān ». Il fréquenta les beaux esprits, les poètes libertins et hanta les tavernes. Il aimait le vin , les chanteuses, les garçons et fut fort épris d'un jeune orfèvre beau comme Adonis.

Sa muse cultiva avec maîtrise tous les genres propres aux poètes courtisans et elle a pleuré en une splendide qaṣīda, la destruction de Kairouan par les Hilāliens. Mais Ibn Rašīq doit le meilleur de sa gloire à son œuvre de critique littéraire et d'anthologue, son fameux art poétique, la *'Umda* dédiée à son cher protecteur Ibn Abī l-Riğāl et composé aux alentours de 420 H/1029[113] mériterait une étude exhaustive. Elle seule pourrait permettre de la situer à sa place exacte dans l'histoire de la critique littéraire arabe et d'en mesurer l'originalité de prime abord indéniable.

Il ne s'agit pas d'une compilation impersonnelle, encore que l'auteur utilise largement ses devanciers tant orientaux que maġribins, mais d'une œuvre représentative de la conception kairouanaise des belles lettres, voire la notation de méditations sur la gestation poétique d'une véritable prise de conscience des contingences de la création et de son mécanisme. Ibn Rašīq a senti que la grosse

113. Dp. *Bisāṭ;* on relèvera ds. *'Umda*, I, 124, cette précieuse indication : « Le šayḫ Abū 'Abd Allah 'Abd al-'Azīz b. Abī Sahl (al-Ḫušanī, m. 406/1015-1016) qu'Allah lui fasse miséricorde, nous a narré... ». D'autre part le dédicataire est mort en 426 H/1034-1035.

affaire était le passage de l'idée des profondeurs du subconscient à son explicitation belle et suggestive, valeur incantatoire du langage, pouvoir évocateur du verbe, sens du rythme et de la musique, harmonie des mots et choix des mètres, grandeurs et servitudes de la scansion et de la rime etc. Ibn Rašīq, sous l'impulsion de ses maîtres et grâce aux luttes soutenues contre son démon intérieur que l'on devine parfois rétif et peut-être pour cette raison même, n'a éludé aucun de ces problèmes fondamentaux. Que de remarques étonnantes par leur finesse ou leur profondeur sur la valeur respective des anciens et des modernes, de l'inspiration et du métier, de l'art et du génie, sur la différence entre le poète naturellement doué (maṭbū') et celui qui se force (maṣnū'), l'affectation et le naturel, sur la difficulté recherchée ou vaincue et la simplicité spontanée ou savamment élaborée !

Ibn Rašīq déclare expressément dans sa préface s'être fondé avant tout sur son expérience personnelle. A lui seul cet aveu suffirait à excepter la *'Umda* des élucubrations des cuistres.

Il composa plusieurs autres ouvrages de critique notamment l'épître *Qurāḍaẗ al-Ḏahab*[114] sur les larcins poétiques, des études lexicographiques et même un commentaire du *Muwaṭṭa'*.

Les fragments de son *Unmūḏaǧ al-zamān fi šu'arā' al-Qayrawān*[115], cités par les compilateurs postérieurs, prouvent l'intérêt de cette anthologie consacrée aux poètes ifrīqiyens dont beaucoup ne nous sont connus que par elle ; les pages qui précèdent en portent témoignage. Vers la fin de sa vie il composa une chrestomathie des poètes de Mahdia dont on ne connaît guère que le titre : *al-Rawḍaẗ al mawšiyya fī šu'arā' al-Mahdiyya*.

Grâce à Ibn Rašīq et à son œuvre, on peut se faire une idée de l'activité littéraire en Ifrīqiya zīrīde à son apogée.

Ibn Šaraf[116] (m. 460 H/1067) a illustré l'âge d'or des belles lettres zīrīdes avec non moins d'éclat que son émule Ibn Rašīq.

114. Adressée au šayḫ Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Qāsim al-Lawātī.

115. Sur la date de composition de l'œuvre, Ibn Rašīq, cité par 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 100 r°, fournit cette indication Muḥammad b. 'Abdūn al-Warrāq al-Sūsī (v. *supra* : p. 777) appartient en réalité à une grande famille de Kairouan où il se trouve actuellement.

116. Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Abī Sa'īd b. Aḥmad b. Šaraf al-Ǧuḏāmī ; Ibn Bassām, I/I, 74, IV/I, 14, 108, 133-186 ; Ibn Šaraf, *Rasā'il al-intiqād*, Damas 1330 H, et *Questions de critique littéraire (Masā'il al-intiqād)*, éd. trad., Ch. Pellat, *Bibl. arabe française*, XV, Alger 1953 ; Umberto Rizzitano, *Ibn Šaraf al-Qayrawānī e la sua Risālah al-intiqād*, *Rivista degli Studi orientali*, XXI/I, Rome 1956, 51-72 (présentation et traduction de l'œuvre) ; *Ṣila*, II, 545-546, n° 1208 ; *Takmila*, I, n° 224 ; *Udabā'*, XIX, 37-43 ; Kutubī, II, 204-205 ; *Bibl. arabo-sicula*, 651 ; Suyūṭī, *Buġya*, 46 ; Ibn Qifṭī, I, 301-302 ; *Ma'ālim*, I, 15, III, 233, 238-241 ; *Ḥarīda*, *ms.* Paris 3331,

Il naquit vers 390 H/1000 à Kairouan où al-Qazzāz (m. 412 H/1021-1022) lui enseigna la langue et la grammaire, al-Ḥuṣrī (m. 413 H/1022-1023) les belles lettres, al-Qābisī (m. 403 H/1012) et Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1039) le fiqh. Il ne tarda pas à briller dans toutes ces disciplines, à s'imposer comme poète, prosateur, voire juriste consommé et à devenir le protégé du grand chancelier Ibn Abī l-Riǧāl (m. 426 H/1034-1035) pour lequel il semble avoir composé ses *Questions de critique*.

Bien qu'il fût borgne, il réussit à la cour où sa rivalité avec Ibn Rašīq prit très vite une violente acuité, à la grande délectation des courtisans et du prince, lequel prenait plaisir à leurs joutes. Cette lutte qui défrayait les potins du palais prit très vite une allure quasi-légendaire au bénéfice surtout de la renommée de notre poète, car les biographes le considèrent comme légèrement inférieur à l'auteur de la *'Umda*[117].

Lors de l'invasion hilālienne, Ibn Šaraf quitta Kairouan, peu avant l'émir, probablement en 447 H/1055-1056[118], pour Mahdia.

Il y séjourna auprès de Tamīm un certain temps puis passa, on ne sait à quelle date précise, en Sicile où Ibn Rašīq le rejoignit, comme il a été dit, quelques mois après la mort d'al-Mu'izz (24 Ša'bān 454 H/2 sept. 1062), et les deux compagnons d'exil de se réconcilier.

Peu après, n'ayant pas réussi à décider son ex-rival à le suivre, Ibn Šaraf partit pour l'Espagne avec sa famille[119]. Il ne cessa de fréquenter les cours des « roitelets » espagnols (mulūk al-ṭawā'if). Il semble avoir résidé près d'Alméria et on le fait mourir le 1er Muḥarram 460 H/11 nov. 1067 à Séville. Il laissa un fils qui s'illustra, lui aussi, dans les lettres[120].

f° 34 r°-38 r° ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 43 v°-46 v° ; Ṣafadī, III, 97-101, n° 1036 ; Marrākušī, éd. 1847, 260 ; H. R. Idris, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 188-189 ; *idem, Deux maîtres, A.I.E.O.* 1955, 50-51 ; *Bisāṭ*, 48-49, 53-55 ; *Muntaḫab*, 78-81 ; Maymanī. 90-115 ; Nayfar, I, 56-57 ; A. Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 307 ; Maḫlūf, I, 110, n° 289 ; *G.A.L.*, I, 315 (268) *Suppl.*, I, 473 ; *supra*, Introduction, p. xv-xvi.

117. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 44 v°-45 r° : jugement d'Ibn Rašīq sur Ibn Šaraf dont il loue la maîtrise et la facilité.

118. Les sources donnent toutes cette date mais laissent entendre qu'il partit avec al-Mu'izz (fin Ša'bān 449 H/oct. 1057). Il y a donc lieu d'invoquer une fois de plus la possibilité d'une confusion paléographique entre 7 et 9.

119. Ibn Šaraf, *Questions de critique littéraire*, int., XX et note 1. La date 449 H/1057 paraît fausse car il est difficile d'antidater le départ d'Ibn Rašīq d'environ 5 ans. Tout porte à croire, au contraire que ce dernier se trouvait encore à Mahdia à la mort d'al-Mu'izz b. Bādīs dont il composa le thrène et n'en partit que quelques mois plus tard ; E. Garcia Gomez, *Poetas musulmanes cordobeses, Boletin Acad. Cordoba* 1929, 162 note 3.

120. Abū l-Faḍl Ğa'far (m. 534 H/1139-1140) ; Ibn Šaraf, *Questions de critique*

Ibn Bassām[121] a comparé Ibn Šaraf, qu'il estime comme inférieur à Ibn Rašīq, à l'espagnol Ibn Darrāğ al-Qasṭallī (m. 421 H/1030) lequel a déploré les vicissitudes de son temps, tout comme notre poète, la ruine de Kairouan[122]. Ibn Šaraf a encensé Ibn Abī l-Riğāl[123]. Ses poèmes ont été réunis en un *Dīwān* qui ne nous est pas parvenu. Il a groupé sous le titre *Abkār al-afkār*, un choix de ses poésies et de ses textes en prose.

On ignore la nature de ses *Lumaḥ al-mulaḥ* (sorte d'anthologie)[124] mais on possède une partie importante de ses *A'lām al-kalām* composés en Espagne à la fin de sa vie et considérés par les biographes comme son œuvre maîtresse.

Il s'agit de vingt causeries littéraires en forme de maqāmāt (séances) ; les propos sont mis dans la bouche d'un personnage imaginaire appelé Abū l-Rayyān al-Ṣalt de Salamān qui dialogue avec l'auteur [125]. Ibn Šaraf déclare expréssement s'inspirer de la manière d'Ibn al-Muqaffa', Sahl b. Hārūn et Badī' al-Zamān.

Il se révèle comme un critique remarquable, de la classe d'Ibn Rašīq, dont il a les mêmes qualités de jugement ; on remarquera avec quelle justesse il prend la défense des « modernes » et quelle impartialité il critique les « anciens ».

'Abd Allah al-Šaqrāṭisī (m. 466 H/1073-1074) de Tozeur, doit sa gloire à un fameux panégyrique du Prophète, maintes fois commenté au cours des siècles[126].

Malgré l'émigration de bien des hommes de lettres (en Orient, en Sicile, au Maġrib central, en Espagne) l'invasion hilālienne ne mit pas fin à l'activité littéraire qui demeura vivante, entretenue par maints seigneurs locaux jouant les mécènes à Gafsa, Gabès, Sousse, Tunis ou Bizerte. Bien entendu c'est à Mahdia qu'elle fut la plus brillante.

Le sicilien Abū Ḥafṣ 'Umar b. Ḫalaf b. Makkī[127] vint s'établir

littéraire, int. XX note 7 (références) ; MAQQARĪ, éd. Caire 1949, IV, 363-367 ; *Ḥarīda*, *ms.* Paris 3331, f° 7 r° ; *supra :* Introduction, p. XVI.

121. IBN BASSĀM, IV, 133 ; IBN ŠARAF, *Questions de critique littéraire*, 110 (références).

122. MAYMANĪ, 98-100, 110 ; IBN BASSĀM, I/I, 74.

123. MAYMANĪ, 107-110 ; *Muntaḥab*, 80 ; IBN BASSĀM, IV/I, 173-174.

124. IBN BASSĀM, IV/I, 138-151 ; l'œuvre composée en Espagne est antérieure aux *A'lām al-kalām*.

125. Le ton désinvolte de l'auteur rend difficile l'identification de ce personnage avec le grand Ibn Abī l-Riğāl ; IBN ŠARAF, *Questions de critique littéraire*, 2-3, 115.

126. *Muntaḥab*, 86-88 ; NAYFAR, I, 42-43 ; sur son père v. *supra :* p. 785.

127. IBN QIFṬĪ, II, 329, n° 505 ; *Ḥarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 45 r°-46 r° ; *Bibl. arabo-sicula*, 485, 597 ; H. H. ABDUL WAHAB, *al-Ğumāna*, *Publ. de l'Institut français d'archéologie orientale*, Caire 1953, int. ṭā'-ṣād.

à Tunis dont il fut cadi sous les Ḫurāsānides ; juriste, traditionniste, prédicateur comparé à Ibn Nubāta, et lexicographe auteur d'un traité sur les fautes de langage intitulé *Taṯqīf al-lisān*, fut aussi un poète dont les vers étaient cités en proverbe. Il est enterré à Tunis.

Ibn Faḍḍāl al-Ḥulwānī[128] paraît s'être rendu, après l'invasion hilālienne, en Sicile puis en Espagne où il devint célèbre. Sa poésie était tout charme, douceur et simplicité.

Ibn al-Ṭallā'[129] paraît être un mahdien de la même époque qui, lui aussi, trouva refuge en Espagne.

Abū l-Ḥasan 'Alī l-Ḥuṣrī[130] (m. 488 H/1095), cousin ou neveu de l'auteur du *Zahr al-Adāb*, « lecteur », fin lettré et poète de talent, émigra en Espagne en 450 H/1058, dont les principicules, à l'envi, le comblèrent de faveurs. Il était aveugle et avait un faible pour la satire. A Kairouan, c'est surtout à sa connaissance des sept lectures coraniques qu'il avait dû sa réputation d'Imām en la matière. Il est l'auteur d'une célèbre qaṣīda didactique sur la lecture de Nāfi'. La destruction de Kairouan lui a inspiré de belles poésies, ainsi que la mort de son fils décédé après son départ d'Ifrīqiya.

Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im (m. 493 H/1099, poète et homme de lettres kairouanais réfugié en Espagne a composé une épître réfutant la célèbre risāla pro-šu'ūbite d'Ibn Garcia[131].

Ibn al-Ḥaddād al-Mahdawī[132] (m. vers 490 H/1097) que Tamīm

128. Abū l-Ḥasan 'Abd al-Karīm b. Faḍḍāl al-Qayrawānī al-Ḥulwānī ; Ibn Bassām, IV/I, 219-231 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 180 v° ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3331, f° 17 v°-18 r° ; *Ma'ālim*, I, 14 ; Maymanī, 103 et note 2.

Nuǧūm, V, 124 : 'Alī b. Faḍḍāl b. 'Alī Abū l-Ḥasan al-Maġribī al-Qayrawānī, poète et prosateur mort à Ġazna en Rabī' I 479 H/16 juin-15 juil. 1086 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 120 r°-121 r° . Abū l-Ḥasan 'Alī b. Faḍḍāl al-Qayrawānī al-Maġāšī' al-Naḥwī (cité parmi les maġribins qui se sont rendus en Syrie ou en Iraq) ; il peut s'agir d'un parent d'al-Ḥulwānī.

129. Abū Muḥammad al-Mahdawī connu sous le nom d'Ibn al-Ṭallā' ; Ibn Bassām, IV/I, 222 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 181 v°.

130. Abū l-Ḥasan 'Alī b. 'Abd al-Ġanī l-Kafīf al-Fihrī l-Ḥuṣrī ; Ibn Bassām, IV/I, 192-216 ; Ḥumaydī, 296, n° 716 ; Ibn Ḫallikān, I, 342-343 ; Ibn Ǧazarī, I, 550-551, n° 2250 ; *Ma'ālim*, III, 250 ; *Šaḏarāt*, III, 385-386 ; 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 180 r°-v° ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3331, f° 16 v° ; *ibidem*, f° 188 r°-v° : biographie d'Abū l-Ḥusayn 'Alī b. 'Abd al-'Azīz al-Ḥuṣrī ; Nayfar, I, 55-56 ; *Muntaḫab*, 84-86 ; H. H. Abdul Wahab, article ds. revue tunisienne *al-Ṭurayyā*, nov. 1944.

131. Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Mann Allah b. Abī Bakr al-Hawwārī ; il semble que ce soit son fils Abū Bakr Muḥammad qui a été appelé Ibn al-Kammād ; *Ṣila*, I, 383, n° 835 ; *Takmila*, I, n°s 1051 et 1052 ; *Nawādir al-maḫṭūṭāt*, Caire 1373 H/1953, n° 14 ; *Arabica* 1954, 371.

132. Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. Ṯābit al-Ḫawlānī connu sous le nom d'Ibn al-Ḥaddād al-Mahdawī ; Ibn Abbār, *Ḥulla*, I, 307-309 ; *Buldān*, VIII, 208 ;

tenait en haute estime fut surtout un remarquable professeur de grammaire, matière sur laquelle il composa des ouvrages.

Outre les Ifrīqiyens qu'on ne saurait énumérer tous[133], un certain nombre de poètes étrangers[134] vécurent à la cour de Tamīm lequel fut d'ailleurs un poète remarquable qui célébra les douceurs épicuriennes[135].

Ibn al-Naḥwī al-Tawzarī[136] (m. 513 H/1119-1120) s'instruisit dans sa ville natale Tozeur puis à Kairouan. Il parcourut leMaġrib et finit par se fixer à la Qal'a des Banū Ḥammād. Il se consacra à l'enseignement ; son poème *al-Munfariğa* a connu une grande vogue.

On a vu que le kātib d'al-Mu'izz b. Bādīs, puis du seigneur de Sfax Ḥammū b. Mallīl, Muẓaffar b. 'Alī[137] fut un fin lettré.

Le tunisois Ibn 'Aydūn[138] (m. fin 519 H/1126 à Alexandrie) passa pour l'un des plus doctes lexicographes de son temps.

Ibn Bašīr[139] (m. vers 520 H/1126) fut l'un des meilleurs panégyristes de 'Alī. Mais le chantre par excellence des derniers Zīrīdes fut sans conteste le célèbre poète sicilien Ibn Ḥamdīs[140] (m. 527 H/

Bayān, I, 298, 301/trad., I, 443-444, 449-450 ; Ibn Ḥayr, 319-320, 356 ; *Muntaḥab*, 88-89 ; Maḫlūf, I, 481 ; Tiğānī, 238.

133. *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 67 v°-68 r° : Ḥamīd b. Sa'īd b. Yaḥyā al-Ḥazraǧī, l'un des commensaux de Tamīm dont il réunit le *Dīwān ; Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 67 *bis* r° : al-Ḥaṣībī, poète de la cour de Tamīm ; Ibn Abbār, *Ḥulla*, 308 : Abū l-Ḥasan b. Ḥaṣīb, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī al-Qafṣī al-A'mā ; Ibn Bassām, I/II, 351 : 'Atīq al-Muġannī al-Mahdawī ; Ibn Ḫallikān, I, 339 et *Kāmil*, trad., 510 : Ibn Muḥammad Ḫaṭīb Sūsa (ou Ibn Ḫaṭīb Sūsa) ; *supra*, p. 228 et *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 68 r° : Muḥammad b. Ḥabīb (al-Mahdawī) al-Qalānisī, poète de Tamīm ; *supra*, p. 321 : Muḥammad b. 'Abd Allah al-Kātib ; *Inscriptions arabes*, II, n° 384.

134. Ibn Abbār, *Ḥulla*, I, 308 : Abū Isḥāq b. Ḫafāǧa (v. aussi : *Ḥarīda, ms.* Paris 3331, f° 1 v°), 'Abd Allah b. 'Abd al-Ğabbār al-Ṭarṭūšī, Abū l-Ḥasan 'Alī b. 'Abd al-'Azīz al-Ḥalabī, connu sous le nom d'al-Fakīk.

135. Ibn Abbār, *Ḥulla*, 307-310 ; *A'māl*, 457 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 59 v°-67 v° (importants fragments du *Dīwān* de Tamīm transmis à l'auteur par Ibn Šaddād).

136. Abū l-Faḍl (ou Abū l-Maḥāsin) Yūsuf b. Muḥammad b. Yūsuf, connu sous le nom d'Ibn al-Naḥwī al-Tawzarī ; *Muntaḥab*, 91-92 ; Nayfar, I, 50-52 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 132 r° ; *Bibl. arabo-sicula*, 603 ; *supra :* p. 732.

137. Tiğānī, 52-53 ; *Ḥulal*, I, 137-138 ; Ibn Maqdīš, II, 83 ; *supra :* p. 299-301.

138. Abū l-Ḥasan 'Alī b. 'Abd al-Ğabbār b. Salāma b. 'Aydūn al-Ḥuḍalī al-Tūnisī ; Ibn Qifṭī, II, 292-293, n° 474 ; *Udabā'*, XIV, 8-10 ; *Šaḍarāt*, IV, 59. Il composa une longue qaṣīda monorime de 11.000 vers pour réfuter « le renégat bagdadien » (al-Murtadd al-Baġdādī) ; H. R. Idris, *Deux juristes, A.I.E.O.* 1954, 146 ; *supra :* p. 719,

139. Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad b. Bašīr al-Tanūḫī al-Mahdawī ; Tiğānī, 72 ; *Ḥulal*, I, 243 ; Maḫlūf, I, 126, n° 366 ; *Muntaḥab*, 93 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 117 v°-118 r° ; Ṣafadī, III, 258-9, n° 1286.

140. Abū Muḥammad 'Abd al-Ğabbār b. 'Abī Bakr b. Ḥamdīs al-Azdī al-Ṣiqillī ; Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, éd. C. Schiaparelli ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3331, f° 20 v°-27 r° ;

1133) qui, après avoir émigré en Ifrīqiya puis en Espagne, vint à Mahdia servir Yaḥyā puis 'Alī et enfin al-Ḥasan (au moins jusqu'en 517 H/1123)[141] mais alla mourir à Majorque (ou à Bougie).

L'art d'Ibn Ḥamdīs, d'une facture digne des Ibn Šaraf et Ibn Rašīq, a des accents souvent très personnels, notamment pour célébrer les plaisirs de la vie sur le thème « carpe diem ».

Abū l-Ṣalt Umayya b. 'Abd al-'Azīz[142] (m. 529 H/1135) est l'un des plus éminents représentants de la culture maġribine de son temps. L'Ifrīqiya peut le revendiquer puisqu'il y demeura de 506 H/1112-1113 à sa mort qui eut lieu à Mahdia, et qu'il fut enterré à Monastir. L'éclectisme de ce polygraphe lui a permis de briller dans maintes disciplines scientifiques ou pseudo-scientifiques[143] et littéraires. On a signalé, plus haut[144], sa chronique.

Il brilla comme panégyriste des trois derniers Zīrīdes. Sa poésie, remarquable, suffirait à asseoir une réputation. Yaḥyā, mécène éclairé, dont la culture embrassait à la fois les belles lettres, l'astrologie et l'alchimie lui ayant demandé une description de l'Égypte, Abū l-Ṣalt composa à son intention son « *Épître égyptienne* »

Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 74 r°-77 r° ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXII, 565 ; Ibn Ḫallikān, I, 302-303 ; Nuwayrī, I, 105 ; *Takmila*, II, n° 1783 ; *Storia*, II, 592-602, add. au tome II, p. xv-xvii ; *Bibl. Arabo-sicula*, 607 ; H. H. Abdul Wahab, *Coup d'œil*, 18-19 ; Nayfar, I, 125 ; *G.A.L.*, I, 317 (269-270), *Suppl.*, I, 474 ; *E.I.*, II, 406 ; F. Gabrieli, *Ibn Ḥamdīs*, Mazara 1948. Son fils Muḥammad a été estimé supérieur à son père par Ibn Bašrūn ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3331, f° 27 r° ; *Storia*, II, 602 ; *Bibl. arabo-sicula*, 607-608.

141. Date de l'affaire d'al-Dīmās qui lui a inspiré un poème, *supra :* p. 334-338.

142. Abū l-Ṣalt Umayya b. 'Abd al-'Azīz b. Abī l-Ṣalt al-Dānī al-Andalusī ; outre les références données *infra :* note 192, v. : *Takmila*, éd. Ben Cheneb, n° 539 ; Ibn Abī Uṣaybi'a, *Kitāb Ṭabaqāt al-aṭibbā'*, II, 52 (notice reproduite en note par l'éditeur de Yāqūt, *Udabā'*, VII, 52), éd. Alger 1958, 54-80 ; Ṣafadī, J.A. mars-avril 1912, 289 ; A Gonzalez Palencia, *Rectificacion de la mente, Tratado de logica por Abusalt de Denia*, Madrid 1915 ; Abū l-Ṣalt, *al-Risālat al-miṣriyya*, ds. *Nawādir al-maḫṭūṭāt*, I, Caire 1370 H/1951 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 76 r°-114 v° ; Tiğānī, 53 ; *Ḥulal*, I, 138-139, *ms.* Bibl. de Tunis, f° 175 v° ; Ibn Ṣayrafī, int., 110 ; Suyūṭī, *Ḥusn al-Muḥāḍara*, I, 258 ; *Bibl. arabo-sicula*, 600-603 ; Nayfar, I, 58-59 ; Ibn Maqdīš, II, 83-84. *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 114 v°-120 r°, donne la liste des personnages suivants avec lesquels Abū l-Ṣalt correspondit en vers et en prose : Abū l-Ḍaw' Sirāğ b. Aḥmad b. Raǧā' al-Kātib qui composa un thrène du fils de Roger de Sicile (citation *d'al-Muḫtār fī l-naẓm wa-l-naṯr li-afāḍil al-'aṣr* d'Ibn Bašrūn), Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad b. Bašīr al-Tanūḫī (précité), Abū Ğa'far 'Abd al-Walī al-Battī al-Kātib, Abū Ḥafṣ 'Umar b. 'Alī connu sous le nom d'al-Zakrī al-Mahdawī (qui fait ensuite l'objet d'une notice, f° 131 v°) et le šayḫ Abū l-Faḍl Ğa'far b. al-Ṭayyib b. Abī l-Ḥasan al-Wā'iẓ ; l'auteur de la *Ḥarīda* a pris connaissance à Damas de son *Dīwān* dont les pièces étaient classées par ordre alphabétique et parfois datées.

143. V. *infra :* p. 809.

144. V. *supra :* Intr., p. xvii-xviii.

(Risāla miṣriyya), peinture de ce pays tel qu'il l'avait vu. L'opuscule ne manque pas d'originalité[145].

C'est pour al-Ḥasan qu'il composa sa célèbre anthologie des poètes ses contemporains, *al-Ḥadīqa*, à la manière, dit-on de la *Yatīma* d'al-*Ṯa'ālibī*. Enfin Abū l-Ṣalt est l'auteur d'un traité de logique[146].

Son fils, 'Abd al-'Azīz (né à Mahdia, mort à Bougie en 546 H/1151-1152) fut poète habile et excellent joueur d'échecs[147].

On connaît un certain nombre de littérateurs et poètes mineurs de la fin de notre période[148].

145. En voici le contenu : description de la contrée, aperçu sur sa beauté en prose et en vers, les habitants, leurs races et croyances des Pharaons à l'Islām, les monuments, villes antiques et récentes, les savants grecs et rūm, docteurs, philosophes et médecins que l'auteur y a rencontrés, ignorance de la plupart de ces derniers et éloge de quelques praticiens remarquables, passion des Égyptiens pour l'astrologie, lettrés et beaux esprits qu'il a connus.

146. « *Kitāb Taqwīm al-ḏihn fī l-manṭiq* ».

147. Ibn Ḫallikān, I, 80-81 ; *Šaḏarāt*, IV, 84. *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 114 r°-v° (colophon d'un manuscrit de la *Ḥadīqa* avec confusion entre la date de la mort du fils et celle du père, rectifiée ensuite par l'auteur).

148. 1° 'Abd al-Ḥamīd b. 'Abd al-Wāḥid al-Kātib al-Sūsī ; Tiǧānī, 30-31 ; *Ḥulal*, I, 122-123 ; Nayfar, I, 49 ; *Bibl. arabo-sicula*, 582, où il est appelé 'Abd al-Ḥalīm ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 8 v° : 'Abd al-Ḥakīm b. 'Abd al-Wāḥid al-Sūsī l-aṣl al-Ifrīqī l-manša' al-Ṣiqillī l-dār.

2° Aḥmad b. al-Ḥusayn b. Sulaymān al-Maġribī ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXIV, 576.

3° 'Abd al-'Azīz b. 'Ammār ; Tiǧānī, 53-54 ; *Ḥulal*, I, 138-139 ; Ibn Maqdīš, II, 83-84.

4° Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz al-Sūsī (m. 539 H/1144-1145) ; *Šaḏarāt*, IV, 125.

5° 'Abd al-Wadūd b. 'Abd al-Malik b. 'Īsā al-Naḥwī al-Maġribī, grammairien qui se rendit en Orient ; Ibn Qifṭī, II, 217, n° 419.

Dans *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, on relève :

6° 'Uṯmān b. 'Abd al-Raḥmān connu sous le nom d'Ibn al-Sūsī, f° 19 v° ; *Bibl. arabo-sicula*, 588.

7° Sulaymān b. Muḥammad al-Ṭarābulusī, f° 39 r°-v° ; *Bibl. arabo-sicula*, 594 ; ce sicilien vint en Ifrīqiya puis alla s'installer en Espagne.

8° Abū l-Fatḥ Muḥammad b. al-Ḥusayn al-Qarqūrī al-Kātib, f° 39 v°-40 r° ; *Bibl. arabo-sicula*, 590.

9° Abū 'Alī Ḥasan b. 'Abd Allah al-Ṭarābulusī, f° 46 r° ; *Bibl. arabo-sicula*, 597. C'est un poète sicilien qui ne paraît être venu en Ifrīqiya.

10° Abū l-Faḍl b. al-Faqīh 'Abd Allah b. Nizār al-Hawwārī al-Qābisī a composé un panégyrique de l'émir de Gabès Muḥammad b. Rušayd al-Hilālī, frère de Mudāfi' ; il fut kātib du fils de 'Abd al-Mu'min ; f° 52 r°-53 r°.

11° Le gafsien Yaḥyā b. al-Tīfāšī se fixa à Gabès où il encensa les Banū Hilāl ; après la conquête almohade, il se réfugia en Sicile où il fut tué par les Chrétiens vers 556-557 H/1161. Son oncle paternel Muḥammad al-Tīfāšī vint trouver 'Abd al-Mu'min auquel il voulut réciter un panégyrique ; le calife n'accepta d'en entendre que le premier vers et lui fit remettre 1.000 dīnārs ; f° 53 r°-54 r° ; *Storia*, III, 496 ; *Bibl. arabo-sicula*, 599.

On se contentera de citer al-Turāb al-Sūsī[149], auteur d'un panégyrique du dynaste de Sousse, Ğabbāra b. Kāmil, pièce encore célèbre au XIVe siècle parmi les bédouins d'Ifrīqiya[150], et le hilālien Ibn Farḥān al-Qābisī[151] (m. 555 H/1160), vizir et panégyriste de l'émir de Gabès, Mudāfi' b. Rušayd (des Banū Ğāmi').

12° Al-Sakardalī de Gafsa chanta Mudāfi' b. Rušayd, f° 54 r°.

13° Le šayḫ Abū l-Ḥusayn b. al-Ṣabbān al-Mahdawī a chanté le seigneur de Sousse Ğubbāra (sic) b. Abī l-'Aynayni et est mort en 560 à Damas, f° 57 v°-58 r° ; *Bibl. arabo-sicula*, 599.

14° Abū 'Imrān Šākir (*ms.* Zaytūna : Sākin) b. 'Āmir al-Hilālī, se trouvait à Damas en 571 H, f° 58 r°.

15° Abū Šākir (ou Sākin) 'Āmir b. Muḥammad b. 'Askar al-Hilālī, père du précédent, f° 58 v°.

16° L'émir 'Abd al-Raḥmān b. Zīrī al-Ṣanhāğī, f° 59 r°.

Le même *manuscrit*, f° 72 v°- 75 r°, énumère successivement d'après l'anthologue Ibn Bašrūn (né à Palerme et installé à Mahdia, XIIe siècle ; *Storia*, I, Intr. n° 8) les personnages suivants du Maġrib central ḥammādide :

17° Le faqīh Abū Ḥafṣ 'Umar b. Falfūl, Kātib et confident (ṣāḥib sirri-hi) de Yaḥyā b. al-'Azīz ; il rencontra en Sicile l'émir 'Abd Allah b. al-'Azīz. *Bibl. arabo-sicula*, 599. *Supra ;* p. 364.

18° Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Kātib, connu sous le nom d'Ibn Zaqīr (?) (Zaqrīr ds le texte), kātib de Yaḥyā b. al-'Azīz. *Supra*, p. 368.

19° Abū l-Qāsim 'Abd al-Raḥmān al-Kātib, connu sous le nom d'Ibn al-'Ālimī (ms. Zaytūna : al-Qā'imī), kātib de la dynastie ḥammādide.

20° 'Alī b. al-Zaytūnī al-Šā'ir.

21° Ibrāhīm b. al-Hāzī.

22° 'Alī b. al-Ṭayyib.

23° Yūsuf b. al-Mubārak, mawlā des Banū Ḥammād qu'il encensa.

24° Ibn Abī Malīḥ al-Ṭayyib, kātib et poète surtout célèbre comme médecin, il a composé une qaṣīda pour l'émir 'Abd Allah b. al-'Azīz.

25° 'Alī b. Makūk al-Ṭayyibī.

26. Ḥammād b. 'Alī surnommé al-Bayyin.

27° Muḥammad b. al-Bayyin, d'Espagne (dp. al-Rašīd b. al-Zubayr, auteur du *Kitāb al-Ğinān*).

28° Abū 'Abd Allah b. al-Ḥasan al-Tūbī (?) al-Kātib est classé, f° 132 v°, parmi les Kairouanais contemporains cités par Ibn al-Zubayr dans le *Kitāb al-Ğinān*.

Plus loin, dans le chapitre consacré aux Maġribins qui se sont rendus en Égypte et ailleurs au Maġrib, sont cités :

29° Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd Allah b. Zakariyyā' al-Qal'ī al-Aṣamm, de la Qal'a des Banū Ḥammād, f° 136 r°-138 r° ; Ṣafadī, III, 77-8, n° 987.

30° 'Alī b. 'Ismā'īl al-Qal'ī, connu sous le nom d'al-Ṭumayš, f° 138 r°-139 r°.

31° Le faqīh Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Salāma, de Bougie, f° 139 r°.

32° Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ḫalaṣa al-Kafīf al-Naḥwī al-Ḍarīr est rangé parmi les Maġribins se trouvant en Espagne vers 500 H ; il est dit qu'Abū l-Ṣalt l'a mentionné ; f° 173 v°. 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 184 v°-185 r°.

33° Rāšid b. 'Arīq al-Kātib a été cité par Abū l-Ṣalt dans *al-Ḥadīqa ; Ḫarīda, ms.* Paris 3331, f° 3 v°.

149. *Ḫarīda, ms.* Paris 3330, f° 54 v°-57 v° ; Tiğānī, 31-37 ; *Ḥulal*, I, 123-128 ; Nayfar, I, 49-50.

150. Tiğānī la cite *in extenso*.

151. Sallām b. Abī Bakr b. Farḥān al-Hilālī ; *Ḫarīda, ms.* Paris 3330, f° 51 r°-52 r° ;

Trois faits paraissent avoir caractérisé la vie littéraire ifrīqiyenne après l'invasion hilālienne : survivance de la tradition kairouanaise par essaimage provincial, son assimilation par certains Arabes installés en ville, et apparition d'une tendance bédouinisante en poésie

IV. — Culture hébraïque

A l'avènement des Zīrīdes, l'école hébraïque de Kairouan[152] avait déjà ses lettres de noblesse grâce à deux éminents docteurs Isḥāq b. Sulaymān al-Isrā'īlī[153] (m. vers 320 H/932) et Dūnaš b. Tamīm[154] (vers 900-960/287-349 H).

Isḥāq b. Sulaymān a été célèbre comme médecin, honoré de la confiance des Fāṭimides, et comme philosophe, le premier néo-platonicien du judaïsme. Son disciple Abū Sahl Dūnaš b. Tamīm est l'auteur d'un commentaire du « *Livre de la création* », composé en 344 H/955-956, tentative de synthèse remarquable de l'apport gréco-arabe et de la tradition judaïque. L'original était écrit en arabe[155]. Les fragments qui nous sont parvenus de la traduction en hébreu révèlent une vaste culture encyclopédique et notamment une solide connaissance des théories grammaticales arabes. Dūnaš s'inspire du commentaire écrit par Saadia b. Joseph du Fayyūm (882-942/268-331 H) en 931/319 H et réfute sur bien des points ce célèbre « initiateur universel »[156]. Dūnaš rappelle dans sa préface que Saadia, avant de quitter Fayyūm pour Bagdad, était en relations épistolaires avec son maître Isḥāq b. Sulaymān.; bien qu'il n'eût alors qu'une vingtaine d'années, Dūnaš indiquait les erreurs

Bibl. arabo-sicula, 598-599 ; *Muntaḥab*, 96 ; Nayfar, I, 60. *Supra*, p. 395 (sur sa mort à la fin de Ša'bān 554 H).

152. *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416 (Max Schloessinger) ; *Encyclopaedia Judaica*, IX, 782-785 (B. Suler).

153. Isaac Israéli ; G. Vajda, *Introduction à la pensée juive*, 65-68, 222 (bibliographie) ; Ibn Abī Uṣaybi'a, Alger 1958, 6-8.

154. Dounach ben Tamīm ; G. Vajda, *Introduction à la pensée juive*, 68-70, et surtout sa thèse de doctorat : *Le Commentaire kairouanais du Séfer Yeçīra*, Paris 1945 (dactylographiée à la bilbiothèque de la Sorbonne), en cours de parution sous le titre : *Le Commentaire kairouanais sur le Livre de la création*, *R.E.J.*, VII (CVII) 1946-47, 97-156, X (CX) 1949-1950, 67-92, XII (CXII) 1953, 5-33 ; *idem*, *Galien-Gamaliel*, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, XIII 1953, *Mélanges Isidore Lévy*, 641-652 ; H. H. Abdul Wahab, ds. la revue tunisienne *al-Nadwa*, janv. 1953.

155. G. Vajda a bien voulu nous signaler qu'il a pu se procurer deux fragments considérables de l'original arabe et qu'il compte reprendre ses recherches sur cette nouvelle base documentaire.

156. G. Vajda, *Introduction à la pensée juive*, 45-60.

de Saadia à Isḥāq b. Sulaymān ravi de la précocité de son disciple. Il fut le médecin du Fāṭimide al-Manṣūr auquel il dédia l'un de ses ouvrages astronomiques. Il correspondit avec le célèbre juif andalou Abū Yūsuf Ḥasdāi b. Isḥāq b. Šabrūt[157] (915-970/302-359 H) qui fut ministre de ʿAbd al-Raḥmān III pour lequel il composa un traité sur le calendrier juif.

On ne sait à peu près rien sur Ẓemaḥ b. Mar Bahlūl[158] qui présida aux destinées du judaïsme kairouanais à l'époque du gaon Šerīra[159] (vers 900-1000/287-390 H) chef de l'école babylonienne de Pumbeditha.

Son successeur fut Yaʿqūb b. Nissīm b. Šāhīn[160] (dernier tiers du xe siècle). G. Vajda a prouvé que c'est à tort qu'on lui a attribué la paternité du *Commentaire du Livre de la Création*, œuvre de Dūnaš. Il est surtout célèbre pour avoir, au nom de la communauté israélite de Kairouan, adressé au gaon Šerīra un certain nombre de questions écrites sur la tradition talmudique et l'histoire de sa transmission. On possède le texte, rédigé en 377 H/987-988, mi en araméen mi en hébreu, de la réponse de Šerīra qui est un document de premier ordre sur l'histoire juive[161]. Šerīra lui adressa aussi une lettre sur les titres donnés aux docteurs talmudiques. Yaʿqūb b. Nissīm fut en correspondance avec Hai gaon et ce dernier fut consulté par des élèves de Yaʿqūb b. Nissīm sur le pouvoir miraculeux des noms divins.

Pour mieux mesurer l'importance de l'école juive de Kairouan, rappelons qu'avec la décadence de l'exilarchat et de l'école de Sora, l'Asie cesse d'être le guide du judaïsme. Les x-xie siècles marquent la fin du gaonat babylonien malgré les efforts de Šerīra, Samuel b. Ḥofni[162] (m. 1013/403-404 H) et Hai[163] (m. 1038/429-430 H), tandis qu'à l'occident du vieux monde s'épanouit la culture juive espagnole dont les Umayyades encouragent l'essor dans le but de détacher leurs sujets juifs du califat de Bagdad[164].

157. Graetz, III, 215 seq ; Sarton, I, 680.

158. *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416.

159. *Ibidem*, XI, 284-285 (Jacob Zallal Lauterbach) ; Sarton, I, 687.

160. *Ibidem*, VII, 40 (Isaac Broydé) ; *Encyclopaedia judaica*, VIII, 851 ; J. Obermann, *Two Ely'ah stories in judeo-arabic transmission, Hebrew Union College Annual*, XXIII, 1950-51, 387-404 ; *idem, The Arabic original of Ibn Shāhīn's book of Comfort known as the Hibbūr Yaphé of R. Nissīm b. Ya'aqobh, Yale oriental series researches*, XVII, New Haven 1933.

161. *Jewish Encyclopedia*, XI, 284-285.

162. G. Vajda, *Introduction à la pensée juive*, 62 ; Graetz, III, 252-253.

163. G. Vajda, *ibidem*, 62 ; *Jewish Encyclopedia*, VI, 153-155 ; Graetz, III, 250-253.

164. Graetz, III, 215 seq.

Kairouan, jusqu'alors important trait d'union entre les judaïsmes babylonien et espagnol, va cesser de remplir ce rôle puisque dorénavant les écoles fondées à Cordoue, Lucéna et Grenade par les juifs d'Espagne, jouissant dans ce pays d'un grand prestige intellectuel, politique et social, supplantent définitivement les académies babyloniennes de Sora et de Pumbéditha[165].

D'autre part, les conquêtes fāṭimides permirent aux juifs de la Berbérie et surtout à ceux de Kairouan d'entrer en contact avec la Palestine et de revigorer le *Talmud* de Jérusalem plus ancien que celui de Babylone qui, jusque-là l'avait éclipsé.

Le judaïsme ifrīqiyen allait donc pouvoir jouer un rôle encore important d'autant plus qu'il ne paraît pas avoir souffert des persécutions anti-juives et anti-chrétiennes ordonnées par le calife fāṭimide al-Ḥākim (m. 411 H/1020) et dont les conséquences en Égypte même restent à préciser[166].

L'influence du rabbin Ḥūšī'ēl b. Elhanan[167] arrivé vers 380 H/990 à Kairouan, y stimule les études talmudiques et leur imprime une nouvelle orientation.

Il naquit probablement en Italie. Une lettre autographe qu'il adressa à Šemarya b. Elhanan, grand rabbin du Caire, permet d'affirmer qu'il vint à Kairouan en visiteur puis s'y fixa. Avant la découverte de ce document, on admettait, sur le témoignage de l'historien juif espagnol Ibn Dāwūd (Abraham b. David, XII^e siècle) que quatre rabbins, expédiés de Sora avec mission de recueillir les contributions des diverses communautés[168], se trouvaient sur un navire qui fut capturé dans l'Adriatique par l'amiral umayyade 'Abd al-Raḥmān b. Rumāḥis[169]. Les quatre captifs auraient été vendus et rachetés par leurs coreligionnaires. Šemarya b. Elhanan vendu et racheté à Alexandrie devint le chef de la communauté cairote ; Nathan b. Isaac Kohen gagna Narbonne ; Mōšé b. Ḥanoḵ devint le chef de la communauté cordouane qui l'avait racheté ; et Ḥūšī'ēl, débarqué à Mahdia et mis en vente à Kairouan, y fut racheté[170].

165. GRAETZ, III, 215-281 ; G. VAJDA, *Introduction à la pensée juive*, 75-94.

166. GRAETZ, III, 247-248 ; *Ḥiṭaṭ*, ds. *Itti'āẓ*, 299-314.

167. *Jewish Encyclopedia*, VI, 510-511 (MAX SCHLOESSINGER) ; *Encyclopaedia judaica*, V, 582-583 (S. A. HORODEZKY) ; D. CAZÈS, 62-64 ; GRAETZ, III, 208-210.

168. Sur l'argent adressé par la communauté juive kairouanaise aux académies babyloniennes au moyen de lettres de crédit (suftaǧa), v. : W. J. FISCHEL, *Jews in the economic and political life of mediaeval Islām, passim ;* J. MANN, *Texts and studies in jewish history and literature*, I, 143-144.

169. E. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, 153-155 ; *Histoire de l'Espagne musulmane*, III, 231.

170. J. MANN, *Jews*, I, 26-27.

Quoiqu'il en soit, grâce à sa profonde connaissance du *Talmud*, Ḥūšī'ēl ne tarda pas à jouir d'un tel prestige que, sans doute après la mort de Ya'qūb b. Nissīm, il fut nommé roš-kalla, ou roš, titre porté par le chef de l'école kairouanaise.

Il fut l'un des plus grands, sinon le plus grand, talmudistes du x^e^ siècle. Très célèbre, on le consultait d'Espagne, du Maroc, d'Égypte et de Syrie. Lorsqu'il mourut, fort âgé, le rabbin et vizir espagnol Samuel Halévi b. Naġrīla[171] (993-1055/384-447 H), chef de la communauté de Grenade avec le titre de prince (nāgid) des juifs sous les Zīrīdes d'Espagne, écrivit une lettre de condoléances à son fils Ḥanan'ēl b. Ḥūšī'ēl et fit célébrer en sa mémoire des services à Grenade, Lucéna et Cordoue.

A en juger par les écrits de ses deux principaux disciples, son fils Ḥanan'ēl et Nissīm b. Ya'qūb, c'est à l'enseignement de Ḥūšī'ēl qu'est dû l'intérêt nouveau porté par l'école kairouanaise au *Talmud* de Palestine. Ils lui succédèrent tous les deux et furent simultanément chefs de l'académie de Kairouan et rabbins, sans qu'on sache si l'un d'eux avait sur l'autre quelque prééminence. Ils paraissent avoir vécu en bonne intelligence et œuvré parallèlement et de concert.

Ḥanan'ēl b. Ḥūšī'ēl[172] (990-1050/379-442 H) n'eut pas d'autres maîtres que son père mais doit beaucoup à Hai, gaon de Pumbéditha, avec qui il fut en correspondance suivie. Il contribua grandement à remettre en honneur le *Talmud* de Jérusalem. Son commentaire talmudique qui suit de très près les interprétations dénuées de tout mysticisme de Ḥai gaon, a contribué à établir le texte correct du *Talmud* dont il eut les plus anciens manuscrits à sa disposition. Il devait savoir l'arabe et le grec, car il explique un grand nombre de termes appartenant à ces deux langues. Il écrivit tous ses ouvrages en bon hébreu et composa en vers hébreux le thrène de Ḥai gaon. Son œuvre, consacrée à l'exégèse, fut bien connue de l'Europe médiévale qui paraît avoir ignoré son origine orientale. Entre autres livres, il composa un commentaire abrégé de la partie hallaḫique du *Talmud* souvent utilisé par Isḥāq al-Fāsī et Nathan b. Yeḥyēl[173].

Riche marchand, il laissa à ses neuf filles une fortune de dix

171. GRAETZ, III, 253-261 ; SARTON, I, 704.

172. *Jewish Encyclopedia*, VI, 205 (MAX SELIGSOHN) ; *Encyclopaedia judaica*, V, 247-251 (S. A. HORODEZKY) ; GRAETZ, III, 248-249 ; *Ḥaṣides*, I, 396-397.

173. Sur ce lexicographe italien (né avant 1035, m. 1106), v. . *Jewish Encyclopedia*, X, 180-183 (H. G. FRIEDMANN).

mille pièces d'or. On le fait mourir lors de l'invasion hilālienne dont il fut probablement l'une des victimes vers 442 H/1050-1051 en même temps que son émule Nissīm b. Ya'qūb.

Nissīm b. Ya'qūb[174] s'instruisit d'abord auprès de son père Ya'qūb b. Nissīm b. Šāhīn, rabbin de Kairouan, puis de Ḥūšī'ēl auquel il succéda. Tout comme Ḥanan'ēl, son condisciple et collègue, il utilisa largement le *Talmud* palestinien et correspondit avec Ḥai gaon. Il transmettait au célèbre Samuel ha-Nāgid b. Naġrīla les lettres que lui adressait Hai et contribua ainsi à la diffusion en Espagne de la science talmudique babylonienne.

La communauté kairouanaise devait beaucoup au soutien financier (et peut-être aussi politique) de ce riche et puissant vizir des Zīrīdes de Grenade. Samuel ha-Nāgid aida Nissīm qui était pauvre et dont il fit épouser l'unique fille par son propre fils Yūsuf.

A l'encontre de Ḥanan'ēl, c'est en arabe[175] qu'écrivait Nissīm très familier avec la littérature musulmane. Entre autres ouvrages, il est l'auteur d'un célèbre manuel et commentaire talmudique, le *Kitāb Miftāḥ maġāliq al-talmud* composé vers 1038-1040/430-432, d'un recueil de contes moraux rédigé à la demande de son beau-père Dūnaš qui avait perdu son fils et d'un traité perdu, *Siddur hal Tefilla*, qui devait contenir des renseignements sur le rituel kairouanais. On sait, à ce sujet[176], que Nissīm avait un siège d'honneur dans la synagogue à côté de l'arche de la Loi ; lorsque Kohen et Lévites avaient achevé les récitations de la semaine, on lui remettait les rouleaux de la Loi dont chacun pouvait alors s'approcher.

Goldziher[177] a montré que la pensée de Nissīm avait subi plus profondément encore que celle des docteurs de la période gaonique, Samuel b. Ḥofnī, Hai et Saadia, l'influence du mu'tazilisme. On aimerait savoir par quelle voie Nissīm s'est initié à cette doctrine si vivante sous les Aġlabides. Nos sources arabes sont trop tendancieuses pour conclure de leur silence à sa disparition sous les Fāṭimides et les Zīrīdes. Le succès de l'aš'arisme en Ifrīqiya prouverait le contraire. On peut concéder que le kalām ifrīqiyen ait été plus

174. *Jewish Encyclopedia*, IX, 315-317 (MAX SCHLOESSINGER) ; D. CAZÈS, 64-65 ; GRAETZ, III, 248-249 ; I. GOLDZIHER, *Mélanges judéo-arabes*, XVII, *R. Nissim b. Yacob Moutazilite*, *R.E.J.*, XLVII 1902, 179-186 ; H. H. ABDUL WAHAB, ds. la revue *al-Nadwa*, janv. 1953 ; S. D. GOITEIN, *Jews and Arabs*, New York, 1955, 197.

175. Mais certainement en caractères hébraïques selon l'usage courant des juifs au Moyen Age ; J. FISCHEL, *Jews in the economic and political life of mediaeval Islām*, 16, note 4.

176. *Jewish Encyclopedia*, VII, 414-416 (MAX SCHLOESSINGER qui renvoie à ZUNG, *Rilus*, 54 seq. et HARKAVY, *Teshubot ha-Geonim*, n° 1).

177. I. GOLDZIHER, *ibidem*, *R.E.J.*, XLVII 1903, 179-186.

ou moins résorbé par le šī'isme et surtout par le mālikisme en pleine expansion, mais rien n'obligeait les docteurs juifs à abandonner la tradition qui se maintenait sans doute parmi eux du célèbre Isḥāq b. Sulaymān al-Isrā'īlī qui, un siècle plus tôt, avait illustré avec éclat le kalām judaïque. Au demeurant, l'origine de la formation mu'tazilite de Nissīm peut avoir été à la fois orientale et maġribine.

Les raisonnements de Nissīm sont tellement imprégnés de kalām que Goldziher n'hésite pas à le qualifier de mu'tazilite. Imitant les auteurs musulmans qui affirment volontiers leur doctrine dans les exordes de leurs œuvres, Nissīm ouvre son *Miftāḥ* talmudique par une 'aqīda qui pourrait être d'un mu'tazilite. Il y nie les attributs du Dieu d'Israël « qui est sage dans son essence et dont la sagesse n'est pas distincte de son essence... ». La plupart de ses développements ont indubitablement le même caractère : Dieu n'impose aucun précepte que les créatures ne puissent exécuter, sinon Il ne serait pas juste ajoutent les mu'tazilites d'après leur conception du taklīf ; Dieu accorde les connaissances en vertu d'une grâce nécessaire, inhérente à l'essence humaine, on reconnaît là leur théorie du luṭf ; l'identité intérieure des attributs essentiels de Dieu sur laquelle reposent certaines interprétations de l'Écriture et de l'Agada est une autre théorie mu'tazilite ; Dieu crée l'attribut de la parole dans un objet extérieur si bien que Sa parole créée devient perceptible en dehors de Lui, c'est le dogme de « la parole créée de Dieu », le ḫalq, que Saadia avait déjà emprunté au kalām.

Nissīm auquel on accorda le titre honorifique de gaon, eut de nombreux disciples dont quelques-uns, venus d'Espagne, y répandirent son enseignement ; cependant, le seul auteur important qui puisse être compté parmi eux avec certitude est Ibn Ǧasūs[178].

Rappelons que Nissīm meurt la même année que Ḥanan'ēl en 442 H/1050-1051, probablement dans les mêmes circonstances dramatiques.

Après l'invasion hilālienne et la dispersion des juifs kairouanais[179], des foyers d'études hébraïques[180] subsistèrent à Mahdia

178. Abū Ibrāhīm Isḥāq b. Kastar (ou Saktar) b. Ǧasūs, dont le nom d'auteur était Yiṣḥaqī (982-1057), médecin et philosophe, servit Muǧāhid de Dénia et son fils 'Alī Iqbāl al-Dawla ; GRAETZ, III, 273.

179. V. *supra :* p. 768.

180. S. POZNANSKI, *Kala'at Hammād*, *R.E.J.*, t. 58 1909, 298 ; D. CAZÈS, 66-72 ; *Ḥafṣides*, I, 397. Rappelons l'étroitesse des relations commerciales, juridiques et sans doute aussi culturelles, entre les communautés de Mahdia, du Caire et d'Aden, et l'existence à Mahdia d'un rabbin-juge (dayyān) ; *supra :* p. 528, 672-673, 768.

grâce aux Banū Zogmar, et à la Qal'a dont l'école talmudique eut pour chef Sulaymān Dayyān b. Furmaš, sans doute après le départ d'Isḥāq al-Fāsī.

Isḥāq b. Ya'qūb al-Fāsī[181], né à la Qal'a en 1013/403-404 H, devint après la mort de Ḥanan'ēl et de Nissīm qu'il aurait eus pour maîtres à Kairouan, le chef des études talmudiques au Maġrib. En 1088/480-481 H, il fut contraint de s'enfuir de la Qal'a ; il avait été dénoncé à l'autorité locale, on ne sait pour quel motif d'ordre politique ou privé, par deux israélites Ḥalfa b. al-A'ǧāb et son fils Ḥayyim.

Se fondant sur son ethnique et sur des citations de consultations émanant de ses disciples et écrites à Fès, Poznanski affirme qu'il s'établit d'abord en cette ville où il fonda une école avant d'émigrer en Espagne. Abū l-Ḥusayn Yūsuf, fils et successeur de Samuel ha-Nāgid, s'empressa de l'accueillir à Cordoue puis à Grenade. Après l'exécution[182] de son protecteur, il se fixa à Lucéna où il mourut en 497 H/1103-1104. Il avait acquis une telle notoriété qu'il était considéré comme le plus savant rabbin depuis Ḥai gaon. Ses *Halaḫot*, abrégé de la partie halaḫique du *Talmud* qui s'appuyait sur la tradition babylonienne et aussi sur celle de Palestine supplanta l'ouvrage analogue de Ḥanan'ēl[183].

Mais en Ifrīqiya, la culture hébraïque agonisait. Maimonide qui visita le pays vers 1165/560 H, a parlé de l'ignorance des juifs et de leurs études sclérosées. Il s'étonne de les voir s'abstenir de manger l'arrière-train des animaux abattus et observer vis-à-vis de la femme en état d'impureté les mêmes pratiques superstitieuses que les musulmans : ils ne la regardent pas, ne lui parlent pas et s'abstiennent de fouler le sol qu'elle a touché du pied[184].

V. — Sciences

A l'avènement de Buluggīn, l'école médicale de Kairouan venait d'être illustrée par deux israélites Isḥāq b. Sulaymān et Dūnaš b. Tamīm[185].

181. *Jewish Encyclopedia*, I, 375-377 (Michael Friedlander) ; *Encyclopaedia judaica*, II, 275-278 (A. Kristianpoller) ; Graetz, III, 285-286 ; *Ḥafṣides*, I, 397 ; S. Poznanski. *Kala'at Hammād*, *R.E.J.*, t. 58, 1909, 297-298 ; D. Cazès, 67-68 ; Sarton, I, 751-752.

182. Graetz, III, 274-279, dit qu'il fut exécuté en 1066, mais il faut probablement rétablir 1096.

183. A. Darmesteter, *Le Talmud*, p. cdxxxviii, *R.E.J.*, t. 18, 1889, CCCLXXXI-CDXLII.

184. D. Cazès, 79-81.

185. V. *supra* : p. 802.

On connaît le nom de deux médecins : Ibn A'yun[186] et Ibn al-Barrā'[187], contemporains d'Ibn al-Ǧazzār[188] (m. à plus de 80 ans en 395 H/1004).

Ce dernier, élève d'Isḥāq b. Sulaymān al-Isrā'īlī, fut célèbre hors d'Ifrīqiya. Son traité médical *Zād al-musāfir* (Viatique du voyageur), existant en manuscrit et introduit du vivant de l'auteur en Espagne, en Sicile puis en Italie, a été aussitôt traduit en grec, en hébreu et en latin. On possède aussi de lui un ouvrage sur les succédanés. Très riche, mais vivant simplement et fuyant les honneurs, il donnait des consultations gratuites et distribuait des médicaments aux deshérités à l'intention desquels il composa son *Ṭibb al-fuqarā'* (Médecine des pauvres). Il est l'une des principales autorités de son contemporain Muḥammad b. Sa'īd al-Tamīmī, médecin installé en Égypte.

Le juif Ibn 'Aṭā' al-Yahūdī fut médecin d'al-Mu'izz b. Bādīs[189] ; il s'agit très certainement d'Ibrāhīm b. 'Aṭā' dont Hai gaon (m. 1038/430 H) a fait un vif éloge[190].

Le célèbre médecin espagnol Abū Marwān 'Abd al-Malik b. Muḥammad b. Marwān b. Zuhr (Avenzoar) (m. vers 470 H/1077-1078) a exercé à Kairouan[191].

Fervent disciple de Galien et d'Hippocrate, Abū l-Ṣalt Umayya (m. 529 H/1135)[192] est l'auteur d'un traité sur les simples, d'une

186. *Ma'ālim*, III, 191 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 104 r°.

187. *Madārik*, II-III, f° 183 r°.

188. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, Paris 1876, I, 413-416 ; A. BEN MILAD, *L'École médicale de Kairouan aux X^e et XI^e siècles*, Paris 1933, 26-47 ; IBN ǦULǦUL, 88-91 ; SARTON, I, 682 ; *supra:* Introduction, p. XIII.

189. *Ma'ālim*, III, 201-202 ; H. R. IDRIS, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 53-54 ; *supra*, p. 178, 765, 766.

190. *Encyclopaedia judaica*, IX, 782-785 (B. SULER).

191. *E.I.*, II, 456 (D^r GABRIEL COLIN) ; LECLERC, II, 83 ; MAQQARĪ, éd. Caire 1949, III, 13 ; *Takmila*, II, n° 1691 ; SARTON, II, 231 ; IBN ABĪ UṢAYBI'A, Alger 1958, 86-88.

192. LECLERC, II, 74-75 ; *G.A.L.*, I, 486-487 (641), *Suppl.*, I, 889 ; SARTON, II, 230 ; *supra:* p. 799.

Ds. sa *Risāla miṣriyya, Nawādir al-maḥṭūṭāt*, I, 32-40, ABŪ L-ṢALT dénonce l'ignorance des savants et médecins d'Égypte — qu'il avait quittée en 506 H/1112-1113 pour s'installer à Mahdia — en sciences naturelles pourtant nécessaires aux médecins. Il estime qu'un médecin accompli doit connaître les sciences exactes et, plus particulièrement en ce qui concerne un médecin royal, l'astronomie et la musique. Les praticiens égyptiens ne connaissent que le nom de quelques médicaments qu'ils prescrivent à l'aveuglette. L'auteur fait l'éloge de la guérison par le rire et signale qu'en Égypte la plupart des médecins éminents sont chrétiens et juifs. Les Égyptiens sont férus d'astrologie jusque dans les moindres détails de leur comportement et l'ignorance de leurs astrologues égale celle de leurs médecins.

défense de Ḥunayn contre les attaques de 'Alī b. Riḍwān ainsi que d'un traité sur l'astrolabe.

Constantin l'Africain[193], mort au Mont-Cassin en 1087/479-480 H est né à Carthage en 406 H/1015-1016. Après un très long périple à travers l'Orient ce marchand et médecin converti au christianisme serait revenu à Carthage d'où il gagna Salerne, emportant avec lui quantité de manuscrits arabes. Il passe pour le fondateur de la fameuse école de Salerne[194]. Il entra ensuite au monastère du Mont-Cassin dont il devint l'abbé et où il s'adonna à la traduction, ou plutôt au plagiat, d'ouvrages arabes. Il fut l'un des principaux introducteurs de la science arabe en Europe. De cette activité on retiendra que c'est grâce à ses « belles infidèles » que la chrétienté eut connaissance de la production des médecins kairouanais : Isḥāq b. 'Imrān, Isḥāq b. Sulaymān al-Isrā'īlī, Ibn al-Ǧazzār, et de l'œuvre astronomique d'Ibn Abī l-Riǧāl.

L'Ifrīqiya a eu ses léproseries[195]

Sur l'alchimie sous les Zīrīdes, on dispose de quelques informations semi-légendaires. Il est rapporté que dans l'héritage d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996), auraient figuré des appareils d'alchimie et dans celui d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038), la pierre philosophale (kibrīt aḥmar) qu'al-Mu'izz b. Bādīs aurait achetée et déposée au Bayt al-māl. Un compagnon d'al-Māzarī (m. 536 H/1141) s'adonna, dit-on, à l'alchimie qu'il alla étudier au loin. Il revint fort riche. Al-Māzarī fit examiner par des experts (ahl al-ma'rifa) des pièces de sa fabrication ; ils déclarèrent que c'était de l'or véritable, mais le dernier consulté indiqua le moyen de déceler la falsification[196]..

Le célèbre précepteur d'al-Mu'izz b. Bādīs, Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Riǧāl al-Kātib al-Šaybānī (m. 426 H/1034-1035)[197] fut un

193. Leclerc, I, 539-541 ; A. Ben Milad, 48-53 ; C. Courtois, *Revue Historique* 1945, 112, note 3 ; *E.I., Suppl.*, 51-52 (Max Meyerhof) ; H. H. Abdul Wahab, Article dans la revue tunisienne *al-Nadwa*, fév. 1953, 5-6 ; Thorndike (Lynn), *A History of magic and experimental science during the first thirteen century of our era*, New York, 4e éd. 1947, I, 743-754 ; Cumston, 256-268 ; Sudhoff, *Archeion, organe officiel du Comité international d'histoire des Sciences*, XIV, n° 3 août-sept. 1932 ; Sarton, I, 769 ; *E. I.*², II, 61-62 (B. Ben Yahia).

194. Sur cette école v. : Sarton, I, 725-727.

195. V. *supra:* p. 422, 445. Fatwā d'al-Māzarī (m. 536 H/1141), Burzulī, *ms.* A.W., II, f° 62 v° ; *Mi'yār*, III, 235-236 : constatation d'un cas de lèpre par deux médecins dont l'un est tributaire, commis par le cadi ; diagnostic par piqûres d'aiguille.

196. *Ma'ālim*, III, 101-103. Le poète Ibn al-Mu'addib, kairouanais originaire de Mahdia, grand voyageur famélique, s'intéressait à l'alchimie et aux pierres ; Ibn Ḫallikān, II, 221 (citation de l'*Unmūḏaǧ* d'Ibn Rašīq).

197. Dp. une communication de H. H. Abdul Wahab, la pierre tombale d'Ibn

astrologue et astronome réputé connu en Europe sous le nom d'Albohazen ou Alboacen et Abenragel. Il assista aux observations astronomiques faites à Bagdad en 378 H/988-989. Son traité astrologique *al-Bāri' fī aḥkām al-nuǧūm* existe en manuscrit et a été traduit en vieux castillan vers 1256 puis en latin. Il composa aussi une *Urǧuza* (poème en mètre raǧaz) sur l'astrologie dont on possède un commentaire en arabe. Al-Mu'izz b. Bādīs l'invita à calculer la durée de la vie de l'émir de Sicile Aḥmad b. Abī l-Ḥusayn, alias al-Akḥal et de Sa'īd b. Ḥazrūn.

Le juriste Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Muḥammad b. Ibrāhīm al-Kindī (m. 435 H/1043-1044)[198] pratiqua avec bonheur les sciences exactes et envisagea de relier Kairouan à la mer.

Yaḥyā, féru d'astrologie et d'alchimie, avait fondé dans son palais de Mahdia, un laboratoire[199].

Bien entendu, le peuple de la Berbérie orientale, plus ou moins superstitieux selon le degré de culture et de religion, la classe sociale et le sexe, se livrait à toutes sortes de pratiques magiques[200].

VI. — Arts

Architecture civile

Dans l'état actuel de la quête archéologique, ce serait une

Abī l-Riǧāl est datée de 426 H/1034-1035. *G.A.L.*, I, 224, *Suppl.* I, 401 ; *E.I.*, II, 378 (H. Suter) ; H, H. Abdul Wahab, article paru dans la revue *al-Badr*, II, 389-394 ; *Muntaḫab*, 67-68 ; *Storia*, II, 436 note 3 ; Nayfar, I, 57-58 ; *'Umda*, I, 2, 87, II, 243 ; *Bayān*, I, 273/trad., I, 408 ; *Ma'ālim*, II, 112 ; A. Amīn, *Ẓuhr al-Islām*, I, Caire 1946, 305 ; Sarton, I, 715-716 ; Nykl (A. R.), *Libro complido en los juizos de las estrellas, Speculum, A journal of mediaeval studies*, Cambridge Massachussets, XXIX janv. 1954, n° 1, 85-99 ; Aly Aben Ragel, *El libro complido de los indizios de las estrellas, Traducion en la corte de Alfonso El Sabio*, éd. avec intr. par Gérald Hilty, Madrid 1954 ; v. aussi : Gérald Hilty, *El libro complido en los indizios de las estrellas, al-Andalus*, XX, 1955, 1-74 (c. r. ds. *Arabica* 1956, 131) ; Nallino, *Raccolta di Scritti editi e inediti*, V, Rome 1944, 340-341.

198. H. H. Abdul Wahab, article paru ds. la revue tunisienne *al-Ṭurayyā*, mars 1945 ; H. R. Idris, *Deux maîtres*, *A.I.E.O.* 1955, 32-33 ; *supra :* p. 625, 727.

199. H. H. Abdul Wahab, article paru ds. la revue tunisienne *al-Nadwa*, fév. 1953 ; *supra :* p. 310-315.

Abū l-Ḥasan 'Alī b. al-Qāsim b. Muḥammad al-Tamīmī al-Qusanṭīnī al-Maġribī al-Aš'arī al-Kīmāwī paraît avoir été un arabe de Constantine aš'arite et alchimiste (de l'époque zīride ?) ; Ṣafadī, *Rendiconti*, XXV, 378.

200. On relèvera ces quelques fatwās Ibn Abī Zayd (condamnation de l'exorcisme), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 133 r° ; Abū 'Imrān al-Fāsī (contre la divination au moyen d'omoplates, de la poussière et du plomb fondu), *Mi'yār*, XI, 134 ; 'Abd al-Mun'im b. Ḫaldūn (contre les formules incantatoires et les bagues talismans), Burzulī, *ms.* Alger, I, f° 133 v°.

gageure que de tenter l'individualisation d'un art proprement zīrīde qui, jusqu'à plus ample informé, paraît difficilement séparable de l'art fāṭimide ifrīqiyen. La symbiose est telle qu'on ne peut encore valablement parler que d'un art fāṭimido-ṣanhāǧien[201].

Si certains sites du Maġrib central tels qu'Ašīr et la Qal'a ont, dans une certaine mesure, bénéficié d'un isolement relatif et de la solidité des matériaux mis en œuvre, tout a concouru, au contraire, à la destruction irrémédiable des monuments de l'Ifrīqiya zīrīde : pillages systématiques, fragilité de la brique crue, réaménagements postérieurs, remploi des marbres, pierres et terres cuites dans les centres urbains voisins ou *in situ*.

La plupart des émirs ṣanhāǧiens ont pourtant été des bâtisseurs : Zīrī et Buluggīn (Ašīr et autres villes du Maġrib central), al-Manṣūr (palais à Ṣabra-al-Manṣūriyya), al-Mu'izz b. Bādīs (palais à Ṣabra-al-Manṣūriyya et diverses réfections notamment à Kairouan), Ḥammād et ses successeurs (la Qal'a), et al-Nāṣir et les derniers Ḥammādides (Bougie). L'invasion hilālienne et la menace normande empêchèrent les Zīrīdes de Mahdia de rien édifier ; l'exiguïté du lieu n'était guère propice à de nouvelles constructions. Quant aux dynastes locaux, leur œuvre architecturale n'a-t-elle pas été quelque peu surfaite par la complaisance des chroniqueurs ?

Au lieu de rompre avec lui, les Fāṭimides d'Ifrīqiya ont adopté et continué l'art aġlabide où ces orientaux tournés vers l'est se délectaient sans doute à retrouver maints emprunts mésopotamiens et égyptiens. Mais moins fastueux que leurs prédécesseurs et, peut-être sous l'influence berbère, notamment de leurs auxiliaires Kutāma et Ṣanhāǧa, plus austères, ils adoptèrent un décorum de façade, luxe spectaculaire surtout destiné à asseoir leur prestige et leur propagande[202]. Par contre, il semble qu'en s'affinant, les émirs ṣanhāǧiens ont fait étalage de leur opulence, qu'il s'agisse d'al-Mu'izz b. Bādīs ou des Ḥammādides de Bougie.

Quelles sont les principales caractéristiques de l'art fāṭimido-ṣanhāǧien ?

201. G. MARÇAIS, *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris 1954, 63-118 (c.r. de l'ouvrage par H. TERRASSE ds. *C.T.* 1956, 137-144) ; *idem*, *L'Art de l'Islām*, 68-90 ; S. M. ZBISS, *Mahdia et Ṣabra-Mansoūriya*, *J.A.* 1956, 79-93. Ce n'est qu'à partir du second souverain almoravide ('Alī b. Yūsuf) que l'influence andalouse se fera sentir sur l'art marocain jusque-là essentiellement tributaire de l'Ifrīqiya. Les forteresses et les sanctuaires de Yūsuf b. Tāšufīn doivent encore beaucoup à l'art fāṭimido-ṣanhāǧien ; H. TERRASSE, *Mosquée des Andalous; idem, L'Art de l'Empire almoravide*, *Studia Islamica*, III, 1955, 28-29 ; L. GOLVIN, *Le Maġrib central*, 180-211.

202. *Architecture*, 66.

En architecture, « les décrochements dans les deux sens : avant corps et retrait » d'inspiration mésopotamienne, jouent un rôle considérable. Les porches sont volontiers en saillie[203]. Sous la même influence, les murs sont décorés de longues niches semi-circulaires montant de la base et terminées par une voussure[204]. « Une des particularités les plus notables de cette époque est d'avoir composé d'amples façades dont les éléments se répartissent, dans la hauteur, à différents niveaux et, dans la largeur, symétriquement de part et d'autre d'un axe »[205].

Le mode de couverture le plus constant est « la voute d'arête — formée par le croisement de deux berceaux demi-cylindriques » qui, jusqu'au IXe siècle ne se rencontrait guère que dans les citernes[206]. Le modèle des briques ṣanhāǧiennes est plus réduit que celui des aġlabites[207].

Le thème de l'« īwān », d'origine persano-mésopotamienne, « salle voûtée s'ouvrant par un grand arc sur l'extérieur » et sans mur de façade, était utilisé ainsi que celui de l'« antisalle »[208]. A l'intérieur des pièces, on rencontre de larges niches à fond plat, avec parfois de multiples décrochements que l'on relève dans les maisons du Vieux Caire[209].

Les salles des palais sont volontiers réparties autour de cinq cours, disposition rappelant celle des châteaux umayyades de Syrie[210]. L'ordonnance des cinq salles récemment dégagées à Ṣabra al-Manṣūriyya évoque celle des maisons ṭūlūnides du Vieux Caire[211].

Jardins et vergers, bassins et miroirs d'eau figurent parmi les éléments essentiels des résidences princières[212]. On relèvera une

203. *Architecture*, 84.

204. *Ibidem*, 82, 84, 100-102.

205. *Ibidem*, 106.

206. *Ibidem*, 70.

207. *Ibidem*, 80 ; elles ont 200 mm × 39 mm ; G. MARÇAIS, *Bulletin archéologique du Comité*, 1922, XXV, XXVI, 1925, 296 ; *Objets kairouanais*, II, 372.

208. *Architecture*, 80 ; G. MARÇAIS, *Salle, antisalle, A.I.E.O.* 1952, 288 ; IBN HĀNI', *Dīwān*, éd. Caire 1352 H, n° 57, v. 4 (à Msila, à l'époque de Ǧa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn) ; M. CANARD, *Mélanges G. Marçais*, II, 43 ; *supra :* p. 37, 142.

209. *Architecture*, 84-87 ; G. MARÇAIS. *Salle, antisalle, A.I.E.O.* 1952, 288-290 ; L. GOLVIN, *Le Maġrib central, passim.*

210. *Architecture*, addenda à p. 78 (Palais dégagé à Ašīr par L. GOLVIN) ; S. M. ZBISS, *J.A.* 1956, 86 ; L. GOLVIN, *Le Maġrib central, passim.*

211. *Architecture*, 80-81 ; G. MARÇAIS, *Salle, antisalle, A.I.E.O.* 1952, 286 ; *ibidem*, 286-287 : l'architecture des maisons de Sedrata semble avoir subi l'influence égyptienne peut-être par l'intermédiaire de l'Ifrīqiya.

212. Dans deux panégyriques qu'il a composés pour le Ḥammādide al-Manṣūr

prédilection pour la construction en vis-à-vis de deux palais séparés par une place[213].

La composition des minarets quadrangulaires offre deux ordonnances très différentes. Celui de la Qal'a est une tour continue dont les parois divisées en trois registres sont garnies des défoncements et des niches caractéristiques des façades. Celui de Sfax, à trois tours superposées, continue, en l'affinant, la formule kairouanaise, mais présente des crénelages à découpure d'inspiration ṭūlūnide[214].

Architecture militaire[215]

On aimerait être techniquement renseigné sur les remparts de Ṣabra-al-Manṣūriyya et ceux de Kairouan ainsi que sur le double mur élevé par al-Mu'izz b. Bādīs lors de l'invasion hilālienne pour relier les deux cités, et les remparts dont il dota alors Zawīla[216].

Nos sources ne nous disent pas si les Zīrīdes ont, après l'arrivée des Hilāliens, renforcé les fortifications fāṭimides de Mahdia que nous connaissons d'ailleurs mal. On remarquera cependant que lors de l'attaque d'Abū Yazīd, il n'est pas fait mention de l'avant-mur bordé d'un fossé que remplissaient les eaux pluviales, décrit par al-Idrīsī, alors qu'al-Bakrī n'en parle pas[217].

Les fortifications des villes de fondation ṣanhāǧienne (Ašīr, la Qal'a, Bougie) sont constituées par un rempart en moellons flanqué de bastions épousant les formes du relief. Leur site est caractéristique : plateau en pente bordé de ravins et adossé à une hauteur rocheuse servant de poste d'observation et de réduit. A la Qal'a, les arcs de pont franchissant les ravins sont persans[218].

Dans bien des localités menacées par les Hilāliens, les habitants furent contraints d'unir leurs efforts pour élever des fortifications de fortune ou réparer les ouvrages défensifs[219].

b. al-Nāṣir, IBN ḤAMDĪS, *Dīwān*, n° 314, p. 440-442, n° 347, p. 482-486, décrit un palais et une maison édifiés par ce prince à Bougie. Le poète s'intéresse surtout aux jardins et aux pièces d'eau. Il décrit un jet d'eau orné d'une girafe et un bassin sur les bords duquel se dressent des statues de lions (n° 314, vers 25-29), une fontaine aux lions, un arbre en or aux rameaux d'argent avec des oiseaux artificiels, un bassin, un plafond décoré d'oiseaux, de scènes de chasse (n° 347, vers 23-45).

213. *Architecture*, 78 ; S. M. ZBISS, *J.A.* 1956, 81.

214. *Architecture*, 109 ; G. MARÇAIS, *La Grande Mosquée de Sfax*, Tunis 1960.

215. *Architecture*, 89-92 ; L. GOLVIN, *Le Maǧrib central, passim.*

216. *Objets kairouanais*, II, 371 ; *supra* : p. 413, 452.

217. *Supra :* p. 449.

218. *Architecture*, 92, 94.

219. Deux fatwās d'al-Laḫmī (m. 478 H/1085), *Mi'yār*, V, 306-308 ; fatwā d'Ibn al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093), *Mi'yār*, V, 306-307.

Décor

Le décor intérieur des miḥrābs est renouvelé par l'emploi des niches ou arcatures, éléments essentiels de la parure des façades[220]. La sculpture de la pierre et du marbre est plus fine qu'au siècle précédent, et celle du plâtre, souvent rehaussé de peintures, prend une importance considérable : panneaux d'arabesques, fûts de colonnes d'angle, chapiteaux, coupolettes côtelées, merlons décoratifs, claustra où s'enchâssent de petits verres colorés[221].

On signalera l'utilisation de demi-coupoles à alvéoles (nid d'abeilles), de défoncements en coquille, de la réunion des cannelures du sommet des niches par un arc intérieur auréolé de trous correspondants aux extrémités des cannelures, et de l'encorbellement à stalactites *(muqarnas)*, ainsi que « l'enrichissement notable du répertoire des arcs », avec notamment l'apparition de l'arc en carène, dit arc persan[222].

Le haut des fûts de colonne s'orne volontiers de bagues à décor épigraphique ou floral. Il est fait grand usage de colonnettes d'angle en plâtre[223]. Deux types nouveaux de chapiteaux sont créés : à quatre larges feuilles engendrant des volutes angulaires, et à deux couronnes d'acanthe d'inspiration corinthienne[224]. Les reliefs des consoles, sculptés dans le bois ou la pierre, sont variés et hardis[225].

A propos de la céramique[226], on notera l'emploi de motifs émaillés dans le revêtement d'un minaret, et de claustra formées de motifs découpés reliés par des goujons de métal. La marquetterie céramique apparaît dans les pavages, et les murs sont souvent garnis, probablement jusqu'à hauteur d'homme, de carreaux de revêtement décorés au pinceau. Les parois de plâtre portaient soit un enduit d'un seul ton, soit des motifs peints[227]. Tant par le dessin

220. *Architecture*, 110 ; L. Golvin, *Le Maghrib central, passim.*

221. *Architecture*, 97 ; S. M. Zbiss, *J.A.* 1956, 79-93.

222. *Architecture*, 101-103, addenda à la p. 102, 495 ; L. Golvin, *Note sur quelques fragments de plâtre trouvés récemment à la Qal'a des Beni-Ḥammād, Mélanges G. Marçais*, II, 75-94.

223. *Architecture*, 103-104.

224. *Ibidem*, 104-105 ; G. Marçais, *Coupoles et plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan*, 19-20.

225. *Architecture*, 105-106 ; G. Marçais, *Coupoles et plafonds...*, 39.

226. *Architecture*, 98-99 ; S. M. Zbiss, *J.A.* 1956, 90-91 ; Ferron et Pinard, *Céramiques musulmanes à Carthage, Cahiers de Byrsa*, IV 1954, 41-65 et les 24 planches (poteries fabriquées dans la région aux XI^e^ et XII^e^ siècles) ; L. Golvin, *Le Maghrib central, passim.*

227. *Architecture*, 99-100 S. M. Zbiss, *J.A.* 1956, 88.

que par la couleur, les peintures des poutres et des plafonds en bois de la Grande Mosquée de Kairouan sont d'une richesse étonnante[228].

C'est à l'époque fāṭimide que s'élabore la savante géométrie de l'arabesque. L'élément essentiel de cette stylisation abstraite et de densité uniforme pour un même panneau est le galon de largeur constante et entrelacé. L'entrecroisement des rubans engendre presque constamment des polygones étoilés, de préférence à huit pointes[229].

Le rôle de l'épigraphie[230] dans l'architecture et le décor s'accroît considérablement. Le coufique archaïque à caractères anguleux et rigides règne encore seul et sans partage avec l'écriture cursive. Mais sous l'influence de l'arabesque, « décoration tapissante » qui exige l'intégralité de la garniture, les vides de la partie supérieure du champ occupée uniquement par les hampes des lettres longues se comblent par divers artifices : enrichissement et déformation des hampes, prolongement des lettres isolées ou finales, modification du corps de certaines lettres, utilisation de rameaux, de biseaux, de crochets, de brisures, de motifs en arcs, d'entrelacs, et partout où leur emploi est possible de fleurons à deux, trois ou cinq lobes. Enfin, pour parfaire l'intégration de l'écriture au décor, le champ vide se meuble d'arabesques végétales assez discrètes cependant pour ne pas étouffer les lettres[231].

Ce coufique fleuri n'est pas une création spécifiquement fāṭimido-ṣanhāǧienne puisqu'il dérive de prototypes orientaux, mais sa suprême élégance et sa sobriété, jamais abâtardies par le flamboyant, ne suffisent-elles pas à lui conférer une certaine originalité ?

Dans les stèles funéraires tunisoises, on constate à partir de 490 H/1096-1097, l'apparition parallèle du cursif fleuri et du coufique fleuri[232] Les épitaphes ḫurāsānides paraissent sortir d'un même atelier plus ou moins officiel[233].

Quant à l'entrelacs végétal, il se diférencie par un plus grand abandon de la logique des formes botaniques, qu'il s'agisse des tiges, des palmes ou des fleurons, une stylisation plus poussée et des « épures constructives » beaucoup plus savantes qu'à l'époque

228. *Architecture*, 99-100 ; G. Marçais, *Coupoles et plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan.*

229. *Architecture*, 117-118 ; G. Marçais, *L'art de l'Islam*, 78-79, 81.

230. *Architecture*, 111-113 ; G. Marçais, *l'Art de l'Islam*, 79-80.

231. G. Marçais, *Coupoles et plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan*, 36-39.

232. S. M. Zbiss, *Corpus*, I, 68 (avec liste des inscriptions appartenant à ces deux séries).

233. *Ibidem* et appendice, 87 seq.

aġlabide[234]. Toutefois, il faut se garder encore de parler d'originalité à propos de ce décor végétal dont il est difficile d'établir les origines puisque G. Marçais déclare : « Il semble bien que la Berbérie ait emprunté la plupart de ses formules décoratives à l'Égypte qui, elle-même, les devait à la Mésopotamie »[235].

La juxtaposition de la terre cuite et de la pierre, particulièrement dans les claveaux alternés, donne une polychromie à deux tons. Mais, à la mosaïque des pavements aġlabides, à cubes noirs et blancs, se substituent des combinaisons plus savantes utilisant l'ocre et le rouge dont la mosaïque de Mahdia offre un très bel exemple[236]. En outre, on a découvert des morceaux de marbre où étaient taillées des rainures pour recevoir des inscrustations de motifs mosaïques, ainsi que des dalles de marbre évidées pour l'insertion de marbres de couleur ou des fragments de terre émaillée[237].

Sauf dans les mosquées où l'Islām ne les admet pas, les figures d'hommes et d'animaux sont fréquentes : lions sculptés de la porte de Mahdia, peintures représentant des guerriers récemment découvertes à al-Manṣūriyya, bas-relief de marbre montrant un roi écoutant une musicienne etc. ; mais dans ces représentations, les artistes paraissent s'être inspirés moins de l'observation de la réalité que de vieux thèmes mésopotamiens et persans[238].

Boiseries

Le minbar[239] de la mosquée des Andalous à Fès, construit en Šawwāl 369 H/20 avr.-18 mai 980, pendant l'occupation du Maroc par Buluggīn, a été muni d'un nouveau dossier et restauré en 375 H/985-986, mais dans le même style. On ne possède pas à ce jour de bois sculptés fāṭimides antérieurs à ceux-ci. Le syncrétisme de l'art fāṭimide s'y affirme. Pour la première fois les panneaux carrés sont ordonnés de telle sorte qu'à chaque marche correspondent un registre et une file. Cette disposition, très différente de celle du minbar aġlabide de la Grande Mosquée de Kairouan, et d'origine

234. *Architecture*, 113-116 ; G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 81-82 ; *idem*, *Coupoles et plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan*, 41-42, 50, 55.

235. *Architecture*, 116.

236. Dans le palais présumé d'al-Qā'im ; *Architecture*, 79, 86, 98 ; S. M. Zbiss, *J.A.* 1956, 83-84.

237. *Architecture*, 98 ; S. M. Zbiss, *J.A* 1956, 87.

238. *Architecture*, 116-117 ; G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 83 ; S. M. Zbiss, *J.A.* 1956, 88, 90-91 ; R. Ettinghausen, *Early realism in islamic art, Studi orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, I, 61-82 ; L. Golvin, *Le Magrib central.*

239. H. Terrasse, *La Mosquée des Andalous.*

orientale, se retrouve ensuite dans toutes les chaires de l'Islām d'occident. Les « moucharabiés » du minbar de Buluggīn constituent l'exemple le plus ancien en occident musulman, de ce genre de menuiserie.

Zīrīdes et Ḥammādides ont utilisé la maqṣūra[240] où ils priaient à l'écart des fidèles. Par sa somptuosité et le renouvellement du style, celle d'al-Mu'izz b. Bādīs témoigne d'une remarquable maîtrise dans la boiserie sculptée[241]. Les grilles de bois tourné offrent un nouvel exemple de menuiserie en « moucharabié ». La superbe inscription en coufique fleuri se déployant sur un riche décor floral, remonte à 413-414 H/1022-1023, date bien antérieure à celle qu'on lui assignait jusqu'à présent[242].

Cuivres et bronzes[243], bijoux, lampes

La grande lanterne de cuivre repercé, trouvée dans la Grande Mosquée de Kairouan porte le nom d'al-Mu'izz, probablement al-Mu'izz b. Bādīs, et celui du dinandier[244].

On a découvert dans la région du Kef un vase en terre cuite renfermant des bijoux d'or et des pièces du même métal. La chronologie de ces dernières permet de dater son enfouissement (fin 436 début 437 H/1044-1045). Bracelets, plaques triangulaires utilisées comme temporaux, pendants d'oreilles polylobés, grains de colliers, ont leurs équivalents en Orient tant pour le décor que pour la technique de la fabrication. « Ils sont faits d'or repoussé ou de filigrane »[245].

En bronze ou en terre cuite (émaillée ou non), les lampes portatives[246] ont un ou trois becs et sont souvent munies d'un entonnoir avec couverte et d'une poignée. Ces objets ne présentent aucune

240. Ibn Ḫaldūn, *Prolégomènes*, II, 72.

241. *Architecture*, 71, 97-98 ; G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 85-86. Sur la belle porte sculptée du tombeau de Sīdī 'Oqba, près de Biskra, réplique des boiseries de Kairouan attribuée à al-Mu'izz b. Bādīs, v. : G. Marçais, *Le tombeau de Sīdī 'Oqba*, *A.I.E.O.* 1939-1941, 1 seq.

242. H. R. Idris, *Essai de datation de la maqṣūra de la Grande Mosquée de Kairouan*, *Arabica* 1956, 214-215 ; *supra :* p. 160.

243. *Objets kairouanais*, II, 409-466 ; L. Golvin, *Le Maghrib central*, *passim*.

244. *Objets kairouanais*, II, 411-433 ; *Inscriptions arabes*, I, 24-26 ; Khatcharian (A.), *Le tracé étoilé de la lanterne d'al-Mu'izz à Kairouan et ses liens avec la basse antiquité et l'Arménie*, *Arts Asiatiques*, II, 1955, fasc. 2, 137-144, (c. r. ds. *Arabica*, III, 1956, 243) ; D. S. Rice, *Studies in islamic metal work*, V, *B.S.O.A.S.*, XVII/2 1955, 206-231. L'artisan s'appelle Muḥammad b. 'Alī l-Qaysī al-Ṣaffār.

245. *Objets kairouanais*, II, 467-491 ; G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 89.

246. *Objets kairouanais*, II, 459-466.

caractéristique les différenciant de leurs analogues contemporains découverts en terre d'Islām d'Orient et d'Occident.

Verrerie

Sur le site de Ṣabra-al-Manṣūriyya, on a trouvé de « très belles pièces de verre gravé, gobelets et flacons à parfums, analogues aux œuvres égyptiennes de même époque. Cette technique devait de même fleurir à la Qal'a des Banū Ḥammād et à Bougie qui, l'une et l'autre, se rattachent étroitement à l'Ifrīqiya dans tous les domaines de l'art »[247]. Coupes, gobelets, bouteilles et flacons à parfums sont moulés ou soufflés, décorés de motifs gravés à la molette, enrichis d'applications de verre filé. Le décor fait fréquemment intervenir la faune ». Là encore domine l'influence égyptienne[248].

A Ṣabra, on trouve en abondance des larmes bataviques obtenues en faisant couler dans de l'eau du verre en fusion. Les grosses perles de verre en relief décorant certains vases peuvent avoir été obtenues selon ce procédé[249].

Zīrīdes et Ḥammādides ont probablement, comme les Fāṭimides, à Mahdia, Ṣabra et Kairouan, fait fondre et estampiller des dénéraux en verre[250]. Les fouilles de la Qal'a et de Ṣabra ont livré de nombreux débris de claustra en plâtre où des verres colorés étaient enchâssés, « des fragments de fioles, anses, goulots et fonds parfois ornés de motifs moulés en creux ». Ces verres sont pour la plupart blancs, mais il en est de bleu paon, verts et rouges. « Un fragment de flacon est teint dans la masse de marbrures blanches et noires. Des trouvailles du même genre ont été faites à Bougie »[251].

On possède quelques lampes en verre trouvées à Ṣabra qui étaient suspendues par des chaînettes ou placées dans les cercles d'une corona lucis. Mais on ne saurait affirmer qu'elles ont été fabriquées en Ifrīqiya. Elles peuvent avoir été importées d'Orient, d'Égypte par exemple[252].

Reliure

De nombreuses reliures de fabrication locale, trouvées dans la

247. G. Marçais, *La Berbérie musulmane*, 180.
248. G. Marçais, *L'Art de l'Islām*, 88 ; *Objets kairouanais*, II, 371-406.
249. M. Solignac, *Recherches*, 70.
250. V. *supra :* p. 647, note 314.
251. *Objets kairouanais*, II, 375 et notes, 376-406.
252. *Objets kairouanais*, II, 400-402.

Grande Mosquée de Kairouan, permettent de retracer l'évolution de cet art du IXe au XIIIe siècles. Elles ont fait l'objet d'une étude exhaustive où il n'y a qu'à puiser[253].

Dans l'ensemble, pendant toute la période zīrīde, le format respecte le type archaïque utilisé au IXe siècle, oblong, plus large que haut, dit « à l'italienne » et l'ouvrage est contenu dans un écrin clos[254].

La série des reliures du Xe siècle[255] se distingue de celle du IXe[256] par un travail plus soigné et plus riche[257],

La troisième série[258] (XIe siècle) présente maintes innovations. Le format le plus courant demeure « à l'italienne » mais celui d'une dizaine d'exemplaires est « à la française »[259]. Un nouveau type apparaît : la reliure souple dont les plats sont dépourvus de rebords et de tout dispositif de fermeture ; leur âme n'est plus en bois mais en carton ou en parchemin avec parfois des feuilles de papier. Dans les reliures rigides en forme de boîtes, toujours en usage, le plat inférieur se réduit presque toujours à une feuille de parchemin. Le décor s'enrichit de nouveaux motifs aux combinaisons savantes et délicates[260].

253. G. MARÇAIS et L. POINSSOT, *Objets kairouanais, Notes et documents*, XI, fasc. 1, Tunis 1948, 364 pages et LIV planches.

254. *Ibidem*, 15, 18-19. « Les feuillets qui, reliés au dos, étaient de ce côté protégés l'étaient, sur les trois autres tranches, par des rebords verticaux montant le long de celles-ci comme les côtés d'une boîte. Les deux plats, celui auquel adhéraient les trois rebords et qui normalement devait reposer sur le rayon de la bibliothèque (plat inférieur) et celui qui formait le couvercle de la boîte (plat supérieur), étaient réunis l'un à l'autre, quand on fermait le livre, au moyen d'un piton de métal et de lanières. » Les cahiers étaient assemblés par une ficelle qui les liait fréquemment aux ais percés de trous à cette fin.

255. *Ibidem*, 49-52, 126-158, nos 55-72.

256. *Ibidem*, 44-49, 61-126, nos 1-54.

257. *Ibidem*, 322-324 ; emploi de pitons plus soignés, d'encadrements plus nombreux dans les bordures et d'une plus grande variété de motifs de remplissage toujours constitués cependant de losanges et de fleurettes. L'artisan utilise le plioir, les petits fers, et, pour les galons, un poinçon à deux lames parallèles sectionnées de hauteur inégale.

258. *Ibidem*, 52-56, 158-228, nos 73-117.

259. *Ibidem*, nos 73, 76, 94 *bis*, 108-113, 115, 116.

260. *Ibidem*, 3 et *passim* ; les entrelacs présentent des réseaux plus compacts et les bordures une plus grande diversité. Les encadrements sont rayés de filets longitudinaux la plupart du temps lissés au brunissoir. Les galons, plus étroits, sont tous garnis de chenilles obtenues au moyen d'un poinçon comportant deux lames parallèles sectionnées. On constate l'utilisation de nouveaux poinçons permettant d'obtenir, d'un seul coup, la frappe de toute une portion de galon alors qu'avec les poinçons plus anciens, l'artisan devait repasser. Dans les motifs de remplissage, plus abondants et plus variés, on rencontre des disques de types différents. Des portions de décor sont obtenues

Une quatrième série[261], appartenant, elle aussi, au XIe siècle, ne comporte que des formats « à l'italienne » et des reliures en forme de boite avec lanières et pitons ; l'âme des plats est constituée de planchettes recouvertes au verso de feuilles de parchemin. Le décor offre une nouveauté paraissant être une invention kairouanaise et qui sera abandonnée après l'invasion hilālienne : il est en majeure partie ou entièrement moulé sur ficelle. Les panneaux sont occupés parfois par des rangées de roues et plus souvent par de magnifiques fleurons.

Bien que l'art copte n'ait pas été étranger à sa genèse, la reliure kairouanaise s'harmonise si parfaitement avec le style ifrīqiyen, produit complexe d'influences orientales et de traditions locales anciennes, qu'il n'y a pas lieu de supposer qu'elle est l'œuvre d'artisans égyptiens[262].

Musique

On possède quelques renseignements sur la musique sous les Zīrīdes[263]. Al-Mu'izz b. Bādīs connaissait les divers modes musicaux (alḥān)[264]. Il semble que cet art fut encouragé surtout par un contemporain d'al-Raqīq (m. 418 H/1027), 'Abd al-Wahhāb b. Ḥusayn b. Ğa'far al-Ḥāğib[265]. On ne sait si ce mécène, probablement un petit-fils de Ğa'far b. 'Alī, ḥāğib des trois premiers Fāṭimides, habitait Kairouan ou Mahdia.

Excellent chanteur, fin lettré et poète délicat, il consacra sa vie aux plaisirs et à la musique. Il jouait du luth ('ūd) mieux que quiconque et entonnait souvent des chansons dont il composait les vers et les mélodies avec art et ingéniosité. Quand ses compagnons ne lui rendaient pas visite, il conviait à sa table, pour y boire en sa compagnie, certains de ses parents tels que son fils ou 'Abd Allah, le fils de son frère, et de ses pages (ġilmān). Ces chanteurs émérites se faisaient entendre en sa présence et quand il était ravi,

par des fers d'un modèle nouveau dont les empreintes raccordées engendrent un motif continu.

261. *Ibidem*, 22, 56-58, 228-243, nos 118-126 ; le rabat mobile (marğa', lisān) n'apparaît que dans la cinquième série (XIIe-XIIIe siècles) caractérisée, en outre, par une grande sobriété de décor ; *ibidem*, 22-23, 32-35, 58 et *passim*.

262. *Ibidem*, I, 60-61.

263. Rappelons qu'en 314 H/925-926 mourut à Mahdia, le chanteur Mu'nis al-Baġdādī, mawlā de Mūsā b. Buġā ; *Bayān*, I, 191/trad., I, 273 ; *Ḥafṣides*, II, 413.

264. V. *supra :* p. 134.

265. Citation du *Quṭb al-surūr* d'AL-RAQĪQ ds. MAQQARĪ, éd. Dār al-Ma'mūn, I, 53-59 ; éd. Caire 1949, IV, 143-144.

il demandait son luth et se mettait à chanter pour lui-même et pour eux. Son flûtiste (zāmir) Bišāra était l'un des plus habiles de l'Orient. Dans sa grandeur d'âme, 'Abd al-Wahhāb se montrait si prodigue des énormes revenus de ses métairies (ḍiyā') qu'avant la fin de chaque année, il devait emprunter. Aucun chanteur n'arrivait d'Orient sans qu'il ne s'ingéniât à le faire venir auprès de lui, le comblant d'honneurs, de bienfaits et de vêtements. Il le retenait à ses côtés, buvant avec lui matin et soir, lui renouvelant ses faveurs jour après jour et ne le relâchait qu'après avoir recueilli tous les airs et tous les récits que savait son hôte.

Un jour qu'il festoyait, buvant et chantant avec deux intimes et ses parents, un page annonça l'arrivée d'un étranger en costume de voyage qui demandait l'hospitalité ; et 'Abd al-Wahhāb de le faire introduire. C'était un brun, sans barbe, misérablement vêtu, qui déclara être de Baṣra. Notre mécène lui souhaita la bienvenue et lui fit prendre place sur un sofa (ṣuffa) au milieu des pages. On le fit manger et boire et les convives se mirent à chanter à tour de rôle. Quand ils eurent fini, ils se turent et le nouveau venu se fit entendre de si belle façon que le maître de céans, ravi, dit à l'un de ses pages de conduire l'étranger au ḥammām. Au sortir du bain le chanteur reprit place dans l'assemblée et chanta à maintes reprises au cours de la journée qui fut délicieuse. 'Abd al-Wahhāb le récompensa généreusement et le garda chez lui, le comblant de faveurs. Mais comme le personnage était dépravé et par trop porté au vin (nabīḏ), il finit par le tenir à l'écart et l'incita même à gagner l'Espagne dont il lui vanta l'agrément et les vins. Le baṣriote alléché courut y finir ses jours.

C'est ainsi,conclut l'auteur, al-Raqīq semble-t-il, que 'Abd al-. Wahhāb agissait envers tous les orientaux qui venaient le voir et « si je les mentionnais (tous), cela excéderait la longueur de ce livre ». Il semble donc bien que, jusqu'à l'invasion hilālienne, la musique, comme tous les autres arts ifrīqiyens a été d'inspiration essentiellement orientale. En tout cas, l'influence de la musique andalouse n'est attestée que peu de temps avant la conquête almoḥade. On nous dit,en effet, que c'est l'espagnol Abū -l-Ṣalt Umayya b. 'Abd al-'Azīz (m. 529 H/1134-1135) qui l'introduisit en Ifrīqiya[266].

266. MAQQARĪ, I, 372 : « C'est lui qui mit en musique (laḥḥana) les chants (aġānī) ifrīqiyens. Ibn Sa'īd a dit : « C'est à lui qu'on les attribue, jusqu'à maintenant ». — H. H. ABDUL WAHAB, *R.T.* mars 1918, 115 ; NAYFAR, I, 104 : énumération des 13 modes dans une qaṣīda, appelée *Nā'ūrat al-ḥubā'*, de MUḤAMMAD AL-ẔARĪF (m. 787 H/1385) ; *Ḥafṣides*, II, 413.

Comme instruments de musique, on utilisait le luth, le rebec, la flûte, le tambourin et les timbales[267].

267. BURZULĪ, *ms.* A. W., II, f° 95 v°, 96 r° : citation des *Aḥkām al-sūq* de *Yaḥyā b. ʿUmar* sur les instruments de musique utilisés dans les noces avant les Zīrīdes. BURZULĪ, *ms.* A. W., II, f° 97 v°, 98 r°, *Muḫtaṣar*, f° 56 v° : sur les instruments de musique dans les mosquées et le tambour de Ramaḍān pour annoncer le saḥūr (dernier repas pris avant l'aube) à une époque postérieure. *Inscriptions arabes*, I, 391-392 : épitaphe d'Aḥmad b. Sufyān al-Murādī al-Rabbāb (joueur de rebec = rabāb) (m. 422 H/1031). G. MARÇAIS, *Les Figures d'hommes et de bêtes dans les bois sculptés d'époque fāṭimite conservés au Musée Arabe du Caire, Mémoires de l'Institut Français, Mélanges Maspéro*, III, Caire 1935, 241-257. *Supra :* p. 513.

CONCLUSION

On va tenter, au terme d'un bilan qui ne saurait être définitif, d'estomper le pointillisme d'une esquisse fondée sur une documentation indigente et partiale, lacunaire et rarement de première main, mais élaborée avec une méticuleuse prudence. A l'issue de ce combat contre des ombres fort avares de lumière, cheminement long et périlleux sur corde raide, qu'il nous soit permis de prendre du recul pour jeter un ultime regard sur ce tournant de l'histoire de la Berbérie orientale aux Xe-XIe siècles, évoquée en un diptyque dont le premier volet, événementiel, tient trop de la chronique médiévale, et le second, d'une accumulation de glanes fichées[1].

Ne serait-ce qu'à titre mnémotechnique, on peut tout d'abord se livrer à quelques considérations chronologiques.

L'épopée ṣanhāgienne dure plus de deux siècles, de la fondation d'Ašīr (324 H/935) à la chute du dernier Ḥammādide (547 H/1152). Elle prend son essor en un demi-siècle environ sous les trois premiers Zīrīdes : Buluggīn b. Zīrī (361-373 H/972-984), al-Manṣūr b. Buluggīn (373-386 H/984-996) et Bādīs b. al-Manṣūr (386-406 H/996-1016) qui règnent respectivement douze, douze et vingt ans.

C'est la fondation de la Qal'a en 398 H/1007, plutôt que la paix de 408 H/1017, signée entre Ḥammād b. Buluggīn et al-Mu'izz b. Bādīs, qui marque le début de la dynastie ḥammādide.

Le règne d'al-Mu'izz b. Bādīs est remarquablement long (47 ans) ; la première partie (35 ans, de 407 à 442 H/1016-1051), illustrée par la rupture avec les Fāṭimides consommée en 439 H/1047, consacre l'apogée des Ṣanhāǧa d'Ifrīqiya ; la seconde partie (12 ans, de 442 à 454 H/1051-1062) subit la catastrophe hilālienne (défaite de Ḥaydarān : 443 H/1062, destruction de Kairouan : 449 H/1057) et inaugure la carrière des Zīrīdes de Mahdia.

Le premier d'entre eux, Tamīm b. al-Mu'izz règne, lui aussi, 47 ans (454-501 H/1062-1108) mais ne parvient pas à réduire l'anarchie. Parmi les dynastes ifrīqiyens qui rappellent les « mulūk

1. V. également : H. R. Idris, *Problématique de l'épopée ṣanhādjienne...*, *A.I.E.O.* 1959, 243-255.

al-ṭawā'if » andalous, on accordera une mention spéciale aux Ḫurāsānides qui font déjà préluder Tunis à son rôle de future métropole.

L'agonie de l'émirat zīrīde se poursuit sous les trois derniers princes de Mahdia : Yaḥyā b. Tamīm qui règne huit ans (501-509 H/1108-1116), 'Alī b. Yaḥyā, six ans (509-515 H/1116-1121) et al-Ḥasan b. 'Alī, vingt-huit ans (515-543 H/1121-1148). Il est finalement chassé de Mahdia par les Normands qui, pendant une douzaine d'années « protègent » le littoral ifrīqiyen.

Quant aux Ḥammādides qui sont eux aussi neuf, Ḥammād b. Buluggīn règne de 408 à 419 H/1017-1029, soit onze ans (21 si l'on date sa prise de pouvoir de la fondation de sa Qal'a), al-Qā'id b. Ḥammād, vingt-sept ans, de 419 à 446 H/1029-1054, Muḥsin b. al-Qā'id, à peine un an, Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād, sept années, de 447 à 454 H/1055-1062.

Les deux règnes d'al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, premier Ḥammādide de Bougie fondée vers 460 H/1067, et d'al-Manṣūr b. al-Nāṣir (en tout 44 ans) font curieusement pendant à celui à peine plus long de Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, premier Zīrīde de Mahdia ; le premier dure vingt-sept années (454-481 H/1061-1088) et le second, dix-sept (481-498 H/1088-1105).

Après le pouvoir éphémère de Bādīs b. al-Manṣūr, vient celui d'al-'Azīz b. al-Manṣūr (17 ou 20 ans, 498-515 ou 518 H/1105-1121 ou 1125) et la lignée s'éteint avec Yaḥyā b. al-'Azīz qui se maintient une trentaine d'années (515 ou 518-547 H/1121 ou 1125-1152) à peu près aussi longtemps que le dernier Zīrīde de Mahdia, al-Ḥasan, autre rapprochement inattendu mais remarquable.

Moins vulnérables aux Hilāliens et hors de portée des Normands grâce à la contexture montagneuse de leur royaume, les Ḥammādides survécurent davantage : la défaite de Sabība (457 H/1065) leur avait été moins funeste que celle de Ḥaydarān aux Zīrīdes et ils tirèrent bénéfice de la ruine de l'Ifrīqiya kairouanaise. Mais ils ne surent pas mettre à profit le répit accordé par le destin.

Les deux dynasties eurent grand tort de se mesurer au lieu de s'unir contre l'ennemi, dans une lutte fratricide dont les seuls bénéficiaires furent les Riyāḥ d'Ifrīqiya, pro-zīrīdes, et les Aṯbaǧ du Maġrib central, pro-ḥammādides. C'est pourquoi, en un fulgurant tournemain, les Almoḥades eurent tôt fait d'enlever le débile Maġrib central ḥammādide (547 H/1152) puis, quelques années plus tard (555 H/1160) l'Ifrīqiya, révoltée contre les Normands et prête à accueillir en libérateurs de nouveaux maîtres berbères et musulmans.

La conquête almoḥade du Maġrib central suscite une coalition

hilālienne qui est matée à Sétif, tout comme celle de l'Ifrīqiya s'achève sur la défaite hilālienne du Ǧabal al-Qarn.

Malgré l'ambition des oncles et grands-oncles, manifestation d'une certaine gérontocratie peut-être de tradition berbère, on aura remarqué la régularité de l'ordre de succession dynastique, absolue pour les neuf Zīrīdes qui exercent le pouvoir sans discontinuité de père en fils et sans graves difficultés. Il en est de même pour les Ḥammādides à quelques exceptions près. On ne peut déceler les raisons du choix de l'héritier présomptif par le monarque régnant. Mais il appert que le fils désigné était généralement investi d'un important gouvernement, un apanage, pourrait-on dire, et chargé de commandements militaires lui permettant de faire ses preuves, voire d'acquérir un ascendant indispensable sur des troupes qui assureront son accession au trône.

La garde émirale, toujours fidèle, le soutient à l'heure redoutable des interrègnes. La désignation de l'héritier zīrīde était approuvée ipso facto par le suzerain fāṭimide et son avènement ratifié après coup par l'envoi d'un diplôme d'investiture officielle qui parvenait bien après la prestation de serment traditionnelle. Un envoyé du calife, de préférence un missionnaire, recevait du nouvel émir et de toute sa gent le serment d'allégeance à l'Imām ismā'īlien.

Les souverains ṣanhāǧiens, qu'ils soient Zīrīdes ou Ḥammādides — ces derniers plus frustes et cruels — ont fière allure. Hommes de guerre avant tout, ils conduisent presque toujours eux-mêmes leurs armées à la bataille. Ils ont été des chefs férus de pouvoir personnel. L'ascendant qu'exercèrent sur eux les princesses ṣanhāǧiennes fut, à n'en pas douter, considérable, mais on ne voit jamais se profiler quelque maire du palais supplantant un maître en tutelle. L'omnipotence d'un al-Muḫtāl ne doit pas nous illusionner. Si l'Ifrīqiya lui était confiée c'est parce que le Zīrīde, souverain d'Ašīr trop occupé au Maġrib central, était contraint de négliger l'Ifrīqiya, remise à un ifrīqiyen, probablement selon les désirs du suzerain. Mais à deux reprises, le prince exécute le personnage devenu démesurément puissant et faisant trop le jeu du calife. Les Ḥammādides durent gouverner directement et leurs ministres ne détenir qu'un pouvoir d'exécution et il en fut de même pour les « Zīrīdes d'Ifrīqiya », surtout à partir du premier d'entre eux, al-Mu'izz b. Bādīs.

Les uns et les autres ont sacrifié aux plaisirs, mais sans s'y livrer pourrait-on dire, avec un jeu de mots ; on les devine gros mangeurs et sensuels mais soucieux de ne pas se laisser énerver.

Ils ont très vite dépouillé leur gangue de montagnards berbères, se sont arabisés rapidement, ne fût-ce que pour justifier leur pré-

tendue ascendance ḥimyarite, et ont encouragé les lettres et les arts. Toutefois les Ḥammādides font longtemps figure de rustres comparés à leurs parents de Kairouan, du moins jusqu'à al-Manṣūr b. al-Nāṣir, fils du fondateur de Bougie, qui « citadinisa » sa royauté.

Mécènes et grands bâtisseurs, les émirs ṣanhāgiens sont loin d'être indignes de leur prédécesseurs, Fāṭimides d'Ifrīqiya et Aġlabides, fondateurs de la « civilisation kairouanaise » ; ils l'ont illustrée à leur heure et d'une manière sinon originale, du moins éclatante.

Et quel paradoxe que de voir les Ṣanhāğa, première tribu berbère présidant aux destinées de l'Ifrīqiya musulmane, contribuer à l'apogée d'une civilisation spécifiquement arabe et d'inspiration orientale, puis d'assister au brutal écroulement du merveilleux édifice, sapé par les Banū Hilāl pourtant de la même race que les conquérants Arabes qui l'avaient élevé, fraternellement unis aux autochtones convertis à l'Islām !

L'invasion hilālienne marque sans conteste le début d'une ère nouvelle. On ne saurait trop insister, à propos de cette catastrophe exceptionnelle, sur l'importance de l'emploi des adverbes « avant » et « après ».

Toutefois, malgré sa soudaineté, elle n'est à tout prendre, qu'un des aspects de l'antagonisme de deux genres de vie incompatibles.

La lutte menée par les Ṣanhāğa, montagnards sédentaires du Maġrib central et auxiliaires des Fāṭimides, contre les nomades Zanāta de l'ouest, pro-umayyades, se poursuit jusqu'à la ruine de Kairouan, notamment en Ifrīqiya méridionale.

Les Ṣanhāğa ne cessent de monter la garde face au nomadisme berbère jusqu'à ce qu'ils succombent sous les coups d'un autre, nouveau et arabe.

Dans la poussée ṣanhāğienne vers l'est, qui est l'une des dominantes de l'histoire qui nous occupe, il faut moins voir un déplacement tribal important qu'un glissement d'influence politique. Le vide laissé en Ifrīqiya par le départ des Kutāma ne semble guère avoir été comblé par un apport massif de Ṣanhāğa et la création du royaume ḥammādide, déterminée et non fortuite, isole assez vite les Zīrīdes de leur terroir originel.

Avant comme après la destruction de Kairouan, les vicissitudes de l'histoire politique et militaire dépendent étroitement des contingences géographiques et ethniques, mais on se gardera de croire qu'elles ont profondément altéré, avant l'arrivée des Hilāliens, le milieu humain aussi stable jusque-là dans les villes que dans les campagnes. On imagine même que le pays, prospère et pour l'époque bien mis en valeur, subvenait aux besoins essentiels d'une population, sobre d'ailleurs, qui ne manqua pas de s'accroître grâce à la paix zīrīde et malgré disettes et épidémies. Dans l'ensem-

ble, la masse des sédentaires ne participe pas aux conflits dont la multiplicité ne doit pas faire illusion et le cours de leur vie n'en est que peu troublé. Qu'on ne se laisse pas induire en erreur par les annalistes trop portés à grossir les pertes subies par les vaincus et à parler d'anéantissement de centres urbains simplement pillés par les vainqueurs. L'ampleur des déplacements de population consécutifs à la fondation de nouvelles villes au Maġrib central est relativement minime. La rapidité avec laquelle se relèvent certaines cités détruites de fond en comble, dit-on, laisse supposer qu'elles ne l'avaient pas été vraiment et quand elles changent de maîtres, leur activité, une fois les miliciens rassasiés de meurtres et de pillages, redevient le plus souvent vite normale et égale à elle-même. A plus forte raison la campagne se retrouve-t-elle identique après le départ de la soldatesque. Il n'est même pas sûr que la menace zanātienne, malgré sa gravité et sa constance, ait jamais sérieusement compromis la vie sédentaire. Jusqu'au milieu du XI^e siècle les luttes politiques n'ont donc probablement pas eu de très profondes répercussions sur la société.

Par contre l'invasion des nomades hilāliens, massive et beaucoup moins anarchique qu'on ne l'a cru, se rend maîtresse des plaines et de nombreuses cités, anéanties ou réduites à une existence précaire, refoule les sédentaires berbéro-arabes et les nomades ou transhumants berbères, qui se réfugient en foule, ces derniers de préférence dans les montagnes et les autres dans les centres capables de résister à l'envahisseur. C'est alors seulement qu'on peut parler de bouleversement, de rupture de cet équilibre établi depuis le IX^e siècle sous les Aġlabides. Ajoutons que la paix almoḥade y apporte encore des changements notables, compensés ensuite par le retour à l'ordre, facteur moins révolutionnaire que stabilisateur d'évolutions déjà réalisées ou amorcées et, qui sait, quelque peu favorable à la remise en place de certaines traditions contrariées par l'invasion arabe et la conquête normande.

Mais le drame zīrīde est, avant tout, d'essence religieuse. L'anti-šī'isme meurtrier n'a pas attendu pour éclater l'avènement d'al-Mu'izz, et la rupture avec le Caire, effectuée par phases, se révèle moins l'œuvre du Zīrīde, champion de l'orthodoxie, que le couronnement d'une galvanisation méthodique de la masse par les docteurs kairouanais dont la propagande a été grandement facilitée par la quasi-autonomie de l'Ifrīqiya sous les premiers Zīrīdes, à telle enseigne qu'al-Mu'izz a fait retour à l'obédience fāṭimide.

On relève, non sans intérêt, la part que prit un juriste kairouanais dans la genèse du mouvement almoravide et le fait que ce sont les Ṣanhāǧa voilés qui, obéissant aux suggestions des docteurs andalous, assurent la victoire du mālikisme dans leurs états au

moment même où leurs frères de race, les Ṣanhāğa d'Ifrīqiya, accueillent à Kairouan l'envoyé du calife 'abbāside déjà reconnu au Maġrib central par le fondateur de la Qal'a. D'ailleurs, parallèlement, l'orthodoxie triomphait aussi en Orient où les Salğūkides sunnites supplantent les Būyides šī'ites comme protecteurs du califat de Bagdad.

D'autre part l'ifrīqiyanisation de l'émirat zīrīde a provoqué une politique méditerranéenne qui a été ensuite la seule chance de survie des Zīrīdes de Mahdia et Ḥammādides de Bougie, contraints plus que jamais de se livrer à la course.

A l'heure où le réveil de l'Occident chrétien rompt l'équilibre méditerranéen et où l'Orient musulman subit la pesée fāṭimide qui, partie du Maġrib, continue d'y puiser une partie de sa vigueur, on devine l'importance du rôle tenu alors par le bloc berbéro-arabe : constitué par l'Ifrīqiya, le Maġrib central et la Sicile, ne verrouille-t-il pas la mer intérieure ? Affaibli par l'invasion hilālienne, désarticulé par la conquête normande, il n'est pas revigoré par les Almoḥades qui ne penseront pas à en reconstituer l'unité en récupérant la Sicile.

L'unification du Maġrib sous leur bannière et les progrès de la reconquista y entraînent une extension de l'influence hispanique au détriment de celle de l'Orient jusque-là prépondérante. L'Ifrīqiya cesse d'être le relai de la civilisation orientale et devient point d'aboutissement après avoir été point de départ et centre de diffusion.

En Occident comme en Orient musulmans, c'est aux x^e-xi^e siècles, ligne de démarcation, passage du haut au bas Moyen Age que s'opèrent « les transformations capitales, celles dont dérivent encore tant d'aspects de la société musulmane moderne »[2].

Nous ne pensons donc pas être obnubilé par notre sujet au point de le magnifier démesurément en affirmant que la civilisation ṣanhāğienne fut une grande chose. Malgré la rareté de ses survivances tangibles, il n'est pour s'en convaincre que d'en évoquer quelques-unes : Manār de la Qal'a, maqṣūra de la Grande Mosquée de Kairouan, *Risāla* d'Ibn Abī Zayd, *'Umda* d'Ibn Rašīq etc. Et tout comme on perçoit la lumière de certains astres longtemps après leur extinction et de même que dans un paysage les reliefs accrochent les feux du couchant et brillent encore après la disparition du soleil derrière l'horizon, l'irradiation de la culture kairouanaise a survécu à la périphérie d'un foyer éteint qui ne renaîtra malheureusement pas de ses cendres.

2. C. Cahen, *Histoire économique et sociale de l'Orient Musulman médiéval, Studia Islamica*, III, 1955, 110.

ZĪRĪDES

I. — Buluggīn b. Zīrī b. Manād (361-373/972-984).
II. — Al-Manṣūr b. Buluggīn (373-386/984-996).
III. — Bādīs b. al-Manṣūr (386-406/996-1016).
IV. — Al-Mu'izz b. Bādīs (406-454/1016-1062).
V. — Tamīm b. al-Mu'izz (454-501/1062-1108).
VI. — Yaḥyā b. Tamīm (501-509/1108-1116).
VII. — 'Alī b. Yaḥyā (509-515/1116-1121).
VIII. — Al-Ḥasan b. 'Alī (515-543/1121-1148).

ḤAMMĀDIDES

I. — Ḥammād b. Buluggīn b. Zīrī (405-419/1015-1029).
II. — Al-Qā'id b. Ḥammād (419-446/1028-1054).
III. — Muḥsin b. al-Qā'id (446-447/1054-1055).
IV. — Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād b. Buluggīn (447-454/1055-1062).
V. — al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād b. Buluggīn (454-481/1062-1089).
VI. — al-Manṣūr b. al-Nāṣir (481-498/1088-1105).
VII. — Bādīs b. al-Manṣūr (498/1105).
VIII. — al-'Azīz b. al-Manṣūr (498-515 ou 518/1105-1121-2 ou 1124-5).
IX. — Yaḥyā b. al-'Azīz (515 ou 518-547/1121-2 ou 1124-5-1152).

ḤURĀSĀNIDES

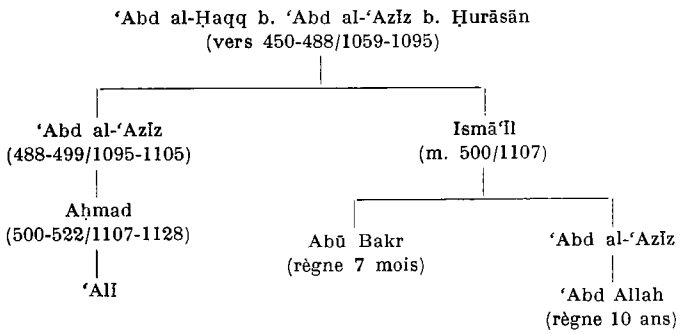
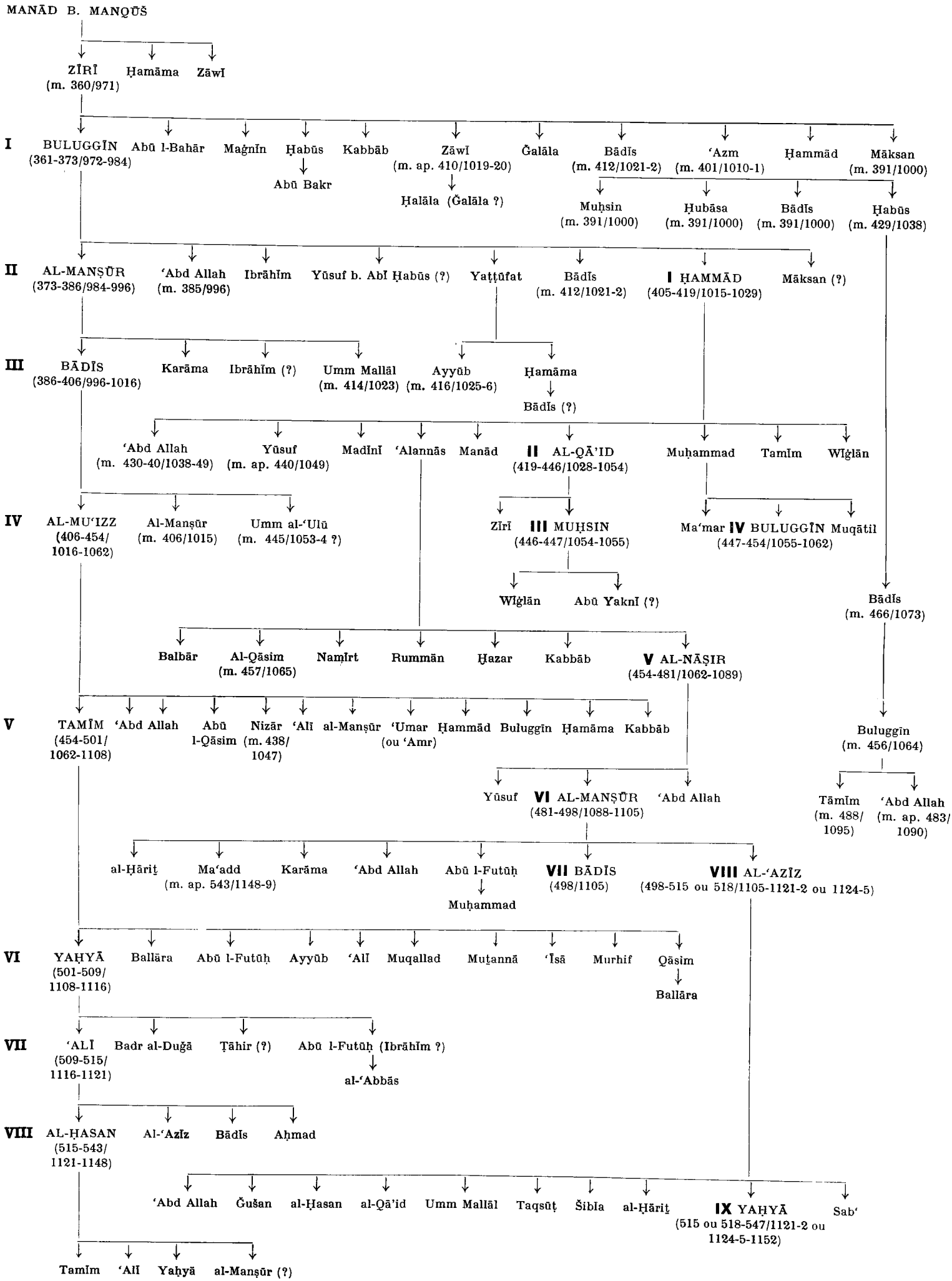


TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES ÉMIRS ṢANHĀǦIENS



INDEX*

I. — NOMS PROPRES DE PERSONNES ET DE GROUPES ETHNIQUES

'Ābar (Eber), 5.
'Abbād b. Marwān, Sayf al-Mulk, 197, 515, 547.
'Abbād b. Ṣādiq, 107.
al-'Abbās b. 'Abd al-Muṭṭalib, 195.
al-'Abbās b. Abī l-Futūḥ b. Yaḥyā b. Tamīm, 317.
'Abbāsides, 9, 10, 110, 119, 122, 128, 172, 173, 174, 175, 181, 182, 189, 190, 191, 193, 195, 202-203, 224, 226, 227, 241, 246, 509, 542, 573, 599.
'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz b. Ismā'īl b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, 341, 377, 388, 681.
'Abd Allah (Abū Muḥammad) b. 'Abd al-Mu'min, 233, 235, 304, 369, 372, 374, 376-379, 384, 387, 395-396, 399, 402.
'Abd Allah b. Abī Zakariyyā' Yaḥyā al-Šaqrāṭisī, 471, 728, 796, 876.
'Abd Allah b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 374.
'Abd Allah b. Buluggīn b. Bādīs b. Ḥabūs b. Zīrī, XX, 138, 139.
'Abd Allah b. Buluggīn b. Zīrī b. Manād, 69, 72.
'Abd Allah b. Ġābir, 749.
'Abd Allah b. Ḥammād b. Buluggīn, 142, 157, 165.
'Abd Allah b. al-Ḥasan, 159, 160, 520.
'Abd Allah b. Hāšim, 556.
'Abd Allah b. Mankūt, 255, 288, 518.
'Abd Allah b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 279.
'Abd Allah b. Muḥammad al-'Aṭṭār, 300.
'Abd Allah b. Muḥammad al-Ġarāwī, 781.
'Abd Allah b. Muḥammad b. Iṣḥāq al-Tamīmī (al-Kūfī ?), 559.
'Abd Allah (Abū Muḥammad) b. Muḥammad al-Kātib, surnommé al-Muḫtāl, 40, 48-50, 52, 54, 58, 62-70, 75, 76, 125, 126, 160, 514-515, 530, 544, 545, 699, 717, 743, 763, 778, 779.
'Abd Allah b. Muḥammad b. al-Rand, 223, 232, 256.
'Abd Allah b. al-Mu'izz b. Bādīs, 170, 240.
'Abd Allah b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 257.
'Abd Allah al-Rā'is, alias 'Abd Allah b. Ṣadaqa al-Anṣārī, 668.
'Abd Allah b. Sa'd, 5.
'Abd Allah al-Šaqrāṭisī, 796. V. 'Abd Allah b. Abī Zakariyyā'.
'Abd Allah b. Sulaymān, 376.
'Abd Allah b. 'Umar al-Hintātī, 372.
'Abd Allah b. al-Walīd b. al-Muġīra, 106.
'Abd Allah b. Yaḫluf, 44, 52.
'Abd Allah b. Yazīd al-Ḥubulī, 415.
'Abd Allah b. al-Zubayr, 415.
'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān, 265-266.
'Abd al-'Azīz b. Abī l-Ṣalt Umayya, 800.
'Abd al-'Azīz 'Ammār, 316.
'Abd al-'Azīz b. Muḥammad al-Qurašī al-Ṭāriqī, 772.
'Abd al-'Azīz b. Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward, 233.
'Abd al-'Azīz al-Qammūdī, 388.

* A l'exclusion de la bibliographie, des notes et de la conclusion.

'Abd al-'Azīz al-Tūnisī al-Zāhid, 731.
'Abd al-Ġabbār al-Ḫurāsānī, 45, 544, 545.
'Abd al-Ġalīl (Abū l-Qāsim) al-Rab'ī, alias al-Dībāǧī et Ibn al-Ṣābūnī, 567, 697, 704, 728, 732.
'Abd al-Ġanī al-Waslātī al-Mazātī, 752.
'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ. V. Ibn al-Ṣā'iġ.
'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān, 249, 263-265, 525, 760.
'Abd al-Ḥaqq b. 'Alannās al-Kūmī, 394.
'Abd al-Ḥaqq b. Muḥammad b. Hārūn al-Ṣiqillī, 726, 728.
'Abd al-Karīm, 56, 57.
'Abd al-Karīm b. Ibrāhīm al-Nahšalī, 778, 783, 787, 792.
'Abd al-Karīm b. Sulaymān, 282.
'Abd al-Malik, 758.
'Abd al-Malik al-Muẓaffar, fils d'Ibn Abī 'Āmir, 97, 99.
'Abd al-Mu'min, IX, XVIII, XXI, 233, 235, 236, 304, 328, 330, 333, 362, 363, 365-374, 377-405, 502, 519, 525, 548, 621, 768.
'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz al-Naṣrānī (Christodoulos), 306, 335-336.
'Abd al-Raḥmān b. Aḥmad, 226, 559.
'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah al-Bakrī, 695.
'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim, 140, 141, 142, 557-558.
'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad al-Firāsī, 778-779.
'Abd al-Raḥmān al-Muṭarriz, 779.
'Abd al-Raḥmān III (al-Nāṣir), 13, 21, 803.
'Abd al-Raḥmān b. Rumāḥis, 22, 804.
'Abd al-Raḥmān b. 'Umar b. Abī l-Ḥasan al-Furiyyānī, 394.
'Abd al-Razzāq b. 'Alī, 789.
'Abd al-Sayyid (b. 'Abd al-Sayyid ?), 388.
'Abd al-Wahhāb, 733.
'Abd al-Wahhāb b. 'Alī b. Naṣr, 719.
'Abd al-Wahhāb b. Ḥusayn b. Ğa'far al-Ḥāǧib, 821, 822.
'Abd al-Wahhāb b. Muḥammad al-Azdī, V. al-Miṭqāl.
'Abd al-Wāḥid b. Fatūḥ al-Kutāmī (al-Rawwāq), 787.
'Abd al-Wāḥid al-Kafīf, 188.
'Abd al-Wāḥid al-Marrākušī, XXI, 330, 331, 370, 377.
Abdul Wahab (H. H.), XXVII, 175.
al-Abharī, 688, 702, 718-719, 725.
'Ābid (ou 'Abd, 'Āmir ?) b. Abī l-Ġayṭ, 209, 222, 225.
Abū l-'Abbās Aḥmad b. Abī 'Abd Allah b. Bakr, 750, 751, 752.
Abū l-'Abbās Aḥmad b. 'Ammār al-Mahdawī, 725.
Abū l-'Abbās Aḥmad b. Rašīq al-Kātib, 727.
Abū 'Abd Allah, dā'ī fāṭimide, 11, 499.
Abū 'Abd Allah (?), 752.
Abū 'Abd Allah, le dā'ī, 699.
Abū 'Abd Allah b. Abī Bakr b. Yīgīt, 393.
Abū 'Abd Allah al-Ḥusayn al-Azdī, 703-705, 728, 730.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Mu'min, v. Muḥammad b. 'Abd al-Mu'min.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Sayyid al-Hāšimī al-Mālikī, 388.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abdūn al-Warrāq al-Sūsī, 777.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Abī l-'Abbās al-Tīfāšī, 399.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib, v. Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī b. Ḥamdūn, 368.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr, 750, 752, 753, 754.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Farağ al-Kūmī, 400.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğa'far b. 'Abd Allah al-Kūfī, 194, 195, 202, 559-560.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğa'far al-Qazzāz, v. al-Qazzāz.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğannūn al-Šarūsī, 756.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥasan, v. Muḥammad b. al-Ḥasan.
Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Kātīb, secrétaire de Yaḥyā b. al-'Azīz, 368.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Maymūn, v. Muḥammad b. Maymūn.
Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Mālikī, 729.
Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Sufyān al-Hawwārī al-Muqri', 725, 727, 730.

Abū ʿAbd Allah b. Saʿdūn, v. Muḥammad b. Saʿdūn.
Abū ʿAbd al-Malik Marwān al-Būnī, 726, 729, 731.
Abū l-ʿAlā al-Maʿarrī, alias al-Maʿarrī Aḥmad b. Sulaymān, 192, 776.
Abū ʿAlī, 754.
Abū ʿAlī al-Baṣīr, 786.
Abū ʿAlī al-Ġassānī, 702.
Abū ʿAlī Ḥasan b. Ḥaldūn al-Balawī, 119-120, 147, 148, 149, 179, 416, 519, 622, 695, 724, 727, 783.
Abū ʿAlī Ḥasan b. Maḥmūd al-Tūnisī, 728.
Abū ʿAlī Ḥassān b. Bakr al-Barbarī al-Mahdawī, 691, 733.
Abū ʿAmmār ʿAbd al-Kāfī b. Abī Yaʿqūb al-Tenāwutī, 755.
Abū ʿAmr b. al-ʿAlā, 705.
Abū ʿAmr ʿUṯmān b. Ḫalīfa al-Sūfī al-Marġanī, 755, 756.
Abū l-ʿArab, 21, 715, 718.
Abū ʿArafa, 374.
Abū l-ʿAtāhiya, 778.
Abū ʿAyyāš Mūsā b. Muḫallad al-Ġāfiqī, 416.
Abū ʿAzīz Muwaffaq, 333.
Abū l-ʿAzm, 76, 78.
Abū Bādīs Abḫat b. Zaydān b. Bādīs al-Yakšanī, 749.
Abū l-Bahār b. Ḫalūf, 127, 142, 145, 160, 161, 174, 517, 529, 547.
Abū l-Bahār b. Zīrī, 40, 41, 64, 78, 79-82, 83, 85, 93, 94, 96.
Abū Bakr, calife orthodoxe, 119, 146, 152, 163, 187, 196, 699.
Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ, alias Aḥmad b. Ġaʿfar b. Aflaḥ, 258, 262, 267-271.
Abū Bakr (Aḥmad) b. ʿAbd Allah b. Abī Zayd, v. Aḥmad b. ʿAbd Allah b. Abī Zayd.
Abū Bakr Aḥmad b. ʿAbd Allah b. Muḥammad b. ʿAbd al-Muʾmin, 701, 718.
Abū Bakr Aḥmad b. ʿAbd al-Raḥmān, 148, 176, 177, 178, 181, 416, 559, 697, 708, 710, 724, 726-727, 728, 729, 730, 731.
Abū Bakr b. al-ʿArabī, 705.
Abū Bakr ʿAtīq b. Ḫalaf al-Tuǧībī, 725.
Abū Bakr ʿAtīq al-Maǧdūlī, 781.
Abū Bakr ʿAtīq al-Sūsī, 704, 771.
Abū Bakr b. Ġābir b. ʿAskar, 316.
Abū Bakr b. Ḥabūs b. Zīrī b. Manād, 80.
Abū Bakr b. Ismāʿīl b. ʿAbd al-Ḫaqq b. ʿAbd al-ʿAzīz b. Ḫurāsān, 266, 341.
Abū Bakr al-Mālikī, XIV, XXV, 418, 729, 730.
Abū Bakr Muḥammad b. Naʿma al-Asadī al-ʿĀbir al-Qayrawānī, 726.
Abū Bakr b. al-Ṭayyib al-Bāqillānī, v. al-Bāqillānī.
Abū Ḍarr al-Harawī, 729.
Abū l-Faḍl al-ʿAbbās b. Sulaymān, 780.
Abū l-Faḍl ʿAbd al-Ṣamad, 200.
Abū l-Faḍl b. Abī Salās, 20.
Abū l-Faḍl Ġaʿfar b. Ḫalwān, 341.
Abū l-Faḍl Ġaʿfar b. Yūsuf al-Kalbī, 239.
Abū l-Faḍl Muḥammad b. ʿAbd al-Wāḥid al-Baġdādī al-Dārimī, 189, 191-193, 224, 226, 246.
Abū l-Faḍl b. al-Naḥwī, 493, 810, 878.
Abū l-Faḥm Ḥasan Naṣrawayya al-Ḫurāsānī, 68, 75-79, 543.
Abū l-Farağ, 78.
Abū l-Farağ al-Tūnisī, 733.
Abū l-Fatūḥ b. Muḥammad, 788.
Abū l-Fidāʾ, XIX, XXIII.
Abū l-Futūḥ b. Ḫannūš, 276.
Abū l-Futuḥ b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. ʿAlannās b. Ḥámmād, 339.
Abū l-Futūḥ b. Tamīm b. al-Muʿizz b. Bādīs, 278.
Abū l-Futūḥ Yūsuf b. Zīrī, v. Buluggīn.
Abū l-Futūḥ b. Yaḥyā b. Tamīm b. al-Muʿizz b. Bādīs, 309, 310, 312, 313, 315, 317.
Abū Ġaʿfar Muḥammad b. Muḥammad b. Ḫayrūn al-Maʿāfirī, 416.
Abū Ġālib al-Šīrāzī, 189.
Abū Ḥafṣ b. ʿAbd al-Muʾmin, 379, 385, 387.
Abū Ḥafṣ al-ʿAṭṭār, v. Abū Ḥafṣ ʿUmar b. al-ʿAṭṭār.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. ʿAbd Allah b. Abī Zayd, 183.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. al-ʿAṭṭār, alias Abū Ḥafṣ al-ʿAṭṭār, 188, 550, 564, 598, 610, 711, 727, 728, 729, 731.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. Fāḫir al-ʿAbdarī, 400.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. Fulfūl, v. ʿUmar b. Falfūl.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. Ḫalaf b. Makkī, 796.
Abū Ḥafṣ ʿUmar b. Muḥammad b.

Ibrāhīm al-Bakrī al-Safāqusī al-Mutakallim, 705.
Abū Ḥafṣ 'Umar al-Qammūdī, 691, 730.
Abū Ḥafṣ 'Umar b. Yaḥyā al-Hintātī, 378, 385.
Abū l-Ḥaǧǧāǧ Yūsuf b. Zīrī, 351, 383.
Abū l-Ḥakam Muḥammad b. Ḥakmūn al-Rab'ī al-Zayyāt, 700.
Abū l-Ḥalīl b. Kaslān, 367.
Abū Ḥanīfa, 736.
Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, XXII, XXV, 67, 152, 159, 699, 712, 733-743.
Abū l-Ḥasan b. Abī 'Alī, 608.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Qāsim Muḥammad al-Tamīmī al-Maġribī al-Qusanṭīnī, 704.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Riǧāl, v. Ibn Abī l-Riǧāl.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī Ṭālib al-'Ābir, 551, 700, 725.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad al-Šarīf al-Fihrī al-Ṣiqillī (270, 301 ?), 311-314, 518.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad al-Ubbī, 403.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar, 146, 164, 165, 520, 695, 706, 713, 727.
Abū l-Ḥasan 'Alī b. Ṯābit al-Ḥawlānī, alias al-Ḥaddād al-Mahdawī, 733.
Abū l-Ḥasan ('Alī) b. Tammām, alias Ibn al-Mahdī et al-Mahdī, 182-183, 721.
Abū l-Ḥasan al-Fihrī (al-Šarīf al-Fihrī), 301 ; v. Abū l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad al-Šarīf al-Fihrī al-Ṣiqillī.
Abū l-Ḥasan al-Furriyānī, 359, 381-382.
Abū l-Ḥasan al-Harġī, 378.
Abū l-Ḥasan 'Alī al-Ḥuṣrī, 797.
Abū l-Ḥasan b. al-Maqlūb al-Sūsī, 725.
Abū l-Ḥasan Muḥammad b. (Abī l-Faḍl) 'Abd al-Ṣamad (al-Ǧawharī), XVI, 199-201, 552, 694.
Abū l-Ḥasan b. Muḥammad al-Ḥaddād, 289.
Abū l-Ḥasan b. al-Muqri', 186, 558.
Abū l-Ḥasan al-Šāṭibī, 386.
Abū l-Ḥasan Yānis, v. Yānis.
Abū Ḥātim al-Zubunnī, 789.
Abū l-Ḫaṭṭāb 'Abd al-Salām b. Manṣūr b. Wazġūna al-Mazātī, 752-753.
Abū Ḫazar Yaġlā b. Zaltāf, alias Abū Ḫazar al-Zanātī, 29, 30, 46, 746, 747, 755.
Abū Hilāl al-Tuǧībī, 788.
Abū l-Ḥusayn al-Kātib, 782.
Abū l-Ḥusayn Yūsuf, fils de Samuel Ha-Nāgid, 808.
Abū 'Imrān al-Fāsī, 168, 176-181, 519, 553, 566, 567, 585, 586, 597, 607, 616, 619, 669, 694, 703-704, 708, 710, 724, 725, 726-727, 728, 729, 730, 731, 767, 795, 810.
Abū 'Imrān Mūsā b. Zakariyyā', 753.
Abū 'Īsā Aḥmad b. Abī l-Barakāt, Muḥammad b. Hāšim, 557.
Abū Isḥāq b. Ḥabašī b. 'Umar al-Aġlabī 445.
Abū Isḥāq Ibrāhīm, général d'al-Ḥasan, 335.
Abū Isḥāq Ibrāhīm b. 'Abd al-Mu'min, 400.
Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Ḥuṣrī, 148, 425, 778, 780-781, 787, 795.
Abū Isḥāq Muḥammad b. al-Qāsim b. Ša'bān b. al-Qurṭubī, v. Ibn Ša'bān.
Abū Isḥāq al-Raqīq, v. al-Raqīq.
Abū Isḥāq al-Sabā'ī, v. al-Sabā'ī.
Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Tūnisī, v. al-Tūnisī.
Abū l-Ma'ālī 'Abd al-Malik al-Ǧuwaynī, 733.
Abū l-Maḥāsin b. Taġrībirdī, XXII, 150.
Abū Madyan, 722.
Abū Marwān 'Abd al-Malik b. Muḥammad b. Marwān b. Zuhr (Avenzoar), 809.
Abū Marwān 'Abd al-Malik b. Ziyādat Allah al-Ṭubnī, 702.
Abū Mas'ūd, 263.
Abū Maymūna Darrās b. Ismā'īl al-Fāsī, v. Darrās al-Fāsī.
Abū Maysara b. Nizār, 715, 718.
Abū Miswar Yasġā b. Yūġīn al-Yarāsanī, 746
Abū Muḍar, v. Ziyādat Allah b. al-Qadīm.
Abū l-Muġīra 'Abd al-Wahhāb b. Aḥmad b. Sa'īd b. Ḥazm, 783.
Abū Muḥammad 'Abd Allah b. 'Abd al-Mu'min, v. 'Abd Allah b. 'Abd al-Mu'min.
Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Yarfiyān, 400.
Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Zayd, v. Ibn Abī Zayd.

Abū Muḥammad ʿAbd Allah al-Faḥṣī (?), 729.
Abū Muḥammad ʿAbd Allah b. Mānūǧ al-Hawwārī al-Lamāʾī, 752.
Abū Muḥammad ʿAbd Allah b. Muḥammad b. Ibrāhīm b. Hāniš al-Ṭarābulusī, 225, 294.
Abū Muḥammad ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Lantī, 754-755.
Abū Muḥammad ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Lawātī, 754, 756.
Abū Muḥammad ʿAbd Allah, fils d'al-Ẓāhir, 150.
Abū Muḥammad ʿAbd al-Munʿim, fils de l'Imām Abū l-Ḥasan, 341.
Abū Muḥammad ʿAbd al-Salām al-Kūmī, 389.
Abū Muḥammad al-Ġaryānī, 148.
Abū Muḥammad Makkī b. Abī Ṭālib al-Muqriʾ, 729.
Abū Muḥammad Māksan b. al-Ḫayr, v. Māksan b. al-Ḫayr.
Abū Muḥammad Maymūn b. ʿAlī b. Ḥamdūn, alias Maymūn b. Ḥamdūn, 332, 362, 363, 367.
Abū Muḥammad Warsiflās b. Mahdī, 756.
Abū Muḥammad Wīslān, 753.
Abū Muḫaybar, v. Diyāb b. Ġānim.
Abū Mūsāʾ ʿĪsā b. Manās, 721.
Abū Nūḥ (Saʿīd b. Zanǧīl), 30, 46, 746-748, 750, 752.
Abū Nūḥ Ṣāliḥ b. Ibrāhīm b. Yūsuf al-Mazātī, 756.
Abū Nuwās, 779.
Abū Qaṣaba, 370, 371.
Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAbd al-Muʾmin al-Mutakallim, 701.
Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. Ilyās, 89.
Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Rašīq, v. Ibn Rašīq.
Abū l-Qāsim b. Abī Mālik, 158.
Abū l-Qāsim ʿAlī b. al-Ḥasan b. ʿAlī b. Abī l-Ḥusayn al-Kalbī, 44.
Abū l-Qāsim al-Ǧarǧarāʾī, v. al-Ǧarǧarāʾī.
Abū l-Qāsim Ḥamza b. Muḥammad al-Kinānī, 723.
Abū l-Qāsim b. al-Kātib, v. Ibn al-Kātib.
Abū l-Qāsim b. Maymūn, 561, 668.
Abū l-Qāsim al-Muhallab b. Abī Ṣufra, 726.
Abū l-Qāsim b. Muḥammad b. Abī l-ʿArab al-Kātib, alias Abū l-Qāsim b. Abī ʿAbbūd (ʿAbd Allah) Muḥammad b. Abī l-ʿArab al-Kātib, Zimām al-Dawla, 85, 103, 160, 516, 547.
Abū l-Qāsim Muḥammad al-Qāʾim, fils de ʿUbayd Allah, 13, 14, 16, 17-19, 22, 32, 78, 421, 435, 449, 485, 716, 735.
Abū l-Qāsim b. Muḫriz, v. Ibn Muḫriz.
Abū l-Qāsim b. al-Muʿizz b. Bādīs, 241.
Abū l-Qāsim b. al-Yazīd, 150.
Abū l-Qāsim Yazīd b. Maḫlad, 746, 747, 755.
Abū l-Qāsim Yūnus b. Wazǧīn al-Wilīlī, 750.
Abū Qiṭrān, 374.
Abū l-Rabīʿ Sulaymān b. ʿAbd al-Salām al-Wisyānī, 756.
Abū l-Rabīʿ Sulaymān b. Saʿīd, 520.
Abū l-Rabīʿ Sulaymān b. Yaḫluf al-Mazātī, 754, 755.
Abū l-Rabīʿ Sulaymān b. Zarqūn al-Nafūsī, 746.
Abū l-Raǧāʾ al-Ward al-Laḫmī, 232.
Abū l-Rayyān al-Ṣalt, 796.
Abū Rikwa, v. al-Walīd b. Hišām.
Abū Sahl (Yaḥyā ou Ibrāhīm) b. Sulaymān b. Wīǧman, 756.
Abū Saʿīd Yaḫluf, 370.
Abū Sākin ʿĀmir b. Muḥammad b. Maggan b. Kāmil b. Ǧāmiʿ, 396.
Abū Ṣāliḥ Abū Bakr b. Qāsim al-Yarāsanī, 748.
Abū Ṣāliḥ al-Yāǧarānī, 746.
Abū l-Ṣalt Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz, XV, XVII, XVIII, XXVI, 144, 152, 215, 220, 288, 295, 299, 301, 307, 310, 314, 319, 321, 335, 459, 596, 799-800, 809-810, 822.
Abū Suʿdā Ḫalīfat al-Ifranī, 209, 244.
Abū l-Ṭāhir al-Baġdādī al-Nāṣiḥ al-Wāʿiẓ, 703-704.
Abū Ṭāhir Ismāʿīl b. Aḥmad (Kātib al-Karāma), 787.
Abū l-Ṭāhir Tamīm b. al-Muʿizz b. Bādīs, v. Tamīm.
Abū Ṭāhir al-Tuǧībī, 787.
Abū l-Ṭāhir, fils d'al-Ẓāhir, 150.
Abū Ṭālib, 553.
Abū Ṭālib, missionnaire šīʿite, 699.
Abū Ṭālib Aḥmad b. ʿUbayd Allah, 43.

Abū Tamīm Ma'add (al-Mu'izz li-Dīn Allah), 26 ; v. al-Mu'izz li-Dīn Allah.
Abū Tamīm Maymūn, fils de Guillaume, 681-684.
Abū Tammām, 781.
Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im al-Kindī, alias Ibn Bint Ḫaldūn, 625, 704, 727-728, 730, 731, 732, 762, 811.
Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Mann Allah b. Abī Bakr al-Hawwārī, 797.
Abū l-Ṭayyib b. al-Kammād, 201.
Abū l-Ṭayyib al-Mutanabbī, 299, 776, 780.
Abū 'Ubayda, 742.
Abū 'Ubayd (ou 'Abd) Allah Muḥammad b. Abī Bakr 'Atīq, 704.
Abū 'Ubayda Wašq, 746.
Abū 'Umar al-Mu'izz b. 'Abd Allah b. Muḥammad b. al-Rand, 256, 398-399.
Abū 'Umar Yūsuf b. 'Abd al-Barr, 726.
Abū Yaddas, cousin de Yaddū b. Ya'lā, 59.
Abū Yaḥyā b. Maṭrūḥ al-Tamīmī, 351, 383, 384, 395.
Abū Yaḥyā Zakariyyā' b. al-Ḥaddād, 561, 733.
Abū Yaknī (?) b. Muḥsin b. al-Qā'id, 278-279.
Abū Ya'qūb Yūsuf b. 'Abd al-Mu'min, 385, 404.
Abū Ya'qūb Yūsuf b. Ibrāhīm al-Wārġlānī al-Sadrātī, 756.
Abū Ya'qūb Yūsuf b. Mālik, 401, 403.
Abū Yazīd, alias « l'homme à l'âne », 16, 17, 25, 38, 227, 451, 474, 485, 491, 556, 687, 698, 715, 718, 746, 814.
Abū Yūsuf Ḥasdāi b. Isḥāq b. Šabrūt, 803.
Abū Yūsuf b. Zīrī, 754.
Abū Za'bal b. Hišām, 61, 77, 78, 93, 95, 109, 521.
Abū Zaġīl al-Ḥazarī, 754.
Abū Zakariyyā' Faṣīl b. Abī Miswar al-Yahrāsanī, 748-749, 750.
Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. Abī Bakr al-Wārġlānī, 754.
Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. al-Ḥayr al-Ġenāwunī, 756.
Abū Zakariyyā' Yaḥyā al-Šaqrāṭisī, 720, 728, 732, 785.
Abū Zam'a al-Balawī, 413.
Abyssins, 7.
'Adī, 206, 209, 231, 245, 249, 251, 252, 256, 259, 260, 261, 275, 276, 298, 299, 302, 371.
'Adnān, 5.
'Adnān b. Mu'ṣam, 111.
'Adwān, 210.
Afāriq, 439, 458, 460, 471, 757.
al-Afḍal, amīr al-ǧuyūš, 294.
'Aġīsa, 22, 108, 258, 478, 485.
al-Aġlab, 276.
Aġlabides, IX, 3, 8, 9, 11, 67, 125, 169, 203, 404, 412, 417, 421, 422, 423, 427, 438, 440, 444, 448, 453, 479, 512, 513, 514, 525, 528, 625, 626, 637, 656, 687, 698, 734, 771, 806, 812, 813, 817.
Aḫḍar, 299.
al-Aḫfaš, 779.
Aḥmad (Abū Bakr) b. (Abī Muḥammad) 'Abd Allah b. Abī Zayd, 134, 182-188, 558, 721, 722, 743.
Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān, 266, 318, 325, 339, 377.
Aḥmad b. Abī Ḥanīfa al-Nu'mān, 699.
Aḥmad b. Abī Sulaymān, 416.
Aḥmad b. Abī Tawba, 117.
Aḥmad b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, 325.
Aḥmad b. Bakr al-Ǧuḏāmī, 27, 28.
Aḥmad b. Ḥaǧǧāǧ, 197.
Aḥmad b. Mu'attib b. al-Azhar, 419.
Aḥmad al-Wahrānī, 33.
Aḥmad b. Zuhayr al-Kātib, Amīn al-Dawla wa-Ṣafī l-Ḫāṣṣa, 517.
'Ā'iša, 699.
'Ā'iša bint 'Uṭmān b. Ṭayyib al-Anṣārī, 668.
Ait Demmer, 104 ; v. Banū Dammar.
al-Akḥal, alias Aḥmad b. Abī l-Ḥusayn Yūsuf b. 'Abd Allah, 167-170, 811.
Alexandre II, pape, 284.
Albohazen/Alboacen/Abenragel, v. Ibn Abī l-Riǧāl.
Alexis Commène, 309, 659.
'Alī b. 'Abd Allah al-'Alawī, alias al-Bāhirī, 87-88, 511.
'Alī b. 'Abd al-Karīm b. Abī Ġālib, 789.
'Alī b. Abī Ṭālib, calife, 8, 147, 163, 185, 187, 188, 196, 699, 753.
'Alī b. Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān, 377, 388.
'Alī b. Aḥmad al-Būnī, 560.

'Alī b. Aḥmad b. Ismā'īl, 702, 719.
'Alī b. Aḥmad al-Warrāq, 772.
'Alī b. Ġāniya, 441, 502, 755.
'Alī b. Ḥabīb, 786.
'Alī b. Ḥamdūn, général ḥammādide, 282, 325.
'Alī b. Ḥamdūn b. al-Andalusī, alias 'Alī b. Ḥamdūn al-Ǧuḏāmī, 16-19, 20, 21, 32, 34, 485.
'Alī b. Ḥammūd, 138.
'Alī b. al-Ḥasan b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, 358, 362.
'Alī, alias Iqbāl al-Dawla, fils d'Ibn Abī Ri'āl, 176-177.
'Alī b. Muǧāhid, 246.
'Alī b. Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib, 103.
'Alī b. Muḥammad al-Ṣulayḥī, 238.
'Alī b. al-Mu'izz b. Bādīs, 240.
'Alī (ou Ubay) b. Rabāḥ al-Laḫmī, 415.
'Alī b. Raggān, 258.
'Alī b. Riḍwān, 810.
'Alī b. Rizq al-Riyāḥī, 218.
'Alī b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 283-284, 705.
'Alī b. Yaḥyā b. Muḥammad, Idrīside, 26.
'Alī (Abū l-Ḥasan) b. Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, XVII, 303, 310, 313, 315-333, 334, 345, 405, 512, 518, 530, 536, 538, 660, 798, 799.
'Alī b. Yūsuf b. 'Abd Allah, 169.
'Alī b. Yūsuf al-Iyyādī al-Tūnisī, 777.
'Alī b. Yūsuf b. Tāšufīn, 334.
Almoḥades, *passim;* v. Ibn Tūmart, 'Abd al-Mu'min, Maṣmūda.
Almoravides, 206, 245, 250, 277, 278, 279-282, 324, 334, 338, 351, 352, 363, 379, 486, 542, 647, 665, 667, 675, 680, 727.
Amari (M.), XXIII, 168, 171, 285, 286, 290, 308, 320, 375, 377, 393, 683.
Amat al-'Aẓīm, 588.
Amat al-'Azīz, 588.
Amat al-Ḥaqq, 588.
Amat al-Raḥmān, 588.
al-Āmidī, 779.
Amīn al-Dawla wa-Makīnu-hā, v. Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim.
al-'Āmir, 307, 317.
'Āmir, fils de Yaḥyā b. 'Alī b. Ḥamdūn, 59.
'Āmirides, 58, 59, 73, 74, 80, 81, 90, 94, 99, 139.
'Āmir b. Ṣa'ṣa'a, 206, 209.
'Amr b. 'Abd Allah 'Askalāǧa, 59.
'Amr (ou 'Umar) b. al-Mu'izz b. Bādīs, 240, 296.
'Amr b. Qays b. Ġaylān, 210.
'Anaza, 210.
'Anbar, 530.
anonyme, XIV, XV, XVII, XIX, XX, XXI, XXIV, 278, 286, 475.
Anṣār, 415.
'Arūs b. Sindī, 244, 275, 293.
Asad b. Rabī'a b. Nizār, 210.
al-Aš'arī (Abū l-Ḥasan), 702-705, 723.
Ašǧa', 210.
al-Aṣīlī, 702, 718, 723.
Aṭbaǧ, 206, 208, 209, 210, 231, 233, 245, 249, 250, 252, 256, 259-263, 271, 272, 275, 276, 279, 280, 292, 302, 342, 367, 369, 371, 402, 403, 405, 531.
'Aṭīq, cousin de Manṣūr Ismā'īl, 388.
'Aṭīq b. Muḥammad al-Warrāq, 790.
'Aṭiyya, frère de Ḫalaf b. Abī Bakr, 79, 80.
'Aṭiyya b. Dāflatan, 113.
Attilius Regulus, 382.
'Aṭiyya b. Ǧa'far, 102.
'Aṭiyya al-Šarīf, 242.
al-'Aṭṭār, 782.
'Awf, 210, 396.
Awlād 'Akābiš, 269.
Awlād Dammar, 464 ; v. Banū Dammar, Ait Demmer.
Awlād Lāḥiq, 234.
Awlād Madanī, 234.
Awlād al-Qāsim, 276.
Awlād Zīrī, 68.
Awraba, 482, 494.
'Ayyād (?) b. Naṣr Allah al-Kalā'ī, 235.
Ayyūb, fils d'Abū Yazīd, 20-21.
Ayyūb b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 283-284.
Ayyūb b. Yaṭṭūfat b. Buluggīn, 93, 118, 128, 133, 140, 154, 155, 157, 522, 534.
al-Azdī, v. Abū 'Abd Allah al-Ḥusayn b. Ḥātim al-Azdī.
al-Azharī, 779.
al-'Azīz b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, 325.
al-'Azīz b. Dāfāl (ou Dāmāl ?), 340.
al-'Azīz bi-Llah (Nizār), 51, 54, 58, 59, 64, 67, 68, 76, 78, 83, 86, 87, 88, 515, 543, 544, 699, 743, 765, 780, 787.

al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, XIX, 233, 234, 250, 282, 283, 307, 325, 329, 330, 331, 332, 362, 503.
'Azm, frère de Fulful b. Ḥassūn b. Sannūn, 111.
'Azm b. Zīrī b. Manād, 93, 97, 104.

Badī' al-Zamān, 796.
Bādīs b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, 325.
Bādīs b. Ḥabūs b. Zīrī, 139.
Bādīs b. Ḥamāma, 128.
Bādīs b. Māksan b. Zīrī, 97.
Bādīs (Abū Manād Naṣīr al-Dawla) b. al-Manṣūr, XIV, 40-41, 59, 72-73, 79, 83-122, 125, 128, 129, 130, 131, 136, 139, 140-142, 156, 159, 174, 259, 301, 418, 427, 491, 509, 511, 512, 516, 519-522, 529, 530, 534, 535, 538, 546, 551, 553, 566, 573, 596, 604, 613, 635, 724, 763, 768, 778, 784, 792.
Bādīs (Abū Ma'add) b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 250, 282.
Bādīs b. (Yūsuf Buluggīn) Sayf al-'Azīz bi-Llah, 139.
Bādīs b. Zīrī, 53.
Bādīsides, 309.
Badr al-Duǧā bint Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 307.
Badr al-Ǧamālī, 172-173.
Badr b. Sarḥān, 208.
al-Bāǧī, 569.
al-Baḥǧūr, 147, 783.
al-Bāhirī, v. 'Alī b. 'Abd Allah al-'Alawī.
Bakkār b. Ǧalāla al-Watlakkātī, 115.
Bakr b. 'Alī al-Ṣābūnī, 597, 779.
al-Bakrī, XIV, XXIV, 107, 209, 412, 413, 424, 426, 431, 432, 433, 436, 439, 443, 446, 447, 448, 450, 451, 452, 454, 456, 457, 459, 460, 462, 465, 468, 470, 472, 473, 476, 478, 479, 480, 485, 487, 489, 497, 505, 506, 591, 598, 613, 632, 633, 640, 643, 649, 669, 678, 757, 814.
al-Balāḏurī, 640.
Balbār b. 'Alannās b. Ḥammād, 257, 278.
Ballāra bint al-Qāsim b. Tamīm, 312, 317.
Ballāra bint Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 274, 277, 492.
Banū 'Abd al-Sayyid, 388.
Banū 'Abd al-Wād, 276.
Banū Abī l-'Arab, 783.
Banū Abī Wālīl, 112.
Banū 'Adī, v. 'Adī.
Banū 'Alī, 233, 297, 340, 402.
Banū 'Alī b. Ḥumayd al-Wazīr, 438.
Banū 'Āmir, 104, 236, 520.
Banū 'Aṭiyya, 208.
Banū 'Awd, 222.
Banū Bādīs, *passim*.
Banū Barqaǧānna, 490.
Banū Birzāl/Burzāl, 5, 485.
Banū Dahmān, 230, 233, 297, 298, 322, 323, 335.
Banū Dammar, 5 ; v. Ait Demmer.
Banū Durayd, 208.
Banū Fādiġ/Fādi' b. 'Alī, 230, 234, 297.
Banū Furqān, 222.
Banū Ǧa'far (b. Abī Rummān ?), 257.
Banū Ǧalāta, 753.
Banū Ǧāmi', 395, 457, 524.
Banū Ǧaṭafān, 473.
Banū Ǧumart, 112, 244, 276.
Banū Ǧurf, 481.
Banū Ḥamāma b. Manād, 84.
Banū Ḥamdūn, XXII, 16, 17, 34, 38, 485, 776.
Banū Ḥamdūn, lignée de ministres ḥammādides, 107, 368, 519.
Banū Ḥammād, Ḥammādides, *passim*.
Banū Harāš, 50.
Banū Ḥasan, 112.
Banū Hāšim, lignée de cadis, 183-184, 549, 556-559.
Banū Ḥazar, 35, 57, 98, 116, 480.
Banū Ḥazrūn, 163, 174, 349, 351, 543.
Banū Hilāl, Hilāliens, *passim*.
Banū Ḥurāsān, v. Ḥurāsānides.
Banū Ibrāhīm, 77.
Banū Ifran, 5, 12, 13, 26, 27, 54, 57, 59, 60, 73, 79, 80, 81, 98, 486.
Banū Ilūmī, 57, 280, 486.
Banū Izmartan/Īzmartīn, 223, 480.
Banū Kamlān, 18, 26, 485.
Banū Karfa, 208.
Banū l-Kaslān, 473.
Banū Kaṭīr, 208.
Banū l-Kūfī, 194, 559-560, 573.
Banū l-Maǧlas, 473.
Banū Maǧliya, 105, 521.
Banū Maǧrāwa, v. Maǧrāwa.
Banū Māḫūḫ, 275.
Banū Manād, 10, 88, 129, 217, 321, 511.
Banū Mārida, 222.
Banū Maskūr, 464.

Banū Maṭġara, 490.
Banū Maṭrūḥ, 349, 351, 352, 353, 461.
Banū Mirdās, 209, 225, 460.
Banū Muḥammad, fraction riyāḥide, 401, 403.
Banū Muḥammad (b. Ḥasan), 160.
Banū Muqaddam, 233.
Banū Mušriq, 209.
Banū Qurra, 89, 90, 101, 102, 164, 209, 210, 273, 353, 371.
Banū l-Rand, 222-223, 396, 399, 524.
Banū Rummān, 244.
Banū Ṣadġiyān, 223.
Banū Ṣaḫr, 292, 335, 342.
Banū Sa'īd, 234.
Banū Satīṭan, 753.
Banū Sibā', 234.
Banū Sindī, 244.
Banū Siṅgas/Siṅgās, 276, 324.
Banū Ṣinnabar, 209.
Banū Sulaym, 206, 208, 210, 249, 261.
Banū Taksanīt, 755.
Banū Tārdayt, 464.
Banū Ṭawr, 209.
Banū Tūġīn, 113, 114, 276.
Banū 'Ubayd, Fāṭimides, *passim*.
Banū Ūnammū (Wamānnū ?), 478.
Banū Ūriāgul, 330.
Banū Wamānnū, 57, 275, 279, 280, 486.
Banū l-Ward, 234, 437, 524, 633.
Banū Wārklā, 245.
Banū Warsīfan, 276, 490.
Banū Wartīzeln, 751, 752, 753.
Banū Wāsīn, 244, 756.
Banū Waṭṭās, 222.
Banū Wāṭīl, 112, 113, 490.
Banū Wisyān/Wāsīn, 756.
Banū Yaġmurāsan, 504.
Banū Yahrāsan, 749.
Banū Ya'lā, 209, 244, 279.
Banū Yamlūl, 222.
(Banū) Yānġāsan, 753.
Banū Yarūtan, 755.
Banū Yaṭṭūfat, 112, 751.
Banū Zammūr, 464, 466.
Banū Zaldawī/Zandawī (Banū Zūnday), 370, 496, 498.
Banū Zandāġ, 485.
Banū Zayd, 335.
Banū Zayyān, 244.
Banū Zīrī b. Manād, 68, 84.
Banū Ziyād, 435.
Banū Zogmar, 808.
al-Bāqillānī, 695, 697, 701, 703, 704, 705, 726, 730.
al-Barāḍi'ī, 183, 718, 722.
Barānis, 4, 108.
Bardawīl (Baudoin), 290.
Barġawān (al-Ustāḏ Abū l-Futūḥ), 99.
Barġawāṭa, 8, 11, 55, 57-58, 237, 299.
Barhūn al-'āmil, 62.
Barmécides d'Ifrīqiya, 526, 785.
Barqaġāna, 483.
Barr, 4.
Barūgsan (?) b. Abī 'Alī al-Ṣanhāġī, 233, 234.
al-Basāsīrī, 172.
Basile II, 167.
Basileus, 361.
al-Bayḏaq, XXI, 328, 329, 330, 365, 366, 370, 373, 374, 389, 393, 404.
al-Bazzāz, 716, 718.
Benavert, 286.
Benedictus, 287.
Benoit VII, 758.
Bišāra, 821.
Brunschvig (R.), IX, X.
al-Buḫārī, 721, 722, 724, 729.
Buḫturī, 777.
Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād, 206, 224, 226, 242-247, 258.
Buluggīn b. al-Mu'izz b. Bādīs, 240.
Buluggīn (Yūsuf Abū l-Futūḥ) b. Zīrī b. Manād, Sayf al-Dawla/Sayf al-'Azīz bi-Llah, IX, 26, 28-32, 34, 35, 36-38, 39, 41-61, 63, 64, 82, 95, 125, 126, 486, 487, 488, 490, 491, 505, 512, 514, 528, 543-545, 554, 556, 615, 678, 716, 808, 812, 817, 818.
al-Būnī, v. Abū 'Abd al-Malik Marwān al-Būnī.
Burnus b. Barr, 4, 108.
al-Burzulī, XVI, XXV, 187, 579, 606, 628.
al-Būṣīrī, 729.
Busr b. Arṭā, 476.
Butr, 4.

Caligula, 282.
Canard (M.), 346.
Chalandon, 286, 350, 375, 383, 393.
Chanaan, fils de Cham, fils de Noé, 4.
Chananéens, 6.
Chrétiens, v. christianisme.

Christodoulos, v. 'Abd al-Raḥmān al-Naṣrānī.
Constantin l'Africain, 758, 810.
Copte, 758.
Courtois (Ch.), XXIII, 677.
Cromwell, 119.
Cyriacus, 759, 760.

Dabbāb, 210.
al-Dabbāġ, XXV, 148, 559.
al-Ḍabbī, XXVI.
Dāflatan, 114.
al-Ḍahabī, 25.
Ḍaḥḥāk, 209.
Dahmān, v. Banū Dahmān.
Ḍaknūn b. Abī Ḥalā (peut-être : Ġalāla), 155.
Ḍarīsa, 431, 476.
Darrās al-Fāsī, 701, 702, 716, 717, 718, 723.
Dāwūd b. Abī Sahl, 756.
al-Dāwūdī, 519, 566, 619, 696, 709, 721, 729.
De Mas Latrie, XXIII, 377.
al-Dībāġī, v. 'Abd al-Ġalīl al-Rab'ī.
Dīfal b. Maymūn, 373, 374.
Diyāb b. Ġānim, alias Abū Muḫaybar, 209.
Dūnaš b. Tamīm, 802-803, 806.
Durrat al-Kātiba, 772.
Durayd, v. Banū Durayd.

Eber, 6.

Fādiġ, v. Banū Fādiġ.
Faḍl, fils d'Abū Yazīd, 24, 25.
al-Faḍl b. Abī 'Alī l-Mirdāsī (= Faḍl b. 'Alī ?), 225, 229.
al-Faḍl b. 'Alī (= al-Faḍl b. Abī 'Alī l-Mirdāsī ?), 209.
Faḍl b. Nāhiḍ, 208.
Fahm b. Qays, 210.
Falcand, 392.
Farağ al-Ṣiqlabī, 34, 529.
Farağ b. Abī Ḥassān, 213.
Fāris b. Abī l-Ġayṯ, 209, 225, 229.
Fāris b. Kaṯīr, 213.
Fāris b. Ma'rūf, 213.
Farrugia de Candia (J.), XXVII.
Fāṭima, fille du Prophète, 59, 177, 699.
Fāṭima al-Ḥāḍina, nourrice de Bādīs, 86, 140, 526, 724, 763, 772.
Fāṭimides, *passim*.
al-Fatūḥ, 245.
Fatūḥ b. Aḥmad, 105.
Fatūḥ b. 'Alī b. Ġafyānān, 101-102.
Fatūḥ b. al-Ġazāl al-Bāğā'ī, 176.
al-Faṭūḥ b. al-Qā'id, 161.
al-Fihrī, 270 ; v. Abū l-Ḥasan al-Fihrī.
Firmus, lector, 760.
Fizāra, 210.
Francs, *passim*.
Fulful b. Falnār (?), 751.
Fulful b. Ḥassūn b. Sannūn, 111.
Fulful b. Sa'īd b. Ḫazrūn b. Fulful b. Ḫazar, 40, 41, 74, 85, 86, 92-95, 101-103, 104, 122, 521.

al-Ğabanyānī, XXV, 125, 528, 544, 695, 716, 718, 723, 737.
Ğabbāra b. Kāmil b. Sarḫān b. Abī l-'Aynayni/al-'Ayn al-Fādiġī/Fādi'ī al-'Alawī al-Hilālī, 359, 372, 394, 402, 801.
Ğabāra b. Muḫtār al-'Arabī, 202.
Gabriel, 188.
Ğadāla, 245.
Ğa'far b. 'Abd Allah (b. Muḥammad b. Isḥāq al-Tamīmī) al-Kūfī, 559.
Ğa'far b. Abī Rummān, 244, 257.
Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn b. al-Andalusī, 17, 22, 23, 27, 31-35, 37, 42, 43, 54, 55, 485, 522, 554, 776, 821.
Ğa'far b. Ḥabīb, 54, 62, 79, 87, 93, 100, 101, 104.
Ğa'far b. Muḥammad b. Šaraf, XVI, 200, 795.
Ğa'far b. Tammart, 48.
Ğa'far, fils de Ṭiqat al-Dawla al-Kalbī, 777.
Ğa'far b. 'Uṯmān al-Muṣḥafī, 55.
Ğa'far b. Yūsuf b. 'Abd Allah, 169.
Ġalāla (?) (Ḥalālā ?) b. Zāwī b. Zīrī, 138.
Ġalāla b. Zīrī, 59, 93.
Galien, 809.
Ğarāwa, 13, 14, 15, 38, 108, 491, 492.
al-Ğarğarā'ī (Abū l-Qāsim), 151, 172, 173.
Ġaṭafān, 210.
al-Ġazzālī, 332, 705, 732.
Ğawḏar (al-ustāḏ), XXII, 30, 32, 33.
Ğawhar, 27-29, 55, 70, 516, 776.
Ğāzya, 208.
Georges d'Antioche, fils de Michel, 254,

304, 306, 308, 334, 335, 336, 347, 348, 349, 351, 353, 355-362, 375, 518, 547, 575, 681, 764.
Georges Maniakès, 170.
Georges Probato, 168.
Ġīlās, 234.
Giovanni Scriba, 681.
Goitein (S. D.), XXIII.
Goldziher (I.), 806, 807.
Golvin (L.), XXVII, 488.
Grégoire, 6.
Grégoire VII, 286, 659, 758, 759, 760.
al-Ġubrīnī, XXV, 503.
Ġuhayna, 473.
Guido, 289.
Guillaume Ier, fils de Roger II de Sicile, XXIV, 304, 376, 379, 381, 382, 383, 392, 400, 405, 542, 761.
Guiscard, 285.
Ġumāra, 11, 15, 23.
Ġumart, v. Banū Ġumart.
Ğurğīr (Grégoire), 6.
Ğušam, 206, 210, 367, 403.
Ğūšan b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 369.
Ġuzz (= turc), 294, 295, 341, 596.

Ḥabbās b. Musayfar, 367.
Ḥabbās b. al-Rūmiyya, 374.
Ḥabīb b. Abī Sa'īd, 128, 129, 132, 535.
Ḥabūs b. Ḥumayd al-Ṣanhāğī, 197.
Ḥabūs b. Māksan b. Zīrī, 138.
Ḥabūs b. al-Qāsim b. Ḥamāma, 155.
Ḥabūs b. Zīrī, 49, 58.
Haddūs al-Qarawī al-Tāğir, 80.
Ḥāḍina Bādīs, v. Fāṭima al-Ḥāḍina.
al-Ḥāfiẓ, calife fāṭimide, 346, 347, 348, 361.
Ḥafṣides, 223, 352, 561, 579, 582, 589, 604, 606, 609, 611, 619, 628, 635, 656, 712.
al-Ḥağğāğ b. Yūsuf, 118.
Ḥai gaon, 803, 805, 806, 808, 809.
al-Ḥakam II, 29, 30, 35, 54, 59.
al-Ḥākim (bi-Llah), calife fāṭimide, 83, 88, 89, 90, 99, 101, 102, 103, 135, 149, 150, 151, 162, 177, 511, 635, 643, 644, 648, 721, 804.
Ḥalaf b. Abī Ḥaydara, 244, 257, 258.
Ḥalaf b. Aḥmad, 781.
Ḥalaf b. Ḥayr, 50.
Ḥalaf al-Ḥimyarī, 91, 112, 519, 522.
Ḥalālā (Ğalāla ?) b. Zāwī b. Zīrī, 138.
Ḥalīfa b. al-A'ğāb, 808.
Ḥalīfa b. Maqqan, 242.
Ḥalīfa b. Mubārak, 84.
Ḥalīfa b. Warrū b. Sa'īd b. Ḥazrūn..., 106, 118, 159, 160, 161-164.
Ḥalīl b. Aḥmad, 789.
Ḥalūf b. Abī Bakr, 79, 80.
Ḥalūf b. Abī Muḥammad, 47, 49.
Ḥamāma, 276.
Ḥamāma b. Buluggīn b. Zīrī, 155.
Ḥamāma b. Manād, 58.
Ḥamāma b. al-Mu'izz b. Bādīs, 240.
Ḥamāma b. al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya, 99, 158.
Ḥamdīs al-Qaṭṭān, 694.
Ḥamdūn b. Sulaymān b. Muḥammad b. 'Alī b. 'Alīm, 107.
Ḥamīd b. Ġazal (?), 276.
Ḥamīd b. Abī Za'bal, 95.
Ḥamīd b. Izlitan, 16, 24.
Ḥāmīm, 15.
Ḥammād (b. Buluggīn), 40, 41, 85, 91, 93-98, 105, 106-119, 122, 127, 129, 130, 153-158, 159, 174, 491, 492, 511, 519, 522, 530, 534, 555, 713, 812.
Ḥammād b. Ḥalīfa al-Laḥmī, 235.
Ḥammād b. Ibrāhīm b. Abī Yūsuf al-Maḫzūmī, XIX.
Ḥammād b. al-Mu'izz b. Bādīs, 240.
Ḥammād b. Warrū, 159, 162.
Ḥammād b. Zīrī, 59.
Ḥammādides, *passim*.
Ḥammūdides, 137, 138.
Ḥammū b. Mallīl al-Barġawāṭī, 226, 231, 249, 250, 255, 256, 258, 273-274, 292, 295, 297, 299-301, 524, 540, 798.
Ḥamza b. Ḥasan b. Sulaymān, 488.
Ḥamza des Zanāta, 478.
Ḥamza b. Ḥamza, 388.
Ḥanan'ēl b. Ḥūšī'ēl, 805-806, 807, 808.
Ḥanaš b. 'Abd Allah al-Ṣan'ānī, 415.
al-Ḥāriğī Muḥammad, 388.
al-Ḥāriṯ b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, gouverneur de Bône, 368, 374, 376 (confusion possible avec al-Ḥāriṯ b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, gouverneur de Bône).
al-Ḥāriṯ b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, gouverneur de Bône, 362 (confusion possible avec al-Ḥāriṯ b. al-'Azīz b. al-Manṣūr).

al-Ḥāriṯ b. Marwān, 772.
Harûġa (?), 604.
al-Ḥarūrī, 786.
Ḥasan, cousin de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, 68.
al-Ḥasan b. 'Alī, général fāṭimide, 20, 21, 22.
Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim, alias Amīn al-Dawla wa-Makīnu-hā, 207, 210, 238-239, 543.
al-Ḥasan (Abū Yaḥyā, Tāǧ al-Ḫilāfa Abū Manṣūr) b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, XVII, XVIII, 303, 304, 305, 321, 325, 333-363, 366, 369, 384, 386, 391, 400, 404, 405, 509, 513, 518, 527, 529, 537, 538, 679, 799, 800.
Ḥasan b. Bulbul, 520.
Ḥasan b. Gannūn, 54, 59, 73.
Ḥasan b. Sarḥān, 208, 210.
Ḥasan b. Ṯa'lab, 361, 372.
Hāšim b. Ǧa'far, 109, 110.
Ḥawwā', 281.
Hawwāra, 5, 18, 20, 26, 36, 231, 435, 456, 462, 463, 471, 472, 473, 479, 481, 485, 486, 489, 504.
al-Ḥawwāṣ, 725.
al-Ḥayr b. Muḥammad b. al-Ḥayr, 31, 35, 36, 37.
al-Ḥayr b. Muḥammad b. Ḥazar, 26.
Ḥayyim b. Ḥalfa b. al-A'ǧāb, 808.
Ḥazar b. 'Alannās b. Ḥammād, 257.
Hazard (H. W.), XXVII.
Ḥazrūn b. Fulful, b. Ḥazar al-Zanātī, 55, 60.
Ḥazrūn b. Ḥalīfa b. Warrū, 165.
Ḥazrūn b. Sa'īd b. Ḥazrūn al-Zanātī, 104, 105, 118, 164, 294, 521.
al-Ḫiḍr, 701.
Hilāl/Hilāliens/Arabes, *passim*.
Ḥimyarites, 5, 6, 7, 63, 509.
Hippocrate, 809.
al-Ḫirqī, 732.
Hišām II al-Mu'ayyad, 80, 94.
« Homme à l'âne », v. Abū Yazīd.
Ḥubāsa b. Māksan b. Zīrī, 97, 138.
Huici Miranda (A.), XXI.
Ḫulṭ, 210.
Ḥunayn, 810.
al-Ḥumaydī, XXVII.
Ḫurāsānides, 235, 258, 263-266, 271, 298, 301, 302, 318, 325, 332, 339-341, 356, 361, 377-378, 388, 432, 433, 444, 512, 524, 562, 681-684, 760, 797, 816.
al-Ḫušanī, 699, 717-718, 778, 792.
al-Ḥusayn, émissaire du Zīrīde al-Ḥasan, 354.
al-Ḥusayn b. Ḫalaf al-Marṣadī, 45, 71, 544, 545.
Ḥusayn b. Ṭiqat al-Dawla, 782.
Ḫūšl'ēl b. Elḥanan, 804-806.
al-Ḥuṣrī, v. Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Ḥuṣrī.

Ibn al-Abbār, XIV, XIX, XXVII, 307.
Ibn 'Abd Rabbihi, 780.
Ibn 'Abd al-Wadūd, 74.
Ibn Abī l-Futūḥ, v. Abū Bakr Aḥmad b. Abī l-Futūḥ.
Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr, 35, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 73, 80-82, 90, 94, 97, 99.
Ibn Abī Dīnār, XIX, XX, 343, 344, 345, 347, 348, 350, 353, 354, 360, 361, 545, 757.
Ibn Abī Ḥafṣ al-Kātib, 591.
Ibn Abī Ri'āl, 176-177.
Ibn Abī l-Riǧāl (Abū l-Ḥasan 'Alī), 141, 146, 526, 784-785, 792, 793, 794, 796, 810, 811.
Ibn Abī Sahl al-Ḫušanī, v. al-Ḫušanī.
Ibn Abī Zamān, 227.
Ibn Abī Zar', XXI.
Ibn Abī Zayd (Abū Muḥammad 'Abd Allah), XXV, 183, 418, 422, 551, 552, 564, 566, 568, 570, 576, 582, 592, 594, 604, 607, 610, 611, 612, 616, 619, 622, 624, 633, 638, 650, 657, 661, 690, 692, 694, 695, 696, 697, 700, 701, 702, 705, 706, 708, 709, 711, 717, 718-730, 733-743, 757, 767, 768, 773, 775, 810.
Ibn 'Aḏra, 702, 709, 721.
Ibn al-Aǧdābī, 725.
Ibn Aḫī Hišām, 559, 699, 701, 716, 717, 720, 725, 726, 728.
Ibn 'Āmil, 65.
Ibn al-'Amūra, 704.
Ibn al-Anbārī, 173.
Ibn 'Asākir, 702.
Ibn 'Aṭā' (Ibrāhīm) al-Yahūdī, 178, 765, 767, 809.
Ibn al-Aṯīr (auteur du *Kāmil*), XXIII, 10, 76, 152, 168, 171, 189, 193, 210, 220, 232, 261, 262, 283, 284, 290, 294, 300, 309, 310, 311, 312, 315, 319, 321, 342, 345, 348, 350, 354, 360, 361, 366,

367, 369, 370, 371, 375, 380, 386, 387, 388, 389, 393, 404, 519, 604.
Ibn ʿAṭiyya al-Kātib, 784.
Ibn ʿAyḏūn, 798.
Ibn Aʿyun, 809.
Ibn al-ʿAẓīm, 120, 656.
Ibn Bādīs (= al-Muʿizz b. Bādīs), 218.
Ibn al-Bannād, 341.
Ibn al-Baqqāl, 67.
Ibn al-Barrā', 809.
Ibn Bašīr, 798.
Ibn Baškuwāl, XVI, XXVI, 191.
Ibn al-Baṣrī, 528.
Ibn Bassām, IV, V, XVII, 134, 138, 171, 191, 209, 224, 226, 243, 246, 796.
Ibn al-Bawwāb, 218.
Ibn Bayzūn (?) al-Laḫmī, 234.
Ibn Bint Ḫaldūn, v. Abū l-Ṭayyib ʿAbd al-Munʿim al-Kindī.
Ibn Buluggīn, époux de la sœur d'al-Muʿizz b. Bādīs, 238-239.
Ibn al-Būnī (Abū l-Ḥasan), 70-72, 516, 545, 546.
Ibn al-Dābba, surnom de Maymūn, kātib d'Abū l-Bahār, 80.
Ibn al-Ḍābiṭ, 175, 565, 729.
Ibn al-Daḫḫās, 369.
Ibn Daḫmūn, 721.
Ibn Darrāǧ al-Qasṭallī, 796.
Ibn Dimna (= Ibn Maslama), 175.
Ibn Dāwūd, 804.
Ibn Durayd, 779, 780.
Ibn Faḍḍāl al-Ḥulwānī, 797.
Ibn Faḍl Allah al-ʿUmarī, XXVI.
Ibn al-Fākāt, 182.
Ibn al-Faraḍī, XXVI.
Ibn Farḥān al-Qābisī, 801.
Ibn Farḥūn, XXV.
Ibn Fatāta (?), 235.
Ibn Fūrak, 728.
Ibn Furqān, 364-365.
Ibn Ġānim al-Kātib, 784.
Ibn Garcia, 797.
Ibn Ǧarmūn, 148.
Ibn Ǧasūs, 807.
Ibn al-Ġaṭṭās, 788.
Ibn al-Ǧazarī, XXV.
Ibn al-Ǧazzār, XIII, XIV, 771, 809, 810.
Ibn Ǧilāl (?), 234, 235.
Ibn Ḥabīb, 715.
Ibn al-Ḥaddād, 698.
Ibn al-Ḥaddād al-Mahdawī, 797.
Ibn al-Ḥaǧǧāǧ, 716, 718, 720, 723.
Ibn Ḥaǧǧāǧ al-Baġdādī, 782.
Ibn Ḫaldūn, XIV, XVIII, XIX, XX, XXIII, 6, 8, 9, 24, 25, 26, 27, 28, 57, 60, 64, 93, 105, 107, 108, 112, 113, 114, 116, 119, 135, 151, 156, 164, 165, 170, 173, 191, 193, 198, 207, 208-211, 215, 217, 219, 222, 229, 232, 236, 237, 244, 257, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 271, 275, 277, 278, 280, 293, 297, 307, 308, 319, 321, 327, 330, 339, 344, 352, 353, 363, 365, 371, 377, 379, 380, 385, 396, 399, 400, 402, 521, 526, 542, 573, 613, 773.
Ibn Ḫaldūn al-Balawī, v. Abū ʿAlī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī.
Ibn Ḫallikān, XIX, XXVII, 85, 134, 310, 311, 312, 315, 326.
Ibn Ḥamādō al-Burnūsī, XIX.
Ibn Ḥamdīs, XXVI, 266, 277, 309, 310, 314, 316, 317, 318, 321, 335, 533, 798, 799.
Ibn Ḥammād, frère du maître de la Qalʿa, 238-239.
Ibn Ḥammād (Ibn Ḥammādō), XIV, XIX, XXII.
Ibn Ḥammū, 748.
Ibn Hāni', 32, 33, 485, 776-777, 783.
Ibn Ḥarbūn, 788.
Ibn al-Ḥarrāṭ, 386.
Ibn Hāšim, 183-184.
Ibn al-Ḫaṭīb, XVIII, XX, XXI, 308, 314, 385.
Ibn al-Ḫaṭṭāb, 73.
Ibn Ḥawqal, XXIV, 410, 429, 434, 437, 443, 458, 461, 462, 465, 470, 475, 483, 484, 507, 608, 614, 640, 641, 658, 669, 678.
Ibn al-Ḥawwāṣ, 171, 283, 284, 725.
Ibn Ḫayr, XXV, XXVI.
Ibn Ḫayyān, XIV, 138, 191.
Ibn Ḫazar, 56.
Ibn Ḥazm, 5, 107, 180, 699, 702, 705, 716, 784.
Ibn Ḥudayda, 787.
Ibn ʿIḏārī (auteur du *Bayān*), XIV, XV, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, 63, 68, 72, 106, 114, 119, 125, 144, 146, 152, 166-167, 168, 169, 181, 189, 193, 195, 202, 228, 263, 266, 272, 292, 294, 296, 298, 307, 310, 312-313, 318, 338, 344, 347, 349, 547, 644.

Ibn al-'Imād, XXV.
Ibn al-Kalbī, 5, 6.
Ibn Kaldūn, 166, 523.
Ibn al-Kātib (Abū l-Qāsim), 724, 727, 729.
Ibn al-Kūfī, 64, 569, 573.
Ibn al-Labbād, 600, 612, 698, 715, 716, 717, 718.
Ibn Labrat, 672, 673, 768.
Ibn Magrāz, 271.
Ibn Maḥfūẓ, 308.
Ibn Maqdīš, XX, 380, 381.
Ibn Maryam, XXV.
Ibn Masarra, 719.
Ibn Maškān, 733.
Ibn al-Maslama (alias 'Alī b. al-Ḥusayn b. Aḥmad b. Muḥammad, 175-176.
Ibn Masrūr al-'Assāl, 715-716, 717, 718, 723.
Ibn Masrūr al-Dabbāġ, 716, 723.
Ibn Maṭkūd, 793.
Ibn al-Mawwāz (auteur d'*al-Mawwāziyya*), 568, 715, 716, 723, 726, 728.
Ibn Maymūn, amiral almohade, 391.
Ibn Mīḫā'īl, 788.
Ibn al-Mu'addib, 789.
Ibn Mu'arrif, 374.
Ibn Mu'attib, 717.
Ibn Muǧāhid al-Baṣrī al-Baġdādī, 701, 702, 719.
Ibn al-Muhallab, 339.
Ibn Muḥammad ḫaṭīb de Sousse, 296.
Ibn Muḫriz (Abū l-Qāsim), 551, 568, 612, 729, 730, 731.
Ibn al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya, 259, 260, 261.
Ibn al-Munammar, v. Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar.
Ibn al-Muqaffa', 796.
Ibn Muyassar, XXII, 189, 207, 239, 337.
Ibn Nāǧī (auteur des *Ma'ālim*), XVI, XXV, 144, 188, 199, 201, 708.
Ibn Naḫīl, XI, 223, 352.
Ibn al-Naḫwī, XX.
Ibn al-Naḫwī al-Tawzarī, 732, 798.
Ibn Nubāta, 797.
Ibn al-Qalānisī, 331, 332.
Ibn al-Qaṭṭān, XXI, 307, 327, 328, 329, 330.
Ibn al-Qiftī, XXVII.
Ibn Rabāḥ, 32.
Ibn al-Rabīb, 779, 783, 784.
Ibn Rammāḥa, 33.
Ibn Rašīq, XIV, XV, XXVI, 134, 171, 183, 189, 191, 195, 224, 226, 230, 240, 526, 533, 559, 560, 763, 778-796, 799.
Ibn Rumāḥis, 22, 804.
Ibn Rušd (Averroès), 188.
Ibn al-Šabbāṭ, XXV, 564.
Ibn Ša'bān, officier, 65.
Ibn Ša'bān (Abū Isḥāq), juriste, 716, 718, 723.
Ibn Šaddād, XIV, XVIII, XIX, XXIII, 6, 7, 13, 14, 25, 42, 144, 181, 182, 215, 252, 310, 311, 312, 314, 315, 327, 357, 386, 387, 388, 392, 393.
Ibn Sa'dī, 725.
Ibn al-Ṣaffār, 788.
Ibn Šaġlān/Ša'lān? 560, 570, 731.
Ibn Sa'īd b. al-Ḥaddād, 715, 718.
Ibn al-Ṣā'iġ ('Abd al-Ḥamīd), 567, 572, 578, 666, 704, 731, 732, 733.
Ibn Šākir al-Kutubī, XXVII.
Ibn Salbūn, 216.
Ibn Šaraf, XV, XVI, XVII, XXVI, 134, 158, 166, 167, 182, 184, 187, 190, 195, 196, 197, 200, 202, 215, 219, 220, 224, 444, 526, 539, 558, 560, 643, 644, 776, 777, 778, 792, 793, 794-796, 799.
Ibn al-Sarrāǧ al-Ṣūrī, 790.
Ibn al-Ṣayrafī, XXII, 230.
Ibn Šiblūn, 697, 699, 717, 719, 720, 724, 727.
Ibn al-Tabbān, 67, 694, 697, 699, 700, 701, 706, 717, 763.
Ibn Taġrībirdī, v. Abū l-Maḥāsin b. Taġrībirdī.
Ibn al-Ṭallā', 797.
Ibn al-Ṭūbī, 786.
Ibn Tūmart al-Mahdī, XXI, 303, 326-333, 405, 502, 503, 591, 595, 766.
Ibn al-Ṭumna, 171, 223, 283.
Ibn al-Warrāq, 148.
Ibn al-Wasaṭā'ī, 7.
Ibn Waymī (?), 748, 749.
Ibn al-Zaḥāmas, 374.
Ibn Zakrūn, 716, 723, 727.
Ibn Yaḥyā, 148.
Ibn Zayyān, 374.
Ibn Zinǧī al-Kātib, 153, 781.
Ibrāhīm II, 422, 444.
Ibrāhīm b. Aḥmad, 360.
Ibrāhīm b. 'Aṭā', v. Ibn 'Aṭā'.
Ibrāhīm al-Dimnī, 422.

Ibrāhīm (b. al-Manṣūr) b. Yūsuf b. Zīrī, 104, 236, 521.
Ibrāhīm (Abū Ḫannūš?) (= Ibrāhīm b. ʿAbd Allah ?) 311-314.
Ibrāhīm b. ʿAbd Allah (= Ibrāhīm Abū Ḫannūš ?), 318.
Ibrāhīm b. Muḥammad b. Walmiya (?) al-Ṣanhāǧī, 237, 239, 292, 293, 296.
Ibrāhīm b. Mūsā al-Māridī, v. al-Māridī.
Ibrāhīm b. Yazīd, cousin de Buluggīn b. Zīrī, 51.
Ibrāhīm b. Yūsuf Buluggīn b. Zīrī, 109-113, 117, 118, 154-156, 566.
al-Ibyānī, 688, 715-716, 717, 718, 723, 728.
Idris II, 11.
al-Idrīsī, XXIV, 376, 429, 431, 435, 440, 441, 449, 450, 452, 454, 455, 457, 458, 459, 460, 462, 471, 475, 480, 482, 483, 485, 487, 491, 492, 495, 496-497, 500, 503, 505, 506, 628, 629, 632, 633, 635, 636, 640, 678, 814.
Idrīsides, 11, 12, 13, 16, 26, 54, 59, 73.
Ifrān, v. Banū Ifrān.
Ifrīqus b. Ṣayfī, 6.
ʿImād al-Dīn al-Isbāhānī (auteur de la *Ḫarīdat al-Qaṣr*), XVIII, XXVI, 252, 395.
ʿInān b. Dalīm al-Ṭarafī, 751.
ʿĪsā, frère de Yūsuf affranchi de Rušayd b. Kāmil, 354.
ʿĪsā b. Ḫalaf, 546.
ʿĪsā b. Ḥasan, 372.
ʿĪsā b. Miskīn, 448.
ʿĪsā b. Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward, 233, 378.
ʿĪsā b. Saʿīd b. al-Qaṭṭāʿ, 81.
Isḥāq al-Fāsī, 805, 808.
Isḥāq b. Ibrāhīm, 783.
Isḥāq b. ʿImrān, 810.
Isḥāq b. Sulaymān al-Isrāʾīlī, 802, 803, 807, 808, 809, 810.
Ismāʿīl, 5.
Ismāʿīl (Abū l-Ṭāhir) b. ʿAbd al-Ḥaqq b. ʿAbd al-ʿAzīz b. Ḫurāsān, 265.
Ismāʿīl b. ʿAḏra, v. Ibn ʿAḏra.
Ismāʿīl b. al-Būnī, 116.
Ismāʿīl b. Ibrāhīm al-Zawīlī, 790.
Ismāʿīl b. ʿUbayd, Tāǧir Allah, 415, 420.
ʿIyāḍ (auteur des *Madārik*), XVI, 144, 182, 186, 201, 727.
Jaktan, 6.
Jacques (prêtre), 758.
Jean (évêque), 759.
Jésus, 753.
Josué, 6.
Juifs, v. judaïsme.

Kabbāb b. ʿAlannās b. Ḥammād, 257.
Kabbāb b. Zīrī, 25, 49, 53.
Kabbāb b. al-Muʿizz b. Bādīs, 240.
Kāfūr, 765.
Kāhina, 316.
al-Kalāʿī al-Safāqusī, 731.
Kalbite, 44.
al-Kammūnī, 785.
Kaʿnān b. Ḥām b. Nūḥ, 4.
al-Kānišī, 596, 716, 718, 720, 723.
Karāma b. Ibrāhīm, 49.
Karāma b. al-Manṣūr b. Buluggīn b. Zīrī, 112, 128-130, 153-155, 522.
Karāma b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. ʿAlannās b. Ḥammād, 339.
Karfa, v. Banū Karfa.
Kazannāya, 478.
Kināna, 784.
Kumāt b. Madyanī al-Zanātī, 25.
Kurdes, 397.
Kutāma, 4, 6, 11, 12, 18, 19, 20, 38, 39, 40, 44, 47, 50, 52, 68, 74, 75-79, 83, 106, 122, 154, 162, 164, 370, 409, 478, 483, 486, 496, 497-499, 505, 514, 521, 543, 546, 684, 812.
Labdī, 672-673.
al-Labīdī (Abū l-Qāsim), XVI, 186, 558, 723, 731.
Lāḥiq b. Ġayhān, 276.
al-Laḫmī, 541, 567, 569, 578, 580, 603, 610, 612, 614, 616, 618, 653, 655, 685, 697, 711, 730, 731, 732, 744, 758, 767.
Laḫmide, 232.
Lamāya, 458, 462.
Lamṭa, 245.
Lamtūna, 8, 245.
Lawāta, 5, 167, 370, 458, 460, 462, 464, 477, 640.
Léon l'Africain, 769.
Léon IX, 758.
Léon le Sage, 757.
Lévi-Provençal (E.), XXI.
Luqmān b. al-Muʿtazz, 113, 114.

Maʿadd (= al-Muʿizz li-Dīn Allah), 17.

Ma'add b. Ğabbāra, 785.
Ma'add b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 340.
Ma'add b. al-Ẓāhir (al-Mustanṣir), 197.
al-Ma'arrī, 192, 776.
Ma'bad b. Ḥazar, 24, 25.
Macédonienne (dynastie), 123.
Mādġis al-Abtar b. Barr, 4.
Mādī b. 'Akābiš, 270.
Mādī b. Muqrab, 209.
Madīnī (?) b. Ḥammād, 242.
Madyan, fils de Mūsā b. Abī l-'Āfiya, 16.
Maggan b. Kāmil b. Ğāmi' al-Dahmānī, 251, 297, 298, 299, 301.
Maġnīn al-Watlakkātī, 111. Peut-être s'agit-il de Maġnīn b. Zīrī.
Maġnīn b. Zīrī, 53, 93 (111 ?).
Maġrāwa, 5, 8, 12, 13, 16, 23, 25-27, 29, 30-36, 40, 55, 56, 57, 59, 60, 73, 74, 79-82, 90, 91, 94, 98, 105, 116, 158, 164, 215, 222, 223, 249, 259, 261, 275, 276, 279, 303, 399, 464, 480, 482, 486, 751 ; v. Zanāta.
Mahdī, v. Ibn Tūmart et 'Ubayd Allah.
al-Mahdī Muḥammad b. 'Abd al-Ğabbār, 103.
Maḫluf, XXV.
Maḥmūd, émir oriental, 191.
Maḥmūd b. 'Alī b. Abī l-Riğāl, 526, 785.
Maḥmūd b. Yazāl al-Rab'ī, 233, 234.
Māḥūḥ, 279, 280, 281, 283.
Maimonide, 808.
Majone de Bari, 379, 392, 400.
Makīn al-Dawla, v. Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim.
Makkī b. Abī Ṭālib, 779.
Māksan (Abū Muḥammad) b. al-Ḫayr, 188, 753, 754.
Māksan b. Buluggīn, 111.
Māksan b. Manād, 14.
Māksan b. Sa'd, 22.
Māksan b. Zīrī, 41, 58, 59, 69, 77, 93, 96, 97.
Malaterra, 286.
Mālik b. 'Alawī (ou 'Alwān ?) al-Ṣaḫrī, 250, 292, 293.
Mālik b. 'Anas (auteur du *Muwaṭṭa'*) 571, 699, 702, 705, 719, 720, 721, 724, 730, 736, 743, 744 et *passim*.
al-Mālikī, v. Abū Bakr al-Mālikī.
Malīla, 26.
Ma'mar b. Muḥammad b. Ḥammād, 258.
Ma'mar b. Rušayd b. Kāmil, 353, 354.
al-Mammasī, 715, 718.
Manād b. 'Abd Allah, 276.
Manād b. Ḥammād, 242.
Manād b. Manqūš, IX, 7, 9-10.
Manī' b. Barūgsan b. Abī 'Alī, 234.
al-Manṣūr b. 'Abd al-Ġanī al-Waslātī al-Mazātī, 752.
al-Manṣūr b. Abī 'Āmir, v. Ibn Abī 'Āmir.
Manṣūr Afrūm al-Barġawāṭī, 231.
al-Manṣūr b. Bādīs, 'Azīz al-Dawla, 89, 109, 111.
al-Manṣūr b. Buluggīn b. Zīrī (Abū l-Fatḥ, 'Uddat al-'Azīz bi-Llah), XIV, 39-40, 45, 53, 59, 61-83, 84, 88, 125, 141, 142, 299, 414, 426, 427, 498, 511, 512, 515, 520-521, 525, 529, 545, 546, 556, 573, 675, 699, 743, 747, 748, 812.
Manṣūr Ismā'īl (deux fils de —), 388.
Manṣūr b. Māwās, 104, 237, 521.
al-Manṣūr b. al-Mu'izz b. Bādīs, 218, 230, 240.
al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 274, 275, 276, 277-282, 486, 501, 542.
al-Manṣūr (Ismā'īl) b. al-Qā'im, calife fāṭimide, 22-26, 36, 418, 425, 426, 559, 715, 735, 803.
Manṣūr b. Rašīq, 131, 144, 519.
Manṣūr al-Ṭunbudī, 412, 428.
Ma'qil, 210, 281, 487.
al-Maqqarī, XXVII, 102, 191.
al-Maqrīzī, XIX, XXII.
Marçais (G.), IX, XXVII, 817.
al-Māridī/al-Māridīnī, 772, 785.
Māriq al-Kutāmi, 79.
Marnīsa, 431, 473.
al-Marrākušī, v. 'Abd al-Wāḥid al-Marrākušī.
Marwān al-'Ābid, 185.
Marwānides, 59, 138. V. Umayyades.
Maṣāla b. Ḥabūs, 12, 13.
Maslāta, 165.
Maṣmūda, 4, 15, 246, 313, 331, 332, 376, 377, 494, 682, 685.
Massūfa, 8.
Mas'ūd b. Zammām al-Ballāṭ, 402, 404.
Maṭmāṭa, 464.
Maymūn, kātib d'Abū l-Bahār, alias Ibn al-Dābba, 80.
al-Maymūn, surnom d'al-'Azīz bi-Llah b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 282.

Maymūn b. Ḥamdūn (= Abū Muḥammad Maymūn b. ʿAlī b. Ḥamdūn), 332, 362, 363, 367, 368.
Maymūn b. Ziyād (= Maymūn b. Ziyād al-Ṣaḫrī al-Muʿādī ou Muḥriz b. Ziyād ?), 342, 344.
Maymūn b. Ziyād al-Ṣaḫrī al-Muʿādī, 318-319, 323, 342, 344.
Maysūr, 16, 17, 18, 28.
al-Māzarī, 326, 328, 424, 447, 541, 550, 552, 560, 561, 564, 565-569, 571, 572, 578, 580, 583, 588, 591, 604, 613, 618, 620, 621, 633, 634, 639, 640, 648, 649, 654, 655, 661, 662, 665, 666, 669, 670, 671, 676, 678, 685, 691, 692, 697, 705, 730, 732-733, 767, 810.
al-Māzarī al-Ḍakī, 705, 731-732.
Mazāta, 20, 36, 430, 440, 458, 462, 464, 476, 478, 485, 486, 747, 748, 752, 756.
Messie, 254, 763.
Michel d'Antioche, 254.
Midrārides, 11, 36, 55.
Miknāsa, 5, 12, 13, 15, 16, 24, 37, 54, 57, 116, 479, 481, 482.
Mirdās al-Maqhā, 209.
Mirdās Riyāḥ, 209, v. Banū Mirdās.
Mirdās Sulaym, 209.
al-Miṭqāl, 763, 790.
Mōše b. Ḥanoḫ, 804.
Muʿanṣar b. al-Muʿizz b. Zīrī b. ʿAṭiyya, 99.
Muʿanṣar b. Ḥammād, 276.
Muʿāwiya b. ʿAbāda b. Rabīʿa al-Bakkā' b. ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa, 209.
Muʿāwiya (b. ʿAbd al-Sayyid ?), 388.
Muʿāwiya b. ʿAtīq, 149.
Muʿāwiya b. Bakr b. Hawāzin, 210.
al-Mu'ayyad fī-l-Dīn, 22, 175.
Mudāfiʿ b. Rušayd b. Kāmil, 395, 801.
Mudāfiʿ b. Ġilāl (?) al-Qaysī, 234.
Mudāfiʿ b. Rušayd, 801.
Mudām, 253.
Muğāhid al-ʿĀmirī, al-Muwaffaq bi-Llah, 124, 176, 287.
al-Muğīra b. ʿAbd al-Raḥmān al-Nāṣir, 102.
Muḥammad, père de ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Kātib, 48.
Muḥammad b. ʿAbd Allah, ṣāḥib maẓālim Ifrīqiya, 549.
Muḥammad b. ʿAbd Allah b. Hāšim, 87, 557.
Muḥammad b. ʿAbd Allah al-Kātib, poète, 321.
Muḥammad b. ʿAbd al-ʿAzīz b. Abī Kudya, 150.
Muḥammad b. ʿAbd al-ʿAzīz b. Maymūn, 386.
Muḥammad (Abū ʿAbd Allah) b. ʿAbd al-Mu'min, 373, 378, 379, 385, 402.
Muḥammad b. ʿAbd al-Qāhir b. Ḫalaf, 71, 545.
Muḥammad b. ʿAbd al-Raḥmān, 145.
Muḥammad b. ʿAbd al-Ṣamad, v. Abū l-Ḥasan Muḥammad b. ʿAbd al-Ṣamad.
Muḥammad b. Abī ʿĀmir, v. Ibn Abī ʿĀmir.
Muḥammad b. Abī l-ʿArab, général de ʿAlī b. Yaḥyā, 324.
Muḥammad (Abū ʿAbd Allah) b. Abī l-ʿArab al-Kātib, 70, 71, 72, 85, 87, 91, 93, 94, 103, 516, 546, 782, 783.
Muḥammad b. Abī l-Futūḥ b. al-Manṣūr b. ʿAlannās b. Ḥammād, 339-340.
Muḥammad b. Abī Ḫālid, 754.
Muḥammad b. Abī l-Manẓūr, 556.
Muḥammad b. Abī Maʿtūğ al-Bāğī, 789.
Muḥammad b. al-Aš'aṯ, 412.
Muḥammad b. al-Baʿbaʿ, 267-271.
Muḥammad al-Bašīr, 323, 324.
Muḥammad al-Fāḍil al-Bakrī al-Ifrīqī, 225.
Muḥammad b. al-Fatḥ b. Wāsūl, 27.
Muḥammad b. Ḥabīb, 789.
Muḥammad b. Ḥabīb al-Qalānisī, 228.
Muḥammad b. Ḫaldūn, 702.
Muḥammad b. Ḫalūf b. Mušriq, 787.
Muḥammad b. Ğaʿfar, v. Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. Ğaʿfar b. al-Kūfī.
Muḥammad b. Ḥasan (Abū ʿAbd Allah), 93, 104, 105, 106, 127, 133, 147, 154, 159-160, 516, 519, 520, 547, 782-783.
Muḥammad b. al-Ḫayr b. Muḥammad b. Ḫazar, 29, 30-35, 56.
Muḥammad b. Ḫazar, 12, 13, 23, 25, 26, 27, 29, 244.
Muḥammad b. Ibrāhīm al-Qafṣī, 788.
Muḥammad b. Iṣḥāq al-Tamīmī (al-Kūfī ?), 559.
Muḥammad b. Laṣwiya, 147, 148, 519.
Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Sakkāk, 140, 517, 547.
Muḥammad (Abū ʿAbd Allah) b. Maymūn, amiral almoravide, 334, 338.

Muḥammad b. Maymūn al-Wazzān, 76, 78.
Muḥammad al-Nayfar, XXVII.
Muḥammad al-Rabī', 789.
Muḥammad b. Rušayd b. Kāmil, 323, 353, 354, 357, 360, 384, 395.
Muḥammad (Abū 'Abd Allah) b. Sa'dūn, XVI, 186, 188, 731.
Muḥammad b. Saḥnūn, 723.
Muḥammad b. Sa'īd al-Tamīmī, 809.
Muḥammad b. Šaraf, v. Ibn Šaraf.
Muḥammad b. Sibā', 234.
Muḥammad b. al-Ṭāhir, 719.
Muḥammad b. Ṭarād b. al-Ward, 233.
Muḥammad b. Tamṣūlat, 520.
Muḥammad b. Tīn'amar al-Massūfī, 279, 280.
Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq, XXIV, 465, 487.
Muḥammad b. Walīma, 160.
Muḥriz b. Ḫalaf (Sīdī Mahrez), XXV, 119-122, 147, 148, 179, 432, 520, 546, 549, 551, 553, 692, 695, 701, 718, 723, 769, 773.
Muḥriz (Abū Maḥfūẓ) b. Ziyād al-Fādiġī, 234, 235, 335, 340, 341, 342, 354, 356, 361, 362, 372, 377, 402, 531.
Muḥsin b. Māksan b. Zīrī, 96.
Muḥsin b. al-Qā'id b. Ḥammād, 206, 241-243.
al-Muḫtāl, v. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib.
al-Mu'izz (Abū Tamīm, Šaraf al-Dawla) b. Bādīs, X, XIV, XV, XVI, 7, 41, 112, 121, 125, 126, 127-247, 253, 254, 255, 257, 283, 299, 317, 410, 412, 414, 417, 418, 426, 448, 451, 452, 481, 509, 512, 513, 516, 517, 519, 520, 522, 525, 529, 530, 534, 536, 539, 546, 547, 551, 553, 554, 558, 559, 560, 594, 604, 643, 644, 687, 694, 704, 713, 721, 729, 749, 753, 763, 765, 767, 772, 781, 783, 784, 785, 786, 790, 792, 795, 798, 809, 810, 811, 812, 814, 818, 821.
al-Mu'izz li-Dīn Allah (Ma'add), IX, XXII, 17, 26-27, 29-34, 36, 37, 41-46, 47, 48, 51, 54, 61, 78, 126, 133, 418, 426, 510, 515, 543, 545, 556, 559, 576, 608, 625, 647, 699, 747, 765, 775, 776.
Mu'izz al-Dawla, 192.
Mu'izz al-Dawla b. Ṣumādiḥ, 280.
al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmiya (?) al-Ṣanhāǧī, 237, 238, 239, 293.
al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya, 98, 99.
Munāqaša, 297.
Mu'nis b. Yaḥyā al-Mirdāsī al-Ṣinnabarī, 167, 209, 210, 211, 212, 213, 216, 221, 222, 225, 229, 236, 237, 239.
al-Muntaṣir b. Ḫazrūn b. Sa'īd, 106, 135, 164, 165, 215, 217, 244, 252, 275, 276, 293.
al-Muqaddam b. Ḫalīfa, 312.
al-Muqaddasī (ou al-Maqdisī), XXIV, 424, 430, 432, 449, 455, 460, 468, 470, 472, 486, 506, 594, 596, 635, 641, 645, 646, 648, 649, 658, 678, 685, 740.
Muqallad b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 294.
Muqātil b. 'Aṭiyya, frère de Zīrī b. 'Aṭiyya, 54, 73.
Muqātil b. Muḥammad b. Ḥammād, 246.
Muqātil b. Sa'īd (b. Ḫazrūn ?), 105.
Muqrab b. Mādī, 209.
Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward, 233.
al-Muqtafī li-Amr Allah, calife 'abbāside, 364, 542.
Murhaf b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 448.
Murra b. Ṣa'ṣa'a b. Mu'āwiya, 210.
al-Murtaḍā, 137.
Mūsā b. Abī l-'Āfiya, 12-16.
Mūsā b. Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward, 233.
Mūsā al-Qaṭṭān, 715.
al-Musabbiḥī, XXII.
Mūsā b. Yaḥyā al-Mirdāsī, 363.
Muslim, 721, 733.
Muṣṭani' al-Dawla 'Alī b. Aḥmad b. Zayn al-Ḫadd, 337.
al-Mustanṣir bi-Llah, XVII, XXII, 133, 151, 172, 173, 189, 190, 191, 195, 197, 207, 210, 211, 212, 225, 227, 238, 540, 543, 642.
al-Mu'tamid, 280.
al-Muṭannā b. al-Miswar b. Yaḥṣub, 6, 7.
Muṭannā b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, 250, 251, 295, 297, 298.
Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn al-Zanātī, 339, 342, 343, 344, 364, 377.
Muṭarrif b. Ḫazrūn, v. Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn.
Muṭarrif b. Kaslān, 213.
al-Mu'tazz bi-Llah, Midrāride, 55.
al-Muwaffaq, v. Muǧāhid al-'Āmirī.
Muẓaffar b. 'Alī, 299-301, 798.

Nāfi', 705, 797.
Nafūs/Nafūsa, 5, 30, 101, 458, 464, 521.
Nafza/Nafzāwa, 5, 20, 36, 478, 486.
al-Nāğaḥūn, 779.
al-Nahšalī, v. 'Abd al-Karīm b. Ibrāhīm al-Nahšalī.
Nāmīrt bint 'Alannās b. Ḥammād, 246.
al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 206, 246, 247, 249, 250, 252, 254, 255, 257-279, 286, 492, 500, 501, 519, 522, 523, 611, 759, 760, 812.
Naṣīr al-Dawla, v. Bādīs.
al-Nāṣir li-Dīn Allah ('Abd al-Raḥmān III), 13, 14, 26, 27, 29.
Nathan b. Isaac Kohen, 804.
Nathan b. Yeḥyēl, 805.
Nissīm b. Ya'qūb, 806-807, 808.
Nizār b. al-Mu'izz b. Bādīs, 166, 240, 241, 752.
Normands, *passim*. V. Sicile.
al-Nu'aym b. Gannūn, 104, 105, 221.
al-Nu'mān, v. Abū Ḥanīfa al-Nu'mān.
al-Nuwayrī, XIV, XIX, XXIII, 25, 67, 207, 210, 232, 240, 283, 284, 300, 310, 311, 312, 315, 319, 321, 324, 360, 367.

Otton II, 290.

Pantaléon, 287.
Philippe de Mahdia, 361, 375, 376, 405.
Pierre, eunuque amiral sicilien, 391, 392, 393, 394.
Pierre, évêque, 759.
Pierre, senior, 760.
Pierre Diacre, 308.
Pietro, 287.
Poinssot (P. et L.), XXVII.
Poznanski, 808.
al-Qābisī, 86, 147, 413, 421, 458, 520, 527, 543, 551, 553, 555, 566, 568, 576, 579, 580, 585, 592, 597, 599, 604, 605, 607, 609, 610, 611, 612, 614, 617, 618, 620, 622, 632, 633, 652, 675, 689, 692-694, 695, 696, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 708, 710, 713, 719, 720, 721, 722-724, 725, 726, 727, 728, 729, 737, 757, 761, 762, 768, 773-775, 795.

Qāḍī b. Muḥammad b. Walmiya (?) al-Ṣanhāğī, 237, 239, 293, 296.
al-Qafṣī, 732.
Qahrūn b. Ġannūš, 235.
Qaḥṭān, 5, 6, 8.
al-Qā'id b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 362, 363, 366.
al-Qā'id b. Ḥammād b. Buluggīn, 156, 157, 158, 197, 205, 215, 241, 488, 509, 522.
Qā'id b. Maymūn, 230, 232, 250, 255, 263, 271, 272, 273, 274, 520.
al-Qā'im, v. Abū l-Qāsim Muḥammad.
al-Qā'im bi-Amr Allah (Abū Ġa'far 'Abd Allah), 172, 176, 181, 182, 192, 193, 203, 226, 559.
al-Qalānisī, 700, 716, 721.
al-Qalqašandī, 346.
al-Qāsim b. 'Alannās b. Ḥammād, 260.
Qāsim b. Ḥağğāğ, 79.
al-Qāsim b. Ḥammūd, 137, 150.
al-Qāsim b. Marwān, 152.
al-Qaṭṭān, 788.
Qayṣar, 72, 520.
Qayṣar al-Fatā, 24, 25.
Qays 'Aylān b. Ilyās b. Muḍar, 5.
Qaysite, 224, 481.
al-Qazzāz (Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ğa'far), 153, 779-780, 781, 782, 783, 792, 795.
Qiṭār (= Nizār b. al-Mu'izz b. Bādīs ?), 166.
al-Quḍā'ī, XXII.
Qudāma b. Ğa'far, 788.
Qurayšites, 439, 481.
Qurra, v. Banū Qurra.

Rabī'a, 206, 209, 281.
Rabī' al-Qaṭṭān, 185, 715, 716, 718.
Rāfi' b. Ḥammād, 212.
Rāfi' b. Maggan b. Kāmil b. Ğāmi', al-Dahmānī, 303, 319-324, 352, 533.
Raimond III, 338.
Rakwā, 316.
al-Raqīq (Abū Isḥāq Ibrāhīm), XIV, XV, XVII, XXI, 63, 70, 85, 89, 113, 114, 115, 116, 135, 141, 142, 658, 781-782, 784, 821-822.
Riyāḥ, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 222, 225, 233, 234, 237, 245, 249, 251, 252, 256, 259-263, 265, 272, 273, 274, 281, 292, 297, 298, 299, 302, 335, 336, 337, 340, 342, 356, 359, 361, 363, 371, 377, 402, 403, 404, 405, 460, 525, 531, 624.
Robert, abbé du mont Saint-Michel, 383.

Roger Ier, 283, 285, 286, 290, 291, 308, 659.
Roger II, XXIV, 255, 290, 291, 303, 304, 306, 320, 321, 324, 334, 336, 337, 338, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 353, 354, 355, 359, 360, 361, 372, 374, 375, 379, 405, 496, 524, 527, 542.
Romain, 287, 625, 628, 757.
Romuald de Salerne, 375.
Roy (B.), XXVII.
Rūm, 79, 136, 168, 175, 308, 309, 323, 419, 444, 569, 608, 669, 685.
Rummān b. 'Alannās b. Ḥammād, 257.
Rušayd b. Kāmil b. Ğami', 323, 352, 353, 354, 541.
Rustumides, 11, 466.
Ruwayfi' b. Ṯābit al-Anṣārī, 415.

Saadia b. Joseph du Fayyūm, 802, 803, 806, 807.
Sab' b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 329, 362, 367.
al-Sabā'ī, 185, 416, 419, 695, 700, 701, 716, 718, 723.
Šabāna b. al-Uḥaymar, 208.
al-Ṣābūnī, 7.
Sa'd Allah b. Yaḥyā, 372.
Ṣadaqa b. Yūsuf b. 'Alī, alias al-Fallāḥī, 192.
Šaddād, 210.
Sadrāta/Ṣadrāta, 464, 480, 485.
Sa'dūn, 751.
Šafa', 25.
al-Ṣafadī, XXIV, XXVII.
Šafī' al-Ṣiqlabī, ṣāḥib al-miẓalla, 66.
Sahl b. Hārun, 796.
Sahhām, 282.
Šāh Mālik, 250, 294, 295, 531.
Saḥnūn (auteur de la *Mudawwana*), 174, 413, 414, 416, 549, 550, 568, 597, 652, 697, 718, 722, 734.
Sa'īd b. Ḫazar, 26.
Sa'īd b. Ḫazrūn b. Fulful b. Ḫazar, 66, 74.
Sa'īd b. Ḫazrūn b. Sa'īd, 106, 164, 166, 811.
Sa'īd b. al-Musayyab, 588.
Sa'īd b. Yūsuf, 25.
Saint Barthélémy, 380.
Saint Bernard, 355.
Saint Marc, 659.
Sakan b. 'Abd Allah, 276.
Sākin b. 'Āmir b. Muḥammad b. Maggan b. Kāmil b. Ğāmi', 396.
Salāma b. 'Īsā, 71, 545.
Salāma b. Rizq, 208.
Salğūkides, 245.
Ṣāliḥ, oncle de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, 48.
Ṣāliḥ b. 'Īsā b. Abī l-Anṣār, 57.
Sallām b. Farḥān, 395.
Salmān, 790.
Salūl, 210.
al-Šammāḫī, XIV, XXI, 107, 136, 166, 167, 598, 605, 619, 629, 755, 756.
Samuel Halévy b. Naġrīla, 805, 806, 808.
Samuel b. Ḥofni, 803, 806.
Ṣandal, 136.
Ṣandal, régent sous al-Ḥasan, 333, 523.
Ṣanhāğa, 3-8, *passim*.
Šaraf al-Dawla, v. al-Mu'izz b. Bādīs.
Šaraf al-Dawla (al-Qā'id b. Ḥammād), 241.
al-Ṣarā'irī, 597, 782.
al-Šarīf, 189.
al-Šarīf al-Fihrī (= Abū l-Ḥasan al-Fihrī ?), 270.
Sarlon, 285.
al-Sarrāy, 7.
Sarrazins, 184.
Sayf al-'Azīz bi-Llah, v. Buluggīn.
Sayf al-Dawla, 776.
Sayf al-Dawla, v. Buluggīn.
al-Sayyida, 111, 142, 302, 691 ; v. Umm Mallāl.
Sayyidat al-Ğamī', 588.
Sayous, 660.
Schaube, 289, 679.
Scriba Giovanni, 681.
Šemarya b. Elhanan, 804.
Šerīra, 803.
Servandus, 759.
Šibla, sœur du Ḥammādide Yaḥyā b. al-'Azīz, 364.
Sīdī Ḫalīl, 722.
Sīdī Mahrez, v. Muḫriz b. Ḫalaf.
al-Sidrī, 716, 723.
Siǧās, v. Banū Siǧās.
Širwān Šah, 191.
Sitt al-Ahl, 588.
Sitt al-Mulk, sœur d'al-Ḥākim, 90, 172.
Sitt al-Sayyid, 588.
Siwār, 307.
Solignac, 624.

Sufyān, 210.
Sulaym, v. Banū Sulaym.
Sulaymān Dayyān b. Furmaš, 808.
Sulaymān b. al-Ḥakam al-Mustaʿīn bi-Llah, 138.
Sulaymān b. Maṭʿamān b. Ġaylān, 573.
Sulaymān b. Yūsuf, 528.
Ṣulayṣal b. al-Uḥaymar (ou al-Aḥmar), 208, 279.
al-Suyūrī (Abū l-Qāsim), 414, 424, 550, 566, 567, 569, 580, 588, 603, 607, 612, 613, 614, 618, 643, 645, 688, 697, 704, 705, 706, 709, 712, 726, 728, 730, 731, 732, 733, 744.

Ṭaʿāliba, 487.
al-Ṭaʿālibī, 192, 800.
al-Ṭalamankī, 696.
Talkāta/Tulukkāta/Watlakkāta, 7, 8, 10, 38, 91, 118, 128, 130, 153, 154, 189, 242, 254, 268, 519, 764.
Tamīm b. Abī l-ʿArab al-Tamīmī, 21.
Tamīm, fils d'Abū ʿUmar al-Muʿtazz b. ʿAbd Allah b. Muḥammad b. al-Rand, 257.
Tamīm b. Ḥammād, 242.
Tamīm b. al-Ḥasan b. ʿAlī b. Yaḥyā b. Tamīm, 362.
Tamīmite, 349, 404, 479.
Tamīm (Abū l-Ṭāhir) b. al-Muʿizz b. Bādīs, XVIII, 6, 181, 190, 197, 202, 205, 222, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 232, 235, 241, 247, 249-309, 320, 327, 332, 405, 492, 512, 517, 518, 520, 527, 528, 530, 536, 540, 542, 547, 560, 570, 575, 647, 666, 731, 759, 760, 763, 790, 795, 797, 798.
Tamṣūlat b. Bakkār, 52, 99, 100, 520.
Tanūḫ, 222.
Taqsūṭ, sœur du Ḥammādide Yaḥyā b. al-ʿAzīz, 364.
Ṭarād b. al-Ward, 233.
al-Ṭāriqī, 785.
al-Ṭarrāqī, 721.
Ṭarūd, 210.
Tāšufīn b. Tīnʿamar, 280, 281.
Ṭermīsa, 466.
Terrasse (H.), XVII.
Thomas de Carthage, 758, 759.
al-Tiǧānī, XIV, XV, XVIII, XIX, XXV, 146, 164, 173, 218, 225, 229, 237, 294, 295, 297, 310, 319, 321, 323, 334, 348, 349, 351, 352, 353, 358, 359, 366, 380, 381, 386, 387, 388, 389, 393, 441, 446, 455, 457, 459.
Ṭiqat al-Dawla al-Kalbī, 777.
Tuǧīb, 431.
Tūǧīn, v. Banū Tūǧīn.
Ṭumāl b. Ṣāliḥ, 199.
al-Tūnisī (Abū Isḥāq Ibrāhīm), 134, 185-189, 551, 558, 562, 576, 581, 643, 704, 709, 728, 730, 731, 732, 753.
al-Turāb al-Sūsī, 801.
Turcs, 164, 172, 245, 250, 275, 294, 295, 298, 531, 594 ; v. aussi ġuzz.

ʿUbayd Allah (le Mahdī), 10, 11, 12, 13, 16, 43, 125, 288, 438, 449, 450, 451, 485, 689.
ʿUbaydides (Fāṭimides), *passim*.
ʿUddat al-ʿAzīz bi-Llah (al-Manṣūr), 7, 45, 141.
ʿUmar, calife orthodoxe, 119, 146, 147, 163, 184, 196, 736, 738.
ʿUmar (b. ʿAbd al-Sayyid ?), 388.
ʿUmar b. Abī l-Ḥasan al-Furriyānī, 359, 380-382, 394.
ʿUmar (Abū Ḥafṣ) b. Falfūl, 330, 364.
ʿUmar b. Ḥafṣ al-Muhallabī, 483.
ʿUmar al-Mayyānišī, 733.
ʿUmar/ʿAmr b. al-Muʿizz b. Bādīs, 240, 296.
Umayyades, XV, XVI, XXIV, 10, 13, 16, 21, 25, 26-29, 33-35, 40, 47, 54, 58, 59, 60, 73, 74, 79, 80, 94, 97, 99, 102, 103, 118, 122, 137, 138, 150, 175, 187, 279, 675, 717, 736, 758, 803, 813.
Umm Mallāl, appelée « al-Sayyida », 86, 90, 110, 111, 131, 141-142, 157, 161, 448, 512.
Umm Mallāl, sœur du Ḥammādide Yaḥyā b. al-ʿAzīz, 364.
Umm al-ʿUlū, 131, 132, 141, 142, 157, 165, 223, 417, 526.
Umm Yūsuf Zulayḫāʾ, 136.
ʿUqba (b. Nāfiʿ) (Sīdī ʿUqba), *passim*, 272.
al-Urbusī, 782.
Ūrdāǧa/Wazdāǧa, 439.
al-ʿUtbī, 718.
ʿUṯmān, calife, 6, 8, 163, 196, 385, 401, 699.
ʿUṯmān b. Amīn, 33.
ʿUṯmān b. Saʿīd, dit al-Muhr, 288.

Vajda (G.), 803.
Victor III, 287.
Vierge Marie, 760.
Viré (F.), XXVII.
Vonderheyden (M.), IX.

al-Walīd b. Hišām, surnommé Abū Rikwa, 102, 103, 106.
Wānnūdīn b. Ḥazrūn b. Fulful, 60, 98, 99.
al-Wanšarīšī, XXV.
Warġamma, 464.
Warġarūsa, 478.
Warrū b. Sa'īd b. Ḥazrūn b. Fulful b. Ḥazar, 41, 74, 103-106, 118, 122, 521.
al-Wazīr al-Sarrāǧ, XX.
Wīġlān (?) b. Ḥammād, 242.
Wīġnīn, 747.
Wūġallān, 276.

Yabqā b. 'Alī, 265, 273.
al-Yāburī, 705.
Yaddar b. Luqmān b. al-Mu'tazz, 113.
Yaddū b. Ya'lā, 54, 59, 66, 73, 74, 79, 80, 81.
Yaḥyā b. 'Alī b. Ḥamdūn b. al-Andalusī, 17, 32, 34, 35, 54, 55, 56, 59, 101-103, 776.
Yaḥyā (Abū Zakariyyā') b. al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir, 304, 325, 331, 339, 342-343, 347, 349, 362-370, 372, 493, 503, 526, 540, 542.
Yaḥyā b. Ġāniya, 493.
Yaḥyā b. Ḥalīfa al-Milyānī, 52.
Yaḥyā b. al-Ḥasan b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, 361, 362.
Yaḥyā b. al-Ḥāriṯ b. Marwān, 772.
Yaḥyā b. Muḥammad, 101, 521.
Yaḥyā (Abū l-Ṭāhir) b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, XVII, XVIII, 250, 251, 254, 294, 295, 297, 298, 303, 305-315, 327, 332, 346, 405, 512, 518, 526, 537, 561, 595, 598, 640, 764, 799, 811.
Yaḥyā b. Tamīm, petit-fils d'Abū 'Umar al-Mu'tazz..., 257, 398, 399.
Yaḥyā b. 'Umar, 693, 715.
Yaḥyā b. Waṭṭās, 222, 258.
Ya'lā b. Farağ, 90, 120, 121, 122, 529.
Ya'lā b. Muḥammad, 24-27.
Ya'lā al-Urbusī, 779.
Ya'lān, grand'mère de Bādīs b. al-Manṣūr, 73.
Yamanite, 210, 224, 238, 239.
Yānis (Abū l-Ḥasan), 99-101.
Yaqṭān, 6.
al-Ya'qūbī, XXIII, 460, 469, 483, 677, 678.
Ya'qūb b. 'Imrān, 765.
Ya'qūb b. Killis, 59, 68, 152, 765, 771.
Ya'qūb b. Nissīm b. Šāhīn, 803, 805, 806.
Yāqūt, XIII, XVII, XXIV, XXVII, 472, 491.
Yasūrīn, 155.
Yaṭṭūfat b. Yūsuf Buluggīn b. Zīrī, 40, 62, 64, 65, 79, 82, 84, 85, 90, 91, 92, 93, 94.
al-Yazīdī, 705.
al-Yāzūrī, 198, 207, 208, 526.
Yehūḍa Halévi, 528.
Yekuthiel, 672, 673.
Yémen, 5, 7, 32, 238, 481.
Yūnus, 8.
Yūsuf, affranchi de Rušayd b. Kāmil, 353-354, 524.
Yūsuf b. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, 65, 66, 69, 75, 76, 515.
Yūsuf b. Abī Ḥabūs (fils de Buluggīn ?), 85, 86, 110, 115-116, 575.
Yūsuf b. Abī Muḥammad, surnommé « le šayḫ à la rose », 69-72, 515, 520, 545, 546.
Yūsuf b. 'Āmir, 101, 520.
Yūsuf b. Ḥalūf, 258.
Yūsuf b. Ḥammād b. Zīrī, 241-242, 487.
Yūsuf b. Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib, 103.
Yūsuf b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, 257.
Yūsuf, fils de Samuel Halévy b. Naġrīla, 806.
Yūsuf b. Sulaymān, 385.
Yūsuf b. Tāšufīn, 245, 277, 279, 282.
Yūsuf b. Tūġīnat, 748.
Yūsuf b. Zīrī, v. Buluggīn.

al-Ẓāhir, 135, 150, 151, 152, 162, 163, 172, 173, 177, 542.
Zaknūn b. Wā'lān, 216.
Zakrī b. Barmūn, 399.
Zanāta, Zanātien, 5, 7, 8, 12-16, 23, 25, 27, 29-41, 47, 48, 54, 55, 56, 57, 61, 64, 65, 66, 73, 74, 83, 86, 90-99, 101-106, 112, 113, 114, 116, 118, 122, 123, 127, 135, 136, 137, 143, 158, 159, 160,

161, 162-167, 197, 203, 206, 209, 210, 215, 217, 222, 231, 244-245, 247, 249, 252, 259-261, 271, 275-277, 279-283, 302, 324, 325, 349, 406, 410, 430, 460, 462, 464, 478, 482, 485, 486, 490, 492, 493, 516, 519-521, 532, 543, 604, 631, 727, 749, 752, 756 ; v. Maġrāwa.
Zanātī Ḫalīfa, 244 ; v. Abū Su'dā.
al-Zarkašī, XXI, 330, 332, 399.
Zarwāl b. Naṣr, 64.
Zātīma (?), 233.
Zawāġa/Zuwāġa, 458, 490, 521, 594.
Zawāra, 446, 458.
Zawāwa, 505, 522.
Zāwī b. Manād, 58.
Zāwī b. Zīrī, 41, 58, 59, 93, 94, 97, 137-139.
Zayd b. Zaydān, 210.
Zayn al-Dār, 588.
Zbiss (S. M.), XXVII.
Ẓemaḥ b. Mar Bahlūl, 803.
Zemmūr, v. Banū Zemmūr.
Zīrī, frère de Yaddū b. Ya'lā, 59.
Zīrī b. 'Abd Allah, 276.
Zīrī b. 'Aṭiyya, 40, 54, 59, 65, 66, 73, 74, 79-82, 90-98, 103, 116.
Zīrī b. Kamlīn, 748.
Zīrī b. Manād, IX, 9-10, 13-38, 42, 97, 138, 485, 487, 488, 490, 493, 513, 812.
Zīrī al-Ṣanhāǧī, 216.
Zīrīdes, *passim*.
Ziyādat Allah I^er^, 412.
Ziyādat Allah b. Ibrāhīm, 412.
Ziyādat Allah (Abū Muḍar) b. al-Qadīm, 44, 45, 48-50, 52, 515, 544, sans doute le même que le suivant.
Ziyādat Allah (Abū Naṣr/Muḍar ?) b. 'Abd Allah b. al-Qadīm, 608.
Ziyād b. al-Duwayna (?), 209.
Ziyād b. Ḫalfūn, 423.
Ziyād b. Un'am, 416.
Zuġb, 210.
Zuġba, 164, 206, 207, 209, 210, 222, 225, 238, 245, 249, 250, 256, 259, 261, 265, 272, 273, 274, 275, 281, 297, 299, 302, 371, 403.
Zuwāwa, 156.

II. TOPONYMES

A'bar, 493.
Ābār al-'Abbās, 460.
Abār Daḫt (?), 460.
Ābār al-Ḫašab, 46.
Ābār Zallū (?), 404.
al-'Abbāsiyya, 427.
Abras (?), 497.
Abū Ṭawīl, 108.
Abwāb al-Baḥr, à Sousse, 442.
al-Abzāriyyīn, 418.
Aden, 672, 673.
Adna, 17, 485.
Adriatique, 123, 124, 659, 804.
Affrica (= Mahdia), 286.
Afrayūn (?), 242.
Agadir, 722.
Aġās, 100.
Aġdābiya, 52, 463, 684.
Aġġar, 431, 432, 472.
Aġīr, 493.
'Aġīsa, 108, 478.
Aġlān, oued, 95.
Aġlū, 751, 753.
Aġmāt, 731.
al-Aḫbās, 607.
al-'Alam (el-Alem), 427.
Alep, 79, 124, 192, 198.
Alexandrie, XVII, 102, 168, 192, 326, 327, 347, 371, 455, 622, 636, 668, 669, 670, 671, 682, 722, 759, 790, 804.
Alger (Marsā l-Ǧazā'ir/Ǧāzā'ir — parfois Ǧazīra — Banī Mazġannā), 14, 28, 38, 257, 279, 280, 282, 304, 362, 363, 365, 366, 367, 486, 488, 489, 505, 506, 507, 524, 677, 678.
Algésiras, XIX, 56.
Alīsar (?), 428.
Alméria, 280, 326, 332, 379, 726, 795.
Almuñecar, 138.
Amalfi, 123, 124, 287, 289, 659.
Āmassār, 91.
Amīnāǧ/Imīnāǧ, 464.
Amrūd, 459.
Anbalūna, 437.

'Anda, 437, 438.
Andalus, *passim*.
Anf al-Qanāṭir, 506.
Anhilwarah, 673.
Anīr/Inīr, 466.
al-Anṣāriyyīn, 627.
'Aqar, mont, 23.
[L']Ariana (Aryāna), 434, 520.
Arīġ (oued Righ), 410, 474, 675, 748, 750, 751, 752, 753, 754.
Arkū, 478.
Aruzlas (?)/Azurlas (?), 446.
Aṣḥāb al-Šawāḏik, 417.
Aṣīla, 57.
Ašīr, I, 12, 14, 15, 25-27, 36, 37, 38, 39, 48, 53, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 72, 73, 74, 79, 85, 91-94, 96-98, 108, 112, 113, 130, 153, 154, 156, 242, 257, 275, 280, 476, 486-491, 493, 519, 522, 524, 545, 573, 812, 814.
Atlantique, 27.
Aumale, 488.
Aurès (Awrās), 11, 17, 22, 25, 26, 279, 410, 467, 474, 475, 479, 481, 484.
Awḏana/Ūḏna, 435.
Awḏaġast, 675, 676.
Awǧala, 463, 629.
Awsaǧīt/Ūsaǧīt (= Lecourbe ?), 478.
Awzaqūr, 489.
'Ayḍāb, 673.
'Ayn Abī l-Sibā', 498.
'Ayn al-Amīr, 457.
'Ayn Mas'ūd, 487.
'Ayn Rabāḥ, 471.
'Ayn Salām, 457.
'Ayn al-Šams, 438.
'Ayn Sulaymān, 487.
'Ayn Tālāntīraġ, 487.
'Ayn al-Zaytūna, 428, 456.
'Ayn Ziyād, 471.

al-Bāb (Biban, Portes de fer), 504.
Bāb 'Abd Allah, 413, 415.
Bāb Abī l-Rabī', 87, 413, 414, 418, 420, 422, 423.
Bāb Amsīwan, 501, 502.
Bāb al-Aqwās, 492.
Bāb Arṭa, 433.
Bāb Aslam (Bāb Salm ou Salam), 143, 148, 189, 272, 413, 414, 417, 420, 423, 658, 711.
Bāb Aṣram, 231, 413, 414, 423.
Bāb al-Baḥr, à Bougie, 329, 501, 591; à Sfax, 381, 455; à Tripoli, 461; à Tunis, 340, 433, 621, 769.
Bāb al-Bahū, 433.
Bāb Bāṭina, 502.
Bāb al-Bunūd, 502.
Bāb Dīwān, 455.
Bāb al-Fatḥ, à Tobna, 483; à Zawīla, 18.
Bāb al-Fuḍūliyyīn, 415.
Bāb al-Futūḥ, 425.
al-Bāb al-Ġabalī, 455.
Bāb al-Ġallādīn, 424.
Bāb al-Ġanam, 136, 413, 420, 615.
al-Bāb al-Ġadīd, à Bougie, 502; à Tobna, 483.
Bāb Ġanān, 492.
Bāb Ġarāwa, 492.
Bāb al-Ġarb, 461.
Bāb al-Ġawf, 461.
Bāb al-Ġazīra (Bāb al-Djazīra), 340, 432.
Bāb al-Ḥaddādīn, 415.
al-Bāb al-Ḥadīṭ, 413.
Bāb al-Ḥammām, 480.
Bāb Ḥāqān, 483.
Bāb al-Ḥāṣṣa, 415.
Bāb Kabbāb, 25.
Bāb Kutāma, à al-Manṣūriyya, 425; à Tobna, 483.
Bāb al-Laḥḥāmīn, 415.
Bāb al-Lawz, 502.
Bāb al-Ma'ḏana, 415.
Bāb al-Mahdiyya, à Zawīla, 18.
Bāb al-Maqbara, 480.
Bāb al-Marsā, 501, 502.
Bāb al-Mīḍā, 415.
Bāb Mīla, 497.
Bāb Nāfi', 413, 415, 424.
Bāb al-Naḥīl, 413.
Bāb al-Qallālīn, 413.
Bāb al-Qanṭara, 497.
Bāb Qarṭāǧanna, 433.
Bāb al-Qayrawān, 442.
Bāb al-Qibla, 443.
al-Bāb al-Qiblī, 425.
Bāb al-Rahādina, 415, 421.
Bāb al-Rīḥ, 413, 415, 419, 423.
Bāb al-Ru'ūs, 498.
Bāb al-Ṣabbāġīn, 415.
Bāb Saḥnūn al-Faqīh, 413.
Bāb Salm/Salam, v. Bāb Aslam.
Bāb al-Saqqā'īn, 433.

Bāb al-Šarq, 461.
al-Bāb al-Šarqī, 425.
Bāb al-Ṣarrāfīn, 415.
Bāb al-Simaṭ, 414.
al-Bāb al-Sufli, 498.
Bāb Sūq al-Aḥad, 419.
Bāb Sūq al-Ḥamīs, 415.
Bāb al-Suwayqa (Bab Souika), 340, 432.
Bāb Tahūda, 483.
Bāb Tāṭunta/Tāṭunt, 331, 502.
Bāb al-Ṭirāz, 413, 420.
Bāb Tūnis, 69, 220, 413, 414, 415, 417, 418, 419, 420, 423, 424.
Bāb Tūnis al-Muḥdaṭ, 425.
Bāb Wādī l-Qaṣṣārīn, 425.
Bāb Zawīla, à Mahdia, 322 ; à al-Manṣūriyya, 425.
Babylone, 804.
al-Badī', 501.
Bādis, 470, 479.
Bāğa Tunis, 434, 438.
Bāğat al-Zayt, 446.
Bagdad, 10, 172, 173, 181, 189, 190, 191, 192, 202, 203, 226, 227, 255, 368, 558, 649, 702, 703, 704, 726, 802, 803, 811.
Baghai (Bāğāya/Bāğāy), 20, 26, 29, 36, 37, 38, 47, 48, 50, 77, 92, 95, 107, 136, 154, 185, 475, 476, 479, 497, 498, 522, 649.
al-Baḥrayni, 234.
Balad al-'Anbar, 471.
Balad al-Ḥaḍra, 468.
Baléares, 124.
Balṭa/Bulṭa, 20, 438.
Balyāna Nāfid (Balliyāna, Beliana), 454.
Balyās, 489.
Bantāy, 454.
Banū Da''ām, 430.
Banū Ğāmi', 801.
Banū Hilāl, 216, 218.
Banū Sa'īd, 95.
Banū Ṭāriq, 785.
Baqalṭa, 336.
Baqqa, 452.
al-Baqriyya, v. Rabaḍ al-Baqriyya.
Bararus, 446.
Barcelone, 338.
[Le] Bardo, 387.
Bari, 123, 124, 379.
Barqa, 11, 40, 89, 90, 99, 101, 102, 164, 168, 202, 203, 208, 210, 273, 368, 463, 521, 668, 669, 776.
Bāslī, 439.
Baṣra du Maġrib, 54, 55, 57, 60.
Baṣra, 822.
Bassin des Aġlabides, 423.
Bāššū (Manzil Bāššū), 439-441.
Batna, 482.
Bayn al-Qahāwī, 444.
Bayn al-Qaṣrayni, 189, 449.
Bayṭām, 484.
Bayt al-Ḥikma, 193, 743, 771.
Bechri (Bašrī), 469 (= Biššarī, 410 ?).
Béja (Bāğa/Bāğat al-Qamḥ), 17, 19, 20, 109, 111, 119, 120, 122, 210, 211, 225, 233, 234, 236, 251, 299, 363, 372, 387, 437, 438, 532, 589, 627, 787.
Bellezma/Billizma, 95, 156, 476, 478, 479-484, 522.
Bénia, 488.
Benthious (Banṭiyūs), 539.
Bermajna, 472.
Bibans, 486.
Bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan, 196.
Bigāya/Biğāya, 267, 268, v. Bougie.
Bi'r Abī l-Kanūd (?), 461.
Bir el-Adine, 626.
Bir Bou Rekba, 441.
Bi'r al-Ğammālīn, 460.
Bir al-Ḥafay, 429.
al-Birka, 420, 684.
Birkat al-dam, 146.
Bi'r Qašīl, 256.
Bi'r al-Qubba, 461.
Bi'r Rūṭa/Bi'r Barūṭa/Barrūṭa, 419.
Bi'r al-Ṣafā, 460.
Bi'r Umm 'Iyāḍ, 419.
Bi'r Zanāta, 460.
Biskra (Biskara/Biskira), 25, 36, 37, 96, 243-244, 257, 275, 276, 294, 474, 480-483, 523, 628, 629, 640, 721.
Biššarī, 410 (= Bechri/Bašrī, 469 ?).
Bizerte (Banzart), 233, 234, 266, 341, 378, 436, 437, 524, 525, 622, 632, 633, 670, 796.
Bizilyana, 35.
Blida, 489.
Boghari, 507.
Bombay, 673.
Bône (Būna), 168, 263, 278, 304, 345, 361, 368, 374, 375, 376, 383, 384, 405, 436, 472, 476, 494, 495, 614, 631, 634, 640, 677, 680, 729.

Bosphore, 123.
Bougie (Bigāya/Biğāya, al-Nāṣiriyya), X, XIX, 250, 262, 267-271, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 282, 302, 303, 304, 307, 325, 326, 327, 328, 329, 332, 339, 340, 341, 342, 345, 347, 348, 352, 361, 363, 364, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 374, 377, 378, 379, 387, 388, 397, 399, 404, 411, 492, 493, 496, 497, 499-503, 505, 509, 525, 531, 535, 537, 555, 591, 595, 611, 629, 630, 635, 636, 638, 640, 677, 678, 680, 759, 799, 812, 814, 819.
Bouira, 486, v. Ḥamza.
Bou Saada, 22.
Brechk (Brašk), 350, 507.
al-Buḥayra, 370.
Bull, 472, 627.
Bulṭa, v. Balṭa.
Būnah, 749.
Būna l-Ḥadīṭa (Bône la neuve), 494.
Būras (?), 164.
Burğ Abī Sulaymān, 436.
Burğ al-'Arīf, 451.
Burğ Ḥdīğa, 453.
al-Burğ al-Kabīr, 425.
Buṭma, 428.
Byzacène, 759.
Byzance, 6, 123, 124, 136, 167, 168, 169, 170, 175, 189, 291, 309, 355, 361, 759, 789.

[Le] Caire, *passim*.
Calabre, 167, 285, 334.
[La] Calle (Marsā l-Ḥaraz), 437, 640, 641, 677.
Camp Servière, 435.
Campanie, 678.
Cap Bon (Ğazīra Šarīk, etc.), 236, 304, 308, 359, 360, 419, 432, 439-442, 598, 631, 692, 749.
Cap de Fer, 495.
Cap de Garde (Ra's al-Ḥamrā'), 495.
Cap Dimas, 335.
Le caroubier de la vieille, à Bougie, 329.
[Le] Capitole, 203.
Carthage (Qarṭāğanna, Marsā Qarṭāğanna), 6, 235, 340, 345, 435, 436, 634, 635, 758, 759, 760, 810.
Carthagène, 677.
Castrogiovanni, 171, 283, 284.
Catalogne, 124.
Catane, 338.
Céfalu, 283.
Cerami, 284.
Ceuta, XIX, 11, 13, 28, 29, 54, 56, 81, 365, 366, 376, 378, 727, 731.
Chaouia, 11.
[La] Chebba (al-Šābba), 453.
Chebrou (Šabrū), 474.
Chélif (Šalaf), 13, 79, 94, 112, 113, 115, 116, 276, 279, 486, 489, 507, 530, 535, 536, 596.
Cherchel (Šaršāl), 97, 350, 507, 630, 677.
Chevreul, 499.
Chott al-Djérid, 257, 467.
Chott al-Hodna, 474, 482.
Collo (Marsā l-Qull), 495, 497, 499.
Constantine (Qusanṭīna), 19, 20, 78, 95, 109, 210, 257, 262, 278, 279, 304, 328, 329, 332, 362, 367, 368, 369, 371, 401, 411, 476, 478, 495, 497-499, 521, 522, 524, 602, 621.
Constantinois, 11, 120, 371, 372, 474, 477, 621, 629, 631.
Constantinople, 169, 175, 182, 189, 193, 309, 356, 361.
Cordoue, XXIV, 12, 13, 21, 35, 55, 59, 60, 73, 80, 82, 90, 97, 103, 139, 175, 326, 385, 396, 562, 649, 677, 726, 729, 804, 808.
Corse, 494.
Crète, 123.
Cyrénaïque, 102, 210, 629.

Dabīq, 597.
Dakma/Dakkama, 112, 117, 156, 478, 522.
Damas, XVIII, 100, 124, 331, 396, 704.
Damra, 23.
Dār al-'Āmil, 444.
Dārassat, 493.
Dār 'Abd Allah, 418.
Darb 'Ābid b. Sawāda, 418.
Dār al-Baḥr, à Mahdia, 451, 716 ; à la Qal'a, 492.
Darb (Abī ?) al-Rabī', 418.
Darb al-'Aqra' b. Bakkār, 416, 418, 422.
Darb 'Aslam, 418.
Darb 'Aṣram, 418.
Darb 'Azhar, 415, 418.
Darb al-Buhlūl, 419.
Dār al-Faqīh Hilāl, 502.
Darb al-Farsās (?), 419.
Darb al-Ḥaḍḍā'īn, 418.

Darb al-Huḏlī, 418.
Darb Ibn Dīnār, 418-419.
Darb al-Mahdī, 419.
Darb al-Mu'allā, 144, 418.
Darb al-Sikka, 418.
Darb Tūnis, 418.
Darb Umm Ayyūb, 464.
Darb Zaydān, 419.
Dār al-Ḍarb, 420.
Dār al-Ǧaḏmā, 455.
Dār du cadi Ibn Abī l-Manẓūr, 419.
Dār al-Ḍiyāfa, 417.
Dār al-Dawābb, 431.
Darǧīn, 166-167, 467, 747, 752.
Dār al-Ǧuḏamā', 422.
Dār Ibn Abī Zayd, 418.
Dār Ibn al-'Aswad al-Dā'ī, 419.
Dār Ibn al-Ǧamal, 419.
Dār al-Imāra, à Kairouan, 414 ; à Mahdia, 514, 547 ; à al-Manṣūriyya, 32, 145, 427, 514 ; à Mila, 498.
Dār Ismā'īl, 431.
Dār al-Ismā'īliyya, 193, 743.
Dār Mallūl, 479.
Dār al-Muḥāsabāt, 449.
Dār al-Muqaddasī/Maqdisī, 502.
Darna (= Sidi Machrig ?), 438.
Dār al-Qaḍā', 417.
Dār al-Qā'id Ǧawhar, 70, 516.
Dār Sa'īd b. al-Sakrān, 418.
Dār al-Sikka, 540.
Dār al-Ṣinā'a, 450, 451.
Dār al-Šuyūḫ, 444.
Dārūn, 428.
Dellys (Tédellis), 280.
Dénia, 124, 176, 224, 246.
al-Dīmās, 334-338, 405, 449, 536.
al-Dimna, 422, 445.
Dimna Sūsa, 445.
Djebel Amour, 244.
Djebel des Banū Wāṭīl, 113.
Djebel Chenoua, 97.
Djebel Demmer (Ǧabal Dammar), 464, 748, 757.
Djebel Guesoul (Ǧazūl), 113.
Djebel Harǧa, 326.
Djebel Maadid, 108, 491.
Djebel Matmata (Ǧabal Maṭmāṭa), 464.
Djebel Nefousa (Ǧabal Nafūsa), 11, 101, 104, 166, 395, 410, 435, 462, 464-467, 471, 521, 565, 594, 629, 636, 685, 745, 751, 752, 756, 757, 764.
Djebel Ouenza, 476.
Djebel Ousselat (Waslāt), 303, 318, 319, 342, 410, 430, 431, 531.
Djebel Ressas, 640.
Djebel Titteri, 13.
Djebel Zaghouan, 399, 410, 692.
Djedéida, 434.
Djeffara, 464, 757.
El-Djem, 316, 445, 446.
Djemna (Ǧumna), 470.
Djerba (Ǧarba), 165-166, 223, 251, 298, 301, 303, 304, 305, 314, 317, 318, 345, 346, 348, 353, 375, 382, 383, 410, 459-460, 523, 642, 744, 746, 748, 752, 753, 754, 757, 764.
Djérid (Ǧarīd), 11, 105, 232, 245, 257, 303, 324, 325, 395, 412, 467-469, 474, 521, 532, 548, 605, 674, 676.
Djidjelli (Ǧīǧil), 282, 304, 349, 495, 496, 497, 498, 630, 631, 632.
Douz (Dūz), 470.
Dūfāna, 479.
Durazzo, 124, 659.
Dūr Madīn (?), 497.

Ebba (al-Ubba), 222, 471, 524, 635.
Ebre, 677.
Edough (Iḏūǧ), 494, 495.
Égypte, *passim*.
El-Oued, 675.
Espagne, *passim*.
Europe, 291, 615, 637, 684.
Evira, 97.

Faǧǧ Zaydān, 484.
al-Fahmiyyīn (?), 472.
Faḥṣ Abī Ġazāla, 26.
Faḥṣ Abī Ṣāliḥ, 51, 423.
Faḥṣ al-Dawwāra, 423.
Faḥṣ Fāra, 497.
Faḥṣ Sūbǧīn, 462.
Farǧān, 483.
Faryāna (Fériana), 472.
al-Fāṣilāt, 460.
al-Fawwāra, 460.
Fayyūm, 802.
el-Fedj, 429.
Fès, 11, 16, 27, 28, 56, 58, 64, 74, 80, 90, 92, 99, 158, 206, 243, 246, 365, 374, 385, 396, 403, 726, 727, 728, 808, 817.
Fetnassa, 469.
Fezzan, 466.

al-Finṭās, 443.
Forsaṭā', 465.
Fosāṭū, 466.
Fraǧ, 492.
Funduq Ibn Ḫayrūn, 421.
Funduq al-Kattān, 421.
Funduq Rayḥān, 441.
Funduq Šakl, 435, 439.
Furriyāna, 455.
al-Fusṭāṭ, 31.

al-Ġāba, 291.
Ǧabal Adār, 598.
Ǧabal al-aḥnāš, 95.
Ǧabal 'Aǧīsa, 491.
Ǧabal Amsīwan (Djebel Gouraya), 500.
Ǧabal Bagāya, 268.
Ǧabal Banī Yārūt, 498.
Ǧabal al-Ḫalīfa, 502.
Ǧabal Ḥāmīm, 15.
Ǧabal Hawwāra, 256.
Ǧabal Kiyāna, v. Kiyāna.
Ǧabal al-Milḥ, 480.
Ǧabal Nafūsa, v. Djebel Nefousa.
Ǧabal al-Nūr, 56.
Ǧabal al-Qal'a, 478, 491.
Ǧabal al-Qarn, 305, 401, 402, 532.
Ǧabal Rāšid, 244.
Ǧabal Saḥaw (?), 497.
Ǧabal al-Ṣaḫra, 281.
Ǧabal Sālāt, 22.
Ǧabal Šu'ayb, 233, 437.
Ǧabāl Qanṭabīr, 460.
Ǧabal Waslāt, v. Djebel Ousselet.
Ǧabal Zīrī, 367.
Ǧabanyāna (Djebiniana), 454.
al-Ǧa'bāt, 279.
Gabès (Qābis), 46, 101-105, 133, 159, 161, 164, 200, 205, 210, 215, 222, 236-239, 250, 251, 291, 292, 293, 295, 296-299, 301, 303, 304, 305, 318, 319-323, 346, 352-355, 357, 360, 384, 395, 396, 405, 410, 428, 455, 457-460, 461, 467, 520, 524, 541, 543, 555, 594, 629, 630, 636, 656, 658, 667, 668, 714, 733, 746, 750, 757, 764, 796, 801.
Ǧadīda, 440.
Ǧadīr al-A'rābī, 428.
Ǧadīr Wārrū/Madīnat al-Ǧadīr (Bordj Ghadir), 478, 504, 658.
Ǧādū/Ǧādō, 464-467, 764.
Gaête, 123, 679.
Ǧāfiq, 457.
al-Ǧafna, 163, 164.
Gafsa (Qafṣa), 70, 104, 105, 133, 197, 222-224, 232, 256, 257, 324, 395, 396-399, 410, 429, 430, 467, 469, 470-471, 520, 524, 563, 564, 572, 582, 583, 592, 609, 614, 628, 630, 631, 634, 635, 636, 638, 639, 674, 675, 678, 707, 711, 712, 732, 757, 764, 779, 788, 796.
Ǧalūla, 84, 431, 513, 590, 630, 631, 634.
al-Ǧāmi' al-'Atīq, à al-Fustāṭ, 31 ; à Tozeur, 564.
Ǧāmi' al-Qaṣr, 433.
Ǧāmi' Qaṣr Qaṣabat al-Ribāṭ, 565.
Ǧamīla (= Ǧamūna ?), 482.
al-Ǧamm, v. El-Djem.
Ǧammāl (Djemmal), 446.
Gamouda (Qammūda), 163, 256, 412, 429-430, 473, 627, 629, 631.
Ǧamūna (= Ǧamīla ?), 482.
Ǧamūnis al-Ṣābūn, 163, 429, 430.
Ǧāna, 675, 676.
al-Ǧanāḥ al-Aḫḍar, 414, 477.
Ǧanīma, 165.
Ganṭarār, v. Qanṭarār.
Ǧār al-Ǧamāǧ (ou Amaǧmāǧ), 752, 753.
Ǧara, 457.
Ǧarāwa, 13, 14, 15 ; v. aussi : 38, 108, 491, 492.
Ǧarb, 379.
Garde-Freinet, 123.
Ǧawn Ṣulb al-Ḥimār, 460.
al-Ǧayṭana (?), 452.
Ǧazā'ir al-'Āfiya (phare Bou Afia), 496.
al-Ǧazīra (Cap Bon), 419.
Ǧazīra Ǧamr (île Sainte-Piastre), 495.
Ǧazīrat Abī Ḥamāma, 472.
Ǧazīrat al-Aḥāsī (Sorella), 335-336.
Gênes, 123, 167, 250, 286-291, 293, 302, 345, 659, 660, 679-680.
Geniza, XXIII, 671-673, 765.
Ghadamès, 674.
Ǧibāl al-Raḥmān, 495.
Girgenti, 283, 284.
Glṭūn Zanāta, 106, 165.
[La] Goulette (Ḥalq al-Wādī), 388, 435.
Grande Kabylie, 486, 503.
Grande Mosquée de Kairouan, 66, 86, 88, 89, 134, 140, 141, 151, 160, 182, 184, 185, 186, 193, 194, 196, 197, 199, 202, 226, 421, 424, 511, 559, 560, 626, 694, 771, 772, 790, 816, 817, 818, 820 ;

de Bougie, 501 ; de Gabès, 352 ; de Mahdia, 145, 306 ; d'al-Manṣūriyya, 89, 426, 554 ; de la Qal'a, 492 ; de Sfax, 299, 381, 454. Pour les autres villes v. sub. voc.
Grèce, 361.
Grenade, 97, 137, 138, 139, 396, 510, 804, 805, 806, 808.
Grombalia, 440.
Guelma (Qālama), 496, 497.
Gujurat, 673.
Gummī, 759.
Ğumna, 449.
Ğurtil, 493.
al-Ğūṣiyyīn (al-Ğūliyyīn ?), 223.
Ġūzā (Ḫurza ?), 493.

Ḥabs al-Ziyāda, 421.
al-Ḥaḍrā' (Duperré), 490.
al-Ḥaḍrā', 434.
Ḥā'iṭ Ḥamza, 23, 476, 488 ; v. Ḥamza.
al-Ḥāliṣa, 170.
al-Ḥamma/al-Ḥāmma, dans le Djérid, 469.
al-Ḥamma/al-Ḥāmma/Ḥamma Qābis/Ḥammat al-Maṭmāta (El-Hamma), 223, 395, 410, 459, 467, 746, 747, 755, 764.
Ḥammām Abī Isḥāq, 416, 418, 422.
Ḥammām Abī Muḥammad, 422.
Ḥammām Abī l-Rabī', 422.
Ḥammām al-Ğazzārīn, 422.
Ḥammām Ibn al-'Azafī, 422.
Ḥammam-Lif (Ḥamma Šarīk/Ḥammat al-Ğazīra/al-Ḥāmma), 435.
Ḥammām al-Nu'mān, 416, 422.
Ḥammām b. al-Zumrud, 445.
Hammamet (al-Hammāmāt), 428, 441, 442.
Ḥamza/Sūq Ḥamza/Ḥā'iṭ Ḥamza (Bouira), XIX, 14, 23, 24, 108, 156, 158, 257, 486, 488, 489, 491, 492, 504, 522, 524.
Ḫanīs (Krnis), 448.
Hanšīr al-Ḥadīd, 640.
Ḥāra, 769.
Ḥāra Ḫaybar, 423.
Ḥārat Abī Muḥriz, 420.
Ḥārat al-Marḍā, à Kairouan, 422 ; à Sousse, 445.
Ḥārat al-Muqaddasī/Maqdisī, 502.
Ḥārat al-Yahūd, 423.
al-Ḥarīriyya, 428, 434.
al-Ḥawānīt al-Ġudud, 421.
al-Ḥawarnaq, 426.
Ḫawlān, 438.
Ḥawma Bāb Amsīwan, 502.
Ḥawma Bāb al-Baḥr, 502.
Ḥawma Bāb Bāṭina, 502.
Ḥawma Bi'r Misfara (?), 502.
Ḥawma Sābāṭ al-Umawī, 502.
Ḥawma Rābiṭat al-Mutamannī, 502.
Ḥawmat al-'Arūsayni, 455.
Ḥawmat al-Lu'lu'a, 502.
Ḥawmat al-Maḍbaḥ, 502.
Ḫawr al-Kāf, 430.
Ḥaydarān, 167, 171, 205, 213-219, 241, 249, 302, 509, 531.
Hāz, 493.
Hedjaz, 669, 726.
Hergla (Ahrīqliya ou Hargliya), 442.
al-Hibṭ, 56.
al-Ḥimā, 451.
Ḥiṣn b. Abī l-Mahzūl, 436.
Ḥiṣn Bakr, 503.
Ḥiṣn al-Ġawzāt, 431.
Ḥiṣn al-Ḥadīd, 503.
Ḥiṣn Kaldīs, 497, 498.
Ḥiṣn al-Manṣūriyya (Mansouria), 496.
Ḥiṣn al-Nāẓūr, 504.
Ḥiṣn al-Qayṭana, 431.
Ḥiṣn al-Rukām (?), 667.
Ḥiṣn Tāfalkānat (?), 504.
Ḥiṣn Tākulāt/Tīklāt (Tiklat), 503.
Ḥiṣn Tīfāf, 431.
Ḥiṣn Wārfū/Wāfū/Rāfū, 503.
Hodna, 482-486, 491.
Houmt-Souk, 459.
Ḥuğrat al-Fiḍḍa, 426.
Ḥuğrat al-Tāğ, 426.
al-Hūriya, 429.
Ḫušan, 428.
al-Ḫuṭṭāra, 473.

Ibnāyn, 465.
al-Ibrāhīmiyya, 421.
Ibyāna/Ibbayāna, 435, 715.
Īdraf, 467.
Ifāṭmān, 466.
Ifkān/Ifgān, 27.
Ifrīqiya, *passim*.
Iğiṭāl, 466.
Iğnāwun, 466.
Iġzar (= Boufarik ?), 489.

Ikǧān, 499.
Indes, 191, 671-674.
Inšilla, 454.
Iraq, 331, 434, 485, 637, 669, 685, 688, 700, 704, 719, 726.
Italie, 123, 168, 287, 289, 324, 338, 345, 351, 379, 455, 637, 659, 679-684, 804, 809, *passim*.
Iviza (Yābisa), 391.
al-Īwān, 37, 142, 426.
Izammarīn, 482.
Izāran, 748.

Jérusalem, 290, 804, 805.

Ka'ba, 201.
Kabāw (Kabao, Kabaou), 465.
Kabylie, 410, 500, 503, 537, 615 ; v. Grande Kabylie, Petite Kabylie.
Kairouan, 411-428 et *passim*.
Kalaa Djerda (Qal'at Ǧardā'), 472.
Kalaat Es-Senam (Qal'at Sinān), 472.
Kānem, 466, 684.
Kāniš, 448.
al-Kanīsa, 436.
Kapudia, 789.
Karkūr/Qarqūr/Gargūr (Guergour), 455.
Kasba (Qaṣaba) à Bougie, 501 ; à Tripoli, 461 ; à Tunis, 389.
Kasserine (Qaryat al-Qaṣrayni), 472.
Kattānīn, v. Sūq al-Kattanīn.
Kébili, 469.
[Le] Kef (Šiqqabanāriya), 19, 110, 222, 235, 399, 471, 818.
Kelbia, 625.
Kélibia (Iqlībiya), 308, 359, 440.
Kerkenna (Qarqinna), 251, 298, 304, 305, 350, 376, 382, 383, 456, 630, 635.
Khanguet, 435.
Khenchela, 475.
Kitāna (Ketena), 459.
Kiyāna, 23, 24, 25, 108, 238, 491.
Korba (Qaṣr Qurba), 440.
Korbous (Qurbuṣ), 439.
Kroumirie, 410.
Kudya Maġrāwa, 107.
Kūfa, 5.

Labda (Lebda), 462, 672.
Labīda, 454.
Lampédouse, 670.
Lamṭa, 640.
La'la', oued, 23.
Lālūt (Nalout), 464, 465, 746.
Languedoc, 308.
Laribus/Lorbeus (al-Urbus), 26, 72, 109, 222, 235, 249, 260, 271, 399, 432, 471, 472, 476, 520, 546, 627, 635, 640.
Lebda, v. Labda.
Lebna (Qaṣr Labna), 440.
Lorbeus, v. Laribus.
Lucéna, 804, 808.
al-Luyāna/Lulyāna, 452.

Ma'arrat al-Nu'mān, 192.
Madāla, 470.
al-Madīna, 470.
(Madīna) Banī Ǧāllīdāsan, 490.
Madīna/Marsā Banī Ǧannād, 489, 505.
Madīna Banī Wārūfan (?) (Warsīfan?), 490.
Madīna Šalaf, 490.
Madīna Sibūs (Seybouse), 494.
Madīna Zāwī (Bône), 494.
Madīnat al-Anṣāriyyīn (Lansarine), 438, 472.
Madīnat Bīlqīn (?), 471.
Madīnat al-Ġadīr, v. Ġadīr Warrū.
Madīnat 'Izz al-Islām (al-Manṣūriyya), 190, 426.
Madīnat al-Lawz, 479.
Madīnat al-Mahriyyīn, 478.
Madīnat Nafzāwa, 470.
Madīnat al-Siḥr (= Tehouda), 480.
Madīnat al-Zahrā', 35.
al-Maḍīq, 268, 500, 503.
Madjen el-Fedj (Faǧǧ al-Ḥimār/Faǧǧ al-Ḥamām), 429.
Maḍkūr/Maḍkūra, 429, 629.
Madrasen, 476.
Maġāra, 498.
Maǧarr al-Ḥābiya, 451.
Maǧdūl, 430.
Maǧǧāna/Maǧǧānat al-Maṭāḥin/Maǧǧānat al-Ma'ādin/Qal'a Busr, 37, 474, 476, 635, 640.
Maggara, v. Magra.
al-Ma'ǧil, 444.
Maġīla, 13 ; v. Qal'a Maġīla.
Ma'ǧil Abī l-Zumrud, 423, 428, 441.
al-Ma'ǧil al-Kablr, 417.
Ma'ǧil Mahriyya, 423.
Maǧkasa, 15.
Maǧlis al-Kāfūr, 426.

Maġlis al-Rayḥān, 426.
al-Maġlūdīn (?), 418.
Magra/Maggara/Maqra/Maqqara (Bordj Maqra), 22, 112, 156, 484, 522.
Maġrib, *passim*.
Mahares, v. Maḥris ʿAlī.
Mahdia (al-Mahdiyya), 449-453 et *passim*.
Maḥris Abī l-Ġusn, 454.
Maḥris ʿAlī (Mahares), 456, 626.
Maḥris al-Anṣār, 415.
Maḥris Buṭriya (Henchir Botria), 454.
Maḥris Maqdumān, 454.
Maḥris al-Rayḥāna, 454.
Maḥris al-Ribāṭ, 443.
Maḥris Yunqa (Bordj Younga), 456.
Majorque, 799.
al-Malʿab, 445.
Malabar, 673.
Malaga, 137, 139.
[La] Malga (al-Muʿallaqa), 234, 235, 304, 340, 341, 342, 356, 361, 377, 402, 435, 531.
Mallāla, 329, 330, 333, 503.
Malšūn, 481.
Malte, 338.
Māmā/Ibn Māmā, 493.
al-Mamarr, 424.
Mammas/Sāqiyat Mammas, 432, 473.
Manār Ḫalaf al-Fātā, 443.
al-Manār, 490 ; v. Qaṣr al-Manār.
[La] Manouba (Mannūba), 434.
al-Manṣūriyya/Ṣabra al-Manṣūriyya, 425-427 et *passim*.
al-Manṣūriyya = al-Nāṣiriyya/Bougie, 278.
Manzil Abī Saʿīd, 442.
Manzil Banī Ṣalṭān, 435.
Manzil Bāššū, v. Bāššū.
Manzil Daḥmūn, 235.
Manzil Ḫāriġa, 434.
Manzil Kāmil (Manzil Kamel), 149, 445.
Manzil Marwān al-ʿĀbid, 454.
Manzil Muġaffa, 439.
Manzil Raqṭūn, 235.
Manzil Tubulbū (Téboulbou), 459.
Maqbara Bāb Nāfiʿ, 414.
Maqbara Bāb Tūnis, 413.
Maqbara Qurayš, 414.
Maqbara Sūq al-Aḥad, 433.
Maqbarat Abī ʿAlī Rasmiya/Maqbarat Ibn Samiya, 502.
al-Maqbarat al-Balawiyya, 413.
al-Maqbarat al-ʿUẓmā, 414.
Maqbarat al-Yahūdiyya, 423.
Maqqara, v. Magra.
Marat, 279.
Marmāǧanna, 95, 472, 474, 475, 476.
Marnīsa, 431.
Maroc, Maġrib extrême, *passim*.
Marrakech, 366, 369, 371, 373, 374, 384, 387, 404, 731.
[La] Marsa (Marsā l-Rūm), 436.
Marsala, 335.
Marsā b. Abī Ḫalīfa/Qalʿat Abī Ḫalīfa), 437.
Marsā al-Andalusiyyīn, 460.
Marsā Astūra (Stora), 495.
Marsā l-Baṭṭāl, 506.
Marsā Banī Waǧǧāṣ, 436.
Marsā l-Daǧāǧ (Port aux Poules), 156, 257, 486, 488, 489, 505, 522, 524, 629, 677.
Marsā l-Ḍibbān, 506.
Marsā Ǧanābiya (?), 506.
Marsā l-Ḥāmma, 435.
Marsā l-Ḫarrāṭīn, 495.
Marsa l-Ḫaraz, v. [La] Calle.
Marsā l-Ḫarrūba, 495.
Marsā Hūr, 506.
Marsā Inšilla (Sidi Makhlouf), 454.
Marsā Ibn al-Ilbīrī (Fort génois), 495.
Marsā Maḥris, 640.
Marsā Qaṣr al-Qūryatayni, 448.
Marsā l-Qubba, 436, 437.
Marsā Ra's al-Ǧabal (Ras al-Djebel), 436.
Marsā Ribāṭ Qaṣr al-Ḥaǧǧāmīn, 436.
Marsā l-Rūm (La Marsa), 436 ; autre port de la côte septentrionale de Tunisie, 437 ; mouillage de Petite Kabylie, 495.
Marsā Sabība, 496.
Marsā l-Šaǧara, 495.
Marsā Šaqāniṣ (Chekanes, Skanès), 446.
Marsā l-Šaʿrā', 496.
Marsā Takūš (près d'Herbillon), 495.
Marsā l-Ṭaniyya, 436.
Marsā l-Wādī, 436.
Marsā l-Zaytūna, 495.
Marseille, 659, 680.
Masǧid ʿAbd Allah, à Kairouan, 415 ; à Tunis, 433.
Masǧid ʿAbd al-Ǧabbār, 416.
Masǧid (Abī) ʿAyyāš al-Faqih, 416.

Masǧid Abī ʿAbd al-Muṭṭalib, 143, 417.
Masǧid Abī Bakr Aḥmad b. ʿAbd al-Raḥmān, 416.
Masǧid Abī l-Fatḥ, 416.
Masǧid Abī l-Ḥakam, 416.
Masǧid Abī Maysara, 415.
Masǧid Abī Zarǧūna, 416.
Masǧid Aḥmad b. Abī Sulaymān, 416.
Masǧid al-Anṣār, 415.
Masǧid Asad b. al-Furāt, 416.
Masǧid al-ʿAšara, 461.
Masǧid ʿAwn, 417.
Masǧid Bāb Salam al-Muʿallaq al-Kabīr, 417.
Masǧid al-Bārizī, 461.
Masǧid Buhlūl, 498.
Masǧid al-Dazz, 448.
Masǧid Dimna Sūsa/Masǧid al-Dimna, 445.
Masǧid al-Ǧadda/Masǧid al-Ǧudūd, 461.
Masǧid al-Ǧāmiʿ, à Sousse, 444.
Masǧid al-Ḫamīs, 422, 445, 693.
Masǧid Ḫanaš, 415.
Masǧid Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī, 148, 416.
Masǧid Ḫayrūn, 416.
Masǧid al-Ḫiḍr, 445.
Masǧid al-Ḫubulī, 415.
Masǧid Ibn Abī Naṣr, 416.
Masǧid Ibn Abī Sarḥ, 415.
Masǧid Ibn al-Laǧǧām, 416, 699.
Masǧid Ibn al-Zubayr, 415.
Masǧid al-Imām al-Mahdī, 503.
Masǧid Ismāʿīl, 415.
al-Masǧid al-Kabīr, 415, 420.
Masǧid al-Mafzaʿa, 417.
Masǧid al-Marǧī (ou Marḫī?), 417.
Masǧid al-Mihrās, 433.
Masǧid al-Naṭṭāʿīn, 503.
Masǧid al-Qarāfa, 694.
Masǧid Raḥbat al-Qurašiyyīn, 417.
Masǧid al-Rayḥāna, 329, 503.
Masǧid al-Šaʿʿāb, 461.
Masǧid al-Sabt, à Kairouan, 422, 445, 693-694 ; à Mahdia, 327, 451.
Masǧid al-Sayyida, 448.
Masǧid Sīdī, ʿAlī, 458.
Masǧid Sīdī Drīs, 457.
Masǧid al-Sidra, 416.
Masǧid al-Tawfīq, 417.
Masǧid Yaḥyā b. ʿUmar, 416.
Masǧid al-Zaytūna à Kairouan, 416.
Mateur, 627.
Mattīǧa/Mittiǧa (Mitidja), 72, 366, 371, 372, 403, 489, 520.
Matūsa, 496.
Māyanna, 434.
al-Maydān, 451, 513.
Mayyāniš, 229, 449, 450, 626.
Mazzara, 283, 285, 732, 793.
al-Mazārīʿ, 498.
al-Masīla, v. Msila.
[La] Mecque, 53, 177, 201, 351, 565, 635, 669, 702, 705, 707, 713, 714, 729.
Médéa (al-Madya), 28, 38, 276, 486, 487, 488, 489.
Médine, 685.
Méditerranée, 123-126, 167-171, 203, 283-291, 671, 674, 678 et *passim*.
Medjerda, 20, 225, 234, 437.
Medjez al-Bab (Mamrassa), 439.
Meknès, 365, 374.
Mélassine, 769.
Mélilla, 12, 13.
Mellègue, 477, 627.
Meskiana (Miskiyāna), 474, 475.
Mésopotamie, 817.
Messine, 283.
Mila (Mīla), 76, 77, 78, 476, 485, 495, 498, 521, 522.
Miliana (Milyāna), 28, 38, 97, 257, 276, 366, 486, 488, 489, 490, 507.
Mina, 94.
Mīrī, 467.
Mitidja, v. Mattiǧa.
Mlili (Malīlī), 482.
Modène, 287.
Monastir (Munastīr), 140, 142, 186, 187, 240, 302, 317, 325, 328, 332, 336, 447-449, 450, 512, 605, 630, 632, 688-692, 694, 706, 711, 717, 799.
Mont Cassin, 287, 810.
Mont Saint-Michel, 383.
Montpellier, 680.
Mornag (Murnāq), 435, 715.
Mosquée des Andalous, 56, 817.
Mosquée d'Ibn al-ʿĀṣ, 200.
[La] Moulouya, 36.
Msila (al-Masīla/al-Muḥammadiyya), 14, 16, 19, 20, 21-24, 27, 32, 33, 34, 36, 38, 85, 92-95, 98, 108, 112, 117, 129, 153, 154, 156, 244, 258, 262, 275, 476, 478, 484-486, 489, 491, 492, 493, 504, 522, 534, 627, 630, 633, 634, 674, 721,

776, 777, 792 ; v. al-Muḥammadiyya.
al-Mu'allā, 425.
al-Mu'allaqa, v. [La] Malga.
al-Muğīriyya, 439.
al-Muḥammadiyya (Msila), 17, 112, 117, 129, 130, 153, 485, 777, 792 ; (La Mohamedia = Ṭunbuḍa), 435.
al-Mu'izziyya, 426.
al-Mu'izziyya al-Qāhira (Le Caire), 231.
Mukna (Moknine), 449.
al-Munakkab (Almuñecar), 137.
Munastīr 'Uṭmān, 439, 757.
Munyat al-Ḫayl, 428.
al-Munyat al-Ma'rūfa, 427.
Muqamadās, 456.
Murabba' al-Simāṭ, 418.
Muṣallā, 18, 414, 451.
Muṣallā al-Ğanā'iz, 414.
Muṣallā l-'Îd, à Raqqāda, 64.
Musée du Bardo, 161.
Mzāb, 244, 757.

Nabeul (Qaṣr Nābul), 440, 442.
Nafūsa, v. Djebel Nefousa.
Nafzāwa (Nefzaoua), 5, 48, 104, 105, 133, 162, 223, 399, 412, 467, 469, 470, 474, 497, 521, 718, 746, 758, 761.
Naǧd, 784.
al-Nahr, 497.
Nahar Ouassel (Wāṣil), 113.
Nakūr, 11, 13, 15, 16.
Naples, 123, 309.
Naqqaṭa (Nakta), 456.
Naqāwṣ/Naqāws, localité du Gamouda, 430.
Narbonne, 804.
al-Nāṣiriyya, 271, 274, 364, 500, 542; v. Bougie; dans la région de Sfax, 455.
Nefousa, v. Djebel Nefousa.
Nefta (Nafṭa), 161, 163, 174, 197, 223, 395, 410, 467, 468, 469, 470, 592, 631, 755.
Nefzaoua, v. Nafzāwa.
Ngaous (Naqāus/Niqāus), localité du Maġrib central, 257, 476, 479, 482, 524, 630, 634.
Nicotera, 285, 334, 338.
Nil, 207, 208, 673.
Niẓāmiyya, 704.
Nūba, 631, 749 ; v. Qaṣr Nūba.

Oran, 79, 246, 279.
Ouargla (Wārğlān/Wārqalān/Wargalān/Wārğalān/Warğlān), 245, 276, 410, 474, 523, 674, 675, 705, 747, 748, 754, 755, 756.
Ouarsenis, 113, 279.
Oued Aġlān, 95.
Oued Fraǧ, 492.
Oued al-Kabīr (al-Wādī l-Kabīr), 268, 500.
Oued Ksob, 484-485.
Oued La'la', 23.
Oued Mīna, 94.
Oued Rhummel (Wādī l-Raml), 497.
Oued Righ, 474, 751.
Oued Sahel-Soumman, v. Wādī l-Kabīr.
Oued Sahr (Oued Ksob), 484.
Ouenza, 640.
Oujda (Waǧda), 82.
Ousseltia, 431.
el-Outaya, 640.

Palerme, XVIII, 124, 169, 170, 283-285, 338, 347, 355, 392, 761.
Palestine, 6, 528, 808.
Pantellaria (Qūṣra), 168, 171, 288, 335, 356, 527.
Patti, 338.
Pavillier, 430.
Pechina, 35.
Perse, 199.
Petite Kabylie (Pays des Kutāma), 11, 40, 75, 83, 486, 494-496.
Philippeville, v. Tāsiqda.
Pichon, 473.
Pise, 123, 167, 168, 169, 250, 284, 286-291, 293, 302, 345, 377, 378, 659, 679-684.
Porte de la mer, à Sfax, 381 ; v. Bāb al-Baḥr.
Pont du Fahs, 423.
Port aux Poules, v. Marsā l-Daǧāǧ.
Porto-Farina, 436.
Pouille, 338, 659.
Provence, 123, 124, 168, 308, 345, 659, 680.
Pumbéditha, 765, 803, 804, 805.

Qabr al-Šahīd, 111.
Qabūdiya, 453.
Qahwat al-Qubba, 444.
[La] Qal'a/Qal'a des Banū Ḥammād (Qal'a Abī Ṭawīl/Qal'a Ḥammād/Qal'a

Banī Ḥammād/al-Qal'a), IX, XIX, 24, 106, 108, 112, 116, 118, 122, 130, 142, 155, 156, 157, 158, 238, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 257, 258, 262, 263, 265, 267, 268, 272, 274, 277, 279, 282, 303, 307, 308, 325, 364, 369, 371, 374, 411, 478, 484, 485, 491-493, 499, 500, 501, 503, 504, 509, 525, 531, 534, 555, 595, 633, 636, 638, 648, 669, 728, 731, 732, 754, 760, 764, 768, 798, 808, 812, 814, 819.
Qal'a Bišr/Ḥiṣn Bišr, 482, 497.
Qal'a Busr (Maġġāna), 476.
Qal'a Ġannūš, 235.
Qal'a Ġārat (= Ġarāwa ?), 81.
Qal'a Kiyāna (Tāqarbust), 238, 491.
Qalamaġanna, 435.
Qal'at al-Dīk (Kalaa Djerda), 472.
Qal'at Ibn Ġabūš, 341.
Qal'a Karūn (?), 164.
Qal'a Maġīla, 114, 116, v. Maġīla.
Qal'a Manādiyya, 8, 38.
Qal'at al-Mrī, 491.
Qal'at al-Sikka (Kalaat Es-Senam), 472.
Qalšāna, 88, 427-428, 629.
Qalūṭ (?), 428.
Qammūda, v. Gamouda.
al-Qanṭara, à Sousse, 444.
Qanṭarār, 675.
Qarīša (ou Qarsīna ?), 232-233, 437.
Qāriya, 490.
Qarna, 432, 439.
al-Qarṭīn, 447.
Qarya Banī Firās, 425.
Qarya Banī Ḫalaf, 497.
(Qarya) Banī Tamīm, 428.
Qarya 'Īsā b. Miskīn, 448.
(Qaryat) al-Burġayni (El-Bourdjine), 445.
Qaryat al-Dawāmīs, 441, 442.
Qaryat al-Fūl, 434.
Qaryat al-Ġabbāsīn, 434.
Qaryat al-Ġūhayniyyīn/Qaryat al-Ġūhaniyyīn, 473.
Qaryat al-Ḥammām/Qaryat al-Ḥamām, 434.
Qaryat Ḥassān, 462.
Qaryat al-Ḥuṣr, 428.
Qaryat al-Lawza, 439.
Qaryat al-Ma'āfirīn, 458.
Qaryat Ibn Muġabbir, 493.
Qaryat al-Murīdīn (Mouredine), 445.
Qaryat al-Musta'īn, 473.
(Qaryat) al-Qurašiyyīn, 439.
(Qaryat) al-Ṣaqāliba, 439.
al-Qaṣaba, à Gabès, 352 ; à Sousse, 443 ; v. Kasba.
Qāsās, 452, 453, 476, 605.
al-Qāsimiyya, 421.
Qāṣira, 429, 430.
al-Qaṣr (Beni Mansour), 503.
Qaṣr 'Abd al-Karīm (Alcazar-Quivir), 366.
Qaṣr Abī Fatḥ, 417.
Qaṣr Abī al-Ġa'd, 689.
Qaṣr Abī Marzūq, 440.
Qaṣr Abī Sa'īd, 452.
Qaṣr 'Afsalāt, 460.
Qaṣr al-'Āliyya, 453.
Qaṣr Amīmūn, 278, 501.
Qaṣr al-Amīr, 435.
Qaṣr 'Aṭiyya, 504.
Qaṣr al-'Arūsayni, à Gabès, 352, 457 ; à la Qal'a, 492.
al-Qaṣrayni (?), 497.
Qaṣr b. 'Ayšūn, 459.
Qaṣr al-Baḥr, 67, 426.
Qaṣr Ballāra, 274, 492.
Qaṣr Banī Ḍakūmīn (?), 460.
Qaṣr Banī Ḥabbān (?), 460.
Qaṣr Banī Ḥasan, 463.
Qaṣr Banī Ḥaṭṭāb, 460.
Qaṣr Banī Ḥurāsān, 266, 433.
Qaṣr Banī Ma'mūn (ou Yāmūn), 459.
Qaṣr (ou Qūṣūr) Banī Tarākiš, 504.
Qaṣr Banī Walūl (?), 460.
Qaṣr Banzart (?), 440.
Qaṣr al-Bundārī, 461.
Qaṣr al-Daraq, 460.
Qaṣr Dawīd (ou Dāwūd), 448.
Qaṣr al-Faryānī (ou Furriyānī), 441.
al-Qaṣr al-Ġadīd, 417, 422.
Qaṣr Ġalla, 436.
Qaṣr Ġardān, 436.
Qaṣr Ġarġara, 460.
Qaṣr Ġarġīs (Zarzis), 460.
Qaṣr Ġuhm, 439.
Qaṣr al-Ġūrī (Ras el-Djerf), 459.
Qaṣr Ḥabašī, 444.
Qaṣr Ḥabla, 453.
Qaṣr al-Ḥadīd (ou al-Qaṣr al-Ġadīd ?), 441.
Qaṣr al-Ḥāmma, 435.
Qaṣr al-Ḥammāmāt (Hammamet), 428, 441, 442.

Qaṣr al-Harā (?), 460.
Qaṣr al-Ḥayyāṭ, 442.
Qaṣr al-Ḥayr, 473.
Qaṣr al-Ḥilāfa, à al-Manṣrūiyya, 426 ; à la Qal'a, 492.
Qaṣr Ḥimṣ, 417.
Qaṣr Ibn al-Ǧa'd, 446, 632.
Qaṣr Ibn Kamū (?), 462.
Qaṣr Ibn Maẓkūd, 462.
Qaṣr al-Ifrīqī, 78, 95, 109, 477, 521, 522.
Qaṣr al-Kabīr, 691, 702.
Qaṣr al-Kanā'is (Kneiss), 445.
Qaṣr al-Kawkab, à Bougie, 277, 501 ; à la Qal'a, 492.
Qaṣr Kūtīn, 460.
Qaṣr Lamṭa (Lamta), 448.
Qaṣr Lawza (La Louza), 453.
Qaṣr al-Lu'lu'a, 268, 271, 278, 501.
Qaṣr al-Mā', 89, 417.
Qaṣr Maǧdūnas, 453.
Qaṣr Malīta, 446.
Qaṣr Mallūlaš (Melloulèche), 453.
Qaṣr al-Manār, palais de Bougie, 277 ; port entre Nabeul et Sousse, 442 ; palais de la Qal'a, 492.
Qaṣr al-Marṣad, 442.
Qaṣr Miswar, 86.
Qaṣr al-Mulk, 277.
Qaṣr al-Murābiṭīn, 442.
Qaṣr al-Naḫīl, 442.
Qaṣr al-Naḫla, 440.
Qaṣr Nūba, 440 ; v. Nūba.
al-Qaṣr al-Qadīm, 427, 428.
Qaṣr Qāsās, 453.
Qaṣr Qanāta, 453.
Qaṣr al-Qayrawān, 426.
Qaṣr Qazal, 453.
Qaṣr Qūmaš, 436.
Qaṣr Qurāḍa, 452.
Qaṣr Rabāḥ (ou Qaṣr Riyāḥ), 454.
Qaṣr al-Rūm, 456.
Qaṣr Sa'd, 440.
Qaṣr Saǧǧa, 458.
Qaṣr Sahl (ou al-Qaṣr al-Ǧadīd ?), 446.
Qaṣr al-Salām, 278, 492.
Qaṣr Ṣāliḥ, 460.
Qaṣr Šammāḫ, 460.
Qaṣr Sariya (ou Surba), 460.
Qaṣr Ṣayyād, 461.
Qaṣr al-Sayyida, 302, 316, 447, 448, 512, 691.
Qaṣr al-Silsila, 434.
Qaṣr Sinān, 461.
Qaṣr Ṣūnīn, 436.
Qaṣr Ṭāriq, 446.
Qaṣr Tarša Dāwūd, 436.
Qaṣr al-Ṭīn, 156.
Qaṣr al-Ṭūb, 446.
Qaṣr Tūsīhān (?), 440.
Qaṣr b. 'Umar al-Aġlabī, 442.
Qaṣr al-Yāqūtā, 436.
Qaṣr Zaǧūna, 459.
Qaṣr al-Zarādiba/Qaṣr al-Ḥuṭṭāra, 473.
Qaṣr al-Zayt, 441.
Qaṣr Ziyād, 312, 313, 316, 453, 689.
Qasṭīliya, 104, 133, 161, 162, 166, 222, 223, 249, 256, 257, 258, 410, 467-471, 497, 521, 524, 592, 604, 609, 614, 626, 631, 658, 746, 747, 756, 757, 758.
al-Qaysāriyya, 420.
Qayṭūn/Qayṭūn Bayyāḍa, 469.
Qazrūna/Aqazrūna, 489.
Qibāb Ǧāmi', 447.
Quartier des Andalous à Fès, 56.
Quartier des Kairouanais, à Fès, 56.
Qubba des Banū Ḫurāsān, 433, 444.
Qubbat al-Ramal (ou al-Ramla ?), 444, 448.
Qubbat al-Salām, 118, 132, 451, 534, 535.
Qūs, 673.
Qusanṭīna, v. Constantine.
Qūṣra, v. Pantellaria.
Quṣūr Banī 'Ašara, 370.
Quṣūr Banī Ḫiyār, 456.
Quṣūr Ifrīqiya, 395.
Quṣūr al-Munastīr, 446, 447, 450.
Quṣūr Qafṣa, 470, 582, 636.
Quṣūr al-Zārāt, 459, 460.

Rabaḍ al-Baqriyya, 422, 591.
Rabaḍ Qafṣa, 452.
Rabaḍ al-Ḥimā, 451, 452.
Rabaḍ al-Marḍā, 433.
Rabaḍ al-Mubtalīn, 422.
Rabaḍ al-Rawḥā', 422.
Rabaḍ al-Sidra, 422.
Rabaḍ Zawīla, 452.
Rabat, 366, 378, 404.
Radès (Rādis), 435.
Raffā'īn, v. Sūq al-Raffā'īn.
al-Rafī', 501.
Rahādina, v. Sūq al-Rahādina.
Raḥba Banī Dirāǧ, 419,
Raḥbat al-Anṣār, 419.

Raḥbat Ibn Abī Dāwūd, 419.
Raḥbat al-Qamḥ, 451.
Raḥbat al-Qurašiyyīn, 419.
al-Ramādiyya, 414.
al-Ramla, 451.
Ramla Sūsa, 444.
Randazzo, 170.
al-Raqqāda, 12, 51, 53, 62, 63, 64, 65, 87, 92, 96, 110, 154, 220, 423, 427, 512, 534, 573, 625.
Ra's al-Ḥamrā' (Cap de Garde), 495.
Ra's al-Maḥbaz, 460.
Ra's Qabūdiya (Ras Kapudia), 453.
Ra's al-Wādī, 751.
Raṭl Māzūġa, 489.
al-Rawḥā', 427.
al-Rayḥāniyya, 414.
Ribāṭ Abī l-Ṣaqr, 436.
Ribāṭ al-Fatḥ, v. Rabat.
al-Ribāṭ al-Kabīr, 447, 448.
Rif, 81, 366.
Rīġa, 275, 489, 604.
al-Riyāḥīn, 234.
Roche Tarpéienne, 203.
Rome, 678, 758, 759, 760.
Rugga, 446.
Ruḥḥīš (?), 400.
al-Rukām (?), 667.
al-Ruṣāfa, 427.
Ruṣfa, 453, 454, 789.
Russie, 672.

Ša'ba, 488.
Sābāṭ Ibn al-'Azafī, 418.
Sabḥa Qasṭīliya, 257.
Sabība, v. Sebiba.
Sabīl Bi'r Barrūṭa, 416.
Ṣabra al-Manṣūriyya, v. al-Manṣūriyya.
Ṣabra entre Tripoli et Gabès, 105, 460.
Šabraka, 434.
Ṣabrawā, 209.
Ṣadaf, 427.
Šaḍla/Šāḍila, 435.
Sahara, 90, 209, 246, 275, 371, 397, 402, 404, 474, 500, 540.
Sahel, 361, 412, 442, 443, 446, 452, 456, 528, 595, 598, 604, 614, 627, 628, 747, 750, 754, 785.
Sāḥil, 15.
Sāḥil al-Zaytūn(a), 457.
Sahr, 484, 504.
Ṣa'Id, 206, 207.
Šakla (île Chikli), 434.
Šalaf Banī Wāṭīl, 490.
Salamān, 796.
Salé, XIX, 365, 366, 370, 374, 385, 387, 404, 534.
Salerne, 123, 309, 375, 659, 679, 810.
Sallaqṭa (Salakta), 256, 258, 453.
al-Saqā'if, 504.
Šaqāniṣ, v. Marsā Šaqāniṣ.
Šaqrāṭis, 471.
Sāqyat Ibn Ḫazar, 482.
al-Ša'rā', 504.
Sardaigne, 168, 176, 287, 308, 431, 494, 495, 758.
Sardāniya, 42, 45, 72, 84, 431, 512, 630, 758.
al-Šarī'a, 329, 503.
al-Šārī' al-A'ẓam, 419.
Šārī' Ibn al-Mu'attib, 419.
Sarrath, 472.
Šarūs, 464-466, 764.
Šaryāna, 454.
Saṭfūra, 436, 437.
Savone, 338.
al-Šawārī, à Sousse, 444.
al-Sayyida, 142, 447, 448, 691 ; v. Qaṣr al-Sayyida.
Sbeitla (Subayṭila), 429, 472, 473.
Sebiba (Sabība), 249, 256, 259-263, 265, 267, 271, 274, 302, 429, 472, 473, 474, 500, 524, 532, 635.
Sebkha Sidjoumi, 434.
Sersou, 113.
Sétif (Saṭīf), 19, 77, 78, 156, 304, 371-374, 378, 386, 387, 402, 476, 483, 485, 498, 499, 521, 522, 532.
Séville, 200, 280, 385, 562, 705, 776, 795.
Sfax (Safāqus), 46, 161, 226, 231, 249, 250, 251, 255, 256, 257, 273, 285, 292-295, 297, 298, 299-302, 304, 309, 310, 312, 316, 340, 349, 350, 358, 359, 379, 380-382, 383, 394, 429, 443, 453, 454-457, 524, 525, 541, 555, 607, 613, 614, 627, 632, 636, 647, 656, 660, 667, 669, 711, 729, 730, 731, 761, 786, 787, 798, 814.
Sibāḫ al-Kilāb, 460
Sicile, XVIII, XXIV, 11, 44, 125, 126, 127, 149, 167-171, 176, 183, 203, 223, 250, 283-286, 303, 304, 306, 308, 319-324, 334-338, 341, 345-346, 349-361, 368, 374, 375, 376, 379-284, 391, 392,

393, 394, 400, 404, 441, 449, 452, 455, 459, 496, 518, 524, 527, 536, 542, 565, 584, 622, 630, 634, 637, 643, 649, 655, 658, 659, 660, 663-668, 675, 678, 712, 722, 732, 759, 761, 777, 782, 786, 787, 789, 793, 795, 796, 797, 809, 811.
Sīdī b. 'Aissa, 457.
Sīdī 'Alī ben Naçrallah, 430.
Sīdī 'Āmir, 448.
Sidi Bou Khrissan, 433.
Sīdī Bū Marwān, 494.
Sidi Daoud, 440, 749.
Sīdī l-Faḍl, 493.
Sīdī l-Ḥāǧǧ 'Amor, 457.
Sīdī b. Nafīs, 433.
Sidi Said, 442.
Sidi 'Uqba, 481.
Siğilmāssa, XXI, 8, 11, 27, 28, 36, 55, 56, 59, 60, 64, 98, 99, 245, 470, 483, 594, 674, 675.
Siliana (Silyāna), 471.
al-Silsila, 433.
al-Simāṭ, 180, 414, 417, 418, 419, 424 ; à Tobna, 483.
Sminğa, 435.
Sora, 803, 804.
Sora, 803, 804.
Sorella, 335.
Soudan, 26, 54, 72, 73, 136, 230, 245, 360, 411, 463, 465, 466, 469, 474, 515, 530, 531, 540, 545, 622, 655, 674-676, 684.
Sousse (Sūsa), 19, 20, 22, 84, 90, 143, 161, 197, 219, 222, 223-224, 226, 229, 236, 246, 249, 250, 255, 256, 293, 302, 304, 305, 310, 333, 358, 359, 384, 394, 405, 422, 423, 428, 437, 440, 441, 442-446, 520, 525, 541, 542, 555, 565, 607, 614, 626, 628, 632, 636, 663, 664, 691, 717, 725, 731, 764, 777, 779, 787, 796, 801.
Stafsīf, 281.
Station des épreuves, 116.
Sūf (Souf), 410, 474, 748.
Ṣulb al-Ğamal, 425
Sumāṭa, 410, 469.
Sūq al-Aḥad, à Kairouan, 419, 420, 423 ; dans la région de Bougie, 503.
Sūq al-'Aṭṭārin, à Kairouan, 421 ; à Tunis, 433.
Sūq Bāb al-Baḥr, 503.
Sūq Badarna, 454.
Sūq Banī Zandawī, 498.
Sūq al-Bazzāzīn, 420.
Sūq al-Dağāğ, 420.
Sūq al-Ḍarb, 420.
Sūq al-Faḥḥāmīn, 444.
Sūq al-Ğawhariyyīn, 420.
Sūq al-Ğazl, à Kairouan, 420 ; à Sousse, 444.
(Sūq) al-Ğazzārīn, 421.
Sūq al-Ḥabs, 421.
Sūq al-Ḥamīs, à Djerba, 459 ; deux toponymes de la région de Bougie, 503, 504.
Sūq Ḥamza, 24, 156, 488. V. Ḥamza.
Sūq al-Ḥasāra, 448.
Sūq Hawwāra, 489.
Sūq al-Ḥayyāṭīn (ou Ḥannāṭīn), 445.
Sūq al-Ḥazzāzīn, 420.
Sūq al-Ḥusaynī, 446, 454.
Sūq Ibn Hišām, 179, 419, 551, 597.
Sūq Ismā'īl, 420.
Sūq al-Iṭnayni, 504.
al-Sūq al-Kabīr, 420.
Sūq al-Ka'k, 420.
Sūq Karrān, 489.
Sūq al-Kattānīn, 420, 421.
Sūq Māksan, 489.
Sūq Qaysāriyya, 503.
(Sūq) al-Raffā'īn, 421.
Sūq al-Rahādina (ou Rahādira), 420, 421.
Sūq al-Rammāḥīn, 415.
Sūq al-Sarrāğīn, 420.
Sūq al-Ṣawwāfīn, 503.
Sūq al-Ṣayārifa, 420.
Sūq al-Ṭa'ām, 421.
Sūq al-Ṣūf, 503.
Sūq al-Yahūd, 419, 423.
Sūq Yūsuf, 498.
(Sūq) al-Zağğāğīn, 421.
Sūq al-Zayt, 654.
Sura, 765.
Surt/Ṣurt, 52, 463.
Sūs, 330, 331.
Suwayqa b. Maṭkūd, 463.
Syracuse, 170, 286, 338.
Syrie, XVIII, 6, 172, 186, 195, 290, 669, 805, 813.
Syrte, 457.

Tabarka (Ṭabarka), 345, 437, 438, 677, 680.
Tabṣa, 449.
Tadallis (Tédellis, Dellys), 280, 505.

Tādmakha, 675.
Tādaraqt (ou Tādaraft ?), 503.
Tāfnāt (?), 460.
Tāğanna, 629.
Tāğrā, 404.
al-Tākmart, 467.
Takrūr, 465.
Tāla, 498.
Tāmadfīt, 460.
Tāmadfūs (Cap Matifou), 505.
Tāmaġalt, 488.
Tāmasnā, 404.
Tāmasnat, 478.
al-Ṭamāṭa, 504.
Tāmidit, 109, 111, 472, 477, 627.
Ṭāmlīl/Tāmallīl, 470.
Tamlūšāyt, 465.
al-Tammārīn, 415.
Tamsūlat, 750.
Tamtār, 748.
Tānāqlalat (?) (ou Tānāğlalat ?), 498.
Tanger, 28, 29, 59, 366, 378.
Taormine, 285, 286.
Tāqarbust (ou Tāqarbūst), 24, 491.
Ṭāqğanna (ou Ṭāmğanna ou Tāfğanna), 432.
Taqyūs (Oudiane-Deqache), 223, 232, 469, 605, 626, 634.
Ṭarāquš, 434.
Tārdayt, 467.
Ṭarf al-Baṭṭāl, 506.
Ṭarfā, 454.
Ṭarfala, 504.
Ṭars Asbāṭ, 454.
Ṭarrāq (ou Ṭirāq), 429, 598, 630, 636.
Tasāla, 246, 281.
Tāsiqda/Sukaykida/Skīkda (Philippeville), 495.
Tāurqā, 457.
Tāwarġā, 470.
Tāwart, 504.
al-Ṭayyāra, 242.
Tāza, 60, 366.
Tāzmart, 157.
Tāzka (ou Tāzukkā ?), 504.
Tébessa (Tabassa, Tabassā), 96, 260, 472, 474, 630.
Tébourba (Ṭuburba), 234, 235, 387, 399, 434.
Tédellis (Dellys), 280 ; v. Tadallis.
Tehouda (Tahūda ou Tahūḍa), 480, 483.
Tell, 244, 245, 471, 473, 474, 486, 765.
Ténès (Tanas), 26, 94, 279, 350, 485, 488, 490, 506, 629, 630, 643, 677, 678.
Terraferma, 308.
Tétouan, 11, 15, 56.
Tiaret (Tāhirt ou Tīhart), 11, 12, 13, 15, 23, 24, 26, 27, 28, 35, 36, 37, 38, 40, 47, 48, 64, 65, 79, 81, 82, 84, 90-94, 112, 156, 488, 493, 494, 522, 783, 784.
Tidjis (Tīğis), 20, 92, 95, 98, 109, 476, 478, 521, 522.
Tifech (Tīfāš), 477, 497, 627.
Tiġermīn, 464, 467, 746.
Tīn, 755.
Ṭīna (Thyna), 456.
Tīn Denmira (Tendemmira), 465.
Tindja (Tīniğa), 437, 633.
Tīn Dūzīğ, 466.
Titteri, 13, 14, 486, 487.
Tlemcen (Tilimsān), 13, 31, 48, 60, 79, 82, 94, 244, 279-282, 333, 365, 366, 369, 373, 379, 387, 404, 487, 488, 494, 721, 722.
Tobna (Ṭubna), 14, 17, 22, 25, 36, 37, 41, 74, 84, 85, 92, 112, 156, 262, 476, 479, 482, 485, 504, 519, 520, 522, 604, 627, 634.
Tolède, 191, 528, 78?.
Tolga (Ṭawlaqa), 481.
Tozeur (Tawzar, Tūzar), 222, 223, 224, 232, 364, 395, 468-469, 555, 564, 592, 607, 610, 623, 626, 629, 630, 631, 636, 675, 676, 720, 728, 729, 732, 748, 757, 761, 785, 796, 798.
Trapani, 285.
Tripoli (Ṭarābulus), 11, 40, 41, 44, 46, 51, 52, 73, 96, 97, 99-106, 124, 133, 146, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 174, 192, 210, 215, 225, 236, 245, 252, 275, 294, 304, 305, 327, 328, 395, 396, 457, 460, 461-462, 469, 516, 520, 521, 524, 555, 562, 602, 622, 628, 629, 636, 656, 665, 668, 674, 679, 696, 706, 713, 721, 727, 732, 746, 752, 758, 761, 782 ; v. Tripolitaine.
Tripolitaine, 106, 166, 210, 446, 456, 457, 534, 539, 541, 542, 543, 629 ; v. Tripoli.
Troina, 170, 284.
Tumāğir, 445.
Ṭunbuḍa (al-Muḥammadiyya, La Mohamedia), 434.
Tunis (Tūnis/Tūnus), 19, 20, 21, 119, 120-122, 147, 163, 179, 187, 205, 219,

230, 235, 236, 249, 251, 258, 263-266, 298, 301, 302, 303, 304, 305, 318, 325, 328, 329, 332, 338-341, 356, 360, 361, 364, 365, 376, 377, 378, 384-389, 400, 405, 411, 412, 432-436, 437, 438, 439, 441, 444, 520, 524, 525, 534, 547, 555, 562, 571, 585, 606, 614 ; 621, 622, 628, 630, 632, 633, 637, 638, 640, 649, 656, 660, 663, 664, 670, 679-684, 695, 703, 715, 728, 755, 757, 758, 759, 760, 761, 764, 768, 769, 787, 788, 796, 797.
Tunisie, *passim*.
Ṭurra (Telmine), 469, 470, 523, 754.
Tusa, 283.
Tyrrhénéenne, 308.

al-Ubba (Ebba), 222, 471.
al-Uḫtāni, 436.
Umm al-'Ulū, 367.
'Uqaybalāt (?), 460.
al-Urbus, v. Laribus.
Utique, 434.

Valence, 562.
Valona, 659.
Venise, 123, 124, 659, 679.
Ventas Mesmiliana, 35.

Wabla (?), 460.
Waddān, 463.
Wādī 'Abbās, 382.
Wādī Aḥnāš (?), 460.
Wādī l-Aqwās, 372.
Wād Bagrada, v. Medjerda.
al-Wādī l-Kabīr (Oued Sahel Soumman), 268, 500, 501, 503.
al-Wādī l-Māliḥ, 18.
al-Wādī l-Milḥ (Oued Azerrou), 504.
Wādī l-Nisā', 401, 402.
Wādī l-Qaṣṣārīn, 69, 422.
Wādī Šāl, 497.
Wādī l-Sarāwīl, 423.
Wādī l-Ṭīn, 113.
Wādī Waht (?), 503.
Waġlāmat, 754.
Wanšarīš, 79.
Waqqūr, 434.
al-Wardānīn (Ouardenine), 445.
Wārġlān (Ouargla), v. Ouargla.
al-Waritsī, 640.
Wīġū, 465, 466.
Wūġallān, 276.

Yābisa, 391.
Yanūlaš/Yanūnaš, 453, 454.
Yašīr (Ašīr), 488.
Yemen, 6, 7, 32, 672.
Yunqa, 456.

Zāb, 17, 19, 22, 26, 32, 33, 35, 37, 38, 79, 82, 108, 156, 164, 244, 245, 275, 276, 282, 410, 474, 479-481, 483-486, 497, 522, 604, 674, 776.
Zaghouan (Zaġwān), 235, 236, 401, 423, 430, 435.
Zāna, 438, 494.
Zanzūr, 100.
Zar'a (?)/Zur'a (?), 233, 234, 399, 437.
al-Zarība, 447.
Zarmadīn (Zramedine), 446.
Zarūd, près de Kairouan, 427 ; au sud de Gafsa, 471.
Zawīla, 18, 73, 125, 221, 228, 269, 288, 305, 314, 332, 336, 343, 358, 382, 383, 384, 385, 390, 400, 404, 405, 412, 451-452, 520, 537, 539, 569, 583, 584, 639, 761, 781, 814.
Zawīla, dans le Fezzan, 466, 684.
Zāwiya Sīdī 'Abd al-'Aẓīm, 433.
Zāwiya Sīdī Ḍwīb, 448.
al-Zaytūna, 433.
Zīzū, 460.
Zubunna, 446.
Zuqāq Banī Dīnār, 419.
Zuqāq Banī (ou Ibn) Ġānim, 419.
Zuqāq al-Farrā'īn, 419.
Zuqāq Ibn Ḥasana (?), 419.
Zuqāq al-Rūm, 419.
Zuqāq al-Saqṭiyyīn, 418.
Zuwāwa (pays des —), 156.

III. — RUBRIQUES, TITRES D'OUVRAGES, MOTS TYPIQUES, TERMES TECHNIQUES

'abā'a, 594, 596.
abāḍisme, v. ḫāriǧisme.
abandās, 762.
'abd, pl. · 'abīd, 19, 37, 51, 53, 54, 61, 71, 76, 77, 84, 95, 109, 114, 129, 134, 136, 141, 142, 146, 148, 211, 215, 216, 219, 228, 230, 254, 267, 268, 296, 313, 314, 333, 340, 400, 444, 511, 512, 515, 526, 530, 531, 575, 591, 656, 764.
Abkār al-afkār, 796.
abrāǧ, 424.
abū qalamūn, 635.
abyāt al-ma'ānī, 780.
'āda, 584.
Adab al-sulṭān..., 780.
'adāla, 565.
'adālat al-šahāda, 566.
aḍān, 713, *passim*.
'adl, pl. : 'udūl, 563, 565, 566, 567, 568, 577, 768.
'aǧam, 762.
'āǧil, 578.
'āǧil, 577.
aḫbār al-tawātur, 566.
aḫbās, 607.
'ahd, pl. : 'uhūd, 213.
aḫkām al-ǧamā'a, 519, 566.
aḫkām al-milk, 605.
'alas, 590.
ahl, 586.
ahl al-bādiya, 71.
ahl al-dār, 370.
ahl al-da'wa, 750.
ahl al-ḫilāf, 753.
ahl madar, 8.
ahh al-ma'rifa, 810.
ahl al-mušā', 605.
ahl al-uṣūl, 567.
ahl wabar, 8.
aḫṣāṣ, 456, 458.
a'lām, 510, 599.
A'lām al-kalām, 796.
'alāma, 316, 526.
alchimie, 307, 310-314, 540, 704, 789, 799, 810, 811.
alfa, 688.
alḫān, 821.
'alide, 11.
'ālim, pl. : ulamā', 570, 572.
alun, 463, 682, 686.
ama, 588.
'amal, pl. . a'māl, 68, 70, 78, 516, 517, 547, 608, 615, 692.
A'māl al-A'lām, XX.
al-a'māl al-maḫzaniyya, 400, 548.
amān, 36, 79, 104, 111, 310, 345, 351, 356, 358, 359, 368, 387, 388, 396, 397, 398.
amāna, 741.
a'mara, 583.
'āmil, pl. : 'ummāl, 37, 43, 44, 46, 47, 52, 54, 58, 62, 63, 64, 70, 72, 73, 75, 79, 85, 147, 176, 346, 353, 376, 428, 475, 483, 514, 515, 519, 520, 521, 524, 543, 544, 545, 546, 547, 552, 566, 606, 611, 616, 619, 748 ; v. wālī.
amīn, pl. : umanā', 545, 551, 621, 641, 688.
amīna, 527, 587.
amīr, pl. . umarā', 64, 520, 523, 614.
amīr al-ǧuyūš, 294.
amlāk, 389, 610.
'āmma, 587.
'ammāriyya, pl. : 'ammāriyyāt, 141.
amwāl, 43, 46, 70, 75, 79, 388, 547.
ankiḫat al-bādiya, 580.
antimoine, 477, 640.
'anwatān, 610.
apiculture, v. miel.
aqdās, 450.
'aqd, pl. : 'uqūd, 655.
'aqd al-nikāḥ, 583.
'aqīda, pl. : 'aqā'id, 701, 705, 734, 807.
aqīṭ, 590.
aqrāq zarāriyya, 595.
aqwāt, 654.
archer, 102, 298, 513, 532.
architecture, 501, 811-814, et *passim*.
archive, 239, 289, 377, 559, 564, 682.
arḍ maġṣūba, 620.

arḍ mawāt, 604.
arḍ al-sabīl, 690.
argent, 540, 600, 608, 637, 640, 667, 673, 742, *passim* ; v. monnaie.
arīf, 530 ; v. 'irāfa.
al-'ārifūn li-l-tiğāra, 653.
armes, 102, 161, 216, 220, 230-231, 243, 259, 261, 298, 349, 381, 390, 397, 496, 532-533, 598, 634, 659.
armée, 86, 87, 88, 102, 110, 118, 130, 133, 159, 160, 170, 211, 215, 216, 217, 218, 223, 228, 237, 272, 294, 306, 317, 335, 337, 356, 361, 367, 372, 373, 383, 385, 386, 387, 390, 391, 392, 397, 401, 404, 513, 516, 517, 518, 529-538, 541, 688.
art, 134, 811-822.
Asad al-suḫṭ, 749.
al-'Ašarāt, 779,
aš'arisme, 567, 688, 700-705, 716, 718, 721, 723, 724, 726, 728, 730, 806.
asbāb, 62.
aṣbu', 651.
al-ašġāl, 44, 160, 517, 543-544, 547 ; v. finance.
aṣḥāb al-a'māl, 608.
aṣḥāb al-šawāḏīk, 417.
'aṣīda, 589.
'ašīra, 395.
asirra, 579.
'askar, 69, 530.
aṣl al-nikāḥ, 582.
asmāṭ, 595.
astrologie, astronomie, 288, 305, 307, 315, 318, 526, 717, 784, 799, 803, 810.
'Āšūrā', 393, 424, 447, 467, 689, 762.
aṭāṭ, 678.
atāwa ma'lūma, 265.
'aṭāyā, 63.
atbā', 386, 532.
aṭbāq, 590.
'aṭiš, 628.
'aṭṭār, 591.
aṭriya, 593.
attributs, 180.
Avent, 762.
āzāğ, 483.
'Awālī l-Safāqusī, 729.
'awn, pl. : a'wān, 551, 616, 617, 619, 750.
awqāf, 607.
'ayn, pl. . a'yān. 578, 612.
ayyām al-'Arab, 778.
ayyām al-tašrīq, 712.
'azl, 659.
'azzāba, 744, 745, 752, 754, 755.

Bāb, grade ismā'īlien, 32.
badā'i', 252.
badan, pl. : abdān, 421, 597.
bādiya, 654.
baḥr, 492.
balad, 609.
balāġa, 780.
banque, 642, 655, 672.
bakriyya, 696, 722, 723.
baqiyya, pl. : baqāyā, 71.
baraka, 121, 711, 749.
barbara, 6.
bardī, 598, 637.
barīd, pl. : burud, 86, 526-527, 529 ; v. ḫabar.
barzaq, pl. : barāziq, 593.
basīsa, 589.
basmala, 737.
baṭṭa zayt, 629.
baṭn, 482.
al-Bāri' fī aḥkām al-nuğūm, 811.
bay'a, 511.
Bayān, XV, XX, 68, 144, 146, 152, 167, 169, 189, 195, 202, 228, 294, 296, 312, 315, 318.
bay' al-maḍġūṭ, 617, 618.
baysār, 592.
bayt al-māl, 62, 254, 443, 514, 543, 545, 547, 606, 608, 613, 614, 810.
bayt al-ḫadīd, 54.
bayt al-ḫašab, 54.
bayt al-silāḥ, 62, 533.
bayyina, 550, 551, 553, 569, 610, 768.
belles-lettres, 775-811, et passim . v. poésie, juristes.
berbère (langue), 6, 48, 410, 459, 466, 772.
bid'a, 692, 693, 706, 736, 738.
bidar, 75.
bijou, 579, 580, 582, 600, 602, 618, 652, 667, 714, 766, 818.
billet à ordre, 652.
birḏawn, 591.
biṭāqa, 200.
blanc (couleur des Fāṭimides), 11, 33, 202, 599.
blé, 72, 120, 179, 290, 340, 343, 348, 355, 358, 386, 391, 397, 398, 497, 537, 589,

627, 649, 655, 663-668, 675, 682, 686, 730, et *passim*.
bois, 124, 140, 141, 347, 348, 397, 424, 494, 495, 500, 537, 557, 598, 615, 659, 660, 686, 817-818, 820.
boiseries, 817-818.
bronze, 289, 818.
bunduqiyya, 634.
bunūd, 89, 510, 521 ; v. étendards.
būq, pl. : būqāt, 262, 527, 712.
Burda, 729.
burǧ, pl. : abrāǧ, 259, 397, 424.
būrī, 438.

cadi, 43, 51, 62, 64, 69, 87, 89, 131, 134, 140, 141, 142, 176, 182-186, 192, 194, 195, 197, 198, 202, 207, 208, 225, 226, 254, 294, 341, 351, 358, 383, 403, 417, 419, 511, 512, 519, 520, 528, 549, 550, 551, 553, 554-573, 577, 580, 584, 610, 618, 648, 668, 675, 685, 690, 705, 707, 715, 716, 717, 721, 731, 732, 733, 743, 767, 783, 797 ; v. justice.
cadi des cadis, v. cadi, qāḍī, l-quḍāt.
cadi des mariages, 561, 577.
Calendes, 762.
calendrier, 721, 732, 742-743.
calendrier julien, 627.
camphre, 141, 590.
canne à sucre, 431, 458, 590, 630.
capitation, 346, 360, 548, 608, 612, 616 ; v. ǧizya.
carthame, 434, 593, 634.
carvi, 434, 469, 473, 593, 635.
céramique, 815.
céréale, 627, 656 ; v. blé.
cérémonie, 44, 71, 72, 73, 79, 84, 87-89, 90, 112, 118, 129, 130, 131, 132, 135, 136, 138-143, 149, 150, 151, 157, 189, 197, 251, 254, 274, 306, 307, 309, 315, 317, 333, 382, 385, 510, 511, 512, 513, 535, 554, 573, 576-588, 595, 691-692 ; v. fête, funérailles, mariage.
chancellerie, 44, 68, 89, 133, 135, 151, 198, 207, 208, 238, 299, 316, 334, 364, 514, 525-526, 637, 772 ; v. kātib, kitāba.
Chandeleur, 762.
change, 642-643, 652, *passim* ; v. monnaie, ṣarrāfūn, ṣayrafī.
chanvre, 434, 634, 641.
chapelet, 141.
chasse, 294, 364, 367, 369, 512, 533, 592, 632, 633-634, *passim*.
christianisme, 86, 87, 219, 254, 268, 283, 285, 287, 289-291, 301, 308, 309, 351, 355, 357, 358, 359, 360, 372, 375, 379-384, 388, 393, 398, 401, 411, 439, 505, 530, 531, 567, 575, 576, 588, 590, 608, 610, 611, 616, 655, 659, 660, 663, 667, 674, 678, 681, 685, 692, 745, 753, 757-764, 765, 766, 767, 768, 790, 810.
Chronique de Damas, 331.
chrysobulle, 124.
chrysocalle, 637.
circoncision, 71, 73, 135, 546, 714.
cire, v. miel.
classes, v. ṭabaqāt.
colorant, 504, 622, 634, 635, 636, 669, 670, 673, 679, 686.
Commentaire du Livre de la Création, 803.
commerce, 14, 221, 232, 287, 289, 290, 308, 320, 323-324, 343, 345, 348, 352, 355, 358, 360, 391, 443, 524, 540, 608, 611, 620, 622, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 640, 641-686, 689, 690, 691, 766, 767, 768.
contrat agricole, 604-605, 622-624.
contrat maritime, 660-685.
controverse religieuse, 695, 696, 697, 698-700, 733-743, 747, 748 et *passim* ; v. aš'arisme, mālikisme, šī'isme, ḥanafisme, juristes, šāfi'isme.
corail, 345, 437, 640, 641, 670, 671, 672, 673, 677, 680, 686.
Coran, 140, 141, 143, 179, 180, 190, 194, 196, 417, 539, 565, 587, 600, 638, 666, 690, 705, 706, 719, 723, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 732, 737, 740, 742, 744, 747, 753, 754, 771, 772, 773, 774, 779, 786, 797.
costume, 115, 135, 150, 177, 178, 184, 189, 193, 202, 208, 218, 243, 311, 329, 330, 423, 451, 455, 471, 510, 523, 535, 554, 580, 582, 591, 594-600, 652, 661, 676, 692, 707, 750, 762, 767, et *passim* ; v. textile.
coton, 423, 434, 463, 470, 482, 484, 594, 634, 635, 636, 649, 655.
course, 125, 126, 168, 171, 286, 303, 308, 309, 317-318, 345-346, 494, 500, 502, 536, 540, 584, 663, 667, 669, 670, 677 ; v. marine, 680, 684, 685, 764.
courtier, 652.

couscous, 589, 710.
croisade, 287, 290, 355.
cuir, 458, 459, 463, 503, 599, 600, 628, 629, 634, 636, 637, 679, 686.
cuivre, 496, 637, 639, 642, 672, 673, 707, 818.
cumin, 469, 470, 473, 635.
cynophagie, 468, 592, 631.

Da'ā'im al-Islām, XXII, XXV, 152, 733-743.
ḍād, 780.
dāḫila 'alayhā, 582.
daḫl, 547, 614.
dā'Ī, pl. : du'āt, 11, 40, 67-68, 75, 77, 87, 88, 152, 175, 195, 198, 207, 511, 515, 543, 560, 608, 699, 743 ; v. da'wa.
ḍamān, 609, 619.
dāmūs, 448.
ḍarā'ir, 134.
Ḍarā'ir al-ši'r, 780.
darb, pl. : durūb, 418.
ḍarb, frappe de la monnaie, 538, 540.
ḍarb, copie, 564.
ḍarb al-mā', 628.
ḍarb al-sikka, 538.
ḍarība, 472.
dars, 612.
dār al-sikka, 540.
dār al-ṣinā'a (ou ṣan'a), 392, 442, 450, 451, 500, 537, 689.
dār al-wakāla, 672.
dašīš, 589.
datte, 629, 639, 674, *passim*.
da'wa, 67, 515, 516, 699, 743, 750; v. dā'Ī.
dawābb, 159.
ḍawāḫī, 604.
dawālīb, 450, 626.
dawām al-zawǧiyya, 583.
dawwār, 648.
dayyān, 528, 672, 673, 768.
décor, 815-817.
dénéral, 641-642, 647, 648, 819.
ḏikr, 690, 719.
ḏimmī, 568, 654.
dimna, 607.
dīnār, *passim;* v. monnaie.
ḏirā', 651.
dir', pl. : durū', 533.
dirham, *passim;* v. monnaie.
disette, 149, 161, 172, 227, 274, 293, 307, 340, 350, 355, 398, 658, 663, 686.
dīwān, pl. : dawāwīn, 32, 68, 71, 175, 252, 309, 314, 340, 417, 525, 526, 543, 544, 545, 563, 564, 569, 609, 621, 751.
Dīwān al-'azzāba, 752, 753.
dīwān aḥkām al-qāḍī, 563, 564.
Dīwān d' Ibn Ḥamdīs, XXVI.
Dīwān d'Ibn Šaraf, 796.
dīwān al-inšā', 525.
Dīwān d'al-Mu'ayyaḍ fī l-dīn, XXII.
Dīwān de Tamīm, XVIII.
Dīwān d'Abū Nuwās, 779.
diya, 504, 748.
ḍiyā', 110, 526, 604, 822.
douane, 347, 360, 614, 621-622, 660; v. fiscalité.
du'ā', 706.
ḏu'āba, 594.
duḫn, 590.
durrā'a, 596.

eau de rose, 197, 590.
éléphant, 79, 88, 512.
élevage, 631-632 et *passim*.
encre, 638.
ennuque, 15, 30, 32, 34, 99.
enseignement, 179, 327, 328, 329, 546, 553, 568, 585, 715-757, 771-811.
épices, 593, 649, 670, 672, 673, 686.
épigraphie, 816-817, *passim*.
Épître égyptienne (Risāla Miṣriyya), 799.
esclave, 136, 142, 243, 253, 254, 289, 290, 297, 313, 329, 349, 350, 351, 371, 420, 474, 502, 513, 565, 575-576, 587, 588, 606, 617, 652, 656, 658, 659, 660, 681-683, 684-685, 686, 761, 764, 766, 780 ; v. 'abd/'abīd.
esclavon, 34, 63, 66, 90, 99, 100, 125, 529, 684.
étain, 637, 640.
étendard, drapeau, 70, 75, 76, 78, 89, 90, 104, 105, 109, 130, 131, 140, 141, 149, 150, 151, 157, 160, 177, 182, 189, 193, 194, 195, 203, 260, 262, 310, 385, 404, 510, 511, 516, 521, 522, 534, 640 ; v. tambour.
Évangile, 763.
éventail, 600.
exaction, 71, 197, 547, 552, 553, 575, 603-604, 612, 616, 617, 618-621, 633, 685, 690, 745, 748 ; v. fiscalité.

faḫṣ, 624.

fālūḏāğ, 590.
faqīh, pl. : fuqahā', 364, 388 ; v. juriste.
faqīr, pl. : fuqarā', 552, 655.
faraḥ, 586.
farīk, 630.
farq, 585.
farrān, 589.
farw, 597, 598, 599, 657.
fasād al-zamān, 659.
fasāṭīṭ, 104.
fāsid, 580.
Fātiḥa, 737.
fatūḥiyyāt, 329, 595.
Fawāt, XXVII.
fāzat al-salām, 155, 534.
femme, v. mariage.
fer, 14, 66, 471, 476, 494, 496, 500, 537, 639, 640, 673.
fête, 254, 381, 512, 573, 689, 690, 708, 711, 712, 742, 743, 745, 762, 763, 774, et *passim* ; v. cérémonie, mawsim.
Fête-Dieu, 762.
feu grégeois (nafṭ), 84, 324, 538.
figue, 629, *passim*.
fikriyya, 722.
finance, 33-34, 43, 44, 45, 72, 159, 160, 228, 254, 306, 307, 348, 361, 400, 449, 514, 516, 517, 518, 519, 521, 543-548, 764, 766 ; v. fiscalité.
fiqh, 107, 150, 543, 570-571, 577, 696-743, *passim* ; v. juriste.
firāš, 599.
fiscalité, 12, 33-34, 43, 44, 45, 46, 52, 54, 64, 67, 70, 71-72, 75, 79, 99, 159, 160, 169, 223, 235, 236, 256, 262, 265, 271, 353, 360, 368, 388, 389, 413, 426, 428, 443, 457, 470, 472, 475, 479, 494, 496, 499, 502, 515, 516, 517, 523, 524, 525, 543-548, 552, 605, 608-622, 641, 653, 660, 670 ; v. finance, ḫarāğ.
fitna, 176.
foire, 441, 447.
fondouk, 606, 683 et *passim*.
fortification, 337, 351, 352, 389, 391, 413, 424, 425, 426, 428, 439, 449, 457, 491, 533, 814, *passim*.
four, 589, 606.
fruit, 629-630, et *passim*.
fuḥūl, 252.
funérailles, 130, 139, 140, 141, 148, 157, 178, 189, 220, 240, 302, 306, 316, 328, 370, 382, 448, 450, 511, 512, 559, 599, 708, 710-711, 738.
furn, pl. : afrān, 589, 606.
furū', 695.
furūḍ, 617.
furūš, 579.
furūsiyya, 749.
fustuqiyya, 593.

ġāba, 605.
ġābī al-amwāl, pl. : ġubāt, 46, 70, 79, 428, 457 ; v. ġibāya.
ġadīr mā', 446.
ġāh, 619.
ġāhiliyya, 595.
ġahmisme, 702.
ġalwa, 580.
ġamā'a, 224, 264, 519, 566, 569, 700, 728, 730.
ġāmi', grande mosquée, mosquée-cathédrale, *passim*.
Ğāmi' al-luġa, 779.
ġāmūr, 707.
ġanā'ib, 534.
ġanīma, 543, 741.
ġannāt, 605.
ġār, 750.
ġaram, 70, 609, 620.
ġarāma, 545.
garance, 634.
ġardaq, pl. : ġarādiq, 589.
gardiennage des récoltes, 624.
ġarīb, 267.
ġarīd, 707.
ġaṣb, 633.
ġašīš, 589.
ġassāniyya, 590.
ġawālī, 608.
ġawrab, 599.
ġazl, 636, 637.
ġibāya, ġibāyat al-amwāl, ġam' al-amwāl, 443, 470, 544, 545, 547, 614 ; v. ġābī.
ġihād, guerre sainte, 168, 175, 283, 398, 401, 403, 607, 736, *passim*.
ġihāz, 577, 584.
ġilāla, 596.
ġilda, 577.
gimblette, 590.
girafe, 72, 73, 88, 136, 512.
ġirāyāt, 75.
ġizya, 360, 548, 611, 612, 614, 767 ; v. capitation.

goudron, 463, 500, 537, 635.
gouverneur, 519-525, et *passim*; v. 'amal, 'āmil, wālī.
ġubba, 596, 597, 598.
ġu'l, 652, 662.
ġulām, pl. : ġilmān, 78, 91, 155, 253, 519, 588, 821.
ġumādāt, 697.
ġund, pl. : aġnād, 292, 295, 298, 319, 333, 358, 498, 512, 514, 531, 619, 656 ; v. armée.
ġurāb, 340, 344, 538.
ġurfa, 602.
ġurm, 612.
ġuwayrabāt, 599.
ġuz', 68, 751.
gypse, 496.

ḥabar, 43, 176, 253, 526, 527, 587.
ḥabba, 643.
ḥabīs, 593.
habous, 119, 140, 141, 143, 196, 331, 422, 447, 573, 606-608, 610, 613, 688, 690, 707, 758, 771, 772.
ḥādim, 588, 617, 685.
ḥādim rūmiyya, 588.
al-Ḥadīqa, 800.
ḥadīṯ, *passim*.
ḥāfiẓ, 378, 389, 394, 525.
ḥafna, 651.
ḥaǧǧ, 713, 714 ; v. pèlerinage.
ḥāǧib, 514, 821.
ḥakam, 550, 587.
ḥākim, pl. : hukkām, 30, 465, 466, 528, 548-554, 556, 567, 569, 610, 654.
ḥalafisme, 746.
Halaḥot, 808.
ḥalīfa, 37, 44, 49, 100, 109, 522.
ḥalqa, 657, 750, 752.
ḥaly, 579.
ḥammām, 586, 606, 822 et *passim*.
ḥanafisme, 12, 67, 481, 687-688, 698, 699, 715, 734, 736.
ḥānāt, 473.
ḥanāyā, 69, 235, 387.
ḥandasī, 642.
ḥandūs, pl. : ḥanādīs, 642.
ḥannāṭūn, 711.
ḫān al-sibā', 749.
ḥank, 594.
ḥānūt, 639.
ḥaqq al-'urs, 580.
ḥarāǧ, 43, 45, 54, 62, 71, 271, 360, 515, 528, 544, 545, 546, 547, 548, 604, 606, 608, 609-611, 619 ; v. finance, fiscalité.
ḥaraka, 719.
ḥarām, 599.
ḥaraz, 673.
ḥarbiyya, pl. : ḥarbiyyāt/ḥarābī, 538.
ḥarǧ, 547, 614.
Ḥarīdat al-qaṣr, XVIII, XXVI, 252, 395, 396.
ḥāriǧisme, 11, 17-19, 21-25, 29, 30, 46, 55, 107, 136, 166, 167, 188, 325, 410, 411, 430, 440, 458, 459, 464, 468, 474, 476, 479, 481, 485, 521, 523, 532, 556, 590, 594, 598, 604, 605, 619, 629, 642, 675, 684, 698, 705, 715, 718, 743-757, 764 ; v. Abū Yazīd, nukkārisme, wahbisme.
ḥārimī, 630.
ḥarīra, 593.
ḥāris/ḥāriz, pl. : ḥurrās/hurrāz, 624.
harīsa, pl. : harā'is, 592, 707.
harīsī, 592.
ḥarrāṣ, 605.
ḥarrūba, ḥarnūba, 641, 642, 657.
al-ḥars, 527.
ḥarz al-zar', 612.
ḥasā, 593.
hāšimite, 388.
ḥašwiyya, 753, 755.
ḥaṭīb, 182, 195, 197, 202, 572, 573, 721, 722 ; v. ḫuṭba, imām ḫaṭīb.
ḫātim, 68, 511, 525, 564.
ḫatm al-Qur'ān, 706, 773, 774.
ḥawāla, 626, 655.
ḥawālat al-aswāq, 626.
ḥawārī, 589.
ḥawṭa, 710, 711.
ḥay'ala, 735-736.
ḫazā'in, 62, 132, 545.
ḫazz, 90, 599, 635.
henné, 469, 470, 580, 600, 634, 653, *passim*.
héritage, 188, 223.
héritier présomptif, 16, 27, 72, 73, 89, 108, 156, 197, 202, 205, 222, 228, 230, 241, 250, 251, 295, 297, 305, 306, 310, 316, 325, 333, 378, 379, 385, 511, 522, 530.
ḥikma, 717.
ḫil'at al-qaḍā', 554.
al-Ḥilā wa-l-Šiyāt, 780.

ḥimāsa, 622.
ḥimla, 597.
ḥinṭ, 743.
ḥisāb, 183, 742, 743.
ḥisba, 550 ; v. muḥtasib, ḥākim, ṣāḥib al-sūq.
ḥiṣn, 475, 479, 498, 667, 688, 690 ; v. qaṣr, ribāṭ, maḥris.
Histoire de Kairouan, 181.
Histoire des Berbères, 6.
Ḥiṭaṭ Miṣr, XXII.
ḥiyāna, 741.
ḥizb, 706.
ḥudūd, 550.
ḥuff, pl. : ḥifāf, 597.
huile, 179, 419, 451, 455, 463, 589, 592, 627-629, 649, 651, 654, 655, 656, 657, 658, 663, 665, 667, 669, 676, 685, 686, 707, 766, et *passim*.
ḥukm, pl. : aḥkām, 563.
ḥukūma, 550 ; v. ḥākim.
ḥul', 581.
al-Ḥulal al-mawšiyya, XXI, 385.
ḥumus, 543.
ḥurayzāt, 673.
ḥurra, 617.
al-Ḥurūf, 780.
ḥuṭba, 53, 58, 64, 80, 177, 182, 183, 194, 195, 197, 202, 226, 237, 238, 239, 361, 512, 572, 573, 707, 708, 709, 738, 786 ; v. ḫaṭīb, imām ḫaṭīb.
ḥuṭwa, 652.
ḥuwwārā, 589.
ḥuzn, 586.
hydraulique, 423, 450, 473, 501, 613, 623, 624-627, 811.

'ibāra, 726.
ibtinā', 580.
ifrīqiyya, 593.
al-Iftiḫār fī Manāqib fuqahā' al-Qayrawān, 725.
Iftitāḥ al-da'wa, XXII.
iğāra, 633, 652, 662 ; v. uğr, uğra.
iğāza, 702, 719, 727, 772.
iğtihād, 569, 570, 715, 733.
iḫtiṣār, 424.
iḫtiyārāt, 730.
iḫtiyāṭ, 611.
iḫwāniyya, 786.
iğmā', 617, 618.
Ikmāl al-Ta'līq, 731.
'ilm, 567, 692.
'ilm ḍarūrī, 567.
imāla, 65, 72.
imām, imāmat, 13, 22, 33, 34, 43, 67, 90, 102, 341, 386, 388, 512, 557, 560, 572, 573, 706, 707, 716, 735, 737, 741, 742.
imām ḫaṭīb, 182, 195, 560, 572, 573 ; v. ḫaṭīb, ḫuṭba.
'imāma, 594.
i'mār, 583.
imārat, 28, 52.
imlāk, pl. : imlākāt, 577.
impôt, v. finance, fiscalité.
indigo, 504, 635, 669, 670, 673.
inšā', 525, 526 ; v. chancellerie.
investiture, 37, 38, 42, 44, 51, 64, 70, 73, 86, 87, 88, 100, 128-129, 131, 149, 181, 182, 189, 191, 193, 206, 317, 353, 511, 554.
iqāma, 736.
iqṭā', 275, 378, 519, 525, 526, 604, 610.
al-Iqtiṣād, 729.
'irāfa, 529, 530, 535 ; v. 'arīf.
irrigation, 623, 625-626 ; v. hydraulique.
irtifā' 'an al-musālama, 180.
irtifāq, 608.
isfanğ, 590.
iskabāğ, 593.
'iṣma, 735.
ismā'īlisme, 32, 40, 67, 238, 509, 511, 674, 734, 735 ; v. šī'isme.
isqāṭ al-ğanīn, 659.
isqāṭ al-mu'ağğal, 581.
isṭabl, 69.
Istibṣār, XXIV, 278, 475.
isti'āra, 781.
istifāḍa, 566.
i'tikāf, 706.
istisqā', 711, 740.
isti'ṭār, 609.
i'tirāf, 366.
Itti'āẓ al-ḥunafā', XXII.
Īwān, 37, 142, 813.

jeûne, 566, 571, 573, 591, 689, 705, 706, 712-713, 718, 742. et *passim* ; v. qiyām ramaḍān.
judaïsme, XXIII, 78, 178, 328, 388, 411, 419, 423, 458, 463, 465, 466, 528, 575,

611, 616, 671-674, 685, 745, 757, 764-769, 802-811.
juristes abāḍites, 745-757.
juristes mālikites, 15, 17, 67, 131, 172, 174, 176, 177, 178-181, 184, 185-189, 202, 221, 266, 283, 327, 329, 330, 332, 343, 357, 358, 359, 590, 594, 605, 609, 611, 617, 651, 654, 666, 687-745, 768 ; v. cadi, justice, mālikisme, muftī.
justice, 107, 548-573, 648, 672-673, 675, 676, 685, 748, 768 ; v. cadi, muftī, témoignage judiciaire.

al-Kāfī fī l-waṯā'iq, 351.
kāfir, pl. : kuffār, 179, 180, 185.
kāġid, 637.
ka'k, 590.
kalām, 697, 698, 703, 704, 705, 728, 730, 732, 750, 755, 806 ; v. aš'arisme, mu'tazilisme.
Kāmil, XXIII, 171, 294.
kanāfa, kināfa, kunāfa, 593.
karāmāt, 695.
karrāmisme, 180, 694.
kasb, 741.
katb al-aḥkām, 563.
kātib, pl. kuttāb, 44, 48, 49, 67, 80, 81, 136, 239, 260, 299, 316, 330, 368, 514, 517, 525, 526, 543, 615 ; v. belles lettres, chancellerie, ministre, poésie.
kawākibiyya, 593.
kibrīt aḥmar, 810.
kimāḍa, 455.
kirā', 606, 608.
kisā', pl. : aksiya, 492, 594, 596, 597, 598, 599, 636.
kisā' ḥašamī, 598.
kisā' ṭarrāqī, 598, 636.
kitāb, 63, 604.
kitāba, 68, 525, 782.
Kitāb 'Aǧā'ib al-buldān, XIV.
Kitāb al-Aġānī, 782.
Kitāb Aḫbār al-dawla, XIII.
Kitāb al-Amwāl, 722.
Kitāb al-'Ayn, 789.
Kitāb al-Azhār, 700.
Kitāb al-Bayān d'al-Dāwūdī, 722.
Kitāb Da'ā'im al-Islām, XXII, XXV, 152.
Kitāb al-Ḍabb 'an maḏhab Mālik, 719.
Kitāb al-Ḍayl, XV.
Kitāb al-Dībāǧa fī aḫbār Ṣanhāǧa, XVII.
Kitāb al-Dībāǧa fī mafāḫir Ṣanhāǧa, XVII.
Kitāb al-Ǧam' wa-l-Bayān, XIX.
Kitāb al-Himma, XXII, 741.
Kitāb al-'Ibar, XX.
Kitāb 'Iḍāḥ al-Maḥṣūl..., 733.
Kitāb al-Iqtidā' bi-ahl al-Madīna, 719.
Kitāb al-Išāra ilā man nāla l-wizāra, XXII.
Kitāb al-Islibṣār, XXIV, 278, 475.
Kitāb al-Luma', 703.
Kitāb al-Luma' fī uṣūl al-fiqh, 703.
Kitāb al-Kāmil fī l-ta'rīḫ, XXIII.
Kitāb Mafāḫir al-Barbar, XV, XVII, XIX, XX.
Kitāb al-Maġālis..., XXII.
Kitāb Maġāzī Ifrīqiya, XIII.
Kitāb al-Maqṣid, 720.
Kitāb Miftāḥ maġāliq al-talmud, 806, 807.
Kitāb al-Mu'ǧib fī talḫīṣ aḫbār al-Maġrib, XXI.
Kitāb al-Mu'lim..., 733.
Kitāb al-Mu'nis, XX.
Kitāb al-Muntaqā, 569.
Kitāb al-Muqtabas (ou al-Qabas) fī aḫbār al-Maġrib wa-l-Andalus, XIX.
Kitāb al-Nawādir..., v. *Nawādir*.
Kitāb Naẓm al-sulūk..., 782.
Kitāb al-Nisā', 782.
Kitāb Quḍāt Miṣr, XXII.
Kitāb al-Radd 'alā Ibn Masarra al-māriq, 719.
Kitāb al-Rāḥ..., 782.
kitāb al-ṣadāq, 579, 583.
Kitāb al-Sīra fī aḫbār al-a'imma, 754.
Kitāb al-Siyar, 754.
Kitāb al-Siyar d'al-Šammāḫī, XXI.
Kitāb Ṭabaqāt al-Quḍāt, XIV.
Kitāb Ṭabaqāt 'ulamā' Ifrīqiya, 21, 715.
Kitāb al-Taḥḏīb, 722.
Kitāb al-Ta'rīf bi-ṣaḥīḥ al-ta'rīḫ, XIII.
Kitāb al-Uṣūl, 722.
Kitāb al-'Uyūn, XIV.
kunya, 134.
kurziyya, 594.
kūša, pl. : kūš, 606.
kuskusu/kuskusī, 589.
kuswa, 579.
kuttāb, 773, 774.
kutub al-ǧadal, 107.
kuwar, 110, 604.

lafā'if, 598, 599.
lampe, 818.
lamṭ, 114, 496, 533.
lapis-lazuli, 496, 501.
laqab, 133, 197.
laque, 672, 673.
latin, 471, 757, 760, 761, 811.
lawātiyya, 542.
lawḥ al-'aǧīn, 589.
lawzīnaǧ, 590.
lāzima, pl. : lawāzim, 622, 641.
lecteur, lecture, 725.
lèpre, lépreux, 422, 433, 445, 455, 568, 607, 810.
Liber censuum, 758.
liège, 597.
liḥāf, pl. : luḥuf, 599.
lin, 202, 423, 473, 484, 489, 494, 594, 595, 599, 622, 634, 635, 636, 637, 641, 655, 670, 672.
Lisān al-'Arab, 779.
lithaıge, 476, 640.
Livre de la Création, 802.
Livre de Roger.
liwā', 510.
logement, 583, 587, 600-602.
Lumaḥ al-mulaḥ, 796.
luqāṭ, 623.
luṭf, 807.

ma'ālī, 749.
Ma'ālim, 144, 188.
ma'ānī, 252.
mabtūta, 588.
machines de guerre, 390, 397, 533.
Madārik, 727.
al-Madḫal, 705.
maḍīq, 268.
maġram, pl. : maġārim, 543, 609, 612, 615, 616, 617, 618, 621.
maǧšūša, 542.
maḥall qiyān, 591.
maḥārim, 586.
maḫāzin, 72, 546.
mahd, 599.
maḥdar, 172, 424, 553, 572, 670.
mahdawī, 542.
maḥmūda, 251.
mahr, 577, 578, 579, 580, 581, 587.
maḥris, 413, 446, 455, 527, 688.
maḥšūw, maḥšuwwa, 597, 598, 599.
maḫzan, 675.
mā'ida, 642.
makkās, 614.
maks, pl. : mukūs, 413, 614-615, 621.
māl, pl. : amwāl, 73, 74, 620.
mal'ab, 442.
malāzim, 621.
malik, 611.
mālikisme, sunnisme, 12, 21, 39, 50, 67, 71, 119-122, 128, 133, 141, 150, 151, 152, 153, 174, 176, 203, 480, 509, 514, 551, 554, 555, 556-559, 560, 568, 571, 572, 575, 581, 594, 605, 613, 617, 618, 654, 655, 661, 687-745, 807, et *passim*; v. juristes mālikites.
māl al-maġramayni, 545.
mamlūk, 517.
manā, pl. : amnā', 424, 658.
manāqib, 692.
Manāqib d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, 731.
Manāqib d'al-Ǧabanyānī et de Muḥriz b. Ḫalaf, XXV, 119-122, 544, 549, 723, 737.
Manāqib d'al-Qābisī, 729.
manār, 453, 458, 501.
mandūf, 649.
manǧānīq, 533.
manšūr, 156, 522.
manzil, pl. : manāzil, 267, 442, 479, 519, 566.
maqāma, 786, 796.
maqṣūra, 160, 185, 186, 414, 512, 517, 558, 707, 818.
Maqṣūra, 780.
ma'qūd, 594.
marā'ī, 608.
marākib al-sulṭān, 584, 668.
mariage, 135-136, 142, 157, 185-188, 225, 226, 228, 233, 234, 235, 246, 274, 279, 283, 290, 305, 307, 312, 455, 542, 561, 576-588, 595, 600, 614, 649, 668, 678, 679, 691, 719, 743, 744, 745, 768.
marine, 22, 84, 125, 161, 166, 168, 171, 223, 227, 255, 285, 286, 288, 291, 301, 303, 306, 308, 309, 318, 320, 321, 323, 324, 334-337, 343-345, 347-351, 355, 361, 362, 366, 382, 386, 390, 391, 392, 393, 394, 437, 442, 450, 494, 500, 518, 536-538, 659, 660, 677, 678, 679, 680, 689 ; v. course, commerce.
markab, pl. : marākib, 537, 584, 663, 668.

marṣad, pl. : marāṣid, 456, 479, 484, 608, 614.
ma'rūf, 691.
mašā'iḫ, 569.
masākīn, 612.
Masālik Ifrīqiya wa-māmaliku-hā, XXIV.
ma'ṣara, 619, 628.
ma'ṣarī, 628.
maṣārīf al-amwāl, 547.
mašhad, pl. : mašāhid, 711.
mašhūr, 571.
maṣlaḥa, 618.
maṣnū', 794.
mastic, 635.
maṭar, 651.
maṭbaḫ, 601.
maṭbaq, 601.
maṭbū', 787, 794.
maṭla', 601.
maṭmūra, 602.
ma'ūna, pl. : ma'āwin, 475, 476, 614, 618, 641.
mawā'iẓ, 784.
mawāṭīq, 213.
mawlā, 72, 198, 526, 576.
mawlid, 712.
mawsim, pl. · mawāsim, 447, 653, 689.
al-Mawwāziyya, 568, 715, 726, 728.
maydān, 513.
maẓlama, pl. maẓālim, 121, 546, 548, 620, 621.
médecine, 178, 251, 357, 423, 500, 568, 673, 705, 717, 733, 765, 766, 767, 771, 802, 808-810.
médersa, 775.
Mémoires de 'Abd Allah, XX, 138, 139.
Mémoires d'al-Bayḍaq, XXI.
ménagerie, 136, 512, 749.
mesures, v. poids et mesures.
métaux, 476, 496, 537, 539, 547, 639-640, 672, 686.
meule, 476.
mi'ğar, pl. ma'āğir, 637.
miel, 431, 434, 458, 463, 494, 496, 497, 506, 507, 589, 590, 631, 632, 677, 679, 686.
miḥadda, 599.
miḥrāb, 148, 444, 512, 815.
mīl, 651.
milḥafa, pl. : malāḥif, 595, 599, 635.
minbar, 56, 817-818.
mindīl, pl. : manādīl, 594, 595, 596, 635.
mines, 476, 639-640.
ministre, 48-49, 66-72, 85-86, 87, 91, 127, 133, 142, 145, 147, 154, 159-160, 161, 174, 197, 198, 243, 244, 255, 257, 258, 262, 268, 269, 271, 282, 288, 299, 300, 301, 302, 306, 311, 313, 314, 330, 362, 363, 367, 368, 389, 395, 509, 513-519, 529, 554, 574, 575 ; v. kātib.
miqna'a, 596, 577, 598.
mirzāq, 598.
mistāwa, 746, 747.
Mīzān al-'amal..., XIV, XV.
mi'zar, 596.
miṯqāl, *passim;* v. monnaie, poids et mesures.
monnaie, 14, 51, 75, 76, 78, 89, 161, 162, 163, 177, 190, 191, 196, 225, 226, 238, 255-256, 278, 289, 348, 352, 364, 370, 392, 420, 538-543, 599, 608, 641-647, 665-666, 667, 673, 674, 765 ; v. prix.
mosquée, 707-709, *passim*.
moutarde, 593.
mu'addib, 773, 774.
mu'aǧǧal, 578, 579.
mu'aggal, 577, 579.
mu'arriḫ, 711.
mu'aṣfarāt, 600.
mu'ātabāt, 785.
al-Mudawwana, 568, 697, 718, 720, 722, 726, 727, 728, 730, 731.
mudd, 592, 649, 650, 651.
mudīr, 653.
muezzin, appel à la prière, 37, 202, 573, 707, *passim*.
muftī, jurisconsulte, 555, 563, 566, 567, 568-572, 612, 666, 717, 720-743, *passim;* v. juristes.
muǧānasa, 781.
muǧārasa, 604, 623.
mu'ǧizāt, 695.
muḥādana, 504.
muḥāl 'alayhi, 655.
muḥīl, 655.
muḥtakir, 653.
Muḫtaṣar d'Ibn Abī Zayd, 702, 718, 719, 722.
Muḫtaṣar de Sidi Ḫalīl, 722.
Muḫtaṣar de Ya'qūb b. Killis, 152.
muḥtasib, 549, 550, 551, 553 ; v. ḥisba.
multazim al-sūq, 614.
mulūk al-ṭawā'if, 755.
al-Mumti', 778.

munādīn, 652.
munāṣafa, 605, 606.
al-Munfariǧa, 732, 798.
mūq, 599.
muqaddam, 166, 232, 238, 244, 258, 300, 312, 318, 466, 523, 524, 529, 747, 748, 754.
muqaddam al-usṭūl, 536.
muqaddima, 534.
muqarnas, 815.
murābiṭūn, 447, 688, 689, 690, 691.
muraqqa'a, 598, 599.
murāṭala, 643, 645.
murḍi', 599.
murtahinūn, 569, 656.
murūs, 397.
mušā', 605.
muṣallā, 18, 64, 71, 88, 146, 197, 219, 220, 315, 414, 426, 427, 444, 445, 451, 461, 484, 506, 512, 573, 708, 745.
musammi', 690, 709.
musāqā, 623.
musāqī, 623.
musc, 141.
muṣḥaf, 196, 385, 565.
musique, chant, danse, 134, 136, 243, 327, 330, 513, 576, 591, 619, 790, 821-822.
mušrik, 741.
mustaǧraq al-ḍimma, 654, 697.
mustaḫlaf, 109, 522.
mustaḫlaṣ, 614.
muṭābaqa, 781.
mutakallim, 179, 567, 699, 704, 731 ; v. aš'arisme, mu'tazilisme.
al-Mutallaṭ, 779.
mutaqabbil, 615.
mutawallī, 519, 520, 547.
mutawallī l-aḥbās, 607.
mu'tazilisme, 179, 567, 635, 698, 699, 700, 719, 747, 748, 806 ; v. aš'arisme, controverse, kalām, mutakallim, wāṣilite.
al-Muṯḥif fī l-uṣūl, 754.
muwadda' (ou dīwān) aḥkām al-quḍāt, 564.
muwalladūn, 481, 498, 784.
muwāraṭa, 753.
Muwaṭṭa', 721, 722, 723, 729, 794.
muwaṭṭiq, 572, 577.
muwāzana, 645.

nabīḏ, 591, 779, 822 ; v. vin.
nafaqa, 580, 584.
nafaqat al-'urs, 580.
naṭṭ, naffāṭūn, 538.
naǧīb, 385.
nāgid, 765, 805.
naḫḫāsūn, 652.
nā'ib, 62, 78, 91, 100, 153, 198, 514, 515, 516, 521, 526.
na'l, pl. : ni'āl, an'āl, 597, 598, 600.
naqd, 577, 578, 580, 581, 582, 583.
naqīb, 573.
Naqṭ al-'arūs, 180.
naṣṣ, 180.
naṭ', 599.
natte, 707, 774.
al-Nawādir, 702, 718, 721.
nawālāt, 422.
Nawāzil, 568.
al-Naẓā'ir, 727.
naẓar, 133, 516, 544, 569, 715, 721, 730.
nāẓir, 523, 551, 607, 641.
nāẓir al-sūq, 551.
Naẓm al-ǧumān fī aḫbār al-zamān, XXI.
Nihāyat al-arab, XXIII.
nikāḥ al-tafwīḍ, 580.
nīl, 669.
niṣāb, 650.
nīsābūriyya, 593.
Niṣf al-dunya, 348.
Noël, 762.
noir, 599.
nourriture, 381, 458, 585, 589-593, 634, et *passim*.
al-Nuǧūm al-zāhira, XXII.
nukkārisme, 18, 21, 29, 166, 747, 748, 751, 754 ; v. ḫāriǧisme, Abū Yazīd.
nusḫat al-ḥukm, 563.

opérations militaires, 534-536, et *passim* ; v. armée.
or, 245, 311, 323, 348, 459, 540, 595, 600, 636, 637, 638, 640, 652, 655, 663, 665, 666, 672, 674, 675, 676, 686, 742, 810, *passim* ; v. monnaie.
orientaux (= šī'ites), v. šī'isme.
outre, 628-629.

papier, 637, 638, 820.
papyrus, 598, 637.
paqid ha-soharim, 672.
Pâques, 762.

parchemin, 142, 199, 557, 637, 638, 685, 820, 821.
pâtisserie, 590.
patrice, 6.
pêche, 455, 592, 632-633, 689, et *passim*.
pèlerinage, 200, 540, 713-714, et *passim*.
peste, 136, 139, 274, 355, 658.
pigeon voyageur, 121, 288, 354, 356, 527.
plomb, 476, 639, 640, 648, 672.
poésie, poète, 89, 134, 141, 147, 148, 152, 153, 160, 166, 167, 173, 177, 183, 184, 186, 191, 192, 195, 200, 218, 223, 228, 230, 233, 240, 252, 253, 254, 266, 277, 289, 296, 299, 300, 306, 307, 309, 310, 314, 315, 316, 317, 318, 323, 324, 333, 335, 337, 395, 396, 399, 403, 410, 501, 513, 515, 526, 528, 558, 559, 591, 699, 717, 729, 732, 733, 774, 775-802.
poids et mesures, 565, 624, 647-662, 711, et *passim*.
poterie, 434, 453, 470, 638.
pourpre, 676.
praesul, 287.
pratiques pieuses, 107, 705-714, 733-743.
presse, 125.
prière, *passim;* v. pratiques pieuses.
prison, 421, 451, 527.
prix, 424, 443, 599, 627, 635, 657-659, 685, et *passim*.
procédure, 563-566 ; v. cadi, ḥākim, justice.
Prolégomènes, 6, 217.
prostitution, 499, 591.
pyrèthre, 488.

qabā', 596.
qabāla, pl. : qabālāt, 609, 615, 621.
qabḍa, 651.
qabqāb, pl. : qabāqib, 598, 600.
qaḍā', 528.
qadarisme, 702, 722.
qaḍī l-quḍāt, cadi des cadis, 557, 560, 561, 668.
qādūs, pl. : qawādīs, 626.
qafīz, 72, 156, 546, 604, 613, 624, 628, 649, 650, 651, 657.
qā'id, pl. : quwwād, 20, 61, 65, 72, 104, 107, 114, 118, 137, 234, 282, 311, 313, 316, 335, 340, 355, 368, 374, 517, 529, 534, 535, 547, 552, 667, 719, 748.
qā'id al-a'inna, 237, 529.
qā'id al-ğayš, 529.
qā'id al-usṭūl, 536.
qal'a, 166, 273.
qalansuwa, pl. : qalānis, 218, 523, 595.
qalb, 534.
qāma, 651.
qamīṣ, 594, 596, 597, 598, 599.
Qāmūs, 779.
qanā, 450.
qanādīl, 691, 707.
qanṭara, pl. : qanāṭir, 426, 446.
qarasṭūn/qārisṭūn, 615.
qārib, 340, 667.
qarya, pl. : qurā, 442.
qaṣab ḥulw, 590.
qaṣīda, 89, 153, 218, 228, 230, 289, 314, 317, 781, 789, 793, 797.
qaṣṣārūn, 69.
qaṣīr, 456.
qaṣr, pl. : quṣūr, 164, 442, 452, 688, 689, 690, 746, 751.
qaṣr al-sulṭān, 67.
qaṭā'i', 29.
qaṭī'a, 604.
qaṭṭān, 634.
qayyim al-ğāmi', 573, 707.
qayyima [al-]ğawārī, 243.
qawānīn, 609.
qawm, 238.
qaws al-bunduq, 533.
qbū, pl. : aqbā', 475.
qibāb, 104, 136, 142, 534, 762.
qibla, 438, 444, 445, 505, 565, 707.
qinṭār, 649, 653, 658, 669, 676, 683.
qirā'a, 690.
qirāb, 386
qirāḍ, 660-686.
qīrāṭ, 641, 642, 643.
qirmiziyya, 596.
qirṭim, qurṭum, 593.
qiṣāra, 455.
qišāš, 580.
qiṣā' ṭa'ām, 710.
qiṭ'a, pl. . qiṭā', 168, 537.
qitāl al-ḥarīm, 372.
qiyām ramaḍān, 705, 713, 718, 738.
qiyās, 568, 569, 715.
Questions de critique, 795.
qubāṭ, qubbāṭ, 590.
Qurāḍat al-Ḍahab, 794.
qubba, 442, *passim;* v. qibāb.
qubbat al-salām, 118, 534.
quint, 741.

qulla, pl. : qilāl, 628, 651.
qunūṭ, 738.
qurq, pl. : aqrāq, 595, 597, 599.
qurq qal'ī, 598.
qurṣ, 590.
Quṭb al-surūr, 782.
quṭniyya, pl. : qaṭānī, 590.

rab', pl. : ribā', 110, 389, 422, 603, 604, 606.
rabaḍ, 293, 451, 606.
radd al-maẓālim, 548 ; v. ṣāḥib al-maẓālim.
raff, 707.
rāfiḍite, 143, 144, 744, 783, et *passim* ; v. šī'isme.
rā'id, 209.
ra'īs, 522, 584, 681, 682, 748.
ra'īs al-ru'asā', 176, 275.
ra'īs al-yahūd, 765.
ra'iyya, 389.
rak'a, 708, 737, 738, 739.
ramaḍān, 712-713, 738-739, et *passim* ; v. jeûne.
raqā'iq, 716.
Raqm al-ḥulal, XX.
rasm, acte, 564, 572, 668, 685.
rasm, pl. rusūm, règle coutumière, 626.
ra'ūf, 270.
rawāyā, 386.
al-Rawḍat al-mawšiyya..., 794.
Rawḍ al-qirṭās..., XXI.
rawwās, 593.
rāyāt, 510.
reliure, 557, 637, 819-821.
répudiation, 584, 587, 588 ; v. mariage.
résine, 500, 537, 635.
ribāṭ, 186, 240, 395, 409, 435, 436, 441, 443, 446, 447-448, 455, 495, 506, 534, 605, 606, 613, 688-692, 717, 723, 771 : v. ḥisn, maḥris, murābiṭūn, qaṣr.
ridā', 594, 596, 597.
riğāl, 141, 146, 212.
rīḥiyya, 471, 638.
Riḥla d'Ibn al-Ḍābiṭ, 729.
Riḥla d'al-Tiğānī, XXV, 334, 386.
rikwa, 102.
risāla, 702, 703, 797.
Risāla d'Ibn Abī Zayd, XXV, 183, 558, 612, 640, 661, 701, 705, 706, 717, 718, 719, 733-743, 773.
Risāla miṣriyya, 800.
riṭl, 424, 649, 658.
riṭl fīlfīlī, 649, 651.
riwāya, 721, 724, 771.
riyāḍ, 461.
Riyāḍ al-nufūs, 418, 729, 730.
rogations, 711, 740.
rosaire, 707.
roš kalla, 765, 805.
rouge, 115, 535, 595, 596, 597, 598, 636.
rubu', 649.
rubā'ī, rubu', 646, 664, 666.
ruq'a, pl. : riqā', 528, 536, 552, 663.

ṣā', 650.
sā'a, 652.
ṣabāḥ al-qabr, 710.
sabaniyya, 599.
ṣadāq, 577, 579, 580, 584, 588.
ṣadaqa, 615, 741.
ṣadaqāt, 475, 608.
šāḍika, pl. : šawāḍik, 417, 599.
šaf', 706.
šāfi'isme, 618, 687-688, 715, 730, 732.
saffīna, pl. : sufun, 538.
safran, 471, 472, 473, 477, 590, 593, 634, 635, 685, 686.
šahāda, 550, 567.
[al-]šahāda 'alā l-ḥaṭṭ, 567.
šahādat al-istifāḍa, 566.
ṣāḥib, pl. : aṣḥāb, 8, 56, 239, 515, 519, 526, 601, 608.
ṣāḥib al-ašğāl, 544.
ṣāḥib al-barīd, 526, 529.
ṣāḥib bayt māl ahl al-Maġrib, 608.
ṣāḥib ḫabar, pl. : aṣḥāb aḫbār, 253, 526, 527.
ṣāḥib — pl. : aṣḥāb — al-ḫarāğ, 545, 546.
ṣāḥib al-maẓālim, 528, 548, 549.
ṣāḥib al-miẓalla, 66.
ṣāḥib al-ṣalāt wa-l-ḫuṭba, 572 ; v. imām ḫaṭīb, ḫuṭba.
ṣāḥib al-sūq, 549 ; v. ḥākim, ḥisba, muḥtasib.
šāhid, pl. : šuhūd, 187, 564, 566, 567, 685 ; v. témoignage judiciaire.
Ṣaḥīḥ, 721, 722-724, 729, 733.
ṣaḥīfa, 583.
sahm, 601.
saḫīna, 593.
ṣaḫn, 447.
Saint Jean, 762.
sakbāğa, 593.

sakkāk, 539.
salām, 767.
šalandī, 386, 538.
ṣalāt, 315, 385, 572, 573, 713, *passim*.
ṣalāt al-tarāwīḥ, 713 ; v. qiyām ramaḍān.
ṣāliḥūn, 563.
samanṭī, 637.
samāṣāḥiyya, 593.
samīḏ, 589.
sammūr, 90, 597.
šān, 599.
sanbūsaq, 593.
sanǧa, 647.
ṣāni', pl. : ṣunnā', 569, 656.
ṣanī'a, 526.
sāniya, pl. : sawānī, 623, 624, 626.
sāqa, 117, 534.
šaqfa, pl. : šiqāf, 619.
saqīf, 601.
saqā'if, 707.
ṣaql, 643.
Šaqrāṭisiyya, 729.
šara', 528.
šarāb, 590.
šarāb al-ǧullāb, 590.
šaranbal, 664.
šarb, 595, 636.
šarī'a, 329.
Šarḥ 'alā Talqīn 'Abd al-Wahhāb, 733.
šarīf, 86, 87, 88, 172, 189, 242, 270, 301, 311-314, 355, 388, 511, 518, 575, 763.
ṣarrāfūn, 652 ; v. ṣayrafī.
šāšiya, pl. : šawāšī, 510, 595, 598.
savon, 629, 653, 654.
šawāḏik, 417.
sawīq, 589.
šayāṭīn, 78.
Sayf al-Islām 'alā Maḏhab Mālik al-Imām, 705.
šayḫ, 234, 239, 243, 259, 263, 264, 265, 269, 276, 318, 323, 341, 343, 349, 351, 359, 363, 368, 369, 382, 383, 388, 389, 394, 395, 396, 397, 398, 400, 444, 476, 516, 523, 524, 525, 568, 569, 681, 682, et *passim*.
šayḫ 'āmmī, 694.
ṣayrafī, pl. : ṣayārifa, 642, 655 ; v. ṣarrāfūn.
sceau, 44, 182, 511 ; v. ḫātim.
sciences, 717, 728, 733, 789, 808-811, *passim* ; v. alchimie, astrologie, médecine.
sel, 423, 436, 447, 448, 462, 480, 615, 640.
Siddur hat Tefilla, 806.
serment, 565, *passim*.
ṣibāġ, 580.
šibr, 651.
sifanǧ, 590.
siǧill, rescrit, diplôme, 58, 73, 76, 87, 88, 89, 92, 100, 121, 133, 149, 150, 151, 159, 172, 182, 186, 353, 511, 516, 519, 521, 524, 546, 554, 560, 604.
[*al-*] *Siǧillāt al-mustanṣiriyya*, XXII.
siǧn, 421.
ṣihrīǧ, 626.
šī'isme, 11, 12, 13, 17, 21, 22, 25, 40, 50, 67, 69, 75, 110, 119-122, 128, 133, 143-153, 172-203, 238, 255, 256, 299, 303, 337, 346, 347, 349, 361, 364, 368, 427, 500, 509, 511, 515, 517, 519, 539, 540, 553, 554, 555, 559-560, 575, 576, 581, 656, 674, 687, 693, 694, 695, 698, 699, 703, 706, 707, 708, 709, 713, 715, 716, 717, 718, 719, 721, 722, 724, 728, 731, 733-743, 744, 753, 778, 783, 807.
sikka, 538-543, 547 ; v. monnaie.
ṣilāt, 641.
šīnī, pl. . šawānī, 336, 386, 391, 538.
silo, 497, 602, 618.
simāṭ, 475, 483.
simsār, pl. samāsira, 652, 653.
šiqāq, 180.
ṣiqlabi, pl. : ṣaqāliba, v. esclavon.
sīra, 63.
Sīra d'al Mu'ayyad fī l-Dīn, XXII.
Sīra de l'ustāḏ Ǧawḏar, XXII, 32.
sirop, 590.
sirwāl, sarāwīl, 596.
sitāra, 389, 397, 398, 468, 601.
šiwār, 577, 580.
Siyar al-mašā'iḫ, 756.
soie, 458, 459, 599, 632, 635, 636, 652, 670, 671, 672, 686.
spéculation, 652-656.
statut foncier, 603-608, 690, 691, 722 ; v. habous, ḫarāǧ, iqṭā'.
stèle, 710, 711, 758, 760, 816.
subḥa, 737.
šubuḥāt, 550.
sudāsī, 646.
sudd, 456.
šuf'a, 607.
ṣuffa, 822.

ṣufisme, mysticisme, XVI, 199, 692-696, 717, 722 ; v. pratiques pieuses, ribāṭ.
ṣufrisme, 753.
ṣulḥ, 610.
sulṭān, 509, 523, 525, 549, 551, 553, 566, 656.
sumac, 634.
ṣundūq, 114.
sunna, 328, 368, 387, 720, *passim* ; v. sunnisme.
sunnisme, orthodoxie, *passim* ; v. mālikisme.
sūqa, 386, 532, 596.
sūr, 66.
šūra, 577.
ṣurra, 52, 544.
šurṭa, pl. : šuraṭ, 519, 527, 528.
šurūq, 595.
sūsiyya, 542.
sutra, 601.
šuwayḏaka, 599.
suwayqa, 331, 547.

ta'ālīq, 727.
ṭa'ām, 546, 577, 649, 654, 665, 667, 710.
ṭa'ām al-imlāk, 577.
ṭabaqāt, 174, 692, 715, 717, 780.
tabarra'a, 582.
ṭabbāḫūn, 420.
ṭabbūna, 589.
tabdīl al-ḥurūf, 789.
tabernacles, 762.
ṭābi', 565, 648.
tābi'ī, 415, 420.
ta'biyat al-zaḥf, 534.
ṭabl, pl. : ṭubūl, 385.
ṭab' al-makāyīl, 648.
Tabṣira d'Abū Muḥammad Makkī, 729.
al-Tabṣira d'al-Laḫmī, 730.
tābūt, 141, 385.
tabwīb, 721.
taḏkira, 673.
tafḍīl, 188, 753.
tafsīr, 715.
tāǧ, pl. : tiǧān, 260, 510, 595.
tāǧir al-sulṭān, 656.
taǧnīs, 789.
taǧwīd, 726.
Taḥḏīb, 779.
taḫt, pl. : tuḫūt, 74, 75.
taklīf, 807.
takbīr, 386, 711, 738, 742.
takbīr al-tašrīq, 183.
taklīf, 807.
ṭalab al-'ilm, 772.
ṭalāq al-battata, 743.
ṭālib, 330, 352, 397.
ṭāliq, 582.
Talmud, 804, 805, 806, 808.
talwīḥ, 787.
tambour, 28, 70, 76, 78, 89, 90, 104, 105, 109, 130, 131, 140, 141, 149, 156, 157, 160, 167, 262, 385, 404, 510, 516, 521, 522, 532, 534 ; v. étendard.
Tamhīd, 705.
tamīmī, 542.
tamylz, 118, 534.
tanfīḏ, 553.
tannūr, 707.
ṭāq, 243, 594, 599.
taqiyya, 183.
taqlīd, 193, 511, 570, 571, 715, 733.
ṭarf, 436.
ṭarīd, 592.
al-Ta'rīḍ..., 780.
ṭarīda, 386, 391, 538.
Ta'rīḫ al-Dawlatayni, XXI.
Ta'rīḫ Ifrīqiya wa-l-Maġrib, XIV.
Ta'rīḫ al-Qayrawān d'Ibn Rašīq, XIV.
Ta'rīḫ al-Qayrawān d'Ibn Šaddād, XVIII, XIX, 386.
tarṣī', 787.
ṭarṭar, tartre, 636.
tašārīf al-naṣārā, 524.
tasāīst/astāīst, 535.
tašbīb, 777.
tasbīḥ, 617.
tas'īf, 690.
taslīma, 737.
taṣrīf, 789.
ta'ṭīl, 188, 753.
Taṯqīf al-lisān, 797.
Ta'ziyat ahl al-Qayrawān..., XVI.
ṭawāḫīn fārisiyya, 447.
tawātur, 566.
ṭawb, pl. : ṭiyāb, 141, 594, 598, 635, 637, 657.
ṭawq, 594.
ṭawr, 657.
tawzī', 616.
tawẓīf, 616 ; v. waẓīf.
ṭaylasān, 471, 594.
tāzīr, 596.
taxe, v. fiscalité.

témoignage judiciaire, 187, 550, 552, 554, 555, 563-568, 577, 583, 603, 604, 610, 661, 723, 742, 743, 768 ; v. 'adl, 'adāla, bayyina, cadi, justice, muftī, šahāda, šāhid.
textile, 124, 423, 429, 443, 450, 455, 458, 459, 462, 468, 471, 492, 494, 634-636, 663, 670, 672, 673, 679-686, 757, 766 ; v. costume, ṭirāz.
thon, 632.
ṭĪb, 580.
ṭibāq, 789.
Ṭibb al-fuqarā', 809.
tiğārī, 644.
tillīs, 598.
ṭirāz, 177, 194, 510.
Trente-sept lettres officielles almoḥades, XXI.
tributaire, 568 ; v. christianisme, judaïsme.
ṭūb, 412, 470, 481, 483, 485, 493, 601, 629, 761.
ṭuluṭiyya, 542.
ṭumna, 649, 650.
ṭumānī, 646.
ṭumun, 592, 624, 646, 650.
ṭurda, 590, 592.
ṭuwayq, 599.

'ūd, 822, 823.
uğr, uğra, 389, 615, 621, 652 ; v. iğāra.
'ulamā', 570.
al-'Umda, 778, 785, 793-794, 795.
umm walad, 587.
'umrān, 604.
Unmūḏağ al-zamān fī šu'arā' al-Qayrawān, XXVI, 191, 789, 794.
ūqiyya, 649.
'urf, 578.
urğuza, 812.
'urūḍ, 669.
'uṣfur, 634.
'ušr, pl. : a'šār, 547, 605, 608, 609, 611-614, 619 ; v. fiscalité.
ustāḏ, 571.
uṣūl, 567, 568, 571, 633, 695, 697, 704, 719, 728, 730, 731, 732.
uṣūlī, 731.
'Uyūn al-aḫbār, 21.

vente à crédit, 653-656.
verrerie, 471, 639, 647, 815, 819.
vin, 590-591, 605, 636, 685, 737, 761, 763, 779, 790, 793, 822 ; v. nabiḏ.
vinaigre, 630.
vizir, v. ministre.
voile (port du voile), 137, 586-587.

Wāḍiḥa, 715.
Wafayāt, XXVII.
wahbisme, 410, 705, 744, 746, 747, 748, 751, 754, 755 ; v. ḫāriğisme.
wā'iẓ, 199.
wakāla, 672.
wakīl, 523, 663, 672, 673.
wakīl al-manzil, 523.
walāya, 735.
walāyat al-'ummāl, 547.
walī, 577.
wālī, pl. wulāt, 46, 72, 77, 112, 509, 519, 520, 522, 543, 544, 546, 552, 559, 611, 620 ; v. 'āmil, gouverneur.
wālī- pl. : wulāt — al-ašġāl, 44, 543, 544 ; v. al-ašġāl.
waqf, pl. : awqāf, 607.
waraq, 114.
wariq, 608.
waṣīf, pl. : wuṣfān, 115, 530.
waṣīfa, 90, 617.
wāṣilite, 481 ; v. mu'tazilisme.
wasq, 650.
waṭan, 783.
waṭīqa, 550, 564, 572, 577, 603, 610, 669, 685, 768.
wayba, 648, 649.
waẓīf, 610, 611, 616 ; v. tawẓīf.
waẓīfa, 611.
witr, 706, 738.

yanā'ir, 381.
Yatīma, 192, 800.
yawm al-ru'ūs, 712.
ẓā', 780.

zabīb, 629.
Zād al-musāfir, 809.
zağğāğ, 639.
ẓahīr, 121, 546, 553.
Zahr al-adāb, 780, 797.
za'īm, 398.
zakāt, 611-614, 650, 653, 740-742 ; v. fiscalité.

zalābiya, 590.
zāmir, 822.
zandāq, zindīq, 147, 185.
zar', 605, 612, 622, 624.
zawǧ, 624, 651.
zāwiya, 121.
zimān al-ḥarz, 624.
zinc, 637.
zindīq, pl. : zanādiqa, 721.
ziqq, pl. : ziqāq, 628.
zuhd, 692.
ẓulm, 552, 605.

ADDENDA ET CORRIGENDA

XLVI, l. 13 : *bi-aĠrnāṭa ;* lire : *bi-Ġarnāṭa.*
7, l. 12 : thuriférères ; lire : thuriféraires.
21, l. 21 : 335 H ; lire : 333 H.
158, l. 1 : 430-438 H/1038-1047 ; lire : 419-438 H/1029-1047.
263, l. 29 : 450 H/1058-1059 (?) ; lire : 454 H/1062 (?).
357, n. 297, l. 4 : salamat ; lire : salāmat.
395, l. 6 : *Qāṣūr ;* lire : *Quṣūr.*
421, l. 23 : badn ; lire : badan.
426, l. 10 : qanāṭīr ; lire : qanāṭir.
428, n. 188, ajouter : Bi'r Munyat al-ḥayl est attesté dans pseudo IBN QUTAYBA, *Kitāb al-Imāma...*, éd. Caire 1344 H, II, 70.
437, n. 285, ajouter : Bādja, *E.I.*², I, 886-887 (H. H. Abdul Wahab) ; H. H. ABDUL WAHAB, *La « Vaga » du Bellum Africum*, *C.T.*, 1960, 19-23.
442, n. 329, ajouter : JOHN HOPKINS, *Sousse et la Tunisie orientale médiévales vues par les géographes arabes*, *C.T.* 1960, 83-95.
533, n. 106, ajouter : IBN 'ABD AL-ḤAKAM, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne*, éd. trad. A. GATEAU, 2e éd. Alger 1948, 168, note 133 (sur le *qaws bunduq*).
661, n. 385, ajouter : H. R. IDRIS, *Commerce maritime et ḳirāḍ en Berbérie orientale d'après un recueil inédit de fatwās médiévales*, *Journal of economic and social history of the Orient*, vol. IV, Part 3, 1961, 225-239.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

In Memoriam VII

AVANT-PROPOS ..... IX-X

TRANSLITTÉRATION DE L'ARABE XI

INTRODUCTION : *les sources* ..... XIII-XXVII

BIBLIOGRAPHIE ..... XIX-LII

LIVRE PREMIER

HISTOIRE POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER : LA GENÈSE.

Début de la puissance ṣanhāǧienne 3

I. Origine des Ṣanhāǧa, p. 3. — Théorie des généalogistes berbères, p. 4. — Théorie des généalogistes arabes, p. 5. — Les Talkāta, p. 7.

II. Manād, p. 8.

III. Zīrī, p. 9. — Début du califat fāṭimide, p. 10. — Le domaine fāṭimide initial, p. 11. — L'Ifrīqiya sous 'Ubayd Allah, p. 12. — L'effort fāṭimide à l'ouest, p. 12. — Lutte contre les Zanāta et fondation d'Ašīr, p. 12. — Fondation d'Ašīr, p. 14. — 'Alī b. Ḥamdūn et fondation de Msila, p. 16. — Abū Yazīd jusqu'en 336 H/948, p. 17. — Zīrī de 336 H/948 à 343 H/954-955, p. 25. — Expédition de Ğawhar (347-349 H/958-960), p. 27. — Villes fondées par Buluggīn, p. 28. — Expédition au Maġrib (355 H/965-966) et conquête de l'Égypte (358 H/969), p. 29. — Révolte zanāto-ḫāriǧite (358 H/968-969), p. 29. — Victoire de Buluggīn sur les Zanāta, p. 30. — Lutte entre Ğa'far b. 'Alī et Zīrī b. Manād ; mort de ce dernier, p. 31.

IV. Buluggīn b. Zīrī, p. 36. — Expédition de Buluggīn contre les Zanāta (361 H/971-972), p. 36.

Conclusion, p. 88.

CHAPITRE II : L'ESSOR

Les trois premiers Zīrīdes : Buluggīn, al-Manṣūr, Bādīs. 39

Vue d'ensemble, p. 39.

I. Règne de Buluggīn (362-373 H/972-984), p. 41. — Départ d'al-Mu'izz et avènement de Buluggīn (fin 361 H/oct. 972), p. 41. — Expédition de Buluggīn au Maġrib central, p. 47. — Nomination de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib comme gouverneur d'Ifrīqiya, p. 48. — Révolte de Ḫalaf b. al-Ḫayr et soumission de Baghai, p. 50. — Relations avec les Fāṭimides, p. 51. — Fiscalité de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, p. 52. — Coup d'œil sur le Maroc de 362 à 368 H/fin 972-début 979, p. 54. — Grande expédition au Maġrib et mort de Buluggīn. Première phase jusqu'à la prise de Baṣra, p. 55. — Deuxième phase : Expédition contre les Barġawāṭa, p. 57. — Mort de Buluggīn, p. 60. —

Conclusion, p. 61.

II. Règne d'al-Manṣūr (374-386 H/984-996), p. 61. — Avènement d'al-Manṣūr, p. 61. — Campagne de Yaṭṭūfat et départ d'al-Manṣūr pour le Maġrib, 64. — Construction d'un palais à al-Manṣūriyya, p. 66. — Exécution du vice-émir, p. 66. — Destitution de Yūsuf b. Abī Muḥammad et nomination d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib, p. 70. — Bādīs, héritier présomptif, p. 72. — Situation au Maroc et soumission de Sa'īd b. Ḫazrūn, p. 73. — Relations avec les Fāṭimides et soulèvement des Kutāma, p. 75. — Révolte d'Abū l-Bahār, p. 79. — Mort d'al-Manṣūr, p. 82. —

Conclusion, p. 83.

III. Règne de Bādīs (386-406 H/996-1016), p. 83. — Avènement de Bādīs, p. 83. — Politique intérieure, p. 85. — Relations avec les Fāṭimides, p. 86. — Lutte contre les Zanāta. Première phase : Prise de Tiaret, p. 90. — Deuxième phase : Expédition de Bādīs, p. 91. — Troisième phase : 390-391 H/1000-1001, p. 96. — Avènement d'al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya et expédition de Ḥammād, p. 98. — Paix zanāto-umayyade, p. 99. — Affaire de Tripoli. Première phase : jusqu'à la mort de Yānis (390 H/999-1000), p. 99. — Deuxième phase : 392-400 H/1002-1010 ; mort de Fulful b. Sa'īd, p. 101. — Troisième phase, p. 103. — Quatrième phase : révolte de Warrū b. Sa'īd, p. 104. — Révolte de 'Abd Allah b. al-Walīd b. al-Muġīra, p. 106. — Ḥammād et Bādīs. Portrait de Ḥammād, p. 106. — Fondation de la Qal'a (398 H/1007-1008), p. 108. — Guerre entre Bādīs et Ḥammād. Mort de Bādīs, p. 108. — Troubles anti-šī'ites, p. 119.

Conclusion, p. 122.

IV. Les trois premiers Zīrīdes et la Méditerranée, p. 123.

CHAPITRE III : L'APOGÉE.

Le règne d'al-Mu'izz jusqu'à l'invasion hilālienne (407-442 H/1016-1051)..... 127

Vue d'ensemble, p. 127.

I. Le Prince, p. 128. — Avènement d'al-Mu'izz, p. 128. — Portrait d'al-Mu'izz b. Bādīs, p. 133. — Parents d'al-Mu'izz. Retour de Zāwī, p. 137. — Parentes d'al-Mu'izz. La veuve de Bādīs, p. 140. — La mère d'al-Mu'izz, p. 140. — Fāṭima, 140. — Sa tante, Umm Mallāl, p. 141. — Sa sœur, Umm al-'Ulū, p. 142.

II. Massacres des šī'ites (407 H/1016), p. 143. — Affaire de Kairouan, p. 143. — Relations avec les Fāṭimides, p. 149.

III. Lutte contre Ḥammād b. Buluggīn, p. 153. — Expédition de Karāma au Maġrib central, p. 153. — Expédition d'al-Mu'izz contre Ḥammād, p. 154. — Paix ḥammādo-zīrīde, p. 155. — Mort de Ḥammād (419 H/1029), p. 157.

IV. Ḥammādides (419-438 H/1029-1047), p. 158. — Portrait d'al-Qā'id b. Ḥammād, p. 158. — Guerre entre al-Qā'id et les Zanāta de Fès, p. 158. — Guerre entre al-Qā'id et al-Mu'izz, p. 158.

V. Al-Mu'izz et les Zanāta, p. 159. — Agitation des Zanātā, p. 159. — Exécution du vizir Muḥammad b. al-Ḥasan, p. 159. — Révolte du gouverneur de Tripoli, p. 160. — Préparatifs contre les Zanāta, p. 161. — Agitation des Zanātā, p. 162. — Paix avec les Zanāta, p. 162. — Affaire de Tripoli, p. 164. — Affaire de Djerba, p. 165. — Affaire de Darğīn, p. 166. — Expédition contre les Lawāta, p. 167.

VI. Al-Mu'izz et la Méditerranée, p. 167. — Interventions zīrīdes en Sicile, p. 169.

VII. La rupture avec Le Caire, p. 172.

Conclusion, p. 203.

CHAPITRE IV : LA CATASTROPHE.

L'invasion hilālienne et la fin du règne d'al-Mu'izz (442-454 H/1050-1062)..... 205

Vue d'ensemble, p. 205.

I. Zīrīdes, p. 206. — Préliminaires de l'invasion hilālienne, p. 206. — Début de l'invasion, p. 210. — Défaite de Ḥaydarān (443 H/1052), p. 213. — Révolte de Tozeur, p. 222. — Révolte de Gafsa, p. 222. — Révolte de Sousse, p. 223. — Investissement de Kairouan et prise de Béja, p. 224. — Partage des villes, p. 225. — Unions matrimoniales zīrīdo-hilāliennes, p. 225. — Retour à l'obédience fāṭimide, p. 225. — Combat entre les esclaves d'al-Mu'izz et ceux de Tamīm, p. 227. — Fuite d'al-Mu'izz à Mahdia (449 H/1057), p. 228. — Pillage de Kairouan, p. 230. — Révolte de Sfax, p. 231. — Affaire de Taqyūs, p. 232. — Quelques aspects de l'anarchie féodale en Ifrīqiya septentrionale, p. 232. — Bizerte, p. 232. — Zar'a (?), p. 233. — Tébourba, p. 234. — La Malga (al-Mu'allaqa), p. 234. — Manzil Daḥmūn, p. 235. — Manzil Raqṭūn, p. 235. — Le Kef et Laribus, p. 235. — Gabès sous al-Mu'izz, p. 236. — Mort d'al-Mu'izz b. Bādīs (454 H/1062), p. 240.

II. Ḥammādides, p. 241. — Reconnaissance des 'Abbāsides puis retour à l'obédience fāṭimide, p. 241. — Mort d'al-Qā'id b. Ḥammād (446 H/1054), p. 241. — Règne de Muḥsin b. al-Qā'id, p. 242. — Règne de Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād (447-454 H/1055-1062), p. 243. — Soulèvement de Biskra, p. 243. — Luttes zanāto-hilāliennes, p. 244. — Expédition contre les Zanātā, p. 245. — Expédition contre les Almoravides, p. 245. — Assassinat de Buluggīn b. Muḥammad, p. 246.

Conclusion, p. 247.

CHAPITRE V : TENTATIVE DE REDRESSEMENT

Règnes de Tamīm (454-501 H/1062-1108), d'al-Nāṣir

(454-481 H/1062-1088-9) et d'al-Manṣūr (481-498 H/1088-9-1105)..... 249

Vue d'ensemble, p. 249.

I. Début du règne de Tamīm, p. 251. — Avènement et portrait de Tamīm, p. 251. — Affaires de Sfax et de Sousse, p. 255. — Gafsa et le Qasṭīliya sous Tamīm, p. 256.

II. Début du règne d'al-Nāṣir, p. 257. — Offensive ḥammādide et défaite de Sabība (457 H/1065), p. 259.

III. Début des Ḫurāsānides, p. 263. — Expédition contre Tunis, p. 265.

IV. Fin du règne d'al-Nāṣir, p. 267. — Fondation de Bougie (avant 461 H/1068-9), p. 267. — Nouvelle offensive ḥammādide, p. 271. — Expulsion des Zuġba, p. 272. — Vente de Kairouan, p. 273. — Paix zīrīdo-ḥammādide (470 H/1077-8), p. 274. — Al-Nāṣir et les Zanāta du Maġrib central, p. 275.

V. Règne d'al-Manṣūr b. al-Nāṣir (484-498 H/1088-9-1105), p. 277. — Affaire de Constantine, p. 278. — Rupture avec les Banū Wamānnū et expédition contre Tlemcen et les Almoravides, p. 279. — Expédition contre Tlemcen, p. 281. — Dernières opérations militaires d'al-Manṣūr, p. 282. — Règnes de Bādīs et d'al-'Azīz, p. 282.

VI. Tamīm et la Méditerranée, p. 283. — De 455 à 471 H/1063-1079, p. 283. — Expédition pisano-génoise contre Mahdia (480 H/1087), p. 286. — Après 480 H/1087, p. 290.

VII. Fin du règne de Tamīm, p. 291. — Siège de Gabès, p. 291. — Offensive contre Tamīm, p. 292. — Expédition contre Gabès et Sfax, p. 292. — Prise de Sousse par Mālik b. 'Alawī, p. 293. — Tripoli sous Tamīm, p. 293. — Enlèvement de Yaḥyā et siège de Sfax, p. 294. — Révolte de 'Umar b. al-Mu'izz b. Bādīs et prise de Gabès par Tamīm, p. 296. — Révolte de Muṭannā b. Tamīm, p. 297. — Expéditions diverses et expulsion des 'Adī par les Riyāḥ, p. 298. — Prise de Sfax, p. 299. — Expédition contre Djerba, p. 301. — Mort de Tamīm (501 H/1108), p. 302.

Conclusion, p. 302.

CHAPITRE VI : L'AGONIE.

Les trois Zīrīdes de Mahdia : Yaḥyā, 'Alī, al-Ḥasan. Les Ḥammādides de Bougie. Conquêtes normande et almoḥade..... 303

Vue d'ensemble, p. 303.

I. Règne de Yaḥyā b. Tamīm (501-509 H/1108-1116), p. 305. — Avènement de Yaḥyā, p. 305. — Départ de Georges d'Antioche, p. 306. — Portrait de Yaḥyā, p. 306. — Relations avec les Fāṭimides, p. 307. — Yaḥyā et la Méditerranée, p. 308. — Révolte de Sfax, p. 309. — Attentat contre Yaḥyā et fin du règne, p. 310. — Récit d'Ibn Šaddād, p. 310. — Récit du *Bayān*, p. 312. — Version attribuable à Abū l-Ṣalt, p. 314. — Mort de Yaḥyā, p. 315.

II. Règne de 'Alī b. Yaḥyā (509-515 H/1116-1121), p. 315. Avènement de 'Alī, p. 315. — Portrait de 'Alī, p. 317. — Soumission de Djerba, p. 317. — Soumission de Tunis, p. 318. — Affaire du Djebel Ousselet,

p. 318. — Affaire de Rāfi' (Gabès et Sicile), p. 319. — Première phase, p. 320. — Deuxième phase, p. 322. — Expédition contre les Banū Sinǧās, p. 324. — Interventions ḥammādides en Ifrīqiya, p. 325. — Mort de 'Alī, p. 325.

III. Passage d'Ibn Tūmart en Berbérie orientale, p. 326. — Relation d'Ibn Šaddād, p. 327. — Relation d'Ibn al-Qaṭṭān, p. 328. — Ibn Tūmart à Tunis et à Constantine, p. 328. — Ibn Tūmart à Bougie.

IV. Règne d'al-Ḥasan b. 'Alī (515-543 H/1121-1148) et conquête normande de l'Ifrīqiya, p. 333. — Avènement d'al-Ḥasan, p. 333. — Attaque normande de Mahdia (affaire d'al-Dīmās) (517 H/1123), p. 334. — Tunis de 522 H à 550 H/1128-1155, p. 338. — Attaque ḥammādide contre Mahdia, p. 342. — Conquête de Djerba par les Francs, p. 345. — Affaire maritime ḥammādo-zīrīde et relations avec les Fāṭimides, p. 347. — Attaque de Mahdia par Georges d'Antioche et traité de 536 H/1140-1141, p. 347. — Attaques normandes contre Tripoli et Djidjelli, p. 349. — Prise de Tripoli par les Normands, p. 350. — Gabès, p. 352. — Prise de Mahdia, p. 355. — Prise de Sousse et de Sfax, p. 358. — Fuite d'al-Ḥasan, p. 361.

V. Conquête du Maġrib central par 'Abd al-Mu'min (547-548 H/1152-1153), p. 363. — Le Maġrib central à la veille de la conquête almoḥade, p. 363. — Portrait du dernier Ḥammādide, p. 364. — Expédition contre Tozeur, p. 364. — Conquête almoḥade du Maġrib central (547 H/1152), p. 365. — Départ de Yaḥyā, p. 368. — Prise de la Qal'a, p. 369. — Soumission de Yaḥyā, p. 369. — Mort de Yaḥyā, p. 370. — Soulèvement ṣanhāǧien, p. 370. — Soulèvement arabe et bataille de Sétif (548 H/1153), p. 371. — Prise de Bône par les Normands, p. 374. — Prise des îles Kerkenna, p. 376. — Tentatives almoḥades contre Tunis, p. 376. — Nominations dans le haut commandement almoḥade, p. 378. — Révolte de l'Ifrīqiya normande. — Causes de ce soulèvement, p. 379. — Révolte de Sfax, p. 380. — Supplice d'Abū l-Ḥasan al-Furriyānī, p. 381. — Révolte de Zawīla, p. 382. — Rébellion de Tripoli, p. 383. — Révolte de Gabès et prise de Bône, p. 384.

VI. Conquête de l'Ifrīqiya par 'Abd al-Mu'min (554-555 H/1159-1160), p. 384. — Première phase . préparatifs et prise de Tunis, p. 384. — Deuxième phase : Prise de Mahdia, p. 390. — Achèvement de la conquête de l'Ifrīqiya, p. 394. — Sousse, p. 394. — Sfax, p. 394. — Tripoli, p. 395. — Nafūsa et Quṣūr Ifrīqiya, p. 395. — Djérid, p. 395. — Gabès, p. 395. — Gafsa, p. 396. — Autres localités, p. 399. — La réaction riyāḥide et bataille du Ǧabal al-Qarn (555 H/1160), p. 401.

Conclusion, p. 404.

LIVRE SECOND

LES INSTITUTIONS ET LA VIE

CHAPITRE VII.

Le Pays et les hommes..... 409

Coup d'œil général, p. 409.

I. L'Ifrīqiya, p. 411. — Kairouan, p. 411. — Portes et remparts, p. 412. — Cimetières, p. 413. — Grande Mosquée, p. 414. — Autres

mosquées, p. 415. — Mosquées de l'époque zīrīde, p. 416. — Edifices divers, p. 417. — Rues, p. 417. — Places et souks, p. 419. — Bains publics, p. 422. — Faubourgs, p. 422. — Ṣabra-al-Manṣūriyya, p. 425. — Environs de Kairouan, p. 427. — Le Gamouda, p. 429. — Le Zaghouan, p. 430. — Le Djebel Ousselet, p. 430. — Tunis, p. 432. — Banlieue de Tunis, p. 434. — Le Saṭfūra et la côte de Bizerte à Bône, p. 436. — Vallée de la Medjerda, p. 437. — Presqu'île du Cap Bon, p. 439. — Côte de Nabeul à Sousse, p. 442. — Sousse, p. 442. — Le Sahel, p. 445. — Monastir, p. 447. — Mahdia, p. 449. — Zawīla, p. 451. — La côte de Mahdia à Sfax, p. 452. — Sfax, p. 454. — Le littoral au sud de Sfax, p. 456. — Gabès, p. 457. — De Gabès à Tripoli, p. 460. — Tripoli, p. 461. — Djebels Matmata, Demmer et Nefousa, p. 464. — Le Qasṭīliya (Djérid, Nefzaoua, Gafsa), p. 467. — L'ouest de l'Ifrīqiya centrale, p. 471. —

II. Le Maġrib central, p. 474. — Extrême sud, p. 474. — Région de Tébessa, p. 474. — Baghai, p. 475. — Maǧǧāna, p. 476. — De Qaṣr al-Ifrīqī à Msila, p. 477. — Bellezma, p. 478. — L'Aurès, p. 479. — Le Zab, p. 479. — Le Hodna, p. 482. — Ašīr, p. 487. — La Qal'a, p. 491. — Bône, p. 494. — La Petite Kabylie, p. 494. — Constantine, p. 497. — Bougie, p. 499. — De Bougie à la Qal'a, p. 503. — Gadīr Wārrū, p. 504. — La côte de Bougie à Alger, p. 505. — La côte d'Alger à Ténès, p. 506.

CHAPITRE VIII.

L'organisation politique et administrative..... 509

I. Le souverain, p. 509.

II. Vice émirat et vizirat, p. 513.

III. Gouverneurs provinciaux, p. 519.

IV. Chancellerie, poste, police, p. 525.

V. Armée et marine, p. 529. — Commandement de l'armée, p. 529. — Effectifs, p. 531. — Armes, p. 532. — Fortifications, p. 533. — Opérations, p. 534. — Marine, p. 536.

VI. Frappe de la monnaie, p. 538.

VII. Finances, p. 543.

VIII. Justice, p. 548. — Le ḥākim, p. 548. — Le cadi, p. 554. — Le grand cadi de Kairouan. Les Banū Hāšim, p. 556. — Le cadi de Ṣabra-al-Manṣūriyya. Les Banū l-Kūfī, p. 559. — Le cadi de Mahdia, p. 560. — Le cadi des mariages, p. 561. — Cadis provinciaux, p. 561. — Procédure, p. 563. — Le témoignage judiciaire, p. 566. — Le muftī, p. 568. — Fonctionnaires du culte, p. 572.

CHAPITRE IX.

La vie sociale et familiale..... 575

I. Classes et groupes sociaux, p. 575. — Esclaves, p. 575.

II. Mariage, p. 576.

III. Nourriture, p. 589. — Pâtisseries, p. 590. — Le vin, p. 590.

IV. Costume, p. 594.

V. Logement, p. 600.

CHAPITRE X.

La vie économique..... 603

I. Statut foncier, p. 603. — Concessions foncières, p. 604. — Habous, p. 606.

II. Impôts et taxes, p. 608. — Impôt foncier, p. 609. — Dîme et zakāt, p. 611. — Taxes, p. 614. — Recouvrement, p. 616. — Exactions, p. 619. — Douane, p. 621.

III. Agriculture, p. 622. — Contrats d'exploitation agricole, p. 622. — Gardiennage des récoltes, p. 624. — Hydraulique, p. 624.

IV. Production agricole, artisanale et minière, p. 627. — Céréales, fruits, légumes, p. 627. — Elevage, p. 631. — Pêche et chasse, p. 632. — Plantes textiles et autres, p. 634. — Industrie textile, p. 635. — Cuirs et peaux, p. 636. — Poterie, p. 638. — Verrerie, p. 639. — Mines, métaux et minéraux, p. 639.

V. Monnaie, p. 641.

VI. Poids et mesures, p. 647.

VII. Commerce intérieur, p. 652. — Prix et niveau de vie, p. 657.

VIII. Commerce extérieur, p. 659. — Contrats maritimes, p. 660. — Commerce avec la Sicile, p. 663. — Commerce avec l'Égypte et l'Orient, p. 668. — Commerce avec le Soudan, p. 674. — Commerce avec l'Espagne, p. 677. — Commerce avec les républiques italiennes, p. 679. — Commerce des esclaves, p. 684. — Aperçu global, p. 685.

CHAPITRE XI.

La vie religieuse..... 687

I. L'orthodoxie, p. 687. — *A)* Ḥanafisme et šāfi'isme, p. 687. — *B)* Mālikisme, p. 688. — Ribāṭ, p. 688. — Ṣūfisme, p. 692. — Fiqh mālikite, p. 696. — Controverses religieuses, p. 698. — Aš'arisme, p. 700. — Pratiques pieuses, p. 705. — Les docteurs mālikites, p. 714.

II. Le šī'isme, p. 733.

III. Le ḫāriǧisme, p. 743. — Docteurs abāḍites, p. 745.

IV. Les non musulmans, p. 757. — *A)* Chrétiens, p. 757. — *B)* Juifs, p. 764.

CHAPITRE XII.

La vie intellectuelle et artistique..... 771

I. Conditions générales, p. 771.

II. Enseignement, p. 773.

III. Hommes de lettres, p. 775.

IV. Culture hébraïque, p. 802.

V. Sciences, p. 808.

VI. Arts, p. 811. — Architecture civile, p. 811. — Architecture militaire, p. 814. — Décor, p. 815. — Boiseries, p. 817. — Cuivres et bronzes, bijoux, lampes, p. 818. — Verrerie, p. 819. — Reliure, p. 819. — Musique, p. 821.

CONCLUSION..... 825

TROIS TABLEAUX HORS-TEXTE : Liste des émirs Zīrīdes, Ḥammādides, Ḫurāsānides. — Tableau généalogique des émirs Ṣanhāǧiens. — Tableau chronologique..... 831

INDEX..... 831

I. Noms propres de personnes et de groupes ethniques. 831

II. Toponymes..... 853

III. Rubriques, titres d'ouvrages, mots typiques, termes techniques..... 870

ADDENDA ET CORRIGENDA..... 886

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES..... 889



IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES (FRANCE) — Dépôt légal : 3e trimestre 1962

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
II, Rue Saint-Sulpice, PARIS (VI^e)

Extraits du catalogue de nos Publications

BLACHERE (R.). Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle de J.-C. [1]. **1952,** in-8 br., XXXIII-186 pages.

Sommaire : Livre premier : L'hégémonie du domaine arabe dans la littérature en cette langue (des origines aux environs de 725). — Chap. I. : Le domaine arabe et ses habitants. — Chap. II : Les facteurs historiques. Les apports extérieurs. — Chap. III : Adoption d'un parler arabe comme langue littéraire. — Deuxième Partie : La littérature archaïque (des origines jusque vers 50/670. — Chap. I : Recension des textes poétiques et des données biographiques et historiques. — Chap. II : La littérature archaïque (suite).

BRUNSCHVIG (R.). La Berbérie Orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du XV^e siècle. T. I. **1940,** in-8 br., XLIII-476 pages, 2 cartes, 1 plan, 1 planche hors-texte.

Publications de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger, VIII.

Avant-propos. Bibliographie. Sources. I. Histoire politique. Origines et Califat. — Troubles et scissions. — Hégémonie mérinide et restauration hafside. — Les deux derniers grands souverains. II. Population et Habitat. Répartition de la population musulmane. — Quelques-uns des centres urbains. — Les non-musulmans. Table des matières.

BRUNSCHVIG (R.). La Berbérie Orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du XV^e siècle. T. II. **1947,** in-8 br., XII-503 pages, 2 tableaux généalogiques hors-texte.

Publications de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger, XI.

Avant-propos. Ouvrages cités en abrégé dans les notes. III. Les institutions et la vie. L'organisation politique et administrative. La structure sociale et économique. La religion. La production intellectuelle et artistique. Conclusion. Index général. Addenda et corrigenda au tome premier. Addenda et corrigenda au tome second. Table générale des matières.

FLEISCH (H.). Introduction à l'étude des langues sémitiques (Eléments de Bibliographie). **1947,** in-8 br., 147 pages, grande carte en dépliant.

Initiation à l'Islam, IV.

Avertissement. Introduction. Chap. I. Sémitique oriental, accadien. Préliminaires au Chap. II. - Chap. II. Cananéen. - Chap. III. Araméen. - Chap. IV. Sémitique occidental du Sud en Arabie. 1re Partie : le Sud arabique en Arabie. 2^e Partie : l'arabe du Nord. - Chap. V. Le sémitique occidental du Sud en Ethiopie, le Sud arabique éthiopien. - Conclusion. Addition. Index des auteurs. Index des noms géographiques. Index des langues et des dialectes. Tables.

Bibliographie critique pour guider l'étudiant dans le choix et l'utilisation des livres existants.

INITIATION A L'ISLAM.

Vol. I. Sauvaget (J.) et Cahen (C.). Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman. 3^e édition revue et corrigée par C. Cahen.

II. Andrae (T.). Mahomet, sa vie, sa doctrine. Trad. J. Gaudefroy Demombynes, Paris 1945, in-8 br., 192 pages.

III. Barthold (W.). Histoire des Turcs d'Asie Centrale. Trad. M. Donskis. Paris 1945, in-8 br., 202 pages, 2 cartes, 1 tableau.

IV. Fleisch (H.). Introduction à l'étude des langues sémitiques. (Eléments de bibliographie). Paris 1946, in-8 br., 147 pages.

V. Sauvaget (J.). Historiens arabes : pages choisies, traduites et présentées. Paris 1945, in-8 br., 192 pages.

VI. Sauvaget (J.). Memento chronologique d'histoire musulmane (570 à 1948 inclus). Paris 1950, in-8 br., 22 pages.

VII. Goldziher (I.). Etudes sur la tradition islamique (Extraits du t. II des Muhammedanischenstudien, trad. par L. Bercher). Paris 1952, in-8 br., II-357 pages.

VIII. Andrae (Tor). Les origines de l'Islam et le Christianisme, trad. de l'allemand par J. Roche. Paris 1955, in-8 br., 213 pages.

INITIATION A LA TUNISIE, publiée sous la direction de J. Despois. **1950,** in-16 jésus, XI-397 pages, 24 figures, 16 pl.

Table des matières : Avant-propos par J. Despois. Orientation bibliographique. Chap. I. Le milieu physique par J. Despois. Chap. II. Le passé et ses monuments. A) La Tunisie antique par G. Picard. B) La Tunisie au Moyen Age par R. Brunschvig. C) La Tunisie Turque et Husseinite par J. Pignon. D) L'art musulman de Tunisie par G. Marçais. Chap III. Les Tunisiens. A) Démographie. La vie urbaine et la vie rurale par J. Despois. B) La vie religieuse par H.-R. Idris. C) L'évolution culturelle par Bercher. D) Les parlers arabes et berbères par W. Marçais et A. Basset. Chap. IV. Le protectorat. Les Européens. A) L'organisation politique et administrative par Ch. Saumagne. B) L'organisation de la justice par L. Bercher. C) Les Européens par J. Despois, E.-G. Gobert et M. Calvet. Chap. V. L'activité économique par M. Calvet. A) L'Agriculture et l'Elevage. B) Les ressources végétales et la Pêche. C) Les mines, l'industrie et le commerce. D) L'équipement.

IQBAL (Sir Mohammed). Reconstruire la pensée religieuse de l'Islam, traduit de l'anglais par E. Meyerovith. Préface de L. Massignon. **1955,** in-12 carré, 213 p.

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, Rue Saint-Sulpice, PARIS (VI^e)

JAUSSEN (Rév. P. A.). Coutumes des Arabes au pays de Moab. **1948,** in-8 br. Portrait, x-448 pages, 1 ff. n. chiffré, 9 planches et 1 carte hors-texte.

Réimpression photographique de l'édition de 1908.

Préface du P. Lagrange. Sigles de transcription. Introduction. Chap. I. Vie de famille Chap. II. La tribu. Chap. III. Rapports des tribus. Chap. IV. Droits. Chap. V. La vie économique. Chap. VI. Religion. Appendices A. Tribus de Moab ; B. Tribus de Negeb ; C. L'exode des Azeizat ; D. Ibrahim el Toual. Table analytique.

JEAN-LEON L'AFRICAIN. [El Hasan ben Mohammed el-Wazzan ez-Zayyâti]. Description de l'Afrique. Nouvelle édition traduite [d'après le Ms. 953, Bibliothèque Nationale de Rome], par A. Epaulard † ; annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny. **1956,** 2 vol. in-4 br., XVI-630 pages illustrées de 4 planches, 2 vignettes, et de 11 cartes hors-texte, dont 1 planisphère portulan de Texeira, 1573, reproduit en quadrichromie et la carte dressée d'après Jean-Léon l'Africain par Mattia Hasio, 1737. Un index des noms propres occupe les pages 591 à 630.

Ouvrage capital pour la connaissance de l'Afrique du XVI^e siècle depuis les rives du Nil à celles du Congo. L'auteur y décrit les mœurs, coutumes, religions des habitants ainsi que la faune et la flore.

LIPPENS (Ph.). Expédition en Arabie Centrale. **1956,** in-8 br., XI-215 p. sous jaquette en couleurs, 39 gravures en 20 pl. hors-texte, 4 planches en couleur et une carte dépliante en deux couleurs.

Préface par H. St J.-B. Philby. Avant-propos par G. Ryckmans. Chapitre I. Qui, pourquoi, comment ; II. Jiddah ; III. A travers les montagnes du Hijaz ; IV. De Taïf à Bisha ; V. De Bisha à Abha ; VI. D'Abha au Najrân ; VII. Séjour au Najrân ; VIII. Incursion au désert du Rub al Khali ; IX. De Najrân à Dam ; X. De Dam à Riyadh, la capitale ; XI. Riyadh — Carte de l'itinéraire parcouru. Index sur deux colonnes.

— **Ex. sur papier pur fin Johannot.**

PELLAT (Ch.). L'arabe vivant, mots arabes groupés d'après le sens et vocabulaire fondamental de l'arabe moderne. **1952,** in-8 br., V-617 et 77 pages d'index arabe.

L'auteur a **complété** sa liste de mots **par les expressions usitées** et **deux index** : A) **des mots français** ; B) **des mots arabes.**

Table des Chapitres : I. La nature. II. L'homme. III. La vie privée. IV. La vie de société. V. La vie intellectuelle et artistique. VI. La vie morale et religieuse. VII. La vie politique, administrative et judiciaire. VIII. La vie militaire. IX. La vie économique.

Index des mots français, pp. 569-617 sur 4 colonnes ; Index des mots arabes, 77 pages sur 4 colonnes.

PELLAT (Ch.). Introduction à l'arabe moderne. **1956,** in-8 br., VI-243 pages.

Table des matières. — Avant-propos. — Première partie. — Un minimum de grammaire ; I-II. Notions de phonétique ; III. L'alphabet arabe ; IV-V. Les signes accessoires ; VI. Généralités sur la grammaire arabe ; VII. Détermination et indétermination ; VIII. Déclinaison ; IX-X. Conjugaison ; XI. La proposition ; XII. Pronoms personnels ; XIII-XIV. Démonstratifs ; XV. Le genre, l'adjectif ; XVI. Particules ; XVII. Le nombre ; XVIII-XIX. La dérivation verbale ; XX. Conjugaison des formes dérivées ; XXI-XXIII. Conjugaisons particulières ; XXIV. Le passif. La condition ; XXV. Accord du verbe, des adjectifs et des pronoms. — Deuxième partie : Textes commentés. — Troisième partie : Textes annotés. — Quatrième partie : Tableaux des conjugaisons. — Cinquième partie : Glossaire. — Table des matières.

PELLAT (Ch.). Le milieu basrien et la formation de Gahiz. **1953,** in-8 br., XXXVI-311 pages, 7 tableaux généalogiques.

Avertissement : Les sources biographiques. — Bibliographie. — **Chap. I.** Basra aux I^er et II^e siècles. I. Fondation de Basra ; II. Développement de Basra ; III. Le site ; IV. Le peuplement de Basra ; V. L'évolution historique de Basra. — **Chap. II.** Gahiz à Basra ; I. Naissance ; II. Origine ; III. Nom de Gahiz ; IV. Le physique de Gahiz ; V. L'enfance ; VI. L'adolescence. — **Chap. III.** Le milieu religieux orthodoxe. I. Sciences coraniques ; II. Le hadit ; III. L'ascétisme à Basra ; IV. L'éloquence religieuse et officielle. — **Chap. IV.** Le milieu littéraire. I. La langue parlée à Basra ; II. La philologie, la lexicographie et la cueillette de poèmes anciens ; III. L'histoire ; IV. La prose artistique ; V. La poésie. — **Chap. V.** Le milieu politico-religieux. — **Chap. VI.** Le milieu social. Conclusion. — Appendices : I. Chronologie basrienne ; II. Les gouverneurs et l'administration de Basra ; III. L'organisation judiciaire et les cadis de Basra. — Index des noms propres et des mots arabes transcrits. Table des matières.

PERES (H.). La Poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle, ses aspects généraux, ses principaux thèmes et sa valeur documentaire. 2^e édition revue et corrigée. **1953,** in-8 br., XLVIII-541 pages.

VAJDA (G.). Album de paléographie arabe publié sous les auspices et avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. **1958,** 96 reproductions en hélio offset in-4 cartonnage souple.

WATIN (L.), Contrôleur civil honoraire. — Recueil de textes marocains style administratif. Préface du Général Guillaume. **1954,** in-4 br., XIV-371 pages.